







HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME TREIZIÈME.



A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LV.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

AVERTISSEMENT
DE
Mr. L'ABBÉ PREVOST.

QUOIQUE ce Volume contienne l'exécution de mes dernières promesses, & qu'il ne demande pas d'autre Exorde que les Introductions ordinaires, qui en forment un pour chaque Article, il me paroît important d'y joindre quelques observations générales sur la nature & l'étendue de mon sujet. Si l'on se rappelle que dans un autre Avertissement, j'ai comparé les divisions & les variétés de cet Ouvrage, aux détours d'une immense Forêt, on sentira combien l'embarras doit croître, à mesure qu'on s'engage dans ce Labyrinte & que les routes s'y multiplient. L'obscurité s'y joint quelquefois à l'incertitude, pour le tourment de ceux qui veulent y pénétrer. Avec un fil pour se reconnoître, il faut un flambeau pour voir clair autour de soi. Il faut aussi quelques lumières d'avance, sur les lieux où l'on peut trouver de l'utilité & du plaisir à s'arrêter. Enfin, dans un Recueil de Voyages, chaque Lecteur doit se regarder comme un Voyageur lui-même, qui a besoin, non-seulement de guides, pour marcher par des routes qu'il ignore, mais encore d'officieux avant-coureurs, pour lui préparer des hospices, des séjours & d'agréables délassemens.

LES Auteurs Anglois, qu'on a fait profession de suivre dans les premiers Tomes, n'avoient pas bien mesuré leur carrière. Soit qu'ils en ignorassent l'étendue, ou que leur dessein ne fût pas de s'arrêter aux bornes qu'ils s'étoient imposées, il est certain qu'au lieu d'un petit nombre de Volumes, à la vérité fort épais, mais qui n'en devoient faire que dix de la grosseur des miens, ils avoient pris un essor qui les auroit menés dix fois plus loin. Il auroit fallu se consoler du mécompte, & le regarder même comme une erreur utile, si tous les Voyageurs méritoient assez également d'être recueillis, pour ne pas faire regretter la longueur, ni par conséquent le prix du Recueil. Mais j'avouerai librement qu'entre les Relations des premiers Tomes, plusieurs occupent une place qui pouvoit être mieux remplie. La prévention nationa-

le paroît avoir emporté les Auteurs, jusqu'à leur faire oublier les plus curieuses Navigations des Etrangers.

LORSQU'ABANDONNANT leur entreprise ils m'ont laissé le droit d'en juger sans intérêt, & de consulter mes propres idées pour la continuer, j'ai regretté d'abord de me trouver comme enchaîné à leur Plan, & j'y ai fait observer quelques défauts essentiels. Mais, après l'avoir suivi si long-tems (a), il étoit trop tard pour le réformer. Cependant je me suis fait un devoir de suppléer à leurs omissions, par quantité de Relations importantes. J'ai mis plus de rapport & de dépendance entre les Articles, pour les faire servir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à se prêter du jour & des ombres. J'ai supprimé les détails inutiles, les ennuieuses répetitions, & tout ce que je n'ai pas jugé capable de plaire ou d'instruire. En un mot, je me suis efforcé, autant qu'il est possible dans un sujet fort inégal, & dans la nécessité de s'assujétir au Plan d'autrui, de donner à l'Ouvrage un air plus historique; c'est-à-dire, comme je l'ai déja fait remarquer, de le rendre plus digne de son titre.

JE n'ai pas moins senti le danger d'une excessive longueur; & chaque jour me faisant découvrir quantité de Voyageurs ignorés des Anglois, auxquels il ne m'étoit pas permis néanmoins de fermer absolument l'entrée de ce Recueil, j'ai cherché quelque moyen de resserrer leurs droits sans les violer. Un peu de réflexion m'en a fait trouver un, dont je m'applaudis: c'est de ne les faire paroître que dans le degré de distinction qui leur convient. Cette règle, qui auroit épargné, jusqu'à présent, beaucoup d'inutilités aux Lecteurs, ne demande que d'être expliquée pour être approuvée; & c'est le principal but que je me suis proposé dans cet Avertissement.

ON a dû reconnoître, par des exemples continuels, que tous les Voyageurs ne méritent pas la même estime. Mais cette différence ne vient pas seulement de celle de l'esprit & de l'habileté. Il me semble même que par rapport à l'objet de cet Ouvrage, elle ne doit être prise que des occasions & des facilités qu'ils ont eues pour s'instruire. Celui qui n'a fait que traverser un Pays, ou qui ne s'y est pas arrêté long-tems, ne doit pas entrer en comparaison avec celui qui s'y est familiarisé par un long séjour. Le Mar-

(a) On sçait que feu M. le Chancelier m'ayant engagé à ce travail, je recevois, sous son enveloppe, les feuilles Angloises, à mesure qu'elles étoient imprimées à Londres, & que je les envoyois de même à la Presse, à mesure qu'elles sortoient de ma plume.

Marchand, qui ne s'est pas éloigné du Port où son Commerce l'a conduit, qui souvent n'est pas sorti de son Vaisseau, ou du Comptoir de sa Nation, & qui ne reçoit par conséquent ses informations que du témoignage d'autrui, n'a pas droit de s'égaler au Curieux qui s'est transporté dans les lieux qu'il décrit, & qui ne s'en est fié qu'à ses propres yeux. Sans pousser le détail plus loin, je me flatte que sur cette seule idée, on approuvera le parti que je prends de supprimer tout ce que je nomme Voyageurs subalternes; c'est-à-dire, ceux dont les observations se trouvent comme supprimées d'elles-mêmes, par d'autres observations plus exactes & plus complétes. On doit comprendre, du moins, qu'il est impossible autrement de réduire cet Ouvrage à de justes bornes.

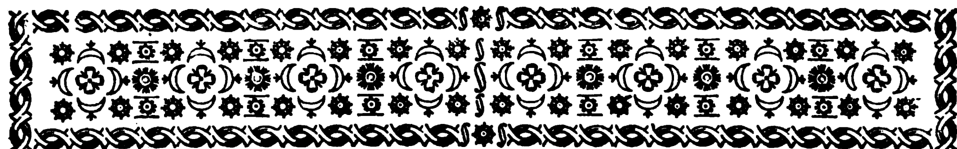
CEPENDANT, pour n'être pas accusé de renoncer au premier Projet, qui embrasse toutes les Relations de Voyages, je trouve un autre moyen, aussi naturel, aussi simple, d'en supprimer une partie sans les exclure; c'est de les renvoyer, dans les Index, à la Table alphabétique que j'ai promise: avec cette différence, que celles qui auront paru avec honneur, dans le cours de l'Ouvrage, n'y seront indiquées que par leurs noms; au-lieu que les autres y seront accompagnées de quelques remarques sur leurs Auteurs, & sur le fond de leur sujet, pour ne laisser rien ignorer qui appartienne à l'Histoire des Voyages, & pour les sauver du moins de l'oubli dont elles sont menacées.

CET éclaircissement étoit d'autant plus nécessaire, à la tête du Volume que j'offre au Public, que j'y ai déja mis ma nouvelle règle en usage. Je me suis borné, pour l'Indoustan (*b*), aux Voyageurs les mieux instruits, & à ceux qui ont fait une étude profonde de cette fameuse Région; &c.

(*b*) La Boulaie, Herbert, Hawkins, de Bruyn, & quantité d'autres, n'ont fait que passer légèrement dans les Etats du Mogol. Aussi leurs Remarques sont-elles fort superficielles. Herbert fera un plus grand rolle pour la Description de la Perse, dans les Voyages par Terre.

Nota. La fin de cet Avertissement a rapport à la partie qui nous reste à donner du Tome X. de l'Edition de Paris. Elle contient, outre le Voyage de Kæmpfer au Japon, les Relations de ceux qui ont été faits aux Indes Orientales par le Sud Ouest, & dont la suite se trouve dans le Tome XI., avec les Voyages aux Terres Australes, & les Voyages errans. Ce dernier Volume est terminé par l'Histoire Naturelle des Indes Orientales, & M. Prevost y déclare positivement, *qu'il n'a plus à traiter, dans les Tomes suivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord*; de-sorte que malgré l'engagement que cet Auteur paroît prendre dans la Note précedente, & qu'il répete plus d'une fois dans le corps de son Ouvrage, on a le chagrin de voir ces *Voyages par Terre* entièrement oubliés; & ce ne sera apparemment pas dans les *Index*, que les Descriptions de la Perse, & de quelques autres Pays, seront inserées, d'autant moins que M. Prevost a promis un *Recueil* de Voyages par Terre (1). Le Public est en droit de lui demander un éclaircissement sur cet important Article. R. d. E.

(1) Voyez entr'autres ci-dessous, *pag.* 220.



AVERTISSEMENT
DES
EDITEURS DE HOLLANDE.



E *Public a paru satisfait de nos soins; Sans parler des témoignages particuliers que nous en avons reçus, les Auteurs des Journaux Littéraires ont fait l'éloge de nos deux derniers Volumes* (*a*). *On ne se promet pas un moindre succès de celui-ci, qui ajoûte* onze Feuilles, une Carte, & onze Figures *à l'Edition de Paris.*

Ces *Augmentations sont plus considérables par leur nature que par leur quantité, puisqu'elles consistent, pour la plûpart, en Notes d'un très-petit caractère, dont on compte au-delà de* trois cens cinquante, *répandues dans tout le cours de l'Ouvrage. Quoique ces Remarques occupent peu de place, & qu'elles soyent extrêmement concises, il suffit de les lire pour se convaincre de leur utilité générale. Souvent un mot sert à rectifier tout un article: Mais la critique n'en est pas le seul objet; & malgré son importance, le mérite des Corrections, sans celui des Additions, seroit toûjours assez mince. Non contens de vérifier les faits dans les Originaux, nous avons encore pris la peine de consulter un grand nombre d'autres Mémoires, en diverses Langues, tant imprimés que manuscrits; & ces observations ont donné lieu à une infinité de nouvelles découvertes.*

On *cite, pour premier exemple, la* Description de l'Indoustan; *Morceau également curieux & intéressant, mais que nous avons trouvé rempli de fautes énormes, qui formoient comme un cahos de la Géographie & de l'Histoire de cette Contrée. Les Personnes, qui cultivent à fond ces deux Sciences, remarqueront avec plaisir, dans nôtre Edition, des changemens dont le résultat doit s'accorder avec leurs propres lumières. On a corrigé les Noms des lieux, suppléé plusieurs omissions, surtout dans les degrés de latitude & de longitude, & relevé quelques autres erreurs encore plus grossières* (*b*). *Les onze premières pages du second Paragraphe de cette Description, offrent une quarantaine de Notes, qui sont autant de preuves éclatantes de nôtre zèle. On supplie le Lecteur de les examiner avec quelque attention, parcequ'il seroit difficile d'en faire ici l'analyse. Le fruit que nous lui promettons, s'il daigne nous suivre dans ces Recherches, c'est de voir l'*Histoire des Grands Mogols, *qui fait une partie si considérable de celle de l'Asie, dégagée des épines dont elle se trouve embarrassée, dans les Ecrits des divers Auteurs qu'on cite.* *Epo-*

(*a*) Voyez la *Bibliotheque des Sciences*, Tom. III. Part. I & II.

(*b*) Pag. 288. Notes (*y*) & (*z*). Pag. 294 & 295. Notes (*p*) & (*u*).

Epoques confondues; Empereurs omis; Succeſſion mal établie; tels ſont les deffauts qu'on peut leur reprocher avec juſtice (c). *On a inſeré à la fin du même Article, une* Liſte Généalogique *des Monarques de l'Indouſtan, depuis* Tamerlan *juſqu'à nos jours. Elle ſervira de Guide pour l'intelligence de leur Hiſtoire. La Figure du* Sceau *de ces Princes, accompagnée de quelques éclairciſſemens, décide en faveur de nos principales remarques* (d).

LA Deſcription de la Côte de Malabar, *augmentée de celle des Forteresſes des Hollandois, dont nous donnons les Plans authentiques, eſt un autre Morceau de Géographie, qui ſatisfera pleinement la curioſité des Lecteurs. Il étoit d'autant plus néceſſaire, que l'on n'avoit encore repréſenté ces Places que dans leur ancien état, & même aſſez ſuperficiellement; au-lieu qu'on en fait connoître aujourd'hui le fort & le foible à tous égards* (e).

UN *troiſième Morceau, qui peut aller de pair avec le premier, c'eſt l'*Origine du Royaume de Golkonde, & ſa dernière Révolution. *On y découvre d'abord un Anachroniſme conſidérable, que la plûpart des Voyageurs ont adopté dans leurs Relations; & M. Prevoſt, en donnant, par mégarde, un même nom à différentes perſonnes, n'a pû qu'embrouiller encore davantage cette Hiſtoire, comme il a fait celle des Empereurs Mogols, en quelques endroits. D'ailleurs la ſeconde partie de ſon Article, rempliſſoit mal ſon titre, puiſque la Révolution dont il parle, a été ſuivie d'une ſeconde beaucoup plus remarquable. On verra, dans nôtre* Supplément, *les Miniſtres du dernier Roi de Golkonde, ſacrifiés à la fureur de la Populace, & le Prince lui-même, comme un autre* Crœſus, *trahi par ſes Généraux, tomber, avec ſon Etat, au pouvoir du Grand Mogol Aureng-Zeb, ramper ſous ſes pieds, obligé de manger de la pouſſière, & condamné à une priſon perpétuelle, où le poiſon devoit vraiſemblablement terminer bien-tôt ſes jours. On verra ce malheureux Prince, dans l'éclat de ſa ſplendeur paſſée, faire aux Hollandois de Maſulipatnam, deux Viſites honorables, dont on rapporte les circonſtances, avec des Anecdotes extrêmement curieuſes; le tout traduit des propres Relations des Officiers de ce Comptoir, & d'autres* Mémoires manuſcrits, *qui nous ont été communiqués* (f).

LE Carnate, *autrefois Province de Golkonde, n'eſt guères connu que par les Relations des Miſſionnaires Jéſuites. M. Prevoſt a donné l'extrait des premières; mais étant reſté en deffaut pour les éclairciſſemens ultérieurs,* qu'il s'affligeoit, *dit-il,* de ne pas trouver, *quoiqu'ils ſe préſentaſſent comme d'eux-mêmes* (g); *nous avons crû devoir y ſuppléer; & cette attention nous a inſenſiblement engagés dans une plus grande entrepriſe. C'eſt d'extraire, des différentes Lettres des Jéſuites, tout ce qui peut ſervir à jetter du jour ſur la Géographie & l'Hiſtoire du Carnate, mêlée avec celle des Miſſions établies dans ce vaſte Pays. On oſe aſſurer, que par rapport à ces deux objets, on n'a pas omis la moindre circonſtance remarquable; de-ſorte qu'on aura ici le précis fidèle de quantité de détails répandus de côté & d'autre dans une vingtaine de Volumes* (h).

OUTRE *les quatre Articles qu'on prend ici ſéparément, & dont les nombreuſes Additions ou Corrections forment comme autant de corps particuliers, on trouvera encore, dans pluſieurs Notes du reſte de l'Ouvrage, des éclairciſſemens très-curieux, ſur divers*

(c) Pag. 305— à 315.
(d) Pag. 330— à 333.
(e) Pag. 387— à 391.
(f) Pag. 423— à 438.
(g) Pag. 442.
(h) Pag. 447— à 492.

divers objets intéressans. Nous n'en citerons que trois. Deux de ces Remarques feront voir, avec étonnement, quelles sont les forces & les richesses des Empereurs Mogols (i). L'autre donnera une juste idée des progrès du Christianisme aux Indes & des travaux de Mrs. les Missionnaires. Cette dernière Remarque ne doit pas être suspecte dans la bouche d'un témoin tel que Bernier, *dont M. Prevost vante, avec raison, la bonne foi, la réligion & les lumières (k).*

On *a continué, sur le pied des Volumes précedens, à corriger dans le Texte, une infinité de Noms propres estropiés, & d'autres inexactitudes assez considérables, mais qu'on peut regarder comme des fautes d'impression, différentes de celles qui ont été relevées dans des Notes. Ces dernières sont en petit nombre en comparaison des premières.*

Les Cartes & Figures *empruntées de l'Edition de Paris, sont non-seulement mieux exécutées, mais encore beaucoup plus exactes. On a trouvé des fautes jusques dans les deux belles Cartes de l'Indoustan de M.* Bellin, *où le Fort de* Karical, *sur la Côte de Coromandel, paroissoit au Nord de* Tranquebar, *au lieu qu'il est au Sud de cette Ville. Une erreur aussi grossière, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un Etablissement François, ne doit point être imputée, à ce célèbre Géographe, & ne peut être mise que sur le compte de l'Artiste (l). La* Nouvelle Carte du Royaume de Bengale, *sert d'un Supplément nécessaire à la partie Orientale de celle de l'Indoustan, qui est la moins détaillée. Les nouvelles Figures ont chacune leur mérite particulier. Elles sont distinguées par un Astérisque dans* l'Avis au Relieur.

Ce *seroit faire preuve d'un très-mauvais gout, si après avoir critiqué M. Prevost, nous ne lui rendions pas la justice qui lui est dûe. Le fond de son Ouvrage ne pouvoit être mieux traité qu'il l'est dans ce nouveau Volume, & nous nous persuadons que le Public en portera le jugement le plus favorable. L'ordre dans lequel cet Abbé met ses Relations est bon aussi; mais nous ne sommes pas toûjours les maîtres de le suivre. Quelquefois nous détachons des pièces pour les avancer ou pour les reculer, selon que la matière le demande. On a déja fait observer, qu'en général, nôtre objet est de rapprocher, autant qu'il est possible, tout ce qui regarde une même Contrée.*

Outre *l'Indoustan, on a parcouru, dans ce Volume, la Côte Occidentale & la Partie Septentrionale de la Presqu'Isle de l'Inde. La Partie Méridionale & la Côte Orientale font l'ouverture du Volume suivant, qui est actuellement sous Presse. La Guerre, dont ce Pays a été le Théatre, depuis quelques années, intéresse doublement le Public, par la part que les Anglois & les François y ont prise comme Auxiliaires des Marattes & des Maures; Aussi apporterons-nous toute l'attention imaginable à lui procurer des lumières qui puissent satisfaire sa curiosité, pour la connoissance des lieux & celle des évènemens.*

(i) Pag. 337 & 344.

(k) Pag. 353.

(l) Quant aux Figures de l'Edition de Paris, il y en avoit neuf ou dix qui manquoient des renvois nécessaires pour leur intelligence. Voyez pag. 50. 56. 163. 333, & tout l'Article des *Monnoyés de l'Asie*, dont nous avons été obligés de changer l'ordre, pour faire correspondre les Descriptions aux Figures, qui sont de plus numerotées, pièce par pièce, & expliquées dans plusieurs Notes.

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV.me SIÈCLE.

TREIZIÉME PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGES DANS LA PRESQU'ISLE EN DEÇA DU GANGE.

Voyage de Dellon, aux Etablissemens François de la Côte de Malabar.

RENTRONS, autant qu'il est possible, dans le seul ordre qui convienne au plan de cet Ouvrage. Il consiste, comme je l'ai fait remarquer plusieurs fois, à lier du moins les Relations qui succèdent, avec celles qui les ont précédées, par quelque explication, qui fasse remonter le Lecteur à la source des nouveaux événemens qu'on lui présente. INTRODUCTION.

ON l'invite ici à se rappeller l'Etablissement des François, à Surate, tel que plusieurs Voyageurs (a) l'ont déja représenté dans son origine. M. Caron, Directeur de la Compagnie Françoise, forma dans le

(a) Voyez les Relations du Tome XI. Tavernier fait l'Histoire de ce qui s'est passé en Perse & aux Indes, dans la négociation des Députés de France. Mais elle n'ap-

INTRODUCTION.

le même tems divers Comptoirs, que de la Haye, l'Estra & Carré, n'ont pû faire connoître que par leurs noms. *Dellon*, parti de France en 1668, sur un Vaisseau de la Compagnie, sans autre motif que la passion de s'instruire en voyageant, nous donne les seuls éclaircissemens que j'aye pû découvrir sur des entreprises qui méritent de ne pas demeurer dans l'oubli. Son Ouvrage n'a paru qu'en 1711 (*b*) (*c*). Il renferme aussi ses observations sur Madagascar, & sur d'autres lieux de son passage; mais comme elles n'ajoûtent rien à celles qu'on a déja recueillies sur les mêmes lieux, & que sa navigation n'eut rien de plus remarquable, c'est assez de lui faire occuper la scène pour quelques événemens dont la connoissance n'est dûe qu'à lui. Qu'on le suppose à Surate, résolu de partir avec la *Force* & la *Marie*, deux Vaisseaux François, qui devoient faire voile au Malabar.

1670.

Voyage à Mirzeou.

Il sortit de ce Port sur la *Marie*, le 6 de Janvier 1670, avec un vent favorable, qui l'accompagna jusqu'à la Rade de *Rajapour*. Le Vaisseau la *Force*, qui s'arrêta pour y prendre quelques marchandises, avoit ordre de rejoindre l'autre à *Ballipatan* (*d*). L'Auteur n'eut point alors l'occasion de connoître cette Ville; mais le séjour qu'il y fit dans la suite, lui donna le tems d'y faire quelques observations.

Rajapour & sa description.

Rajapour est situé sur la Côte de Malabar (*e*), à quatre-vingt lieues de Surate, & vingt au Nord de Goa. Il appartenoit au Prince *Sevagi*, ce fameux Rebelle, qui avoit donné long-tems de l'occupation au Grand-Mogol & au Roi de Visapour son Maître (*f*). La Rivière qui l'arrose ne reçoit

n'appartient point à ce Recueil. Remarquez seulement qu'il s'est trompé lorsqu'il fait assassiner *la Boulaie*, dans l'yvresse, par des Soldats Persans. Il ignoroit que ce Voyageur reparut ensuite à Rome & à Paris, comme on l'a vû ci-dessus dans la Relation du Père de Rhodes. Cette erreur, qui ne peut être excusée dans un Ouvrage publié seize ans après, joint à l'emportement avec lequel il traite les Députés, doit le faire lire avec défiance. *Tavernier* Tom. III. pag. 95. *de sa Relation*.

Nota. C'est M. Prevost qui se trompe. La Relation du Père de Rhodes, où l'on apprend que ce Missionnaire revit la Boulaie le Goulx à Rome & à Paris, fut imprimée en 1653. Or le fait, dont il est ici question, se rapporte seulement à l'année 1667. La Boulaie le Goulx, qui a publié, dans cet intervalle, une Relation de ses premiers Voyages, étoit retourné aux Indes (1), d'où il ne revint jamais. On ne sçait pas quel fut son sort, & Tavernier n'en parle que par conjecture; Mais dans tout ce qu'il dit de la mauvaise conduite des Députés de France, il en appelle au témoignage des Capucins, & en particulier à celui de Thevenot, Garde de la Bibliothéque Royale; de-sorte que, malgré le sentiment de M. Prevost, qui ne prononce si sévèrement que sur une fausse supposition, c'est peut-être l'endroit des Mémoires de ce Voyageur qui mérite le plus de confiance. R. d. E.

(1) Voyez le Tom. XI., pag. 189 & 210.

(*b*) A Cologne, chez Pierre *Marteau*; dédié à M. le Baron de *Breteuil*, Introducteur des Ambassadeurs. Il contient aussi une Relation de l'Inquisition de Goa, qui avoit déja vû le jour. Dellon fit, après son retour, le Voyage de Hongrie avec Leurs Altesses Sérénissimes MM. les Princes de Conti, en qualité de leur Médecin. Il n'écrit pas mal, & son caractère paroît judicieux.

(*c*) Il y en a une Édition faite en 1685, à Paris, chez Claude *Barbin*. L'Ouvrage est dédié à l'Evêque de Meaux. On n'y trouve point la Relation de l'Inquisition de Goa, dont il est fait mention dans la Note précédente; mais bien un *Traité des Maladies particulières aux Pays Orientaux, & dans la route; & de leurs Remèdes*. R. d. E.

(*d*) *Bilipatan*, ou plutôt *Balipatnam*. R. d. E.

(*e*) A dix-sept degrés de latitude.

(*f*) Voyez les Relations de Carré & de l'Estra, au Tom. XI.

çoit pas de Navires au-dessus de cinq cens tonneaux. On y trouve d'abord un petit Village, qui n'est habité que par des Pêcheurs. A quatre lieues de la Mer, on rencontre la petite Ville, qui donne son nom à la Rivière & au Port. Les plus grandes Chaloupes y remontent facilement avec le secours de la marée: mais lorsque la Mer se retire, il reste si peu d'eau dans la Rivière, qu'on la traverse à gué. Les Anglois avoient autrefois un Etablissement considérable à Rajapour, duquel ils furent chassés, pour avoir entrepris d'y établir un Fort (*g*). La Compagnie de France s'y étoit établie après eux; & ses Commis y avoient fait bâtir une belle maison, accompagnée d'un jardin fort agréable. Elle avoit, à peu de distance, une source d'eau chaude, également salutaire pour une infinité de Malades qui venoient en boire ou s'y baigner. Les montagnes & les forêts, qui environnent la Ville, sont remplies de singes, d'une variété extraordinaire dans leur taille & dans leur couleur. Ils viennent familièrement jusques dans les maisons, parceque les Habitans portent le respect pour eux jusqu'à la vénération. Les François, à qui cette familiarité paroissoit incommode, en tuoient toûjours quelques-uns. Mais ils avoient besoin de précaution pour n'être pas apperçus. Ce crime auroit été capable de les faire chasser du Pays (*h*). On recueille quantité d'excellent poivre aux environs de Rajapour. Il s'y trouve aussi beaucoup de salpêtre, & l'on y fabrique des toiles très-fines. Ces trois marchandises font le principal Commerce du Pays. Sevagi possédoit un grand nombre de Places fortes, dont quelques-unes étoient situées sur des montagnes inaccessibles. Leurs garnisons faisoient des courses continuelles sur les Peuples voisins, avec lesquels ce Prince étoit en guerre. La plûpart de ses Sujets étoient idolâtres comme lui: cependant il souffroit, dans ses Etats, toutes sortes de Religions; & Dellon juge, comme tous les Voyageurs du même tems, qu'il étoit non-seulement un des plus habiles Princes de l'Asie, mais un des plus grands Politiques de son siècle (*i*).

DELLON. 1670.

Jugement de Dellon sur Sevagi.

LA *Marie* arriva le 14 de Janvier à la vûe de *Mirzeou*, & le même jour on jetta l'ancre à l'embouchure de la Rivière. C'est à très peu de distance qu'est située la Ville de Mirzeou, une des plus importantes du Royaume de Visapour, éloignée de Goa d'environ dix-huit lieues vers le Sud. La Compagnie de France y avoit un Bureau, & faisoit acheter beaucoup de poivre par ses Commis (*k*). La Rivière ne reçoit que des Barques d'un port médiocre. A moins d'un quart de lieue de la Ville, qui est assez peuplée pour sa grandeur, on voit une Forteresse, qui se nomme aussi *Mirzeou*, Place assez forte & bien munie d'artillerie, où le Roi de Visapour entretient sans cesse une nombreuse garnison. Le Pays qui l'environne est agréable & fertile, sur-tout en riz, qu'on y recueille abondamment. Le Commandant du Fort étoit un Seigneur Persan, nommé *Cojabdella*, homme d'un mérite distingué,

Il arrive à Mirzeou.

(*g*) L'Auteur n'en donne aucune raison; mais M. Prevost l'aura peut-être appris d'ailleurs. R. d. E.

(*h*) Pag. 160.

(*i*) Voyez Carré & l'Estra.

(*k*) Voyez d'autres motifs, dans la Relation suivante.

DELLON. 1670.

tingué, & fort estimé du Roi de Visapour, auquel il s'étoit attaché depuis quelques années.

Comment les François sont reçus du Gouverneur.

LES François n'eurent pas plutôt touché le rivage, qu'ils envoyèrent un Exprès au Fort, pour donner avis au Gouverneur de leur arrivée. Il vint sur le champ rendre visite au Capitaine & aux autres Officiers du Vaisseau. Après leur avoir fait beaucoup de civilités, il les invita tous à souper pour le même jour; & on leur fournit, par son ordre, des palanquins & des chevaux qui les conduisirent au Château. Ils furent suivis, dans cette marche, par les hautbois, les trompettes & les gardes du Gouverneur. On les introduisit dans une grande salle, dont le plancher étoit couvert de riches tapis de Turquie & de beaux carreaux de brocard. Cojabdella n'avoit rien épargné pour rendre la fete agréable (*l*). A peine l'Interpréte des François eut commencé à témoigner combien ils étoient sensibles à ses politesses, qu'ils virent entrer une troupe de danseuses & des joueurs d'instrumens.

Danseuses des Indes.

ON trouve, dans toutes les Indes, des sociétés de femmes qui font leur unique occupation de la danse. Elles admettent, parmi elles, les hommes dont elles ont besoin pour jouer du tambour, de la flute & du hautbois; & le partage de ce qu'elles gagnent, à cet exercice, se fait avec égalité. Ces sociétés étant établies sous l'autorité des Princes, elles sont protegées des Gouverneurs, qui en tirent même une sorte de tribut. Chacun peut les appeller chez soi & les employer, pour le prix dont on convient. Jamais il n'est permis de leur faire violence, & moins encore de les insulter. Leurs chansons & leurs danses sont fort agréables, mais un peu lascives. Les femmes employent une partie de leurs profits à se parer. On voit, sur quelques-unes, pour dix & vingt mille écus de pierreries. La plûpart sont jolies & bien faites, parce qu'elles n'en reçoivent point sans ces deux agrémens. Elles font une espèce de vœu de n'etre pas chastes; & ce que chacune reçoit en particulier, des amans qu'elle se procure, n'entre point dans la bourse commune (*m*).

Festin du Gouverneur.

CE spectacle amusa d'abord les François: mais ensuite il leur parut fatigant par sa longueur. On leur avoit servi quelques verres de vin & du caffé (*n*). Ce rafraîchissement ne suffisoit pas à de jeunes gens pleins d'appétit, qui s'étoient moins attendus à voir danser pendant tout le jour, qu'à faire un bon repas. L'heure d'allumer les flambeaux étant venue, on les fit descendre dans la cour, où ils espéroient de trouver le souper prêt: mais ils furent surpris d'y voir paroître, au-lieu de table, les mêmes danseuses, qui recommencèrent leur exercice. On l'interrompoit quelquefois, pour leur donner le tems d'admirer les feux d'artifice, qui servoient comme d'intermèdes à la fête. Elle dura jusqu'à dix heures du soir, & la plûpart commençoient à douter si Cojabdella n'avoit pas résolu de les faire mourir de faim.

(*l*) On retranche ici quelques circonstances du cérémonial qui ne se trouvent point dans l'Original. R. d. E.

(*m*) Pag. 166 & précédentes.

(*n*) Autre circonstance qu'on suppose, quoique le vin soit interdit aux Mahométans. R. d. E.

faim. Cependant, le bal ayant cessé, ils furent conduits dans un sallon ouvert de toutes parts, où suivant l'usage des Orientaux, le couvert étoit à terre. On les fit asseoir sur des carreaux, les jambes croisées. Le Gouverneur s'assit avec eux, & l'on servit une grande quantité de différentes viandes, que l'appétit leur fit trouver excellentes. On avoit mis, sur la nappe, plusieurs vases de porcelaine, pleins de limonade, où ceux qui vouloient boire avoient la liberté de puiser avec des cuillières de bois, qui tenoient environ la mesure d'un petit verre. On donnoit aussi du vin à ceux qui en demandoient: mais on n'en exposa point sur la table; & le Gouverneur, comme les autres Mahométans, affectèrent de n'en pas boire, par respect pour leur loi (o). Lorsqu'on eut desservi les viandes, on apporta toutes sortes de fruits & de confitures, avec une profusion extraordinaire. Après le festin, les danses recommencérent, & furent poussées fort avant dans la nuit. Ensuite le Gouverneur fit reconduire les Convives par ses gardes, au son des mêmes instrumens qui les avoient amenés. Le lendemain, ils l'envoyèrent prier de venir dîner dans leur Vaisseau. Il y vint avec une suite nombreuse. On le reçut au bruit du canon, & ses politesses lui furent rendues avec usure. Cependant il trouva l'art d'encherir sur celles des François, par quantité de présens qu'il fit distribuer à tous ceux qui avoient soupé chez lui: mais lorsqu'il parut prêt à se retirer, le Capitaine du Vaisseau lui en fit aussi de fort riches, au nom de la Compagnie, sans oublier aucun Officier de sa suite (p).

DELLON. 1670.

Festin des François.

DELLON fait observer que le Royaume de Visapour n'est pas d'une grande étendue: ce qui n'empêche pas que le Pays étant très-riche, le Roi, quoique tributaire du Grand-Mogol, ne soit un des plus puissans Princes de l'Inde. Il fait profession du Mahométisme; mais une partie de ses Sujets est encore attachée à l'Idolâtrie (q).

Etat du Royaume de Visapour.

LES François partirent de Mirzeou le 19 de Janvier; & le matin du 22, ils mouillèrent devant la Rivière de Balliepatan, où le Vaisseau la *Force* étoit arrivé depuis trois jours. Le poivre qu'ils devoient prendre pour la France étant préparé depuis long-tems, leur charge fut bien-tôt achevée. Balliepatan est un gros Bourg du Royaume de Cananor, situé sur la Côte de Malabar (r), & peuplé de riches Mahométans qui doivent leur fortune au Commerce. Il borde la Rivière, à une bonne lieue de l'embouchure. On découvre, à peu de distance, le Palais où le Roi de Cananor fait sa résidence ordinaire, & plusieurs belles Pagodes dont il est environné.

Voyage à Balliepatan, & sa description.

LA Maison que le Prince *Onitri*, Gouverneur du Royaume, avoit d'abord assignée aux François pour leur Commerce, ne suffisoit pas pour les loger commodément. D'ailleurs son éloignement de la Mer rendoit le transport des marchandises fort difficile. Aussi-tôt que les deux Vaisseaux François eurent mis à la voile, Dellon demanda instamment un lieu plus commode; & ses sollicitations lui firent obtenir cette faveur. Le Prince se

Etablissement François à Tilcery, près de Cananor.

(o) Ceci n'est qu'un correctif de la supposition précédente, & l'Auteur n'en parle pas. R. d. E.

(p) Pag. 171.

(q) *Ibidem.*

(r) A onze degrés de latitude du Nord.

DELLON. 1670. ſe rendit lui-même, avec quelques François, dans une Terre de ſon appanage, qui ſe nomme *Talichere*, ſituée ſur le bord de la Mer, à quatre lieues au Midi de Balliepatan, & trois lieues de Cananor. Ce lieu leur paroiſſant plus convenable, ils l'achetèrent pour la Compagnie; & dans leurs mains, il prit le nom de *Tilcery* (s).

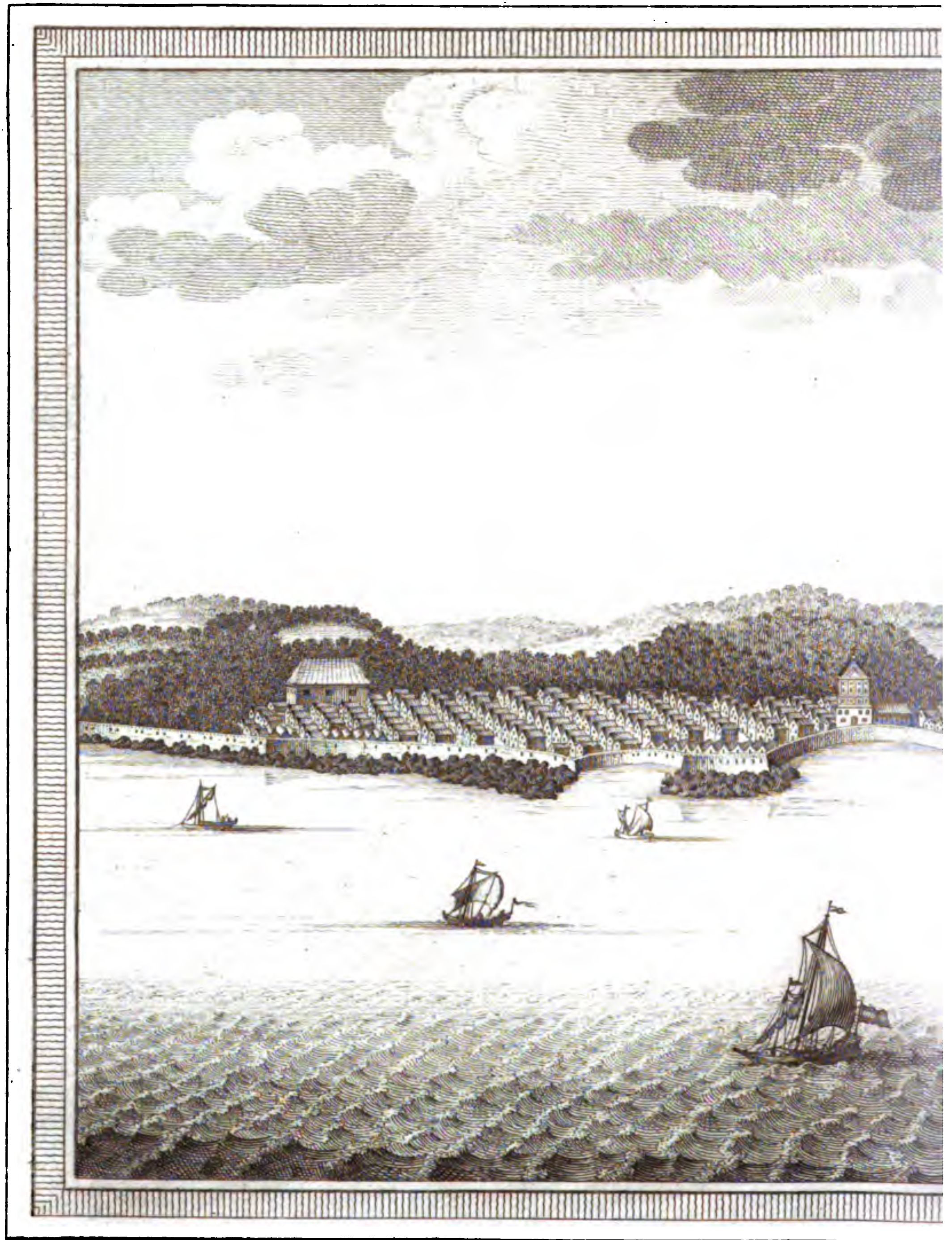
Obſervations ſur le Pays.

CANANOR, principale Place du Royaume qui en tire ſon nom, eſt accompagnée d'un Port aſſez commode pendant l'été, mais où les Vaiſſeaux ne ſont pas en ſureté pendant l'hyver. C'eſt un des premiers lieux où les Portugais s'arrêtèrent, après avoir découvert les Indes. A peine furent-ils arrivés, qu'ils y élevèrent une Tour, avec des pierres qu'ils avoient apportées de Portugal. Elle ſubſiſte encore. Ils prirent ſoin de l'environner d'une forte muraille, ſur laquelle ils placèrent plus de cent pièces de canon; & cette Fortereſſe les rendit redoutables à tous les Pays voiſins, où l'artillerie n'étoit pas encore en uſage. Ils bâtirent enſuite, près de leur Tour, une aſſez grande Ville, qu'ils conſervèrent long-tems: mais les Indiens, fatigués de leur tyrannie, appellèrent enfin les Hollandois à leur ſecours; & ces nouveaux Maîtres raſèrent les fortifications de Cananor, pour s'en épargner la garde. Cependant les Habitans du Pays ont tiré peu d'avantage de ce changement. Ils ſont plus durement traités par les Hollandois qu'ils ne l'avoient jamais été par les Portugais; & ſi l'on en croit l'Auteur, ils rappelleroient volontiers leurs anciens Tyrans (t).

A demie lieue du Fort de Cananor, en tirant vers le Midi, on trouve un gros Bourg, peuplé de Mahométans, & gouverné, ſous l'autorité du Roi, par un Seigneur de la même ſecte. Il ſe nommoit *Aly-Raja*. Ses vertus le faiſoient aimer des ſiens & reſpecter de ſes voiſins. Il étoit riche, & Souverain même de quelques-unes des Iſles Maldives. Ce Bourg avoit pluſieurs Marchands, chez leſquels on trouvoit abondamment ce que les Indes produiſent de plus riche & de curieux.

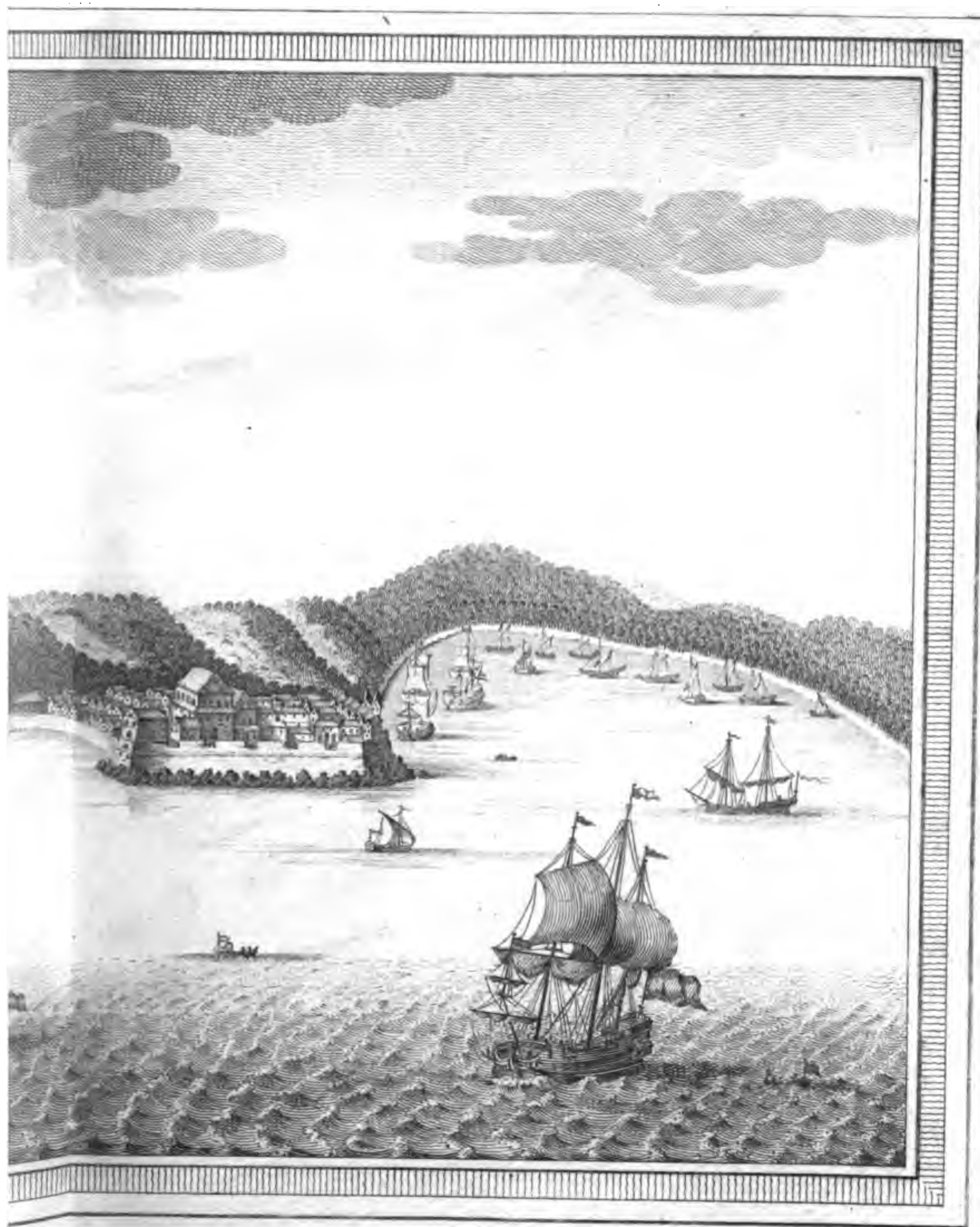
DANS tout le Royaume de Cananor, comme dans tous les autres Etats du Malabar, on ne voit pas de grands chemins qui conduiſent d'une Ville à l'autre: ce ne ſont que des ſentiers, ou des chemins fort étroits, parce-qu'on n'y connoît pas d'autres voitures que des chevaux, des éléphans, & des palanquins. Le Pays produit une extrême abondance de cette eſpèce de cannes, que les Indiens nomment *Bambous*. Lorſqu'elles ſont encore tendres, on choiſit les meilleures, pour les couper par tranches, de l'épaiſſeur d'un écu, qui ſe confiſent au vinaigre, & dont on fait une ſorte de ſalade que les Orientaux nomment *Achar*, par excellence. Ils donnent le même nom à tous les fruits ou les légumes qui ſont confits au vinaigre: mais on y joint leur nom propre, comme Achar de poivre, Achar de gingembre, d'ail, de choux, &c; au-lieu que le bambou eſt diſtingué abſolument par celui d'Achar. Ces cannes, lorſqu'on les laiſſe croître, deviennent auſſi groſſes que la cuiſſe humaine, & longues de vingt à trente pieds. Elles ſervent à divers uſages, mais particulièrement à porter les palanquins. Dans leur jeuneſſe, on leur fait prendre toutes ſortes de plis & de figures. Celles qu'on réüſſit à courber en forme d'arc, de manière que les deux bouts de-

(s) Pag. 300. (t) Pag. 301. C'eſt ce qu'on ne croira jamais. R. d. E.



J. V. Schley direx.

C A N A



-ANOR.

demeurent parfaitement égaux, sont recherchées pour les palanquins des Seigneurs, & se vendent jusqu'à deux cens écus (v). DELLON. 1670.

A la distance d'une lieue, au Midi de Cananor, on rencontre un Village qui se nomme *Carla*, & qui n'est habité que par des Tisserands. Il s'y fabrique de très-belles toiles, qui portent le nom du lieu. Une lieue plus loin, on arrive au Bourg de *Tremepatan* (x), où le Mahométisme est la seule Religion reconnue. La plûpart des Habitans s'y enrichissent par le Commerce. Assez près de ce Bourg, on découvre, sur une colline, un Château du Roi de Cananor, où ce Prince s'est fait une habitude de passer une partie de l'année. Une assez belle Rivière, qui arrose les murs de Tremepatan, va se jetter dans la Mer un quart de lieue plus loin. On y fait entrer des Barques, ou de petits Navires dont le port ne soit pas au-dessus de deux cens tonneaux; avec la précaution néanmoins de prendre des Pilotes du Pays, parcequ'à l'embouchure, & même assez loin dans la Mer, il se trouve des rochers à fleur d'eau, qui en rendent l'approche & l'entrée fort dangereuses.

Diverses Places, voisines de Cananor.

A l'extrémité de ces rochers, s'élève une petite Isle, qui n'est peuplée que de gibier. Elle est d'un secours extrême pour les petits Bâtimens, qui étant surpris en Mer par l'orage, viennent chercher un abri entre l'Isle & la Terre. L'unique disgrace qu'ils ayent à redouter, est la rencontre des Corsaires, qui s'en font une retraite, & qui montent sur les lieux les plus élevés, pour découvrir les Barques sans en être apperçus (y).

Isle de Tremepatan.

Le Prince Onitri s'étant rendu par terre à Tilcery, avec deux Commis de la Compagnie de France, qu'il alloit mettre en possession de cette Terre & de ses dépendances, Dellon partit le lendemain pour le suivre par Mer, après avoir fait embarquer, dans plusieurs Barques, les meubles & les marchandises que les François avoient à Balliepatan. Il avoit pris quelques Indiens pour lui servir d'escorte. Cependant un Pare Corsaire, qu'il eut le bonheur de reconnoître, vers l'Isle de Tremepatan, ne lui laissa pas d'autre ressource que de faire entrer toutes ses Barques dans un assez grand ruisseau, qui tombe dans la Mer à peu de distance de la Rivière, & d'y laisser la meilleure partie de son escorte, tandis qu'il continua son chemin par terre. Il trouva heureusement à Tilcery, un Vaisseau François, nommé la *Ville de Marseille*, qui arrivoit de Surate, pour charger du poivre. On arma promptement une Chaloupe. Vingt hommes qu'on y mit, avec quatre pierriers, firent prendre la fuite aux Corsaires & dégagèrent les Barques (z).

Les François de Balliepatan se transportent à Tilcery.

La Terre de Tilcery (a) consistoit en deux grands enclos; l'un proche de la Mer, un peu élevé, & ceint d'une sorte de fossé. Il contenoit environ quatre cens cocotiers, avec une maison assez commode, quoique bâtie de bois & de terre. L'autre enclos étoit plus bas, plus grand & plus éloigné de la Mer. Outre les cocotiers, qui étoient en fort grand nom-

Description de ce Lieu.

(v) Pag. 303 & précédentes.
(x) Dans le Pays, ce Bourg porte le nom de *Talmorte*. R. d. E.
(y) Pag. 305.
(z) *Ibidem*.
(a) A onze degrés & demi de latitude du Nord.

DELLON. 1670.

nombre, on y voyoit plusieurs arbres fruitiers de différentes espèces. A demi quart de lieue de la maison, un Bourg de Mahométans présentoit une Mosquée assez mal construite. Du côté de la Mer, on trouvoit deux gros Villages de Pêcheurs; & ces trois Habitations étoient de la dépendance du nouveau Comptoir. Aux environs, le Pays offroit plusieurs autres belles Terres, qui appartenoient à de riches Seigneurs. Le Prince, en vendant Tilcery aux François, leur en avoit cédé la propriété, avec le droit d'y bâtir; mais s'étant réservé le Domaine Seigneurial, il passa quelque-tems dans une autre Terre, qui n'en étoit pas éloignée. Après son départ, ils firent travailler avec tant de diligence, que dans l'espace de peu de mois, ils se trouvèrent établis dans une fort grande maison, avec des magasins capables de contenir toutes leurs marchandises. Ils l'environnèrent d'un profond fossé & de quelques bastions, pour se mettre à couvert, non-seulement des Pirates, qui ne cessoient pas de les menacer, mais de leurs voisins mêmes, que la jalousie avoit déja soûlevés contr'eux. Malgré ces précautions, ils furent obligés d'avoir recours à la protection du Prince Onitri, qui leur envoya un de ses principaux Officiers, avec une garde de cent cinquante hommes. Ce fut alors qu'ils s'applaudirent beaucoup de lui avoir laissé, dans la vente, un droit, qui l'obligeoit naturellement à les défendre. Ce Prince, confondant leurs intérêts avec les siens, revint lui-même au Comptoir. Il se déclara hautement leur Protecteur. Il fit châtier sévèrement quelques mutins qui avoient fait éclater leurs menaces, & sa fermeté dissipa tous les troubles (*b*).

Ouvrage des François, & jalousie de leurs voisins.

Alliance qu'ils font avec le Samorin.

D'UN autre côté le Samorin, mécontent des Hollandois, & se promettant de la France des secours qu'il n'espéroit plus du Portugal, envoya secrétement des Députés à Tilcery, pour faire des propositions fort avantageuses aux François. *Flacour* & *Coche*, principaux Commis du Comptoir, partirent ensemble pour Calecut & firent un traité, avec ce Prince, par lequel il cédoit à la Compagnie la Souveraineté d'un lieu nommé *Alicote* (*c*), avec toutes ses dépendances & le pouvoir d'y construire un Fort. Quelques Bâtimens François qui vinrent prendre, dans le même-tems, du poivre à Tilcery, & qui laissèrent au Comptoir des armes & des munitions, achevèrent d'y établir la sureté.

Voyage de Sirinpatan, ou Padenote.

CARON, Directeur Général, y passa bien-tôt avec trois Vaisseaux, dans sa route pour Bantam, où il se proposoit de former un nouvel Etablissement. Il laissa ordre à Flacour, qui étoit revenu de la Cour du Samorin, d'en aller commencer un autre dans un lieu que les Portugais ont nommé *Sirinpatan*, quoique dans le Pays il porte le nom de *Padenote*. On se disposa aussitôt pour ce Voyage. L'hyver étoit commencé; car on appelle hyver, aux Indes, la saison des pluyes, qui est le tems néanmoins où le Soleil est le

moins

(*b*) Pag. 312 & précédentes.

(*c*) Cette Place n'est pas éloignée de Cochin. C'est une Forteresse, & le Pays qui en dépend est fort étendu. Il y passe une Rivière, où des Vaisseaux de trois ou quatre cens tonneaux peuvent entrer facilement, ce qui rend ce lieu fort propre au Commerce. *Pag.* 315. On a vu dans le Journal de la Haye, qu'en passant sur la Côte du Samorin, avec une Escadre Françoise, il fit un nouveau traité avec ce Prince, par lequel cette donation fut confirmée. Les François prirent alors possession d'Alicote. Voyez Tom. XI.

moins éloigné. Flacour sentit toutes les difficultés de l'entreprise. Mais craignant l'indignation du Directeur-Général, qui s'étoit fait redouter par sa sévérité, il n'eut aucun égard aux dangers de l'inondation. Toutes les marchandises furent emballées. En vain Dellon représenta vivement de quelle importance il étoit d'attendre la fin des pluyes, qui devoit arriver au mois d'Octobre. Il ne put faire changer de résolution à Flacour, avec lequel néanmoins il ne pouvoit se dispenser de partir. A la vérité, Sirinpatan n'étoit éloigné que de trente lieues (*d*). DELLON. 1670.

ILS se mirent en chemin, le 16 de Juin 1671, sans autres habits que des chemises, des caleçons de toile, & des sandales aux pieds. Chacun portoit aussi son parapluye de feuilles de palmier, & un bâton, pour s'appuyer, dans des chemins si glissans qu'ils étoient sans cesse en danger de tomber. Dès le premier jour, ils trouvèrent toute la Campagne inondée. Ils suivoient leurs guides pas à pas, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Après avoir fait deux lieues fort pénibles, ils arrivèrent le soir, également las & mouillés, dans un petit Bourg, où ils firent un mauvais repas, qui ne fut pas suivi d'une meilleure nuit. Ils en partirent de grand matin, dans l'espérance de profiter d'un intervalle de beau tems: mais il dura peu. La pluye recommença presqu'aussi-tôt, & les chemins se trouvèrent plus gâtés que le jour précédent. Ils étoient obligés de tenir continuellement leurs paraplayes, & ne pouvant s'appuyer sur leurs bâtons, ils tomboient souvent dans l'eau. Ces chutes les fatiguoient beaucoup. Cependant elles étoient encore moins incommodes que les sangsues, qui s'attachoient à leurs jambes & à leurs cuisses; il falloit les en arracher à tous momens, & leur sang couloit en abondance. Cette nouvelle peine les affoiblit jusqu'à les contraindre de finir leur journée à midi, sans avoir fait plus de deux lieues. Ils se logèrent dans la maison d'un Mahométan, d'où ils se rendirent après midi chez un puissant *Naher* (*e*), Seigneur du Bourg. Quoiqu'ils eussent pris des Passeports du Prince Onitri, ils avoient besoin de protection dans les lieux de leur passage, & quelques petits présens la leur faisoient obtenir.

1671. Peines & dangers du chemin.

L'Auteur en est rebuté.

LE lendemain ils trouvèrent les chemins beaucoup moins difficiles. Mais, par le plus fâcheux contre-tems, leurs guides se trompèrent. Après une marche de quatre heures, ils se trouvèrent précisément dans le même lieu d'où ils étoient partis le matin. La colère n'étant d'aucun secours, il fallut recommencer la même route, & se fier à ceux qui les avoient égarés. Cependant la pluye tomboit avec plus de violence que jamais. On passoit, à la vérité, par des lieux secs, mais pierreux, & sans cesse entre-coupés de plusieurs torrens très-profonds & très-rapides, qu'il falloit traverser sur des arbres & sur des planches, au risque continuel de tomber dans l'eau & de s'y noyer. Un Indien y périt, sans qu'il fût possible de le secourir, ni de sauver même le pacquet dont il étoit chargé. On fit néanmoins du chemin, au travers de ces dangers, & l'on arriva dans un assez gros Bourg, situé sur le bord d'une Rivière, qui descend à *Cogniali*. La civilité des Habitans, & l'abondance des vivres déterminèrent les François à s'y arrêter un

(*d*) Pag. 320.

(*e*) Ou *Naïre*. C'est le nom qu'on donne à la Noblesse du Pays.

DELLON. 1671.

un jour: mais avec quel étonnement apprirent-ils que toutes les peines qu'ils avoient essuyées, n'approchoient pas de ce qui leur restoit à souffrir jusqu'à Sirinpatan? Dellon avoüe qu'il fut effrayé de la peinture qu'on leur fit des chemins. Il renouvella ses efforts, pour engager Flacour à remettre leur Voyage à la fin de la saison. Le trouvant inflexible, & n'ayant pas les memes raisons de s'obstiner dans une entreprise à laquelle il n'étoit obligé par aucun engagement, il prit le parti de retourner à Tilcery (*f*).

Il quitte ses Compagnons pour retourner à Tilcery.

APRÈS avoir témoigné son regret à Flacour, il se mit dans un Canot, avec deux hommes seulement, pour descendre la Rivière de Cogniali jusqu'à la Mer. Sa navigation fut d'abord assez tranquille. Son dessein étoit d'aller passer la nuit au Bourg de *Bargara*, chez un riche Mahométan qui en étoit le Seigneur (*g*), avec lequel il avoit même quelques affaires à régler. Il arriva fort heureusement à la vûe de *Cota*, un des plus gros Bourgs de toute la Côte, plus connu par le nom de Cogniali, son Seigneur, sujet du Samorin & le plus redoutable Corsaire du Malabar (*h*). Les loix du Pays ne permettant point à ces Brigands d'exercer leurs pillages sur la terre, il se flattoit d'être bien-tôt en sûreté à Bargara, qui n'est pas fort éloigné de Cogniali; lorsqu'il apperçut, dans une Barque, quelques hommes armés qui s'avançoient vers son Canot à force de rames. Les Corsaires, qui l'avoient découvert au passage, avoient pris la résolution de l'enlever. Comme il étoit instruit des usages, il se hâta d'aborder à la rive, dans la confiance de s'y trouver hors d'insulte. A peine y fut-il descendu, que les deux Indiens, qui le conduisoient, prirent la fuite dans son Canot. Ceux qui le poursuivoient, l'ayant trouvé seul à terre, lui appuyèrent une lance sur l'estomac, avec menace de l'en percer s'il n'entroit aussi-tôt dans leur Barque. Il reconnut trop tard l'imprudence qu'il avoit eûe, de ne pas se faire accompagner par quelques Nahers, ou de n'avoir pas pris du moins des armes à feu. La force l'obligeant de céder, il se vit exposé à la violence de deux Brigands, qui ne cessèrent pas de l'insulter jusqu'à l'entrée de Cogniali. Ils affectèrent même de lui faire traverser tout le Bourg, où les Habitans sortoient de leurs maisons pour voir passer le premier François qu'ils y eussent vû dans l'esclavage (*i*).

Il est pris par des Corsaires de Cogniali.

Comment il évite l'esclavage.

DELLON fut conduit chez le Seigneur, qui s'attendoit à tirer de lui une somme considérable. Mais ne lui ayant trouvé que quelques ducats, il lui fit diverses questions sur le Voyage que les François avoient entrepris à Sirinpatan. Il lui demanda particulièrement si Flacour avoit emporté de grosses sommes, & s'il devoit passer par Cogniali à son retour. Ensuite il se fit apporter des fers, pour les lui mettre aux pieds. Cependant il se contenta de les poser près de lui; en attendant qu'il eût décidé de sa destinée. Enfin, quelques réflexions qu'il fit, sur l'alliance que le Samorin venoit de former avec la France, lui firent craindre de s'attirer l'indignation de ce Prince. Le Corsaire s'approcha de lui. Les fers disparurent. On lui fit des civilités & des excuses, auxquelles il s'étoit moins attendu qu'aux

(*f*) *Ibidem.* (*g*) Il se nommoit *Couteas-Marcal.* (*h*) On l'a vû paroître dans plusieurs autres Relations. (*i*) Pag. 330 & précédentes

qu'aux horreurs d'une longue prison. On le pressa même de passer la nuit dans le Bourg. Mais l'impatience de se voir en liberté, joint à la crainte de quelque changement dans une si favorable disposition, lui fit demander instamment d'être renvoyé le même soir à Bargara. Pendant qu'on lui préparoit une Barque, Cogniali lui présenta quelques confitures séches, qu'il ne put se dispenser de recevoir, mais qu'il prit le parti de mettre dans sa poche, de peur qu'elles ne fussent empoisonnées. L'usage du poison, quoique moins commun chez les Malabares que dans les autres Contrées de l'Orient, ne laisse pas d'y être connu; & Dellon croit que sur cet article on n'y sauroit apporter trop de circonspection (*k*). Son argent lui fut rendu. Ensuite, apprenant que la Chaloupe étoit prête, il ne perdit pas un moment pour s'y rendre, avec quatre hommes armés qui l'accompagnèrent jusqu'à Bargara.

DELLON. 1671.

Il craint d'être empoisonné.

Il retrouva, dans ce Bourg, son Canot & ses hardes. Les deux Indiens, qui l'avoient abandonné aux Corsaires, lui donnèrent pour excuse, que n'ayant pas douté qu'il ne fût renvoyé de Cogniali avec une escorte, ils avoient voulu prendre les devants. Mais sa joye lui fit oublier leur infidélité, en apprenant qu'il étoit arrivé depuis deux heures un autre François dans le Bourg. C'étoit de *la Serine*, un des Commis du Comptoir de Tilcery, qui revenoit de Calecut & de Tanor, où il étoit allé acheter du poivre pour les magasins de la Compagnie. Ils passèrent agréablement la nuit ensemble, & le lendemain ils arrivèrent au Comptoir avant midi.

Voyage de Tanor & de Calecut.

La Serine devant retourner dans les deux Villes (*l*), d'où il étoit revenu, pour y faire emballer le poivre qu'il y avoit acheté, Dellon se fit un amusement de l'accompagner. Ils prirent leur route sur le bord de la Mer. Après avoir fait une lieue, ils arrivèrent à *Meali*, double Village, dont l'un est habité par des Malabares & l'autre par des Mahométans. Une petite Rivière, qui passe par ces deux Habitations, reçoit les Bâtimens médiocres. Ce Canton est un des plus agréables & des plus fertiles du Pays. C'est à deux lieues de Meali qu'est situé le Bourg de Bargara. Il n'y passe point d'autre Rivière qu'un petit bras de celle de Cogniali: mais la Mer y forme une très-belle Anse, qui sert de retraite aux Pares, pendant l'été. Aussi-tôt que l'hyver est venu, les Marchands & les Pirates sont obligés d'y laisser à sec les Bâtimens qui ne sont point en Voyage. On les couvre de feuilles de palmier, jusqu'à la fin des pluyes. C'est à Bargara que le Royaume de Cananor finit du côté du Sud. Quoique ce grand Bourg ne soit habité que par des Mahométans, dont Couteas-Marcal étoit le Seigneur, les environs n'en dépendent pas moins d'un riche & puissant Naher (*m*), qui reçoit la dîme de toutes les prises des Pirates, & des droits de Douane pour toutes les marchandises qui entrent dans le Bourg, ou qui en sortent.

A très-peu de distance de Bargara, on passa la Rivière, au-delà de laquelle

(*k*) Pag. 333.

(*l*) L'Auteur rapporte ensuite quel fut le succès du Voyage de Flacour & de son nouvel Etablissement. Voyez ci-dessous.

(*m*) Il paroit que Couteas-Marcal étoit ce Naher même: du moins l'Auteur ne fait point cette différence. R. d. E.

DELLON. 1671.

quelle on trouve le Bourg de Cogniali, ou de Cota, que les avantages de sa situation rendent une des plus fortes Places du Malabar. C'est une Peninsule, dont l'accès est fort difficile, du côté même qui tient à la terre, à cause de la prodigieuse quantité de limon ou de vase, que la Mer y apporte dans les grandes marées. La Rivière, qui baigne ce Bourg, est large & profonde. Elle donne entrée, jusqu'à la Place, aux Navires qui ne sont pas au-dessus de trois cens tonneaux. Mais on a fait observer que l'embouchure est couverte par une petite Isle qui n'est pas moins utile aux Corsaires que nuisible aux Marchands (*n*).

Forces de Cogniali, Seigneur de Cota.

DELLON a déja peint le Seigneur de Cota comme le plus fameux Corsaire du Pays. Le nombre de ses Galères monte jusqu'à douze, armées chacune de cinq à six cens hommes; sans compter plusieurs petites Galiotes qui vont aussi en course, & quelques Vaisseaux qu'il envoye pour le Commerce dans les Royaumes voisins. A son exemple, ses Sujets sont tout à la fois Marchands & Pirates: ce qui les rend presque tous riches, & fiers jusqu'à l'insolence. Son grand oncle, s'étant révolté contre le Samorin, mit ce Prince dans la nécessité d'implorer le secours des Portugais pour le faire rentrer dans la soumission. Le Viceroi des Indes envoya aussi-tôt une puissante Flotte, qui attaqua les Corsaires du côté de la Mer, tandis que l'Armée du Samorin les tenoit assiégés par Terre. Mais il arriva des contre-tems, qui firent périr la meilleure partie des Troupes alliées. Les Corsaires, devenus plus insolens, commirent une infinité d'excès dans les terres de Calecut, & se vangèrent, par une mort cruelle, de tous les Portugais qui étoient tombés entre leurs mains. Cependant la belle saison ayant succédé aux pluyes, le Samorin & le Viceroi les attaquèrent avec de nouvelles forces. Le Siège de Cota fut recommencé par Mer & par Terre, & pressé si vivement, que dans l'espace d'un mois elle fut emportée d'assaut. Tous les Habitans furent passés au fil de l'épée (*o*), & leur Chef tomba vivant au pouvoir des Vainqueurs. Il fut conduit à Goa, où son châtiment, pour tant de cruautés qu'il avoit exercées contre les Chrétiens, fut d'être livré, les mains liées derrière le dos, aux enfans de la Ville, qui l'assommèrent à coups de pierres. La Forteresse de Cota passoit autrefois, parmi les Indiens, pour une Place imprenable. Mais les Samorins n'ayant jamais voulu permettre qu'elle fût rétablie, il n'en reste aujourd'hui que les ruines (*p*).

Histoire de son grand oncle.

Etat présent de Calecut.

DE-LÀ jusqu'à Calecut, on compte sept lieues; & cet espace n'offre que trois ou quatre Villages, qui méritent peu d'attention. Ce Royaume, autrefois si petit, que, suivant l'expression de l'Auteur, on entendoit de toutes les frontières, le chant des coqs qui étoient nourris dans le Palais du Souverain, est aujourd'hui le plus grand du Malabar. Sa Capitale est située à onze lieues de Tilcery. C'étoit dans cette Ville que se faisoit anciennement presque tout le Commerce. Les Portugais y furent bien reçus dans leurs premiers Voyages. Ils obtinrent du Samorin la permission de s'éta-

(*n*) Pag. 338 & précédentes.

(*o*) L'Auteur ne le dit pas, & l'on vient de voir que Cogniali, avoit succedé aux brigandages & à l'autorité de son oncle, après s'être soûmis au Roi. R. d. E.

(*p*) Pag. 340.

s'établir dans ses Etats, avec tous les privilèges qui pouvoient affermir leur situation. Mais ayant bien-tôt poussé l'ingratitude jusqu'à l'insulter, il les chassa de tous les lieux de sa dépendance, sans leur avoir jamais permis de s'y rétablir. L'air de Calecut est fort sain, & le terroir si fertile, qu'il produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. La Terre, un peu plus basse que la Mer, est sujette à de fréquentes inondations. Il ne se passe point d'année où l'eau ne couvre quelque petite portion de l'Etat du Samorin, dont elle demeure en possession; & ce dommage devient si sensible, que l'ancienne Forteresse des Portugais, qui étoit autrefois assez loin du rivage, est aujourd'hui presque ensevelie à deux bonnes lieues dans la Mer. On n'en apperçoit plus que le sommet des tours, & les Barques passent facilement entre ces ruines & la terre (q).

DELLON. 1671.

Les vents de Sud-Ouest, qui soufflent avec violence & presque sans interruption sur la Côte de Malabar, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre, ne contribuent pas peu au progrès que la Mer fait chaque année, sur-tout durant l'hyver. Dellon, pendant son séjour à Calecut, vit submerger la Maison des Anglois, qui n'étoit bâtie que depuis vingt ans & dans un lieu assez éloigné du rivage. Ces inondations annuelles ont ruiné plusieurs fois la Ville même, & mettent les Habitans dans la nécessité de la rebâtir plus loin, à mesure que l'eau s'avance. On ne peut douter que ce ne soit la principale raison qui en a banni, comme insensiblement, les Négocians & le Commerce. Cependant on y voit encore un très-grand marché, composé de plusieurs rues assez régulières, & peuplé de riches Mahométans. Un gros Village de *Mancouas* ou de Pêcheurs, & plusieurs autres Habitations qui touchent à la Place, lui donnent toûjours l'apparence d'une grande Ville. Elle étoit anciennement la demeure ordinaire du Samorin. Mais les ravages de la Mer l'ayant dégouté de ce séjour, il y laisse un Gouverneur qui est logé dans l'ancien Palais. Ce poste, qui est un des plus importans de l'Etat, enrichit ceux qui l'occupent. Il est honoré du titre de *Rajador*, qui signifie *Viceroi*. Dellon vit, dans la Cour du Palais de Calecut, une grosse cloche & plusieurs pièces de canon de fonte, qui ont été tirées de l'ancienne Forteresse des Portugais (r).

Le sable de ce rivage est mêlé, dans plusieurs endroits, de petites parties d'or très-fin. Comme il n'est défendu à personne de les chercher, un grand nombre d'Habitans ne subsistent que de ce travail. La plûpart emportent le sable chez eux, en payant un droit au Rajador pour une certaine quantité de paniers. L'Auteur vit des morceaux de cet or, qui valoient environ quinze sous; quoique leur valeur ordinaire soit de quatre ou cinq (s).

L'Auteur passe à la vûe des Corsaires.

Les Européens se rendent des civilités mutuelles dans ces Régions éloignées. La Serine & Dellon ne firent pas difficulté d'accepter, à Calecut, un logement chez les Anglois. Ils y furent retenus plus long-tems qu'ils ne se l'étoient proposé, par la crainte de quelques Pirates, qui paroissoient disposés à les attaquer au passage. Mais ils s'armèrent enfin de résolution;

(q) Pag. 343. (r) Pag. 345. (s) Pag. 346.

DELLON. 1671.

ſolution; & paſſant, le mouſqueton en main, entre ces Brigands & la Côte, avec une eſcorte de quelques Nahers, ils ne furent menacés que par quelques mouvemens, qui ne les empêchèrent point d'arriver le ſoir à Tanor.

Deſcription de Tanor.

CETTE Capitale du petit Royaume, qui porte le même nom, n'eſt éloignée que de cinq lieues au Midi de Calecut. Tout l'Etat de Tanor eſt enclavé dans les terres du Samorin, dont il ne laiſſe pas d'être indépendant. La Mer y forme une Anſe, où les Vaiſſeaux ne peuvent mouiller ſans péril que pendant l'été. Ce qu'on nomme la Ville eſt un compoſé de pluſieurs Villages de Mancouas, d'un fort grand marché, qui eſt peuplé de riches Mahométans, & d'un gros Village uniquement rempli de Chrétiens, auxquels le Roi permet l'exercice public de leur Religion. Ils ont une petite Egliſe aſſez propre, devant laquelle on a ſouffert qu'ils ayent élevé une Croix. Le Roi fait ſa réſidence ordinaire dans un Château plus éloigné de la Mer (*t*). Il laiſſe, à Tanor, un Gouverneur dont l'autorité ne s'étend point ſur les Chrétiens; par une faveur ſpéciale, qui réſerve le droit de leur adminiſtrer la Juſtice, au Directeur de leur Egliſe. Les Jéſuites de Goa, qui ſont depuis long-tems en poſſeſſion de cette eſpèce de Souveraineté, la font exercer par de ſages Miſſionnaires, entre leſquels Dellon nomme, avec éloge, le Père Mathias *Fernandez*, homme Apoſtolique, qui écrivoit & parloit beaucoup mieux la langue Malabare que les plus habiles Prêtres de la Nation.

QUOIQUE dans toutes ſes dimenſions le Royaume de Tanor n'ait pas plus de dix lieues d'étendue, le Roi n'eſt tributaire d'aucune autre Puiſſance. Il a conſervé une étroite liaiſon avec les Portugais, depuis qu'ils ſont établis dans les Indes, comme ils n'ont rien négligé pour l'entretien de ſon amitié. Au contraire, il a toûjours fait profeſſion de haine pour les Hollandois; & Dellon ne diſſimule pas que la guerre paroiſſant inévitable entre la France & la Hollande, c'étoit cette raiſon qui faiſoit rechercher l'alliance de ce Prince à la Compagnie. Il ajoute que ſon terroir eſt ſain & fertile, que la chaſſe & la pêche y ſont abondantes, & qu'on y recueille ſur-tout une très-grande quantité de poivre. La nourriture ordinaire des Habitans eſt le riz, le poiſſon, & le cocos. Ils ne mangent point de volaille, parce qu'ils aiment mieux la vendre aux Etrangers. Après avoir réglé leurs affaires à Tanor, les deux François retournèrent par terre à Calecut. Une marche de deux lieues les fit rentrer dans les Etats du Samorin, à *Chali*, gros Bourg de Mahométans, où paſſe une petite Rivière, qui ſert de retraite aux Corſaires plutôt qu'aux Marchands. En arrivant le lendemain à Calecut, ils trouvèrent les Anglois occupés à ſauver ce qui reſtoit d'entier dans leur Maiſon, que la Mer avoit miſérablement renverſée (*v*).

Succès de l'Etabliſſement de Sirinpatan.

FLACOUR, qui avoit eu la conſtance d'aller juſqu'à Sirinpatan, revint à Tilcery vers la fin du mois de Novembre. Il avoit employé trente cinq jours à s'y rendre, c'eſt-à-dire, à faire un Voyage de trente lieues, dans le danger continuel de périr avec toute ſa ſuite. Mais l'heureux ſuccès de

(*t*) A une lieue du rivage. (*v*) Pag. 350. & ſuivantes.

de sa négociation lui avoit fait oublier toutes ses peines. Il avoit été bien reçu du Roi & des Grands du Pays. Les marchandises qu'on en pouvoit tirer pour la Compagnie, étoient de très-belles toiles, du bois de sandal, qui s'y trouve en abondance, & d'excellent salpêtre naturel, qui n'a besoin d'aucune préparation. Flacour avoit apporté des échantillons de toutes ces marchandises; sur-tout des toiles, plus belles de la moitié que celles qui étoient du même prix à Surate. Ainsi le Comptoir, dont il avoit jetté les fondemens, fit concevoir de grandes espérances. DELLON. 1671.

MAIS Dellon ignora les suites de ce nouvel Etablissement (x). Il commençoit à s'ennuyer du séjour de Tilcery; & ne voulant pas borner sa curiosité aux opérations d'un Comptoir, il profita de l'occasion d'un Vaisseau François qui faisoit voile à Mirzeou. Son dessein étoit de visiter diverses Places, où ce Bâtiment devoit relâcher sur la route, & de se rendre ensuite à Goa. Il partit le 20 de Janvier 1672; & le 24, il mouilla dans la Rade de *Mangalor*. Voyage à Mangalor. 1672.

CETTE Ville, qui appartient au Royaume de Canara (y), est la plus importante Place de ce petit Etat. Elle est située à dix-huit lieues au Nord de Balliepatan, sur le bord d'une Rivière où les Vaisseaux d'un port médiocre peuvent entrer dans la saison des pluyes, & dans les grandes marées (z). Elle est assez grande, & ses Habitans sont un mélange de Mahométans & d'Idolâtres. Entre la Mer & la Ville, qui n'en est éloignée que d'une demie lieue, on rencontre le Comptoir des Portugais, & l'on découvre sur une hauteur la Forteresse, qui leur appartenoit autrefois, comme celles qu'on voit encore subsister dans tous ces Ports. Mais les Canarins, animés par l'exemple des autres Peuples de l'Inde, & fatigués de la hauteur avec laquelle ils étoient traités par cette Nation, avoient pris occasion de sa dernière guerre, avec les Hollandois, pour la chasser entièrement du Pays. Après la paix, qui se fit ensuite entre le Portugal & la Hollande, les Vicerois de Goa mirent tout en usage pour rentrer dans les Places dont ils avoient été dépouillés. Leurs Flottes répandirent longtems la terreur sur cette Côte, & forcèrent enfin le Roi de leur remettre les Forteresses de Mangalor & de Barcalor. Mais ils se trouvoient si épuisés par les guerres précédentes, que n'y pouvant mettre des garnisons assez fortes, ils se contentèrent d'y établir des Comptoirs, pour y recevoir, comme auparavant, la moitié des droits sur les marchandises que le Commerce y apporte ou qu'il en fait sortir.

QUOIQUE les Canarins soyent peu éloignés des Malabares, leurs usages sont fort différens, & ressemblent plutôt à ceux des Sujets idolâtres du Mogol, dont ils sont tributaires. Ils sont bazanés. Ils portent les cheveux

(x) Les mauvais succès de l'expédition de M. de la Haye, empêchèrent les François d'exécuter ce projet. R. d. E.

(y) M. Prevost écrit *Cananor*; mais c'est une faute. R. d. E.

(z) L'Auteur conseille néanmoins de prendre, dans toutes les saisons, des Pilotes du Pays. Sans cette précaution, un Vaisseau s'expose à toucher sur des bancs de sable, qui sont en assez grand nombre à l'entrée de la Rivière. Il y a aussi, hors de la Barre, une bonne Rade, où l'on peut mouiller sans danger pendant l'été; tems auquel la Rivière est trop basse pour permettre aux Vaisseaux d'y remonter. *Pag.* 368.

DELLON. 1672.

veux longs, & leur habillement est le même que celui des Gentils de Surate. L'air du Pays est pur & sain. Le terroir est si fertile, que dans une étendue assez bornée, non-seulement il fournit du riz à plusieurs Etats voisins, mais qu'on en transporte aux Ports d'Achem, Bantam, Mocka, Mascate, Balsora, Mozambique, Monbaze, & dans quantité d'autres lieux.

LE Vaisseau François passa le lendemain à la vûe de *Barcalor* (a), où les Portugais reçoivent, comme à Mangalor, la moitié des droits du Commerce. Le jour suivant, il mouilla dans la Rade de Mirzeou. La Flotte de M. de la Haye, composée de treize Vaisseaux de différentes grandeurs, passoit alors à la vûe de cette Côte, pour se rendre dans l'Isle de Ceylan (b).

IL seroit inutile de suivre Dellon à Goa, & dans quelques autres lieux sur lesquels la curiosité du Lecteur est épuisée. Mais, je ne supprimerai point une avanture dont il se trouve des traces dans d'autres Voyageurs; & que Dellon vérifia par ses propres yeux pendant qu'il étoit à Daman.

Histoire du faux Comte de Sarjedo.

UN Portugais, dont la fortune étoit fort dérangée, mais qui avoit beaucoup d'esprit & de hardiesse, ayant eû l'occasion de s'assurer qu'il ressembloit parfaitement au Comte de *Sarjedo*, un des plus grands Seigneurs de Portugal, conçut le dessein d'une fort audacieuse entreprise. Le véritable Comte de Sarjedo, qui étoit alors à Lisbonne, étoit fils d'un ancien Viceroi des Indes Orientales, & qui s'y étoit fait aimer par la douceur de son Gouvernement. Il avoit laissé à Goa un fils naturel, qu'il avoit enrichi par ses bienfaits, & qui tenoit un rang distingué parmi les Portugais des Indes. Dellon fait observer qu'en Portugal les enfans naturels des Gentilshommes, ne sont pas moins nobles que les enfans légitimes, & que leur seul desavantage est de n'avoir aucune part à l'héritage, quoiqu'ils puissent recevoir toutes sortes de legs ou de donations.

C'ÉTOIT avec le fils légitime de ce Viceroi que l'Avanturier avoit une parfaite ressemblance. Louis de *Mendoza Furtado* gouvernoit alors les Indes. Mais son terme étant expiré, on attendoit de jour en jour, à Goa, qu'il lui vînt un Successeur de Lisbonne; & le bruit s'étoit déja répandu que Dom Pedre, Régent de Portugal, pensoit à nommer pour cet emploi, le jeune Comte de Sarjedo, dont le Père l'avoit rempli avec tant de succès & d'approbation. L'Avanturier Portugais, voulant profiter de cette circonstance, partit de Lisbonne, se rendit à Londres, y prit un équipage de peu d'éclat, & s'embarqua avec deux Valets de chambre, qui ne le connoissoient pas, sur un Vaisseau de la Compagnie d'Angleterre, qui avoit ordre d'aborder à Madras. Il étoit convenu de prix avec le Capitaine pour son passage & pour celui de ses gens, & le payement avoit été fait d'avance. Il avoit fait provision des petites commodités qui sont nécessaires sur Mer, & qui servent à gagner l'affection des Matelots, telles que de l'eau-de-vie, du vin d'Espagne & du tabac. Pendant les premiers jours, il garda beaucoup de réserve; & l'air de gravité qu'il affecta dans ses manières & dans son

(a) C'est *Barcelor* ou *Barsaloor*. R. d. E.
(b) Pag. 372. Voyez le Journal de la Haye, au Tome XI.

ſon langage diſpoſa tout le monde à le croire homme de qualité. Enſuite, il fit entendre aux Anglois, quoique par degrés, & dans des termes ambigus, qu'il étoit le Comte de Sarjedo: mais, en approchant de Madras, il prit ouvertement ce nom ; & pour expliquer ſon déguiſement, il ajouta que le Prince Régent de Portugal n'ayant pû équiper une Flotte aſſez nombreuſe pour le conduire aux Indes avec la pompe & la majeſté convenable à ſon rang, lui avoit ordonné de partir incognito; parceque le terme de Mendoza étoit tout-à-fait expiré. DELLON. 1672.

Les Anglois ajoutèrent de nouveaux honneurs à ceux qu'ils lui avoient déja rendus, & le traitèrent avec les reſpects & les cérémonies qu'on obſerve à l'égard des Vicerois. Ils s'applaudiſſoient du bonheur qu'ils avoient eu de le porter aux Indes; ne doutant point que ſa reconnoiſſance pour les ſervices qu'ils lui avoient rendus ne le diſposât, pendant le tems de ſon Gouvernement, à rendre ſervice à la Compagnie, & particulièrement à ceux qui l'avoient obligé. Mais pour l'exciter encore plus à les favoriſer dans l'occaſion, à peine fut-il deſcendu au rivage, que chacun s'empreſſa de lui offrir tout l'argent dont il avoit beſoin, & c'étoit juſtement à quoi le faux Comte s'étoit attendu. Il en prit de toutes mains, des Caiſſiers de la Compagnie & de divers Particuliers, qui s'eſtimoient trop heureux & trop honorés de la préférence qu'il leur accordoit, & qui ſe repaiſſoient déja des grandes eſpérances dont il avoit ſoin de les flatter. Non-ſeulement les Anglois lui ouvrirent leurs bourſes; mais les Portugais, qui étoient établis à Madras, & ceux qui demeuroient dans les lieux voiſins, vinrent en foule auprès de lui pour lui compoſer une eſpèce de Cour, ſans pouvoir déguiſer leur jalouſie, de l'honneur que les Anglois avoient eu de le recevoir les premiers. Le Comte reçut ſes nouveaux Sujets avec la gravité d'un véritable Souverain, & leur tint un langage qui prévint juſqu'à la naiſſance des moindres ſoupçons.

Les Portugais les plus riches lui offrirent auſſi de l'argent, & le ſupplièrent de ne pas épargner leur bourſe. A peine vouloient-ils recevoir les billets qu'il avoit la bonté de leur faire. D'autres lui préſentèrent des diamans & des bijoux. Il ne refuſoit rien: mais il avoit une manière de recevoir, ſi agréable & ſi ſpirituelle, qu'il ne ſembloit prendre que pour obliger ceux qui lui faiſoient des préſens. Il ſe donna des gardes, avec un grand nombre de domeſtiques, & ſon train répondit bien-tôt à la grandeur de ſon rang. Après s'être arrêté l'eſpace de quinze jours à Madras, il en partit avec un équipage magnifique & une ſuite nombreuſe, dont l'entretien lui coutoit peu, parceque dans tous les lieux de ſon paſſage, il n'y avoit perſonne qui ne ſe crût fort honoré de le recevoir. En paſſant dans les Comptoirs François & Hollandois, il eut ſoin de ne rien refuſer de ce qui lui étoit offert, dans la crainte de les offenſer, diſoit-il, s'il en uſoit moins civilement avec eux qu'avec les Anglois. Les riches Marchands & les perſonnes de qualité, Mahométans ou Gentils, ſuivirent l'exemple des Européens. Chacun cherchoit à mériter les bontés d'un nouveau Viceroi, qui devoit jouir ſi-tôt du pouvoir de nuire ou d'obliger. Il tiroit d'ailleurs un extrême avantage de l'eſtime & de l'affection qu'on avoit eue pour le Seigneur dont il s'attribuoit le nom & la qualité. De tous les Vicerois des

DELLON. 1672. Indes, c'étoit celui qui s'étoit fait le plus aimer. Il parcourut ainsi toute la Côte de Coromandel & celle de Malabar, sans cesser de recevoir de grosses sommes & des présens. Il avoit aussi l'adresse d'acheter les pierreries & les raretés qu'il trouvoit en chemin, remettant à les payer lorsqu'il seroit à Goa.

ENFIN il approcha de cette Capitale de l'Empire Portugais, où le bruit de son arrivée aux Indes, s'étoit répandu depuis long-tems. Il y étoit attendu avec impatience. Mais il se contenta d'y envoyer un de ses principaux domestiques, pour faire quelques civilités de sa part à celui qu'il honoroit du nom de son frère, & qui étoit le fils naturel du vieux Comte de Sarjedo. Ce Seigneur se trouva incommodé lorsqu'il reçut la lettre du faux Comte; & ne pouvant se rendre auprès de lui, il y envoya son Fils aîné, que Dellon avoit vû à Goa, & dont il parle avec éloge. Le Comte lui fit un accueil fort civil, mais en gardant néanmoins toute la fierté que les Portugais observent avec leurs parens naturels. Comme il étoit fort bien instruit des affaires publiques & de celles de la Maison de Sarjedo, il ne laissoit rien échapper qui ne servît à confirmer l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit entendre sans affectation à celui qu'il nommoit son Neveu, & à d'autres Seigneurs Portugais, qui étoient venus de Goa pour lui faire leur cour, qu'avant son entrée il étoit indispensablement obligé d'aller jusqu'à Surate, pour y traiter de quelques affaires secrétes avec les Ministres du Grand-Mogol, qui devoient s'y rendre dans la même vûe. Cet artifice lui fit éviter de passer à Goa, dont il n'approcha que de dix lieues. Cependant son cortège & sa bourse grossissoient de jour en jour, parceque la Noblesse des Villes Portugaises, qui se trouvoient proche de son passage, se rendoit sans cesse auprès de lui, & que de tous côtés on lui apportoit des présens que sa civilité ne lui permettoit pas de refuser.

IL s'avança vers Daman, où Dellon étoit depuis quelques mois; mais ce ne fut qu'après avoir fait avertir le Gouverneur, du jour auquel il devoit arriver. Il avoit ordonné aussi qu'on lui préparât un logement hors de la Ville, par la seule raison qu'il vouloit éviter les cérémonies, ou les remettre à son retour de Surate. On disposa, pour le recevoir, une maison que les Jésuites ont à un quart de lieuë de la Ville. Il y alla descendre de son palanquin. Le Gouverneur & toute la Noblesse du Pays s'y étoient transportés pour lui rendre leurs respects, & presque tous les Habitans s'y rassemblèrent pour avoir l'honneur de le saluer. Un Jésuite du Collège de Daman, qui avoit étudié à Coïmbre avec le véritable Comte de Sarjedo, & qui croyoit le connoître parfaitement, ne manqua point de se trouver avec le Père Recteur, pour le recevoir dans la maison qui lui étoit destinée. Il le vit. Il lui parla. Il fut si convaincu que c'étoit le Comte de Sarjedo, qu'il n'en conçut aucun doute. Le lendemain de son arrivée, ce fourbe se trouva un peu incommodé d'une indigestion, qui lui avoit causé quelques douleurs d'entrailles. Il demanda s'il n'y avoit pas de Médecin dans la Ville. On fit appeller Dellon, qui eut à son tour l'honneur de le voir, & de lui rendre ses services. Il parut satisfait de ses remèdes. Cependant Dellon observa que ses airs de grandeur étoient affectés. Il fut même

me

me surpris que ce fier Viceroi le reprît en public de quelques termes trop peu respectueux, dont il s'étoit servi en lui parlant; sans considérer qu'un Etranger ne pouvoit pas savoir toute la délicatesse de la langue Portugaise (c). Mais cette facilité à s'offenser ne l'empêcha point de marquer au Médecin François beaucoup d'estime & de confiance, & de lui faire de magnifiques promesses, qui portèrent ses amis à le féliciter de l'occasion qu'il avoit trouvée d'avancer sa fortune. Le Comte fut guéri en peu de jours, & ne pensa qu'à continuer son Voyage. Cependant il acheta, dans la Ville, quantité de choses précieuses, sans les payer. Il reçut de l'argent de divers Portugais: mais il se dispensa d'en donner à personne, & Dellon ne reçut aucun salaire pour ses soins & ses remèdes. Il partit enfin, avec sa nombreuse suite. Elle fut même grossie du Fils du Gouverneur de Daman, qu'il eut la bonté d'y admettre à la prière de son Père. Avec ce brillant équipage, il se rendit à Surate, où son premier soin fut de convertir tout son argent en pierreries. Ensuite, laissant toute sa suite dans la Ville, il en partit avec un seul homme, sous le prétexte d'une conférence qu'il devoit avoir, à quelques lieues, avec un Ministre secret du Mogol. Mais son Voyage fut beaucoup plus long qu'on ne se l'imaginoit, puisqu'on ne l'a pas revû depuis. Il eut néanmoins l'honnêteté de faire dire, sept ou huit jours après, à tous les honnêtes gens de son cortège, qu'ils pouvoient s'en retourner, parceque ses affaires ne lui permettoient pas de revenir si-tôt (d).

DELLON. 1672.

(c) Pag. 474.

(d) Pag. 476 & précédentes. L'Auteur ajoûte que le bruit de cette avanture se répandit dans toutes les Indes, & qu'il vit repasser, par Daman, toute la Noblesse qui avoit été pendant plusieurs mois honteusement dupée par un adroit Imposteur.



Voyages aux Mines de Diamans, de Golkonde, de Visapour & de Bengale.

INTRODUCTION.

Ce n'étoit pas le poivre de Visapour, comme on l'a fait observer dans la Relation précédente, ni les espérances ordinaires du Commerce, qui avoient donné naissance à l'Etablissement François de Mirzeou. Le célèbre *Tavernier*, qui voyageoit alors dans l'Orient (a), avoit communiqué aux Directeurs de Surate, ses observations sur les Mines de Diamans qu'il avoit visitées; & la Compagnie Françoise espéroit de grands avantages d'un Comptoir qui n'en étoit pas éloigné. Ainsi le Voyage de Tavernier, aux Mines, doit suivre l'Histoire de cet Etablissement. Mais, il s'est trompé, lorsqu'il s'est cru le premier Européen (b), qui eût visité les Mines de Golkonde.

(a) On a vû, dans la Préface de ce Volume, son caractère & l'usage qu'on doit faire de ses Relations (1).

(b) Il dit hardiment que „ si d'avanture „ quelque autre en a écrit ou parlé avant „ lui, ce ne peut avoir été que sur le rap- „ port qu'il en a fait ". *Ubi infra.* Pag. 291.

(1) Cette *Préface*, qui est à la tête du Tome XI. de nôtre Edition, ne dit pas le mot de Tavernier; mais il en est parlé dans une Note au commencement de la Relation précédente. R. d. E.

INTRODUCTION.

konde. Dès l'an 1622, un Anglois, dont Purchas a publié la Relation dans son Recueil (*c*), avoit profité du voisinage de Masulipatan, pour se procurer les mêmes lumières. Sa Relation doit précéder par conséquent celle du Voyageur François; d'autant plus que s'expliquant avec assez d'obscurité sur sa route & sur le terme, il laisse quelque raison de douter s'il parle effectivement des mêmes lieux & du même travail (*d*).

(*c*) Elle se trouve aussi dans celui de Thevenot. R. d. E.

(*d*) Tavernier pouvoit bien avoir été le premier Européen qui eût visité les Mines de *Coulour* & de *Raolkonda*; éloignées l'une & l'autre de plusieurs journées de Golkonde; Car celle dont parle Methold n'en étoit qu'à deux lieues; mais il ajoûte qu'elle fut fermée peu de tems après, & Tavernier même le confirme. Ce dernier dit simplement „ qu'il est „ le premier qui ait ouvert aux Européens „ le chemin de ces Mines". R. d. E.

§. I.

METHOLD. 1622.

Voyage de Guillaume de Methold aux Mines de Diamans.

Motifs du Voyage.

METHOLD ayant entendu parler avec admiration d'une Mine de Diamans, dont le Roi de Golkonde s'étoit mis en possession, & qui attiroit tous les Jouailliers des Pays voisins, ne put résister à la curiosité de la visiter. On attribuoit cette découverte au hazard. Un Berger gardant son troupeau, dans un champ écarté, avoit domné du pied contre une pierre, qui lui avoit paru jetter quelque éclat. Il l'avoit ramassée; & l'ayant vendue, pour un peu de riz, à quelqu'un qui n'en connoissoit pas mieux la valeur, elle étoit passée de mains en mains, sans rapporter beaucoup de profit à ses Maîtres, jusqu'à celles d'un Marchand plus éclairé, qui par de longues recherches étoit parvenu enfin à découvrir la Mine. Methold également curieux de voir le lieu d'où l'on tiroit une si riche production de la Nature, & de connoître l'ordre qui s'observoit dans le travail, entreprit ce Voyage avec *Socore* & *Thomason*, tous deux employés comme lui au service de la Compagnie Angloise dans le Comptoir de Masulipatan (*a*).

Route de Methold.

ILS employèrent quatre jours à traverser un Pays désert, stérile, & rempli de montagnes. Cet espace leur parut d'environ cent huit miles d'Angleterre. Leur premier étonnement fut de trouver les environs de la Mine fort peuplés, non-seulement par la multitude des Ouvriers que le Roi ne cessoit pas d'y envoyer, mais encore par un grand nombre d'Etrangers, que l'avidité du gain attiroit de toutes les Contrées voisines. Les trois Anglois se logèrent dans une Hôtellerie assez commode; & pour suivre l'usage établi, ils rendirent une visite de civilité au Gouverneur, qui étoit un Bramine, nommé *Raja-Ravio*, établi par le Roi, pour recevoir les droits de la Couronne & pour conserver l'ordre entre quantité de Nations différentes. Cet Officier leur fit voir de fort beaux Diamans, dont le plus précieux étoit de trente carats, & pouvoit se tailler en pointe.

Ses observations à la Mine.

LE jour suivant, ils se rendirent à la Mine. Elle n'est qu'à deux lieues de la Ville de Golkonde. Le nombre des Ouvriers ne montoit pas à moins de

(*a*) Methold étoit Président de ce Comptoir. R. d. E.

de trente mille. Les uns fouilloient la terre, les autres en remplissoient des tonneaux. D'autres puisoient l'eau qui s'amassoit dans les ouvertures. D'autres portoient la terre de la Mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendoient à la hauteur de quatre ou cinq pouces; & la laissant sécher au Soleil, ils la broyoient, le jour suivant, avec des pierres. Ils ramassoient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvoient. Ils les cassoient sans aucune précaution. Quelquefois ils y trouvoient des Diamans. Plus souvent ils n'en trouvoient pas. Mais on assura Methold qu'ils connoissoient, à la vûe, les terres qui donnoient le plus d'espérance, & qu'ils les distinguoient même à l'odeur. Il ne put douter du moins qu'ils n'eussent quelque moyen de faire cette distinction, sans rompre les mottes de terre & les cailloux; car dans quelques endroits, ils ne faisoient qu'égratigner un peu la terre; &, dans d'autres, ils fouilloient jusqu'à la profondeur de dix ou douze brasses. METHOLD. 1622.

LA terre de cette Mine est rouge, avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à la chaux, quelquefois blanches & quelquefois jaunes. Elle est mêlée de cailloux, qui se lèvent attachés plusieurs ensemble. Au lieu d'y faire des allées & des chambres, comme dans les Mines de l'Europe, on creuse droit en bas, & l'on fait comme des puits quarrés. L'Auteur ne peut assurer si les Mineurs s'attachent à cette méthode pour suivre le cours de la veine, ou si c'est un simple effet de leur ignorance. Mais ils ont une manière de tirer l'eau des Mines, qui lui parut préférable à toutes nos machines: elle consiste à placer, les uns au-dessus des autres, un grand nombre d'hommes qui se donnent l'eau de main en main. Rien n'est plus prompt que ce travail; & la diligence y est d'autant plus nécessaire, que l'endroit où l'on a travaillé à sec, pendant toute la nuit, se trouveroit le matin presque rempli d'eau. Qualités de la terre.

LA Mine étoit affermée à un riche Marchand, nommé *Marcanda*, de la Tribu des Orfèvres (*b*), qui en payoit annuellement la somme de trois cens mille pagodes; sans compter que le Roi se réservoit tous les Diamans au-dessus de dix carats. Ce Fermier général avoit divisé le terrain en plusieurs portions quarrées, qu'il louoit à d'autres Marchands. Les punitions étoient fort rigoureuses pour ceux qui entreprenoient de frauder les droits: mais cette crainte n'empêchoit pas qu'on ne détournât sans cesse quantité de beaux Diamans. Methold en vit deux de cette espèce, qui approchoient chacun de vingt carats, & plusieurs de dix & d'onze. Mais, malgré le péril auquel on s'expose en les montrant, ils se vendent fort cher. Combien la Mine étoit affermée.

CETTE Mine est située au pied d'une grande montagne, assez proche d'une Rivière, qui se nomme *Christéna* (*c*). Le Pays est naturellement si stérile, qu'il ne pouvoit passer que pour un désert avant cette découverte. On admiroit avec quelle promptitude il s'étoit peuplé, & l'on y comptoit alors plus de cent mille hommes, Ouvriers ou Marchands. Les vivres y étoient d'autant plus chers, qu'on étoit obligé de les y apporter de fort loin; & les maisons assez mal bâ- Sa situation.

(*b*) Voyez ci-dessous la Description de Golkonde.

(*c*) C'est *Kisna*. Mr. d'Anville, dans sa Carte de 1737, donne le nom de *Chrichna* à la Rivière de *Coulour*, qui coule au Sud de la première. R. d. E.

METHOLD. 1622.

bâties, parcequ'on se formoit des logemens proportionnés au peu de séjour qu'on y devoit faire. Peu de tems après, un ordre du Roi fit fermer la Mine & disparoître tous ses Habitans. On s'imagina que le dessein de ce Prince étoit d'augmenter le prix & la vente des Diamans: mais quelques Indiens mieux instruits, apprirent à Methold que cet ordre étoit venu à l'occasion d'une Ambassade du Mogol, qui demandoit au Roi de Golkonde trois livres pesant de ses plus beaux Diamans. Aussi-tôt que les deux Cours se furent accordées, on recommença le travail; & la Mine étoit presqu'épuisée, lorsque l'Auteur quitta Masulipatan.

Autres pierres précieuses du même Pays.

Ce Pays produit aussi beaucoup de crystal, & quantité d'autres pierres transparentes qui n'ont pas la même dureté, telles que des grenats, des amethistes, des topazes & des agathes. Il s'y trouve beaucoup de fer & d'acier, qui se transporte en divers endroits des Indes. On vend le fer, sur les lieux, environ trente sous le quintal; & quarante-cinq sous, le quintal d'acier. Mais les prix augmentent du double à Masulipatan, parcequ'il faut employer, pour le transport, des bœufs, qui mettent huit jours entiers à ce Voyage (*d*). On ne connoît, dans le Pays, aucune Mine d'or, ni

(*d*) Methold n'ayant pas fait la description de cette route, j'emprunterai ici celle de Tavernier, qui ne peut trouver de place plus convenable.

De Golkonde à Masulipatan, on compte, dit-il, cent cosses (1), en prenant le droit chemin. Mais quand on veut passer par la Mine de Diamans, qui se nomme *Coulour* en Persan, & *Gani* en langue Indienne, il y a cent douze cosses, & c'est la route que l'Auteur a tenue.

De Golkonde, on fait quatre cosses pour se rendre à *Tenara*, lieu remarquable, où l'on voit quatre fort belles Maisons, accompagnées chacune d'un grand jardin. L'une des quatre, qui est à gauche le long du grand chemin, est incomparablement plus belle que les trois autres. Elles sont bâties de belles pierres de taille & à double étage, avec de grandes galeries, de belles salles & de belles chambres. Devant la face principale est une grande place. A chacune des trois autres faces, on voit un grand portail, & des deux côtés, une belle plate-forme relevée de terre, d'environ quatre ou cinq pieds, très-bien voutée, où les Voyageurs de qualité prennent leur logement. Au-dessus de chaque portail, il y a une grande balustrade, & une petite chambre qui est pour les Dames. Les personnes de considération, qui ne veulent pas se loger dans les édifices, peuvent faire dresser leurs tentes dans les jardins. Mais on ne peut loger que dans trois de ces maisons. La plus belle & la plus grande n'est que pour la Reine. On y entre néanmoins dans son absence, & l'on a la liberté de se promener dans les jardins, qui sont ornés de quantité de belles eaux. Le tour de la place offre de petites chambres, destinées pour les pauvres Voyageurs; & tous les jours, vers le soir, on leur fait une aumône de pain, de riz, ou de légumes cuits. Comme les Idolâtres ne mangent rien qui ait été préparé par d'autres, on leur donne de la farine pour faire du pain, & un peu de beurre, dont leur usage est de frotter leur pain, qui est fait en forme de galete.

De Tenara, on compte douze cosses à *Jatenagar*; douze de Jatenagar à *Patengy*; quatorze, de Patengy à *Pengeul*; douze de Pengeul à *Nagelpar*; onze de Nagelpar à *Lakabarou*; & onze de Lakabarou à Coulour ou Gani, c'est-à-dire, à la Mine.

La plus grande partie du chemin, de Lakabarou à Coulour, sur-tout en approchant de Coulour, est toute de roches. En deux ou trois endroits, l'Auteur fut obligé de faire démonter sa voiture; ce qui se fait promptement. Lorsqu'il se rencontre un peu de bonne terre entre ces roches, on y voit des arbres de casse, qui est la meilleure & la plus laxative de toutes les Indes. Il passe une grande Rivière le long du Bourg de Coulour, qui se rend dans le Golfe de Bengale proche de Masulipatan.

Douze cosses de Coulour à *Kabkaly*. Six de Kabkaly à *Bezouar*, où l'on repasse la Rivière de Coulour. Quatre de Bezouar à *Vou-*

(1) On appelle *Cosse* une de nos lieues communes; & *Gos*, environ quatre des mêmes lieues.

ni de cuivre. Il se trouve, dans un seul endroit des montagnes, une grande quantité de bezoars, qu'on tire du ventre des chèvres. L'Auteur parle avec admiration de la multitude de ces animaux qu'on ne cesse pas de tuer, pour chercher ces précieuses pierres dans leurs entrailles. Quelques-unes en donnent trois ou quatre, les unes longues, d'autres rondes, mais toutes fort petites. On a fait une expérience singulière sur ces chèvres. De quatre, qui furent transportées à cent cinquante miles de leurs montagnes, on en ouvrit deux aussi-tôt après, & l'on y trouva des bezoars. On laissa passer dix jours pour ouvrir la troisième, & l'on vit, à quelques marques, qu'elle en avoit eu. Dans la quatrième, qui ne fut ouverte qu'un mois après, on ne trouva ni bezoar, ni la moindre marque de pierre. Methold en conclut que la Nature produit, dans ces montagnes, quelque arbre ou quelque plante, qui servant de nourriture aux chèvres, sert à la production du bezoar. Il ajoûte, à cette courte Relation, que la teinture, ou plutôt, dit-il, la peinture des toiles de ce Pays (car les plus fines se peignent au pinceau) est la meilleure & la plus belle de toutes celles de l'Orient. La couleur dure autant que l'étoffe. On la tire d'une plante qui ne croît point dans d'autres lieux, & que les Habitans nomment *Chay*.

METHOLD. 1622.

Expérience singulière touchant le bezoar.

Vouchir [& quatre de Vouchir à *Nilimor*.] Entre Vouchir & Nilimor, vers la moitié du chemin, on passe une grande Rivière sur un radeau. Six cosses de Nilimor à *Milmol*. Quatre de Milmol à Masulipatan. *Tavernier*, Tom. II. pag. 97 & suiv.

§. II.

Voyages de Tavernier, aux Mines de Diamans.

TAVERNIER. 1652.

Son départ d'Ormuz.

CE fameux Voyageur s'étoit rendu par diverses courses, qui appartiennent à l'Histoire des Voyages de terre, dans le sein Persique, où l'espérance du gain & le goût de sa profession (*a*) lui avoient fait acheter un grand nombre de belles Perles. Il y prit la résolution d'entreprendre le Voyage de Golkonde, pour visiter les Mines de Diamans, pour se fournir de ce qu'il y trouveroit de plus riche, & pour vendre, au Roi, ses Perles, dont la moindre étoit de trente-quatre carats (*b*).

Il s'embarqua l'onzième jour de May 1652, sur un grand Vaisseau du Roi de Golkonde, qui vient en Perse tous les ans, chargé de toiles fines & de chitses, ou de toiles peintes, dont les fleurs sont au pinceau; ce qui les rend plus belles & plus chères que celles qui se font au moule. La Compagnie Hollandoise s'étant accoutumée à donner, aux Vaisseaux des Rois de l'Inde, un Pilote, un Sous-Pilote, & deux ou trois Canonniers, il y avoit six Matelots Hollandois dans l'équipage du Vaisseau. Les Marchands Arméniens & Persans, qui passoient aux Indes pour leur Commerce, y étoient au nombre de cent. On avoit aussi à bord cinquante-cinq chevaux, que le Roi de Perse envoyoit au Roi de Golkonde.

APRÈS

(*a*) Il étoit Jouaillier.
(*b*) Voyages de Tavernier, Tom. II. de l'Edition de Paris, 1681. *Pag.* 146 & *suiv.*

TAVERNIER. 1652.

Danger dont on se délivre par industrie.

Après quelques jours de navigation, il s'éleva un vent de traverse des plus impétueux. Le Bâtiment, qu'on avoit eu l'imprudence de laisser sécher pendant cinq mois au Port de Bander-Abassi, commença bien-tôt à faire eau de toutes parts; & par un autre malheur, les pompes ne valoient rien. On fut obligé de recourir à deux balles de cuirs de Russie qu'un Marchand portoit aux Indes, où ces belles peaux, qui sont très-fraîches, servent à couvrir les lits de repos. Quatre ou cinq Cordonniers, qui se trouvoient heureusement à bord, entreprirent d'en faire des seaux qui ne tenoient pas moins d'une pipe, & rendirent un service important dans un si grand danger. A l'aide d'un gros cable, auquel on attacha autant de poulies qu'il y avoit de seaux, on vint à bout, dans l'espace d'une heure ou deux, de tirer toute l'eau du Vaisseau, par cinq grands trous qu'on fit en divers endroits du tillac. Mais il arriva le même jour un événement fort étrange. L'orage étant devenu furieux, on vit tomber trois fois le tonnerre sur différens endroits du Bâtiment. Le premier coup perça l'arbre de proue du haut en bas; & sortant du mât à fleur du tillac, il courut le long du bord, où il tua trois hommes. Le second tomba deux heures après, & tua deux hommes sur le tillac. Le troisième, qui suivit d'assez près, fit un petit trou au bas ventre du Cuisinier, & lui brûla tout le poil du corps, sans lui causer d'autre mal. Mais lorsque pour guérir sa playe on la vouloit oindre d'huile de cocos, il sentoit une douleur si vive qu'elle lui faisoit jetter de hauts cris (*c*).

Etrange effet du tonnerre.

L'Auteur arrive à Masulipatan.

Le tems étant devenu plus doux, on arriva le 2 de Juillet, au Port de *Masulipatan*. Les Facteurs Anglois & Hollandois y reçurent fort civilement Tavernier, & lui donnèrent plusieurs fêtes, dans un beau jardin que les Hollandois ont à une demie lieue de la Ville. Mais apprenant le dessein qu'il avoit de se rendre à Golkonde, ils l'avertirent que le Roi n'achetoit rien de rare ni de haut prix, sans avoir consulté *Mirgimola*, son premier Ministre & Général de ses Armées, qui faisoit alors le Siège de *Gandicot*, Ville de la Province de *Carnatica* (*d*) dans le Royaume de Visapour. Tavernier ne balança point à prendre cette route. Il acheta une sorte de voiture, qui se nomme *Pallekis*, avec trois chevaux & six bœufs, pour le porter, lui, ses valets & son bagage; & son départ ne fut différé que jusqu'au 21 de Juillet.

Il est obligé de se rendre à Gandicot.

Sa route. Nilmol. Vouchir. Patemet.

Il fit trois lieues, le premier jour, pour aller passer la nuit dans un Village nommé *Nilmol*. Le 22, il fit six lieues jusqu'à *Vouchir*, autre Village, avant lequel on passe une Rivière sur un radeau. Le 23, après une marche de six heures, il arriva dans un mauvais Village qui se nomme *Patemet*, où la violence des pluyes l'obligea de s'arrêter trois jours.

Bezouar.

Le 27, n'ayant pu faire qu'une lieue & demie, jusqu'à *Bezouar*, par des chemins que les grandes eaux avoient rompus, il s'y arrêta quatre autres jours. Une Rivière, qu'il avoit à passer, s'étoit changée en torrent si rapide, que la Barque ne pouvoit résister au courant; sans compter qu'il fallut du tems, pour laisser passer les chevaux du Roi de Perse. On les menoit à Mirgimola, par la même raison qui forçoit Tavernier de voir ce Ministre

(*c*) *Ibidem.* pag. 148.

(*d*) Ou *Carnate*.

Miniſtre avant que de ſe rendre à Golkonde. Pendant le ſéjour qu'il fit à Bezouar, il viſita pluſieurs Pagodes. Le nombre en eſt plus grand dans cette Contrée qu'en tout autre endroit des Indes, parcequ'à l'exception des Gouverneurs & de quelques-uns de leurs Domeſtiques, qui ſont Mahométans, tous les Peuples y ſont Idolâtres. La Pagode de Bezouar eſt fort grande, & n'eſt pas fermée de murailles. On y voit cinquante-deux colomnes, hautes d'environ vingt pieds, qui ſoûtiennent une voute de grandes pierres de taille (*e*). Elles ſont ornées de diverſes figures de relief, qui repréſentent d'affreux démons, & quantité d'animaux. Quelques-unes ont quatre cornes. D'autres ont pluſieurs jambes & pluſieurs queues. D'autres tirent la langue, ou tiennent des poſtures ridicules. L'entre-deux des colomnes offre les ſtatues des dieux, élevées chacune ſur ſon piédeſtal. La Pagode eſt au centre d'une grande cour, plus longue que large, entourée d'une muraille, & chargée des mêmes figures que les colomnes du Temple. Une galerie, ſoûtenue de ſoixante-ſix piliers, règne en forme de cloître autour de ce mur. On entre dans la cour par un grand portail, au-deſſus duquel s'élèvent l'une ſur l'autre, deux grandes niches, dont la première eſt ſoûtenue de douze piliers, & la ſeconde de huit. Au bas des colomnes de la Pagode, on voit de vieux caractères Indiens, que les Prêtres mêmes ont beaucoup de peine à lire.

TAVERNIER. 1652.

Pagodes du Pays.

La curioſité conduiſit Tavernier dans une autre Pagode, bâtie ſur une hauteur, où l'on monte par un eſcalier de cent quatre-vingt-treize marches, chacune d'un pied de hauteur. Sa forme eſt quarrée. Elle ſoûtient un dôme, & tous ſes murs ſont chargés de reliefs, comme ceux de Bezouar. On voit au centre, une Idole, aſſiſe les jambes croiſées, haute de quatre pieds dans cette poſture, & la tête couverte d'une triple couronne, d'où ſortent quatre cornes. Son viſage, qui eſt celui d'un homme, eſt tourné vers l'Orient. Les Pélerins, qui viennent adorer ces monſtrueuſes figures, joignent les mains, en entrant dans la Pagode, & les portent au front. Enſuite, s'approchant de l'Idole, ils répétent pluſieurs fois, *Ram*, *Ram*, qui ſignifie *Dieu*, *Dieu*. Lorſqu'ils en ſont proches, ils ſonnent trois fois une cloche, qui eſt ſuſpendue à l'Idole même, après avoir barbouillé de quelques peintures divers endroits de la face & du corps. Quelques-uns l'oignent d'huile, ou d'autres parfums. Ils lui offrent du ſucre, de l'huile, & d'autres alimens. Les plus riches y joignent quelques pièces d'argent ou d'or. Cette Pagode eſt ſervie par ſoixante Prêtres, qui vivent des offrandes, avec leurs femmes & leurs enfans. Cependant ils doivent les laiſſer deux jours entiers devant l'Idole; & le troiſième jour, ils s'en ſaiſiſſent vers le ſoir. Un Pélerin, qui vient pour être guéri de quelque mal, doit apporter, ſuivant l'état de ſa fortune, en or, en argent, ou en cuivre, la figure du membre dont il eſt incommodé. Le devant de la Pagode eſt couvert d'un toît plat, ſoûtenu par ſeize piliers; & vis-à-vis, on en voit un autre, ſoûtenu ſeulement de quatre, ſous lequel ſe fait la cuiſine des Prêtres. Du côté du Midi, on a taillé, dans la montagne,

(*e*) Ce n'eſt pas une voute, mais un toît tout plat. R. d. E.

TAVERNIER. 1652.

tagne, une grande plate-forme, où l'on eſt agréablement à l'ombre, ſous quantité de beaux arbres, & près de laquelle on voit un fort beau puits. Il y vient des Pélerins de fort loin; & les pauvres y ſont nourris, par les Prêtres, des aumônes qu'ils reçoivent des riches. Tavernier y vit une femme, qui étoit depuis trois jours dans le Temple, repréſentant ſans ceſſe à l'Idole qu'elle avoit perdu ſon mari, & lui demandant ce qu'elle devoit faire pour nourrir & pour élever ſes enfans. Il s'informa, d'un des Prêtres, ſi cette femme eſpéroit quelque réponſe, & pourquoi elle étoit obligée de l'attendre ſi long-tems. On lui dit que les explications du dieu méritoient bien d'être attendues, & qu'elles dépendoient de ſa volonté. Ce langage lui fit juger qu'il y avoit quelque fourberie dans la conduite des Prêtres. Il attendit le tems de leur repas; & n'en voyant plus qu'un, qui étoit demeuré à faire la garde devant la porte, il le pria civilement de lui aller chercher de l'eau pour ſe rafraîchir, au puits, qui eſt éloigné de deux portées de mouſquet. Pendant ſon abſence, il entra dans le Temple; & cet édifice ne recevant du jour que par la porte, il s'avança comme à tâtons derrière la ſtatue, où il découvrit un trou par lequel un homme pouvoit entrer, & qui ſervoit apparemment de niche aux Prêtres pour faire parler l'Idole par leur bouche. Il ne put être ſi prompt, que celui qui étoit allé lui chercher de l'eau ne le trouvât dans la Pagode. Mais après en avoir reçu quelques injures, avec un reproche d'avoir profané la ſainteté du Temple, il n'eut pas de peine à l'appaiſer, en lui mettant deux roupies dans la main (*f*).

Il partit de Bezouar, le 31; & paſſant la Rivière, qui étoit large alors d'une demie lieue, il arriva, trois lieues plus loin, devant une grande Pagode, bâtie ſur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches. On y voit la figure d'une vache, d'un marbre fort noir, & quantité d'autres Idoles fort différentes. Les plus hideuſes ſont celles qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Un quart de lieue au-delà, on traverſe un gros Village. Le même jour, Tavernier fit encore trois lieues, pour arriver dans un Village nommé *Kabkali*, proche duquel on voit, dans une petite Pagode, cinq ou ſix Idoles de marbre aſſez bien faites.

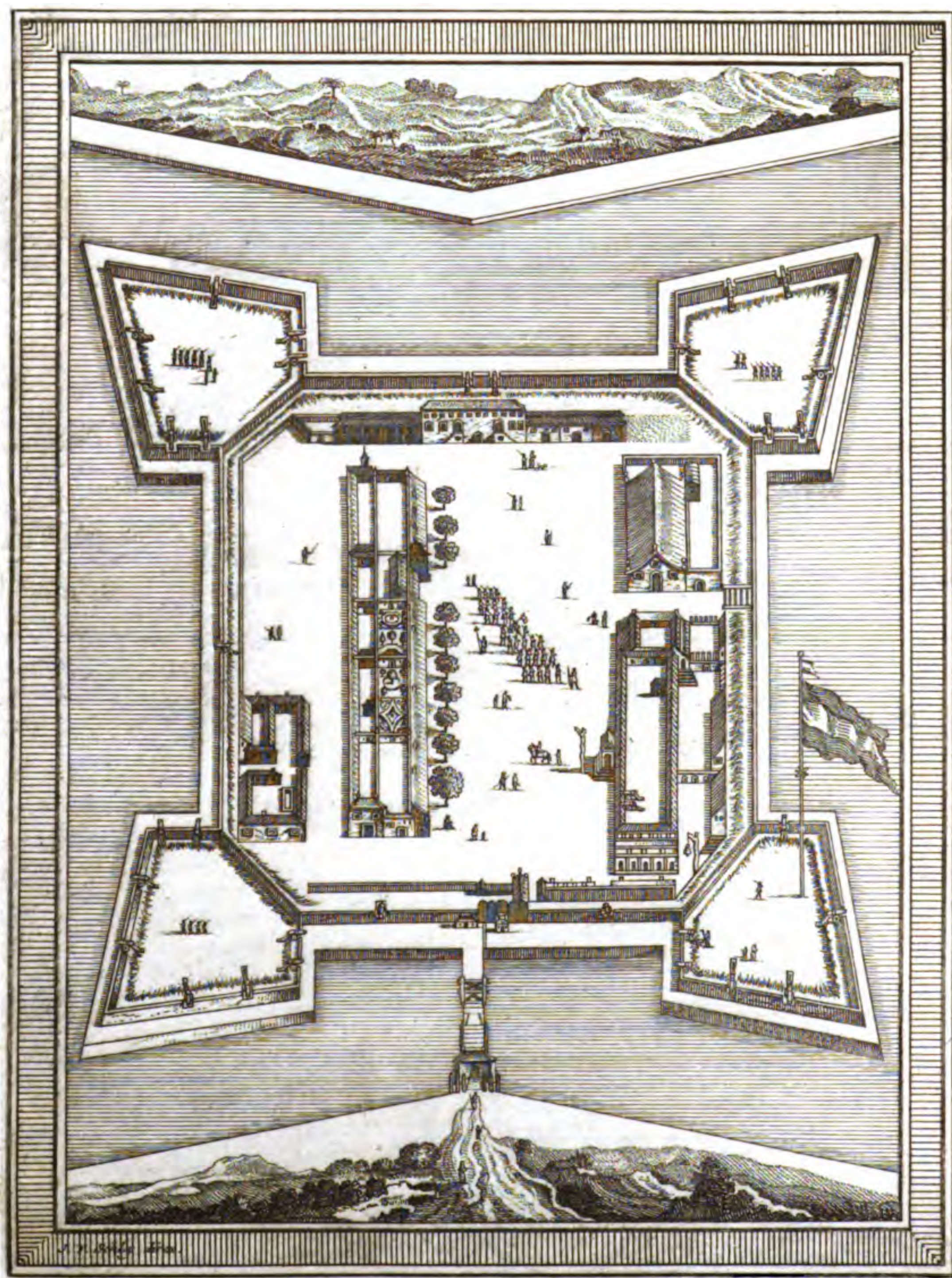
Condevir, Place très-forte.

Le lendemain, après une marche de ſept heures, il alla deſcendre à *Condevir*, grande Ville, avec un double foſſé, revêtu de pierre de taille. On y arrive par un chemin qui eſt fermé, des deux côtés, d'une forte muraille, où, d'eſpace en eſpace, on voit quelques tours rondes, peu capables de défenſe. Cette Ville touche, au Levant, une montagne d'une lieue de tour, environnée, par le haut, d'un bon mur, avec une demie lune de cent cinquante en cent cinquante pas. Elle a, dans ſon enceinte, trois Forteresses, dont on néglige l'entretien.

Copenour. Adauquige.

Le 2, Tavernier & les Compagnons de ſon Voyage ne firent que ſix lieues, pour aller paſſer la nuit dans le Village de *Copenour*. Le 3, après avoir fait huit lieues, ils entrèrent dans *Adauquige*, Village aſſez conſidérable, qui eſt accompagné d'une fort grande Pagode, où l'on voit les ruines

(*f*) *Ibidem*. pag. 151 & précédentes.



FORT HOLLANDOIS DE PALLIACATE, NOMMÉ GUELDRE.

HOLLANDS FORT TE PALLIACATTE, GENAAMD GELDERLAND.

nes de quantité de chambres qui avoient été faites pour les Prêtres. Il reste encore, dans la Pagode, quelques Idoles mutilées, que ces Peuples aveugles ne laissent pas d'adorer. Le 4, on fit huit lieues, jusqu'au Village de *Nosdrepar*, avant lequel on trouve, à la distance d'une demie lieue, une grande Rivière qui avoit alors peu d'eau, parceque le tems des pluyes n'étoit pas encore arrivé dans ce Canton. Le 5, après huit lieues de chemin, on passa la nuit au Village de *Condecour*. Le 6, on marcha sept heures, pour arriver à *Dakjie*. Le 7, après avoir fait trois lieues, on traversa une Ville qui se nomme *Nelour*, où les Pagodes sont en grand nombre. Un quart de lieue plus loin, on passa une grande Rivière, après laquelle on fit encore six lieues, jusqu'au Village de *Gandaron*. Le 8, on arriva par une marche de huit heures, à *Serepelé*, qui n'est qu'un petit Village. Le 9, on fit neuf lieues, pour s'arrêter dans un fort bon Village, qui se nomme *Ponters*. Le 10, on marcha onze heures, & l'on passa la nuit à *Senepgond*, autre Village considérable.

TAVERNIER. 1652.
Nosdrepar.
Condecour.
Dakije.
Nelour.
Gandaron.
Serepelé.
Ponters.
Senepgond.

Le jour suivant, on arriva le soir à *Paliacate*, qui n'est qu'à quatre lieues de Senepgond: mais on en fit plus d'une dans la Mer, où les chevaux avoient, en plusieurs endroits, de l'eau jusqu'à la selle. Le véritable chemin est plus long de deux ou trois lieues. Paliacate est un Fort qui appartient aux Hollandois, & dans lequel ils tiennent leur Comptoir pour la Côte de Coromandel (*g*). Ils y entretiennent une garnison d'environ deux cens hommes, qui, joint à plusieurs Marchands & à quelques Naturels du Pays, en font une demeure assez peuplée. L'ancienne Ville du même nom n'en est séparée que par une grande place. Les bastions sont montés d'une fort bonne artillerie, & la Mer vient battre au pied. Mais c'est moins un Port qu'une simple Plage. Tavernier séjourna dans la Ville jusqu'au lendemain au soir; & le Gouverneur, qui se nommoit *Pit*, ne souffrit point qu'il eût d'autre table que la sienne. Il lui fit faire trois fois, avec une confiance affectée, le tour du Fort sur les murailles, où l'on pouvoit se promener facilement. La manière dont les Habitans de Paliacate vont prendre l'eau qu'ils boivent, est assez remarquable. Ils attendent que la Mer soit retirée, pour aller faire sur le rivage, des ouvertures, d'où ils tirent de l'eau douce qui est excellente.

Paliacate.

Le 12, l'Auteur partit de Paliacate; & le lendemain, vers dix heures du matin, il entra dans *Madraspatan*, ou *Madras*, Fort Anglois, qui porte aussi le nom de *Saint-Georges*, & qui commençoit alors à se peupler. Il s'y logea dans le Couvent des Capucins, où le Père Ephraïm de *Nevers* & le Père Zenon de *Baugé* jouissoient paisiblement de la protection du Gouverneur (*b*). *Saint-Thomé*

Madras.
S. Thomé.

(*g*) *Ibid.* pag. 174. *Nagapatnam* est aujourd'hui leur principal Comptoir. R. d. E.

(*b*) Ces deux Capucins s'étoient rendus célèbres dans les Indes; le premier pour avoir été enlevé par les Portugais de Saint-Thomé, qui l'avoient livré à l'Inquisition de Goa, d'où il n'étoit sorti que par la faveur du Roi de Golkonde, qui avoit armé toutes ses forces pour le délivrer: l'autre, pour avoir entrepris, pendant la prison de son Confrère & de son Ami, de se faire l'instrument de sa liberté, en se saisissant du Gouverneur Portugais de Saint-Thomé, qu'il retint quelque tems prisonnier au Couvent de Madras, après avoir fait déclarer à l'Inquisition, que ce Gouverneur recevroit le même traitement que le Père Ephraïm. Tavernier raconte cette avanture, au Tom. II. pag. 126 & suivantes.

TAVERNIER. 1652.

Thomé n'étant qu'à une demie lieue de Madras, Tavernier visita cette Ville, dont les Portugais étoient encore en possession (*i*). Mais leurs civilités ne purent l'empêcher de retourner le soir parmi les Anglois, avec lesquels il trouvoit plus d'amusement. Ils l'arrêtèrent jusqu'au 22, qu'étant parti le matin, il fit six lieues pour aller passer la nuit dans un gros Village qui se nomme *Serravaron*.

Serravaron.

Oudecot.

Le 23, il la passa dans le Bourg d'*Oudecot*, après avoir traversé, pendant sept lieues, un Pays plat & sabloneux, où l'on ne voit de toutes parts que des forêts de bambous, d'une hauteur égale à nos plus hautes futayes. Il s'en trouve de si épaisses, qu'elles sont inaccessibles aux hommes: mais elles sont peuplées d'une prodigieuse quantité de singes. On avoit raconté, à Tavernier, que les singes qui habitent un côté du chemin étoient si mortels ennemis de ceux qui occupent les forêts du côté opposé, que si le hasard en fait passer un d'un côté à l'autre, il est étranglé sur le champ. Le Gouverneur de Paliacate lui avoit parlé du plaisir qu'il avoit eu à les voir combattre, & lui avoit appris comment on se procure ce spectacle. Ceux qui veulent être témoins d'un combat de singes, font mettre, dans le chemin, cinq ou six corbeilles de riz, éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre; &, près de chaque corbeille, cinq ou six bâtons de deux pieds de long & de la grosseur d'un pouce. On se retire ensuite un peu plus loin. Bien-tôt, on voit les singes descendre des deux côtés, du sommet des bambous, & sortir du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils sont d'abord près d'une demie heure à se montrer les dents. Tantôt ils avançent, tantôt ils reculent, comme s'ils appréhendoient d'en venir au choc. Enfin les femelles, qui sont plus hardies que les mâles, sur-tout celles qui ont des petits, qu'elles portent entre leurs bras comme une femme porte son enfant, s'approchent d'une proye qui les tente, & mettent la tête dans les corbeilles. Alors, les mâles du parti opposé fondent sur elles, & les mordent sans ménagement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi, pour soûtenir leurs femelles; & la mêlée devenant furieuse, ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des corbeilles, avec lesquels ils commencent un rude combat. Les plus foibles sont forcés de céder. Ils se retirent dans les bois, estropiés de quelque membre, ou la tête fendue; tandis que les vainqueurs, demeurant maîtres du champ de bataille, mangent avidement le riz. Cependant, lorsqu'ils sont à demi rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti contraire viennent manger avec eux. Dans tout ce Canton, le chemin est fermé, de lieue en lieue, par des portes & des barricades où l'on fait une garde continuelle, avec la précaution de demander aux Passans, où ils vont & d'où ils viennent; de-sorte qu'un Voyageur y peut marcher sans crainte & porter son or à la main. L'abondance n'y règne pas moins que la sureté; & l'on y trouve, à chaque pas, l'occasion d'acheter du riz.

Haine & combats des Singes du Pays.

Naraveron.

Le 24, on fit neuf lieues, par un chemin tel que celui du jour précédent, & l'on arriva le soir à *Naraveron*. Le 25, après huit heures de marche, dans un Pays où les portes & les gardes ne se trouvent plus que de deux

(*i*) Ils en sont encore aujourd'hui en possession. R. d. E.

deux en deux lieues, on passa la nuit à *Gazel*. Le 26, la journée fut de neuf lieues. *Courva*, où l'on arriva le soir, n'offre aucun soulagement pour les hommes, ni pour les animaux. C'est une Pagode assez célèbre, mais où la stérilité du Pays ne permet pas d'exercer l'hospitalité pour les étrangers. L'Auteur y vit passer quelques Compagnies de gens de guerre, armées de demi-picques & d'arquebuses, qui alloient joindre un des principaux Capitaines de l'Armée de Mirgimola, sur une éminence voisine où il avoit fait dresser sa tente. Il se crut obligé à quelques civilités pour cet Officier; & s'étant rendu au Camp, où il le trouva sous sa tente avec les principaux Seigneurs du Pays, il lui fit présent, après l'avoir salué, d'une paire de pistolets de poche, garnis d'argent, & de deux aunes de drap couleur de feu. Cette libéralité valut le soir, à Tavernier, une abondance de vivres, qui l'empêchèrent de sentir les incommodités de son logement. Le Capitaine Indien, ayant appris qu'il étoit en chemin pour se rendre au Camp du Général, lui donna une autre marque de considération, en l'invitant, pour le lendemain, à la chasse des éléphans, dont il faisoit son exercice ordinaire, avec trois ou quatre mille Soldats qu'il commandoit dans la Province. Tavernier s'excusa sur ses affaires, qui le pressoient de partir. Mais à l'occasion de quelques éléphans qui étoient échappés aux Chasseurs, il apprit une propriété de ces animaux qui lui parut fort étrange, & qu'il regréta de n'avoit pû vérifier par ses yeux: c'est qu'en sortant du piège, ils rentrent dans les bois avec une défiance qui leur fait arracher, avec leur trompe, une grosse branche d'arbre, dont ils sondent la terre avant que d'y mettre le pied, pour découvrir les fosses couvertes, où ils craignent de tomber une seconde fois (*k*).

TAVERNIER. 1652. Gazel. Courva.

Rencontre d'un Officier de Mirgimola.

Propriété des éléphans.

Le 27, Tavernier s'étant remis en marche, fit six lieues pour arriver à *Ragiapeta*. Le 28, une marche de huit lieues le conduisit à *Oudecour*. Le 29, il employa neuf heures pour se rendre à *Outemeda*, gros Bourg, où l'on voit une des plus grandes Pagodes de toutes les Indes, bâtie de belles pierres de taille, avec trois tours qui sont chargées de figures difformes. Cet édifice est environné d'un grand nombre de petites chambres, pour le logement des Prêtres. A cinq cens pas, on trouve un grand Etang, dont les bords offrent plusiers petites Pagodes, de huit ou dix pieds en quarré; & dans chacune, quelque Idole d'affreuse figure, avec un Bramine, qui empêche les étrangers d'une autre Religion que la sienne, de venir se laver ou puiser de l'eau dans l'Etang. Ces Prêtres ne font pas difficulté de déclarer, que si ce malheur arrivoit, ils seroient obligés d'en faire écouler l'eau pour le purifier. Mais ils ne font pas les mêmes exceptions dans leurs aumônes; & tous les Passans, de quelque loi qu'ils fassent profession, sont traités dans la Pagode avec beaucoup de charité. On trouve, sur ces chemins, quantité de femmes, qui tiennent continuellement du feu prêt, pour allumer le tabac aux Voyageurs, & qui en donnent même à ceux qui en manquent. D'autres leur offrent du riz cuit, & du *Quicheri*, qui est une graine assez semblable au chenevi. D'autres leur présentent de l'eau de fèves, parcequ'on prétend qu'elle ne peut causer de pleurésie à ceux que la mar-

Ragiapeta. Oudecour. Outemeda & sa Pagode.

Charités singulières des Bramines.

(*k*) *Ibid.* pag. 158 & précédentes.

TAVERNIER. 1652.

marche a trop échauffés. Ces femmes s'engagent, par vœu, à faire cette charité aux Passans, pendant plusieurs années, suivant l'état de leur fortune. On en voit d'autres, sur le chemin & dans les prairies, derrière les chevaux, les bœufs & les vaches, qui ont fait vœu de ne manger que ce qu'elles trouvent dans la fiente mal digérée de ces animaux. Comme le Pays est sans orge & sans avoine, on donne pour nourriture aux bestiaux une sorte de pois, gros & cornus, qu'on écrase entre deux petites meules, & qu'on laisse ensuite tremper, parceque leur dureté en rend la digestion fort lente. On donne de ces pois aux chevaux tous les soirs; & le matin on leur fait avaller environ deux livres de gros sucre noir, pétri, avec autant de farine & une livre de beurre, en petites boules qu'on leur pousse dans le gozier; après quoi, on leur lave soigneusement la bouche, parcequ'ils ont de l'aversion pour cette nourriture. Pendant le jour, on ne leur donne que certaines herbes des champs, qu'on arrache avec les racines, & qu'on prend soin de laver aussi, afin qu'il n'y reste point de terre ou de sable (*l*).

Comment les chevaux sont nourris dans cette Contrée.

Goulupalé. Gogeron.

LE 30, Tavernier fit huit lieues jusqu'à *Goulupalé*; & neuf, le 31, jusqu'à *Gogeron*. Il n'en restoit que six jusqu'à Gandicot, où il arriva heureusement le 1 de Septembre.

Gandicot & fin de son Siège.

IL n'y avoit pas plus de huit jours que le *Nabab* (*m*) s'étoit rendu maître de cette Ville, après un Siège de trois mois, dont il n'auroit pas vû sitôt la fin, sans le secours de quelques François, à qui divers sujets de mécontentement avoient fait quitter le service de la Compagnie de Hollande. Il avoit aussi quelques Canonniers, Anglois, Hollandois, & Italiens, qui avoient avancé le succès de cette expédition. Gandicot est une des plus fortes Places du Pays de Carnatica. Sa situation est sur la pointe d'une haute montagne, où l'on ne peut arriver que par un chemin fort difficile, qui n'a, dans quelques endroits, que sept ou huit pieds de large. Il est pratiqué dans la montagne, & bordé, sur la droite, d'un effroyable précipice, au bas duquel passe une grande Rivière. Sur la montagne, on trouve, au Midi, une petite plaine, longue d'une demie lieue, sur un quart de large. Elle est arrosée de plusieurs petites sources, & semée de riz & de millet. Plus haut, c'est-à-dire, au sommet de la montagne, la Ville est bâtie sur une pointe, d'où l'on ne découvre sous ses pieds que des précipices, & deux Rivières qui coulent en bas. Ainsi, l'on n'y entre que par une seule porte, du côté de la petite plaine; & cette porte est fortifiée de trois murs de pierre de taille, avec des fossés à fond de cuve, revêtus de la même pierre: de-sorte que les Assiégés n'avoient eu à défendre qu'un espace de quatre ou cinq cens pas. Toute leur artillerie consistoit en deux pièces de canon de fer, l'une de douze livres de balle, l'autre de sept; la première placée sur la porte; l'autre sur la pointe d'une espèce de bastion. Le Nabab avoit perdu beaucoup de monde par diverses sorties, & n'auroit pas surmonté les obstacles de la Nature, si ses Européens n'eussent trouvé l'art de faire monter du canon dans un lieu si escarpé. Il leur avoit promis quatre mois de paye, au-dessus de leurs appointemens ordinaires. Cette espé-

Situation de cette Place.

(*l*) *Ibid.* pag. 162.

(*m*) Titre Indien de Mirgimola.

espérance les avoit excités si vivement, qu'après en avoir fait monter quatre pièces, ils avoient eu l'adresse de donner dans celle que les Assiégés avoient sur la porte & de la mettre hors d'état de servir; ce qui avoit réduit aussi-tôt la Place à capituler (*n*). TAVERNIER. 1652.

Tavernier y trouve un Canonnier François.

TAVERNIER trouva toute l'Armée du Nabab campée au pied de la montagne. Quelques Anglois, qui le virent arriver, l'ayant reconnu pour un Européen, l'obligèrent civilement de passer la nuit avec eux. Mais il fut reçu le lendemain, dans la Ville, par un Canonnier François, nommé Claude *Maillé*, que le Nabab employoit à fondre quelques pièces de canon qu'il vouloit y laisser. Cet Artiste, qu'il avoit vû Jardinier au service des Hollandois, lui procura toutes sortes de commodités, & le conduisit aux tentes de Mirgimola, qui étoient dressées sur le haut de la montagne, dans la petite plaine où le chemin aboutit. Le motif de son Voyage, qu'il n'oublia pas d'expliquer, fut un compliment si agréable pour ce Général, qu'après en avoir été reçu avec beaucoup de distinction, il fut invité à dîner le lendemain à sa table; & le soir même, étant à souper chez Maillé avec tous les Canonniers Européens, on lui apporta, de sa part, quelques bouteilles de vin d'Espagne & de Chiras; présent magnifique, dans un Pays où l'on ne connoit guères d'autre liqueur que l'eau-de-vie de riz & de sucre.

Il est bien reçu du Nabab.

IL fit voir ses Perles, dont on admira la beauté. Le Nabab lui conseilla de se rendre promptement à Golkonde, où il écriroit à son fils de le présenter au Roi. Mais s'étant fait apporter cinq petits sacs, pleins de Diamans, il lui demanda si cette marchandise étoit estimée dans sa Patrie. Les plus grosses de ces pierres n'étoient pas au-dessus de deux carats; & la plûpart étoient noires d'eau. Tavernier répondit qu'on ne faisoit cas, en Europe, que des Diamans nets & blancs. A l'entrée de cette guerre, le Nabab ayant appris qu'on avoit découvert quelques Mines de Diamans dans le Pays dont il entreprenoit la conquête, y avoit envoyé douze mille hommes, qui n'en avoient pû tirer que ce qu'il conservoit dans les cinq sacs. Il avoit fort bien distingué lui-même que ce n'étoient que des pierres fort brunes d'eau, qui tiroient beaucoup plus sur le noir que sur le blanc; & jugeant qu'il perdoit sa peine, il avoit ordonné de fermer les Mines. Il ne fut pas plus heureux, dans la fonderie qu'il avoit fait entreprendre à Maillé. Son dessein étoit de faire fondre vingt pièces; dix de quarante-huit livres de balle, & dix de vingt-quatre. Il avoit ramassé du cuivre de toutes parts, sans épargner les Idoles des Pagodes. Maillé en fondit une partie; mais il lui fut impossible de fondre six grandes Idoles de la Pagode de Gandicot, quoique le Nabab, qui accusoit les Prêtres de quelque sortilège, employât toutes sortes de menaces pour faire lever le charme: & du cuivre même qu'il avoit fondu, il ne parvint point à faire un canon entier. L'un sortoit fendu, l'autre à demi formé. L'ouvrage fut abandonné après beaucoup de dépense; & Maillé, dans son chagrin, quitta le service de Golkonde (*o*).

TA-

(*n*) *Ibid.* pag. 164.

(*o*) Cet Avanturier François étoit de Bourges. Il s'étoit enrôlé, à Amsterdam, pour les Indes. Le Général de Batavia lui re-

Tavernier. 1652.

Observations de l'Auteur dans la tente du Nabab.

Tavernier, se disposant à partir pour Golkonde, se rendit le 15, au matin, à la tente du Nabab. Sa curiosité n'y manqua pas d'exercice. Ce Général étoit assis, les jambes croisées & les pieds nuds, avec deux Sécretaires près de lui. Cette posture n'eut rien de surprenant pour l'Auteur, parcequ'elle est commune en Orient; non plus que la nudité des jambes & des pieds, parceque c'est l'usage des plus grands Seigneurs de Golkonde, surtout dans leurs appartemens, où l'on ne marche que sur de riches tapis. Mais il observa que le Nabab avoit tous les entre-deux des doigts des pieds, pleins de lettres, & qu'il en avoit aussi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tiroit, tantôt de sa main, tantôt de ses pieds, pour en dicter les réponses à ses deux Sécretaires. Lui-même, il en faisoit quelques-unes. Lorsque les Sécretaires avoient achevé d'écrire, il leur faisoit lire leur lettre. Ensuite, il y appliquoit son cachet de sa propre main; & c'étoit lui-même aussi, qui les donnoit aux Messagers qui devoient les porter. Aux Indes, suivant la remarque de l'Auteur, toutes les lettres que les Rois, les Généraux d'Armée & les Gouverneurs de Province, envoyent par des gens de pied, arrivent beaucoup plus vîte que par d'autres voyes.

Couriers des Indes.

On rencontre, de deux en deux lieues, de petites cabanes où demeurent constamment deux ou trois hommes gagés pour courir. Le Messager, qui arrive hors d'haleine, jette sa lettre à l'entrée (p). Un des autres la ramasse, & se met à courir aussi-tôt. Ajoutez qu'aux Indes la plûpart des chemins sont comme des allées d'arbres, & que ceux qui sont sans arbres ont de cinq en cinq cens pas de petits monceaux de pierre, que les Habitans des Villages voisins sont obligés de blanchir, afin que dans les nuits obscures & pluvieuses, ces Couriers puissent distinguer leur route (q).

Prompte justice du Nabab.

Pendant que Tavernier étoit dans la tente, on vint avertir le Nabab qu'on avoit amené quatre Criminels à sa porte. L'usage du Pays ne permet pas de les garder long-tems en prison. La sentence suit de près la conviction du crime. Mirgimola, sans rien répondre, continua d'écrire & de faire écrire ses Sécretaires. Ensuite, il ordonna tout d'un coup qu'on lui amenât les Criminels. Après les avoir interrogés sévérement, & leur avoir fait confesser de bouche le crime dont ils étoient accusés, il reprit ses occupations. Plusieurs Officiers de son Armée, qui entroient dans la tente, s'approchoient respectueusement pour lui faire leur cour. Il ne répondoit, à leur salutation, que par un signe de tête. Enfin, ce silence ayant duré près

reconnoissant de l'adresse, le retint à son service particulier, pour faire quelques grottes & quelques jets d'eau dans son jardin. Maillé, peu content de cet emploi, trouva le moyen de se mettre à la suite d'un Hollandois, nommé *Steur*, qui fut envoyé de Batavia, au Nabab, pendant le Siège de Gandicot. Steur ayant achevé ses affaires, Maillé, qui le savoit prêt à partir, enleva l'étui & les onguens de son Chirurgien, & se cacha pour éviter les recherches. En vain Steur demeura quelques jours de plus au Camp de Gandicot. Après son départ, Maillé se mit au service du Nabab, en qualité de Chirurgien. Ensuite, s'étant vanté d'être bon Canonnier & bon Fondeur, il fut employé à ces deux titres. Mais son principal talent étoit l'effronterie. *Pag.* 166.

(p) Ils tiennent pour mauvais augure de donner les lettres de main à main. R. d. E.

(q) *Ibid.* pag. 168.

TAVERNIER. 1652.

près d'une heure, il leva brusquement la tête, pour prononcer la sentence des quatre Criminels. L'un étoit entré dans une maison, où il avoit tué la mère & ses trois enfans: son supplice fut d'avoir les pieds & les mains coupés, & d'être jetté dans un champ proche du grand chemin, pour y finir ses jours. Un autre avoit volé sur le grand chemin: il eut le ventre ouvert. On coupa la tête aux deux autres; mais Tavernier ne put être bien informé de leur crime (r). Pendant l'exécution, qui se fit à quelques pas de la tente, on apporta le dîner; & Mirgimola fit encore une fois l'honneur, à Tavernier, de le faire manger avec lui. Ensuite, ayant répeté ce qu'il lui avoit promis pour Golkonde, il commanda seize Cavaliers, pour le conduire à treize lieues de Gandicot, jusqu'au bord d'une Rivière que personne ne passoit sans une permission de sa main, dans la crainte que ses Troupes n'abusassent de la liberté du passage pour se débander.

Tavernier part pour Golkonde.

Cotepali.

Coteen.

L'Auteur partit le 16, avec son escorte & la plûpart des Canonniers Européens, qui le conduisirent jusqu'à *Cotepali*. Cette journée fut de sept lieues. Le 17, il n'en fit que six pour se rendre à *Coteen*, Village au-delà de la Rivière. Sa reconnoissance pour les seize Cavaliers lui fit offrir, à leur Chef, quelques roupies, qu'il eut la générosité de refuser. Il observe que les Bateaux, qui servent à passer cette Rivière, sont de grands mannequins d'ozier, couverts de peaux de bœuf, au fond desquels on jette quelques fascines, qu'on couvre d'un tapis, pour y placer le bagage & les marchandises. On fait passer les voitures, en les liant par le timon & par les roues entre deux de ces mannequins. Les chevaux passent à la nage, chassés à coup de fouet, tandis qu'un homme du mannequin les tient par la bride. Les bœufs, qui sont les bêtes de charge du Pays, se laissent pousser dans la Rivière, après avoir été déchargés, & passent d'eux-mêmes à l'autre bord. Chaque mannequin est conduit par quatre hommes, qui sont debout, chacun dans un coin, & qui rament avec des pelles. Si leurs mouvemens ne sont pas justes, le mannequin fait trois ou quatre tours en rond, & ne manque point d'être entraîné par le cours de l'eau, qui le fait descendre beaucoup plus bas qu'il ne devoit aborder (s).

Morimal.

Santesela.

Goremeda.

Kaman, frontière de Golkonde.

Emelipata.

Le 18, après une marche de cinq heures, Tavernier passa la nuit à *Morimal*. Le 19, il fit neuf lieues pour se rendre à *Santesela*. La journée du 20, fut encore de neuf lieues, jusqu'à *Goremeda*. Le 21, six heures de marche le firent arriver à *Kaman*, Ville frontière du Royaume de Golkonde, avant que le Nabab eut conquis celui de Carnatica.

Le 22, il fit sept lieues jusqu'au Bourg d'*Emelipata*. Il avoit rencontré, vers la moitié du chemin, une procession d'environ quatre mille personnes, qui conduisoient une vingtaine de pallekis, sur chacun desquels on voyoit une Idole. Toutes ces voitures étoient ornées de brocard d'or, & de velours à franges d'or & d'argent. Quelques-unes étoient portées par quatre hommes; d'autres par huit, ou par douze, suivant la grandeur & le poids des Idoles. Des deux côtés de chaque pallekis, un homme, avec un grand éventail d'environ cinq pieds de diamètre, composé de plumes d'autruches &

Procession solemnelle.

(r) *Ibid.* (s) *Ibid.* pag. 174.

TAVERNIER. 1652. & de paons, dont le manche, long de cinq ou six pieds, étoit couvert de placques d'argent, chassoit les mouches du visage de la divinité. Chacun s'empressoit de porter la main à l'éventail, pour se faire un mérite de ce service. D'autres soûtenoient un parasol, garni de sonnettes d'or & d'argent, & ne craignoient pas de s'exposer à l'ardeur du Soleil pour en garantir le pallekis. Cette malheureuse troupe d'Idolâtres venoit de Brampour & des lieux voisins, pour aller rendre leurs adorations au grand *Ram*, c'est-à-dire, au plus célèbre des dieux du Pays, dans une Pagode qui étoit encore éloignée de quatorze ou quinze jours de marche, quoiqu'ils fussent en chemin depuis près d'un mois. Un Valet de Tavernier, qui étoit de Brampour, & de la Tribu de ces zèlés adorateurs, lui demanda la permission d'accompagner aussi ses dieux. Il se crut d'autant plus obligé de le satisfaire, qu'ayant plusieurs parens dans la troupe, un refus n'auroit pas été capable de l'arrêter. Après son pélerinage, ce même Indien eut la fidélité de suivre les traces de son Maître jusqu'à Surate; & Tavernier, qui en avoit toûjours été bien servi, ne fit pas difficulté de le reprendre.

Fidélité d'un Indien.

Doupar. Tripanté.

Le 23, la journée fut de huit lieues jusqu'à *Doupar*. Celle du lendemain fut de quatre lieues jusqu'à *Tripanté*, où l'Auteur visita une grande Pagode, située sur une colline, dont tout le tour forme un escalier revêtu de pierres de taille. La moindre de ces pierres est longue de dix pieds, & large de trois. Entre plusieurs figures, qui sont adorées dans la Pagode, on en distingue une qui représente une femme debout, avec plusieurs démons qui l'environnent dans des postures lascives. Cette espèce de Venus, & les démons, sont d'une seule pierre de marbre, à laquelle il n'a manqué que la main d'un Sculpteur plus habile.

Mamli. Macheli.

Le 25, huit lieues firent arriver l'Auteur à *Mamli*. Il en fit huit autres, le jour suivant, pour aller passer la nuit à *Macheli*. Le 27, il n'en fit que trois, parcequ'il eut une grande Rivière à passer dans des mannequins, & qu'il y employa la moitié du jour. Outre l'embarras du passage, on est arrêté par les épreuves que les Bateliers font de l'argent qu'on leur donne. Ils le jettent dans un grand feu. S'il se trouve quelque roupie qui devienne un peu noire, ils la rejettent; & le moindre scrupule les arrête. Aussi-tôt qu'ils sont satisfaits du payement, ils appellent leurs Compagnons, qui se tiennent cachés exprès à quelque distance, avec les mannequins. Ils les chargent sur leurs épaules, jusqu'au bord de l'eau, & toutes ces formalités prennent beaucoup de tems. Le 28, Tavernier fit cinq lieues jusqu'à *Dabirpinta*. La marche du 29 fut de douze heures, pour arriver au Bourg d'*Holcora*; celle du 30, de huit lieues jusqu'à *Peridera*; celle du Lundi, premier jour d'Octobre, de dix jusqu'à *Atenara;* enfin, celle du 2, de quatre lieues jusqu'à Golkonde.

Dabirpinta. Holcora. Peridera. Atenara.

Adresse d'un jeune Chirurgien Hollandois.

Tavernier alla descendre chez un jeune Hollandois, Chirurgien du Roi, que ce Prince avoit demandé instamment à Steur, Envoyé de Batavia. Il se nommoit Pieter *de Lange*. Le Roi de Golkonde se plaignoit depuis long-tems d'un mal de tête, & ses Médecins l'exhortoient à se faire tirer du sang, en quatre endroits de la langue. Les Chirurgiens du Pays n'osoient entreprendre cette opération. De Lange, dont on espéroit un si grand service, fut attaché à la Cour avec huit cens pagodes de gage. Quelques jours

Tavernier. 1652.

jours après le départ de l'Envoyé, cet adroit jeune homme, qui avoit déja fait prendre une haute opinion de son habileté, en publiant que la saignée étoit le moins difficile de tous les exercices de la Chirurgie, fut averti que le Roi étoit résolu de le mettre à l'épreuve. Mais on lui déclara que ce Prince vouloit absolument que, suivant l'ordonnance des Médecins, il ne lui tirât que huit onces de sang, & qu'avec un Maître si redoutable il ne devoit rien donner au hazard. De Lange, plein de confiance à ses propres lumières, ne balança point à se laisser conduire dans une chambre du Palais par deux ou trois Eunuques. Quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener au bain, où l'ayant deshabillé & bien lavé, elles lui parfumèrent tout le corps, particulièrement les mains. Elles lui firent prendre une robbe à la mode du Pays. Ensuite, l'ayant mené devant le Roi, elles apportèrent quatre petits plats d'or, que les Médecins firent peser. Il fut encore averti qu'il devoit se garder, sur sa tête, de passer les bornes de leur ordonnance. Il saigna le Roi, avec tant de bonheur ou d'adresse, qu'en pesant le sang avec les plats, on trouva qu'il n'en avoit tiré que huit onces. Cette justesse & la légéreté de sa main passèrent pour des prodiges de l'art. Le Monarque en fut si satisfait qu'il lui fit donner sur le champ trois cens pagodes, c'est-à-dire, environ sept cens écus. La jeune Reine & la Reine mère voulurent aussi qu'il leur tirât du sang. Tavernier, qui ne s'arrête à ce recit que pour faire connoître à nos Chirurgiens, quelle fortune ils peuvent espérer aux Indes, s'imagine que la curiosité de le voir avoit plus de part à cet empressement que le besoin de se faire saigner. C'étoit, dit-il, un jeune homme des mieux faits, & jamais ces deux Princesses n'avoient vû un Etranger de si près. De Lange fut conduit dans une chambre magnifique, où les mêmes femmes qui l'avoient préparé à saigner le Roi, lui lavèrent encore les bras & les mains, & le parfumèrent soigneusement. Ensuite elles tirèrent un rideau, & la jeune Reine allongea le bras par un trou. Il la saigna fort habilement. La Reine mère n'ayant pas été moins satisfaite, il reçut encore une grosse somme, avec quelques pièces de brocard d'or; & ces trois opérations le mirent dans une haute faveur à la Cour (t).

Tavernier se rend à la Mine de Diamans de Raolkonda.

Il paroît que ce fut sous la protection de cet heureux Chirurgien, que l'Auteur entreprit de visiter les Mines de Diamans. On lui conseilla de commencer par la plus célèbre, qui se nomme *Raolkonda*. Elle est située à cinq journées de Golkonde, & huit ou neuf de Visapour. Il n'y avoit pas plus de deux cens ans qu'elle avoit été découverte. Comme les Souverains de ces deux Royaumes étoient autrefois Sujets de l'Indoustan, & Gouverneurs des mêmes Provinces, qu'ils érigèrent en Royaumes après leur révolte, on a cru long-tems, en Europe, que les Diamans venoient des Terres du Grand-Mogol (v). En

(t) *Ibid.* pag. 174. Valentyn remarque que ce Chirurgien resta à la Cour jusqu'en 1656, & qu'il y rendit de bons services à sa Nation. Il fut remplacé par un autre Chirurgien, qu'on chargea aussi du soin des affaires de la Compagnie. Après sa mort, en 1660, les Hollandois jugèrent à propos d'établir un Comptoir à Golkonde. R. d. E.

(v) *Ibid.* pag. 267. On passe ici sur d'autres événemens qui n'appartiennent point à cet article, & l'on joint ceux qui se rapportent au même sujet.

TAVERNIER. 1652.

En arrivant à Raolkonda (x), Tavernier alla ſaluer le Gouverneur de la Mine, qui commande auſſi dans la Province. C'étoit un Mahométan, qui lui fit un accueil fort civil, & qui lui promit toutes ſortes de furetés pour ſon Commerce, mais qui lui recommanda beaucoup de ne pas frauder les droits du Souverain, qui ſont de deux pour cent.

Qualité de la terre & méthode du travail.

Aux environs du lieu, d'où l'on tire les Diamans, la terre eſt ſablonneuſe, & pleine de roches & de taillis. Ces rochers ont pluſieurs veines, larges, tantôt d'un demi doigt, tantôt d'un doigt entier; & les Mineurs ſont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils fourrent dans ces veines pour en tirer le ſable ou la terre. C'eſt dans cette terre qu'ils trouvent les Diamans. Mais comme les veines ne vont pas toûjours droit, & que tantôt elles baiſſent ou elles hauſſent, ils ſont contraints de caſſer ces roches, pour ne pas perdre leur trace. Après les avoir ouvertes, ils ramaſſent la terre, ou le ſable, qu'ils lavent deux ou trois fois, pour en ſéparer les Diamans. C'eſt dans cette Mine que ſe trouvent les pierres les plus nettes & de la plus belle eau: mais il arrive ſouvent que pour tirer le ſable des roches, ils donnent de ſi grands coups d'un gros levier de fer, qu'ils étonnent le Diamant & qu'ils y mettent des glaces. Lorſque la glace eſt un peu grande, ils clîvent la pierre; c'eſt-à-dire, qu'ils la fendent, & plus habilement que nous. Ce ſont les pièces qu'on nomme foibles en Europe, & qui ne laiſſent pas d'être de grande montre. Si la pierre eſt nette, ils ne font que la paſſer ſur la roue, ſans s'amuſer à lui donner une forme, dans la crainte de lui ôter quelque choſe de ſon poids. S'il y a quelque petite glace, ou quelques points, ou quelque petit ſable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facettes, pour cacher ſes défauts. Une glace fort petite ſe couvre de l'arrête d'une des facettes. Mais les Marchands, aimant mieux un point noir dans une pierre qu'un point rouge, on brûle la pierre qui eſt tachée d'un point rouge, & ce point devient noir.

On trouve auprès de cette Mine, quantité de Lapidaires, qui n'ont que des roues d'acier, à-peu-près de la grandeur de nos aſſiettes de table. Ils ne mettent qu'une pierre ſur chaque roue, qu'ils arroſent inceſſamment avec de l'eau, juſqu'à-ce qu'ils ayent trouvé le chemin de la pierre. Alors ils prennent de l'huile, & n'épargnent pas la poudre de Diamant, qui eſt toûjours à grand marché. Ils chargent auſſi la pierre beaucoup plus que nous. L'Auteur vit mettre, ſur une pierre, cent cinquante livres de plomb. C'étoit à la vérité une grande pierre, qui demeura à cent trois carats après avoir été taillée; & la grande roue du moulin, qui étoit à nôtre manière, étoit tournée par quatre Négres. Les Indiens ne croyent pas que la charge donne des glaces aux pierres (y). LE

(x) Sa route eſt ci-deſſous, dans une Note.

(y) L'Auteur ajoute qu'ils ne peuvent donner aux pierres un *poliment* auſſi vif que nous le donnons en Europe, & que celà vient, à ſon avis, de ce que leur roue ne court pas ſi plat que les nôtres. Etant d'acier, il la faut ôter de l'arbre pour la frotter ſur l'émeril, comme il eſt beſoin, toutes les vingt-quatre heures; & la difficulté de la remettre fait qu'elle ne court pas auſſi plat qu'il le faudroit.

Quoiqu'un Diamant ſoit dur de nature, c'eſt-à-dire, qu'il ait une eſpèce de nœud, comme on voit dans le bois, les Diamantaires Indiens ne laiſſent pas de tailler la pierre; ce que ceux de l'Europe font grande difficulté de faire, & ce que le plus ſouvent ils ne veulent pas entreprendre. Mais auſſi, on donne aux Indiens quelque choſe de plus pour leur façon. *Ibid.* pag. 269.

Tavernier. 1652.

Le négoce se fait, à la Mine, avec autant de liberté que de bonne-foi. Outre ses deux pour cent, le Roi tire un droit des Marchands, pour la permission de faire travailler à la Mine. Ces Marchands, après avoir cherché un endroit favorable avec les Mineurs, prennent une portion de terrain, à laquelle ils employent un nombre convenable d'Ouvriers. Depuis le premier moment du travail jusqu'au dernier, ils payent chaque jour au Roi deux pagodes pour cinquante hommes; & quatre pagodes, s'ils en employent cent.

Les plus malheureux sont les Mineurs mêmes, dont les gages ne montent par an qu'à trois pagodes. Aussi ne font-ils pas scrupule, en cherchant dans le sable, de détourner une pierre qu'ils peuvent dérober aux yeux; & comme ils sont nuds, à la réserve d'un petit linge qui leur couvre le milieu du corps, ils tâchent adroitement de l'avaller. L'Auteur en vit un, qui avoit caché, dans le coin de son œil, une pierre du poids d'un *Mengelin*, c'est-à-dire, d'environ deux de nos carats, & dont le larcin fut découvert. Celui qui trouve une pierre, dont le poids est au-dessus de sept ou huit mengelins, reçoit une récompense; mais proportionnée à sa misère plutôt qu'à l'importance du service.

Comment se fait le négoce à la Mine.

Les Marchands qui se rendent à la Mine, pour ce riche négoce, ne doivent pas sortir de leur logement: mais, chaque jour, à dix ou onze heures du matin, les Maîtres Mineurs leur apportent des montres de Diamans. Si les parties sont considérables, ils les confient aux Marchands, pour leur donner le tems de les considérer à loisir. Il faut ensuite que le marché soit promptement conclu; sans quoi les Maîtres reprennent leurs pierres, les lient dans un coin de leur ceinture ou de leur chemise, & disparoissent, pour ne revenir jamais avec les mêmes pierres; ou du moins, s'ils les rapportent, elles sont mêlées avec d'autres, qui changent absolument le marché. Si l'on convient de prix, l'Acheteur leur donne un billet de la somme, pour l'aller recevoir du *Cheraf*, c'est-à-dire, d'un Officier nommé pour donner & recevoir les Lettres de change. Le moindre retardement, au-delà du terme, oblige de payer un intérêt, sur le pied d'un & demi pour cent par mois. Mais lorsque l'Acheteur est connu, ils aiment mieux des Lettres de change, pour Agra, pour Golkonde, ou pour Visapour, & sur-tout pour Surate, d'où ils font venir diverses marchandises par les Vaisseaux étrangers (z).

Enfans, qui font le commerce des Diamans.

C'est un spectacle agréable de voir paroître tous les jours au matin les enfans des Maîtres Mineurs & d'autres gens du Pays, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize, qui viennent s'asseoir sous un gros arbre dans la place du Bourg. Chacun d'eux a son poids de Diamans, dans un petit sac pendu d'un côté de sa ceinture; & de l'autre, une bourse attachée, qui contient quelquefois jusqu'à cinq ou six cens pagodes d'or. Ils attendent qu'on leur vienne vendre quelques Diamans, soit du lieu même ou de quelque autre Mine. Quand on leur en présente un, on le met entre les mains du plus âgé de ces enfans, qui est comme le chef des autres. Il le considère soigneusement, & le fait passer à son voisin, qui l'examine à

(z) Pag. 271.

TAVERNIER. 1652.

à ſon tour. Ainſi la pierre circule de main en main, dans un grand ſilence, juſqu'à-ce qu'elle revienne au premier. Il en demande alors le prix, pour en faire le marché; & s'il l'achéte trop cher, c'eſt pour ſon compte. Le ſoir, tous ces enfans font la ſomme de ce qu'ils ont acheté. Ils regardent leurs pierres, & les mettent à part, ſuivant leur eau, leur poids & leur netteté. Ils mettent le prix ſur chacune, à-peu-près comme elles ſe pourroient vendre aux Etrangers. Enſuite ils les portent aux Maîtres, qui ont toûjours quantité de parties à aſſortir, & tout le profit ſe partage entre ces jeunes Marchands, avec cette ſeule différence, que le chef, ou le plus âgé, prend un quart pour cent de plus que les autres. Ils connoiſſent ſi parfaitement le prix de toutes ſortes de pierres, que ſi l'un d'eux, après en avoir acheté une, veut perdre demi pour cent, un autre eſt prêt à lui rendre auſſi-tôt ſon argent.

Heureuſe avanture de l'Auteur.

UN jour, ſur le ſoir, l'Auteur reçut la viſite d'un Indien fort mal vêtu. Il n'avoit qu'une ceinture autour du corps, & un méchant mouchoir ſur la tête. Après quelques civilités, il fit demander à Tavernier, par ſon Interpréte, s'il vouloit acheter quelques rubis; & tirant de ſa ceinture quantité de petits linges, il en fit ſortir une vingtaine de petites pierres. Tavernier en acheta quelques-unes, & ne fit pas difficulté de les payer un peu au-delà de leur prix, parcequ'il jugea qu'on ne l'étoit pas venu trouver ſans avoir quelque choſe de plus précieux à lui offrir. En effet, l'Indien l'ayant prié d'écarter ſes gens, ne ſe vit pas plutôt ſeul avec l'Interpréte & lui, qu'il ôta le mouchoir ſous lequel ſes cheveux étoient liés. Il en tira un petit linge, qui contenoit un Diamant de quarante-huit carats & demi, de la plus belle eau du monde, & les trois quarts fort nets. „ Gardez-le juſqu'à „ demain, dit-il, à l'Auteur, pour l'examiner à loiſir. S'il eſt de vôtre goût, „ vous me trouverez hors du Bourg, à telle heure, & vous m'apporterez telle „ ſomme". Tavernier ne manqua pas de lui porter la ſomme qu'il avoit demandée. A ſon retour, à Surate, il trouva un profit conſidérable ſur cette pierre.

QUELQUES jours après, ayant reçu avis qu'un François, nommé *Boete*, qu'il avoit laiſſé à Golkonde pour recevoir & garder ſon argent, étoit attaqué d'une maladie dangereuſe, il ne penſa qu'à retourner dans le Pays. Le Gouverneur de la Mine, ſurpris de le voir partir ſi-tôt, lui demanda s'il avoit employé tout ſon argent. Il lui reſtoit vingt mille pagodes, dont il regrettoit effectivement de n'avoir pas fait l'emploi. Mais, ſe croyant preſſé par l'avis qu'il avoit reçu, il fit voir au Gouverneur tout ce qu'il avoit acheté, qui ſe trouva conforme au rôle du Receveur des droits; il paya les deux pour cent; &, ne déguiſant pas même qu'il avoit acheté en ſecret un Diamant de quarante-huit carats & demi, il ſatisfit avec la même fidélité pour cette pierre, quoique perſonne ne fût informé de ſon marché dans le Bourg. Le Gouverneur admirant ſa bonne-foi, lui confeſſa naturellement qu'aucun Marchand du Pays n'auroit eu cette délicateſſe; & dans le mouvement de ſon eſtime, il fit venir les plus riches Marchands de la Mine, avec ordre d'apporter leurs plus belles pierres. Dans l'eſpace d'une heure ou deux, Tavernier employa fort avantageuſement ſes vingt mille pagodes. Après le marché, ce généreux Gouverneur dit aux Marchands

qu'ils

Tavernier. 1652.

qu'ils devoient distinguer un si galant homme par quelques témoignages de reconnoissance & d'amitié. Ils consentirent de fort bonne grace à lui faire présent d'un Diamant de quelque prix (*a*).

Manière de traiter entre les Marchands.

La manière de traiter, entre ces Marchands, mérite particulièrement une observation. Tout se passe dans le plus profond silence. Le Vendeur & l'Acheteur sont assis l'un devant l'autre, comme deux Tailleurs. L'un des deux ouvrant sa ceinture, le Vendeur prend la main droite de l'Acheteur & la couvre avec la sienne de cette ceinture, sous laquelle le marché se fait secrétement, quoiqu'en présence de plusieurs autres Marchands qui peuvent se trouver dans la même salle; c'est-à-dire, que les deux Intéressés ne se parlent ni de la bouche ni des yeux, mais seulement de la main. Si le Vendeur prend toute la main de l'Acheteur, ce signe exprime mille. Autant de fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille pagodes ou de mille roupies, suivant les espèces dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cens. Un doigt signifie cent. La moitié du doigt, jusqu'à la jointure du milieu, signifie cinquante; & le petit bout du doigt, jusqu'à la première jointure, signifie dix. Il arrive souvent que dans un même lieu, & devant quantité de témoins, une même partie se vende sept ou huit fois, sans qu'aucun autre que les Intéressés sache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres, on n'y peut être trompé que dans les marchés clandestins. Lorsqu'elles s'achétent publiquement, c'est toûjours aux yeux d'un Officier du Roi, qui, sans tirer aucun bénefice des particuliers, est chargé de peser les Diamans; & tous les Marchands doivent s'en rapporter à son témoignage (*b*).

Retour de l'Auteur à Golkonde.

Tavernier obtint du Gouverneur une escorte de six Cavaliers pour sortir des terres de son Gouvernement, qui s'étend jusqu'aux limites communes des Royaumes de Visapour & de Golkonde. Elles sont marquées par une Rivière, large & profonde, dont le passage est d'autant plus difficile, qu'il ne s'y trouve ni pont ni batteau. On se sert, pour la traverser, d'une invention assez commune aux Indes. C'est un vaisseau rond, de dix à douze pieds de diamétre, composé de branches d'ozier, comme nos mannequins, & couvert de cuir de bœuf. On pourroit entretenir de bonnes Barques, ou faire un pont sur cette Rivière: mais les deux Rois s'y opposent, parcequ'elle fait la séparation de leurs Etats. Chaque jour au soir, tous les Bateliers des deux rives sont obligés de rapporter à deux Officiers, qui demeurent, de part & d'autre, à un quart de lieue du passage, un état exact des personnes & des marchandises qui ont passé l'eau pendant le jour.

Fidélité admirable des Indiens.

En arrivant à Golkonde, l'Auteur apprit, avec chagrin, que son Agent étoit mort, & que la chambre, où il l'avoit laissé, avoit été scellée de deux sceaux; l'un du *Cadi*, qui est comme le Chef de la Justice; & l'autre du *Cha-Bander* (*c*), qu'il compare à nos Prevôts des Marchands. Un Officier de Justice gardoit la porte, nuit & jour, avec deux Valets qui avoient servi l'Agent jusqu'à sa mort. Après avoir demandé, à Tavernier, si l'argent qui

(*a*) Pag. 275.
(*b*) *Ibidem.*

(*c*) C'est ce qu'on a nommé *Sabandar* dans les Relations d'Achem & de Bantam.

TAVERNIER. 1652.

qui se trouvoit dans la chambre étoit à lui, on en exigea des preuves, qui furent le témoignage des Cherafs mêmes, qui l'avoient compté par son ordre. On lui fit signer un papier, par lequel il déclaroit qu'on n'en avoit rien détourné; & les fraix des procédures lui parurent si legers, qu'il admira également la fidélité & le désintéressement de la Justice Indienne (*d*).

Voyage à la Mine de Coulour, ou Gani.

IL entreprit bien-tôt de visiter une autre Mine de Diamans, qui est dans le Royaume de Golkonde, à sept journées de la Capitale (*e*). Elle est proche d'un gros Bourg, où passe la même Rivière qu'il avoit traversée en revenant de Raolkonda. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue & demie du Bourg; & c'est dans l'espace qui est entre le Bourg & les montagnes qu'on trouve le Diamant. Plus on cherche, en s'approchant des montagnes, plus on découvre de grandes pierres; mais si l'on remonte trop haut, on ne rencontre plus rien.

Origine de cette Mine.

Il fut surpris de trouver, aux environs de cette Mine, jusqu'à soixante mille personnes qu'on y employoit continuellement au travail. On lui raconta qu'elle avoit été découverte, depuis environ cent ans, par un pauvre homme, qui béchant un petit terrain pour y semer du millet, avoit trouvé une pointe naïve, du poids d'environ vingt-cinq carats. La forme & l'éclat de cette pierre la lui avoient fait porter à Golkonde, où les Négocians avoient reçu avec admiration un Diamant de ce poids, parceque les plus gros, qui fussent connus auparavant, n'étoient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se répandre, plusieurs personnes riches avoient commencé aussi-tôt à faire ouvrir la terre;

Qualité des pierres.

& l'on n'avoit pas cessé d'y trouver quantité de grandes pierres. Il s'en trouvoit, en abondance, depuis dix jusqu'à quarante carats; & quelquefois de beaucoup plus grandes, puisque, suivant le témoignage de l'Auteur, Mirgimola, ce même Capitaine Indien dont on a parlé, fit présent au Grand-Mogol *Aureng-Zeb*, d'un Diamant de cette Mine, qui pesoit neuf cens carats avant que d'être taillé. Mais la plûpart de ces grandes pierres ne sont pas nettes, & leurs eaux tiennent ordinairement de la qualité du terroir. S'il est humide & marécageux, la pierre tire sur le noir. S'il est rougeâtre, elle tire sur le rouge; &, suivant les autres endroits, tantôt

(*d*) On joint ici la route qu'il a tenue de Golkonde à Raolkonda. Les distances se comptent ici par *Gos*, dont chacun fait quatre lieues de France.

Un gos, de Golkonde à *Canapour*. Deux gos & demi, de Canapour à *Parkel*. Un, de Parkel à *Cakenol*. Trois, de Cakenol à *Canol Candanor*. Un, de Canol Candanor à *Setapour*. Deux, de Setapour à la Rivière qui sépare les Etats de Golkonde & de Visapour. Trois quarts, de la Rivière à *Alpour*. Un quart, d'Alpour à *Canal*. Deux gos & demi, de Canal à Raolkonda. En tout dix-sept gos, qui font soixante-huit lieues de France.

(*e*) L'Auteur compte, dans sa route, trois gos & demi, de Golkonde à *Almaspinde*; deux gos, d'Almaspinde à *Kaper*; deux gos & demi, de Kaper à *Montecour*; deux, de Montecour à *Naglepar*; un gos & demi, de Naglepar à *Eligada*; un, d'Eligada à *Sarvaron*; un, de Sarvaron à *Mellaserou*; un & demi, de Mellaserou à *Pononcour*. De Pononcour à Coulour, où est la Mine, il ne reste que la Rivière à passer. Ce Voyage, suivant le calcul de l'Auteur, revient à cinquante-cinq lieues.

tôt sur le verd, ou tantôt sur le jaune. Il paroît toûjours, sur leur surface, une sorte de graisse, qui oblige de porter sans cesse la main au mouchoir pour l'essuyer.

A l'égard de leur eau, l'Auteur observe qu'au-lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes, les Indiens se servent de la nuit. Ils mettent, dans un trou qu'ils font à quelque mur, de la grandeur d'un pied quarré, une lampe avec une grosse méche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau & de la netteté de la pierre, qu'ils tiennent entre leurs doigts. L'eau, que l'on nomme *céleste*, est la pire de toutes. Il est impossible de la reconnoître, tandis que la pierre est brute. Mais pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infaillible pour bien juger de son eau est de la porter sous un arbre touffu. L'ombre de la verdure fait découvrir facilement si elle est bleue.

Methode du travail.

On cherche les pierres, dans cette Mine, par des méthodes qui ressemblent peu à celles de Raolkonda. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les Mineurs applanissent une autre place, à-peu-près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur, ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, & les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors, tous les Ouvriers s'assemblent, hommes, femmes & enfans, avec le Maître qui les employe, accompagné de ses parens & de ses amis. Il apporte avec lui quelque Idole, qu'on met debout sur la terre, & devant laquelle chacun se prosterne trois fois. Un Prêtre qui fait la prière pendant cette cérémonie, leur fait à tous une marque sur le front, avec une composition de saffran & de gomme; espèce de colle, qui retient sept ou huit grains de riz qu'il applique dessus. Ensuite, s'étant lavé le corps, avec de l'eau que chacun apporte dans un vase; ils se rangent en fort bon ordre, pour manger ce qui leur est présenté, dans un festin que le Maître leur fait au commencement du travail.

Après ce repas, chacun commence à travailler. Les hommes fouillent la terre. Les femmes & les enfans la portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à dix, douze, & quatorze pieds de profondeur; mais aussi-tôt qu'on rencontre l'eau, il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend, avec des cruches, l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jette sur cette terre, pour la détremper: après quoi, les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau; & l'on continue d'en jetter d'autre par-dessus, afin qu'elle entraîne le limon, & qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au Soleil; ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les Mineurs ont des paniers, à-peu-près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable, pour le secouer, comme nous secouons le bled. La poussière achève de se dissiper, & le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout le sable, ils l'étendent, avec une manière de rateau, qui le rend fort uni. C'est alors que se mettant tous ensemble sur ce fond de sable, avec un gros pilon de bois, large d'un demi pied par le bas, ils le battent, d'un bout à l'autre, de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent ensuite dans les paniers; ils

TAVERNIER. 1652.

ils le vannent encore; ils recommencent à l'étendre; & ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les Diamans, en pressant cette poudre, dans laquelle ils ne manquent point de les sentir. Anciennement, au-lieu d'un pilon de bois pour battre la terre, ils la battoient avec des cailloux, & de-là venoient tant de glaces dans les pierres.

DEPUIS trente ou quarante ans, on avoit découvert une autre Mine, entre Coulour & Raolkonda. On y trouvoit des pierres, qui avoient l'écorce verte, belle, transparente, & qui paroissoient même plus belles que les autres; mais elles se mettoient en morceaux lorsqu'on commençoit à les égriser; ou du moins elles ne pouvoient résister sur la roue. Le Roi de Golkonde fit fermer la Mine (*f*).

PENDANT que *Fremelin* & *Breton* présidoient au Comptoir Anglois de Surate, un Juif, nommé Edouard *Ferdinand*, Marchand libre, c'est-à-dire, sans dépendance d'aucune Compagnie, chercha l'occasion de s'associer avec eux pour acheter une belle pierre de cette Mine. Elle étoit nette, & ne pesoit pas moins de quarante-deux carats. Le Juif devant passer en Europe, les deux Anglois la mirent entre ses mains, pour la vendre & leur en tenir compte. Quelques Juifs lui en offrirent, à Livourne, jusqu'à vingt-cinq mille piastres. Il en vouloit trente mille. Mais ayant porté la pierre à Venise, pour la faire tailler, elle se rompit en neuf morceaux sur la roue, quoiqu'elle eût été égrisée sans aucune altération. L'Auteur même fut trompé à une de ces pierres; mais elle ne pesoit heureusement que deux carats (*g*).

Voyage à la Mine de Diamans de Bengale.

IL lui restoit à visiter la Mine de Bengale, qui est la plus ancienne de toutes les Mines de Diamans. Ce Voyage doit trouver sa place ici, quoiqu'il ait été fait dans un autre tems. On donne indifféremment à cette Mine, le nom de *Soumelpour*, qui est un gros Bourg proche duquel on trouve des Diamans; ou celui de *Gouel*, Rivière sabloneuse dans laquelle on les découvre. Les terres que cette Rivière arrose dépendent d'un Raja, qui étoit anciennement tributaire du Grand-Mogol, mais qui avoit pris occasion des guerres pour secouer le joug. Tavernier, partant d'Agra, fit cent trente cosses jusqu'à la Ville d'*Halabas*, trente-trois d'Halabas à *Banarous*, & quatre de Banarous à *Saseron*. Depuis Agra jusqu'à Saseron, il n'avoit pas cessé de marcher au Levant; mais, de Saseron jusqu'à la Mine, on tourne au Midi, & l'on fait vingt-un cosses pour arriver dans un gros Bourg qui appartient au Raja dont on a parlé. De ce Bourg, on en fait quatre, pour se rendre à *Rodas*, une des plus fortes Places de l'Asie. Elle est située sur une montagne, & revêtue de six grands bastions, avec trois fossés pleins d'eau. La montagne n'est accessible que par trois endroits; & par toutes ses faces elle est environnée de précipices, la plûpart couverts de bois. Au sommet, on trouve une plaine d'une demie lieue, dans laquelle on sème du bled & du riz, & qui est arrosée de plus de vingt sources. Les Rajas faisoient leur séjour ordinaire dans cette Forteresse, avec une garnison de sept ou huit cens hommes: mais elle appartient présentement au Grand-

Halabas. Banarous. Saseron.

Rodas, forte Place.

(*f*) Ce fut apparemment à cette occasion que vint l'ordre dont Methold a parlé, & qu'il explique tout autrement; du moins s'il est question de la même Mine (1).

(*g*) Pag. 281 & précédentes.

(1) C'étoit encore une autre Mine. Celle dont Tavernier parle ici, étoit dans la Province de Carnatica. R. d. E.

Grand-Mogol, qui n'a dû cette importante Conquête qu'à l'adresse d'un de ses Généraux (*b*). Tous les Rois des Indes, successeurs de Tamerlan, l'avoient attaquée sans succès; & deux de ces Princes étoient morts, pendant le Siège, dans la Ville de Saseron.

Soumelpour.

De Rodas, on compte trente cosses jusqu'à Soumelpour, où l'on commence à chercher le Diamant. C'est un gros Bourg, dont les maisons ne sont composées que de terre, & couvertes de branches de cocos. La route est dangereuse depuis Rodas. Elle n'offre que des bois, ordinairement remplis de voleurs, qui savent que les Etrangers ne vont pas à la Mine sans argent, & qui les attendent pour les égorger. Le Raja fait sa résidence à deux cosses du Bourg, sur une belle colline, où il n'a point d'autre logement que ses tentes. La Rivière de Gouel, qui passe au pied de cette colline, vient de hautes montagnes qui sont éloignées d'environ cinquante cosses au Midi, & va se perdre dans le Gange.

Tems où l'on cherche les Diamans dans la Rivière.

C'est en remontant, que les recherches commencent. Lorsque le tems des grandes pluyes est passé, ce qui arrive ordinairement au mois de Décembre, on attend encore, pendant tout le mois de Janvier, que la Rivière soit éclaircie, parcequ'alors elle n'a pas plus de deux pieds d'eau en divers endroits, & qu'elle laisse toûjours quantité de sable à découvert. Vers le commencement de Février, on voit sortir de Soumelpour, & d'un autre Bourg, qui est vingt cosses plus haut, sur la même Rivière, sans compter plusieurs petits Villages de la plaine, huit ou dix mille personnes de tous les âges, qui ne respirent que le travail. Les plus experts connoissent, à la qualité du sable, s'il s'y trouve des Diamans. On entoure ces lieux, de pieux, de fascines & de terre, pour en tirer l'eau & les mettre tout-à-fait à sec. Le sable qu'on y trouve, sans le chercher jamais plus loin qu'à deux pieds de profondeur, est porté sur une grande place qu'on a préparée au bord de la Rivière, & qui est entourée, comme à Raolkonda, d'un petit mur, haut d'environ deux pieds. On y jette de l'eau, pour le purifier; & tout le reste de l'opération ressemble à celle des Mineurs de Golkonde.

Méthode qu'on employe.

Pointes naïves & leur forme.

C'est de cette Rivière que viennent toutes les belles pierres qu'on appelle *Pointes naïves*. Elles ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on nomme *Pierres de tonnerre*. Mais il est rare qu'on en trouve de grandes. Pendant plusieurs années, on avoit cessé de voir de ces pierres en Europe; ce qui faisoit croire que la Mine s'étoit appauvrie. Les guerres seules avoient interrompu le travail (*i*).

Après

(*b*) C'étoit le fameux Mirgimola. R. d. E.

(*i*) L'Auteur joint, au récit de ces deux Voyages, une règle qu'il appelle importante, & qu'il croit peu connue en Europe, pour connoître au juste le prix & la valeur d'un Diamant. Il ne parle point, dit-il, des Diamans au-dessous de trois carats, dont le prix est assez connu. Mais de ce point jusqu'à cent & au-delà, il faut premièrement savoir combien pese le Diamant, & voir ensuite s'il est parfait; c'est-à-dire, si c'est une pierre épaisse, bien quarrée, & qui ait tous ses coins, si elle est d'une belle eau, blanche & vive, sans points & sans glaces. Si c'est une pierre taillée à facettes, ce que d'ordinaire on appelle une rose, il faut prendre garde si la forme est bien ronde ou ovale, si la pierre est de belle étendue, & si elle n'est pas de ces pierres ramassées. Une pierre de cette nature, pesant un carat,

TAVERNIER. 1652.

Tavernier ne peut vendre ses perles à Golkonde.

APRÈS avoir visité les Mines de Golkonde, Tavernier n'ayant pas trouvé, dans le fils du Nabab, toute la protection que son père lui avoit fait espérer, parceque ce jeune Seigneur n'étoit occupé que de ses plaisirs, eut recours à l'amitié de De Lange, qui lui offrit de parler en sa faveur au premier Médecin du Roi. Ce Chef de la médecine & de la chirurgie du Royaume étoit du Conseil d'Etat, & jouissoit d'une grande distinction. Aussi-tôt qu'il fut informé des affaires de l'Auteur, il le fit prier de se rendre chez lui, & de lui faire voir ses perles. Il les admira beaucoup; & les ayant fait remettre dans leurs petits sacs, il pria Tavernier d'y appliquer son cachet, avec promesse de les montrer au Roi, qui prendroit la peine, après les avoir vûes, d'y mettre aussi le sien. C'étoit, lui dit-il, une sage méthode de ce Prince, pour éviter toute occasion de fraude. Mais tous ces soins produisirent peu d'effet. Les perles furent agréables au Roi, qui les rendit soigneusement cachetées. On s'empressa d'en demander le prix à Tavernier. Il le mit fort haut. Un Eunuque, qui se trouvoit près de lui, & qui écrivoit les demandes & les réponses, lui dit assez brusquement „ qu'il prenoit sans doute tous les Officiers de la Cour de Golkonde „ pour des gens sans jugement & sans connoissance, & qu'ils voyoient tous „ les jours mille choses précieuses qu'on présentoit au Roi. Tavernier „ reprocha, du même ton, à cet incivil Eunuque, d'entendre mieux le „ prix d'une jeune esclave que celui d'un joyau; & faisant resserrer ses per- „ les,

Réponse qu'il fait à un Eunuque.

vaut cent cinquante livres ou plus. Il est question de savoir combien vaut celle qui pese douze carats. Multipliez douze par douze; vous aurez cent quarante-quatre. Ensuite multipliez encore cent quarante-quatre par cent cinquante, qui est le prix de la pierre d'un carat, vous aurez vingt-&-un mille six cens livres. C'est le prix du Diamant de douze carats.

Mais ce n'est pas assez de savoir le prix des Diamans parfaits. Il faut savoir aussi le prix de ceux qui ne le sont pas; ce qui se fait par la même règle, en partant du prix de la pierre d'un carat. L'Auteur suppose un Diamant de quinze carats, qui n'est pas parfait, dont l'eau n'est pas bonne, & dont la pierre est de mauvaise forme, ou pleine de points & de glaces. Un tel Diamant, qui ne seroit que d'un carat, ne pourroit valoir que soixante livres, ou quatre-vingt, ou cent au plus, suivant le degré de sa beauté. Il faut multiplier le poids du Diamant de quinze carats par quinze; puis multiplier encore le produit, par la valeur de la pierre d'un carat; & le produit sera le prix du Diamant imparfait de quinze carats.

Sur le pied de cette règle, Tavernier donne le prix des deux plus grandes pierres taillées qui fussent connues de son tems; l'une dans l'Asie, qui appartenoit au Grand-Mogol; l'autre en Europe, qui étoit au Grand Duc de Toscane. Le Diamant du Grand-Mogol pese, dit-il, 279 carats, $\frac{9}{16}$. Il est parfait, de bonne eau, de bonne forme, & n'a qu'une petite glace, qui est dans l'arrête du tranchant d'en-bas du tour de la pierre. Sans cette petite glace, il faudroit mettre le premier carat à 160 livres: mais on ne le met, par cette raison, qu'à 150. Il revient par conséquent à la somme de 11723278 livres, 14 sous & 3 liards; c'est-à-dire, onze millions sept cens vingt-trois mille deux cens soixante-dix-huit livres, quatorze sous & trois liards. S'il ne pesoit que 279 carats juste, il ne vaudroit que 11676150 livres. Ainsi, les $\frac{9}{16}$ produisent 47128 livres, 14 sous & 3 liards. Le Diamant de Toscane pese 139 carats $\frac{1}{2}$. Il est net & de belle forme, taillé de tous les côtés à facettes. Mais comme l'eau tire un peu sur la couleur du citron, il ne faut mettre le premier carat qu'à 135 livres; & sur ce pied, le Diamant doit valoir 2608335, c'est-à-dire, deux millions six cens huit mille trois cens trente-cinq livres.

En langage de Mineurs, le Diamant se nomme *Iri*. En Turc, en Persan, & en Arabe, on l'appelle *Almas*. Dans toutes les langues de l'Europe, il n'a point d'autre nom que *Diamant*. Pag. 291 & précédentes.

TAVERNIER. 1652.

„ les, il se retira fort picqué". Dès le lendemain, il partit de Golkonde, avec un Jouaillier François, nommé *du Jardin*, qui l'avoit accompagné dans toutes ses courses, & qui étoit associé à son Commerce. Ils prirent le chemin de Surate. Le Roi, qui n'avoit appris leur départ que deux jours après, envoya cinq ou six Cavaliers sur leurs traces, pour les presser de revenir à la Cour. Mais ils étoient déja au cinquième jour de leur marche, & sur les terres du Grand-Mogol. Un de ces Cavaliers leur ayant expliqué l'ordre du Roi, & le desir qu'il avoit d'acheter leurs perles, Tavernier, qui craignoit de nouvelles difficultés, s'excusa sur ses affaires, & déclara nettement qu'elles ne lui permettoient pas de changer de résolution (*k*).

Il quitte Golkonde pour se rendre à Surate.

(*k*) Pag. 176 & précédentes. On ne suit pas l'Auteur à Surate. Sa route n'eut rien de remarquable, & ses observations sur le Commerce n'appartiennent point à cet article. Ses Voyages dans l'Isle de Ceylan & dans celle de Java, ne contiennent que des affaires personnelles, dont il n'y a rien à recueillir pour la connoissance des lieux & des usages.

Voyage de Nicolas de Graaf, sur le Gange.

DE GRAAF.

INTRODUCTION.

DE plusieurs courses, dont ce Voyageur Hollandois a publié différens Journaux (*a*), on a déja détaché ses observations sur Batavia, qui en font l'article le plus utile & le plus curieux (*b*). Son troisième Voyage ne mérite pas moins le rang qu'il va prendre dans ce Recueil. Mais tous les autres ne contiennent que des noms & des événemens mille fois répétés, avec si peu d'ordre, & dans un style si sec, qu'ils n'offrent pas plus d'agrément que d'utilité. Cependant le premier commence par un détail assez instructif sur la discipline des Vaisseaux Hollandois, qui peut servir ici d'Introduction.

Ordre qui s'observe dans les embarquemens & sur les Vaisseaux Hollandois.

AVANT le départ, on fait une revûe générale des équipages, & chacun reçoit d'avance deux mois de ses gages, quoiqu'ils ne commencent à courir que du jour où l'on a passé les *Balises* (*c*), c'est-à-dire, lorsqu'on a fait une lieue en Mer. De ce jour, la Compagnie est obligée de satisfaire à l'engagement, & de laisser aux engagés les deux mois de gages, soit que la navigation soit continuée ou qu'elle soit suspendue. Il arrive souvent qu'on est forcé de rentrer dans le Port & de s'y arrêter long-tems, par l'obstination des vents, qui ne cessent point d'être contraires, par l'arrivée de l'hyver, qui amène les glaces, ou par d'autres accidens. On congédie quelquefois une partie des équipages, pour éviter les fraix; mais les gages, qu'ils ont reçu pour deux mois, ne peuvent leur être ôtés.

DEUX ou trois jours après le départ, la Compagnie fait distribuer, par tête, cinq fromages de Hollande. Tout l'équipage d'un Vaisseau, à l'exception des Passagers & de ceux qui sont exempts du service, doit se rendre

(*a*) Imprimés à Amsterdam, chez Frederic *Bernard*, 1719, *in*-12.

(*b*) Dans la Description de Batavia, au Tome X. de ce Recueil.

(*c*) Ce sont des tonneaux qui flottent sur l'eau, pour marquer les sables à la sortie du Texel.

De Graaf. Introduction.

dre sur le tillac, pour être divisé en deux quartiers, qui se nommoient, du tems de de Graaf, le Quartier du *Prince*, & celui du *Comte Maurice*. On leur assigne leur département & leurs fonctions. Les noms, écrits en deux colonnes, sont affichés au mât d'artimon ou de poupe, avec l'ordre des emplois, le quartier de chacun, & l'heure de la garde, qui se nomme le *quart*. Le quartier du Prince a le premier quart. Le second appartient à celui du Comte. C'est le Prevôt du Vaisseau, qui appelle à cette fonction. Elle dure quatre heures. On appelle au quart, près du grand mât, & le châtiment est rigoureux pour ceux qui s'y présentent dans l'yvresse. Les sables sont d'une demie heure, & toûjours exposés à la vûe de l'équipage. Lorsque le premier est écoulé, on donne un coup de cloche; deux coups, après l'écoulement du second; & de suite en augmentant, jusqu'au huitiéme, qui achève les quatre heures. Alors, le second quartier vient relever l'autre.

Les Soldats qui vont aux Indes sont exempts du quart sur le grand mât. Au retour, ils y sont obligés comme les Matelots, s'ils ne se rachètent de cette fatigue en payant quinze ou vingt risdales. Lorsque les malades sont en grand nombre sur un bord, on distribue les plus sains, & le tour du quart revient plus souvent. La négligence, dans cette importante fonction, est punie de cent coups de corde. Celui qui manque de se rendre soir & matin à la prière, perd sa ration d'eau-de-vie ou de vin. La prière est suivie du chant d'un Pseaume; & la Compagnie fait présent, pour ce pieux exercice, à chaque personne de l'équipage, d'un livre de Pseaumes en langue Hollandoise (*d*).

Il est défendu, sous peine d'un châtiment exemplaire, de fumer la nuit; parceque dans l'obscurité le feu peut prendre aisément au branle d'un Matelot. Pendant le jour, on entretient, sur le tillac, autour d'un poteau, dix ou douze brasses de méche, dont les équipages se servent pour allumer leur pipe.

On fait, chaque jour, trois repas; le premier, après la prière du matin; & l'on y distribue, à chaque Matelot, une petite mesure d'eau-de-vie, de la grandeur d'un verre commun. Le Samedi, chacun reçoit cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile d'olive, deux petites mesures de vinaigre, & demie livre de beurre. C'est l'unique provision qu'on accorde d'un Samedi à l'autre: mais, dans cet espace, on donne, à trois repas, de la viande & du lard. Cette viande, qui le plus souvent est fort salée, n'est pas une nourriture délicate, & diminue d'un tiers en cuisant. Pendant qu'on est sur les Côtes de Hollande, on boit de la biére; ou plutôt, on en boit aussi long-tems qu'elle dure. Ensuite, on reçoit, chaque jour, un pot d'eau, qui suffit ordinairement pour un homme. Mais lorsqu'on approche des Indes, ou lorsqu'on est commandé pour quelque Etablissement éloigné, cette portion diminue par degrés; & souvent l'eau devient si rare & si nécessaire, qu'un Matelot perdroit plus volontiers cent florins que sa ration (*e*).

LA

(*d*) *Ibid.* pag. 4.

(*e*) Pag. 5.

La Justice des Hollandois est d'une extrême rigueur en Mer. Comme le couteau est l'arme favorite de cette Nation, un Matelot, qui s'en est servi contr'un autre, est condamné à tenir la main contre le mât, auquel on l'attache en le perçant d'un couteau dans la chair des doigts; ou meme dans la paume, si le crime est considérable. Ensuite, on lui laisse le soin d'arracher lui-même sa main du mât. Celui qui frappe un Officier reçoit trois fois la calle, si l'on est en Mer, & perd la main, si le crime s'est commis à Terre. La calle expose beaucoup la vie d'un criminel, lorsqu'il touche de la tête à la quille du Vaisseau, ou lorsqu'il rencontre quelque ferrement. On attache quelques pierres pesantes à ses pieds. On lui lie au bras une éponge imbibée d'huile, qui sert à conserver sa respiration. Comme on sait à combien de pieds le Vaisseau nâge, on le plonge, trois fois de suite, un peu au-delà de cette profondeur; &, par le jeu des cordes, on le fait remonter autant de fois de l'autre côté (*f*).

Le jeu est sévèrement défendu, à la réserve de celui des dames, qu'on permet pendant le jour: mais il n'y a point d'indulgence pour les dez & les cartes. En faisant voile aux Indes, on exerce régulièrement les Soldats au maniment des armes. Les Flottes Hollandoises partent trois fois dans le cours de l'année, & c'est vers le tems de leur départ que se font les enrollemens. Un Soldat, qui arrive à Batavia, est libre de renoncer à son premier engagement, pour en former un nouveau, qui consiste à servir dix ans dans les autres Colonies Hollandoises. Mais cette condition est peu différente de l'autre; car celui qui l'embrasse n'a pas la liberté d'exercer le Commerce, ni de choisir le lieu qui convient à son inclination. Il est envoyé aux Moluques, ou dans quelque Fort, dont l'air n'est pas plus sain: & s'il en sort sans congé, le moindre châtiment qui le menace, est la perte de son bien. L'engagement au service de la Compagnie dure cinq ans. Ceux qui sont obligés de servir en Mer ont plus de peine & moins de considération; mais ils y trouvent d'ailleurs plus d'avantage. Il arrive rarement qu'on s'élève à quelque poste (*g*), sans un talent extraordinaire, tel que d'écrire parfaitement, ou d'exceller dans quelque partie du Commerce, ou de s'être fait des Amis puissans. Ces difficultés doivent peu surprendre, s'il est vrai, comme de Graaf le fait observer, qu'il se présente aux Hollandois, pour les Indes, trois fois plus de Soldats qu'ils n'en ont besoin, & qu'ils se réduisent souvent au choix de ceux qui apportent les meilleures recommandations. Avec quelques bonnes qualités qu'on entre à leur service, on n'a point d'autre parti à se promettre que celui de Soldat, à quatre risdales par mois & la nourriture, qui est également mauvaise à bord & dans les garnisons. Elle consiste en trente livres de riz crud, qui tiennent lieu de pain de munition, avec douze sous & demi en argent. La moitié des gages est payée deux fois l'année, non en espèces courantes, mais en hardes ou en marchandises, qu'on passe assez haut. L'autre moitié court, & ne se paye qu'à la fin du service, c'est-à-dire, après le retour en Hollande

(*f*) *Ibidem.*

(*g*) Celà s'entend, suivant l'Auteur, au départ de la Hollande; car aux Indes il arrive assez souvent qu'on y voit des gens passer des plus bas emplois à des charges très considérables. R. d. E.

De Graaf. Introduction.

de (*b*). Les Forts, où la Compagnie entretient des Troupes, sont si mal sains, à l'exception de la Côte de Coromandel, Batavia, & quelques autres lieux, que l'ennui d'un si triste séjour, joint au chagrin de se voir négligés, jette quelquefois les meilleurs Sujets dans un affreux desespoir.

De Graaf ne représente tous ces maux que pour les plaindre; car la qualité de Chirurgien est un mérite si recherché sur les Vaisseaux & dans tous les Etablissemens des Indes, qu'en attirant des caresses & des distinctions, elle conduit souvent à la fortune ceux qui joignent un peu de conduite à beaucoup d'habileté. L'Auteur fait souvent remarquer qu'il jouissoit heureusement de ces deux avantages. Il s'engagea, pour la troisième fois, au service de la Compagnie de Hollande en 1668, sur *le Jeune Prince*, Vaisseau qui appartenoit à la Chambre de Hoorn, & qui partit du Texel le 14 de Décembre. Sa navigation, jusqu'à Batavia, n'eut rien de plus remarquable que la mort de son fils, que tous ses soins ne purent guérir d'une fièvre chaude, & qui ne reçut pas d'autre sépulture que celle qui est en usage sur Mer; spectacle assez triste pour un Père, quoiqu'avec un peu de réflexion il doive lui paroître égal, que son fils serve de pâture aux vers ou aux poissons (*i*).

1668. Départ de l'Auteur, & son arrivée à Batavia.

En arrivant à Batavia, il fut témoin d'une cérémonie, qui fait honneur au bon ordre que la Compagnie entretient dans ses Etablissemens. Toute la Bourgeoisie de Batavia, les Officiers & les Troupes, les Capitaines, Pilotes, Ecrivains, Consolateurs & Chirurgiens des Vaisseaux qui étoient à la Rade, enfin tous les Européens de la Colonie Hollandoise, passèrent en revûe sur l'esplanade du Château, devant le Général & les Conseillers des Indes. De Graaf n'ajoûte point à quoi montoit ce dénombrement. Il fut bientôt nommé entre ceux qui devoient faire le Voyage de Bengale. Dans cette route, il visita quelques Ports Hollandois de l'Isle de Ceylan, & le Fort de *Paliacate*, sur la Côte de Coromandel, d'où s'étant rendu près d'*Isle de Gale* (*k*), à l'embouchure du Gange, & remontant ce fameux Fleuve, quoique le courant y soit très-rapide, il mouilla heureusement, le 9 d'Octobre, devant le Comptoir Hollandois d'*Ougly* (*l*).

1669. Revûe générale à Batavia. L'Auteur passe au Bengale.

Pendant quelques mois qu'il y employa dans l'exercice de sa profession, un accès de zèle pour le Mahométisme porta le Grand-Mogol à faire publier, dans toute cette Contrée, des ordres sévères contre l'idolatrie. Les Pagodes furent murées. On diminua les taxes des Mahométans, & celles des Payens furent augmentées. En même-tems ce Prince envoya de grosses aumônes à la Mecque, & dépêcha d'autres ordres pour abolir tous les lieux publics de débauche. Mais de Graaf observe que menant lui-même une vie fort déréglée dans son Palais, son exemple eut plus de force pour soûtenir le règne du vice, que ses Edits pour établir celui de la vertu.

Accès de piété du Grand-Mogol.

Les environs d'Ougly offrent un Pays fort agréable, qui peut être comparé aux meilleurs Cantons de l'Asie, pour la fertilité. De Graaf en partit le

Comptoir d'Ougly, d'où de Graaf se rend à Cassambasar.

(*b*) Premier Voyage de de Graaf, pag. 7 & précédentes.

(*i*) Troisième Voyage, pag. 40.

(*k*) C'est *Ilha da Galinha*, ou l'*Isle de la Poule*. R. d. E.

(*l*) Pag. 43 & précédentes.

le 9 de Juin, par l'ordre du Directeur, pour se rendre au Comptoir de *Cassambasar* (m). En remontant le Gange, il passa devant plusieurs Bourgs, tels que *Nata*, *Trippina*, *Amboa*, *Nedia*, *Lallamatti* & *Sedebat*. Le 14, étant arrivé à Cassambasar, il fut obligé, par un nouvel ordre, de remonter jusqu'à *Patna*, pour travailler à la guérison du Directeur Jacob *Sanderus*, qui étoit depuis long-tems accablé de maladies. Mais, comme ses talens ne se bornoient point à la Chirurgie, on le chargea de lever les plans des Châteaux, des Villes & des Palais les plus considérables qui se présenteroient sur sa route. Le Directeur de Cassambasar, pour favoriser cette entreprise en le traitant avec distinction, lui fit équiper une Barque légère, dans laquelle on dressa, pour son logement, une tente fort commode. On lui donna douze Rameurs, deux Valets, un Cuisinier, un Interpréte; & pour Ecrivain, un jeune homme de dix-huit ans, nommé Corneille *Van Oosterhoff*, qui devoit demeurer à Patna (n).

De Graaf. 1669.

Commission qu'il reçoit sur le Gange.

Ces préparatifs retardèrent son départ jusqu'au 17 de Septembre. Les premiers jours de sa navigation ne lui offrirent que de méchans Villages. Mais ses yeux furent plus satisfaits en arrivant à *Moxedabat* (o), Ville assez grande, que le Commerce a fort embellie. Elle est sans murailles; mais on y voit une belle place, qui sert de Marché, avec des arcades soûtenues par des colomnes. La maison du Gouverneur est distinguée par la beauté de ses édifices, & par un jardin fort agréable, au bord du petit Gange, qui est une branche du grand. Moxedabat est d'ailleurs une Ville bien peuplée, dont les Habitans font un grand Commerce de soye & de toutes sortes d'étoffes (p).

Ville de Moxedabat.

Les bords du Gange continuèrent d'offrir, à de Graaf, quelques Bourgs & plusieurs Villages, jusqu'à *Ragi-Mohol* (q), Ville également considérable par sa grandeur & par l'abondance de ses marchandises. En descendant sur la rive, il fut conduit à la Cour de *Kappado Moselem*, qui avoit toûjours marqué beaucoup d'affection pour les Hollandois, & qui ne fit pas difficulté de lui accorder la permission qu'il demanda de dessiner la Ville, & le Palais du Prince *Cha-Sousa*.

Ragi-Mohol & ses fortifications s'étendent sur le bord du Gange (r), qui est fort large dans ce lieu, & qui se partageant en plusieurs bras, forme autant de petites Rivières. La Ville a plusieurs Edifices remarquables, tels que des Mosquées pour les Mahométans, des Pagodes pour les Idolâtres, un grand Marché fort bien bâti; & du côté du Gange, un beau Palais avec un corps de logis pour les femmes. A l'extrémité de la Ville, vers la montagne, on voit les mazures de l'ancien Château, & les débris de

Description de Ragi-Mohol.

(m) Ou *Cassimabasar*. Mr. Prevost écrit toûjours *Cassambar*. R. d. E.

(n) De Graaf, pag. 46.

(o) Ou *Moxudabath*. R. d. E.

(p) *Ibidem*.

(q) Les meilleures Relations Hollandoises nomment cette Ville *Ragiamahol*. R. d. E.

(r) L'Auteur ne marque pas sur quelle rive (1). On doit regréter aussi que dans un Voyage si intéressant il n'ait pas observé les distances (2).

(1) C'est sur la rive occidentale. R. d. E.

(2) On y peut suppléer au moyen de la Carte particulière que nous avons fait graver pour le Bengale. R. d. E.

De Graaf. 1669.

De Graaf dessine le Palais de Cha-Sousa, frère du Grand-Mogol.

de l'ancienne Ville. C'est à Ragi-Mohol qu'on rafine l'argent de Bengale, & qu'on frappe les roupies. Les Hollandois ont obtenu la liberté d'y établir un Comptoir, mais peu considérable, derrière lequel sont situés le Palais & les Jardins du Prince *Cha-Sousa*, frère d'Aureng-Zeb, qui occupoit alors le Trône de l'Indoustan; & plusieurs autres Edifices dont la plûpart ont été ruinés par les guerres. De Graaf dessina le Palais du Prince dans toute son étendue, c'est-à-dire, avec ses Bâtimens & ses Jardins. On en donne la figure d'après lui (*s*).

Jardins du même Palais.

La forme générale du Jardin est presqu'un quarré parfait. Deux des côtés donnent sur la Rivière, & les autres sur la Campagne. La longueur de chaque côté est d'environ cinq cens pas. Tout l'espace est entouré d'un grand mur, orné de plusieurs petites tours, d'une architecture agréable. Il est divisé en cinq grandes parties, par des murailles fort hautes & fort épaisses. Chaque partie a ses Bâtimens, qui renferment diverses chambres, avec des voutes & des arcades d'un assez beau travail, les unes peintes & dorées, les autres chargées de sculpture, toutes soûtenues par de grosses colomnes rondes ou octogones, dont les unes sont de bois, & les autres de pierre ou de cuivre. Chaque Jardin particulier a ses fontaines, où l'eau coule par divers tuyaux, qui se croisent avec beaucoup d'art. Elles sont de marbre & d'albâtre, ou de pierre bleue & blanche, & la plûpart ornées de figures d'animaux en marbre ou en bronze. En un mot, ce Jardin est une des merveilles du Pays, & seroit admiré dans tout autre lieu (*t*).

Pointe de Borregangel.

Après avoir employé huit jours à visiter la Ville & le Palais, de Graaf rentra dans sa Barque, qui le conduisit à la Pointe de *Borregangel*, ainsi nommée, parce qu'elle est la première Pointe d'une montagne qui s'avance dans le grand Gange. Elle est couverte d'arbres, au-dessous desquels on trouve un petit Village, avec un Caravanseras pour les Voyageurs.

Gingiparsaat.

Au-dessus de Borregangel, l'Auteur passa devant plusieurs Villages, entre lesquels on lui fit distinguer *Gingiparsaat*, renommé par la multitude de ses Forgerons & de ses Charpentiers. On y construit plusieurs sortes de Bâ-

(*s*) On place ici l'explication des renvois, qui chargeroient trop la figure.

A. Bâtiment au mur de derrière, où sont les pompes & le réservoir, d'où l'eau coule pour les jets d'eau.

B. Tour octogone, sur laquelle le Prince monte lorsqu'il fait combattre les éléphans.

C. Bain à trois tours, qui ne sert qu'à l'usage du Prince.

D. Grandes salles avec leurs fontaines, joignant le mur du milieu.

E. Salle du *Sallam*, c'est-à-dire, grande pièce où le Prince donne audience le matin.

F. Appartement des femmes, qui est du côté de la Ville & du Comptoir Hollandois.

G. Grands espaces plantés d'arbres, & ornés de cabinets répandus dans les intervalles.

H. Grand vivier, où l'on descend par quatre degrés de pierre.

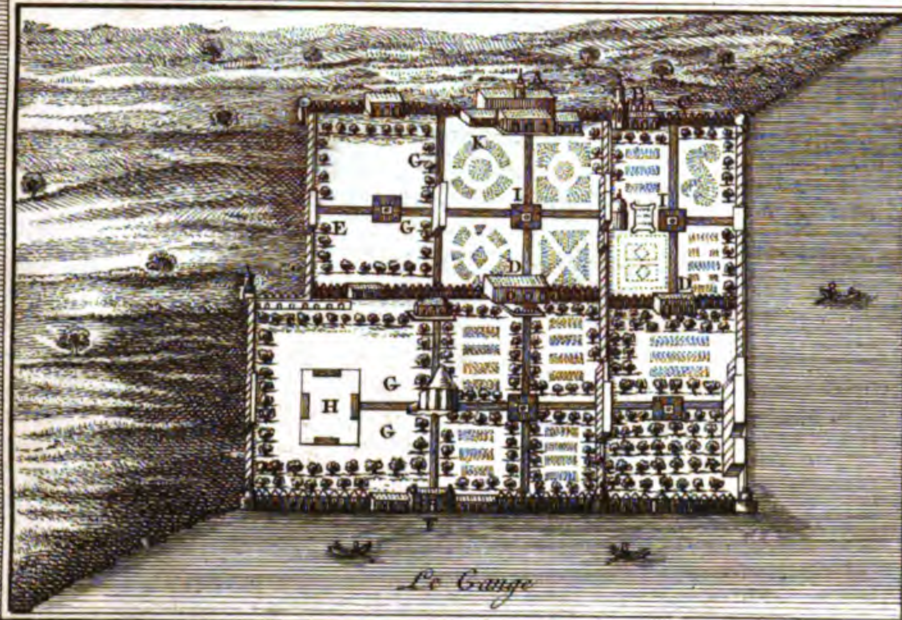
I. Réservoirs d'où partent des tuyaux qui se croisent, & portent l'eau dans toutes les parties du Jardin.

K. Jardin du milieu, qui est plus haut de dix pieds que les autres, vouté par-dessous, & plein de tuyaux.

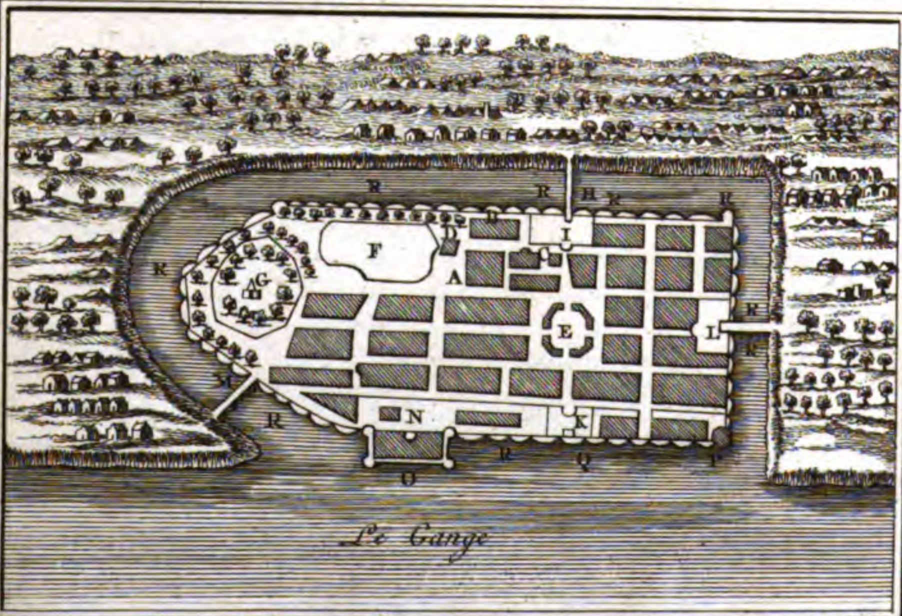
Nota. Aucun de ces renvois n'a été marqué sur la figure de l'Edition de Paris; Dans l'Original la lettre P est mise pour la lettre F; mais c'est une faute visible du Graveur, que nous avons eû soin de corriger. R. d. E.

(*t*) *Ibidem*. pag. 49.

PALAIS et JARDINS de CHA-SOUSA PRINCE de RAGI MOHOL.



PALEIS en TUYNEN van CHA-SOUSA PRINS van RAGI MOHOL.



PLAN de la VILLE de MONGHER.

GRONDTEKENING der STAD MONGHEER.

De Graaf. 1669.

Bâtimens pour la navigation. Il eut ensuite la vûe de diverses Places, telles que *Rampour*, *Thiena*, *Jagarnatpour*, *Siabatpour*, *Katjoka*, & *Goëiassi*, après lesquelles il arriva devant la seconde Pointe, qui se nomme *Panthi*, & qui s'allonge, comme la première, jusqu'au bord du Gange. On découvre, sur la Pointe de Panthi & sur le haut de la montagne, un tombeau Mahométan, entouré d'un mur, & un petit Village accompagné de quelques Jardins. Au pied, sur le bord même de la Rivière, on voit un grand tamarin, qu'on a pris soin d'environner d'un ouvrage de maçonnerie, & qui a de loin l'apparence d'un bastion. L'autre côté du Gange offre un Village nommé *Laigola*, & les ruines d'un ancien Jardin.

Pointe de Panthi.

En continuant de remonter, de Graaf vit encore, sur les deux rives, quelques Bourgs & quelques Villages, jusqu'à *Patrigatti*, qui est la troisième Pointe de la montagne. Cette Pointe n'est qu'un roc escarpé, qui descend du sommet de la montagne jusques dans la Rivière. Sur le bas, on a trouvé l'art de bâtir une Mosquée, qui est environnée d'une muraille blanche. A peu de distance, on voit quelques arbres, au-dessous desquels les Idolâtres ont construit une Pagode, qui sert de retraite à quelques Fakkirs. De Graaf ne put résister à la curiosité de visiter plusieurs rochers de différentes grandeurs, sur lesquels il fut surpris de voir diverses figures, & des caractères qu'il lui fut impossible de lire. Il observa, dans la montagne, quantité de cavernes, ou de souterrains, qui la traversent. Quelques-unes étoient habitées par des Fakkirs. Il en vit un qui demeuroit seul, dans un de ces antres, où il prioit dévotement, en offrant quelques fleurs qu'il arrosoit d'eau & murmurant quelques paroles. Tous les efforts de de Graaf & de ses gens ne purent troubler sa prière, ni lui faire rompre le silence dont il faisoit peut-être un point de sa religion (v).

Pointe de Patrigatti.

Antres des Fakkirs.

Plus loin, mais avec aussi peu d'attention à marquer les distances, l'Auteur parvint à la quatrième Pointe, qui se nomme *Jangira*, ou *Gehanguir*, & qui a beaucoup de ressemblance avec les précédentes. Elle a vers le bas, quelques Habitations, avec des Jardins; & presqu'au sommet une Mosquée. De l'autre côté, on apperçoit quelques pauvres cabanes. Mais ce que cette Pointe a de plus remarquable, c'est un grand rocher, éloigné du rivage d'environ quatre cens pas, qui forme un demi cercle, de six cens pas de diamétre par le bas, & de deux mille par le haut. Du côté qui regarde la Rivière, il est tout-à-fait escarpé, & véritablement inaccessible; mais en dedans, au contraire, il est assez uni. L'Auteur le compare à la montagne de Gibraltar, qu'il avoit vûe dans sa jeunesse. Sur ce rocher, on voit à soixante pas de hauteur, une Pagode entourée d'un mur, à laquelle on monte par quelques degrés. Le sommet contient quelques habitations de Pélerins. Entre la Pointe de Jangira & le rocher, passe un ruisseau dont le cours est si rapide, sur-tout lorsqu'il est enflé par les pluyes, qu'on ne le traverse pas sans danger. De ce lieu, de Graaf prit plaisir à faire le chemin à pied jusqu'à *Gorgate*. C'est une promenade agréable. Il visita les ruines d'un ancien Palais de Gehanguir, bisayeul (x) d'Aureng-Zeb, dont la qua-

Quatrième Pointe du Gange.

Gorgate, ancien Palais de Gehanguir.

(v) *Ibidem*. pag. 50.

(x) L'Auteur se trompe. Gehanguir n'étoit que l'ayeul d'Aureng-Zeb. R. d. E.

De Graaf. 1669.

quatrième Pointe du Gange a tiré son nom. Cet édifice, quoiqu'à demi détruit par les guerres civiles, conserve encore dans ses murs, dans ses arcades & ses colomnes, un reste de grandeur qui excite de l'admiration. Gorgate est un assez grand Village, à deux lieues de Jangira. On y passe un pont de pierre de huit arches, défendu aux deux bouts par une tour octogone. Ce pont, qui n'a pas moins de trois cens pas de long, passe pour l'ouvrage du fameux Tamerlan, & porte en effet de grandes marques d'antiquité. De Graaf étant retourné à sa Barque, passa devant les Villages de *Katta*, *Golla*, *Killonpar*, *Haalpour*, *Manci*, *Hernimora*, & découvrit ensuite une grande Ville, qui se nomme *Mongher*.

De Graaf arrive à Mongher & veut observer cette Ville.

En approchant de cette Place, la beauté de ses murs qui sont de pierre blanche, ses Châteaux, ses Mosquées, & les autres Edifices qu'on apperçoit de la Rivière, lui en firent prendre une si haute idée, qu'il entreprit de la visiter. Il descendit avec l'Écrivain, son Compagnon; & ses deux Valets, pour faire le tour des fossés. Mongher a presque la forme d'un arc, dont le Gange paroît la corde. De Graaf compta ses pas, en faisant le tour de la Ville, depuis une pointe de l'arc jusqu'à l'autre. Il en trouva douze mille cinq cens. La fidélité qu'il devoit aux ordres du Directeur de Cassambasar lui fit écrire cette observation sur un papier. Il y joignit le nombre des portes & des petites tours, qu'il avoit comptées avec le même soin, leur distance entr'elles, & tout ce qui lui avoit paru mériter de l'attention. Mais quelque précaution qu'il eût observée, il n'avoit pu se dérober à la vûe des Gardes d'une grande porte qui regarde les terres. Ils le suivirent. Ils l'arrêtèrent. Sa Barque, qui étoit à quelque distance de la Ville, fut arrêtée aussi par quelques Soldats.

Il est arrêté & conduit au Gouverneur.

Il fut mené au Gouverneur, dont le Palais n'étoit pas éloigné de la même porte, & donnoit sur une pièce d'eau assez spacieuse, proche de la grande Mosquée. Cet Edifice avoit quinze tours. Le Gouverneur nommé *Mirsa-Mahomet*, More de haute taille & d'un air imposant, étoit au milieu de ses Conseillers, vêtu magnifiquement, assis sous un fort beau dais & sur des tapis très-riches. Il avoit près de lui deux boëtes, l'une pour le tabac, & l'autre pour le bétel. Après avoir regardé les deux Hollandois d'un air sévère, il leur ordonna de s'asseoir au-delà des tapis. Il continua de les regarder assez long-tems. Enfin il leur demanda d'un ton fort rude, de quelle Nation ils étoient, d'où ils venoient, & dans quelle vûe ils s'étoient approchés de la Ville. Ils répondirent qu'ils étoient Hollandois; que leurs Maîtres les envoyoient à Patna, & qu'ils avoient quitté leur Barque pour acheter quelques provisions dans Mongher. „ Mais pourquoi „ vous a-t'on vûs faire le tour de nos murs, reprit le fier Indien, & porter si soigneusement les yeux sur nos bastions & sur nos portes? Quel „ est votre dessein? Qu'avez-vous écrit sur un papier?" En même-tems, il leur donna ordre de lui remettre ce qu'ils avoient écrit. Mais, avec autant d'adresse que de prudence, de Graaf cacha dans son sein le papier qui contenoit ses remarques, & présenta au Gouverneur un écrit dont il n'avoit rien à redouter. On ne laissa pas de le fouiller, & de tirer de ses poches, un compas & un quart de cercle. Cependant, après avoir considéré fort attentivément ces deux pièces, ils les lui rendirent, sans comprendre

Comment il est interrogé.

prendre ce que c'étoit, ni quel pouvoit être leur usage. Alors, il leur demanda la permission de retourner à sa Barque, & de continuer son Voyage à Patna. Mais on lui répondit qu'il falloit passer la nuit à Mongher, & qu'ils la passeroient en lieu de sûreté, eux & leur Barque. La fin du jour ayant fait séparer le Conseil, ils furent jettés tous deux dans une prison fort puante, où ils n'eurent pas d'autre lumière que celle d'une lampe. Ils s'y trouvèrent confondus avec des voleurs & des assassins, qui attendoient le châtiment de leurs crimes (y).

De Graaf. 1669.

Il est confondu avec des brigands dans une affreuse prison.

Le lendemain, vers midi, quelques Soldats vinrent les prendre, & les conduisirent au Conseil. Le Gouverneur leur demanda quel Pays étoit la Hollande? qui la gouvernoit? quelle étoit leur Religion? & s'ils croyoient au Prophète Mahomet? Ils répondirent, par leur Interpréte, que la Hollande étoit un Pays riche & puissant, rempli de grandes Villes & de beaux Villages, où le Commerce florissoit, & d'où l'on envoyoit sans cesse un grand nombre de Vaisseaux dans toutes les parties du Monde; qu'on y vivoit sous le Gouvernement des Etats, & qu'on y croyoit à Jesus-Christ, fils de Dieu, & Rédempteur des hommes. „ Vous ne croyez donc pas au „ Prophète Mahomet, reprit ardemment le Gouverneur? Je m'en étois „ défié. Vous êtes donc pires que ces chiens "; en montrant ses Gardes, qui étoient des Idolâtres du Pays. Après quelques autres discours, de Graaf revint à le supplier de leur rendre la liberté de partir dans leur Barque, parceque les affaires qui l'appelloient à Patna étoient pressantes, & parceque le jeune homme, qui l'accompagnoit, se trouvoit fort mal du misérable cachot où il avoit passé la nuit. On lui répondit que s'ils y mouroient l'un & l'autre, on prendroit soin de les jetter dans le Gange, pour les faire retourner au Bengale, d'où ils se disoient venus; mais qu'ils ne partiroient point avant qu'on eût écrit au Mogol, & qu'on eût reçu ses ordres. Aussitôt, ils furent enfermés dans une autre prison, vis-à-vis de la première, fort près du cimetière de la Mosquée. C'étoit une Chapelle quarrée, qui n'avoit guères plus de quatre pas d'étendue. L'épaisseur des murs étoit de trois pieds, & l'entrée en avoit deux de large. Deux trous, défendus par des barreaux, servoient de fenêtres; & le toît, qui étoit rond, avoit la forme d'une cloche. Ce petit Edifice étoit environné de tombeaux. Les deux Hollandois y furent gardés nuit & jour par quelques Soldats, armés d'arcs, d'épées & de boucliers. Leurs Valets eurent néanmoins la permission de les visiter, & celle de leur acheter tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Une infinité d'Habitans venoient les observer, par les deux trous qui leur servoient à respirer l'air. Quelques-uns leur témoignoient de la compassion. D'autres les traitoient de chiens, d'espions, & de traîtres qui menaçoient la sûreté du Pays. De Graaf eut d'abord la liberté d'écrire à Ragi-Mohol, à Cassambasar & à Patna; mais ensuite, cette faveur fut supprimée.

Seconde interrogation.

Sa prison est changée.

Quelques jours après, on le fit reparoître au Conseil, sans être accompagné de l'Ecrivain, qui étoit fort mal, & que sa jeunesse faisoit d'ailleurs excuser. Toutes les accusations tomboient sur de Graaf, parcequ'on l'a-

Troisième interrogation.

(y) *Ibid.* pag. 53.

De Graaf. 1669.

l'avoit vû fort attentif à considérer la Ville, & qu'il avoit écrit ses observations. On lui demanda „ d'où lui étoit venu la hardiesse de venir à Mongher, d'en faire le tour & d'observer les murs? s'il ne savoit pas que c'étoit une Ville frontière, sur laquelle il n'étoit pas permis à des Etrangers „ de jetter les yeux? que c'étoit l'ordre du Mogol; que par conséquent ils „ étoient tombés dans sa disgrace, & devenus dignes d'un châtiment si rigoureux; que pour le même crime, un Nabab avoit fait attacher depuis „ peu un *Timidear* sur une planche & l'avoit fait scier par le milieu du „ corps". Il ajouta: „ Vous vous dites Hollandois; nous ne connoissons „ point vôtre Nation. Vous êtes de rusés Portugais, des coquins, que le „ Rebelle Sevagi employe pour nous observer, dans le dessein de venir surprendre la Ville (z)". En vain de Graaf prit le Ciel à témoin de ses intentions. On le menaça du gibet, ou de l'attacher au tronc d'un arbre, & de le tuer à coups de flèches. Il fut reconduit à sa prison, où la rigueur de ses Gardes & les outrages de la Populace ne firent que redoubler. Cependant il ne pouvoit croire qu'on attentât à sa vie, sans avoir reçu des éclaircissemens sur son Voyage, & des ordres du Grand-Mogol. L'Ecrivain se croyoit menacé de la mort, & cette crainte l'affoiblissoit encore plus que sa maladie. De Graaf l'exhortoit à la constance & le soûtenoit par ses raisonnemens (a).

Dans l'excès de leurs peines, ils reçurent beaucoup de consolation d'une lettre, qui leur fut remise par leurs Valets. Elle étoit de Jacob *Verburg*, Directeur d'Ougly. Il leur marquoit qu'on avoit appris, au Comptoir, la nouvelle de leur infortune; qu'ils ne devoient pas manquer de courage; qu'on avoit écrit, en leur faveur, au Nabab de Patna; & qu'on étoit résolu de ne rien épargner pour leur délivrance. Une autre lettre qu'ils reçurent, le jour suivant, du Directeur de Soëpra, leur faisoit les mêmes promesses. Quatre jours après, le Gouverneur de Mongher reçut lui-même un ordre du grand Nabab de Patna, qui le pressoit de lui envoyer les deux Hollandois qu'il retenoit dans ses prisons. Ils se crurent libres. Cependant le Gouverneur différa d'obéir, sous prétexte qu'ayant écrit à la Cour d'Agra, il devoit attendre la réponse du Mogol. Mais il n'eut pas la hardiesse de les maltraiter plus long-tems. Il leur laissa même la liberté de se promener dans la Ville, sans autre condition que d'être accompagnés de quelques Soldats, & de revenir coucher le soir dans leur prison. Un de leurs Valets ayant publié que de Graaf étoit un Chirurgien fort habile, cette qualité, qui est fort estimée des Indiens, lui attira bien-tôt plus de considération qu'il n'avoit essuyé d'insultes. Le Gouverneur même se hâta de le faire appeller, & lui fit des excuses de sa rigueur. „ Quoi? vous êtes Chirur-„ gien? lui dit-il. Eh! pourquoi ne m'en avertissiez-vous pas?" Il le supplia de voir son Neveu, qui étoit incommodé depuis long-tems de la poitrine. Il lui promit de grandes récompenses. De Graaf saisit l'occasion de se faire respecter. Sans refuser ses conseils, il répondit qu'il n'avoit avec lui, ni ses instrumens, ni ses remèdes; & voyant en effet le Malade, il

La qualité de Chirurgien fait respecter l'Auteur.

Comment il est vangé du Gouverneur.

(z) Pag. 56. Voyez l'Histoire de Sevagi, dans la Relation de l'Estra, au Tom. XI.
(a) *Ibid.* pag. 57.

il déclara que ſa langueur venoit d'un ulcère au poumon, mal incurable, pour lequel l'Oncle & le Neveu devoient prendre patience, comme il la prenoit lui-même à l'égard de ſa priſon. Quelques ſecours heureux, qu'il diſtribua dans la Ville, achevèrent d'autant mieux ſa vengeance, que deux jours après, un ſecond Courier du Nabab apporta, au Gouverneur, l'ordre de faire partir ſur le champ ſes deux Priſonniers; ſans quoi il étoit menacé d'être conduit lui-même à Patna, pour y être puni comme un Rebelle. Il ne lui reſta que le parti de la ſoumiſſion, qui parut couter beaucoup à ſa fierté.

Deſcription de Mongher.

PENDANT quelques jours, que de Graaf avoit employés à ſe promener dans la Ville, il avoit ajouté de nouvelles obſervations à celles qui avoient cauſé ſa diſgrace. Il répéte que cette Place eſt d'une beauté ſingulière. Le Gange baigne d'une côté le pied de ſes murs. Du côté de la campagne, elle eſt preſque ronde. Ses foſſés ſont larges & profonds, mais ſecs dans tous les tems où la Rivière n'eſt pas fort haute. Elle a quatre Portes, dont celle qui regarde l'Orient eſt la principale. On y entre par deux ponts-levis, après leſquels on paſſe un guichet, qui eſt ſuivi d'un grand eſpace quarré & ceint de murs, d'où l'on ſort par une autre Porte. Les deux côtés de cette Porte offrent deux grandes figures de pierre, qui repréſentent deux éléphans, chacun monté d'un homme armé. Les Portes du Sud & de l'Oueſt reſſemblent beaucoup à la première: mais celle du Nord eſt moins grande & moins ornée. Près de cette Porte, on voit, ſur une petite élévation, quelques arbres, une Pagode, & divers tombeaux, d'où la vûe donne ſur un grand vivier. Le centre de la Ville, dans l'endroit où pluſieurs rues ſe croiſent, eſt occupé par un très-beau *Kettera* (b), de forme octogone, environné de pluſieurs belles maiſons qui ont de petites tours. Toutes les rues de la Ville vont d'une Porte à l'autre, & ſe croiſent au Kettera. Le côté de la Rivière préſente un beau Château, avec le Palais du vieux Roi, le logement de ſes femmes, & pluſieurs autres Bâtimens d'une magnifique apparence. Devant la Porte Orientale, c'eſt-à-dire, au-dehors, on a formé un grand Marché, où l'on vend ſans ceſſe toutes ſortes de viandes, de volaille, de poiſſon, & de fruits. C'eſt auſſi le poſte de la grande Garde. Cette Ville ayant été fort mal traitée dans les guerres de 1657 & 1658, on s'occupoit encore à relever ſes Bâtimens. Les Magiſtrats & les principaux Habitans font profeſſion du Mahométiſme. Tout le reſte eſt livré à l'Idolatrie. La garniſon étoit compoſée de cinq cens hommes de pied, & de mille chevaux. Quoiqu'on parle, à Mongher, une langue propre au Pays, que de Graaf nomme le *Haut More*, on y employe les caractères Perſans pour l'écriture. La plûpart des Habitans n'ont pas d'autre occupation que le Commerce. Hors de la Ville, & ſur le bord meme des foſſés, on voit un grand nombre d'Edifices, qui ſervent de demeu-

(b) L'Auteur n'explique point ce que c'eſt qu'un *Kettera*; mais il paroit ailleurs que c'eſt la Bourſe des Marchands (1).

(1) On ne trouve point ce nom dans Valentyn, mais bien celui de *Caravanſeras*, qui eſt un Corps de Bâtimens vuides, affectés aux Caravanes pour y prendre leur gîte. R. d. E.

De Graaf. 1669.

meure & d'atteliers à quantité d'Ouvriers & d'Artiſtes. On y fabrique toutes ſortes d'ouvrages & de marchandiſes. C'eſt une eſpèce de Fauxbourg, ſans aucune apparence de régularité (*c*).

Route de de Graaf depuis Mongher juſqu'à Patna.

De Graaf reçut, dans ſa Barque, ſix Soldats qui devoient lui ſervir d'eſcorte juſqu'à Patna: mais la crainte d'être punis, par le Nabab, de la mauvaiſe conduite de leur Gouverneur, en fit déſerter quatre avant la fin du Voyage. Le troiſième jour de leur navigation, les deux Hollandois rencontrèrent une petite Flotte, qui portoit les équipages & les vivres d'un corps de Troupes qui ſuivoit les bords du Gange. Elles conſiſtoient en douze cens Cavaliers fort bien équipés, quarante chameaux, ſix éléphans, quantité de bœufs, & quelques bataillons d'Infanterie. Cette petite Armée, qui appartenoit à *Mir-Amarting*, Prince Idolâtre, venoit de la montagne d'*Aſſang*, avec ordre de ſe rendre aux environs de Delli & d'Agra, pour marcher contre le Rebelle Sevagi, avec l'Armée du Grand-Mogol. La Barque de de Graaf ne pouvant avancer beaucoup plus vîte, il eut l'occaſion, dit-il, de faire, pendant quelques jours, des remarques aſſez curieuſes; mais il négligea de les écrire. Enfin, perdant de vûe ces Troupes, il paſſa par les Villages de *Deriapour*, *Mokava*, *Monareck*, *Noada*, *Baar*, *Bander-Bana*, *Fatoha*, & par d'autres lieux, dont Baar & Bander-Bana ſont les plus conſidérables. Il y vit quantité de Pagodes & de belles Moſquées. De Fatoha, il ſe rendit à pied par un chemin fort agréable, en ſuivant le bord du Gange, au Palais de *Seſtakan*, Nabab de Patna, où l'on ne fit pas difficulté de lui laiſſer viſiter à loiſir les Edifices & les Jardins (*d*).

Palais de Seſtakan.

De-là continuant ſa marche, par un chemin bordé de Jardins très-agréables, il arriva au Fauxbourg de Patna. La perſpective de cette Ville lui parut charmante. A ſon arrivée, il fut conduit au Comptoir Hollandois par un Baniane, qui l'occupoit alors pour la Compagnie de Hollande. Auſſi-tôt que le Conſeil de Patna en fut averti, il envoya au Comptoir un Sécretaire & quatre Députés, avec ordre de ſaluer les deux Hollandois, & de recevoir, de leur bouche, d'exactes informations ſur le traitement qu'ils avoient eſſuyé à Mongher. De Graaf n'eut pas beſoin de conſulter ſon reſſentiment, pour faire un récit peu favorable au Gouverneur.

Pen-

(*c*) Voici l'explication des renvois du Plan de la Ville de Mongher;
A. La grande Moſquée.
B. La Maiſon du Gouverneur.
C. La Priſon où de Graaf fut renfermé.
D. Le Lieu où ſe tient le Conſeil.
E. Le Kettera octogone.
F. Le Vivier.
G. Petite Colline avec ſa Pagode.
H. Le Pont de la Porte Orientale.
I. Place dans la Ville, joignant cette Porte.
K. La Porte Occidentale avec ſa Place intérieure.
L. La Porte du Sud & ſa Place.
M. La Porte du Nord, &c.
N. Palais & Jardin du Prince Cha-Souſa.
O. Le Château du côté du Gange.
P. La Tour octogone ſur le Fleuve.
Q. Grand Boulevard à côté du Port.
R. Les Remparts & les Foſſés.
Nota Cette explication ne ſe trouve pas dans l'Edition de Paris, & l'on a oublié de même les renvois ſur la figure. En y ſuppléant ici, nous corrigeons une autre faute de l'Original, où la lettre H avoit été omiſe. R. d. E.

(*d*) *Ibid.* pag. 62 & précédentes.

De Graaf. 1669.

Description de Patna.

Pendant quelques jours de repos qu'il prit à Patna, la curiosité de connoître une Ville si célèbre par son Commerce, lui fit acheter un habit More, sous lequel il entreprit de la visiter dans toutes ses parties, avec le soin d'écrire fidèlement ses observations. Il se fit accompagner de son Interpréte & d'un seul Valet (e).

La Ville de Patna est située fort près du Gange, comme un grand nombre d'autres Places, dont les Habitans ont voulu se procurer cette commodité, pour leurs bains & leurs purifications. Elle est défendue par un grand Château, revêtu de boulevards & de tours. On y voit de belles Maisons, des Mosquées, des Jardins, des Pagodes & d'autres Bâtimens somptueux. Sa situation est sur une hauteur, pour éviter les grandes inondations du Gange. On monte, du rivage à la Ville, vingt, trente, &, dans quelques endroits, quarante degrés de pierre. Du côté de la terre, elle est flanquée d'un grand nombre de redoutes & de tours, qui servent néanmoins à l'orner plus qu'à la défendre. D'une extrêmité de la Ville à l'autre, règne une grande rue, bordée de boutiques, où l'on trouve toutes sortes de marchandises & d'Ouvriers. Cette rue est traversée de plusieurs autres, dont les unes aboutissent à la Campagne, & les autres vers le Gange. Dans la plus haute partie de la Ville, on voit une grande place, qui sert de Marché, un très-beau Palais, où le Nabab fait sa demeure, & un grand Kettera, où s'assemblent les Marchands de diverses Nations, avec des montres de toutes leurs marchandises (f).

De Graaf part pour Soëpra.

Après avoir satisfait sa curiosité dans la Ville, de Graaf retourna au Palais du Nabab Sestakan, pour en admirer encore une fois les jardins & les fontaines; mais il s'en épargne la description, parcequ'il leur trouva beaucoup de ressemblance avec ceux de Ragi-Mohol. De Graaf fut pressé de quitter ce beau lieu, par une Lettre de Sanderus, qui l'attendoit impatiemment à *Soëpra*, dernier Comptoir de la Compagnie sur le Gange (g). Etant remonté sur cette Rivière, il ne cessa plus de voir un Pays fort peuplé, jusqu'à la fameuse Mosquée de *Monera*, dont on lui avoit raconté beaucoup de merveilles. Monera n'est en lui-même qu'un misérable Village, éloigné d'une demie lieue du Gange, & ses Habitans ne sont que de pauvres Laboureurs. Ce Canton étoit autrefois desert. Mais un célèbre Fakkir, nommé *Iba-Monera*, remarquant la fertilité naturelle du terroir, qui ne servoit de retraite qu'aux tigres, aux loups & aux chiens sauvages, maudit ces dangereux animaux, les chassa par la force de ses prières, & bâtit, dans le même lieu, une petite Chapelle, où il fit quantité de miracles. La réputation de sa sainteté lui ayant attiré beaucoup d'aumônes, son valet trouva de si grosses sommes après sa mort, qu'il fit bâtir à sa mémoire une Mosquée magnifique, qui sert de retraite à quantité de Fakkirs.

Fameuse Mosquée de Monera & son origine.

Description de cette Mosquée.

C'est un Bâtiment quarré, qui est environné d'arcades & de colomnes. Le toît en est rond, & couvert, avec beaucoup d'art, de petites pierres jaunes & bleues. Chaque angle offre une petite tour, dont le toît est de la même forme & de la même couleur que le grand. Tout cet édifice est entouré d'un mur haut de dix pieds, & long de cent quatante pas sur chaque

(e) *Ibidem.* (f) Pag. 63. (g) Ou *Chiopera*. R. d. E.

DE GRAAF. 1669.

que face. La principale entrée eſt une très-belle porte de pierre, devant laquelle on a placé une pièce de canon, forgée de pluſieurs barres de fer, qui tire huit livres de balle. De l'autre côté de la Moſquée, on voit un grand vivier bordé d'arbres, où l'on deſcend par ſept ou huit marches, & dont les rives ſont couvertes d'un grand nombre de tombes. On y a bâti une autre Moſquée, plus petite que la première, près de laquelle on admire un éléphant de pierre, qui tient un aigle avec ſa trompe, & dont on vante la vertu contre le tonnerre, les éclairs & les mauvais tems. On trouve ſans ceſſe autour de ce lieu, une infinité de Fakkirs, qui débitent leurs fables aux Pélerins, & qui en tirent de l'argent par diverſes ſortes d'impoſtures. Les uns font leur réſidence habituelle dans la Moſquée. Les autres courent le Pays en troupes, armés de bâtons, avec des enſeignes & des banières. Ils ſont quelquefois nuds, quelquefois vêtus bizarrement, & ſouvent couverts de cendres, pour ſe donner un air de pénitence qui les rend effroyables. Dans tous les Villages & dans les Villes mêmes de leur paſſage, les Habitans ſont obligés de leur fournir des vivres, pour ſe garantir de leurs brigandages (*h*).

Comptoir de Soëpra, pour l'opium & le ſalpêtre.

L'ARRIVÉE de de Graaf à Soëpra, la guériſon du Directeur Sanderus, & quelques petits événemens de Guerre & de Commerce, enrichiſſent peu le reſte de cette Relation. Le Comptoir de Soëpra n'a pour objet que l'opium & le ſalpêtre, qui ſont en abondance dans ce Canton. Le Bâtiment des Hollandois répond, par ſa grandeur, à l'importance de ce négoce. C'eſt un quarré long, qui s'étend ſur le bord du Gange, avec une tour à chaque coin. Il eſt diviſé en trois corps, dont l'un eſt accompagné d'un très-beau jardin. Celui du milieu contient le magaſin, & de fort beaux appartemens pour les Chefs. Le troiſième eſt le lieu du travail, où l'on cuit & l'on purifie le ſalpêtre. Au-delà du chemin, les Directeurs ont fait bâtir des écuries d'une aſſez grande étendue, qui portent, en langage du Pays, le nom de *Place du bois* (*i*).

1671.

APRÈS avoir employé près de deux ans dans les Comptoirs de ſa Nation, de Graaf quitta celui d'Ougly, le 20 Novembre 1671, ſur un Vaiſſeau deſtiné pour la Perſe. Mais, en paſſant ſous la Côte de Ceylan, le Bâtiment fut jetté, par un orage, dans le Port Hollandois de Colombo (*k*). L'Amiral de la Haie, dont on a lu l'Expédition au Tome XI. de ce Recueil, donnoit alors la loi ſur ces Mers, avec une Eſcadre de douze Vaiſſeaux François (*l*). De Graaf ayant abandonné le deſſein du Voyage de Perſe (*m*), eut l'occaſion, avant ſon retour en Hollande, qui fut différé juſqu'à l'année ſuivante, d'apprendre les révolutions qui venoient d'arriver à Goa, & les premières avantures du célèbre Dom Pedre *de Caſtro*. Mais comme il ne devoit ſes informations qu'à la renommée, on verra plus volon-

(*h*) *Ibid.* pag. 65.
(*i*) *Ibid.* pag. 75.
(*k*) L'Auteur dit que leur Bâtiment faillit à échouer ſur un rocher avant que d'arriver à Point-de-Gale, où ils reçurent ordre de ſe rendre à Colombo. R. d. E.

(*l*) Cet Amiral étoit alors fort tranquille devant Surate. R. d. E.
(*m*) Ce Voyage n'eût pas lieu, à cauſe de l'Armement que les Hollandois furent obligés de faire pour aller à la rencontre de l'Eſcadre Françoiſe. R. d. E.

De Graaf. 1671.

lontiers les mêmes événemens dans le récit d'un Voyageur François, que le hazard rendit témoin d'une partie de ce qu'il raconte, & qui n'a pas le même intérêt qu'un Hollandois à décrier la conduite des Portugais dans les Indes. J'ai pris soin de renvoyer ici cette partie (*n*) du Voyage de Carré, pour suppléer aux omissions de de Graaf, par quelques observations historiques, qui conviennent à la fin de cet Article (*o*).

(*n*) Voyage de Carré, Tom. II. pag. 86.

(*o*) Nous ne savons où Mr. Prevost a pris cette transition aux deux articles suivans, puisque de Graaf ne parle pas le mot des révolutions de Goa, ni des avantures de Dom Pedre de Castro. R. d. E.

§. I.

Etat des Portugais aux Indes Orientales, en 1670, & l'Histoire de Dom Pedre de Castro.

Etat des Portugais aux Indes. 1670.

Sources de l'affoiblissement des Portugais.

Les Guerres, entre l'Espagne & le Portugal, avoient épuisé d'hommes deux Etats qui se trouvoient déja fort dépeuplés, par les grandes Colonies que l'un & l'autre avoient envoyées dans les deux Indes. Ce qui leur restoit d'Habitans suffisoit à peine, pour la culture des Terres & pour l'entretien du Commerce intérieur. Ainsi l'on étoit fort éloigné, dans les deux Nations, de pouvoir envoyer du secours aux Colonies mêmes, qui se trouvant pressées par d'autres ennemis, attendoient en vain les Flottes, dont elles étoient accoutumées à recevoir, tous les ans, un renfort de Soldats & de munitions.

Leurs inquiètudes à Goa.

Les Portugais des Indes Orientales s'imaginèrent qu'il étoit arrivé quelque fatal accident qu'ils ne pouvoient pénétrer; ou que les Flottes qu'ils avoient fait partir pour Lisbonne ayant péri dans le Voyage, on les avoit oubliés sans faire désormais aucun fond sur un Commerce qui commençoit à s'affoiblir, & dont le profit ne remplaçoit pas les dépenses qu'il falloit renouveller chaque année, pour équiper un grand nombre de Vaisseaux, & leur faire passer avec mille dangers, des Mers immenses, qui ne pouvoient jamais être assez connues. Le Commerce ne dépérissoit pas moins par cette opinion, que par les efforts des Hollandois & des Anglois, qui enlevoient chaque jour quelque Place importante aux Colonies Portugaises, & qui établissoient des Comptoirs redoutables dans tous les lieux dont ils devenoient les maîtres. Les Princes voisins contribuoient aussi à ruiner les affaires du Portugal, & prenoient ce tems pour abbattre une Puissance, qui faisant valoir trop long-tems des droits chimériques, s'étoit mise en possession d'une infinité de biens qui ne lui appartenoient pas.

Division des Seigneurs.

Enfin les Portugais étoient réduits si bas dans les Indes, qu'entre eux-mêmes, chacun pensant pour son propre intérêt à sauver quelque chose du naufrage, ils cessèrent bien-tôt d'employer leurs soins & leurs forces au bien commun de leur Nation. Les Seigneurs, qui tenoient pour le Portugal des Places fortes & des Pays considérables, secouèrent le joug de la dépendance. Ils se traitèrent d'abord avec une défiance mutuelle, parcequ'ils craignoient de trouver, l'un dans l'autre, des obstacles à leurs usurpations. Cependant ayant reconnu que cette division ne pouvoit servir qu'à

Etat des Portugais aux Indes. 1670.

leur ruine, ils formèrent une espèce de société : surquoi l'Auteur observe que rien ne peut subsister sans quelque apparence de justice (*a*).

Traité par lequel ils se réunissent.

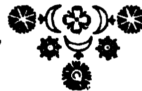
Ils convinrent de partager les terres & l'argent qui appartenoient à la Couronne, de ne se causer aucune inquiétude entr'eux, & de se rassembler contre l'ennemi commun, s'ils trouvoient de l'opposition à leur entreprise. Douze des principaux se liguèrent particulièrement contre le Viceroi, qui paroissoit conserver la fidélité qu'il devoit à la Cour. Il avoit combattu le désordre, aussi-tôt qu'il s'en étoit apperçu ; & dans la suite, il n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il publioit des nouvelles du Portugal. Il faisoit répandre adroitement que le Roi, vainqueur de tous ses ennemis, envoyoit des secours d'hommes & de munitions dans les Colonies, & qu'incessamment on verroit arriver une puissante Flotte à Goa. Pendant qu'il soutenoit les esprits par cet artifice, il dépéchoit souvent des Caravelles en Europe, pour représenter sa situation. Tous ces soins ne lui faisoient recevoir aucune réponse de la Cour, qui ne pouvant seconder le zèle de son Ministre, craignoit d'avouer sa foiblesse, & prenoit le parti de laisser croire que ces informations n'alloient pas jusqu'à Lisbonne (*b*).

Fermeté du Viceroi pour les tenir en bride.

Le Viceroi n'en fut pas moins ferme, & préfera, suivant les termes de l'Auteur, la satisfaction d'être homme de bien dans l'infortune, à celle de devenir riche & puissant par une perfidie. Quoique les Rebelles eussent plus de forces pour l'attaquer qu'il ne lui en restoit pour se défendre, il continua de soûtenir, par toutes sortes de voyes, l'intérêt de la Couronne. On tenta de l'engager du moins au silence. Sa vertu demeura inflexible, & ne fit que se roidir contre les difficultés. Enfin les Conjurés pensèrent à se défaire de lui. Les plus violens proposoient de se saisir ouvertement de sa personne, & de lui ôter la vie. D'autres, pour conserver quelque apparence d'ordre & de modération, vouloient qu'on cherchât, dans sa conduite même, des prétextes pour l'arrêter & pour le faire périr dans une prison. L'opinion des plus adroits, & celle qui l'emporta, fut de s'assurer à la vérité de sa personne, mais pour le mettre dans un Vaisseau & le renvoyer en Portugal, chargé d'accusations, qui leur donnassent le tems d'exécuter tous leurs desseins, & de s'affermir dans les Domaines dont ils avoient fait le partage. Cette résolution fut suivie avec tant de bonheur ou d'habileté, qu'ayant enlevé le malheureux Viceroi dans une promenade, ils le confièrent à la garde d'un Capitaine de Vaisseau qui retournoit à Lisbonne, & le renvoyèrent pour porter au Roi la nouvelle de sa perte & de leur révolte. Après cet étrange attentat, ils exercèrent, dans la Ville, toutes sortes d'injustices & de cruautés. La famille du Viceroi fut dépouillée de ses biens ; & ceux qui osèrent lever la voix, en sa faveur, perdirent la vie dans les supplices (*c*).

Comment ils se défont de lui.

(*a*) Carré, pag. 90. (*b*) *Ibid.* pag. 92. (*c*) Pag. 95.



§. II.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1671.

§. II.

Histoire de Dom Pedre de Castro.

Caractère de Dom Pedre de Castro.

DOM Pedre de Castro, qui tenoit un rang distingué parmi les Conjurés, fut celui qui garda le moins de ménagement dans ses violences. C'étoit un très-méchant homme; ingénieux à trouver les moyens de faire réussir toutes ses vûes, qui n'étoient ordinairement que des crimes. Il avoit acquis d'immenses richesses, autant par des concussions ouvertes, que par les ressorts secrets d'une trop heureuse politique, qui lui rendoit aisé tout ce qui flattoit ses passions (*a*). Le rôle qu'il joue dans ce récit oblige l'Auteur de rappeller un événement, qui achevera de faire connoître son caractère.

VERS le tems de la décadence des Portugais, & lorsque la soumission des Seigneurs commençoit à diminuer, un jeune Prince de Visapour alla passer quelque-tems à *Bicholain*, petite Ville éloignée de Goa d'environ deux lieues. Les promenades & les bois dont elle est environnée en font un séjour fort agréable, où le Prince vouloit se délasser du tumulte de la Cour, sans renoncer tout-à-fait aux plaisirs. Le voisinage de la Capitale Portugaise attiroit continuellement chez lui quantité de Seigneurs, qui contribuoient à son amusement. Cette vie lui parut si douce, qu'il s'en fit une habitude. Le commerce des Dames Portugaises l'attachoit encore plus. Il avoit pris pour elles une si vive inclination, qu'il ne connoissoit plus de bonheur dans un autre lieu. Cependant ses affaires le rappelloient à sa Cour. Il auroit souhaité de pouvoir emmener quelqu'une de ces Portugaises, dont la beauté l'avoit touché. Il s'ouvrit à Dom Pedre de Castro, dont il avoit reconnu le caractère & l'habileté.

Il livre deux Dames Chrétiennes à un Prince Mahométan.

DOM Pedre envisagea, dans le dessein du Prince Mahométan, une occasion de satisfaire la haine qu'il portoit au Viceroi. Il y avoit, à Goa, deux Dames d'une rare beauté, mais d'une grande reputation de vertu, qui étoient de la Maison du Viceroi, ses proches parentes & qui descendoient des anciens Seigneurs à qui le Portugal devoit la conquête des Indes. Dom Pedre résolut de les vendre au Prince; & si le projet paroît détestable, l'exécution ne le fut pas moins. Il feignit de se réconcilier avec la famille du Viceroi, qu'il faisoit profession de haïr depuis long-tems. Tous les honnêtes gens furent d'autant plus charmés de cette réconciliation, qu'elle faisoit gémir le public, & qu'elle nuisoit même au cours des affaires. Les esprits pénétrans, qui connoissoient Dom Pedre, soupçonnèrent quelque mauvaise vûe dans une résolution si subite. Ils ne se trompoient pas. Dom Pedre poussoit insensiblement son entreprise, & conduisoit les deux victimes au précipice.

ELLES avoient des terres considérables, où elles vivoient souvent d'une manière convenable à leur naissance. Respecté comme il étoit par son rang & par ses richesses, elles ne pouvoient refuser ses visites. Il les accoutuma

(*a*) Pag. 96.

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1671.

ma si naturellement à les recevoir, que n'ayant aucune défiance de ses intentions, elles consentirent un jour à prendre l'amusement de la promenade avec lui. Il avoit fait préparer un palanquin. Le Prince, averti de l'occasion, envoya sur leur passage quelques gens armés qui les enlevèrent. On ne douta point, à Goa, que cette trahison ne fût un nouveau crime de Dom Pedre. Plusieurs Portugais, qui avoient rencontré le palanquin, accompagné d'une nombreuse escorte, rendirent témoignage qu'ils en avoient entendu sortir les gémissemens de deux femmes, & qu'entre leurs plaintes elles avoient prononcé son nom avec horreur. On le connoissoit assez dépravé, pour trahir indifféremment sa Patrie & sa Religion. Personne n'ignoroit qu'en arrivant aux Indes, il avoit livré aux Infidèles une de ses propres parentes; & ceux qui l'avoient connu en Portugal lui attribuoient une infinité d'autres crimes (*b*).

Anarchie qui produit de grands desordres à Goa.

LA plûpart de ses complices n'étant pas plus règlés dans leurs mœurs & dans leurs principes, il s'éleva bien-tôt entr'eux, des querelles qui donnèrent à Goa les scènes les plus sanglantes. La guerre n'a rien d'affreux, dont on ne vît l'image, entre des Citoyens qui avoient le même intérêt à vivre dans l'union. Si cette anarchie eût duré plus long-tems, ses Auteurs auroient trouvé leur punition, dans une fureur qu'ils commençoient à tourner contr'eux mêmes. Mais le Vaisseau, qui portoit le Viceroi en Portugal, arriva heureusement au Port de Lisbonne. La colère du Roi fut si vive en apprenant la sédition, qu'il fit équiper aussi-tôt deux grands Vaisseaux de guerre, sur lesquels il fit embarquer un nouveau Viceroi, de la même Maison que le précédent, homme sévère & résolu, qui, en suivant les ordres de son Maître, devoit travailler à la vengeance de sa famille. Quantité de Seigneurs partirent avec lui, pour soûtenir l'autorité du Roi dans la sienne, & pour commander sous lui quelques Troupes d'élite qui composoient son cortège. Il avoit ordre de faire arrêter tous les Rebelles, en arrivant à Goa, & de les renvoyer, chargés de fers, à la Cour de Portugal.

Arrivée d'un nouveau Viceroi.

Il fait arrêter Dom Pedre de Castro.

AVEC quelque diligence que le nouveau Viceroi pût passer les Mers, il n'arriva point assez tôt pour exercer, sur les séditieux, toute la rigueur des châtimens qu'il leur destinoit. La plûpart s'étoient entre-détruits; & ceux qui survivoient prirent le parti de se retirer dans leurs Gouvernemens, ou chez les Princes voisins. Dom Pedre s'étant flatté que la ruine des uns & la fuite des autres, joint à l'ancienne considération dont il jouissoit dans Goa, feroient oublier ses excès, ou le mettroient à couvert de la vengeance, ne put se déterminer à quitter une Ville où toutes ses richesses étoient rassemblées. Il fut trompé dans cette espérance. Le Viceroi, instruit de sa sécurité par quelques Emissaires, dont il s'étoit fait précéder, le fit arrêter en descendant au rivage, & le mit, sous une bonne garde, dans le premier Vaisseau qui devoit retourner en Europe. Aussitôt l'autorité du Roi fut rétablie dans la Ville, & les soins du nouveau gouvernement se tournèrent au-dehors.

Dom Pedre est mené Prisonnier à Lisbonne.

CEUX qui se trouvoient chargés de la garde de Dom Pedre, ont raconté

(*b*) *Ibidem.* pag. 106 & précédentes.

conté que jugeant sa perte infaillible, il avoit passé tout le tems de la navigation dans une sombre tristesse, comme un criminel qu'on traîne à l'échaffaut. Mais ses idées changèrent & sa confiance se ranima, lorsqu'il fut entré dans la Rivière de Lisbonne. La Cour avoit pris une autre face par la mort du Roi Dom Jean. Outre que ces changemens sont toûjours favorables aux criminels d'Etat, Dom Alphonse, qui succédoit à la Couronne, avoit toûjours aimé Dom Pedre, qui étoit à-peu-près du même âge, & qui avoit été le Compagnon de son enfance. Il le reçut avec autant d'affection, que Dom Jean lui préparoit de rigueur. Cet heureux coupable auroit pû vivre avec honneur & dans un rang distingué à la Cour de Portugal. Il se vit tout-d'un-coup au nombre des favoris; & le souvenir de son humiliation ne l'empêchoit point de soutenir sa nouvelle faveur, avec toute la fierté d'un méchant homme. Mais il forma le dessein de se vanger, & cette idée le rappelloit à Goa. L'ancien Viceroi, qui occupoit un poste considérable à la Cour, étant au-dessus de ses atteintes, il résolut de faire tomber sur son parent & son successeur tout le ressentiment qu'il croyoit devoir à cette odieuse famille.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1671.

Faveur qu'il y trouve.

Ses instances lui firent obtenir du Roi, non-seulement la permission de retourner aux Indes, mais encore des terres considérables, dans le voisinage de Goa, & le commandement d'un Château qui dépend de cette Ville. Il avoit été frappé de l'excommunication, à Lisbonne comme à Goa, pour avoir vendu les deux Dames Chrétiennes à un Prince Mahométan. Avant son départ, il fit demander son absolution à Rome; & l'ayant obtenue, il s'embarqua sur un Vaisseau particulier, qui partoit pour les Indes. L'indulgence de la Cour avoit paru surprenante en Portugal; mais elle causa beaucoup plus d'admiration à tous les Portugais de l'Orient, surtout au Viceroi, qui jugea par l'air de hauteur & d'indépendance avec lequel il vit arriver un ennemi si redoutable, à quels nouveaux démêlés il devoit s'attendre avec lui.

Il retourne aux Indes.

Dom Pedre avoit, à Goa, sa femme & sa fille, qui méritoient toute la tendresse d'un mari & d'un père vertueux. Il refusa de voir l'une & l'autre, pour se replonger dans l'excès de la débauche. Sa maison devint un Serrail, où il rassembla quantité de belles esclaves, achetées de diverses Nations. Ses amis & ses confidens étoient tout ce qu'il y avoit de gens décriés par leur caractère. Au milieu de cette mollesse, il n'oublioit point ses projets de vengeance. Mais le Viceroi, qui ne doutoit pas de ses intentions, se crut obligé de le prévenir en se déclarant son ennemi, avant qu'il eût rien tenté contre son autorité. La protection de la Cour n'effraya point un homme ferme, qui étoit autorisé par les ordres du Roi Jean, & qui savoit d'ailleurs qu'Alfonse, avec la même foiblesse qui lui faisoit prodiguer ses faveurs à des Sujets indignes, oublioit ses propres bienfaits, ou s'embarrassoit peu de les soutenir (c). Il garda d'autant moins de ménagemens, qu'il se voyoit appuyé de tous les gens d'honneur, qui regardoient Dom Pedre comme la honte de leur Nation. A la première occasion où ce méprisable ennemi lui manqua de respect, il le fit arrêter;

Vie qu'il y mène.

Il est arrêté pour la seconde fois.

(c) Pag. 123.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1671. Il obtient la permission de servir.

ter; & sans écouter ses plaintes, il le tint renfermé dans une étroite prison (*d*).

Vers le même-tems, les Portugais se virent forcés de faire la guerre sur Mer. Dom Pedre, humilié par sa situation, demanda instamment la liberté de combattre sur la Flotte. Il l'obtint. Le Viceroi, qui le connoissoit brave, jugea non-seulement qu'il étoit capable de rendre service à l'Etat, mais que c'étoit une occasion de s'en défaire; & cette conduite fit autant d'honneur à son désintéressement qu'à sa prudence. Dom Pedre se trouva dans trois actions fort sanglantes, où sa valeur lui attira de l'admiration, & dont il eut le bonheur de sortir sans blessures. A son retour, le Viceroi informé qu'il se prévaloit déja de cet avantage, le fit conduire en prison à la descente du Vaisseau (*e*).

Sa fuite d'une troisième prison.

Mais soit qu'il eût corrompu ses Gardes, ou que pour se délivrer de lui, le Viceroi même lui facilitât les moyens de se sauver, il sortit bien-tôt & de sa prison & de la Ville, d'où il se retira dans une des Bourgades maritimes, qui sont habitées par des Mahométans & des Idolâtres. Rien ne prouve mieux la faveur qu'il avoit trouvée dans sa fuite, que la permission qu'il obtint de vendre sa Commission & les Terres qu'il avoit obtenues du Roi. Il passa deux ans dans l'oubli, errant aux environs de Goa, sans avoir l'audace d'y rentrer. On ignore s'il tenta, dans cet intervalle, de former quelque parti contre le Viceroi, & si le bon ordre qui règnoit dans le gouvernement lui en ôta l'espérance: mais, se livrant enfin à son desespoir, il prit la résolution de se retirer à la Cour de quelque Prince Mahométan. Il choisit celle de Visapour; & pour y paroître dans tout l'éclat qui convenoit à son nom & à ses desseins, il se fit un équipage magnifique, avec lequel il se mit en chemin à la fin de l'année 1672. Quoiqu'extrême dans tout ce qu'il entreprenoit, jamais il ne le fut tant que dans la pompe de sa marche. On l'eût pris pour quelque Ambassadeur extraordinaire du Roi de Portugal, qui, par l'ordre de son Maître, étalloit cette magnificence aux yeux de l'Orient, dans la vûe de s'attirer l'admiration & le respect; deux sentimens, ajoûte l'Auteur, qui conduisent naturellement à la soumission (*f*).

Son desespoir le conduit chez les Mahométans. 1672.

Sa retraite fit beaucoup de bruit parmi les Portugais. Quelques-uns se plaignoient hautement du Gouverneur. Comme on le soupçonnoit d'avoir fermé volontairement les yeux sur son évasion, les plus sages prétendoient, qu'après avoir fait arrêter un homme si dangereux, la prudence ne devoit jamais permettre de lui ouvrir les portes de sa prison (*g*).

Carré arrive au Visapour dans le même-tems que Dom Pedre.

Ce fut dans ces circonstances que le Voyageur François fut envoyé au Pays de Visapour. En arrivant à *Rhebac*, Ville considérable de cet Etat, il apprit que Dom Pedre s'y étoit arrêté, dans sa marche, & qu'il y faisoit prendre quelques jours de repos à son équipage. Mais avant que d'expliquer les relations qu'il eut avec lui, il donne une courte peinture de l'état du Royaume de Visapour, telle qu'il la reçut du Gouverneur de Rhebac, qui avoit beaucoup d'affection pour les François (*h*).

L'ancien

(*d*) *Ibidem*. (*e*) Pag. 125. (*f*) Pag. 127. (*g*) Pag. 128. (*h*) *Ibidem*.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1672.

Etat de ce Royaume.

L'ancien Roi étoit mort depuis peu. Un usurpateur étoit monté sur le Trône, par le crime de la Reine, qui avoit empoisonné son Mari, pour mettre la Couronne sur la tête de son Amant. Cet attentat n'avoit pas été si secret, qu'il eût échappé à la pénétration du Peuple; mais le nouveau Roi avoit trouvé l'art d'appaiser les esprits, & d'entretenir la paix dans toutes les parties de l'Etat, en faisant briller toutes les vertus qui font les plus grands Monarques. Jamais on n'avoit vû plus de grace & de majesté sur le Trône. Jamais la puissance n'avoit été plus heureusement employée pour inspirer l'amour. Il parut digne de la place qu'il occupoit; & l'on jugea, dit l'Auteur, que c'étoit pour corriger l'injustice de la fortune, que le Ciel avoit mis le sceptre entre ses mains. En un mot, il fit oublier le crime de sa femme, & sa propre naissance, qui, sans être méprisable, étoit fort éloignée de l'élevation royale. Son bonheur acheva l'ouvrage de son mérite. Un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui avoit des droits incontestables à la Couronne, donna le premier exemple de la soumission, en lui prêtant de bonne grace le serment de fidélité. Il se nommoit *Caveskan*. C'étoit lui-même un homme au-dessus du commun par les qualités de son esprit, & capable également d'occuper la première place ou la seconde. Il gouvernoit après le Roi, ou plutôt le Roi ne gouvernoit que par ses conseils; & ces deux Chefs de l'Etat sembloient avoir attaché leur bonheur à celui des Peuples (*i*).

Caractère vertueux d'un Seigneur Mahométan.

Le Roi tomba dans une maladie dangereuse; & sentant approcher sa fin, il nomma Caveskan pour son Successeur. Ce généreux Ministre répondit, aussi tranquillement que s'il y eût été préparé, „ qu'il n'avoit jamais fait „ d'injustice, & qu'il ne vouloit pas commencer; que le Roi laissant „ un Fils, on devoit espérer que ce jeune Prince ressembleroit à son „ Père, & feroit le bonheur de la Nation; que la Couronne lui appar- „ tenoit; & que l'unique soin du Roi devoit être de nommer un Gouver- „ neur à son Fils".

Ce Fils du Roi n'avoit que six ans. Il étoit né d'une femme légitime. Personne ne pouvoit lui contester ce que la modestie & la générosité du véritable héritier lui cédoient. Le Roi répondit à Caveskan, qu'il lui confioit & son Fils & son Royaume. Il mourut après cette déclaration. Un événement si singulier ne laissa pas de former plusieurs partis dans le Royaume. Quelques Seigneurs vouloient forcer le Ministre de prendre un rang qu'il lui étoit glorieux d'avoir refusé, mais dont ce refus même le rendoit plus digne encore, & leur faisoit souhaiter d'être les Sujets d'un tel Maître. D'autres se déclarèrent pour un Prince du même sang, c'est-à-dire, pour le plus proche héritier de la Couronne après lui. Cette division causa des troubles. Les Gouverneurs des Provinces & des Villes, sous prétexte d'embrasser l'un des trois partis, exercèrent toutes sortes de concussions dans les lieux soumis à leur autorité. Le Gouverneur même de Rhebac, ayant demandé à sa Ville une très-grosse somme d'argent que les Habitans s'étoient obstinés à lui refuser, avoit fait mettre le scellé à tous les Comptoirs

(*i*) *Ibid.* pag. 132.

Histoire de Dom Pedre de Castro.

1672.

Usage singulier, pour juger du bonheur d'un règne.

toirs & chez tous les Marchands, avec défense, sous peine de la vie, de le lever sans son ordre (k).

Cependant le parti du jeune Prince étant devenu le plus nombreux, Caveskan ne se démentit point. Il fit couronner solemnellement son élève. Dans cette cérémonie, qui servit beaucoup à réunir tous les esprits, il fut déclaré Régent du Royaume & Tuteur du Roi. Entre plusieurs événemens qu'on prend pour le présage d'un heureux règne, l'Auteur rapporte qu'après le couronnement, on place, suivant l'usage du Pays, dans cinq différens endroits d'une salle, autant de monceaux d'or & d'argent, d'étoffes, d'armes, & de riz; & dans un autre endroit, un monceau de cendre. Cette distribution est abandonnée aux mains des Prêtres; & tous les assistans demeurent dans un respect qui ne leur permet pas de toucher aux monceaux. On conduit le Monarque au milieu de la salle, les yeux bandés d'un riche turban, qu'on garde ensuite, avec une espèce d'adoration. On l'abandonne dans ce lieu, pour observer de quel côté le hazard lui fera tourner ses pas, & pour en tirer un augure. S'il tombe sur le monceau d'or & d'argent, on juge qu'il sera passionné pour les richesses, & que ses Peuples souffriront de son avarice. Si c'est aux étoffes qu'il s'adresse, on est persuadé que sa Cour sera magnifique, & qu'il fera régner le Commerce dans ses Etats. Les armes marquent la valeur & la victoire. Les grains annoncent l'abondance. Mais de tous les signes, la cendre est le plus malheureux, parce qu'étant stérile d'elle-même, & le reste des choses consumées par le feu, elle est regardée comme un présage sûr de misère & de famine, de pertes & d'infortunes.

Le jeune Monarque tomba sur le monceau d'armes & sur le monceau de grains, qui passent pour les plus heureux des cinq présages (l).

1673.

Carré arrive à Rhebac.

Telle étoit la situation du Royaume de Visapour, à l'arrivée du Voyageur François. Après avoir salué le Gouverneur, qui se porta de lui-même à lui faire ce récit, il lui fit des plaintes, au nom de la Compagnie des Indes, pour le Facteur qu'elle avoit dans la Ville, qui avoit été compris dans l'ordre de fermer tous les Comptoirs. Il obtint sur le champ une exception, en faveur des marchandises qui appartenoient à la France.

Mais la suite de cette narration ne peut avoir de grace que dans la bouche de l'Auteur.

Récit qu'il fait de ses liaisons avec Dom Pedre.

Ce fut, dit-il, dans cette Ville, que je vis, pour la première fois, Dom Pedre de Castro. Il n'y avoit que sa personne qui me fût inconnue. La renommée m'avoit instruit de ses avantures; & comme il est rare qu'elle diminue le mal, j'avois conçu de lui les plus odieuses idées. Il faisoit le sujet de toutes les conversations, & son nom étoit devenu fameux dans l'Orient. C'étoit un monstre pour les gens de bien. C'étoit, pour les Indiens, un sujet de tout appréhender de la part des Portugais, auxquels ils n'attribuoient pas des mœurs moins corrompues, & des principes moins tyranniques. C'étoit, pour les personnes capables de réflexion, une preuve de la foiblesse du Portugal & de l'altération de son Gouvernement.

Si

(k) *Ibid.* pag. 136.

(l) *Ibidem.* pag. 143.

Si Dom Pédre m'étoit connu, je n'étois pas tout-à-fait étranger pour lui. Il avoit entendu mon nom, dans plusieurs Voyages que j'avois fait aux environs de Goa. Aussi la curiosité, si l'on ne veut pas supposer d'autre motif, l'amena-t'elle le premier chez moi. Sa visite fut très-longue. Peut-être ne cherchoit-il que l'occasion de parler de lui-même, & des projets de vengeance qu'il avoit formés contre le Viceroi. Il me raconta mille choses que je savois, mais avec un tour avantageux pour lui, & propre à faire tomber l'injustice sur tous les objets de sa haine. Il me dit que ses malheurs avoient commencé de plus loin; & que dans tous les tems de sa vie, il avoit inspiré une jalousie, qui ne l'avoit pas laissé manquer de chagrins & d'embarras. Je remarquai, dans son récit, qu'il cherchoit moins ma compassion que mes louanges. S'il avouoit qu'il eût quelquefois succombé sous les traits de ses ennemis, il s'élevoit si fort au-dessus d'eux, qu'il paroissoit dédommagé de leur aversion, par l'opinion qu'il avoit de lui-même.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1673. Il reçoit sa visite à Rhebac.

Je pénétrai son caractère, & je reconnus que le Public ne lui faisoit pas d'injustice en le peignant des plus noires couleurs. Cependant je parvins à lui faire confesser que tout le tort n'étoit pas du côté de ses ennemis. Je lui dis d'un ton assez ferme, que le desespoir où il alloit se plonger, me paroissoit un effet de la colère du Ciel, qui se lassant de ses excès, étoit prêt sans doute à l'abandonner. Je lui demandai quelles étoient ses prétensions à la Cour d'un Prince Mahométan, où sa première démarche seroit infailliblement de renoncer au Christianisme; désertion aussi honteuse devant Dieu que devant les hommes. Après son apostasie même, je le priai de me dire s'il se flattoit de trouver, dans une Cour infidèle, d'autres hommes que les Portugais, c'est-à-dire, s'il faisoit l'honneur aux Mahométans de leur croire plus de vertu & de probité qu'à des Chrétiens? Devoit-il même espérer que le sacrifice dont il alloit se rendre la victime, fût d'un grand prix aux yeux des Mahométans? La plûpart faisoient-ils plus de cas de leur religion, qu'il n'en faisoit de la sienne? Je les connoissois, par une longue expérience des Cours de l'Orient, où loin du centre de leur créance, ils n'en adoptoient que les principes qui justifioient leurs plus honteuses passions; peu différens, dans tout le reste, des véritables Athées. J'ajoutai, que je ne comprenois pas d'ailleurs quelle vengeance il croyoit tirer du Viceroi des Indes, en justifiant par une conduite si criminelle tous les mauvais traitemens qu'il en avoit reçus. C'étoit le délivrer d'un ennemi, par des voyes qu'il auroit choisies lui-même dans le feu de sa colère, s'il en avoit eu le choix. Quel triomphe pour lui, d'écrire en Portugal que ce Dom Pedre, qui après avoir obtenu son absolution à Rome, avoit été renvoyé dans l'Orient avec des honneurs extraordinaires, venoit de quitter le service de son Roi; & qu'un Chevalier de l'Ordre de Christ, s'étoit fait circoncire à la Cour de Visapour! Quel opprobre pour toute sa maison! Quelle affliction pour sa femme & pour sa fille, qu'il avoit laissées à Goa dans une situation indigne de leur naissance, accablées de tous les chagrins qu'on peut ressentir avec de l'honneur & de la piété!

Il pénétre son caractère. Leur entretien.

Je fis valoir quantité d'autres motifs; & comme j'étois pénétré d'une avanture si honteuse au Christianisme, la même ardeur qui donnoit du poids

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1673.

à mon discours, semblant forcer son attention, je me sentis comme inspiré de lever les yeux, & d'adresser au Ciel une prière fervente pour son salut.

MAIS lorsque je le croyois touché de mes expressions, & que j'en jugeois par le trouble de ses yeux, c'étoit l'idée de sa vengeance qui lui revenoit sans cesse, & qui lui permettoit à peine de m'entendre. Il ne me répondit que par une nouvelle peinture des outrages qu'il avoit essuyés. Quelle espérance lui restoit-il, soit à Goa, soit du côté du Portugal? Sa valeur, ou plutôt son desespoir, dans trois actions sanglantes où il avoit exposé sa vie comme un Soldat, n'avoit fait qu'irriter son ennemi. Jusqu'alors, le Viceroi l'avoit haï par des raisons affectées, par de prétendus motifs de zèle & de fidélité pour l'Etat: mais il le haïssoit actuellement par un motif personnel; il haïssoit sa bravoure, & l'éclat que cette qualité brillante avoit ajouté à son nom. N'étoit-il pas prêt à bien vivre avec lui, dans le moment que par ses ordres, il s'étoit vû conduire en prison comme le dernier des misérables?

IL ne voyoit aucune ressource à la Cour de Lisbonne. Il en connoissoit la foiblesse; & c'étoit assez d'y avoir une fois trouvé quelque accès, pour n'y retrouver, pendant le reste de sa vie, que des difficultés insurmontables. Il étoit las de souffrir des hauteurs & des rebuts. D'ailleurs, ne voyoit-il pas qu'en attendant des réponses de Lisbonne, il auroit le tems de languir dans les prisons de Goa? Il sentoit depuis long-tems la nécessité de s'ouvrir un champ libre, où toutes ses qualités pûssent s'exercer. Il étoit sûr de le trouver dans un Royaume tel que celui de Visapour, qui sans cesse agité par des guerres étrangères ou domestiques avoit besoin d'hommes de tête & de résolution. Un homme tel que lui se soûtenoit par lui-même, dans quelque lieu qu'il fût placé par la fortune. Il ne faisoit aucune différence d'un Chrétien de l'humeur du Viceroi, à un Mahométan; excepté qu'il donnoit au dernier l'avantage des mœurs & de la probité. D'ailleurs, il avoit remarqué que tous les hommes se conduisoient peu par les maximes de Religion, dans les affaires où leur intérêt se trouvoit engagé; & que Mahométans ou Chrétiens, c'étoit cet intérêt qui les gouvernoit uniquement. A l'égard de sa femme & de sa fille, il se proposoit de prendre soin de l'une & de l'autre; & le pouvoir de les secourir ne pouvoit jamais lui manquer.

UN peu de réflexion, qu'il fit apparemment sur cet air de confiance, le fit changer de discours. Ensuite, paroissant craindre de s'être trop ouvert, il revint au même sujet, pour me dire que son dessein n'étoit pas d'abandonner la Religion; qu'il seroit Chrétien autant qu'on peut l'être au milieu des Infidèles; & que si sa conduite ne laissoit pas d'être un sujet de scandale pour les Chrétiens, il falloit s'en prendre à ceux qui le forçoient de chercher, parmi les Mahométans, un azyle contre la cruauté de ceux qui prenoient le nom de Chrétiens.

Conseil que Carré donne à Dom Pedre.

QUOIQUE sa résolution me parût ferme, & que j'espérasse peu de fruit de mes instances, il me rendit l'occasion de lui proposer une idée, que j'avois regreté qu'il eût interrompue. Ce n'étoit pas de retourner à Goa, où l'on m'avoit dit néanmoins que les sentimens du Viceroi étoient changés, & qu'il

qu'il ne trouveroit plus de Persécuteur. J'aurois appréhendé de l'aigrir davantage, & de m'attirer un refus qui m'eût fermé la bouche pour toûjours. Mais je lui fis remarquer qu'il pouvoit quitter Goa sans se retirer à Visapour, où la Religion Chrétienne étoit en horreur; que d'autres Pays lui offroient un azyle plus honorable pour lui-même, & plus sûr pour les gens de sa suite; qu'ayant un grand nombre d'esclaves Chrétiens, il alloit les exposer au danger d'être pervertis par la crainte ou par l'espérance; qu'il y avoit quantité de Villes, & des plus belles de l'Orient, où l'exercice du Christianisme étoit aussi libre qu'à Lisbonne. Je lui nommai Surate & Hispahan, où, parmi d'autres commodités, il trouveroit celle de faire valoir les grandes sommes d'argent qu'il emportoit avec lui, & le moyen par conséquent de se soûtenir avec distinction; au-lieu de se ruiner par ses présens & ses dépenses, comme il y seroit obligé dans le lieu dont il faisoit choix, pour se procurer une considération fort incertaine.

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1673.

Ce conseil étoit sage, & méritoit du moins quelque nouvelle délibération; mais il n'écouta rien, & ne pensant qu'à se rendre à Visapour, il me dit brusquement que j'étois le maître de partir avec lui; qu'il avoit pris des mesures pour la sureté de sa route; qu'un passeport très-ample qu'il avoit obtenu pour lui & son équipage, l'exemptoit des droits d'entrée, & qu'il me conseilloit de saisir l'occasion; qu'il avoit pris de l'affection pour moi, dans nôtre entretien; que je pouvois compter sur ses services; & que s'il ne se rendoit point à mes conseils, il ne me remercioit pas moins de les lui avoir donnés.

Je refusai honnêtement ses offres, en lui disant que s'il eût été disposé à partir le lendemain, je me serois fait honneur de l'accompagner; mais que j'étois chargé d'affaires pressantes, & qu'avec un équipage si considérable, sa marche ne pouvoit être aussi prompte que la mienne. En effet, il portoit des Magasins entiers de riches marchandises & de meubles précieux. Il avoit des mulets chargés de vins exquis, de fromages, de viandes salées, de confitures, & de toutes les délicatesses dont les Portugais ne se laissent pas manquer dans les Indes. Je lui promis seulement de le voir à Visapour. Le Couverneur de Rheback, dont j'allai prendre congé, me fit expédier un passeport, & me donna deux de ses gens pour guides; je partis le jour suivant, après avoir rendu sa visite à Dom Pedre.

Carré se rend à Visapour.

Ma santé, qui étoit excellente, à mon départ, se soûtint pendant les premiers jours de la route: mais je fus saisi tout-d'un-coup d'une fièvre violente qui dura deux jours entiers. Elle me quitta le troisième, & me laissa dans un abbatement qui ne me permettoit pas de me soûtenir. J'étois fort mal logé. De Rheback à Visapour, on ne rencontre que de mauvaises cabanes, & des Habitans grossiers. La différence de ma Religion augmentoit encore leur brutalité. Mon passeport servit à me mettre à couvert de leurs insultes, en leur apprenant que j'étois connu du Gouverneur de Rheback, & que leurs mauvais traitemens ne demeureroient pas impunis. Mais les deux guides, qu'il m'avoit donnés, se lassèrent d'accompagner un malade; & je me trouvai sans secours, dans un Pays dont j'entendois peu la langue.

Il tombe malade en chemin.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1673.

Cependant j'arrivai à Visapour: mais à peine fus-je entré dans la Ville, que la fièvre me reprit avec une nouvelle violence. Je me logeai chez un honnête Persan, de qui j'appris aussi-tôt que le Gouverneur de la Ville étoit de sa Nation. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que ma dernière heure n'étoit pas éloignée, & que l'affoiblissement de mes forces me confirmoit à chaque moment dans cette idée, je pris le parti d'envoyer un de mes gens chez le Gouverneur, avec ordre de lui dire, qu'un François, chargé des affaires de sa Nation, étoit dans la Ville depuis quelques jours, & que se trouvant fort mal, il lui demandoit en grace de venir recevoir de sa main des lettres importantes, qui ne pouvoient être remises avec plus de sûreté que dans la sienne. Il vint aussi-tôt. Ma surprise & ma joye ne peuvent être représentées, lorsque me reconnoissant le premier après deux mots d'entretien, il s'écria, dans sa langue, que j'entendois parfaitement; „ Quel bonheur de retrouver ici le meilleur de mes amis! Quoi, „ mon frère, c'est vous "! Je ne le reconnoissois pas: & quoique son visage me rappellât quelques idées vagues, la maladie avoit causé tant de desordre dans les traces de mon cerveau, que je ne me le remis tout-à-fait qu'après avoir entendu son nom (*m*).

Heureuse rencontre qu'il fait à Visapour.

Ce Persan se nommoit *Coja-Abdela*. C'étoit un homme de considération, qui avoit toûjours aimé la Nation Françoise. Il avoit été long-tems Gouverneur de Mirzeou (*n*), & je l'avois connu familièrement à la Côte de Malabar. Nous avions lié même une amitié fort étroite; & je lui avois trouvé des mœurs si douces, avec tant de droiture & de probité, que j'aurois souhaité alors de ne le quitter jamais. Après avoir remercié le Ciel de cette heureuse rencontre, je commençai à mieux augurer de ma situation, lorsque je retrouvois des secours & des consolations assurées dans les soins de l'amitié. Cependant, l'ardeur de ma fièvre ne faisant que redoubler, je priai Coja-Abdela, qui m'offroit affectueusement ses services, de penser d'abord à me procurer un logement plus commode, & dans quelque endroit où je fusse plus éloigné du bruit. „ Je prétends, me dit-il, que „ vous n'ayiez pas d'autre maison que la mienne; ou si vous ne la trouvez „ point encore assez tranquille, je vous procurerai un appartemant qui le „ sera beaucoup plus, & qui touche néanmoins à ma maison ". Il me quitta pour aller donner ses ordres. J'envoyai avec lui un de mes gens, qui revint me rendre compte de l'appartement qu'il me destinoit. C'étoient trois chambres fort commodes, mais qui n'étoient pas moins exposées au bruit que le logement que je voulois quitter.

Dom Pedre y arrive & lui donne un logement.

Dans cet intervalle je reçus la visite de Dom Pedre, qui avoit employé ses premiers soins, en arrivant dans la Ville, à s'informer du lieu où j'étois logé. Il me pressa d'accepter un appartement chez lui. Sa maison étoit dans le meilleur air de Visapour, & dégagée de tout ce qui peut incommoder un malade. Il joignit tant de politesses à ses offres, que dans le

(*m*) *Ibidem*. pag. 174.

(*n*) L'Auteur ne parle pas de ce Persan, dans le Journal de ses Voyages: mais on a vû, dans celui de Dellon, qu'il étoit encore Gouverneur de Mirzeou, en 1670, & qu'il faisoit beaucoup de caresses aux François.

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1673.

le triste état où j'étois, je ne pus les refuser. Abdela m'avoit déja déclaré, en gémissant, qu'il n'y avoit point, dans la Ville, d'autres Médecins que les Prêtres Indiens, dont je ne connoissois que trop l'ignorance. Je le fis consentir à me voir logé chez Dom Pedre, qui avoit, à ses gages, un Chirurgien Portugais.

Les secours que j'en reçus n'avancérent pas ma guérison. Au contraire, ma fiévre devint continue, & dura trente-cinq jours, avec une ardeur qui ne me laissoit pas plus de repos la nuit que le jour. L'approche de ma mort, que je crus certaine, me fit demander si dans toute la Ville il n'y avoit pas un Prêtre, ou du moins un Chrétien, entre les bras duquel je pusse expirer tranquillement. On n'eut pas de peine à me trouver des Chrétiens; mais c'étoient autant de Renégats, qui avoient abjuré l'Evangile pour embrasser l'Alcoran, & qui vivoient dans la plus infâme débauche.

Carré passe pour mort.

Cependant mon mal ne faisant qu'augmenter, je tombai dans une profonde léthargie. On me crut mort. Le Chirurgien me voyant sans poulx & sans respiration, déclara que je venois d'expirer. Croira-t'on que Dom Pedre se souvint alors qu'il étoit Chrétien? Il fit allumer des cierges dans ma chambre; & faisant l'office de Prêtre, avec ses Valets & les miens, il se mit à réciter, près de moi, les priéres que l'Eglise ordonne pour les Morts. Je suis porté à croire qu'il le faisoit par un motif de piété, & par quelque sentiment d'amitié pour moi. Mais comme la malignité humaine empoisonne les meilleures actions, on a prétendu que son unique vûe avoit été de faire connoître qu'il n'avoit pas embrassé le Mahométisme.

Le lendemain, il recommença les mêmes priéres, & les ordres furent donnés pour ma sépulture. Une heureuse négligence à les exécuter, me sauva la vie. Les Domestiques ayant remis cet office au jour suivant, qui étoit le troisiéme jour de ma léthargie, un Portugais se sentit porté, par un mouvement de Religion, à passer la nuit près de moi. Pendant qu'il prioit à genoux, il se fit dans mon tempéramment une révolution subite, qui me rendit le sentiment & la connoissance. Mais ne retrouvant pas la force de parler, je tournai les yeux dans toutes les parties de la chambre, qui étoit fort éclairée de la lumiére d'un grand nombre de bougies. Le Portugais fut saisi d'une si vive frayeur, qu'étant sorti de ma chambre avec précipitation, il alla publier que l'esprit du François étoit revenu; & personne n'ayant jugé de la vérité, parcequ'on ne pouvoit s'imaginer qu'un homme mort depuis deux jours fût revenu à la vie; son récit passa pour une illusion de la crainte, & ne fit pas naître la pensée de me secourir. Cependant, ma mémoire s'étant un peu fortifiée, l'appareil qui m'environnoit me fit connoître l'erreur où l'on étoit sur ma situation. Je m'efforçai de me faire entendre: mais je fus mal obéï de ma langue & de mes bras. Ainsi, faute d'assistance, je retombai dans le danger de mourir réëllement. Cette cruelle solitude dura jusqu'au matin. Coja-Abdela étant venu chez Dom Pedre, on lui raconta mon apparition prétendue. Moins crédule que les Portugais, il ne se fit pas répéter une avanture dont il comprit tout-d'un-coup le fond; & l'amitié le conduisit promptement à ma chambre. Il me trou-

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1673.

trouva les yeux ouverts, avec quelques apparences de mouvement, mais trop foible encore pour l'entendre. Il me réveilla bien-tôt, par la force de quelques liqueurs qu'il me fit avaller; & d'autres remèdes achevèrent de m'arracher à la mort (o).

Dans ma convalescence, les soins de Dom Pedre se relâchèrent beaucoup. Il n'étoit occupé que de ses plaisirs. D'ailleurs l'extrêmité où je m'étois vû réduit m'avoit porté à lui confier plusieurs choses précieuses, qui lui seroient demeurées par ma mort. Ses espérances étoient trompées; & comme je lui avois remis ce dépôt à la vûe de plusieurs personnes, sur-tout à celle du Gouverneur Persan, il comprenoit qu'il ne seroit pas aisément dispensé de me le restituer. Le regret d'abandonner une proye, qu'il avoit crûe certaine, lui fit prendre un parti qui étoit capable effectivement de lui en assurer la possession. Ce fut de m'empoisonner (p).

Dom Pedre tente de l'empoisonner.

J'étois encore si foible, que la moindre agitation me causoit un évanouissement. Il vint un jour, dans ma chambre, environné d'une douzaine de Courtisanes & de plusieurs instrumens. Ayant sçû, me dit-il, que j'étois beaucoup mieux, il vouloit contribuer à ma guérison par l'amusement de la danse & de la symphonie. En vain lui représentai-je que ce spectacle me convenoit peu. Il fit étendre de riches tapis, sur lesquels s'étant assis à l'Indienne, avec toute sa suite, il commença la fête par un concert d'instrumens, qu'il fit ensuite accompagner de la voix des femmes. Après la musique, il donna ses ordres pour la danse. Je l'appellai plusieurs fois, pour le supplier de m'épargner ce tourment. Il feignit de ne me pas entendre. Ce fut alors que le bruit & la chaleur faillirent de me couter la vie. Je me sentois prêt à m'évanouir, & je demandai quelque chose qui pût soûtenir mes forces. Dom Pedre attendoit cette occasion. Un Esclave, qu'il avoit chargé de ses ordres, me présenta, dans un gobelet, une liqueur dans laquelle il avoit jetté une poudre dont on ne prend pas deux fois. Il ne s'étoit pas même caché pour composer ce breuvage; & de toute l'assemblée, je fus le seul qui ne pus le remarquer. Un de mes Valets comprit de quoi j'étois menacé. Il s'avança brusquement; & prenant le gobelet des mains de l'Esclave, comme s'il n'eût pensé qu'à disputer les droits de son office, il fit exprès un faux pas qui lui fit renverser la liqueur. Dom Pedre, irrité jusqu'à la fureur, maltraita de plusieurs coups & mon Valet & l'Esclave. Il se retira dans le même transport, & je reçus aussitôt l'explication de cette avanture (q).

Ses nouvelles tentatives furent prévenues par des soins si peu déguisés, qu'il n'approcha plus de ma chambre sans trouver deux de mes gens qui s'attachoient à lui, comme des ombres, & qui ne perdoient pas ses mains de vûe. Ma santé s'étant tout-à-fait rétablie, je lui redemandai le dépôt que je lui avois confié. Il fit naître mille difficultés, que j'eus beaucoup de peine à vaincre. Cependant je le forçai enfin de me le rendre, à l'exception de vingt ou trente pistoles, qu'il avoit prises dans mes habits, sur l'opi-

(o) *Ibid.* pag. 183 & précédentes. (p) Pag. 185. (q) *Ibid.* pag. 189.

pinion de ma mort, & d'une montre, dont il me dit qu'il avoit fait présent à la plus belle des femmes qu'il m'avoit amenées. Je m'applaudis de n'avoir pas fait une plus grosse perte. Mes affaires ne m'ayant pas arrêté longtems à Visapour, je ne partis point sans prendre congé de lui: mais je ne balançai point à lui reprocher son malheureux dessein, & je lui déclarai que le mien étoit d'apprendre à tout l'Univers, que ce Dom Pedre, qui faisoit tant de bruit dans le Monde, étoit un Apostat, un empoisonneur, un homme dont le Christianisme devoit se féliciter d'être délivré, & qui feroit l'opprobre de la Religion de Mahomet. Tels furent nos adieux. En effet, s'il n'avoit pas embrassé le Mahométisme, c'étoit moins par un reste d'honneur, qui ne s'éteint pas dans les ames les plus corrompues, que pour éviter toutes sortes d'assujettissemens, & pour vivre sans aucune Religion (r).

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1673. Leurs adieux.

L'AUTEUR ajoûte que Dom Pedre de Castro, après avoir vieilli dans ses crimes, fut poignardé par un Seigneur de Visapour, dont il avoit corrompu la femme, & dans le tems qu'il faisoit ses efforts pour violer sa fille. L'Orient, dit-il, offre des Renégats, de tous Pays de l'Europe, sans en excepter la France. Deux François de cette espèce lui rendirent visite à Visapour, & ne feignirent de lui marquer du respect, que pour chercher l'occasion de le voler. On croit devoir conserver ici les principaux traits de cette avanture.

Catastrophe de Dom Pedre.

Renégats François, qui veulent voler l'Auteur.

DEUX de ces malheureux, dit-il, vinrent chez moi pendant ma maladie. Ils y revinrent, lorsque je commençois à me porter mieux. Je n'y étois pas; mais étant averti de leur visite, je déliberai assez long-tems si je devois les voir. Je m'y déterminai enfin, dans la pensée que je serois peut-être assez heureux pour faire quelque impression sur leurs esprits, & que quand tous mes Voyages ne m'apporteroient pas d'autre fruit que d'avoir rendu un Chrétien à l'Eglise, je me trouverois bien payé. Lorsqu'ils étoient venus, ils s'étoient simplement annoncés comme des François qui se trouvoient à Visapour, & qui vouloient offrir leurs services à un homme de la même Nation, chargé des ordres du Roi de France pour cette Contrée. Ils m'avoient fait dire aussi, que s'ils avoient la veste & le turban, ce n'étoit pas qu'ils eussent changé de Religion; mais qu'étant sans cesse avec les Turcs, ils s'étoient vêtus comme eux, pour trouver plus de facilité dans une sorte de Commerce qu'ils exerçoient à Visapour.

Leur histoire.

JE savois déja le contraire: mais je feignis de paroître abusé, pour jouer mieux mon rôle. Ils se présentèrent donc une troisième fois chez moi, d'un air aussi familier que s'ils eussent déja fait connoissance. Je les remerciai de leur honnêteté. Mais leur premier but avoit été de me voler chez moi; & n'en ayant pas trouvé l'occasion, ils espéroient de la retrouver d'autant plus facilement, dans le Voyage qu'ils me croyoient résolu de faire à Saint-Thomé, que le Siège étoit devant cette Ville, & que toute la Campagne étoit infestée par les deux partis. Ils me dirent qu'ils en étoient arrivés depuis peu; qu'ils étoient venus de France sur les Vaisseaux

(r) Pag. 191.

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1673.

ſeaux du Roi, commandés par M. de la Haie (s), & qu'ayant été obligés de le quitter, ils avoient trouvé d'honnêtes Officiers Mores qui les avoient pris avec eux, & qui leur faiſoient des avantages conſidérables pour leur fortune.

Je ſuis bien aiſe, leur dis-je, que vôtre fortune ſoit meilleure; mais il me ſemble que vôtre bonne mine en a diminué; & vous ſemblez tout empruntés dans ces habits. Voyez ce que c'eſt que d'être déguiſés. Vous n'avez ni l'air François ni l'air More. Il me ſemble que vous auriez auſſi-bien fait de garder vôtre juſte-au-corps & vôtre chapeau; car je ne puis croire que vous ayez changé de Religion comme d'habit. Quoique fort impudens, leur trouble parut ſur leur viſage. Le plus hardi des deux me répondit que le Seigneur, avec lequel ils étoient, avoit ſouhaité qu'ils fuſſent vêtus comme les autres perſonnes de ſa maiſon, & qu'il ſeroit bleſſé d'y voir une différence d'habit. Mais ne l'eſt-il pas, leur dis-je, de la différence de vôtre Religion & de la ſienne? Il eſt vrai, me dirent-ils, qu'il n'a pas tenu à lui que nous n'ayions embraſſé le Mahométiſme; mais nous avons réſiſté à ſes inſtances, & nous avons eſſuyé d'aſſez mauvais traitemens, pour conſerver nôtre ſainte Religion, dans laquelle nous voulons mourir. C'eſt-à-dire, Meſſieurs, repliquai-je, que j'ai devant les yeux des Martyrs du Chriſtianiſme. Je prendrai ſoin de publier que j'ai vû deux jeunes François, qui conſervant toute la pureté de leur foi ſous le turban, ne ſe ſervoient du changement d'habit que pour convertir les Mores, & qui ſe feroient donner la circonciſion même, pour ſe mettre plus en état de faire des Chrétiens. J'admire vôtre zèle, Meſſieurs, & l'art que vous avez de faire tourner de ſi mauvais moyens à de bonnes fins.

Ces deux méchans hommes me parurent dans un fort grand embarras. Comme j'étois inſtruit du deſſein qu'ils avoient de me voler ſur le chemin de Saint-Thomé, j'employai l'adreſſe pour m'en garantir. Je leur demandai combien ils avoient mis de tems à venir de cette Ville juſqu'à Viſapour. Ils me répondirent qu'ils avoient marché l'eſpace de quarante-cinq jours. Il faut, leur dis-je, que vous vous ſoyiez arrêtés en chemin. Non, me dirent-ils; & là-deſſus ils me promirent qu'au tems de mon départ ils me donneroient de bons avis ſur la route, & même quelques-uns de leurs amis pour me ſervir de guides & d'eſcorte. Nous ne nous entendons pas; interrompis-je. Il y a aujourd'hui trente-cinq jours que j'ai dépêché un Courier à Saint-Thomé, pour y porter des pacquets dont j'étois chargé; & je ſouhaiterois de ſavoir dans quel tems à-peu-près j'en puis avoir des nouvelles. J'en ai même de l'inquiétude; parceque les chemins ſont remplis de Soldats, & le paſſage très-dangereux. Je n'attends que cet éclairciſſement pour retourner à Surate, où eſt le Comptoir général de nôtre Compagnie; & ma ſanté commençant à revenir, je ſonge à partir au premier jour.

Ce diſcours déconcerta mes deux ſcélérats. Ils parurent troublés, & me dirent avec empreſſement; eh! quoi, Monſieur, vous n'allez donc pas à Saint-Thomé? Non aſſurément, leur dis-je. Je n'ai pas deſſein d'aller m'expoſer ſans raiſon, & je ne crois pas que vous fuſſiez d'un autre avis, ſi

(s) Voyez ſon Journal, au Tome XI. de ce Recueil.

fi je vous consultois. Ils ne laissèrent pas de me proposer divers chemins, qu'ils connoissoient, me dirent-ils, & par lesquels je n'aurois rien à craindre. C'étoient justement ceux que je redoutois. Je les remerciai, & je les vis partir fort mécontens d'avoir manqué leur coup (t).

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1673.

CARRÉ continue de raconter que les ayant revus, avec deux autres de leurs Compagnons, il tira d'eux l'aveu de leur apostasie, & de tous les degrés par lesquels ils y étoient tombés. Il ne les nomme point, dit-il, pour en épargner l'affront à quantité de gens de bien & d'honneur. Mais de quelque défiance qu'il fût armé avec eux, il ne put éviter d'être dupé par l'un des quatre, qui tira de lui quelque argent, sous prétexte de se faire vêtir à la Françoise, pour retourner dans un Pays Chrétien sans faire soupçonner sa fuite aux Mahométans. Après avoir donné dans ce piège, il ne le revit plus.

Histoire des deux Dames Portugaises, vendues par Dom Pedre.

MAIS il manqueroit quelque chose à sa principale narration, si je n'y joignois, d'après lui-même, l'histoire des deux Dames Portugaises, Nièces du Gouverneur de Goa, que Dom Pedre avoit livrées au Prince de Visapour. On lui avoit parlé si avantageusement de leur mérite & de leur beauté, qu'après son rétablissement, il trouva le moyen de se lier avec un des Officiers du Prince, dans l'unique vûe de se procurer l'éclaircissement qu'il desiroit.

UN jour, dit-il (v), que nous avions traité le chapitre des Religions, & que je l'avois entretenu du nombre des grands hommes que les Chrétiens révèrent, pour avoir préferé la mort aux honneurs par lesquels on tentoit leur constance; je suis bien curieux, ajoûtai-je, de savoir ce que sont devenues deux Portugaises, dont le Prince Mahométan, que vous servez, avoit été assez amoureux pour les enlever. „ Vous voulez parler, interrompit-il, des Dames que Dom Pedre lui a vendues". Comment vendues? lui dis-je, en dissimulant ce que je n'ignorois pas. C'est un Dom Pedre, qui les lui a livrées? & ce Dom Pedre est celui qui s'est retiré à Visapour? „ Lui-même, reprit-il: & je puis vous le certifier d'autant plus „ parfaitement, que j'ai eu part moi-même à cette avanture. C'étoit moi „ qui donnois des ordres sur la route, & qui faisois préparer à ces deux „ Dames toutes les commodités qu'elles pouvoient desirer". Alors, il me raconta une longue histoire, dont on a déja lû l'origine & les premiers événemens. Je la reprendrai à l'enlévement même, où je me souviens de l'avoir interrompue.

„ DANS tous les lieux où nous fîmes passer les deux Portugaises, on „ n'entendoit sortir, du palankin, que des cris & des hurlemens. Lorsqu'elles furent arrivées au Serrail du Prince, elles parurent fort différentes de ce que je les avois vûes. La douleur & les larmes les avoient défigurées, jusqu'à n'être plus reconnoissables. Le Prince, qui les aimoit „ beau-

(t) *Ibid.* pag. 209 & précédentes.

(v) *Ibidem.* pag. 373 & suiv. On craindroit que cette avanture ne parût romanesque, si l'Auteur n'en parloit comme témoin. C'est par cette raison qu'on s'attache à conserver jusqu'à la forme de son récit, quoiqu'on ait corrigé l'expression.

HISTOIRE DE DOM PEDRE DE CASTRO. 1673.

„ beaucoup, en ressentit une vive affliction. Il se figura qu'elles haïssoient „ également sa Religion & sa personne. Mais la tristesse de l'une avoit „ une autre cause. Elle aimoit un jeune Portugais de Goa, qui avoit les „ mêmes sentimens pour elle, & qui étoit depuis long-tems dans l'espérance „ de l'épouser. Tous les soins du Prince ne purent affoiblir cette passion. „ Elle ne lui répondoit que par des larmes, qu'il attribuoit à sa vertu, „ & qui le rendoient si timide, qu'à peine osoit-il se présenter devant „ elle. Il employa toute l'éloquence de nos Prêtres pour lui faire abandonner „ le Christianisme, dans l'espoir que ce changement feroit tourner son „ cœur aux plaisirs approuvés par l'Alcoran, & qu'une Religion voluptueuse „ lui feroit aimer la volupté. Elle triompha de tout; parcequ'elle s'imaginoit „ apparemment, que son attachement pour nôtre loi ne pouvoit „ s'accorder avec son amour pour un Chrétien.

„ Le Prince la fit consentir par degrés à se promener quelquefois avec „ lui dans un riche palankin; mais l'événement a fait connoître d'où venoit „ cette complaisance. Elle se flattoit, sans doute, que son Amant „ ne demeureroit pas tranquille à Goa; & son espérance étoit de le rencontrer „ dans sa marche. En effet, ce jeune téméraire, qui se nommoit „ Dom *Alvarez Corrado*, comme on l'a sçû depuis, étoit venu dans cette „ Ville, à la première nouvelle de l'enlévement, c'est-à-dire, presqu'aussitôt „ qu'elle. Il y passoit pour un Marchand, & ses occupations paroissoient „ bornées au Commerce: mais s'étant logé dans le quartier du Prince, „ il ne s'éloignoit guères de l'enceinte de son Palais, dont il ne cessoit „ pas d'observer la situation, avec l'audacieux dessein d'y pénétrer. Il ne „ put manquer de voir sa Maîtresse, chaque fois qu'elle sortit avec le Prince. „ On n'a pas douté qu'elle ne l'eut reconnu; & nous n'avons pû donner „ d'autre explication à l'empressement qu'elle marqua bien-tôt pour se „ promener avec le Prince, tandis qu'elle conservoit pour lui la même rigueur; „ & que sa tristesse ne paroissoit pas se relâcher. Enfin le jeune „ Portugais, encouragé peut-être par quelque signe ou par quelque billet, „ eut l'imprudence de s'adresser à un homme de sa Nation, qui avoit embrassé „ la Loi des vrais croyans, & qui étoit au service du Prince. Il lui „ découvrit son amour, après s'être flatté de l'avoir engagé dans ses intérêts „ par une grosse somme d'argent, qui devoit être suivie de beaucoup „ d'autres libéralités. Ils convinrent des moyens qu'il falloit employer, „ pour entrer impunément dans l'appartement des femmes. Le jeune homme „ résolut de prendre l'habit d'une de ces Marchandes qui fournissent les „ Serrails de fruits & de liqueurs, & qui sont reçues sans défiance. Ses mesures, „ qu'il ne déguisa point à celui qui devoit les seconder, furent prises „ avec tant d'adresse & de conduite, qu'elles auroient pû réussir; & „ l'enlévement qu'il méditoit n'auroit pas eu moins de succès que le nôtre. „ Mais son confident ne paroissoit le servir, que pour garder la fidélité „ qu'il devoit à son Maître. Aussi-tôt qu'il eut tiré le secret de toutes ses „ vûes, il en avertit le Prince. La vengeance ne fut pas éloignée. Je „ n'ignorai pas les ordres qui furent donnés dès le même jour: mais le confident „ demeura chargé de l'exécution; & cette préférence, pour un cruel „ office, ne me causa point de jalousie.

„ Le

Histoire de Dom Pedre de Castro. 1673.

„ Le Prince, dont le tems n'avoit fait qu'irriter la passion, comprit „ tout-d'un-coup ce qui rendoit la Portugaise si difficile. Il ne chercha plus „ d'autre explication pour sa tristesse & pour ses larmes. On lui dit que „ c'étoit un homme qu'il avoit vû plusieurs fois à la promenade. Il se ressou- „ vint de l'avoir remarqué autour de son palankin; & sa mémoire ne lui „ rappella pas moins diverses marques de trouble, que sa Compagne n'a- „ voit pas eu le pouvoir de cacher. Dans sa fureur, il pensa d'abord à poi- „ gnarder son Rival de sa propre main: mais on lui représenta qu'une ven- „ geance si facile n'étoit pas digne de lui. Le Portugais devoit venir seul, „ en habit de femme, & par conséquent sans armes. Le soin de punir son „ crime appartenoit à celui qui l'avoit révelé. On lui donna deux Escla- „ ves, qu'il mit dans un lieu obscur, par lequel Alvarez devoit passer. „ Lorsque ce jeune téméraire y fut arrivé, il se sentit frapper; & les coups „ qui le firent tomber sans vie, furent portés avec tant de vitesse, qu'il „ n'eut pas le tems de pousser un soupir.

„ J'étois avec le Prince, lorsqu'on lui vint apprendre que ses ordres „ étoient exécutés. Il entra, d'un air furieux, dans la chambre de la Por- „ tugaise. Vôtre Amant, lui dit-il, vient d'expirer. Vous le préferiez à „ moi. Il ne vit plus. Il a trouvé la mort qu'il méritoit. Quoi! Dom „ Alvare? s'écria-t'elle. Dom Alvare est mort! Oui, il est mort, & c'est „ moi qui l'ai fait poignarder.

„ Je n'ai pas conçu quel plaisir le Prince put prendre à lui annoncer de „ sa bouche cette funeste nouvelle; & moins encore, pourquoi il se déclara „ l'auteur d'une violence qu'il pouvoit desavouer. Mais, à cette déclara- „ tion, la Portugaise tomba évanouie, avec de si étranges accidens, que „ malgré tous les soins qu'on apporta pour la secourir, elle expira quelques „ heures après.

„ Sa Compagne, qui paroît sans engagement du côté de l'amour, & qui „ n'a pas d'autre raison que sa captivité pour s'affliger, se consume d'en- „ nui; & loin d'écouter les propositions du Prince, elle s'obstine à les re- „ jetter, avec des emportemens de douleur qui ne lui promettent pas une „ longue vie (*x*)".

(*x*) Carré, *ubi supra*, pag. 402 & précédentes.

Voyage de Luillier, au Golfe de Bengale.

Luillier. 1702.

Introduction.

Un Lecteur François, qui s'est vû conduit successivément dans les principales parties du Golfe de Bengale, & qui est tombé mille fois sur les noms de divers Etablissemens Européens, à l'embouchure du Gange & sur la Côte de Coromandel, peut se demander avec étonnement si ceux de sa Nation lui sont échappés, ou pourquoi il ne les a pas vûs figurer dans les Relations étrangères & dans les nôtres? On lui répond que si les étrangers s'occupent quelquefois de nos affaires, ce n'est pas pour en relever le succès ou l'éclat; & que par une négligence, assez surprenante en effet, il ne se trouve aucun de nos propres Voyageurs, qui aît publié jusqu'à présent ses observations sur nos Colonies Orientales. *Luillier* est le seul qui aît

 parlé,

LUILLIER. 1702.

parlé, avec un peu d'étendue, de *Pondichery* & de *Chandernagor*. Aussi cette raison lui fera-t'elle obtenir, dans ce Recueil, un rang qu'il mérite peu à tout autre titre. Il nous apprend que son Voyage (*a*) n'eut pas d'autre motif que sa politesse & sa galanterie. On lui proposa de conduire, aux rives du Gange, deux jeunes Demoiselles qui étoient promises à deux jeunes Officiers du Comptoir François. Il accepta cette commission comme une faveur.

LUILLIER s'étant embarqué à l'Orient, le 4 de Mars 1702, sur un Vaisseau de la Compagnie des Indes, une navigation douce, dont il attribue le succès à la protection de l'amour, ne lui fit trouver que du plaisir sur Mer, & de l'amusement dans tous les lieux de son passage, jusqu'au 12 de Juillet, qu'il mouilla dans la Rade de Pondichery. Cependant, depuis le 24 de Juin, après avoir passé à la hauteur de l'Isle de Ceylan, „ où les Hollandois, dit-il, ont à present la politique de ne recevoir aucun Navire „ étranger, dans la crainte de communiquer la connoissance du Commerce „ de cette Isle, & d'inspirer le desir de la partager (*b*) ", quarante hommes de son bord tombèrent malades, & vingt-un moururent dans l'intervalle qui restoit jusqu'au Port.

Ses observations sur les maladies de son Vaisseau.

IL fait quelques observations sur cet accident, pour l'utilité de ceux qui passeront, comme lui, par *Anjouan*, une des Isles Comorres. „ A nôtre „ arrivée, dit-il, les uns attribuèrent les maladies de l'équipage à quelque climat pestiferé, par lequel il falloit que nous eussions passé, & d'autres à „ nôtre séjour dans l'Isle d'Anjouan. Pour moi, j'en accuse la dernière de „ ces deux causes, quoiqu'il ne soit pas impossible que l'un & l'autre y „ ayent contribué: car en pleine Mer, on se sent quelquefois abbatu jusqu'à perdre le pouvoir d'agir; & si-tôt qu'on entre sous un autre climat, „ on s'apperçoit qu'insensiblement les forces reviennent. Les plus dangereuses de ces alternatives sont dans la Zone torride de l'hemisphère du „ Sud, par les six à douze degrés, sous le Tropique du Capricorne, & „ lorsqu'on a le Soleil à plomb. Mais la raison qui me fait attribuer nos „ maladies au séjour d'Anjouan, c'est que tous les scorbutiques, qui étoient „ descendus à terre, se sont très-bien portés; & qu'au contraire, de tous „ ceux qui se portoient bien & qui couchèrent dans l'Isle, il n'y en eut que „ trois qui ne tombèrent pas malades. Une partie mourut, & l'autre eut „ beaucoup de peine à se rétablir. On étoit campé au pied d'une haute „ montagne, depuis dix heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir. La „ reverbération du Soleil y rendoit la chaleur si excessive, qu'à peine y „ pouvoit-on respirer. Pendant la nuit, il s'élève de la Mer un air froid, „ qui humecte la vallée; & cette fraîcheur, mêlée avec les vapeurs de la „ Terre, y produit un air grossier qui ne peut être que nuisible à la santé. „ On peut objecter que les malades auroient plutôt dû souffrir de ce mauvais air, parce qu'étant fort affoiblis, ils devoient moins résister à sa malignité

(*a*) Publié en 1726, à Rotterdam, chez *Hofhout*, in-12, sous le titre de *Nouveau Voyage aux grandes Indes, avec une Instruction pour le Commerce des Indes Orientales*, & un *Traité des maladies particulières aux Pays Orientaux*, & *de leurs remèdes* (1). Le Voyage même ne contient que 128 pages.

(*b*) Voyage de Luillier, pag. 25.

(1) Ce dernier Traité est de *Dellon*. R. d. E.

„ lignité. Mais outre que le scorbut est une maladie qui demande la Terre, ceux qui se portent bien sont ordinairement prodigues de leur santé; „ & comme ils n'ont pas eu depuis long-tems le plaisir de la promenade, „ ils s'en font un très-grand de sentir cette fraîcheur pendant la nuit: ils „ s'y endorment par l'assoupissement de ces vapeurs épaisses; & de-là „ vient la maladie. Au contraire, les malades se ménagent; & c'est par „ cette raison qu'ils y recouvrent la santé, pendant que les autres la perdent (c) ".

Description de Pondichery, au passage de l'Auteur.

Dix jours, que le Vaisseau passa dans la Rade de Pondichery, ne donnèrent point le tems, à Luillier, de connoître cette fameuse Colonie Françoise aussi parfaitement qu'à son retour.

Cependant il ne nous dérobe point ses premières remarques. Il place la Ville au douzième degré du Nord. L'air y est très-chaud, mais fort sain. Le Pays, qui est fort sabloneux, ne produit que du riz, & très-peu d'herbes potagères. On y trouve néanmoins une espèce de grosses raves, de l'oseille, des épinars, de petites citrouilles, qui se nomment *Giromons*, de la chicorée, des choux blancs, des concombres; mais ces légumes n'ont pas le même goût que les nôtres. On y trouve des citrons en abondance, quelques oranges, des bananes, des gouiaves, des grenades, des patates, des melons d'eau, une autre espèce de melons qui approche un peu des nôtres, des mangues, des pamplemousses, des ananas, des jacs & des papées; de la volaille & du gibier de toute espèce, quelques bœufs & quelques vaches, mais quantité de bufles, qu'on employe indifféremment à porter & à traîner; des cabris à grandes oreilles abbatues & tout-à-fait différens des nôtres. Les cocotiers y sont en très-grand nombre, & fournissent, aux besoins des Habitans, cette multitude de secours qui les font regarder comme un des plus utiles présens de la Nature.

Pondichery étant devenu le premier Comptoir de la Compagnie dans toutes les Indes, on commençoit à ne rien épargner pour lui donner de l'éclat. L'Auteur croit son circuit d'environ quatre lieues, & la représente déja très-peuplée, sur-tout de Gentils, qui aiment beaucoup mieux, dit-il, la domination Françoise que celle des Maures. Chaque état est resserré dans son quartier. On y construisoit alors une nouvelle Forteresse, près de laquelle quelques Officiers François avoient fait bâtir des maisons: mais comme le Pays a peu de bois pour les édifices, & que d'ailleurs il s'y élève de tems en tems des vents fort impétueux, les maisons ne sont que d'un étage. Outre ce nouveau Fort, on en comptoit neufs petits, qui faisoient auparavant l'unique défense des murs. La garde étoit composée de trois Compagnies d'Infanterie Françoise, & d'environ trois cens *Topases*; nom qu'on donne à des Habitans naturels du Pays, qu'on fait élever & vêtir à la manière de France (d). Il y avoit, à Pondichery, trois Maisons Religieuses, l'une de Jésuites; la seconde, de Carmes; & la troisième, de Capucins, qui se disoient Curés de toute la Ville & de l'Eglise Malabare. Le Roi, pour donner du lustre à ce bel Etablissement, y avoit établi depuis quelques années un Conseil Souverain. La Compagnie y entretenoit un Gou-

(c) *Ibid.* pag. 28 & précédentes.

(d) *Ibid.* pag. 33 & précédentes.

LUILLIER. 1702.

Gouverneur, qui étoit alors M. le Chevalier *Martin* (*e*), un Commandant Militaire, & un Major.

On ne s'est attaché à cette courte description, que pour faire comparer, dans la suite, l'état de Pondichery, tel qu'il étoit alors, avec ce qu'il est devenu dans l'espace de peu d'années. L'Auteur ne donne pas d'ailleurs une idée fort avantageuse de l'agrément qu'il y vit règner dans la société des François, lorsqu'il fait observer que la beauté, la propreté & le bon air y étoient rares. Il ajoute que les deux Demoiselles du Vaisseau y firent admirer leurs charmes; „ que l'amour fut plus fort que la raison, dans la „ plûpart des Officiers de la Ville, quoiqu'ils n'ignorassent point que ces „ deux belles Personnes n'alloient au Bengale que pour s'y marier; & que „ si leur séjour eût duré plus long-tems, le bruit des passions qu'elles firent „ naître auroit pû retentir jusqu'en Europe (*f*) ".

L'Auteur se rend au Bengale.

Le Vaisseau ayant remis à la voile le 22 de Juillet, on n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la Rade de *Balassor* (*g*), où l'on arriva le 29. Cette Rade est foraine, & très-éloignée de la Terre. Aussi-tôt qu'on y eut mouillé, on tira trois coups de canon, & l'artimon fut bordé suivant l'usage, pour avertir les Pilotes Côtiers de la Compagnie. Un gros vent contraire, qui empêchoit de sortir de la Rivière, les retarda pendant cinq jours. Comme le bruit de la guerre commençoit à se répandre dans les Indes, ce retardement causa de l'inquiètude au Capitaine, qui appréhendoit de rencontrer quelques Vaisseaux d'Angleterre ou de Hollande. Enfin, les Pilotes arrivèrent à bord le 4 d'Août, & furent suivis, quelques heures après, du Facteur que la Compagnie entretient à Balassor; mais le vent ne cessa pas d'être contraire jusqu'au 7. L'entrée du Gange a trois bancs de sable, qu'on ne passe point sans précaution. Aussi-tôt qu'on sait, à Balassor, l'arrivée de quelque Vaisseau François, le Facteur en donne avis au Directeur du Comptoir d'*Ougly*, par un *Patemard*, c'est-à-dire, un Exprès; & le Directeur se hâte de dépêcher quelques Officiers, avec des *Basaras*, qui sont une espèce de grands Bateaux assez propres, dont le milieu forme une petite chambre (*h*).

Son arrivée à Balassor.

Balassor est un lieu célèbre par le Commerce des belles toiles blanches qui se nomment *Sanas*, & de ces étoffes qui passent en France pour écorce d'arbre, quoiqu'elles soyent composées d'une soye sauvage qui se trouve dans les bois (*i*). L'Auteur ne nous apprend point combien cette Place est éloignée de l'embouchure du Gange (*k*). Les Basaras du Directeur étant venus au-devant des Dames, on passa le lendemain devant le Comptoir des Anglois de l'ancienne Compagnie, qui se nomme *Golgothe* (*l*), où l'on faisoit bâtir alors de très-beaux Magasins. Il est situé sur le bord du Gange, à huit lieues du Comptoir de France. Comme divers particuliers ont

Comptoir Anglois de Golgothe.

(*e*) C'étoit lui qui avoit défendu Pondichery, contre les Hollandois, dans les dernières guerres; & malgré la perte de cette Place, sa bonne conduite lui avoit fait mériter la qualité de Gouverneur de l'Ordre du Mont-Carmel.

(*f*) Pag. 36.

(*g*) Ou *Bellezoor*; Mr. Prevost écrit toûjours *Ballaford* R. d. E.

(*h*) *Ibid.* pag. 38.

(*i*) *Ibid.* pag. 39.

(*k*) Elle en est à dix ou onze miles. R. d. E.

(*l*) Ou plutôt *Collecatte*. R. d. E.

ont fait bâtir des maisons, à Golgothe, on le prendroit de loin pour une Ville (*m*). LUILLIER. 1702.

On passa de même devant le Comptoir des Danois, qui saluèrent le Bâtiment François de treize coups de canon. C'est un honneur qu'il reçut de tous les Vaisseaux Européens, qu'il rencontra jusqu'à la Loge Françoise (*n*). Elle n'est éloignée que d'un quart de lieue de celle des Danois. Les Dames étoient attendues au bord de la Rivière par des Palanquins; & leur débarquement fut célébré par une décharge générale du canon & de la mousquéterie. Quoique la fête de leur mariage n'appartienne point à ce Recueil, l'occasion permet d'observer un incident qui dût avoir quelque agrément pour les Spectateurs. Entre les François qui étoient venus recevoir les deux Dames, on s'imagine que leurs Amans, c'est-à-dire, deux jeunes Officiers du Comptoir, à qui leurs parens les avoient destinées, ne furent pas les plus lents. Ils ne s'étoient jamais vûs. Une méprise, dont Luillier n'éclaircit pas la source, mais qui n'étoit pas d'un heureux augure pour leur union, fit prendre le change aux deux Amans. Chacun adressa ses civilités à la Dame qui n'étoit pas pour lui (*o*). Les premiers embrassemens furent donnés dans une fausse supposition, qui dût laisser beaucoup de chagrin des deux côtés, si le goût avoit eu quelque part à cette erreur; & ce ne fut qu'après des éclaircissemens, qu'on revint à des caresses plus justes, mais peut-être moins tendres, & par conséquent moins sincères.

Comptoir Danois.

Plaisante erreur entre des Amans.

La Loge Françoise porte le nom de *Chandernagor*. C'est une très-belle Maison, qui est située sur le bord d'un des bras du Gange. Elle a deux autres Loges dans sa dépendance; celle de Cassambazar (*p*), d'où viennent toutes les soyes, dont il se fait un si grand Commerce au Levant; & celle de Balassor. Le Pays, qui porte le nom d'Ougly, est une Province du Royaume de Bengale.

Comptoir François de Chandernagor.

Chandernagor n'est éloigné que d'une lieue, de *Chinchurat*, grande Ville, où les Hollandois, & les Anglois de la nouvelle Compagnie, ont des Comptoirs. Celui des Hollandois l'emporte beaucoup sur l'autre, par la beauté des Edifices. Les Portugais y ont deux Eglises; l'une aux Jésuites, & l'autre aux Augustins (*q*). La Ville de Chinchurat est défendue par une Citadelle, qui sert de logement au Gouverneur. Le Port est si spacieux, qu'il peut contenir trois cens Vaisseaux à l'ancre. Les Banians, qui sont les principaux Marchands du Pays, y ont leurs demeures & leurs magasins.

Ville de Chinchurat.

La Loge Françoise est accompagnée d'une fort belle Maison de Jésuites,

(*m*) *Ibid.* pag. 40.

(*n*) Nos Marchands nomment *Loge* ce que les autres Nations appellent *Comptoir*.

(*o*) Pag. 42.

(*p*) De Graaf nomme le même lieu *Cassambar* (1).

(*q*) Ces derniers, dit l'Auteur, ne vivent pas dans toute la régularité possible, de quoi je ne suis point surpris; car à Goa, qui est la Capitale Portugaise des Indes, lorsqu'il arrive un Vaisseau de l'Europe, celui de l'Equipage qui veut se rendre Religieux n'a qu'à se présenter. Quelque ignorant qu'il soit, il est reçu, sans examiner s'il a l'esprit de Religion ou non. Ainsi, je ne m'étonne point qu'il s'y commette tant d'abus. *Luillier*, pag. 48.

(1) C'est Mr Prevost lui même qui a fait cette faute, & qui la met à tort sur le compte de de Graaf. Voyez nôtre Note ci dessus. *pag.* 49. R. d. E.

LUILLIER. 1702.

tes, où l'on ne comptoit alors que deux Prêtres, dont l'un faisoit les fonctions de Curé. L'Auteur loue beaucoup leur conduite & leur zèle. Il y a, dans la Loge même, une Chapelle, où la Messe est célébrée trois fois tous les jours. Les environs offrent plusieurs maisons, bâties par des François & par des Portugais. Le Comptoir Danois, qui n'en est pas à plus d'un quart de lieue, forme aussi un Edifice assez régulier. Les maisons ne sont pas plus hautes au Bengale qu'à Pondichery. Elles sont de brique, parceque le Pays est sans pierres. La chaux se tire de Balassor, & n'est composée que d'écailles d'huitres qu'on fait brûler. Ces huitres pèsent quelquefois quatre livres, & ne peuvent être ouvertes qu'avec des marteaux.

Province d'Ougly, où le Comptoir François est situé.

LA Province d'Ougly est par le vingt-troisième degré, sous le Tropique du Cancer (r). L'air y est fort grossier, & le climat moins sain qu'à Pondichery. Cependant la terre y est beaucoup meilleure. Elle produit toutes sortes de légumes & d'herbes potagères, du froment, du riz en abondance, du miel, de la cire, & toutes les espèces de fruits qui croissent aux Indes. Aussi le Bengale en est-il comme le Magasin. On y recueille quantité de coton, d'une plante dont la feuille ressemble à celle de l'érable, & qui s'élève d'environ trois pieds. Le bouton, qui le renferme, fleurit à-peu-près comme celui de nos gros chardons (s).

Commerce de la Compagnie des Indes au Bengale.

LA Compagnie tire de son Comptoir d'Ougly diverses sortes de *Mallesmolles*; des *Casses*, que nous nommons Mousselines doubles; des *Doreas*, qui sont les Mousselines rayées; des *Tanjebs*, ou des Mousselines serrées; des *Amans*, qui sont de très-belles toiles de coton, quoique moins fines que les Sanas de Balassor; des pièces de mouchoirs de soye, de coton, de mallesmolles, & d'autres toiles de coton. La grande Ville de *Daca*, qui est éloignée de la Loge, d'environ cent lieues, fournit les meilleures & les plus belles broderies des Indes, en or & en argent comme en soye. Delà viennent les *Stinkerques*, & les belles Mousselines brodées qu'on apporte en France. C'est de *Patna* que la Compagnie tire du salpêtre, & tout l'Orient de l'opium (t). Les *Jamavars*, les *Armoisins* & les *Cottonis*, qui sont des étoffes mélées de coton & de soye, viennent de Cassambazar. En général, suivant la remarque de l'Auteur, les plus belles mousselines des Indes viennent de Bengale, les meilleures toiles de coton viennent de Pondi-

(r) Elle n'est par conséquent moins éloignée que nous de l'Equateur, que de vingt-cinq degrés en latitude; „ Si bien, dit Luillier, que sans le Cap de Bonne-Espérance, ou plutôt sans une grande langue de „ terre, qui nous empêche de chercher en „ droiture les Mers Indiennes, on ne seroit „ éloigné du Bengale que de cinq cens lieues „ en latitude, & d'environ mille lieues en „ longitude; au-lieu que pour y arriver, il „ faut faire cinq mille cinq cens lieues; savoir, soixante-onze degrés dans la par„ tie du Nord, & soixante-quatorze dans „ la partie du Sud, qui font cent trente-cinq „ degrés, valant en latitude deux mille sept „ cens lieues, & deux mille huit cens lieues „ en longitude: sans compter que souvent „ les vents contraires obligent de louvoyer". *Ibid.* pag. 50.

(s) Pag. 51. Voyez ci-dessous la description de Bengale (1).

(t) Pag. 58. L'Opium, dit l'Auteur, est un simple qui approche beaucoup du pavot. La manière de faire celui qu'on nous apporte est de couper la tige, d'où il distille un petit lait, semblable à celui du pavot, qu'on laisse cuire au Soleil, & qu'on amasse ensuite pour le vendre. *Ibidem.*

(1) Cette description, à laquelle Mr. Prevost renvoye ici le Lecteur, ne contient que huit lignes dans l'Edition de Paris. R. d. E.

dichery, & les plus belles étoffes de foye à fleurs d'or & d'argent viennent de Surate (v). LUILLIER. 1703.

Après avoir paffé cinq mois entiers à Chandernagor, Luillier rappellé par le Capitaine de fon Vaiffeau, qui fe difpofoit à lever l'ancre, s'embarqua dans un Bafaras, avec cinq Officiers qui le conduifirent jufqu'à Balaffor, où il fe mit fur une des trois petites Barques que la Compagnie entretient pour faciliter à fes Vaiffeaux l'entrée & la fortie du Gange. Dans cette route, il rencontra plus de cinq cens *Bouries*, qui font de grands Bâteaux Indiens de fort mauvaife conftruction. Ils étoient chargés de Fackirs & d'autres Gentils, qui revenoient de *Sagore*, Ifle fameufe par une Pagode fort refpectée, dont le culte y conduit un très-grand nombre de Pélerins. Il paffa le lendemain devant l'Ifle *de Gale*, qui n'eft habitée que par des tigres & d'autres animaux féroces. Son Vaiffeau n'étant pas éloigné de cette Ifle, il y arriva le 15 de Janvier avant midi. Le 17, on leva l'ancre, & l'on paffa les bancs, le 18, avec un vent fi favorable, qu'on fortit du Gange le 19 au matin (x).

Retour de l'Auteur à Pondichery.

Ifle de Sagore & fon Pélérinage.

Ifle de Gale.

Le retour à Pondichery n'offrit rien de plus remarquable, que les événemens ordinaires de la navigation. L'Equipage prit un gros requin, & le Capitaine une tortue: fur quoi l'Auteur obferve, que les tortues de Mer font très-différentes de celles de Terre. Celles de Mer ont, dit-il, une écaille plus claire, un bec d'aigle, & la chair n'en eft pas fi bonne que celle des autres (y). A l'occafion des requins, il rapporte, dans un autre lieu, que le Serrurier du Vaiffeau étant mort, & l'ufage de la Mer l'ayant fait jetter dans les flots, enféveli dans une toile de voile, on prit le lendemain un de ces monftres, dans le ventre duquel le cadavre fut retrouvé tout entier, avec fon enveloppe (z).

Obfervations de Luillier.

En arrivant, le 30 de Janvier, à la Rade de Pondichery, Luillier reconnut qu'il eft dangereux d'aborder le foir au rivage. Les brifans, qui régnent fur toute la Côte de Coromandel, l'obligèrent de remettre fon débarquement au lendemain (a). Il trouva le Chevalier Martin dans les allarmes de la guerre. Quoiqu'elle ne fût point encore déclarée, les préparatifs qui fe faifoient dans toute l'Europe fembloient l'annoncer. On avoit appris d'ailleurs que les Hollandois armoient à Batavia. Dans l'incertitude des événemens, ce fage Gouverneur avoit pris le parti de preffer les ouvrages de la Ville, & d'y faire des chemins couverts, qui avoient manqué à fa défenfe dans le premier fiège. L'entreprife étoit pouffée avec toutes les lumières qu'il devoit à l'expérience (b). Mais comme il n'y a que des éclairciffemens fuperficiels à tirer du Voyageur dont on a donné l'extrait, on remet à une autre occafion, de puifer dans une meilleure fource des idées plus juftes de l'Etabliffement François de Pondichery.

Préparatifs de guerre à Pondichery.

(v) Pag. 195.
(x) Pag. 92.
(y) Pag. 93.
(z) Pag. 11.
(a) Pag. 95.
(b) Pag. 98.

Nota. Une faute d'impreffion, qu'on trouve dans Luillier, a fait prendre le change à Mr. Prevoft, qui là-deffus a daté ce Voyage de 1722. Cette année & la précédente, la Compagnie de France, ruinée par le fiftême, ne fit partir aucun Vaiffeau pour les Indes. R. d. E.



Voyages dans l'Indouſtan.

INTRODUCTION.

SI c'étoit l'Hiſtoire des Indes Orientales qu'on eût entrepris de traiter dans cet Ouvrage, les Mogols ne ſe préſenteroient pas ſi loin des Tartares, dont ils tirent leur origine; & la liaiſon qu'un Hiſtorien doit obſerver, entre les événemens qui dépendent les uns des autres, auroit fait placer l'Article de l'*Indouſtan* parmi les exploits du grand *Timur* (*a*), qui joignit dans le cours du quatorzième ſiècle, cette belle partie de l'Inde à ſes conquêtes. Cet ordre auroit été d'autant plus naturel, qu'elle avoit été peu connue juſqu'alors, & qu'elle n'a dû qu'à ſes Conquérans ſa puiſſance & ſa ſplendeur. Mais ne nous laſſons pas de répeter que l'objet de ce Recueil eſt tout-à-fait différent; & pour Introduction générale à la nouvelle carrière qui va s'ouvrir, rappellons une ancienne remarque (*b*), ſans laquelle on ne jugera jamais bien de l'entrepriſe dont je donne la continuation.

„ Les Auteurs Anglois, ai-je dit dans le premier Tome, promettent „ avec raiſon, un Syſtême complet d'Hiſtoire & de Géographie moderne. „ Cependant ils ne font pas aſſez remarquer que leur objet n'eſt pas l'Hiſtoi„ re des Pays où les Voyageurs ont pénétré, mais ſeulement l'Hiſtoire de „ leurs Voyages & de leurs Obſervations; de-ſorte que s'il en réſulte ef„ fectivement de grandes lumières pour la Géographie & l'Hiſtoire en gé„ néral, c'eſt par accident, ſi j'oſe employer ce terme, & parcequ'en vi„ ſitant divers Pays, ils n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'eſt attiré „ leur attention. La plûpart s'en ſont fait une étude, ſuivant les occa„ ſions & leur propre capacité; mais, par ces deux raiſons mêmes, avec „ un ſuccès fort inégal. Ainſi tout ce qui ſe trouve ici d'utile à l'Hiſtoire „ & à la Géographie, n'eſt au fond que le réſultat du principal objet, qui „ eſt de repréſenter le Voyageur tel qu'il eſt en lui-même. Enſuite, on ti„ re de tous ceux qui ont voyagé dans les mêmes Pays, ce qui appartient „ à l'Hiſtoire & à la Géographie des mêmes lieux, pour en compoſer un „ Corps que les Anglois ont nommé Réduction, auquel chaque Voyageur „ contribue ſuivant ſes lumières".

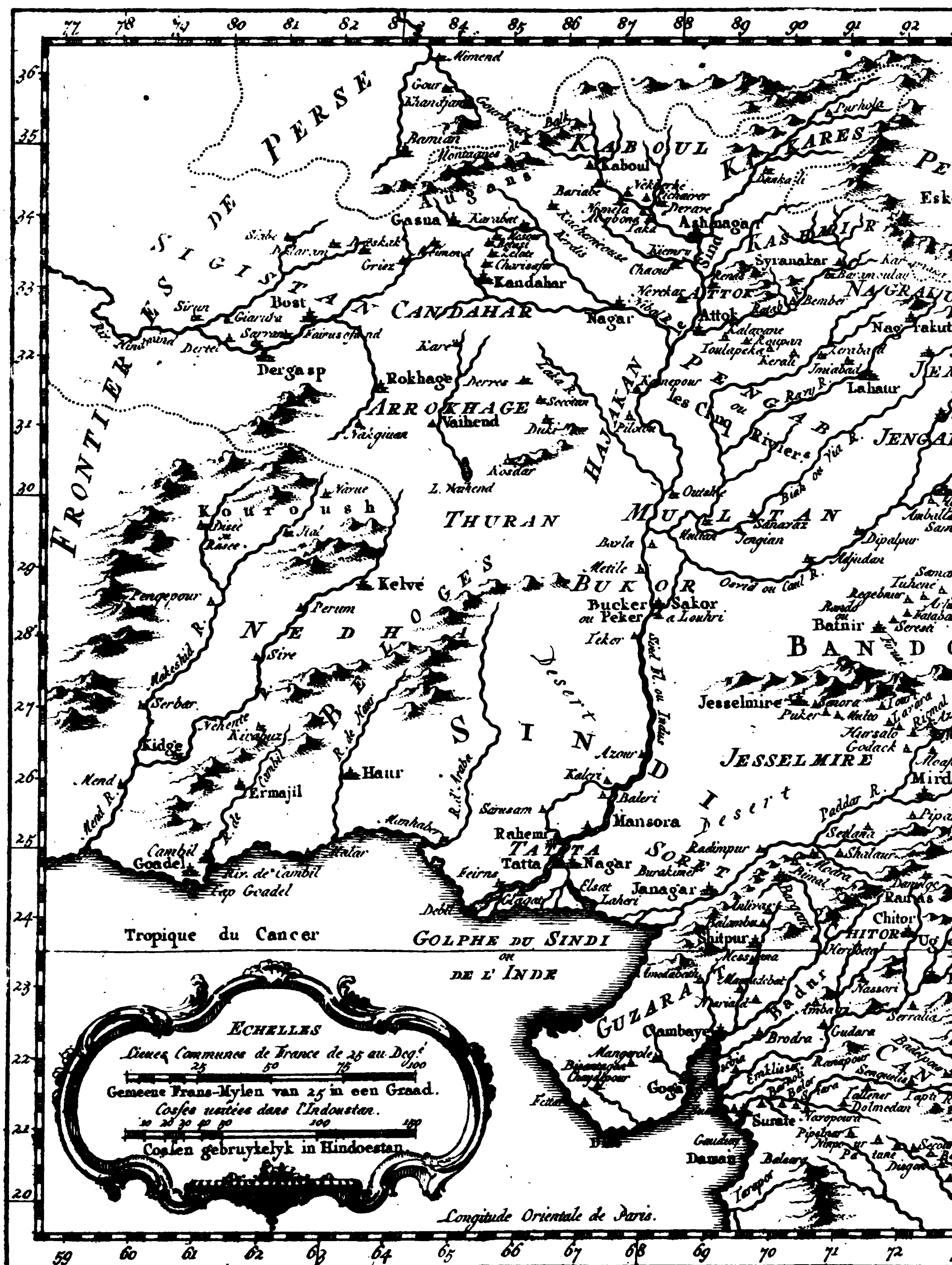
Quand l'Ouvrage devroit être encore auſſi long qu'il eſt proche de ſa fin, je n'ai pas d'autre réponſe à faire aux objections, ni d'autre deffenſe contre la critique, dans une entrepriſe dont je répete que je n'ai pas formé le Plan. Qui me condamnera même, ſi j'oſe m'attribuer quelque droit à la reconnoiſſance du Public, pour les petites réparations que j'explique dans mon Avertiſſement? Je m'arrête à cette flatteuſe idée. Elle ſoutiendra mon courage juſqu'au terme (*c*).

(*a*) Ou *Tamerlan*. Voyez ci-deſſus ſon Article au Tom. IX.

(*b*) Avertiſſement du premier Tome.

(*c*) C'eſt ici le commencement du Tome X. de l'Edition de Paris. R. d. E.

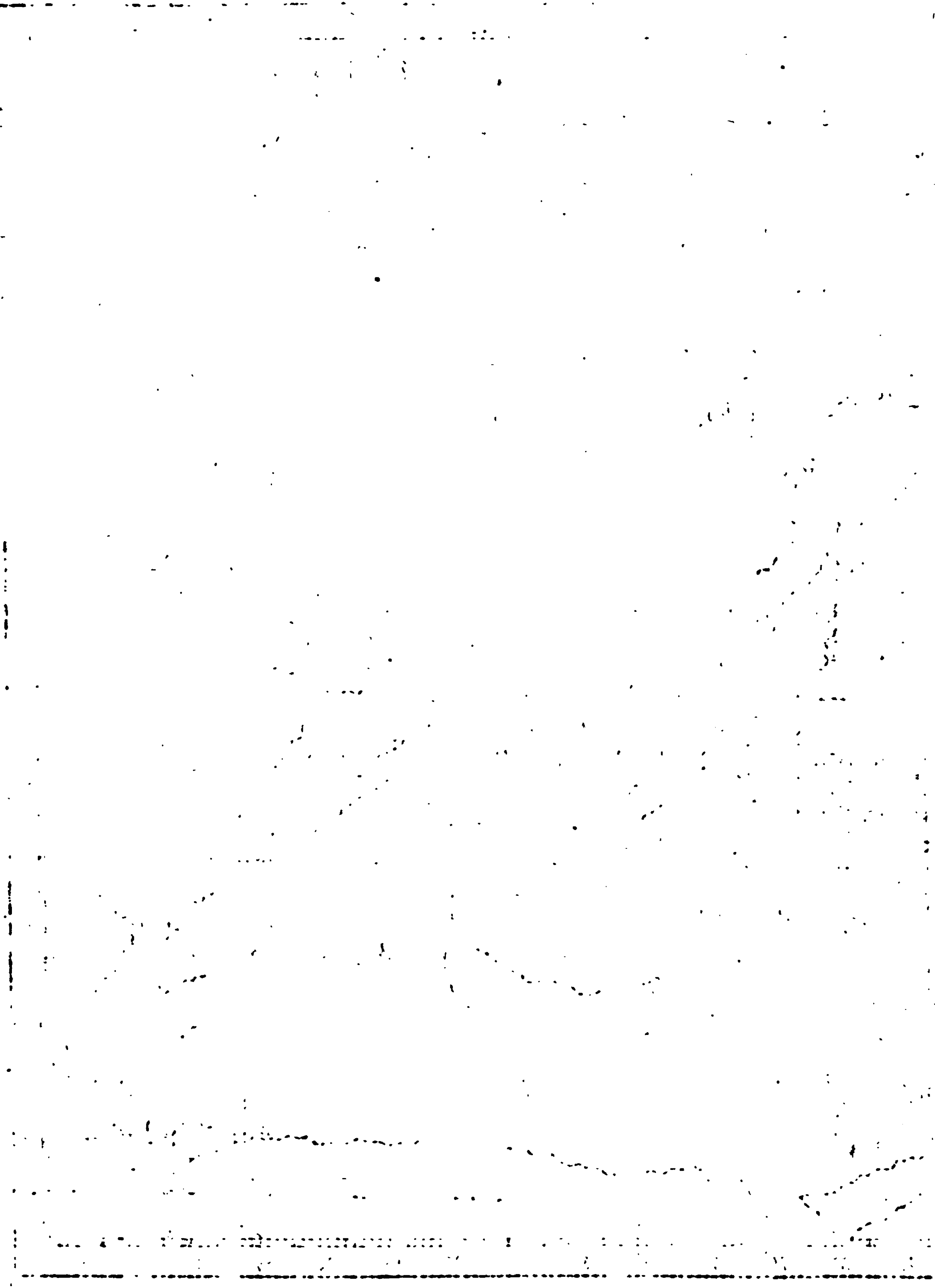
§. I.



KAART VAN HINDOESTAN, volgens



ns de nieuwfte Kaarten, Iste Blad, Door den Hr. Bellin.



Suite de la Carte de
L'INDOUSTAN,
IIe. Feuille, Comprenant
LA PRESQU' ISLE DE L'INDE
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.

Echelles

Lieues communes de France de 25 au Degré.

25 50 75 100

Cosses usitées dans l'Indoustan.

50 100 150

Cosfen gebruykelyk in Hindoestan.

J.V.S. direx.

VERVOLG VAN DE KAART VAN HINDOESTAN



TAN, IIde Blad, vervattende 't HALF-EILAND VAN INDIEN.

§. I.

Voyage de Thomas Rhoe dans l'Indoustan.

Motifs du Voyage.

CET habile & judicieux Voyageur fut envoyé au Mogol en 1615, avec la qualité d'Ambassadeur du Roi d'Angleterre, mais aux fraix de la Compagnie des Indes Orientales, dont le Commerce étoit déja florissant. Comme son Voyage n'avoit pas d'autre objet que les intérêts de la Compagnie, sa Relation étoit remplie de discussions importantes, que Purchas, qui l'a publiée dans son Recueil (*a*), nomme les mystères de ce Commerce. Elles en ont été retranchées, par la même politique qui porte la Compagnie de Hollande à garder un grand secret sur l'état de ses affaires dans les Indes. Mais cette mutilation n'empêche pas que le Journal de *Rhoe* ne soit également estimable, & par le caractère judicieux de son Auteur, & par mille détails intéressans qui font connoître l'ancienne Cour du Mogol (*b*).

Arrivée de Rhoe à Surate.

LA Flotte Angloise qui portoit Rhoe, ayant jetté l'ancre au Port de *Surate* le 26 de Septembre, il ne s'arrêta dans la Ville que pour donner le tems au Capitaine *Harris*, qui fut nommé pour l'escorter, de rassembler cent Mousquétaires, dont l'escorte devoit être composée. On se mit en marche. L'Auteur fit peu d'observations dans une route de deux cens vingt-trois miles, qu'il compte à l'Est de Surate jusqu'à *Brampour* (*c*). Le Pays, dit-il, est pauvre & peu habité. Ses Villes & ses Villages sont bâtis de terre. Mais, à deux miles de Brampour, il arriva dans un Village nommé *Baterpore*, qui exerça plus agréablement sa curiosité. C'est l'Arsenal du Mogol. Il y vit des pièces de fonte de divers calibres, quoique généralement trop courtes & trop minces.

Sa route jusqu'à Brampour.

Baterpore, Arsenal du Mogol.

LE *Kutual*, ou le Magistrat de la Police (*d*), vint au-devant de lui dans ce lieu, avec une suite nombreuse, & précedé de seize drapeaux. Il le conduisit jusqu'à *Serralia*, où l'on avoit marqué son logement. Mais à l'entrée de cette Ville, Rhoe fut surpris de voir disparoître tous les Mogols qui l'avoient conduit, & de ne pas trouver d'autre logement que quatre petites chambres, ou plutôt quatre fours, dont la voute étoit si basse qu'elle permettoit à peine d'y être debout. Cette demeure lui parut si choquante, qu'ayant recours à ses propres équipages, il donna ordre que ses tentes fussent dressées dans la plaine; & parmi les plaintes qu'il envoya faire au Kutual, il lui fit déclarer qu'il vouloit partir à l'instant. Cet Officier vint le supplier, avec beaucoup d'excuses, de prendre patience jusqu'au lendemain. Sultan *Perwis*, second Fils (*e*) de l'Empereur *Jehan Guir*, résidoit dans cette Ville, avec la qualité de Lieutenant général de son Père. Sa Cour occupoit les principaux logemens: sans compter que *Chan-Canna*, Gé-

Embarras de Rhoe à Serralia.

(*a*) Thevenot l'a donnée dans le sien.

(*b*) Thevenot, *Discours sur les Mémoires de Thomas Rhoe*. R. d. E.

(*c*) On verra dans les Relations suivantes, & dans la Description, toutes ces routes mieux observées.

(*d*) Thevenot remarque que cette charge a plus de rapport à celle de grand Prevost. R. d. E.

(*e*) Suivant Mr. Prevost c'étoit le troisième, mais il se trompe. R. d. E.

RHOE. 1615.

Général des Armées du Mogol, & le plus puissant Sujet de l'Empire, gouvernant sous lui avec une pleine autorité, avoit toûjours quatre mille Cavaliers à sa suite.

Il s'y présente au second fils du Mogol.

Le 18 de Novembre, Rhoe se fit conduire au Palais du Prince, non-seulement pour observer les usages de cette Cour, mais dans la vûe d'obtenir, à la faveur de quelques présens, la liberté d'y établir un Comptoir. Il avoit reconnu, par sa propre expérience, que les lames d'épée se vendoient bien dans l'Armée Mogole. En arrivant à l'audience, il trouva cent Cavaliers, qui attendoient le Prince, & qui formoient une haye des deux côtés de l'entrée du Palais. Le Prince étoit dans la seconde cour, sous un dais, avec un riche tapis sous ses pieds; dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoe, qui s'avançoit vers lui, au travers du Peuple, fut arrêté par un Officier, qui l'avertit de baisser la tête jusqu'à terre. Il répondit que sa condition le dispensoit de cet hommage servile; & continuant de marcher jusqu'à la balustrade, il s'y arrêta pour faire une profonde révérence, que le Prince lui rendit par une inclination de corps. Ensuite, il ne fit pas difficulté d'entrer dans la balustrade, où il trouva les principaux Seigneurs de la Ville, prosternés comme autant d'Esclaves. Son embarras étoit sur la place qu'il y devoit prendre; & dans cette incertitude, il se présenta droit devant le Trône. Un Sécretaire, qui étoit assis sur les degrés de la seconde estrade, lui demanda ce qu'il desiroit. „ Je lui exposai, „ dit Rhoe, que le Roi d'Angleterre m'envoyant pour Ambassadeur auprès de l'Empereur son Père, & me trouvant dans une Ville où le Prince tenoit sa Cour, je m'étois cru obligé de lui faire la révérence. Alors „ le Prince, s'adressant lui-même à moi, me dit qu'il étoit fort satisfait de „ me voir. Il me fit diverses questions sur le Roi mon Maître, & mes „ réponses furent écoutées avec plaisir. Mais comme j'étois toûjours au „ bas des degrés, je demandai la permission de monter, pour entretenir „ le Prince de plus près. Il me répondit lui-même, que le Roi de Perse „ & le grand Turc n'obtiendroient pas ce que je desirois. Je répliquai „ que ma demande méritoit quelque excuse, parceque je m'étois figuré „ que pour de si grands Monarques il auroit pris la peine d'aller jusqu'à „ la porte; & qu'enfin je ne prétendois pas d'autre traitement que ceux „ qu'il feroit à leurs Ambassadeurs. Il m'assura que j'étois traité sur le même pied, & que je le serois dans toutes les occasions. Je demandai du „ moins une chaise. On me répondit que jamais personne ne s'étoit assis „ dans ce lieu; & l'on m'offrit, comme une grace particulière, la liberté „ de m'appuyer contre une colomne couverte de placques d'argent, qui „ soûtenoit le dais. Je demandai la permission d'établir un Magasin dans „ la Ville, & d'y laisser des Facteurs. Elle me fut accordée; & le Prince „ donna ordre que les Patentes fussent dressées sur le champ".

Hardiesse de l'Ambassadeur Anglois.

Comment elle lui réüssit.

Le Prince s'enyvre du vin des Anglois.

Entre plusieurs présens, Rhoe lui avoit offert une caisse remplie de bouteilles de vin. A peine les eut-il reçûes qu'il en fit ouvrir plusieurs; & le goût qu'il prit à les boire ayant été jusqu'à s'enyvrer, l'Ambassadeur, qui s'étoit retiré pour attendre l'expédition des Patentes, reçut bien-tôt des excuses, par lesquelles on le prioit de remettre la conclusion de cette affaire

faire au lendemain. Il reprit le chemin de son logement, où la fièvre le saisit & l'arrêta plus de six semaines. RHOE. 1615.

Après s'être un peu rétabli, il obtint les faveurs qui avoient été différées; & quittant Serralia, il passa la nuit du 6 de Décembre dans un bois qui n'est pas fort éloigné du fameux Château de *Mandoa*. Cette Forteresse est située sur une montagne fort escarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de sept lieues. Elle est belle, & d'une grandeur étonnante (*f*). Le 22, Rhoe fut agréablement surpris de rencontrer Edouard *Terry*, Facteur de sa Nation (*g*) (*h*), qui venoit au-devant de lui avec un autre Anglois, nommé *Coriat*, célèbre par le courage qu'il avoit eu de faire à pied le Voyage d'Angleterre aux Indes. Cinq cosses plus loin, on lui fit observer, sur une montagne, l'ancienne Ville de *Chitor*, dont la grandeur éclate encore dans ses ruines. On y voit les restes de quantité de superbes Temples, de plusieurs belles Tours, d'un grand nombre de colomnes, & d'une multitude infinie de maisons, sans qu'il s'y trouve un seul Habitant. Rhoe fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on y puisse monter; encore n'est-ce qu'un précipice. On passe quatre portes sur le panchant de la montagne, avant que d'arriver à celle de la Ville, qui est magnifique. Le sommet de la montagne n'a pas moins de huit cosses de circuit; & vers le Sud-Ouest, on y découvre un vieux Château, assez bien conservé. Cette Ville est dans les Etats du Prince *Ranna*, qui s'étoit soûmis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avoit reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son Tributaire. C'étoit *Ekbar*, Père du Mogol règnant, qui avoit fait cette conquête (*i*). Ranna descendoit, en ligne directe, du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre le Grand. Rhoe est persuadé que la Ville de Chitor étoit anciennement la résidence de Porus; quoique *Dehly*, qui est beaucoup plus avancée vers le Nord, aît été la Capitale de ses Etats. Dehly même n'est maintenant fameuse que par ses ruines. On voit, proche de la Ville, une colomne dressée par Alexandre, avec une longue inscription. Le Mogol règnant, & ses Ancêtres, descendus de Tamerlan, avoient ruiné toutes les Villes anciennes, avec défense de les rebâtir; dans la vûe, apparemment, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand & de plus ancien que la puissance de leur Maison (*k*).

Château de Mandoa.

Anciennes ruines de Chitor.

Dehly.

Le 23, Rhoe arriva heureusement à *Asmere*, où l'on compte, de Brampour, deux cens neuf cosses, qui font quatre cens dix-huit miles d'Angleterre; & le 10 de Janvier, il entra dans les murs de cette Ville Impériale (*l*).

Asmere.

1616.

L'Impatience d'exécuter les ordres de sa Compagnie le fit aller dès le jour suivant, au *Durbal*, c'est-à-dire, au lieu d'où le Mogol donnoit ses audien-

Rhoe arrive à la Cour du Mogol.

(*f*) *Ibid.* pag. 9.

(*g*) Voyageur Anglois, dont Purchas & Thevenot ont publié aussi la Relation: mais elle ne contient que des observations sur les mœurs & les usages, qui trouveront place dans la Description de l'Indoustan.

(*h*) Edouard Terry étoit un Prédicateur Anglois. R. d. E.

(*i*) Pag. 9.

(*k*) *Ibidem.*

(*l*) C'est-à-dire *Agra*. R. d. E.

Rhoe. 1616.

Usages qu'il y trouve établis.

audiences & ses ordres pour le gouvernement de l'Etat. L'entrée des appartemens du Palais n'étoit ouverte qu'aux Eunuques; & sa Garde intérieure étoit composée de femmes, chargées de toutes sortes d'armes. Chaque jour au matin, ce Monarque se présentoit à une fenêtre tournée vers l'Orient, qui se nommoit le *Jarneo*, & dont la vûe donnoit sur une grande place. C'étoit-là que tout le Peuple s'assembloit pour le voir. Il y retournoit vers le midi; & quelquefois il y étoit retenu assez long-tems, par le spectacle des combats d'éléphans & de diverses bêtes sauvages. Les Seigneurs de sa Cour étoient au-dessous de lui, sur un échaffaut. Après cet amusement, il se retiroit dans l'appartement de ses femmes; mais c'étoit pour retourner encore au Durbal ou au Jarneo, sur les huit heures du soir. Il soupoit ensuite. En sortant de table, il descendoit au *Gouzalkan* (*m*), grande cour, au milieu de laquelle il s'étoit fait élever un Trône de pierre de taille, sur lequel il se plaçoit, lorsqu'il n'aimoit pas mieux s'asseoir sur une simple chaise, qui étoit à côté du Trône. On ne reçevoit dans cette Cour que les premiers Seigneurs de l'Empire, qui ne devoient pas même s'y présenter sans être appellés. On n'y parloit point d'affaires d'Etat, parcequ'elles ne se traitoient qu'au Durbal ou au Jarneo. Les résolutions les plus importantes se prenoient en public, & s'enregistroient de même. Pour un teston, chacun avoit la liberté de voir le registre. Ainsi le Peuple étoit aussi-bien informé des affaires que les Ministres, & jouissoit du droit d'en porter son jugement. Cet ordre & cette méthode s'exécutoient si régulièrement, que l'Empereur ne manquoit pas de se trouver, aux mêmes heures, dans les lieux où il devoit paroitre; à moins qu'il ne fût yvre ou malade: & dans cette supposition, il s'étoit assujetti à le faire sçavoir au Public. Ses Sujets étoient ses Esclaves; mais il s'étoit imposé si solemnellement toutes ces loix, que s'il avoit manqué un jour à se faire voir, sans rendre raison de ce changement, le Peuple se seroit soulevé (*n*). L'Auteur a crû ces éclaircissemens nécessaires, pour l'intelligence du détail qui doit les suivre.

Première audience qu'il reçoit du Mogol.

Il fut conduit au Durbal. A l'entrée de la première balustrade, deux Officiers vinrent au-devant de lui, pour le recevoir. Il avoit demandé qu'il lui fût permis de rendre ses premières soumissions à la manière de son Pays, & cette faveur lui avoit été promise. En entrant dans la première balustrade, il fit une révérence. Il en fit une autre, dans la seconde; & une troisième, lorsqu'il se trouva dans le lieu qui étoit au-dessous de l'Empereur. Ce Prince étoit assis dans une espèce de petite galerie, ou de balcon, élevée au-dessus du rez-de-chaussée de la cour. Les Ambassadeurs, les Grands du Pays, & les Etrangers de quelque distinction, étoient admis dans l'enceinte d'une balustrade qui étoit au-dessous de lui, & dont le plan étoit

(*m*) Le *Durbal*, le *Jarneo*, & le *Gouzalkan*, ne sont pas les noms qu'on lira dans Bernier (1). Chaque Nation représente les mêmes choses sous des noms différens.

(*n*) Pag. 10. Cette étiquette étoit poussée si loin, que dans le cas d'une maladie ou de quelque autre nécessité, le Mogol devoit faire ouvrir les portes du Palais & se montrer à quelques-uns de ses Sujets, pour satisfaire les autres. *Ibidem*.

(1) Bernier nomme pourtant le *Gosel-Kanay*, R. d. E.

étoit un peu plus haut que le rez-de-chaussée. Tout l'espace qu'elle renfermoit étoit tendu de grandes pièces de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de condition médiocre étoient dans la seconde balustrade. Jamais le Peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de manière que tout le monde peut voir l'Empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective générale d'un théâtre, où les principaux Seigneurs seroient placés comme les Acteurs, sur la scène, & le Peuple plus bas, comme dans le parterre (o).

L'Empereur prévint l'Interpréte des Anglois. Il félicita Rhoe du succès de son Voyage; & dans toute la suite du discours, il traita le Roi d'Angleterre de frère & d'allié. Rhoe lui présenta ses lettres, traduites dans la langue du Pays; sa commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses présens, dont le Monarque parut fort satisfait. Ce Prince lui fit diverses questions. Il lui témoigna de l'inquiètude pour sa santé, qui n'étoit qu'imparfaitement rétablie. Il lui offrit même ses Médecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avoit traité d'Ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans excepter ceux de la Perse & de la Turquie.

Le Prince Coronne, troisième Fils du Mogol.

Rhoe apprenant que le Prince Sultan *Coronne*, troisième Fils (p) de l'Empereur, étoit Viceroi de Surate, & que son amitié par conséquent étoit fort importante aux Anglois, lui fit demander audience, quoiqu'on publiât qu'il étoit ennemi des Chrétiens. On lui fit attendre l'honneur de le voir, jusqu'au 22. Mais lorsqu'il s'approcha de son Palais, un Officier considérable vint au-devant lui, & le conduisit dans un appartement intérieur, qu'on n'avoit jamais ouvert aux Etrangers. Tandis qu'il s'y entretenoit avec son Guide, le Prince se fit un plaisir de le surprendre, en se présentant sans s'être fait annoncer. Il ne lui témoigna que de l'inclination à l'obliger; & quelques présens augmentèrent si vivement cette disposition, qu'il promit de faire justice aux Anglois, sur tous les sujets de mécontentement qu'ils avoient reçûs dans son Domaine de Surate (q). Peu de jours après, Rhoe étant retourné au Durbal ne reçut pas des promesses moins flateuses, de la bouche même de l'Empereur. Ce Monarque, l'ayant découvert de loin, lui fit signe de la main qu'il n'avoit pas besoin de faire demander audience, & qu'il pouvoit s'approcher librement. Il lui fit donner une place au-dessus de tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la balustrade; honneur si singulier, que dans la suite il crut devoir employer tous ses soins à s'en conserver la possession.

Maison de campagne du Mogol.

Le premier de Février, on lui proposa de visiter une Maison de plaisance, qu'*Asaph-Kan* avoit donnée à l'Empereur. Elle est située à deux miles d'Asmere, entre deux roches fort hautes, qui la mettent tellement à couvert du Soleil, qu'à-peine y trouve-t'on un seul endroit d'où l'on puisse le voir. Le roc, taillé en quelques endroits, sert de fondement & de muraille.

(o) Pag. 10.
(p) Mr. Prevost dit le second. R. d. E.
(q) Pag. 11. Les Facteurs Anglois avoient été fort maltraités dans plusieurs Villes, telles que Surate, Amadabath, &c.

RHOE. 1616.

raille. Le reste est de pierre vive; avec un petit Jardin, qui a cinq fontaines, & deux grands Etangs, dont l'un est de trente marches plus élevé que l'autre. Le chemin qui conduit à cette Maison est si étroit, que deux personnes n'y peuvent passer de front. Il est roide & pierreux. En un mot, ce Château est une solitude très-agréable & très- sûre, où l'on ne trouve pas d'autre compagnie que celle des paons sauvages, des tourterelles, & d'autres oiseaux, mais sur-tout des singes, qui se montrent de tous côtés sur les pointes des rochers (*r*).

Fête du Nouroux.

Le 2 de Mars, on commença, dès le soir, la fête qui se nomme *Nouroux* (*s*), par laquelle les Mogols, comme les Persans, solemnisent le commencement de leur nouvelle année. Elle se célèbre ordinairement à la première Lune. On avoit élevé un Trône, quatre pieds plus haut que la cour du Durbal. L'espace, entre ce Trône & le lieu par lequel l'Empereur devoit entrer, étoit une estrade de cinquante-six pieds de long, & large de quarante-trois, fermée de balustrades, & couverte d'étoffes d'or & de soye, qui étoient soûtenues par de grosses cannes revêtues du même drap. Au bout de cet espace, on avoit placé les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, des Comtesses de Sommerset & de Salisbury, & celui de la femme d'un Bourgeois de Londres. Au-dessous, on voyoit celui de Thomas *Smith*, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales. Sur l'estrade, on avoit étendu des tapis de Perse d'une grande largeur. Cette place étoit pour les personnes de qualité, à la réserve d'un petit nombre qui avoient un autre poste, enfermé aussi d'une balustrade, vis-à-vis le Trône, pour recevoir de plus près les ordres du Monarque; & dans cette seconde balustrade on avoit placé, entre plusieurs curiosités précieuses, une maison d'argent. Le côté gauche de la même cour offroit le pavillon du Prince Sultan *Chosroe* (*t*), dont les piliers étoient revêtus d'argent comme ceux du Trône Impérial. La forme de ce Trône étoit quarrée. Les quatre piliers portoient un dais de drap d'or, dont la frange ou la crépine étoit enfilée de perles fines: & d'espace en espace, il y avoit des grenades, des poires, des pommes, & d'autres fruits d'or massif. L'Empereur étoit assis sur des coussins, couverts de perles & de pierres précieuses. Les principaux Seigneurs avoient leurs tentes dressées le long de la cour du Durbal; les unes de taffetas, d'autres de damas, & d'autres de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étallent ordinairement toutes leurs richesses dans ces tentes; & l'Empereur y entroit autrefois, pour y prendre tout ce qui flattoit son goût: mais il avoit changé cet usage, & chacun lui portoit sur son Trône les présens ou les étrennes.

Richesse des ornemens.

RHOE

(*r*) Pag. 12.

(*s*) Rhoe se trompe, avec quantité d'autres Auteurs, lorsqu'il prétend que *Nouroux* signifie *neuf jours*, qui sont la durée de la Fête. Thevenot rapporte l'origine de ce nom, & s'en sert pour expliquer une Epoque Persane dont nos Chronologistes n'ont pas eu de connoissance, & qu'il nomme *Années Sebaliennes* (1). *Voyez sa Collection, Tome I.*

(*t*) C'étoit le Fils aîné de l'Empereur, que Rhoe nomme tantôt *Cosronroe*, & tantôt *Corsoronne*. Mr. Prevost l'avoit confondu ici avec le Sultan *Coronne*, ou *Choram*. R. d. E.

(1) Le mot même de Nouroux, signifie *nouveau jour*, ou *nouvelle année*. Rhoe remarque qu'anciennement cette Fête duroit neuf jours; mais de son tems dix-huit, & *Hawkins* le confirme. R. d. E.

RHOE. 1616.

RHOE choisit le dernier jour de la fête, pour faire son présent. L'Empereur le reçut avec beaucoup de satisfaction, & donna ordre qu'on le fit entrer dans sa balustrade. Cependant, comme on ne lui permit pas de monter sur l'estrade du Trône, il n'en voyoit d'abord qu'une partie, parce que la balustrade qui le fermoit par devant étoit haute & couverte de tapis; mais il ne laissa pas de le voir à la fin jusqu'au fond. „ On ne peut desavouer, dit-il, que le dedans ne fût richement paré: mais il l'étoit de tant „ de pièces différentes, & qui avoient si peu de rapport entre elles, que le „ mauvais ordre en diminuoit beaucoup l'éclat. Il sembloit qu'on n'eût „ pensé qu'à rassembler dans ce lieu tout ce que l'Empire avoit de plus ri- „ che, sans consulter aucune règle de goût". L'après midi un jeune Prince, fils de Ranna, nouveau Vassal du Mogol, se présenta devant le Trône avec beaucoup de cérémonie. Il se mit trois fois à genoux, en frappant la terre de sa tête. Il apportoit le présent de son père. On le fit entrer dans la petite balustrade, & l'Empereur lui pressa la tête entre ses bras pour le remercier. Son présent consistoit dans une grande caisse d'or. Quelques Courtisanes finirent la fête par des sauts & des danses (v).

Description du Trône.

LE 30, Rhoe se rendit le soir au Gouzalkan, qui lui avoit paru, des trois lieux d'audience, le plus propre à lui donner toute la liberté dont il avoit besoin pour s'expliquer. Malgré les promesses de l'Empereur, ses affaires avançoient si peu, qu'il commençoit à se lasser de cette incertitude. Les difficultés qu'il trouva pour faire entendre ses plaintes, ne donnent pas une trop haute idée de l'ordre qui règnoit autour du Mogol. Ce récit mérite d'autant plus d'être rapporté dans ses termes, que c'est par ces détails mêmes qu'il relève le prix de sa Relation. Mais on doit faire observer, que les obstacles dont il se plaint, venoient de la faction Portugaise, qui avoit engagé Asaph-Kan, un des plus grands Seigneurs & des premiers Officiers de la Cour, à traverser les prétensions des Anglois.

Audience du Gouzalkan.

„ ON me fit entrer, dit Rhoe, avec mon Agent, ou mon Facteur, qui „ étoit un vieillard: mais on refusa l'entrée à mon Interpréte, par l'adresse „ d'Asaph-Kan, qui craignoit mes explications. Sa Majesté me fit faire „ diverses questions sur la personne du Roi d'Angleterre, & sur mes pré- „ sens. Je répondis à quelques-unes: mais enfin je déclarai que je ne sa- „ vois pas assez la langue Portugaise pour satisfaire à toutes les demandes „ de l'Empereur, si l'on n'accordoit à mon Interpréte la liberté d'entrer. „ On le fit appeller, malgré les oppositions d'Asaph-Kan. Je lui donnai „ ordre de dire à Sa Majesté que je désirois de m'expliquer sur les affaires „ qui me retenoient à sa Cour. Elle répondit qu'elle m'entendroit volon- „ tiers. Mais le fils d'Asaph-Kan tira l'Interpréte avec assez de violen- „ ce, & ne lui permit pas d'en dire davantage. Ceux de sa faction, „ s'étant mis aussi-tôt devant moi, m'empêchoient de me faire voir à l'Em- „ pereur, & n'empêchoient pas moins l'Interpréte d'approcher (x). Je „ lui ordonnai d'élever la voix, & de dire à l'Empereur que je demandois „ audience. Il eut le courage de m'obéir. L'Empereur l'entendit. Je fus „ ap-

Combien elle cause d'embarras à Rhoe.

(v) Pag. 13. (x) *Ibidem*.

RHOE. 1616. „ appellé; & tous mes adversaires furent obligés de me faire place. Cependant Asaph-Kan eut l'audace de s'avancer à l'un des côtés de mon „ Interpréte. J'étois à l'autre; mais pendant que je lui faisois entendre „ ce qu'il devoit dire, ce redoutable Ennemi s'efforçoit de l'embarrasser „ en m'interrompant.

„ Je ne laissai pas de faire représenter à l'Empereur que j'étois à sa Cour „ depuis deux mois, dont j'avois passé l'un dans une fâcheuse maladie: „ qu'on m'avoit fait perdre l'autre, en vaines cérémonies; & qu'on paroissoit marquer peu d'attention pour les principaux motifs de mon Voyage, qui étoient de conclure une amitié constante entre les deux Nations, „ d'établir la sureté du Commerce, & celle de la résidence des Marchands „ Anglois, qui feroient quelque séjour dans l'Empire. On me répondit „ que ces trois points m'avoient été accordés dès la première audience. „ Oui, repliquai-je, mais avec des conditions onéreuses ou mal expliquées. „ L'Empereur me demanda lui-même quel présent je lui promettois. Je „ répondis que nôtre Commerce étoit encore naissant & mal établi; mais „ que nôtre Pays produisoit diverses curiosités, que le Roi mon Maître „ s'empresseroit de lui envoyer; & que les Marchands en feroient chercher „ de toutes parts, s'il leur accordoit sa protection. Il me demanda de „ quelles curiosités je voulois parler, & si c'étoient des Diamans ou d'autres pierres précieuses. Je lui dis que des curiosités, qui venoient d'un „ Pays dont il étoit le Maître, ne me paroissoient pas un présent digne de „ lui; mais que je m'efforcerois de trouver, pour Sa Majesté, diverses richesses qui n'avoient point encore été vûes dans ses Etats, telles que d'excellentes peintures, de belles sculptures, des figures de pierre ou de fonte, des broderies, des étoffes d'or & d'argent. Cela est bien, me dit-il; mais j'aimerois mieux un cheval Anglois. Je lui répondis qu'il étoit „ impossible de le faire venir par Mer; & que par Terre, le Turc ne le „ permettroit pas. L'entreprise, repliqua-t'il, n'étoit pas impossible par „ Mer. Je lui représentai les difficultés des tempêtes & la longueur de la „ navigation. Il me dit que si l'on mettoit six chevaux dans un Navire, on „ pouvoit espérer d'en sauver un; & que s'il arrivoit fort maigre, on trouveroit le moyen de l'engraisser. Je continuai de l'assurer que le succès „ étoit fort incertain; mais j'ajoutai que pour le satisfaire, j'écrirois dans „ ma Patrie, & qu'on tenteroit l'expérience.

„ Alors il me demanda ce que je voulois de lui. Je répondis nettement que je désirois des conditions raisonnables, qui paroissoient nécessaires pour l'établissement d'une amitié constante, pour la sureté de nos „ personnes, & pour la liberté de nôtre Commerce; qu'après les mauvais „ traitemens que nous avions essuyés, cette précaution étoit indispensable; „ & que je n'entrois point dans le sujet de nos justes plaintes, parceque „ j'espérois qu'il feroit bien-tôt reparé.

„ A ces mots, Asaph-Kan s'avança, pour pousser mon Interpréte: mais „ opposant l'audace à l'audace, je le retins par le bras, & je ne lui laissai „ que le pouvoir de marquer son ressentiment par des signes. L'Empereur „ qui découvrit quelque chaleur dans mes mouvemens, se mit en colère, „ & déclara d'un air si furieux, qu'il vouloit sçavoir de qui j'avois à me plain-

„ dre,

„ dre, que je ne crus pas devoir l'exciter davantage. J'ordonnai à mon „ Interpréte, en assez mauvais Italien, de répondre que je ne voulois pas „ importuner Sa Majesté par le récit de nos peines, mais que je m'addresserois au Prince son Fils, pour obtenir justice, dans la confiance de le „ trouver bien disposé pour nous. L'Empereur n'attendit pas que mon „ Interpréte eut achevé; & lui entendant nommer son Fils, il se figura „ que je me plaignois de ce jeune Prince. *Mio-Figlio, Mio-Figlio*, répéta-t'il deux fois, dans la langue dont je m'étois servi; & sur le champ il le „ fit appeller. Le Prince vint aussi-tôt. La frayeur & la soumission étoient „ peintes sur son visage. Asaph-Kan ne trembloit pas moins, & tous les „ Spectateurs paroissoient fort étonnés. L'Empereur traita fort mal son „ Fils, qui s'excusoit avec beaucoup d'embarras, sans pénétrer la cause „ de cette querelle. Pour moi, qui compris heureusement l'équivoque, „ j'eus recours à la bonté d'un Prince Persan, avec lequel j'avois lié connoissance, & que je priai de suppléer au défaut de mon Interpréte, qui „ s'étoit mal expliqué. Il remit l'esprit de l'Empereur & du Prince, en „ déclarant que loin d'avoir accusé le Prince, je demandois la permission „ d'avoir recours à lui, pour tout ce qui se passeroit dans les Pays de son „ Domaine. L'Empereur consentit à cette proposition.

RHOE. 1616.

„ Le Prince, revenu de son trouble, me dit qu'il m'avoit offert un Firman que j'avois refusé, & me pressa d'expliquer les raisons de ce refus. „ Je ne fis pas difficulté de répondre que le Firman renfermoit des conditions que je ne pouvois accepter. L'Empereur voulut savoir quelles étoient ces conditions, auxquelles je refusois de m'assujettir. Je les expliquai; & l'on se mit à disputer là-dessus avec beaucoup de chaleur. Un „ Seigneur, nommé *Mokreb-Kan*, déclara qu'il ne pouvoit abandonner l'intérêt de la Nation Portugaise; & parlant de la nôtre avec mépris, il soûtint que Sa Majesté ne signeroit jamais aucun article à leur desavantage. „ Je répondis que mes propositions n'avoient rien de préjudiciable aux „ Portugais, & que je n'aurois pas crû la Cour Mogole si dévouée à cette „ Nation. Les Jésuites & d'autres Partisans de la même cause, insistèrent „ avec tant de chaleur sur la déclaration de Mokreb-Kan, que je fus obligé „ d'entrer dans d'autres explications. Elles consistèrent à leur offrir une „ paix conditionelle, en témoignant néanmoins que leur haine ou leur amitié nous étoient presque indifférentes. L'Empereur prit la parole; & „ reconnoissant que mes demandes étoient justes, & ma réponse, généreuse, il me pressa de faire mes propositions. Asaph-Kan, qui avoit été „ muet pendant tout ce discours, & qui étoit impatient d'en voir la fin, „ représenta qu'après les plus longues disputes, il faudroit revenir à mettre mes demandes par écrit; que c'étoit par conséquent le parti auquel „ on devoit s'arrêter, & que si le Conseil les trouvoit raisonnables, elles „ seroient signées du sceau Impérial. L'Empereur approuva cette ouverture; & je témoignai que j'en étois satisfait, pourvû que le Prince y „ donnât son approbation, qu'il promit aussi (z)".

(z) Pag. 15.

RHOE. 1616.

Les Anglois s'attirent la haine du Prince Coronne.

Le lendemain, Rhoe envoya chez Asaph-Kan, pour lui faire comprendre, que l'Empereur s'étoit fâché sur une équivoque; que c'étoit uniquement la faute de l'Interpréte; que les Anglois n'avoient aucune intention de se plaindre du Prince ni de lui, mais que ne pouvant supporter qu'il déguisât leurs affaires à l'Empereur, ou qu'il ne l'en informât qu'à demi, ils le prioient de trouver bon, qu'ils n'employassent plus désormais son entremise à la Cour. Sa réponse fut, que ni lui ni le Prince n'avoient aucune raison de croire que l'Ambassadeur Anglois eut voulu se plaindre d'eux; que l'équivoque étoit évidente; qu'il avoit toûjours aimé la Nation Angloise, & qu'il conservoit les mêmes sentimens. Cependant Rhoe fut averti, deux jours après, que le Prince avoit demandé à l'Empereur pourquoi il recevoit si bien les Anglois, & qu'il lui avoit représenté que cette préférence éloignoit les Portugais de ses Ports; que leur Commerce lui apportoit néanmoins plus d'utilité que celui des Anglois, qui n'y venoient que pour s'enrichir, & qui n'avoient que des marchandises de peu de valeur, telles que des draps, des épées & des couteaux; au-lieu que les autres apportoient des perles, des rubis, & toutes sortes de pierres précieuses. Ce discours prouvant assez que ce Prince avoit peu d'affection pour l'Angleterre, Rhoe prit la résolution de se tenir sur ses gardes & de tourner tous ses soins à se conserver la protection de l'Empereur. Un autre incident lui apprit encore mieux combien sa défiance étoit juste.

Avanture d'un jeune Anglois qui se livre aux Italiens.

„ J'eus le chagrin, dit-il, de perdre un jeune Anglois, qui abandonna „ mon service pour se retirer chez un Italien; & les honteuses raisons de „ sa fuite firent peu d'honneur à nôtre Nation. Comme tous les Italiens „ s'étoient réunis pour le proteger, j'allai demander justice au Durbal. „ L'Empereur donna ordre aussi-tôt que le Déserteur fût remis entre mes „ mains. Mais le Prince, qui n'attendoit que l'occasion pour me nuire, „ proposa de le faire amener dans l'assemblée. Il parut le soir au Gouzal-„ kan; & se voyant appuyé du Prince, il eut la hardiesse de passer devant „ moi, pour supplier l'Empereur de lui accorder la vie. Ce Monarque, „ touché de compassion, perdit le dessein de me le rendre, & résolut de „ l'envoyer prisonnier à Surate. Mais le Prince, dans la seule vûe de me „ braver, le demanda au Roi pour son service; & cette faveur lui fut ac-„ cordée malgré toutes mes objections. Il lui donna aussi-tôt cent cinquan-„ te roupies, & la paye de deux chevaux; & joignant l'insulte à l'injusti-„ ce, il me fit défense d'entretenir aucun commerce avec lui.

„ Cependant ce jeune homme ouvrit les yeux sur sa faute. Il prit „ le tems de la nuit pour venir chez moi; & s'étant jetté à mes pieds, il „ me demanda pardon de son extravagance, avec offre de la réparer par „ toutes sortes de soumissions. Je lui dis que je ne voulois pas le retenir, „ puisqu'il étoit au service du Prince; mais que pour lui faire grace, j'exi-„ geois qu'il me fît une satisfaction publique. Dès le jour suivant, il trou-„ va le moyen d'entrer au Gouzalkan, où demandant pardon à l'Empereur, „ il retracta toutes ses impostures. Il avoua que c'étoit un nouveau crime, „ dont il s'étoit rendu coupable, pour se mettre à couvert de mes justes „ châtimens. Il supplia même Sa Majesté de me faire appeller, pour lui

„ don-

„ donner le pouvoir de me demander grace en sa présence. L'Empereur „ étoit prêt d'y consentir; mais le Prince, fort piqué d'un évenement si „ peu prévu, suscita quelques affaires qui lui firent abandonner cette idée. „ Je me rendis le lendemain au Gouzalkan. L'Empereur me protesta qu'il „ n'avoit jamais pensé à proteger, contre ma justice, un Anglois fugitif & „ criminel, mais qu'il n'avoit pû se défendre de le recevoir lorsqu'il s'étoit „ jetté comme entre ses bras. On le fit amener. Il me demanda pardon „ à genoux. Il jura devant l'Empereur qu'il n'avoit pas dit un mot de vé„ rité (*a*), & qu'il faisoit cette déclaration volontairement, sans aucune „ espérance de retourner jamais en Angleterre. Le Prince, qui étoit pré„ sent, s'échauffa beaucoup, & l'excita vivement à persister dans sa pre„ mière déposition. Mais ayant refusé de changer de langage, il eut ordre „ de se retirer. Le Prince, dans un dépit qu'il ne put déguiser, le rappel„ la publiquement, & lui donna ordre, avec beaucoup de bassesse, de rap„ porter les cent cinquante roupies qu'il avoit reçues, sous prétexte que „ cette somme, qui lui avoit été donnée pour un autre service que le mien, „ ne lui appartenoit plus lorsqu'il faisoit sa paix avec moi (*b*) ".

Mortifications qu'essuyent les Anglois.

Les Anglois essuyèrent d'autres mortifications, auxquelles Rhoe fut obligé de paroître insensible, parcequ'il ne lui restoit aucun moyen de demander satisfaction. Il n'avoit plus rien à donner à la Cour; & l'Empereur ne recevoit jamais une requête avec faveur, lorsqu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque présent. Le Prince faisoit tourner les circonstances à l'avantage des Portugais, en les pressant d'apporter des pierreries, des rubis & des perles. Ils se présentèrent devant l'Empereur avec un présent considérable, & un rubis balais qu'ils lui proposèrent d'acheter. Il pesoit treize tolles, dont deux & demi font une once. Mais au-lieu de cinq lecks de roupies, qu'ils avoient esperé de le vendre, l'Empereur ne leur en offrit qu'un. Cependant ils se rendirent si agréables à la Cour, que les Anglois n'osoient plus s'y présenter. „ Jusqu'alors, dit l'Auteur, j'avois jugé de ce „ Pays-là sur le rapport d'autrui: mais je commençai à connoître, par une „ fâcheuse expérience, la distinction qu'on y mettoit entre les Portugais „ & nous. Tous les Indiens couroient après eux. Au contraire, lorsqu'ils „ achetoient nos marchandises, ils croyoient nous faire l'aumône. Outre „ l'avantage que les Portugais avoient dans les Indes, d'être voisins du Mo„ gol, ils pouvoient empêcher le Commerce de la Mer-rouge. D'ail„ leurs, le nôtre n'étoit rien en comparaison du leur. Aussi la crainte „ de nos Vaisseaux étoit-elle l'unique motif qui portât le Mogol à nous „ recevoir (*c*) ".

Réflexions de l'Auteur.

Différend entre les deux Princes Fils du Mogol.

Le 12 de Juin, Sultan Coronne fut nommé pour commander les Troupes qui devoient faire la guerre dans le Decan. On consulta les Bramines sur le choix du jour de son départ; & le Prince Perwis reçut ordre de se rendre à la Cour. On racontoit assez ouvertement que ce jeune Prince avoit écrit à l'Empereur son Père, qu'il verroit volontiers le commandement dans

(*a*) Comme Rhoe n'explique point en quoi consistoit la première déposition de ce jeune homme, Thevenot suppose que Purchas aura supprimé ici quelque chose de cette Relation. R. d. E.

(*b*) Pag. 16. (*c*) Pag. 17.

RHOE. 1616.

dans les mains de son frère aîné, mais qu'il croyoit son honneur blessé par la préférence qu'on donnoit sur lui au Sultan Coronne, & qu'il étoit résolu de s'attaquer à sa personne pour en tirer raison. Les principaux Officiers déclarèrent aussi qu'ils demanderoient la permission de se retirer, s'ils étoient obligés de servir sous cet odieux Général, qui étoit plus redouté que l'Empereur même. Cependant Rhoe prévit que son élection subsisteroit, parceque l'Empereur, dit-il, n'avoit pas le pouvoir de la changer. Ce Monarque se proposoit de marcher lui-meme à la tete de l'Armée; & les Anglois craignoient beaucoup que s'il exécutoit ce dessein, avec *Sulphekar-Kan*, son favori, on ne leur payât jamais un sou de l'argent qui leur étoit dû (*d*).

Ordre barbare, qui coute la liberté à un de ses Neveux.

LE 18, un des Neveux du Mogol, qui avoit embrassé la Foi Chrétienne, eut ordre, de ce Prince, d'aller se mettre sur le cou d'un lion, qu'on avoit amené à la Cour. La crainte l'ayant empéché d'obéïr, son Frère cadet reçut le même ordre, & l'exécuta intrépidement, sans que le lion lui fît aucun mal. L'Empereur en prit occasion d'envoyer l'aîné dans un cachot, d'où l'on jugea qu'il ne sortiroit jamais (*e*). Le 24, la Princesse femme de Sultan Coronne accoucha d'un fils. Ce nouveau Général continuant ses préparatifs pour la campagne, on lui donna pour appointemens vingt lecks de roupies (*f*), dont il commença généreusement à faire usage, pour se concilier les cœurs par ses libéralités. Un des principaux Seigneurs de la Cour avertit l'Empereur, que le Prince Perwis, dont l'honneur étoit offensé par le choix qu'on avoit fait de son Frère, étoit capable de s'en ressentir. „ Qu'ils se battent, répondit ce Monarque, j'en suis content. Le „ plus vaillant commandera mes Armées ".

Adresse des Soldats Mogols à tirer au blanc.

RHOE crut devoir une visite à l'Emir *Abdalla-Hassan*, Lieutenant Général & Trésorier des Troupes Mogoles, qui partoit pour se rendre au quartier d'assemblée. Il en fut reçu avec beaucoup de distinction. Ce Seigneur fit tirer ses Soldats au blanc devant lui. La plûpart, avec leurs fléches, ou leurs mousquets chargés d'une seule balle, donnèrent dans le blanc, qui n'étoit pas plus large que la main.

Incident qui met Rhoe en faveur à la Cour.

PENDANT que les Anglois auguroient fort mal du succès de leur Ambassade, un leger incident releva tout d'un coup leurs espérances. Un jour que Rhoe se trouvoit au Durbal, l'Empereur lui fit dire, par Asaph-Kan, qu'il avoit appris qu'entre les Anglois de sa suite, il avoit un excellent Peintre, & qu'il souhaitoit de voir quelqu'un de ses ouvrages. Je n'avois pas de Peintre, dit Rhoe; mais j'avois amené un jeune Anglois, qui faisoit, pour son amusement, des figures à la plume, & qui étoit fort éloigné de la perfection d'un bon Peintre. Cette réponse, que je fis à l'Empereur, lui fit croire que je le soupçonnois de vouloir m'enlever mon Artiste. Il s'efforça

(*d*) Pag. 17.

(*e*) Hawkins remarque, au sujet de ces Princes, qu'ils s'étoient faits Chrétiens par ordre de l'Empereur, sur ce qu'on lui avoit prédit qu'ils usurperoient un jour la Couronne. Son but étoit de leur attirer la haine des Mahométans, & de les exclure par là, de la succession au Trône. Rhoe qui rapporte la même circonstance, ajoûte, que ces Princes étoient retournés à leur première Religion, sur ce que les Jésuites ne vouloient pas leur donner des femmes Portugaises, que l'Empereur espéroit d'obtenir par leur moyen. Voyez ci-dessous. R. d. E.

(*f*) *Ibidem*. Un *Leck* signifie *cent mille*.

força de me guérir de cette crainte. Mais je lui protestai qu'elle n'avoit point eu de part à ma réponse, & je lui promis de mener le jeune homme au Gouzalkan, où je lui ferois porter ses desseins, qui pouvoient être quelques figures d'éléphant ou de cerf. A ce discours, l'Empereur fit une inclination, & me dit que si ma curiosité me faisoit desirer un éléphant, ou sa figure, ou quelque chose qui pût se trouver dans ses Etats, je ne devois pas faire la dépense de l'acheter, ni chercher à me le procurer par une autre voye que la sienne; qu'il m'offroit tout ce qui pouvoit me plaire; que je pouvois parler librement; qu'il étoit mon ami; enfin qu'il me prioit de revenir le soir avec le jeune homme & ses peintures. Asaph-Kan prit occasion de-là pour me presser d'aller chez lui, & d'y mener aussi le Peintre. Jamais l'Empereur ne m'avoit traité avec tant d'affection. Toute la Cour en fut informée; & je m'en apperçus au changement que je remarquai, aussi-tôt, dans les manières que les Courtisans avoient eues pour moi. Il arriva fort plaisamment que pour interpréte de ses caresses, l'Empereur choisit un Jésuite, qui n'avoit cherché que l'occasion de me nuire (*g*).

Demoiselle surprise avec un Eunuque.

Le même jour, une Demoiselle de la Princesse *Noer Mahal* (*h*), favorite de l'Empereur, fut surprise avec un Eunuque, dans le Palais, par un autre Eunuque qui l'aimoit aussi, & qui perça son rival d'un coup de poignard. La jeune fille fut enterrée jusqu'aux aisselles, les bras attachés à un poteau, & condamnée à passer trois jours & deux nuits dans cette situation, sans recevoir aucune nourriture, la tête & les bras exposés à la chaleur du Soleil. Sa faute devoit être pardonnée, si elle avoit le bonheur de survivre à ce supplice; mais, sans nous apprendre quel fut son sort, l'Auteur ajoûte qu'en perles, en pierreries & en argent, on lui trouva près de deux millions d'or. L'Eunuque, pour qui le coup de poignard n'avoit pas été mortel, fut mis en pièces par les éléphans (*i*).

Maison accordée aux Anglois dans Baroch.

Les Anglois se ressentirent bien-tôt de la faveur de Rhoe, par la facilité qu'ils trouvèrent à se procurer une maison pour leur Commerce dans la Ville de *Baroch*, avec la liberté d'y vendre toutes sortes de marchandises, & une exemption de droits, dont le profit devoit monter pour eux à la valeur de quinze cens Jacobus (*k*). Rhoe ne cessa plus d'être caressé personnellement à la Cour. Il raconte, avec un détail, dont on ne doit rien supprimer, quelques effets de cette heureuse révolution.

Défi entre le Mogol & Rhoe sur la peinture.

Le 6 d'Août, je reçus ordre, dit-il, de me rendre au Durbal. Quelques jours auparavant, j'avois fait présent au Mogol d'une peinture, & je l'avois assuré qu'il n'y avoit personne aux Indes, qui fût capable d'en faire une aussi belle. Aussi-tôt que je parus „ que donneriez-vous, me dit-il, „ au Peintre qui auroit fait une copie de vôtre tableau, si ressemblante, „ que vous ne la pussiez pas distinguer de l'original?" Je répondis que je lui donnerois volontiers vingt pistoles. „ Il est Gentilhomme, repliqua „ l'Em-

(*g*) Pag. 18.
(*h*) Ce nom signifie *Lumière du Serrail.* Rhoe écrit *Normal*, & Mr. Prevost *Nobormal.* L'histoire de cette Sultane est fort remarquable. Voyez ci-dessous. R. d. E.
(*i*) *Ibidem.*
(*k*) Pag. 19.

RHOE. 1616.

„ l'Empereur; vous promettez trop peu ". Je donnerai mon tableau de bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très-rare; & je ne prétends pas faire de gageure; car si vôtre Peintre a si bien réussi, & s'il n'est pas content de ce que je lui promets, Vôtre Majesté a dequoi le récompenser. Après quelques discours sur les Arts qui s'exercent aux Indes, il m'ordonna de me rendre le soir au Gouzalkan, où il me montreroit ses peintures.

Vers le soir, il me fit appeller par un nouvel ordre, dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. On me fit voir six tableaux, entre lesquels étoit mon original. Ils étoient tous sur une table, & si semblables en effet, qu'à la lumière des chandelles, j'eus à la vérité quelque embarras à distinguer le mien; je confesse que j'avois été fort éloigné de m'y attendre. Je ne laissai pas de montrer l'original, & de faire remarquer les différences qui devoient frapper les Connoisseurs. L'Empereur n'en fut pas moins satisfait de m'avoir vû quelques momens dans le doute. Je lui donnai tout le plaisir de la victoire, en louant l'excellence de son Peintre. „ Hé bien, qu'en dites-vous? reprit-il ". Je répondis que Sa Majesté n'avoit pas besoin qu'on lui envoyât des Peintres d'Angleterre. „ Que „ donnerez-vous au Peintre? me demanda-t'il ". Je lui dis que puisque son Peintre avoit surpassé de si loin mon attente, je lui donnerois le double de ce que j'avois promis, & que s'il venoit chez moi, je lui ferois présent de cent roupies pour acheter un cheval. L'Empereur approuva ces offres; mais après avoir ajouté que son Peintre aimeroit mieux toute autre chose que de l'argent, il revint à me demander quel présent je lui ferois? Je lui dis que celà devoit dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut savoir quel présent je ferois au Peintre. Je lui donnerai, répondis-je, une bonne épée, un pistolet, & un tableau. „ Enfin, reprit le Monarque, vous demeurez d'accord que c'est un bon Pein-„ tre: faites-le venir chez vous, montrez-lui vos curiosités, & laissez-le „ choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une de ses copies, pour la faire „ voir en Angleterre, & prouver à vos Européens que nous sommes moins „ ignorans dans cet Art qu'ils ne se l'imaginent ". Il me pressa de choisir une des copies. Je me hâtai d'obéïr. Il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, & la mit dans la boete qui avoit servi à l'original, en marquant sa joye de la victoire qu'il attribuoit à son Peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avois de lui, mais dont la manière étoit fort au-dessous de celle du Peintre qui avoit fait les copies; & je lui dis que c'étoit la cause de mon erreur, parceque sur le portrait qu'on m'avoit donné pour l'ouvrage d'un des meilleurs Peintres du Pays, j'avois jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avois eu. Je lui dis que je l'avois acheté d'un Marchand. „ Hé comment, repliqua-t'il, employez-vous de „ l'argent à ces choses-là? Ne sçavez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus „ parfait en ce genre? Et ne vous avois-je pas dit que je vous donnerois „ tout ce que vous pourriez desirer? ". Je lui répondis qu'il ne me convenoit point de prendre la liberté de demander, mais que je recevrois comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendroit de Sa Majesté. „ Si „ vous voulez mon portrait, me dit-il, je vous en donnerai un pour vous,

Les Indiens entendoient déja cet Art.

„ &

„ & un pour vôtre Roi ". Je l'assurai que s'il en vouloit envoyer un au Roi mon Maître, je serois fort aise de le porter, & qu'il seroit reçu avec beaucoup de satisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'étoit permis de prendre quelque hardiesse, je prenois celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderois toute ma vie, & que je laisserois à ceux de ma Maison, comme une glorieuse marque des faveurs qu'il m'accordoit. „ Je crois „ bien, me dit-il, que vôtre Roi s'en soucie peu. Pour vous, je suis „ persuadé que vous serez bien-aise d'en avoir un, & je vous promets „ que vous l'aurez ". En effet, il donna ordre sur le champ qu'on m'en fit un (*l*).

Le Mogol fait présent à Rhoe de son portrait.

Le 12 d'Août, je rendis une visite d'honneur à *Gemaldin-Ussain*, Viceroi de *Patan* (*m*). C'étoit un Vieillard de soixante-dix ans, Seigneur de quatre Villes dans la Province de Bengale. Mais sa principale considération venoit de la longue expérience qu'il avoit acquise dans les affaires. Il avoit été employé toute sa vie aux plus grandes Ambassades & aux plus importantes fonctions de l'Etat. D'ailleurs les Etrangers lui trouvoient plus d'esprit & de politesse, qu'à la plûpart des autres Seigneurs du Pays. Il m'avoit pressé plusieurs fois de le voir chez lui. Il me reçut avec de vives démonstrations d'amitié, jusqu'à m'offrir trente mille pistoles, & m'assurer que je pouvois disposer de son crédit à la Cour, me servir de son conseil & de tout ce qui dépendoit de lui. En effet, je lui ai connu, depuis, beaucoup d'honneur & de générosité.

Caractère de Gemaldin-Ussain, Vice-roi de Patan.

Il m'entretint fort particulièrement des usages du Pays, & de l'esclavage des Habitans. Il se plaignit que l'Indoustan manquoit de loix. En me parlant de la grandeur & de l'accroissement de cet Empire, il me dit qu'il avoit servi trois Empereurs, auprès desquels il avoit été dans une haute considération. Il me montra un Livre de l'Histoire de son tems, qu'il avoit composé lui-même, avec le soin de marquer jour par jour tous les événemens qui étoient venus à sa connoissance. Il m'en offrit une copie, si je voulois la faire traduire. Les revenus du Mogol consistoient, me dit-il, en confiscations, en présens qu'il exigeoit, & sur-tout en taxes qui se levoient sur les personnes riches. Les Gouverneurs de chaque Province payoient tous les ans, une somme à l'Empereur, comme s'ils n'en étoient que les Fermiers. Il donnoit, pour celle de Patan, un leck de roupies. A cette condition, les Gouverneurs ont le droit de faire des levées arbitraires sur les Peuples de leur Province. Gemaldin tiroit, de la sienne, dequoi fournir à l'entretien de quatre mille chevaux, c'est-à-dire, deux cens mille roupies. Outre ce revenu, il recevoit de l'Empereur la paye de cinq mille chevaux; & n'en ayant que quinze cens sur pied, il profitoit du reste, comme d'autant de morte-payes. Il avoit encore une pension annuelle de mille roupies par jour, & les profits de quelques autres petits Gouvernemens. A l'étonnement que je lui marquai d'un si gros revenu, il répondit qu'il y avoit, à la Cour, plusieurs personnes plus riches du double, & qu'il pouvoit m'en nommer une vingtaine qui ne l'étoient pas moins que lui. Il me

Il avoit composé une Histoire de son tems.

(*l*) Pag. 20. (*m*) Mr. Prevost écrit toûjours *Patane*. R. d. E.

RHOE. 1616.

me parla respectueusement de la Religion Chrétienne; & de Jesus-Christ, comme d'un grand Prophête. Sa conversation étoit solide, & d'un tour fort agréable (n).

Rhoe visite avec Gemaldin une Maison de campagne de l'Empereur.

QUELQUES jours s'étant passés depuis cette visite, je ne croyois pas que sa civilité dût aller plus loin, lorsqu'il me proposa de visiter avec lui une Maison de plaisance de l'Empereur, qu'il avoit empruntée dans cette vûe. Elle n'étoit pas à plus d'une demie-lieue de la Ville. Il s'y rendit vers minuit, avec un gros équipage, & des tentes, qu'il fit dresser sur le bord d'un étang. Je partis au matin pour le suivre. Il vint au-devant de moi. Il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit fait préparer. Son cortège étoit composé de vingt personnes de condition, à la tête desquelles étoient deux de ses fils. On me dit qu'il en avoit trente, de diverses femmes. Il me fit voir les endroits du Château, où le Mogol se plaisoit davantage; sur-tout ses cabinets, qui offroient, entre diverses peintures, les portraits des Rois de France & d'autres Princes Chrétiens. Les meubles en étoient très-riches. „ Pour moi, me dit agréablement Gemaldin, „ je ne suis qu'un pauvre Esclave de mon Empereur. J'ai souhaité de vous „ amuser quelques momens; & je vous ai proposé ici un mauvais repas, a- „ fin que mangeant ensemble du pain & du sel, nous puissions sceller la „ promesse d'une mutuelle amitié ". Il ajoûta qu'il y avoit à la Cour un grand nombre de personnes puissantes, qui m'auroient pû faire des complimens plus recherchés; mais que la plûpart étoient des orgueilleux ou des fourbes, auxquels il ne me conseilloit pas de me fier: que si j'avois des affaires importantes à traiter avec l'Empereur, soit qu'elles regardassent les Portugais ou d'autres, ceux qui me serviroient d'Interprétes n'expliqueroient jamais fidèlement mes idées; que je ne devois compter sur rien, si je n'avois un homme de mon Pays qui sçût la langue Persane, & que l'Empereur m'accorderoit volontiers la liberté de prendre un Anglois pour Interpréte: que ce Monarque étoit si bien disposé en ma faveur, qu'ayant reçu la veille, au Gouzalkan, les pierreries du Gouverneur de Lahor, qui étoit mort depuis peu, il s'étoit souvenu de moi à la vûe d'un de ses portaits qu'il avoit trouvé dans cette succession; & que l'ayant jugé fidèle, il l'avoit remis entre les mains d'Asaph-Kan, avec ordre de me le porter, & de m'exhorter à le conserver pour l'amour de lui (o).

Complimens & conseils affectueux de Gemaldin.

Repas qu'il donne à Rhoe.

PENDANT qu'il me tenoit ce discours, on couvrit la table. Nous étions assis sur des tapis. On étendit devant nous une pièce de drap, qui fut aussi-tôt couverte de plusieurs plats. Plus bas, on servit en même-tems une autre table, pour les Gentilshommes du cortège, avec lesquels Gemaldin alla s'asseoir. Je lui dis qu'il m'avoit promis de manger du pain & du sel avec moi, & que je craignois de manquer d'appetit si nous ne mangions point ensemble. Il ne balança point à se lever, pour reprendre place auprès de moi, & nous dinâmes à la même table. On servit d'abord des raisins, des amandes, des pistaches, & d'autres sortes de fruits. Après le dîner, il se mit à jouer aux échets, & je profitai de cet intervalle pour visiter les jardins. Je revins, dans l'intention de prendre congé de lui: mais il

(n) Pag. 21 & précédentes.

(o) Pag. 22.

il me dit que je lui avois promis de venir manger chez lui; que le repas que nous avions fait n'étoit qu'une collation, & que je ne partirois pas ſans avoir ſoupé. Une heure après, ayant reçu la viſite d'un des Ambaſſadeurs du Roi de Decan, il me le préſenta, pour avoir apparemment l'occaſion de me faire remarquer qu'il lui faiſoit moins de civilités qu'à moi. Enſuite, il me demanda „ ſi le Roi mon Maître ne trouveroit pas mauvais qu'un auſſi „ pauvre homme que lui, prît la liberté de lui faire l'offre de ſes ſervices, „ & s'il lui pardonneroit celle qu'il vouloit prendre de lui envoyer un pré- „ ſent?". Il ajoûta que ſi je l'approuvois, il enverroit en Angleterre un Gentilhomme, pour faire la revérence à Sa Majeſté. En effet, ayant fait appeller ſur le champ un de ſes Gentilshommes, il lui demanda s'il vouloit entreprendre ce Voyage. C'étoit un jeune homme, qui me parut plein d'eſprit, & qui ne fit pas difficulté de s'y engager. Gemaldin me le préſenta. Il ſe propoſoit de le charger de diverſes curioſités des Indes, & de le faire partir avec moi (p).

Il veut envoyer un de ſes Gentilshommes au Roi d'Angleterre.

L'heure du ſouper étant arrivée, on étendit, comme le matin, deux pièces de drap ſur leſquelles on ſervit diverſes ſalades, & quantité de plats de toutes ſortes de viandes, préparées à la manière du Pays. Gemaldin me pria de lui pardonner, ſi les uſages de ſa Patrie l'obligeoient de manger avec ſes gens. Je ſçavois que les Indiens font ſcrupule de manger avec nous; & peut-être avois-je déja trop exigé de ſa complaiſance. Nous nous aſſîmes, chacun de nôtre côté; lui, avec quelques Gentilshommes de ſon cortège; moi, avec mon Chapelain & un autre Anglois dont je m'étois fait accompagner. L'ordre, avec lequel tous les mets furent ſervis, ne me plut pas moins que la bonne chère. Il me fit préſent, ſuivant l'uſage du Pays pour ceux qu'on invite, de cinq caiſſes de ſucre candy, préparé avec du muſc, & d'un pain de ſucre, d'environ cinquante livres, d'une fineſſe extrême, & blanc comme la neige. Il me pria d'avance d'en accepter cinquante autres pour mon départ; & dans la crainte, me dit-il, qu'il n'en eut point alors, il me ſupplioit de les recevoir à l'heure même. Enfin je pris congé de lui, après des complimens fort tendres, dans leſquels nous fîmes profeſſion, lui de prendre la qualité de mon père, & moi celle de ſon fils (q).

Souper de Rhoe chez Gemaldin.

Préſens qu'il reçoit.

Le 16, je me rendis le ſoir au Gouzalkan. Auſſi-tôt que l'Empereur me vit paroître, il appella ſes femmes, & ſe fit apporter ſon portrait en médaille d'or, qui étoit attachée à une chaîne de même métal, & qui étoit enrichie d'une groſſe perle en forme de pendant. Il la mit entre les mains d'Aſaph-Kan, avec ordre de ne pas m'obliger à d'autres ſoumiſſions en la recevant, que celle dont je m'aviſerois moi-même. Ceux qui reçoivent quelque faveur du Prince doivent être à genoux, & baiſſer la tête juſqu'à terre. On avoit exigé cette marque de reſpect des Ambaſſadeurs de Perſe. Lorſqu'Aſaph-Kan s'avança vers moi, je me préſentai pour recevoir la faveur qu'il m'apportoit. Il me fit ſigne d'ôter mon chapeau, & je ne manquai point à le ſatisfaire. Il mit le portrait à mon cou; & me prenant par la main, il me conduiſit devant l'Empereur. Comme j'ignorois ſon deſſein,

L'Empereur lui donne ſon portrait en médaille d'or.

(p) Pag. 22. (q) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

sein, je commençai à craindre qu'il ne voulût exiger de moi une soûmission que les Mogols nomment *Siseda*; & j'étois résolu de rendre plutôt le présent, que de m'assujettir à cette posture. Il me fit signe de remercier le Roi; ce que je fis à la manière de l'Europe. Quelques Officiers m'avertirent de faire le siseda; mais l'Empereur dit en langue Persane, non, non, & me congédia d'un air fort civil. Son présent ne valoit pas plus de trente Jacobus. Cependant il étoit beaucoup plus riche que ceux qu'il faisoit ordinairement, & qui passoient pour une extrême faveur. Tous les Seigneurs qui portent sa médaille, ce qui n'est permis qu'à ceux qui l'ont reçûe de sa main, en ont une de la grandeur d'un écu d'or, avec une petite chaîne de la longueur de quatre pouces, pour l'attacher à leur turban. Ils l'enrichissent avec des pierreries, ou la garnissent de pendans de perles, mais à leurs dépens (r).

Le 19, Gemaldin-Ussain fut nommé au Gouvernement de *Sinda*. Il choisit ce jour même pour aller diner chez l'Ambassadeur Anglois, accompagné de quatre Seigneurs, dont deux étoient ses fils, & suivi d'une centaine de Valets. Il mangea de quelques viandes apprêtées par un Cuisinier Mahométan; mais quelque envie qu'il eût de toucher à celles qui étoient préparées à la manière Angloise, il se fit violence par respect pour sa loi. Cependant il pria Rhoe de lui envoyer chez lui quatre ou cinq plats qu'il avoit choisis, & qu'il vouloit manger en particulier. C'étoient des pièces de four, dont les Mogols n'entendent pas la composition. Après le repas, il offrit aux Anglois la Ville de Sinda, & tout ce qui dépendoit de son autorité (s).

Terribles pluyes qui se nomment Olifans.

Rhoe s'étend sur les desordres auxquels tout le Pays fut exposé, le 20, par un déluge de pluye, qui passa pour un événement fort extraordinaire, dans une Contrée où les grands orages ne laissent pas d'être fréquens. Ils y portent le nom d'*Olifans*. Les plus fortes chaussées de pierre furent entrainées par la violence des torrens, & l'allarme fut si vive dans la Ville, qu'on en craignit la ruïne. L'Empereur abandonna son Palais avec toutes ses femmes. Les voisins de Rhoe chargèrent tous leurs meubles sur des éléphans & sur des chameaux, pour se tenir prêts à fuir dans les montagnes. Le trouble fut d'autant plus grand parmi les Anglois, que n'ayant pas les mêmes ressources pour la fuite, ils ne pouvoient quitter la Ville sans y abandonner leurs marchandises. On leur disoit que l'eau monteroit plus de trois pieds au-dessus du toît de leur maison; & n'étant composée que de terre & de paille, il y avoit peu d'apparence qu'elle fût capable de résister. Quatorze ans auparavant, on y avoit fait une triste expérience des mêmes dangers. Elle étoit située dans un fond, au milieu du courant de l'eau. La moindre pluye formoit un si grand torrent à la porte, que l'eau ne court pas plus vite sous les arches du pont de Londres. Quelquefois on n'y pouvoit passer à pied ni à cheval, pendant l'espace de quatre heures. L'Empereur fit ouvrir une écluse, pour débarasser l'Ambassadeur d'une partie du danger, & ce secours donna quelque passage à l'eau; mais les murs de la maison avoient été lavés, & tellement affoiblis par diverses bréches, qu'à la

La Cour se transporte au Château de Mandoa.

(r) *Ibidem.*

(s) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

la fin le plus pressant péril fut celui de sa chute, avec la peine continuelle des réparations, qui ne pouvoient se faire à sec. L'Empereur prit la résolution de transporter son séjour au Château de *Mandoa*, & Rhoe comprit qu'il seroit obligé de le suivre. Mais comme cette Place n'est accompagnée d'aucune Ville, c'étoit une dépense considérable, & de nouveaux embarras pour changer de demeure. Il fallut bâtir une maison, pour se loger au pied du Château, qui est bâti sur une montagne, & faire un magasin pour les marchandises (*t*).

Fête de la naissance de l'Empereur.

LES ravages de la pluye n'empêchèrent point que le second jour de Septembre, qui étoit celui de la naissance du Roi, ne fût célébré avec beaucoup de magnificence. Dans cette fête, l'usage est de peser le Roi. On le met dans une balance. De l'autre côté, on accumule des pierreries, de l'or, de l'argent, des étoffes, des fruits & divers autres biens; c'est-à-dire, un peu de chaque sorte. Après la cérémonie, tout est distribué aux Bramines. L'Empereur fit prier Rhoe d'assister à cette solemnité, qui passoit pour la plus grande fête des Mogols. Il marqua lui-même la place qu'il devoit occuper; mais le Messager ayant mal compris ses ordres, Rhoe fut averti trop tard, & ne put entrer qu'au tems du Durbal, ce qui lui fit perdre une partie du spectacle. L'Empereur étoit si couvert de pierreries, que jamais on n'en avoit tant vû ensemble. Le Durbal fut employé à faire passer devant lui ses grands éléphans. Les plus beaux avoient leurs chaînes, leurs sonnettes, & tout le reste de la ferrure de leurs harnois, d'or & d'argent. On portoit devant eux des drapeaux. Chacun des principaux éléphans en avoit neuf ou dix autres petits, qui ne paroissoient être auprès d'eux que pour les servir; leurs couvertures étoient d'étoffes de soye, en broderie d'or & d'argent. Il en passa douze compagnies, richement harnachées. Le premier étoit un animal d'une prodigieuse grandeur. Les placques, qui couvroient sa tête & son poitrail, étoient semées de rubis & d'émeraudes. En passant devant l'Empereur, ils ployèrent tous le genouil; & cette espèce de revérence est une cérémonie des plus curieuses (*v*).

Marche des éléphans au Durbal.

Rhoe est appellé le soir au festin du Roi.

L'EMPEREUR, qui étoit rentré dans son Palais après le Durbal, envoya chez Rhoe vers dix heures du soir. On le trouva au lit. Le sujet de ce message étoit de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettoit de n'avoir pas encore vûe, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoe se leva, & se rendit au Palais avec sa peinture. Le Monarque étoit assis, les jambes croisées, sur un petit Trône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avoit devant lui une table d'or massif, & sur cette table, cinquante placques d'or enrichies de pierreries; les unes très-grandes & très-riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étoient autour de lui, dans leur plus éclatante parure. Il ordonna qu'on bût sans se contraindre, & l'on voyoit dans la salle de grands flaccons, remplis de diverses sortes de vins.

Ses embarras pour le portrait de sa Maîtresse.

LORSQUE je me fus approché de lui, raconte l'Auteur, il me demanda des nouvelles de la peinture. Je lui montrai deux portraits, dont il regarda l'un

(*t*) Ibidem.

(*v*) Pag. 25.

ROE. 1616. l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il étoit? Je lui dis que c'étoit le portrait d'une de mes amies, qui étoit morte. Me le voulez-vous donner? ajouta-t'il. Je répondis que je l'estimois plus que tout ce que je possédois au monde, parceque c'étoit le portrait d'une personne que j'avois aimée tendrement; mais que si Sa Majesté vouloit excuser ma passion & la liberté que je prenois, je la priérois volontiers d'accepter l'autre, qui étoit le portrait d'une Dame Françoise, & d'une excellente main. Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avoit de goût que pour celui qu'il demandoit, & qu'il l'aimoit autant que je le pouvois aimer; ainsi que si je lui en faisois présent, il l'estimeroit plus que le plus rare joyau de son trésor. Je lui répondis alors, que je n'avois rien d'assez cher au monde pour le refuser à Sa Majesté, lorsqu'elle paroissoit le desirer avec tant d'ardeur; & que je regrétois même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma passion pour son service. A ces derniers termes, il s'inclina un peu; & la preuve que j'en donnois, me dit-il, ne lui permettoit pas d'en douter. Ensuite il me conjura de lui dire de bonne-foi dans quel Pays du Monde étoit cette belle femme. Je répondis qu'elle étoit morte. Il ajoûta qu'il approuvoit beaucoup la tendresse que je conservois pour elle; qu'il ne vouloit pas m'ôter ce qui m'étoit si cher; mais qu'il feroit voir le portrait à ses femmes, qu'il en feroit tirer cinq copies par ses Peintres, & que si je reconnoissois mon original entre ces copies, il promettoit de me le rendre. Je protestai que je l'avois donné de bon cœur, & que j'étois fort aise de l'honneur que Sa Majesté m'avoit fait de l'accepter. Il repliqua qu'il ne le prendroit point, qu'il m'en aimoit davantage, mais qu'il sentoit bien l'injustice qu'il y auroit à m'en priver; qu'il ne l'avoit pris que pour en faire tirer des copies; qu'il me l'auroit rendu, & que ses femmes en auroient porté les copies sur elles. En effet, pour une mignature, on ne pouvoit rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui étoit à l'huile, ne lui parut pas si belle (x).

Il est invité à boire par l'Empereur, qui lui donne la coupe.

IL me dit ensuite que ce jour étoit celui de sa naissance, & que tout l'Empire en célébroit la fête; sur quoi il me demanda si je ne voulois pas boire avec lui? Je lui répondis que je me soumettrois à ses ordres, & je lui souhaitai de longues & heureuses années, pour lesquelles la même cérémonie pût être renouvellée dans un siècle. Il voulut sçavoir quel vin étoit de mon goût; si je l'aimois naturel ou composé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers, tel qu'il me le feroit donner, dans l'espérance qu'il ne m'ordonneroit point d'en boire trop, ni de trop fort. Il se fit apporter une coupe d'or, pleine de vin mêlé, moitié de vin de grappe, moitié de vin artificiel. Il en but: & l'ayant fait remplir, il me l'envoya par un de ses Officiers, avec cet obligeant message; qu'il me prioit d'en boire, deux, trois, quatre & cinq fois à sa santé, & d'accepter la coupe, comme un présent qu'il me faisoit avec joye. Je bus un peu de vin; mais jamais je n'en avois bû de si fort. Il me fit éternuer. L'Empereur se mit à rire, & me fit présenter des raisins, des amandes, & des citrons coupés par tranches dans un plat d'or, en me priant de boire & de manger librement.

(x) *Ibidem.*

ment. Je lui fis une revérence Européenne, pour le remercier de tant de faveurs. Asaph-Kan me pressa de me mettre à genoux & de frapper de la tête contre terre: mais Sa Majesté déclara qu'elle étoit contente de mes remercîmens. La coupe d'or étoit enrichie de petites turquoises & de rubis. Le couvercle étoit de même: mais les émeraudes, les turquoises & les rubis en étoient plus beaux, & la soucoupe n'étoit pas moins riche. Le poids me parut d'environ un marc & demi d'or (y).

L'Empereur & ses Convives s'enyvrent.

Le Monarque devint alors de fort belle humeur. Il me dit qu'il m'estimoit plus qu'aucun Franguis qu'il eût jamais connu. Il me demanda si j'avois trouvé bon, un sanglier qu'il m'avoit envoyé peu de jours auparavant, à quelle sauce je l'avois mangé, quelle boisson je m'étois fait servir à ce repas? Il m'assura que je ne manquerois de rien dans ses Etats. Ces témoignages de faveur éclatèrent aux yeux de toute la Cour. Ensuite, il jetta deux grands bassins pleins de rubis, à ceux qui étoient assis au-dessous de lui; & vers nous, qui étions plus proches, deux autres bassins d'amandes d'or & d'argent, mêlées ensemble, mais creuses & legères. Je ne jugeai point à propos de me jetter dessus, à l'exemple des principaux Seigneurs, parceque je remarquai que le Prince son Fils n'en prit point. Il donna, aux Musiciens & à d'autres Courtisans, de riches pièces d'étoffes pour s'en faire des turbans & des ceintures, continuant de boire, & prenant soin lui-même que le vin ne manquât point aux Convives. Aussi la joye parut-elle fort animée; &, dans la variété de ses expressions, elle forma un spectacle admirable. Le Prince, le Roi de Candahar, Asaph-Kan, deux Vieillards & moi, nous fûmes les seuls qui évitâmes de nous enyvrer. L'Empereur, qui ne pouvoit plus se soûtenir, pancha la tête & s'endormit (z). Tout le monde se retira. Je m'approchai d'Asaph-Kan, pour lui demander l'expédition des privilèges que j'avois obtenus. Je l'assurai que Sa Majesté ne pouvoit me faire de présent plus agréable; & sentant la nécessité de le flatter, je serois sans inquiètude, lui dis-je, si le succès de mes affaires dépendoit uniquement de vous; mais je me figure que quelqu'un me traverse à la Cour, & j'en parlerai demain à Sa Majesté. Il me répondit que les plaintes n'étoient pas nécessaires; que l'Empereur m'aimoit; qu'il avoit donné des ordres en ma faveur, & que la fête seule en avoit retardé l'exécution. Il ajouta que de sa part, je devois compter sur toutes sortes de services.

Infidélité des Courtisans Mogols.

Mais, peu de jours après, Rhoe fit une nouvelle expérience de l'infidélité des Courtisans Mogols, & de la difficulté de négocier à cette Cour. Il y avoit déja sept mois qu'Asaph-Kan lui promettoit de jour en jour l'expédition de ses privilèges; & ses derniers engagemens sembloient un lien difficile à rompre. Cependant ayant fait réflexion, qu'au point où les Anglois avoient conduit leurs affaires, ils pouvoient se passer du secours du Prince, il desavoua sa parole, avec un extrême emportement de colère & de rage (a), à l'occasion d'une lettre par laquelle Rhoe le pressoit d'exécuter ses promesses. D'ailleurs il s'étoit rendu comme l'esclave des Portugais, par les présens qu'il recevoit continuellement de cette Nation. Rhoe n'osa

(y) Pag. 26. (z) *Ibidem.* (a) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

n'osa rompre avec lui, ni publier son manquement de foi. Au contraire, pour se tirer adroitement de cet embarras, il prit le parti de la dissimulation; & feignant de croire que l'ennui d'une longue lecture & d'un mauvais style avoit été la seule cause de son emportement, il lui écrivit une autre lettre, sous prétexte d'expliquer mieux sa pensée. Il y joignit un Mémoire des articles qu'il desiroit & qui lui avoient été promis, avec la prière de faire dresser un Firman sur ce Mémoire & de le faire sceller. Il ajoûtoit néanmoins que si l'on faisoit difficulté de satisfaire à des demandes si justes, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il s'adressât à l'Empereur pour obtenir la même grace; ou, s'il la refusoit, pour lui demander un Passeport & la liberté de sortir du Pays (*b*).

Les Anglois se soumettent aux volontés du Prince.

ASAPH-KAN, devenu plus modéré par ses réflexions, se hâta de répondre que l'affaire des Anglois ne pouvoit avancer plus vite du côté du Roi; mais que ce qu'ils desiroient regardant le gouvernement du Prince, ils pouvoient attendre de lui plus d'expédition, & que ses Firmans suffisoient. Enfin, il leur fit comprendre ouvertement qu'ils trouveroient toûjours un Ennemi dans le Prince, s'ils ne consentoient à dépendre absolument de lui. Rhoe, qui n'avoit attendu si longtems à s'y déterminer que par la crainte de trouver d'éternels obstacles de la part des Portugais, dont il connoissoit l'ascendant sur l'esprit du Prince & de ses Favoris, résolut d'essayer ce qu'il pouvoit attendre de ce côté-là. Il envoya, au Secrétaire du Prince, quatre articles, pour lesquels il demandoit un Firman, dont les Anglois pussent faire usage à l'arrivée de leur Flotte, qu'on attendoit de jour en jour au Port de Surate. Après quelques legères objections, le Firman fut accordé de bonne grace. Le Secrétaire s'ouvrit même à Rhoe du desir que le Prince avoit toûjours eu, que les Anglois n'eussent recours qu'à lui, & qu'ils ne le traversassent point auprès de son Père dans les affaires de son gouvernement. A cette condition, il leur promettoit plus d'affection & de faveur qu'ils ne sembloient l'espérer. Rhoe ne balança plus à lui rendre visite, dans la résolution de suivre la même conduite jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Compagnie, qui lui feroient connoître, par l'accueil qu'ils recevroient à Surate, quel fond il devoit faire sur sa nouvelle politique. Il crut découvrir de l'embarras dans l'esprit du Prince: mais il fut bien-tôt assuré que ces apparences n'avoient point de rapport à lui. Sultan Coronne appréhendoit que son frère ne vînt à la Cour. Il sçavoit que ce Prince n'en étoit éloigné que de huit cosses, & demandoit instamment d'être admis à baiser les mains de l'Empereur. Cependant Noer-Mahal eut assez de crédit pour lui faire refuser cette faveur, & pour obtenir un contre ordre qui l'envoyoit au Bengale (*c*).

LE 10 d'Octobre, *Abdalakan*, Gouverneur d'*Amadabath*, qui étoit appellé à la Cour pour rendre compte de la négligence qu'il avoit apportée à l'exécution de quelques ordres du Mogol, se présenta au Jarneo. Il étoit demeuré d'abord sur ses gardes, en différant, sous divers prétextes, d'abandonner son gouvernement. Sultan Coronne, qui tiroit avantage de toutes sortes d'occasions, profita de sa disgrace pour s'attacher un homme de haute

(*b*) Pag. 27. (*c*) Pag. 28.

Rhoe. 1616.

haute qualité, dont il connoissoit le mérite & le courage. Il lui fit dire de se rendre hardiment à la Cour, sûr d'y trouver des amis. Abdalakan prit confiance à ses offres, & résolut d'obéïr aux ordres de l'Empereur. Mais il partit d'Amadabath en habit de pélerin, accompagné seulement de quarante personnes. Il fit à pied une partie du chemin, qui étoit de soixante miles. A la vérité, il faisoit marcher après lui deux cens chevaux, pour s'en servir dans l'occasion; mais à la distance d'une journée de chemin. Il se présenta devant l'Empereur, entre deux personnes de condition qui lui servirent d'Introducteurs. Il parut les pieds nuds, & chargés de chaînes, le visage abbattu, les cheveux négligés, & le turban enfoncé sur les yeux; n'étant pas capable, disoit-il, de paroître autrement devant la face irritée de son Maître. Après avoir fait ses soumissions & répondu à quelques demandes de l'Empereur, il obtint son pardon. Ce Monarque lui fit ôter ses fers, & lui donna, suivant l'usage du Pays, une veste de drap d'or, avec le turban & la ceinture.

Factions & différends de la Cour du Mogol.

Coronne, qui se crut en droit de tout attendre de la reconnoissance d'Abdalakan, ne s'occupa plus alors que de sa propre grandeur & de la ruine de son aîné. La guerre du Decan lui offroit l'occasion d'augmenter sa puissance. Le Prince Perwis (*d*) l'avoit commencée sans succès; & Chan-Canna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur après lui, Coronne se promit une gloire qui l'éleveroit au-dessus de l'un & l'autre. Dans cette espérance il pressa son Père de lui assurer le commandement auquel les mêmes vûes l'avoient fait aspirer, & de l'ôter à Chan-Canna, non-seulement parcequ'il avoit été malheureux, mais parcequ'il étoit justement soupçonné de favoriser le Roi de Decan, & d'en recevoir une pension.

Ce Général fut bien-tôt rappellé par un ordre exprès de la Cour; mais il refusa d'obéïr, sous prétexte qu'il ne pouvoit quitter l'Armée sans l'exposer à sa perte. En même-tems il pria l'Empereur par ses lettres, de ne pas lui donner Sultan Coronne pour Successeur dans le commandement des Armées; & lui conseillant de faire tout autre choix, il offrit particulièrement de remettre son pouvoir entre les mains du plus jeune de ses Fils (*e*). Coronne, vivement offensé d'un déclaration si libre, joignit l'éguillon de la vengeance à celui de l'ambition. Il résolut de l'emporter ou de périr; & dans sa première fureur, ayant nommé d'avance Abdalakan pour commander sous lui, il lui promit le gouvernement & toute la dépouille de Chan-Canna: Ce différend jetta tant de trouble dans l'Etat, que l'Empereur en redoutant les suites, ne vit pas d'autre moyen pour l'appaiser, que de faire la paix avec le Roi de Decan. Dans cette vûe, il prit le parti de confirmer Chan-Canna dans son gouvernement, & de lui envoyer une veste, qui est, parmi les Mogols, la marque d'une véritable réconciliation. Mais, avant que d'exécuter ce dessein, il en informa une des proches parentes du Général, qui étoit dans le Serrail. Cette femme, gagnée peut-être par Sul-

(*d*) Mr. Prevost nomme ici le Prince Cosronroë; mais c'est une erreur sensible. Voyez ci-dessus nôtre Note (*e*), pag. 85. R. d. E.

(*e*) Il se nommoit *Chabariaar*; & c'est encore à tort que Mr. Prevost, voulant suppléer à l'omission de Rhoe, avoit mis ici le Prince Perwis, qui étoit le second Fils de l'Empereur; & Coronne le troisième. R. d. E.

RHOE. 1616.

Sultan Coronne, ou picquée du mauvais traitement qu'on avoit fait au Chef de sa famille, après tant d'importans services, répondit hardiment qu'elle ne pouvoit croire que Chan-Canna voulût rien porter de ce qui lui viendroit de la part de l'Empereur; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majesté le haïssoit, & l'avoit voulu faire empoisonner; qu'en étant si certain, qu'il conservoit encore le poison, après l'avoir détourné adroitement au-lieu de le porter à sa bouche, il étoit impossible qu'il reçût sans défiance un présent de sa main. L'Empereur s'engagea, pour lever les soupçons, à porter lui-même, pendant l'espace d'une heure, la veste qu'il vouloit envoyer. Elle répliqua que lui ni Chan-Canna, n'en devoient pas venir à de telles épreuves; mais que s'il permettoit au Général d'exercer tranquillement ses fonctions, elle répondoit qu'il feroit gloire de servir l'Etat avec son ancienne fidélité. L'insolence de cette femme força l'Empereur d'abandonner ses résolutions. Il reprit aussi-tôt celle de confier l'Armée du Decan à Sultan Coronne; & pour donner plus d'éclat à ses premières entreprises, il publia qu'il vouloit suivre son Fils dans cette expédition, avec d'autres Troupes (f).

Le Roi de Decan propose la paix au Mogol.

CHAN-CANNA, découvrant de loin la tempête qui se formoit contre lui, & qui ne menaçoit pas moins sa fortune que celle du Roi de Decan, se hâta de former de nouvelles liaisons avec ce Prince, pour se garantir de l'oppression. Ce fut par son conseil que cette Cour envoya une Ambassade à celle du Mogol, pour y offrir la paix. Les Ambassadeurs y portèrent de riches présens; mais cette espèce d'apanage fut rejettée, & l'Empereur refusa même de leur accorder audience. Cependant, après les avoir renvoyés à son Fils, il leur fit dire qu'il se remettoit à lui de la résolution de faire la guerre, ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au Prince tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son Père, il déclara aux Ambassadeurs qu'après les desavantages passés, il feroit honteux pour lui de consentir à la paix: mais ne pouvant dissimuler que leurs conditions étoient justes, & que l'Empereur son Père les auroit acceptées, il ajoûta pour leur laisser quelque espérance, qu'il attendroit du moins à traiter que son Armée fût en campagne, & que Chan-Canna ne pût lui disputer l'honneur d'avoir terminé cette guerre.

Pourquoi elle est rejettée.

Caractère des Princes Fils du Mogol.

TELLE étoit alors la situation des affaires. On gémissoit de l'ambition de Coronne. Mais des raisons inconnues avoient accoutumé l'Empereur à la supporter, quoiqu'il ne pensât point à faire tomber sa succession sur ce Prince. Il réservoit l'Empire pour Sultan Cosronroë, l'aîné de ses Fils, qui jouissoit de l'estime & de la vénération de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup; il connoissoit tout son mérite: mais il s'étoit malheureusement imaginé que les grandes qualités de ce Prince pouvoient obscurcir sa propre gloire, & cette raison l'avoit porté depuis longtems à le tenir renfermé dans un appartement du Palais, sous la garde d'un Officier Rasbout qui commandoit quatre mille chevaux (g). Il ne s'appercevoit pas, suivant la remar-

(f) Pag. 29.

(g) Il est étonnant que Rhoe ne parle jamais de la rebellion de ce Prince contre son Père, dont tant d'autres Auteurs font mention, & à laquelle ils attribuent unanimément sa disgrace. R. d. E.

marque de l'Auteur, que les odieuses intrigues de Sultan Coronne, étoient beaucoup plus capables de nuire à cette réputation dont il étoit si jaloux, que les actions vertueuses de son aîné; & si la division, que cette mauvaise politique nourrissoit entre deux frères, rendoit le cadet redoutable, il se flattoit de pouvoir toûjours lui ôter une autorité dont il croyoit ne l'avoir revêtu que pour un tems. Mais les plus sages trembloient pour les suites de ce desordre, & n'envisageoient dans l'avenir que les horreurs d'une guerre civile (*b*).

Observation de l'Auteur.

La variété des évenemens qui sont arrivés dans cet Empire, mériteroit bien, ajoûte Rhoe, de trouver un Historien fidèle: mais peut-être feroit-on peu de cas, en Europe, de ce qui s'est passé dans une Région fort éloignée; ou peut-être y trouveroit-on peu de vraisemblance, dans l'opinion qui nous fait regarder ces Peuples comme de véritables Barbares. Il assure que cette réflexion l'a toûjours empêché d'écrire ce qu'il avoit l'occasion d'apprendre. „ Cependant je ne puis m'empêcher, dit-il, de rapporter „ ce qui s'est passé depuis peu, sous mes yeux, pour faire voir jusqu'où „ peut aller la patience & la sagesse d'un Père, la fidélité d'un Ministre, „ les fourberies d'un Frère, & l'imprudence d'une Faction qui ose tout entreprendre, & qui abuse insolemment de l'autorité souveraine, sans être „ retenue ni par le frein de la crainte, ni par la considération du bien public (*i*).

Noires intrigues.

„ Sultan Coronne, Noer-Mahal sa belle-sœur (*k*), Asaph-Kan & *Etimon-Doulet*, Père de Noer-Mahal, qui formoient le plus puissant parti de „ cette Cour, s'étant assemblés pour déliberer sur les moyens de se maintenir dans leur fortune, conclurent qu'ils devoient se défaire de Sultan „ Cosronroë, parcequ'ils le voyoient aimé des Grands, & qu'ils croyoient „ leur sureté fort incertaine lorsqu'il auroit obtenu la liberté. Il étoit question de le faire passer entre leurs mains, pour se procurer la facilité de „ l'empoisonner secrétement. Après avoir pris leur résolution, ils affectèrent de se traiter froidement, pour éloigner les défiances; & chacun „ joua le rôle qu'il s'étoit imposé. Noer-Mahal agît la première. Elle „ n'oublia rien pour s'insinuer dans l'esprit de l'Empereur. Ensuite se jettant à ses pieds toute en larmes, elle lui représenta que Sultan Cosronroë „ ne changeoit point de sentimens, & qu'étant toûjours possedé de la mê- „ me

(*b*) Pag. 30.

(*i*) *Ibidem.*

(*k*) Il n'y a guères d'apparence que Noer-Mahal fut la belle-sœur de Sultan Coronne, qui suivant *Herbert* & *Van Twist* avoit épousé la fille d'Asaph-Kan, frère de cette Princesse & fils d'Etimon-Doulet. Ces mêmes Auteurs disent que la femme de Sultan Cosroë, l'ainé des fils du Mogol, étoit fille de *Chan-Azem* ou *Assem*, quoique Valentyn la fasse fille d'Asaph-Kan, avec assez peu de vraisemblance. Chan-Assem & Asaph-Kan étoient sans doute deux différens Seigneurs; du moins Herbert & Van Twist, qui traitent fort au long des affaires de la Cour du Mogol, les nomment toûjours distinctement, & les représentent même dans deux partis opposés l'un à l'autre. La suite de ce récit semble confirmer nôtre remarque. Car il n'est pas naturel de supposer, qu'Asaph-Kan fut l'ennemi de Sultan Cosroë, si ce malheureux Prince eût été l'époux de sa propre fille. Rhoe dit bien que l'Empereur le pressoit fort de se marier, & que de son tems le bruit couroit qu'il devoit s'allier avec la famille d'Asaph-Kan; mais celà n'empêche pas qu'il ne put déja avoir une autre femme, puisqu'à sa mort, qui arriva deux ans après, il laissa une veuve & un fils, âgé d'environ dix-neuf ans. R. d. E.

RHOE. 1616. „ me ambition, il étoit capable de se porter aux dernières extrémités.
„ L'Empereur feignit de ne pas l'entendre. Mais les Conjurés ne se rebu-
„ tèrent pas de son silence. Ils prirent le jour qu'il étoit dans l'yvresse,
„ pour lui représenter par la bouche d'Etimon-Doulet & d'Asaph-Kan,
„ qu'il convenoit à la dignité comme à la sureté de l'Héritier du Trône
„ Impérial, que Sa Majesté le mît sous la garde & dans la compagnie du
„ Prince son frère, plutôt que de le laisser entre les mains d'un Rasbout,
„ dont la fidélité pouvoit être corrompue par des promesses ou par des me-
„ naces. Ils le pressèrent de ne pas retarder ce changement. L'Empe-
„ reur consentit à leur demande, & se mit à dormir (l)".

AUSSI-TÔT ils se rendirent à l'appartement du Prince, dans la confiance que le nom de Sultan Coronne & leur propre considération leur en feroient obtenir l'entrée. Asaph-Kan se présentant à la tête de quelques Gardes, demanda, par l'ordre de l'Empereur, que le Prince fût remis entre ses mains. *Annarah*, c'étoit le nom de l'Officier Rasbout, répondit d'un air ferme qu'il étoit plein de respect pour Sultan Coronne, mais qu'ayant reçu le Prince des mains de l'Empereur son Père, il ne pouvoit obéïr à d'autres ordres, & qu'il demandoit jusqu'au lendemain, pour se donner le tems de remettre un si précieux dépôt à Sa Majesté même, qui en disposeroit à son gré. Cette réponse éloigna beaucoup leurs espérances. Annarah rendit compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé à la porte du Prince; mais il ajoûta qu'il périroit plutôt, avec les quatre mille chevaux qui étoient sous ses ordres, que de le livrer à ses ennemis. L'Empereur loua son honneur & sa prudence. Il lui ordonna d'en user de même à l'avenir, sans s'arrêter aux ordres mêmes qui lui viendroient de sa part. „ Je veux feindre, a-
„ joûta-t'il, d'ignorer ce qui est arrivé, & je vous recommande de n'en
„ faire aucune plainte ".

LES amis de Coronne n'entendant point parler l'Empereur du consentement qu'il avoit donné à leur entreprise, ni de la témérité qu'ils avoient eue de se présenter à la porte du Prince, se persuadèrent qu'il n'étoit point informé de l'un, & qu'il avoit perdu la mémoire de l'autre. Cependant la défiance ne laissa pas de règner dans tous les partis.

RHOE, qui rapportoit ses observations au service de ses Maîtres, prend occasion de toutes ces semences de haine pour les avertir qu'ils devoient se garder d'envoyer leurs Facteurs trop loin dans le Pays, & de disperser leurs marchandises en différens lieux. Il prévoyoit que bien-tôt l'Empire Mogol seroit engagé dans une longue & sanglante guerre. „ Si Cosronroë,
„ dit-il, emporte l'avantage, cette Contrée deviendra un azile pour les
„ Chrétiens; car ce Prince aime & favorise les sciences, la valeur & la
„ discipline militaire. Il a de l'horreur pour l'avarice, & pour les insul-
„ tes que ses Ancêtres & les Grands du Pays ont toûjours fait essuyer aux
„ Etrangers. On doit s'attendre à tous les excès contraires, si c'est la
„ faction de son frère qui prend le dessus. Coronne est ennemi des Chré-
„ tiens, superbe, outrageant & de mauvaise foi (m)".

LE 30 de Septembre, un Courier des Facteurs de Surate apporta la nouvelle

(l) Pag. 30. (m) Pag. 31.

velle de l'entrée de quatre Vaiſſeaux Anglois dans la Rade de *Soualis*; & Rhoe apprit par les lettres des Commandans, qu'ayant rencontré la Caraque Vice-Amirale des Indes, ils l'avoient forcée, après un long combat, de s'échouer & de ſe bruler ſous la Côte des Iſles de *Gazedia*. Il ſe hâta d'aller faire un compliment au Mogol, de la part du Roi ſon Maître. Cette civilité fut bien reçue; mais l'Empereur lui parla auſſi-tôt des préſens. Au lieu de répondre à ſes demandes, Rhoe affecta de lui raconter le dernier combat des Vaiſſeaux de ſa Nation. Mais il revint toûjours à lui parler des préſens. „ Qu'eſt-ce, lui dit-il, que le Roi d'Angleterre m'envoye"? Rhoe répondit que ſon Maître lui envoyoit pluſieurs marques de ſon amitié; que ſachant aſſez qu'il étoit Maître de la meilleure partie de l'Aſie & le plus riche Monarque de l'Orient, il auroit cru que lui envoyer des préſens conſidérables, c'eût été porter des perles dans l'Ocean d'où elles viennent; mais qu'il lui faiſoit préſent de ſon amitié, avec quelques petites curioſités qui pourroient lui plaire. Il demanda s'il y auroit du moins de la panne, ou du velours de France. Rhoe lui dit que toutes ſes lettres n'étoient pas encore arrivées, mais qu'il avoit déja quelque choſe de ce qu'il déſiroit. Enfin l'Empereur parla auſſi des dogues que l'Ambaſſadeur lui avoit promis. Quelques-uns, lui dit Rhoe, avoient été tués dans le combat, mais on en avoit ſauvé deux pour Sa Majeſté. Il en témoigna de la joye; & ſi l'on pouvoit, répondit-il, lui procurer un grand cheval, de la taille des chevaux d'Allemagne, ce préſent lui ſeroit plus agréable qu'une Couronne. Rhoe l'aſſura qu'il n'épargneroit rien pour le ſatisfaire, mais qu'il appréhendoit que tous ſes efforts ne fuſſent inutiles. „ Si vous m'en pro„ curez un, reprit l'Empereur, je vous en donnerai dix mille Jacobus". Alors Rhoe lui demanda un ordre, pour faire venir les préſens à la Cour ſans qu'ils fuſſent ouverts. Il repliqua que le Port de Surate étoit à ſon Fils, mais qu'il expliqueroit ſes intentions à ce Prince; & l'ayant fait appeller ſur le champ, il lui donna ordre d'accorder, à l'Ambaſſadeur Anglois, tout ce qu'il avoit demandé: c'eſt-à-dire, que ſes balles ne fuſſent point ouvertes; que celles qu'il avoit avouées ne payaſſent aucun droit; qu'elles fuſſent promptement expédiées; qu'on ne troublât point le tranſport des préſens, dont la diſtribution ſe feroit enſuite à ſon gré, & que les Marchands de ſa Nation fuſſent bien traités à Surate. Cette faveur néanmoins ne s'étendit pas juſqu'à lui accorder la permiſſion qu'il avoit demandée, de bâtir un Fort. Aſaph-Kan s'y oppoſoit. Mais le Prince s'engagea, devant ſon Père & toute la Cour, à donner toute ſorte de ſatisfaction aux Anglois: tant l'eſpérance des préſens, ajoûte l'Auteur, a de force ſur le cœur & l'eſprit des Mogols (*n*).

Arrivée de quatre Vaiſſeaux Anglois, & paſſion du Mogol pour les préſens.

Dans le même-tems ce Prince, qui ſe diſpoſoit à partir pour la guerre, craignant que ſa propre ſureté ne fût en danger, ſi Coſronroë demeuroit entre les mains d'Annarah, parceque dans ſon abſence il pourroit faire ſa paix (*o*), renverſer tous ſes deſſeins & ſe vanger peut-être de tous les outra-

Nouvelles intrigues contre la vie de Coſronroë.

(*n*) Pag. 32.

(*o*) Mr. Prevoſt ajoûte *avec les Ambaſſadeurs du Decan*; mais on ne ſçait à quel ſujet. L'Auteur veut dire ſimplement, que Coronne craignoit, que Coſronroë, profitant de ſon abſence, ne ſe reconciliât avec l'Empereur leur Père. R. d. E.

RHOE. 1616.

outrages qu'il recevoit, fit une nouvelle tentative ſur l'eſprit de l'Empereur. Il lui fit propoſer adroitement de confier la garde du Prince ſon frère, à Aſaph-Kan; & lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui perſuader que s'il vouloit ſe fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce Prince, il étoit certain que Chan-Canna & le Roi de Decan le redouteroient beaucoup plus, lorſqu'ils auroient appris que Sa Majeſté lui avoit accordé cette importante faveur, & qu'ils tarderoient moins à ſe ſoûmettre. On ne douta point que l'Empereur n'y eût conſenti; car, le même jour, on vit entrer en garde, auprès de Coſronroë, les Soldats d'Aſaph-Kan, avec deux cens chevaux des Troupes de Sultan Coronne. Rhoe fait une peinture touchante de l'effet que cette nouvelle produiſit. „ Les Princeſſes, dit-il, & la plûpart des „ autres femmes du Serrail, déteſtant la cruauté de l'Empereur, refuſent „ de manger, & proteſtent que ſi le Prince Coſronroë meurt, elles lui ſacrifieront tous les enfans qui ſont dans le Serrail. Elles menacent Noer-„ Mahal, que l'Empereur leur envoye pour les appaiſer. En vain proteſte-„ t'il qu'il n'arrivera point de mal au Prince, & leur fait-il eſpérer ſa liber-„ té. Le Peuple même commence à s'émouvoir. On dit ouvertement „ que l'Empereur a livré ſon Fils entre les mains d'un Prince ambitieux & „ ſanguinaire; qu'on ne ſouffrira point de parricide; que ce n'eſt pas ſeu-„ lement à la vie de ſon aîné que Sultan Coronne veut attenter, mais qu'il „ ſe propoſe d'arriver indirectement juſqu'à ſon Père, & que par l'aſſaſſi-„ nat de l'un & de l'autre il veut ſe faire des degrés de leurs corps pour „ monter ſur le Trône. On s'attroupe déja. On ſème des bruits de ré-„ volte. On crie, de toutes parts, qu'il faut aſſurer la vie du Prince. Ce-„ pendant le malheureux Coſronroë eſt au pouvoir d'un tigre. Il refuſe de „ manger. Il a déja fait prier l'Empereur ſon Père de lui ôter la vie, plû-„ tôt que de le faire ſervir au triomphe de ſes Ennemis. Toute la Ville en „ eſt émûe. La triſteſſe eſt peinte ſur le viſage des Grands, & le Peuple „ redouble ſes clameurs. Mais il n'y a ni pied, ni tête. Les ſuites de ces „ troubles ſont extrêmement rédoutables pour les Etrangers ".

Effet qu'elles produiſent.

Réception d'un Ambaſſadeur de Perſe à la Cour du Mogol.

Le 19, un Ambaſſadeur de Perſe, nommé *Mahomet Roza-Beg*, fit ſon entrée dans la Ville Impériale avec un nombreux cortège, dont la plus grande partie étoit compoſée de Mogols, commandés pour lui faire honneur; mais ſans autres perſonnes de marque, que celles dont l'office eſt d'aller, dans ces occaſions, au-devant des Etrangers. On lui avoit envoyé auſſi la muſique de la Cour, & une centaine d'éléphans. Son propre train conſiſtoit en cinquante chevaux couverts de houſſes de brocard d'or. Les arcs, les boucliers, & les carquois étoient richement garnis. Quarante Mouſquétaires conduiſoient ſon bagage. On l'introduiſit dans un appartement de l'avant-cour du Palais, d'où il fut conduit au Durbal. Rhoe ne manqua point d'y envoyer un de ſes gens, pour obſerver comment il ſeroit reçu. En s'approchant de l'Empereur, il fit, à la première baluſtrade, trois *Teſſelims* & un *Sizeda*; cérémonies humiliantes, dans leſquelles il faut ſe proſterner, & frapper la terre du front. Il préſenta la lettre de *Scha-Abbas*, ſon Maître, que l'Empereur reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment ſe portoit ſon Frère, ſans le traiter de Roi. Enſuite il fut placé au ſeptième rang, vis-à-vis de la porte; tandis que les rangs de deſſus étoient

étoient occupés par les principaux Seigneurs de la Cour. Rhoe déclare que cette place étoit indigne du Ministre d'un si grand Roi; mais que l'Ambassadeur méritoit ce traitement, après s'être soûmis au Sizeda, dont tous ceux qui l'avoient précedé, dans le même office, avoient eu la fierté de se dispenser. On disoit néanmoins, pour l'excuser, qu'il avoit ordre de se soûmettre à tous les desirs du Mogol; d'où l'on concluoit qu'il étoit venu lui demander quelque secours d'argent contre le Turc. Cependant il assuroit lui-même qu'il venoit uniquement pour traiter de paix entre le Mogol & le Roi de Decan, dont Scha-Abbas prenoit la protection, parcequ'il commençoit à s'allarmer de l'accroissement des forces Mogoles. L'Empereur fit présent, suivant l'usage, à Mahomet Roza-Beg, d'un beau turban, d'une veste & d'une ceinture. Ce Ministre le remercia par trois revérences, & par un *Riceda*, qui est une autre revérence jusqu'à terre. Ensuite, il lui fit ses propres présens à trois reprises différentes, à chacune desquelles il présenta neuf chevaux, Persans ou Arabes, parceque le nombre de neuf est mystérieux entre les Musulmans. Il y joignit neuf beaux mulets, sept chameaux chargés de velours, deux tentures de tapisseries, plusieurs pièces de velours travaillé en or, deux caisses de tapisseries de Perse, un cabinet très-riche, quatre mousquets, cinq haches, un chameau chargé de drap d'or des Manufactures de Perse, huit tapis de soye, deux rubis balais, vingt & un chameaux chargés de vin de grappe, quatorze chameaux chargés de diverses eaux distillées, sept chameaux chargés d'eau rose, sept poignards enrichis de pierreries, cinq épées de même, sept miroirs de Venise, si riches, que Rhoe avoit honte, dit-il, de les comparer avec les siens. Ces présens ne parurent point à la première audience: mais l'Ambassadeur en donna le mémoire. Après avoir fait soigneusement observer le traitement qu'on lui fit, Rhoe, le comparant avec celui qu'il avoit reçu lui-même, ne trouva point que la Perse eût été plus distinguée que l'Angleterre. Mahomet Roza-Beg avoit occupé, à l'audience, une place fort inférieure à la sienne. A l'égard des honneurs de l'entrée, on seroit allé de même au-devant de Rhoe, s'il n'eût point été malade, ou s'il l'eût desiré. L'Empereur ne reçut point la lettre du Persan avec autant de respect qu'il en avoit marqué pour celle de Rhoe. En parlant du Roi d'Angleterre, il avoit toûjours dit, *le Roi mon Frère:* au-lieu qu'il n'avoit traité le Roi de Perse que de Frère, suivant l'observation d'un Jésuite qui se trouvoit à l'audience, & qui entendoit fort bien la langue du Pays (*p*).

Magnifiques présens de l'Ambassadeur de Perse.

Rhoe se croit préferé à l'Ambassadeur Persan.

Le 21 d'Octobre, Rhoe se rendit chez Sultan Coronne, pour l'entretenir des affaires de la Compagnie Angloise. Ce Prince lui parla des présens, & le pressa de faire ouvrir les caisses. Il répondit que le respect qu'il devoit à l'Empereur ne lui permettoit pas d'y toucher, avant que Sa Majesté lui eût fait l'honneur d'accepter ceux qui lui étoient destinés. Coronne lui demanda s'il vouloit lui donner un plumet blanc, qu'il voyoit à son chapeau? Rhoe protesta que ce qu'il avoit de plus précieux étoit à son service, mais qu'il ne pouvoit lui présenter sans confusion une bagatelle qu'il avoit portée. Cependant le Prince n'eut pas honte de la prendre & de lui en demander d'autres,

(*p*) Pag. 33.

RHOE, 1616.

d'autres, sous prétexte qu'il n'en avoit pû trouver chez les Marchands, & qu'il en avoit besoin pour se présenter à la Cour dans son équipage de guerre. Abdala-kan survint. Il étoit vêtu, ce jour-là, de l'habit militaire, & sa suite étoit fort leste. Le soir, ce Seigneur fit présent au Mogol d'un beau cheval blanc, dont la selle & le reste du harnois étoient couverts de mailles d'or. L'Empereur lui donna une épée, avec le baudrier. On portoit, devant Sa Majesté, divers autres présens, tels que des gardes d'épées d'argent, avec les fourreaux couverts de pierreries, & des boucliers couverts de velours; les uns peints, d'autres relevés en or & en argent. Elle en distribua plusieurs à ses Courtisans. On voyoit aussi des selles & des harnois d'or, enrichis de pierreries, qui devoient servir à ses chevaux de main; des bottes en broderie, & toutes sortes d'habits somptueux. Rhoe confesse, avec admiration, que la dépense des Mogols surpasse tout ce qu'on a jamais vû de plus magnifique dans le reste du Monde (q). Toute la nuit fut donnée à ces spectacles.

Etonnante magnificence de la Cour Mogole.

Cosronroë est menacé de l'assassinat.

LE matin, on publia que six des Officiers de Sultan Coronne étoient venus pour assassiner le Prince Cosronroë, mais que les Portiers leur avoient refusé l'entrée de son appartement; & que l'Impératrice Mère, étant allée trouver l'Empereur, lui avoit expliqué le mystère de cette odieuse conjuration. Rhoe, qui s'intéressoit vivement au malheur du Prince, s'efforça d'approfondir la vérité de cette nouvelle; mais elle demeura incertaine pour lui, parcequ'il s'apperçut qu'on ne pouvoit l'en informer sans péril (r).

L'Ambassadeur de Perse deshonore sa dignité par ses manières.

VERS le soir, s'étant rendu au Durbal, il y trouva l'Ambassadeur de Perse, qui se disposoit à présenter toutes les richesses, dont il avoit donné le mémoire. Il avoit, au jugement de Rhoe, l'air d'un *Saltinbanque*, plutôt que d'un Ambassadeur. Il couroit dans les balustrades, il montoit, il descendoit sur les degrés, avec des expressions & des gestes qui deshonoroient sa dignité. Enfin il donna lui-même ses présens, & le Roi les reçut de ses mains, avec un souris & quelques paroles qui marquoient sa satisfaction. C'étoit un extrême avantage, pour l'Ambassadeur, d'être entendu dans sa langue. Il parla toûjours avec tant de soumission & de flatterie, que ses discours ne furent pas moins agréables que ses présens. Il donnoit sans cesse, au Mogol, la qualité d'Empereur du Monde; sans se souvenir que le Roi son Maître avoit aussi ses prétensions à ce fastueux titre. Au moindre mot qui sortoit de la bouche du Monarque, il faisoit des revérences à la manière du Pays. Après avoir fait tous les présens qu'il devoit donner ce jour-là, il se baissa jusqu'à terre, qu'il heurta fort rudement du front. Les présens du jour étoient un carquois, un arc & des fléches; toutes sortes de fruits de l'Europe, artificiellement imités dans différens plats; des bottines brodées & couvertes de lames d'or; de grands miroirs, avec des belles bordures; une pièce de velours quarrée, avec une broderie, sur laquelle on voyoit quelques figures humaines. L'Ambassadeur déclara que ces figures étoient les portraits *du Roi & de la Reine de Venise*. Rhoe jugea qu'elles avoient été détachées de quelque tapisserie. Quoiqu'on n'en mon-

(q) Pag. 34. (r) *Ibidem.*

montrât qu'une pièce, il y en avoit six aunes de la même espèce. Ensuite, on fit passer trois petits chevaux & trois petits mulets. Les mulets étoient fort beaux; mais les chevaux devoient avoir perdu leur embonpoint & leur beauté, s'ils avoient jamais été dignes de paroître aux yeux d'un grand Prince (s) (t). Ce n'étoit que le premier acte des présens, & cette comédie devoit durer plus de dix jours. On ne fit à l'Ambassadeur aucune libéralité de la même nature; mais l'Empereur donna ordre aux Grands de lui faire toutes sortes de caresses. Le 24, il le fit manger dans sa présence, avec les principaux Seigneurs de la Cour.

Débauche de l'Empereur, funeste à plusieurs Grands.

Ce festin, ou cette débauche, eut des suites funestes pour la plûpart des Convives. Le lendemain, quelqu'un, par imprudence ou par malice, rappella les circonstances de la fête, & dit que plusieurs Grands avoient bû du vin; liberté qui passe pour un crime, sans la permission de l'Empereur. Ce Monarque, à qui l'yvresse avoit fait oublier que c'étoit par son ordre, demanda qui avoit donné du vin sous ses yeux? On lui dit que c'étoit l'Officier qui l'avoit en garde, & personne n'eut la hardiesse d'ajoûter qu'il l'avoit ordonné. L'Auteur observe que lorsqu'il faisoit la débauche, il la commençoit ordinairement seul, & que sur la fin, il permettoit aux Seigneurs de prendre des verres. L'Officier, qui avoit le vin en garde, écrivoit les noms de ceux qui avoient la permission d'en boire, & l'usage les obligeoit de faire un Tesselim au Monarque, pour le remercier de cette faveur. Mais il arrivoit souvent que lorsqu'ils faisoient le Tesselim, ce Prince, dans les vapeurs de l'yvresse, ne les appercevoit pas. Il fit appeller l'Officier, & lui demanda s'il avoit reçu ordre de donner du vin à ceux qui en avoient bû. C'étoit un homme timide, à qui la crainte troubla l'esprit, & qui répondit faussement qu'ils avoient bû sans ordre. Aussi-tôt, l'Empereur lui demanda sa liste, & taxa les uns à mille, les autres à deux mille, & quelques-uns à trois mille roupies. Ceux qui s'étoient trouvés près de sa personne furent traités avec beaucoup plus de rigueur. Il leur fit donner trente coups d'une espèce de fouet, composé de quatre cordes, dont le bout est armé de petits fers, comme des molettes d'éperon. Ainsi, chaque coup fait ordinairement quatre playes. Les coupables étant demeurés par terre, étendus & comme morts, il donna ordre, à ceux qui en étoient le plus près, de leur marcher sur le corps. Ensuite il fit signe aux Portiers de rompre sur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés dehors, tout brisés de coups; & l'un de ces malheureux expira sur la place. Quelqu'un eut la hardiesse de dire quelques mots en leur faveur, & de rejetter leur infortune sur l'Ambassadeur Persan. Mais l'Empereur répondit, qu'il se souvenoit d'avoir ordonné qu'on ne donnât que deux ou trois verres de vin à l'Ambassadeur même. Quoique l'yvrognerie soit un vice fort commun parmi les Mogols, & qu'elle fût même l'exercice le plus ordinaire de l'Em-

(s) Pag. 34.

(t) Après avoir fait ses présens, l'Ambassadeur retourna à sa place, tandis que Rhoe garda la sienne, qui le mettoit au-dessus de tous les Seigneurs de la Cour; & malgré les efforts d'Asaph-Kan, qui vouloit le ravaller à la hauteur du Persan, il s'obstina à ne point relâcher des droits qu'il s'étoit acquis dans sa première audience. R. d. E.

RHOE. 1616.

l'Empereur, elle ne laisse pas d'être si rigoureusement défendue, que les Portiers du Gouzalkan refusent l'entrée à ceux qui se présentent, s'ils reconnoissent à leur haleine qu'ils ayent bû du vin; & les coupables se sauvent rarement du fouet. Rhoe ajoûte que lorsque l'Empereur étoit en colère, un Père n'auroit osé parler pour son fils (v).

Effet du caractère intéressé du Mogol.

MAIS il ne doit pas oublier, dit-il, un évenement qui fera connoître, ou la bassesse d'ame du Mogol, ou l'envie qu'il avoit de mettre sa libéralité à l'épreuve (x). Ce Prince avoit condamné à mort plusieurs voleurs, entre lesquels il se trouvoit quelques jeunes garçons. Il donna ordre à Asaph-Kan, d'en offrir deux à Rhoe pour de l'argent; parcequ'il n'y avoit pas d'autre moyen, pour leur sauver la vie, que de les acheter pour l'esclavage. L'Interpréte de Rhoe répondit, sans sa participation, que les Chrétiens n'entretenoient point d'esclaves, & qu'au contraire l'Ambassadeur en avoit mis quelques-uns en liberté, quoiqu'il les eût reçus de l'Empereur même. Cependant un peu de réflexion fit soupçonner à Rhoe, que l'Empereur vouloit éprouver s'il auroit la générosité de donner quelque argent pour sauver la vie à des misérables. Au risque de se tromper, dit-il, il crut devoir hazarder une somme legère pour faire une bonne action: mais il fit déclarer aux Officiers de la Justice qu'il n'acheteroit pas les deux garçons en qualité d'esclaves, & qu'après avoir payé leur rançon il étoit résolu de les mettre en liberté (y) (z).

Sultan Coronne se rend au Camp.

Magnificence de son départ.

LE premier de Novembre, Sultan Coronne prit congé de la Cour pour se rendre au Camp. L'Empereur étoit au Durbal, lorsque le Prince y parut, suivi d'environ six cens éléphans, richement équipés, & d'un Corps de mille chevaux. Plusieurs Cavaliers de cette escorte étoient vétus de drap d'or, avec des bouquets de plume sur leur turban; & la troupe entière étoit fort leste. L'habit de Coronne étoit d'un drap d'argent, brodé de grosses perles & de diamans. L'Empereur, en l'embrassant, le baisa au visage, & lui témoigna beaucoup d'affection. Il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, & couvert de perles qu'on estimoit cent mille roupies; un poignard, qui en valoit quarante mille; un éléphant, & deux chevaux, dont les selles & leurs garnitures étoient revétues de placques d'or, couvertes de pierreries; & un des carosses qu'il avoit fait faire, à l'imitation de celui que le Roi d'Angleterre lui avoit envoyé. Sultan Coronne entra dans le carosse à la vûe de l'assemblée, & commanda au Cocher, qui étoit Anglois, de le conduire au Camp. Il étoit assis au milieu de la voiture, les rideaux ouverts des deux côtés. Quantité de Noblesse le suivit à pied jusqu'à ses tentes, qui étoient éloignées de quatre miles. En chemin, il jettoit des quarts de roupies au Peuple; & daignant éten-

(v) Pag. 36 & précédentes.

(x) *Ibidem.*

(y) La somme étoit de cent Jacobus. Mais l'Auteur laisse douter si la crainte d'être la dupe des Officiers Mogols, ne le fit pas changer de disposition.

(z) Il ne s'agissoit que de dix Jacobus, que l'Auteur offroit de payer, pourvû que ce fut la volonté de l'Empereur, qu'il vouloit mettre par-là à l'épreuve; Mais les Officiers du Prince n'osant apparemment pas compromettre sa dignité à ce point, la proposition n'eut pas d'autres suites. R. d. E.

étendre le bras jusqu'au Cocher, il mit dans son chapeau une centaine d'écus (*a*).

RHOE. 1616.

Comment l'Empereur se dispose & s'habille pour se rendre au Camp.

Le jour suivant, l'Empereur prit la résolution de visiter le Camp, avec ses femmes & toute la Cour. Rhoe apprenant qu'il étoit au Jarneo (*b*), s'y laissa conduire par un mouvement de curiosité, & monta sur l'échaffaut qui étoit au-dessous de lui, pour observer un lieu qu'il n'avoit pas encore eu l'occasion de voir. Deux Eunuques, assis sur des tabourets, éloignoient les mouches du visage de l'Empereur, avec un long éventail de plumes. On voyoit, à côté de lui, les présens qu'il vouloit faire. C'étoient des étoffes, roulées sur une pièce de bois tournante. Il en fit beaucoup ce jour-là; mais il en reçut aussi de toutes sortes de gens. Une vieille & laide Matrone prenoit ceux qui lui étoient offerts. Rhoe découvrit, au travers d'une jalousie voisine, deux des principales Dames du Palais, qui s'efforçoient d'augmenter les trous de la jalousie, pour le voir plus facilement. Il apperçut d'abord leurs doigts, qu'elles affectoient de faire passer; & les trous devinrent bien-tôt si grands, qu'il leur vit tout le visage. Elles n'étoient pas fort blanches; quoique leur teint dût recevoir plus d'éclat de leurs cheveux, qu'elles avoient aussi noirs que le jais, & de leurs yeux qui étoient fort vifs. Le lieu d'où elles se faisoient voir n'étoit pas fort éclairé: mais Rhoe les auroit distinguées au seul éclat de leurs diamans. Après lui avoir laissé le tems de les considérer, elles se retirèrent en riant. Il s'imagina qu'elles rioient du plaisir de l'avoir vû. L'Empereur se leva, & toute l'assemblée se retira au Durbal, pour attendre l'heure à laquelle il devoit sortir. Il y parut quelque-tems après. Ses femmes montèrent, dans l'intervalle, sur les éléphans qui les attendoient à leur porte. Rhoe en compta cinquante, tous richement équipés, mais particulièrement trois, dont les petites tours étoient couvertes de placques d'or. Les grilles des fenêtres étoient de même métal. Un dais de drap d'argent couvroit toute la tour. L'Empereur descendit les degrés du Trône, avec tant d'acclamations, qu'on n'auroit point entendu le bruit du tonnerre. Rhoe se pressa, pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ses Courtisans lui présenta, dans un bassin, une carpe monstrueuse. Un autre lui offrit, dans un plat, une matière aussi blanche que de l'amidon. Le Monarque y mit le doigt, en toucha la carpe, & s'en frotta le front; cérémonie qui passe, dans l'Indoustan, pour un présage de bonne fortune. Un autre Seigneur passa son épée dans les pendans de son baudrier. L'épée & les boucles étoient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit son carquois, avec trente flèches, & son arc, dans le même étui que l'Ambassadeur de Perse lui avoit présenté. Son turban étoit fort riche. On y voyoit paroître des bouts de corne. D'un côté pendoit un rubis hors d'œuvre, de la grosseur d'une noix; & de l'autre, un diamant de la même grosseur. Le milieu offroit une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban étoit enrichi d'une chaîne de diamans,

(*a*) Pag. 37.

(*b*) La Traduction porte au *Farraco*, nom qui est répeté plusieurs fois, & qui signifie apparemment autre chose que le Jarneo. R. d. E.

RHOE. 1616.

L'Empereur se met en marche.

Son cortège.

mans, de rubis & de grosses perles, qui faisoient plusieurs tours. Son collier étoit une chaîne de perles, trois fois plus grosses que les plus belles que Rhoe eût jamais vûes. Au dessus des coudes, il avoit un triple bracelet des mêmes perles. Il avoit la main nue, avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gands, qui venoient d'Angleterre, étoient passés dans sa ceinture. Son habit étoit de drap d'or, sans manches; & ses brodequins, brodés de perles. Il entra dans son carosse. Un Anglois servoit de Cocher, aussi richement vétu que jamais Comédien l'ait été, & menant quatre chevaux couverts & harnachés de velours d'or. C'étoit la première fois que l'Empereur se servoit de cette voiture, qui avoit été faite à l'imitation du carosse d'Angleterre, & qui lui ressembloit si fort, que Rhoe n'en reconnut la différence qu'à la housse, qui étoit d'un velours travaillé avec de l'or qui se fabrique en Perse. Deux Eunuques marchèrent aux deux côtés, portant de petites malles d'or, enrichies de rubis, & une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carosse étoit précedé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'autres instrumens, mêlés parmi quantité d'Officiers, qui portoient des dais & des parasols, la plûpart de drap d'or, ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derrière suivoient trois Palanquins, dont les pieds étoient couverts de placques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles, avec une crêpine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguoit un grand nombre de perles, régulièrement enfilées. Le bord du premier Palanquin étoit revêtu de rubis, & d'émeraudes. Un Officier portoit un marche-pied d'or, bordé de pierreries. Les deux autres Palanquins étoient couverts de drap d'or. Le carosse que Rhoe avoit présenté suivoit immédiatement. On y avoit fait une nouvelle impériale, & de nouveaux ornemens; & l'Empereur en avoit fait présent à la Princesse Noer-Mahal, qui étoit dedans. Ce carosse étoit suivi d'un troisième, à la manière du Pays, dans lequel étoit le plus jeune des fils de l'Empereur, Prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt éléphans venoient à la suite. Dans le récit de l'Auteur, on ne peut rien s'imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux. Ils brilloient, de toutes parts, des pierreries dont ils étoient couverts. Chacun avoit ses banderolles de drap d'argent. Les principaux Seigneurs de la Cour suivoient à pied (c).

Sultan Cosronroë est délivré de sa prison.

RHOE suivit de même, jusqu'à la porte de la Ville. Les femmes venoient à la distance d'un mile, portées sur leurs éléphans. L'Empereur, passant devant l'édifice où Sultan Cosronroë, son fils aîné, étoit prisonnier, fit arrêter son carosse, & donna ordre qu'on lui amenât ce Prince. Il parut bien-tôt, avec une épée & un bouclier à la main. Sa barbe lui descendoit jusqu'à la ceinture; ce qui est une marque de disgrace dans ces Régions. L'Empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans, & de marcher à côté du carosse. Il obéït, avec de grands applaudissemens de toute la Cour, à qui le retour d'un Prince, si cher à la Nation, fit concevoir de nouvelles espérances. L'Empereur lui donna un millier de roupies, pour fai-

(c) Pag. 38 & précédentes.

faire des largesses au Peuple. Asaph-Kan, qui l'avoit gardé, & ses autres Ennemis, paroissoient fort humiliés de se voir à ses pieds.

Rhoe se rend au Camp avant la Cour.

Rhoe, ayant pris un cheval pour éviter la presse, arriva aux tentes avant l'Empereur. Il trouva, dans la route, une longue haye d'éléphans, qui portoient chacun leur tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyoit quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconeau, monté sur son affut. Le Canonnier étoit derrière. Rhoe compta trois cens de ces éléphans armés, & six cens de parade, qui étoient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étoient dorées. Plusieurs personnes à pied couroient devant l'Empereur, avec des outres pleines d'eau, pour arroser le chemin par lequel il devoit passer. On ne permet point d'approcher du carosse de l'Empereur, de plus près qu'un quart de mile; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoe, pour attendre la Cour à l'entrée du Camp. Les tentes n'avoient pas moins de deux miles de circuit. Elles étoient entourées d'une étoffe du Pays, rouge en dehors, & peinte, en dedans, de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte étoit celle d'un Fort, avec ses boulevards & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminoient par un gros bouton de cuivre. Rhoe, perçant la foule, voulut entrer dans les tentes Impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les Grands mêmes du Pays s'arrêtent à la porte. Cependant quelques roupies, qu'il donna secrétement à ceux qui la gardoient, lui en firent obtenir l'entrée. L'Ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le desagrément d'être refusé.

Description du Camp Mogol.

Trône de nacre de perles.

Au milieu de la cour de ce Palais portatif, on avoit dressé un Trône de nacre de perles, dont le dais, qui étoit de brocard d'or, ne paroissoit soutenu que par deux piliers. Les bouts, ou les chapiteaux de ces piliers, étoient d'or massif. Lorsque l'Empereur approcha de la porte de sa tente, quelques Seigneurs entrèrent dans l'enceinte, avec l'Ambassadeur de Perse. L'Empereur, en entrant, jetta les yeux sur Rhoe; & lui voyant faire la revérence, il s'inclina un peu, en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'Ambassadeur de Perse. Rhoe demeura immédiatement derrière lui, jusqu'à-ce qu'il fût monté sur son Trône. Aussi-tôt que tout le monde eut pris sa place, Sa Majesté demanda de l'eau, se lava les mains, & se retira. Ses femmes entrèrent, par une autre porte, dans l'appartement qui leur étoit destiné. Rhoe ne vit point le Prince Cosronroë dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composoient plus de trente appartemens, dans quelqu'un desquels il pouvoit s'être engagé. Les Seigneurs de la Cour se retirèrent chacun à leurs tentes, qui étoient de différentes formes, & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre, que les appartemens de nos plus belles maisons; ce qui forma, pour Rhoe, un des plus magnifiques spectacles qu'il eût jamais vûs. Tout le Camp paroissoit une belle Ville. Le bagage & les autres embarras de l'Armée n'en défiguroient pas la beauté ni la symétrie. Rhoe n'avoit pas de chariot, & ressentoit quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction: mais c'étoit un mal forcé, dit-il, & cinq années de ses appointemens n'auroient pas suffi pour

L'Empereur y monte.

Magnificence des Mogols dans leurs tentes.

RHOE. 1616.

pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres Seigneurs Mogols. Ce qu'il trouva de plus surprenant, c'est qu'ils ont tous de doubles tentes & un double équipage; de-sorte que tandis qu'ils sont campés dans un lieu, ils envoyent dans un autre lieu, où ils doivent passer, leurs secondes tentes avec les meubles; & tout se trouve dressé lorsqu'ils y arrivent. La confusion où Rhoe étoit, de se voir en si mauvais équipage, le fit bien-tôt retourner à son pauvre logement (*d*).

Fausse tranquillité de Sultan Coronne.

Le 5 de Novembre, il admira le même faste dans la tente du Prince Coronne. Son Trône étoit couvert de placques d'argent; &, dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or massif. Le dais étoit porté sur quatre piliers, aussi couverts d'argent. Son épée, son bouclier, ses arcs, ses fléches & sa lance, étoient devant lui sur une table. On montoit la garde, lorsque Rhoe arriva. Il observa que le Prince paroissoit fort maître de lui-même, & qu'il composoit ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres, qu'il lut debout, avant que de monter sur son Trône. Il ne laissoit appercevoir, ni le moindre sourire, ni la moindre différence dans la réception qu'il faisoit à ceux qui se présentoient à lui. Son air paroissoit plein d'une fierté rebutante, & d'un mépris général pour tout ce qui tomboit sous ses yeux. Cependant, après qu'il eut lû ses lettres, Rhoe crût découvrir quelque trouble intérieur & quelque espèce de distraction dans son esprit, qui le faisoit répondre peu à propos à ceux qui lui parloient, & qui l'empêchoit même de les entendre. „ S'il m'est permis d'en „ juger, ajoute l'Auteur, je me trompe fort ou je crois qu'il avoit laissé „ son cœur dans l'entretien qu'il avoit eu avec les femmes de son Père. Il „ lui avoit été permis de les voir. Noer-Mahal, dont on vantoit beau„ coup la beauté, l'étoit venu voir dans son carosse à l'Angloise; & l'on „ n'ignoroit pas qu'en prenant congé de lui, elle lui avoit fait présent d'un „ manteau, tout couvert de broderie, relevé de perles, de diamans & de „ rubis. Cette visite étoit cause, sans doute, qu'il manquoit de présence „ d'esprit pour les affaires (*e*) ".

Rhoe le croit amoureux de quelque femme de son Père.

Il lui rend visite.

Le 9, Rhoe trouva le même Prince qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite étoit pour obtenir des chariots & des chameaux, sans lesquels il ne pouvoit suivre l'Empereur en campagne. Il avoit déja renouvellé plusieurs fois la même demande. Coronne lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, & rejetta la faute sur ses Officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avoit jamais fait. Il l'appella même, plusieurs fois, pour lui montrer son jeu; & souvent, il lui adressa la parole. Rhoe s'étoit flatté qu'il lui proposeroit de faire le voyage avec lui: mais ne recevant là-dessus aucune ouverture, il prit le parti de se retirer, sous prétexte qu'il étoit obligé de retourner à Asmere, & qu'il n'avoit pas d'équipage pour passer la nuit au Camp. Coronne lui promit d'expédier les ordres qu'il demandoit; & le voyant sortir, il le fit suivre par un Eunuque, & par plusieurs Officiers, qui lui dirent, en souriant, que le Prince vouloit lui faire un riche présent, & que s'il appréhendoit de se mettre en chemin pendant la nuit, on lui donneroit une escorte de dix chevaux. Il

(*d*) Pag. 40 & précédentes.

(*e*) Pag. 40.

Présent qu'il en reçoit.

Il consentit à demeurer. „ Ils me firent, dit-il, une aussi grande fête de „ ce présent, que si le Prince m'eut voulu donner la plus belle de ses chaînes de perles. Le présent vint enfin. C'étoit un manteau de drap d'or, „ qu'il avoit porté deux ou trois fois. On me le mit sur les épaules, & ce „ fut à contre-cœur que je lui en fis mes remercimens. Cet habit auroit „ été propre à représenter, sur un théâtre, l'ancien rôle du grand Tamerlan. Mais la plus haute faveur que puisse faire un Prince dans toutes ces Régions, est celle de donner un habit après l'avoir quelquefois „ porté (*f*) ".

Il est obligé d'acheter des voitures, pour suivre l'Empereur.

LE 16, l'Empereur donna ordre qu'on mît le feu à toutes les maisons voisines du Camp, pour obliger le Peuple à le suivre. Les flammes se communiquèrent jusqu'à la Ville, qui fut aussi brulée. Rhoe se vit dans un extrême embarras, & l'Ambassadeur de Perse ne s'y trouvoit pas moins. Les voitures qu'ils avoient demandées ne paroissant point, ils prirent la résolution d'en acheter, parcequ'à si peu de distance du Camp, & dans une Ville en desordre, ils se trouvoient exposés aux insultes des voleurs. Cette dépense étoit considérable ; mais on continuoit de leur promettre des chameaux ; & ne pouvant se dispenser de suivre l'Empereur, ils trouvoient du moins plus de sûreté à se rendre de bonne heure au Camp. Un Jésuite, que l'Auteur affecte de ne pas nommer, fut obligé d'acheter aussi des chariots ; quoiqu'il eût un ordre, pour en prendre de ceux qui étoient au service de la Cour (*g*).

Cosronroë rentre en prison.

DANS l'intervalle, on fut informé de quelques circonstances qui regardent le Prince Cosronroë. Tout le monde continuoit de prendre part à sa disgrace, & gémissoit de le voir retombé entre les mains de ses Ennemis. L'Empereur, qui n'y avoit consenti que pour satisfaire l'ambition de son frère, sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer assez hautement pour la mettre en sûreté, & pour appaiser en même-tems le Peuple, qui murmuroit beaucoup de sa prison. Il prit occasion, pour déclarer ses sentimens, d'une incivilité qu'Asaph-Kan avoit eûe pour son Prisonnier. Ce Seigneur, qui étoit comme le Geolier du Prince, étoit entré malgré lui dans sa chambre, & s'étoit même dispensé de lui faire la revérence. Quelques-uns jugèrent qu'il avoit cherché à lui faire querelle, dans l'espérance que le malheureux Cosronroë, qui n'étoit pas d'humeur à souffrir un affront, mettroit l'épée à la main, ou se porteroit à quelque autre violence, qui serviroit de prétexte aux Soldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva plus patient qu'il ne se l'étoit promis. Le Prince se contenta de faire avertir l'Empereur, par un de ses amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il étoit traité. Asaph-Kan fut appellé au Durbal, & l'Empereur lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû son fils ? Il répondit qu'il y avoit deux jours. „ Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre ? " continua l'Empereur. Asaph-Kan repliqua qu'il n'y étoit allé que pour lui rendre une visite. Le Monarque insistant sur la manière dont elle avoit été rendue, Asaph-Kan jugea qu'il étoit informé de la vérité. Il raconta qu'il étoit

(*f*) Pag. 41.

(*g*) C'étoit apparemment le Jésuite *Corsi*, dont l'Auteur parle ailleurs, & qui faisoit les affaires des Portugais. R. d. E.

RHOE. 1616.

étoit allé voir le Prince, pour lui offrir son service, mais que l'entrée de sa chambre lui avoit été refusée; que là-dessus, étant responsable de sa personne, il avoit crû que son devoir l'obligeoit de visiter la chambre de son Prisonnier, & qu'à la vérité il y étoit entré malgré lui. L'Empereur reprit sans s'émouvoir; „ Hé bien, quand vous fûtes entré que lui dites-„ vous? & quel respect, quelles soumissions rendites-vous à mon Fils "? Ce Barbare demeura fort confus, & se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avoit fait aucune civilité. L'Empereur lui dit, d'un ton sevère, qu'il lui feroit connoître que ses Enfans étoient ses Maîtres, & que s'il apprenoit une seconde fois qu'il eût manqué de respect à Sultan Cosronroë, il commanderoit à ce Prince de lui mettre le pied sur la gorge & de l'étouffer. „ J'ai-„ me Sultan Coronne, ajoûta-t'il; mais je veux que tout le monde sache „ que je n'ai pas mis mon Fils aîné & mon Successeur entre ses mains, „ pour le perdre (*b*)".

(*b*) Pag. 42.

§. II.

Voyage de Rhoe à la suite du Grand Mogol.

Rhoe va rejoindre l'Empereur à Goddah.

L'Armée Mogole étant partie avant que Rhoe pût avoir fini ses préparatifs, il ne se vit en état de suivre l'Empereur que vers la fin de Novembre. Le premier jour du mois suivant, il arriva le soir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs, qui avoient souffert le dernier supplice. Le 4, ayant fait cinq cosses, il rencontra un chameau chargé de trois cens têtes de Rebelles, que le Gouverneur de Candahar envoyoit à l'Empereur comme un présent (*a*).

Description de cette Ville.

Le 6, il fit quatre cosses, jusqu'à *Goddah*, où il trouva l'Empereur avec toute sa Cour. Cette Ville, qui est fermée de murailles, & située dans le plus beau Pays du Monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vû dans les Indes. La plûpart des maisons y sont à deux étages; ce qui est fort rare dans les autres Villes. On y voit des rues toutes composées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandises. Les édifices publics y sont superbes. On trouve dans les places, des réservoirs d'eau, environnés de galeries dont les arcades sont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre; avec des degrés qui, règnant à l'entour, donnent la commodité de descendre jusqu'au fond, pour y puiser de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La situation de Goddah l'emporte encore sur la beauté de la Ville. Elle est dans une grande campagne, où l'on découvre une infinité de beaux Villages. La terre y est extrêmement fertile en bled, en coton, en excellens pâturages. Rhoe y vit un jardin d'environ deux miles de long, & large d'un quart de mile, planté de mangues, de tamarins & d'autres fruits, & divisé régulièrement en allées. De toutes parts on apperçoit de petits Temples, ou Pagodes, des fontaines, des bains, des étangs & des pavillons de pierre de taille bâtis en voute. Ce mélange forme un

(*a*) Pag. 43.

un ſi beau ſpectacle, qu'au jugement de l'Auteur „ il n'y a pas d'homme „ au Monde, qui ne ſe crût heureux de paſſer ſa vie dans un ſi beau lieu". Goddah étoit autrefois plus floriſſante, lorſqu'avant les conquêtes d'Eckbar elle étoit la demeure ordinaire d'un Prince Rasbout. Rhoe s'apperçut même, en pluſieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des poſſeſſeurs, qui ne ſe donnent pas le ſoin de conſerver ce qui doit retourner à l'Empereur après leur mort (*b*).

Rhoe. 1616.

Le 9, il vit le Camp Impérial, qu'il nomme „ une des plus admirables „ choſes qu'il eût jamais vûes. Cette grande Ville portative avoit été „ dreſſée dans l'eſpace de quatre heures. Son circuit étoit d'environ vingt „ miles d'Angleterre. Les rues & les tentes y étoient ordonnées à la li„ gne, & les boutiques ſi bien diſtribuées, que chacun ſavoit où trouver „ ce qui lui étoit néceſſaire. Chaque perſonne de qualité, & chaque Mar„ chand, ſait également à quelle diſtance de l'*Ataſikanba*, ou de la tente „ du Roi, la ſienne doit être placée. Il ſait à quelle autre tente elle doit „ faire face, & quelle quantité de terrain elle doit occuper. Cependant tou„ tes ces tentes enſemble contiennent un terrain plus ſpacieux, que la plus „ grande Ville de l'Europe. On ne peut approcher des pavillons de l'Empereur „ qu'à la portée du mouſquet; ce qui s'obſerve avec tant d'exactitude, que „ les plus grands Seigneurs n'y étoient point reçûs s'ils n'étoient mandés. „ Pendant que l'Empereur étoit en campagne, il ne tenoit point le Durbal „ après midi. Il employoit ce tems à la chaſſe, ou à faire voler les oi„ ſeaux ſur les étangs. Quelquefois il ſe mettoit ſeul dans un Bâteau pour „ tirer. On en portoit toûjours à ſa ſuite, ſur des chariots. Il ſe laiſſoit „ voir le matin au Jarneo (*c*); mais il étoit défendu de lui parler d'affai„ res dans ce lieu. Elles ſe traitoient le ſoir au Gouzalkan; du moins, „ lorſque le tems qu'il y deſtinoit au Conſeil, n'étoit pas employé à boire „ avec excès (*d*)".

Deſcription du Camp Impérial à Goddah.

Le 16, Rhoe, s'étant rendu aux tentes de l'Empereur, trouva ce Monarque au retour de la chaſſe, avec une grande quantité de gibier & de poiſſon devant lui. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu l'Ambaſſadeur Anglois, il le preſſa de choiſir ce qui lui plairoit le plus, entre les fruits de ſa chaſſe & de ſa pêche. Le reſte fut diſtribué à ſa Nobleſſe. Il avoit, au pied de ſon Trône, un Vieillard fort ſale & fort hideux. Ce Pays eſt rempli d'une ſorte de Mendians, qui par la profeſſion d'une vie pauvre & pénitente parviennent à ſe faire une grande réputation de ſainteté. Le Vieillard, qui étoit de ce nombre, occupoit près de l'Empereur une place que les Princes ſes enfans n'auroient oſé prendre. Il offrit à Sa Majeſté un petit gâteau couvert de cendre & cuit ſur les charbons, qu'il ſe vantoit d'avoir fait lui-même. L'Empereur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, & ne fit pas difficulté de le porter à ſa bouche; quoiqu'une perſonne un peu délicate n'y eut pas touché ſans répugnance. Il ſe fit apporter une centaine d'écus; & de ſes propres mains non-ſeulement il les mit dans un pan de la robbe du Vieillard, mais il en ramaſſa quelques-uns qui étoient tom-

Chaſſe & pêche de l'Empereur.

Combien il reſpectoit les Mendians.

(*b*) Pag. 44. (*c*) C'eſt encore le Farraco, dans la Traduction. R. d. E. (*d*) *Ibidem*.

RHOE. 1616.

tombés. Lorsqu'on lui eut servi sa collation, il ne mangea rien dont il ne lui offrit une partie ; & voyant que sa foiblesse ne lui permettoit pas de se lever, il le prit entre ses bras, pour l'aider lui-même ; il l'embrassa étroitement, il porta trois fois la main sur sa poitrine & lui donna le nom de son Père. Nous demeurâmes fort étonnés, dit Rhoe, de voir tant de vertu dans un Mahométan (e).

Passages qui jettent l'Armée Mogole en desordre.

Le 26, l'Armée s'étant mise en marche, on traversa des bois & des montagnes couvertes de ronces. Quantité de chevaux périrent dans cette marche. Un grand nombre de Soldats abandonnèrent le Camp ; & tout le monde faisoit retentir ses plaintes. Rhoe y perdit sa tente & son chariot. Vers minuit, il rencontra l'Empereur, qui s'étoit arrêté deux jours au bas de la montagne pour donner à son Camp le tems de prendre haleine après cet affreux desordre. Des milliers de chameaux, de chariots & de carosses demeurèrent sans eau & sans vivres dans ces lieux inaccessibles. L'Empereur les avoit passés sur un petit éléphant, dont l'adresse étoit singulière à grimper sur des rochers, où les chameaux & les chevaux n'auroient pû le suivre (f).

1617.

Embarras du Conseil.

Le 24 de Janvier, on apprit que le Roi de Decan s'effrayoit peu de la marche du Mogol, & qu'après avoir renvoyé son bagage dans le sein de ses Etats, il attendoit ses Ennemis sur la frontière, avec une Armée de cinquante mille chevaux ; & que le Prince Coronne, également surpris de cette fermeté & de l'approche de Chan-Canna, n'osoit entreprendre de passer les montagnes. Asaph-Kan & Noer-Mahal, qui avoient conseillé le Voyage sur de fausses suppositions, changèrent de sentiment avec tous ceux que leur crédit avoit entrainés. Ils proposèrent à l'Empereur de faire regarder son entreprise comme une partie de chasse, & de tourner vers Agra ; sous prétexte que les Peuples du Decan n'étoient pas des Ennemis avec lesquels un si grand Monarque pût mesurer honorablement ses armes. Mais il leur répondit que ce conseil venoit trop tard ; & qu'après avoir été si loin, son honneur au contraire l'obligeoit d'avancer à toutes sortes de risques.

Rhoe rencontre le Prince Cosronroë.

Le 3 de Février, Rhoe s'étant un peu écarté de la route du Camp, pour se reposer à l'ombre d'un grand arbre, fut surpris de voir paroître Sultan Cosronroë, monté sur un éléphant qui s'avançoit dans la même vûe. Ce Prince, à qui l'on avoit ouvert encore une fois les portes de la prison (g), arrivoit sans gardes & presque sans suite. Il avoit laissé croître sa barbe avec tant de négligence, qu'elle lui descendoit jusqu'à la ceinture (h). Ses gens firent signe aux Anglois de lui céder la place : mais s'y étant opposé avec beaucoup de douceur, il fit à Rhoe plusieurs questions, par lesquelles il fit assez connoître qu'il étoit mal informé de ce qui se passoit à la Cour, & qu'il ignoroit même qu'il y eût un Ambassadeur Anglois (i).

Le

(e) Pag. 44. (f) Pag. 45.

(g) Thevenot remarque ici que Rhoe ne dit point comment ce Prince sortit de prison. Cependant on a vû ci-dessus que c'étoit l'Empereur lui-même, qui lui en avoit ouvert les portes ; & quoiqu'il eut été mis depuis sous la garde d'Asaph-Kan, il paroit qu'on lui laissoit plus de liberté qu'auparavant, puisque Rhoe le vit encore une troisième fois. R. d. E.

(h) C'est une marque de disgrace plutôt qu'une négligence. Voyez ci-dessus, pag. 118. R. d. E.

(i) On verra dans un autre lieu, que ce malheureux Prince périt enfin par les artifices de son frère.

Rhoe. 1617.

Calleade, ancienne résidence des Rois de Mandoa.

Le 6, vers le soir, on arriva sous les murs de *Calleade*, petite Ville nouvellement rebâtie, où les tentes Impériales furent dressées dans un lieu fort agréable, sur la Rivière *Septa*, à une cosse d'*Ugen*, principale Ville de la Province de *Mulwa*. Calleade étoit autrefois la résidence des Rois de Mandoa. On raconte qu'un de ces Princes étant tombé dans une Rivière, d'où il fût retiré par un Esclave qui s'étoit jetté à la nage, & qui l'avoit pris heureusement par les cheveux; son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander à qui il étoit redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'Esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main sur la tête de son Prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque-tems après, étant assis dans l'yvresse, sur le bord d'un Bâteau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa perir, en donnant pour excuse, qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux Esclave (*k*).

Avanture d'un de ces Rois.

Sultan Coronne se saisit des présens Anglois.

Le 11, tandis que l'Empereur étoit allé dans la montagne d'Ugen, pour y visiter un Dervis âgé de cent trois ans, Rhoe fut averti, par une lettre, que Sultan Coronne, malgré tous les ordres & les Firmans de son Père, s'étoit saisi des présens de la Compagnie. On lui avoit représenté inutilement qu'ils étoient pour l'Empereur. Il s'étoit hâté de lui écrire qu'il avoit fait arrêter quelques marchandises qui appartenoient aux Anglois; & sans parler des présens, il lui avoit demandé la permission d'ouvrir les caisses & d'acheter ce qui conviendroit à son usage. Mais les Facteurs qui étoient chargés de ce dépôt, refusant de consentir à l'ouverture des caisses, du moins sans l'ordre de leur Ambassadeur, il employoit toutes sortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaisance. C'étoit un droit qu'il s'attribuoit, de voir, avant l'Empereur son Père, tous les présens & toutes les marchandises, pour se donner la liberté de choisir le premier.

Comment Rhoe fait ses plaintes à l'Empereur.

Rhoe, fort offensé de cette violence, prit d'abord la résolution de porter ses plaintes à l'Empereur par la bouche d'Asaph-Kan, parceque ce Seigneur auroit pris pour une injure, qu'il eût employé d'autres voyes. Cependant, l'expérience lui ayant appris à s'en défier, il se réduisit à le prier de lui procurer une audience au Gouzalkan. Ensuite les objections augmentant sa défiance, il se détermina, par le conseil de son Interpréte, à prendre l'occasion du retour de l'Empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce Monarque devoit passer; & l'ayant rencontré sur un éléphant, il mit pied à terre, pour se présenter à lui. L'Empereur l'apperçut, & prévint ses plaintes. „ Je sais, lui dit-il, que „ mon Fils a pris vos marchandises. Soyez sans inquiétude. Il n'ouvrira „ point vos caisses, & j'enverrai ce soir l'ordre de vous les remettre ". Cette promesse, qui fut accompagnée de discours fort civils, n'empêcha point Rhoe de se rendre le soir au Gouzalkan, pour renouveller ses instances. L'Empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avoit envoyé l'ordre auquel il s'étoit engagé, mais qu'il falloit oublier tous les mécontentemens passés.

(*k*) Pag. 45.

RHOE. 1617.

paſſés. Quoiqu'un langage ſi vague laiſſât de fâcheux doutes aux Anglois, la préſence d'Aſaph-Kan, dont ils craignoient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres tems; d'autant plus que l'Empereur étant tombé ſur les différends de Religion, ſe mit à parler de celles des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. Le vin l'avoit rendu de ſi bonne humeur, que ſe tournant vers Rhoe, il lui dit: „ Je ſuis le Maître; vous „ ſerez tous heureux dans mes Etats, Mores, Juifs & Chrétiens. Je ne „ me mêle point de vos Controverſes. Vivez tous en paix dans mon Empire. Vous y ſerez à couvert de toutes ſortes d'injures, vous y vivrez „ en ſureté, & j'empêcherai que perſonne ne vous opprime". Il repéta pluſieurs fois le même diſcours. Enfin, paroiſſant tout-à-fait yvre, il ſe mit à pleurer; & pendant cette ſcène, qui dura juſqu'à minuit, il fut ſucceſſivement le jouet de diverſes paſſions (*l*).

Indifférence de ce Prince pour les différends de Religion.

DEUX jours après, Sultan Coronne arriva de Brampour. Rhoe étoit deſeſperé qu'on ne parût point penſer à lui rendre juſtice, & l'arrivée du Prince ne ſembloit propre qu'à reculer ſes eſpérances. Comme il croyoit l'avoir aigri par ſes plaintes, & que les ménagemens n'étoient plus de ſaiſon, il réſolut de faire un dernier effort auprès de l'Empereur. Mais, tandis qu'il en cherchoit l'occaſion, quel fut ſon étonnement d'apprendre que l'Empereur s'étoit fait apporter ſecrétement les caiſſes, & les avoit fait ouvrir! C'eſt dans ſes propres termes qu'il faut rapporter la ſingulière concluſion de ce démêlé (*m*).

Comment Rhoe eſt trompé par le GrandMogol.

„ JE formai, dit-il, le deſſein de m'en vanger; & dans une audience „ que mes ſollicitations me firent obtenir, je lui en fis ouvertement mes „ plaintes. Il les reçut avec des flatteries baſſes, & plus indignes encore „ de ſon rang que l'action même. Il me dit que je ne devois pas m'allarmer pour la ſûreté de tout ce qui étoit à moi; qu'il avoit trouvé dans „ les caiſſes diverſes choſes qui lui plaiſoient extrêmement, ſur-tout un „ verre travaillé à jour, & deux couſſins en broderie; qu'il avoit retenu „ auſſi les dogues: mais que s'il y avoit quelque rareté que je ne vouluſſe „ pas lui vendre ou lui donner, il me la rendroit, & qu'il ſouhaitoit que je „ fuſſe content de lui. Je lui répondis qu'il y en avoit peu qui ne lui fuſſent deſtinées, mais que c'étoit un procédé fort incivil à l'égard du Roi „ mon Maître, & que je ne ſçavois comment lui faire entendre que les „ préſens qu'il envoyoit avoient été ſaiſis, au-lieu d'être offerts par mes „ mains à ceux entre qui j'avois ordre de les diſtribuer: que pluſieurs de „ ces préſens étoient pour le Prince Coronne & pour la Princeſſe Noer-Mahal; que d'autres devoient me demeurer entre les mains, pour les faire ſervir, dans l'occaſion, à me procurer la faveur de Sa Majeſté contre „ les injures que ma Nation recevoit tous les jours; qu'il y en avoit „ pour mes Amis, & pour mon uſage particulier; que le reſte appartenoit aux Marchands, & que je n'avois pas le droit de diſpoſer du bien „ d'autrui.

„ IL me pria de ne pas trouver mauvais qu'il ſe les eût fait apporter. „ Toutes les pièces, me dit-il, lui avoient paru ſi belles, qu'il n'avoit pas „ eu

(*l*) Pag. 46. (*m*) Pag. 46 & ſuiv.

„ eu la patience d'attendre qu'elles lui fussent présentées de ma main. Son „ empressement ne m'avoit fait aucun tort, puisqu'il étoit persuadé que „ dans ma distribution il auroit été servi le premier. A l'égard du Roi „ d'Angleterre, il se proposoit de lui faire des excuses. Je devois être „ sans embarras du côté du Prince & de Noer-Mahal, qui n'étoient qu'une „ même chose avec lui. Enfin, quant aux présens que je destinois pour les „ occasions où je croirois avoir besoin de sa faveur, c'étoit une cérémonie „ tout-à-fait inutile, parcequ'il me donneroit audience lorsqu'il me plairoit „ de la demander, & que n'ignorant pas qu'il ne me restoit rien à lui of- „ frir, il ne me recevroit pas plus mal lorsque je me présenterois les mains „ vuides. Ensuite, prenant les intérêts de son Fils, il m'assura que ce „ Prince me restitueroit ce qu'il m'avoit pris, & qu'il satisferoit les Fac- „ teurs pour les marchandises qu'il leur avoit enlevées. Comme je demeu- „ rois en silence, il me pressa de lui déclarer ce que je pensois de son dis- „ cours. Je lui répondis que j'étois charmé de voir Sa Majesté si conten- „ te. Il tourna les yeux sur un Ministre Anglois, nommé *Terry*, dont je „ m'étois fait accompagner. *Padre*, lui dit-il, cette Maison est à vous; „ vous devez vous fier à moi. L'entrée vous sera libre, lorsque vous au- „ rez quelque demande à me faire; & je vous accorderai toutes les graces „ que vous pouvez desirer.

„ APRÈS ces flateuses promesses, il reprit avec moi, du ton le plus fa- „ milier, mais avec une adresse que je n'ai connu qu'en Asie. Il se mit à „ faire le dénombrement de tout ce qu'il m'avoit fait enlever, en com- „ mençant par les dogues, les coussins, le verre à jour, & par un bel étui „ de chirurgie. Ces trois choses, me dit-il, vous ne voulez pas que je „ vous les rende, car je suis bien-aise de les garder. Il faut obéir à Vôtre „ Majesté, lui répondis-je. Pour les verres de ces deux caisses, reprit-il, „ ils sont fort communs: à qui les destiniez-vous? Je lui dis que l'une des „ deux caisses étoit pour Sa Majesté, & l'autre pour la Princesse Noer- „ Mahal. Hé bien, me dit-il, je n'en retiendrai qu'une; & ces chapeaux, „ ajoûta-t'il, pour qui sont-ils? Ils plaisent fort à mes femmes. Je ré- „ pondis qu'il y en avoit trois pour Sa Majesté, & que le quatrième étoit „ pour mon usage. Vous ne m'ôterez pas, continua-t'il, ceux qui étoient „ pour moi; car je les trouve fort beaux. Pour le vôtre, je vous le ren- „ drai si vous en avez besoin; mais vous m'obligeriez beaucoup de me le „ donner aussi. Il en fallut demeurer d'accord. Et les peintures, reprit- „ il encore, à qui sont-elles? Elles m'ont été envoyées, lui dis-je, pour „ en disposer suivant l'occasion. Il donna ordre qu'elles lui fussent appor- „ tées; & faisant ouvrir la caisse, il me fit diverses questions sur les fem- „ mes dont elles représentoient la figure. Ensuite s'étant tourné vers les „ Seigneurs de sa Cour, il les pressa de lui donner l'explication d'un ta- „ bleau qui contenoit une Venus & un Satyre: mais il défendit en même- „ tems, à mon Interpréte, de m'expliquer ce qu'il leur disoit. Ses obser- „ vations regardoient particuliérement les cornes du Satyre, sa peau, qui „ étoit noire, & quelques autres propriétés des deux figures. Chacun s'ex- „ pliqua suivant ses idées. Mais l'Empereur, sans déclarer les siennes, „ leur dit qu'ils se trompoient, & qu'ils en jugeoient mal. Là-dessus,

„ re-

RHOE. 1617.

„ recommandant encore à l'Interpréte de ne me pas informer de ce qu'il „ avoit dit, il lui donna ordre de me demander mon ſentiment ſur le ſujet „ de cette peinture. Je répondis de bonne-foi que je la prenois pour une „ ſimple invention du Peintre, & que l'uſage de cet Art étoit de chercher „ ſes ſujets dans les fictions des Poëtes. J'ajoûtai d'ailleurs que voyant ce „ tableau pour la première fois, il m'étoit impoſſible d'expliquer mieux le „ deſſein de l'Artiſte. Il fit faire la même demande à Terry, qui reconnut „ auſſi ſon ignorance. Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une choſe „ dont vous ignorez l'explication?

„ Je m'arrête à cet incident, pour l'inſtruction des Directeurs de la „ Compagnie, & de tous ceux qui ſuccéderont à mon office. C'eſt un avis „ qui doit leur faire apporter plus de choix à leurs préſens, & leur faire „ ſupprimer tout ce qui eſt ſujet à de mauvaiſes interprétations, parcequ'il „ n'y a point de Cour plus maligne & plus défiante que celle du Mogol. „ Quoique l'Empereur n'eut pas expliqué ſes ſentimens, je crus reconnoî- „ tre, aux diſcours qu'il avoit tenus, que ce tableau paſſoit dans ſon eſprit „ pour une raillerie injurieuſe des Peuples de l'Aſie; c'eſt-à-dire, qu'il les „ y croyoit repréſentés par le Satyre, avec lequel on leur ſuppoſoit une „ reſſemblance de complexion, tandis que la Venus, qui menoit le Satyre „ par le nez, exprimoit l'empire que les femmes du Pays ont ſur les hom- „ mes. Il ne me preſſa pas davantage d'en porter mon jugement, parce- „ qu'étant perſuadé avec raiſon que je n'avois jamais vû ce tableau, il ne „ le fut pas moins que l'ignorance dont je me faiſois une excuſe, étoit ſans „ artifice. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il conſerva le ſoup- „ çon que je lui attribuois; car il me dit d'un air froid, qu'il recevoit cet- „ te peinture comme un préſent (*n*).

„ Pour les autres bagatelles, ajoûta-t'il, je veux qu'elles ſoyent envo- „ yées à mon Fils. Elles lui ſeront agréables. D'ailleurs je lui écrirai, „ avec des ordres ſi formels, que vous n'aurez plus beſoin de ſolliciteur au- „ près de lui. Il accompagna cette promeſſe, de complimens, d'excuſes „ & de proteſtations, qui ne pouvoient venir que d'une ame fort généreu- „ ſe ou fort baſſe.

„ Il y avoit, dans une grande caiſſe, diverſes figures de bêtes, qui n'é- „ toient au fond que des maſſes de bois. On m'avoit averti qu'elles étoient „ fort mal faites, & que la peinture même dont elles étoient revêtues s'é- „ toit écaillée en divers endroits. Je n'aurois jamais penſé à les mettre au „ nombre des préſens, ſi j'avois eu la liberté du choix. Auſſi l'Empereur „ me demanda-t'il ce qu'elles ſignifioient, & ſi elles étoient envoyées pour „ lui. Je me hâtai de répondre qu'on n'avoit pas eu l'intention de lui faire „ un préſent ſi peu digne de lui; mais que ces figures étoient envoyées pour „ faire voir la forme des animaux les plus communs de l'Europe. Hé quoi? „ répliqua-t'il auſſi-tôt, penſe-t'on, en Angleterre, que je n'aye jamais vû „ de taureau ni de cheval? Cependant je veux les garder. Mais ce que je „ vous demande, c'eſt de me procurer un grand cheval de vôtre Pays, „ avec deux de vos levriers d'Irlande, un mâle & une femelle, & d'autres „ eſ-

(*n*) Pag. 48.

RHOE. 1617.

„ espèces de chiens dont vous vous servez pour la chasse. Si vous m'accordez cette satisfaction, je vous donne ma parole de Prince que vous en „ serez récompensé, & que vous obtiendrez de moi plus de privilèges que „ vous ne m'en demanderez. Ma réponse fut que je ne manquerois pas „ d'en faire mettre sur les Vaisseaux de la première Flotte ; que je n'osois „ répondre qu'ils pussent résister aux fatigues d'un long Voyage ; mais que „ s'ils venoient à mourir, je promettois, pour témoignage de mon obéïssance, de lui en faire voir les os & la peau. Ce discours parut lui plaire. Il s'inclina plusieurs fois, il porta la main sur sa poitrine, avec tant „ d'autres marques d'affection & de faveur, que les Seigneurs mêmes, qui „ se trouvoient présens, m'assurèrent qu'il n'avoit jamais traité personne „ avec cette distinction. Aussi ces caresses firent-elles ma récompense. Il „ ajoûta qu'il vouloit réparer toutes les injustices que j'avois essuyées, & „ me renvoyer dans ma Patrie comblé d'honneurs & de graces. Il donna „ même, sur le champ, quelques ordres qui devoient faire cesser mes „ plaintes. J'enverrai, me dit-il ensuite, un magnifique présent au Roi „ d'Angleterre, & je l'accompagnerai d'une lettre, où je lui rendrai témoignage de vos bons services ; mais je souhaiterois de sçavoir quel présent lui sera le plus agréable. Je répondis qu'il me conviendroit mal de „ lui demander un présent ; que ce n'étoit pas l'usage de mon Pays, & que „ l'honneur du Roi mon Maître en seroit blessé ; mais que de quelque présent qu'il me fît l'honneur de me charger, je l'assurois que de la part d'un „ Monarque qui étoit également aimé & respecté en Angleterre, il y seroit reçu avec beaucoup de joye. Ces excuses ne purent le persuader. „ Il s'imagina que je prenois sa demande pour une raillerie ; & jurant, par „ sa tête, qu'il me chargeroit d'un présent, il me pressa de lui nommer „ quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin. Je me vis forcé de répondre, qu'autant que j'étois capable d'en juger, les grands tapis de Perse seroient un présent convenable, parceque le Roi mon Maître n'en attendoit pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en feroit préparer de „ diverses fabriques & de toutes sortes de grandeurs, & qu'il y joindroit „ ce qu'il jugeroit de plus propre à prouver son estime pour le Roi d'Angleterre. On avoit apporté, devant lui, plusieurs pièces de venaison : il „ me donna la moitié d'un daim, en me disant qu'il l'avoit tué de sa propre main, & qu'il destinoit l'autre moitié pour ses femmes. En effet „ cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pièces, de quatre livres chacune. Au même instant, son troisième fils (*o*) & deux femmes „ vinrent du Serrail, & prenant ces morceaux de viande entre leurs mains, „ les emportèrent eux-mêmes, comme des Mendians auxquels on en auroit fait une aumône (*p*).

„ Si des affronts pouvoient être réparés par des paroles, je devois être „ satisfait de cette audience. Mais je crus devoir continuer de me plaindre, dans la crainte qu'il n'eût fait toutes ces avances que pour mettre „ mon caractère à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet „ de mes peines. Il me demanda si je n'étois pas content de lui ; & lors- „ que

(*o*) Ce devoit être le quatrième. R. d. E.

(*p*) Pag. 50 & précédentes.

RHOE. 1617.

„ que j'eus répondu que sa faveur pouvoit aisément remédier aux injustices „ qu'on m'avoit faites dans ses Etats, il me promit encore que j'aurois à „ me louer de l'avenir. Cependant, ce qu'il ajoûta me fit juger que ma „ fermeté lui déplaisoit. Je n'ai qu'une question à vous faire, me dit-il. „ Quand je songe aux présens que vous m'avez apportés depuis deux ans, „ je me suis étonné plusieurs fois que le Roi vôtre Maître vous ayant re- „ vêtu de la qualité d'Ambassadeur, ils ayent été fort inférieurs, en quali- „ té comme en nombre, à ceux d'un simple Marchand, qui étoit ici avant „ vous, & qui s'est heureusement servi des siens pour gagner l'affection de „ tout le monde. Je vous reconnois pour Ambassadeur. Vôtre procédé „ sent l'homme de condition. Cependant je ne puis comprendre qu'on „ vous entretienne à ma Cour avec si peu d'éclat. Je voulois répondre „ à ce reproche. Il m'interrompit. Je sais, reprit-il, que ce n'est pas „ vôtre faute ni celle de vôtre Prince, & je veux vous faire voir que je „ fais plus de cas de vous que ceux qui vous ont envoyé. Lorsque vous „ retournerez en Angleterre, je vous accorderai des honneurs & des ré- „ compenses; & sans égard pour les présens que vous m'avez apportés, je „ vous en donnerai un pour vôtre Maître. Mais je vous charge d'une com- „ mission, dont je ne veux pas me fier aux Marchands. C'est de me faire „ faire dans vôtre Pays un carquois pour des fléches, un étui pour mon „ arc, dont je vous ferai donner le modèle, un coussin à ma manière pour „ dormir dessus, une paire de brodequins, de la plus riche broderie d'An- „ gleterre, & une cotte de maille pour mon usage. Je sais qu'on travail- „ le mieux chez vous qu'en aucun lieu du Monde. Si vous me faites ce „ présent, vous savez que je suis un puissant Prince, & vous ne perdrez „ rien à vous être chargé de cette commission. Je l'assurai que j'exécute- „ rois fidélement ses ordres. Il chargea aussi-tôt Asaph-Kan de m'envoyer „ les modèles. Ensuite il me demanda s'il me restoit du vin de grappe. Je „ lui répondis que j'en avois encore une petite provision. Hé bien, me „ dit-il, envoyez-le moi ce soir. J'en goûterai; & si je le trouve bon, „ j'en boirai beaucoup (q)".

Remarque sur cette audience.

AINSI, dans cette audience, qui passa pour une faveur extraordinaire, Rhoe se vit dépouillé de ses caisses & de son vin, sans emporter d'autre fruit de ses libéralités, que des promesses. Il a cru ce détail si important pour l'instruction de ses successeurs, que la même raison n'a pas permis de le supprimer dans cet extrait. Mais il laisse à juger quel est le chagrin & l'embarras d'un Ministre, qui se voit continuellement la dupe d'une Cour étrangère, & qui est forcé néanmoins par l'intérêt de ceux qui employent ses services, à se payer de fausses apparences, dans l'espoir incertain de trouver un moment favorable pour obtenir des graces qui ne puissent être retractées.

Observations sur la Religion du Mogol régnant.

A l'occasion de l'entretien du Mogol sur les différends de Religion, il fait les observations suivantes. Ces Peuples jusqu'au tems d'Eckbar, Père du Mogol régnant, n'avoient point entendu parler du Christianisme. Eckbar étoit un bon Prince, doux, équitable, amateur & curieux de toutes sortes

(q) Pag. 50.

RHOE. 1617.

sortes de nouveautés. Il fit appeller à sa Cour trois Jésuites de Goa, dont le principal étoit le Père Jerome *Xavier*, du Royaume de Navarre. Après avoir pris plaisir à l'entendre, il l'obligea de composer un Livre pour la défense de sa Religion contre les Mores & les Gentils (*r*). Il le lisoit souvent pendant la nuit. Enfin, l'ayant fait examiner, il accorda par Lettres Patentes, au Père Xavier, la permission de bâtir des Eglises, de prêcher, d'enseigner, de convertir, & d'exercer toutes les cérémonies de la Religion aussi librement qu'il l'eut fait à Rome. Il lui donna même de l'argent pour bâtir; de-sorte que dans quelques Villes, on vit des Eglises plutôt que des Chrétiens. Par le même Firman, il permit à tous ses Sujets d'embrasser le Christianisme, sans en excepter les Princes du sang Royal. „ Heureux „ commencement, dit Rhoe; Printems bien avancé, pour une récolte „ aussi maigre que celle qui s'est faite depuis ". Eckbar n'avoit jamais été fort attaché à la Religion Mahométane. Il ne considéroit dans l'Auteur de cette Secte, qu'un Homme & un Roi, que la crédulité populaire avoit fait respecter; & cette raison lui faisoit croire qu'il pouvoit aspirer lui-même à devenir aussi grand Prophête que Mahomet. Cette entreprise néanmoins n'éclata point pendant son règne. „ Une certaine bienséance, si l'on en „ croit Rhoe, le fit mourir dans la profession de sa foi. Mais son Fils mit „ en exécution un plan que son Père n'avoit fait qu'imaginer ". Il ne fut pas circoncis. Il fut élevé sans aucun principe de Religion; & jusqu'à l'arrivée de Rhoe, il s'étoit soûtenu dans l'indifférence du plus parfait Athéisme. Quelquefois il assistoit au culte des Mores; mais il observoit en même-tems les fêtes des Gentils. Toutes les Religions trouvoient auprès de lui la même faveur; & son aversion n'étoit que pour ceux qui abandonnoient les opinions dans lesquelles ils étoient nés. Enfin, prenant le parti de s'attacher ouvertement aux idées de son Père, il se déclara Chef de sa propre Religion; & pour devenir aussi grand Prophête que Mahomet, il fit une nouvelle loi, mêlée de toutes les autres. Quantité de ses Sujets la reçurent avec tant de superstition, qu'ils ne vouloient prendre aucune sorte de nourriture avant que d'avoir salué le matin leur nouveau Législateur. C'étoit pour entrer dans cette vûe, qu'il se présentoit dès la pointe du jour à une fenêtre qui donnoit sur une grande place, devant son Palais. Il maltraitoit ceux qui louoient Mahomet. Il écoutoit avec joye ceux qui l'accusoient d'imposture. Mais on ne l'entendoit jamais parler qu'avec respect de Jesus-Christ & de sa Religion; ce que Rhoe nomme un effet admirable de la force des vérités divines. Il confirmoit, il augmentoit de jour en jour les

Faveurs accordées à la Religion par Eckbar.

Ses motifs & son plan.

Le plan d'Eckbar est suivi par Jehan-guir.

(*r*) Ce Livre avoit pour titre *Miroir qui représente la vérité*. *Abbedin*, Persan, y fit une réponse, où tout ce que les Mahométans objectent au Christianisme se trouve rassemblé. Le Père *Guadagnoli* répondit au Persan, & sa réponse fut imprimée en Arabe à Rome, par ordre de la Congrégation *de Propaganda fide*. Son Livre commençoit par quantité d'imprécations contre Mahomet. Quelques personnes, informées des manières du Levant, lui dirent que c'étoit rendre son Livre inutile aux Orientaux, puisque les imprécations empêcheroient qu'il ne fût lû de ceux pour lesquels il étoit composé. Il en fit une seconde Edition, dans laquelle au contraire il parla si bien de Mahomet, que les Supérieurs y trouvèrent à redire, & lui en firent même une sévère correction, dont il se plaignoit à ceux qui lui parloient de son Ouvrage. Cette Note est tirée du Recueil de Thevenot, Tom. I.

RHOE. 1617.

les privilèges des Eglises Chrétiennes. Depuis deux ans, il employoit ordinairement deux heures de la nuit à se faire entretenir du Christianisme; & souvent, il donnoit de fortes espérances de sa conversion.

Princes & jeunes Mogols élevés dans le Christianisme.

Il mit quantité de jeunes gens entre les mains du Père François *Corsi* Jésuite, qui étoit alors à sa Cour avec la qualité de Résident du Roi de Portugal, pour leur enseigner à lire & à écrire la langue Portugaise, & pour les instruire dans les Lettres humaines. Ce Père tint, pendant quelques années, une école ouverte, où l'Empereur envoya deux Princes ses neveux, qui furent instruits dans la Religion Chrétienne, & baptisés avec beaucoup de pompe dans la nouvelle Eglise d'Agra. Plusieurs Mogols suivirent leur exemple, avec d'autant plus de confiance, qu'ils croyoient l'Empereur peu éloigné des mêmes principes. D'autres, qui le connoissoient mieux, s'imaginèrent qu'il n'avoit consulté que sa politique, pour attirer sur ces Princes la haine des Mahométans, qui font la principale force de l'Empire.

Ils demandent des femmes Portugaises qu'ils n'obtiennent pas.

Mais les uns & les autres se virent également trompés. Aussi-tôt que les Princes & d'autres enfans eurent appris les principes de la foi Chrétienne, entre lesquels on n'avoit point oublié celui de n'avoir qu'une femme, & de la même Religion, l'Empereur fit demander aux Jésuites, par ces Princes, des Portugaises pour femmes. Les Missionnaires, qui croyoient cette demande venue d'eux-mêmes, leur firent quelques réprimandes, & ne portèrent pas plus loin leurs soupçons. Mais comme l'Empereur n'avoit pas eu d'autre vûe, en favorisant le Christianisme, que de se procurer des femmes Portugaises, qu'il souhaitoit ardemment, les deux Princes, qui connoissoient ses intentions, rendirent aux Jésuites toutes les marques de leur profession de foi, sous prétexte qu'on leur refusoit des femmes Chrétiennes, après leur en avoir fait espérer du Portugal. L'air de confiance, qui accompagnoit cette déclaration, ouvrit les yeux aux Missionnaires. Ils firent quelques recherches, qui ne leur laissèrent aucun doute des intentions de l'Empereur. Cependant ils refusèrent de recevoir les croix des Princes; & leur répondant qu'elles avoient été données par l'ordre de l'Empereur, ils les prièrent de s'addresser à Sa Majesté, afin qu'elle leur fît déclarer ses volontés par la bouche de ceux qu'elle employoit ordinairement à les expliquer. Ils connoissoient assez le caractère de ce Prince, pour se persuader qu'il ne voudroit pas être soupçonné d'un dessein si bas. En effet, quoique vivement picqué du récit des Princes, il dissimula son ressentiment pendant quelques jours: mais ayant pris la résolution de ruiner l'école, il envoya ordre aux Jésuites de venir à la porte du Serrail, où il leur fit dire, par une de ses femmes, que c'étoit par sa volonté que les Princes avoient changé de Religion. Ils redevinrent Mahométans; & toutes les espérances des Missionnaires s'évanouirent avec le fruit de leurs travaux (s).

L'Empereur en prend occasion, de leur faire abandonner la foi.

Etat du Christianisme dans le Pays.

Rhoe assure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point, dans le Pays, un seul Proselite qui méritât le nom de Chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables, qui étoient entretenus par la charité des Jésuites, il y en avoit même très-peu qui fissent profession du Christianisme. Il ajoute que les Jésuites, connoissant la mauvaise foi de cette Nation, se lassoient d'une dépense inutile. Tel étoit suivant son témoigna-ge,

(s) Pag. 78 & précédentes.

ge, le véritable état du Christianisme dans l'Indoustan. Un événement bizarre, dont il fut témoin, le persuadoit encore plus, qu'on devoit peu se promettre la conversion de l'Empereur. RHOE. 1617.

„ Il n'y avoit pas long-tems, dit-il, que l'Eglise & la Maison des Jésuites avoient été brulées. Le Crucifix étoit échappé aux flâmes, & sa conservation fut publiée comme un miracle. Pour moi, qui aurois béni tout accident dont on auroit tiré quelque avantage pour la propagation de l'Evangile, je gardai le silence. Le Père Corsi me dit de bonne-foi qu'il croyoit cet événement fort naturel, mais que les Mahométans mêmes l'ayant fait passer, sans sa participation, pour un miracle, il n'étoit pas fâché qu'ils en eussent conçu cette opinion.

L'Empereur demande un miracle aux Jésuites.

„ L'EMPEREUR, fort ardent pour toutes les nouveautés, appella le Missionnaire, & lui fit diverses questions. Enfin, venant au sujet de sa curiosité, vous ne me parlez pas, lui dit-il, des grands miracles que vous avez faits au nom de vôtre Prophête. Si vous voulez jetter son image dans le feu en ma présence, & qu'elle ne brule point, je me ferai Chrétien. Le Père Corsi répondit que cette expérience blessoit la raison, & que le Ciel n'étoit pas obligé de faire des miracles, chaque fois que les hommes en demandoient; que c'étoit le tenter, & que le choix des occasions n'appartenoit qu'à lui: mais qu'il offroit d'entrer lui-même dans le feu, pour preuve de la vérité de sa foi. L'Empereur n'accepta point cette offre (t). Cependant tous les Courtisans firent beaucoup de bruit; & demandant que la vérité de nôtre Religion fut éprouvée par cette voye, ils ajoutèrent que si le Crucifix bruloit, le Père Corsi seroit obligé d'embrasser le Mahométisme. Sultan Coronne apporta l'exemple de plusieurs miracles, qui s'étoient faits dans des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si grand Monarque, & conclut que si les Chrétiens refusoient cette expérience, il ne se croyoit pas obligé de s'en rapporter à leurs discours. L'Empereur entra dans la dispute. Il dit en faveur du Christianisme, que J. C. étoit un Prophête plus grand sans comparaison que Mahomet, si l'on en jugeoit par ses miracles; & s'étendant sur sa résurrection, il demanda si les autres avoient été capables d'une opération si divine. Le Prince repliqua pour Mahomet, que d'avoir donné la vûe à un Aveugle, étoit un aussi grand miracle que celui de la résurrection. Cette question étant vivement agitée, un Seigneur prétendit que l'Empereur & le Prince avoient également raison; que ressusciter soi-même, ou rendre la vie aux Morts, étoit sans contredit le plus grand des miracles; mais que donner la vûe à un Aveugle né, c'étoit la même chose, & une espèce de résurrection ".

Généreuse réponse du Père Corsi.

Dispute des Seigneurs Mogols sur les miracles.

Histoire d'un singe.

CES grands mouvemens n'eurent pas d'autre suite. Mais ils se renouvellèrent bien-tôt, à l'occasion d'un singe merveilleux, dont on ne peut se dispenser de rapporter l'histoire, sur l'autorité d'un témoin tel que Rhoe. Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand singe, qu'il donnoit pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement, dans d'autres Relations, que plusieurs Sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces ani-

(t) Pag. 79. Bernier rapporte à-peu-près le même fait.

RHOE. 1617.

animaux. Comme il étoit question de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de son doigt un anneau, & le fit cacher dans les vétemens d'un de ses Pages. Le singe, qui ne l'avoit pas vû cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire, sur douze billets différens, les noms de douze Législateurs, tels que ceux de Moïse, de Jesus-Christ, de Mahomet, d'Aly, &c.; & les ayant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel étoit celui qui avoit publié la véritable loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du Législateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, soupçonna le Maître du singe de sçavoir lire les caractères Persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres secrets à ses Ministres. Le singe ne s'y trompa point. Il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baisa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur, qu'il y avoit nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billets, avec offre de se livrer à toutes sortes de supplices si le singe ne manquoit pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre, sans en vouloir prendre aucun. L'Empereur, véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un. Mais l'animal se mit en furie, & fit entendre, par divers signes, que le nom du vrai Législateur n'étoit pas dans le vase. L'Empereur lui demanda où il étoit donc? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute: „ quelque interprétation qu'on veuille donner à cette singerie, le fait est certain (v)".

Rhoe suit l'Empereur à Mandoa.

On regrette ici qu'après avoir représenté l'Empereur dans une partie de sa marche, il n'explique point les raisons qui lui firent abandonner le dessein de la guerre, pour se retirer au Château de Mandoa. Il ne nous apprend pas même ce qui l'obligea tout d'un coup d'interrompre sa narration (x). „ Le 3 de Mars, dit-il, j'arrivai à Mandoa. L'Empereur y devoit faire son entrée; mais on ignoroit encore le jour, parce qu'on attendoit que les Astrologues l'eussent marqué; & nous demeurâmes dehors, pour attendre ce bienheureux moment. Mes gens, qui étoient chargés de me chercher un logement, avoient pris possession d'une grande enceinte, fermée de bonnes murailles, qui contenoit un Temple & un Monument". Quelques Seigneurs de la Cour s'y étoient aussi logés; mais Rhoe ne s'y établit pas moins, comme dans un lieu tranquille, qu'avec un peu de dépense on auroit pû rendre agréable. L'air y étoit bon, & la vûe charmante; mais on

(v) On a vû, dans d'autres Relations, qu'un singe bien instruit consulte l'œil de son Maître. D'ailleurs étoit-il bien certain que ce ne fut pas une créature humaine, qui avoit beaucoup de ressemblance avec un singe; ce qui n'est pas sans exemple en Europe même? (1).

(x) Le Camp étoit situé dans les environs de Mandoa, où l'Empereur devoit faire une simple entrée de cérémonie. Rhoe s'arrêta en ce lieu jusqu'au 31 d'Octobre, qu'il se rendit aux tentes du Prince pour tâcher d'expédier ses affaires. Terry, qui l'accompagnoit, dit qu'ils marchèrent, avec l'Armée, de Mandoa à Amadabath, après avoir été deux ans à la suite du Grand Mogol, qui tenoit toûjours la campagne, sans faire autrement la guerre. R. d. E.

(1) Si la supposition peut être reçuë, elle ne lève point la difficulté que ce fait merveilleux présente à l'esprit, dans toutes ses circonstances. R. d. E.

on y avoit l'incommodité d'être éloigné de deux lieues du Palais de l'Empereur. Quelques jours après, les Anglois en ressentirent une autre, qu'ils n'avoient pas prévûe, & qu'ils partagèrent avec tous ceux qui suivoient la Cour. Mandoa étant situé sur une hauteur, il ne s'y trouvoit pas de puits, ni même aucun réservoir d'eau. Les principaux Seigneurs avoient pris possession des puits qui étoient dispersés dans la campagne. Bien-tôt une multitude infinie d'hommes & d'animaux se virent en danger de périr de soif. On publia un ordre à tous les Habitans du Pays de quitter leurs habitations, avec leur bétail & leurs chameaux. Ceux qui se trouvèrent sans faveur fûrent obligés de chercher des retraites à quatre ou cinq lieues de distance, ce qui rendit les vivres fort chers à la Cour. Rhoe fut d'autant plus embarrassé, qu'il craignoit de se voir dans la nécessité de quitter sa maison, qui étoit fort bonne, quoiqu'éloignée des marchés & de l'eau. Il résolut d'y demeurer à toutes sortes de risques, parceque dans les plus fâcheuses suppositions, il espéroit d'y être toûjours mieux qu'à la campagne, où il auroit fallu camper; & montant à cheval, il entreprit lui-même de chercher de l'eau. Le hazard lui fit rencontrer un puits, qu'on gardoit pour l'usage d'un Seigneur. Il ne fit pas difficulté de s'adresser au Maître, & de lui déclarer le besoin qu'il avoit de son secours. Il en obtint quatre charges d'eau, par jour. C'étoit une faveur importante, qui le fit retourner chez lui fort satisfait, & qui le sauva de la misere publique (y).

Extrême disette d'eau.

Comment Rhoe s'en garantit.

Le reste du Journal n'offre plus que des événemens & des observations de Commerce, entre lesquels on trouve seulement quelques mélanges historiques, qui méritent d'en être détachés, quoiqu'ils n'ayent point assez de rapport entr'eux pour composer une narration suivie. Rhoe, par exemple, s'étant rendu à la Cour le 12 de Mars, y offrit à l'Empereur, pour étrennes, deux couteaux & six verres. Il craignoit qu'un si leger présent ne fut reçu avec dédain; mais on lui en témoigna au contraire beaucoup de reconnoissance; & l'Empereur l'assura que n'y considérant que son affection, il ne pouvoit lui en faire de si petit, qu'il ne lui fut très-agréable. C'est maintenant à moi, lui dit ce Monarque, de vous donner quelque chose à mon tour; & sur le champ il expédia des ordres, pour faire payer aux Marchands Anglois tout ce qui leur étoit dû. Ensuite, il dit à Rhoe de monter sur les degrés de son Trône, & de s'approcher de lui. D'un côté étoit l'Ambassadeur de Perse, & de l'autre le vieux Roi de Candahar. Rhoe prit place auprès du Roi. L'Empereur fit présent, à l'Ambassadeur de Perse, de quelques pierreries & d'un éléphant, que ce Ministre reçut à genoux, en frappant de la tête les degrés du Trône. Ce Trône étoit d'or, semé de rubis, d'émeraudes & de turquoises. On voyoit, au sommet, les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Elisabeth, & du Directeur général Thomas Smith, avec quelques autres peintures. Le dessous étoit tendu de deux pièces très-fines de tapisserie de Perse. A côté, sur un petit échaffaut, une troupe de Musiciens amusoit l'assemblée par le bruit confus de leurs instrumens (z).

Quelques traits historiques recueillis de la suite du Journal de Rhoe.

Rhoe découvrit, quelques jours après, qu'on le soupçonnoit de vouloir quitter secrétement la Cour, & n'eut pas peu de peine à faire prendre une

Origine des fortifications de Surate.

(y) Pag. 51.

(z) Pag. 52.

RHOE. 1617.

une autre idée de ses intentions. Ce soupçon, qui venoit de la malignité de Sultan Coronne, lui donne occasion de rapporter quelle fut l'origine des premières fortifications de Surate. Dès l'année précédente, Coronne avoit fait entendre à l'Empereur que les Anglois avoient des desseins sur cette Ville. „ A la vérité, dit Rhoe, la folie de ma Nation y avoit donné quel„ que sujet (*a*). Dans leurs querelles fréquentes, ils avoient fait descen„ dre au rivage deux cens Mousquétaires, qui rencontrant quelques gens „ du Pays leur avoient dit, en raillant, qu'ils marchoient pour prendre la „ Ville. Quoique cette menace fut ridicule, & qu'il n'y eut point d'appa„ rence qu'une poignée de gens pût entreprendre de faire douze miles, „ dans une terre ennemie, pour attaquer une Ville fermée, qui, sans „ compter ses Habitans, étoit gardée par une garnison de mille chevaux „ & de mille hommes d'Infanterie; qu'il y eut d'ailleurs une assez grande „ Rivière à passer, & que peu de gens eussent pû la défendre contre une „ Armée nombreuse; la Cour n'avoit pas laissé de s'en allarmer, & le dis„ cours des Anglois avoit passé du moins pour injurieux à l'Empire. Sul„ tan Coronne, faisant revivre ce bruit, qui sembloit donner plus de vrai„ semblance au soupçon de la fuite de Rhoe, s'en servit pour faire goûter, „ à l'Empereur, le dessein qu'il avoit depuis long-tems de fortifier la Vil„ le & le Château. Il commença par quelques ouvrages qu'il fit au Port, & „ qui furent munis d'une bonne artillerie. L'Empereur feignit apparem„ ment de ne pas comprendre, que ces fortifications pouvoient servir un „ jour au Prince, pour s'assurer absolument de la Place, & s'ouvrir une „ porte de derrière, s'il étoit jamais obligé de fuir la vengeance de son „ frère (*b*).

L'Ambassadeur de Perse part fort maltraité.

Le 30 d'Avril, on vint faire des excuses à Rhoe, de la part de l'Ambassadeur de Perse, qui étoit parti sans lui faire aucune civilité. Il apprit du Messager, que ce Ministre n'étoit pas malade, comme il avoit pris soin de le publier, mais que ne recevant aucune satisfaction de la Cour, dans ses Négociations, il s'étoit retiré brusquement, après avoir fait néanmoins, à l'Empereur, un dernier présent de trente beaux chevaux. Ce Monarque lui avoit donné, en récompense, une somme de trois mille écus; mais l'Ambassadeur avoit paru peu satisfait de cette libéralité. L'Empereur, pour se justifier, avoit fait faire deux listes, dont l'une contenoit tous les présens de l'Ambassadeur, au-dessous desquels on avoit marqué leur prix, mais beaucoup moindre que leur valeur. Dans l'autre, on avoit marqué jusqu'aux bagatelles qu'il avoit reçûes de l'Empereur, telles que du vin, des melons, & d'autres fruits, avec leur prix, qui étoit fort exageré. En lui présentant ces listes, on lui avoit offert le surplus en argent, pour mettre de l'égalité dans les deux comptes. Des procédés si méprisans lui avoient fait prendre le parti de feindre une maladie considérable, pour se dispenser des visites dont l'usage lui faisoit une loi. Mais, ayant vécu en fort bonne intelligence avec Rhoe, il lui faisoit dire qu'il n'avoit pû traverser la Ville pour lui dire adieu, sans découvrir la fausseté de ses prétextes; qu'il ne vou-

Bassesse du Grand Mogol.

(*a*) *Ibidem.*

(*b*) *Ibidem.* On verra, dans les Relations suivantes, quels furent les effets de cette haine.

vouloit pas néanmoins que ses mécontentemens fussent ignorés des Anglois; & qu'il leur promettoit de réparer cette incivilité forcée, par les bons traitemens qu'il feroit en Perse à leur Nation. Son Messager ne ménagea point les plaintes, contre l'Empereur & toute la Cour, mais Rhoe affecta prudemment de ne pas les entendre. La nouvelle qu'il reçut bien-tôt, d'une victoire sanglante que les Turcs avoient remportée sur les Armées de Perse, & celle du saccagement de Tauris, servirent à lui faire expliquer la conduite des Mogols, qui régloient leur estime & leurs caresses pour les Puissances voisines, sur la prospérité de leurs affaires, c'est-à-dire, sur les raisons qu'ils avoient de les craindre ou de les mépriser (c).

Sa politique.

LE 1 de Septembre, jour de la naissance de l'Empereur, & celui d'une Fête solemnelle, où l'usage de ce Prince étoit de se faire peser, on eut l'attention de procurer, à Rhoe, un spectacle dont il n'avoit pas encore été témoin. On le mena dans un fort beau jardin, qui offroit, entre divers ornemens, un grand quarré d'eau, bordé d'arbres, au milieu duquel on voyoit, sous un pavillon, la balance où le Monarque devoit être pesé. Les plats étoient d'or massif, enrichis de petites pierreries, de rubis & de turquoises. Ils étoient soûtenus par des chaînes d'or, avec des cordons de soye, pour double sûreté. Le fleau de la balance étoit couvert de placques d'or. Les principaux Seigneurs, assis autour du Trône, attendoient dans un respectueux silence l'arrivée de leur Souverain. Il parut enfin, chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois anneaux à chaque doigt. Son épée, son bouclier, & son Trône même, n'étoient pas moins couverts de pierreries. Rhoe distingua des rubis aussi gros que des noix, & des perles d'une grosseur prodigieuse (d).

Rhoe assiste à la cérémonie de peser l'Empereur.

L'EMPEREUR se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contre-poids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent; & que ce jour-là, Sa Majesté pesoit neuf mille roupies, qui font environ quinze mille francs en argent. Ensuite on mit, du même côté de la balance, de l'or, & des pierreries que Rhoe ne put voir, parcequ'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or, des étoffes de soye, des toiles, des épiceries, & toutes sortes d'autres richesses. Enfin l'Empereur fut pesé contre du miel, du beurre & du bled. Rhoe apprit que tous ces biens devoient être distribués aux Banians. Cependant, il observa que cette distribution ne se fit point, & que chaque pacquet fut remporté, avec beaucoup d'attention. On lui dit aussi que l'argent étoit réservé pour les Pauvres, & que l'Empereur prenoit le tems de la nuit pour le distribuer de sa propre main.

Poids de Sa Majesté.

PENDANT que ce Monarque étoit dans sa balance, il tourna les yeux sur Rhoe, avec un sourire. Après avoir été pesé, il monta sur son Trône, où l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jetta une partie. Les plus grands

Fruits d'or & d'argent distribués aux Seigneurs.

(c) Pag. 54. Cette réflexion tombe d'elle-même, par la raison que la nouvelle en question étoit arrivée après le départ de l'Ambassadeur de Perse. R. d. E. (d) Pag. 56.

RHOE. 1617.

grands Seigneurs qui étoient les plus proches de lui, se traînoient par terre pour en prendre. Rhoe ne crut pas que la bienséance lui permît de les imiter. L'Empereur qui s'en apperçut, prit un des bassins, qui étoit presque rempli, & le versa dans son manteau. Ses Courtisans eurent l'effronterie d'y porter la main, avec tant d'avidité, que s'il ne les eût prévenus, ils ne lui auroient rien laissé. On lui avoit fait entendre que ces fruits étoient d'or massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils n'étoient que d'argent; & si legers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs. Il en sauva pour dix ou douze écus, c'est-à-dire, de quoi remplir un plat de bonne grandeur. Pendant toute la Fête, l'Empereur en jetta la valeur de quatre ou cinq cens écus. Il passa la nuit d'un jour si solemnel, à boire avec les principaux Seigneurs de sa Cour. Rhoe y fut invité, mais il s'en excusa, parceque les liqueurs du Pays sont si fortes, qu'elles lui paroissoient capables de lui brûler les entrailles (*e*).

Rhoe, faute de présens, donne un Atlas au Grand Mogol.

LE 9, l'Empereur sortit sur un éléphant, pour aller prendre le divertissement du vol des oiseaux, sur la Rivière de *Darbadat*. Rhoe, devant la maison duquel il devoit passer, se hâta de monter à cheval, & de marcher au-devant de lui. L'usage du Pays oblige ceux, devant la porte desquels Sa Majesté doit passer, de lui faire un présent, qui se nomme *Moubarech*, c'est-à-dire, bonne nouvelle ou bon succès; & l'Empereur reçoit ces présens comme un favorable augure, pour la première affaire qu'il doit entreprendre. Rhoe n'avoit rien à lui offrir. Cependant, comme il ne pouvoit paroître avec honneur sans quelque présent, & qu'il y auroit encore eu plus de honte à s'absenter de son logement dans cette occasion, il prit le parti de porter entre ses bras un Atlas bien relié, & de dire à Sa Majesté que n'ayant rien qui lui parût digne d'un si grand Monarque, il lui offroit le Monde entier, dont il commandoit une si grande & si riche partie. Ce présent fut reçu avec beaucoup de civilité. L'Empereur, portant plusieurs fois la main à la poitrine, l'assura que tout ce qui viendroit de sa part, lui feroit toûjours fort agréable. Les jours suivans, il lui fit diverses questions sur son Atlas. Mais l'ayant fait voir aux Sçavans du Pays, qui ne purent y rien comprendre, il le regarda comme un meuble inutile, qu'il prit le parti de lui renvoyer (*f*).

QUELQUES présens plus agréables, qui arrivèrent à Rhoe, par une nouvelle Flotte, disposérent enfin toute la Cour à prendre ses intérêts. Asaph-Kan même devint un de ses plus officieux partisans; jusqu'à résister ouvertement à Sultan Coronne, qui se trouvant presque le seul ennemi des Anglois, prit aussi le parti de composer avec eux, lorsqu'il se vit dans l'impuissance de leur nuire. Ainsi la négociation de Rhoe se termina plus heureusement qu'il ne l'avoit esperé.

PURCHAS, qui a publié son Journal, avoue que la prudence lui en a fait supprimer diverses parties, qui contiennent les plus importans mystères du Commerce. Cependant il n'a pas laissé de nous conserver une de ses Lettres, qui paroît capable de réparer cette suppression, par les éclaircissemens qu'on y trouve sur les plus profondes vûes de la Compagnie Angloise dans son Ambassade à Surate. Elle paroît mériter d'entrer ici à ce titre; & Thevenot

(*e*) Pag. 57. (*f*) Pag. 57 & 58.

venot s'est laissé engager, par la même raison, à la traduire dans son Recueil. On passera seulement sur ce qui n'a point de rapport au but qu'on se propose. RHOE. 1617.

Lettre importante de Rhoe à sa Compagnie.

„ MES TRÈS-HONORÉS AMIS, Je vous ai marqué mon sentiment sur „ vos affaires, dans le Journal que je vous ai envoyé. Mais comme, „ en arrivant à cette Cour, je m'arrêtai à quelques rapports, que j'ai trouvés „ depuis sans fondement, & que plusieurs points n'ont pas été bien éclaircis „ dans ma Relation générale, je les parcourerai ici en peu de mots, afin qu'u„ne fois pour toutes vous puissiez entendre l'état de vôtre Commerce, & „ comment il faut l'établir & le gouverner, dans la crainte que sur d'autres „ rapports vous ne vous engagiez à des dépenses inutiles, & vous ne tom„biez dans de grosses fautes ou dans des pertes considérables.

„ L'OFFRE d'aider le Mogol, ou de convoyer ses Sujets jusqu'à la Mer„rouge, est une offre inutile. Je ne laisserai pas de la faire, pour marquer „ vôtre affection. Quand les Habitans de ce Pays n'ont pas besoin des servi„ces qu'on leur présente, ils les regardent avec dedain. Le Mogol a la paix „ avec les Portugais. Il ne leur fera point la guerre, que nous ne les ayions „ chassés de leurs Places. Aussi long-tems que ses Etats seront en paix, il se „ mocquera de vôtre assistance. Mais quand la guerre auroit commencé à le „ presser, il ne se mettroit point sous une protection étrangère, & rien au „ monde ne l'engageroit à la payer. Il faut se desabuser de toutes les idées „ que vous auriez pû concevoir, de faire le moindre trafic autre part que dans „ le Port de Surate. Il suffira que vous soyiez en état de vous y pouvoir dé„fendre. Quelque service que vous puissiez rendre à cette Nation, elle ne „ vous en fera jamais obligée. Elle vous craindra toûjours, & ne vous aime„ra jamais. Pour ce qui est de l'entretien d'un Résident à la Cour, c'est „ une dépense qu'il faut continuer, tant que vous serez en guerre avec les „ Portugais. Les autres dépenses peuvent être retranchées comme inutiles, „ & peuvent même vous apporter du préjudice.

„ A l'égard d'un Fort, j'ai cru, à mon arrivée, que c'étoit une chose fort „ nécessaire; mais l'expérience m'a fait voir depuis, que c'étoit un grand a„vantage d'avoir été refusé alors. S'ils me l'offroient à présent, je ne le „ voudrois pas accepter. Premièrement, aux lieux où l'on a la commodité „ des Rivières dont on a parlé, le Pays est désert, & l'on n'y peut négocier, „ ni converser. Les passages les plus aisés sont tellement remplis de voleurs, „ que l'autorité même du Souverain ne les en a pû chasser. La force des „ montagnes, qui leur servent de retraite, les assure contre les desseins qu'on „ peut former contre eux; & s'il y avoit des lieux propres au Commerce, „ les gens du Pays en auroient profité. Ces Peuples sentent tous les jours „ l'incommodité qu'ils reçoivent, d'avoir un Havre qui n'est point habité. „ Cette raison seule me semble assez forte pour faire voir que le lieu qu'on „ vous a proposé n'est pas convenable; ils ne s'en servent point. Mais quand „ même le Havre auquel vous pensez seroit fermé, il n'est pas aisé de diver„tir le Commerce, en le tirant d'un lieu où les Marchands sont accoutumés „ à se rendre, principalement lorsqu'il est question d'un Commerce en détail. „ L'autre raison, c'est que la dépense seroit plus grande que la qualité de vôtre

RHOE. 1617. „Commerce ne la peut porter; & le payement d'une garnison absorberoit tout „le profit. Cent hommes ne suffiroient pas, pour défendre ce Fort imaginaire. Les Portugais feroient des efforts extrêmes pour vous en chasser. La „guerre & le trafic sont incompatibles, suivant mes idées; & si vous m'en „croyez, vous ne vous hazarderez point à la faire autrement que sur Mer, „où l'on peut aussi-tôt gagner que perdre. C'est ce qui cause aujourd'hui la „pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité, des Colonies dans des Pays „fort riches; mais les garnisons, qu'ils entretiennent pour les conserver, en „consument tout le profit, quoiqu'elles soyent foibles. En un mot, remarquez, s'il vous plaît, ce que je vous dis; ils ne profiteront jamais des Indes, „tant qu'ils seront obligés de soûtenir cette dépense.

„ Les Hollandois sont aussi tombés dans la même faute, lorsqu'ils ont tâché de s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité de „marchandises. Ils sont considérés dans toutes les Places; ils sont même les „Maîtres de quelques-unes des meilleures. Avec celà leurs morte-payes consument tout le gain d'un si grand & si riche trafic. Il est certain que s'il y „a quelque fortune à faire dans ce Pays-là, vous la devez attendre du côté „de la Mer & d'un Commerce paisible.

„ C'est une erreur d'affecter d'avoir des garnisons & des Places de guerre „aux Indes. Si vous aviez seulement à faire la guerre à ceux du Pays; peut-être celà vous réüssiroit-il. Mais la faire à d'autres pour leur défense, ils „ne le méritent pas: outre que vôtre réputation courroit grand risque. Il est „plus aisé de faire ici une bonne attaque qu'une bonne retraite. Il ne faudroit qu'un malheur pour vous faire perdre vôtre crédit, & pour vous engager dans une guerre dont le succès seroit incertain; outre qu'une action „aussi sujette au hazard que les événemens de la guerre, ne peut être raisonnablement entreprise, lorsque les lieux, d'où l'on peut tirer du secours & „du conseil, sont si éloignés, que cette distance vous expose à des pertes „sans remèdes. Nous voyons tous les jours que ceux mêmes qui ont ces „deux avantages fort proche, n'en tombent pas moins dans l'embarras. En „Mer, vous pouvez prendre ou laisser. On ne publie pas vos desseins, & „vous les exécutez suivant l'occasion.

„ La Rade de Soualy & le Port de Surate sont les deux Places, de toutes „celles du Mogol, qui vous conviennent le mieux. C'est une chose que j'ai „bien examinée, & je crois qu'on ne desaprouvera jamais ce que je vous en „écris. Il n'est pas besoin d'en avoir davantage. Le grand nombre de Ports, „de Comptoirs & de Résidences n'augmentera jamais vôtre Commerce autant „qu'il en augmentera la dépense & les charges. On ne trouvera pas, dans „un même lieu, un Port si sûr pour vos Vaisseaux, & une Place plus commode pour les décharger. La Rade de Soualy, dans la saison, est aussi „sûre qu'un étang. Cambaye, Baroch, Amadabath & Surate sont les Villes „du plus grand Commerce des Indes, & les mieux situées. Vous avez deux „difficultés; les Portugais en Mer, & le débarquement de vos marchandises. „Pour surmonter la première, il faut que la charge de vos Vaisseaux soit dans „vôtre Port, vers la fin du mois de Septembre; ce qui peut se faire aisément, „lorsqu'on aura toûjours des marchandises devant soi, ou qu'on empruntera „de l'argent pour trois mois. Ainsi vous pouvez charger, & décharger en

„ même-

„ même-tems, dans une saison fort propre pour retourner en Angleterre; „ & vôtre Ennemi n'aura, ni le tems, ni la force de vous nuire; car à „ peine pourra-t'il arriver en ce tems-là: ou s'il a pris ses mesures de plus „ loin, nous en aurons été soigneusement avertis.

„ Pour le second point, qui est de charger les marchandises sans courir „ le danger des Fregates, & pour épargner la dépense du charoi par terre, „ il faudroit envoyer une Pinasse, de soixante tonneaux & de dix pièces de „ canon, qui prenne sept ou huit pieds d'eau; afin qu'elle demeure dans la „ Rivière qui est entre Soualy & Surate, pour assurer le passage de vos mar- „ chandises. Elles seront ainsi en sûreté à la Douane de Soualy, qui servira „ de Magasin, d'où vous pourrez les faire transporter aux lieux convena- „ bles. Les marchandises, que vous cherchez principalement, sont l'indi- „ go & les étoffes de coton. Il n'y a point de Place aussi propre pour l'un „ & pour l'autre. Enfin, la raison veut qu'on choisisse les lieux qui offrent „ le plus d'avantages avec le moins d'inconvéniens. Quelques-uns de vos „ Facteurs seront peut-être d'ún avis contraire: mais soyez sûrs que je ne „ me trompe point. Je n'ai aucun dessein d'avoir des Facteurs à ma dis- „ position, ni d'avancer ou d'employer mes amis; encore moins l'ambition „ d'avoir beaucoup de gens à commander.

„ Il me seroit bien plus facile de faire connoître à la Compagnie toutes „ les fautes qu'on a commises, que d'y remédier. La Rivière de *Sinda* (*g*), „ dont vous me parlez, est tenue par les Portugais; & quand même elle ne „ le seroit point, elle n'est ni plus propre au Commerce, ni plus sûre que „ celle de Surate. Vos Facteurs m'ont envoyé quatre ou cinq articles de „ vos Lettres, qui regardent la Perse, & le dessein de faire bâtir un Fort & „ une Colonie au Bengale; ce qu'ils jugent tout-à-fait inutile. Ils ne m'ont „ fait sçavoir que cette partie de vos projets. Je ferai ce qui dépendra de „ moi, pour avancer vos affaires à la Cour: mais je veux que vous voyiez, „ dans mon Journal & dans mes Lettres, comment ils en usent avec moi; „ ce que je ne puis attribuer qu'à quelque jalousie que vous avez eûe de ma „ conduite & qui vous coûtera bien cher. Pour ce qui est d'établir ici vô- „ tre Commerce, je crois avoir assez de crédit auprès du Roi pour obtenir „ tout

(*g*) Rhoe fait remarquer, dans une autre Lettre, la fausseté des Cartes que *Mercator* & les autres Geographes avoient publiées jusqu'alors. Premièrement, dit-il, la fameuse Rivière de l'Inde n'entre point dans la Mer à Cambaye. Sa principale embouchure est à Sinda. En voici la preuve: la Ville de Lahor est sur le Fleuve Indus, qui va de-là jusqu'à Sinda. Quand les eaux sont hautes, les environs de Cambaye sont couverts d'eau jusqu'à la Mer, ce qui a peut-être donné sujet à l'erreur dans laquelle ils sont tous tombés. Lahor, dans ces Cartes, est mal placée. Elle est située au Nord de Surate. La résidence ordinaire de l'Empereur est à Agra, qu'ils n'ont pas marquée dans leurs Cartes, & qui est au Nord-Nord-Est de Surate, sur une Rivière qui tombe dans le Gange. L'Empereur réside maintenant dans une ancienne Ville, où il n'y a point de maisons qui ne soyent bâties de boue, & qui vaillent mieux que les chaumines de nos Paysans. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui soit bâti de pierre. Les Grands de sa Cour vivent autour de lui sous des espèces de tentes; & l'on bâtit en un moment, avec des roseaux & du mortier, un appartement qui a quelquefois jusqu'à douze chambres. Cette Ville est à dix journées d'Agra, du côté du Nord-Est. (C'est celle que Rhoe a nommée Asmere.) Elle est, dit-il, quatre cens cinquante miles au Nord de Brampour. *Pag.* 71.

RHOE. 1617.

„ tout ce que vous pourrez raisonnablement souhaiter; & quand il m'aura „ fait une fois quelque promesse, la considération de vos Vaisseaux l'obligera de vous tenir parole. Vous n'avez pas besoin, à la Cour, d'une aussi „ grande faveur que vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez ici „ d'autres marchandises. Ne vous laissez pas tromper par ceux que vous „ employez. Le drap, le plomb, l'yvoire & le vif-argent sont les meilleures marchandises pour ces quartiers, & le seront toûjours. J'ai souffert, „ l'année passée, beaucoup de traverses de Sultan Coronne, qui a le gouvernement de Surate. Je n'ai pû obtenir que le traité de Commerce fût dressé, avec des conditions égales pour les deux Nations. Le défaut de présens m'a fait perdre une partie de la faveur que j'avois à la Cour. Cependant je n'ai pas laissé d'en tirer une grande partie de ce que je desirois, „ & quelque satisfaction sur les extorsions & les avanies passées. Mais je „ tâcherai de rendre nos conditions meilleures dans l'absence du Prince, & „ de faire un nouveau traité en donnant vos présens au Mogol.

Embarras du Mogol sur le sceau d'une Lettre qu'il écrit au Roi d'Angleterre.

On n'apprend, ni dans la Relation de Rhoe, ni dans les remarques qui l'accompagnent, quel fut le tems de son retour. Mais Purchas (*b*) assure qu'en partant de la Cour d'Asmere (*i*), il demanda au Mogol une Lettre de recommandation auprès du Roi son Maître, & qu'il l'obtint facilement (*k*). Cependant le Mogol se trouva fort embarrassé, sur l'endroit où il devoit mettre son sceau. En le mettant au bas de la Lettre, il croyoit marquer une soûmission indigne de lui. D'un autre côté, il craignoit que s'il le met-

(*b*) Empruntons ici une autre addition de Purchas. „ Je dois ajouter, dit-il, ce „ que M. *Steel*, un de nos premiers Facteurs, qui étoit alors dans ce Pays avec „ M. Rhoe, m'a dit des femmes du Serrail. „ Steel avoit un Peintre à sa suite. L'Empereur eut la curiosité de se faire peindre „ par un Européen; mais comme le Peintre „ ne sçavoit pas la langue du Pays, Steel, „ pour lui servir d'Interpréte, fut introduit „ dans l'appartement des femmes; ce qui „ ne s'accorde jamais aux hommes. A l'entrée, le Chef des Eunuques lui jetta un „ drap sur la tête, pour lui cacher la vûe „ des femmes qu'il auroit pû rencontrer. „ Le hazard, ou sa propre curiosité, lui „ fit trouver l'occasion d'en voir quelques-unes: mais l'Eunuque, qui s'en apperçut, „ se hâta de lui jetter sur la tête un drap plus „ épais que le premier.

„ Madame Steel avoit les entrées plus libres chez Chan-Canna. La fille de ce „ Seigneur, qui avoit été mariée au plus „ âgé des frères dû Mogol, étoit alors veuve, & vivoit dans la retraite. Elle eut „ la curiosité de voir une femme Angloise; „ & son père pria Steel de permettre à sa „ femme de lui rendre une visite. Madame „ Steel y fut menée dans un chariot fermé „ de toutes parts, tiré par des bœufs blancs, „ & suivi de plusieurs Eunuques. Elle entra d'abord dans une cour, au milieu de „ laquelle il y avoit un grand quarré d'eau. „ Plusieurs femmes de diverses Nations étoient assises sur des tapis fort riches autour de ce bassin; les unes noires, d'autres „ blanches, & d'autres brunes; toutes Esclaves de la Princesse Mogole. Elles se levérent toutes, & baissérent la tête, pour „ faire la reverence à Madame Steel. Dans „ ce Pays, on ne fait pas de visite qui ne „ soit accompagnée d'un présent. Madame „ Steel offrit le sien à la Princesse, qui la „ fit asseoir près d'elle. Après un peu de „ conversation, les Esclaves servirent une „ collation fort propre. L'amitié devint „ très-ardente entre ces deux Dames. Madame Steel la cultiva par de fréquentes visites; & la Princesse reconnut ses soins „ par divers présens, que Steel fit voir à „ Purchas après son retour en Angleterre. „ C'étoient des rubis & d'autres pierres précieuses." *Ibidem*. pag. 68.

(*i*) C'est plutôt d'Amadabath. Voyez nôtre Note (*x*), pag. 134. R. d. E.

(*k*) On trouve la traduction de cette Lettre, dans le Voyage de Terry. *Rec. de Thevenot*, Tom. I. R. d. E.

mettoit au haut, le Roi d'Angleterre ne pût s'en offenser. Enfin, il résolut de prendre un tempérament, qui fut de donner sa Lettre à Rhoe sans être scellée, & son grand sceau à part; afin que le Roi d'Angleterre le mit dans l'endroit qu'il jugeroit à propos. Ce sceau, qui est d'argent, contient, dans son empreinte, la généalogie des Mogols depuis Tamerlan. RHOE. 1617.

Voyage de Jean Albert de Mandelslo dans l'Indoustan.

MANDELSLO. 1638.

INTRODUCTION.

On nous représente *Mandelslo* comme un de ces Voyageurs extraordinaires, dans qui le desir de parcourir le Globe de la Terre est une passion, & qui lui sacrifient jusqu'à l'espérance de leur fortune. Il étoit né d'une famille distinguée dans le Duché de Mecklenbourg; & dès l'enfance, il avoit été Page du Duc de Holstein. Ce Prince ayant pris la résolution d'envoyer MM. *Crusius & Brugman*, en Moscovie & en Perse, le jeune Mandelslo, qui sortoit de Page, marqua tant d'empressement pour visiter des Régions si peu connues dans sa Patrie, qu'il obtint la permission, non-seulement de faire ce Voyage, à la suite des Ambassadeurs, en qualité de Gentilhomme de la Chambre du Duc, mais encore de se détacher de l'Ambassade, aussi-tôt que la Négociation seroit terminée en Perse, & d'exécuter le dessein qu'il avoit de visiter le reste de l'Asie (a).

Départ de Bander-Abassi.

Il s'embarqua, le 6 d'Avril 1638, à *Bander-Abassi*, sur un Navire Anglois de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pièces de canon, avec deux Marchands Anglois, nommés *Hall* & *Mandley*, que le Président des Anglois de Surate faisoit venir d'Ispahan pour les affaires de leur Compagnie. Un vent contraire les ayant empêchés de lever l'ancre le même jour, ils ne mirent à la voile que le lendemain, pour gouverner vers l'Isle d'*Ormus*: mais sur le soir, un grand orage de l'Ouest leur faisant craindre de se briser contre terre, ils furent contraints de mouiller à la vûe de l'Isle. Le jour suivant, ils s'efforcèrent, avec le même vent, de passer à la bouline entre cette Isle & celle de *Kismisch*, qui sont éloignées, l'une de l'autre, d'environ quatre lieues. On laissa tomber, dans la Mer, le corps d'un jeune Matelot, qui étoit mort de la dissenterie. Cette cérémonie, que Mandelslo n'avoit point encore vûe, lui causa d'autant plus de frayeur, qu'étant attaqué de la même maladie, il s'imagina que l'exemple d'autrui lui annonçoit son sort. Le lendemain, après avoir découvert la Terre-ferme d'Arabie, on gouverna le long de la Côte, parceque la plage est sûre. Le 10, un calme arrêta le Vaisseau jusqu'au lendemain, qu'il s'éloigna des Côtes d'Arabie. Il s'avança vers celles de Perse, qu'on ne perdit point de vûe jusqu'au soir du 12. Alors un bon vent d'Ouest-Nord-Ouest lui fit prendre directement son cours vers l'Est-Sud-Est, à vingt-cinq degrés cinquante minutes de hauteur. Le 13,

Navigation jusqu'à Surate.

(a) Edition de Leide, 1718, *in fol.*; chez Pierre *Van der Aa*; dédiée au Prince héréditaire de Dannemark, avec une Préface de M. de *Wicquefort*. C'est une traduction de l'Allemand, où l'on a conservé l'Epitre dédicatoire & la Préface des premières Editions en cette langue, qui sont d'*Olearius*, Ami de l'Auteur, fameux Voyageur comme lui, & nommé à l'office de son Editeur, par un article de son Testament. On trouvera le caractère de Mandelslo à la fin de cet Extrait.

MANDELSLO. 1638.

13, on cessa de voir la terre; & dix jours d'une Navigation fort tranquille le firent arriver le 25, devant la Rivière de *Surate* (*b*).

L'ANCRE fut jettée à deux lieues de la terre, parceque le Capitaine, qui ne se proposoit pas d'y faire un long séjour, voulut se conserver le pouvoir de remettre librement à la voile. Le malheur de cette Côte est de n'avoir aucune Rade, où les Navires puissent mouiller en sureté depuis le mois de Maï jusqu'au mois de Septembre, à cause des orages continuels & des horribles vents qui règnent dans cet intervalle; au-lieu que sur la Côte Orientale des Indes, dans le Golfe de Bengale, le tems est fort serein. Le Capitaine ayant fait donner avis de son arrivée au Président des Anglois, on vit bientôt à bord deux jeunes Marchands de la même Nation, qui apportoient ses ordres aux Facteurs, & des complimens de sa part à Mandelslo, en faveur duquel il avoit reçu des lettres de recommandation de l'Agent d'Angleterre à Ispahan. Les Anglois lui devoient des témoignages particuliers de zèle & d'affection, puisqu'il étoit parti de Perse, sans argent, dans la seule confiance qu'il avoit à leurs services (*c*).

Agrémens de la Rivière.

IL sortit du Navire le 29, suivi de trois Domestiques, & s'engageant dans la Rivière sur laquelle la Ville de Surate est située, il admira des deux côtés un terroir très-fertile & plusieurs beaux jardins, accompagnés de leurs maisons de plaisance, qui étant d'une blancheur éclatante, parceque les Indiens aiment cette couleur, forment un spectacle admirable au milieu de la verdure. Cette Rivière, que les uns nomment *Tapty*, & d'autres *Tynde*, est si basse à son embouchure, qu'à-peine reçoit-elle des Barques de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (*d*). Etant descendu près de l'Hôtel du Gouverneur, il fut obligé de se rendre à la Douane, pour y faire visiter ses malles; ce qui s'observe avec tant de rigueur, qu'on fouille jusques dans les poches & sous les habits. Le Gouverneur & les Fermiers mêmes de la Douane obligent les Marchands & les Voyageurs de leur laisser, aux prix qu'ils y mettent eux-mêmes, les hardes & les choses qu'ils n'ont apportées que pour leur usage. „ En effet, dit Mandelslo, le Gouverneur, qui arrivoit à la Douane dans le même-tems que nous, ayant trouvé dans mon „ bagage un bracelet d'ambre jaune & un diamant, voulut que je lui ven„ disse l'un & l'autre. Je lui représentai que je n'étois pas Marchand, & „ que ces bijoux ne m'étoient précieux que par la main dont je les avois „ reçus. Il me rendit le diamant; mais il emporta le bracelet, en me „ promettant de me le rendre lorsque je lui ferois l'honneur de l'aller „ voir (*e*)".

Rigueur de la Douane.

LES remarques de Mandelslo sur la Ville de Surate & sur l'Etablissement des Anglois, n'ajouteroient rien aux Relations du Tome XI, sur-tout à celle d'Oving-

(*b*) On étoit le 14, à vingt-trois degrés vingt-quatre minutes; le 15, à vingt-deux degrés cinquante-cinq minutes; le 16, à vingt-deux degrés quarante minutes; le 17, à vingt-un degrés quarante minutes; le 18, à vingt-un degrés huit minutes; le 19, à vingt degrés quarante-deux minutes; le 21, à vingt degrés cinquante minutes; le 22, à dix neuf degrés cinquante minutes; le 23, à vingt degrés dix-huit minutes.

(*c*) C'est le Traducteur qui le dit dans sa Préface, sans nous apprendre d'où cette circonstance est tirée.

(*d*) Voyage de Mandelslo, pag. 41.

(*e*) *Ibid.* pag. 42.

d'Ovington. Mais pendant quelques semaines, qu'il passa dans cette Ville, il eut l'occasion de voir, au-delà de la Rivière, une ancienne Place ruinée, qui se nomme *Reniel*, & dans laquelle les Hollandois ne laissent pas d'avoir un Magasin. Les Habitans, qui portent le nom de *Naites*, sont Mahométans; & la plûpart Artisans ou gens de Mer. Les rues de la Ville sont étroites. Ses maisons ont tant d'élévation sur leurs fondemens, qu'on n'en voit pas une où l'on ne monte par quelques degrés. Mandelslo, qui étoit en partie de chasse avec quelques jeunes Anglois, passa le lendemain par un Village, nommé *Bodick*. Entre divers animaux, il vit en chemin plus de vingt cerfs, dont la peau étoit grisâtre, & marquetée de taches blanches, avec un fort beau bois, chargé de plusieurs andouillers. Il se mêloit, parmi eux, certains animaux de la grandeur de nos chevreuils, dont la peau est brune, tirant sur le noir, & tachetée aussi de blanc. Leurs cornes sont agréablement façonnées. Quelques-uns les prennent pour ceux qu'*Aldrovand* nomme *Cervi-Capræ*, & sont persuadés que c'est d'eux qu'on tire le Bezoar (*f*). De-là, les Chasseurs se rendirent dans un autre Village, qui se nomme *Damken*, où ils virent quantité de canards sauvages, dans les moissons de riz, dont toute la campagne étoit couverte. Chaque partie de champ est environnée d'une petite levée, pour la conservation de l'eau, dont le riz a besoin d'être continuellement arrosé. Ils trouvèrent dans ce Village, du *Terri*, liqueur qui se tire des palmiers, & dont on leur offrit à boire dans des tasses composées de feuilles du même arbre. Pour en tirer le suc, on monte jusqu'au sommet de l'arbre, où l'on fait une incision dans l'écorce, & l'on y attache une cruche, qu'on y laisse toute la nuit, pour la trouver remplie, le matin, d'une liqueur douce & fort agréable. On en tire aussi pendant le jour; mais elle se corrompt aussi-tôt, & ne s'employe qu'à faire du vinaigre (*g*).

Ancienne Ville de Reniel & ses Habitans.

Cervi Capræ d'Aldrovand.

Outre deux Valets Allemands, Mandelslo avoit pris à son service, dans la Capitale de Perse, un Valet Persan qui devoit lui servir d'Interprète. Il étoit né de Père & de Mère Chrétiens, & du nombre de ceux que Schah-Abbas avoit fait transferer de la Georgie à Ispahan, où ses frères vivoient avec honneur. Cette considération portoit Mandelslo à le traiter avec d'autant plus de bonté, qu'en entrant à son service, il lui avoit fait croire qu'il cherchoit à se faciliter l'occasion de rentrer dans le Christianisme. Cependant à peine eut-il le tems de faire quelques connoissances à Surate, qu'ayant appris que son oncle maternel étoit à la Cour du Grand Mogol, & qu'il y avoit obtenu l'Office de premier Ecuyer, il se flatta de pouvoir s'avancer dans la même Cour. Cette espérance lui fit prendre le parti de quitter secrétement son Maître, & de se jetter sous la protection du Gouverneur de Surate, qui, après l'avoir tenu quelque-tems caché dans sa maison, lui procura le moyen de se rendre à Agra. Mandelslo fut affligé de sa fuite. Les Allemands avoient eu, dans la Perse, une querelle sanglante avec l'Ambassadeur du Mogol; & ce Valet, qui n'en ignoroit aucune circonstance, pouvoit porter la trahison jusqu'à livrer son Maître à la vengeance des Indiens. Une crainte si juste fit tant d'impression sur l'esprit

Mandelslo est abandonné d'un Valet Persan.

(*f*) Pag. 58. (*g*) *Ibidem*.

MANDELSLO. 1638.

prit de Mandelslo, que s'il eût sçu que le Fugitif avoit pris le chemin d'Agra, il n'auroit pas eu la hardiesse de suivre la même route. „ Mais il parut, dit-il, par un événement dont je n'avois aucune défiance, que le „ Ciel l'avoit envoyé de ce côté-là pour me sauver la vie (*h*) ".

Raison qui le porte à voyager dans l'Indoustan.

PENDANT que Mandelslo se réjouissoit à Surate, il apprit que les Navires Anglois avec lesquels il s'étoit proposé de retourner en Europe, ne pouvoient mettre à la voile avant trois mois. Ce changement lui fit prendre la résolution de pénétrer dans le Pays, & de se rendre à la Cour du Grand Mogol. L'occasion se présenta dans une Caravane de trente charrettes, qui partoient pour Amadabath, chargées de vif-argent, de *Roenas*, qui est une racine dont on se sert pour teindre en rouge, d'épiceries & d'une grosse somme d'argent que les Anglois envoyoient dans cette Ville. Le Président avoit nommé quatre Marchands de sa Nation, quelques Banians, douze Soldats Anglois & autant d'Indiens pour escorter ce convoi. C'étoit une sûreté, sans laquelle ce Voyage auroit été fort dangereux. Les *Rasbouts*, Peuple de Brigands, qui habitent les montagnes de *Champenir*, entre *Brodra* & *Broitschia*, & qui s'y retirent dans des Places fortes, où ils se défendent contre les Troupes mêmes du Grand Mogol, infestoient les chemins par des courses continuelles.

Il part de Surate.

MANDELSLO partit de Surate, le dernier jour de Septembre, & prit, avec la Caravane, le chemin de Broitschia. Il passa d'abord par le Village de *Briou*, ou *Briauw*, où l'on traverse la Rivière. Quatre lieues plus loin, il vit les ruines de *Cattodera*, Ville située sur une Rivière de même nom. De-là, nous avançant, dit-il, vers *Enklisser*, nous tirâmes plus de trente canards sauvages, & plusieurs autres oiseaux de Rivière. Nous tuâmes aussi un chevreuil; & nous rencontrâmes tant de sangliers & de cerfs, que les Facteurs Anglois ne voyageant jamais sans Cuisinier, nous fûmes sans embarras pour les vivres. Le lendemain, avant que d'arriver à Broitschia, nous passâmes encore une Rivière, plus large que profonde.

Briou & Cattodera.

Enklisser.

Description de Broitschia.

BROITSCHIA est située sur une montagne assez élevée, à douze lieues de Surate & huit de la Mer (*i*). La Rivière descend des montagnes qui séparent les Royaumes de *Decan* & de *Balagate*. Les murailles de la Ville sont de pierre de taille, & si bien bâties, qu'elles la font compter entre les plus fortes Places de l'Inde. Du côté de la terre, elle a deux portes; & deux portereaux sur la Rivière, par laquelle on y amène quantité de bois à bâtir, qu'on n'oseroit décharger sans la permission expresse du Gouverneur. On y fait une garde exacte, non-seulement parceque la Place est importante, mais parcequ'on y fait payer deux pour cent de toutes les marchandises. La Ville est fort bien peuplée; ses deux Fauxbourgs ne le sont pas moins; quoique la plûpart des Habitans ne soyent que des Ouvriers, sur-tout des Tisserands, qui font cette sorte de toiles de coton qu'on appelle *Baftas*, les plus fines de la Province de Guzarate. Toute la campagne voisine est plate & fort unie; mais à cinq ou six lieues vers le Sud-Est, on découvre quelques montagnes, qui se nomment *Pindatsches*, & qui s'étendent jusqu'au-delà

Montagnes de Pindatsches.

(*h*) Pag. 56.

(*i*) A vingt-un degrés cinquante-six minutes du Nord.

delà de *Brampour*. Elles font très-fertiles, comme le reste du Pays, où l'on recueille en très-grande abondance du riz, du froment, de l'orge & du coton. C'est de ces montagnes qu'on tire l'agathe, dont on fait de belles coupes, & des manches de couteaux & de poignards, qui se vendent à Cambaye.

MANDELSLO. 1638.

Agathe qui s'y trouve.

La Jurisdiction de Broitschia s'étend sur quatre-vingt-quatre Villages, dont le Domaine lui appartient. Son territoire comprenoit autrefois trois autres Villes, qui ont aujourd'hui leurs Gouverneurs particuliers. A quatre lieues au-dessous de la Ville, sa Rivière se sépare en deux branches, qui forment une Isle d'une demie lieue de longueur, au-dessous de laquelle elle se jette dans la Mer par deux embouchures. Elle n'a point de Port; & sa Rade est fort dangereuse, parceque les Navires, qui peuvent y mouiller sur sept brasses d'eau, y sont exposés à tous les vents. Entre Broitschia & Cambaye, on rencontre (*k*) un grand Village, nommé *Jambuysar*, ou *Jambouser*, dans lequel on fait beaucoup d'indigo. Sur le chemin d'Amadabath, on voit le Tombeau de *Pollemedony*, fameux Saint Mahométan, où les Pélerins Mores se rendent avec tant de dévotion, que les uns, portant un cadenat à la bouche pour se condamner au silence, ne l'ôtent que pour manger; & que d'autres se lient les bras avec des chaînes de fer. La crédulité du Peuple va jusqu'à se persuader que les cadenats s'ouvrent & que les chaînes se détachent par une puissance surnaturelle, lorsque ces Pélerins se sont acquités de leurs vœux (*l*).

Rivière de Broitschia & sa Rade.

Jambuysar.

Tombeau de Pollemedony.

On partit de Broitschia vers le soir, avec le Commis Anglois de la Ville, qui étant chargé aussi de la direction du Comptoir de Brodra, voulut prendre l'occasion de la Caravane. On marcha toute la nuit, & le matin du jour suivant; mais la chaleur devint si vive, qu'on fut obligé de camper près d'une mare, où l'on employa le reste du jour & une partie de la nuit à faire danser les femmes que les Banians avoient amenées dans la Caravane. On passa, le lendemain, par les Villages de *Carawanet* & de *Cabol*, deux Péages où l'on exige les droits.

Carawanet & Cabol.

A quelques lieues de Brodra, le Commis Anglois prit le devant pour aller préparer des logemens aux Européens de la Caravane. Il revint au-devant d'eux, à peu de distance de la Ville, où ils entrèrent le 7 d'Octobre. Mandelslo fut conduit dans une fort belle Maison de plaisance, bâtie pour servir de Mausolée à une personne considérable du Pays. Après lui avoir fait voir les Jardins, on ne laissa rien manquer à la bonne chère; & les Anglois, cherchant à l'amuser par toutes sortes de plaisirs, firent venir quelques femmes Banianes de la Ville, qui s'attachèrent fort curieusement à visiter ses habits. Il n'avoit pas quitté ceux de l'Europe; quoique les Anglois & les Hollandois, qui s'établissent aux Indes, soyent ordinairement habillés à la manière du Pays. Ces femmes lui offrirent toutes les complaisances qu'il pouvoit desirer de leur sexe; & son refus les offença si vivement qu'elles se retirèrent (*m*).

On arrive à Brodra.

Modestie de Mandelslo.

La Ville de Brodra est située dans une plaine sabloneuse, sur la petite Ri-

Description de Brodra.

(*k*) A huit lieues ou treize cosses de Broitschia.

(*l*) Mandelslo, pag. 68 & précédentes.

(*m*) *Ibid.* pag. 69.

MANDELSLO. 1638.

Rivière de *Wasset*, à trente cosses, ou quinze lieues de Broitschia. C'est une Ville fort moderne, bâtie par *Rasia-Gbié*, fils de Sultan *Mahomet-Begeran*, dernier Roi de Guzarate, des ruines de l'ancienne Brodra, qui se nommoit autrefois *Radiapor*, & dont elle n'est éloignée que d'une demie lieue. Elle est revêtue d'une bonne muraille, & de plusieurs bastions à l'antique. On y compte cinq Portes, dont l'une est murée, parcequ'il n'y a point de grand chemin qu'on y ait pû faire aboutir. Ses Habitans, surtout ceux du grand Fauxbourg qui borne la partie Occidentale de la Ville, sont Banians & Ketteris, la plûpart Tisserands ou Teinturiers. Brodra est le lieu de toute la Province où se font les plus belles toiles, quoique plus étroites & plus courtes que celles de Broitschia; & c'est à ces différences qu'on les distingue. Mandelslo les nomme; pour jetter du jour, dit-il, sur les Mémoires qui nous viennent souvent de cette Contrée (*n*). La Jurisdiction de Brodra s'étend sur deux cens dix Villages, dont soixante-quinze fournissent à la subsistance de la garnison. Les autres, au nombre de cent trente-cinq, demeurent à la disposition du Grand Mogol, qui assigne des pensions, sur leur revenu, aux Officiers de sa Cour. Celui qui se nomme *Sindickera*, & qui est à huit lieues de la Ville, rend chaque année plus de deux cens cinquante quintaux de laque. Mandelslo fait observer que la laque de Guzarate se tire d'une espèce d'arbres qui ne ressemblent pas mal à nos pruniers. Sa couleur est d'un roux brun: mais lorsqu'elle est bien séchée & réduite en poudre, les Indiens lui font prendre, par des mélanges, la couleur qu'ils desirent; noire, verte, rouge, jaune, &c. Ils en font des bâtons qui servent à cacheter les lettres, ou pour l'ornement de leurs meubles. Ils lui donnent un lustre, particulièrement pour le noir, auquel nous ne pouvons atteindre en Europe. Le Pays produit aussi beaucoup d'indigo. Outre le tombeau, dont l'édifice servit de logement à Mandelslo, on en voit un grand nombre hors de la Ville, la plûpart magnifiquement bâtis, & quelques-uns accompagnés de grands jardins, qui sont ouverts à tout le monde (*o*).

Belles toiles qui s'y font.

Jurisdiction & propriétés de Brodra.

Difficultés à Wasset pour le péage.

LA Caravane ayant campé de l'autre côté de la Ville, au coin d'un bois de palmiers, dont on tire le Terri, breuvage ordinaire de cette Région, Mandelslo la rejoignit le soir, & partit le lendemain sous la même escorte, pour se rendre à Wasset. C'est un vieux Château, à demi ruiné, qui se présente sur le haut d'une montagne, & qui est gardé par une garnison de cent Cavaliers. Leur fonction consiste à faire payer les droits d'entrée; c'est-à-dire, la valeur de quarante-cinq sous pour chaque charrette. Mais les Marchands Anglois avoient un passeport du Grand Mogol, en vertu duquel ils se prétendoient exempts de cette imposition. Cependant ce ne fut pas sans difficulté, ni même sans violence, qu'ils obtinrent la liberté du passage, en composant, avec la garnison du Château, pour quelques roupies. Ils se logèrent dans un Village voisin, après lequel ils trouvèrent, à deux lieues & demie, celui d'*Amennonigy*; & trois lieues plus loin, celui de *Sejuntra*,

(*n*) Des Baftas, des Nicquamas, des Madasons, des Cannequins, des Chelas noirs, des Assimanis bleus, des Berams & des Tircandias. *Ibid.* pag. 70.

(*o*) *Ibidem.*

MANDELSLO. 1638.

Juntra, d'où ils se rendirent à la petite Ville de *Nariad*, que d'autres nomment *Niriaud*, à neuf lieues de Brodra. Ses maisons sont assez belles. On y fabrique aussi des toiles de coton, & de l'indigo.

Nariad ou Niriaud. Mamadebath.

LE 11 d'Octobre, ils arrivèrent à *Mamadebath*, petite Ville située à cinq lieues de Nariad, sur une Rivière médiocre, mais fort abondante en poisson. Ses Habitans sont Banians, & font un Commerce considérable de fil de coton. Cette Ville, qui est fort agréable, doit son origine à deux frères, qui l'ont fortifiée d'un beau Château du côté du Nord.

L'Auteur arrive à Amadabath.

LE 12, après avoir fait cinq lieues, dans le cours desquelles on passa par *Canis*, par *Batova*, & par *Issempour*, où l'on voit un très-beau *Sary* (p) pour le logement des Caravanes, on arriva heureusement le même jour aux Portes d'*Amadabath*. Mandelslo, s'étant avancé avec la charrette qui portoit les vivres, s'arrêta dans un de ces jardins dont les tombeaux des personnes de distinction sont accompagnés. Le Directeur du Comptoir Anglois, qui se nommoit Benjamin *Roberts*, fut informé assez-tôt de son arrivée, pour venir en carosse au-devant de lui. Cette voiture, composée à l'Indienne, étoit toute dorée, & couverte de plusieurs riches tapis de Perse. Deux bœufs blancs, qui la tiroient, sembloient aussi pleins de feu que nos chevaux les plus vifs. Le Directeur faisoit mener en main un beau cheval de Perse, dont le harnois étoit couvert de lames d'argent. Il fit monter Mandelslo avec lui; & laissant à quelques Anglois le soin d'attendre la Caravane, il entra pompeusement dans la Ville.

Faste du Directeur Anglois.

LE Comptoir Anglois est situé au centre d'Amadabath. Il est composé de plusieurs beaux édifices, & de différentes cours, pour la décharge des marchandises. De la chambre du Directeur, la vûe donne sur une fontaine & sur un petit parterre. Le plancher étoit couvert de tapis; & les piliers, qui soûtenoient le bâtiment, étoient revêtus d'étoffes de soye, de plusieurs couleurs, avec un crêpon blanc par-dessus, à l'imitation des plus grands Seigneurs du Pays. Mandelslo fut logé dans un fort bel appartement. Après y avoir soupé avec les principaux Marchands Européens de la Ville, Roberts, qui vouloit faire honneur à la recommandation des Anglois d'Ispahan, lui proposa des plaisirs moins modestes, que diverses raisons lui firent refuser (q).

Mandelslo visite la Ville.

IL marqua plus de goût pour la proposition que Roberts lui fit le lendemain, de visiter les curiosités de la Ville. Son Hôte, dit-il, le fit monter avec lui dans sa voiture, & se fit suivre par deux autres carosses. Il le conduisit d'abord au grand Marché, qui se nomme *Maidan-Schach*, ou le Marché du Roi, & qui a, pour le moins, seize cens pieds de long sur huit cens

Maidan-Schach.

(p) C'est ce que les Turcs & les Persans nomment *Caravanseras*. Les Caravanes portent, dans l'Indoustan, le nom de *Cassilas*. *Ibid.* pag. 74.

(q) „ Il fit venir, dans ma chambre, six „ Danseuses, des plus belles qu'on avoit pû „ trouver dans la Ville, & me dit que si je „ trouvois en elles quelque chose qui m'a„ gréât plus que leur chant & leur adresse, „ je n'avois qu'à me déclarer & m'assurer „ qu'elles me donneroient tout le divertisse„ ment que celles de leur sexe sont capables „ de donner & de prendre. Je le remerciai „ de sa civilité, tant parceque ma santé n'é„ toit pas tout-à-fait rétablie, que parceque „ je faisois difficulté de recevoir les ca„ resses d'une Payenne ". *Ibid.* pag. 76.

MANDELSLO. 1638.

cens de large. Cette belle place eſt bordée de deux rangs de palmiers & de tamarins, entremêlés de citroniers & d'orangers, dont on voit un grand nombre auſſi dans toutes les rues, avec le double agrément d'y former une charmante perſpective, & d'y répandre une fraîcheur continuelle, à la faveur de laquelle on ſe promène ſans danger (r).

Château d'Amadabath.

MANDELSLO s'attacha beaucoup à voir le Château, qui eſt vaſte & fort bien bâti de pierre de taille. Il paſſe pour un des plus beaux de l'Empire. On ne paſſe pas près du Maidan, ſans être arrêté par la vûe d'une Maiſon de brique, qui ſe nomme le Palais du Roi. Sur la porte règne un corridor, pour la muſique des violons, des haut-bois, & des muſettes, qui s'y font entendre le matin, à midi, le ſoir, & même à minuit, comme en Perſe & dans les autres lieux où la Religion du Prince eſt celle de Mahomet. Tous les appartemens de ce Palais ſont dorés, & peints en détrempe, à la manière du Pays. Mais ils ſont plus capables de plaire à ceux qui aiment la variété des couleurs, qu'à ceux qui cherchent de l'invention dans le deſſein & de la proportion dans les figures (s).

Palais du Roi.

Beauté des murailles.

ROBERTS fit ſortir Mandelſlo de la Ville, pour obſerver ſes murailles, qui ſont d'une beauté ſingulière, & flanquées de pluſieurs groſſes tours. Le foſſé n'a pas moins de vingt-cinq toiſes de largeur; mais il eſt ſans eau, & ruiné dans pluſieurs endroits. Amadabath a douze Portes.

Principale Moſquée de Banians.

ILS rentrèrent dans la Ville, pour voir la principale Moſquée des Banians, qui eſt un Bâtiment d'une rare beauté. Le Fondateur, riche Marchand, qui ſe nommoit *Santides*, vivoit encore. Elle eſt au milieu d'une grande cour, qui eſt fermée d'une haute muraille de pierre de taille, le long de laquelle règne une galerie couverte, aſſez ſemblable à nos Cloîtres. Cette galerie a ſes cellules, dans chacune deſquelles on voit une ſtatue de marbre, blanc ou noir, qui repréſente une femme nue, aſſiſe, & les jambes croiſées ſous elle, à la manière du Pays. Dans quelques cellules, il y a trois ſtatues; une grande entre deux petites.

A l'entrée de la Moſquée, on rencontre deux éléphans de marbre noir, & de grandeur naturelle, ſur l'un deſquels on a placé la ſtatue du Fondateur. Tout l'édifice eſt vouté. Ses murs ſont ornés de pluſieurs figures d'hommes & de bêtes: mais on ne découvre rien de plus dans l'intérieur; & la vûe eſt bornée, au fond, par trois chapelles, ou trois recoins fort obſcurs, retranchés d'une baluſtrade de bois, où l'on diſtingue pluſieurs ſtatues de marbre, avec une lampe allumée devant celle du milieu. Un Prêtre y étoit occupé à recevoir, des mains de ceux qui ſe préſentoient, des fleurs, dont il ornoit ſes Idoles; de l'huile, pour les lampes qui pendoient devant la baluſtrade; du bled & du ſel, pour les ſacrifices. Pendant qu'il paroit les ſtatues de fleurs, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur, apparemment, que l'impureté de ſon haleine ne ſouillât la ſainteté du myſtère; & par intervalles, s'approchant de la lampe, il prononçoit quelques paroles entre les dents, il ſe frottoit les mains ſur la flamme, & ſe les paſſoit quelquefois ſur le viſage. Il continua ſi long-tems cette cérémonie badine, que Mandelſlo n'eut pas la patience d'en attendre la fin (t).

(r) *Ibid.* pag. 76. (s) Pag. 77. (t) Pag. 78.

MANDELSLO. 1638.

Situation, grandeur, rues, édifices d'Amadabath.

AMADABATH, Capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, est située à vingt-trois degrés trente-deux minutes du Nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante-cinq de Surate, sur une petite Rivière qui se perd dans l'Indus, à peu de distance de ses murs. Cette Ville est grande & bien peuplée. Sa circonférence est d'environ sept lieues, en y comprenant les Fauxbourgs, & quelques Villages qui en font partie. Ses rues sont fort larges. Ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, sur-tout les Mosquées, & le Palais du Gouverneur de la Province. On y fait une garde continuelle, & la garnison est toûjours considérable, par la crainte où on est des *Badures*, Peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnoissent point l'autorité du Mogol, & qui se font redouter de ses Sujets par leurs incursions.

Son Commerce.

L'ASIE n'a presque point de nation ni de marchandises, qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait, particulièrement, une prodigieuse quantité d'étoffes de soye & de coton. A la vérité, les Ouvriers employent rarement la soye du Pays, & moins encore celle de Perse, qui est trop grosse & trop chère: mais ils se servent des soyes Chinoises, qui sont très-fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'est pas tant, quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Ils font aussi des brocards d'or & d'argent; mais ils y mêlent trop de clinquant; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandelslo étoit arrivé à Surate, ils avoient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soye & de coton à fleurs d'or, qu'on estimoit beaucoup, & qui se vendoit cinq écus l'aune. Mais l'usage en étoit défendu aux Habitans du Pays, & l'Empereur se l'étoit reservé, en permettant néanmoins aux Etrangers d'en transporter hors de ses Etats. On faisoit librement, dans les Manufactures d'Amadabath, toutes sortes de satins, & des velours de toutes couleurs; du taffetas; du satin à doubler, de fil & de soye; des alcatifs, ou des tapis, à fond d'or, de soye & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse, & toutes sortes de toiles de coton (v).

LES autres marchandises qui s'y vendent le plus, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, la laque, l'opium, le borax, le gingembre sec & confit, les mirabolans, & toutes sortes de confitures; le salpêtre, le sel armoniac, & l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'*Anil*, & que la Nature y produit en abondance. On y trouve aussi des diamans; mais comme on les y apporte de Golkonde & de Visapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc & l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares, quoique le Pays n'en produise point.

Commerce du change.

UN Commerce, des plus considérables d'Amadabath, est celui du Change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les parties de l'Asie, & jusqu'à Constantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que malgré les dépenses continuelles du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre de Soldats, dont l'unique office est de veiller à la sureté publique, les Rasbouts & d'autres Brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

D'UN

(v) *Ibidem*. pag. 8.

MANDELSLO. 1638.

D'UN autre côté, les marchandises ne payent rien à l'entrée ni à la sortie d'Amadabath. On en est quitte pour un présent qui se fait au Kutual, d'environ quinze sous par charrette. Les seules marchandises de contrebande, pour les Habitans comme pour les Etrangers, sont la poudre à canon, le plomb & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission du Gouverneur: mais on l'obtient facilement avec une legère marque de reconnoissance.

Revenus d'Amadabath.

CETTE riche & grande Ville renferme, dans son territoire, vingt-cinq gros Bourgs, & deux mille neuf cens quatre-vingt-dix-huit Villages. Son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le Gouverneur dispose, avec la seule charge de faire subsister les Troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'Etat, & particulièrement contre les voleurs; quoique souvent il les protège, jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages (x).

Tombeaux d'Amadabath.

MANDELSLO employa les jours suivans à visiter quelques Tombeaux, qui sont aux environs de la Ville. On admire particulièrement celui qui est dans le Village de *Zirkées*. C'est l'ouvrage d'un Roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un Juge qui avoit été son Précepteur, & dont on prétend que la sainteté s'est fait connoître par plusieurs miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cens quarante colomnes de trente pieds de hauteur, est de marbre, comme le pavé, & sert aussi de tombeau à trois Rois, qui ont souhaité d'y être ensévelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau Monument, on voit une grande citerne, remplie d'eau, & fermée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La superstition attire, dans ce lieu, des troupes de Pélerins. C'est dans le même Village que se fait le meilleur indigo du Pays (y).

Adresse d'un Mahométan pour justifier l'inceste.

UNE lieue plus loin, on trouve une belle Maison, accompagnée d'un grand Jardin; ouvrage d'un Grand Mogol que l'Auteur nomme *Chou-Chimauw*, après la victoire qu'il remporta sur le Sultan *Mahomet Begeran*, dernier Roi de Guzarate, & qui lui fit unir ce Royaume à ses Etats. On n'oublia pas de faire voir, à Mandelslo, un tombeau, qui se nomme *Bety-chrit*, c'est-à-dire, *la honte d'une fille*, & dont on lui raconta l'origine. Un riche Marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de sa fille, & cherchant des prétextes pour justifier l'inceste, alla trouver le Juge Ecclésiastique, & lui dit que dès sa jeunesse il avoit pris plaisir à planter un jardin; qu'il l'avoit cultivé avec beaucoup de soin, & qu'on y voyoit les plus beaux fruits; que ce spectacle causoit de la jalousie à ses voisins, & qu'il en étoit importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvoit leur abandonner un bien si cher, & qu'il étoit résolu d'en jouir lui-même, si le Juge vouloit approuver ses intentions par écrit. Cet exposé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à sa fille: mais ne tirant aucun fruit de son autorité, ni de la permission supposée du Juge, il la força. Mahomet Begeran, informé de son crime, lui fit trancher la tête, & permit que de ses biens on lui bâtit ce beau Monument, qui rend témoignage du crime & de la punition (z).

C'EST

(x) *Ibid.* pag. 83. (y) Pag. 84. (z) *Ibidem.*

MANDELSLO. 1638.

Montagnes de Marva & Château de Gurchitto.

C'EST à peu de distance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de *Marva*, qui s'étendent plus de soixante-dix lieues vers Agra, & plus de cent vers *Ougen*; Domaine de *Rana*, Prince qu'on croit descendu en droite ligne du célèbre Porus. Elles contiennent le Château de *Gurchitto*, que sa situation, dans ces lieux inaccessibles, a fait passer long-tems pour imprénable, & que le Grand Mogol n'a pas eu peu de peine à subjuguer. La montagne qui est entre Amadabath & *Trappe*, est le séjour d'un autre Raja, que les bois & les déserts ont conservé jusqu'à présent dans l'indépendance. Le Raja d'*Ider* est Vassal de l'Empire; mais sa situation lui donnant les mêmes avantages, il se dispense souvent d'obéir aux ordres du Mogol (*a*).

UN des plus beaux Jardins d'Amadabath, est celui qui porte le nom de *Schahbag*, ou Jardin du Roi. Il est situé dans le Fauxbourg de *Begampour*, & fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'Edifice, dont les fossés sont pleins d'eau & les appartemens très-riches. De-là, Mandelslo se rendit, par un Pont de pierre d'environ quatre cens pas de long, dans un autre Jardin qu'on nomme *Nikcinabag*, c'est-à-dire *Joyau*, & qui passe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'est pas remarquable par sa grandeur, non plus que le Bâtiment qui l'accompagne: mais la situation de l'un & de l'autre est si avantageuse, qu'elle fait découvrir toute la campagne voisine, & qu'elle forme, sur les avenues du Pont, une des plus belles perspectives que l'Auteur eût jamais vûes. Le milieu du jardin offre un grand réservoir d'eau, qui n'est composé que d'eau de pluye pendant l'hyver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le secours de plusieurs machines, par lesquelles plusieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tarissent jamais. On y va rarement sans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Aussi l'usage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'Etranger en fit obtenir l'entrée à Mandelslo. Tant de jardins dont la Ville est environnée, & les arbres dont toutes les rues sont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande forêt. Le chemin, qui se nomme *Baschaban*, & qui conduit dans un Village éloigné de six lieues, est bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent sans cesse de l'ombre aux Voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui mène d'Agra jusqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourrissent une incroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des levriers, & d'assez puissans pour attaquer un homme; ce qui n'arrive jamais néanmoins, s'ils ne sont irrités. La plûpart sont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Ces animaux, que les Banians laissent multiplier à l'infini, par un principe de Religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre & si librement, que les Marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. „ Mandelslo en compta un jour, „ dans la Maison des Anglois, cinquante à la fois, qui sembloient s'y être „ rendus exprès pour l'amuser par leurs postures & leurs grimaces. Un „ au-

Les jardins & les arbres d'Amadabath lui donnent l'air d'une forêt.

Singes dont les arbres sont peuplés.

Leur familiarité.

(*a*) Pag. 86.

MANDELSLO. 1638.

„ autre jour, qu'il leur avoit jetté quelques amandes, ils le suivirent jusqu'à sa chambre, où ils s'accoutumèrent à lui aller demander leur déjeûner tous les matins. Comme ils ne faisoient plus difficulté de prendre du pain & du fruit de sa main, il en retenoit quelquefois un par la patte, pour obliger les autres à lui faire la grimace, jusqu'à-ce qu'il les vît prêts à se jetter sur lui (b)".

Perroquets de plusieurs espèces.

LES mêmes arbres servent de retraite à toutes sortes d'oiseaux, sur-tout à quantité de perroquets, dont les plus gros se nomment *Corbeaux d'Inde*. On appelle *Kakatous* ceux qui sont blancs, ou d'un gris de perle, & qui ont sur la tête une houpe incarnate; parceque dans leur chant ils prononcent assez distinctement ce mot. Ces oiseaux sont fort communs dans toutes les Indes, & font leurs nids dans les Villes, sous les toîts des maisons, comme les hirondelles en Europe (c).

Puissance & richesses du Gouverneur d'Amadabath.

LE Gouverneur d'Amadabath entretient de son revenu, pour le service du Grand Mogol, douze mille chevaux & cinquante éléphans. Il porte le titre de Raja, ou de Prince. C'étoit alors un homme de soixante ans, qui se nommoit *Areb-Kan*, & dont on faisoit monter les richesses à cinquante millions d'écus. Il avoit marié, depuis peu, sa fille au second fils du Grand Mogol; & pour l'envoyer à la Cour, il l'avoit fait accompagner de vingt éléphans, de mille chevaux, & de six cens charrettes, chargées des plus riches étoffes, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler de précieux. Sa Cour étoit composée de plus de cinq cens personnes, dont quatre cens étoient ses Esclaves. Ils étoient nourris tous dans sa Maison; & l'on assura Mandelslo, que sans compter ses écuries, où il nourrissoit quatre ou cinq cens chevaux & cinquante éléphans, sa dépense domestique montoit chaque mois à plus de cent mille écus. Ses principaux Officiers étoient vêtus magnifiquement. Pour lui, négligeant assez le soin de sa parure, il portoit une veste de simple toile de coton, excepté les jours qu'il se faisoit voir dans la Ville, ou qu'il la traversoit pour se rendre à la campagne. Il paroissoit alors dans l'équipage le plus fastueux, assis ordinairement sur une espèce de Trône, qui étoit porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse; escorté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, & précédé de plusieurs étendarts de diverses couleurs (d).

Visite que Mandelslo rend au Gouverneur.

MANDELSLO s'étend sur quelques visites qu'il lui rendit, avec le Directeur Anglois, & qui méritent d'être représentées dans ses termes:

NOUS le trouvâmes, dit-il, assis dans un pavillon qui donnoit sur son jardin. Après nous avoir fait asseoir près de lui, il demanda au Directeur, qui j'étois? Roberts lui répondit que j'étois un Gentilhomme Allemand, que le desir de voir les Pays étrangers & de profiter de mes Voyages, avoit fait sortir de sa Patrie; & que me trouvant en Perse, j'avois voulu voir les Indes, comme le plus beau Pays du Monde. Il loua ma résolution, en priant le Ciel de la benir. Ensuite il me demanda, si pendant le séjour que j'avois fait en Perse, j'avois eu la curiosité d'apprendre la langue

(b) Pag. 87. (c) *Ibidem.* (d) *Ibid.* pag. 92 & précédentes.

que Persane? Je lui dis que j'avois mieux aimé apprendre la langue Turque, & que je la savois assez pour me faire entendre. Quoique Persan de naissance, il convint que la langue Turque étoit plus commune à la Cour de Perse que celle du Pays. Quel est vôtre âge? reprit-il; & depuis quand êtes-vous parti d'Allemagne? Je lui dis que j'avois vingt-quatre ans, & qu'il y en avoit trois que je voyageois. Il s'étonna que mes Parens m'eussent permis de voyager à cet âge, & me demanda si je n'avois pas changé d'habit en chemin. Ma réponse lui apprenant que non, il me dit que j'étois fort heureux, avec cet habit, d'avoir traversé tant de Pays sans aucun accident, & que les Européens avoient ordinairement la précaution de se vêtir à la manière des Indes.

MANDELSLO. 1638.

APRÈS une heure de conversation, nous voulûmes nous retirer; mais il nous proposa fort civilement de dîner avec lui. On nous présenta d'abord quelques fruits, pendant qu'on mit la nappe, qui étoit de toile de coton, & dont on couvrit un grand tapis de maroquin rouge, qu'on étendit sur le plancher. Le dîner étoit beau. Il fut servi à la manière de Perse, les viandes couchées sur du riz de diverses couleurs, dans des plats de porcelaine, comme je l'avois vû à la Cour d'Ispahan. Nous nous retirâmes après le dîner; mais lorsque je pris congé du Gouverneur, il me dit en langue Turque, *Je vous verrai encore* (e).

Seconde visite.

NOUS y retournâmes deux jours après (f); mais je m'étois fait habiller à la manière du Pays, dans le dessein de faire le Voyage de Cambaye, que je ne pouvois entreprendre autrement. Nous le trouvâmes, dans le même appartement où nous l'avions vû la première fois. Il étoit vêtu d'une veste blanche à l'Indienne, sur laquelle il en avoit une autre, plus longue, de brocard à fond nacarat, & doublée de satin blanc, avec un collet de martre zibeline, dont les peaux étoient tellement cousues que les queues lui battoient sur le dos.

IL nous fit asseoir près de quelques Seigneurs, qui étoient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affaires, il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, & je remarquai qu'il prenoit plaisir à me voir dans un autre habit. Il faisoit expédier divers ordres. Il en écrivoit lui-même. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir à la bouche, une pipe, qu'un Valet soutenoit d'une main, & dont il allumoit le tabac de l'autre. Il sortit bientôt, pour aller faire la revûe de quelques Compagnies de Cavalerie & d'Infanterie, qui étoient rangées en bataille dans la cour. Après avoir visité leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour juger de leur adresse, & pour augmenter la paye des plus habiles, aux dépens de celle des autres, qu'il diminuoit d'autant. Nous pensions à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il vouloit que nous dînassions avec lui. Dans l'intervalle, on nous servit des fruits, dont une bonne partie fut envoyée au Comptoir Anglois par son ordre. A son retour, il se fit apporter un petit cabinet d'or, enrichi de pierreries, dont il tira deux layettes. Dans l'une, il prit de l'*Opium*, & dans l'autre du *Bengi*, espèce de poudre, qui se fait des feuilles & de la graine de chenevi, & dont les Mogols se servent pour s'exciter aux voluptés des sens.

Bengi, poudre qui excite à la volupté.

(e) *Seni daba gureim.* pag. 94.

(f) Le 20 d'Octobre.

MANDELSLO. 1638.

Le Gouverneur s'emporte contre le Roi de Perse.

sens. Après en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le cabinet. Il est impossible, me dit-il, que pendant vôtre séjour d'Ispahan vous n'ayez pas appris l'usage de cette drogue. Vous me ferez plaisir d'en goûter, & vous la trouverez aussi bonne que celle de Perse. J'eus la complaisance d'en prendre, & le Directeur suivit mon exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en eussions jamais pris, & que nous y trouvassions peu de goût. Dans la conversation qui suivit, le Gouverneur parla du Roi de Perse & de sa Cour en homme fort mécontent. „ Schah-Sefi, me dit-il, a pris le sceptre avec „ des mains sanglantes. Le commencement de son règne a couté la vie à „ quantité de personnes, de toute sorte de condition, d'âge & de sexe. La „ cruauté est héréditaire dans sa Maison. Il la tient de Schah-Abbas son „ Ayeul; & jamais il ne faut espérer qu'il se défasse d'une qualité qui lui est „ naturelle. C'est la seule raison qui porte ses Officiers à se jetter entre les „ bras du Grand Mogol. Je veux croire qu'il a de l'esprit; mais de ce côté „ même, il n'y a pas plus de comparaison entre lui & le Grand Mogol, „ qu'entre la pauvreté de l'un & les immenses richesses de l'autre. L'Em„ pereur, mon Maître, a dequoi faire la guerre à trois Rois de Perse (g) ".

Compliment flateur de Mandelslo.

Je me gardai bien d'entrer en contestation avec lui, sur une matière si délicate. Je lui dis qu'il étoit vrai que ce que j'avois vû des richesses de Perse, n'étoit pas comparable avec ce que je commençois à voir dans les Etats du Grand Mogol: mais qu'il falloit avouer aussi que la Perse avoit un avantage inestimable, qui consistoit dans un grand nombre de *Kisilbachs* (h), avec lesquels le Roi de Perse étoit en état d'entreprendre la conquête de toute l'Asie. Je lui tenois ce langage à dessein, parceque je savois qu'il étoit Kisilbach, & qu'il seroit flatté de l'opinion que je marquois de cette Milice. En effet, il me dit qu'il étoit forcé d'en demeurer d'accord: & se tournant vers un Seigneur, qui étoit Persan comme lui, il lui dit; „ Je „ crois que ce jeune homme a du cœur, puisqu'il parle avec tant d'estime „ de ceux qui en ont ".

Le dîner fut servi avec plus de pompe que le précédent. Un Ecuyer tranchant, assis au milieu des grands vases dans lesquels on apportoit les viandes, en mettoit, avec une cuillière, dans de petits plats qu'on servoit devant nous. Le Gouverneur même nous servit quelquefois, pour nous témoigner son estime par cette marque de faveur. La salle étoit remplie d'Officiers de guerre, dont les uns se tenoient debout, la picque à la main, & les autres étoient assis près d'un réservoir d'eau qui s'offroit dans le même lieu. Après le dîner, le Gouverneur, en nous congédiant, nous dit qu'il regrettoit que ses affaires ne lui permissent pas de nous donner le divertissement des Danseuses du Pays.

Dîner sanglant.

Ce Seigneur étoit homme d'esprit, mais fier, & d'une sévérité dans son gouvernement, qui tenoit de la cruauté. Dans un autre dîner, où les Facteurs Anglois & Hollandois s'étoient trouvés, il déclara qu'il vouloit donner le reste du jour à la joye. Vingt Danseuses, qui furent averties par ses ordres, arrivèrent aussi-tôt, se dépouillèrent de leurs habits, & se mirent à chanter & à danser nues, avec plus de justesse & de légère-

té

(g) Pag. 96. (h) Célèbre Milice de Perse.

té que nos Danseurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans lesquels un singe n'auroit pas passé avec plus de souplesse. Tous leurs mouvemens se faisoient en cadence, au son d'une musique, qui étoit composée d'une timbale, d'un haut-bois, & de quelques petits tambours. Elles avoient dansé deux heures, lorsque le Gouverneur demanda une autre troupe de Danseuses. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient danser ce jour-là. Il renouvella le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étoient; & ses gens répétant la même excuse, il tourna son ressentiment contr'eux. Ces Malheureux, qui craignoient la bastonade, se jettèrent à ses pieds, & lui avouèrent que les Danseuses n'étoient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refusoient de venir, parcequ'elles savoient que le Gouverneur ne les payeroit point. Il en rit. Cependant il se les fit amener sur le champ, par un détachement de ses gardes; & lorsqu'elles furent entrées dans la salle, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demandèrent la vie, avec des pleurs & des cris épouvantables. Mais il voulut être obéï; & l'exécution se fit aux yeux de toute l'assemblée, sans que les Seigneurs osassent intercéder pour ces Misérables, qui étoient au nombre de huit (*i*).

MANDELSLO. 1638.

Cet étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux Etrangers. Le Gouverneur, qui s'en apperçut, se mit à rire & leur dit: „ Pourquoi cette „ surprise, Messieurs? Si j'en usois autrement, je ne serois pas long-tems „ Maître dans Amadabath. Il faut prévenir, par la crainte, le mépris „ qu'on feroit de mon autorité (*k*) ".

Mandelslo se rend d'Amadabath à Cambaye.

Mandelslo partit, pour Cambaye, avec un jeune Marchand Anglois, qui ne faisoit ce Voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du Directeur. La crainte des Rasbouts lui fit prendre une escorte de huit *Pions*, c'est-à-dire, de huit Soldats à pied, armés de picques & de rondaches, outre l'arc & les fléches. Cette Milice est d'autant plus commode, qu'elle ne dédaigne pas de servir de Laquais, & qu'elle marche toûjours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en coûta que huit écus à Mandelslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au Village de *Serguntra*, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluye se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vûe de Cambaye. Il s'y logea chez un Marchand More, dans l'absence du Facteur Anglois de cette Ville.

Description de cette Ville.

Cambaye est située à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sabloneux, au fond & sur le bord d'une grande Baye, où la Rivière du *May* se décharge après avoir lavé ses murs. Son Port n'est pas commode; quoique la haute marée y amène plus de sept brasses d'eau, les Navires y demeurent à sec, après le reflux, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toûjours mélé. La Ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierre de taille. Elle a douze Portes, de grandes maisons, & des rues droites & larges, dont la plûpart ont leurs barrières, qui se ferment la nuit. Elle est incompa-

(*i*) Pag. 99 & précédentes. (*k*) Pag. 100.

MANDELSLO. 1638.

comparablement plus grande que Surate, & sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

On y compte trois Bazars, ou Marchés, & quatre belles citernes, capables de fournir de l'eau à tous les Habitans dans les plus grandes sécheresses. La plûpart sont des Payens, Banians ou Rasbouts, dont les uns sont livrés au Commerce, & les autres à la profession des armes. Leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem & à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes, de soye & de coton, pour en rapporter de l'or & de l'argent monnoyé, c'est-à-dire, des ducats, des sequins & des piastres, avec diverses marchandises des mêmes lieux (l).

Dehors de Cambaye.

Après avoir employé quelques heures à visiter la Ville, Mandelslo se laissa conduire, hors des murs, dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchoient pas néanmoins d'un autre, où son Guide le fit monter par un escalier de pierre, composé de plusieurs marches. Il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens. Au centre du jardin, on voit, sur un lieu fort élevé, le tombeau du Mahométan dont il est l'ouvrage. Il n'y a point de situation d'où la vûe soit si belle, non-seulement vers la Mer, mais du côté de la Terre, où l'on découvre la plus belle campagne du Monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le Grand Mogol, étant un jour à Cambaye, voulut y loger, & fit ôter les pierres du tombeau pour y faire dresser sa tente.

Mandelslo voit brûler une femme Indienne de vingt ans.

Tandis que Mandelslo cherchoit à satisfaire sa curiosité, deux Marchands du Comptoir Anglois, vinrent lui faire des reproches d'avoir préféré une maison Mahométane à leur Loge; & s'offrant à l'accompagner dans ses observations, ils lui promirent, pour le lendemain, le spectacle d'une Indienne, qui devoit se brûler volontairement. En effet, ils se rendirent ensemble hors de la Ville, sur le bord de la Rivière, qui étoit le lieu marqué pour cette funeste cérémonie. L'Indienne étoit veuve d'un Rasbout, qui avoit été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de son mari, elle avoit promis au Ciel de ne pas lui survivre. Comme le Grand Mogol & ses Officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare, on avoit résisté long-tems à ses desirs; & le Gouverneur de Cambaye les avoit combattu lui-même, en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisoient haïr la vie, étoient encore incertaines. Mais ses instances redoublant de jour en jour, on lui avoit enfin permis de satisfaire aux loix de sa Religion.

Elle n'avoit pas plus de vingt ans. Mandelslo la vit arriver au lieu de son supplice, avec tant de constance & de gayeté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hebeté les sens par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les Indes. Son cortège formoit une longue procession, qui étoit précedée de la musique du Pays, c'est-à-dire, de hautbois, & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient & dansoient devant la victime. Elle étoit parée de ses plus beaux habits. Ses bras, ses doigts & ses jambes étoient chargés de brasselets, de bagues & de carquans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche. Le

(l) Pag. 102 & précédentes.

Le bucher, qui l'attendoit sur la rive, étoit de bois d'abricotier, mêlé de sandal & de canelle. Aussi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens, pour le regarder d'un œil où Mandelslo crut découvrir du mépris; & prenant congé de ses parens & de ses amis, elle distribua parmi eux ses brasselets & ses bagues. Mandelslo se tenoit à cheval auprès d'elle, avec deux Marchands Anglois. „ Je crois, dit-il, que mon air lui „ fit connoître qu'elle me faisoit pitié, & ce fut apparemment par cette rai- „ son qu'elle me jetta un de ses bracelets, que j'attrapai heureusement, & „ que je garde encore en mémoire d'un si triste événement (*m*). Lors- „ qu'elle fut montée sur le bucher, on y mit le feu. Elle se versa sur la „ tête un vase d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris aussi-tôt, elle „ fut étouffée en un instant, sans qu'on lui vit faire aucune grimace. Quel- „ ques assistans jettèrent dans le bucher plusieurs cruches d'huile, qui, pré- „ cipitant l'action des flammes, achevèrent de réduire le corps en cendre. „ Les cris de l'assemblée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, „ quand elle auroit eu le tems d'en pousser dans le feu, qui l'étouffa com- „ me un éclair (*n*) ".

Remarque sur la politesse des Indiens.

Mandelslo, ayant passé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la politesse des Habitans. On sera surpris, dit-il, si j'assure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes, que parmi ceux qui croyent la posséder seuls. Cette réflexion, qui tombe sans doute sur les Allemands (*o*), puisque c'étoit alors la seule Nation qu'il connût en Europe, le conduit à parler du bétel, & des propriétés de cette plante. Il prétend que c'est celle qu'Avicenne à nommée *Fausel*. Entre ses remarques, il en fait une qu'on n'a vûe jusqu'ici dans aucune autre Relation. Dans tous les lieux qui produisent le bétel, il ne donne, dit-il, que des feuilles, qu'on vend un pacquet à la douzaine, & qui se conservent long-tems fraîches; mais, dans le seul Pays de Malaca, il porte un fruit, qui a la figure d'une queue de lézard, & que les Habitans mangent avec goût (*p*) (*q*).

Remarques sur le bétel.

En retournant vers Amadabath, Mandelslo arriva si tard à Serguntra, que les Banians, qui ne se servent point de chandelle, de-peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refusèrent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux, il observe que dans l'Indoustan, comme on l'a déja remarqué de plusieurs autres Pays des Indes, l'avoine étant inconnue & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de selle & de somme, d'une pâte com-

Comment les Mogols nourrissent leurs chevaux.

(*m*) Pag. 104.

(*n*) Voyez, dans la Description de Golkonde, l'origine de cet usage.

(*o*) Un Allemand se croira tout aussi en droit de faire tomber cette réflexion sur les François. R. d. E.

(*p*) Pag. 108. Il se trompe. Carreri donne ce fruit à Manille, où il se nomme *Tacloué*. Tom. V. pag. 84.

(*q*) Valentyn donne au bétel, ou *Siri*, deux sortes de fruits; l'une odoriférante, qui est la plus recherchée, & l'autre commune. Sa figure est celle du poivre long, connu sous le nom de *Cubebe*. Il ne dit point proprement où il se trouve. Le bétel qui ne porte que des feuilles, est une espèce différente. R. d. E.

MANDELSLO. 1638.

composée de sucre & de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre (*r*).

Fameux Jardin de Tschietbag.

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand Village dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au Jardin de *Tschietbag*, le plus beau, sans contredit, de toutes les Indes (*s*). Il doit son origine à la victoire du Grand Mogol sur le dernier Roi de Guzarate; & de-là lui vient son nom, qui signifie *Jardin de Conquête*. Il est situé dans un des plus agréables lieux du Monde, sur le bord d'un grand Etang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très-haute vers Amadabath. Le corps de logis, & le Caravansera dont il est accompagné, sont dignes du Monarque qui les a bâtis. Le Jardin offre diverses allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citroniers de toutes les espèces, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des meuriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y sont en si grand nombre, & plantés à si peu de distance, que faisant règner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuse fraîcheur. Les branches sont chargées de singes, qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un si beau lieu. Mandelslo, qui étoit à cheval, & qui se trouva importuné des gambades que ces animaux faisoient autour de lui, en tua deux à coups de pistolet: ce qui parut irriter si furieusement les autres, qu'il les crut prêts à l'attaquer. Cependant, malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyoient pas plutôt tourner bride, qu'ils se réfugioient sur les arbres.

Singes dont les arbres y sont chargés.

Départ de Mandelslo pour Agra.

Un heureux hazard lui fit trouver, dans le Fauxbourg d'Amadabath, une Caravane d'environ deux cens Marchands, Anglois & Banians, qui étoient en chemin pour Agra, Capitale de l'Empire Mogol. Il profita d'une occasion, sans laquelle son départ auroit été retardé long-tems. Le Directeur Anglois lui avoit accordé de puissantes recommandations; il se mit en marche le 29 Octobre. Dans le plus beau chemin du Monde, on rencontre si peu de Villages, que le premier, dit-il, qu'il puisse nommer est celui de *Paingat*. Le sixième jour, il arriva devant les murs de la Ville d'*Heribath*, après avoir fait cinquante lieues. Cette Place est de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes, ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites par Tamerlan. On voit encore les ruines de son Château, sur une montagne voisine.

Paingat. Heribath.

Damtiges.

Entre cette Ville & celle de *Damtiges*, qui en est éloignée de cinquante lieues, on est continuellement exposé aux courses des Rasbouts. Les Officiers de la Caravane se disposèrent à recevoir ces Brigands, en faisant filer leurs charrettes, & les Soldats de l'escorte, dans un ordre qui les mettoit en état de se secourir sans confusion. A cinquante lieues de Damtiges, on arriva près d'un Village, nommé *Syedek*, qui est accompagné d'un fort beau Château. Les Rasbouts, qui s'étoient présentés par intervalles, causèrent moins de mal aux Marchands que de crainte. On cessa de les voir entre Syedek & Agra, où l'on parvint heureusement.

Syedek.

Agra.

Le Grand Mogol, ou l'Empereur de l'Indoustan, change souvent de demeure.

(*r*) Pag. 111. (*s*) *Ibidem*.

meure. L'Empire n'a pas de Ville un peu considérable, où ce Monarque n'ait un Palais. Mais il n'y en a point qui lui plaise plus qu'Agra; & Mandelslo la regarde en effet comme la plus belle Ville de ses Etats. Elle est située à vingt-huit degrés du Nord, dans la Province qui porte proprement le nom d'*Indoustan*, sur la Rivière de *Gemini*, qui se jette dans celle du Gange au-dessus du Royaume de Bengale. Agra est deux fois plus grande qu'Ispahan; & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La Ville est fortifiée d'une bonne muraille de pierre de taille rouge, & d'un fossé large de plus de trente toises (*t*).

MANDELSLO. 1638.

Sa description.

SES rues sont belles & spacieuses. Il s'en trouve de voutées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les Marchands & les Artisans ont leurs boutiques distinguées par l'espèce des métiers, & par la qualité des marchandises. Les Maidans & les Bazars (*v*) sont au nombre de quinze, dont le plus grand est celui qui forme comme l'avant-cour du Château. On y voit soixante pièces de canon, de toutes sortes de calibres, mais en assez mauvais ordre & peu capables de servir. Cette place, comme celle d'Ispahan, offre une grosse & haute perche, où les Seigneurs de la Cour, & quelquefois le Grand Mogol même, s'exercent à tirer à l'oiseau.

Rues & Places.

ON compte, dans la Ville, quatre-vingt Carvanseras pour les Marchands étrangers, la plûpart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des voutes & des écuries, accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces espèces d'hôtelleries ont leurs Concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises, & qui vendent des vivres à ceux que leur office est de loger gratuitement.

Carvanseras.

COMME le Grand Mogol & la plûpart des Seigneurs de sa Cour font profession du Mahométisme, on voit, dans Agra, un très-grand nombre de *Metschids*, ou de Mosquées. On en distingue soixante-dix grandes, dont les six principales portent le nom de *Metschid-Adine*, c'est-à-dire, *Quotidiennes*, parceque chaque jour le Peuple y fait ses dévotions (*x*). On voit, dans une de ces six Mosquées, le sépulcre d'un saint Mahométan, qui se nomme *Seander*, & qui est de la postérité d'Haly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long sur seize de large, qui passe pour celle d'un Heros militaire. Elle est couverte de petites banderolles. Un grand nombre de Pélerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont assez enrichi la Mosquée pour la mettre en état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces Metschids, & les cours qui en dépendent, servent d'azile aux criminels, & même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les *Allacapi* de Perse, que les Mogols nomment *Allader*, & qui sont si respectés, que l'Empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable (*y*). On trouve dans Agra, jusqu'à huit cens bains, dont le Grand Mogol tire annuellement des sommes fort considérables, parceque

Metschids ou Mosquées.

Azyles publics.

Bains.

(*t*) Pag. 114.

(*v*) C'est-à-dire, Places & Marchés.

(*x*) L'Auteur dit seulement les jours de fête, & dans ce sens la signification de Metschid-Adine seroit plutôt *Mosquée des Fêtes*. R. d. E.

(*y*) Pag. 116.

MANDELSLO. 1638.

ceque cette forte de purification faisant une des principales parties de la Religion du Pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne soyent fréquentés d'une multitude infinie de Peuple.

Hôtels & Palais.

LES Seigneurs de la Cour ont leurs Hôtels dans la Ville, & leurs Maisons à la campagne. Tous ces Edifices sont bien bâtis & richement meublés. L'Empereur a plusieurs Maisons hors de la Ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer avec ses Danseuses. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce Prince, que son Palais, qui est situé sur le bord de la Rivière. Mandelslo lui donne environ quatre cens pieds de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le Pays; & cette fortification consiste dans une muraille de pierre de taille, un grand fossé, & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, sur-tout à la porte du Nord.

Palais Impérial d'Agra.

CELLE qui donne sur le Bazar, & qui regarde l'Occident, s'appelle *Cistery*. C'est sous cette porte qu'est le Divan, c'est-à-dire, le lieu où le Grand Mogol fait administrer la Justice à ses Sujets, près d'une grande salle où le premier Vizir fait expédier & sceller les Ordonnances pour toutes sortes de levées. Les minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mène droit au Palais Impérial.

LA porte, qui donne entrée dans le Palais, se nomme *Eckbarcke Derwage*, c'est-à-dire, *Porte de l'Empereur Eckbar*. Elle est si respectée, qu'à la reserve des seuls Princes du sang, tous les autres Seigneurs sont obligés d'y descendre & d'entrer à pied. C'est dans ce quartier, que sont logées les femmes qui dansent & qui chantent devant le Grand Mogol & sa famille.

LA quatrième porte, nommée *Dersame*, donne sur la Rivière; & c'est-là que Sa Majesté se rend tous les jours, pour saluer le Soleil à son lever. C'est du même côté que les Grands de l'Empire, qui se trouvent à la Cour, viennent rendre, chaque jour, leur hommage au Souverain, dans un lieu élevé, où ce Monarque peut les voir. Les *Hadys*, ou les Officiers de Cavalerie, s'y trouvent aussi; mais ils se tiennent plus éloignés, & n'approchent point de l'Empereur sans un ordre exprès. C'est de-là qu'il voit combattre les éléphans, les taureaux, les lions, & d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenoit tous les jours, à la reserve du Vendredi, qu'il donnoit à ses dévotions (z).

LA porte qui donne entrée dans la salle des Gardes, se nomme *Attesanna*. On passe, par cette salle, dans une cour pavée, au fond de laquelle on voit, sous un portail, une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au Peuple, & n'est permise qu'aux Seigneurs de la Cour. Mandelslo rencontra, dans cette cour, le Valet Persan qui l'avoit quitté à Surate. Il en reçut des offres de service, & celle même de le faire entrer dans la balustrade; mais les Gardes s'y opposèrent. Cependant, comme c'est par cette balustrade

(z) C'étoit l'Empereur *Cha-Jehan*, fils de Jean-Guir, & ce même Sultan Coronne qui a paru dans la Relation précédente. Le lieu que Mandelslo décrit est apparemment celui que Rhoe a nommé *Jarneo*, dans la Ville d'Asmere (1).

(1) Ce n'est pas Asmere, mais Agra. La même erreur a été relevée ci-dessus, *pag.* 87. R. d. E.





J. V. Schley direx

COUR DU GRAND MOGOL.



HOF DES GROOTEN MOGOLS.

lustrade qu'on entre dans la chambre du Trône, il vit dans une autre petite balustrade d'or, le Trône du Grand Mogol, qui est d'or massif, enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuses. Au-dessus est une galerie, où ce puissant Monarque se fait voir tous les jours (*a*) pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air, au-dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une: mais si l'on n'a des preuves convaincantes, il ne faut pas se hazarder d'y toucher, sous peine de la vie (*b*). MANDELSLO. 1638.

On montre, en dehors, un autre appartement du Palais, qu'on distingue par une grosse tour, dont le toît est couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voutes pleines d'or, d'argent, & de pierres précieuses d'une valeur inestimable (*c*) (*d*).

Mandelslo paroît persuadé que d'une Ville aussi grande, aussi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. La plûpart de ses Habitans suivent la Religion de Mahomet. Sa Jurisdiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de six vingt lieues, comprend plus de quarante petites Villes & trois mille cinq cens Villages. Le terroir est bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de salpêtre, & d'autres richesses dont les Habitans font un Commerce avantageux.

Danger qui fait partir Mandelslo d'Agra.

Le dessein de Mandelslo étoit de faire un plus long séjour dans la Capitale de l'Indoustan; mais un accident imprévû le fit changer de résolution, & l'obligea de quitter une Ville où sa vie lui parut en danger. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Valet Persan qui l'avoit quitté à Surate, il vit venir vers lui un Mogol, homme de bonne mine & dont la condition sembloit au-dessus du commun, qui lui demanda d'où il venoit & ce qui l'avoit amené dans le Pays? Il répondit qu'il étoit Européen; qu'il venoit d'Allemagne, & que le motif de son Voyage avoit été la seule curiosité de voir la Cour du plus puissant Monarque de l'Orient. „ Je crois vous avoir vû „ à Ispahan, reprit le Mogol; & vous êtes sans doute celui qui a tué mon „ Parent, dans le démêlé que nous y avons eu avec l'Ambassadeur d'Alle„ magne". Mandelslo fit un effort pour se rassurer, & protesta que loin d'avoir été en Perse, il étoit venu par Mer d'Angleterre à Surate. Deux Marchands Anglois, dont il étoit accompagné, secondèrent ce mensonge. Mais le plus grand secours qu'il reçut, dans cette occasion, lui vint du Valet

(*a*) C'est sans doute ce que Rhoe nomme le *Durbal*, & Bernier l'*Am-kas*.

(*b*) Pag. 108.

(*c*) On remet, à la description générale de l'Indoustan, d'autres observations de Mandelslo.

(*d*) On a oublié, dans l'Edition de Paris, les renvois de la belle Figure qui représente la Cour du Grand Mogol, dont voici les explications;

1. Le Grand Mogol assis sur son Trône.
2. Degrés du Trône où plusieurs Seigneurs paroissent prosternés.
3. Muraille du Parc des Animaux.
4. Muraille du Serrail.
5. Muraille extérieure.
6. Garde de l'Empereur.
7. Jet-d'eau.
8. Jardin du Serrail.
9. Le Serrail.
10. Mosquée.
11. Animaux qui passent devant l'Empereur. R. d. E.

MANDELSLO. 1638.

Valet Persan, qui jura, par Mahomet & Hossein, que son ancien Maître étoit venu d'Angleterre. Le Mogol se retira. Cependant il fit connoître qu'il lui restoit des doutes; & Mandelslo, n'osant se fier à la disposition d'un Ennemi si redoutable, prit le parti de s'engager dans une Caravane qui partoit pour *Lahor*, Ville à soixante-dix lieues d'Agra, dans l'intérieur du Pays (*e*).

Il part pour Lahor.

Il s'associa particuliérement avec un Marchand Hollandois, qui faisoit le même Voyage. D'Agra jusqu'à Lahor, le chemin n'est qu'une allée, tirée à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers & d'autres arbres, qui défendent les Voyageurs des ardeurs excessives du Soleil. Les belles maisons, qui se présentent de toutes parts, amusoient continuellement les yeux de Mandelslo; tandis que les singes, les perroquets, les paons, lui offroient un autre spectacle, & donnoient même quelquefois de l'exercice à ses armes. Il tua un gros serpent, un leopard & un chevreuil, qui se trouvèrent dans son chemin. Les Banians de la Caravane s'affligeoient de lui voir ôter, à des animaux, une vie qu'il ne pouvoit leur donner, & que le Ciel ne leur accordoit que pour le glorifier. Lorsqu'ils lui voyoient porter la main au pistolet, ils paroissoient irrités qu'il prît plaisir à violer en leur présence les loix de leur Religion; & s'il avoit la complaisance de leur épargner ce chagrin, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour lui plaire (*f*).

Chagrin qu'il cause aux Banians.

Description de Lahor.

En approchant de Lahor, il admira la fertilité du Pays, qui produit du riz, du bled, & toutes sortes de fruits, plus abondamment qu'aucune autre Province de ce vaste Empire. La Ville est située à trente-deux degrés vingt minutes du Nord, sur la petite Rivière de *Ravy*, qui se jette avec quatre autres dans le Fleuve de l'Inde: c'est ce qui fait donner à ce fameux Fleuve le nom de *Pangab*, qui signifie *Cinq eaux*. La situation de Lahor est fort agréable, sur-tout du côté de la Rivière, où l'on découvre plusieurs beaux Jardins. Le Palais Impérial, quoique renfermé dans la Ville, en est séparé par une haute muraille. Entre plusieurs grands Edifices, il contient quantité d'autres Palais & d'Hôtels, pour le logement des Seigneurs qui suivent la Cour. La plûpart des Habitans de Lahor ayant embrassé le Mahométisme, on y voit un grand nombre de Mosquées, & de bains publics.

Bains publics. Mandelslo va s'y baigner.

Mandelslo eut la curiosité de voir un de ces bains, & de s'y baigner à la mode du Pays. Il le trouva bâti à la Persane, avec une voute plate, & divisé en plusieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particulière, & deux cuves de pierre de taille dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cuivre, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on le fit asseoir sur une pierre de sept ou huit pieds de long, & large de quatre, où le Baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il vouloit lui frotter aussi la plante des pieds avec une poignée de sable; mais voyant qu'il avoit peine à supporter cette opération, il lui demanda s'il étoit Chrétien; & lorsqu'il eut appris qu'il l'étoit, il lui donna le gantelet, en le priant de se frotter lui-même les pieds, quoiqu'il ne fît pas difficulté de lui frotter le

(*e*) Pag. 138 & 139. (*f*) Pag. 140.

le reste du corps. Un homme de petite taille, qui parut ensuite, le fit coucher sur la même pierre; & s'étant mis à genoux sur ses reins, il lui frotta le dos avec les mains, depuis l'épine jusqu'aux côtés, en l'assurant que le bain lui serviroit peu, s'il ne souffroit qu'on fît couler ainsi, dans les autres membres, le sang qui pouvoit se corrompre dans cette partie du corps (g).

Mandelslo ne vit rien de plus curieux, aux environs de Lahor, qu'un des Jardins de l'Empereur, qui en est à deux jours de chemin. Mais dans ce petit Voyage, qu'il fit par amusement, il prit plaisir aux différentes voitures, dont on le fit changer successivement. On lui donna d'abord un mulet, ensuite un chameau, puis un éléphant; & enfin, un bœuf, qui trottant furieusement, & levant les pieds jusqu'aux étriers, lui faisoit faire six bonnes lieues en quatre heures (h).

Retour de Mandelslo à Surate.

Le séjour de Lahor lui plaisoit beaucoup; mais il reçut des lettres d'Agra, par lesquelles on le pressoit de retourner à Surate, s'il vouloit profiter du départ de quelques Vaisseaux Anglois, sur lesquels le Président, qui avoit achevé le tems ordinaire de son emploi, devoit s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la Compagnie de quelques Marchands Mogols, qui partoient pour Amadabath. En arrivant dans cette Ville, il y trouva des lettres du Président, qui l'invitoit à profiter d'une forte Caravane, que le Directeur d'Amadabath avoit ordre de former, le plus promptement qu'il seroit possible, pour se rendre à Surate avant sa démission, & pour assister à la Fête qui devoit accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparoit la Caravane, il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne. Toutes les fenêtres du Maidan étoient bordées de lampes, devant lesquelles on avoit placé des flaccons de verre, remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistoit en fusées de différentes formes. Quantité de lampes, suspendues à des roues, paroissoient immobiles, quoique les roues tournassent incessamment avec beaucoup de violence (i).

Feu d'artifice à l'Indienne.

Dangereuse route de l'Auteur.

Aussi-tôt que la Caravane fut assemblée, Mandelslo se mit en chemin avec le Directeur d'Amadabath & trois autres Anglois, qui devoient assister aussi à la Fête de Surate. Ils prirent le devant, sous l'escorte de vingt Pions, après avoir laissé ordre à la Caravane de faire toute la diligence possible pour les suivre. Ils emmenoient quatre charrettes & quelques chevaux. Les Pions, qui portoient leurs armes & leurs étendarts, suivoient à pied le train des voitures. Mandelslo fait observer qu'aux Indes, il n'y a point de personne un peu distinguée qui ne fasse porter devant soi une espèce d'étendart, qui sert, dit-il, comme de bannière (k).

Le premier jour, ils traversérent la Rivière de *Wasset*, d'où ils allèrent passer la nuit dans le Fort de *Saselpour*. *Pansfeld*, Facteur Anglois de Brodra, qui vint au-devant d'eux jusqu'à ce Fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de sa résidence. Ils en partirent vers le soir, pour se loger

(g) Pag. 141. (h) *Ibid.* (i) Pag. 142. (k) Pag. 143.

MANDELSLO. 1638.

Citerne de Sambord, où l'eau coute cher aux Anglois.

loger la nuit suivante dans un grand Jardin; & le jour d'après, continuant heureusement leur Voyage, ils allèrent camper proche d'une citerne, nommée *Sambord*. Mais ils y étoient attendus par de fâcheux incidens. Les Habitans du Pays, qui virent arriver en même-tems une Caravane Hollandoise de deux cens charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût consumée par un si grand nombre d'Etrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglois, qui étoient arrivés les premiers; ce qui obligea le Directeur de faire avancer quinze Pions, avec ordre d'employer la force. Mais, en approchant de la citerne, ils la trouvèrent gardée par trente Paysans bien armés, qui se présentèrent avec beaucoup de résolution. Les Pions couchèrent en joue & tirèrent l'épée. Cette vigueur étonna les Paysans, & leur fit prendre le parti de se retirer: mais pendant que le Directeur faisoit puiser de l'eau, ils tirèrent quelques fléches & trois coups de mousquet, qui blessèrent cinq de ses gens. Alors les Pions faisant feu sans ménagement, tuèrent trois de leurs Ennemis, dont Mandelslo vit emporter les corps dans le Village. Une action si vive auroit eu des suites plus sanglantes, si l'arrivée de la Caravane Hollandoise n'avoit achevé de contenir les Indiens.

Combat de Mandelslo contre les Rasbouts.

CEPENDANT ce n'étoit que le prélude d'une avanture plus dangereuse. Pendant que les Anglois étoient tranquillement à souper, un Marchand Hollandois vint leur donner avis qu'on avoit vû, sur le chemin, deux cens Rasbouts, qui avoient fait plusieurs vols depuis quelques jours; & que le jour précédent, ils avoient tué six hommes à peu de distance de Sambord. La Caravane Hollandoise ne laissa pas de décamper à minuit. „ Nous la „ suivîmes, raconte Mandelslo, pour l'instruction des Voyageurs: mais „ comme elle marchoit plus lentement que nous, nous ne fûmes pas long- „ tems à la passer. Le matin, nous découvrîmes un *Holacueur*, c'est-à- „ dire, un de ces Trompettes qui marchent ordinairement à la tête des „ Caravanes, en sonnant d'un instrument de cuivre beaucoup plus long que „ nos trompettes. Dès qu'il nous eut apperçus, il se jetta dans une forêt „ voisine, où il se mit à sonner de toute sa force; ce qui nous fit prévoir „ que nous aurions bien-tôt les Rasbouts sur les bras. En effet nous vîmes „ sortir presqu'en même-tems, des deux côtés de la forêt, un grand nom- „ bre de ces Brigands, armés de picques, de rondaches, d'arcs & de flé- „ ches, mais sans armes à feu. Nous avions eu la précaution de charger „ les nôtres, qui ne consistoient qu'en quatre fusils & trois paires de pisto- „ lets. Le Directeur & moi, nous montâmes à cheval, & nous donnâ- „ mes les fusils aux Marchands qui étoient dans les voitures, avec ordre de „ ne tirer qu'à bout portant. Nos armes étoient chargées à cartouches; „ & les Rasbouts marchoient si serrés, que de la première décharge nous „ en vîmes tomber trois. Ils nous tirèrent quelques fléches, dont ils nous „ blessèrent un bœuf & deux Pions. J'en reçus une dans le pommeau de „ ma selle, & le Marchand Anglois eut un coup dans son turban. Aussi- „ tôt que la Caravane Hollandoise entendit tirer, elle se hâta de nous en- „ voyer dix de ses Pions. Mais, avant qu'ils fussent en état de nous se- „ courir, le danger devint fort grand pour ma vie. Je me vis attaqué de „ toutes parts, & je reçus deux coups de picque dans mon collet de buffle,

„ qui

„ qui me sauvi heureusement la vie. Deux Rasbouts prirent mon cheval „ par la bride, & se disposoient, à m'emmener prisonnier: mais j'en mis „ l'un hors de combat, d'un coup de pistolet que je lui donnai dans l'épau- „ le; & le Marchand Anglois, qui vint à mon secours, me dégagea de „ l'autre. Cependant les Pions des Hollandois approchèrent; & toute la „ Caravane étant arrivée presqu'en même-tems, les Rasbouts se retirèrent „ dans la forêt, laissant six hommes morts, sur le champ de bataille, & „ n'ayant pas peu de peine à traîner leurs blessés. Nous perdîmes deux „ Pions & nous en eûmes huit blessés; sans compter le Marchand Anglois, „ qui le fut legèrement. Cette leçon nous fit marcher en bon ordre, avec „ la Caravane, dans l'opinion que nos Ennemis reviendroient en plus grand „ nombre: mais ils ne reparurent point, & nous arrivâmes vers midi à „ Broitschia, d'où nous partîmes à quatre heures pour traverser la Riviè- „ re & pour faire encore cinq cosses jusqu'au Village d'*Onclasser*. Le „ lendemain, 26 de Décembre, nous arrivâmes à Surate (*l*)."

Assemblée & Fête Angloise, pour la démission du Président.

MANDELSLO trouva, dans le Comptoir des Anglois, plus de cinquante Marchands de cette Nation, que le Président avoit fait venir de tous les autres Comptoirs du Pays, pour rendre compte de leur administration & pour recevoir ses adieux. Il leur fit un fort beau discours, en remettant son autorité à *Fremling*, qui étoit nommé pour lui succéder. Ensuite toute l'assemblée se rendit au Jardin du Comptoir, qui est hors de la Ville, & dans lequel Methold avoit fait préparer un magnifique festin, avec trois Musiques, l'une Angloise, & les deux autres, Moresque & Baniane. Les Danseuses du Pays firent le dernier acte de cette fête, par toutes sortes de postures & de danses (*m*). Au moment de la séparation, l'ordre fut donné pour rassembler toutes les provisions nécessaires au départ de la Flotte.

Caractère du Grand Mogol qui règnoit alors.

AVANT que de quitter Surate, Mandelslo fait observer que le Grand Mogol qui règnoit de son tems, se nommoit *Scha-Choram*, troisième fils de Jehan-Guir (*n*), & qu'il avoit usurpé la Couronne sur le Prince *Polagi* son Neveu, que les Ambassadeurs du Duc de Holstein avoient trouvé à *Caswin*, en arrivant en Perse (*o*). L'âge de Choram (*p*) étoit alors d'environ soixante ans. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, n'étoit pas celui pour lequel il avoit le plus d'affection. Son dessein étoit de nommer le plus jeune pour son Successeur au Trône de l'Indoustan, & de laisser quelques Provinces aux trois aînés. Les commencemens de son règne avoient été cruels & sanglans; & quoique le tems eut apporté beaucoup de changement à son naturel, il laissoit voir encore des restes de férocité dans les exécutions des criminels, qu'il faisoit écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Il aimoit d'ailleurs les festins, la musique & la danse, sur-tout celle des femmes publiques, qu'il faisoit souvent danser nues devant lui, & dont

(*l*) Pag. 146.

(*m*) Pag. 147.

(*n*) Mr. Prevost le dit toûjours second fils. R. d. E.

(*o*) Le Prince Polagi, ou plutôt *Bolaki*, étoit fils du malheureux Sultan Cosroë, que son frère Choram, ou Coronne, depuis Scha-Jehan, fit étrangler à Brampour, en 1722. Bolaki, craignant la haine de son oncle, s'étoit retiré en Perse. R. d. E.

(*p*) Pag. 133. Rhoe l'a nommé Coronne.

MANDELSLO. 1638.

Il est joué par un Raja qu'il vouloit jouer.

dont les postures l'amusoient beaucoup. Son affection s'étoit particulièrement déclarée pour un Raja, célèbre par son courage & par les agrémens de sa conversation. „ Un jour que ce Seigneur ne parut point à la Cour, „ l'Empereur demanda pourquoi il ne le voyoit point; & quelqu'un répon- „ dant qu'il avoit pris médecine, il lui envoya une troupe de Danseuses, „ auxquelles il donna ordre de faire leurs ordures en sa présence. Le Ra- „ ja, qui fut averti de leur arrivée, s'imagina qu'elles étoient venues pour „ le divertir: mais, apprenant l'ordre du Souverain, & jugeant que ce „ Monarque devoit être dans un moment de bonne humeur, il ne fit pas „ difficulté d'y répondre par une autre raillerie. Après avoir demandé aux „ Danseuses ce que l'Empereur leur avoit ordonné, il voulut savoir si leurs „ ordres n'alloient pas plus loin. Lorsqu'il fut assuré, par leur propre bou- „ che, qu'elles n'en avoient pas reçu d'autre, il leur dit qu'elles pouvoient „ exécuter ponctuellement les volontés de leur Maître commun, mais qu'el- „ les se gardassent bien d'en faire davantage, parceque s'il leur arrivoit d'u- „ riner en faisant leur ordure, il étoit résolu de les faire fouetter jusqu'au „ sang. Toutes ces femmes se trouvèrent si peu disposées à risquer le dan- „ ger, qu'elles retournèrent sur le champ au Palais, pour rendre compte „ de leur avanture au Mogol; & loin de s'en offenser, l'adresse du Raja lui „ plût beaucoup (q)".

Cruels combats de bêtes féroces.

SON principal amusement, néanmoins, étoit de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphans, des tigres, des leopards & d'autres bêtes féroces; autre reste de son humeur sanguinaire, qu'il se plaisoit à nourrir par ce cruel exercice. Il faisoit quelquefois entrer des hommes en lice, contre ces animaux; mais il vouloit que le combat fût volontaire; & ceux qui en sortoient heureusement étoient sûrs d'une récompense proportionnée à leur courage. Mandelslo parle d'un spectacle de cette nature, que ce Prince donna le jour de la naissance d'un de ses fils, dans un Carvansera voisin de la Ville, où il faisoit nourrir toutes sortes de bêtes. Ce Bâtiment étoit accompagné d'un grand jardin, fermé de murs, par-dessus lesquels il fut permis au Peuple de se procurer la vûe de cette barbare tragédie (r).

„ PREMIÈREMENT, raconte l'Auteur, on fit combattre un taureau „ sauvage contre un lion; ensuite, un lion contre un tigre. Le lion n'eut „ pas plutôt apperçu le tigre, qu'il alla droit à lui; & le chocquant de tou- „ tes ses forces, il le renversa: mais il parut comme étourdi du choc, & „ toute l'assemblée se figura que le tigre n'auroit pas de peine à le vaincre. „ Cependant il se remit aussi-tôt, & prit le tigre à la gorge, avec tant de „ fureur qu'on crut la victoire certaine. Le tigre ne laissa pas de se déga- „ ger, & le combat recommença plus furieusement encore, jusqu'à-ce que „ la lassitude les sépara. Ils étoient tous deux fort blessés; mais leurs pla- „ yes n'étoient pas mortelles.

Trois combats entre des hommes & des bêtes.

„ APRÈS cette ouverture, un Seigneur, nommé *Allamerdy-Kan*, Gou- „ verneur de *Chisemer*, s'avança vers le Peuple, & déclara au nom de l'Em- „ pereur, que si parmi ses Sujets il se trouvoit quelqu'un qui eût assez de „ cœur pour affronter une des bêtes, celui qui donneroit cette preuve de „ cou-

(q) *Ibidem.* (r) Pag. 135 & suiv.

„ courage & d'adreſſe obtiendroit pour récompenſe la dignité de Kan & les „ bonnes graces du Maître. Trois Mogols s'étant offerts, Allamerdy-Kan „ ajoûta que l'intention de Sa Majeſté étoit que le combat ſe fît avec le „ cimeterre & la rondache ſeuls, & qu'il falloit même renoncer à la côte „ de maille, parceque l'Empereur vouloit que les avantages fuſſent égaux.

Premier combat.

„ On lâcha auſſi-tôt un lion furieux, qui, voyant entrer ſon Adverſai- „ re, courut droit à lui. Le Mogol ſe défendit vaillamment; mais enfin, „ ne pouvant plus ſoûtenir la peſanteur de l'animal, qui l'accabloit princi- „ palement ſur le bras gauche, pour lui arracher la rondache de ſa patte „ droite, tandis que de ſa patte gauche il tâchoit de ſe ſaiſir du bras droit „ de ſon Ennemi, dans la vûe apparemment de lui ſauter à la gorge; ce „ brave Combattant, baiſſant un peu ſa rondache, tira de la main gauche „ un poignard, qu'il avoit caché dans ſa ceinture, & l'enfonça ſi loin dans „ la gueule du lion, qu'il le força de lâcher priſe. Alors, ſe hâtant de le „ pourſuivre, il l'abbatit d'un coup de cimeterre, qu'il lui donna ſur le „ mufle; & bien-tôt il acheva de le tuer, & de le couper en pièces.

„ Sa victoire fut célébrée auſſi-tôt par de grandes acclamations du Peu- „ ple. Mais, le bruit ayant ceſſé, il reçut ordre de s'approcher de l'Em- „ pereur, qui lui dit avec un ſourire amer: J'avoue que tu es un homme „ de courage, & que tu as vaillamment combattu: mais ne t'avois-je pas „ défendu de combattre avec avantage, & n'avois-je pas règlé les armes? „ Cependant tu as mis la ruſe en œuvre, & tu n'as pas combattu mon lion „ en homme d'honneur. Tu l'as ſurpris avec des armes défendues, & tu „ l'as tué en aſſaſſin. Là-deſſus, il donna ordre à deux de ſes Gardes de „ deſcendre dans le Jardin, & de lui fendre le ventre. Cette courte ſen- „ tence fut exécutée ſur le champ; & le corps fut mis ſur un éléphant, „ pour être promené par la Ville & pour ſervir d'exemple (s).

Second combat.

„ Le ſecond Mogol, qui entra ſur la ſcène, marcha fièrement vers le „ tigre qu'on avoit lâché contre lui. Sa contenance auroit fait juger qu'il „ ſe croyoit ſûr de la victoire. Mais le tigre lui ſauta ſi legèrement à la „ gorge, que l'ayant tué tout d'un coup, il déchira ſon corps en pièces.

Troiſième combat.

„ Le troiſième, loin de paroître effrayé du malheureux ſort des deux „ autres, entra gayement dans le Jardin & marcha droit au tigre. Ce „ furieux animal, encore échauffé du premier combat, ſe précipita au- „ devant de lui: mais il fut abbattu d'un coup de ſabre, qui lui coupa les „ deux pattes de devant; & dans cet état, l'Indien n'eut pas de peine à „ le tuer.

Récompenſe du Vainqueur.

„ L'Empereur fit demander auſſi-tôt le nom d'un ſi brave homme. Il „ ſe nommoit *Geily*. En même-tems, on vit arriver un Gentilhomme, „ qui lui préſenta une veſte de brocard, & qui lui dit: Geily, prends cet- „ te veſte de mes mains, comme une marque de l'eſtime de ton Empereur, „ qui t'en fait aſſurer par ma bouche. Geily fit trois profondes reveren- „ ces, porta la veſte à ſes yeux & à ſon eſtomac; & la tenant en l'air, a- „ près avoir fait intérieurement une courte prière, il dit à voix haute: Je „ prie Dieu qu'il rende la gloire de Scha-Jehan égale à celle de Tamerlan, „ dont

(s) Pag. 137

MANDELSLO. 1638.

„ dont il eſt ſorti ; qu'il faſſe proſpérer ſes armes ; qu'il augmente ſes ri-
„ cheſſes ; qu'il le faſſe vivre ſept cens ans, & qu'il affermiſſe éternelle-
„ ment ſa Maiſon. Deux Eunuques vinrent le prendre, à la vûe du Peu-
„ ple, & le conduiſirent juſqu'au Trône, d'où deux Kans le reçurent de
„ leurs mains pour le préſenter à l'Empereur. Ce Prince lui dit : Il faut
„ avouer, Geily Kan, que ton action eſt extrêmement glorieuſe. Je te
„ donne la qualité de Kan, que tu poſſéderas à jamais. Je veux être ton
„ Ami, & tu ſeras mon Serviteur (t)".

1639.

Mandelſlo part avec la Flotte Angloiſe.

Route juſqu'à Goa.

MANDELSLO partit de Surate, le 5 de Janvier, ſur la *Marie*, Vaiſſeau de la Flotte Angloiſe, qui portoit auſſi Methold & quelques autres Marchands de conſidération. Quoique leur embarquement ſe fît pour retourner en Europe, ils devoient s'avancer juſqu'à Goa, où Methold avoit à recevoir une groſſe ſomme d'argent, du Gouverneur Portugais. Ils arrivèrent le ſoir à la vûe de *Daman*, qui étoit alors aſſiégée par les Troupes du Roi de Decan ; mais avec peu de ſuccès, parceque le Port n'étant pas bouché, l'Ennemi ne pouvoit arrêter les ſecours qui entroient à toute heure dans la Place. Auſſi l'embarras du Siège n'empêcha-t'il pas le Gouverneur d'envoyer des rafraîchiſſemens aux Anglois. Il paroît que Methold étoit appellé auſſi par ſes affaires, à *Viſapour*, Capitale du Royaume de Decan, & que la confuſion des armes lui fit prendre le parti de s'y rendre par un chemin plus libre (v). La Flotte arriva le 7, devant *Baçaim*, Ville du Royaume de Guzarate, ſituée ſur une Rivière où les plus grands Vaiſſeaux peuvent remonter depuis le Golfe de Cambaye ; ce qui rend ſon Commerce floriſſant. Les Portugais, qui en étoient les maîtres depuis l'année 1534, l'avoient aſſez bien fortifiée. Le 9, on paſſa devant les Iſles de *Bandera* & de *Bombay*, qui s'étendent le long de la Côte, depuis Baçaïm juſqu'au-deſſus de *Raſiapour*. Le 10, on eut, en paſſant, la vûe de Raſiapour, d'où il ne reſte que vingt & une lieues juſqu'à Goa ; & le même jour, après avoir paſſé devant *Fingerla* (x), Ville à quatre lieues de Goa, où les Hollandois ont un Comptoir, on découvrit, vers le ſoir, les Iſles voiſines de Goa & les deux Châteaux qui défendent l'entrée de cette Capitale des Indes Portugaiſes (y).

Route par terre de Goa à Viſapour.

ON a peine à diſtinguer auſſi, quel tems Methold & Mandelſlo prirent ici pour ſe rendre à Viſapour (z) ; mais ce Voyage eſt d'autant plus curieux, qu'il ſert à faire connoître une grande partie du Royaume de Decan, qui ſe nomme auſſi *Viſapour*, du nom de ſa Capitale.

Ditcauly. Banda.

ON entre dans cet Etat, après avoir paſſé la Rivière de *Madre de Dios*, qui ſépare l'Iſle de Goa du Continent, & l'on rencontre à trois lieues de la rive, une Ville nommée *Ditcauly*, dont le Gouverneur l'eſt auſſi de la Forteresse de *Banda*, ſur la même Rivière. On compte ſix lieues de Ditcauly

(t) Pag. 138.

(v) Mr. Prevoſt ſuppoſe gratuitement ce Voyage, dont l'impoſſibilité eſt ſenſible par la route. R. d. E.

(x) Ou *Wingurla*. R. d. E.

(y) Pag. 214 & 234.

(z) On a beaucoup moins de peine à diſtinguer qu'ils ne firent pas ce Voyage, comme nous l'avons déja remarqué ; & toutes les deſcriptions qui ſuivent, paroiſſent avoir été ajoûtées, ou du moins amplifiées, par les Editeurs. R. d. E.

ly jusqu'à Banda. Cette Ville, qui est assez considérable & dont les rues sont fort belles, est située à l'embouchure de la petite Rivière de *Dery*, qui entre dans la Mer près des Isles que les Portugais ont nommées *Islas Quemadas*. Ses Habitans sont Banians, & font un grand Commerce à Goa. De Banda jusqu'à la montagne de *Gate*, le chemin est de neuf lieues. On passe par les Villages d'*Amby* & d'*Herpoly*, & l'on trouve celui d'*Amboly* au pied de la montagne. Elle s'étend le long du Decan jusqu'à la Côte de Coromandel, & ses sommets offrent des plaines aussi fertiles que les plus belles vallées.

MANDELSLO. 1639.

D'Amboly on fait onze lieues, pour entrer au Village de *Herenekassi*, sur la Rivière du même nom. Une portée de canon plus loin, on passe par le Village de *Beroulÿ*, situé dans un vallon, entre les montagnes de Gate. A deux lieues de-là, on trouve le Village de *Werserée*, & trois lieues plus loin celui d'*Outor*. A six lieues & demie d'Outor, on rencontre celui de *Berapour*, d'où l'on n'a qu'une demie lieue jusqu'à celui de *Maroura*, & de-là une lieue jusqu'à celui de *Calingra*, à cinq cens pas duquel on passe par celui de *Kangir*. Proche de Kangir, on traverse un Hameau, qui n'a pas d'autre nom que *Bary*, terme général, par lequel on désigne tous les lieux qui n'ont pas de nom particulier. Une lieue plus loin, on arrive au Village de *Worry*, à demie lieue duquel est celui d'*Attrowad*, dont le voisinage offre une fort belle Pagode, sur une éminence qu'on découvre de fort loin. A deux lieues & demie de cette Pagode, on prend à gauche, par le Village de *Badalary*, qui conduit à *Kerwes* par deux lieues & demie de chemin. Depuis Kerwes, on compte deux lieues jusqu'à *Stekoury*; & de-là cinq, jusqu'aux tours d'une belle Pagode Baniane. De-là, on découvre la Ville & le Château de Mirsie, qui en est à deux lieues sur la gauche. Mais laissant cette Ville, on fait une lieue depuis la Pagode jusqu'à *Rajebag*, autre Ville, fort considérable par sa grandeur & par le Commerce du poivre. Elle est du douaire de la Reine de Visapour, qui la gouverne par ses propres Officiers. Une lieue au-delà de Rajebag, on trouve un fort beau puits. Deux lieues plus loin on passe la Rivière de *Cugny*; après laquelle, faisant une demie lieue, on laisse sur la gauche une Ville nommée *Gottevy*, pour se rendre aux Villages de *Coëtesy* & d'*Omgar*, qui n'en sont qu'à cinq cens pas. A demie lieue de ces deux Villages, on rencontre la grande Rivière de *Corsena*, qui traverse tout le Royaume de Visapour, jusqu'à *Masulipatan*. Une lieue & demie plus loin, on arrive au Village d'*Eynatour*, qui est suivi, à peu de distance, de *Katerna*, de *Tangly* & d'*Erary*, après lesquels on trouve la Rivière d'*Agery*, qui n'est pas à plus d'une lieue & demie du dernier.

Noms de plusieurs Villages.

Ville & Château de Mirsie.

Ville de Rajebag.

Grande Rivière de Corsena.

A trois lieues de la Rivière, on passe par la Ville d'*Atteny*, Marché commun de tout le Pays voisin, d'où l'on y porte chaque jour une grande abondance de vivres. A quatre lieues d'Atteny, on rencontre le Village de *Bardgie*; à trois lieues de Bardgie, celui d'*Agger*, qui est à la même distance de la Ville de *Talsenghe*. Celle d'*Hounware* est aussi à trois lieues de Talsenghe; & l'on en compte autant d'Hounware à celle de *Tieco*, d'où il n'en reste que six jusqu'à Visapour (*a*). Avant

Ville d'Atteny.

Talsenghe. Hounware. Tieco.

(*a*) Pag. 226 & précédentes.

MANDELSLO. 1639.

Nouraſpour & Sirrapour.

AVANT que d'arriver à cette Capitale, on paſſe par deux autres Villes, nommées *Nouraſpour* & *Sirrapour*, qui lui ſervent comme de Fauxbourg, & dont la première étoit autrefois la réſidence ordinaire des Rois du Decan. Elle eſt tombée en ruines; & l'on achevoit de la détruire, pour employer les matériaux du Palais & des Hôtels aux nouveaux Edifices de Viſapour.

Deſcription de Viſapour.

LA Capitale du Decan eſt une des plus grandes Villes de l'Aſie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa ſituation eſt dans la Province de *Cuncan*, ſur la Rivière de *Mandova*, à quarante lieues de Dabul, & ſoixante de Goa. Ses murailles ſont d'une hauteur extraordinaire, & de belle pierre de taille. Elles ſont environnées d'un grand foſſé, & défendues par pluſieurs batteries, où l'on compte plus de mille pièces de canon, de toutes ſortes de calibre, de fer & de fonte.

Palais du Roi.

LE Palais du Roi forme le centre de la Ville, dont il ne laiſſe pas d'être ſéparé par une double muraille & un double foſſé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le Gouverneur étoit alors un Italien, natif de Rome, qui avoit pris le turban, avec le nom de *Mammout-Richan*. Son commandement s'étendoit auſſi ſur la Ville, & ſur cinq mille hommes dont la garniſon étoit compoſée, outre deux mille qui faiſoient la garde du Château.

Noms des Fauxbourgs.

LA Ville a cinq grands Fauxbourgs, qui ſont habités par les principaux Marchands; ſur-tout celui de *Champour*, où la plûpart des Jouailliers ont leurs maiſons & leurs boutiques. Les autres ſe nomment *Gurapour*, *Ibrahimpour*, *Alapour* & *Bomnemaly*. La Religion des Habitans eſt partagée entre le Mahométiſme, le Culte des Banians & l'Idolâtrie (*b*).

APRÈS avoir terminé les affaires de la Compagnie à Viſapour, d'autres intérêts, apparemment, conduiſirent Methold à Dabul, où Mandelſlo ne perdit pas l'occaſion de l'accompagner (*c*). Il n'en décrit pas moins ſoigneuſement la route.

Route de Dabul.

ON reprend le même chemin juſqu'à la Ville d'*Atteny*, d'où l'on ſe rend au Village d'*Agelle*, qui en eſt éloigné de deux lieues; & de-là, dans une Ville nommée *Areck*, à ſix lieues & demie d'Agelle. D'Areck, on fait trois lieues juſqu'à la Ville de *Berce*; & de Berce, trois autres lieues juſqu'à Mirſie.

Grande Ville de Mirſie.

MIRSIE, qui ſe nomme auſſi *Mirdſie* & *Miriſgie*, eſt une grande Ville, mal peuplée. Elle a, du côté du Nord, un Château ſi bien fortifié, que le Grand Mogol l'ayant aſſiégé avec toutes ſes forces, fut contraint de lever le Siège. On voit, dans cette Ville, deux Tombeaux qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité, & pour leſquels tous les Habitans du Pays ont beaucoup de vénération.

Double Ville de Graen.

DE Mirſie, on fait trois lieues juſqu'au Village d'*Epour*; & de-là, trois autres juſqu'à *Graen*, Ville ſituée ſur les bords du Corſena. Cette Rivière la diviſe par ſa largeur, qui eſt d'environ huit cens pas, & forme, des deux côtés, deux parties ſi conſidérables qu'elles peuvent paſſer pour deux bonnes

(*b*) Pag. 318 & précédentes.

(*c*) On a déja dit qu'ils ne firent pas ce Voyage. R. d. E.

bonnes Villes. Depuis la Rivière de Corsena jusqu'au Village de *Tonck*, on compte deux lieues & demie; & de-là une lieue au Village d'*Astacka*, d'où l'on en fait deux pour arriver à la Ville d'*Asta*. On trouve, entre Astacka & cette Ville, un Hameau qui s'appelle *Bary*, nom, comme on l'a fait observer, qu'on donne aux lieux qui n'en ont point. Asta est une Ville de Commerce, célèbre par son Marché, où l'on trouve toutes sortes de vivres. Elle fait la moitié du chemin entre Visapour & Dabul, à quinze lieues de l'une & de l'autre. Les Armées du Grand Mogol, qui se sont quelquefois avancées jusques dans ce Canton, y ont laissé des traces de leurs ravages. MANDELSLO. 1639. Asta.

EN sortant d'Asta, on trouve, à trois lieues, une grande Ville nommée *Ballouwa*; & trois lieues plus loin, les Villes d'*Oeren* & d'*Isselampour*, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. On laisse la première à droite, & l'autre à gauche. Isselampour est défendue par un bon Château. A deux lieues, on trouve le Village de *Taffet*; &, trois lieues au-delà, celui de *Kassegam*, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à la Ville de *Calliar*, qui est presqu'entièrement ruinée. Deux lieues plus loin on rencontre un petit Village, qui se nomme *Galoure*, d'où l'on passe par le Village de *Winge*, & de-là par la Ville de *Qualampour*, où il se fait beaucoup de toiles. On se rend ensuite, par celle de *Domo*, à celle de *Tamba*, qui est à six lieues de Galoure. Ballouwa. Oeren & Isselampour. Calliar. Qualampour. Domo.

TAMBA est une Ville assez grande & fort peuplée. Elle est située sur le bord d'une Rivière, dont Mandelslo ne put sçavoir le nom; car celui de *Coyna* que les Habitans lui donnent, est un nom général qui signifie une grande Rivière. Ses Habitans, qui sont Banians ou Gentils, vivent du Commerce ou de l'Agriculture. Depuis Tamba jusqu'au Village de *Morel*, on compte deux lieues; de-là, deux autres à celui de *Suppera*; quatre de celui de *Beloure*, & deux ensuite jusqu'au Bourg de *Werad*. Ce Bourg est à neuf lieues des montagnes de Gate. On montre, à peu de distance, un Village, nommé *Patan*, retraite d'un insigne Voleur, qui ravagea longtems le Pays avec impunité, parcequ'au moindre avis des desseins qu'on formoit contre lui, il trouvoit sa sûreté dans la montagne. Tamba.

DE Werad au Village d'*Halewacko*, & jusqu'à la Rivière du même nom, on compte trois grandes lieues. Cette Rivière, qui descend de la Ville de *Chaury*, à trente-six lieues d'Halewacko, porte ordinairement le nom de ce Village, quoiqu'on lui donne aussi celui de Coyna, ou grande Rivière, parcequ'elle est en effet la plus grande du Royaume. Depuis ses rives jusqu'au Village de *Gatta-matta*, qui est dans les montagnes de Gaté, on compte trois lieues; & trois encore de-là jusqu'au Village de *Poly*, situé au pied de la montagne, dont l'accès est très-difficile dans cette partie. On fait ensuite deux lieues jusqu'au Village de *Camburley*; & deux autres, de Camburley jusqu'à celui de *Chipolone*. Ce dernier Village est situé sur la Rivière de *Ghoyhber*, qui se jette dans celle d'Halewacko, & qui donne la commodité de s'y embarquer jusqu'à Dabul, c'est-à-dire, pendant l'espace de seize lieues. Elle sert aussi à transporter les marchandises de toutes les parties du Royaume, en payant un larin & demi du candy, qui fait quatre quintaux & demi de poids (*d*). DA- Rivière d'Halewacko, ou de Coyna. Rivière de Ghoyhber.

(*d*) Pag. 220 & précédentes.

MANDELSLO. 1639.

Description de Dabul.

DABUL est située sur la Rivière d'Halewacko, à dix-sept degrés quarante-cinq minutes du Nord. Linschoten s'est trompé, en la mettant à dix-huit degrés. C'est une des anciennes Villes du Decan; mais, aujourd'hui elle est sans portes & sans murailles. Ses fortifications consistent en deux batteries, dressées du côté de la Rivière, sur lesquelles on voit quatre pièces de canon de fer. Le bois qu'on rencontre à gauche, après avoir passé la Rivière, représente un grand Château qui ne subsiste plus. On y découvre seulement une tour blanche, qui sert tout à la fois de Pagode aux Banians, & de Fanal aux Pilotes pour éviter les bancs de sable, dont l'entrée de la Rivière est coupée. Celui qu'on rencontre, à l'embouchure même, demeure à sec après le reflux. L'expérience apprend à tirer toûjours vers le Midi, parceque dans la basse marée on y trouve jusqu'à cinq ou six brasses d'eau; à l'exception néanmoins de l'embouchure, qui n'en a jamais plus de douze ou quatorze pieds (*e*). La Rade, quoiqu'assez bonne à une lieue de la Rivière, l'est beaucoup moins que dans la Baye de *Zanguizara*, qui en est à quatre lieues. On trouve, à douze lieues de-là, celle de *Centapour*, éloignée de Goa d'environ vingt lieues, à dix-sept degrés dix minutes de hauteur, qui passe pour la meilleure de toute la Côte, parcequ'on est à couvert de tous les vents derrière l'Isle qui la couvre. Trois lieues plus loin s'offre la Ville de Rasiapour, une des meilleures Villes maritimes du Decan. La Baye de Wingurla, qui est à dix-neuf lieues de Rasiapour, & à trois des Islas Quemadas, ne manque pas non plus de commodités.

Sa Rade.

Autres Rades voisines.

Rasiapour.

Commerce de Dabul.

LE principal Commerce de Dabul est celui du sel qu'on y apporte d'*Oranubammara*; & celui du poivre, que les Habitans transportoient autrefois dans le Golfe Persique & dans la Mer-Rouge. Ils y envoyoient alors un grand nombre de Vaisseaux: mais ils sont tombés de cet état florissant dans une décadence, qui ne leur permet pas, suivant Mandelslo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre Bâtimens à Bander-Abassy. Les droits, que les marchandises payent dans ce Port, sont de trois & demi pour cent.

Habitans du Decan.

EN général les Habitans du Royaume, que l'Auteur nomme les *Decanins*, ont beaucoup de ressemblance, dans leurs manières, dans leurs mariages, dans leurs enterremens, leurs purifications & leurs autres usages, avec les Banians du Royaume de Guzarate. Mandelslo néanmoins observa quelques différences. Les maisons des Banians Decanins sont composées de paille; & les portes en sont si basses & si étroites, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant. On y voit, pour tous meubles, une natte sur laquelle ils couchent, & une fosse dans la terre, où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres Banians; mais leurs souliers, qu'ils nom-

(*e*) Explication des renvois de la Figure qui représente la Côte de Dabul, vûe de la Rade, sur six brasses d'eau.

A. Le Fort, ou la Ville, située à $\frac{2}{3}$ de mile, Est $\frac{1}{4}$ Nord.

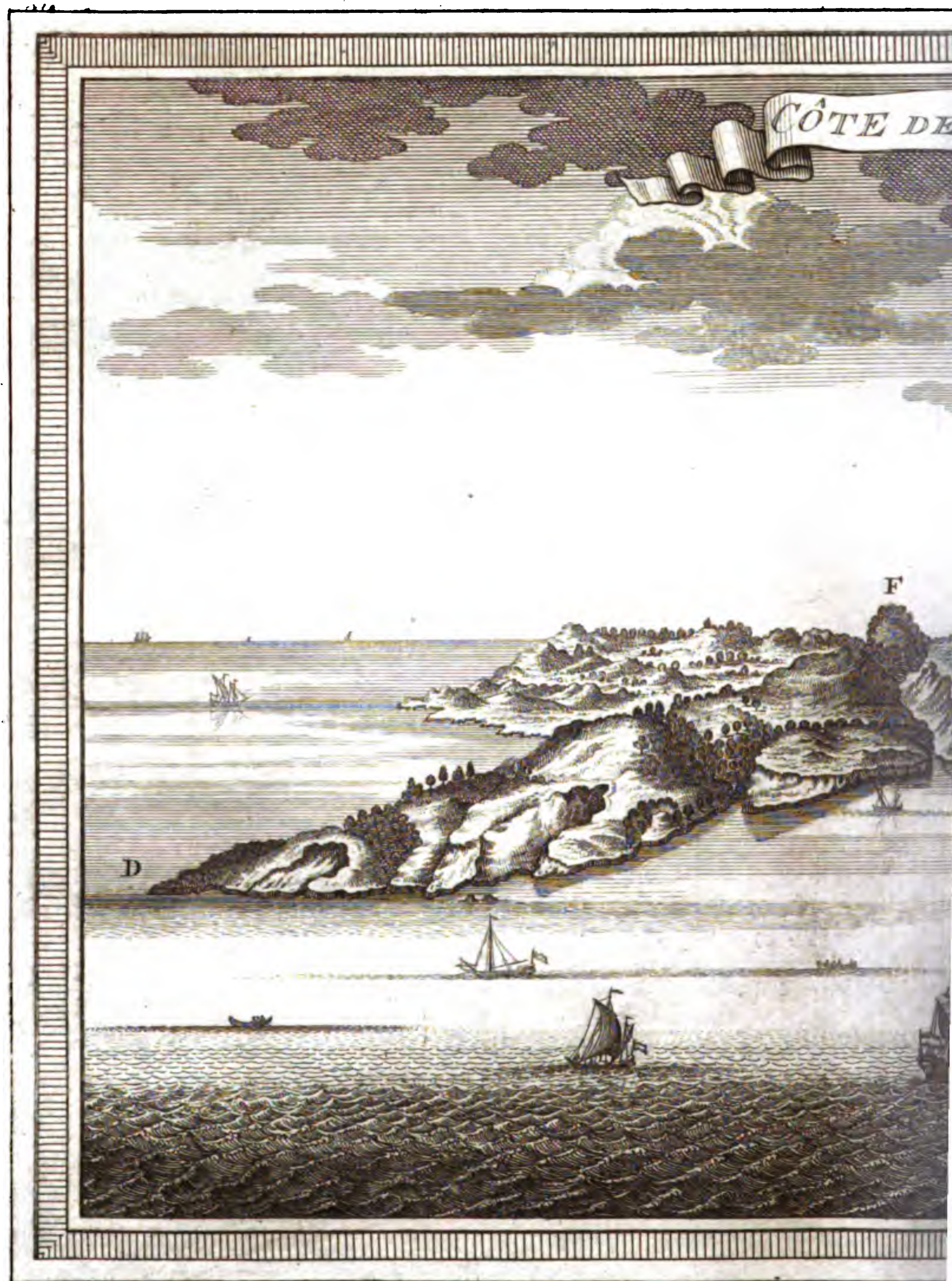
B. La pointe de la petite Chapelle, Sud-Est par Est $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ de mile.

C. La pointe des terres Sud-Est $\frac{1}{4}$ Sud $\frac{2}{3}$ de mile.

D. L'autre pointe située droit au Nord $\frac{1}{12}$ de mile.

E. La haute Colline Est par Nord.

F. Forêt qui s'étend Nord-Est par Est. R. d. E.



DE KUST VA

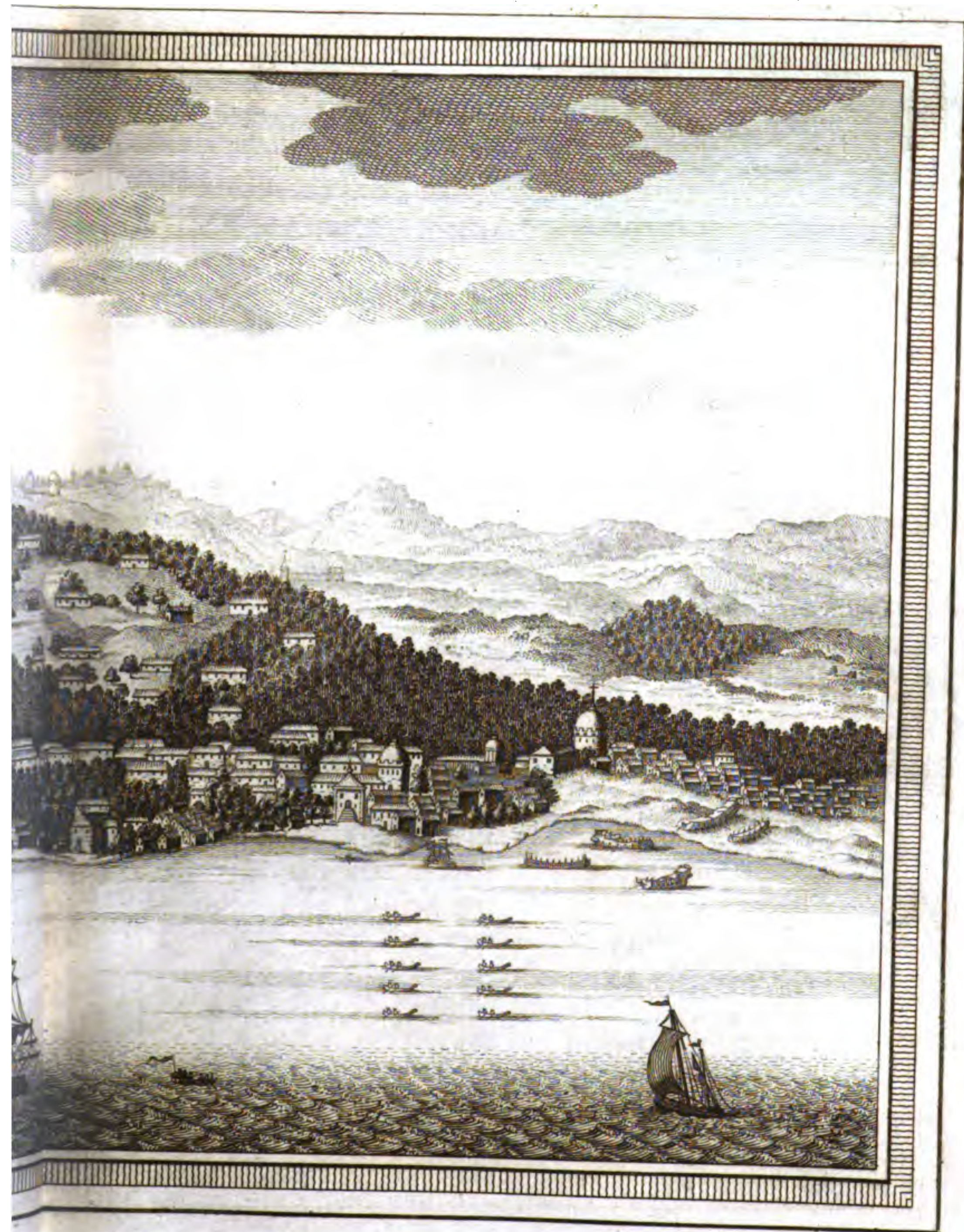


VAN DABUL.



J. v. Schley direx.

D A B



B U L.

nomment *Alparcas*, sont de bois; & leur usage est de les attacher sur le cou-de-pied, avec des courroyes. Leurs enfans vont nuds jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. La plûpart sont Orfèvres, ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des Médecins, des Barbiers, des Charpentiers, & des Maçons, qui s'employent au service du Public, sans distinguer les Religions. Leurs armes sont à-peu-près les mêmes que celles des Mogols; & Mandelslo remarqua, comme dans l'Indoustan, qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe (*f*).

MANDELSLO. 1639.

Leur Commerce.

LEUR principal Commerce est en poivre, qui se transporte par Mer en Perse, à Surate, & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les Contrées voisines. Ils font quantité de toiles, qu'on transporte aussi par Mer; ce qui n'empêche pas le Commerce de Terre avec les Mogols & les Peuples de Golkonde & de la Côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de soye.

ON trouve à Visapour un grand nombre de Jouailliers, & quantité de perles; mais ce n'est pas dans cette Ville, ni dans le Pays, qu'il faut chercher le bon marché, puisque les perles y viennent d'ailleurs. Il se fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand Commerce dans le Decan, sur-tout avec les Marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achétent d'eux le poivre à sept ou huit réales le quintal, & leur donnent en payement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On distingue, par le nom de *Venesars*, une race de Marchands Decanins, qui achétent le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indoustan & dans les autres Pays voisins, en *Caffilas* ou Caravanes, de cinq, six, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmènent leurs familles entières, sur-tout leurs femmes, qui maniant l'arc & les fléches avec autant d'habileté que les hommes, se rendent si redoutables aux Brigands, que jamais ils n'ont osé les attaquer (*g*).

Race des Venesars.

OUTRE les monnoyes communes de l'Inde, il n'y a point de Ville, ni presqu'aucun Village, dans le Decan, qui n'ait sa monnoye marquée à son coin; ce qui rend l'estimation des valeurs extrêmement difficile dans le Commerce. Il s'y trouve tant de fausse monnoye, que malgré les loix, suivant lesquelles un payement doit se faire en presence d'un *Cheraf*, ou d'un Changeur, on a beaucoup de peine à se garantir de l'imposture. Les Cherafs mêmes contribuent à ce désordre, en faisant couler de mauvaises pièces avec celles qu'ils font compter, malgré les punitions établies, qui s'exécutent avec beaucoup de rigueur (*h*). On se sert ici du même poids que dans le Pays de Guzarate, excepté que vingt *Maons* de Surate en font vingt-sept du Royaume de Decan. Le maon ordinaire, qui est de quarante *Ceers* & de seize *Peyses*, fait vingt-sept livres, chacune de deux marcs. Les Decanins ont un poids particulier pour le poivre, qu'ils appellent *Goëmy*, & qui pese douze maons. Quatre maons font un quintal; & vingt font un candy (*i*).

Monnoye particulière du Decan.

Poids.

LE

(*f*) Pag. 222. (*g*) Pag. 223. (*h*) Pag. 224. (*i*) *Ibid.*

MANDELSLO. 1639.

Forces du Roi de Decan.

LE Roi de Decan, ou de Cuncan, ou de Visapour, car il porte ces trois noms, est devenu tributaire du Grand Mogol, par des révolutions dont on rapporte ailleurs l'origine (*k*). Il conserve néanmoins assez de forces pour mettre en campagne une Armée de deux cens mille hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la Cour d'Agra, quoiqu'elle possède plusieurs Villes dans les Etats de ce Prince, telles que *Chaul*, *Kerby*, *Doltabad*, & quelques autres. On lit, dans les Historiens Portugais, qu'*Adelhan-Scha*, Bisayeul d'*Idal-Scha*, qui règnoit du tems de Mandelslo, prit deux fois, en 1586, la Ville de Goa sur leur Nation; mais que se trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du Pays de *Salsette* avec soixante-sept Villages, de celui de *Bardes* avec douze Villages, & de celui de *Tisvary*, avec trente Villages; à condition, d'un côté, que les Peuples de son Royaume jouiroient de la liberté du Commerce dans toutes les Indes, & que de l'autre ils seroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidèlement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les deux Nations. Quelques années avant l'arrivée de l'Auteur aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre Vaisseaux du Roi de Decan étoient partis chargés de poivre, pour Mocka & pour la Perse, mirent en Mer quatre Frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut sanglant, & les Portugais y perdirent un de leurs principaux Officiers. Cependant la Victoire s'étant déclarée pour eux, ils se saisirent des quatre Vaisseaux & les menèrent à Goa, où de sang froid ils tuèrent tous les Indiens qui restoient à bord. Le Roi de Decan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutoit point, à l'arrivée de Mandelslo, que sous le voile de la dissimulation il ne prît du tems pour disposer ses forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la Ville de Goa.

Ses guerres & son traité avec les Portugais.

Merveilleuse pièce de canon.

L'INDE n'a pas de Prince qui soit plus riche en artillerie. On croira, si l'on veut, sur le témoignage de Mandelslo, qu'entre plusieurs pièces extraordinaires, „ il en avoit une de fonte, qui tiroit près de huit cens livres de balle, avec cinq cens quarante livres de poudre fine; & qu'en ayant fait usage au Siège du Château de *Salpour*, le premier coup qu'il fit tirer contre cette Forteresse abbatit quarante-cinq pieds de mur. Le Fondeur étoit un Italien, natif de Rome (*l*), & le plus méchant de tous les hommes, qui avoit eu l'inhumanité de tuer son propre fils, pour consacrer par son sang cette monstrueuse pièce. Ensuite, il fit jetter dans la fournaise de sa fonte, un Trésorier de la Cour, qui vouloit lui faire rendre compte de la dépense (*m*)."

Retour de Mandelslo en Europe.

Comment on a grossi sa Relation.

LE séjour de Mandelslo, à Goa, & l'histoire de son retour en Europe avec la Flotte Angloise, n'occupent guères plus de vingt pages dans sa propre Relation, & n'offrent rien d'agréable ni d'utile. Mais, dans le dessein apparemment d'en faire un Ouvrage plus épais & plus cher, les Editeurs, ou les Libraires, y ont joint tout ce qu'ils ont pû recueillir des autres Voya-

(*k*) Voyez ci-dessous la Description de Golkonde.

(*l*) C'est apparemment le même qui est nommé plus haut *Mammout-Richan*, & qui avoit le Gouvernement de Visapour. R. d. E.

(*m*) Pag. 232.

Voyageurs, fur différentes Contrées de l'Afie, que Mandelflo n'avoit pas vûes ; de-forte que fon récit fe trouve noyé dans un grand nombre de defcriptions & de recherches hiftoriques, auxquelles il n'a pas la moindre part (*n*). Il fuffira, pour terminer cet article, d'ajoûter qu'après avoir effuyé, fur la Côte d'Angleterre, une affreufe tempête, qui l'effraya plus que tous les périls d'une longue navigation, il débarqua heureufement dans le Comté de Kent (*o*) le 26 de Novembre; que pendant trois mois que fa curiofité lui fit paffer à Londres, il y fit les obfervations communes à tous les Voyageurs; qu'étant parti le 20 de Mars 1640 (*p*), il traverfa la Flandre & la Hollande, où il s'embarqua le 23 d'Avril pour Hambourg; & que de-là, il fe rendit à Gottorp, où il arriva le premier jour de Mai (*q*).

Mandelflo meurt au fervice de France.

OLEARIUS, Ami de Mandelflo & premier Editeur de fes Voyages, nous apprend que peu de tems après fon retour des Indes, il fe rendit en France pour y demander de l'emploi. Il obtint une Compagnie de Cavalerie dans le Régiment du Maréchal de Rantzau; mais il mourut prefqu'auffi-tôt de la petite verole à Paris. Entre plufieurs éloges, Olearius déclare qu'ayant examiné foigneufement fa Relation, *il n'y a rien trouvé qui ne foit conforme à la vérité*. Il lui fait un mérite, non-feulement d'avoir diftingué les remarques d'autrui de fes propres obfervations; mais d'avoir pefé les degrés de confiance qu'il devoit à ces récits étrangers, & d'avoir fouvent déclaré qu'il n'y ajoutoit aucune foi. Quelques exemples feront connoître la juftice de cet éloge.

Exemples de fon jugement.

„ ON dit qu'à Macaffar les femmes accouchent fouvent d'un alligator, „ ou d'un crocodile, avec un enfant. Un Marchand renommé & digne de „ foi, qui étoit venu de Macaffar à Surate, nous confirma ce prodige, & „ nous affura que de fon tems on y avoit vû plufieurs de ces monftrueufes „ productions. Il ajoutoit qu'on traitoit avec diftinction les enfans nés a- „ vec des crocodiles, & qu'on les eftimoit beaucoup; parcequ'on les „ croyoit capables de rendre de grands fervices au Pays. Il racontoit auffi „ qu'il avoit connu une de ces femmes, qui demeurant proche d'une Ri- „ vière, avoit nourri un crocodile né d'elle avec fon enfant; que cet ani- „ mal venoit recevoir chaque jour fa nourriture chez elle, & qu'après a- „ voir mangé il retournoit à la Rivière". Mandelflo déclare que ce récit lui paroît incroyable; ou s'il eft vrai, dit-il, un fait fi merveilleux ne peut arriver que par enchantement.

„ ON lui raconta que dans le Royaume de Siam, il fe trouve, parmi les „ bêtes

(*n*) Ainfi les trois quarts de l'Ouvrage publié fous fon nom ne font pas de lui. On l'a groffi encore par une très-longue Table des matières, d'une forme & d'un goût fans exemple. Faifons la connoître, par quelques traits pris au hazard: „ *Aa*, Rivière, „ où, que fait-elle? *Abobon Godonne*, quel „ Seigneur, fon revenu quel? *Acbem*, Vil- „ le, où, quelle? Ses forêts quelles; fes „ Habitans quels; leurs habits quels, fes „ maifons quelles? *Ada*, quel mot? *Adelle*, „ Village où? *Agery*, Rivière où? *Agger*, „ Village où? *Agu rafa*, qui? *Ajalle*, Ville „ où? *Ains*, Seigneurie où? *Aliaa* quoi? „ *Amboinois* (*les*) quels?" Cette Table comique fait le quart, au moins, du fecond Tome.

(*o*) Pag. 723.

(*p*) Pag. 754.

(*q*) Pag. 808.

MANDELSLO. 1639.

„ bêtes sauvages, des truyes, qui produisent sans le mélange des mâles. „ Une singularité si contraire aux loix de la Nature ne lui paroît mériter „ aucune foi. Cependant il entendit assurer la même chose par des person„ nes considérables, & principalement par un Président Anglois (r), qui „ avoit vû, dans un Vaisseau Hollandois, une truye mettre ses petits „ bas, après avoir passé plus de dix mois à bord, sans etre approchée d'au„ cun mâle.

„ LES tigres sont des animaux très-féroces & très-cruels, qui n'épargnent „ pas plus les hommes que les bêtes. Cependant on assure que ceux des „ Indes Orientales distinguent fort bien les hommes blancs d'avec les noirs, „ & qu'ils n'attaquent pas facilement un homme blanc. On fit ce récit à „ Mandelslo, qui n'eut pas peu de peine à le croire: Un Européen & un In„ dien noir s'étant couchés ensemble sous quelques broussailles, il vint un ti„ gre, qui arracha le Noir du côté de l'Européen, le déchira cruellement „ & le dévora, sans menacer le blanc d'aucun mal.

„ ON lui dit encore que le tigre ne couvre sa femelle qu'une seule fois „ dans toute sa vie; parce qu'après leur jonction, ses parties s'enflent com„ me celles d un chien, & le tiennent attaché pendant quelques jours, jus„ qu'à-ce que venant à se pourrir, il ne se détache de la tigresse que par „ la perte de ce qui fait leur différence. On lui dit aussi que les poils longs „ & roides qui croissent à la gueule des tigres, comme aux chats, sont le „ plus violent poison qu'on puisse employer pour faire mourir un homme. „ Enfin, on voulut lui persuader qu'il y a dans les Indes un Canton, où les „ cornes d'animaux, mises en terre, y prennent racine, croissent, & de„ viennent aussi fermes qu'une production du terroir; de-sorte qu'on ne „ peut les en détacher qu'avec effort. Il fut surpris de lire la même chose „ dans *Linschoten*, qui la rapporte d'un lieu pierreux de l'Isle de Goa, où „ les Bouchers jettent les cornes de bœufs & de vaches, comme des excré„ mens inutiles. Ce Voyageur se vante même d'en avoir tiré quelques„ unes hors de terre, qui avoient des racines de deux ou trois empans de „ longueur". *Arthus* & de *Bry* n'ont pas fait difficulté de le répéter sur son témoignage: mais loin d'y ajoûter foi, Mandelslo s'étoit contenté de mettre à la marge de son Journal, *Observations fabuleuses*, sans vouloir qu'elles entrassent dans sa narration.

Remarques d'Olearius, Editeur de Mandelslo.

REMARQUONS néanmoins, ajoute son Editeur, que depuis l'établissement des Européens aux Indes, il ne s'y est guères fait moins de changemens dans ce qui regarde la Nature, que dans les mœurs, les usages, & la forme des Gouvernemens. Nous y avons porté, non-seulement nos principes de religion & de politique, mais encore nos manières, nos goûts, nos

(r) C'étoit Methold, qui rapporte lui-même cette particularité dans sa propre Relation, sans cependant en avoir été temoin oculaire. „ La chose m'a été confirmée, „ dit-il, non seulement par tous ceux de ma „ Nation, mais aussi par le rapport unanime „ des Hollandois; entr'autres du Sieur *Drift*, „ qui m'a assuré que pour en faire l'expé„ rience, il avoit mis des cochons de lait „ dans son Vaisseau, & que six mois après „ ils en firent d'autres, sans qu'il s'y trou„ vât aucun mâle". *Rec. de Thevenot*, Tom. I. pag. 15 de la *Relat. de Methold*. R. d. E.

nos arts, nos méthodes de culture pour les végétaux, & d'instruction pour toutes les créatures capables de discipline. Linschoten & tous les anciens Voyageurs ne reconnoîtroient pas aujourd'hui la plûpart des lieux dont ils ont publié d'exactes descriptions; & toutes leurs histoires ne leur paroîtroient que des songes. MANDELSLO. 1636.

ENFIN le zèle d'Olearius, pour la gloire de son Ami, lui fait ajoûter qu'on est redevable, à Mandelslo, de la plûpart des figures qui se trouvent dans sa Relation. Elles ont été dessinées de sa propre main; ou sous ses yeux, par divers Peintres qu'il rencontroit dans ses courses (s).

Remarques de son Traducteur.

WICQUEFORT, à qui l'on doit cette Traduction, remarque aussi „ que „ Mandelslo s'étant fait instruire dans l'usage de l'Astrolabe (t), en avoit „ acquis assez de connoissance, pour faire les observations des longitudes „ & des latitudes qui sont répandues dans son Journal". Il ne loue pas moins ses autres lumières. Cependant, à l'occasion de quelques réflexions injurieuses, qu'il lui reproche contre les Hollandois, dont il n'avoit reçu que des bienfaits & des politesses, il finit par un trait qui n'est pas plus obligeant pour le Pays auquel Mandelslo devoit la naissance: „ A n'en „ point mentir, dit-il, il est ridicule qu'un homme, né au milieu des Vanda- „ les, & nourri parmi les Cimbres, traite d'incivils & de grossiers ceux qui „ ont ouvert depuis tant d'années, pour les Etrangers, l'Ecole de Mars & „ de Minerve, & qui sont en possession de porter les Arts & les Sciences à „ leur dernière perfection (v)".

(s) Préface d'Adam Olearius, qui est à la tête de l'Edition.

(t) Olearius dit qu'il lui en avoit appris l'usage. R. d. E.

(v) Préface de Wicquefort sur sa Traduction.

Voyage de Bernier au Royaume de Kachemire.

BERNIER. 1655.

INTRODUCTION.

UN Médecin célèbre, un Philosophe au-dessus du commun, un Observateur également attentif & judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire & de se rendre utile à l'instruction d'autrui, mérite sans doute un rang distingué dans ce Recueil. C'est à tous ces titres que les Remarques de *Bernier*, sur l'Empire Mogol, sont estimées singulièrement.

LA curiosité de voir le Monde l'avoit déja fait passer dans la Palestine & dans l'Egypte, où s'étant remis en chemin, du grand *Caire*, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente-deux heures à *Suez*, pour s'y embarquer sur une Galère qui le fit arriver le dix-septième jour à *Gedda*, Port à une demie journée de la Mecque. De-là, un petit Bâtiment l'ayant porté à *Mocka*, il se proposoit de passer à *Gonder*, Capitale de l'Ethiopie. Mais, effrayé du traitement qu'on y faisoit aux Catholiques, il s'embarqua sur un Vaisseau Indien, dans lequel il aborda heureusement au Port de *Surate*, en 1655. Le Monarque, qui occupoit alors le Trône des Mogols, étoit encore Schah-Jehan, fils de Jehan-Guir, & petit fils d'Eckbar. Bernier se rendit à la Cour d'*Agra*. Diverses avantures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagèrent d'abord au service du Grand Mogol en qualité de Médecin. Ensuite, s'étant attaché à *Danechmend-Kan*, le plus savant homme de

BERNIER. 1655.

de l'Asie, qui avoit été *Bakchis*, ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit alors un des principaux Seigneurs de l'Empire, il fut témoin des sanglantes révolutions qui arrivèrent dans cette Cour, & qui mirent *Aureng-Zeb* sur le Trône.

SON premier Tome en contient l'Histoire. Le second n'offre rien, non plus, qui appartienne au Recueil des Voyages. Mais, après avoir passé près de neuf ans à la Cour, Bernier vit naître une occasion, qu'il desiroit depuis long-tems, de visiter quelques Provinces de l'Empire, avec ses Maîtres, c'est-à-dire, à la suite de l'Empereur, & de Danechmend-Kan, dont l'estime & l'affection ne lui promettoient que de l'agrément dans cette entreprise.

CETTE Relation, seule partie de ses Mémoires qui doive porter le nom de Voyage, compose une partie du quatrième Tome. Le reste ne convient qu'à la Description générale de l'Indoustan (*a*).

Départ de la Cour Mogole pour le Royaume de Kachemire.

1663.

AURENG-ZEB consultant moins la politique, qui ne lui permettoit guères de s'éloigner, tandis qu'il retenoit Schah-Jehan, son Père, prisonnier dans la Forteresse d'Agra, que l'intérêt de sa santé & le sentiment des Médecins, prit la résolution de se rendre à *Lahor*, & de Lahor à *Kachemire*, pour éviter les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 de Décembre 1663, à l'heure que ses Astrologues avoient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à deux lieues de *Dehli*, dans une de ses Maisons de campagne, nommée *Chab-limar*, où il passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un Voyage qui devoit être d'un an & demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Double Artillerie qui suit le Grand Mogol.

IL menoit avec lui trente-cinq mille hommes de Cavalerie, qu'il tenoit toûjours près de sa personne, & dix mille hommes d'Infanterie, avec les deux Artilleries Impériales, la pesante & la legère. Celle-ci se nomme aussi l'*Artillerie de l'Etrier*, parcequ'elle est inséparable de la personne de l'Empereur; au-lieu que la grosse s'en écarte quelquefois, pour suivre les grands chemins & rouler plus facilement. La grosse est composée de soixante-dix pièces de canon, la plûpart de fonte, dont plusieurs sont si pesantes, qu'on employe vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphans, qui aident les bœufs, en poussant & tirant les roues des charettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins, dans les passages difficiles & dans les rudes montagnes. Celle de l'Etrier consiste en cinquante ou soixante petites pièces de campagne toutes de bronze, montées chacune sur une petite charette, ornée de peintures & de plusieurs petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le Canonnier, qui sert de Cocher, avec un troisième cheval que l'Aide du Canonnier mène en main pour relai. Toutes ces charettes vont toûjours courant, pour se trouver en ordre devant la tente de l'Empereur, & pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive (*b*).

UN

(*a*) L'Ouvrage contient quatre Tomes in 12; sous différens titres, les deux premiers publiés en 1670, & les deux autres en 1671, à Paris, chez Claude *Barbin*.

(*b*) Mémoires de Bernier, Tom. IV, pag. 10 & précédentes.

Un si grand appareil faisoit appréhender qu'au-lieu de faire le Voyage de Kachemire, il ne fut résolu d'aller faire le Siège de l'importante Ville de *Candahar*, qui étant frontière de la Perse, de l'Indoustan & de l'Usbeck, Capitale d'ailleurs d'un très-riche & très-beau Pays, a fait de tous tems le sujet des guerres les plus sanglantes entre les Persans & les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avoit point encore quitté Dehli, ne put différer plus long-tems son départ, sans s'exposer à demeurer trop loin après l'Armée. Il sçavoit aussi que son Nabab, Danechmend-Kan, l'attendoit avec impatience. „ Ce Seigneur, dit-il, ne pouvoit non plus se passer de philosopher, tout l'après-midi, sur les Livres de Gassendi & de Descartes, sur „ le Globe, sur la Sphère, ou sur l'Anatomie, que de donner la matinée „ entière aux grandes affaires de l'Empire, en qualité de Secrétaire d'E- „ tat pour les affaires étrangères, & de grand Maître de la Cavale- „ rie (*c*)".

Bernier. 1663.

Caractère de Danech-mend-Kam.

Bernier s'étoit fourni, pour le Voyage, de deux bons chevaux Tartares (*d*); d'un chameau de Perse, des plus grands & des plus forts, d'un Chamelier & d'un Valet d'étable; d'un Cuisinier, & d'un autre Valet que l'usage du Pays oblige de marcher devant le cheval de son Maître, avec un flaccon d'eau à la main. Il n'avoit pas oublié les ustenciles nécessaires, tels qu'une tente de médiocre grandeur & un tapis de pied; un petit lit de sangles, composé de quatre cannes, très-fortes & très-legères, avec un coussin pour la tête; deux couvertures, dont l'une, pliée en quatre, sert de matelas; un *Soufra*, ou nappe ronde de cuir, sur laquelle on mange; quelques serviettes de toile peinte; & trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle, qui s'arrangent dans un plus grand sac, comme ce grand sac se met dans un bissac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des Valets. Il avoit fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toûjours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux, avec du sucre & de l'anis; d'une poche de toile, avec son petit crochet de fer, pour faire égouter & conserver du *Days*, ou du lait caillé; & de quantité de limons, avec du sucre, pour faire de la limonade; car le days & la limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissement aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces Voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la Tartare, sans espérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais l'Auteur se consoloit par l'idée qu'on devoit marcher au Nord, & qu'on partoit après les pluyes, vraye saison pour voyager dans les Indes; sans compter que par la faveur de son Nabab, il étoit sûr d'obtenir tous les jours un pain frais, & de l'eau du Gange, dont les Seigneurs de la Cour mènent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des Marchés, qui est fort mal cuit, & à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mélée de toutes sortes d'ordures que les hommes & les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espèce de vers dans les jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation, accom-

Préparatifs de l'Auteur.

Ses provisions.

Mauvaise qualité du pain & de l'eau.

(*c*) *Ibid.* pag. 11.
(*d*) Il y étoit obligé, à cause de la paye de cent cinquante écus qu'il avoit par mois.

Bernier. 1664.

compagnée de fièvre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin du Voyage, il s'en trouve aussi qui demeurent plus d'un an dans la playe. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de-sorte qu'on les prendroit moins pour des vers que pour quelque nerf. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morçeau de bois, gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour, avec beaucoup de précautions pour éviter de les rompre (*e*).

Double Camp, qui se nomme Peiche-Kanés.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, c'est-à-dire, environ six-vingt de nos lieues, l'Empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartoit souvent du grand chemin, avec une partie de l'Armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, & pour la commodité de l'eau. Lorsque ce Prince est en marche, il a toûjours deux Camps, ou deux amas de tentes, qui se forment & se lèvent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kanés*, qui signifie *Maisons qui précédent*. Ces deux Peiche-Kanés sont à-peu-près semblables. On employe, pour en porter un, plus de soixante éléphans, de deux cens chameaux, & de cent mulets, avec un pareil nombre d'hommes. Les éléphans portent les plus pesans fardeaux, tels que les grandes tentes, & leurs piliers, qui se démontent en trois pièces. Les chameaux sont pour les moindres tentes; & les mulets, pour le bagage & les cuisines. On donne aux Portefaix tous les meubles legers & délicats, qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table Impériale, les lits peints & dorés, & les riches *Kargais*, dont on donnera bien-tôt la description.

Forme des Peiche-Kanés.

L'un de ces deux Peiche-Kanés n'est pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le Camp, que le grand Maître des Logis choisit quelque endroit convenable pour le quartier du Roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symétrie & l'ordre qui regarde toute l'Armée. Il fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de trois cens pas ordinaires de longueur. Cent Pioniers nettoyent cet espace, l'applanissent, & font des divans de terre, c'est-à-dire, des espèces d'estrades quarrées, sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le quarré général de *Kanates*, ou de paravents, de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des picquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une sur l'autre. Ces Kanates sont d'une toile forte, doublée d'Indienne, ou de toile peinte en portages, avec un grand vase de fleurs. Au milieu d'un des côtés du quarré est la porte ou entrée Royale, qui est grande & majestueuse. Les Indiennes dont elle est composée, & celles qui forment le dehors de cette face du quarré, sont plus belles & plus riches que les autres.

Première tente.

La première & la plus grande des tentes, qu'on dresse dans cette enceinte, se nomme *Am-Kas*. C'est le lieu où l'Empereur & tous les Grands de l'Armée s'assemblent vers neuf heures du matin, du moins lorsqu'on fait quelque séjour dans un Camp, ou en Campagne même; car c'est un usage dont

(*e*) *Ibid.* pag. 18 & précédentes.

dont les Empereurs Mogols se dispensent rarement, de se trouver à l'assemblée deux fois le jour comme dans leur Ville Capitale, pour règler les affaires de l'Etat, & pour administrer la Justice.

Seconde tente.

La seconde tente, qui n'est guères moins grande que la première, mais qui est un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *Gosel-Kané* (*f*), c'est-à-dire, lieu pour se laver. C'est-là que tous les Seigneurs s'assemblent le soir, & viennent saluer l'Empereur comme dans la Capitale. Cette assemblée du soir leur est très incommode; mais rien n'est si magnifique, pour les Spectateurs, que de voir, dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une Armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les Omrahs au quartier Impérial, ou qui les ramènent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire, comme les nôtres; mais ils durent très-longtems. C'est un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le *Masalchi*, ou le Porte-flambeau, arrose d'huile de tems en tems. Il tient à la main, pour cet usage, un flaccon d'airain, ou de fer blanc, dont le col est fort long & fort étroit.

Troisième tente.

La troisième tente, plus petite que les deux premières, & plus avancée encore dans l'enclos, se nomme *Kalvet-Kané*, c'est-à-dire, lieu de retraite, ou salle du Conseil privé, parcequ'on n'y admet que les principaux Officiers de l'Empire, & qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulieres de l'Empereur, entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, & doublées d'Indiennes au pinceau, c'est-à-dire, de ces belles Indiennes de Masulipatan, qui représentent toutes sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soye. Ensuite on trouve les tentes des *Begums*, ou des Princesses, & des autres Dames du Serrail, entourées aussi de riches Kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

Tentes Impériales.

Leurs ornemens.

L'Am-Kas, & les cinq ou six principales tentes, sont fort élevées; autant pour être vûes de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vûe; mais le dedans est doublé des plus belles Indiennes, ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soye, d'or & d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soûtiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont, par-dessous, des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands carreaux de brocard d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on élève un théâtre fort riche, où l'Empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. Chaque tente Impériale offre son dais. On y voit aussi des Karguais dressés; c'est-à-dire, des cabinets dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits quarrés de nos para-

Ce que c'est que les Karguais.

(*f*) C'est ce que Rhoe nomme *Gouzalkan*. Chaque Nation rapporte ainsi les noms étrangers à sa prononciation.

BERNIER. 1664.

ravents, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & qui seroient proprement attachés l'un à l'autre avec un lacet de soye qui règneroit à l'entour; de-sorte néanmoins que les extrêmités des côtés de celui d'enhaut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espèce de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des Karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort legers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soye, & doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard (*g*).

Dehors de l'enceinte Impériale.

HORS du grand quarré, s'offrent premièrement des deux côtés de la grande entrée ou de la porte Royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés, & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pièces de campagne qui composent l'Artillerie de l'Etrier, & qui tirent toutes pour saluer l'Empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au-devant de la porte même, on laisse toûjours un espace vuide, au fond duquel les tymbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente qu'on appelle *Nagar-Kané*. A peu de distance, on en voit une autre, qui se nomme *Tchauky-Kané*, où les Omrahs font la garde à leur tour, une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plûpart font dresser, dans le même lieu, quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Tentes des Officiers.

AUTOUR des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des Officiers, dans un ordre qui est toûjours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différens usages. L'une est pour les armes de l'Empereur; une autre, pour les plus riches harnois des chevaux; une autre, pour les vestes de brocard, dont l'Empereur fait ses présens, &c. On en distingue quatre, proches l'une de l'autre, dont la première est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange & pour le salpêtre qui sert à la rafraîchir, & la quatrième pour le bétel. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines & leurs dépendances. D'un autre côté, sont celles des Eunuques & d'un grand nombre d'Officiers; après lesquelles, on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphans d'importance, avec toutes celles qui sont comprises sous le nom de la Venerie: car on porte toûjours, pour la chasse, une multitude d'oiseaux de proye, de chiens, de léopards pour prendre des gazelles, de *Nilgaus*, espèce de bœufs gris que Bernier regarde comme une sorte d'élans. On mène par ostentation, des lions, des rhinoceros, de grands bufles de Bengale, qui combattent le lion, & des gazelles apprivoisées, qu'on fait battre devant l'Empereur. Tous ces animaux ont leurs Gouverneurs & leurs retraites. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toûjours au centre de l'Armée, doit former un des plus beaux spectacles du Monde.

Attirail d'ostentation.

Camp général.

AUSSI-TÔT que le grand Maréchal des Logis a choisi le quartier de l'Empe-

(*g*) *Ibid.* pag. 39 & précédentes.

pereur, & qu'il a fait dreſſer l'Am-Kas, c'eſt-à-dire, la plus haute de toutes les tentes, ſur laquelle il ſe règle pour la diſpoſition du reſte de l'Armée, il marque les Bazars Impériaux, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverſe toute l'Armée, & toûjours auſſi droit qu'il eſt poſſible vers le Camp du lendemain. Tous les autres Bazars, qui ne ſont, ni ſi longs, ni ſi larges, traverſent ordinairement le premier, les uns en-deçà, les autres au-delà du quartier de l'Empereur; & tous ces Bazars ſont marqués par de très-hautes cannes, qui ſe plantent en terre, de trois en trois cens pas, avec des étendarts rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendroit, au ſommet de ces cannes, pour autant de vieilles perruques. Le grand Maréchal règle enſuite la place des Omrahs, qui gardent toûjours le même ordre, à peu de diſtance, autour du quartier Impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de reſſemblance avec celui de l'Empereur; c'eſt-à-dire, qu'ils ont ordinairement deux Peiche-Kanés, avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes. Cet eſpace eſt environné des tentes de leurs Officiers & de leur Cavalerie; avec un Bazar particulier, qui compoſe une rue de petites tentes, pour le Peuple qui ſuit l'Armée, & qui entretient leur Camp de fourage, de grains, de riz, de beurre, & d'autres néceſſités. Ces petits Bazars épargnent, aux Officiers, l'embarras de recourir continuellement aux Bazars Impériaux, où tout ſe trouve avec la même abondance que dans la Ville Capitale. Chaque petit Bazar eſt marqué, comme les grands, par deux hautes cannes, plantées aux deux bouts, dont les étendarts ſervent à la diſtinction des quartiers. Les grands Omrahs ſe font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'expoſer à l'humiliation de les voir renverſer par l'ordre de l'Empereur. Il faut, par la même raiſon, que les dehors n'en ſoyent pas entièrement rouges, & qu'elles ſoyent tournées vers l'Am-Kas ou le quartier Impérial.

Bernier. 1664.

Bazars Impériaux.

Quartiers des Omrahs.

Bazars particuliers.

Le reſte de l'eſpace, qui ſe trouve entre le quartier de l'Empereur, ceux des Omrahs & les Bazars, eſt occupé par les Manſebdars, ou les petits Omrahs; par une multitude de Marchands, qui ſuivent l'Armée; par les gens d'affaires & de Juſtice; enfin par tous les Officiers, ſupérieurs ou ſubalternes, qui appartiennent à l'Artillerie. Quoique cette deſcription donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conſéquent une vaſte étendue de Pays, Bernier ſe figure qu'un Camp formé à l'aiſe, c'eſt-à-dire, dans quelque belle campagne, où ſuivant le plan ordinaire, ſa forme ſeroit à-peu-près ronde, comme il le vit pluſieurs fois dans cette route, n'auroit pas plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouveroit-il divers endroits vuides. Mais il faut obſerver que la groſſe Artillerie, qui occupe un grand eſpace, précéde ſouvent d'un jour ou deux (*b*).

Eſpace que renferme un Camp.

Quoique les étendarts de chaque quartier, qui ſe voyent de fort loin & qu'on diſtingue facilement, ſervent de guides à ceux pour qui cet ordre eſt familier, l'Auteur fait une peinture ſingulière de la confuſion qui règne dans

Peinture de ſes embarras.

(*b*) Pag. 53 & précédentes.

BERNIER. 1664.

dans le Camp. „ Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne
„ se trouve quelquefois très-embarrassé, même en plein jour, mais sur-
„ tout le matin, lorsque tout le monde arrive, & que chacun cherche à se
„ placer. Il s'élève souvent une si grande poussière, qu'on ne peut décou-
„ vrir le quartier de l'Empereur, les étendarts des Bazars, & les tentes
„ des Omrahs, sur lesquelles on est accoutumé à se régler. On se trouve
„ pris entre les tentes qu'on dresse, ou entre les cordes que les moindres
„ Omrahs, qui n'ont pas de Peiche-Kané, & les Mansebdars tendent pour
„ marquer leurs logemens, & pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin
„ près d'eux, ou que des inconnus ne viennent se placer proche de leurs
„ tentes, dans lesquelles ils ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche
„ un passage, on le trouve fermé de ces cordes tendues, qu'un tas de Va-
„ lets armés de gros bâtons refusent d'abaisser. Si l'on veut retourner sur
„ ses pas, le chemin par lequel on est venu est déja bouché. C'est-là qu'il
„ faut crier, faire entendre ses prières ou ses injures, feindre de vouloir
„ donner des coups & s'en bien garder, laisser aux Valets le soin de que-
„ reller ensemble & prendre celui de les accorder; enfin se donner toutes
„ les peines imaginables pour se tirer d'embarras & pour faire passer ses cha-
„ meaux. Mais la plus insurmontable de toutes les difficultés est pour al-
„ ler le soir dans quelque endroit un peu éloigné, parceque les puantes fu-
„ mées du bois verd & de la fiente des animaux, dont le Peuple se sert
„ pour la cuisine, forment un brouillard si épais qu'on ne distingue rien. Je
„ m'y suis trouvé pris trois ou quatre fois, jusqu'à ne sçavoir que devenir.
„ En vain demandois-je le chemin. Je ne pouvois le continuer dix pas de
„ suite, & je ne faisois que tourner. Une fois particulièrement, je me
„ vis contraint d'attendre que la Lune fût levée pour m'éclairer. Une au-
„ tre fois je fus obligé de gagner l'*Aguacy-dié*, de me coucher au pied, &
„ d'y passer la nuit, mon cheval & mon Valet près de moi. L'Aguacy-
„ dié (*i*) est un grand mât fort menu, qu'on plante vers le quartier de
„ l'Empereur, proche de la tente Nagar-Kané où sont les Musiciens, &
„ sur lequel on élève le soir une lanterne, qui demeure allumée toute la
„ nuit: invention fort commode, parcequ'on la voit de loin, & que se
„ rendant au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut reprendre de-là les
„ Bazars & demander le chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit, sans
„ y appréhender les Voleurs (*k*) ".

Précautions contre les Voleurs.

POUR arrêter les vols, chaque Omrah doit faire garder son Camp particulier, pendant toute la nuit, par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *Kabar-dar*, c'est-à-dire, qu'on prenne garde à soi. D'ailleurs, on pose autour de l'Armée, de cinq en cinq cens pas, des gardes régulières, qui entretiennent du feu, & qui font entendre le même cri. Le Kutual, dont l'office est celui de nos grands Prévôts, envoye pendant toute la nuit, dans l'intérieur du Camp, des Troupes dont il est le Chef, qui parcourent les Bazars en criant & sonnant de la trompette: ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toûjours quelque desordre.

L'Em-

(*i*) Ces deux mots signifient *Lumière du Ciel*, parceque la lanterne paroît de loin comme une étoile.

(*k*) Pag. 58 & précédentes.

L'EMPEREUR Aureng-Zeb se faisoit porter, dans sa marche, sur les épaules de huit hommes, dans un *Tact-ravan*, qui est une espèce de Trône où il étoit assis. Cette voiture, que Bernier appelle un Trône de campagne, est un magnifique tabernacle peint & doré, qui se ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étoient couvertes d'écarlate, avec de grandes franges d'or & de soye; & chaque branche étoit soutenue par deux Porteurs richement vétus, que d'autres suivoient pour les relayer. Aureng-Zeb montoit quelquefois à cheval, sur-tout lorsque le jour étoit favorable pour la chasse. Il montoit quelquefois aussi sur un éléphant, en *Mickdember* ou en *Hauze*. C'est la monture la plus superbe & la plus éclatante; car l'éléphant impérial est toûjours couvert d'un magnifique harnois. Le Mickdember est une petite tour de bois quarrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le Hauze est un siège ovale, avec un dais à piliers (*l*). Dans ces diverses marches, l'Empereur étoit toûjours accompagné d'un grand nombre de Rajas & d'Omrahs, qui le suivoient immédiatement à cheval, mais en gros & sans beaucoup d'ordre. Cette manière de faire leur cour parut fort genante à Bernier, particulièrement les jours de chasse, où ils étoient exposés, comme de simples Soldats, aux incommodités du Soleil & de la poussière. Ceux qui pouvoient se dispenser de suivre l'Empereur étoient fort à leur aise, dans des Palekis bien fermés, où ils pouvoient dormir comme dans un lit. Ils arrivoient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendoient avec toutes sortes de commodités.

Comment le Grand Mogol se faisoit porter.

Le Mickdember & le Hauze.

Cortège Impérial.

AUTOUR des Omrahs du cortège, & meme entr'eux, on voyoit toûjours quantité de Cavaliers bien montés, qui portoient une espèce de massue, ou de masse d'armes d'argent. On en voyoit aussi sur les aîles, qui précédoient la personne de l'Empereur, avec plusieurs Valets de pied. Ces Cavaliers, qui se nomment *Gourze-berdars*, sont des gens choisis, pour la taille & la bonne mine, dont l'office est de porter les ordres, & de faire écarter le Peuple. Après les Rajas, on voyoit marcher, avec un mélange de timbales & de trompettes, ce qu'on nomme le *Cours*. C'est un grand nombre de figures d'argent, qui représentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons, & d'autres objets mystérieux qu'on porte sur le bout de certains grands bâtons d'argent. Le Cours étoit suivi d'un gros de Mansebdars, ou de petits Omrahs, beaucoup plus nombreux que celui des Omrahs (*m*). [L'Empereur entre dans le Camp tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & l'usage veut que tous les Omrahs près desquels il passe, aillent à sa rencontre & lui fassent quelques présens proportionnés à leur état ou à leur paye.]

LES Princesses & les principales Dames du Serrail se faisoient porter aussi dans différentes sortes de voitures; les unes, comme l'Empereur, sur les épaules de plusieurs hommes, dans un *Tchau-doule*, qui est une espèce de Tact-ravan peint & doré, couvert d'un magnifique rets de soye de diverses couleurs, enrichi de broderie, de franges, & de grosses houpes pendantes; les autres, dans des Palekis de la meme richesse; quelques-unes dans de grandes & larges litières, portées par deux puissans chameaux, ou par deux

Marche des Princesses & des autres Dames.

(*l*) Pag. 61.

(*m*) Ibid. pag. 65.

BERNIER. 1664. deux petits éléphans, au-lieu de mules. Bernier vit marcher ainsi *Rauchenara Begum*. Il remarqua, un jour, sur le devant de sa litière, qui étoit ouvert, une petite Esclave bien vétue, qui éloignoit d'elle les mouches & la poussière, avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. D'autres se font porter sur le dos des éléphans, richement équipés, avec des couvertures en broderie & de grosses sonnettes d'argent. Elles y sont comme élevées en l'air, assises quatre à quatre dans des Mickdembers à treillis, qui sont toûjours couverts d'un rets de soye, & qui n'ont pas moins d'éclat que les Tchau-doules & les Tact-ravans.

BERNIER parle, avec admiration, de cette pompeuse marche du Serrail. Dans ce Voyage, il prit quelquefois plaisir à voir Rauchenara Begum marcher la première, montée sur un grand éléphant du Pegu, dans un Mickdember éclatant d'or & d'azur, suivie de cinq ou six autres éléphans, avec des Mickdembers presqu'aussi riches que le sien, pleins des principales femmes de sa Maison; quelques Eunuques, superbement vétus, & montés sur des chevaux de grand prix, marchant à ses côtés la canne à la main; une troupe de Servantes Tartares & Kachemiriennes autour d'elle, parées bisarrement & montées sur de belles hacquenées; enfin plusieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de Valets de pied, qui portoient de grands bâtons pour écarter les Curieux. Après la Princesse Rauchenara, on voyoit paroître une des principales Dames de la Cour, dans un équipage proportionné à son rang. Celle-ci étoit suivie de plusieurs autres, jusqu'à quinze ou seize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, suivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphans, dont le nombre étoit quelquefois de soixante, qui marchoient à pas comptés, avec tout ce cortège & ces pompeux ornemens, avoit quelque chose de si noble & de si relevé, que si Bernier n'eût appellé sa philosophie au secours; il seroit tombé, dit-il, „ dans l'extravagante opinion „ de la plûpart des Poëtes Indiens, qui veulent que tous ces éléphans portent autant de Déesses cachées (*n*). Il ajoûte qu'effectivement elles sont „ presqu'inaccessibles aux yeux des hommes, & que le plus grand malheur „ d'un Cavalier, quel qu'il puisse être, seroit de se trouver trop près d'el„ les". Cette insolente canaille d'Eunuques & de Valets ne cherche que l'occasion, & quelque prétexte, pour exercer leurs cannes. „ Je me sou„ viens, ajoûte Bernier, d'y avoir été malheureusement surpris; & je n'au„ rois pas évité les plus mauvais traitemens, si je ne m'étois déterminé à „ m'ouvrir un passage, l'épée à la main, plutôt que de me laisser estro„ pier par ces Misérables, comme ils commençoient à s'y disposer. Mon „ cheval, qui étoit excellent, me tira de la presse, & je le poussai ensuite „ au travers d'un torrent, que je passai avec le même bonheur. Aussi les „ Mogols disent-ils, comme en proverbe, qu'il faut se garder sur-tout de „ trois choses; la première, de s'engager entre les troupes des chevaux d'é„ lite, qu'on mène en main, parceque les coups de pied n'y manquent pas; „ la seconde, de se trouver dans les lieux où l'Empereur s'exerce à la chas„ se; & la troisième, d'approcher trop des femmes du Serrail (*o*)".

A

(*n*) *Ibid.* pag. 71 & précédentes.

(*o*) Pag. 72 & précédentes.



J. v. Schley direx.

RAUCHENARA BEGUM.



J. V. Schley direx.

BEGUM SAHEB.

Bernier. 1664.

Chasses que l'Auteur vit faire en chemin.

A l'égard des chasses du Grand Mogol, l'Auteur avoit eu peine à s'imaginer, comme il l'avoit souvent entendu, que ce Monarque prit cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit, dans sa route, qu'il en auroit pû mener deux cens mille. Aux environs d'Agra & de Dehli, le long du Fleuve de Gemené jusqu'aux montagnes, & des deux côtés du chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes, de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux ont des Gardes, qui ne permettent la chasse à personne, excepté celle des lièvres & des cailles, que les Indiens sçavent prendre aux filets. Il s'y trouve, par conséquent, une très-grande abondance de toutes sortes de gibier. Le grand Maître des chasses, qui suit toûjours l'Empereur, est averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de Gardes, dans une étendue de quatre ou cinq lieues de Pays; & l'Empereur entre dans ces enceintes, avec le nombre de Chasseurs qu'il veut avoir à sa suite, tandis que l'Armée passe tranquillement, sans prendre aucune part à ses plaisirs (p).

Chasse des gazelles avec le léopard.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse, qui est celle des gazelles, avec des léopards apprivoisés. Il se trouve, dans les Indes, quantité de ces animaux, qui ressemblent beaucoup à nos fans. Ils vont ordinairement par troupes, séparées les unes des autres; & chaque troupe, qui n'est jamais de plus de cinq ou six, est suivie d'un mâle seul, qu'on distingue à sa couleur. Lorsqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire appercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné sur une petite charrette. Cet animal rusé ne se livre pas d'abord à l'ardeur de les poursuivre. Il tourne, il se cache, il se courbe, pour en approcher, & pour les surprendre. Comme sa légéreté est incroyable à sauter, il s'élance dessus, lorsqu'il est à portée, il les étrangle, & se rassasie de leur sang. S'il manque son coup, ce qui arrive assez souvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chasse; & Bernier croit qu'il prendroit une peine inutile, parceque les gazelles courent plus vîte & plus longtems que lui. Le Maître, ou le Gouverneur, s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; & saisissant un moment pour lui jetter ce que l'Auteur nomme des lunettes, qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne & le remet sur sa charrette.

Chasse des Nil-gaux & des grues.

La chasse des Nil-gaux parut moins curieuse à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets, qu'on resserre peu à peu, & lorsqu'ils sont réduits dans une petite enceinte, l'Empereur & les Omrahs entrent avec les Chasseurs, & les tuent sans peine & sans danger, à coups de fléches, de démi-picques, de sabres & de mousquetons; & quelquefois en si grand nombre, que l'Empereur en distribue des quartiers à tous les Omrahs. La chasse des grues a quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces, pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proye. Elles en tuent quelquefois: mais, comme elles manquent d'adresse pour se tourner, plusieurs bons oiseaux en triomphent à la fin.

De

(p) Pag. 76.

BERNIER. 1664.

Chasse du lion.

De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse & la plus noble. Elle est réservée à l'Empereur, & aux Princees de son sang. Lorsque ce Monarque est en campagne, si les Gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans quelque lieu voisin, un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proye, il va boire, & revient dormir dans son gîte ordinaire, jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne, attaché comme le jour précédent, On l'apaste ainsi pendant plusieurs jours. Enfin, lorsque Sa Majesté s'approche, on attache au même endroit, un âne, à qui l'on a fait avaller quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les Gardes, avec tous les Paysans des Villages voisins, tendent de vastes filets, qu'ils resserrent par degrés. L'Empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand Maître des chasses, de quelques Omrahs montés aussi sur des éléphans, d'un grand nombre de Gourze-berdars à cheval, & de plusieurs Gardes des chasses armés de demi-picques, s'approche du dehors des filets, & tire le lion. Ce fier animal, qui se sent blessé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arretent; & l'Empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un, dans la dernière chasse, qui sauta par-dessus les filets, & qui se jetta vers un Cavalier, dont il tua le cheval. Les Chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets (q).

Troubles à l'occasion de cette chasse.

Cette chasse jetta toute l'Armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dégager des torrens qui descendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes où les chameaux ne paroissoient presque point. „ Heureux, dit-il, ceux qui avoient fait „ quelques provisions, car tout étoit en desordre. Les Bazars n'avoient pû „ s'établir. Les Villages étoient éloignés. Une raison singulière arrêtoit „ l'Armée: c'étoit la crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'Em- „ pereur. Comme c'est un heureux augure qu'il tue un lion, c'en est un „ très-mauvais qu'il le manque. On croiroit l'Etat en danger. Aussi le „ succès de cette chasse est-il accompagné de plusieurs grandes cérémo- „ nies. On apporte le lion mort, devant l'Empereur, dans l'assemblée „ générale des Omrahs. On l'examine. On le mesure. On écrit, dans „ les Archives de l'Empire, que tel jour, tel Empereur tua un lion de tel- „ le grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la mesure de ses dents & de „ ses griffes, ni les moindres circonstances d'un si grand événement". A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, l'Auteur ajoûte qu'ayant consulté là-dessus un des premiers Chasseurs, il apprit de lui que c'étoit une fable populaire, & qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour s'endormir (r).

La mort d'un lion s'écrit dans les Archives.

Embarras au passage des Rivières.

Outre l'embarras des chasses, la marche étoit quelquefois retardée par le passage des grandes Rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On étoit obligé de faire deux ponts de Bâteaux, éloignés de deux ou trois cens pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mêlange de terre & de paille, qui empêche les animaux de

(q) Pag. 85 & précédentes.

(r) Pag. 87.

de gliffer. Le péril n'eft qu'à l'entrée & à la fortie, parce qu'outre la preffe & la confufion, il s'y fait fouvent des foffes où les chevaux & les bœufs tombent les uns fur les autres, avec un defordre incroyable. L'Empereur ne campa alors qu'à une demie lieue du pont, & s'arrêta un jour ou deux, pour laiffer à l'Armée le tems de paffer plus à l'aife (s). Il n'étoit pas aifé de juger de combien d'hommes elle étoit compofée. Bernier croit, en général, que foit gens de guerre ou de la fuite, il n'y avoit pas moins de cent mille Cavaliers; qu'il y avoit plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans; près de cinquante mille chameaux; & prefqu'autant de bœufs & de bidets, qui fervent à porter les provifions des Bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont confervé l'ufage Tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de fervice, dans un Pays où rien ne fe fait qu'à force de Valets, & où l'Auteur même, qui ne tenoit rang que de Cavalier à deux chevaux, avoit trois Domeftiques à fes gages, on fera porté à croire que l'Armée ne contenoit pas moins de trois à quatre cens mille perfonnes. Il faudroit les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir affuré que le nombre étoit *prodigieux & prefqu'incroyable*, il ajoûte, pour diminuer l'étonnement, que c'étoit la Ville de Dehli entière, parceque tous les Habitans de cette Capitale, ne vivant que de la Cour & de l'Armée, feroient expofés à mourir de faim, s'ils ne fuivoient pas l'Empereur, fur-tout dans fes longs Voyages (t).

BERNIER. 1664.

Dénombrement de l'Armée & de la fuite.

Si l'on demande comment une Armée fi nombreufe peut fubfifter, Bernier répond que les Indiens font fort fobres, & que de cette multitude de Cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtième partie, qui mange de la viande pendant la marche. Le Kichery, qui eft un mêlange de riz & de légumes, fur lefquels on verfe du beurre roux après les avoir fait cuire, eft la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on fçait que les chameaux réfiftent au travail, à la faim, à la foif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Auffi-tôt qu'une Armée arrive, on les mène brouter dans les champs, où ils fe nourriffent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les memes Marchands, qui entretiennent les Bazars à Dehly, font obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus baffe partie du Peuple rode fans ceffe dans les Villages voifins du Camp, pour acheter du fourage, fur lequel il trouve quelque chofe à gagner. Les plus pauvres rapent, avec une efpèce de truelle, les campagnes entières, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent foigneufement, & qu'ils vendent quelquefois affez cher (v).

Comment elle fubfifte.

Bernier s'excufe de n'avoir pas marqué les Villes & les Bourgades, qui font entre Dehli & Lahor. Il n'en vit prefque point. Il marchoit prefque toûjours au travers des champs, & pendant la nuit. Comme fon logement n'étoit pas au milieu de l'Armée, où le grand chemin paffe fouvent, mais fort avant dans l'aîle droite, il fuivoit la vûe des étoiles pour s'y rendre; au hazard de fe trouver quelquefois très-embarraffé, & de faire cinq ou fix lieues, quoique la diftance d'un Camp à l'autre ne foit ordinaire-

(s) Pag. 88. (t) Pag. 91. (v) Pag. 94.

BERNIER. 1664. rement que de trois ou quatre. Mais l'arrivée du jour finissoit son embarras (x).

Observations de l'Auteur à Lahor.

En arrivant à Lahor, il apprit que le Pays dont cette Ville est la Capitale, se nomme *Penje-ab*, c'est-à-dire, *Pays des cinq eaux*, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq Rivières considérables, qui descendant des grandes montagnes dont le Royaume de Kachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, & se jetter avec lui dans l'Ocean vers l'entrée du Golfe Persique. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne *Bucephale*, bâtie, par Alexandre le Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. Les Mogols connoissent ce Conquérant, sous le nom de *Sekander Filifous*, qui signifie Alexandre fils de Philippe, mais ils ignorent le nom de son cheval. La Ville est bâtie sur une des cinq Rivières, qui n'est pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on auroit besoin d'une levée, parceque dans ses débordemens elle change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'étoit retirée d'un grand quart de lieue. Les maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra; mais, dans l'absence de la Cour, qui n'avoit pas fait ce Voyage depuis plus de vingt ans, la plûpart étoient tombées en ruines. Il ne restoit que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avoient plus d'une grande lieue de longueur, & dans lesquelles on voyoit aussi quantité d'édifices renversés. Le Palais Impérial n'étoit plus sur le bord de la Rivière, parcequ'elle s'étoit retirée: mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli (y).

Route de Lahor à Bember.

L'Empereur s'y arrêta plus de deux mois, pour attendre la fonte des nèges, qui bouchoient le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se fournir d'une petite tente Kachemirienne. La sienne étoit grande & pesante; & les chameaux ne pouvant passer les montagnes, il auroit été obligé de la faire porter par des Crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépense. Il se flattoit qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-mandel, il seroit capable de braver celles du reste de la Terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bien-tôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche, qu'on compte de Lahor à *Bember*, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée des montagnes de Kachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au Nord de la route, arrêtent les vents frais, réflechissent les rayons du Soleil sur les Voyageurs, & laissent dans la Campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écrioit, dès le quatrième jour de marche; „ Que me sert de philosopher, & de „ chercher des raisons de ce qui me tuera peut-être demain (z) ".

Son excessive chaleur, & souffrances de Bernier.

Le cinquième jour, il passa un des grands Fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les Omrahs en font charger leurs chameaux, au-lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le Soleil étoit insupportable, dès

(x) Pag. 95. (y) Pag. 190 & précédentes. (z) Pag. 104.

dès le premier moment de son lever. On n'appercevoit point un nuage. On ne sentoit point un souffle de vent. Les chevaux, qui n'avoient pas vû d'herbe verte, depuis Lahor, pouvoient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, séche & dure, manquoient de force & d'haleine. On en trouvoit de morts en chemin. Le visage de l'Auteur, ses mains, & ses pieds étoient pelés. Tout son corps étoit couvert de petites pustules rouges, qui le picquoient comme des aiguilles. Il doutoit, le dixième jour de la marche, s'il seroit vivant le soir. Toute son espérance étoit dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayoit dans l'eau avec un peu de sucre; & quatre ou cinq limons, qui lui restoient pour faire de la limonade (*a*).

Bernier. 1664.

Ville de Bember, à l'entrée des montagnes.

Il arriva néanmoins, la nuit du douzième jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est située. Le Camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'étoit une vraye fournaise: mais une pluye d'orage, qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'Empereur, n'ayant pû prévoir ce soulagement, étoit parti, pendant la nuit, avec une partie des Dames & de ses principaux Officiers. Dans la crainte d'affamer le petit Royaume de Kachemire, il n'avoit voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara Begum, avec aussi peu d'Omrahs & de Milice qu'il étoit possible. Les Omrahs, qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs Cavaliers. Le nombre des éléphans fut borné. Ces animaux, quoiqu'extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent, comme à tâtons, dans les passages dangereux, & s'assurent toûjours d'un pied, avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules: mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours auroit été le plus nécessaire. Leurs jambes, longues & roides, ne peuvent se soûtenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de Portefaix, que les Gouverneurs & les Rajas d'alentour avoient pris soin de rassembler; & l'Ordonnance Impériale leur assignoit à chacun dix écus, pour cent livres pesant. On en comptoit plus de trente mille; quoiqu'il y eût déja plus d'un mois que l'Empereur & les Omrahs s'étoient fait précéder par une partie du bagage & des Marchands. Les Seigneurs, nommés pour le Voyage, avoient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la Cour, avec l'Artillerie & la plus grande partie des Troupes, devoit passer trois ou quatre mois comme en garde, dans le Camp de Bember, jusqu'au retour du Monarque, qui se proposoit d'attendre la fin des chaleurs (*b*).

Précautions de l'Empereur pour les passer.

Passage de Bernier.

Le rang de Danechmend-Kan étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il nomme l'affreuse muraille du Monde (*c*), c'est-à-dire, une haute montagne, noire & pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais & plus tempéré. Mais

(*a*) Pag. 113.
(*b*) Pag. 122 & précédentes.
(*c*) Parcequ'il regarde Kachemire comme un Paradis terrestre.

BERNIER. 1664.

Admirable changement d'un Pays à l'autre.

Mais rien ne le surprit tant, dans ces montagnes, que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbrisseaux, à l'exception néanmoins de l'hissope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il se crut dans certaines montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de sapins, de chenes verds, d'ormeaux, de platanes; & son admiration étoit d'autant plus vive, qu'en sortant des Campagnes brûlantes de l'Indoustan, il n'avoit rien apperçu qui l'eût préparé à cette metamorphose (*d*).

Plantes Européennes.

Il admira particulièrement, à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offroit que des plantes, sur ses deux faces; avec cette différence, qu'au Midi, vers les Indes, c'étoit un mélange de plantes Indiennes & Européennes; au-lieu que du côté du Nord, il n'en découvrit que d'Européennes, comme si la première face eût également participé de la température des deux climats, & que celle du Nord eût été toute Européenne. A l'égard des arbres, il observa continuellement une suite naturelle de générations & de corruptions. Dans des précipices, où jamais homme n'étoit descendu, il en voyoit des centaines, qui tomboient, ou qui étoient déja tombés les uns sur les autres, morts, à demi pourris de vieillesse; & d'autres, jeunes & frais, qui renaissoient de leurs pieds. Il en voyoit même quelques-uns de brûlés; soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leurs chocs mutuels, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, suivant l'opinion des Habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessoit pas d'attacher ses yeux sur les cascades naturelles, qu'il découvroit entre les rochers. Il en vit une, à laquelle il n'y a rien, dit-il, de comparable au Monde. On apperçoit de loin, du panchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre & couvert d'arbres, & qui se précipite tout d'un coup avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher, droit, escarpé, & d'une hauteur prodigieuse. Assez près, sur un autre rocher que l'Empereur Jehan-Guir avoit fait applanir exprès, on voyoit un grand théâtre, tout dressé, où la Cour pouvoit s'arrêter en passant, pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la Nature (*e*)

Générations & corruptions.

Cascades naturelles.

Chûte de quinze éléphans dans un précipice.

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'Empereur monta le *Pire-penjale*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir, dans l'éloignement, le Pays de Kachemire, un des éléphans, qui portoient les femmes dans des Mickdembers & des Embarys, fut saisi de peur & se mit à reculer sur celui qui le suivoit. Le second recula sur l'autre; & successivement toute la file, qui étoit de quinze. Comme il leur étoit impossible de tourner, dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'étoit pas heureusement des plus profonds & des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui suivoit à deux journées de distance, les vit en passant, & crut en remarquer plusieurs qui remuoient encore leur trompe. Ce desastre jeta

(*d*) Pag. 154. (*e*) Pag. 158 & précédentes.

ta beaucoup de desordre dans toute l'Armée, qui marchoit en file, sur des côtes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour & toute la nuit, pour se donner le tems de retirer les femmes & tous les débris de leur chûte. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvoit, parcequ'il étoit également impossible d'avancer & de reculer. D'ailleurs, personne n'avoit près de soi ses Porte-faix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, & d'y former un petit espace commode, pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses Valets, qui eut la fidélité de le suivre, avoit un peu de pain qu'ils partagèrent ensemble. En remuant quelques pierres, dans ce lieu, ils trouvèrent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main & pressa sans en être picqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui étoit de ses amis, & qui se vantoit d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran (*f*).

BERNIER. 1664.

Scorpion que l'Auteur presse sans en être picqué.

En traversant la montagne de Pire-penjale, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeller ses idées philosophiques. Premièrement, en moins d'une heure, il éprouva l'hyver & l'été. Après avoir sué à grosses gouttes, pour monter par des chemins où tout le monde étoit forcé de marcher à pied, & sous un Soleil brûlant, il trouva, au sommet de la montagne, des neiges glacées, au travers desquelles on avoit ouvert un chemin. Il tomboit un verglas fort épais, & le vent étoit si froid, que la plûpart des Indiens, qui n'avoient jamais vû de glace ni de neige, couroient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cens pas, deux vents absolument opposés; l'un du Nord, qui lui frappoit le visage en montant, sur tout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre, du Midi, qui lui donnoit à dos en descendant, comme si, des exhalaisons de cette montagne, il s'étoit formé un vent, qui acqueroit des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

Prompt passage de l'été à l'hyver.

Vents qui se trouvent tout d'un coup opposés.

La troisième rencontre de l'Auteur fut celle d'un vieil Hermite, qui vivoit sur le sommet de la montagne depuis le tems de Jehan-Guir. On ignoroit sa Religion, quoiqu'on lui attribuât des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré, & d'exciter de la pluye, de la neige & des orages. Sa figure avoit quelque chose de sauvage. Sa barbe étoit longue, blanche & mal peignée. Il demanda fièrement l'aumône: mais il laissoit prendre de l'eau dans des vases de terre, qu'il avoit rangés autour de lui. Il faisoit signe de la main qu'on passât vîte, & sans s'arrêter. Il grondoit contre ceux qui faisoient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causoit tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut, que le bruit excitoit de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aureng-Zeb avoit été fort sage de suivre son conseil; que Scha-Jehan en avoit toûjours usé de

Hermite de la montagne.

(*f*) Pag. 152. Bernier ajoûte que le jeune Mogol refusa de lui enseigner ce passage de l'Alcoran, sous prétexte que la puissance du charme passeroit à lui en le quittant, comme il en avoit fait l'expérience avec celui qui le lui avoit appris. R. d. E.

BERNIER. 1664.

de même; & que Jehan-Guir, pour s'être une fois mocqué de ses avis & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des timbales, avoit failli de périr avec son Armée (g).

Description du Pays de Kachemire.

ON lit, dans l'Histoire des anciens Rois de Kachemire (h), que tout ce Pays n'étoit autrefois qu'un grand Lac, & qu'un saint Vieillard, nommé *Kacheb*, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme *Baramoulé*. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet espace étoit couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie & de quelques autres Contrées: mais il ne crut pas aisément que l'ouverture de Baramoulé fut l'ouvrage des hommes, parceque cette montagne est très-haute & très-large. Il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces Régions sont assez sujettes, peuvent avoir ouvert quelque abîme où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le Détroit de Bab-el-mandel s'est anciennement ouvert, & qu'on a vû des Montagnes & des Villes s'abîmer dans de grands Bois.

Son origine.

Sa grandeur & sa situation.

QUELQUE jugement qu'on en porte, Kachemire ne conserve plus aucune apparence de Lac. C'est une très-belle Campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites cóllines, & qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Elle est située à l'extrêmité de l'Indoustan, au Nord de Lahor, & véritablement enclavée dans le fond des montagnes du *Caucase*, entre celles du grand & du petit *Tibet*, & celles du *Raja-Gamon*. Les premières montagnes qui la bordent, c'est-à-dire, celles qui touchent à la plaine, sont de médiocre hauteur, revétues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres, des chevaux. Entre plusieurs espèces de gibier, tel que des perdrix, des lièvres, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui portent le musc, on y voit aussi des abeilles en très-grand nombre. Mais, ce qui est très-rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours ni de lions: d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer „ des montagnes innocentes, & découlantes de lait & „ de miel, comme celles de la Terre de Promission (i)".

Propriété des montagnes qui l'environnent.

Beauté surprenante de la plaine.

AU-DELÀ des premières, il s'en élève d'autres, beaucoup plus hautes, dont le sommet est toûjours couvert de neige, & ne cesse jamais de paroître tranquille & lumineux, au-dessus de la Région des nuages & des brouillards. De toutes ces montagnes, il sort de toutes parts une infinité de sources & de ruisseaux, que les Habitans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz, & de conduire même par de grandes levées de terre, sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades, se rassemblent enfin, & composent une Rivière de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du Royaume, traverse la Ville Capitale, & va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices, se charger en passant de plusieurs petites Rivières qui descendent des montagnes, & se rendre, vers *Ateck*, dans le Fleuve Indus (k). TANT

(g) Pag. 166 & précédentes.
(h) Bernier en a traduit, du Persan, un Abregé qui avoit été fait par l'ordre de Jehan-Guir.
(i) Pag. 127.
(k) Pag. 129.

Tant de ruiſſeaux, qui ſortent des montagnes, répandent dans les champs & ſur les collines une fertilité admirable, qui les feroit prendre pour un grand jardin, mêlé de Bourgs & de Villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de ſaffran, & de diverſes ſortes de légumes, entre leſquels on voit ſerpenter des canaux de toutes ſortes de formes. Un Européen y reconnoît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de nôtre climat; des pommiers, des poiriers, des pruniers, des abricotiers, des noyers, & des vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers ſont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de réforts, de la plûpart de nos herbes potagères, & de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'eſpèces de fruits différentes, & ne les trouva pas même auſſi bons que les nôtres: mais, loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les Habitans, qu'ils n'ayent pas de meilleurs Jardiniers (*l*). Bernier. 1664. Sa fertilité.

La Ville Capitale porte le nom du Royaume. Elle eſt ſans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demie lieue de large. Sa ſituation eſt à deux lieues des montagnes, qui forment un demi cercle autour d'elle, & ſur le bord d'un Lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de ſources vives & de ruiſſeaux qui découlent des montagnes. Il ſe dégorge dans la Rivière, par un canal navigable. Cette Rivière a deux ponts de bois, dans la Ville, pour la communication des deux parties qu'elle ſépare. La plûpart des édifices ſont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le Pays ne manque point de belle pierre de taille, & qu'il y reſte quantité de vieux Temples & d'autres Bâtimens, qui en étoient compoſés, l'abondance du bois, qui deſcend facilement des montagnes par les petites Rivières qui l'apportent, a fait embraſſer la méthode de bâtir de bois plus que de pierre. Les maiſons qui ſont ſur la Rivière ont preſque toutes un petit jardin, qui borde la rive; ce qui forme une perſpective charmante, ſur-tout dans la belle ſaiſon, où l'uſage eſt de ſe promener ſur l'eau. Celles, dont la ſituation eſt moins riante, ne laiſſent pas d'avoir auſſi leur jardin; & pluſieurs ont un petit canal, qui répond au Lac, avec un petit Bâteau pour la promenade (*m*). Ville de Kachemire. Ses agrémens.

Un côté de la Ville regarde une montagne, détachée de toutes les autres, & d'une vûe très-agréable, parcequ'elle offre ſur ſa pente pluſieurs belles maiſons avec leurs jardins, & qu'on découvre au ſommet, une Moſquée, accompagnée d'un Hermitage, & de quantité de beaux arbres verds, qui lui ſervent comme de couronne. Auſſi ſe nomme-t'elle, dans la langue du Pays, *Hary-perbet*, qui ſignifie *Montagne de verdure*. A l'oppoſite, on en découvre une autre, ſur laquelle on voit auſſi une Moſquée, avec ſon jardin, & un très-ancien Bâtiment, qui doit avoir été quelque Temple d'Idoles, quoiqu'il porte le nom de *Trône de Salomon*, parceque les Habitans le croyent l'ouvrage de ce Prince, dans un Voyage qu'ils lui attribuent à Kachemire (*n*).

La beauté du Lac eſt augmentée par un grand nombre de petites Iſles, qui Beauté du Lac. Iſles. Jardins.

(*l*) Pag. 134. (*m*) Pag. 135. (*n*) Pag. 136.

BERNIER. 1664. qui forment autant de jardins, toûjours verds, parcequ'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme les palmiers. Au-delà du Lac, sur le panchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance & des jardins. La Nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources & de ruisseaux. L'air y est toûjours pur, & l'on y a de toutes parts la vûe du Lac, des Isles & de la Ville. Le plus délicieux de ces jardins est celui qui porte le nom de *Chablimar*, ou *Jardin du Roi*. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cens pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet, qui est au milieu du jardin; & là commence un autre canal, beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille. Ses bords sont en talus, de la même pierre; & dans le milieu, on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau; sans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élèvent, d'espace en espace, de diverses pièces d'eau rondes, dont il est bordé comme d'autant de réservoirs. Il se termine au pied d'un cabinet, qui ressemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui sont à-peu-près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'est-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne à l'entour, & quatre portes opposées l'une à l'autre; deux desquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y passer; & les deux autres donnent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'un grand sallon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout est peint ou doré dans l'intérieur, & parsemé de sentences, en gros caractères Persans. Les quatre portes sont très-riches. Elles sont composées de grandes pierres, & soûtenues par des colonnes, tirées des anciens Temples d'Idoles que Scha-Jehan fit ruiner. On ignore également la matière & le prix de ces pierres: mais elles sont plus belles que le marbre & le porphire (o).

Jardin du Roi & sa description.

Jugement de Bernier sur le Royaume de Kachemire.

BERNIER décide hardiment qu'il n'y a pas de Pays au Monde qui renferme autant de beautés que le Royaume de Kachemire, dans une si petite étendue. „ Il mériteroit, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes „ qui l'environnent jusqu'à la Tartarie, & tout l'Indoustan jusqu'à l'Isle de „ Ceylan. Telles étoient autrefois ses bornes. Ce n'est pas sans raison „ que les Mogols lui donnent le nom de Paradis terrestre des Indes, & que „ l'Empereur Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ses Rois natu„rels. Jehan-Guir, son fils & son successeur, prit tant de goût pour cet„te belle portion de la Terre, qu'il ne pouvoit en sortir, & qu'il décla„roit quelquefois que la perte de sa Couronne le toucheroit moins que „ celle de Kachemire. Aussi, lorsque nous y fûmes arrivés, tous les Beaux„Esprits Mogols s'efforcèrent d'en célébrer les agrémens, par diverses piè„ces de Poësie, & les présentoient à l'Empereur, qui les récompensoit „ noblement (p)".

LES

(o) Pag. 140.

(p) Pag. 141.

LES Kachemiriens (q) passent pour les plus spirituels & les plus fins de tous les Peuples de l'Inde. Avec autant de disposition que les Persans pour la Poësie & pour toutes les Sciences, ils sont plus industrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoires, des cassettes, des cuillières, & diverses sortes de petits ouvrages, que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis, qui leur est propre. On admire particulièrement leur adresse à suivre ou contrefaire les veines d'un certain bois, qui les a très-belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur est si particulier, & ne leur attire tant d'argent par le Commerce, qu'une espèce d'étoffes à laquelle ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. On les nomme *Chales*. Ce sont des pièces d'une aune & demie de long, sur une de large, qui sont brodées, au métier, par les deux bouts. Les Mogols & la plûpart des Indiens, de l'un & l'autre sexe, les portent en hyver sur leur tête, repassées, comme un manteau, par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes: les unes de laine du Pays, qui est plus fine que celle d'Espagne; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *Touz*, & qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du grand Tibet. Les Chales de cette seconde espèce sont beaucoup plus chères que les autres. Il n'y a point de castor qui soit plus délicat. Mais, sans un soin continuel de les déplier & de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les Omrahs en font faire exprès, qui coutent jusqu'à cent cinquante roupies; au-lieu que les plus belles de laine du Pays ne passent jamais cinquante (r). Bernier remarquant, sur les Chales, que les Ouvriers de Patna, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la mollesse & la beauté de celles de Kachemire, ajoûte que cette difference est attribuée à l'eau du Pays; comme on fait à Masulipatan ces belles *Chites*, ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

BERNIER. 1664.

Caractère & qualités des Habitans.

Leur industrie, & leurs Arts.

Chales, espèce d'étoffes.

ON vante aussi les Kachemiriens pour la beauté du sang. Ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écaché & de ces petits yeux de porc qui sont le partage de Kachegar & du grand Tibet. Les femmes de Kachemire sont si distinguées par leur beauté, que la plûpart des Etrangers qui arrivent dans l'Indoustan, cherchent à s'en procurer, dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puissent passer pour vrais Mogols (s).

Taille des Kachemiriens & beauté des femmes.

DANS

(q) Bernier les appelle quelquefois *Kachémyris*.

(r) Pag 147.

(s) Pag. 149. Rejettons, dans une Note, quelques autres circonstances du récit de Bernier. „ Certainement, dit il, si l'on „ peut juger de la beauté des femmes ca„ chées & retirées, par celle du menu Peuple „ qu'on rencontre dans les rues & qu'on „ voit dans les boutiques, on doit croire „ qu'il y en a de très-belles. A Lahor, „ où elles sont en renom d'être de belle „ taille, menues de corps & les plus belles „ brunes des Indes, comme elles le sont „ effectivement, je me suis servi d'un artifi„ ce ordinaire aux Mogols, qui est de suivre „ quelque éléphant, principalement quel„ qu'un de ceux qui sont richement harna„ chés; car aussi-tôt qu'elles entendent ces „ deux sonnettes d'argent, qui leur pendent „ des deux côtés, elles mettent toutes la tê„ te aux fenêtres. Je me suis servi, à Ka„ chemire,

BERNIER. 1664.

Fontaine merveilleuse.

DANS plusieurs occasions, que l'Auteur eut de visiter diverses parties du Royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Danechmend-Kan, son Nabab, l'envoya un jour, avec deux Cavaliers pour escorte, à trois petites journées de la Capitale, & par conséquent à l'extrêmité du Royaume, pour visiter une Fontaine à laquelle on attribuoit des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de Mai, qui est le tems où les neiges achèvent de se fondre, elle coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour; au lever du Soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir quarré, de dix ou douze pieds de largeur & d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours; après lesquels, son cours devient moins règlé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paroître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluye, qu'il recommence sans cesse & sans règle, comme celui des autres fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir un petit Temple d'Idoles (t), où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croyent capable de les sanctifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en prêtant de tous côtés son attention. Il remarqua qu'elle s'étend en long, du Nord au Midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos-d'âne; que son sommet, qui est très-long, n'a guères plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au Soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le Couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte, à Danechmend-Kan, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause (v).

Recherches de l'Auteur pour expliquer ce phénomène.

EN

„ chemire, du même artifice, & d'un autre „ encore, qui m'a bien mieux réussi. Il é„ toit de l'invention d'un vieux Maître d'E„ cole, que j'avois pris pour m'aider à en„ tendre un Poëte Persan. Il me fit acheter „ quantité de confitures; & comme il étoit „ connu, & qu'il avoit l'entrée par tout, il „ me mena dans plus de quinze maisons, „ disant que j'étois son Parent, nouveau „ venu de Perse, & que j'étois riche & à „ marier. Aussi-tôt que nous entrions dans „ une maison, il distribuoit mes confitures „ aux enfans; & incontinent tout accouroit „ autour de nous, femmes & filles, grandes „ & petites, pour en attraper leur part, ou „ pour se faire voir. Cette folle curiosité „ ne laissa pas de me coûter quelques bon„ nes roupies: mais aussi je ne doutai plus „ que dans Kachemire il n'y eût d'aussi „ beaux visages qu'en aucun lieu de l'Eu„ rope". *Ibidem*.

(t) Dédié à *Brare*, une des *Dentas*, ou des Divinités du Pays; ce qui a fait nommer la Fontaine *Send-Brary*, c'est-à-dire, *Eau de Brare*. *Ibid.* pag. 169.

(v) Tout celà considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du Soleil, avec la situation particulière & la disposition intérieure de la montagne, étoit la cause du miracle; que le Soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hyver, pendant que tout est couvert de neige; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches, ou tables de roches

Bernier. 1664.

Achiavel, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire.

En revenant de cette Fontaine, qui se nomme *Send-Brary*, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vûe d'*Achiavel*, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire. Sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive, qui se disperse par dehors, autour du Bâtiment & dans les Jardins, par un très-grand nombre de canaux. Elle sort de terre, en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement & une abondance si extraordinaires, qu'elle mériteroit le nom de Rivière plus que celui de Fontaine. L'eau est d'une bonté singulière, & si froide qu'à peine y peut-on tenir la main. Le Jardin, qui est composé de belles allées de toutes sortes d'arbres fruitiers, offre, pour ornement, quantité de jets d'eau de diverses formes, des réservoirs pleins de poissons, & particulièrement une cascade fort haute, qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet est encore plus admirable pendant la nuit, lorsqu'on a mis, par-dessous la nappe, une infinité de lampions, qui s'ajustant dans les petites niches du mur, font une curieuse illumination (*x*). D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de se détourner encore, pour visiter un autre Jardin Royal, dans lequel on lui fit voir, avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poissons qui viennent lorsqu'on les appelle, & dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inscriptions. On attribue cette singularité à la fameuse Nour-Mahal, Favorite de Jehan-Guir, Ayeul d'Aureng-Zeb (*y*).

Poissons emmuzelés d'un anneau d'or.

Miracle de Baramoulay.

Danechmend-Kan, fort satisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre Voyage, pour aller voir un miracle si certain, qu'il se promettoit de le voir bién-tôt converti au Mahométisme. „ Va-t'en, lui „ dit-il, à *Baramoulay*. Tu trouveras, dans ce lieu, le Tombeau d'un de „ nos Saints, qui fait des miracles continuels pour la guérison des Malades „ qui s'y rassemblent de toutes parts. Peut-être ne te rendras-tu pas à tou- „ tes ces opérations miraculeuses, quoique tu les puisse voir: mais tu ne „ résisteras pas à celle qui se renouvelle tous les jours, & qui se fera de- „ vant tes yeux. Tu verras une grosse pierre ronde, que l'homme le plus „ fort peut à peine soulever, & qu'onze Dervis néanmoins, après avoir „ fait leurs prières au Saint, enlèvent comme une paille, du seul bout de „ leurs onze doigts ". Bernier se mit en chemin, avec son escorte ordinaire. Il se rendit à Baramoulay, où le Canton lui parut fort agréable. La Mosquée est bien bâtie, & les ornemens ne manquent point au Tombeau du Saint. Quantité de Pélerins, dont il étoit environné, se disoient malades. Mais

roches vives, qui les retiennent & les conduisent vers la Fontaine, produisent le flux du Midi; que le même Soleil s'élevant au Midi, & quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb le sommet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées, qui descendent peu-à-peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusqu'aux mêmes couches de roches, & font le flux du soir; & qu'enfin le Soleil échauffant aussi le côté Occidental, produit le même effet & cause le troisième flux, c'est-à-dire, celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, soit parceque ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental, où est la Fontaine; soit parcequ'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vîte, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes les circonstances, ajoûte l'Auteur, favorisent cette supposition. *Pag.* 174 *& précédentes.*

(*x*) Pag. 176.

(*y*) Pag. 177 & précédentes.

BERNIER. 1664. Mais on voyoit, près de la Mosquée, une cuisine, avec de grandes chaudières pleines de chair & de riz, fondées par le zèle des dévots, que l'Auteur prit pour l'aiman qui attiroit les Malades, & pour le miracle qui les guérissoit. D'un autre côté, il découvrit le jardin & les chambres des *Mullahs*, qui vivent dans une heureuse abondance à l'ombre du Saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toûjours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze Mullahs, formant un cercle bien serré, & vétus de longues robbes, qui ne permettoient pas de voir comment ils prenoient la pierre, la levèrent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenoient que du bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit aussi legère qu'une plume. L'Auteur, qui ouvroit les yeux & qui regardoit de fort près, s'appercevoit assez qu'ils faisoient beaucoup d'effort, & croyoit remarquer qu'ils joignoient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier *Karamet*, *Karamet*, c'est-à-dire, *Miracle*, *Miracle*, avec les Mullahs & tous les Assistans. Mais il donna une roupie aux Mullahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveroient la pierre. Une seconde roupie, qu'il leur jetta, joint à la persuasion qu'il affectoit de la vérité du miracle, les disposa, quoiqu'avec peine, à lui céder sa place. Ils s'imaginèrent apparemment que dix d'entr'eux, unis ensemble, suffiroient pour lever le fardeau, quand il y contribueroit peu, & qu'en se rangeant avec adresse ils pourroient empecher qu'il ne s'en apperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soûtenir que du bout du doigt, pancha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier Karamet, & de jetter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider. Mais, après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval, & de s'éloigner (z).

Ouverture de Baramoulay.

EN passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du Royaume. Ensuite, il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand Lac dont la vûe l'avoit frappé de loin, & par lequel passe la Rivière qui descend à Baramoulay. Il est rempli de poisson, sur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oyes sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de Rivière. Le Gouverneur du Pays y vient prendre, en hyver, le divertissement de la chasse. On voit au milieu de ce grand espace d'eau, un Hermitage, avec son petit jardin, qui paroît flotter sur l'eau. Un ancien Roi de Kachemire fit construire l'un & l'autre sur de grosses poutres, qui soûtiennent depuis longtems ce double fardeau.

Fontaine extraordinaire.

DE-LÀ, Bernier visita une Fontaine, qui ne lui parut pas moins singulière. Elle bouillonne doucement; elle monte avec une sorte d'impétuosité; elle forme de petites boules remplies d'air; elle amène à la superficie un sable très-fin, qui retourne comme il est venu, parcequ'un moment après, l'eau s'arrête, & cesse de bouillonner: mais ensuite, elle recommence le même mouvement, avec des intervalles qui ne sont pas règlés. On prétend que la principale merveille est que le moindre bruit qu'on fasse en parlant, ou en frappant la terre du pied, agite l'eau & pro-

(z) Pag. 184 & précédentes.

produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeoient rien, & que dans le plus grand silence, le phénomène se renouvelloit avec les mêmes circonstances (a).

Après avoir admiré cette Fontaine, il entra dans les montagnes, pour y voir un grand Lac, où la glace se conserve en été. Les vents en abbattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite Mer glaciale. Il passa de-là dans un lieu qui se nomme *Seng-Safed*, c'est-à-dire, *Pierre blanche*, où l'on voit pendant l'été une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les tems, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussi-tôt une grosse pluye. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y périr à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'Hermite de Pire-Penjale (b).

Congelations.

Il pensoit à visiter une grotte de congelations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Danechmend-Kan commençoit à s'inquiéter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pû tirer tous les éclaircissemens qu'il auroit desirés sur les montagnes voisines.

Montagnes & Pays voisins de Kachemire.

Cependant, il apprit que les Marchands du Pays vont tous les ans, de montagne en montagne, pour amasser ces laines fines qui leur servent à faire des chales: & ceux qu'il consulta l'assurèrent, qu'entre les montagnes qui dépendent de Kachemire, on rencontre de fort beaux Pays. Ils en vantoient un, qui paye son tribut en cuirs & en laines, que le Gouverneur envoye lever chaque année, où les femmes sont belles, chastes & laborieuses. On lui parla d'un autre, plus éloigné de Kachemire, qui paye aussi son tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons, remplis de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, & même de raisin, dont les vins sont excellens. Ses Habitans ont quelquefois pris droit de leur situation pour refuser le tribut; mais on a toûjours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes Marchands qu'entre des montagnes encore plus éloignées, qui ne dépendent plus du Royaume de Kachemire, il se trouve d'autres Contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bien faits, mais qui ne sortent presque jamais de leur patrie. Un Vieillard, qui avoit épousé une fille de l'ancienne Maison des Rois de Kachemire, lui raconta que dans le tems que Jehan-Guir avoit fait rechercher tous les restes de cette malheureuse race, la crainte de tomber entre ses mains l'avoit fait fuir, avec trois Domestiques, au travers des montagnes, sans connoître son chemin; qu'après avoir erré dans cette solitude, il s'étoit trouvé dans un fort beau canton, où les Habitans, ayant appris sa naissance, l'avoient reçu avec beaucoup de civilités

(a) Il s'imagina que le sable, en retombant, vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source, jusqu'à-ce que l'eau se trouvant comme rabbatue & resserrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dégager; ou que quelque vent, engagé dans le canal de la source, sortoit à diverses reprises, comme il arrive dans les fontaines artificielles. *Ibid.* pag. 187.

(b) Pag. 189.

BERNIER. 1664.

vilités & lui avoient fait des préfens; que pour furcroît de careffes, ils lui avoient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avoient offert le choix, parcequ'ils fouhaitoient d'avoir de fon fang: qu'étant paffé dans un autre canton, peu éloigné, on ne l'avoit pas traité avec moins de confidération, mais que les Habitans lui avoient amené leurs propres femmes, en lui difant que leurs voifins avoient manqué d'efprit lorfqu'ils n'avoient pas confidéré que fon fang ne demeureroit pas dans leur maifon, puifque leurs filles emporteroient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouferoient (c).

Kachemire voifin du Tibet.

D'AUTRES informations ne laifsèrent aucun doute à Bernier, que le Pays de Kachemire ne touche au petit Tibet. On a déja fait ufage de cette remarque dans l'article du Tibet; mais une obfervation fi importante pour la Géographie mérite ici plus d'étendue, comme dans fa véritable fource (d). Quelques années auparavant, les divifions de la Famille Royale du petit Tibet avoient porté un des Prétendans à la Couronne à demander fecrétement le fecours du Gouverneur de Kachemire, qui, par l'ordre de Scha-Jehan, l'avoit établi dans cet Etat, à condition de payer au Mogol un tribut annuel en criftal, en mufc & en laines. Ce petit Roi ne pût fe difpenfer de venir rendre fon hommage à Aureng-Zeb, pendant que la Cour étoit à Kachemire; & Danechmend-Kan, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'Orient, fon Pays étoit voifin du grand Tibet; que fa largeur étoit de trente ou quarante lieues; qu'à l'exception d'un peu de criftal, de mufc & de laine, il étoit fort pauvre; qu'il n'avoit point de mines d'or, comme on le publioit; mais que dans quelques parties il produifoit de fort bons fruits, fur-tout d'excellens melons; que les neiges y rendoient l'hyver fort long & fort rude; enfin que le Peuple, autrefois idolâtre, avoit embraffé la fecte Perfanne du Mahométifme. Le Roi du petit Tibet avoit un fi miférable cortège, que Bernier ne l'auroit jamais pris pour un Souverain (e).

Comment Bernier en eft informé.

Le Mogol entreprend la Conquête du grand Tibet.

IL y avoit alors dix-fept ou dix-huit ans que Scha-Jehan avoit entrepris d'étendre fes conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens Rois de Kachemire. Après quinze jours d'une marche très-difficile, & toûjours par des montagnes, fon Armée s'étoit faifie d'un Château. Il ne lui reftoit plus qu'à paffer une Rivière, qui eft fort rapide, pour aller droit à la Capitale, & tout le Royaume étoit dans l'épouvante. Mais comme la faifon étoit fort avancée, le Général Mogol qui étoit Gouverneur de Kachemire, appréhendant d'être furpris par les neiges, avoit pris le parti de revenir fur fes traces, après avoir laiffé quelques troupes dans le Château, dont il s'étoit mis en poffeffion. Cette garnifon, effrayée par l'Ennemi, ou preffée par la difette des vivres, avoit repris bien-tôt auffi le chemin de Kachemire; ce qui avoit fait perdre au Général le deffein de retourner fur fes traces à l'entrée du Printems.

Aureng-Zeb en reçoit des Ambaffadeurs.

LE Roi du grand Tibet, apprenant qu'Aureng-Zeb étoit à Kachemire, fe

(c) Pag. 194 & précédentes.

(d) Pag. 196.

(e) Voyez le Tom. IX. de ce Recueil, où l'on a cité cet endroit de Bernier, avec des éclairciffemens curieux fur le Tibet.

se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un Ambassadeur, avec des présens du Pays; tels que du cristal, des queues de certaines vaches blanches, & fort précieuses (*f*), quantité de musc, & du *Jachen*, pierre d'un fort grand prix. Le jachen est une pierre verdâtre, dont les veines sont blanches, & qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses & d'autres vases, enrichis de filets d'or & de pierreries. Le cortège de l'Ambassadeur étoit composé de quatre Cavaliers, & de dix ou douze grands hommes secs & maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme des Chinois, & de simples bonnets rouges. Le reste de leur habillement étoit proportionné. Quelques-uns portoient des sabres, mais le reste marchoit sans armes à la suite de leur Chef. Ce Ministre, ayant traité avec Aureng-Zeb, lui promit que son Maître feroit bâtir une Mosquée dans sa Capitale, qu'il lui payeroit un tribut annuel, & que desormais il feroit marquer sa monnoye au coin Mogol. Mais on étoit persuadé, ajoûte Bernier, qu'après le départ d'Aureng-Zeb, ce Prince ne feroit que rire du traité, comme il avoit déja fait de celui qu'il avoit autrefois conclu avec Scha-Jehan (*g*).

BERNIER. 1664.

Médecin du Pays de Lassa.

L'AMBASSADEUR avoit amené un Médecin, qui se disoit du Royaume de Lassa, & de la Tribu de *Lamy* ou *Lama*, qui est celle des Prêtres ou des gens de Loi du Pays, comme celle des Bramines dans les Indes; avec cette différence que les Bramines n'ont point de Pontife, & que ceux de Lassa en reconnoissent un, qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espèce de Divinité (*h*). Ce Médecin avoit un Livre de recettes qu'il refusa de vendre à Bernier, & dont les caractères avoient, de loin, quelque air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'Alphabet: mais il écrivoit si lentement, & son écriture étoit si mauvaise en comparaison de celle du Livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il étoit fort attaché à la métempsycose, dont il expliquoit la doctrine avec beaucoup de fables (*i*). Bernier lui rendit une visite particulière, avec un Marchand de Kachemire, qui savoit la langue du Tibet, & qui lui servit d'Interpréte. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le Médecin avoit apportées pour les vendre; & sous ce prétexte, il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le Royaume du grand Tibet étoit un misérable Pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le Roi de Lassa étoit souvent en guerre avec les Tartares: mais il ne put savoir de quels Tartares il étoit question.

Anciennes Caravanes de Kachemire.

IL n'y avoit pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Kachemiriens, qu'on voyoit partir chaque année de leur Pays plusieurs Caravanes, qui traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétroient dans la Tartarie & se rendoient dans l'espace d'environ trois mois au Catay, malgré la difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très-rapides, qu'il falloit traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportoient

(*f*) Elles sont particulières à ce Pays, & l'on s'en sert pour orner les oreilles des éléphans.

(*g*) Pag. 201.

(*h*) Voyez tout ce qui a rapport au grand Lama, dans le IX. Tome.

(*i*) Voyez le IX. Tome.

BERNIER. 1664.

toient du musc, du bois de Chine, de la rhubarbe, & du *Mamiron*, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeoient aussi des marchandises du Pays, c'est-à-dire, de musc, de cristal & de jachen; mais, sur-tout, de quantité de laines très-fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *Touz*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déja remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Scha-Jehan, le Roi du Tibet avoit fermé ce chemin, & ne permettoit plus l'entrée de son Pays du côté de Kachemire. Les Caravanes partoient de Patna sur le Gange, pour éviter ses terres; & les laissant à gauche, elles se rendoient droit au Royaume de Lassa (*k*). Quelques Marchands du Pays de *Kachegar*, ou *Kashgar*, qui vinrent à Kachemire pendant le séjour d'Aureng-Zeb, pour y vendre un grand nombre d'Esclaves, confirmèrent à Bernier, que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étoient obligés de prendre par le petit, & qu'ils entroient dans le Royaume de Kachemire par une petite Ville nommée *Gourtche*, première Place de sa dépendance à quatre journées de la Capitale (*l*).

Interruption de leur route.

BERNIER fit de grandes recherches, à la prière du célèbre Thevenot, pour découvrir s'il ne se trouvoit pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les Missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les Habitans de Kachemire sont Gentils ou Mahométans, il ne laissa point d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme (*m*). On peut supposer, dit-il, que dans le cours des siècles, les Juifs de ce Pays sont devenus Idolâtres, & qu'ensuite ils ont embrassé le Mahométisme; sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse, & dans l'Indoustan. Il ajoûte qu'il s'en trouve en Ethiopie; & quelques-uns si puissans, que quinze ou seize ans avant son Voyage, un d'entr'eux avoit entrepris de se former un petit Royaume, dans des montagnes de très-difficile accès. Il tenoit cet événement de deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qu'il avoit vûs depuis peu à la Cour du Mogol (*n*).

Ambassade d'Ethiopie à la Cour du Mogol.

CETTE Ambassade, dont il tira d'autres lumières, paroît mériter d'être reprise, après lui, dans son origine (*o*). Le Roi d'Ethiopie, étant informé de la révolution qui avoit mis Aureng-Zeb sur le Trône, conçut le dessein de faire connoître sa grandeur & sa magnificence, dans l'Indoustan, par

(*k*) Relations du IX. Tome.

(*l*) On a donné l'Itinéraire de Kachemire à Kashgar, & de Kashgar au Catay, dans le IX. Tome, pag. 431.

(*m*) Elles sont curieuses, sur le témoignage d'un Voyageur tel que Bernier. La première, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, après avoir passé la montagne de Pire-Penjale, tous les Habitans qu'il vit, dans les premiers Villages, lui semblèrent Juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne sais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite, qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens l'avoient eue avant lui. 2°. Il remarqua que parmi le Peuple de Kachemire, quoique Mahométan, le nom de *Mousa*, qui signifie *Moïse*, est fort en usage. 3°. Les Kachemiriens prétendent que Salomon est venu dans leur Pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Kachemire. Ils montrent son tombeau à une lieue de cette Ville. 5°. Ils soûtiennent que le très-ancien édifice, qu'on voit de la Ville, sur une haute montagne, a été bâti par le Roi Salomon, dont il est vrai qu'il porte le nom. *Pag. 225 & suiv.*

(*n*) Pag. 218.

(*o*) Mémoires de Bernier, Tom. II, pag. 39 & suiv.

par une célèbre Ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages, qu'il crut capables de répondre à ses vûes. Le premier étoit un Mahométan, que Bernier avoit vû à Mocka, lorsqu'il étoit venu d'Egypte par la Mer-rouge, & qui s'y trouvoit de la part de ce Prince pour y vendre quantité d'Esclaves, du produit desquels il étoit chargé d'acheter des marchandises des Indes. Le second étoit un Marchand Chrétien, de la croyance Arménienne, marié dans Alep, où il étoit né, & connu sous le nom de *Murat*. Bernier l'avoit aussi vû à Mocka; & s'étant logé dans la même maison, c'étoit par son conseil qu'il avoit renoncé au Voyage d'Ethiopie. Murat se rendoit tous les ans dans cette Ville, pour y porter le présent que le Roi faisoit aux Directeurs des Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyoient à ce Monarque.

BERNIER. 1664.

LA Cour d'Ethiopie crut ne rien épargner pour les fraix de l'Ambassade, en accordant, à ses deux Ministres, trente-deux petits Esclaves des deux sexes, qu'ils devoient vendre à Mocka, pour en faire le fond de leur dépense (*p*). On leur donna aussi vingt-cinq Esclaves choisis, qui étoient la principale partie du présent destiné au Grand Mogol; & dans ce nombre, on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des Eunuques: présent, remarque Bernier, fort digne d'un Roi, sur-tout d'un Roi Chrétien à un Prince Mahométan. Ses Ambassadeurs reçurent encore, pour le Grand Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie; avec une sorte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqueté; & les *Alachas*, qui sont des étoffes de soye rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajoûta deux dents d'éléphant, d'une si énorme grosseur, que l'homme le plus fort n'en levoit pas une sans beaucoup de peine, avec une prodigieuse corne de bœuf, qui étoit remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diamétre.

Préparatifs & présens.

AVEC ces richesses, les Ambassadeurs partirent de *Gonder*, Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de *Dumbia*, & se rendirent, après deux mois de marche, par de très-mauvais Pays, à *Beiloul*, Port désert vis-à-vis de Mocka. Diverses craintes les avoient empêchés de prendre le chemin ordinaire des Caravanes, qui se fait aisément en quarante jours, jusqu'à l'*Arkiko*, d'où l'on passe à l'Isle de *Massouva*. Pendant le séjour qu'il firent à Beiloul, pour y attendre l'occasion de traverser la Mer-rouge, il leur mourut quelques Esclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquèrent pas de vendre ceux dont le prix devoit fournir à leurs fraix; mais leur malheur voulut que cette année, les Esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquèrent sur un Vaisseau Indien, pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en Mer. Mais ils perdirent plusieurs chevaux & quelques Esclaves du présent, avec la précieuse mule, dont ils sauvèrent la peau. En arrivant au Port, ils trouvèrent Surate menacée par le fameux

Voyage des Ambassadeurs.

Leurs infortunes.

(*p*) L'Auteur donne à son récit un tour ironique, qui n'est point à l'honneur de la Cour d'Ethiopie.

BERNIER. 1664.

meux Sevagi; & leur maison ayant été pillée avec le reste de la Ville, ils ne purent sauver que leurs Lettres de créance, quelques Esclaves malades, leurs habits à l'Ethiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule, dont le Vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf, qui étoit déja vuide de civette. Ils exagerèrent beaucoup leurs pertes: mais les Indiens, naturellement malins, qui les avoient vûs arriver sans provisions, sans argent, & sans Lettres de change, prétendirent qu'ils étoient fort heureux de leur avanture, & qu'ils devoient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avoit épargné la peine de conduire à Dehli leur misérable présent, & qui leur fournissoit un prétexte pour implorer la générosité d'autrui. En effet le Gouverneur de Surate les nourrit quelque-tems, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur Voyage. *Adrican*, Chef du Comptoir Hollandois, leur donna, pour Bernier, une Lettre de recommandation, que Murat lui remit, sans savoir qu'il fût son ancienne connoissance de Mocka. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; & Bernier lui promit de le servir à la Cour. Mais cette entreprise étoit difficile. Comme il ne leur restoit, du présent qu'ils avoient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyoit dans les rues, sans paleky & sans chevaux, avec une suite de sept ou huit Esclaves nuds, ou qui n'avoient, pour tout habillement, qu'une mauvaise écharpe bridée entre les cuisses, & un demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle droite en forme de manteau d'été, on ne les prenoit que pour de misérables Vagabonds, qu'on n'honoroit pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur Maître à Danechmend Kan, Ministre des affaires étrangères, que ce Seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-Zeb. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocard, avec une écharpe de soye brodée & le turban. On pourvut à leur subsistance; & l'Empereur, les dépêchant bien-tôt, avec plus d'honneur qu'ils ne s'y étoient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur Maître consistoit dans un *Ser-apab* (q) fort riche, deux grands cornets d'argent doré, deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnoye au Roi d'Ethiopie, qui n'en a point dans ses Etats. Mais on n'ignoroit pas que cette somme ne sortiroit pas de l'Indoustan, & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes (r).

Comment ils sont traités des Mogols.

PEN-

(q) Veste de brocard.

(r) Aussi les employèrent-ils, dit Bernier, en fines toiles de coton pour faire des chemises à leur Roi, & à la Reine; en alachas, ou étoffes de soye à rayes d'or ou d'argent, pour faire au Roi des vestes & des caleçons d'été; en écarlate d'Angleterre, verte & rouge, pour des vestes à l'Arabe, & en quantité de toiles plus grossières pour les Dames de son Serrail & pour les enfans qu'il avoit d'elles. Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, ajoûte l'Auteur, trois choses me firent regretter mes services. Il m'avoit promis de me laisser, pour cinquante roupies, son fils, qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit pas ce gros nez écaché, ni ces grosses lèvres des Ethiopiens. Il me manqua de parole, & me fit entendre qu'il n'en vouloit pas moins de trois cens. Je ne laissai pas d'être fort tenté de l'acheter à ce prix, pour la rareté du fait, afin qu'il fût dit qu'un père m'avoit vendu son enfant. En second lieu, je découvris que Murat & son Collègue avoient promis au Grand Mogol d'en-

Bernier. 1664.

Eclaircissemens qu'ils donnent à Bernier sur la source du Nil.

Pendant le séjour qu'ils firent à Dehly, Danechmend-Kan, toûjours ardent pour s'instruire, les faisoit venir souvent, dans la présence de Bernier, & s'informoit de l'état du Gouvernement de leur Pays. Ils parloient de la source du Nil, qu'ils nommoient *Abbabile*, comme d'une chose dont les Ethiopiens n'ont aucun doute (*s*). Murat même, & un Mogol qui étoit revenu avec lui de Gonder, avoient été dans le Canton qui donne naissance à ce Fleuve. Ils s'accordoient à rendre témoignage qu'il sort de terre, dans le Pays des *Agaus*, par deux sources bouillantes, & proches l'un de l'autre, qui forment un petit Lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant son cours, hors de ce Lac, il est déja une Rivière médiocre, & que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former comme une grande Isle; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi, il entre dans un grand Lac, où l'on voit des Isles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs excrémens (*t*); que ce Lac est dans le Pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la source du Nil, qui en sort chargé de beaucoup d'eaux, des Rivières & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluyes; qu'elles commencent régulièrement, comme dans les Indes, vers la fin de Juillet, ce qui mérite une extrême attention, parcequ'on y trouve l'explication convaincante de l'inondation de ce Fleuve: qu'il va passer de-là par *Sennar*, Ville Capitale du Royaume des *Funges* ou *Barberis*, Tributaires du Roi d'Ethiopie, & se jetter ensuite dans les plaines de *Mesra*, qui est l'Egypte (*v*).

Explication de l'inondation de ce Fleuve.

Bernier, pour juger à-peu-près du véritable lieu de la source du Nil, leur demanda vers quelle partie du Monde étoit le Pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-mandel (*x*). Ils lui répondirent qu'assurément ils alloient toûjours vers le Couchant. L'Ambassadeur Mahométan, qui devoit mieux savoir que Murat la position du Monde, parceque sa Religion l'obligeoit, en faisant sa prière, de se tourner toûjours vers la Mecque, l'assura particulièrement qu'il ne devoit point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parceque suivant leur récit, la source du Nil devoit être fort en-deçà de la Ligne, au-lieu que toutes nos Cartes, avec Ptolomée, la mettoient beaucoup au-delà (*y*). Il leur demanda s'il pleuvoit beaucoup en Ethiopie, & si les pluyes y étoient règlées effectivement comme dans les Indes. Ils lui di-

Fausse position de la source du Nil.

d'engager leur Roi à permettre qu'on fît rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Mosquée, ruinée du tems des Portugais, & qu'ils avoient reçu pour celà deux mille roupies d'Aureng-Zeb. Enfin, je sçus qu'ils avoient demandé, de la part de leur Roi, un Alcoran & huit autres Livres, des plus renommés parmi les Mahométans. Ce procédé me parut fort lâche, pour un Roi Chrétien & pour ses Ambassadeurs. Il me confirma ce qu'on m'avoit déja dit, que le Christianisme d'Ethiopie sent fort le Mahométisme; surtout depuis que les Portugais ont été tués ou chassés, avec le Patriarche Jésuite qu'ils y avoient mené de Goa. *Ibidem* pag. 54 & précédentes.

(*s*) Pag. 55.

(*t*) Pag. 57. Chose remarquable, dit l'Auteur, si elle est vraye.

(*v*) Ce récit est confirmé par M. *Poncet*, dans son Voyage d'Ethiopie en 1698. Il le tenoit du même Murat, qui étoit alors âgé de cent quatre ans. *Lettres édif. & cur*, III. Rec. R. d. E.

(*x*) Bernier, Tome IV. pag. 270.

(*y*) *Ibidem.*

BERNIER. 1664.

dirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la Côte de la Mer-rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'Isle de Masouva jusqu'à Bab-el-mandel, non plus qu'à Mocka, qui est de l'autre côté, dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du Pays, dans la Province des Agaus, dans celle de Dumbia, & dans les Provinces circonvoisines, il tomboit beaucoup de pluye pendant deux mois, les plus chauds de l'été, & dans le meme-tems qu'il pleut aux Indes. C'étoit, suivant son calcul, le véritable tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoutoient même qu'ils savoient très-bien, que c'étoient les pluyes d'Ethiopie qui font grossir le Nil, qui inondent l'Egypte, & qui engraissent la terre du limon qu'elles y portent; que les Rois d'Ethiopie fondoient là-dessus des prétensions de tribut sur l'Egypte; & que lorsque les Mahométans s'en étoient rendus les maîtres, ces Princes avoient voulu détourner le cours du Nil dans le Sein Arabique, pour la ruiner & la rendre infertile, mais que la difficulté de ce dessein les avoit forcés de l'abandonner (z).

La fin de cette Relation ne nous apprenant point le tems ni les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, on doit s'imaginer qu'après le Voyage de Kachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses Mémoires, mais dont la plûpart appartiennent à l'Histoire de l'Indoustan plus qu'à celle des Voyages (a). (b).

(z) *Ibid.* pag. 272.

(a) On n'a rapporté ce qui regarde le Nil que pour faire honneur aux recherches de Bernier; sans quoi cet article paroîtroit ici déplacé. On sait d'ailleurs, & l'on verra dans un autre lieu, que la source de ce Fleuve étoit connue des Européens, dès 1613, par les recherches du Père *Pais*, Jésuite.

(b) Bernier revint en 1668, à Paris, où il mourut l'année 1688. R. d. E.

TAVERNIER.

Voyages de Tavernier dans l'Indoustan.

INTRODUCTION.

Quoique le nom de ce fameux Voyageur ait paru plusieurs fois, dans les Tomes précédens, tantôt avec honneur, tantôt pour essuyer une rigoureuse censure, c'est ici qu'on s'est proposé de le produire avec la distinction qu'il mérite, & de réunir, dans un même article, tout ce qui peut servir à faire prendre une juste idée de sa personne & de ses Ouvrages.

C'est de lui-même, ou plutôt d'un Ecrivain de son tems, dont il avoit emprunté la plume, qu'on tirera des éclaircissemens sur ses premières années. Une variété extraordinaire de petites courses & de legères avantures l'avoit préparé, comme par degrés, au rôle de grand Voyageur, qu'il joua pendant quarante ans. „ Si l'éducation, dit-il, est une seconde Na-„ ture, il étoit venu au Monde avec le désir de voyager. Les entretiens „ que divers Sçavans avoient tous les jours avec son Père, sur les matières „ de Géographie, qu'il avoit la réputation de bien entendre, lui inspirè-„ rent de bonne heure le dessein de visiter les Pays qu'on lui présentoit sur „ les Cartes. Il ne se lassoit pas d'y jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux „ ans, il avoit vû les plus belles Régions de l'Europe; & par un effet du

„ mê-

„ même panchant, il parloit la plûpart des langues qui sont les plus fami- „ lières aux Européens ".

Tavernier. Introduction.

Naissance, fortune & caractère de Tavernier.

Jean-Baptiste *Tavernier* étoit né, en 1605, à Paris, où son Père, natif d'Anvers, étoit venu s'établir pour y faire le Commerce des Cartes Géographiques. Les Curieux qui venoient en acheter chez lui, s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les Pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les Voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vûe continuelle de tant de Cartes. Aussi commença-t'il à s'y livrer dès sa première jeunesse. On apprendra, par son exemple, que l'ardeur & l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna, dans ses Voyages d'Orient, des biens si considérables, par le Commerce des pierreries, qu'à son retour en 1668, après avoir été annobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la Baronie d'*Aubonne*, au Canton de Berne (*a*), sur les bords du Lac de Geneve. Cependant la malversation d'un de ses Neveux, auquel il avoit confié la direction d'une cargaison de deux cens vingt-deux mille livres, dont il espéroit de tirer au Levant plus d'un million de profit, jetta ses affaires dans un si grand desordre, que pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entreprises, il vendit cette Terre à M. *du Quesne*, Fils aîné d'un de nos plus grands hommes de Mer. Ensuite, s'étant mis en chemin, dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux Voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de Juillet 1689, âgé de 84 ans (*b*).

Jugement sur ses Ouvrages.

Il avoit recueilli quantité d'observations, dans six Voyages qu'il avoit faits, pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse & aux Indes: mais un si long commerce, avec les Etrangers, lui avoit fait négliger sa langue naturelle jusqu'à le mettre hors d'état de dresser luimême ses Relations (*c*). Dans les événemens qu'il raconte sur la foi d'autrui

(*a*) Edition de 1681, à Paris chez *Clousier*, quatre Volumes *in*-4°. C'est la seconde. Elle fut revûe & corrigée par l'Auteur, qui demeuroit alors dans sa Baronnie d'Aubonne. Quelques Génevois m'ont assuré qu'étant un jour à Versailles, Louis XIV. lui demanda pourquoi il s'étoit établi hors de ses Etats? Tavernier répondit qu'il aimoit la liberté. Sur quoi, Louis XIV. lui tourna brusquement le dos.

(*b*) Par conséquent l'Auteur du Mercure du mois de Février 1690 se trompe, en donnant alors à Tavernier l'âge de 89 ans.

(*c*) La première Edition parut en 1679, à Paris, en 2 Volumes *in*-4°, & fut contrefaite aussi-tôt en Hollande, *in*-12; comme celle de 1681, dont on se sert ici, le fut aussi dès la même année. Le troisième Tome fut publié seul, après les deux premiers. C'est particulièrement dans ce dernier Tome que l'Auteur médit violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie Hollandoise. Mais, citons un passage de la *Défense de Samuel Chapuzeau*, contre l'Auteur de la fameuse Satyre intitulée *l'Esprit de M. Arnaud*, dans laquelle il étoit fort mal traité, pour avoir prêté sa plume à Tavernier. On y va trouver tous les éclaircissemens qui conviennent à ce sujet. „ M. Tavernier, „ dit Chapuzeau, se voyant beaucoup de „ bien à son retour, en 1668, s'avisa d'a- „ cheter la Baronie d'Aubonne. Il vint à „ Geneve pour ce sujet, & logea quelque- „ tems chez moi. L'amitié fut alors re- „ nouée; mais à une condition fort onéreu- „ se, qui étoit de donner quelque forme à „ son cahos, comme vous nommez très- „ bien les Mémoires confus de ses six Voya- „ ges, qu'il avoit tirés en partie d'un certain „ Père *Raphael*, Capucin, qui demeuroit de- „ puis long-tems à Ispahan. Je l'amusai plus „ de deux ans, dans l'espérance qu'il eut „ que je lui prêterois ma plume: mais enfin „ perdant patience, & me trouvant à Paris, „ où j'étois appellé pour mes affaires, quel- „ que répugnance que j'eusse, pour bien des „ rai-

TAVERNIER. Introduction.

trui (*d*), on peut croire, avec Baile, qu'il ſe trouve beaucoup de fables, & qu'on avoit quelquefois pris plaiſir à ſe jouer de ſa crédulité : mais comme on ne l'accuſe point d'avoir manqué de probité ni de bon ſens, les plaintes de ceux qui ſe ſont crus bleſſés par quelques-uns de ſes récits (*e*), ne prouvent point la fauſſeté de ſon témoignage dans tout ce qu'il a vû de ſes propres yeux; ſur-tout lorſqu'en le comparant avec les Voyageurs les plus eſtimés, on ne s'apperçoit point, comme on vient de l'obſerver, qu'ils le démentent dans aucun point qui leur ſoit commun (*f*). Au fond, la facilité qu'on lui attribue à ſe fier au témoignage d'autrui, ſemble marquer un naturel droit & ſimple, qui ne ſoupçonne perſonne d'impoſture, parcequ'il n'en eſt pas capable lui-même. Si cette réflexion eſt juſte, elle doit augmenter la confiance pour Tavernier, ſur tout ce qu'il a fait ou qu'il a vû,

„ raiſons, à faire ce qu'il vouloit, de quoi „ pluſieurs de mes Amis ont été témoins, il „ trouva enfin le moyen de m'y engager par „ une force ſupérieure. Il employa pour „ celà le crédit de M. le Premier Préſident „ de Lamoignon, qui ayant parlé au Roi de „ cette affaire, à ce qu'il me fit entendre, „ me dit que Sa Majeſté deſiroit de voir les „ Voyages de Tavernier, & que celui-ci ne „ pouvant trouver d'autre homme que moi „ dont il pût s'accommoder pour ce travail, „ il ne falloit pas le reculer davantage. M. „ de Lamoignon & M. de Baville, ſon fils, „ aimoient à l'entendre parler de ſes Voyages, & le premier étant d'ailleurs curieux „ de Médailles, il en avoit reçu un bon „ nombre de Tavernier, comme celui-ci me „ l'a ſouvent dit; ce qui l'obligeoit par ré„ connoiſſance à prendre ſes intérêts. Ain„ ſi, Monſieur, ſi vous ſaviez combien j'ai „ été mortifié, pour ne pas dire martiriſé, „ pendant plus d'un an qu'a duré ce miſéra„ ble travail, par l'eſprit bruſque du mari & „ par l'eſprit ridicule de la femme, vous „ n'auriez ſans doute pas eu aſſez de cruauté „ pour m'inſulter ſur une choſe que je n'ai „ faite qu'à mon corps défendant, avec une „ horrible répugnance & ſans aucun fruit. „ Vous ſaurez d'ailleurs, Monſieur, que „ lorſqu'il fallut venir au chapitre de la con„ duite des Hollandois, en Aſie, les amis „ à qui Monſieur Tavernier communiquoit „ ſes Mémoires, qu'il tiroit pour la plûpart „ de ſa tête & qu'il me dictoit en ſon pa„ tois, ſans avoir rien d'écrit que ce qu'il „ avoit eu du Capucin, le diſſuadèrent autant „ qu'ils purent de toucher cette corde. J'en „ fis de même; & ni eux, ni moi, n'en ayant „ pû venir à bout, je lui déclarai nettement „ qu'il pouvoit chercher un autre que moi. „ Après les éloges magnifiques, qu'avec au„ tant de réconnoiſſance que de juſtice, je „ donnai, il y a vingt ans, à la Nation Hol„ landoiſe, dans le premier Volume de mon „ *Europe vivante*, aurois-je pû lâchement me „ démentir? Sur mon refus donc, qui nous „ brouilla quelques jours, & qui faillit à „ nous brouiller pour jamais, M. Taver„ nier eut recours au Sieur de la Chapelle, „ Secrétaire de M. de Lamoignon. Il lui „ prêta ſa plume; & c'eſt le même, qui, a„ près mon retour à Geneve, écrivit le troi„ ſiéme Volume des Relations dudit Taver„ nier, où ſe trouve l'Hiſtoire du Japon. Il „ m'eſt facile de prouver l'Alibi, & que j'é„ tois à Geneve avec ma famille, & non à „ Paris, lorſque ce troiſiéme Volume fut é„ crit & imprimé. *Défenſe de Chapuzeau*, „ *pag*. 7 & *ſuivantes* ". Ce qu'on peut conclure, c'eſt que Chapuzeau n'eut aucune part au troiſiéme Tome de Tavernier; mais en lui reprochant de l'imprudence, ou de la malice, il ne l'accuſe point de fauſſeté.

(*d*) Comme dans ſa Relation du Tonquin. Voyez celle de Baron, au Tome XI. de ce Recueil.

(*e*) Il paroît qu'en effet il n'y a que les plaintes, publiées par d'habiles gens, tels que M. Jurieu & quelques autres, qui ayent décredité Tavernier.

(*f*) Ceux qui l'accuſent de Plagiariſme ſont bien éloignés de lui nuire, puiſque c'eſt le décharger au contraire de l'accuſation de fauſſeté. On cite particulièrement *Hyde*, qui lui reproche d'avoir pris un fort long paſſage dans une Relation de Voyage, imprimée à Lyon en 1671. Elle eſt du Père Gabriel de *Chinon*, Capucin, qui avoit paſſé trente ans en Perſe. Mais on ne ſauroit prétendre que ce paſſage ſoit devenu fabuleux dans Tavernier. *Hyde*, de Relig. veter. Perſarum, pag. 335 & ſeq.

vû, à proportion qu'elle peut la diminuer sur ce qu'il rapporte d'après les autres; & la difficulté ne consiste qu'à faire, dans son Ouvrage, un juste discernement de ces deux sortes de faits. Enfin, si Tavernier est imposteur; „ Que n'a-t'on pris, suivant la remarque de Baile, le parti d'opposer „ Relation à Relation, faits à faits, au-lieu d'entasser des injures person- „ nelles? Ce qu'il y a de plus étrange, ajoûte le même Critique, c'est qu'en „ peu de mots, son principal Accusateur a dit presqu'autant de mal que „ lui des Hollandois (g) ".

(g) Dictionnaire critique, Tom. IV. pag. 325.

§. I.

Premiers Voyages de Tavernier.

Son premier essor le conduisit en Angleterre, où règnoit alors Jacques I., qui se fit nommer Roi de la Grande Bretagne, pour satisfaire les Anglois & les Ecossois, par un nom commun à ces deux Nations. D'Angleterre, il fit voile en Flandres. Il y vit Anvers, qui étoit la patrie de son Père; & de-là continuant son Voyage dans les Provinces-Unies, l'inclination qu'il avoit pour les Voyages s'accrut par le concours de cette multitude d'Etrangers, qui se rendent à Amsterdam de toutes les parties du Monde.

Après avoir visité les dix-sept Provinces, il prit sa route vers l'Allemagne; & s'étant rendu à Nuremberg par Francfort & Augsbourg, le bruit des Armées qui marchoient en Bohéme pour se remettre en possession de Prague, lui fit naître le dessein d'essayer du métier des armes. En approchant de Nuremberg, il rencontra un Colonel de Cavalerie, nommé *Hans Brener*, fils du Comte Philippe Brener, Gouverneur de Vienne, qui lui offrit de le conduire en Bohéme. Il laisse, à l'Histoire de son Siècle, le récit de cette guerre: mais quelques années après, il suivit à Vienne le même Colonel, qui le présenta au Gouverneur de Raab, son Oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Viceroi de Hongrie. Ce Gouverneur, ou ce Viceroi, le retint au nombre de ses Pages. On peut demeurer dans cette condition, en Allemagne, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; & lorsqu'on la quitte c'est pour obtenir une cornette ou un drapeau. Le jeune Tavernier avoit passé quatre ans & demi à la Cour du Viceroi, lorsque le Duc de Mantoue arriva dans la Capitale de l'Empire d'Allemagne, pour y négocier les intérêts de son Père. Sa politique manqua de succès, & M. de *Sabran*, Envoyé de France, ne réussit pas mieux dans les sollicitations qu'il étoit chargé de faire en sa faveur. Mais le Viceroi avoit épousé, en secondes nôces, une sœur du Comte d'*Arc*, Premier Ministre du Duc de Mantoue, qui étoit venu à Vienne avec le fils de son Maître. Le Comte n'ayant pu manquer d'aller voir son beau-frère, Tavernier fut nommé pour le servir, pendant son séjour à Javarin. Vers le tems de son départ, le Comte d'Arc témoigna au Viceroi, que le Prince de Mantoue n'ayant personne auprès de lui qui sçût la langue Allemande, il lui seroit agréable que Tavernier l'allât servir, pendant le séjour qu'il devoit faire à Vien-

 ne.

TAVERNIER. ne. Cette demande fut accordée. Tavernier suivit le Comte à la Cour Impériale. Il eut le bonheur de ne pas déplaire au Prince, qui lui offrit sa protection à Mantoue. C'étoit assez pour lui inspirer le goût d'un Voyage en Italie.

Il fit approuver son dessein au Viceroi, qui étant satisfait de ses services lui accorda son congé de bonne grace, en lui faisant présent, suivant l'usage d'Allemagne, d'une épée, d'un cheval, & d'une paire de pistolets. Il y joignit une bourse pleine de ducats. M. de Sabran, qui partoit alors pour Venise, avoit besoin d'un François qui sçût la langue Allemande. Tavernier, dont il accepta les offres, le suivit à Venise. Le Comte d'*Avaux* y étoit alors Ambassadeur de France. Il reçut M. de Sabran avec beaucoup de considération; & la République, qui n'étoit pas moins intéressée aux affaires de Mantoue que la Maison de Gonzague, lui fit présent de huit grands bassins de confitures, avec une chaîne d'or qu'il mit à son cou pendant quelques momens. M. le Duc de *Rohan* étoit alors à Venise, avec toute sa famille. Tavernier reçut la commission de porter six de ces bassins à Mademoiselle de Rohan, qui les reçut de bonne grace. Pendant le séjour qu'il fit à Venise, il fit ses observations sur cette Ville célèbre; & comme elle a beaucoup de ressemblance avec Amsterdam, par sa situation, sa grandeur, sa magnificence; par son Commerce, & par le concours des Etrangers; elle ne contribua pas moins à fortifier l'inclination naturelle qu'il avoit pour les Voyages.

De Venise, il se rendit à Mantoue avec M. de Sabran; & le Prince, après lui avoir témoigné quelque joye de le revoir, lui offrit le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son Père. Tavernier accepta la seconde de ces deux offres, pour se trouver sous le commandement de M. le Comte de *Guiche*, qui étoit alors Capitaine de cètte Compagnie, & qui est devenu ensuite le Maréchal de *Grammont*. Un long séjour à Mantoue ne s'accordoit pas avec la passion qu'il avoit de voyager. Mais, l'Armée Impériale ayant assiégé la Ville, il souhaitoit avant son départ, de se faire quelque réputation dans les armes; & sa bonne fortune lui en fit naître l'occasion (*a*). Quelque-tems après il obtint son con-

(*a*) Voici le témoignage qu'il se rend: „ Nous réduisîmes, dit-il, les Impériaux à „ lever enfin le Siège; ce qu'ils firent une „ veille de Noël. Je dirai qu'un jour dix-„ huit hommes des nôtres, ayant été com-„ mandés pour aller reconnoître la hauteur „ & la largeur d'un fossé que l'Ennemi avoit „ fait en coupant la digue, pour la défense „ d'un petit Fort d'où il nous avoit chassés, „ & huit Cavaliers de nôtre Compagnie é-„ tant de ce nombre, j'obtins du Prince la „ permission d'être un des huit, mais avec „ beaucoup de peine, parcequ'il prévoyoit, „ comme il eut la bonté de me le dire en „ particulier, qu'il faudroit essuyer un fort „ grand feu. En effet, de dix-huit que nous „ sortîmes, il n'en retourna que quatre; & „ nous étant coulés le long de la digue, en-„ tre les roseaux, les Ennemis firent une si „ furieuse décharge, dès que nous parûmes „ sur le bord du fossé, qu'ils ne nous don-„ nérent pas le tems de nous reconnoître. „ J'avois choisi, dans le Magasin des ar-„ mes, une cuirasse fort legère, mais de „ bonne trempe; ce qui me sauva la vie, „ ayant été frappé de deux bales, l'une à la „ mammelle gauche & l'autre au-dessous; & „ le fer de la cuirasse s'étant enfoncé, je „ souffris quelque douleur du coup. Lors-„ que nous vînmes faire nôtre rapport, M. „ le Comte de Guiche, qui vit quelle étoit „ la bontè de ma cuirasse, la fit enjoliver, „ & la garda, sans que je l'aye vû depuis ". *Ibidem.*

congé du Prince, qui le lui avoit promis quand il le souhaiteroit, & qui l'accompagna d'un passeport honorable, jusqu'à Venise. De-là, il se rendit à Lorette, de Lorette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant encore par Rome, il alla visiter Florence, Pise, Livourne & Genes. Ensuite s'étant embarqué pour Marseille, il retourna droit à Paris. Mais il s'y arrêta peu. Le dessein qu'il avoit de voir la Pologne le fit rentrer en Allemagne par la Suisse, après avoir visité les principaux Cantons. Il descendit sur le Rhin, pour se rendre à Brisac & à Strasbourg; d'où remontant par la Souabe, il passa par Ulm & par Augsbourg pour aller à Munich. Il vit, dans cette Capitale de la Bavière, le magnifique Palais des Ducs, que Guillaume V. avoit commencé, & que Maximilien, son Fils, acheva dans la chaleur des guerres qui troubloient l'Empire. De-là, il alla pour la seconde fois à Nuremberg & à Prague; & sortant de Bohème, il entra dans la Silesie. Il passa l'Oder à Breslau, d'où il se rendit à Cracovie, une des plus grandes Villes de l'Europe, ou plutôt un composé de trois Villes, & l'ancien séjour des Rois de Pologne. Il prit ensuite le chemin de Varsovie, sur la gauche de la Vistule; & dans cette Ville, il admira la Cour du Roi Sigismond. De Varsovie, étant retourné à Breslau, il se détourna vers la basse Silesie, pour aller voir un des principaux Officiers de la Maison Impériale, avec lequel il étoit lié d'amitié. Mais, à deux lieues de Glogau, il abandonna son dessein, pour céder aux sollicitations du Colonel *Butler*, Ecossois, qui commandoit un Régiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui tua depuis le fameux *Walstein*. Sa femme aimoit les François; & l'un & l'autre ayant pressé Tavernier de s'arrêter près d'eux, il ne put résister aux témoignages de leur amitié. Cependant, après avoir passé quelquetems avec eux, il apprit que l'Empereur alloit à Ratisbonne, avec Ferdinand III. son Fils, pour le faire couronner Roi des Romains. L'ayant vû couronner Roi de Hongrie & de Bohéme, il souhaita d'assister à cette troisième cérémonie, qui devoit être plus éclatante que les premières. En effet, il en admira la magnificence.

Mais rien n'attacha tant ses yeux que les Tournois, où plusieurs jeunes Seigneurs exercèrent leur adresse. Vis-à-vis de la Carrière, on avoit dressé deux échaffauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Impératrice, avec toutes les Dames de la Cour. L'autre avoit l'apparence d'une grande boutique, qui offroit plusieurs joyaux de grand prix. Quelques-uns valoient plus de dix mille écus. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui touchoient, avec une longue baguette, la pièce pour laquelle ils vouloient entrer en lice. Elle ne coutoit rien au Vainqueur, & ceux qui avoient couru avec lui devoient la payer aux Marchands. Il la recevoit des mains du Prince d'*Ekemberg*, Premier Ministre de l'Empereur; & l'ayant mise au bout de sa lance, il alloit la présenter à l'Impératrice, qui ne l'acceptoit pas; ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à quelque Dame de la Cour.

Après la cérémonie du Couronnement, Tavernier apprit que l'Empereur envoyoit un Résident à la Porte Ottomane. C'étoit assez pour lui faire naître l'idée de passer à Constantinople avec lui. Il lui restoit une somme considérable, des libéralités du Colonel Butler. Mais lorsqu'il se disposoit

TAVERNIER. ſoit à partir avec les Allemands, le fameux Père *Joſeph*, qui étoit à Ratisbonne, de la part de la France, lui propoſa d'accompagner M. *Bachelier*, qui étoit envoyé à la Cour de Mantoue, ou M. l'Abbé de *Chapes*, frère du Maréchal d'*Aumont*, & M. de *Saint Libau*, qui devoient faire le Voyage de Conſtantinople & de la Paleſtine. Tavernier, charmé de ces deux offres, ſe détermina pour la ſeconde. Ses deux Protecteurs ne voulurent pas quitter l'Allemagne ſans avoir vû la Cour de Saxe. Ils paſſèrent enſemble par Freyberg, petite Ville, qui renferme les ſuperbes tombeaux des Electeurs. Ils virent enſuite le Château d'Auguſtebourg, où, parmi diverſes curioſités, on montre une ſalle, qui n'a pour ornement, de haut en bas, qu'une infinité de cornes de toutes ſortes d'animaux (*b*). De-là s'étant rendus à Dreſde, ils y furent bien reçus de l'Electeur. De Dreſde, ils allèrent à Prague, que Tavernier vit pour la troiſième fois. Ils traverſèrent la Bohème par ſon centre; & touchant un coin de la Moravie, ils entrèrent en Autriche, dans le deſſein de s'embarquer bien-tôt, parceque le froid ſe faiſoit déja ſentir. Tavernier avoit acquis en peu d'années tant d'expérience & de crédit, que ſes Protecteurs ſe repoſant ſur lui de la conduite de leur Voyage, il leur procura de puiſſantes recommandations auprès du Viceroi de Hongrie, de qui dépendoient les paſſeports dont ils avoient beſoin. Non-ſeulement ils furent traités civilement à leur départ de Vienne, mais on leur donna deux Bâteaux; l'un, pour leurs perſonnes, avec une chambre à poîle, & l'autre pour leur cuiſine. Ils ſe rendirent d'abord à Presbourg; d'où ils allèrent paſſer par Altembourg, Ville & Comté qui appartenoit au Comte de *Harrach*. C'étoit auparavant l'appanage d'une Reine de Hongrie, qui l'avoit donné, en mourant, à ce Seigneur, ſans autre condition que d'entretenir, dans le Château, un certain nombre de paons, qu'elle aimoit beaucoup; & ſi l'on manquoit à cette loi, le Comté devoit revenir à la Couronne. Les Voyageurs deſcendirent d'Altembourg à Sighet, où Tavernier prit un petit Bâteau, pour arriver le premier à Raab, qui ſe nomme auſſi Javarin. Il y trouva le Viceroi de Hongrie, au ſervice duquel il avoit paſſé pluſieurs années, & qui lui témoigna beaucoup de joye de le revoir. Cette diſpoſition, joint aux Lettres de la Cour de Vienne, porta ce Seigneur à commander le lendemain trois cens Cavaliers & deux caroſſes, pour aller au-devant de MM. de Chapes & de Saint Libau. Il leur fit un accueil fort civil. Dix jours ſe paſſèrent avant qu'il pût recevoir la réponſe du Bacha de Bude, à qui le Gouverneur de Comorre fit demander, par un Exprès, la liberté du paſſage pour deux Gentilshommes François & pour leur ſuite. On prévint les difficultés, en les faiſant paſſer pour deux Parens de M. de *Ceſy*, Ambaſſadeur de France à la Porte. Enfin, le Bacha paroiſſant diſpoſé à les bien recevoir, ils deſcendirent à Comorre, où le Gouverneur leur donna d'autres Bâteaux, qui les menèrent juſqu'à moitié chemin de Bude. Ils y en trouvèrent d'autres encore, que le Bacha leur envoyoit

(*b*) On y voit une tête de lièvre avec deux cornes qui avoit été envoyée à l'Electeur, comme une rareté précieuſe, par le Roi de Dannemarck. Le puits de ce Château eſt ſi profond, qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demie-heure. *Ibidem*.

voyoit pour les prendre. Ces Bâteaux sont une sorte de Brigantins, bien armés & fort commodes, sur lesquels on avance beaucoup avec les rames, parcequ'ils sont fort legers. C'est entre Comorre & Bude, aux frontières des deux Empires, que se font les échanges des Ambassadeurs qui sont envoyés de part & d'autre pour renouveller l'alliance; &, des deux côtés, le nombre des personnes doit être égal (*c*).

De Vienne à Javarin, les François avoient employé trois jours sur l'eau, parceque les détours du Danube allongent beaucoup une route qui se fait en deux heures par terre. De Javarin, on va coucher à Comorre; & de Comorre, on met près de deux jours pour arriver à Bude. Le chemin se fait rarement par terre, de Javarin à Bude. On seroit exposé, sur cette frontière, aux Coureurs des deux Etats, qu'il est dangereux de rencontrer. Dans la belle saison, on se rend de Bude à Belgrade en moins de huit jours: mais le froid & les neiges ne permettoient point alors d'avancer, & ce tems accompagna les trois Voyageurs jusqu'à Constantinople, où ils n'arrivèrent que vingt-neuf jours après leur départ de Belgrade. L'usage, en Hongrie, sur-tout dans les lieux peu fréquentés des Etrangers, n'est pas d'exiger de l'argent des Etrangers, pour leur logement & leur dépense. Un Bourgeois les loge & les traite aux fraix de la Ville, qui le rembourse, à la fin de l'année, des deniers publics. Mais Tavernier observe que les Hongrois ne sont pas chargés d'un grand nombre de Passans, & que dans leur Pays, qui est un des meilleurs de l'Europe, les vivres sont à si vil prix, qu'il n'en coutoit pas deux écus par jour, à Belgrade, pour quatorze personnes.

Bude est sur la droite du Danube, à la distance d'une demie-lieue de ce Fleuve. Le Bacha ne fut pas plutôt averti de l'arrivée des François, qu'il leur envoya son Ecuyer, avec des chevaux menés en main par des Esclaves, pour les conduire à la Ville. Entre ces Esclaves, il y avoit deux Parisiens, pour la liberté desquels MM. de Chapes & de Saint Libau offrirent en vain jusqu'à huit cens écus. Il se passa douze jours, avant que le Bacha, qui étoit indisposé, pût recevoir les trois Voyageurs à l'audience: mais, chaque jour au matin, il leur envoyoit, pour leur provision de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du riz & du pain, avec deux sequins pour les autres fraix. Ils lui firent présent d'une montre, dont la boete étoit enrichie de diamans. C'étoit un homme de bonne mine, qui les reçut fort civilement le jour de l'audience; & les ayant avertis qu'il leur épargneroit le soin de chercher des voitures, il leur envoya, pour leur départ, six caleches, sous l'escorte de deux Spahis, qui avoient ordre de fournir par-tout à leur dépense: mais ils ne voulurent pas se prévaloir de cette générosité.

En arrivant à Belgrade, ils furent conduits dans un vieux Carvansera, qui ne leur promettoit pas un logement commode. Quatre Marchands de Raguse vinrent les tirer de cette mauvaise hôtellerie, pour leur fournir une bonne maison. Les Ragusiens portent des draps à Belgrade, & prennent en

(*c*) C'étoit autrefois de six en six ans.

TAVERNIER. en échange de la cire & du vif-argent, qu'on tire de la haute Hongrie & de la Transylvanie. Si Tavernier & ses Compagnons s'étoient loués du Bacha de Bude, ils ne reçurent que des sujets de plainte du Sangiac de Belgrade, qui commença par leur faire demander, pour le passage, un présent de deux cens ducats par tête. Les représentations des Marchands Ragusiens lui firent modérer ses demandes au quart de cette somme. Mais Tavernier, les jugeant encore excessives, prit le parti de s'expliquer avec lui par la bouche d'un Interpréte. Après avoir employé des termes civils, qui produisirent peu d'effet, il le menaça d'envoyer un Exprès à la Porte, pour se plaindre de la rigueur avec laquelle deux Parens de l'Ambassadeur de France étoient traités. Ce langage lui causa tant d'effroi, qu'il réduisit toutes ses prétensions à cinquante ducats, qui lui furent portés sur le champ. Pendant cette négociation, qui dura quinze jours, les François furent consolés par la bonne chère qu'on fait à Belgrade. Le pain, le vin, la viande, tout est excellent & ne coute presque rien dans cette Ville. Comme elle est située sur une pointe de terre, où se joignent deux grandes Rivières, le Danube & la Save, on y prend un nombre extraordinaire de grands brochets & de grosses carpes.

IL fallut prendre des chevaux de selle & des chariots, pour faire le chemin d'Andrinople. Chacun pouvant choisir la voiture qu'il croyoit la plus commode, Tavernier eut la prudence de prendre un chariot, où s'enfonçant dans la paille, enveloppé d'une bonne fourrure, il fut à couvert du froid. On passa par Sophie, grande Ville & fort bien peuplée, Capitale des anciens Bulgares & Résidence du Bacha de Romelie: de-là par Philippopoli, & par Andrinople. Enfin, le quarante-deuxième jour depuis leur départ de Vienne, les trois Voyageurs arrivèrent à huit heures du matin aux portes de Constantinople. Ils traversèrent la Ville, pour passer à Galata: l'Ambassadeur de France, chez lequel ils se crurent à Paris, leur fit préparer un logement chez un Grec, à peu de distance de son Hôtel. MM. de Chapes & de Saint Libau prirent deux mois de repos à Constantinople, & tinrent table ouverte, avec une assez belle dépense. Pendant l'hyver, ils firent un petit Voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troie, & n'y remarquant que des pierres, ils conclurent qu'elles méritent peu la curiosité d'un Voyageur. Celle de voir, dans un Palais Turc, une chambre meublée à la Françoise, les conduisit au Serrail de Scutaret. Deux Eunuques, qui le gardent, leur en refusèrent longtems l'entrée, & la leur firent payer assez cher. Ils n'y virent qu'un lit à la manière de France, d'une étoffe assez riche, avec une tapisserie & des chaises. Un autre jour, ils prirent trois Barques, avec des Amis, pour se rendre à Chalcedoine, qui est sur le bord de la Mer. On leur fit voir une fort ancienne Eglise, & la salle du Concile, avec les mêmes chaises qui servirent aux Prélats de l'assemblée. Ce n'est aujourd'hui qu'un Monastère. Ils visitèrent ensuite la Colomne de Pompée, à l'embouchure de la Mer noire; & de Serrail en Serrail, nom que Tavernier donne aux Maisons royales du Grand Seigneur, ils firent une charmante promenade, dans laquelle ils rencontrèrent un vieil Eunuque François, qui les combla de caresses. La seule remarque de Tavernier sur le Canal de la Mer noire, c'est que ce Détroit a deux courans opposés;

posés; l'un qui regarde l'Europe & qui emporte le Vaisseau vers la Mer noire; l'autre qui est du côté de l'Asie, & qui coule vers la Méditerranée. Ainsi, dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'embouchure du Canal, on trouve l'eau favorable, en allant comme au retour. TAVERNIER.

APRÈS l'hyver, MM. de Chapes & de Saint Libau, sous l'escorte de deux Spahis, prirent un Brigantin pour se rendre au Port d'Alexandrete. Tavernier apprit, dans la suite, qu'ils avoient vû ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel, & sur les Côtes de la Natolie; que d'Alexandrete ils étoient passés à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournés sur leurs pas ils s'étoient rendus à Damas, & de Damas à Jerusalem. Pour lui, qui méditoit des Voyages plus importans, il s'arrêta près d'onze mois à Constantinople, dans l'attente d'une occasion qu'on lui faisoit espérer pour la Perse. Il ignoroit, alors, que tous les ans il partoit cinq ou six Caravanes de Burse, & qu'il auroit pû les joindre. On ne l'avoit pas même informé que souvent huit ou dix Marchands associés faisoient avec sureté le Voyage d'Ispahan. Cette ignorance lui fit perdre un tems considérable; pendant lequel il vit arriver à la Porte M. de *Marcheville*, qui venoit pour succéder à M. de Cesy, & qui parut même, à l'audience du Grand Seigneur, avec la qualité d'Ambassadeur de France. Mais M. de Cesy, qui n'étoit pas disposé à quitter son emploi, fit jouer tant de ressorts, qu'avec la faveur de la Cour Ottomane, il le mit dans la nécessité de remonter sur le Vaisseau qui l'avoit apporté Enfin Tavernier se mit dans une belle & nombreuse Caravane, qui partoit de Constantinople pour Ispahan; & c'est proprement de ce point qu'il commence l'Histoire de ses Voyages. Il en compte six en Asie: „ J'ai eu le tems, dit-il, de bien connoître la qualité des Pays & „ le génie des Peuples. J'ai poussé les trois derniers au-delà du Gange & „ jusqu'à l'Isle de Java. Pendant l'espace de quarante ans, j'ai fait plus de „ soixante mille lieues par terre, n'étant revenu qu'une fois d'Asie en „ Europe par l'Océan. Ainsi j'ai vû à loisir, dans mes six Voyages, „ toute la Turquie, toute la Perse & toutes les Indes, particulièrement „ les fameuses Mines de Diamans, où nul Européen n'avoit été avant „ moi (*d*)".

(*d*) On a vû, ci-dessus, qu'il se trompoit dans cette opinion.

§. II.

Voyages de Tavernier dans l'Indoustan.

ON passe sur le Voyage de Perse, pour suivre l'ordre qu'on s'est proposé dans toutes les Préfaces de cet Ouvrage; & renvoyant cet article au Recueil des Voyages par Terre, on se contente d'observer, à l'honneur de Tavernier, que peu de Voyageurs ont rendu plus de service à la Géographie de cette grande Région, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des distances. Il décrit, avec le même soin, la route d'Ispahan à Agra, par Candahar; mais, comme elle appartient particulièrement 1665.

 à

TAVERNIER. 1665.

à la Perse, il est tems de le représenter au premier terme de son Voyage; & déja rempli des nouveaux objets qu'il peint successivement.

Observations sur les routes de Perse aux Indes.

C'EST donc à son départ de Perse qu'on prend ici Tavernier, & prêt à s'embarquer pour l'Indoustan. En Voyageur exercé, il s'explique d'abord sur les routes. Quoique les Indes fassent front à la Perse l'espace de plus de quatre cens lieues, depuis l'Ocean jusqu'à cette longue chaîne de montagnes qui coupe l'Asie du Couchant au Levant, & que l'Antiquité a connue sous le nom de *Mont-Taurus* ou de *Mont-Caucase*, il y a bien moins de chemins, pour passer de la Perse aux Indes, que pour aller de Turquie en Perse, parce-qu'entre la Perse & les Indes on ne trouve que des sables & de vastes déserts où l'on manque absolument d'eau. Ainsi, pour se rendre d'Ispahan à Agra, il ne se présente que deux routes; l'une par Ormus, où l'on prend la Mer; l'autre par Candahar, sans quitter le Continent, & qui appartient par conséquent au Recueil des Voyages par Terre.

Tems pour le départ d'Ormus.

TOUTES les saisons n'étant pas propres aux Indes pour la navigation, les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Février & de Mars sont les seuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus; avec cette différence néanmoins, qu'on ne sort guères plus tard de Surate qu'à la fin de Février; au-lieu que pour sortir d'Ormus, on peut attendre jusqu'à la fin de Mars, & même jusqu'au quinze d'Avril, parceque le vent d'Ouest, qui amène les pluyes aux Indes, commence alors à souffler. Pendant les quatre premiers mois, il règne d'abord un vent de Nord-Est, avec lequel on passe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours. Ensuite, se tournant au Nord, il sert également aux Vaisseaux qui vont à Surate & à ceux qui viennent de ce Port. Dans ce tems, on demeure en Mer trente ou trente-cinq jours; mais si l'on veut passer d'Ormus à Surate, en quatorze ou quinze, il faut s'embarquer au mois de Mars, ou pendant la première partie d'Avril, parcequ'alors on a toûjours le vent d'Ouest en poupe (a).

LES Vaisseaux qui sortent d'Ormus vont reconnoître *Mascate*, sur la Côte d'Arabie, pour ne pas s'approcher trop de celle de Perse; & ceux qui viennent de Surate ne manquent point de reconnoître l'entrée du Golfe. Mais les uns ni les autres ne touchent point à Mascate, parcequ'on y paye des droits au Prince Arabe, qui a pris cette Place aux Portugais. D'ailleurs, sa situation, qui est au bord de la Mer, vis-à-vis de trois rochers, en rend l'accès fort difficile. En allant à Surate, on reconnoît *Diu* & la Pointe de *Saint Jean*, d'où l'on va mouiller à la Rade de *Souali*; c'est-à-dire, à quatre lieues au Nord de la Rivière de Surate.

Methode de Tavernier, utile à la Géographie.

TAVERNIER s'arrête peu à la description de cette Ville: mais, suivant sa méthode, qui est précieuse pour la Géographie, il s'étend sur les routes qui conduisent de Surate aux divers lieux de l'Empire, que ses affaires ou sa curiosité lui firent visiter. On n'en distingue que deux pour Agra, qui étoit le premier objet de son Voyage. Il les donne toutes deux successivement, avec d'autant plus de certitude que dans la suite il les fit plusieurs fois.

(a) Voyages de Tavernier, Tom. II, pag. 2.

fois. Mais, il se dispense d'en marquer les tems, parceque c'est assez, dit-il, d'être exact sur les lieux (*b*); & de-là vient qu'on se trouve obligé de marquer ici, pour année courante, au sommet des colomnes, celle de son dernier Voyage, en promettant néanmoins de suivre ses propres dattes pour les observations & les événemens.

TAVERNIER. 1665.

Voyage de Surate à Agra par Brampour & Seronge.

DES deux Routes de Surate à Agra, l'une est par *Brampour* & par *Seronge*; l'autre par *Amadabath*.

TAVERNIER, s'étant déterminé d'abord pour la première, fit quatorze cosses jusqu'à *Barnoly*, gros Bourg, où l'on passe une Rivière à gué. Pendant cette journée, il eut à traverser un Pays mêlé, qui offre, tantôt des bois, tantôt des champs de bled & de riz. Il fit dix cosses de Barnoly à *Balor*, autre gros Bourg, sur un Etang qui a près d'une lieue de circuit, & sur lequel on voit une bonne Forteresse dont l'entretien est négligé. Trois quarts de lieue en-deçà de Balor, on passe un ruisseau à gué, mais au travers de quantité de roches & de cailloux, qui exposent les voitures à quelque danger. Cette seconde journée se fait presque continuellement dans les bois.

DE Balor à *Kerkoa*, qui se nomme aussi le Carvansera de la *Begum*, ou de la Princesse, il fit cinq cosses. Ce Carvansera est grand & commode. Il fut bâti par les libéralités de *Begum-Sabeb*, fille de Scha-Jehan, à qui l'on avoit représenté que la journée de Balor à *Navapoura* étoit trop grande, & que ce lieu étant frontière du Pays de quelques Rajas, qui refusent quelquefois d'obéïr au Grand Mogol, dont ils sont les Vassaux, il y passoit peu de Caravanes qui n'y fussent maltraitées. Entre le Carvansera & Navapoura, on passe à gué deux Rivières, dont l'une est fort proche du second de ces deux Bourgs.

Riz des Grands, qui sent le musc.

NAVAPOURA, où l'on arrive à quinze cosses de Kerkoa, est un gros Bourg, rempli de Tisserands, quoique le riz fasse le principal Commerce du Canton. Il y passe une Rivière, qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette Contrée, est plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient, en cuisant, d'une blancheur admirable; ce qui le fait estimer particulièrement. On lui trouve aussi l'odeur du musc, & tous les Grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perse même, un sac de ce riz est regardé comme un présent fort agréable. C'est de la Rivière qui passe à Kerkoa, & des autres qu'on trouve dans cette route, que se forme celle de Surate.

DE Navapoura, on compte neuf cosses à *Nasarbar*; quatorze de Nasarbar à *Dol-Medan*; sept de Dol-Medan à *Senquera*; & dix de Senquera à *Tallener*, où l'on passe une Rivière qui se rend dans le Golfe de Cambaye par Baroche, où elle est fort large. De Tallener à *Choupre*, il y a quinze cosses; treize de Choupre à *Senquelis*; dix de Senquelis à *Nabir*; & neuf de Nabir à *Baldelpoura*. C'est dans ce dernier lieu que les voitures, chargées des marchandises, payent les droits de Brampour. Le Pays offre, de toutes parts, du bled, du riz & de l'indigo.

Ville de Brampour & son Commerce.

BRAMPOUR, qui n'est qu'à cinq cosses de Baldelpoura, est une grande Vil-

(*b*) *Ibidem.* pag. 27.

TAVERNIER. 1665.

Ville ruinée, dont la plûpart des maisons sont couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la Place, un grand Château, qui sert de logement au Gouverneur. Le gouvernement de cette Province est si considérable, qu'il est toûjours le partage d'un Fils ou d'un Oncle de l'Empereur. Aureng-Zeb, qui règnoit alors, avoit commandé longtems à Brampour, pendant le règne de son Père. Mais Tavernier observe que depuis qu'on a reconnu les avantages de la Province de Bengale, qui portoit autrefois le nom de Royaume, on en a fait le principal gouvernement de l'Empire. Le Commerce est florissant à Brampour. Il se fait, dans la Ville & dans la Province, une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui sont teintes de diverses couleurs, à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches, avec une raye d'or ou d'argent qui borde la pièce & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze; c'est-à-dire, plus ou moins grande. Cette bordure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent, & de soye, avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le Commerce en est considérable, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces, au moins, d'or ou d'argent; ou si cet or & cet argent devenoient noirs en passant les Mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou dans d'autres Ports de la Mer noire, on ne pourroit s'en défaire qu'avec beaucoup de perte. D'autres toiles sont par bandes, moitié coton, moitié d'or & d'argent, & cette espèce porte le nom d'*Ormus*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes, dont le prix est quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de Province où le coton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour (c).

Mort tragique du Gouverneur.

En sortant de la Ville, on passe une Rivière, différente de celle que l'Auteur avoit déja passée. Il compte cent trente-deux cosses de Surate à Brampour; & ces cosses, qui sont des plus petites de l'Inde, se font en moins d'une heure. Tavernier raconte une étrange sédition, dont il fut témoin dans la même Ville, en revenant pour la première fois de la Cour à Surate en 1641. Le Gouverneur de la Province, qui étoit Neveu de l'Empereur par sa Mère, avoit conçu de criminels sentimens d'affection pour un de ses Pages. Ce jeune homme, après avoir résisté long-tems aux sollicitations, résolut, par le conseil de son frère, qui étoit Dervis, de s'armer d'un grand couteau, & se voyant pressé, dans un lieu qui ne lui laissoit pas d'autre ressource, il tua le coupable, de deux ou trois coups. Il sortit aussi-tôt, sans aucune marque d'émotion, & les Gardes de la Porte le crurent chargé de quelque message. Le Dervis, pour le sauver du supplice, en faisant connoître l'infâmie du Gouverneur, prit aussi-tôt, avec ses Compagnons, les Banières de Mahomet, qui étoient plantées autour de la Mosquée; & se mettant à crier que tout ce qu'il y avoit de fidèles Ma-

(c) Pag. 29.

Mahométans euſſent à les ſuivre, ils aſſemblèrent en peu de tems une nombreuſe populace. Ils ſe présentèrent, avec cette ſuite, aux portes du Palais, en criant de toute leur force (*d*); „ mourons pour Mahomet, ou „ qu'on nous livre un infâme Gouverneur qui n'eſt pas digne d'être enterré „ parmi les Muſulmans, & que nous ferons manger par les chiens". La garde n'étoit pas capable de réſiſter aux ſéditieux. Il auroit fallu les ſatisfaire, ſi quelques uns des principaux Seigneurs de la Ville n'euſſent trouvé le moyen de les appaiſer, en leur repréſentant qu'ils devoient quelque reſpect au Neveu de l'Empereur. Dès la nuit ſuivante, le corps fut envoyé à la Cour, avec le Harem du Gouverneur; & l'Empereur, qui hérite des biens de tous ſes Sujets, apprit tranquillement une nouvelle qui lui apportoit d'immenſes richeſſes. Il affecta même de récompenſer la vertu du Page, par un petit gouvernement qu'il lui donna dans le Bengale (*e*).

TAVERNIER. 1665.

Hôtelleries de l'Indouſtan.

AVANT que de continuer ſa route, l'Auteur avertit que dans tous les lieux dont le nom ſe termine par *Sera*, on doit ſe repréſenter un grand enclos de murs ou de hayes, dans lequel ſont diſpoſées en cercle cinquante ou ſoixante hutes, couvertes de chaume. C'eſt une ſorte d'hôtellerie, fort inférieure aux Carvanſeras Perſans, où ſe trouvent quelques hommes & quelques femmes, qui vendent de la farine, du riz, du beurre, & des herbages, & qui prennent ſoin de faire cuire le pain & le riz des Voyageurs. Ils nettoyent les huttes, que chacun a la liberté de choiſir; ils y mettent un petit lit de ſangle, ſur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorſqu'on n'eſt point aſſez riche pour ſe faire accompagner d'une tente. S'il ſe trouve quelque Mahométan parmi les Voyageurs, il va chercher, dans le Bourg ou le Village, du mouton & des poules, qu'il diſtribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Ville de Seronge & ſes propriétés.

VINGT lieux différens, que Tavernier nomme juſqu'à Seronge, paſſent ici ſans remarque & ſans deſcription (*f*). Il obſerve ſeulement qu'on paſſe, à *Andy*, une Rivière qui va ſe rendre dans le Gange entre Banarou & Patna. Seronge lui parut une grande Ville, dont les Habitans ſont Banians, & la plûpart Artiſans de père en fils; ce qui les porte à ſe bâtir des maiſons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand Commerce de ces toiles peintes, qu'on nomme *Chites*, dont tout le bas peuple de Turquie & de Perſe aime à ſe vétir, & qui ſervent, dans d'autres Pays, pour des couvertures

(*d*) Pag. 30.

(*e*) *Ibid.*

(*f*) Ces noms feroient une triſte figure dans le texte: mais on ſe gardera bien de les ſupprimer. De Brampour, l'Auteur fit cinq coſſes juſqu'à *Piombiſera*:
3, de Piombiſera à *Pander*:
6, de Pander à *Balki-ſera*:
5, de Balki-ſera à *Neveiki-ſera*:
5, de Nevelki ſera à *Couſemba*:
3, de Couſemba à *Cheni-pour*:
8, de Cheni-pour à *Charoua*:
8, de Charoua à *Bich-ola*:
4, de Bich-ola à *Andy*:
4, d'Andy à *Onquenas*:
5, d'Onquenas à *Tiqueri*:
4, de Tiquery à *Toolmeden*:
4, de Toolmeden à *Nova ſera*:
4, de Nova-ſera à *Ichavour*:
5, d'Ichavour à *Signor*:
3, de Signor à *Chekaipour*:
3, de Chekaipour à *Dour-ay*:
8, de Dour-ay à *Ater kaire*:
4, d'Ater kaire à *Telor*:
3, de Telor à *San-kaire*:
12, de San-kaire à *Seronge*.

TAVERNIER. 1665.

res de lit & de nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vives, & plus sujettes à se ternir dans l'eau; tandis que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La Rivière, qui passe dans cette Ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluyes, qui durent quatre mois, les Ouvriers impriment leurs toiles, suivant le modèle qu'ils reçoivent des Marchands étrangers; & lorsque les pluyes cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la Rivière, parceque plus elle est trouble, plus les couleurs sont vives & résistent au tems (*g*). On fait aussi, à Seronge, une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la chair comme à nud. Le transport n'en est pas permis aux Marchands. Le Gouverneur les prend toutes, pour le Serrail Impérial & pour les principaux Seigneurs de la Cour. Les Sultanes & les Dames Mogoles s'en font des chemises & des robbes, que l'Empereur & les Grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs (*h*).

Toiles transparentes, pour les femmes.

LES cent & une cosses, que l'Auteur fit de Brampour à Seronge lui parurent beaucoup plus grandes que celles de Surate à Brampour. Il mettoit quelquefois cinq quarts-d'heure à les faire dans sa voiture. Pendant des journées entières, il traversoit des campagnes fertiles, qui ressemblent beaucoup à celles de la Beausse. On y trouve rarement des bois; & les Villages étant fort près l'un de l'autre, un Voyageur marche ou s'arrête à son gré, & fait cette route à son aise (*i*).

CALLABAS est un gros Bourg, autrefois la résidence d'un Raja tributaire du Grand Mogol. Les Caravanes qui passoient par ses terres étoient, ou volées, ou vexées par des droits excessifs. Aureng-Zeb, étant monté sur le Trône, fit couper la tête à ce Tyran des Voyageurs & à quantité de ses Vassaux. On a fait élever, proche du Bourg, sur le grand chemin, plusieurs tours percées d'un grand nombre de fenêtres, sur lesquelles on a placé toutes ces têtes, de deux en deux pieds de distance. En 1665, c'est-à-dire, au dernier Voyage de Tavernier, cette exécution devoit être récente, puisque les têtes paroissoient entières, & jettoient encore une grande puanteur (*k*).

Malice d'un éléphant.

COLLASAR est une petite Ville, dont tous les Habitans sont Idolâtres. A l'arrivée de Tavernier, dans son dernier Voyage, on y faisoit entrer huit grosses pièces d'artillerie, les unes de quarante-huit livres de balle, & d'autres de trente-six, tirées chacune par vingt-quatre couples de bœufs. Elles étoient suivies d'un éléphant, qui servoit à les pousser avec sa trompe, dans les passages difficiles, où les bœufs n'auroient pas suffi pour les tirer. Hors de la Ville, le long du grand chemin, on rencontre quantité de ces

(*g*) *Ibidem*. pag. 32.

(*h*) Elles dansent avec ces chemises, & c'est apparemment ce qui fait dire à Rhoe & Mandelslo qu'elles dansent nues.

(*i*) De Seronge à *Magalki sera*, on compte six cosses:
2, de Magalki-sera à *Paulki-sera*:
3, de Paulki-sera à *Kasariki-sera*:
6, de Kasariki-sera à *Chadolki-sera*:
6, de Chadolki-sera à *Callabas*:
2, de Callabas à *Akmate*:
9, d'Akmate à *Collasar*:
6, de Collasar à *Sansele*:
4, de Sansele à *Dongry*:
3, de Dongry à *Gate*.

(*k*) Pag. 33.

ces gros arbres qui s'appellent *Mangues*; & dans les intervalles, on voit en plusieurs endroits de petites Pagodes, dont chacune a son Idole devant la porte. A mesure que l'éléphant passoit devant ces Pagodes, il enlevoit les statues avec sa trompe, & les jettoit si haut & si loin qu'elles se brisoient en pièces. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'il y étoit porté par quelques signes du Mahométan qui le conduisoit : mais les Banians en paroissoient fort affligés, sans oser se plaindre, parceque l'escorte étoit de plus de deux mille hommes, tous Mahométans, à l'exception des Maîtres-Canonniers, qui étoient *Franguis*, c'est-à-dire, François, Anglois & Hollandois. L'Empereur envoyoit cette artillerie à son Armée du Decan, pour faire la guerre à Sevagy, ce fameux Rebelle, qui avoit pillé Surate l'année d'auparavant (*l*).

TAVERNIER. 1665.

Détroit de Gate.

On appelle *Gate*, un détroit de montagnes, qui dure l'espace d'un demi-quart de lieue, & qu'on descend du côté d'Agra. L'entrée offre encore les ruines de deux ou trois Châteaux; & le chemin est si étroit, que deux ou trois chariots n'y passeroient pas aisément de front. En venant du côté du Midi, comme de Surate, de Goa, de Visapour, de Golkonde, de Masulipatan & de quantité d'autres lieux, on ne peut éviter ce dangereux chemin qu'en prenant la route d'Amadabath. Les deux entrées du détroit avoient autrefois leur porte; & celle qui regarde Agra est encore occupée par quelques maisons de Banians qui vendent de la farine, du beurre, du riz & des légumes. Tavernier, s'y étant arrêté pour attendre les voitures, parcequ'on est obligé de descendre à ce passage, fut témoin d'un spectacle qui dût l'effrayer. Les Banians avoient, à peu de distance, un magasin de riz & de bled. Une femme, qui alloit prendre du grain, fut picquée par un serpent de treize ou quatorze pieds de long & d'une grosseur proportionnée, qui se trouvoit caché derrière les sacs. Elle revint en poussant de grands cris. On lui lia le bras au-dessus de la picquûre, dans l'espérance d'arrêter le venin. Mais, son visage s'étant enflé aussi-tôt, avec des taches bleues & livides, elle mourut en moins d'une heure (*m*). Quatre Ragipous, qui passent pour la meilleure Milice des Indes, & qui ne font pas scrupule, quoique Banians, de tuer dans l'attaque & la défense, survinrent à cheval, lorsque cet affreux événement causoit encore l'épouvante à tous les Spectateurs. Ils ne balancèrent point à se jetter dans le magasin, armés du sabre & de la demie-picque. Tavernier n'eut pas la curiosité d'assister au combat; mais il les vit sortir vainqueurs; & le serpent, qui fut jetté hors du Village, attira tout d'un coup tant d'oiseaux de proye, qu'il fut bien-tôt dévoré.

Avanture d'un gros serpent.

Horrible chemin.

Une Rivière, qui coule au pied de Gate, & que les pluyes avoient fait déborder, obligea l'Auteur de passer deux jours dans ce lieu, pour la pouvoir traverser à gué; sans quoi l'on est forcé de décharger les voitures, & même de les démonter, pour les faire porter à force de bras jusqu'aux Barques. Ce chemin, qui est d'une demie-lieue, est couvert de grosses roches, & si pressé entre la montagne & la Rivière, qu'on ne peut rien s'ima-

(*l*) Voyez les Relations du Tom. XI.

(*m*) Pag. 34.

TAVERNIER. 1665.

maginer de plus dangereux. Les Habitans ne manquent, ni de bois, ni de pierre, pour y faire un pont; mais ils trouvent plus d'avantages à rendre d'autres services aux Passans. A quatre cosses de Gate, on arrive à *Nader* (*n*), grande Ville, située sur la pente d'une montagne, au-dessus de laquelle on découvre une Forteresse. Toute la montagne en est une elle-même, par les murailles dont elle est environnée. On voit, autour de la Ville, plusieurs grands Etangs, qui étoient autrefois revêtus de pierre de taille, mais dont on a négligé l'entretien. Une lieue plus loin, on conserve, avec plus de soin, quelques belles sépultures. La même Rivière qu'on a passée le jour précédent, & qu'on repasse quatre ou cinq cosses au-delà de Nader, entoure les trois quarts de la Ville & de la montagne, dont elle fait une Peninsule, & va se jetter dans le Gange après avoir long-tems serpenté. On fabrique, à Nader, de belles couvertures picquées, blanches, ou brodées de fleurs d'or, d'argent & de soye.

Nader, grande Ville qui forme une Peninsule.

Forteresse de Goualeor, Prison d'Etat.

GOUALEOR est une grande Ville, mal bâtie, & divisée par une petite Rivière. Une haute montagne, qui la borde au Couchant, est entourée d'une muraille flanquée de tours; &, dans cette enceinte, on voit quelques Etangs formés par les pluyes. Ce qu'on y sème régulièrement suffit pour la subsistance de la garnison. Aussi cette Place est-elle regardée comme une des meilleures de l'Inde. Sur la pente de la montagne au Nord-Ouest, on découvre une Maison de plaisance, bâtie par Scha-Jehan, qui commande toute la Ville, & qui tient lieu de Forteresse. Au bas de cet édifice, Tavernier fut surpris de trouver plusieurs figures de démons, taillées dans le roc en bas-relief. Il en admira une, dont la hauteur est extraordinaire. Depuis que les Mogols sont établis dans cette Contrée, Goualeor est comme la Prison d'Etat. Scha-Jehan, n'ayant dû la Couronne qu'à ses artifices, faisoit arrêter successivement tous les Princes & les Seigneurs dont il redoutoit le caractère ou la puissance, & les envoyoit à Goualeor; mais il leur laissoit la vie & l'usage de leur bien: au-lieu qu'Aureng-Zeb n'y faisoit conduire un Prisonnier, que pour s'en défaire peu de jours après par le poison. *Morat-Bakché*, le plus jeune de ses frères, y trouva la mort. On lui a fait, dans la Ville, un magnifique tombeau, pour lequel on a bâti une Mosquée, avec une grande place environnée de voutes & de boutiques. C'est l'usage des Indes, de joindre à tous les édifices publics, une place qui sert de Marché, & d'y faire une fondation pour les Pauvres (*o*).

Diverses Rivières.

A cinq cosses de Goualeor, on passe à gué une Rivière qui se nomme *Lantké*. On trouve à *Paterki-sera*, celle de *Quarinadi*, qu'on passe sur un Pont de six grandes arches. Celle de *Chamelnadi*, qu'on rencontre à *Dolpoura*, se passe en Bâteau & va se rendre dans le *Gemené*, entre Agra & Ha-la-

(*n*) Quatre cosses de Gate à *Nader*:
9, de Nader à *Barki-sera*:
3, de Barki-sera à *Trie*:
9, de Trie à *Goualeor*:
3, de Goualeor à *Paterki sera*:
10, de Paterki-sera à *Quariqui-sera*:
6, de Quariqui-sera à *Dolpoura*:
6, de Dolpoura à *Minaski sera*:
8, de Minaski-sera, au Pont de *Jaoulkapoul*:
4, du Pont de Jaoulkapoul à Agra.

(*o*) Pag. 56.

labas. Celle de *Jagounadi*, entre *Minaski-sera* & Agra, offre un Pont fort long & bâti de pierre de taille, qui se nomme *Jaoulkapoul*. Suivant le calcul de l'Auteur, on compte cent six cosses de Seronge à Agra (*p*). TAVERNIER. 1665.

Il seroit inutile de répéter, après lui, la route par Amadabath, qu'on a déja donnée dans la Relation de Mandelslo, s'il n'y joignoit les distances, & quantité de lieux, qui, n'étant pas nommés dans l'autre, peuvent former du moins une Note utile (*q*). Quoiqu'il ne marque point le tems de ce Voyage, il mêle, à ses descriptions, quelques remarques échappées à Mandelslo, qui paroissent mériter aussi d'être conservées.

Tours incroyables des Charlatans Indiens.

En passant à *Baroche*, il accepta un logement chez les Anglois, qui ont un fort beau Comptoir dans cette Ville. Quelques Charlatans Indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaitoit d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitoit des mangues. Alors, un des Charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

„ J'apperçus, dit-il, que cet homme, se coupant la chair sous les aisselles, avec un razoir, il frottoit de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se relevoit, le bois croissoit à vûe d'œil; & la troisième, il en sortit des branches, avec des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième on y vit des fleurs. Un Ministre Anglois, qui étoit présent, avoit protesté d'abord qu'il ne pouvoit consentir que des Chrétiens assistassent à ce spectacle: mais lorsque d'un morceau

(*p*) En les joignant à cent trente-deux, de Surate à Brampour, & à cent une de Brampour à Seronge, c'est trois cens trente-neuf de Surate à Agra.

(*q*) De Surate à *Baroche*, on compte 22 cosses:
22, de Baroche à *Brodra*:
18, de Brodra à *Neriade*:
20, de Neriade à *Amadabath*:
13, d'Amadabath à *Panser*:
14, de Panser à *Masana*:
14, de Masana à *Chitpour*:
12, de Chitpour à *Balampour*:
11, de Balampour à *Dantivar*;
17, de Dantivar à *Bargant*:
15, de Bargant à *Bimal*:
15, de Bimal à *Modra*:
10, de Modra à *Chalaour*:
12, de Chalaour à *Cantap*:
15, de Cantap à *Setlana*:
14, de Setlana à *Palavaseny*:
11, de Palavaseny à *Pipars*:
16, de Pipars à *Mirda*:
12, de Mirda à *Boronda*:
18, de Boronda à *Coetchiel*:
14, de Coetchiel à *Bandar Sonnery*:
16, de Bandar Sonnery à *Ladona*:
12, de Ladona, Ville, à *Chasou*:
17, de Chasou à *Nuali*:
19, de Nuali à *Hindou*:
10, d'Hindou à *Baniana*:
14, de Baniana à *Vettapour*, Ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laine:
12, de Vettapour à Agra: ce qui fait, par cette route, quatre cens quinze cosses depuis Surate. On met ordinairement trente cinq ou quarante jours à faire cette route. *Ibid.* pag. 51 & précédentes.

TAVERNIER. 1665.

„ ceau de bois ſec il eut vû que ces gens-là faiſoient venir, en moins d'une „ demie-heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des feuil- „ les & des fleurs comme au Printems, il ſe mit en devoir de l'aller rom- „ pre, & dit hautement qu'il ne donneroit jamais la Communion à aucun „ de ceux qui demeureroient plus long-tems à voir de pareilles choſes: ce „ qui obligea les Anglois de congédier ces Charlatans, après leur avoir „ donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils ſe retirèrent fort ſa- „ tisfaits (*r*)".

DANS le petit Voyage que l'Auteur fit à *Cambaye*, en ſe détournant de cinq ou ſix coſſes, il n'obſerva rien dont Mandelſlo n'ait fait la deſcription; mais, à ſon retour, il paſſa par un Village, qui n'eſt qu'à trois coſſes de cette Ville, où l'on voit une Pagode, célèbre par les offrandes de la plûpart des Courtiſanes de l'Inde. Elle eſt remplie de nudités, entre leſquelles on découvre particulièrement une grande figure, que l'Auteur prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles Courtiſanes, qui ont amaſſé une ſomme d'argent dans leur jeuneſſe, en achétent de petites Eſclaves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profeſſion; & ces petites filles, que leurs Maîtreſſes mènent à la Pagode, dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'Idole (*s*). Cet infâme Temple eſt à ſix coſſes de *Chid-Abad*, où Mandelſlo viſita un des plus beaux Jardins du Grand Mogol.

Avanture ſingulière d'un enfant.

A l'occaſion de la Rivière d'Amadabath, qui eſt ſans pont, & que les Payſans paſſent à la nage, après s'être lié, entre l'eſtomac & le ventre, une peau de bouc qu'ils rempliſſent de vent, il remarque que pour faire paſſer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre, dont l'embouchure eſt haute de quatre doigts, & qu'ils pouſſent devant eux. Pendant qu'il étoit dans cette Ville, un Payſan & ſa femme paſſoient un jour, avec un enfant de deux ans, qu'ils avoient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui ſortoit que la tête. Vers le milieu de la Rivière, ils trouvèrent un petit banc de ſable, ſur lequel étoit un gros arbre que les flots y avoient jetté. Ils pouſſèrent le pot dans cet endroit, pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchoient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevoit un peu au-deſſus de l'eau, un ſerpent, qui ſortit d'entre les racines, ſauta dans le pot. Le père & la mère fort effrayés abandonnèrent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi-morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un Baniane & ſa femme, avec leur enfant, ſe lavoient, ſuivant l'uſage du Pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent, de loin, ce pot ſur l'eau, & la moitié d'une tête qui paroiſſoit hors de l'embouchure. Le Baniane ſe hâte d'aller au ſecours, & pouſſe le pot à la rive. Auſſi-tôt, la mère, ſuivie de ſon enfant, s'approche pour aider l'autre à ſortir. Alors, le ſerpent, qui n'avoit fait aucun mal au premier, ſort du pot, ſe jette ſur l'enfant du Baniane, ſe lie autour de ſon corps par divers replis, le picque & lui jette ſon venin, qui lui cauſe une prompte mort. Deux Payſans ſuperſtitieux, ſe perſuadèrent facilement qu'une avanture ſi extraordinaire étoit arrivée par une ſecréte diſpoſition du Ciel, qui leur

(*r*) *Ibid.* pag. 37 & 38.

(*s*) *Ibidem.* pag. 39.

leur ôtoit un enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les véritables parens, qui en furent informés, redemandèrent leur enfant; & leurs prétensions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'Empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père (*t*).

Danger d'irriter les singes.

TAVERNIER prend plaisir à s'étendre sur diverses histoires, dont on lui fit le récit dans la même Ville: mais le goût de la vérité doit faire mettre quelque différence entre ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, ou sur celui de ses propres yeux. Il confirme ce qu'on a lû dans Mandelslo, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, & du danger qu'il y a toûjours à les irriter. Un Anglois, qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux, qui descendirent du sommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de Valets. En passant à *Chitpour*, assez bonne Ville, qui tire son nom du Commerce de ces toiles peintes qu'on nomme *Chites*, Tavernier vît, dans une grande place, quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde, dont le Maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallele, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde, de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes, qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallele, qui sert de borne à ceux qui sont au-delà, pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du Peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le Maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement; & l'Auteur fut témoin de cet exercice, à Chitpour, sans sortir de son carosse (*v*).

Comment on apprivoise les lions.

Rencontre de cinquante-sept Fakirs & de leurs Chefs.

LE jour suivant lui offrit un autre amusement, dans la rencontre d'une bande de Fakirs, ou de Dervis Mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le Chef, ou le Supérieur, avoit été grand Ecuyer de l'Empereur Jehan-Guir, & s'étoit dégoûté de la Cour, à l'occasion de la mort de son petit fils, qui avoit été étranglé par l'ordre de Scha-Jehan. Quatre autres Fakirs, qui tenoient le premier rang après le Supérieur, avoient occupé des emplois considérables à la même Cour. L'habillement de ces cinq Chefs consistoit en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils se faisoient comme des ceintures, avec le bout passé entre les jambes & relevé par derrière jusqu'au dos, pour mettre la pudeur à couvert; & sur les épaules, une peau de tigre, attachée sous le menton. Devant eux, on menoit en main huit beaux chevaux, dont trois avoient des brides d'or & des selles couvertes de lames du même métal, & les cinq autres des brides d'argent & des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune. L'habit du reste des Dervis étoit une simple corde, qui leur

(*t*) Pag. 42 & précédentes.

(*v*) Pag. 46.

Tavernier. 1665.

leur servoit de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté, qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étoient liés en tresse autour de la tête, & formoient une espèce de turban. Ils étoient tous armés, la plûpart d'arcs & de fléches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-picques, avec une sorte d'arme, inconnue en Europe, qui est, suivant la description de l'Auteur, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; & les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presqu'en deux par le milieu du corps (x). Chaque Dervis avoit aussi une espèce de cor-de-chasse, dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer, à-peu-près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs Voyages, qu'ils raclent & nettoyent la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, & qu'après avoir ramassé la poussière en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes Dervis étoient armés de longues épées, qu'ils avoient achetées apparemment des Anglois ou des Portugais. Leur bagage étoit composé de quatre coffres, remplis de Livres Arabes ou Persans, & de quelques ustenciles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisoient l'arrière-garde, servoient à porter ceux qui étoient incommodés de la marche.

Arme inconnue en Europe.

Camp des Dervis.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'étoit arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le Supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui étoit cet Aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parcequ'il lui paroissoit commode pour y camper avec ses Dervis. L'Auteur, informé du rang des cinq Chefs, se disposa de bonne grace à leur faire cette civilité. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau, & soigneusement raclée. Comme on étoit en hyver, & que le froid étoit assez picquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervis, qui se placèrent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant & derrière. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du Gouverneur d'une Ville voisine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraîchissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la quête, dans les Habitations voisines; & les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire son riz. Ce qu'ils ont de trop est donné aux Pauvres, & jamais ils ne se reservent rien pour le lendemain (y).

Bargant est le Domaine d'un Raja, dont les Vassaux passent pour des Brigands, redoutables aux Voyageurs: mais quelques présens que Tavernier fit à leurs Chefs lui firent obtenir un traitement fort civil & lui procurèrent même une escorte. Le Pays, qui est entre *Dantivar* & *Mirda*, n'est pas plus sûr. On compte trois journées, par des montagnes qui appartiennent à des Rajas tributaires du Grand Mogol, auxquels ce Prince donne en revanche des emplois dans ses Armées, qui leur rapportent plus que le tribut

(x) Pag. 47. (y) Pag. 48.

but qu'ils lui payent. Mirda est une grande Ville, mal bâtie, où Tavernier eut le desagrement de trouver tous les Carvanseras remplis, parceque la tante de l'Empereur Scha-Jehan, femme de *Scha-Est-Khan*, y passoit alors avec sa fille L'Auteur se vit obligé de faire dresser sa tente, sur une digue bordée de grands arbres; & deux heures après, il fut surpris de voir quinze ou vingt éléphans, qui vinrent briser une partie de ces arbres, avec leurs trompes, dont ils cassoient les plus grosses branches comme nous rompons celles du plus petit arbrisseau. Ce ravage étoit ordonné par la Princesse, pour se vanger du mépris des Habitans de Mirda, qui ne lui avoient pas fait l'accueil & les présens qu'ils lui devoient. *Nuali* & *Hindou* sont deux Villes, où se fait, comme dans le Pays dont elles sont environnées, l'indigo plat, qui est rond, & le plus cher des Indes, parcequ'il passe pour le meilleur (z).

TAVERNIER. 1665.

Vengeance d'une Princesse.

Après la description de cette route, supposons Tavernier dans la Ville Impériale d'Agra. Elle est, dit-il, à vingt-sept degrés trente-une minutes de latitude, dans un terroir sabloneux, qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande Ville des Indes, & la résidence ordinaire des Empereurs Mogols. Les maisons des Grands y sont belles & bien bâties: mais celles des Particuliers, comme dans toutes les autres Villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles sont écartées les unes des autres & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puisse appercevoir les femmes; ce qui rend toutes ces Villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Palais Impérial d'Agra.

Les Edifices les plus remarquables d'Agra, sont le Palais Impérial, & quelques belles Sépultures. Le Palais est un grand espace, environné d'une double muraille, qui dans quelques endroits est flanquée d'une terrasse, sur laquelle on a bâti de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemené coule devant cette enceinte; mais entre le mur extérieur & la Rivière, on a formé une grande place, où se font les combats des éléphans. Tavernier observe qu'on a choisi cette place proche de l'eau, parceque l'éléphant victorieux seroit difficile à gouverner, si l'on n'employoit l'artifice pour le pousser dans la Rivière, en attachant, au bout d'une demie picque, des fusées & des petards où l'on met le feu. On le chasse ainsi vers l'eau, dans laquelle il n'est pas plutôt à la profondeur de deux ou trois pieds, que sa fureur s'appaise (a).

Tavernier obtient la permission de le voir.

Du côté de la Ville, on trouve une autre place devant le Palais. La première porte, qui n'a rien de magnifique, est gardée par quelques Soldats. Lorsque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'Empereur de transporter sa Cour à Dehli, ou lorsqu'il se met en campagne avec son Armée, il donne la garde de son trésor au plus fidèle de ses Omrahs, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte, où il a son logement. Ce fut dans une de ces absences du Monarque, que Tavernier obtint la permission de voir le Palais. Toute la Cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du Palais d'Agra fut confié à un Seigneur qui aimoit les Européens. *Velant*, Chef du Comptoir Hollandois, l'alla saluer aussi-tôt, & lui offrir, en épiceries, en cabinets du Ja-

(z) Pag. 51 & précédentes.

(a) Pag. 60.

TAVERNIER. 1665.

Japon, & en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui étoit présent, eut occasion d'admirer la générosité Mogole. Ce Seigneur reçut le compliment avec politesse; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandois de le remporter, en lui disant que par considération & par amitié pour les Franguis, il prendroit seulement une petite canne, de six qu'il lui offroit. C'étoit une de ces cannes du Japon, qui croissent par petits nœuds. Encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enrichie, parcequ'il ne la voulut recevoir que nûe. Après les complimens, il demanda au Directeur Hollandois ce qu'il pouvoit faire pour l'obliger; & Velant l'ayant prié de permettre, que dans l'absence de la Cour, il pût voir, avec Tavernier, l'intérieur du Palais, cette grace leur fut accordée. On leur donna six hommes pour les conduire.

Première cour & ses portiques.

La première porte, qui sert de logement au Gouverneur, est une voute longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande cour, environnée de portiques, comme la place royale de Paris. La galerie qui est en face est plus large & plus haute que les autres. Elle est soutenue de trois rangs de colomnes. Sous celles qui règnent des trois autres côtés de la cour, & qui sont plus étroites & plus basses, on a ménagé plusieurs petites chambres pour les Soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche, pratiquée dans le mur, où l'Empereur se rend par un petit escalier dérobé; & lorsqu'il y est assis, on ne le découvre que jusqu'à la poitrine, à-peu-près comme un buste. Il n'a point alors de Gardes autour de lui, parcequ'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place est inaccessible. Dans les grandes chaleurs, il a seulement, près de sa personne, un Eunuque, ou même un de ses Enfans, pour l'éventer. Les Grands de la Cour se tiennent dans la galerie qui est au dessous de cette niche (*b*).

Seconde cour. Niche de l'Empereur.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un second portail, qui donne entrée dans une autre grande cour, environnée de galeries, comme la première, sous lesquelles on voit aussi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette seconde cour, on passe dans une troisième, qui contient l'appartement Impérial. Scha-Jehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui est à main droite. Il avoit choisi pour l'exécution de cette magnifique entreprise, un François, qui se nommoit Augustin de *Bordeaux*. Mais, ayant besoin d'un Ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avoit à Goa, il y envoya cet Artiste; & les Portugais, qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnèrent à Cochin (*c*). La galerie est demeurée peinte de feuillages d'or & d'azur. Tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes, qui donnent entrée dans plusieurs chambres quarrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parcequ'on l'assura que toutes les autres leur ressembloient. Les trois autres côtés de la cour sont ouverts, & n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la Rivière, on trouve un Divan, ou un Belvedere, en saillie, où l'Empereur vient

Cour Impériale. Riche dessein.

(*b*) Pag. 61. Cette description est plus nette que celles de Rhoe & de Mandelslo; mais Tavernier n'employe pas les mêmes noms. (*c*) Pag. 62.

vient s'asseoir, pour se donner le plaisir de voir ses Brigantins, ou le combat des bêtes farouches. Une galerie lui sert de vestibule; & le dessein de Scha-Jehan étoit de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devoient représenter au naturel les raisins verds & ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le Monde, & qui demandoit plus de richesses qu'il n'en peut fournir, est demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois seps d'or, avec leurs feuilles, comme tout le reste devoit être; émaillés de leurs couleurs naturelles, & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diamétre (*d*), avec des degrés, dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre, pour monter & descendre.

TAVERNIER. 1665.

Autre projet d'une richesse surprenante.

Il paroît que la curiosité de Tavernier reçut ici des bornes; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres Voyageurs, qui parlent des appartemens de l'Empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux Sépultures d'Agra & des lieux voisins, dont il vante la beauté. Les Eunuques du Palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique Tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plûpart souhaiteroient d'aller à la Mecque, pour y porter de riches présens. Mais le Grand Mogol, qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses Etats, leur accorde rarement cette permission; & leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces Edifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom (*e*). Entre tous les Tombeaux d'Agra, on distingue particulièrement celui de l'Impératrice, femme de Scha-Jehan. Ce Monarque le fit élever proche du *Tasimakan*, grand Bazar, où se rassemblent tous les Etrangers, dans la seule vûe de lui attirer plus d'admiration. Ce Bazar ou ce Marché, est composé de six grandes cours, entourées de portiques, sous lesquelles on voit des boutiques & des chambres, où il se fait un prodigieux Commerce de toiles. Le Tombeau de l'Impératrice est au Levant de la Ville, le long de la Rivière, dans un grand espace fermé de murailles, sur lesquelles on a fait règner une petite galerie. Cet espace est une sorte de Jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres; avec cette différence, qu'au-lieu de sable, c'est du marbre blanc & noir. On y entre par un grand portail. A gauche, on découvre une belle galerie, qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le Mufti se rend à des heures règlées, pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes plate-formes, élevées l'une sur l'autre, & chacune accompagnée de quatre tours, d'où l'on annonce ces heures. Au-dessus s'élève un dôme, qui n'a guères moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors sont également revêtus de marbre blanc. C'est sous ce dôme qu'on a placé le Tombeau; quoique le corps de l'Impératrice aît été déposé sous une voute, qui est au-dessous de la première plate-forme. Les mêmes cérémonies, qui se font dans ce lieu souterrain, s'observent sous le dôme, autour du Tombeau; c'est-à-dire, que de tems en tems on y change les tapis, les chandeliers, & les autres ornemens. On y trouve toûjours aussi quelques Mul-

Pourquoi les Tombeaux d'Agra sont magnifiques.

Description du plus beau.

(*d*) *Ibidem.*

(*e*) Pag. 62.

TAVERNIER. 1665.

Dépense & durée du travail.

Mullahs en prières. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt-deux ans, & le travail continuel de vingt mille hommes (*f*). On prétend, dit-il, que les seuls échaffaudages ont couté plus que l'ouvrage entier, parceque manquant de bois on étoit contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voutes; ce qui demandoit un travail & des fraix immenses. Scha-Jehan avoit commencé à se bâtir un Tombeau de l'autre côté de la Rivière: mais la guerre qu'il eut avec ses Enfans interrompit ce dessein; & l'heureux Aureng-Zeb, son Successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un Eunuque, veillent sans cesse à la garde du Mausolée de l'Impératrice & du Tasimakan (*g*).

Peinture qui représente des Jésuites.

LES Tombeaux des Eunuques n'ont qu'une seule plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra, on visite la Sépulture de l'Empereur Eckbar. En arrivant du côté de Dehly, on rencontre près d'un grand Bazar, un Jardin, où est celle de Jehan-Guir, Père de Scha-Jehan. Le dessus du portail offre une peinture de son Tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & la figure de deux Jésuites aux deux bouts. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du Mahométisme, qui défend les Images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de sa réconnoissance, pour quelques leçons de Mathématiques & d'Astrologie que ce Prince & son Père avoient reçues des Jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il étoit allé voir un Arménien, nommé *Corgia*, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit tombé malade, les Jésuites, dont la Maison étoit voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvoit incommoder l'Arménien, irrita tellement l'Empereur, que dans sa colère il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoyant cet animal avec un fardeau qui étoit capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la place du Kuteval, où elle est demeurée depuis. Corgia passoit pour excellent Poëte. Il avoit été élevé avec Scha-Jehan, qui avoit pris du goût pour son esprit, & qui le combloit de richesses & d'honneurs; mais ses promesses & ses menaces n'avoient pû lui faire embrasser la Religion de Mahomet (*h*).

Cloche enlevée à ces Pères, par Scha-Jehan.

Route de Dehli.

TAVERNIER, toujours indépendant de l'ordre, décrit la route d'Agra à Dehli, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel tems il fit ce Voyage. Il compte soixante-huit cosses entre ces deux Villes (*i*). A *Cheki-sera* (*k*), qui n'est qu'à onze cosses d'Agra, il vit une des plus grandes Pago-

(*f*) Pag. 63.
(*g*) Pag. 64.
(*h*) Pag. 64.
(*i*) D'Agra à *Goodki-sera*, on compte six cosses; cinq, de Goodki-sera à *Cheki-sera*; seize, de Cheki-sera à *Kotki-sera*; quinze, de Kotki-sera à *Peluselki-sera*; dix-huit, de Peluselki-sera à *Badelpoura*; & huit de Badelpoura à Dehli. *Pag.* 59 & 60.

(*k*) Mr. Prevost avoit mis ici, par erreur, *Goodki-sera*, qui n'est qu'à six cosses d'Agra. Cette route est renversée dans Tavernier, qui la donne de Dehli à Agra, mais celà revient au même. R. d. E.

godes des Indes, accompagnée d'un Hôpital pour les singes. Cette Pagode, qui se nomme *Matura*, étoit autrefois beaucoup plus respectée qu'aujourd'hui, & cette différence ne vient que du changement de la Rivière de Gemené, qui passoit autrefois au pied du Bourg, & qui ayant pris son cours au Nord, & n'en passant plus qu'à la distance d'une grande cosse, a fait perdre aux Pélerins Banians la commodité de s'y laver, suivant leur usage, avant que d'entrer dans la Pagode. TAVERNIER. 1665.

DEHLI est une grande Ville, située sur le Gemené, qui coule du Nord au Sud, & qui prenant ensuite son cours du Couchant au Levant, après avoir passé par Agra & *Kadiove*, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Dehly une nouvelle Ville, à laquelle il donna le nom de *Jehan-abad*, qui signifie *Ville de Jehan*. Le climat y est plus temperé. Mais, depuis cette fondation, Dehly est tombée presque en ruines, & n'a que des pauvres pour Habitans; à l'exception de trois ou quatre Seigneurs, qui, lorsque la Cour est à Jehan-abad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un Jésuite, qui suivoit la Cour d'Aureng-Zeb, prenoit aussi son logement à Dehly.

Situation de cette Ville.

Jèhan-abad, bâtie par Scha-Jehan.

JEHAN-ABAD, que le Peuple, par corruption, nomme aujourd'hui *Jannabat*, est devenue une fort grande Ville, & n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu d'autant de grands enclos. On entre, du côté de Dehli, par une longue & large rue, bordée de voutes, dont le dessus est en plate-forme, & qui servent de retraite aux Marchands. Cette rue se termine à la grande place, où est le Palais de l'Empereur. Dans une autre, fort droite & fort large, qui vient se rendre à la même place, vers une autre porte du Palais, on ne trouve que de gros Marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Sa description.

LE Palais Impérial n'a pas moins d'une demie-lieue de circuit. Les murailles sont de belle pierre de taille, avec des creneaux & des tours. Les fossés sont pleins d'eau, & revétus de la même pierre. Le grand portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les Seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans. Mais, après cette cour, on trouve une sorte de rue, ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds; & les chevaux, qui sont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires sur les rebords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes, qui conduisent à divers appartemens, entr'autres à celui des femmes, & au quartier où l'on rend la Justice; ce passage est divisé par un canal plein d'eau, qui laisse un beau chemin des deux côtés, & qui forme de petits bassins à d'égales distances. Il mène jusqu'à l'entrée d'une grande cour, où les Omrahs font la garde en personne. Cette cour est environnée de logemens assez bas, & les chevaux sont attachés devant chaque porte. De la seconde cour, on passe dans une troisième, par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle, élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'Empereur honore ses Sujets ou les Étrangers. Un peu plus loin,

Palais de Jehan-abad.

TAVERNIER. 1665.

loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes, & les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'Empereur se montre au Public, & lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisième cour, on découvre le Divan, ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au-dessus du rez-de-chaussée, & tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colomnes de marbre, d'environ quatre pieds en quarré, avec leur piédestal & leurs moulures, soûtiennent la voute. Scha-Jehan s'étoit proposé d'enrichir cette salle des plus beaux ouvrages Mosaïques, dans le goût de la Chapelle de Florence; mais, après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colomnes de la hauteur de deux ou trois pieds, il desespéra de pouvoir trouver assez de pierres pour un si grand dessein; & n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

Salle d'audience.

Trône Impérial.

C'est au milieu de cette salle, & près du bord qui regarde la cour, en manière de théâtre, qu'on dresse le Trône où l'Empereur donne audience, & dispense la Justice. C'est un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colomnes, un ciel, un dossier, un traversin & la courte-pointe. Toutes ces pièces sont couvertes de diamans: mais lorsque l'Empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocard d'or, ou de quelque riche étoffe picquée. Il y monte par trois petites marches, de deux pieds de long. A l'un des côtés, on élève un parasol, sur un bâton de la longueur d'une demie picque; & l'on attache à chaque colomne du lit une des armes de l'Empereur; c'est-à-dire, à l'une sa rondache, à l'autre son sabre, son arc, son carquois & ses fleches.

Musique pendant le Conseil.

Dans la Cour, au-dessous du Trône, on a ménagé une place de vingt pieds, en quarré, entourée de balustres, qui sont couverts tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des Secrétaires d'Etat, qui font aussi la fonction d'Avocats dans les causes civiles & criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les Seigneurs, & par les Musiciens; car, pendant le Divan même, on ne cesse point d'entendre une Musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'Empereur, assis sur son Trône, a près de lui quelqu'un des premiers Seigneurs, ou ses seuls Enfans. Entre onze heures & midi, le premier Ministre d'Etat vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour; & lorsque son rapport est fini, l'Empereur se lève. Mais, pendant que ce Monarque est sur le Trône, il n'est permis à personne de sortir du Palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi (l).

VERS

(l) „ Un jour, dit-il, quelques affaires „ pressantes m'obligeant de sortir, tandis que „ l'Empereur étoit au Divan, le Capitaine „ des Gardes m'arrêta par le bras & me dit „ brusquement que je n'irois pas plus loin. „ Je contestai quelque-tems avec lui: mais „ voyant qu'il me traitoit rudement, je por„ tai la main à mon cangiar, & je l'aurois „ frappé dans la colère où j'étois, si trois „ ou quatre Gardes, qui virent mon action, „ ne m'avoient retenu. Heureusement pour „ moi, le Nabab, ou le premier Ministre, „ qui étoit oncle de l'Empereur, passa dans „ le même-tems, & s'étant informé du sujet „ de

Tavernier. 1665.

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit canal, large d'environ six pouces, où pendant que le Roi est sur son Trône, tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appellés; & les Ambassadeurs mémes ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un Ambassadeur est venu jusqu'au canal, l'Introducteur crie vers le Divan où l'Empereur est assis, que le Ministre de telle Puissance souhaite de parler à Sa Majesté. Alors un Sécretaire d'Etat en avertit l'Empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre: mais quelques momens après, il lève les yeux; & les jettant sur l'Ambassadeur, il donne ordre au méme Sécretaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

Canal qui sert de borne devant le Trône.

De la salle du Divan, on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la Rivière; & sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'Empereur passe au Serrail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite Mosquée, fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croiroit d'or massif. C'est dans cette Chapelle que l'Empereur fait chaque jour sa prière, excepté le Vendredi, qu'il doit se rendre à la grande Mosquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphans n'en approchent, & par respect pour la Mosquée même. Cet Edifice, que Tavernier trouva très-beau, est assis sur une grande plateforme, plus élevée que les maisons de la Ville; & l'on y monte par divers escaliers.

Petite Mosquée Impériale.

Le côté droit de la cour du Trône est occupé par des portiques, qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes, qui règnent le long de ces portiques, donnent entrée dans les Ecuries Impériales, qui sont toûjours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a couté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte, on suspend une natte de bambou, qui se rend aussi menu que l'osier; mais au-lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles de bambou sont liées avec de la soye torse, qui représente des fleurs; & ce travail, qui est fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes est d'empécher que les chevaux ne soyent tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux Palfreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les portiques, comme devant les portes des écuries, on met aussi des nattes, qui se baissent & se lèvent suivant le besoin; & le bas de la galerie est couvert de fort beaux tapis, qu'on retire le soir, pour faire, dans le même lieu, la litière des chevaux. Elle ne se fait que de leur fien-

Ecuries du Grand Mogol à Jehan-abad.

Manière d'y nourrir les chevaux.

„ de nôtre querelle, ordonna au Capitaine „ des Gardes de me laisser sortir. Ensuite, „ ayant rendu compte à l'Empereur de ce „ qui s'étoit passé, il m'envoya le soir un de „ ses gens, pour me dire que Sa Majesté „ vouloit que j'eusse la liberté d'entrer au „ Palais & d'en sortir à mon gré, pendant „ qu'elle seroit au Divan; dequoi j'allai faire, le lendemain, mes rémercîmens au „ Nabab ". *Ibid.* pag. 87. On est en peine, ici, à quel titre un Particulier tel que l'Auteur, qui ne fait dans tout ce Voyage que le rôle de Jouaillier, osoit violer une loi de l'Empire. La faveur qu'il obtint cause moins d'embarras; elle fait honneur à la bonté d'Aureng-Zeb pour les Etrangers.

TAVERNIER. 1665.

fiente, qu'on écrase un peu, après l'avoir fait sécher au Soleil. Les chevaux qui passent aux Indes, de Perse, ou d'Arabie, ou du Pays des Usbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indoustan, comme dans le reste des Indes, on ne connoît ni le foin, ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour sa portion, deux ou trois pelotes, composées de farine de froment & de beurre, de la grosseur de nos pains d'un sou. Ce n'est pas sans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & souvent on a besoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le Palfrenier leur tient la langue d'une main; & de l'autre, il leur fourre la pelote dans le gosier. Dans la saison des cannes de sucre ou de millet, on leur en donne à midi. Le soir, une heure ou deux avant le coucher du Soleil, ils ont une mesure de pois chiches, écrasés entre deux pierres & trempés dans l'eau (*m*).

Tavernier visite plusieurs Villes de l'Empire, avec Bernier.

TAVERNIER partit d'Agra le 25 de Novembre 1665, pour visiter quelques Villes de l'Empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de Médecin de l'Empereur (*n*), quoiqu'on aît lû, dans sa propre Relation, qu'il avoit quitté alors le service de ce Monarque pour s'attacher à Danechmend-Kan, Sécretaire d'Etat pour les affaires étrangères. Le Journal de leur route est d'autant plus curieux, que les observations qu'il contient leur ayant été communes, il peut passer pour un supplément aux Mémoires de Bernier, dont on a regretté que tous les papiers n'eussent pas vû le jour (*o*).

LE premier jour de leur départ, ils firent trois cosses, qui les conduisirent à un mauvais Carvansera. Le lendemain, ils en firent neuf jusqu'à *Beruzabad*, petite Ville, où Tavernier toucha huit mille roupies, qui lui étoient dûes par un Seigneur Mogol pour le payement de quelques marchandises. Les cinq jours suivans, ils passèrent par *Morlides*, qui est à neuf cosses de Beruzabad; par *Estanja*, à quatorze cosses de Morlides; par *Haji-mal*, à douze cosses d'Estanja; par *Sekandera*, à treize cosses d'Haji-mal; & par *Sankal*, à quatorze de Sekandera (*p*). Le premier de Décembre, ils rencontrèrent cent dix charettes, tirées chacune par six bœufs, & chacune portant cinquante mille roupies. C'étoit le revenu de la Province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourse du Gouverneur remplie, monte à cinq millions & demi de roupies. Une lieue en-deçà Sankal, on passe une Rivière, nommée *Saingour*, qui va se rendre, à demie-lieue de-là, dans celle de Gemené. On la passe sur un Pont de pierre. Ceux qui viennent du Bengale à Seronge & à Surate, peuvent accourcir leur chemin de dix lieues, en quittant celui d'Agra, pour se rendre à ce Pont, & passer ensuite le Gemené dans un Bâteau. Cependant on est plus porté à suivre le chemin d'Agra, parcequ'on trouve dans l'autre cinq ou six journées de pier-

(*m*) Pag. 59.

(*n*) Pag. 66.

(*o*) Il dit en finissant, que pour ses autres avantures, dont M. Thevenot étoit fort curieux, il espéroit qu'avec le tems il pourroit les débrouiller dans ses Mémoires. *Tom. IV. pag.* 283.

(*p*) L'Auteur joint, aux quatre premiers de ces lieux, le nom de Serrail, par lequel il entend une Maison de plaisance de l'Empereur.

pierres, & qu'il faut traverser les terres de quelques Rajas, fameux par leurs brigandages. TAVERNIER. 1665.

LES deux François firent douze cosses, de Sankal à *Cherourabad*. Vers la moitié du chemin, ils rencontrèrent une petite Ville, nommée *Gianabad*, près de laquelle ils virent un rhinoceros, qui mangeoit des cannes de millet. Il les recevoit de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui, pour les recevoir aussi de la sienne. Le 3, la route fut de dix cosses, jusqu'à *Chageada*; de quinze, le lendemain jusqu'à *Arakan*; & de neuf, le jour suivant, jusqu'à *Aureng-abad*. Ce dernier Bourg, qui portoit autrefois un autre nom, est le lieu dans lequel Aureng-Zeb remporta sur son frère, *Sultan-Sujah*, la victoire qui servit à l'élever sur le Trône. Non-seulement il lui donna son nom, mais il y fit bâtir, pour Monument de sa gloire, un beau Palais, accompagné d'un Jardin & d'une Mosquée.

Rhinoceros familier.

LE 6, après avoir fait neuf cosses, les deux Voyageurs arrivèrent à *Alinchan*. A deux lieues en deça de ce Bourg, on rencontre le fameux Fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fut pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même si peu d'eau, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Juin ou de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à la saison des pluyes, qu'il est impossible aux Bâteaux de remonter. En arrivant sur ses bords, les deux François burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce Fleuve, qui leur causa quelques tranchées. Leurs Valets, qui la burent seule, en furent beaucoup plus tourmentés. Aussi les Hollandois, qui ont des Comptoirs sur les rives du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau sans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend si saine pour les Habitans du Pays, que l'Empereur même & toute la Cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, sur lesquels on vient charger de l'eau du Gange.

Effets de l'eau du Gange.

HALABAS, où l'on arrive à huit cosses d'Alinchan, est une grande Ville, bâtie sur une pointe de terre, où se joignent le Gange & le Gemené. Le Château, qui est de pierre de taille & ceint d'un double fossé, sert de Palais au Gouverneur. C'étoit alors un des grands Seigneurs de l'Empire: sa mauvaise santé l'obligeoit d'entretenir plusieurs Médecins, Indiens & Persans, entre lesquels étoit un François, né à Bourges, & nommé Claude *Maillé*, qui exerçoit tout à la fois la Médecine & la Chirurgie (q). Le premier de ses Médecins Persans jetta un jour sa femme du haut d'une terrasse en bas, dans un transport de jalousie. Elle ne se rompit heureusement que deux ou trois côtes. Ses Parens demandèrent justice au Gouverneur, qui fit venir le Médecin, & qui le congédia. Il n'étoit qu'à deux ou trois journées de la Ville, lorsque le Gouverneur, se trouvant plus mal, l'envoya rappeller. Alors ce furieux poignarda sa femme & quatre enfans qu'il avoit d'elle, avec treize filles esclaves; après quoi, il revint trouver le Gouverneur, qui feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Halabas & son Gouverneur.

Cruauté d'un Médecin.

LE

(q) C'est le même que Tavernier avoit vû au Pays de Carnate, & dont on a lû l'histoire ci-dessus, dans le Voyage aux Mines de Diamans.

TAVERNIER. 1665.

Le 8, l'Auteur & Bernier passèrent le Gange dans un Bâteau; mais ce ne fut pas sans s'être ennuyé beaucoup sur la rive, pour attendre une permission par écrit du Gouverneur, que Maillé leur apporta. L'Officier, qui fait payer les droits, ne laisse passer personne sans cet écrit. La journée fut de seize cosses, jusqu'à *Sadoul-Serrail;* celle du lendemain, de dix cosses, jusqu'à *Sakedil-sera*; & celle du jour d'après, de dix autres cosses, jusqu'à *Bouraki-sera*. Le 11, elle fut encore de dix cosses, jusqu'à *Banarou*, grande Ville, très-bien bâtie, dont la plûpart des maisons sont de brique ou de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres Villes de l'Inde. Mais les rues sont fort étroites. Entre plusieurs Carvanseras, on en admire un, pour sa grandeur & pour la beauté de ses édifices. Sa cour est partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de soye, & d'autres marchandises. C'est de la main des Ouvriers mêmes qu'on les achéte. Mais avant que de les exposer en vente, ils doivent y faire mettre le sceau Impérial par le Chef de la Ferme, & ceux qui manquent à cette loi sont punis avec une extrême rigueur. La Ville est située sur le bord du Gange, qui baigne le pied de ses murs, & qui reçoit une grande Rivière, deux lieues au-dessous, du côté du Couchant. Les Banians ont, à Banarou, une de leurs principales Pagodes, que l'Auteur & Bernier visitèrent curieusement.

Banarou, très-belle Ville.

Pagode de Banarou.

Sa forme est en croix, comme celle de toutes les autres Pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'élève un dôme fort haut, comme une manière de tour à plusieurs pans, qui finit en pointe; & le bout de chaque branche est terminé par une autre tour, où l'on monte par dehors. Aux différens étages de ces dômes ou de ces tours, on trouve quantité de balcons & de niches, qui s'avancent, pour y prendre le frais; & leurs dehors sont ornés de figures en relief, de toutes sortes d'animaux, la plûpart assez mal faites. Sous le grand dôme, au centre de la Pagode, on voit un Autel en forme de table, de sept à huit pieds de long, & de cinq à six de large, avec deux degrés, qui servent de marchepied, couverts d'un tapis d'or ou de soye, suivant la solemnité du jour. L'Autel est revétu de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque précieuse toile. De dehors on le voit en face, avec toutes les Idoles qu'il soutient; car les filles & les femmes n'ayant pas la liberté d'entrer dans la Pagode, non plus qu'une certaine Tribu de leur Secte, il faut que leurs adorations se fassent en dehors. Entre les Idoles du grand Autel, l'Auteur & Bernier en observèrent une qui est debout & de cinq ou six pieds de haut, mais dont on ne voit, ni les bras, ni les jambes, ni le corps. Il n'en paroît que la tête & le cou; & tout le reste, jusques sur l'Autel, est couvert d'une robbe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche, d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette statue représente un ancien personnage, nommé *Bainmadou*, qui s'est rendu célèbre par ses vertus, & dont les Banians ont souvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'Autel, on est surpris de trouver la figure d'un animal monstrueux, qui représente en partie, un éléphant, un cheval & une mule. Il est d'or massif. On le nomme *Garou*, & ses Adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorsque ce saint homme visitoit le Monde, pour y faire

Forme de différentes Idoles.

Bainmadou.

re règner la vertu & les bons exemples. En entrant dans la Pagode, entre la grande Porte & le grand Autel, on trouve à gauche un petit Autel, qui offre une Idole de marbre noir, assise les jambes en croix, & d'environ deux pieds de hauteur. Tavernier y vit un petit garçon, fils du Grand-Prêtre, à qui le Peuple jettoit des pièces de taffetas ou d'étoffes brodées, dont il frottoit l'Idole, & qu'il rendoit ensuite à ceux qui les avoient apportées. D'autres lui jettoient des chaînes de grains, que les Banians se mettent au cou, & qui leur servent de chapelets pour dire leurs prières, des chaînes de corail, d'ambre jaune, de fruits & de fleurs, qu'il sanctifioit par la même cérémonie. Cette Idole, qui se nomme *Morli-Ram*, ou le Dieu Morli, passe pour le frère de celle qui est sur le grand Autel.

TAVERNIER. 1665.

Onction jaune des Banians.

SOUS le grand Portail de la Pagode, un des principaux Bramines, se tient assis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les Banians viennent se présenter à lui, pour recevoir sur le front une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnoît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits, dans leurs maisons, ils ne se croyent pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque Tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la Tribu la plus nombreuse, & passe aussi pour la plus pure.

Collège bâti par le Raja Jesseing.

ASSEZ près de la Pagode, du côté qui regarde l'Ouest, *Jesseing*, le plus puissant des Rajas idolâtres de l'Empire, avoit fait bâtir un Collège pour l'éducation de la Jeunesse. L'Auteur y vit deux Enfans de ce Prince, dont les Précepteurs étoient des Bramines, qui leur enseignoient à lire & à écrire dans un langage fort différent de celui du Peuple. La cour de ce Collège est environnée d'une double galerie, & c'étoit dans la plus basse que les deux Princes recevoient leurs leçons, accompagnés de plusieurs jeunes Seigneurs, & d'un grand nombre de Bramines, qui traçoient sur la terre, avec de la craye, diverses figures de Mathématiques. Aussi-tôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il étoit; & sachant qu'il étoit François, ils le firent prier d'approcher, pour lui faire plusieurs questions sur l'Europe, & particulièrement sur la France. Un Bramine apporta deux Globes, dont les Hollandois lui avoient fait présent. Tavernier leur en fit distinguer les parties & leur montra la France. Après quelques autres discours, on lui servit le bétel. Mais il ne se retira point, sans avoir demandé à quelle heure il pouvoit voir la Pagode du Collège. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du Soleil. Il ne manqua point de se rendre à la porte de cette Pagode, qui est aussi l'ouvrage de Jesseing, & qui se présente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte, on trouve une espèce de galerie, soûtenue par des piliers, qui étoit déja remplie d'un grand nombre d'Adorateurs. Huit Bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux Bramines entonnèrent un Cantique. Le Peuple suivit, & les instrumens ac-

Etudes des Mathématiques & de la Géographie.

Pagode du Collège.

TAVERNIER. 1665.

compagnoient les voix. Chacun avoit à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chasser les mouches au moment que la Pagode devoit s'ouvrir. Cette musique & l'exercice des éventails durèrent plus d'une demie-heure. Enfin, les deux principaux Bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes, qu'ils prirent d'une main; & de l'autre, ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, par six Bramines qui étoient dans la Pagode. Tavernier découvrit alors, sur un Autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande Idole, qui se nomme *Ram-Kam*, & qui passe pour la sœur de Morli-Ram. A sa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les Banians nomment *Lokemin*; & sur son bras gauche, une petite fille, qu'ils appellent *Sira*. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'Idole, tous les Assistans se jettèrent à terre en mettant les mains sur leurs têtes, & se prosternèrent trois fois. Ensuite, s'étant relevés, ils jettèrent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapelets, que les Bramines faisoient toucher à l'Idole & rendoient à ceux qui les avoient présentées. Un vieux Bramine, qui étoit devant l'Autel, tenoit à la main une lampe à neuf méches allumées, sur lesquelles il jettoit, par intervalles, une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'Idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le Peuple, & la Pagode fut fermée. On avoit présenté, à Ram-Kam, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de laitage, dont les Bramines n'avoient rien laissé perdre. Comme l'Idole représente une femme, elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa Patrone. Jesseing, pour la tirer de la grande Pagode & lui donner un Autel dans la sienne, avoit employé, tant en présens pour les Bramines, qu'en aumônes pour les Pauvres, plus de cinq lacres de roupies, qui font sept cens cinquante mille livres de nôtre monnoye (r).

Ce que Tavernier y voit.

Pagode de Richourdas.

DANS la même rue, & vis-à-vis du Collège, on voit une autre Pagode, qui s'appelle *Richourdas*, du nom de sa principale Idole, à laquelle on n'a pas laissé d'en associer une petite, nommée *Goupaldas*, qui est son frère, & qui reçoit des honneurs proportionnés. De toutes ces figures, on ne voit que la face, qui est de pierre ou de bois fort noir; à l'exception néanmoins de Morli-Ram, qui demeure toûjours nue. Ram-Kam, dans la Pagode du Raja Jesseing, a pour prunelle deux diamans, que ce Prince lui a fait mettre au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent.

Montagnes entremêlées de belles plaines.

A huit journées de Banarou, droit au Nord, on entre dans un Pays de montagnes, dont les intervalles sont de fort belles plaines, larges quelquefois de deux ou trois lieues. Ces petits espaces sont très-fertiles en bled, en riz & en légumes: mais le malheur de leurs Habitans est de les voir souvent ravagés par des troupes d'éléphans sauvages, dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Une Caravane, qui passe dans ces lieux, & qui se trouve forcée d'y camper, parcequ'on n'y rencontre point de Carvanseras, ne sauveroit pas ses vivres, si pendant toute la nuit elle n'allumoit des feux,

(r) *Ibidem.* pag. 367 & précédentes.

feux, avec un bruit continuel de mousquéterie & de toutes sortes d'instrumens. On voit, dans le même Pays, une belle & fort ancienne Pagode, dont toutes les figures dedans & dehors, ne représentent que des femmes & des filles. Aussi n'y vient-il guères de Pélerins de l'autre sexe. Sur l'Autel, qui est au milieu, comme dans les autres Pagodes, on admire une Idole d'or massif, haute d'environ quatre pieds, qui représente une fille debout, sous le nom de *Ram-Marion*. Elle a, du côté droit, un enfant d'argent massif, de la hauteur de deux pieds. Les Banians racontent que cette fille menant une vie fort sainte, on lui amena un enfant, qu'on la pria d'instruire; & qu'après quelques années d'instruction, il devint si sçavant, que tous les Rajas & les Princes portant envie à ses lumières, il fut enlevé par quelque jaloux, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui. Au bas de l'Autel, à la gauche de l'Idole, on voit la figure d'un Vieillard, qui servoit Ram-Marion & l'enfant, & qui est particulièrement honoré des Bramines. On ne vient en pélerinage à cette Pagode qu'une fois l'an, qui est le premier jour de la Lune de Novembre, quoique la Pagode ne s'ouvre point avant la pleine Lune. Pendant ces quinze jours, tous les Pélerins de l'un & de l'autre sexe observent de rigoureux jeûnes, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espèce de terre dont ils se frottent (s).

Ancienne Pagode de filles, & ses fables.

A cinq cens pas de Banarou, au Nord-Ouest, l'Auteur & Bernier visitèrent une Mosquée, où l'on montre plusieurs Tombeaux Mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle Architecture. Les plus curieux sont chacun dans un Jardin fermé de murs, qui laissent des jours par lesquels ils peuvent être vûs des Passans. On en distingue un, qui compose une grande masse quarrée, dont chaque face est d'environ quarante pas. Au milieu de cette plate-forme, s'élève une colomne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, & que trois hommes pourroient à peine embrasser. Elle est d'une pierre grisâtre, si dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe & un cercle de gros grains au-dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs Vieillards, qui gardoient le Jardin, assurèrent Tavernier, que ce beau Monument avoit été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'étoit enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'étoit la Sépulture d'un Roi de Boutan, qui étoit mort, dans le Pays, après être sorti du sien pour faire la conquête de ce Royaume, dont il fut chassé depuis par les descendans de Tamerlan (t).

Tombeaux de Banarou.

PENDANT deux jours que les François passèrent à Banarou, ils essuyèrent une pluye continuelle, qui ne les empêcha point de satisfaire leur curiosité, & de passer le Gange avec une permission par écrit du Gouverneur. La rigueur est extrême pour le payement des droits. Ils firent, le 13, deux cosses jusqu'à *Baterpour*; huit, le lendemain, jusqu'à *Satragi-sera*; & neuf, le jour suivant, jusqu'à *Moniarki-sera*. Dans la matinée du 15, après

(s) Pag. 368. (t) Pag. 68.

TAVERNIER. 1665.

Ville de Saseron & ses ornemens.

près avoir fait deux cosses, ils passèrent une Rivière, nommée *Carnasar-sou*, & trois cosses plus loin, celle de *Saode-sou*, qui se passent toutes deux à gué. Le 16, ils firent huit cosses jusqu'à *Gourmabad*, Bourg situé sur la Rivière de *Goudera-sou*, qu'on passe sur un Pont de pierre. Le 17, ils arrivèrent à *Saseron*, après avoir fait quatre cosses. Saseron est une Ville, au pied des montagnes, assise sur le bord d'un grand Etang, au milieu duquel on voit une petite Isle, qui contient une fort belle Mosquée. C'est la sépulture d'un Nabab, nommé *Selim-Khan*, ancien Gouverneur de la Province. Le Pont, par lequel on passe dans l'Isle, est revêtu & pavé de grandes pierres de taille. Sur un côté de l'Etang règne un grand Jardin, où l'on voit le Tombeau du fils de Selim-Khan, successeur de son Père au gouvernement de la Province. Ceux qui vont à la Mine de Soumelpour quittent ici le grand chemin de Patna, pour tirer droit au Midi par *Ekberbourg*, & par la fameuse Forteresse de *Rhodas* (v).

DANS la journée du 18, qui fut de neuf cosses jusqu'à *Daoud-Nagar-sera*, les deux Voyageurs passèrent en Bâteau la Rivière de *Sou-sou*, qui vient des montagnes du Midi. On y paye des droits pour les marchandises. Le lendemain, dix cosses les conduisirent à *Halva-sera*; d'où s'étant rendus, le 20, à *Aga-sera*, qui n'en est qu'à neuf cosses, il ne leur en resta que dix jusqu'à *Patna*, une des plus grandes Villes de l'Inde (x).

Description de Patna.

ELLE est située sur la rive Occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne guères moins de deux cosses de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plûpart des autres Villes Indiennes; c'est-à-dire, qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie Hollandoise s'y est fait un Comptoir, pour le Commerce de salpêtre, qu'elle fait rafiner dans un gros Village nommé *Choupar*, situé aussi sur la rive droite du Gange, dix cosses au-dessus de Patna. La liberté règne avec si peu d'exception dans cette Ville, que l'Auteur & Bernier ayant rencontré, en arrivant, les Hollandois de Choupar qui retournoient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêtèrent pour vuider, avec eux, quelques bouteilles de vin de Chipre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils passèrent à Patna, ils furent témoins d'un événement, qui leur fit perdre l'opinion où ils étoient, que certains crimes étoient impunis dans le Mahométisme. Un *Mimbachi*, qui commandoit mille hommes de pied, vouloit abuser d'un jeune garçon, qu'il avoit à son service, & qui s'étoit défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les résistances. Le jeune homme, outré de douleur, prit aussi son tems pour se vanger. Un jour qu'il étoit à la chasse avec son Maître, il le surprit à l'écart, & d'un coup de sabre, il lui abbatit la tête. Aussi-tôt, il courut à bride abbatue vers la Ville, en criant qu'il avoit tué son Maître, pour se vanger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au Gouverneur, qui le fit jetter d'abord en prison. Mais, après de justes éclaircissemens, il obtint sa liberté; & malgré les sollicitations de la famille du Mort, aucun Tribunal n'osa le poursuivre, dans la crainte d'irriter le Peuple, qui applaudissoit hautement à son action.

Punition d'un crime honteux.

A

(v) Pag. 69. (x) Pag. 70.

TAVERNIER. 1665.

A Patna, les deux Voyageurs prirent un Bâteau pour descendre à *Daca*. Ils auroient pû s'embarquer au Port d'Halabas, ou du moins à Banarou, si la Rivière eût été aussi forte que dans la saison des grandes pluyes; mais ne l'ayant trouvée navigable qu'à Patna, ils firent quinze cosses pour aller passer la nuit à *Beconcour-sera*. Cinq cosses au-dessus de ce Bourg, on rencontre une Rivière, nommée *Ponpon-sou*, qui vient du Midi, & qui se jette dans le Gange. Le 30, après avoir fait dix-sept cosses, ils arrivèrent à *Erija-sera*. Le jour suivant, ils en comptèrent quatre jusqu'à la Rivière de *Kaoa*, qui vient aussi du Midi; & trois cosses plus bas, ils rencontrèrent celle de *Chanon*, qui tombe du Nord. Quatre cosses de plus leur firent trouver celle d'*Erguga*, qui vient du Sud; & six cosses plus loin, ils vinrent à celle d'*Arquera*, qui descend du même côté. Ces quatre Rivières se jettent dans le Gange. Pendant toute cette journée, ils virent au Sud de grandes montagnes, tantôt à dix cosses du Gange, tantôt à quinze; & le soir après en avoir fait dix-huit, ils arrivèrent à *Mongher* (y).

Diverses Rivières qui se jettent dans le Gange.

Ville de Mongher.

1666.

Le premier jour de Janvier 1666, ils avoient vogué l'espace de deux heures, lorsqu'ils virent entrer dans le Gange une grande Rivière qui vient du Nord, & qui se nomme *Gandet*. On ne compte que huit cosses par terre, de Mongher à *Zangira*: mais comme le Gange serpente beaucoup pendant cette journée, ils n'en firent pas moins de vingt-deux par eau. Le 2, depuis six heures du matin jusqu'à onze, ils virent tomber, dans le Gange, trois Rivières, qui viennent toutes trois du Nord; la première, nommée *Ronova*; la seconde, *Taé*; & la troisième, *Chanon*. Ils firent dix-huit cosses, pour aller passer la nuit à *Bakelpour*. Le 3, après quatre heures de navigation, ils trouvèrent le *Katare*, autre Rivière qui vient du Nord. Ils passèrent la nuit à *Pongangel*, Village au pied des montagnes qui touchent au Gange, où l'on compte treize cosses depuis Bakelpour. Au-dessous de Pongangel, ils virent le matin une grande Rivière, nommée *Mart-nadi*, qui vient du côté du Nord; & le soir, après avoir fait six cosses, ils entrèrent dans les murs de *Ragi-Mahol*. C'est une Ville, qui étoit autrefois la résidence des Gouverneurs de Bengale; mais la Rivière ayant pris un autre cours, & ne passant plus qu'à une grande demie-lieue de ses murs, cette raison, joint à la nécessité de tenir en bride le Roi d'Arrakan & plusieurs Bandits Portugais, qui se sont retirés à l'embouchure du Gange, a fait prendre, au Gouverneur & aux principaux Marchands de Ragi-Mahol, le parti de se retirer à Daca, dont le Commerce en a reçu beaucoup d'accroissement.

Ville de Ragi-Mahol & ses changemens.

Le 6 de Janvier, à six cosses de Ragi-Mahol, dans un gros Bourg nommé *Donapour*, Tavernier eut le chagrin de se séparer du Compagnon de son Voyage, qui devant se rendre à *Casembazar*, & passer de-là jusqu'à *Ougly*, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la Ville de *Soutiqui*, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la Rivière est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin

Séparation de Bernier & de l'Auteur.

(y) Voyez ci-dessus la description & le plan de Mongher & des Jardins de Ragi-Mahol, dans la Relation de de Graaf.

TAVERNIER. 1666.

L'Auteur essaye si les crocodiles sentent un coup de fusil.

min par terre, l'Auteur continua de descendre le Gange jusqu'à *Toutipour*, qui est à douze cosses de Ragi-Mahol. Ce fut dans ce lieu, qu'il commença le lendemain, au lever du Soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au Bourg d'*Acerat*, qui est à vingt-cinq cosses de Toutipour, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour essayer s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur nuise point. Le coup lui donna dans la machoire, & lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins dans la Rivière. Le lendemain, on n'en apperçut pas un moindre nombre, qui étoient couchés sur le bord de la Rivière; & l'Auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renversèrent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu (z). Tavernier fit dix-sept cosses pour arriver le soir à *Douloudia*. Le 9, il en fit seize jusqu'à *Dampour*; & vers deux heures après midi, il rencontra une Rivière, nommée *Châtivor*, qui vient du côté du Nord. Le 10, après avoir fait quinze cosses, il passa la nuit, au bord de l'eau, dans un lieu éloigné des maisons. Le lendemain, ayant fait vingt cosses jusqu'à l'endroit où le Gange se divise en trois branches, dont l'une conduit à Daca, il s'arrêta dans un gros Village nommé *Jatrapour*, à l'entrée de ce Canal. Ceux qui ont peu de bagage peuvent couper par terre de Jatrapour à Daca, pour éviter les détours du Fleuve. Tavernier, continuant sa navigation, passa, le 12, devant un gros Bourg, qu'on nomme *Bagamara*, & se rendit le soir à *Kasiata*, autre gros Bourg à onze cosses de Jatrapour. Le 13, à midi, il vit à deux cosses de Daca, la Rivière de *Lakia*, qui vient du Nord-Est. Vis-à-vis de la pointe où les deux Rivières se joignent, on a bâti, sur chaque rive du Gange, une Forteresse munie de plusieurs pièces de canon. Une demie cosse plus loin, une autre Rivière, nommée *Pagalu*, qui descend du Nord-Est, offre un beau Pont de brique; & demie cosse au-dessous, on en trouve une autre encore, qui se nomme *Cadamtali*, & qui est couverte aussi d'un Pont de brique. Des deux côtés du Gange, on voit plusieurs tours, dans lesquelles un grand nombre de têtes humaines sont comme enchassées. Après avoir fait neuf cosses, Tavernier arriva le soir à *Daca* (a).

Division du Gange en trois branches à Jatrapour.

Description de Daca.

C'EST une grande Ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parceque les Habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses; sans compter que depuis le dernier Pont de brique, on ne rencontre qu'une suite de maisons, écartées l'une de l'autre, & la plûpart habitées par des Charpentiers, qui construisent des Galéasses & d'autres Bâtimens. Toutes ces maisons, dont l'Auteur n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le Palais même du Gouverneur est de bois: mais il loge ordinairement sous des tentes, qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandois & les Anglois, ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca, se sont fait bâtir d'assez beaux Comptoirs. On y voit aussi une fort belle

(z) Pag. 72. (a) Pag. 73.

belle Église de brique, dont les Pères Augustins sont en possession. Tavernier observe, à l'occasion des Galéasses qui se font à Daca, qu'on est étonné de leur vîtesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont fort ornées. L'or & l'azur y sont prodigués (*b*).

TAVERNIER. 1666.

Vîtesse extrême de ses Galéasses.

TAVERNIER, dont l'industrie s'exerçoit à différentes sortes de Commerce, se crut obligé, en arrivant à Daca, de s'assurer la protection du Nabab. Dans une visite qu'il se hâta de lui rendre, il lui fit présent d'une couverture en broderie d'or, bordée d'une grande dentelle d'or de point d'Espagne; & d'une grande écharpe d'or & d'argent du même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Cette libéralité fut reconnue par des politesses. Le soir, s'étant logé chez les Hollandois, il reçut de la part du Nabab, des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perse, & des pommes de trois espèces. Le jour d'après, en lui montrant ses marchandises, il fit présent, au Prince son fils, d'une montre à boëte d'or émaillée, d'une paire de petits pistolets garnis d'argent, & d'un telescope. Ces présens lui revenoient à plus de cinq mille livres (*c*). Mais il paroît qu'il en fut dédommagé par la vente de ses marchandises. D'ailleurs le Nabab lui fit expédier un passeport, dans lequel il lui donnoit la

Générosité de l'Auteur.

Privilèges qu'il obtient.

(*b*) *Ibidem.*

(*c*) Pag. 74. Tavernier se fait honneur, dans un autre endroit, d'une générosité beaucoup plus extraordinaire. En arrivant, dit-il, à Jehanabad, je fis ma révérence à l'Empereur, le 12 de Septembre 1665, & voici le présent que je lui fis. 1°. Une rondache de bronze, de haut relief parfaitement doré, la dorure seule coutant trois cens ducats d'or, qui montoient alors à 1800 livres, & la pièce entière à 4378. Au milieu se voyoit représentée l'Histoire de Curtius, qui se jetta à cheval, & tout armé, dans le gouffre qui s'étoit ouvert à Rome. Le tour de la rondache étoit une naïve représentation du Siège de la Rochelle. C'étoit le Chef d'œuvre d'un des plus excellens Ouvriers de France, à qui il avoit été commandé par M. le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Seigneurs, qui étoient alors autour d'Aureng-Zeb, furent charmés de la beauté de cet Ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre une pièce si riche sur le grand éléphant qui portoit l'étendart devant Sa Majesté. 2°. Je fis présent, à l'Empereur, d'une masse d'armes de cristal de roche, dont toutes les côtes étoient couvertes de rubis & d'émeraudes enchassées en or dans le cristal. Cette pièce me coutoit 3119 livres. 3°. Plus, d'une selle de cheval à la Turque, brodée de petits rubis, de perles & d'émeraudes, qui avoit couté 2892 livres. 4°. Plus, d'une autre selle de cheval avec la housse, le tout couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730 livres. Je fis présent au Nabab *Giafer-Kan*, Oncle du Grand Mogol; 1°. D'une table, avec dix-neuf pièces qui composoient le cabinet; le tout de pierres de rapport de diverses couleurs, représentant toutes sortes de fleurs & d'oiseaux. L'Ouvrage avoit été fait à Florence, & avoit couté 2150 livres. 2°. D'un anneau d'un rubis parfait, qui avoit couté 1300 livres. Au grand Trésorier, je donnai une montre à boëte d'or, couverte de petites émeraudes, du prix de 720 livres. Aux Portiers du trésor de l'Empereur, & aux Trésoriers, 200 roupies ou 300 livres. A l'Eunuque de la grande Begum, Sœur d'Aureng-Zeb, une montre à boëte peinte; de 260 livres. En un mot, tous mes premiers présens montèrent à la somme de vingt-trois mille cent quatre-vingt-sept livres. L'Auteur ajoûte, pour donner de la vraisemblance à son recit, que ceux qui veulent avancer leurs affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perse & aux Indes, ne doivent rien commencer sans avoir des présens tout prêts, & la bourse presque toûjours ouverte pour les Officiers dont ils ont besoin. *Pag.* 81 & précédentes.

TAVERNIER. 1666.

la qualité de Gentilhomme de sa Maison; faveur qui lui assuroit divers privilèges, dans tous les Etats du Grand Mogol. Les Hollandois lui conseillèrent de prendre le payement de ses marchandises en Lettres de change pour Casembazar, parcequ'il y a quelque danger dans cette route, à l'occasion des petites Barques avec lesquelles on est obligé de remonter le Gange jusqu'au Bourg d'Acerat, pour éviter des marais qu'il faudroit traverser par terre. Ces Barques peuvent être renversées par le moindre orage; & si les Mariniers découvrent qu'on y porte de l'argent, il leur est facile de contribuer au désastre, dans l'espérance de trouver l'argent au fond de l'eau & de s'en saisir.

Route de Daca à Casembazar.

Le 29, jour du départ de Tavernier, tous les Hollandois l'accompagnèrent pendant l'espace de deux lieues, dans leurs petites Barques armées. Il employa quatorze jours à remonter jusqu'au Bourg d'Acerat, où laissant ses Domestiques & ses marchandises dans la Barque, il prit un Bâteau qui le porta au Village de *Mirdapour*. Le 12 de Février, il se procura un cheval pour lui-même; mais n'en ayant pas trouvé d'autre pour son bagage, il fut obligé de prendre deux femmes, qui en chargèrent leurs épaules. Le soir, du même jour, il arriva heureusement à Casembazar, où *Wachtendonk*, Directeur général de tous les Comptoirs Hollandois du Bengale, le reçut avec beaucoup de civilités. Il apprit, le lendemain, que ses marchandises & les gens qu'il avoit laissés pour les garder dans sa Barque, avoient couru beaucoup de risque sur le Gange, par la force du vent ou par l'infidélité des Mariniers. Cette allarme fut comme le présage d'une autre disgrace, à laquelle il s'attendoit beaucoup moins. Les Hollandois lui ayant prêté un paleky, pour se rendre à *Madezou-Bazarki*, gros Bourg à trois cosses de Casembazar, il fit ce Voyage, le 15, dans l'espérance d'y toucher l'argent de ses Lettres de change. Mais le Receveur du Nabab lui dit, après les avoir lûes, que le soir auparavant il avoit reçu ordre de ne pas le payer. Une si fâcheuse déclaration fut éclaircie quelques jours après par une lettre du Nabab, qui se plaignoit d'avoir été trompé dans la vente, particulièrement sur le prix d'une très-grosse perle, & qui prétendoit retrancher vingt mille roupies de la somme. Ces défiances lui étoient venues de la Cour, où Tavernier, malgré tous ses présens, n'avoit pas eu le bonheur de satisfaire trois Officiers, établis par Aureng-Zeb, pour l'examen des joyaux qu'on lui présentoit. Le Nabab offroit d'ailleurs de remettre toutes les marchandises qu'il avoit achetées, si Tavernier ne consentoit point à cette diminution. En vain le Directeur Hollandois représenta „ qu'il étoit connu pour honnête homme; qu'il étoit le seul qui apportât aux Indes les plus précieuses raretés de l'Europe; que ce traitement lui feroit perdre l'envie d'y revenir, & qu'il ne manqueroit pas d'inspirer le même dégoût à ceux qui se proposoient d'y venir à son exemple". Le Nabab, qui se croyoit heureux d'avoir reçu les avis de la Cour avant que sa Lettre de change eût été payée, insista sur ses demandes; & Tavernier se vit forcé de lui accorder du moins un rabais de dix mille roupies. On doit juger quel étoit le profit d'un Commerce, dans lequel une perte si considérable & ses présens continuels ne l'empêchoient pas de s'enrichir.

Disgrace de Tavernier.

Mais

TAVERNIER. 1666.

Mais il donne ſon exemple comme un motif de précaution, pour ceux qui traitent avec les Seigneurs de l'Orient (*d*).

APRÈS s'être conſolé de cette injuſtice, il partit le 17, pour Ougly, dans une Barque à quatorze rames, que les Hollandois lui prêtèrent. Il paſſa les deux premières nuits ſur la Rivière. Le 19, il s'arrêta dans un gros Bourg, nommé *Nandi*, juſqu'où remonte le flux de la Mer. Un vent furieux & la hauteur de l'eau forcèrent les Mariniers d'y mettre la Barque à terre. Le 20, étant arrivé à Ougly (*e*), les Hollandois lui firent le plus agréable accueil. „ Ils avoient, dit-il, pour la bouche, toutes les délicateſſes qui ſe trouvent dans nos jardins d'Europe; des ſalades de pluſieurs „ ſortes, des choux, des aſperges, des pois, & principalement des fèves, „ dont la graine vient du Japon. Mais juſqu'alors ils n'avoient pû faire „ venir des artichaux dans leurs jardins (*f*)".

Le Grand Mogol fait voir ſes joyaux à Tavernier.

TAVERNIER retourna le 5 de Mars à Caſembazar, où il reprit le chemin de Jehan-abad. Il ſupprime toutes les circonſtances de ce Voyage, qu'il fit apparemment par la même route: mais, comme il s'attache peu à l'ordre de ſes courſes, on lit, dans une autre partie de ſa Relation (*g*), qu'étant allé au Palais, pour prendre congé de l'Empereur avant que de quitter ſa Cour, ce Monarque lui fit dire qu'il ne vouloit pas qu'il partît ſans avoir vû ſes joyaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou ſix Officiers vinrent l'avertir que l'Empereur le demandoit. Il ſe rendit au Palais, où les deux *Courtiers* des joyaux le préſentèrent à Sa Majeſté, & le menèrent enſuite dans une petite chambre, qui eſt au bout de la ſalle où l'Empereur étoit ſur ſon Trône, & d'où il pouvoit les voir.

Précautions qui s'obſervent.

AKEL-KHAN, Chef du tréſor des joyaux, étoit déja dans cette chambre. Il donna ordre, à quatre Eunuques de la Cour, d'aller chercher les joyaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours verd en broderie. On les découvrit. On compta trois fois toutes les pièces. Trois Ecrivains en firent la liſte. Les Indiens obſervent toutes ces formalités, avec autant de patience que de circonſpection; & s'ils voyent quelqu'un qui ſe preſſe trop ou qui ſe fâche, ils le regardent ſans rien dire, en riant de ſa chaleur comme d'une extravagance (*h*).

Pièces du tréſor des joyaux.

LA première pièce qu'Akel-Khan mit entre les mains de Tavernier, fut un grand diamant, qui eſt une roſe ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en-bas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en eſt belle. Il pèſe trois cens dix-neuf ratis & demi, qui font deux cens quatre-vingt de nos carats (*i*). (*k*). C'eſt un préſent que Mirgimola (*l*) fit à l'Empereur Scha-Jehan, lorſqu'il vint lui demander une retraite

(*d*) Pag. 57 & ſuivantes.

(*e*) Les François n'y avoient point encore de Comptoir. Voyez ci-deſſus les Relations de de Graaf & de Luillier.

(*f*) Pag. 76.

(*g*) Même Tome, pag. 226.

(*h*) *Ibid.* pag. 227.

(*i*) Le ratis fait ſept huitièmes de carat.

(*k*) A ce compte ce ne ſeroit que deux cens ſoixante & dix-neuf carats, neuf ſeizièmes. R. d. E.

(*l*) Bernier le nomme plus correctement l'*Emir Jemla*, dont Mirgimola paroit une corruption. Voyez ci-deſſus le Voyage de Tavernier, aux Mines de Diamans.

TAVERNIER. 1666. retraite à sa Cour, après avoir trahi le Roi de Golkonde son Maître. Cette pierre étoit brute & pesoit alors neuf cens ratis, qui font sept cens quatre-vingt-sept carats & demi. Elle avoit plusieurs glaces. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différemment; c'est-à-dire, qu'on en auroit tiré de bons morceaux, & qu'elle seroit demeurée plus pesante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortensio *Borgis*, mauvais Lapidaire qui se trouvoit à la Cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qui auroit pû conserver un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il auroit pû tirer quelque bon morceau, sans faire tort à l'Empereur (*m*). Il ne reçut, pour prix de son travail, que dix mille roupies (*n*).

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel-Khan, l'Auteur en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis; & la poire, soixante-deux & demi. Ensuite on lui montra un joyau de douze diamans; chaque pierre, de quinze à seize ratis, & toutes roses. Celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces; & cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis; à la réserve de celui du milieu, qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire; l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme. Un bouton de perle, de cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme & de belle eau. Une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & du poids de cinquante-six ratis. C'est un présent de Scha-Abbas II, Roi de Perse, au Grand Mogol. Trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune. Une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection. C'étoit le seul joyau qu'Aureng-Zeb eut acheté, par admiration pour sa beauté. Tout le reste lui venoit, en partie de Dara-Cha, son frère aîné, dont il avoit eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête; en partie des présens qu'il avoit reçus depuis qu'il étoit monté sur le Trône. Ce Prince avoit moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or & l'argent (*o*).

Akel-Khan continua de mettre entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le tems de satisfaire sa curiosité, deux autres perles, parfaitement rondes & égales, qui pèsent chacune vingt-cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune; mais l'autre est d'une eau très-vive, & la plus belle qui soit au Monde. Il est vrai que le Prince Arabe, qui a pris Mascate sur les Portugais, en a une qui passe pour la première en beauté. Mais quoi-

(*m*) Pag. 227.

(*n*) Au contraire Tavernier dit que l'Empereur lui fit *prendre* cette somme, & qu'il lui en auroit bien fait prendre davantage s'il eut été plus riche. R. d. E.

(*o*) Pag. 228. & précédentes.

quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de Monarques qui n'ayent sollicité ce Prince de leur vendre une perle si rare (*p*).

Tavernier admira deux chaînes; l'une de perles & de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre, de perles & d'émeraudes, rondes & percées. Toutes les perles sont rondes & de plusieurs eaux, chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au quadran & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une amethiste orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Un rubis balais *Cabochon*, de belle couleur, & percé par le haut, qui pèse dix-sept *Melscals*, dont six font une once. Un autre rubis cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze melscals. Une topaze orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six melscals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc.

Tels étoient les plus précieux joyaux du Grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans ses mains, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avoit jamais obtenue (*q*).

Deux Voyages de Surate à Golkonde.

Il rend compte de deux Voyages qu'il avoit faits de Surate à Golkonde, dès l'année 1645, & qui méritent de trouver place dans une Note, en faveur des Géographes (*r*). Les remarques suivantes regardent quelques Places, où l'Auteur s'arrêta dans cette route.

Dol-

(*p*) *Ibidem.*

(*q*) Pag. 229.

(*r*) Tavernier partit de Surate le 19 de Janvier, & fit, le premier jour, 3 cosses, jusqu'à *Cambari*:

De Cambari à *Barnoli*,	9 cosses.
De Barnoli à *Beara*,	12
De Beara à *Navapour*,	16
De Navapour à *Rinkula*,	18
De Rinkula à *Pipelnar*,	8
De Pipelnar à *Nimpour*,	17
De Nimpour à *Pantane*,	14
De Pantane à *Secoura*,	14
De Secoura à *Bakela*,	10
De Bakela à *Disgon*,	10
De Disgon à *Doltabat*,	10
De Doltabat à *Aureng abad*,	4
D'Aureng-abad à *Pipeli*,	8
De Pipeli à *Aubar*,	12
D'Aubar à *Guismuer*,	10
De Guismuer à *Asli*,	12
D'Asli à *Sarver*.	16
De Sarver à *Lesona*,	16
De Lesona à *Nadour*,	12
De Nadour a *Patonta*,	9
De Patonta à *Kakeri*,	10
De Kakeri à *Satapour*,	10
De Satapour à *Sitanaga*,	12 cosses.
De Sitanaga à *Satanagar*,	10
De Satanagar à *Melvari*,	16
De Melvari à *Girballi*,	12
De Girballi à Golkonde,	14

Cette route est de 324 cosses, que l'Auteur fit en 27 jours. En 1653, il en prit une autre, depuis Pipelnar; mais il ne marque pas les cosses.

De Pipelnar à *Birgam*,	le 12 de Mars.
De Birgam à *Omberat*,	le 13
D'Omberat à *Enneck-Tenque*,	le 14
D'Enneck Tenque à *Geroul*,	le 15
De Geroul à *Lazour*,	le 16
De Lazour à *Aureng-abad*,	le 17
D'Aureng abad à *Pipelgan* ou Pipely,	le 18
De Pipelgan à *Ember*,	le 19
D'Ember à *Deogan*,	le 20
De Deogan à *Patris*,	le 21
De Patris à *Bargan*,	le 22
De Bargan à *Palam*,	le 23
De Palam à *Candear*,	le 24
De Candear à *Gargan*,	le 25
De Gargan à *Nagouni*,	le 26
De Nagouni à *Indove*,	le 27
D'Indove à *Indelvai*,	le 28

D'In-

TAVERNIER. 1666.

Remarques sur diverses Places.

DOLTABAT est une des meilleures Forteresses des Etats du Grand Mogol, sur une montagne si escarpée, que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. La Ville, qui est au bas de la montagne, est ceinte de bonnes murailles. Cette Place importante, que les Mogols avoient perdue lorsque les Rois de Visapour & de Golkonde avoient secoué le joug, fut reprise par des ruses fort subtiles sous le règne de Scha-Jehan. On y voit une très-belle artillerie, dont le soin est ordinairement commis à des Canonniers Anglois ou Hollandois.

AURENG-ABAD n'étoit anciennement qu'un Village, dont Aureng-Zeb a fait une Ville, en mémoire de sa première femme, qui y étoit morte, & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ses enfans venoient d'elle. Elle est enterrée sur le bord d'un Lac, de deux cosses de tour, qui baigne le pied des maisons de la Ville. Son Tombeau & la Mosquée dont il est accompagné, avec un fort beau Carvansera, ont couté des fraix immenses, parceque le marbre blanc, dont ces deux Edifices sont revêtus, viennent de Lahor par charroi, & demeurent près de quatre mois en chemin. Tavernier rencontra, près d'Aureng-abad, plus de trois cens charettes, chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs (s).

ON passe, à *Nadour*, une Rivière qui va se jetter dans le Gange, & qui expose les Voyageurs à l'embarras d'obtenir du Gouverneur une permission par écrit; sans compter qu'on y paye quatre roupies, pour le passage de chaque voiture.

C'EST à *Satanagar* qu'on entre sur les terres du Roi de Golkonde.

ENNECK-TENQUE est une bonne Forteresse, qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Sa situation est sur une montagne escarpée de toutes parts, avec un petit chemin, au Levant, qui est le seul côté par lequel on y puisse monter. L'enceinte de la Place contient un étang, & des terres qui peuvent fournir à la subsistance de cinq ou six cens hommes.

IL passe, à *Lazour*, une Rivière dont le bord, à la portée du canon vers le Levant, est orné d'une des plus grandes Pagodes du Pays, où l'on voit arriver sans cesse un grand nombre de Pélerins.

CANDEAR est une grande Forteresse, mais commandée par une montagne.

ENTRE *Indelvaï* & *Regival*, on passe une petite Rivière, qui sépare les Etats du Grand Mogol des terres du Roi de Golkonde (t).

Lettre de Scha-Est-Khan à Tavernier.

CE fut pour un de ces Voyages, que Tavernier reçut du Nabab Scha-Est-Khan, Oncle du Grand Mogol, un passeport & diverses lettres, qui lui donnoient la qualité de ce qu'il appelle Gentilhomme de sa Maison, quoique le passeport ne porte que le nom de *Serviteur*. On rapportera quelques-unes de ces lettres, dans la même vûe qui les lui fait rapporter toutes

D'Indelvaï à *Regivali*,	le 29	
De Regivali à *Masapkipet*,	le 30	
De Masapkipet à *Mirel-Molakipet*,	le 31	
A Golkonde,	le 1	d'Avril.

D'Agra à Golkonde on prend par Brampour, & de Brampour à Doltabat, qui n'en est qu'à cinq ou six journées; d'où l'on passe par les autres lieux nommés ci-dessus.

(s) Pag. 83.

(t) Pag. 85.

toutes; c'est-à-dire, pour faire connoître le style & la forme de ces faveurs Orientales (v).

L'Auteur joint Scha-Est-Khan au Siège de Choupar.

En arrivant à Aureng-Abab, où les dernières l'appelloient, il trouva le Nabab parti pour le Decan, à la tête d'une Armée, qui avoit déja formé le Siège de *Choupar*, une des Villes du fameux Sevagi. Il se rendit au Camp, & le Nabab acheta tout ce qu'il avoit apporté. Ce Seigneur envoyoit chaque jour, à Tavernier, quatre plats de différentes viandes, & quatre de fruits & de confitures, qui tournoient au profit de ses Domestiques, parcequ'on ne lui laissoit guères la liberté de manger dans sa tente. Cinq ou six

(v) Réponse de Scha-Est-Khan à la demande de l'Auteur.

„ Grand Dieu. Au cheri de la fortune, „ appui de la vertu, le Sieur Tavernier, „ François. A mon cher Ami, sachez que „ vôtre Lettre m'a été rendue, par laquelle „ j'ai sçû vôtre retour à Surate, & comme „ vous avez apporté ce que je vous avois „ recommandé. J'ai consideré distinctement „ tout ce que vous m'avez écrit; ce qui „ m'a donné beaucoup de satisfaction. C'est „ pourquoi, il faut qu'après avoir reçu cette Lettre, vous veniez en ma présence, „ avec ce que vous avez apporté, & soyez „ certain que je vous ferai tous les avantages possibles. De plus, je vous envoye „ le Passeport que vous m'avez demandé. „ Le plutôt que vous pourrez venir sera le „ mieux. Pourquoi écrire davantage? Fait „ l'onzième du mois *Chouval*, de l'année de „ Mahomet 1069".

Ce qui suit étoit de la propre main du Nabab.

„ L'Elu de mes plus chéris, vôtre Requête m'a été rendue. Dieu vous bénisse, & vous récompense d'avoir tenu vôtre promesse. Il faut que vous veniez „ promptement, & soyez sûr que vous aurez avec moi toutes sortes de contentement & de profit".

Le tour du sceau contenoit; *Le Prince des Princes. Le Serviteur de l'Empereur Conquérant Aureng-Zeb.*

2e Lettre. „ Grand Dieu. Au plus expert „ des Ingénieurs & la crême des bons esprits, „ le Sieur Tavernier, François. Sachez que „ je vous tiens au nombre de mes plus chers „ favoris. Comme je vous avois écrit de „ venir à Jehan-abad, & d'apporter avec „ vous les raretés que vous avez pour moi, „ maintenant que par les faveurs & graces de „ l'Empereur, j'ai été constitué son Viceroi „ & Gouverneur au Royaume de Decan; je „ me suis mis en chemin le 15 du mois „ Chouval. Ainsi, il n'est pas à propos „ que vous veniez à Jehan-abad; mais tâchez „ de vous rendre au plutôt à Brampour, „ où, avec l'aide de Dieu, j'arriverai avant „ deux mois. J'espère que vous ferez ce „ que je vous écris".

3e Lettre. „ Grand Dieu. Le plus chéri „ de mes favoris, le Sieur Tavernier, François, sachez que je vous ai fortement „ dans ma mémoire. La Lettre que vous „ m'avez envoyée m'a été rendue. Je l'ai „ lûe attentivement, mot pour mot. Vous „ m'écrivez que les pluyes & les mauvais „ chemins vous empêchoient de venir, & „ qu'après l'hyver vous me viendriez trouver. Maintenant que les pluyes sont passées, & que dans vingt-cinq ou vingt-six jours j'espère que je serai à Aureng-Abad, faites diligence pour m'y venir „ trouver. Je crois que vous n'y manquerez pas".

Ce qui suit étoit de la main du Nabab:

„ Cher Ami, vous ne manquerez pas „ d'exécuter ce que je viens de vous écrire".

Réponse de Tavernier, dans le même style. „ Celui qui prie Dieu pour Vôtre Altesse & pour l'accroissement de vôtre „ grandeur & prospérité, Jean-Baptiste „ Tavernier, François, présente Requête „ à vôtre libérale bénignité, vous qui êtes „ le Lieutenant de l'Empereur, qui gouverne, comme Parent de Sa Majesté, tous „ les Royaumes soûmis à son sceptre, lequel „ a remis à vôtre conduite les plus importantes affaires de sa Couronne, le Prince „ invincible Scha-Est-Khan, que Dieu „ tienne en sa garde".

„ J'ai reçu l'honneur du commandement „ dont Vôtre Altesse a voulu augmenter la „ fortune du moindre de ses Serviteurs. „ Salut au Nabab, le Prince des Princes. „ Je m'étois donné l'honneur, ces jours „ passés, de vous écrire par un Valet de „ pied de la Maison de Vôtre Altesse, que „ je ne manquerois pas, &c. Maintenant „ que vous ordonnez que ce soit à Aureng-Abab, je suivrai vos ordres. Fait le „ dixième du mois *Haga*".

TAVERNIER. 1666.

six Princes Idolâtres, qui se trouvoient à l'Armée, le traitoient tour à tour; mais leurs mets, infectés de poivre, de gingembre & d'autres épiceries, lui faisoient trouver peu de plaisir dans ces fetes. Pendant son séjour au Camp, le Nabab fit jouer une mine; opération si nouvelle pour les Habitans de Choupar, que dans l'effroi qu'ils en conçurent, ils se rendirent à composition. Les brigandages, qui se commettoient par les Coureurs des deux partis, firent souhaiter à Tavernier que le prix de ses marchandises lui fût compté à Doltabat; ce que le Nabab lui accorda volontiers; & dès le lendemain de son arrivée dans cette Ville, il fut satisfait avec une exactitude qu'il loue beaucoup dans cette occasion (*x*).

Voyage par Terre de Surate à Goa.

DEUX Voyages que l'Auteur fit de Surate à Goa, l'ûn en 1641, l'autre en 1648, lui donnent occasion de tracer le chemin par Terre (*y*). Le chemin est fort mauvais, sur-tout depuis *Daman* jusqu'à *Rajapour*. Aussi la plûpart des Voyageurs le font-ils par Mer, dans une de ces Barques à rames qui se nomment *Almadies*, & qui ne perdent guères la vûe des Côtes. D'un autre côté, cette courte navigation les expose à tomber entre les mains des Malabares, Corsaires de profession, & cruels ennemis des Chrétiens. Tavernier vit un Carme, auquel ils avoient donné une si rigoureuse torture, pour en tirer plus promptement sa rançon, qu'il étoit demeuré fort estropié d'un bras & d'une jambe. Il raconte qu'un Capitaine Anglois, nommé *Clerk*, venant de Bantam à Surate, eut le malheur de tomber dans une Escadre de vingt-cinq ou trente Barques Malabares, dont il fut vigoureusement attaqué. Dans l'impuissance de résister à cette première furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre, qu'il avoit eu le tems de préparer sous le tillac. Cette ruse fit sauter un grand nombre de Corsaires, qui étoient déja montés à bord: mais les autres n'en paroissant que plus animés, Clerk, au desespoir, fit descendre tous ses gens dans ses deux Chaloupes, entra seul dans sa chambre, où il disposa une longue amorce jusqu'à la soute aux poudres; & prit le tems où les Corsaires montoient de toutes parts, pour faire jouer cette espèce de mine. Son adresse & son intrépidité lui firent trouver le moyen de se jetter dans les flots; & de rejoindre une des deux Chaloupes, tandis que ses Ennemis voloient en pièces avec un fracas épouvantable. Cependant il en restoit assez pour arrêter les Chaloupes, qui contenoient environ quarante Anglois. Tavernier étoit à déjeûner avec le Président de Surate, nommé *Fremelin*, lorsque le Capitaine Clerk informa les Anglois de cette Ville, qu'il étoit Esclave du Samorin, avec tous ses Compagnons. Ce Prince n'avoit pas voulu les laisser entre les mains des Corsaires, parceque plus de douze cens Veuves, qui avoient perdu leurs Maris dans cette avanture, demandoient leur vie. Il les appaisa néanmoins, en leur promettant à chacune deux piastres; ce qui montoit à plus de deux mille quatre cens écus, outre leur rançon, pour laquelle on en demandoit quatre mille. Le Président se hâta de faire tenir cette somme; & Tavernier

Sort d'un Vaisseau Anglois attaqué par les Malabares.

(*x*) Pag. 235.

(*y*) On compte ici les distances par gos, qui font environ quatre de nos lieues communes. De Surate à *Daman*, 7 gos; 10 de Daman à *Baçaim*; 9 de Baçaim à *Chaul*; 12 de Chaul à *Daboul*; 10 de Daboul à *Rajapour*; 9 de Rajapour à *Mingrela* (1); 4 de Mingrela à Goa. En tout soixante-une cosses. *Ibid. pag.* 100.

(1) Ou plutôt *Wingurla*. R. d. E.

TAVERNIER. 1666.

nier vit revenir tous les Captifs, les uns en bonne santé, d'autres accablés de maladies (z).

Mingrela, Bourg, & Rade excellente.

MINGRELA, d'où il ne reste que quatre cos, ou seize lieues, jusqu'à Goa, est un gros Bourg à demie lieue de la Mer, sur les terres de Visapour. C'est une des meilleures plages de toutes les Indes. Les Hollandois y prenoient autrefois des rafraîchissemens, lorsqu'ils venoient blocquer Goa, & ne cessent pas d'y en prendre encore dans leurs navigations de Commerce. Non-seulement on y trouve d'excellent riz & de très-bonne eau; mais ce Canton est renommé pour le *Cardamome*, que les Orientaux croyent la meilleure des épiceries, & qui est fort cher aux Indes, parcequ'il ne s'en trouve que dans ce lieu (a). On y fait aussi de grosses toiles, qui s'employent dans le Pays; & une sorte de treillis, nommé *Toti*, qui sert pour l'emballage des marchandises. Mais c'est moins pour le Commerce que pour les vivres, que les Hollandois y ont établi un Comptoir. Tous les Vaisseaux qui font voile de Batavia, de Bengale, de Ceylan, des Moluques, du Japon & des autres lieux, pour Surate, la Mer-rouge, le Sein Persique, &c, viennent mouiller, en passant, à la Rade de Mingrela (b).

Jugement de Tavernier sur Goa.

TAVERNIER, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres Voyageurs, remarque particulièrement (c), que le Port de Goa, celui de Constantinople & celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand Continent de nôtre ancien Monde. Avant que les Hollandois, dit-il, eussent abbatu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la richesse & de la magnificence: mais depuis que les sources d'or & d'argent ont changé de maîtres, l'ancienne splendeur de cette Ville a disparu. „ A mon second Voyage, ajoute l'Auteur, je vis „ des gens, que j'avois connus riches de deux mille écus de rente, venir le „ soir en cachéte me demander l'aumône; sans rien rabbatre néanmoins de „ leur orgueil, sur-tout les femmes, qui viennent en palekis, & qui demeu„ rent à la porte, tandis qu'un Valet, qui les accompagne, vient nous fai„ re un compliment de leur part. On leur envoye ce qu'on veut, ou bien „ on le porte soi-même, quand on a la curiosité de voir leur visage; ce qui „ arrive rarement, parcequ'elles se couvrent la tête d'un voile. Mais elles „ présentent ordinairement un billet de quelque Religieux qui les recom„ mande, & qui rend témoignage de leurs richesses passées, en exposant „ leur misère présente. Ainsi, le plus souvent, on entre en discours avec „ la Belle; & par honneur, on la prie d'entrer pour faire une collation, „ qui dure quelquefois jusqu'au lendemain (d). Il est constant, ajoute en„ core Tavernier, que si les Hollandois n'étoient pas venus aux Indes, on „ ne trouveroit pas aujourd'hui, chez la plûpart des Portugais de Goa, un „ morceau de fer, parceque tout y seroit d'or ou d'argent (e) ".

LE

(z) Pag. 101.

(a) C'est le petit Cardamome; Car il y en a trois autres sortes qu'on tire d'Afrique, de Ceylan & de Java; mais qui lui sont fort inférieures. Tavernier l'appelle *Cargamon*. Les Malabares le nomment *Elettari*. Voyez le Dictionnaire de Commerce. R. d. E.

(b) Pag. 104.

(c) Pag. 105.

(d) Pag. 106.

(e) Pag. 114.

TAVERNIER. 1666.

Dom Philippe de Mascaregnas Viceroi de Goa.

Entretien de Tavernier avec l'Inquisiteur.

Le Viceroi, l'Archevêque & le grand Inquisiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étoient toûjours accompagnées de quelque présent. C'etoit Dom Philippe de *Mascaregnas* qui gouvernoit alors les Indes Portugaises. Il n'admettoit personne à sa table; pas meme ses enfans: mais dans la salle où il mangeoit, on avoit ménagé un petit retranchement, où l'on mettoit le couvert pour les principaux Officiers & pour ceux qu'il invitoit; ancien usage d'un tems dont il ne restoit que la fierté. Le grand Inquisiteur, chez lequel Tavernier s'étoit présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, & lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendroit dans la Maison de l'Inquisition, quoiqu'il eut son Palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvoit lui causer quelque défiance, parcequ'il étoit Protestant. Cependant il ne fit pas difficulté d'entrer dans l'Inquisition, à l'heure marquée. Un Page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul, l'espace d'un quart d'heure. Enfin, un Officier, qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'Inquisiteur l'attendoit, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, étoit couvert de drap verd d'Angleterre. Après le premier compliment, l'Inquisiteur lui demanda de quelle Religion il étoit? Il répondit qu'il faisoit profession de la Religion Protestante. La seconde question regarda son Père & sa Mère, dont on voulut sçavoir aussi la Religion: & lorsqu'il eut répondu qu'ils étoient Protestans comme lui, l'Inquisiteur l'assura qu'il étoit le bien venu: comme s'il eût été justifié par le hazard de sa naissance. Alors l'Inquisiteur cria qu'on pouvoit entrer. Un bout de tapisserie, qui fut levé au coin de la chambre, fit paroître aussi-tôt dix ou douze personnes, qui étoient dans une chambre voisine. C'étoient deux Religieux Augustins, deux Dominiquains, deux Carmes, & d'autres Ecclésiastiques, à qui l'Inquisiteur apprit d'abord que Tavernier étoit né Protestant, mais qu'il n'avoit avec lui aucun Livre défendu, & que sachant les ordres du Tribunal, il avoit laissé sa Bible à Mingrela. L'entretien devint fort agréable, & roula sur les Voyages de l'Auteur, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'Inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle Maison qui est à demie-lieue de la Ville, & qui appartient aux Carmes Deschaussés. C'est un des plus beaux Edifices de toutes les Indes. Un Gentilhomme Portugais, dont le Père & l'Ayeul s'étoient enrichis par le Commerce, avoit fait bâtir cette Maison, qui peut passer pour un beau Palais. Il vécut sans goût pour le mariage; & s'étant livré à la dévotion, il passoit la plus grande partie de sa vie chez les Augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un testament par lequel il leur donnoit tout son bien, à condition qu'après sa mort ils lui élevassent un Tombeau au côté droit du grand Autel. Quelques-uns de ces Religieux lui ayant représenté que cette place ne convenoit qu'à un Viceroi, & l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si picqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les Augustins; & sa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laissa son héritage à la même condition (*f*).

Origine d'une belle Maison des Carmes de Goa.

PEN-

(*f*) Pag. 105.

PENDANT trois mois que Tavernier passa dans Goa, il profita de sa faveur pour obtenir le congé d'un Gentilhomme François, nommé *Du-Belloy*. Cette histoire est d'autant plus intéressante, dans son recit, qu'elle se trouve mêlée avec celle de quelques autres François, dont les belles actions ne doivent pas demeurer sans éloge. TAVERNIER. 1666.

Histoire de Du-Belloy & de Saint-Amant, Gentilshommes François.

DU-BELLOY étoit sorti de la maison de son Père, pour se former par les Voyages: mais ayant fait une dépense excessive en Hollande, & ne trouvant personne qui fût disposé à lui prêter de l'argent, la nécessité lui fit prendre le parti de passer aux Indes. Il entra dans une Compagnie Hollandoise, avec laquelle il fut transporté à Batavia, dans le tems que les Hollandois faisoient la guerre aux Portugais de Ceylan. A son arrivée, on le mit dans les recrues qu'on envoyoit dans cette Isle. Le Général des Troupes Hollandoises se voyant fortifié par ce renfort, qui étoit commandé par un Officier François, nommé *Saint-Amant*, homme de courage & d'expérience, résolut d'assiéger *Negombo*, une des Places Portugaises de l'Isle de Ceylan. On donna trois assauts, dans lesquels tout ce qu'il y avoit de François firent admirer leur valeur, sur-tout Saint-Amant & Jean *de Rose*, qui furent tous deux blessés. Le Général, charmé de se voir si bien servi, promit que si l'on prenoit Negombo, Saint-Amant auroit le gouvernement de cette Place. Il tint parole. Mais un jeune homme, arrivé depuis peu de Hollande & parent du Gouverneur de Batavia, obtint cette dignité au préjudice de celui qui la devoit à son courage, & vint le déplacer avec un ordre du Conseil. Saint-Amant, furieux de se voir indignement supplanté, débaucha quinze ou vingt Soldats, la plûpart François, entre lesquels étoient Du-Belloy, *Des-Marets*, Gentilhomme du Dauphiné, & Jean de Rose. Il trouva le moyen de se jetter avec eux dans l'Armée Portugaise. Ce petit nombre de braves Guerriers releva les espérances des Portugais. Ils attaquèrent Negombo, d'où ils avoient été chassés, & l'emportèrent au second assaut.

DOM Philippe de Mascaregnas étoit alors Gouverneur de l'Isle de Ceylan, c'est-à-dire, de toutes les Places qui dépendoient du Portugal. Il faisoit sa demeure dans la Ville de *Colombo*, où il reçut des lettres de Goa, qui lui apprenoient la mort du Viceroi, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Avant son départ, il voulut voir Saint-Amant & ses Compagnons, pour récompenser leurs services. Il estimoit la valeur. Aussi-tôt qu'il eut vû cette troupe de Braves, il prit la résolution de les emmener avec lui, soit parcequ'il se promettoit à Goa plus d'occasions de les avancer, soit qu'appréhendant de rencontrer les Malabares, il fût bien aise d'avoir près de lui des gens de résolution. En approchant du Cap de Comorin, une furieuse tempête dispersa sa Flotte & fit périr plusieurs Barques. Le Vaisseau du Viceroi se trouvoit exposé lui-même au dernier danger, & les Matelots faisoient des efforts inutiles pour gagner la Terre, lorsque Saint-Amant & ses Compagnons, voyant le naufrage inévitable, se jettèrent dans la Mer avec des cordes & des pièces de bois, sur lesquelles ils prirent leur nouveau Maître & le sauvèrent avec eux.

CE Seigneur fit éclater sa réconnoissance en arrivant à Goa. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de sa dignité, il revêtit Saint-Amant de la charge de

TAVERNIER. 1666. Grand-Maître de l'Artillerie, & d'Intendant Général de toutes les Forteresses que les Portugais avoient aux Indes. Il lui fit épouser ensuite une fille, qui lui apporta du bien. Tous les autres François se ressentirent aussi de sa générosité. Jean de Rose demanda d'être renvoyé à Colombo, où il épousa une jeune veuve Metive, que son mari avoit laissée fort riche. Dom Philippe, qui avoit conçu des sentimens particuliers d'affection pour Des-Marets, parceque c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de l'avoir chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage, le fit Capitaine de ses Gardes.

DU-BELLOY demanda la liberté d'aller à Macao. Il avoit appris qu'une partie de la Noblesse Portugaise se retiroit dans cette Ville, après s'être enrichie par le Commerce; qu'elle recevoit bien les Etrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, qui étoit la plus forte passion de Du-Belloy. Il passa deux ans, à Macao, dans des amusemens de son goût. Lorsqu'il avoit perdu son argent au jeu, il trouvoit des amis assez généreux pour lui en prêter. Mais un jour, qu'après avoir fait un gain considérable, il perdit tout ce qu'il possédoit, avec plus de malheur qu'il n'avoit eu de fortune, un emportement de colère le fit jurer contre un tableau de piété, qui se trouvoit dans le même lieu, en lui reprochant d'avoir été la cause de sa disgrace. Aussi-tot l'Inquisiteur en fut averti. Toutes les Villes Portugaises des Indes ont un de ces redoutables Officiers, dont le pouvoir à la vérité n'est pas sans bornes, mais qui a droit de faire arrêter ceux dont on lui fait des plaintes, d'entendre les témoins, & d'envoyer les coupables, avec les informations, par le premier Navire qui part pour Goa, où le pouvoir de condamner & d'absoudre appartient à l'Inquisiteur général. Du-Belloy fut embarqué, les fers aux pieds, sur un petit Vaisseau de dix à douze pièces de canon. Le Capitaine devoit répondre de sa personne: mais cet Officier étoit un homme civil, qui connoissant son prisonnier pour un François de bonne Maison, lui fit ôter ses fers & le fit manger à sa table, avec l'attention de lui fournir du linge & des habits pendant le Voyage, qui fut d'environ quarante jours.

ILS arrivèrent à Goa, le 19 de Février 1649. Saint-Amant s'étant rendu au Port, de la part du Viceroi, sans autre vûe que de prendre les lettres, & de savoir ce qui se passoit à la Chine, fut extrêmement surpris de reconnoître Du-Belloy, & d'apprendre son infortune. Le Capitaine refusoit de le laisser sortir du bord, avant que le grand Inquisiteur en fût averti. Cependant le crédit de Saint-Amant lui fit obtenir la liberté d'emmener son ami dans la Ville, où il n'oublia pas de lui faire prendre ses plus vieux habits, pour le présenter à l'Inquisition. Il plaïda sa cause avec toute la chaleur de l'amitié; & l'Inquisiteur, touché de l'état où il le voyoit, lui donna la Ville pour prison, à condition qu'il se représentât au premier ordre. Tavernier, qui se trouvoit alors à Goa, étant devenu un des principaux Acteurs dans la suite de cette avanture, c'est dans ses propres termes qu'on doit souhaiter d'en lire le récit.

Tavernier est mêlé dans l'affaire de Du-Belloy.

„ DANS ces circonstances, Saint-Amant m'amène Du-Belloy, comme „ je sortois de mon logement pour aller voir M. l'Evêque de *Mire*, que j'a- „ vois connu à Constantinople, lorsqu'il y étoit Gardien des Franciscains „ de

„ de Galata. Je les priai de m'attendre un peu, & de dîner avec moi; ce „ qu'ils m'accordèrent: après quoi j'offris ma maison & ma table à M. Du-„ Belloy, qui accepta mes offres. Je lui fis faire trois habits complets, „ & le linge nécessaire. Pendant huit ou dix jours que je passai encore à „ Goa, il me fut impossible de l'engager à se revêtir de ces habits; & sans „ m'apprendre la cause de son refus, il me promettoit chaque jour de les „ mettre le lendemain. La veille de mon départ, je lui dis que j'allois „ prendre congé du Viceroi. Il me pria instamment d'obtenir aussi le sien. „ Je le fis avec succès. Nous partîmes sur le soir, dans la même Barque „ où j'étois venu. Du-Belloy commença vers minuit à se deshabiller & à „ prendre ses habits neufs, jettant les vieux dans la Mer & jurant contre „ l'Inquisition, sans que j'en sçusse encore la cause; car j'avois ignoré tout „ ce qui s'étoit passé. Dans la surprise où j'étois de son emportement, je „ lui représentai qu'il n'étoit pas encore hors des mains des Portugais, & „ que nous ne pouvions pas nous défendre, lui & moi, avec cinq ou six „ personnes que j'avois à ma suite, contre quarante hommes qui ramoient „ dans nôtre Barque. Je lui demandai pourquoi il juroit contre l'Inquisi-„ tion. Il me promit de me l'apprendre à Mingrela. Nous arrivâmes „ heureusement au rivage, où nous trouvâmes quelques Hollandois avec „ leur Commandant, qui buvoient du vin d'Espagne en mangeant des hui-„ tres. Ils me demandèrent aussi-tôt qui étoit celui qu'ils voyoient avec „ moi. Je leur dis que c'étoit un Gentilhomme, qui étant allé en Portugal „ à la suite d'un Ambassadeur de France, s'étoit embarqué pour les Indes, „ avec quatre ou cinq autres François qui étoient encore à Goa, & qu'ayant „ pris peu de goût au séjour de cette Ville & à l'humeur Portugaise, il m'a-„ voit prié de l'assister pour retourner en Europe. Il m'instruisit, le soir, „ de toutes les avantures de sa vie. Trois ou quatre jours après, je lui a-„ chetai une monture du Pays, c'est-à-dire, un bœuf, pour aller à Surate; „ & je lui donnai un Valet pour le servir, avec une lettre au Père *Zenon*, „ Capucin, par laquelle je le priois de lui faire donner, par mon Courtier, „ dix écus par mois pour sa dépense, & d'obtenir pour lui, du Président „ des Anglois, la permission de s'embarquer sur le premier Vaisseau de „ leur Nation. Mais le Père Zenon, qui se disposoit à faire le Voyage de „ Goa, pour l'affaire du Père *Ephraïm* (g), fut bien aise apparemment de „ ne pas partir sans Guide. Il engagea Du-Belloy à l'accompagner, dans „ l'opinion sans doute qu'il lui suffiroit de se représenter à l'Inquisition, & „ de demander pardon pour l'obtenir. Du-Belloy l'obtint à la vérité; mais „ ce fut après avoir passé deux ans à l'Inquisition, d'où il ne sortit qu'avec „ la chemise souffrée, & la grande Croix de Saint André devant l'estomac, „ accompagné d'un autre François, nommé *Louis*, de Bar-sur-Seine, qui „ fut traité avec la même rigueur. Ils avoient été condamnés, tous deux, „ à suivre quantité d'autres Malheureux qu'on menoit au supplice. Du-„ Belloy n'avoit pû se montrer, à Goa, sans une extrême imprudence: mais „ il en commit une, beaucoup moins excusable, en retournant à Mingre-„ la,

(g) Voyez ci-dessus l'histoire de ces deux Capucins, dans le Voyage aux Mines de Diamans. *Pag.* 27. *Note* (*b*).

TAVERNIER. 1666.

„ là, où les Hollandois, informés par leur Directeur de Surate, qu'il s'é-
„ toit autrefois sauvé de leur service, se saisirent de lui & le mirent sur un
„ Vaisseau qui partoit pour Batavia. Ils publièrent qu'ils l'avoient envoyé
„ au Général de la Compagnie, pour se remettre sur ce Chef suprême d'u-
„ ne affaire qui excédoit leur pouvoir. Mais Tavernier apprit, de bonne
„ part, que le Vaisseau s'étant éloigné de la Côte, ceux qui le conduisoient
„ avoient mis ce malheureux Gentilhomme dans un sac, & l'avoient préci-
„ pité dans les flots (*b*) ".

Histoire de Des-Marets, Gentilhomme Dauphinois.

L'HISTOIRE de Des-Marets est moins funeste. Il étoit d'une bonne Maison du Dauphiné, dans le voisinage de Lauriol. Après un duel, dans lequel il avoit tué son Adversaire, il étoit passé en Pologne, où ses belles actions lui avoient acquis l'estime & l'amitié du Général de la Couronne. Dans le même-tems, le Grand-Seigneur tenoit prisonnier, au Château des sept Tours, deux Princes Polonois, qu'il avoit fait arrêter par des raisons dont l'Auteur ne paroit point informé. Le Général, connoissant la valeur & l'adresse de Des-Marets, qui joignoit à beaucoup de qualités distinguées celle de bon Ingénieur, lui proposa de se rendre à Constantinople, pour chercher les moyens de rendre la liberté aux deux Princes. Il accepta cette commission; & vraisemblablement son entreprise auroit eu le succès qu'il s'étoit promis, s'il n'eût été découvert par quelques Turcs, qui l'accusèrent d'avoir considéré les sept Tours avec trop d'attention & le crayon à la main, pour en lever le plan dans quelque mauvais dessein. C'étoit assez pour le perdre, si M. de Cesy, Ambassadeur de France, n'eût étouffé cette affaire par un présent; remède ordinaire, en Turquie, pour les plus fâcheux événemens. Ce Ministre représenta que Des-Marets étoit un jeune Gentilhomme, qui voyageoit dans la seule vûe de s'instruire, & qui se proposoit de passer en Perse à la première occasion. Cette excuse le sauva, mais elle le mit dans la nécessité de faire en effet le Voyage de Perse. Les deux Princes, auxquels le Grand Seigneur avoit résolu de ne jamais rendre la liberté, eurent enfin le bonheur de corrompre un jeune Turc, fils du Gouverneur de leur prison, à qui son Père confioit ordinairement les clefs des principales portes. La nuit destinée pour leur fuite, il feignit de les fermer, à la réserve de celle qui étoit gardée par un détachement de Janissaires: mais ayant pris ses mesures de loin, il avoit eu recours de bonne heure à des échelles de corde, pour passer deux murs. Comme les Princes n'étoient pas traités avec la dernière rigueur, on leur permettoit de recevoir quelques plats, de la cuisine de l'Ambassadeur de France; & les Cuisiniers, qui étoient dans leurs intérêts, leur avoient envoyé plusieurs fois des pâtés remplis de cordes, dont ils avoient fait des échelles. L'affaire fut conduite avec tant de précaution & de bonheur, que les Princes se trouvèrent libres. Le jeune Turc les suivit en Pologne, où il embrassa le Christianisme, & les récompenses qu'il y reçut furent proportionnées à la grandeur du service (*i*).

CEPENDANT Des-Marets, étant arrivé dans la Capitale de Perse, s'adressa

(*b*) Pag. 120 & précédentes. On peut douter de cette dernière circonstance, qui paroit peu vraisemblable. R. d. E. (*i*) Pag. 121.

dreſſa d'abord aux Pères Capucins, qui le conduiſirent chez Tavernier. Il fit quelque ſéjour à Iſpahan, pendant lequel ſon mérite le fit eſtimer des Anglois & des Hollandois de cette Ville. Mais ſa curioſité, joint à ſa hardieſſe naturelle, le jetta dans une entrepriſe téméraire, qui faillit de cauſer ſa perte & celle de tous les Européens, qui ſe trouvoient dans Iſpahan. Proche du Carvanſera, dans lequel il étoit logé, on voit un grand bain, où les hommes & les femmes ſe rendent ſucceſſivement, à des jours marqués pour chaque ſexe, & où la Reine de Viſapour, qui avoit pris ſon chemin par Iſpahan, à ſon retour de la Mecque, ſe rendoit ſouvent, pour le ſeul plaiſir de s'entretenir avec les femmes des François; parceque le Jardin de leur Maiſon touchant au même bain, elles ne faiſoient pas difficulté de s'y rendre auſſi. Des-Marets, dans la folle paſſion de voir ce qui ſe paſſoit entre toutes ces femmes, remarqua une fente dans la voute du bain; & montant par dehors ſur cette voute, qui eſt plate, comme celles du Serrail, il ſe couchoit ſur le ventre, & jouiſſoit du ſpectacle ſans être apperçu. Tavernier, qu'il prit pour le Confident de ſa bonne fortune, lui repréſenta qu'il jouoit à ſe perdre. Mais, n'ayant pas profité de cet avis, il fut découvert par une des femmes qui ont ſoin du linge, & qui le font ſécher ſur des perches qui bordent la voute. Dans l'effroi d'y trouver un homme couché, elle ſe ſaiſit de ſon chapeau, en commençant à pouſſer des cris. Des-Marets eut le bonheur de lui fermer la bouche, par quelques pièces d'argent qu'il ſe hâta de lui mettre dans la main. Lorſqu'il revint au Carvanſera, Tavernier, qui remarqua du trouble ſur ſon viſage, lui fit avouer ſa témérité; & les ſuites en pouvant être beaucoup plus dangereuſes qu'il ne ſe l'imaginoit, tous les Européens conclurent que ſon départ ne devoit pas être differé. On lui fournit une mule & de l'argent, pour ſe rendre à Bander-Abaſſi. Le Directeur Hollandois lui offrit des lettres de recommandation pour le Général de Batavia, qui avoit beſoin, à Ceylan, de gens d'eſprit & de cœur. Mais les careſſes & les préſens n'ayant pû le tenter de prendre des engagemens dont il croyoit ſa Religion bleſſée (*k*), Tavernier lui conſeilla de paſſer à Surate, où le Préſident Anglois, diſpoſé à ſeconder ſes intentions, par le témoignage qu'on lui rendit de ſon mérite, écrivit en ſa faveur au Viceroi de Goa, dont il étoit aimé, & fit valoir l'offre des Hollandois, pour lui procurer plus de conſidération. Des-Marets fut bien reçu du Viceroi. Il demanda la permiſſion de paſſer dans l'Iſle de Ceylan, où le Gouverneur, Dom Philippe de Maſcaregnas, lui donna auſſi-tôt de l'emploi. Il y arriva trois jours après que les Portugais eurent perdu Negombo; & lorſqu'ils la reprirent, il fut un de ceux qui reçurent le plus de bleſſures, & qui acquirent le plus de gloire. Ce fut lui qui contribua le plus auſſi à ſauver Dom Philippe du naufrage. Ce Seigneur, étant devenu Viceroi, ne crut pas lui devoir une moindre récompenſe, que la charge de Capitaine de ſes Gardes, dans laquelle il mourut après trois ou quatre mois d'exercice, fort regretté de ſon Maître, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il laiſſa tout ce qu'il poſſedoit, à un Prêtre, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite; en le chargeant de rendre à Tavernier deux cens cin-

TAVERNIER. 1666.

(*k*) Pag. 123.

TAVERNIER. 1666.

cinquante écus, que ce Voyageur lui avoit prêtés en Perse, & qu'il eut beaucoup de peine à tirer des mains du Légataire, pendant son séjour à Goa (*l*).

Découverte d'une Baye inconnue.

CE fut dans le même Voyage, qu'il apprit chez Saint-Amant, Intendant Général de toutes les Forteresses que les Portugais avoient aux Indes, la nouvelle découverte qu'une Caravelle, partie de Lisbonne, avoit faite dans le cours de sa navigation. En voulant reconnoître le Cap de Bonne Espérance, elle fut surprise par une tempête qui dura plusieurs jours, & qui fit perdre aux Matelots la connoissance de leur route. Après beaucoup d'agitations, ils furent jettés dans une Baye, que leurs observations leur firent juger à trente lieues du Cap, où ils trouvèrent plusieurs habitations. A peine eurent-ils mouillé, qu'ils virent le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans, qui paroissoient fort étonnés d'avoir devant les yeux des gens vêtus, des visages blancs, & un Bâtiment tel que la Caravelle. Comme de part & d'autre on ne pouvoit se faire entendre que par des signes, les Portugais leur offrirent du biscuit & de l'eau-de-vie. Ces présens furent acceptés; mais les Sauvages s'étant bien-tôt retirés, & n'ayant pas reparu de tout le jour, il sembloit que la défiance les eut fait disparoître. Cependant, le lendemain, ils apportèrent, sur le rivage, quantité de jeunes autruches, & d'autres oiseaux, assez semblables à de grosses oyes, si gras qu'on ne distinguoit point leur chair. Les plumes en étoient fort belles, & celles du ventre paroissoient excellentes pour des lits. Tavernier acheta un gros coussin de ces plumes, d'un des Matelots Portugais, qui lui raconta particulièrement tout ce qui leur étoit arrivé dans cette Baye (*m*). Ils y passèrent vingt-sept jours. Dans l'impuissance de s'expliquer, ils donnoient de tems en tems, aux Sauvages, des couteaux, des haches, du corail, & de fausses perles, pour les exciter au Commerce, & pour découvrir s'ils avoient beaucoup d'or; car ils en voyoient, à quelques-uns, de petits lingots, aux oreilles, rabatus des deux côtés comme des cloux de ferrure. Quelques femmes en portoient au bas du menton & même aux narines. Huit ou neuf jours après l'arrivée des Portugais, ces Barbares leur apportèrent enfin de petits morceaux d'ambre gris, un peu d'or, & quelques dents d'éléphans, mais fort petites, quelques cerfs & quantité de poisson. On n'épargna rien pour apprendre d'eux où ils prenoient l'ambre gris, qui étoit fort beau. Le Viceroi de Goa en fit voir, à l'Auteur, un morceau de demie once, qui lui parut le meilleur qu'il eût jamais vû. Les Portugais s'efforcèrent aussi de découvrir d'où leur venoit l'or. Pour les dents d'éléphans, ils n'avoient pas besoin d'autre explication que la vûe d'un grand nombre de ces animaux, qui venoient boire, chaque jour au matin, dans une Rivière qui se jette dans la Baye. Enfin, desespérant de se faire entendre & d'obtenir des éclaircissemens, ils prirent le parti de remettre à la voile. Mais, comme les Sauvages s'étoient rendus si familiers qu'il y en avoit toûjours quelques-uns dans le Vaisseau, ils en retinrent deux, avec lesquels ils prirent la route de Goa, dans l'espérance de leur faire apprendre le Portugais, ou de faire apprendre leur langue à quelque enfant qu'on mettroit auprès d'eux. Lorsque le Vaisseau eut commencé à s'éloigner,

(*l*) Pag. 123 & précédentes. (*m*) Pag. 124.

gner, tous les Sauvages voyant enlever deux de leurs Compagnons, qui n'étoient pas apparemment des moins considérables, s'arrachèrent les cheveux & se frappèrent l'estomac, avec des cris & des hurlemens épouvantables. La Caravelle arriva heureusement à Goa. On prit soin des deux Captifs. Mais on ne put leur rien apprendre de la langue Portugaise, ni rien tirer d'eux pour la connoissance de leur Pays. Dans l'espace de quelques mois, ils moururent tous deux de chagrin & de langueur; & les Portugais ne tirèrent point d'autre avantage de cette découverte qu'environ deux livres d'or, & trois livres d'ambre gris, avec trente-cinq ou quarante dents d'éléphans (*n*). Tavernier, se trouvant dans la suite à Batavia, raconta toutes ces circonstances au Général Hollandois, qui ne fit pas des efforts moins inutiles pour retrouver la même Baye (*o*).

TAVERNIER. 1666.

Efforts inutiles pour retrouver cette Baye.

(*n*) Pag. 125.

(*o*) Pag. 415. Tavernier dit que le Gouverneur le remercia *assez froidement* de ce rapport, comme d'une chose de peu d'importance, quoiqu'il ait sçû depuis qu'on avoit entrepris inutilement cette recherche. Une Baye à trente lieues du Cap auroit-elle été inconnue aux Hollandois? R. d. E.

§. III.

Voyage de Tavernier à Batavia.

1648.

Voyage de Tavernier dans l'Isle de Java.

LE Voyage de Batavia, un des plus pénibles que l'Auteur eut entrepris, du moins par les dangers auxquels sa vie fut exposée, fait la dernière partie de son Journal. Il partit de Mingrela, au Royaume de Visapour, sur un Vaisseau Hollandois, qui apportoit des soyes de Perse, & qui avoit ordre, en faisant voile à Batavia, de mouiller à *Bakanor*, pour y prendre du riz. On arriva, dans ce Port, quatre jours après. Le Capitaine étant obligé de descendre, pour demander au Roi la permission du Commerce, Tavernier eut la curiosité de l'accompagner. Ils remontèrent la Rivière près de trois lieues; & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils trouvèrent le Roi sur le bord de l'eau, dans un lieu où ils ne découvrirent que dix ou douze cabanes, composées de branches de palmier. Ils jugèrent que ce Prince avoit ailleurs quelque logement plus digne de lui, & qu'il n'étoit venu dans ce lieu que pour y jouir de la fraîcheur des arbres & de quelques ruisseaux. La cabane dans laquelle il entra, pour recevoir les deux Européens, ne laissoit pas d'être ornée de quelques tapis de Perse, sur l'un desquels il s'assit, entouré de cinq ou six femmes, dont les unes l'éventoient avec des queues de paon, & les autres lui présentoient le bétel, ou remplissoient sa pipe de tabac. Les Seigneurs de sa Cour étoient dans les autres cabanes; & l'Auteur en compta près de deux cens, la plûpart armés d'arcs & de flèches. On voyoit deux éléphans, à peu de distance. Après avoir accordé, au Capitaine, la permission d'acheter du riz, le Monarque lui envoya, dans sa Chaloupe, un présent de douze poules & de cinq ou six flacons de vin de palmier. Tavernier observe que ce vin étoit beaucoup plus fort que tout ce qu'il en avoit bû de la même espèce, & qu'en ayant demandé la raison à quelques Habitans d'un Hameau dans lequel il passa la nuit, ils lui répondirent que cette qualité venoit

Il passe à Bakanor.

Dans quel lieu il trouve le Roi.

Vin de palmier très-fort, & ce qui lui donne cette qualité.

TAVERNIER. 1648.

venoit de l'usage où l'on étoit, dans le Pays, de planter le poivre autour des palmiers (a).

LA nuit du 28 au 29 d'Avril, le vent commençant à changer, on avertit le Capitaine, qui n'avoit point encore pratiqué les Côtes de l'Inde, que la prudence l'obligeoit de ne pas différer plus long-tems à lever l'ancre. Mais comme il regrettoit de partir sans avoir achevé de charger, il rejetta ce conseil, sous prétexte qu'il manquoit d'eau. Le vent, qui avoit été fort violent toute la nuit, s'appaisa un peu le lendemain, & l'on continua de charger du riz. Le jour d'après, on vit les apparences d'un si mauvais tems, que tout l'équipage commençant à murmurer, le Capitaine envoya les deux Chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas plutôt à l'embouchure de la Rivière, qu'un vent furieux obligea les Matelots de revenir sans eau, avec beaucoup de peine & de danger. On ne s'arrête à ce récit, que pour faire honneur à Tavernier de sa fermeté, dans une de ces terribles situations, qui font les plus grands embarras des Voyageurs, & qui forment quelquefois aussi la plus agréable partie de leurs Relations.

Fermeté de Tavernier dans une tempête.

LES Chaloupes étant revenues à bord, on les attacha derrière le Vaisseau, suivant l'usage; & l'on mit quatorze hommes dans la grande, pour la retenir, & l'empêcher de se briser par les chocs. Alors, on voulut commencer à lever l'ancre. Mais le vent étant devenu plus fort & plus contraire, douze hommes, de quarante qui étoient autour du moulinet, furent estropiés par les barres. Le Capitaine même, qui voulut toucher au cable, eut la main presqu'entièrement écrasée. Enfin la tempête devint si furieuse, qu'au-lieu de lever l'ancre, on fut contraint d'en jetter d'autres, parceque le Vaisseau étoit impétueusement poussé vers la terre. Avant minuit, on avoit perdu successivement sept ancres. Il n'en restoit plus, & toute autre ressource étoit vaine. On fit trois fois la prière dans l'espace de deux heures. A la fin de la troisième, les Pilotes crièrent que le Vaisseau alloit toucher terre, & que chacun devoit penser à se sauver. Le Capitaine étoit incapable de s'aider lui-même dans le misérable état de sa main. Tavernier, qui n'espéroit pas beaucoup plus de ses propres efforts, s'accouda sur le bord du Vaisseau, pour y attendre sa destinée; & comme on étoit éclairé par la lumière de la Lune, il se mit à regarder tristement les ondes, qui le poussoient vers la Côte. Pendant qu'il étoit dans cette posture, le Vaisseau toucha rudement à terre; & les cris de l'équipage lui firent juger qu'il s'étoit entr'ouvert. Au même instant, deux Matelots vinrent lui offrir de le sauver, à condition d'être généreusement récompensés, si le Ciel favorisoit leurs efforts. Il leur promit cinq cens écus, qui les disposèrent à risquer leur vie pour conserver la sienne. C'étoient deux Hambourgeois, qui l'avoient vû à Surate, & qui n'ignorant pas que son principal Commerce étoit en pierreries, savoient qu'il avoit sur lui toutes ses marchandises. Aussi-tôt qu'il eut nommé la somme, ils se saisirent d'un morceau de bois, de la grosseur de la cuisse, & long de dix ou douze pieds, auquel ils attachèrent, en cinq ou six endroits, de grosses cordes, de quatre ou

(a) Pag. 407.

ou cinq pieds de longueur. Tavernier considéroit leur travail, sans en pouvoir deviner l'usage, lorsque tournant les yeux vers la terre, il crut remarquer que le Vaisseau n'y étoit plus poussé directement. Dans la crainte que ce ne fût une illusion des ténèbres, parceque la Lune commençoit à se coucher, il courut à la boussole, pour s'éclaircir. Il vit qu'en effet le vent étoit tout-à-fait changé, & qu'il venoit de terre. Un cri, par lequel il annonça ce changement aux Matelots, leur fit reprendre courage. La joye fut proportionnée à la crainte. On avertit les quatorze hommes de la grande Chaloupe; mais personne ne répondit; & le matin, à la pointe du jour, on s'apperçut que leur cable s'étoit rompu. On n'a jamais eu d'autre nouvelle de leur sort.

Perte de quatorze hommes dans une Chaloupe.

Le Pilote ne fut pas long-tems à remarquer que son gouvernail s'étoit brisé par le haut; & pour réparer sur le champ cette disgrace, il fit tendre une petite voile, qu'on tiroit de divers côtés suivant ses ordres. Enfin le vent devint tout-à-fait Nord-Est; & plus la nuit s'obscurcissoit par la retraite de la Lune, plus il se fortifioit du même côté. On en rendit graces au Ciel par des prières publiques. Cependant le danger n'étoit pas fini, parcequ'on avoit à passer trois grosses roches qui s'élèvent au-dessus des flots, & qu'on ne pouvoit appercevoir dans les ténèbres. Les Vaisseaux ne s'approchent point ordinairement du Port, jusqu'à se mettre dans la nécessité de les passer; mais le Capitaine, pressé par le tems, avoit fait avancer le sien le plus près qu'il avoit pû de l'embouchure de la Rivière, pour charger avec plus de diligence. Ainsi, pendant le reste de la nuit, on se crut exposé, de ce côté-là, au même danger dont on avoit été menacé du côté de la terre. Mais le Ciel permit qu'à la pointe du jour, on se trouva, sans le savoir, à trois ou quatre lieues de la Côte. On tint conseil sur la route qu'on devoit prendre, parcequ'on étoit sans ancres. Les uns proposoient de se rendre à Goa, pour y passer l'hyver; les autres, d'aller à *Point-de-Gale*, première Ville que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais dans l'Isle de Ceylan (*b*). Le chemin étoit égal, & le vent également favorable. Tavernier représenta qu'on ne pouvoit aller à Goa sans exposer des Matelots Hollandois à faire, dans l'yvresse, quelque excès qui les soumettroit aux rigueurs de l'Inquisition; & que cette Ville d'ailleurs, leur offrant diverses occasions de débauche, le Capitaine ne retrouveroit pas un homme lorsqu'il penseroit à se remettre en Mer (*c*).

Changement du vent, qui sauve le Vaisseau.

On suit le conseil de Tavernier.

Deux raisons si fortes firent donner la préférence à Point-de-Galle. Cependant elles n'ôtoient pas la crainte d'une tempête, qui pouvoit briser sur la Côte un Vaisseau sans ancre. Quelques Matelots, qui servoient à bord depuis plusieurs années, se souvinrent qu'il y avoit au fond de calle, une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. Quoique la quantité de marchandises, qui étoit dans le Vaisseau, fit craindre beaucoup de difficulté à la retirer, quelques Charpentiers fort experts, qui avoient quitté le Comptoir de Bander-Abassi pour se rendre à Batavia, s'étant engagés à la mettre en état de servir, on entreprit de surmonter tous les obstacles. Il en

(*b*) Ils s'étoient déja rendus maîtres de Baticalo, de Trinquemale & de Negombo. R. d. E.

(*c*) Pag. 409, 410.

Tavernier. 1648.

Ses observations à Point-de-Gale.

en coûta trois ou quatre caisses de vin de Chiras, qui furent distribuées entre les Ouvriers. Huit jours après, on se trouva devant Point-de-Galle; & l'on fut obligé d'abattre toutes les voiles, pour s'approcher du Port, que ses roches à fleur-d'eau rendent fort dangereux. Aussi n'arrive-t'il point de Vaisseau, que le Gouverneur n'envoye deux Pilotes, pour l'aider à se conduire. Tavernier ne trouva rien de plus remarquable, dans cette Ville, que les traces des boulets de canon & des mines que les Hollandois avoient fait jouer pendant le Siège. La Compagnie donnoit alors des champs & des places pour bâtir, à ceux qui vouloient s'y établir sous sa protection. Elle avoit formé un nouveau plan, qui, suivant l'opinion de l'Auteur, devoit faire, de cette Ville, une Place très-forte (*d*).

Jugement qu'il porte de la conduite des Hollandois.

Il y apprit que les Hollandois, avant que d'avoir chassé les Portugais de tous les Etablissemens qu'ils avoient dans cette Isle, s'étoient persuadé que cette conquête deviendroit pour eux une source inépuisable de richesses. L'effet, dit-il, auroit pû répondre à leurs espérances, s'ils avoient observé plus fidèlement leur premier Traité avec le Roi de Candy, qui occupe l'intérieur de l'Isle. Ils s'étoient engagés à lui remettre la Ville de Point-de-Gale après le Siège; & ce Prince devoit leur fournir tous les ans une certaine quantité de canelle. Mais lorsqu'il leur demanda l'exécution de cette promesse, ils répondirent qu'ils étoient prêts à le satisfaire, quand il leur auroit payé les frais de la guerre, qu'ils faisoient monter à plusieurs millions (*e*). Trois Royaumes, tels que le sien, n'auroient pas fourni la moitié de cette somme. La canelle & les éléphans font le principal Commerce du Pays. Les Portugais avoient tiré tout le profit de la canelle, pendant qu'ils avoient été les Maîtres; & quoique les éléphans de l'Isle soyent fort estimés dans toutes les Indes, il est rare qu'on en prenne plus de cinq ou six chaque année. Les Hollandois ne furent pas plus fidèles au Roi d'Achem (*f*) (*g*), qui s'étoit engagé à les secourir; & ce Prince, ne bornant point sa vengeance à leur refuser du poivre, leur déclara une guerre sanglante, dont ils craignirent assez les suites pour lui demander la paix & le renouvellement du Traité (*h*). TA-

(*d*) Pag. 411. Voyez le plan de cette Ville, dans la Description de l'Isle de Ceylan, au Tome XI. R. d. E.

(*e*) On renvoye le Lecteur au Tome XI. pag. 267, où cette accusation se trouve refutée par de bonnes & solides raisons, telles que Tavernier en donne lui-même une qui est sans replique. Les prétensions des Hollandois étoient fondées sur un Traité solemnel, dont le Roi de Candy avoit enfreint la principale condition, dès qu'il ne les remboursoit pas de leurs avances. R. d. E.

(*f*) On a déja remarqué que les Hollandois accusent Tavernier de les avoir cruellement maltraités; & que leurs plaintes, sur-tout dans la bouche du fameux Ministre Jurieu, ont beaucoup servi à décréditer son Ouvrage. Bayle, en réconnoissant la vérité de l'accusation, observe simplement que si Tavernier a peu ménagé les Particuliers Hollandois; il n'a pas manqué de respect pour ceux qui les gouvernent; ce qui est fort éloigné de lui reprocher de la fausseté. Ainsi quoiqu'il rapporte quantité de faits, peu honorables pour cette Nation, il n'en faut pas conclure qu'il ait manqué de bonne-foi. On sait quelle juste différence il faut mettre entre la médisance & la calomnie.

(*g*) Le caractère de perfidie du Roi d'Achem est assez connu par la Relation du Général de Beaulieu, au Tome précédent; mais nous ne trouvons rien de ce que Tavernier veut insinuër ici, contre la bonne-foi des Hollandois, qui ne dépend d'ailleurs pas de son témoignage. R. d. E.

(*h*) L'Auteur joint ici un détail curieux:
„ Pour cet effet, dit-il, ils s'envoyèrent de
„ part & d'autre des Ambassadeurs. Celui
„ qui vint à Batavia, de la part du Roi, fut
„ reçu avec beaucoup de magnificence. Lors-
„ qu'il:

TAVERNIER 1648.

TAVERNIER partit de Point-de-Gale, le 25 de Juin. Il passa la Ligne le 2 de Juillet; & le 6, il eut la vûe d'une Isle qui se nomme *Nazakos*. Le 17, il découvrit la Côte de *Sumatra*; le 18, l'Isle d'*Inganno*; & le 19, l'Isle *Fortune*. Le 20, il vit plusieurs autres petites Isles, entre lesquelles on en distingue trois par le nom d'*Isles du Prince* (*i*). La Côte de Java s'offrit le même jour; & le 22, il mouilla heureusement dans la Rade de Batavia.

Comment Tavernier est reçu à Batavia.

C'ÉTOIT le Général *Van der Lyn*, qui gouvernoit alors les Indes Hollandoises. *Caron*, Directeur général (*k*), occupoit après lui la première place du Conseil. Tavernier fut reçu si favorablement de ces deux Chefs, que presqu'à son arrivée, il se vit invité à dîner par le Général, avec les principaux Officiers de la Ville & leurs femmes. On ne l'entretint d'abord que de ses Voyages; mais ensuite le Général, l'ayant prié de passer dans son cabinet, lui fit diverses questions, qui le préparèrent aux embarras que les Hollandois devoient lui faire essuyer. Cependant les apparences furent sou-

„ qu'il fut sur son départ, le Général Hollandois & tout le Conseil le traitèrent splendidement. Les Dames se mirent à table; ce qui surprit fort cet Ambassadeur Mahométan, qui n'étoit pas accoutumé à voir des femmes boire & manger avec des hommes. Mais ce qui l'étonna beaucoup plus, ce fut qu'à la fin du repas, après avoir bû plusieurs santés, on but celle de la Reine d'Achem, qui avoit gouverné cet Etat, pendant la minorité de son fils, & que pour l'honorer davantage, M. le Général voulut que Madame la Générale, sa femme, baisât l'Ambassadeur. Le Roi & la Reine d'Achem ne reçurent pas moins bien l'Ambassadeur qui leur fut envoyé de Batavia. C'étoit un Hollandois, nommé *Crook*; il étoit abbatu depuis quinze ans, par une maladie de langueur, qui faisoit croire qu'on lui avoit donné quelque poison lent. A la troisième audience, le Roi d'Achem ayant sçu qu'il étoit réduit depuis long-tems à ce triste état, lui demanda s'il n'avoit jamais entretenu quelque fille du Pays, & comment il l'avoit quittée? Crook avoua qu'en ayant aimé une, il l'avoit quittée pour aller se marier en Hollande, & que depuis ce tems il n'avoit pas cessé d'être infirme & languissant. Là-dessus, le Roi dit à trois de ses Médecins, qui se trouvoient près de lui, qu'ayant entendu la cause du mal de l'Ambassadeur, il leur donnoit quinze jours pour le guérir, & que s'ils n'en venoient about dans cet intervalle, il les feroit mourir tous trois. Ils assurérent le Roi qu'ils lui répondoient de la guérison de l'Ambassadeur, pourvû qu'il voulût prendre les remèdes qu'ils lui donneroient. Crook s'y résolut. Ils lui donnoient, au matin, un breuvage, & le soir une pillule. Le neuvième jour, il lui prit un grand vomissement. On crut, qu'il mourroit des étranges efforts qu'il fit. Enfin il vomit un petit paquet de cheveux, de la grosseur d'une petite noix; après quoi, il fut promptement guéri. Ensuite le Roi lui fit l'honneur de le mener à la chasse du rhinoceros, & voulut qu'il donnât le coup mortel à la bête, dont il coupa la corne, pour la lui présenter aussi. Cette chasse fut suivie d'un grand festin, dans lequel le Roi but à la santé du Général de Batavia & de sa femme, & fit venir une des siennes, qu'il fit baiser à l'Ambassadeur. A son départ, il lui fit présent d'un caillou, de la grosseur d'un œuf d'oye, où l'on voyoit de grosses veines d'or, comme on voit les nerfs sur la main d'un homme; en lui disant que c'étoit ainsi que l'or croissoit dans son Pays. Crook se trouvant, dans la suite, Chef du Comptoir à Surate, fit rompre le caillou par le milieu, pour en donner la moitié à celui qui avoit la première autorité après lui, & qui se nommoit *Constant*. Je lui en offris, ajoûte Tavernier, cent cinquante pistoles, dans le dessein de le porter à M. le Duc d'Orleans; mais il ne voulut jamais s'en défaire". *Ibidem*. pag. 413 & 414.

(*i*) On ne donne le nom d'*Isle du Prince* qu'à une seule Isle, qui est à l'entrée du Détroit de la Sonde. R. d. E.

(*k*) Le même qui forma le Comptoir François à Surate. Voyez les dernières Relations du Tome XI.

TAVERNIER. 1648.

foûtenues civilement. On lui proposa de faire un tour de promenade hors de la Ville. La magnificence du cortège, dans les moindres-occasions où le Général se fait voir, paroît mériter une description. „ Deux trompettes „ sonnèrent pour avertir de sa marche. Ensuite il monta dans un grand „ carosse à six chevaux, avec Madame la Générale & quatre autres fem- „ mes. Plusieurs Officiers montant à cheval, on en présenta un à Taver- „ nier, sellé & bridé à la Persane. Il y a toûjours quarante ou cinquante „ chevaux de selle, dans les écuries du Général. Le carosse étoit précédé „ d'une Compagnie de Cavalerie; chaque Cavalier avec le colletin de buf- „ fle & le haut-de-chausse d'écarlate galonné d'argent, un plumet au cha- „ peau, la grande écharpe bordée d'une dentelle d'argent, la garde de l'é- „ pée & les éperons d'argent massif; & tous les chevaux fort bien équi- „ pés. Trois Gardes du corps marchoient à chaque portière, la hallebarde „ en main, & galamment vêtus, en pourpoint de satin jaune, avec le „ haut-de-chausse d'écarlate, couvert de galons d'argent, les bas de soye „ jaune, & de fort beau linge. Derrière le carosse suivoit une Compa- „ gnie d'Infanterie; sans compter celle qui sort de la Ville une heure „ ou deux avant le Général, pour aller à la découverte". Les Conseil- lers, ajoûte l'Auteur, ont aussi leur faste. Soit dans leurs maisons, soit lorsqu'ils en sortent, chacun d'eux a deux Mousquetaires pour sa garde. Lorsqu'ils ont besoin de chevaux, un Ecuyer du Général doit leur amener ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques, pour la promenade en Mer, ou sur la Rivière, ou sur les Canaux, qui sont bordés de leurs Jardins.

Faste du Général Hollandois.

PENDANT trois ou quatre jours, Tavernier reçut quantité de visites, qui l'engagèrent dans une assez grande dépense, parceque l'usage oblige celui qui les reçoit de présenter du vin. Une pinte de vin, mesure de Paris, ne tient que quatre verres Hollandois. Le vin d'Espagne est à bon marché dans Batavia, lorsqu'il ne coute qu'un écu. Le vin du Rhin & le vin de France en valent deux. „ Les tems de joye dans cette Ville, observe „ l'Auteur, pour l'instruction de ceux qui feront le même Voyage, sont „ les jours où l'on voit arriver, de Hollande, quelques Vaisseaux qui ap- „ portent du vin ou de la biére. Quoiqu'il soit permis aux Particuliers „ d'en acheter leur provision, la plus grande partie de ces liqueurs passe „ aux Cabaretiers, soit que les Hollandois prennent plus de plaisir au Ca- „ baret que dans leurs maisons, ou qu'ils y trouvent plus de commodité „ pour se réjouïr ensemble. Dans ces jours, qui sont leurs grandes fêtes, „ on rencontre, au milieu des rues, des femmes & des filles, qui portent „ un *Momon* aux Passans, pour quelques bouteilles; & soit qu'on perde ou „ qu'on gagne, l'honneur, suivant Tavernier, ne permet guères de souf- „ frir que les femmes payent. Il en survient d'autres, à la santé desquel- „ les on est obligé, dit-il, de boire par bienséance. Ainsi l'intempérance „ des Habitans coute cher aux Etrangers (l)".

Cherté du vin à Batavia.

Grandes fêtes du Peuple.

LES embarras, dont l'Auteur étoit menacé, avoient leur source dans la com-

(l) Pag. 415, 416 & 417.

TAVERNIER. 1648.

Affaire dangereuse qu'on suscite à Tavernier.

complaisance qu'il avoit eue pour un Directeur Hollandois, nommé *Constant*, qu'il avoit connu dans les Comptoirs de Bander-Abassi & de Surate, & qui l'avoit chargé de lui acheter pour seize mille roupies de Diamans, aux Mines de Golkonde. Tavernier, à son retour, l'ayant trouvé parti pour l'Europe, avoit remis les Diamans aux Directeurs Anglois, qui les firent tenir à Constant: mais il ne s'étoit adressé aux Anglois, qu'après avoir proposé la même commission au Directeur Hollandois, qui s'en étoit excusé, quoiqu'ami de Constant; sous prétexte que si le Général, ou le Conseil de Batavia, étoit informé qu'il eût reçu ce dépôt, il couroit risque d'être traité comme Receleur, & de perdre sa charge & tout son bien. On savoit à Batavia que Tavernier lui avoit fait cette proposition. Un jour trois ou quatre Conseillers, feignant de le traiter avec beaucoup d'amitié, lui demandèrent si depuis son Voyage de Golkonde il avoit eu des nouvelles de Constant. Il les assura qu'il n'en avoit pas reçu; d'où se croyant en droit de conclure qu'il n'avoit pû lui envoyer les Diamans, ils se prirent mutuellement à témoins que de son propre aveu il avoit pour seize mille roupies de Diamans, qui appartenoient à un Directeur Hollandois. Cette fausse supposition l'allarma peu. Il répondit nettement que depuis plus de six mois, il avoit envoyé les Diamans par terre. Cependant il reçut ordre, dès le lendemain, de paroître au Conseil de la Ville, où l'Avocat Fiscal devoit prendre la cause de la Compagnie. Rien ne pouvoit le dispenser de s'y rendre: mais lorsqu'il y entendit traiter cette affaire d'un ton fort sérieux, & que malgré ses explications, il vit porter une sentence, suivant laquelle Constant devoit être poursuivi, pour avoir fraudé la Compagnie, sous prétexte que ses gages n'avoient pû le mettre en état d'acheter pour seize mille roupies de Diamans, il tint un langage qui parut chagriner plusieurs personnes de l'assemblée (*m*). Leur animosité devint si

Avantage qu'on prend sur lui.

(*m*) On le lira volontiers dans ses termes. „ A ce discours *d'avoir fraudé la Compagnie*, „ je ne pus m'empêcher de rire; ce qui surprit tout le monde: & le Président du „ Conseil me demanda pourquoi je riois? „ Je lui dis que c'étoit de voir qu'il s'étonnoit de ce que le Sieur Constant avoit „ fraudé la Compagnie de seize mille roupies, & que s'il n'avoit emporté que celà „ c'étoit bien peu de chose; ajoûtant qu'il „ n'y avoit guères de Serviteur de la Compagnie qui eut passé par les charges où le „ Sieur Constant avoit passé, & qui eut eu „ la commodité de faire le négoce comme „ il l'avoit eue, sans crainte du Fiscal, qui „ n'emportât du moins cent mille écus. Il „ y avoit alors deux ou trois personnes dans „ le Conseil, qui n'étoient pas bien-aises de „ m'ouir parler de la sorte, & que ce discours regardoit particulièrement: car „ pour dire les choses comme elles sont, „ les Directeurs, & ceux qui les suivent dans „ les Comptoirs, savent mettre à part de „ grosses sommes à leur profit & au grand „ préjudice de la Compagnie; & comme „ ils ne le peuvent sans être d'intelligence „ avec le Courtier, celui-ci en fait autant „ de son côté, & ceux qui sont sous lui „ prennent aussi ce qu'ils peuvent. J'ai fait „ compte une fois de tout l'argent dont on „ peut frustrer la Compagnie sur le négoce, „ dans chaque Comptoir, & j'ai trouvé que „ quand tous les ans on ne lui fait tort que „ d'un million cinq ou six cens mille livres, „ elle a lieu de s'en consoler. Pour ne parler que de la Perse, j'ai connu des Directeurs, qui tant sur la vente des épiceries „ que sur l'achat des soyes, ont mis à part, „ dans une année, plus de cent mille piastres. Ils ont pour celà des adresses merveilleuses, qu'il est mal-aisé que la Compagnie puisse découvrir". *Ibidem*. pag. 419 & 420. Voyez la Description de Batavia, au Tome X., où le récit de Tavernier est confirmé par des Hollandois mêmes.

Tavernier. 1648. si vive, que pendant quatre ou cinq semaines, non-seulement il fut interrogé comme un coupable, & forcé de répondre à tous les articles, mais qu'il se vit menacé d'être conduit dans une prison. Il eut la fermeté de répondre qu'il ne craignoit point leurs menaces, & qu'il avoit l'honneur d'être à un Prince qui sauroit le tirer de leurs mains & se ressentir de cet affront (*n*). Mais lorsqu'il se vit assez pressé pour craindre les effets de de leur ressentiment, il prit un parti, sur lequel il fit plus de fond que sur son innocence: ce fut de ne plus dissimuler qu'il étoit instruit des rapines continuelles d'un grand nombre de Conseillers, de Directeurs, & de celles du Général même. Il eut seulement la précaution de ne s'ouvrir qu'au Président, dans un entretien qu'il eut tête à tête avec lui; sûr, par cette voye, de faire passer aux oreilles des coupables une déclaration qui devoit leur causer quelque frayeur (*o*). En effet sa hardiesse en imposa aux Juges Hollan-

(*n*) M. le Duc d'Orleans l'avoit chargé de lui acheter quelques Diamans & d'autres choses précieuses.

(*o*) Ne perdons pas l'occasion de faire connoître quelles médisances les Hollandois reprochent à Tavernier: „ Je dis au Président, que puisqu'il vouloit absolument que „ je lui disse tout ce que je savois du Sieur „ Constant, je ne lui cacherois rien de ce qui „ étoit venu à ma connoissance, fut-ce au „ desavantage du Général même, & de plusieurs du Conseil, & de vous même qui me „ pressez de parler. Alors je lui déclarai „ qu'en partant de Surate pour aller à la Mine de diamans, le Sieur Constant m'avoit „ remis quarante-quatre mille roupies, me „ priant d'employer cette somme en diamans, „ & particulièrement en grandes pierres, m'assurant que mes provisions me seroient très-bien payées, & que cette somme appartenant „ à M. le Général, il étoit bien-aise d'avoir „ occasion de l'obliger; de plus, que M. le „ Général avoit acheté du Sieur Constant, „ lorsqu'il étoit venu à Batavia, toutes les parties que je lui avois vendues pendant qu'il „ étoit au Comptoir de Surate: c'étoit toutes pierres que j'avois fais tailler, dont la „ valeur étoit de plus de quarante mille écus. „ Pour ce qui étoit des perles que le Sieur „ Constant avoit achetées pour M. le Général, du tems qu'il étoit à Ormus, je n'en „ savois pas bien la somme; mais que je savois pourtant qu'il y avoit deux seules perles en poire, qui coutoient cent soixante-dix tomans: que j'avois eu aussi d'assez „ bonnes sommes à employer pour le Sieur „ Carles *Renel*, le Sieur *Kam*, & quelques „ autres: que lui-même ne devoit pas avoir „ oublié que lorsque le Sieur Constant étoit „ parti de Batavia pour aller être Directeur „ en Perse, il lui avoit remis trente-six mille roupies, le priant de donner cette somme à quelqu'un de ses amis, pour l'employer à une partie de diamans: que le „ Sieur Constant ne m'avoit pû joindre dans „ cette saison: mais, pour vous faire voir, „ dis-je encore au Président, combien il „ étoit porté pour vôtre profit, il acheta, „ de la plus grande partie de vôtre somme, „ des marchandises de Seronge & de Brampour; & dès qu'il fut arrivé à Gomron, „ on lui en offrit trente pour cent de profit. „ Il est vrai, poursuivis-je, qu'à faire compte sur le pied de ce que payent les autres „ Marchands, celà n'eut été qu'à cinq pour „ cent; mais, voulant vous servir, il faisoit tout passer pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du Vaisseau, „ ni la Douane de Gomron, deux articles qui „ reviennent pour les Marchands à vingt-cinq pour cent. Comme le Vaisseau qui „ l'avoit porté retournoit à Batavia, bien „ que les marchandises ne fussent pas vendues, il ne laissa pas de vous écrire qu'il „ en refusoit trente pour cent de profit, dans „ l'espérance d'en avoir davantage. Cependant il arriva trois Vaisseaux à Gomron, „ chargés de quantité de ces mêmes marchandises, de manière qu'on eût de la peine „ à en tirer ce qu'elles coutoient aux Indes; „ ce qui l'obligea de donner au prix courant „ celles qu'il avoit achetées pour vous. Cependant il a été si généreux que de ne „ vous en avoir rien mandé, & il m'a avoué „ en particulier qu'il y avoit perdu plus de „ quinze pour cent.

„ Ayant fait tout ce détail au Président, „ il en parut fort surpris, & me pria de n'en „ pas faire de bruit; en quoi il fit sagement; „ car j'en aurois pû nommer bien d'autres, „ toutes les adresses des principaux de la „ Compagnie étant venues à ma connoissance, & la plus grande partie des grosses „ sommes qu'ils ont fait employer en diamans

landois; & changea leurs rigueurs en caresses, comme il le raconte assez plaisamment lui-même.

Tavernier retrouve un de ses frères.

IL avoit trouvé, à Batavia, un de ses frères, qui étoit venu aux Indes, avec lui, dans un de ses premiers Voyages, & qui avoit une rare facilité pour apprendre les langues étrangères. Cinq ou six mois lui suffisoient pour en apprendre une. Il en parloit huit en perfection. D'ailleurs c'étoit un homme bien fait, & d'une valeur éprouvée. S'étant battu en duel à Batavia, contre un Capitaine d'Infanterie, sur lequel il avoit remporté l'avantage, non-seulement le Général Van Diemen, qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil, fermèrent les yeux sur cette avanture; mais ils lui permirent d'équiper un Vaisseau à ses frais, & de faire toute sorte de Commerces, à l'exception de celui des épiceries. Il acheta un Vaisseau de quatorze pièces de canon, avec lequel il fit plusieurs Voyages. Celui de Siam, par lequel il commença, lui auroit apporté un profit assez considérable, s'il n'eût été obligé de jouer avec le Roi & cinq ou six Seigneurs, qui étoient ravis, s'il en faut croire ici Tavernier (*p*), d'entendre un Européen parler si parfaitement la langue Malaie (*q*), mais qui lui gagnèrent cinq ou six mille écus.

Eloge qu'il en fait.

Voyage de l'Auteur à Bantam.

TAVERNIER, qui ne savoit pas cette langue, & qui ne vouloit pas quitter l'Isle de Java sans avoir vû Bantam, pria son frère de l'accompagner dans ce Voyage. Une petite Barque les porta heureusement. Le lendemain de leur arrivée, le Roi, de qui le Capitaine Tavernier étoit fort connu, apprenant que son frère apportoit de précieux joyaux, marqua une si vive impatience de les voir, que dès la première fois que le Capitaine se rendit au Palais pour demander ses ordres, il ne lui permit pas de sortir; & sur le champ il fit presser son frère, de venir avec toutes ses richesses. Cette ardeur excessive parut suspecte à l'Auteur, qui se souvenoit de la manière dont le Roi d'Achem avoit traité un François, dans les mêmes circonstances. Le récit qu'il en fait appartient trop à l'Histoire des Voyages, & sur-tout à celle du Commerce François dans les Indes, pour ne pas obtenir ici quelque attention (*r*).

Son inquiétude, & d'où elle venoit.

M. de Montmorency entreprend le Commerce.

LE goût du Commerce se répandant parmi la Noblesse Françoise, M. de Montmorency, à la tête d'une Compagnie formée pour les Indes, fit partir de Nantes quatre Vaisseaux, sur lesquels s'embarquèrent, entre plusieurs

„ mans ayant passé par mes mains. Le Président alla aussi-tôt au Fort, apparemment vers le Général. Entre onze heures & demi, je rencontrai l'Avocat Fiscal, chez qui je savois que le Président étoit allé en sortant du Fort. Il m'aborda d'un visage riant & me demanda où j'allois. Je lui dis que j'allois à la Maison de Ville, pour répondre à quelques unes de ses demandes. Je vous prie, me repliqua t'il promptement, laissons-là cette affaire, pour aller dîner ensemble. On me fit hier présent de deux canevettes de vin, l'une de France & l'autre du Rhin; nous verrons lequel sera le meilleur. Tout ce que je vous demande est un mot d'écrit de vôtre main, comme vous n'avez rien à M. Constant: ce que je lui accordai volontiers; & de la sorte, tout le Procès fut fini ". *Ibid.* pag. 329.

(*p*) C'est le même frère dont il reçut la Relation du Tonquin, qui se trouve au troisième Tome de ses Voyages, & qui est critiquée fort durement par Baron, dans le Tome XI. de ce Recueil.

(*q*) On a fait souvent remarquer qu'au-delà des terres du Grand Mogol, cette langue est parmi les Orientaux, ce que la langue Latine est en Europe.

(*r*) Tavernier ne marque pas l'année.

TAVERNIER. 1648.

sieurs Négocians, deux frères nommés *Renaud*, qui s'étoient engagés au service de la Compagnie. Leur navigation fut la plus courte & la plus heureuse dont on ait eu l'exemple. Ils arrivèrent devant Bantam, en moins de quatre mois. Le Roi les reçut avec beaucoup de joye, & leur fit donner tout le poivre qu'ils demandèrent, à si juste prix, qu'ils l'eurent à meilleur marché, de vingt pour cent, que les Hollandois. Mais leurs idées s'étendant plus loin que le poivre, ils voulurent savoir aussi ce que c'étoit que le négoce du clou de girofle, de la noix de muscade & de sa fleur. Ils envoyèrent le plus petit de leurs Vaisseaux, avec la meilleure partie de leur argent, à Macassar, où les Magasins du Roi étoient ordinairement remplis, malgré les efforts des Hollandois, qui employoient toute leur adresse pour faire passer uniquement le Commerce des épiceries par leurs mains. Pendant l'absence de ce Vaisseau, les François, s'ennuyant à Bantam, allèrent se promener à Batavia, qui n'en est éloignée que de quatorze lieues par Mer. Leur Commandant n'eut pas plutôt jetté l'ancre dans ce Port, qu'il envoya faire des complimens au Général Hollandois, qui répondit à cette civilité, en invitant les principaux François à descendre au rivage, & qui fit porter en même-tems, à ceux qui restèrent à bord, quantité de rafraîchissemens, sur-tout du vin d'Espagne & du Rhin; avec ordre, à ceux qu'il chargea de cette commission, de faire boire leurs Hôtes jusqu'à les enyvrer. Il leur fut aisé, dans la chaleur de cette fête, de mettre le feu aux Vaisseaux François, suivant l'ordre qu'ils en avoient aussi. Comme on découvre toute la Rade, de la salle du Fort où le Général traite les Etrangers, un Conseiller des Indes, qui étoit à table, feignant beaucoup de surprise, s'écria qu'il croyoit voir les trois Vaisseaux en feu. Le Général affecta aussi beaucoup d'étonnement; tandis que le Commandant François, qui jugea tout d'un coup d'où venoit le mal, & qu'il lui étoit impossible d'y apporter du remède, regarda l'assemblée sans s'émouvoir, & dit aux Hollandois: „ continuons de boire, Messieurs; ceux qui ont fait mettre le feu aux trois bords, „ payeront le dommage". Mais, dès ce moment, il jugea que la réparation ne seroit pas égale à la perte. En effet, tous les hommes furent sauvés sur des Frégates, qui furent envoyées en diligence; mais les Hollandois ne payèrent pas le quart du dommage (s). Cependant le Général fit, aux François, de grandes offres qu'ils refusèrent. Ils retournèrent à Bantam, pour y attendre leur petit Vaisseau. A son retour, ils ne trouvèrent pas de meilleur expédient que de vendre leurs marchandises & le Vaisseau même aux Anglois, & de faire entr'eux un partage de l'argent. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe; mais cette offre ne fut acceptée que du Commandant & des principaux Officiers; & la plus grande partie des équipages, Marchands & Matelots, prirent parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit alors quelques avantages à se promettre.

Sort de quatre Vaisseaux qu'il envoye aux Indes.

Artifice des Hollandois.

Histoire des deux frères Renaud.

Les deux Renaud, après avoir touché leur part, de l'argent qui fut distribué, trouvèrent le moyen de passer à Goa, & s'insinuèrent avec tant de bonheur dans l'affection du Viceroi, qu'ils obtinrent de lui la permission de

(s) Voyez une avanture fort semblable, dans la Relation de Beaulieu, au Tome XII.

de négocier dans tous les lieux où les Portugais avoient quelque pouvoir. Dans l'espace de cinq ou six ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné faisoit le Commerce des toiles & d'autres marchandises communes, & son frère celui des pierreries. Les Portugais étoient alors dans l'usage d'envoyer tous les ans trois ou quatre Vaisseaux au Port d'Achem, pour en tirer du poivre, de l'yvoire & de l'or. Ils y portoient toutes sortes de toiles, particuliérement des toiles bleues & noires. Ils envoyoient aussi des pierreries au Roi, qui les aimoit avec passion. Les deux Renaud prirent cette route, chacun pour l'objet particulier de son Commerce. L'un porta de belles toiles, & l'autre des joyaux précieux, entre lesquels il y avoit quatre anneaux, qui valoient environ dix-huit mille écus. En arrivant dans la Ville d'Achem, ils se rendirent avec les Portugais au Palais du Roi, qui étoit alors à deux lieues de la Mer. Ce Prince admira les quatre anneaux & souhaita de les acheter; mais, au-lieu de dix-huit mille écus, que Renaud lui demandoit, il n'en voulut donner que quinze mille. Cette différence de prix ayant fait rompre le marché, Renaud prit le parti de retourner à bord. Dès le lendemain, il fut appellé à la Cour, par un ordre qui lui donnoit de meilleures espérances. Cependant il fut long-tems en doute s'il devoit reparoître devant le Roi; un pressentiment secret sembloit l'avertir du malheur dont il étoit menacé. Enfin tous les Officiers du Vaisseau lui conseillant de se fier à sa fortune, il se rendit au Palais, où le Roi prit les quatre anneaux pour dix-huit mille écus, qu'il lui fit payer sur le champ. Mais depuis qu'il fut sorti de la chambre de ce Prince, on n'a jamais pû savoir ce qu'il étoit devenu, & l'on n'a pas douté qu'un ordre cruel ne l'eût fait tuer sécretement dans quelque partie du Palais (t).

TAVERNIER. 1648.

Frayeur que cette histoire cause à Tavernier.

CETTE avanture se présenta vivement à la mémoire de Tavernier, lorsqu'il se vit appellé avec tant d'empressement au Palais de Bantam; sur-tout ne voyant point son frère entre ceux qui lui apportoient les ordres du Roi. Cependant il s'arma de courage; & bornant ses précautions à ne prendre sur lui que pour douze ou treize mille roupies de joyaux, la plus grande partie d'anneaux de Diamans en roses, les uns de sept pierres, d'autres de neuf, avec quelques brasselets de Diamans & de Rubis, il mit sa confiance dans la protection du Ciel.

En quel état il trouve le Roi de Bantam.

IL fut rassuré, en entrant dans l'appartement du Roi, par la vûe de son frère, qui étoit assis près de ce Prince, à la manière des Orientaux, avec trois des principaux Seigneurs de la Cour. Ils avoient devant eux cinq grands plats de riz, de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, & plusieurs espèces de sorbets. Aussi-tôt que Tavernier eut salué le Roi, en lui faisant présent d'un anneau de Diamans, & d'un petit brasselet de Diamans, de Rubis, & de Saphirs bleus, ce Prince lui commanda de s'asseoir, & lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenoit pas moins d'un demi-septier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur; & lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda guères à se lever, dans l'impatience de voir les joyaux. Il alla s'asseoir dans un fauteuil,

(t) Pag. 434 & précédentes.

TAVERNIER. 1648.

teuil, dont le bois étoit doré comme les bordures de nos tableaux, & qui étoit placé sur un petit tapis de Perse, d'or & de soye. Son habit étoit une pièce de toile, dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste étoit rejetté sur son dos en manière d'écharpe. Il avoit les pieds & les jambes nues. Autour de sa tête, une sorte de mouchoir à trois pointes formoit un bandeau. Ses cheveux, qui paroissoient fort longs, étoient liés par-dessus. On voyoit, à côté du fauteuil, une paire de sandales, dont les courroyes étoient brodées d'or, & parsemées de petites perles. Deux de ses Officiers se placèrent derrière lui, avec de gros éventails, dont les bâtons étoient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenoit dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle piloit des feuilles de bétel, parmi lesquelles elle mêloit des noix d'areka, avec de la semence de perles qu'on y avoit fait dissoudre. Lorsqu'elle en voyoit quelque partie bien préparée, elle frappoit de la main sur le dos du Roi, qui ouvroit aussi-tôt la bouche, & qui recevoit ce qu'elle y mettoit avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avoit mâché tant de bétel & bû tant de tabac, qu'il avoit perdu toutes ses dents (v).

Palais du Roi de Bantam.

SON Palais ne faisoit pas honneur à l'habileté de l'Architecte. C'étoit un espace quarré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revétus de différens vernis, & d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisoient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher étoit couvert d'une natte, tissue de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; & le toît étoit de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toît, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voyoit seize éléphans. La garde Royale, qui étoit d'environ deux mille hommes, étoit assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paroissoit fort mauvaise; & l'enceinte n'étoit qu'une sorte de palissade, entremêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement, pour venir prendre de la main du Roi les joyaux de Tavernier, qu'elles alloient montrer apparemment aux Dames. Il observa qu'elles ne rapportoient rien; d'où il conclut qu'il devoit tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui étoit entré au Serrail, avec la satisfaction d'être payé sur le champ (x).

Tavernier est exposé à périr par la main d'un Furieux.

DANS un autre Voyage qu'il fit à la même Cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avoit porté pour le Roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan, qui revenoit de la Mecque. Il passoit, avec son frère & un Chirurgien Hollandois, dans un chemin où d'un côté l'on a la Rivière, & de l'autre un grand Jardin fermé de palissades, entre lesquelles il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui étoit armé d'une picque & caché derrière les palissades, poussa son arme, pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois Etrangers.

(v) Pag. 435. (x) Pag. 436.

gers. Il fut trop prompt, & la pointe leur passa devant le ventre à tous trois; ou du moins elle ne toucha qu'aux vastes hautes-chausses du Chirurgien Hollandois, qui saisit aussi-tôt le bois de la picque. Tavernier le prit aussi de ses deux mains; tandis que son frère, plus jeune & plus dispos, sauta par-dessus la palissade & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur le champ. Aussi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens idolâtres, qui se trouvoient aux environs, vinrent baiser les mains au Capitaine Tavernier, en applaudissant à son action. Le Roi même, qui en fut bien-tôt informé, lui fit présent d'une ceinture, comme un témoignage de sa reconnoissance (y). L'Auteur jette plus de jour sur une avanture si singulière. Les Pélerins Javans de l'ordre du Peuple, sur-tout les Fakkirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement, à leur retour, de cette espèce de poignard qu'on appelle *Crits*, dont la moitié de la lame est empoisonnée; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'Infidèles, c'est-à-dire, de gens opposés à la Religion de Mahomet. Ces Fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à-ce qu'ils soyent tués eux-mêmes (z). Alors ils sont regardés comme Saints, de toute la Populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque Dervis se construit une hute auprès du monument, & se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continuel d'y jetter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parceque plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente, avec l'opinion de sa sainteté.

TAVERNIER. 1648.

Son frère tue leur ennemi.

TAVERNIER s'étoit proposé de passer, à Batavia, les trois mois qui restoient jusqu'au départ des Vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mène, sans autre amusement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce tems à visiter la Cour du

Cour du Roi de Japara.

(y) Pag. 439.

(z) „ Je me souviens, dit l'Auteur, „ qu'en 1642, il arriva au Port de Surate „ un Vaisseau du Grand Mogol, revenant „ de la Mecque, où il y avoit quantité de „ ces Fakkirs; car tous les ans ce Monarque „ envoye deux grands Vaisseaux à la Mecque, pour y porter gratuitement les Pélerins. Ces Bâtimens sont chargés d'ailleurs de bonnes marchandises, qui se vendent; & dont le profit est pour eux. On „ ne rapporte que le principal, qui sert pour „ l'année suivante, & qui est au moins de six „ cens mille roupies. Un des Fakkirs, qui „ revenoit alors, ne fut pas plutôt descendu à terre, qu'il donna des marques d'une „ furie diabolique. Après avoir fait sa prière, il prit son poignard, & courut se jetter au milieu de plusieurs Matelots Hollandois, qui faisoient décharger les marchandises de quatre Vaisseaux qu'ils avoient au „ Port. Cet enragé, sans leur laisser le „ tems de se reconnoître, en frappa dixsept, dont treize moururent. Il étoit armé d'une espèce de poignard, qui se nomme *Cangier*, dont la lame a trois doigts „ de large par le haut. Enfin le Soldat Hollandois, qui étoit en sentinelle, à l'entrée „ de la tente des Marchands, lui donna au „ milieu de l'estomac un coup de fusil dont „ il tomba mort. Aussi-tôt, tous les autres „ Fakkirs qui se trouvèrent dans le même „ lieu, accompagnés de quantité d'autres „ Mahométans, prirent le corps & l'enterrèrent. Dans l'espace de quinze jours, il „ eut une belle sépulture. Elle est renversée, tous les ans, par les Matelots Anglois „ & Hollandois, pendant que leurs Vaisseaux „ sont au Port, parcequ'alors ils sont les „ plus forts; mais à peine sont-ils partis, „ que les Mahométans la font rétablir & „ qu'ils y plantent des enseignes". *Pag.* 441 & *précédentes.*

TAVERNIER. 1648.

du Roi de Japara, qu'on nomme aussi l'*Empereur de la Jave*. L'Isle entière étoit autrefois réunie sous sa domination, avant que le Roi de Bantam, celui de Jacatra, & d'autres Princes qui n'étoient que ses Gouverneurs, eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandois ne s'étoient d'abord maintenus, dans le Pays, que par la division de toutes ces Puissances. Lorsque le Roi de Japara s'étoit disposé à les attaquer, le Roi de Bantam les avoit secourus; & le premier au contraire s'étoit empressé de les aider, lorsqu'ils avoient été menacés de l'autre. Aussi, quand la guerre s'élevoit entre ces deux Princes, les Hollandois prenoient toûjours parti pour le plus foible (a).

Haine de ce Prince pour les Hollandois.

LE Roi de Japara fait sa résidence dans une Ville, dont son Etat porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trente lieues. On n'y va que par Mer, le long de la Côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle Rivière qui remonte jusqu'à la Ville. Le Port, qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la Ville, & seroit la résidence ordinaire du Roi, s'il s'y croyoit en sûreté. Mais ayant conçu, depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandois, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister.

Son origine & ses effets.

Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avoit appris d'un Conseiller de Batavia. Le Roi, père de celui qui règnoit alors, n'avoit jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie. Il s'étoit saisi de quelques Hollandois. La Compagnie, qui lui avoit enlevé, par représailles, un beaucoup plus grand nombre de ses Sujets, lui fit offrir inutilement de lui vendre dix prisonniers pour un. L'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine; & se voyant au lit de la mort, il avoit recommandé, à son fils, de ne jamais rendre la liberté aux Hollandois qu'il tenoit captifs, ni à ceux qui tomberoient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher, au Général de Batavia, quelque moyen d'en tirer raison. C'est l'usage, après la mort d'un Roi Mahométan, que celui qui lui succéde envoye quelques Seigneurs de sa Cour à la Mecque, avec des présens pour le Prophéte. Ce devoir fut embarrassant pour le nouveau Roi, qui n'avoit que de petits Vaisseaux, & qui n'ignoroit pas que les Hollandois cherchoient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglois de Bantam, dans l'espérance que les Hollandois respecteroient un Vaisseau de cette Nation. Le Président Anglois lui en promit un, des plus grands & des mieux montés que sa Compagnie eût jamais envoyés dans ces Mers, à condition qu'elle ne payeroit désormais que la moitié des droits ordinaires du Commerce sur les terres de Japara. Ce Traité fut signé solemnellement, & les Anglois équipèrent en effet un fort beau Vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le Roi, charmé de le voir entrer dans son Port, ne douta pas que ses Envoyés ne fissent le Voyage de la Mecque en sûreté. Neuf des principaux Seigneurs de sa Cour, dont la plûpart lui touchoient de près par le sang, s'embarquèrent avec un cortège d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de Particuliers, qui saisirent une occasion si favorable, pour faire le

(a) Pag. 444.

le plus ſaint Pélerinage de leur Religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandois. Comme il faut paſſer néceſſairement devant Bantam, pour ſortir du Détroit, les Officiers de la Compagnie avoient eu le tems de faire préparer trois gros Vaiſſeaux de guerre, qui rencontrèrent le Navire Anglois vers Bantam, & qui lui envoyèrent d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Enſuite, paroiſſant irrités de ſa lenteur, ils commencèrent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglois, qui ſe virent en danger d'être coulés à fond, baiſſèrent leurs voiles & voulurent ſe rendre: mais les Seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étoient à bord, les traitèrent de perfides, & leur reprochèrent de n'avoir fait un Traité, avec le Roi leur Maître, que pour les livrer à leurs Ennemis. Enfin, perdant l'eſpérance d'échaper aux Hollandois, qu'ils voyoient prêts à les aborder, ils tirèrent leurs poignards & ſe jettèrent ſur les Anglois, dont ils tuèrent un grand nombre avant qu'ils fuſſent en état de ſe défendre. Ils auroient peut-être maſſacré juſqu'au dernier, ſi les Hollandois n'étoient arrivés à bord. Pluſieurs de ces deſeſperés ne voulurent point de quartier, & fondant au nombre de vingt ou trente ſur ceux qui leur offroient la vie, ils vangèrent leur mort par celle de ſept ou huit Hollandois. Le Vaiſſeau fut mené à Batavia, où le Général fit beaucoup de civilités aux Anglois, & ſe hâta de les renvoyer à leur Préſident. Enſuite il fit offrir, au Roi de Japara, l'échange de ſes gens pour les Hollandois, qu'il avoit dans ſes fers. Mais ce Prince, plus irréconciliable que jamais, rejetta cette propoſition avec mépris. Ainſi les Eſclaves Hollandois perdirent l'eſpérance de la liberté; & les Javans moururent de miſère à Batavia (*b*).

Mort du frère de l'Auteur.

LA mort du Capitaine Tavernier, qui fut attribuée aux débauches qu'il avoit la complaiſance de faire avec le Roi de Bantam (*c*), n'eſt intéreſſante ici que par l'occaſion qu'elle donne à l'Auteur, de ſe plaindre des uſages de Batavia. Il lui en couta, dit-il, une ſi groſſe ſomme pour faire enterrer ſon frère, qu'il en devint plus attentif à ſa propre ſanté, pour ne pas mourir dans un Pays où les enterremens ſont ſi chers (*d*). La première dépenſe ſe fait, pour ceux qui ſont chargés d'inviter à la cérémonie funèbre. Plus on en prend, plus l'enterrement eſt honorable. Si l'on n'en employe qu'un, on ne lui donne que deux écus; mais ſi l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; & ſi l'on en prend trois, chacun doit en avoir ſix. La ſomme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendroit une douzaine. Tavernier, qui vouloit faire honneur à la mémoire de ſon frère, & qui n'étoit pas inſtruit de cet uſage, en prit ſix, pour leſquels

(*b*) Pag. 447. L'Auteur ajoute, pour faire juger du courage des Javans, autant que de leur haine contre les Hollandois, qu'en 1629, (1) pendant qu'ils aſſiégeoient Batavia, un Soldat Hollandois, qui étoit en embuſcade dans un marais, ayant donné de ſa picque dans le corps d'un Javan; celui-ci, au lieu de ſe retirer pour ſe dégager de la picque, ſe l'enfonça dans le corps juſqu'au bout par lequel ſon Ennemi la tenoit, & s'approcha de lui ſi vîte, qu'il trouva le moyen de le tuer, de deux coups de poignard dans l'eſtomac. *Ibidem.*

(*c*) Pag. 448. (*d*) *Ibidem.*

(1) Tavernier dit en 1652, & Mr Prevoſt en 1659; mais c'eſt une faute dans l'un & dans l'autre. Voyez l'hiſtoire de ce mémorable Siège, au Tome X. R. d. E.

TAVERNIER. 1648.

lesquels il fut fort étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le poële, qui se met sur la bière, lui en couta vingt, & peut aller jusqu'à trente. On l'emprunte de l'Hôpital. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans franges; un autre avec des franges; le troisième avec des franges & des houpes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne, qui fut bû à l'enterrement, lui revint à deux cens piastres. Il en paya vingt-six, pour des jambons, & des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui portèrent le corps en terre; & seize pour le lieu de la sépulture. On en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Eglise. Ces coutumes parurent *étranges* à Tavernier, *plaisantes*, *inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des Héritiers d'un Mort (*e*).

Embarras de Tavernier pour les Requenings.

MAIS il tomba bien-tôt dans un autre embarras, qui paroît avoir beaucoup augmenté le panchant qu'il avoit à médire des Hollandois. C'est dans ses propres termes, qu'il faut exposer la source de l'injustice dont il se plaint.

LA mort de son frère & d'autres chagrins l'ayant déterminé à retourner en Europe, il prit le parti de vendre, à Batavia, ce qui lui restoit de Diamans, & d'en employer le prix à se procurer des marchandises, dont il pût espérer quelque profit en Hollande. Après avoir fait une assez heureuse vente, ses amis lui conseillèrent d'employer son argent à prendre des *Requenings* (*f*), d'un grand nombre de Particuliers qui avoient rendu divers services à la Compagnie. Ces Requenings sont les comptes de ce qui leur est dû de reste, & qui doit leur être payé lorsqu'ils arrivent en Hollande. Mais comme il s'en trouve beaucoup, qui, après avoir fini leur tems, s'établissent à Batavia, ou dans d'autres Domaines de la Compagnie, tels que Malaca, l'Isle de Ceylan, la Côte de Coromandel, & divers autres lieux, on arrête le compte de ce qui leur est dû. Il est question de se faire payer, lorsqu'ils renoncent ainsi à retourner en Europe. Leur unique ressource est de vendre les comptes à ceux qui ont de l'argent & qui se proposent de quitter les Indes. On les achetoit alors à fort bon marché. Les plus chers étoient à quatre-vingt pour cent; & rien n'étoit si commun que d'en trouver à soixante ou soixante-dix, pour lesquels il n'y avoit point de Notairés qui ne fussent prêts à passer un acte, qui rendoit témoignage que le Vendeur avoit été pleinement satisfait. Mais comme il ne se trouvoit pas toûjours un assez grand nombre d'Acheteurs, il arrivoit fort souvent que les mêmes comptes étoient achetés à quarante ou cinquante de profit pour cent, par les Cabaretiers & les Hôtes, qui les mettoient entre les mains des Notaires, pour les revendre aux Directeurs des Comptoirs, ou à d'autres Officiers qui retournoient en Hollande, & qui en donnoient ordinairement quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix pour cent, dans la seule vûe de mettre à couvert ce qu'ils avoient pris à la Compagnie pendant leur direction. La Compagnie ne laisse pas de prendre l'argent de ceux qui sont disposés à lui en apporter, & de leur donner

Explication de ces comptes.

(*e*) Pag. 448 & 449. (*f*) Mot Hollandois, mal ortographié, qui signifie *Comptes*.

donner un profit de vingt-cinq pour cent: mais les Directeurs & les autres Officiers se gardent bien de lui remettre toutes les sommes qu'ils ont amassées, parcequ'on pourroit leur demander comment ils les ont gagnées & leur en faire rendre compte. Il n'est pas rare, suivant l'observation de l'Auteur, de leur voir emporter, à leur retour, quatre à cinq cens mille florins (*g*).

TAVERNIER. 1648.

TAVERNIER, ayant acheté des Requenings, pour une assez grosse somme, fut surpris qu'un jour l'Avocat Fiscal, qui lui avoit procuré lui-même l'occasion d'en acheter, vint lui déclarer, avec beaucoup de complimens, que le Général & le Conseil étoient résolus d'abolir cet usage; parcequ'il n'étoit pas juste que de pauvres gens, qui avoient servi long-tems la Compagnie, fissent une perte si considérable sur leurs gages. Il offrit de remettre les papiers qu'il avoit reçus, pourvu qu'on lui restituât son argent: mais après de longues discussions, dans le cours desquelles il fut même arrêté, & qui aboutirent à lui ôter ses papiers sans lui rendre ce qu'il en avoit payé, il se vit forcé de partir avec la simple espérance d'être remboursé en Hollande. On ne lui donna pas même les rescrits qu'on lui avoit fait espérer; & n'ayant pas d'autre garantie que la parole du Général, il éprouva qu'elle étoit peu certaine, ou que la Compagnie ne se faisoit pas un devoir de la remplir. Mais si cette infidélité lui fit perdre une partie de son bien, il en fut dédommagé par les civilités qu'il reçut du Gouvernement Hollandois. On lui fit construire une chambre particulière, sur le Vice-Amiral de la Flotte qui retournoït en Europe. On donna double paye au Capitaine, pour le mettre en état de traiter généreusement un Etranger, à qui la Compagnie donnoit gratuitement le passage. Madame la Générale lui envoya quantité de provisions pour sa route. Elle se souvenoit apparemment, dit-il, d'un présent qu'il avoit fait à sa fille. Quelques Amis, qui le voyoient fort bien traité des principales Dames de Batavia, l'avoient prié de demander un jeune Parisien, que la débauche avoit conduit aux Indes. Il fit un présent à la fille du Général, pour engager, par sa protection, le Major & l'Avocat Fiscal à fermer les yeux sur le départ de ce jeune homme (*b*).

Il est trompé par le Général Hollandois.

Dédommagemens qu'il reçoit.

TROIS jours, qu'il eut encore à passer dans la Rade, lui firent connoître toutes les précautions que les Hollandois apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un Officier, qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou pour d'autres lieux, vint à bord, pour y lire le Mémoire de tout ce qu'on avoit embarqué, & pour le faire signer, non-seulement au Capitaine, mais encore à tous les Marchands qui partoient avec lui. Ce Mémoire fut mis dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert, sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le Major de la Ville, l'Avocat Fiscal & le premier Chirurgien vinrent visiter, à bord, tous ceux qui s'étoient embarqués pour la Hollande: le Major, pour s'assurer qu'il n'y a point de Soldats qui partent sans congé; l'Avocat Fiscal, pour voir si quel-

Formalités qu'il observe à son embarquement.

(*g*) Pag. 450.   (*b*) Pag. 456.

TAVERNIER. 1648.

quelque Ecrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme; le Chirurgien, pour examiner tous les Malades qu'on fait partir, & pour décider, avec serment, que leur mal est incurable aux Indes. Enfin le troisième jour est donné aux adieux des Habitans de la Ville, qui apportent des rafraîchissemens pour traiter leurs Amis, & qui joignent la musique à la bonne chère (*i*).

Retour de Tavernier en Europe.

Ses observations au Cap.

CINQUANTE-CINQ jours d'une heureuse navigation firent arriver la Flotte Hollandoise au Cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec d'autres Voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air, ni la chaleur, qui causent la noirceur des Caffres. Une jeune fille, qui avoit été prise à sa Mère, dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandois, étoit aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un François lui avoit fait un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs, que parcequ'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples (*k*); & que s'ils ne s'en frottoient souvent, ils deviendroient hydropiques. Il confirme, par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connoissance fort particulière des simples, & qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf Malades, qui se trouvoient sur son Vaisseau, la plûpart affligés d'ulcères aux jambes, ou de coups reçus à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains & se virent guéris en peu de jours, quoique le Chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque Malade avoit deux Caffres, qui le venoient panser; c'est-à-dire, qui apportant des simples, suivant l'état des ulcères ou de la playe, les appliquoient sur le mal, après les avoir broyées entre deux cailloux (*l*). Pendant le séjour de l'Auteur, quelques Soldats, ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le Pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions: ce qui n'empêcha point que tandis qu'ils se reposoient, un lion ne vînt prendre un d'entr'eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du Soldat, qui étoit percé de part en part. Les Caffres le guérirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement, que c'est une erreur de croire que les lions soyent effrayés par le feu. Il vit, dans le Fort Hollandois, quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage, tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de rayes

(*i*) Pag. 457.

(*k*) Cette remarque est contraire à la constante expérience, qui nous apprend qu'un Négre transporté en Europe ne produit qu'un Négre comme dans son Pays. A la vérité il se trouve quelquefois, au sein même de l'Afrique, des enfans blancs dans une famille de noirs; Mais comme c'est une difformité parmi ces Peuples, celà prouve que l'art ne leur sert point à corriger la nature. D'ailleurs une fille enlevée à sa mère dès le moment de sa naissance, devoit être peu instruite des usages de sa Nation. R. d. E.

(*l*) Pag. 360.

rayes noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue (*m*). A deux ou trois lieues du Fort, quelques Hollandois trouvèrent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épi dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épi avoit tué le lion (*n*). Comme le Pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandois employent une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande, retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles ayent sept ou huit jours. Alors, plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir; & les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils désirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger (*o*).

SOUS le gouvernement du Général *Van Diemen*, les Hollandois prirent un jeune Caffre, à quelque distance du Cap, & le menèrent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soin à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sept ou huit ans, il apprit en perfection le Hollandois & le Portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa Patrie, le Général, qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fût renvoyé, bien équipé d'habits & de linge, dans l'espérance qu'il continueroit de vivre avec les Hollandois, & qu'il serviroit de lien au Commerce qu'ils entretiennent avec les Caffres. A peine fut-il arrivé au Cap, qu'il jetta ses habits dans la Mer, & qu'il prit la fuite vers son Canton, où il recommença, comme les autres, à manger de la chair crue, sans que la réconnoissance ait jamais paru lui inspirer le moindre panchant à se rapprocher de ses Bienfaicteurs (*p*).

Usages de la Navigation Hollandoise.

TAVERNIER s'attache, dans le reste de son Voyage, à décrire quelques usages de la Navigation Hollandoise. A son départ du Cap, aussi-tôt, dit-il, que les voiles furent tendues & qu'on eut fait la prière, les Matelots comme les Soldats, s'écrièrent qu'ils alloient se reposer & dormir jusqu'à l'Isle de Sainte-Helene. En effet, comme c'est toûjours le même vent qui règne, & qui mène ordinairement en seize ou dix-huit jours à la Rade de cette Isle, on n'eut pas besoin de toucher aux voiles, parcequ'on ne cessa point de l'avoir en poupe. L'unique peine des Matelots, qui commença le quatorzième jour, fut d'être envoyés successivement, deux à deux, au sommet du grand arbre, pour découvrir l'Isle. Cette précaution est absolument nécessaire aux Pilotes, qui doivent apporter tous leurs soins à jetter l'ancre sur la Côte qui regarde le Nord, & s'approcher beaucoup de la Terre; sans quoi l'on ne trouve point de fond. S'il manque quelque chose à leurs mesures, & si les ancres ne mordent pas le fond, la force du courant & celle du vent, qui font bien-tôt passer la Rade au Vaisseau, lui ôtent aussi l'espérance

Difficulté de mouiller à la Rade de Sainte-Helene.

(*m*) Pag. 461. (*n*) *Ibidem.* (*o*) *Ibidem.* (*p*) Pag. 462.

TAVERNIER. 1648.

de d'y retourner, parceque le vent est toûjours contraire & ne change jamais (q).

LORSQU'ON eut heureusement mouillé, tout l'équipage fut divisé en deux parties; & le Vice-Amiral, s'étant placé sur la poupe, leur tint ce discours: „ Messieurs, nous demeurons ici vingt-deux jours. Voyez laquelle des deux bandes veut aller la première à terre, pour se rafraîchir „ & pour chasser: mais qu'elle se trouve ici l'onzième jour, afin que la seconde y aille aussi ". Ensuite, il fit donner à chacun de ceux qui descendirent au rivage, une paire de souliers, du riz, du biscuit, du sel & de l'eau-de-vie. On leur fournit aussi de grandes chaudières. Lorsqu'ils sont à terre, il en demeure trois ou quatre au bas de la montagne, pour cueillir de l'ozeille, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds. De-là, ils vont rejoindre les autres, pour la chasse des porcs sauvages, dont l'Isle est remplie. Après avoir tué quelques-uns de ces animaux, ils les font cuire avec du riz & de l'ozeille; ce qui fait une sorte de potage assez bon, & qui purge insensiblement. Pendant le tems qu'on leur accorde, ils ne font que chanter, boire & manger; mais ils sont obligés d'envoyer, chaque jour, quelques porcs sauvages au Vaisseau. On leur donne une paire de souliers, parceque la montagne étant haute & fort escarpée, ils ont besoin de ce soulagement dans un exercice très-pénible. Les Vaisseaux qui reviennent des Indes apportent ordinairement, pour cette chasse, des levriers de Perse, qu'on jette dans la Mer, après les avoir fait servir à cet usage (r).

PENDANT que les Chasseurs tuent des porcs sauvages, ceux qui demeurent dans le Vaisseau employent le tems à la pêche. On donne à chacun une mesure de sel, dont ils salent le poisson qu'ils prennent. Ensuite ils le font sécher au vent. C'est leur principale nourriture, pendant le reste du Voyage. Leur provision dure ordinairement trente ou quarante jours; ce qui épargne quantité de vivres à la Compagnie, car on ne leur donne alors qu'un peu d'huile & de riz cuit à l'eau.

ON met aussi à terre tous les porcs, les moutons, les oyes, les canards & les poules qui restent à bord. Ces animaux n'ont pas plutôt mangé de l'ozeille, qui les purge comme les hommes, qu'en peu de jours ils deviennent extrêmement gras, sur-tout les oyes & les canards (s).

Autres usages des Vaisseaux Hollandois.

LA Flotte Hollandoise étoit composée d'onze Vaisseaux, qui se rassemblèrent à Sainte-Helene. On y tint conseil, sur la route qu'on devoit tenir pour la Hollande. Le résultat fut de tirer au Couchant, parceque la saison étant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des vents favorables. Mais, après avoir passé la Ligne, on les trouva si contraires à cette espérance, que dans la suite on fut obligé d'aller jusqu'au soixante-quatrième degré, à la hauteur de l'Islande, & de revenir en Hollande par le Nord. On n'observe ces circonstances, que pour avoir occasion de donner, d'après l'Auteur, la peinture de quelques autres usages Hollandois. Après avoir découvert les Côtes d'Islande, on eut bien-tôt la vûe de l'Isle de Ferelle, où la

(q) Pag. 463. (r) Pag. 464. (s) *Ibidem.*

la Flotte étoit attendue par une autre Flotte Hollandoise, du même nombre de Vaisseaux, qui venoit au-devant d'elle, & qui tiroit sans cesse quelques coups de canon, pour faire connoître où elle étoit à l'ancre.

Aussi-tôt que les deux Flottes se furent apperçues mutuellement, chaque Vaisseau fit une décharge de toute son Artillerie, & s'approcha chacun de son Patron, c'est-à-dire, l'Amiral de l'Amiral, le Vice-Amiral du Vice-Amiral, & tous les autres dans le même ordre. Le premier soin de ceux qui attendoient la Flotte des Indes fut d'y faire passer quantité de rafraîchissemens, tels que des tonneaux de bière, de viande fumée, de beurre, de fromage, de biscuit blanc; & pour chaque Bâtiment, un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France & du vin d'Espagne. Le lendemain, chaque Pilote se démit de son office, & céda le commandement aux Pilotes qu'on avoit amenés. Il y en avoit trois pour chaque Vaisseau; & dans ces occasions, le choix tombe sur les plus vieux Pilotes, qui connoissent parfaitement ces Mers, & le changement des bancs de sable.

Le jour suivant, l'Amiral du Convoi fit tirer trois coups de canon, & mettre son pavillon sur la poupe, pour appeller tous les Officiers des deux Flottes au Conseil. C'est à cette assemblée qu'on porte toutes les informations & les procédures qui regardent le Voyage. Après les avoir examinées, on nomme un jour, où les Criminels de chaque Vaisseau doivent être amenés sur l'Amiral, pour y subir le châtiment qui leur est imposé. Autrefois, on les menoit jusqu'en Hollande; mais ils y trouvoient des amis, qui obtenoient leur grace, & les plus coupables sortoient absous. Cette nouvelle discipline a rendu les insolences & les mutineries plus rares. Deux Matelots de la Flotte furent pendus, pour avoir donné des coups de couteau à des Officiers. Plusieurs furent condamnés à recevoir la cale & des coups de corde devant le grand mât; d'autres à la confiscation de leurs gages (t).

Multitude de cierges enlevée aux Couvens des Manilles & de Point-de-Gale.

Lorsqu'on apperçut les Côtes de Hollande, tous les Matelots de la Flotte des Indes, dans la joye de revoir leur Pays, allumèrent tant de feux autour de la poupe & de la proue des Vaisseaux, qu'on les auroit cru prêts à périr par les flammes. Tavernier compta, sur son seul Vaisseau, plus de dix-sept cens cierges. Il explique d'où venoit cette abondance. Une partie des Matelots de sa Flotte avoient servi dans celle que les Hollandois avoient envoyée contre les Manilles; & quoique cette expédition eût été sans succès, ils avoient pillé quelques Couvens, d'où ils avoient emporté une prodigieuse quantité de cierges. Ils n'en avoient pas moins trouvé dans Point-de-Gale, après avoir enlevé cette Place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque Maison religieuse a toûjours une grosse provision de cierges. Le moindre Hollandois en eut, pour sa part, trente ou quarante, dont quelques-uns étoient gros comme la cuisse (v).

Formalités des débarquemens Hollandois.

Le Vice-Amiral, qui avoit apporté l'Auteur, devoit relâcher en Zelande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir en-

(t) Pag. 472. (v) Pag. 473.

TAVERNIER. 1648.

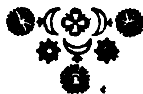
entrer dans Flessingue, parceque les sables avoient changé de place. Mais aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre, il se vit environné d'une multitude de petites Barques, malgré le soin qu'on prenoit de les écarter. On entendoit mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des parens & des amis que chacun attendoit. Le lendemain, deux Officiers de la Compagnie vinrent à bord, & firent assembler tout le monde entre la poupe & le grand mât. Ils prirent le Capitaine à leur côté: „ Messieurs, dirent-ils à „ tout l'Equipage, nous vous commandons, au nom de la Compagnie, de „ nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce Voya„ ge ". L'impatience de tant de gens, qui se voyoient attendus sur le rivage par leurs pères, leurs mères, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le Capitaine étoit honnête homme. A l'instant, chacun eut la liberté de sauter dans les Chaloupes & de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux Officiers, qui lui demandèrent à son tour, s'il n'avoit aucune plainte à faire des Commandans du Vaisseau (x).

Il n'avoit pas d'autre motif, pour s'arrêter en Hollande, que le payement des sommes qu'on lui avoit retenues à Batavia. Mais ses longues & pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. „ S'il ne m'étoit rien dû, s'écrie-t'il dans l'amertume de son cœur, „ pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes? Et si je ne redeman„ dois que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie "? Il prend occasion de cette injustice, pour réveler, sans ménagement, les abus qui se commettoient dans l'administration des affaires de la Compagnie (y).

(x) Pag. 274.

(y) Le Ministre Jurieu reproche à Tavernier, d'avoir dit que les Hollandois lui ont fait perdre plus de cent mille livres; & qu'un moment après, ces cent mille livres se reduisent à moins de trente mille, selon son propre calcul. Une seconde contradiction bien plus importante, regarde la persécution des Chrétiens au Japon, dont il accuse les Hollandois d'avoir été les Auteurs, tandis que dans un autre endroit de son Livre, ce Voyageur dit expressément, & en propres termes, que les Portugais se la sont attirés eux-mêmes. Sur ces indices & quelques autres, M. Jurieu prétend que Tavernier n'est pas croyable au sujet des Hollandois, parcequ'il en avoit été offensé, & qu'il ne cherchoit qu'à assouvir sa vengeance; temoin une de ses lettres aux Directeurs de la Compagnie des Indes, où il les menaçoit de les rendre odieux, ce qui suffit, dit M. Jurieu, pour ôter toute foi à ses dépositions. M. Prevost est du même avis lorsqu'il s'agit des François, & il recommande au Public de lire Tavernier avec défiance (1); mais est-il question des Hollandois? Tavernier mérite toute sa confiance, & c'est l'homme le plus véridique du monde. L'impartial Abbé, qui avoit eû d'abord dessein de supprimer ce Voyage de Batavia (2), s'est ravisé ensuite; apparemment, comme il le dit plus haut lui-même, pour ne point perdre une si belle occasion de médire des Hollandois. R. d. E.

(1) Voyez sa censure, quoique très-injuste, dans la première Note de ce Volume.
(2) Ci-dessus, pag. 45. Note (k).



Description

Description de l'Indoustan.

Description de l'Indoustan.

La belle Région, qui se nomme proprement l'*Inde*, & que les Persans & les Arabes ont nommée l'*Indoustan*, est bornée à l'Est par le Royaume de *Maugh*, que d'autres appellent *Malvy* (*a*); à l'Ouest, par une partie de la Perse & par la Mer Australe; au Nord, par le Mont-Caucase & la Tartarie; au Sud, par le Royaume de Decan & le Golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de six cens lieues de l'Est à l'Ouest, depuis le Fleuve *Indus*, ou *Sinde*, jusqu'au *Gange*; ni moins de sept cens, du Nord au Sud, en comptant ses frontières les plus avancées vers le Sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le Nord, à quarante-trois (*b*). Dans cet espace, elle contient trente-sept grandes Provinces, qui étoient anciennement autant de Royaumes.

Division des Provinces.

La première est celle de Kandahar, qui tire son nom de sa Capitale (*c*), ou qui lui donne le sien. C'est la Province la plus Occidentale de ce grand Empire, & voisine de la Perse. Aussi devient-elle souvent l'occasion d'une guerre sanglante entre les Rois de Perse & les Mogols, comme Bagdat & Erivan entre la Perse & la Turquie. Sa Capitale est une Ville très-riche, par le Commerce de toutes les Caravanes, qui n'ont pas d'autre passage pour aller par terre aux Indes; & doublement fortifiée, par sa situation, & par une [double] Citadelle qui passe pour la meilleure de toute l'Asie (*d*).

Province de Kandahar.

Kaboul, seconde Province de l'Indoustan, & la plus riche de l'Empire, tire aussi son nom de sa Capitale, qui est une Ville bien bâtie & fortifiée de deux bons Châteaux (*e*). Elle a pour frontière au Nord, la grande Tartarie. C'est de cette Province que sort la Rivière du *Nilab*, qui change son nom en celui de *Bagal*, ou *Begal*, & qui joint ses eaux à celles de l'Indus. On croit que c'est la *Coa*, ou le *Suastus* de Ptolomée. Les Tartares Usbecks viennent vendre, tous les ans, plus de soixante mille chevaux à Kaboul. On y mè-

Province de Kaboul.

(*a*) Le fond de cette Description est tiré de Thomas Rhoe, qui l'avoit obtenue de la Sécretairerie du Grand Mogol. Elle est confirmée par Edouard Terri, autre Voyageur Anglois, qui obtint la même faveur dans cette Cour. Mandelslo n'a fait que l'adopter, avec quelques remarques qui sont de lui. Par exemple, il observe à l'occasion de *Sinde*, qu'il y avoit un Royaume du même nom, dont les Habitans se nomment encore *Abint*. Les Persans & les Arabes lui donnent le nom de *Diul*. Ils donnent aussi celui de *Pengab*, au Fleuve Indus ou Sinde, parceque, suivant la signification de ce mot, il est grossi par cinq autres Rivières. La première est celle de *Bagal* (1), dont la source est près de Kaboul; la seconde, qui se nomme *Chanab*, prend son origine dans le Royaume de Kachemire, à quinze journées au-dessus de Lahor, vers le Septentrion. La troisième, nommée *Ravy*, lave les murs de Lahor, & prend sa source dans le voisinage de cette Ville. Les deux autres, qui sont la *Via* & l'*Osvid* [ou Sinde], viennent de bien plus loin, & se joignent ensemble près de Bakar, qui est presqu'à la même distance de Lahor & de la Mer. *Mandelslo* (2), Tom. I. pag. 46 & 47.

(*b*) Mandelslo, pag. 54. C'est sans doute une faute, au-lieu de trente-quatre. R. d. E.

(*c*) A quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du Nord.

(*d*) Tavernier en a donné le plan au premier Tome de ses Voyages.

(*e*) A [quatre-vingt-six degrés trente minutes de longitude,] trente-trois degrés trente minutes de latitude du Nord.

(1) *Van Twist* doute que ce soit la même que le Nilab, suivant Mandelslo & d'autres. R. d. E.

(2) Ces remarques sont tirées de Texeira, *pag.* 114. R. d. E.

mène aussi de la Perse quantité de moutons & d'autres bestiaux. Les vivres y sont à vil prix, & l'on y trouve du vin. Tavernier, qui avoit fait cette route, observe un usage fort singulier des Peuples nommés *Augans* [ou *Afgans*,] qui habitent depuis Kandahar jusqu'à Kaboul, vers les Montagnes de *Balck*, gens très-robustes, & redoutés par leurs brigandages. Ils sont accoutumés, comme tous les Indiens, à se nettoyer & à se racler la langue, chaque jour au matin, avec un petit morceau courbe d'une racine du Pays: mais au-lieu que cet exercice fait jetter le matin, aux autres Indiens, quantité d'ordures & les excite à vomir, les Augans ne vomissent qu'en commençant à prendre leur repas. A peine ont-ils mangé deux ou trois morceaux, que leur estomac se soulevant, ils sont contraints d'aller vomir; après quoi ils reviennent manger de bon appétit. Le même Voyageur ajoute que s'ils manquoient à cet usage, ils ne vivroient pas jusqu'à trente ans, & qu'ils deviendroient comme hydropiques (*f*).

Province de Multan.

La troisième Province est celle de Multan, dont la Capitale, qui porte le même nom, est une grande Ville, fort ancienne, & riche par son Commerce. On y fabrique quantité de toiles, qui se transportoient à Tatta, ayant que les sables eussent fermé l'embouchure de la Rivière. Mais depuis ce changement, on les porte à Agra, & d'Agra à Surate. Comme les voitures sont fort chères, le Commerce de Multan s'en ressent beaucoup. C'est de cette Ville que sortent tous les Banians qui vont exercer le Négoce dans la Perse, où ils font le métier des Juifs, sur lesquels ils l'emportent même par leurs usures. Malgré la Loi qui défend à leur Secte de se nourrir de la chair des animaux, ils en ont une particulière, qui leur permet de manger des poules à certains jours de l'année, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois frères, dont l'aîné passe pour le père des enfans. Multan produit aussi quantité de Baladins, de l'un & de l'autre sexe, qui se répandent dans toutes les parties de la Perse (*g*). Cette Province est située le long du Fleuve Indus (*h*), à l'Orient de la Perse & [au Sud] de Kandahar (*i*).

Province d'Haja-Kan.

Haja-Kan ou Hanji-Kan, quatrième Province de l'Empire, est bordée à l'Est par l'Indus, & à l'Ouest par une Province de Perse, qui se nomme *Lar*, [ou *Ghermes*.] Elle n'a point de grande Ville; mais elle est habitée par un Peuple belliqueux, qui se nomme les *Ballocks*, d'où lui venoit anciennement le nom de Royaume de *Ballocky*. La

(*f*) Tavernier, Tom. II. pag. 53.

(*g*) Le même, *ibid.* pag. 52.

(*h*) Sa Capitale est à cent quinze degrés [vingt minutes] de longitude (1), & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(*i*) On peut enrichir cette Description par le nom & les distances des Places, qui se trouvent dans l'Itinéraire de Tavernier. De Kandahar il fit dix cosses, ou dix lieues jusqu'à *Charisafar*: douze cosses de Charisafar à *Zelaté*; huit, de Zelaté à *Betazy*; six, de Betazy à *Mezour*; dix-sept, de Mezour à *Karabat*; dix-sept, de Karabat à *Chakenikouzé*. Depuis Candahar jusqu'à ce dernier Bourg, le Pays est sous la domination de plusieurs petits Seigneurs, qui payent quelque chose au Roi de Perse. De Chakenikouzé à Kaboul, Tavernier fit quarante cosses, pendant lesquelles on ne trouve que trois méchans Villages, où l'on n'est pas sûr d'obtenir du pain & de l'orge pour les chevaux. Ainsi la prudence oblige d'en porter avec soi. Aux mois de Juillet & d'Août, il règne dans ces quartiers un vent chaud qui fait perdre l'haleine, & qui tue quelquefois sur le champ. *Ubi suprà*, pag. 52.

(1) Mr. Prevost a pris toutes ces positions du Dictionnaire Géographique. Cette longitude est de beaucoup trop Orientale, à proportion des autres. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Province de Buckor.

La Province de Buckor, Bukar, ou Bakar, dont la Capitale se nomme *Buckor-Sukor* (k), est située aussi sur les bords de l'Indus, qui la coupant par le milieu, en fait une des plus fertiles Contrées de l'Empire. Elle a vers le Sud-Sud-Ouest, la Province de Tatta, & vers l'Ouest celle de Haja-Kan, ou des Ballocks (l).

Province de Tatta.

Tatta, [ou Sind,] dont la Ville Capitale porte le même nom (m), est coupée aussi par l'Indus. Il rend le passage fort agréable en y formant plusieurs belles Isles. Cette Province est renommée par ses Artisans, qui passent pour les plus industrieux de l'Empire. Les Portugais y faisoient autrefois un grand Commerce.

Province de Soret.

Soret, est une petite Province, mais fort riche & fort peuplée. Elle touche vers l'Orient à celle de Guzarate, & vers le Sud à la Mer. [*Janagar* est le nom de sa Ville Capitale.]

Province de Jesselmire.

Jesselmire a pour frontière, à l'Orient, la Province de Guzarate; & celles de Soret, de Buckor & de Tatta vers l'Occident. Outre sa Ville Capitale (n), qui porte le même nom, on y trouve celle de *Radimpour*, & quelques autres moins considérables.

Province d'Attock.

Attock, & sa Ville Capitale (o), qui lui donne son nom, sont situées sur la Rivière de Nilab. Cette Rivière, venant du côté de l'Occident, s'y joint à l'Indus qui sépare la Province d'Attock de celle d'Haja-Kan.

Province de Peng-ab.

La Province de Peng-ab, qui tire son nom de cinq Rivières entre lesquelles elle est située & qui se rendent toutes dans l'Indus, au Sud de Lahor, est une des plus fertiles & des plus considérables de l'Empire. *Lahor*, Ville célèbre, dont on a vû la description dans les Journaux de Mandelslo & de Bernier, est sa Capitale (p). [Quelques-uns en font une Province séparée.]

Province de Kismire.

Kismire, que les Européens ont nommée *Kachemire*, & dont la Ville Capitale ne porte pas le même nom (q), comme les Géographes l'ont cru, sur le témoignage de Bernier, mais se nomme *Syranakar* (r), est une des plus

(k) Mandelslo nomme sa Capitale *Bacberbukon*, ou *Bicanar*. Elle est à cent vingt (1) degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(l) Mandelslo, ou son Traducteur, les nomme ici *Bolaches*.

(m) A quatre-vingt-six degrés de longitude, & vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude.

(n) A [quatre-vingt-dix] degrés quinze minutes de longitude, & vingt-six degrés quarante minutes de latitude.

(o) A quatre-vingt-dix degrés quarante minutes de longitude [& trente-deux degrés vingt minutes de latitude.]

(p) A quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

(q) Reprenons l'Itineraire de Tavernier depuis Kaboul jusqu'à Lahor. De Kaboul, il fit dix-neuf cosses jusqu'à *Bariabé*; dix-sept, de Bariabé à *Nimela*; dix-neuf, de Nimela à *Alyboua*; dix-sept, d'Alyboua à *Taka*; six, de Taka à *Kiemry*; quatorze, de Kiemry à *Chaour*; quatorze, de Chaour à *Novekar*; dix-neuf, de Novekar à *Atek*. La Ville d'Atek est assise sur une pointe de terre, où deux grandes Rivières viennent se joindre. C'est une des meilleures Forteresses du Mogol. D'Atek, Tavernier fit seize cosses jusqu'à *Kalapané*; seize, de Kalapané à *Roupaté*; seize, de Roupaté à *Toulapeka*; dix-neuf, de Toulapeka à *Keraly*; seize, de Keraly à *Zerabad*; dix-huit, de Zerabad à *Imiabad*; dix-huit d'Imiabad à Lahor. *Ubi sup.* pag. 55.

(r) Le témoignage de Bernier ne peut l'emporter ici sur celui de Rhoe & de Terri, qui écrivoient sur des Mémoires de la Sécretairerie du Grand Mogol (2). Cette Ville est à quatre-vingt-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude.

(1) Le Dict. Géog. porte seulement cent, & l'on en pourroit encore bien rabattre R. d. E.

(2) Bernier avoit été pourtant à Kachemire. Il parle de *Serenaguer* comme d'un autre petit Etat séparé. M. Otter, qui écrit *Seri-Nekier*, en fait la Capitale de Kachemire. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

plus belles Contrées du Monde, arrosée par la Rivière de *Badt*, qui forme un grand nombre de belles Isles, & qui va se jeter dans l'Indus (*s*). La Province de Kachemire touche à celle de Kaboul.

Province de Bankisch.

BANKISCH est située à l'Orient de Kachemire, un peu vers le Sud, & n'en est séparée que par le Fleuve Indus. [*Beichar* est sa Capitale.]

Province de Jengapour.

JENGAPOUR (*t*), qui porte le nom de sa Ville Capitale, est située sur la Rivière de *Kaoul*, une des cinq qui tombent dans l'Indus, au Nord-Est de Lahor.

Province de Jemba.

JEMBA, ou JAMBA, tire aussi son nom de sa Capitale, & touche à l'Occident la Province de Peng-ab. Cette Contrée est fort montagneuse. On y voit une célèbre Pagode, nommée *Illamake*, où les Banians vont en pélerinage. [La même Pagode se trouve nommée *Kalamaka*, dans la Province de Nagrakut; ainsi Mandelslo se trompe, en la mettant ici une seconde fois.]

Province de Dehli.

LA Province de DEHLY, & sa Ville Capitale, dont elle prend le nom, est située entre celles de Jemba & d'Agra, vers la source du Jemené, qui se jette dans le Gange après avoir passé par Agra. La Ville de *Dehli*, dont on a vû la Description dans le Journal de Tavernier, est très-ancienne (*v*). Les ruines de ses Palais & les Sépulchres des anciens Rois, marquent assez qu'elle étoit anciennement la Capitale de l'Indoustan; & quelques-uns croyent qu'elle étoit le siège du Roi Porus; Scha-Jehan y fit bâtir, au commencement du seizième siècle, une autre Ville, qu'il appella *Jehan-abad*, de son nom, & qui n'est séparée de l'ancienne Dehli que par un mur. Les Grands Mogols y font souvent leur résidence, lorsque la chaleur les oblige de quitter Agra. Le fameux Thamas Kouli-Khan, ayant porté la guerre dans l'Indoustan, prit Jehan-abad, ou Dehli, & se saisit des immenses richesses qu'il trouva dans le Palais Impérial.

Province de Bando.

LA Province de BANDO forme à-peu-près le centre de l'Empire, entre celles de Jesselmire, d'Agra & de Dehli. Outre sa Ville Capitale, qui porte le même nom, elle contient celles de *Touri*, de *Moasta*, de *Godack* & d'*Asmere*, ou *Asmire*. Cette dernière Ville (*x*), où le Grand Mogol faisoit sa résidence ordinaire pendant l'Ambassade de Rhoe (*y*), donne quelquefois son nom à toute la Province.

Province de Maloway.

MALOWAY, ou MALOUÉ, est une Province très-fertile. La Ville Capitale se nomme *Rantipour*; on y compte aussi les Villes de *Serampour* & d'*Ugen* (*z*). La Rivière de *Cepra*, sur laquelle est située une autre Ville, nommée *Calleada*, résidence des anciens Rois de *Mandoa*, arrose une partie de cette Province, en allant se jetter dans le Golfe de Cambaie.

Province de Chitor.

LA Province de CHITOR étoit autrefois un Royaume considérable: mais sa Ville

(*s*) Et non dans le Gange, comme le dit Mandelslo, *pag.* 49. (1).

(*t*) Mandelslo lui donne aussi le nom de *Jemipar* ou *Jenupar*: à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente degrés trente minutes de latitude.

(*v*) Quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(*x*) Quatre-vingt-treize degrés de longitude, vingt-cinq degrés trente minutes de latitude.

(*y*) M. Prevost se trompe dans cette supposition, comme on l'a déja observé ailleurs. Le Grand Mogol y avoit fait seulement quelque séjour avec son Armée. Voyez ci-dessus, *pag.* 141. R. d. E.

(*z*) Mandelslo accuse mal-à-propos Rhoe d'avoir confondu Rantipour & Ugen. Cet Anglois les distingue dans sa Carte (2).

(1) D'autres l'ont assuré longtems avant lui; mais avec aussi peu de vraisemblance. R. d. E.

(2) Rhoe nomme Ugen, & Terri Rantipour pour la principale Ville. Mandelslo ajoûte encore *Ongel*, qui est apparemment la même chose qu'Ugen. R. d. E.

Ville Capitale, dont elle porte le nom, & dont les murs embraſſoient autrefois une circonférence de plus de ſix lieues, n'eſt aujourd'hui qu'un miſérable amas de ruines. Cette Province touche à l'Orient celle de Candish, & celle de Guzarate au Sud (*a*).

Province de Guzarate.

Guzarate, que les Portugais ont nommée le Royaume de *Cambaie*, du nom de cette Ville, où ils faiſoient leur principal Commerce, eſt ſans contredit une des plus belles & des plus puiſſantes Provinces de l'Empire Mogol. Outre les Villes dont on a déja donné la deſcription, telles que ſa Capitale, qui eſt ſituée au milieu du Pays (*b*), & qui s'appelle proprement *Hamed Ewad*, c'eſt-à-dire, *Ville du Roi Hamed*, qui eſt ſon Fondateur, mais qu'on nomme par corruption *Amadavat*, ou *Amadabath*, *Cambaie*, *Brodra*, *Broitſchia*, *Mamadebat*, & *Surate*, une des plus fameuſes Villes du Monde par ſon Commerce; la Province de Guzarate en a pluſieurs autres, dont on trouve les noms diſperſés dans les Voyageurs. *Goga* eſt une petite Ville, ou plutôt un gros Bourg, ſitué à trente lieues de Cambaie, dans un endroit où le Golfe eſt ſi petit, qu'il n'y forme qu'une eſpèce de Rivière. Ce lieu eſt peuplé de Banians, la plûpart Tiſſerands ou gens de Mer. Il n'eſt défendu que par un mur de pierre de taille, du côté de la Mer, où les Portugais avoient autrefois leur rendez-vous pour l'eſcorte de leurs Vaiſſeaux Marchands juſqu'à Goa. *Pattepatane* & *Mangerol* ſont deux beaux Bourgs, à neuf lieues de Goga, riches tous deux par l'abondance du coton & par les toiles qui s'y fabriquent. La Ville de *Diu*, où les Portugais ont encore trois bons Châteaux, eſt ſituée ſur la frontière du Pays de Guzarate, du côté du Midi. Ils l'appellent *Dive*, en prononçant l'*e* ſi doucement, qu'on a peine à l'entendre. *Biſantagan* eſt une des plus grandes Villes de toute la Province, & ſa ſituation en eſt preſqu'au centre. On y compte environ vingt mille maiſons. C'eſt à la fertilité de ſon terroir qu'elle doit ſa grandeur préſente; car elle n'étoit autrefois qu'un Village. On y nourrit une prodigieuſe quantité de beſtiaux; & le riz, le bled, le coton y croiſſent en abondance. *Pettan* avoit autrefois plus de ſix lieues de circuit; mais, diverſes raiſons ayant alteré ſon Commerce, un beau mur de pierre de taille, dont elle étoit fermée, tombe chaque jour en ruines; & de ſes plus beaux édifices, il ne reſte d'entier que le Château, qui ſert de logement au Gouverneur. Ses Habitans ne font plus que des toiles groſſières de coton, pour l'uſage du Pays. Ce ſont celles qui ſe nomment *Deſtemals*, *Sgarderberals*, *Longis*, *Allegiens*, &c. On voit, au milieu de la Ville, une Moſquée, qui paſſe pour un ancien ouvrage des Payens, & que Mandelſlo regarde comme un des plus beaux Temples de l'Orient. Sa voute, dit-il, eſt ſoûtenue par mille & cinquante colomnes, dont la plûpart ſont de marbre. *Cheytepour* eſt une autre Ville, à ſix lieues de Pettan, & à vingt-deux d'Amadabath, ſur le bord d'une petite Rivière. Tous ſes Ha-

Ses principales Villes. Goga. Pattepatane & Mangerol. Diu. Biſantagan. Pettan. Cheytepour.

(*a*) Quatre-vingt-quatorze degrés (1) de longitude, vingt trois de latitude.

(*b*) A quatre-vingt dix degrés quinze minutes de longitude, & vingt-trois degrés de latitude. Mandelſlo & Tavernier ont décrit toutes ces Villes, dans les articles qui portent les noms de ces deux Voyageurs. Voyez la deſcription de Surate au Tom. XI.

(1) M. Prevoſt dit ſeulement quatre-vingt-quatre. Dans la Note ſuivante, il avoit laiſſé en blanc les degrés de longitude & de latitude. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Habitans font Banians & ne s'occupent qu'à faire du fil de coton. On entretient dans la Ville une garnison assez nombreuse, pour l'escorte des Caravanes ou des Caffilas, qui prennent cette route. *Messana* est un gros Bourg ouvert, accompagné d'un vieux Château, où le Gouverneur est obligé d'entretenir deux cens chevaux pour l'escorte des Caravanes. Le Pays produit beaucoup de coton. *Nassary* ou *Nausary*, *Gauduy* & *Balsara*, sont trois petites Villes du canton de Surate, d'où la première est éloignée de six lieues, la seconde de neuf, & la troisième de quatorze. Elles sont toutes trois à deux lieues de la Mer. On y fait quantité de grosses toiles de coton; & c'est des forêts voisines, qu'on tire tout le bois qui s'employe dans la Province à la construction des Édifices & des Navires.

Messana.

Nassary, Gauduy, Balsara.

Habitans de la Province de Guzarate.

Les anciens Habitans de Guzarate sont ceux qui se nomment proprement *Hindoys* ou *Indous*. Ils sont Idolâtres; car la Religion de Mahomet n'y est entrée qu'avec les armes de Tamerlan & des autres Etrangers qui s'y sont établis par des Conquêtes. La Province est peuplée à présent de Persans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres Nations, qui n'empêchent point que les Naturels du Pays ne fassent toûjours le plus grand nombre. En général, tous les Habitans du Royaume de Guzarate sont bazanés ou de couleur olivâtre, mais plus ou moins, suivant la qualité du climat. Les hommes sont robustes, & d'une taille bien proportionnée. Ils ont le visage large, & les yeux noirs. Ils se font raser la tête & le menton, à la réserve des moustaches, comme les Persans. Ceux qui font profession du Mahométisme, sont vétus aussi à la Persane; mais ils ont une manière différente de plier leur turban. Ils passent l'ouverture de leur veste sous le bras gauche, au-lieu que les Persans la passent sous le bras droit. Ils nouent leur ceinture sur le devant & laissent pendre les bouts. Au contraire, les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même. C'est dans cette ceinture que les Mahométans de Guzarate portent leurs poignards, qu'ils appellent *Zimber*, & qui n'ont pas moins d'un pied de long, avec plus de largeur vers la garde qu'à la pointe. Quelques-uns portent aussi des épées, & tous les Soldats sont armés de sabres ou de cimeterres. Quoique les femmes soyent de petite taille, elles sont bien proportionnées, d'une propreté singulière dans le soin qu'elles ont d'elles-mêmes, & magnifiques dans leurs habits. Leurs cheveux flottent sur leurs épaules. Les unes ne sont coëffées que d'un petit bonnet; d'autres se couvrent d'un crêpe, brodé d'or, dont les bouts leur pendent des deux côtés jusques sur les genoux. Les plus distinguées portent, aux oreilles, de riches pendans de diamans, de perles ou d'autres pierreries. Elles ont au cou de grosses perles rondes, qui ne font pas ûn mauvais effet sur un teint brun. Quelquefois elles pendent aussi des bagues à leurs narines, sans en être incommodées, parcequ'elles ne se mouchent presque jamais. Elles portent, comme les hommes, des hautes-chausses, qui sont de taffetas ou de quelque étoffe de coton, si longues, qu'étant tout-à-fait étendues sur le corps, elles passeroient par-dessus la tête, mais assez justes jusqu'au dessous du gras de la jambe, où elles se plissent comme des bottes, à l'aide d'un cordon d'or & de soye qui les noue & les serre au-dessus du nombril, & dont les bouts pendent jusques sur les pieds. Leurs chemises se mettent par-dessus

Figure & habits des hommes.

Figure & habits des femmes.

ces hautes-chausses, & sont si courtes, qu'elles ne descendent que jusqu'aux hanches. Une juppe de taffetas ou de toile de coton, qui prend du même point, est ordinairement si claire, qu'elle ne leur cache presque rien. Leurs souliers sont ordinairement de maroquin rouge, plats sur le derrière & pointus par le bout. Elles ont le sein découvert & les brads nuds jusqu'au coude, quoiqu'elles les couvrent en partie de brasselets dont ils sont comme chargés. Les honnêtes femmes ne paroissent point en public avec le visage découvert, & les femmes de qualité sortent rarement de leurs maisons. Un long commerce avec les Mogols, qui se trouvent répandus dans toutes les parties du Pays, & qui n'ont pas cessé d'y donner la loi, depuis qu'ils ont réduit le Royaume de Guzarate en Province, met aujourd'hui beaucoup de conformité entre les usages des deux Nations. Mais il faut en excepter les Banians, qui ne sont pas moins distingués des Mahométans par leurs habits & leurs coutumes, que par leurs principes & leurs pratiques de Religion. Comme on se propose de traiter, dans un article séparé, tout ce qui appartient à cette ancienne Secte, il suffira d'observer ici, que s'il n'y a point de Contrée des Indes où l'on ne trouve des Banians, la Province de Guzarate est celle qui en contient le plus grand nombre. Elle n'appartient à l'Indoustan que depuis 1565.

Province de Candish.

CANDISH est de toutes les Provinces de l'Empire celle qui est la plus avancée vers le Sud (c). Sa Capitale, qui se nomme *Brampour*, ou *Bursampour*, étoit la résidence ordinaire des Rois de Decan, avant que le Grand Mogol l'eût réunie à sa Couronne. C'est une Ville fort grande & fort peuplée, avec laquelle on compte, dans la même Province, celles de *Pala*, d'*Assere* & de *Mandou*. La Rivière de *Tapte*, qui va tomber à Surate, sépare Candish d'un petit Pays, nommé *Partaspha*, dont le Prince est Tributaire du Grand Mogol.

Province de Berar.

BERAR, dont la Capitale se nomme *Schapore*, ou *Chaspour* (d), s'étend vers le Midi, & touche à la Province de Guzarate & à la Montagne de Rana. Elle est bornée à l'Orient, par celle de Bengale; au Nord par celle de Malouay; & à l'Ouest par celle de Candish.

Province de Narvar.

NARVAR est située entre les Provinces de Bengale, de Gualor, d'Agra & de Sambal. Elle est arrosée par une très-belle Rivière, qui entre dans le Gange. Sa Ville Capitale se nomme *Gebud* (e).

Province de Gualor.

LA Province de GUALOR, ou GOULIAR, qui prend ce nom de sa Ville Capitale (f), est célèbre par une Citadelle dont le Grand Mogol a fait sa prison d'État.

Province d'Agra.

AGRA, dont la Ville Capitale porte aussi le même nom (g), est une des plus

(c) Mandelslo, pag. 155 & suiv. Bien entendu avant les conquêtes d'Aureng-Zeb. Brampour est située à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & à vingt-un degrés dix minutes de latitude. R. d. E.

(d) Longitude quatre-vingt-dix-sept degrés cinquante minutes; Latitude vingt-un degrés trente minutes R. d. E.

(e) Longitude quatre-vingt-seize degrés quarante minutes; Latitude vingt-cinq degrés six minutes.

(f) Longitude quatre-vingt-sept degrés; Latitude vingt-cinq degrés quarante minutes. R. d. E.

(g) Longitude quatre-vingt-seize degrés vingt-six minutes; Latitude vingt-six degrés quarante minutes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

plus grandes Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle est arrosée par la Rivière de Gemené, qui la traverse entièrement. On y trouve les Villes de *Scander*, d'*Anadipour*, & de *Fetipour*. Le Pays est sans montagnes; & depuis sa Capitale jusqu'à Lahor, qui sont les deux plus belles Villes de l'Indoustan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cens miles d'Angleterre de longueur. Bernier trouve beaucoup de ressemblance entre la Ville d'Agra, & celle de Dehli, ou plutôt de Jehan-abad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier (*b*). „ A la vérité, dit-il, l'avantage d'Agra est „ qu'ayant été long-tems la demeure des Souverains, depuis Ekbar, qui la „ fit bâtir, & qui la nomma de son nom, *Ekbar-Abad*, quoiqu'elle ne l'ait „ pas conservé, elle a plus d'étendue que Dehli, plus de belles Maisons de „ Rajas & d'Omrahs, plus de grands Carvanseras, & plus d'Edifices de pierres & de briques; outre les fameux Tombeaux d'Ekbar, & de Taje-Mehal, femme de Scha-Jehan (*i*). Mais elle a aussi le desavantage de n'être pas fermée de murs; sans compter que n'ayant pas été bâtie sur un „ plan général, elle n'a pas ces belles & larges rues de même structure, „ qu'on admire à Dehli. Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues „ marchandes, qui sont très-longues & fort bien bâties, la plûpart des autres sont étroites, sans symétrie, & n'offrent que des détours & des recoins, qui causent beaucoup d'embarras lorsque la Cour y fait sa résidence. Agra, lorsque la vûe s'y promène de quelque lieu éminent, paroît „ plus champêtre que Dehli. Comme les Maisons des Seigneurs y sont entremêlées de grands arbres verds, dont chacun a pris plaisir à remplir son „ jardin & sa cour, pour se procurer de l'ombre, & que les maisons de „ pierre des Marchands, qui sont dispersées entre ces arbres, ont l'apparence d'autant de vieux Châteaux, elles forment toutes ensemble des „ perspectives très-agréables, sur-tout dans un Pays fort sec & fort „ chaud, où les yeux semblent ne demander que de la verdure & de „ l'ombrage (*k*)".

Sa Ville Capitale. En quoi elle l'emporte sur Dehli.

Les Jésuites ont, dans Agra, une Eglise & une Maison, qu'ils appellent Collège, où ils enseignent les principes du Christianisme aux enfans de vingt-cinq ou trente familles Chrétiennes, qui se sont rassemblées dans cette Ville (*l*). On y voyoit aussi, du tems de Bernier, un Comptoir Hollandois,

Maisons des Jésuites & des Hollandois.

(*b*) Voyez ci-dessus son Journal, qui n'empêchera qu'on ne rapporte les observations de Bernier, sur cette Ville, dans l'article de la Cour du Grand Mogol. Voyez aussi la description d'Agra dans le Journal de Mandelslo.

(*i*) Voyez la description dans le Journal de Tavernier. Bernier la donne aussi, avec peu de différence.

(*k*) Bernier, Tom. III. pag. 141 & 142.

(*l*) *Ibid.* pag. 147. Ce Voyageur confirme aussi ce qu'on a lû dans le Journal de Rhoe, sur les espérances que les Empereurs Ekbar, Jehan-Guir, & Scha-Jehan avoient fait concevoir de leur penchant pour le Christianisme. Il ajoute, sur le témoignage des Jésuites, „ que pour autoriser sérieusement „ le Christianisme, Jehan-Guir résolut de „ faire habiller toute sa Cour à la manière „ des François, & qu'après avoir commencé à prendre cet habit lui-même, il fit venir un de ses principaux Omrahs, auquel „ il demanda ce qu'il en pensoit; mais que „ ce Seigneur lui ayant répondu froidement „ que c'étoit une entreprise bien dangereuse, il changea de dessein & tourna l'affaire en raillerie". Bernier raconte un autre trait, qu'on a lû fort différent dans le mê-

dois, habité par quatre ou cinq Marchands de cette Nation, qui avoient tiré long-tems beaucoup de profit de l'écarlate, des glaces de miroir, des dentelles simples & des dentelles d'or & d'argent. Il n'en trouvoient pas moins à prendre diverses marchandises du Pays, telles que l'anil, ou l'indigo, qui se recueille autour d'Agra, particulièrement à *Bianés*, qui n'en est qu'à deux journées, & toutes les toiles qu'ils tiroient de *Jelapour* & de *Lacknau*. Ils avoient aussi des Maisons dans tous ces lieux; mais l'éloignement de Surate, & la difficulté des voitures, commençoient à les refroidir, d'autant plus que les Arméniens faisoient le même Commerce. Cependant Bernier jugea qu'ils n'abandonneroient pas leur Comptoir, parcequ'ils y vendoient très-bien leurs épiceries, & qu'ils avoient besoin d'entretenir quelqu'un proche de la Cour, pour se conserver une faveur, nécessaire à leurs Établissemens de Surate & de plusieurs autres lieux de l'Empire. Les Anglois s'étoient réduits, depuis quelque-tems, à ceux qu'ils avoient dans la Province de Guzarate.

Province de Sambal.

SAMBAL, ou SAMBEL, ainsi nommée de sa Ville Capitale, est séparée de la Province de Narvar, par la Rivière de Gemené, qui entre dans le Gange auprès de la Ville de *Halebasse*, où ces deux Rivières forment une Isle dans leur jonction. De-là vient que cette Province prend quelquefois aussi le nom de *Do-ab*, qui signifie, *entre deux eaux*, comme *Mesopotamie* ou *Entragues*.

Province de Bakar.

BAKAR ou BAKISH, est une Province située sur le bord Occidental du Gange, qui la sépare de celle de Patna. Elle est bornée, au Nord, par celle de Jemba, à l'Ouest par celle de Dehli, & au Sud par celle de Sambal. Sa longueur est d'environ soixante lieues, sur vingt-cinq de largeur. *Bikanar* est sa Capitale (*m*) (*n*).

Province de Nagrakut.

LA Province de NAGRAKUT, ou NAKARKUT, est une des plus Septentrionales de l'Empire. Elle est remplie de montagnes. Sa Capitale, qui porte le même nom, & qui est située sur la Rivière de Ravy (*o*), contient un Temple fort riche, dont le plancher & le pavé sont couverts de lames d'or. On y voit la figure d'un animal, ou plutôt d'un monstre hideux, révé-

même Rhoe. Voici son récit. „ J'ai appris „ d'un Mahométan, qui étoit fils d'un Officier de Jehan-Guir, que ce Prince étant „ un jour en débauche, fit venir un certain „ Père Florentin, qu'il avoit nommé le Père *Atech*, parceque c'étoit un petit homme plein de feu, & qu'après lui avoir ordonné de dire tout ce qu'il pourroit contre la loi de Mahomet & en faveur de la „ loi Chrétienne, en présence des plus savans Mullahs, il fut sur le point de faire „ une terrible épreuve des deux loix. Il „ commanda qu'on fît une grande fosse & „ un bon feu dedans, prétendant que le Père Atech, avec l'Évangile sous le bras, „ & un Mullah de même avec l'Alcoran, „ se jetteroient ensemble dans le feu, & qu'il „ suivroit la loi de celui qui ne brûleroit pas. „ Mais la triste mine des Mullahs tout étonnés, & la compassion qu'il eut du Père, „ qui acceptoit le parti, l'en détourna. Il est „ très-certain, ajoute-t'il, que tant que Jehan-Guir a vécu, ces Pères ont été honorés „ & respectés à cette Cour. Mais Scha-Jehan, „ fils de Jehan-Guir & Père d'Aureng-Zeb, „ leur ôta leur pension, fit ruiner l'Eglise „ de Lahor, & démolir la plus grande partie de celle d'Agra ". *Ibid.* pag. 148 & suivantes.

(*m*) A cent degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(*n*) Terri l'appelle *Brianée*, & dans la Carte de Rhoe, elle est nommée *Bicaneer*. R. d. E.

(*o*) Longitude quatre-vingt-seize degrés; Latitude trente-deux.

réveré ſous le nom de *Matta*, qui attire tous les ans un nombre infini de Pélerins. Quelques-uns ſe coupent un petit morceau de la langue, qu'ils offrent à l'Idole. *Kalamaka* (p), autre Ville de la même Province, n'eſt pas moins célèbre par le pélerinage qu'on fait au creux d'une roche, d'où ſortent des flammes, avec une fontaine dont l'eau ne laiſſe pas d'être très-froide. Ces flammes ſont adorées des Indiens.

Province de Siba.

Siba, Province dont la Ville Capitale ſe nomme *Hardwaire*, s'étend à l'Eſt juſqu'aux montagnes. Le Gange y paroît ſortir d'un roc, auquel les Habitans trouvent quelque reſſemblance avec la tête des vaches, pour leſquelles ils ont beaucoup de vénération; ce qui les attire en foule pour ſe baigner dans ce lieu (q). La Province de Siba n'eſt pas moins remplie de montagnes que celle de Nagrakut, quoiqu'elle ſoit moins Septentrionale.

Province de Kakares.

Kakares [ou Kakaner] eſt une grande Province, qui eſt ſéparée de la Tartarie, au Nord, par le Mont-Caucaſe, & qui touche vers le Sud aux Provinces de Pitan, de Siba, de Nagrakut & de Kiſmire ou Kachemire. Ses principales Villes ſont *Dankeler* & *Purbola*. Ce Pays eſt fort montagneux.

Province de Gor.

La Province de Gor, qui prend ſon nom de ſa Ville Capitale (r), eſt pleine auſſi de montagnes. Elle eſt ſituée au-delà du Gange, entre les Provinces de Kanduana, de Pitan, & la grande Tartarie. La Rivière de *Perſilis*, qui ſe jette dans le Gange, y prend ſa ſource.

Province de Pitan.

Pitan, & ſa Ville Capitale, d'où elle tire ſon nom, ſont arroſées par la Rivière de *Kanda*, qui ſe jette auſſi dans le Gange à l'extrêmité de la Province. Elle a pour bornes au Nord, les montagnes de Nagrakut; à l'Eſt, les Royaumes de Laſſa & d'Aſem; au Sud, la Province de Jeſual & la Province de Mevat; à l'Oueſt, les Provinces de Mevat & de *Varal*. [Ce dernier nom eſt nouveau, & en général ces limites paroiſſent peu exactes.]

Province de Kanduana.

La Province de Kanduana, dont la Ville Capitale ſe nomme *Karhach*, ou *Kerakatench*, & que pluſieurs Géographes nomment *Katene*, eſt ſéparée de celle de Pitan par la Rivière d'*Iderclis*, [ſuivant Mandelſlo, ce qui eſt une faute, au-lieu de Perſilis.] Cette Province & celle de Gor ſont les dernières de l'Empire Mogol, au Nord-Eſt, ſur les confins de la grande Tartarie, [ou plutôt du Tibet.]

Province de Patna.

Patna eſt une Province auſſi fertile, que les deux précédentes le ſont peu. Sa Ville Capitale, qui porte le même nom, eſt célèbre par ſon Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir. Toute la Province eſt renfermée entre les Rivières du Gange, de Perſilis, de Gemené & de *Candaek*, [ou Kanda, comme elle eſt nommée plus haut.] La Ville de *Patna* eſt ſituée ſur le Perſilis (s).

(p) *Jallamaka* ſuivant Terri, & *Illamake* dans la Carte de Rhoe. Mais remarquez que Mandelſlo met ailleurs Illamake dans la Province de Jemba; en quoi certainement il ſe trompe, comme les Géographes, qui donnent, d'après lui, ce même nom corrompu à deux lieux différens. Voyez, *pag.* 288. R. d. E.

(q) De-là vient apparemment l'uſage qu'ils ont de ſe baigner tous les jours dans les autres endroits de ce Fleuve, qu'ils regardent comme ſacré.

(r) Longitude cent ſix; Latitude trente-un.

(s) Longitude cent cinq degrés quinze minutes; Latitude vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes. Voyez la deſcription de Patna, dans le Journal de Tavernier.

Description de l'Indoustan.

Province de Jesual.

Jesual est au-là du Gange, entre les Provinces de Patna, d'Udessa & de Mevat, au Nord du Bengale, & à l'Est de Patna. *Rajapour* ou *Rayapor* est sa Capitale. Les François y avoient autrefois un Comptoir.

Province de Mevat.

La Province de Mevat, dont la principale Ville se nomme *Narnol*, est un Pays fort montagneux. Elle est située au-delà du Gange, vers le Nord du Bengale.

Province d'Udessa.

Udessa est la dernière Province de l'Empire, du côté de l'Orient. Sa Capitale se nomme *Jokanat* ou *Jeskanat*. Elle est située au-delà du Gange & du Persilis, entre les Provinces de Kanduana, de Patna, de Jesual, de Mevat, & le Lac de *Chiamnay*.

Province de Bengale.

La Province de Bengale, anciennement un Royaume considérable est sans doute une des plus puissantes Provinces de l'Indoustan. Elle donne son nom au Golfe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Ses principales Villes sont *Chatigham*, *Mongher*, *Rajimahol*, *Dacca* & *Philipatan* (*t*). Son gouvernement est subdivisé en plusieurs autres petites Provinces, dont les plus considérables sont *Puna* & *Patan*, dont plusieurs Rois n'ont pas dédaigné de prendre les titres. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs au Bengale, sur les rives du Gange.

Texeira, dans son Histoire de Perse, nomme, à l'occasion de quelques Pays de l'Indoustan, le Royaume de *Sinde*, auquel il donne *Tatab* pour Capitale: mais il se contente de la nommer, sans désigner sa situation; quoiqu'il ajoûte que les Portugais y faisoient un grand Commerce (*v*). Il parle aussi du Royaume de *Caeche*, renommé, dit-il, par ses Haras, au Nord de

(*t*) Voyez ci-dessus plusieurs Voyages sur le Gange. On a cru long-tems, sur des lumières incertaines, qu'il y avoit une Ville du nom de *Bengale*. Mais ce qu'on nommoit la Ville de Bengale étoit la Capitale de ce Royaume, qui porte chez les Indiens, le nom de *Chatigam*, différente (suivant feu M. Otter, ou plutôt suivant le Géographe Turc qu'il cite, & qui la nomme *Tchatigoun*) d'une autre Chatigam, ou *Satigam*, qu'il place auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la première, & à trois journées d'une Ville maritime, nommée *Poulari*. Il met cette Ville de Tchatigoun, ou de Bengale, à cent trente-cinq degrés de longitude, & vingt-trois de latitude, dans une Isle formée par la Rivière de *Koufin*. Le Pays, dit-il, sur la même autorité, s'étend l'espace de trois cens miles en longueur, sur deux cens soixante de largeur. Il est divisé en vingt-deux *Toumans*, ou districts. *Kiourkiè*, ancienne Capitale, est située dans le Pays de *Dgennet-abad*. Le Golfe de Bengale, nommé par les Indiens *Djibanaguioun*, s'étend entre les terres l'espace de huit cens miles ou davantage. Il se rétrecit de plus en plus vers le Nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude, à l'entrée du Gange. Les Orientaux donnent, au Bengale, le nom de *Benguialè*. C'est un Pays temperé, où il tombe de grosses pluyes, qui inondent les terres, & qui obligent les Habitans d'employer des Bâteaux pour aller & venir. Ses principales productions sont la soye, le riz, le sucre, le poivre, & deux sortes de fruits; l'un nommé *Gueule*, qui ressemble à l'orange; l'autre, qui s'appelle *Lenguien*, & qui ressemble à la grenade. On y fait des toiles si fines, qu'une pièce de vingt-sept aunes peut tenir dans une main fermée. *Voyage d'Otter* à Paris, chez *Guerin*, 1748, Tom. II. Note de la pag. 66.

(*v*) *Texeira*, pag. 114. La difficulté n'est pas de trouver la situation de la Province de *Sinde* & de *Tatta* sa Ville Capitale, qui sont encore connues sous ces mêmes noms; (Voyez ci-dessus, *pag.* 287;) Mais la remarque de Mandelslo regarde la Province d'*Utrat* & sa Capitale. M. Prevost en cherchant ce nom dans Texeira, étant tombé par hazard sur celui de Sinde, (*pag.* 114,) a fort plaisamment pris le change. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

de Cambaie. C'est apparemment la Province de Candish, dont on vient de représenter la situation.

Remarques de M. Otter sur divers lieux de l'Indoustan.

UN Voyageur fort moderne, qui mérite d'autant plus de confiance qu'ayant fait le Voyage de l'Asie sous la protection d'un grand Ministre, il s'étoit attaché pendant plusieurs années à se perfectionner dans les langues Orientales, pour se mettre en état d'éclaircir la Géographie avec le secours des Géographes Turcs, Arabes & Persans (x), a répandu dans ses Relations diverses lumières, sur celle de l'Indoustan, dont je me crois obligé d'enrichir cet article.

Gourbend.

APRÈS avoir fait le récit du siége, & de la prise de Kandahar, il conduit son Héros (y) à Kaboul, par *Gourbend* & par *Gaznin* (z), dont il s'empara successivement. Gourbend, dit-il, est un défilé des montagnes du *Zablistan*, par lequel on entre dans le Pays de *Gour*, qui est un Canton & un Bourg au Nord de *Khandjan*. On va de Gourbend, en trois jours, à *Mimend*, en passant par un désert, & de-là en deux jours à *Balkhe*, par un Pays habité. Les autres lieux considérables de ce Pays sont *Rustack*, le Fort de *Zafer* & *Baglam*. Il s'y trouve des mines d'argent & de lapis lazuli, qu'on néglige de faire valoir. Entre Gourbend & un autre lieu nommé *Abi-baran*, on rencontre deux Cantons plantés d'arbres, qui rendent ce séjour agréable pendant le Printems, & dans lesquels on voit une espèce particulière de tulipes, appellées tulipes-roses, d'une odeur charmante.

Rustack, Zafer & Baglam.

Gaznin ou Gazné.

GAZNIN ou *Gazné*, est une Ville marchande sur la frontière de l'Inde, des dépendances de *Bamian*, dont elle est éloignée de huit journées, à quarante lieues du *Sidgistan*, Province de Perse (a). Elle étoit autrefois peu considérable: mais *Emir-Sebukteguin* & son fils *Sultan-Mahmoud* l'aggrandirent beaucoup. Une Rivière passe à côté & va se joindre à celle de Kaboul. L'eau est bonne à Gaznin, & l'air très-sain, parceque le Pays est rempli de montagnes. Les arbres & les vignes y portent des fruits, mais qui meurissent rarement. Cette Ville, qui étoit fort peuplée sous les Princes Gazneniens, a produit de grands hommes dans la Littérature.

Kaboul ou Kiabul.

KABOUL est la Capitale du Zablistan, que les Persans nomment *Bakhe-ter-Zemin*; Pays plus long que large, entouré de montagnes. Il est borné à l'Est par *Berchaver* & quelques autres Cantons de l'Inde; à l'Ouest, par le *Kiouhistan* & *Hezaré*; au Nord, par les Pays de *Kandez* & d'*Endez*, où la montagne de *Hindoukieche* lui sert de frontière; au Sud, par *Kizmil* & d'autres

(x) C'est feu M. Otter, à qui l'on reproche seulement d'avoir jetté un peu de confusion dans ses récits, en voulant rétablir la véritable ortographe des noms Orientaux. Il devoit du moins y joindre ceux de l'ancien usage, sans lesquels il n'est pas toûjours aisé de se reconnoître.

(y) Thamas Kouli-Khan, qui venoit de se faire couronner Roi de Perse, sous le nom de *Nadir-Schah*, en 1738, & qui avoit déclaré la guerre au Grand Mogol, *Muhammed-Schah*.

(z) Texeira la nomme toûjours *Gaznem*.

(a) Gaznin, suivant le Géographe Turc, est à cent quatre degrés & demi de longitude, & trente-trois de latitude; suivant les *Etvals*, elle est à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés quarante-quatre minutes de latitude. Suivant le *Canon*, c'est quatre-vingt-douze degrés cinquante-une minutes de longitude, & trente-trois degrés cinquante-quatre minutes de latitude.

tres Pays habités par les Afgans. La Ville de Kaboul est située (*b*) sur le bord d'une Rivière, qu'*Ibni-Said* appelle *Mehran*. Elle est bien fortifiée & d'un accès difficile. Autrefois, elle étoit si considérée des Indiens, qu'ils ne reconnoissoient leurs Princes, que lorsqu'ils y avoient été couronnés. Les montagnes voisines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le mirobolan n'y croît pas; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kaboul, par les voyes du Commerce, on l'appelle *Kiabuli*, du nom de cette Ville. La Rivière est nommée, par les Habitans du Pays, *Hezarè*, mot Persan, qui signifie *Mille*, à cause du grand nombre de Villes & de Bourgs qu'elle a sur ses bords. Elle coule du Nord au Sud de la Ville, & prend ensuite son cours à l'Est & au Sud. Après avoir passé *Nekierhar* (*c*), à quatre journées plus bas, & *Pichaiver*, à deux journées de Nekierhar, elle se rend à *Devav* (*d*), qui est à deux journées de Pichaiver. Les Rivières de *Pentche-Kiouré* & de *Suvat*, n'en faisant plus qu'une, se joignent à elle au Sud de cette dernière Place. A une demie journée de Kaboul, du côté de l'Est, on trouve un Village & un Fort du même nom.

Pichaiver.

Pichaiver est une grande Ville (*e*), éloignée d'une journée de Devav, à l'Ouest. Elle n'est pas nommée dans le Mémoire de Rhoe & de Terri, quoique M. Otter la fasse regarder comme la Capitale d'une Province de même nom. Il fait passer ensuite, à son Héros, la Rivière d'*Eteck*, qui prend, dit-il, ce nom d'un Fort situé sur son bord Oriental (*f*). Les anciens Peuples de l'Inde l'ont nommée *Enider*. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'*Indus*, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la Rivière du *Sind*. Elle sépare, dans cet endroit, la Province de Pichaiver de celle Lahor (*g*). On ne s'accorde point sur sa source. Les uns la mettent fort près de celle du Gange, dans la montagne de Nagrakut (*h*), d'où

Différentes opinions sur la source de l'Indus ou du Sind.

(*b*) [M. Otter ne distingue point le *Zablistan* du *Kabulestan*, qui tire ce nom de Kabul sa Capitale, dans les Etats du Grand Mogol.] Le Géographe Turc place Kaboul à cent cinq degrés & demi de longitude & trente-trois degrés & demi de latitude; le Canon, à quatre-vingt-quinze degrés vingt minutes de longitude, & trente-trois degrés quarante minutes de latitude; les Etvals, à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude. M. Otter écrit *Kiabul*: mais il faut remarquer que son ortographe, Turque ou Persane, ne doit point décréditer celle de Rhoe, qui étoit Indienne, puisqu'il avoit tiré ses Mémoires de la Sécrétairerie du Grand Mogol. L'embarras n'est qu'à deviner un nom par l'autre.

(*c*) Cette Place est, suivant le Géographe Turc, à cent six degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude à l'Est de Kaboul. C'est une Ville bâtie sur le côté Occidental d'une fort haute montagne, appellée *Kioubi-Sefid*, c'est-à-dire, *Montagne blanche*.

(*d*) *Devav*, suivant le même Géographe, est à cent huit degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude. C'est une grande Ville, située sur le confluent de *Pentche-Kiourè*, qui vient de l'Occident, & d'une autre Rivière qui vient des montagnes de *Kiouber* à l'Orient. Ces deux Rivières, après avoir joint celle de Kaboul, prennent leur cours vers *Dounbedi*.

(*e*) A cent sept degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude, suivant le Géographe Turc.

(*f*) C'est apparemment le Fort que Tavernier nomme *Atek*, dans la Province que le Mémoire de Rhoe nomme *Atok* (1).

(*g*) Otter écrit *Labour*.

(*h*) Otter écrit *Nograkout*.

(1) Il n'y en a aucun doute; mais remarquez que la Carte de Rhoe place très-mal Atok au Sud de Lahor. Sa situation est au Nord Ouest de cette Ville. R. d. E.

d'où il coule l'espace d'environ neuf cens lieues du Nord au Sud. D'autres le font sortir du côté Méridional des montagnes de Kachemire (*i*), à cent neuf degrés & demi de longitude, & trente-cinq de latitude. Il passe à l'Est d'*Achenaguir*, & reçoit la Rivière de Kaboul près de *Roubendi*. Ensuite prenant son cours à l'Est & au Sud, il mêle ses eaux avec celles de l'Hezarè, se plie à l'Ouest & au Sud, laisse le Nilab à l'Ouest & au Nord, passe à deux journées de-là au pied d'une haute montagne, nommée *Dgebin-kioub*, à deux autres journées par *Piloupout*, ensuite aux Habitations d'*Ismael-Khan* & de *Fethi-Khan*, & quatre journées plus loin à *Sitpour*; après quoi, il se joint à la Rivière de *Tchenbav*, & plus bas à celle de *Viab* (*k*). Dix journées plus bas, il passe par *Kiufdi* & *Bavela*; une plus bas, par le Fort de *Metil*; deux plus loin, par *Pekier*; cinq autres après, par *Sebvan*; & cinq autres encore, par *Nekier-Tchetchè*. Enfin, à deux journées de-là, il se divise en deux branches & se jette dans la Mer. Cette description est de *Cheïk-Alem-Eddin* le *Kumurri*. D'autres prétendent qu'il se divise en trois branches, au Nord de Nekier-Tchetché, dont la première passe à l'Ouest de cette Ville, & se jette dans la Mer près du Port de *Lahuri*; & la seconde, près du Bourg de *Raniper*, à une journée de Lahuri vers l'Est. Ils ne parlent point de la troisième. On donne, à l'Indus, quarante-deux journées de cours, cinquante stades (*l*) dans sa plus grande largeur, & quinze pas dans sa plus grande profondeur. Il reçoit environ vingt autres Rivières, dont les poissons prennent une autre couleur dans ses eaux (*m*). Des cinq Rivières, qui se joignent à l'Indus dans le Peng-ab, le Géographe Turc en nomme quatre, & les fait sortir des montagnes de Kachemire; celle de *Viab*, qui passe à l'Est & au Sud de Lahor, & se jette dans l'Indus, près d'*Outchetchè*; celle de *Ravi*, qui prend d'abord son cours vers le Sud, dans le Pays de Lahor, se plie ensuite vers l'Ouest, & se mêle avec l'Indus au-dessous de *Suïour*; celle de *Tchenbav* (*n*) qui coule à l'Ouest & au Sud, & s'y jette près de *Multan*; & celle de *Veibat* (*o*), qui s'y joint près de *Behra*. Le Géographe Turc place Lahor à cent vingt-trois degrés de longitude, & trente-un degrés & demi de latitude. Les Etvals la mettent à cent de-

(*i*) Otter écrit *Kichemir*.

(*k*) Celle apparemment que Rhoe nomme *Viab* (1).

(*l*) Le Géographe Turc employe ce terme.

(*m*) Ebul-feda, qui le nomme *Mehran*, dit qu'il passe par la Province de Multan, à quatre-vingt-seize degrés trente-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes & demi de latitude; que prenant son cours, au Sud & à l'Ouest, il passe ensuite par *Mansouré*, à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & vingt-six degrés quarante minutes de latitude; qu'il se jette dans la Mer à l'Est de *Deibul*, à quatre-vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude; qu'il ressemble au Nil, en ce qu'il répand ses eaux dans certains tems; qu'en d'autres tems il se retire dans son lit, & qu'il rend tous ses bords fertiles. L'Auteur d'un Livre, intitulé *Resmulmamour*, dit qu'il commence à cent vingt-six degrés de longitude, & trente-six de latitude; qu'il coule à l'Ouest & au Sud jusqu'à cent vingt degrés de longitude, & trente-deux de latitude; ensuite à l'Ouest, jusqu'à cent onze degrés de longitude, & vingt-six de latitude; puis au Sud jusqu'à cent sept degrés de longitude, & vingt-trois de latitude; après quoi il se divise en deux branches, dont l'une se jette dans la Mer à cent quatre degrés de longitude, & vingt de latitude.

(*n*) C'est celle que Rhoe nomme *Chanab* (2).

(*o*) Rhoe la nomme autrement.

(1) C'est Mandelslo, d'après Texeira, qui la nomme la *Via*. R. d. E.

(2) Encore Mandelslo & Texeira. R. d. E.

degrés de longitude, & trente-un de latitude; différens de nos Géographes, qui mettent cette Ville à quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

Pays de l'Indoustan cedés aux Persans.

Le Traité que Nadir-Schah fit à Dehli (*p*) avec le Grand Mogol, donne occasion à M. Otter de s'étendre sur les Pays & les Villes que Muhammed abandonnoit au Vainqueur. Il rapporte les termes du Traité: „ Je „ lui ai cedé tous les Pays à l'Occident de la Rivière d'*Etek*, de celle du „ *Sind*, & de *Nalè-Senguerè*, qui en est une branche; c'est-à-dire, *Pichaiver*, *Kiabul*, & *Gaznin*; le *Kioubistan*, habité par les *Afgans*; les Pays & „ les Forts de *Tekier*, de *Sekier* & de *Khuda-Abad*; les Pays des *Tchoukis* (*q*), „ des *Boloudges* & autres, avec leurs Villes, Forts, Villages, & dépendances, pour faire à l'avenir partie de son Royaume. Le Fort d'*Etek*, „ la Ville de *Seheuri*, de même que les autres Villes & Forts à l'Orient de „ cette Rivière, de celle du Sind, & de Nalè-Senguerè, doivent appartenir comme ci-devant à l'Empire des Indes (*r*)". M. Otter fait les remarques suivantes:

Les plus connues des Villes à l'Ouest du Sind, ou de l'Indus, ou du Mehran, sont *Deboul*, fameuse Ville de Commerce, sur le bord de la Mer (*s*), à six journées de Mansouré, & quatre de Teroun. *Lahuri*, aujourd'hui Port considérable de ce Pays (*t*), est à deux journées à l'Est de Deboul, & de l'endroit où une des branches de l'Indus se jette dans la Mer. Celle qui prend son cours à l'Ouest de *Tetè*, passe au Sud de ce Port, où le flux de la Mer rend l'eau de la Rivière salée.

Mansouré (*v*) est une Ville de grandeur médiocre, située dans une Isle formée par l'Indus ou le Mehran. Il y croît des dattes, des cannes de sucre, & un fruit nommé *Temoumè*, de la grosseur d'une pomme & d'un goût fort aigre. L'ancien nom de cette Ville étoit *Menhevarè*.

MUL-

(*p*) M. Otter écrit *Dilli*. Il se trompe, lorsqu'il dit qu'elle a reçu ce nom de Scha-Jehan. Il a voulu dire que la nouvelle Dehli a pris le nom de Scha-Jehan, son Fondateur & se nomme *Jehan-abad* (1). L'ancienne n'est pas à une lieue de la nouvelle, comme il le dit aussi. Elles ne sont séparées que par un mur. Le Géographe Turc place Dehli à cent vingt degrés de longitude, & vingt de latitude. Nos Géographes ne la mettent qu'à quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, & vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(*q*) M. Otter remarque que ce sont les *Scythes*. R. d. E.

(*r*) Voyage d'Otter, Tom. II. pag. 407 & suivantes.

(*s*) A cent un degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, suivant le Géographe Turc. Abul-feda la nomme *Deibul*; il la place, suivant Ibni-Said & le Canon, à quatre-vingt-douze degrés trente-une minutes de longitude, & vingt-quatre degrés vingt minutes de latitude; elle est, suivant les Etvals, à quatre-vingt-douze degrés trente minutes de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude.

(*t*) A cent deux degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, suivant le Géographe Turc.

(*v*) Suivant le même, à cent cinq degrés & demi de longitude, & vingt-cinq & demi de latitude. Ibni-Said la met à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-cinq degrés quarante-deux minutes de latitude. Les Etvals & le Canon à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-six degrés trente minutes de latitude.

(1) C'est à tort que Mr. Prevost censure ici M. Otter, qui ne dit pas autre chose que ce qu'il a voulu dire. R. d. E.

MULTAN (*x*), eſt à cent ſoixante lieues au Sud de Gaznin. Le Tchenhav paſſe à une lieue au Sud de cette Ville, & ſe rend à Outchetchè, qui eſt à l'Oueſt. On voit, à Multan, une Idole qui repréſente un homme aſſis ſur une chaiſe, les jambes croiſées ſous lui. Ses deux yeux ſont deux pierres précieuſes. Elle fait l'objet de la vénération des Indiens, & de leurs pélerinages.

DEÏREÏ-ISMAÏL-KHAN eſt une Place ſur le bord de l'Indus, dans un Pays plat, à deux journées au-deſſous de Piloutou. *Deïreï-Fethi-Khan* eſt ſur la même Rivière, à deux journées plus bas.

SITPER eſt une Ville, à trois ou quatre journées plus bas que Deïreï-Fethi-Khan ſur le bord de l'Indus, qui l'arroſe au Sud (*y*).

OUTCHETCHÈ, autre Ville (*z*), eſt ſituée à l'Eſt & au Sud du même Fleuve, vis-à-vis de Sitper, trois journées à l'Oueſt de Multan. Le Tchenhav, réuni avec la Rivière de *Rubah*, ſe jette dans l'Indus, à une demie journée de-là vers le Sud.

BAVELA, première Ville du Pays de Multan, ſur l'Indus, eſt à trois journées d'Outchetchè (*a*). *Metilè* en eſt éloignée d'une journée à l'Oueſt de ce Fleuve.

PEKIER, autrefois Capitale & Réſidence des Rois du Pays, eſt ſituée (*b*) ſur une colline que l'Indus environne. La Ville de *Louberi*, qui eſt défendue par un Fort, eſt fort proche de Pekier, ſur le bord Méridional du même Fleuve. *Sekier* eſt un Fort ſur la rive Septentrionale, & *Tekier* eſt une Ville à quatre lieues de Pekier. Ce Pays eſt voiſin du *Mekran*, qui eſt une Province de Perſe, bornée à l'Oueſt par celle de Kirman, au Sud par la Mer, à l'Eſt par le Sind, au Nord par Achenaguir, Khaſt & le Zabliſtan. Elle eſt fort étendue, mais aſſez déſerte. Ses Habitans ont beaucoup de reſſemblance avec les *Kiurds*, ou les *Curdes*; ils parlent la langue Perſane, ils portent des habits de coton avec le turban, & ſont livrés au Commerce. Cette frontière des Mogols méritant d'être mieux connue, M. Otter remarque d'après le Géographe Turc, que la Capitale du Mekran eſt une grande Ville, qui ſe nomme *Guiè* (*c*), & qui eſt ſituée entre des montagnes qui la bornent au Sud & au Nord; *Ormus*, que les Perſans appellent *Hurmuz*, en eſt à dix journées à l'Oueſt, & *Kidge* à la même diſtance du côté de l'Eſt. Cette dernière Ville eſt revêtue de Fortifications (*d*). La Rivière de *Nebenk* paſſe à côté de ſon Fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très-difficile. On trouve, au Nord de la Ville, de hautes montagnes; & au Sud un déſert, qui s'étend juſqu'à la Mer, l'eſpace de dix journées de chemin.

Obſervations de M. Otter ſur le Mekran, frontière Perſane de l'Indouſtan.

Dr-

(*x*) Suivant le Géographe Turc, à cent ſept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf degrés & demi de latitude; ſuivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt-ſeize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(*y*) A cent ſept degrés de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(*z*) Même longitude que Sitper, & trente degrés de latitude.

(*a*) A cent ſix degrés de longitude, & vingt-huit de latitude.

(*b*) A cent cinq degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude.

(*c*) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, & vingt-ſept & demi de latitude.

(*d*) A quatre-vingt-douze degrés & demi de longitude, & vingt-ſept & demi de latitude.

DIZEK est une autre Ville du Mekran (*e*), arrosée d'une Rivière qui vient du Nord; Guiè en est à dix journées à l'Ouest, en tirant vers le Sud; & *Djal*, Ville fortifiée, en est à trois vers l'Est. Une grande Rivière, qui vient de l'Ouest & du Nord, passe au Nord de Djal, & va se jetter dans la Mer au Nord de *Pentchepour* (*f*).

LES Rivières du Mekran sont, 1°. le *Nebenk*, qui est aussi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznin, d'Erkioub & de Bedahchan, passe à l'Est & au Sud de Kidge, ensuite au Sud de *Daren*, & se rend à *Mend* (*g*), où elle prend son cours au Sud, & va se jetter dans la Mer, à deux journées à l'Ouest de *Kievadir*, près d'un lieu, qui se nomme *Destiari*.

2°. LE *Kiourkienk*, qui vient du côté de *Navek* (*h*). Cette Rivière passe à l'Est de *Pirouzabad* (*i*), & à l'Ouest de *Pichin* (*k*), d'où elle coule à l'Ouest, & au Sud sous le nom de *Souringuiour*. Après avoir parcouru beaucoup de Pays, elle se mêle avec celle du Kiourkies, & se jette ensuite dans la Mer à *Tiz* (*l*), à huit journées d'Ormus, si l'on prend le chemin de Terre, & à quatre par Mer. D'autres prétendent que le Kiourkienk passe aussi à *Kiechek*, qui est un Fort (*m*), & qu'il se jette ensuite dans la Mer d'Ormus entre Khudar & Pichin.

3°. LA Rivière *Kiourkies*, qui vient de l'Est de *Sipavend* (*n*), passe à Dizck, à Kiechek, à Pentchepour, à Guiè, & à l'Ouest de *Kasrikiund* (*o*), où elle se mêle avec celle de Souringuiour, & se jette ensuite dans la Mer d'Ormus, près de Tiz.

4°. MAKICHID est une autre Rivière, qui vient du côté de Gaznin, & passe ensuite à Navek, à Djal, à l'Est de Pentchepour, & une journée à l'Est de Kidge: après quoi, elle se mêle avec celle de Nehenk, près d'*Ejen*.

Observations sur l'ancien Royaume de Guzarate.

LES observations de M. Otter, sur le Royaume de Guzarate, n'ont pas un air moins correct. Il donne son vrai nom, qui est *Gutcherat*. Sa longueur, dit-il, est d'environ cent soixante miles d'Allemagne, & sa largeur est à-peu-près la même. On le nomme aussi *Kienbaït* (*p*), d'une Ville de ce nom, qui est à trois journées au Sud-Est d'*Ahmed-Abad* (*q*), à la même distan-

(*e*) A nonante-sept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(*f*) Ville à quatre-vingt dix-huit degrés & demi de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(*g*) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(*h*) A quatre-vingt-dix-neuf degrés de longitude, & trente de latitude.

(*i*) A quatre-vingt-seize degrés & demi de longitude, & vingt-sept & demi de latitude.

(*k*) Longitude quatre-vingt-seize & demi; Latitude vingt-sept.

(*l*) Ebul-Feda se trompe quand il dit que Tiz, & non *Fiz*, comme Mr. Prevost l'appelle, est située, sur le bord du Mehran. Cette Rivière en est fort éloignée. R. d. E.

(*m*) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, sur vingt huit & demi de latitude.

(*n*) Bourg, à nonante-huit degrés de longitude sur vingt-neuf & demi de latitude.

(*o*) A quatre-vingt-seize degrés de longitude, & vingt-six & demi de latitude.

(*p*) C'est autrement *Cambaie*, que le Géographe Turc met à cent quinze degrés de longitude, & vingt-quatre de latitude; le Canon, à quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt minutes de longitude, & vingt deux degrés vingt minutes de latitude: & les Etvals à la même longitude, & vingt-six degrés vingt minutes de latitude.

(*q*) C'est ce que tous les Voyageurs & toutes les Cartes nomment *Amadabath*.

Description de l'Indoustan.

distance de *Bervedge*, qui est au Sud, & à trois miles de la Mer, suivant l'*Idrisi*, sur une petite Rivière, qui se jette dans un Golfe de trois journées de longueur. Ce Golfe est dangereux par ses marées: l'eau s'y retire quelquefois l'espace de trois miles, & laisse à découvert de grands rochers, sur lesquels on voit périr quantité de Vaisseaux. Pour y entrer, on est obligé de prendre des Pilotes à Diu. Kienbaït, ou Cambaie, est une des grandes & belles Villes de l'Inde. Il s'y fait un grand Commerce d'épiceries, & d'autres marchandises qu'on y apporte de toutes parts; sur-tout de dents d'élephans, qui viennent de Rufala, & dont les Habitans de Kienbaït ornent leurs maisons, qui sont bâties de brique & de marbre blanc.

Ahmed-Abad, Capitale du Gutcherat, est située dans un Canton fertile & charmant, sur une petite Rivière. L'air & l'eau de cet endroit, qui n'étoit anciennement qu'un Bourg, nommé *Esavul*, plurent tant à *Ahmed-Chab*, Roi du Pays, qu'il en fit une Ville, l'an de l'Hegire 813, & qu'il la fortifia. *Sultan-Mahmoud* en bâtit une autre, à quelques lieues de-là, sous le nom de *Mahmoud-Abad*. Les deux Villes s'étant jointes, en s'accroissant, n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y sont plus spacieux & plus propres que dans les autres Villes des Indes. Les boutiques y ont deux & quelquefois trois étages. Elles sont plus belles & plus ornées qu'ailleurs. Les hommes y sont civils, les femmes blanches, belles, & de complexion amoureuse. La Ville maritime, que nous nommons *Surate*, à cinq journées au Sud d'Ahmed-Abad, s'appelle véritablement *Souret*. Diu est une autre Ville à l'entrée du Golfe, à l'Ouest de Kienbaït (*r*). La fameuse Ville de Goa, que l'Auteur, nomme *Güvè*, & Daman, qu'il appelle *Demen*, sont du même Pays, & appartiennent aux Portugais. Nos Voyageurs altèrent ainsi tous les noms.

Observations sur Agra.

Ekber-Abad, ou *Égrè* (*s*), autrefois Capitale de l'Inde, est à quatre-vingt miles à l'Est, & au Sud de *Dilli*, ou Dehli. Elle dépendoit originairement de *Bianè*. *Sultan-Eskiender* entreprit d'en faire une grande Ville; *Chir-Khan* & *Selim-Khan*, eurent le même dessein après lui, & l'exécutèrent parfaitement. Le Grand Mogol *Ekbar-Chah*, qui lui fit prendre son nom, l'orna de Palais magnifiques & de beaux Jardins, qu'il plaça des deux côtés de la Rivière de *Tchoun*, ou *Tchumna*, *Jomanes* des Anciens (*t*), qui passe au milieu de cette Ville. Le Fort d'Egrè est construit de pierres, si bien jointes par des crampons de fer, qu'elles paroissent n'en faire qu'une. On employa quatre ans, & des sommes immenses à sa construction. *Hisar* est une grande Ville, à l'Est & au Nord d'Egrè. *Lekienbou* en est une plus petite, à l'Est (*v*).

Observations sur le Dekan.

A l'égard des autres Pays de l'Inde, qui ont appartenu à l'Empire Mogol, & dont quelques-uns lui payent encore un tribut, tels que les Royaumes de Visapour, de Golkonde, de Carnate, &c., on peut consulter les arti-

(*r*) A cent onze degrés de longitude, & vingt-un de latitude, suivant le Géographe Turc.

(*s*) C'est le vrai nom d'Agra, suivant M. Otter.

(*t*) C'est ce que tous les Voyageurs nomment le *Gemené* ou le *Gemna*.

(*v*) Voyez les Notes du Voyage d'Otter.

articles qui contiennent leur description. Le Dekan, que M. Otter nomme *Dekien*, fait aujourd'hui partie de l'Indoustan. Il est situé au Sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la Rivière de *Bat* jusqu'à celle d'*Aliga*, l'espace de deux cens cinquante miles. On le divise en trois parties, formées par la montagne de *Vegat*, qui le traverse d'un bout à l'autre, & par les Pays qui sont situés des deux côtés de cette montagne. Il renferme trois cens soixante Forts (x). On prétend qu'il a pris le nom de Dekan, ou de Dekien, qui signifie *Bâtard*, depuis la conquête des *Dilems*; parceque ces Peuples, après s'y être établis, se mêlèrent avec les femmes du Pays, & produisirent une race métive. *Ahmed-Niguer*, qui en est la Capitale (y) (z), surpasse les autres Villes de l'Inde par l'excellence de son air & de son eau, & par les avantages de sa situation. Elle a des montagnes & des plaines, un Fort qui passe pour imprenable, des conduits souterrains qui fournissent de l'eau à toute la Ville, des jardins, & de belles promenades.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

ON compte, dans l'Indoustan, quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui conservent encore une espèce de Souveraineté, dans leur ancien Pays, en payant un tribut au Grand Mogol, & le servant dans sa Milice. Ils sont distingués par le nom de *Rajas*; & la plûpart demeurent fidèles à l'Idolatrie, parcequ'ils sont persuadés que le lien d'une Religion commune sert beaucoup à les soûtenir dans la propriété de leurs petits Etats, qu'ils transmettent ainsi à leur posterité. Mais c'est presque le seul avantage qu'ils ayent sur les *Omrahs* Mahométans, avec lesquels ils partagent d'ailleurs, à la Cour, toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en distingue quelques-uns, qui conservent encore une ombre de grandeur, dans la présence même du Mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverses Relations, prétend tirer son origine de l'ancien Porus, & se fait nommer *le fils de celui qui se sauva du déluge*; comme si c'étoit un titre de Noblesse qui le distinguât des autres hommes. Son Etat se nomme *Zedussié* (a). Sa Capitale est *Udepour*. Tous les Princes de cette race prennent de père en fils, le nom de *Rana*, qui signifie *Homme de bonne mine*. On prétend qu'il peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & jusqu'à deux cens mille hommes d'Infanterie. C'est le seul des Princes Indiens, qui ait conservé le droit de marcher sous le parasol, honneur réservé au seul Monarque de l'Indoustan. [On le nomme aussi le Raja de Chitor.]

Etats des Rajas Tributaires.

Le Rana, Raja de Zedussié.

LE Raja de *Rator* égale celui de Zedussié en richesses & en puissance. Il gouverne neuf Provinces avec les droits de Souveraineté; son nom étoit *Jakons-Sing*, c'est-à-dire, *le maître Lion*, lorsqu'Aureng-Zeb monta sur le Trône. Comme il peut lever une aussi grosse Armée que Rana, il jouït de la même considération à la Cour. On raconte qu'un jour Scha-Jehan l'ayant me-

Le Raja de Rator.

(x) Suivant [l'Auteur de] *Heft-Eklim*, cité par M. Otter, Tom. I. pag. 341.

(y) D'autres la nomment *Aureng-abad* (1). Voyez le Journal de Tavernier.

(z) Le Géographe Turc la place à cent quinze degrés de longitude, & vingt degrés de latitude. R. d. E.

(a) Voyez la situation de cet Etat, dans le Journal de Mandelslo.

(1) Les Géographes distinguent Ahmed-Niguer, Capitale du Decan, d'Aureng-abad, Capitale de la Province de Ballagate. *Doltabat*, par corruption pour *Daulet-abad*, est le nom de la Forteresse. Voyez ci-dessus. pag. 252. R. d. E.

Description de l'Indoustan.

menacé de rendre une visite à ses Etats, il lui répondit fièrement que le lendemain il lui donneroit un spectacle, capable de le dégoûter de ce Voyage. En effet, comme c'étoit son tour à monter la garde à la porte du Palais, il rangea vingt mille hommes de sa Cavalerie sur les bords du Fleuve. Ensuite il alla prier l'Empereur de jetter les yeux du haut d'un Balcon, sur la Milice de ses Etats. Scha-Jehan vit avec surprise les armes luisantes & la contenance guerrière de cette troupe. „ Seigneur, lui dit alors le Raja, tu as vû sans frayeur, des fenêtres de ton Palais, la bonne mine de „ mes Soldats. Tu ne la verrois peut-être pas sans péril, si tu entreprenois „ de faire violence à leur liberté". Ce discours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un présent.

Le Raja de Chagué.

Le troisième Raja, qui est respecté à la Cour, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie; son Etat se nomme *Chagué*, & sa Capitale *Ander*. Pendant les guerres d'Aureng-Zeb, son nom étoit *Jasing*, ou *Jesseingue*, fameux dans les Relations du même tems.

Autres Rajas puissans.

Outre ces principaux Rajas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne sont pas méprisables, & quatre particulièrement, qui entretiennent à leur solde plus de vingt-cinq mille hommes de Cavalerie. Dans les besoins de l'Etat, tous ces Princes joignent leurs Troupes à celles du Mogol. Ils les commandent en personne. Ils reçoivent, pour leurs gens, la même solde qu'on donne à ceux de l'Empereur; & pour eux-mêmes, des appointemens égaux à ceux du premier Général Mahométan.

Jugement sur l'état présent de l'Indoustan.

L'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, après avoir examiné, suivant sa méthode, l'étendue & les bornes de ce grand Empire, en porte son jugement dans ces termes. „ Le Mogol n'a rien à craindre, au „ Midi, du côté des petits Royaumes de la Côte de Malabar. L'inégali- „ té des forces & les longues montagnes de Gate lui répondent d'une bon- „ ne intelligence avec ces Peuples. L'effroi, que son nom a répandu sur „ toute la Côte de Coromandel, lui a servi plus que ses Armées à soûmettre „ les Souverains qui se sont mis sous sa protection. Le Roi d'Arrakan se- „ roit un voisin plus dangereux, s'il étoit vrai qu'il fût Souverain de Tim- „ pra, d'Ava, de Pegu, & de toute la Côte Orientale du Golfe de Benga- „ le. Mais quand tout ce Pays seroit réüni sous un même Monarque, il „ ne paroît pas qu'il fût assez peuplé, ni assez riche, pour contrebalancer „ une Puissance aussi redoutable que celle du Mogol; & d'ailleurs, il ne „ pourroit l'attaquer que du côté du Gange, où sont les principales forces „ de l'Indoustan. Les Tartares seroient plus à craindre: mais les monta- „ gnes de l'Imaus sont un rempart naturel, fortifié par de nombreuses Ar- „ mées. Ajoutez que les Tartares, aujourd'hui partagés en un grand nom- „ bre de Branches & de Tribus, sont fort éloignés d'être aussi redouta- „ bles qu'ils l'ont été, lorsque toutes les forces de la Tartarie étoient unies „ sous des Chefs aussi belliqueux que Jenghiz-Khan, & Timurbeg ou Ta- „ merlan. Ainsi le plus grand danger, dont l'Indoustan soit menacé, ne „ peut venir que de la révolte des Princes du sang, & de la sédition des „ Armées (*b*)".

Il

(*b*) Tom. I. pag. 343.

Il est surprenant que l'Auteur qu'on cite, ne compte point les Persans entre les plus dangereux ennemis du Mogol, sur-tout depuis l'heureuse invasion de *Nadir-Chab*, plus connu sous le nom de *Thamas-Kouli-Khan*.

§. II.

Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale.

La Race Impériale des Mogols remonte à Tamerlan.

On a vû, dans l'Article de la Tartarie, au Tome IX. de ce Recueil, l'origine de *Timur-Beg*, ou *Tamerlan*, Empereur Tartare de la race de *Jenghiz-Khan*, & Fondateur de l'Empire Mogol dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes, par les ravages qu'il fit dans l'Indoustan, tourna ses armes contre la Perse & la Syrie, dont il fit très-rapidement la conquête, & revint vers la fin du quatorzième siècle, pour réduire le *Cabulestan* (*a*), qui avoit secoué, dans son absence, le joug de sa domination. Il châtia les Rebelles, passa l'*Indus*, ou le *Sind*, vainquit plusieurs petits Souverains, entre lesquels l'Indoustan étoit alors partagé, & se rendit maître de *Dehli*, Capitale des Indes. Ses exploits, contre un grand nombre de Souverains Tartares qu'il asservit, & les victoires par lesquelles il renversa le Trône de l'orgueilleux *Bajazet*, Empereur des Turcs, n'appartiennent point à l'Histoire de l'Indoustan. Il mourut en 1405, âgé de soixante-six ans, & laissa ses vastes Etats partagés entre ses enfans (*b*) (*c*). *Miracha*, son troisième fils, eut pour sa part de la succession,

Ce Prince assujettit l'Inde.

1405.

Sa postérité.

(*a*) M. Otter le nomme *Zablistan* (1).

(*b*) L'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude de M. Otter fera lire avec plaisir ses remarques sur chaque Prince de la postérité de Tamerlan, avec l'orthographe de chaque nom, telle qu'il la devoit à ses lumières Orientales. Il appelle Tamerlan *Teimour-Kiurekian*. „ Ce Prince nâquit, dit-il, le „ 6 d'Avril 1336, à *Kecbe*, autrement nom- „ mée *Chebri-Sebez*, ou la *Ville Verte*, à „ une journée de *Semerkand*. Etant monté „ sur le Trône à *Balkbe*, le 8 d'Avril 1370, „ il conquit *Maveraulnehre*, *Bedakhechan*, „ *Kharezme*, le *Turkistan*, le *Zablistan*, „ le Pays de *Gour*, l'Inde jusqu'à *Dilli*, „ l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Il „ tomba malade à *Atrar*, & mourut le 8 de „ Février 1405, dans le tems qu'il étoit en „ marche pour faire la guerre aux *Tatars* de „ la *Khata*". Remarquez que le fond du Texte est tiré ici de Tavernier, & du Père Catrou, réduits par la Martinière; & que le Père Catrou reconnoît, pour sa principale source, un Mémoire manuscrit de M. *Manouchi*, Voyageur Vénitien, qui avoit eu la communication des Chroniques du Mogol (2).

(*c*) *Sjeriefeddien Aali*, Auteur Persan du *Yezd*, qui a été traduit en François, & Contemporain de Tamerlan, lui donne le nom de *Timour-Bec*, qu'on ne trouve point dans les Annales Mogoles, où il est constamment appellé *Mier Timour*; & par les Tartares, *Timour-Lenk*; c'est-à-dire, *Timour le Boiteux*; & Timour, qui en leur langue signifie *Fer*; parceque ce Prince avoit passé toute sa vie au-milieu des armes. L'Auteur qu'on vient de citer fixe aussi sa naissance environ l'an 1336, au Bourg de *Sebz*, dans l'enceinte des murs de la grande Ville de *Neeb*. La Chronique Mogole, dont le Père Catrou a donné un extrait, très-deffectueux à plusieurs égards, le fait naître à *Casen*, gros Bourg de Tartarie, au-delà de l'*Oxus*, & connu aux Indes sous le nom d'*Abiamou*; mais elle diffère considérablement par rapport à l'année, & quelques autres Auteurs s'éloignent encore plus de cette première date,

(1) Il faut distinguer le Zablistan du Cabulestan, où la Ville de Cabul est située, dans les Etats du Grand Mogol. L'autre est une Province de Perse. R. d. E.

(2) Il avoit résidé quarante ans à la Cour du Mogol, en qualité de Médecin de l'Empereur. R. d. E.

sion, l'Iraque Persienne, le Cabulestan, & les Indes. C'est proprement à ce Prince que commence l'Empire, auquel les Européens donnent par excellence le nom d'*Empire du Grand Mogol*. Ceux qui se rappelleront les détails des Tomes VIII & IX. de ce Recueil, se garderont bien de le confondre avec le Pays des Mongols, dans la Tartarie.

Miracha.

MIRACHA (*d*) (*e*) établit son séjour en Perse; & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il parvint à les soumettre. Mais un de leurs Princes, qu'il avoit fait prisonnier, le tua d'un coup de fléche. L'Auteur de l'Histoire générale des Mogols s'est trompé, suivant M. Otter, & la Martinière est tombé dans la même erreur, en rapportant sa mort à l'année 1451.

Abouchaïd, ou Ebou-Seïd.

ABOUCHAÏD (*f*), qu'on croit fils de Miracha, monta sur le Trône après lui. Il fut bien-tôt dépossedé par ses Sujets, qui mirent à sa place son frère, second fils de Miracha. Mais se lassant de son Gouvernement tirannique, ils rappellèrent Abouchaïd, qui lui fit donner la mort, & qui entreprit ensuite une guerre contre *Ulugbeg*, autre petit-fils de Tamerlan, pour défendre les droits d'*Abdalarif* fils de ce Prince, [contre son frère cadet, que leur Père destinoit pour son Successeur dans le Gouvernement de la Tartarie Méridionale.] Il prit la Ville de Samarkand, où il rétablit Abdalarif, qui, peu de tems après, vainquit avec le même secours son Père

date, qui paroit préferable. Malgré le sentiment de M. Otter, & des Ecrivains qu'il a peut-être consultés, Valentyn prétend que Mier Timour ne mourut point à Otrar, ou Atrar, mais dans la Ville de Cabul, où il a sa sépulture. R. d. E.

(*d*) *Chab-Roub*, (& non Miracha ou Mirancha,) fils de Teïmour, règna l'espace de quarante-trois ans après son Père, & mourut en 1447.

(*e*) Mier Timour eut quatre fils, nommés *Geban Guir*, *Cbek Hamar*, *Miroun Chab*, & *Mirzab Charok*, qu'on appelloit aussi *Seyed Charok*. Les deux premiers moururent avant leur Père. Miroun Chah lui succéda au Trône de l'Indoustan, comme celà paroit évidemment par le Sceau des Grands Mogols, où son nom occupe la seconde place. Ainsi M. Otter se trompe en le confondant avec son frère cadet dans la Note précédente. A la vérité il ne règna que trois ans; & mourut en 1408. Le Roi de *Cascar*, sept fois vainqueur de Miroun Chah, lui avoit généreusement accordé la liberté & la vie: Mais son Ennemi l'ayant enfin soumis à son tour, eut l'ingratitude de lui faire crever les yeux. L'aveugle Prince, malgré son accident, excelloit à tirer au blanc. Le Grand Mogol, qui ne croyoit le ceder à personne dans cet exercice, voulut mettre l'adresse de son prisonnier à l'épreuve. Le Roi de Cascar entendant sa voix, le tua d'un coup de fléche; mais il fut taillé en pièces sur le champ par les Gardes de l'Empereur. Miroun Chah eût deux fils qui ne lui succedèrent pas. Ce fut son frère cadet Mirzah Charok qui monta sur le Trône après lui, en qualité de troisième Grand Mogol, comme le prouve encore le Sceau de ces Empereurs, quoique la Chronique Mogole ne fasse pas la moindre mention de ce Prince, qui est ici omis dans le Texte, de même que son Prédécesseur l'a été dans la Note. Il règna seulement l'espace de trente-neuf ans, & mourut en 1447; ce qui s'accorde avec la Remarque de M. Otter, qui ajoute les années de Miroun Chah à celles de son frère. Mirzah Charok laissa un fils nommé *Ouloubeg*, dont il est parlé dans l'Article suivant. R. d. E.

(*f*) Voici encore une omission considérable, à laquelle M. Otter même n'a pas pris garde. Le quatrième Grand Mogol n'est point *Abouchaïd*, ou *Ebou-Seïd*, mais *Pier*, ou *Chab Mobammed*, fils de Gehan Guir, l'aîné des enfans de Mier Timour, ou Tamerlan. Son règne ne fut que de cinq années, & il mourut en 1452. Quoique la Chronique Mogole ne fasse pas non plus la moindre mention de ce Prince, il est cependant aussi nommé dans le Sceau des Empereurs; & c'est la plus forte preuve qu'on puisse donner de son existence. R. d. E.

re Ulugbeg, & lui ôta la vie. Mais Abdalarif périt à son tour, & laissa le Royaume de Samarkand à son frère *Abdalla*. Abouchaïd, étant retourné dans l'Indoustan, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha ensuite contre Abdalla, qu'il dépouilla du Royaume de Samarkand. Après d'autres guerres, il trouva un ennemi plus redoutable dans *Usum-Cassan* [ou *Hassan-Beg*,] Prince de la race des *Turcomans*, qui ayant réduit tous les autres Princes de la même famille, s'étoit rendu maître de toutes les Provinces de la Turcomanie. Abouchaïd, jaloux de ses conquêtes, prit le parti de l'attaquer avec une Armée considérable. Mais Usum-Cassan le fit prisonnier, [illegible] la tête en 1469, fit aveugler trois de ses fils, & se rendit maître de toute la Perse jusqu'aux Indes. Ensuite, ayant été vaincu lui-même par *Mahomet II*, Empereur des Turcs, *Ismael-Sophi*, de la famille d'Hali, gendre du faux Prophête Mahomet, s'empara du Royaume de Perse, dont sa postérité a joui jusqu'à ces derniers tems; & les enfans d'Abouchaïd profitèrent de la disgrace d'Usum-Cassan pour se rétablir dans une partie des Etats de leur Père (*g*) (*h*). 1469.

Seick-Omar, ou Umer-Mirza.

SEICK-OMAR (*i*) (*k*) fut celui des enfans d'Abouchaïd qui hérita de la principale partie de sa puissance. Il vécut en paix, pendant un règne de vingt-quatre ans, & se précipita par imprudence, du sommet d'une terrasse en 1493. 1493.

Babar, ou Zahireddin-Baber.

BABAR (*l*) (*m*), fils de Seick-Omar, n'eut pas plutôt succedé à son Père

(*g*) Sultan *Ebou-Seïd*, fils de Sultan Muhammed, & petit-fils de Miran-Chah, qui étoit le troisième fils de Teïmour, nâquit en 1427, monta sur le Trône à l'âge de 25 ans, & fut tué en 1469. *Otter, ubi suprà*. Un Lecteur attentif remarquera, non-seulement la différence des noms, mais encore celle de la chronologie & de la succession.

(*h*) *Chah Abou il Seyed*, & par corruption Abouchaïd ou Abousaid, n'étoit pas fils de Miracha, ou Miroun Chah, comme on le veut ici dans le Texte; ni frère de Pier Mohammed, qu'on fait encore mal-à-propos second fils de ce Miracha; mais il étoit fils de Pier Mohammed, sans aucune contestation, comme M. Otter le dit fort bien dans la Note précédente; quoiqu'il se trompe en le faisant petit-fils de Miroun Chah, frère de Gehan Guir son Ayeul. Remarquez que M. Otter, en nommant ici un Sultan Muhammed, confirme en quelque façon ce que nous avons dit ci-dessus, au sujet de ce Prince, oublié par la plûpart des Auteurs. Cependant le Père Catrou, & d'autres d'après lui, reconnoissent eux-mêmes qu'il se trouve nommé dans le Sceau des Grands Mogols; & s'ils le placent mal, du moins ils ne l'excluent pas tout-à-fait de la liste. On ne compte pas le frère d'Abousaid parmi les Empereurs Mogols, parceque son règne fut de peu de durée. Ulugbeg, ou plutôt Ouloubeg, à qui Abousaid fit la guerre après son rappel, étoit fils de Mirzah Charok, ou Mirzah Seyed, troisième Grand Mogol. Il y en a qui font règner Abousaid vingt-huit ans, au-lieu de dix-sept; mais c'est une erreur qui tire sa source de celles que nous avons relevées. R. d. E.

(*i*) *Umer Mirza*, quatrième fils d'Ebou-Seïd, nâquit à Semerkand en 1456, & mourut en 1494.

(*k*) *Sjeich Omar*, *Sjeich Mirzah*, ou *Sultan Hamed*, sixième Grand Mogol, étoit le cinquième fils d'Abousaid, & non le quatrième, comme le dit M. Otter. Il règna vingt-six ans. Valentyn ne parle pas du genre de sa mort, qu'il fixe en 1495. R. d. E.

(*l*) *Zahireddin-Baber*, fils d'Umer-Mirza, nâquit en 1483, monta sur le Trône le 8 Juin 1494, règna d'abord dans Maveraulnehre, fit ensuite la conquête de Kiabul, de Kandehar, de Bedakhechan, de Gasnin & de toute l'Inde, excepté le Dekien, le Gutcherat, & le Bengale. Il mourut en 1530, & fut enterré à Kiabul. Il a fait la Relation de sa vie, sous le titre de *Vakeat-Baberi*. Otter, *ubi suprà*.

(*m*) *Chah-Babour*, septième Grand Mogol, fils, ou selon d'autres neveu de Sjeich-Omar, mourut à Dehli en 1532. Il laissa deux fils, *Mirzah Homajom* & *Mirzah Kamoran*, dont l'aîné règna après lui. R. d. E.

Père, qu'il se vit attaqué par *Schabek-Khan*, fils d'*Usbeck-Khan*, qui avoit été dépouillé de ses Etats par Abouchaïd. Babar, abandonné de ses Sujets, se réfugia dans ses Domaines des Indes, & laissa le Royaume de Samarkand à Schabek-Khan. Depuis ce tems-là, l'ancien Empire des Mogols fut divisé en deux Monarchies. Les Usbecks régnèrent à Samarkand; & Babar dans les Indes, où quelques victoires le firent vivre en paix jusqu'à l'année 1530, qui fut celle de sa mort.

1530.

Homayom, ou Nasreddin Humaïoun.

HOMAYOM (*n*), son fils, fut traversé au commencement de son règne, par *Chira* (*o*), Prince d'une race que Babar avoit détrônée. [illegible] combats, dans la Ville de Dehli, le [illegible] de Chira devint supérieur, & força Homayom de se retirer en Perse. Cette disgrace lui arriva l'onzième année de son règne. Mais, Chira étant mort neuf ans après, il se remit en possession des Indes avec une Armée Persane, & sa domination fut paisible pendant deux ans, qui furent le terme de sa vie, en 1552.

1552.

Ekbar, ou Dgelal-ed-din-Ekber.

AKEBAR ou *Ekbar* (*p*), son fils, aggrandit l'Empire par ses conquêtes. Il fit rebâtir la Ville d'Agra, pour y établir le siège de son Empire. Il assiégea la Forteresse de *Chitor*, & enleva par trahison le *Rana:* mais la femme de ce malheureux Prince soûtint le siège & trouva le moyen de rendre la liberté à son mari (*q*). Ekbar revint assiéger le Château de Chitor. Le Rana fut tué, & la Place se soumit au Vainqueur, qui défit *Babare*, Roi de Guzarate, avec le secours des Portugais de Goa (*r*), & se rendit maître des

(*n*) *Nasreddin-Humaïoun*, fils de Baber, nâquit à Kiabul, en 1508, monta sur le Trône à Egrè, en 1530, fit la conquête du *Maleva*, du Gutcherat & du Bengale, fut chassé ensuite de ses Etats, se retira en Perse & demanda du secours à *Chab-Tahmas*, fils d'*Ismaïl*, qui l'aida à rentrer dans ses Etats. Il mourut en 1556. *Otter, ubi suprà.*

(*o*) D'autres le nomment *Iseer Khan*, ou *Ferried-Khan*, & diffèrent beaucoup dans les circonstances de son histoire; mais ce petit extrait est tiré de la Chronique Mogole. La date de la mort d'Homajom, rapportée par M. Otter, ne paroit pas juste. R. d. E.

(*p*) *Dgelaleddin-Ekber*, nâquit à *Emir-Kiout*, en 1542, fut proclamé Empereur en 1556, à *Kalainour*, dans la Province de Lahour. Il réduisit presque toute l'Inde sous son obéïssance, & mourut à Egrè en 1605. *Otter, ubi suprà.*

(*q*) Cette généreuse femme s'appelloit *Padmana*. Divers Auteurs Orientaux & autres racontent qu'Ekbar en étoit devenu éperduement amoureux, sur les rapports qu'on lui avoit faits de sa beauté; & que ce fut le motif de cette guerre, dans laquelle il tua luimême le Raja *Zimet*, Roi de Chitor, sans le connoître. Deux jours après, Ekbar apprit que Padmana s'étoit brulée avec le corps de son malheureux Epoux. Mais tout ce récit a bien l'air d'une fable, & l'on n'en trouve rien dans la Chronique Mogole. R. d. E.

(*r*) Le dernier Roi de Guzarate, dont il est ici question, s'appelloit *Sultan Mohhammed*, & non *Bhadour*, (que M. Prevost écrit *Babare*,) comme quelques Auteurs le nomment mal-à propos, Le Père Catrou & d'autres, insèrent en cet endroit un récit des avantures de certain *Bhadour*, Roi de Cambaye, avec la prise de Diu & d'autres événemens arrivés depuis longtems, savoir entre les années 1524 & 1529; tandis que ce Roi de Cambaye avoit été vaincu même avant le règne d'Homajom, & conséquemment, non par Ekbar, mais par les Portugais. Ces événemens, qui diffèrent si fort à l'égard du tems & des circonstances, ils les confondent avec ceux du règne d'Ekbar, qui n'ont pourtant rien de commun ensemble. Car autre chose est la prise de la Ville de Cambaye, & autre chose la conquête de tout le Royaume de Guzarate, dont elle étoit anciennement la Capitale. Une erreur si considérable dans l'Histoire générale de l'Asie, ne peut que nous engager à y suppléer, en rapportant ici les véritables circonstances de la conquête du Royaume de Guzarate; & nous nous flattons, par la même raison, que cette longue Remarque ne paroitra pas inutile

1605.

des Royaumes de Decan & de Candish. Il conquit ensuite le Royaume de Kachemire, & mourut en 1605, après avoir élevé l'Empire au comble de sa puissance (*s*).

Jehan-Guir, ou Noured-din Dgihan-guir.

JEHAN-GUIR (*t*), son fils, succéda au Trône, sans avoir hérité de la valeur & des bonnes qualités de son père. Il se laissa gouverner par la Sultane *Nur-Jaham* (*v*) (*x*), & fut arrêté par *Mahomet Khan*, un de ses Ministres. *Cosron* (*y*), son fils aîné, s'empara aussi-tôt de l'autorité: mais Mahomet-Khan défit ses Troupes, & remit Jehan-Guir en liberté (*z*). Cos-

le, quoiqu'elle ait déja été faite ailleurs, mais moins à propos, & avec quelque différence (1).

Sultan Mohhammed donc, étant mort, laissa son Royaume à son fils *Sultan Modafar*; mais comme ce Prince, âgé seulement de douze ans, n'étoit pas encore en état de gouverner par soi-même, son Père avoit eû la précaution de charger du soin de sa tutelle, un de ses favoris, nommé *Hamed-Khan*, qui s'appercevant des cabales que les Grands du Royaume formoient continuellement contre le légitime Héritier de la Couronne, ne crut pouvoir prendre de meilleur parti pour sa fureté & celle de son Elève, que d'appeller Ekbar à leur sécours, avec promesse de lui remettre *Hamed-Abad*, une des plus belles Villes commerçantes du Guzarate. Ekbar, à la tête d'une puissante Armée, se rendit bien-tôt maître de tout le Royaume, emmenant avec lui le jeune Prince, qu'il retint prisonnier, pendant plusieurs années; Mais il trouva enfin le moyen de s'évader, & se retira auprès d'un Raja Ami de son Père, à l'aide duquel il reprit d'abord quelques Villes & quelques Bourgs qu'il ne conserva pas long-tems, contre le Nabab, Général de l'Armée Mogole. Son malheureux sort l'ayant fait tomber une seconde fois entre les mains de ses ennemis, il se coupa la gorge, laissant ainsi Ekbar dans la paisible possession du Royaume.

A l'égard du Decan, observons encore, qu'Ekbar n'en put soumettre qu'une partie; *Melik Ambar*, Général des Troupes du Royaume, défendit toûjours le reste avec autant de valeur que de prudence. Voyez les avantures de ce fameux Général, dans le Voyage de *Van den Broeck*, au Tome X., pag. 515 & suivantes. R. d. E.

(*s*) Le genre de mort de ce grand Monarque semble encore mériter une Note. Il se la donna en prenant, par mégarde, une pilulle empoisonnée qu'il destinoit à un de ses Courtisans dont il vouloit se défaire; au-lieu de celle qui avoit été préparée pour lui-même. L'effet en fut si prompt, qu'il n'eût que le tems de mettre son turban sur la tête de Sultan *Selim*, son fils unique. Il en avoit eû deux autres, nommés Sultan *Pebari*, ou *Moraad*, & *Mirzab Danijaal*. Le premier fut tué en 1599, dans une bataille contre Melik Ambar Général des Troupes du Decan; & le second mourut peu de tems après. On croit qu'il fut empoisonné par Selim, son frère aîné, qui s'étoit revolté contre son Père, en 1602; mais qui obtint ensuite sa grace. R. d. E.

(*t*) *Selim*, fils aîné d'Ekber, nâquit à *Fethepour*, à douze lieues d'Egrè, en 1569, monta sur le Trône, en 1605, sous le nom de *Noureddin-Dgibanguir*, & mourut à *Tchingarisli* en 1627. C'étoit un Prince effeminé, qui se laissa gouverner par une belle femme, nommée *Nour Dgiban*. Otter, *ibid.*

(*v*) Tous les Voyageurs la nomment *Nour-Mahal*.

(*x*) Outre le nom de Nour-Mahal que lui donnent la plûpart des Voyageurs, elle prenoit encore celui de *Nour-Dgiban Begum*, qui signifie *la lumière des Princesses du Monde*; & c'étoit le nom qui étoit sur son cachet. On peut voir ci-dessous, dans l'article des *Monnoyes de l'Asie*, les principales particularités de l'histoire de cette Sultane, qui est fort remarquable. Nous y ajouterons en même-tems quelques éclaircissemens, auxquels il suffit ici de renvoyer le Lecteur. R. d. E.

(*y*) Rhoe, qui étoit alors à la Cour, le nomme *Cosronroé*, & *Corsoronne*.

(*z*) Après la mort d'Ekbar, les Grands de l'Empire se partagèrent en deux factions, dont l'une prit le parti de Sultan Cosroe, fils aîné de Selim, prétendant qu'Ekbar l'avoit déclaré son Successeur, dans le tems de la revolte de Selim. Cosroe présenta la bataille à son Père, qui mit ses Troupes en fuite, & le fit prisonnier lui-même. Mais il est faux que Selim eut été arrêté avant l'entreprise de son fils. Cet événement est anticipé, & n'a aucun rapport avec les affaires

(1) Voyez le Tom. XI. pag. 327.

Cosron fut jetté dans une prison, où il fut étranglé par l'ordre de *Chorrom* (*a*), son frère, qui avoit épousé la fille de Nur-Jaham (*b*). Chorrom ne jouit pas long-tems de son crime: il fut envoyé dans son gouvernement de Guzarate (*c*), où s'étant révolté contre son père, il se mit en campagne avec une Armée de soixante mille hommes. Jehan-Guir le vainquit dans trois combats. Chorrom, qui s'étoit sauvé, reprit courage après la retraite de son père. Mais n'ayant pas eu plus de succès dans ses nouvelles entreprises, il fit la paix; & Jehan-Guir finit tranquillement ses jours à *Bimber*, en 1627 (*d*).

1627. Après sa mort, *Bolaki*, fils de Cosron, fut appellé au Trône. Chorrom feignit d'être malade, & fit courir ensuite le bruit de sa mort. On demanda la permission, à Bolaki, d'enterrer son oncle dans le tombeau de ses pères; & sous ce prétexte, Chorrom déguisé suivit lui-même son cercueil. Bolaki, qui sortit d'Agra pour aller au-devant du Convoi funèbre, fut surpris par les complices de son Rival, & n'eut pas peu de peine à se sauver en Perse. Aussi-tôt, Chorrom se fit proclamer Empereur, sous le nom de *Cha-Jehan* (*e*). Il commença son règne par une guerre contre les Portugais, auxquels il enleva la Ville d'*Ou-li*. Il avoit déja quatre fils,

Cha-Jehan, ou Chihabed-din-Chah-Dgihan.

res de Sultan Cosroe, qui étoit mort depuis quelques années; de-sorte que ce ne fut pas lui, mais Chorom qui voulut s'emparer de l'autorité Royale. *Mahobet-Khan* n'avoit d'abord d'autre motif que de pourvoir à sa propre sureté, contre les intrigues de ses ennemis, qui le forcèrent à prendre les armes. La fortune le seconda si bien qu'il arrêta l'Empereur, Nour-Mahal, & les principaux Seigneurs de la Cour; & s'il ne rendit pas la liberté à ce Prince, qui se sauva de ses mains, il est vrai qu'il la lui auroit donnée, & qu'il n'oublia rien pour le persuader de sa fidélité, en lui faisant connoître la perfidie de ses ennemis. Mais toutes ses soumissions ne purent lui faire obtenir sa grace. La Reine continua de le persécuter avec plus d'ardeur que jamais. Après quelques mauvais succès, Mahobet-Khan dégoûté du monde, se retira dans un hermitage, où ses ennemis ne le laissèrent pas plus tranquille. Enfin *Asaph-Khan*, frère de Nour-Mahal, qui se souvenoit des civilités qu'il avoit reçues de Mahobet, dans le tems qu'il étoit son prisonnier, ne pouvant souffrir qu'un si brave homme périt par les artifices d'une femme, voulut tirer parti de cette conjoncture en faveur de Chorom son Gendre, & engagea Mahobet à l'aller joindre sur les frontières du Decan, où il fut aussi-tôt élevé aux premières charges dans l'Armée du Prince. Nour-Mahal se repentit, mais trop tard de sa folie, & l'Empereur en fut si affligé qu'étant tombé malade, il mourut peu de jours après. R. d. E.

(*a*) Rhoe le nomme *Coronne*.

(*b*) Autre erreur que nous avons déja relevée dans nôtre Note précédente, où l'on a vû que Chorom avoit épousé la nièce de Nur-Jaham, ou Nour-Mahal, fille d'Asaph-Khan, frère de cette Sultane, dont la fille, qu'elle avoit eû de son premier Mari, fut donnée à Sultan *Sjabariar*, le plus jeune des fils du Grand Mogol, que Nour-Mahal tenta vainement de faire monter sur le Trône. R. d. E.

(*c*) On a lû le contraire dans le Journal de Rhoe, qui dit que Cosroe fut mis sous la garde de Chorom, en partant pour aller prendre le Commandement des Troupes qui devoient faire la guerre dans le Decan. Aussi fut-ce à Brampour que le malheureux Cosroe finit ses jours par la perfidie de son frère, qui fut rappellé à la Cour, pour répondre de sa conduite; mais loin d'obéir il se revolta contre son Père, qui mourut pendant cette guerre sans s'être reconcilié avec son fils. R. d. E.

(*d*) Ce fut au commencement de Decembre 1626, & non en 1627, comme quelques Auteurs le disent, sur de très-mauvais fondemens. R. d. E.

(*e*) *Chihabeddin-Chah-Dgihan*, troisième fils de Dgihanguir, nâquit en 1592, monta sur le Trône en 1628, & transporta le siège de l'Empire d'Egrè à Dilli, en 1647; ce qui a fait donner depuis, à cette dernière Ville, le nom de *Dgihan-abad*. Après avoir régné trente ans, il fut déposé par son fils *Eurenkzib*, qui le fit enfermer dans le Château d'Egrè,



J. V. Schley direx.

CHAH JEHAN.



MIER SUMLA, Nabab, ou Général d'AURENG-ZEB, dans son Serrail, se divertissant avec ses Femmes.

MIER SUMLA, Nabab, of Veld-Heer van AURENG-ZEB, in zyn Vrouwen-Timmer, met zyne Vrouwen zig vermaakende.

Guerres sanglantes entre ses fils.

fils, auxquels il donna des gouvernemens. *Dara* (*f*), qui étoit l'aîné, gouverna sous lui. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à *Cha-Chuia* (*g*), celle du Decan à *Aureng-Zeb*, & celle de Guzarate au plus jeune, qui se nommoit *Morad-bax* (*h*) (*i*). La mauvaise conduite de Dara le rendit odieux aux Peuples, pendant qu'Aureng-Zeb se couvrit de gloire en portant ses armes dans le Royaume de Golkonde. Mais leur Père étant tombé malade, chacun des quatre frères forma le dessein de s'emparer de l'Empire. Le plus ardent fut Cha-Chuia, qui s'étant avancé jusqu'à Dehli, avec une Armée considérable, obligea son Père de se retirer dans Agra; mais ayant eu l'audace de le poursuivre, il fût vaincu, & contraint de se retirer au Bengale. Morad-bax, qui suivit l'exemple de cette révolte, s'avança vers Dehli, & trouva Aureng-Zeb disposé à se joindre à lui, avec les Troupes de *Mirsa-Mula* (*k*), [auparavant] Général de Golkonde. Après leur jonction, Aureng-Zeb, plus rusé que son frère, dont il vouloit employer habilement les forces à sa propre élévation, commença par le faire déclarer Empereur. Ils marchèrent ensemble, à grandes journées, & défirent l'Armée de Cha-Jehan leur Père. Dara vint au-devant d'eux avec d'autres Troupes; mais ayant été vaincu par la trahison d'un de ses Généraux (*l*), il n'eut pas d'autre ressource que la fuite. Alors Aureng-Zeb & Morad-bax firent avancer leur Armée victorieuse à la vûe d'Agra. Ils se rendirent maîtres de cette Ville; & s'étant saisis de la personne de Cha-Jehan, ils ne pensèrent en apparence qu'à marcher contre Dara. Mais Aureng-Zeb crut l'occasion favorable pour exécuter ses desseins. Il arrêta son frère Morad-bax. Il se fit reconnoître Empereur, & mena toutes ses Troupes contre Dara, qui de Lahor, où il s'étoit retiré, passa dans une Forteresse éloignée, & de-là au Royaume de Guzarate. D'un autre côté, Cha-Chuia se hâta d'avancer contre Aureng-Zeb. Mais il se vit forcé de céder à l'ascendant de sa fortune & de le laisser paisible possesseur de l'Empire. Dara se procura de nouvelles forces, avec lesquelles il fut encore défait; & s'étant retiré en Perse, il fut livré au Vainqueur, qui le fit étrangler le 22 d'Octobre 1657, après l'avoir tenu quelque-tems prisonnier (*m*). Cha-Chuia fut mas-

gré, où il mourut en 1666. *Otter, ubi sup.* L'erreur de plusieurs Historiens est ici considérable; puisqu'ils font régner le troisième fils de Jehan-Guir, au-lieu du second (1).

(*f*) Son véritable nom étoit *Dara Sjekouh.* R. d. E.

(*g*) Le même que De Graaf nomme *Cha-Sousa.* R. d. E.

(*h*) C'est *Moraad-ul-Beg.* Toutes les autres façons d'écrire ce nom sont très-vicieuses. R. d. E.

(*i*) La plûpart de ces noms sont écrits différemment par les Voyageurs; mais il seroit inutile de rapporter ces différences, lorsqu'elles sont également éloignées de la vérité, suivant le témoignage de M. Otter.

(*k*) Il se trouve nommé l'*Emir-Jemla* par Bernier, *Mirgimola* par Tavernier, &c. Voyez ci-dessus leurs Journaux.

(*l*) C'étoit *Kalil Ullah Chan*, qui voulut se vanger par-là d'un affront sanglant qu'il avoit autrefois reçu du Prince. R. d. E.

(*m*) Il ne se retira pas en Perse; mais sur les terres d'un Raja de l'Indoustan, nommé *Gion-Kan*, à qui ce Prince avoit sauvé la vie deux fois, & dont il fut lâchement trahi, l'ayant envoyé pieds & poings liés à Aureng-Zeb, qui le fit mourir peu de tems après. Lorsque les Bourreaux entrèrent dans

(1) M. Prevost s'obstine toûjours à vouloir que Chah-Jehan soit le second fils de Jehan-Guir, au-lieu du troisième. Nous avons déja relevé plusieurs fois cette erreur, qui est de Tavernier, R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

massacré dans le Royaume d'Arrakan, où il s'étoit flatté de trouver un azyle (*n*). Enfin Aureng-Zeb fit donner aussi la mort à Morad-bax, & à *Chaeba*, fils aîné de Dara; après quoi se croyant bien établi sur le Trône, il laissa traîner à Cha-Jehan, son Père, une vie languissante dans sa prison.

Aureng-Zeb, ou Eurenkzib.

Cause des différends de Sevagi avec le Grand Mogol.

SON règne (*o*) fut troublé, par la guerre qu'il eut à soutenir contre *Sevagi*, dont le nom a paru dans plus d'un endroit de ce Recueil (*p*). Ce fameux Indien avoit été Gouverneur d'une Province du Roi de Visapour, contre lequel il s'étoit révolté, & n'avoit pas été inutile aux projets d'Aureng-Zeb, alors Gouverneur du Decan, qui lui avoit cedé quelques Places des Etats du Mogol. Dans la suite, Aureng-Zeb, étant parvenu à l'Empire, voulut se faire restituer ses présens. Sevagi, qui les regardoit comme un bien justement acquis par ses services, refusa de les rendre; & picqué de tant d'ingratitude, il ravagea les terres de l'Indoustan. Les effets de cette querelle jettèrent Aureng-Zeb dans un chagrin, qui lui causa une maladie dangereuse. Ses enfans firent aussi-tôt quelques mouvemens pour s'élever à la Couronne, ou pour rétablir Cha-Jehan, leur grand-père, qui languissoit toûjours dans sa captivité. Aureng-Zeb se rétablit contre toute espérance,

dans la prison où Dara étoit renfermé avec un de ses fils, ce malheureux Prince, qui faisoit cuire lui-même son potage, de peur d'être empoisonné, se saisit d'un petit couteau qu'on lui avoit laissé, & se prépara à une vigoureuse deffense; Mais ses efforts étoient inutiles contre quatre ou cinq hommes bien armés. Ils lui coupèrent la tête, & la portèrent à Aureng-Zeb, qui après lui avoir fait laver la face, reconnoissant son frère, se mit à pleurer, s'écriant, „ *Ah Bedbakt*! Ah malheureux! Qu'on ôte cette tête de devant moi, & qu'on aille l'ensevelir „ au sépulcre de Humayon ". On rapporte ces circonstances d'après Bernier, qui étoit alors à la suite de Dara, en qualité de Médecin, fort attaché à sa personne. R. d. E.

(*n*) Tous les Voyageurs du même tems, ont crû que ce Prince avoit fini ses jours dans le Royaume d'Arrakan, sans sçavoir cependant au juste les circonstances de sa mort, qu'on racontoit de mille manières différentes. Mais les Missionnaires Danois nous assurent „ qu'il passa d'Arrakan à Java, & de „ cette Isle dans une autre, nommée *Holos* „ *Solo*, qui est proche de Borneo, où il s'arrêta fort long-tems, & où il étoit enfin mort „ de maladie ". Ils tenoient ce récit de la bouche de son propre Eunuque. Le Lecteur remarquera que nôtre dessein n'est point de faire entrer dans les Notes, toutes les particularités intéressantes qui peuvent piquer sa curiosité, à l'égard des personnes & des évènemens, mais seulement de relever les erreurs, ou de suppléer au deffaut des Auteurs auxquels on doit avoir recours, pour s'instruire en détail de l'Histoire des Empereurs Mogols, dont nous n'ignorons pas qu'il suffit ici d'indiquer les principaux traits. R. d. E.

(*o*) *Muhy-eddin-Eurenkzib*, troisième fils de Chah-Dgihan, nâquit le 22 d'Octobre 1618, monta sur le Trône en 1658, fit enfermer son frère *Murad-Babche*, se rendit maître de Dilli, relégua son Père à Egrè, marcha contre son frère Sultan *Chudja*, le défit près de *Kievrè*, fut proclamé Empereur pour la seconde fois, en 1659, sous le nom d'*Alem-Guir*, & fit mourir son frère aîné [*Dara-Chukioub*, emprisonna son propre fils Sultan *Muhammed*, & *Suleiman Chukioub*, fils de] Dara-Chukiouh dans le Château de *Guvaliar*. Son fils, *Muhammêd-Ekber*, se révolta contre lui en 1664, dans le tems qu'il marchoit contre les Radjeputs. Il le poursuivit jusques dans le Dekien, & l'obligea de se sauver par Mer en Perse. Pendant un règne d'environ cinquante ans, il fit continuellement la guerre. Il conquit *Bichapour*, *Haider-Abad*, & d'autres Places fortes du Dekien, qui augmentèrent considérablement les revenus de l'Empire; mais il perdit Kandehar, Balkhe & Bedahchan. Il mourut à Ahmed-Niguer, en 1707, & fut enterré près d'un fameux Derviche, nommé *Chabzeïn-eddin*, dans le voisinage de cette Ville. *Otter*, *ibid.*

(*p*) Voyez les Relations de Carré & de l'Estra, au Tom. XI.

rance, fit empoisonner Cha-Jehan (*q*), & calma, par ce parricide, tous les troubles de l'Empire. Après avoir réduit les Rebelles, il soûtint les efforts du Roi de Perse; il mit à la raison Sevagi & d'autres mécontens; il soumit le Rana, & fit évanouir les projets d'Ekbar, l'aîné de ses fils (*r*), qui s'étoit retiré en Perse.

Enfans d'Aureng-Zeb.

Il avoit trois autres fils, qui aspiroient tous trois à l'autorité Souveraine. *Cha-Halam*, *Azam-Chah*, & *Cambashe*. Cha-Halam, qui se trouvoit à la tête d'une Armée, conquit le Royaume de Golkonde, & fit ensuite la paix avec *Abdalacan* (*s*), qui portoit cette Couronne. Mais Aureng-Zeb, ayant réduit presqu'en même-tems le Roi de Visapour (*t*), conçut tant de défiance de Cha-Halam, qu'il le fit arrêter avec les Princes ses enfans. Ensuite, portant lui-même la guerre dans le Pays de Golkonde, il en assiégea la principale Forteresse. Le danger auquel sa vie y fut exposée l'obligea d'abandonner la conduite du Siège à Azam-Chah, l'aîné de ses deux autres fils, qui surprit Abdalacan, & l'envoya prisonnier à l'Empereur son Père. Ce fut dans la personne de ce malheureux Roi, que finit, en 1687, la Race des Rois de Golkonde, qui tiroient leur origine des anciens Monarques du Bisnagar. Il ne restoit plus à Aureng-Zeb, pour se voir entièrement maître de cet Empire, qu'à conquérir le Carnate, les montagnes possédées par *Sambagi* (*v*), & le Pays de Maduré, qui forme la pointe de la Presqu'Isle de l'Inde. Il envoya son fils Azam-Chah dans la Province de Carnate; & marchant lui-même vers les montagnes, la résistance qu'il y trouva ne pût l'empêcher de se saisir de Sambagi, auquel il fit ôter la vie. Cependant *Rani-Raja*, frère de Sambagi, continua de soûtenir la guerre, défit l'Armée Mogole, & força Aureng-Zeb de lever le Siège de devant *Pamalaguer*. La fortune, pour le consoler, fit prendre, à Azam-Chah, la Citadelle de *Gingi*, & le rendit maître de tout le Pays de Carnate. Mais il en conçut bien-tôt une jalousie, qui lui fit rendre la liberté à Cha-Halam. Cette cruelle passion ne cessa point de le tourmenter, tout le reste de son règne. Enfin, lorsqu'il se crut proche de sa fin, il fit un testament, par lequel il divisoit ses Etats entre ses enfans. Il laissoit l'Indoustan & les Provinces au-delà du Sind à Cha-Halam: les Royaumes de Decan & de Guzarate à Azam-Chah, & ceux de Golkonde & de Visapour à Cambash. L'épuisement de forces, dans lequel il tomba au mois de Février 1707, arma, l'un contre l'autre, les deux plus jeunes de ses fils, qui se trouvoient à la Cour. Après s'être un peu rétabli, il leur donna ordre à tous deux de se retirer. Cambash obéit; mais Azam-Chah ne quitta point la Cour jusqu'à la mort de son Père, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année, [à Aureng-abad, Capitale du Decan.] Aureng-Zeb mourut âgé de plus de cent ans (*x*). A-

Fin de la Race des Rois de Golkonde.

1707.

(*q*) Tous les autres Voyageurs qu'on a souvent cités, épargnent au moins à Aureng-Zeb le soupçon de ce parricide. Il s'étoit reconcilié avec son Père, qui ne devoit plus lui causer d'inquiètude, étant en sa puissance, & âgé de quatre-vingt ans. R. d. E.

(*r*) Ce n'étoit pas l'aîné, mais le troisième de ses fils. R. d. E.

(*s*) Ou *Abou il Hassan Kotb Schah.* R. d. E.

(*t*) Il se nommoit *Adil-Schah*, & étoit Beau-père d'Aureng-Zeb, qui le fit empoisonner, après cette victoire. R. d. E.

(*v*) C'étoit le fils de Sevagi. R. d. E.

(*x*) Suivant M. Otter il n'avoit que quatre-vingt-sept ans & demi. Les Missionnaires Danois lui en donnent près de quatre-vingt-treize. R. d. E.

AZAM-CHAH s'étant emparé de l'Empire & des trésors de son Père, ne perdit pas un moment pour se mettre à la tête d'une Armée. Cha-Halam, qui reçut aussi-tôt cette nouvelle, assembla ses forces, se fit proclamer Empereur à Dehly, & marcha fièrement contre Azam-Chah. Les deux Partis, étant venus aux mains [près d'Agra], se battirent avec beaucoup d'animosité. La nuit les sépara: mais le lendemain, Azam-Chah, s'étant obstiné à recommencer le combat, fut vaincu, & se tua dans le mouvement de son desespoir (y). Cha-Halam, recueillit les fruits de sa victoire, en se faisant reconnoître aussi-tôt Empereur des Mogols. Ensuite il tourna tous ses soins contre son frère Cambash, qu'il fit périr aussi dans un combat (z), & dont la mort le laissa paisible sur le Trône.

Cha-Halam, ou Kutabeddin-Behadir-Chah.

MALHEUREUSEMENT cette succession, qui est la dernière dont nos Voyageurs & nos Historiens ayent publié l'Histoire, paroît entièrement démentie par le témoignage de M. Otter, qui donne pour Successeur, à Aureng-Zeb, *Muhammed-Muzem*, l'aîné de ses fils. On cesse ici de releguer ses observations dans les Notes, parcequ'on ne connoît point d'autre éclaircissement sur l'Histoire moderne de cet Empire. „ Muhammed-Muzem partit, dit-il, de Kaboul, à la tête d'une Armée, livra bataille près „ d'Agra, à son frère *Muhammed-Azem* (*Azam-Chah*), le défit, & fut pro- „ clamé Empereur sous les noms de *Kutebeddin-Behadir-Chah*, & de *Chah-* „ *Alem*. Alors, marchant contre son frère *Kiam-Babche*, (celui que nos „ Historiens nomment *Cambash*, ou *Cambax*), qui s'étoit établi à Haider- „ Abad, il le fit prisonnier".

A la vérité, M. Otter a donné, dans un autre endroit, le nom de *Muhammed-Ekbar* au fils aîné d'Aureng-Zeb; & le nom de Chah-Alem qu'il fait prendre au Successeur, n'est guères différent de celui de Cha-Halam. Mais l'aîné des quatre Princes étoit en Perse, & pouvoit être venu par Kaboul; au-lieu que Cha-Halam n'y pouvoit être alors, puisqu'on le suppose à Dehli; sans compter qu'il ne paroît, par aucune trace, qu'il eût jamais porté le nom de Muhammed-Muzem (a).

QUEL-

(y) Plusieurs Auteurs le disent de même; mais les Missionnaires Danois prétendent au contraire qu'il fut tué dans la mêlée, avec ses deux fils, après avoir règné cinq mois. R. d. E.

(z) Ce Prince n'avoit que cinq cens Cavaliers. Il fut fait prisonnier & conduit à *Badarscha*, où il mourut peu de tems après. R. d. E.

(a) Le témoignage de M. Otter, loin de démentir celui de tous les autres Voyageurs & Historiens, le confirme pleinement à tous égards. A la vérité il est assez difficile de concilier leurs récits, par la variation qui règne dans les noms. Cependant on y parvient avec la connoissance de ces différences, qui fixe celle des personnes & des événemens.

Aureng-Zeb eût cinq fils, dont l'aîné, nommé *Mohammed-Moazem*, ou simplement Sultan Mohammed, Gendre du Roi de Golkonde, s'étant enfui au Bengale auprès de Chah-Chuia son Oncle, fut ramené à la Cour, & conduit prisonnier à Gualeor, où son Père le fit exécuter, suivant les Missionnaires Danois. Quoiqu'il en soit, il étoit mort depuis longtems; ainsi il n'est point question de lui dans ces dernières révolutions.

Le second fils s'appelloit d'abord *Chah-Alem-Bhadur*; mais depuis la mort de son frère il prenoit aussi souvent son nom, qui n'est proprement qu'un titre (1).

Dès qu'on sçait donc que Chah-Alem, (ou

(1) *Moazem* signifie *le plus grand*.

Dgihandar.

QUELQUE jugement qu'on porte de ce Behadir-Chah, ce fut *Dgihandar*, son fils, qui fut l'héritier de son Trône, après avoir vaincu & tué trois de ses frères, à l'exemple de ses deux Prédécesseurs. Il fut défait, à son tour, par *Ferruh-Sier*, & forcé de recourir à la fuite (*b*).

Ferruh-Sier.

1719.

FERRUH-SIER, fils d'*Azim-Elchan*, & petit-fils de Behadir-Chah, monta sur le Trône, & fut déposé quelque-tems après, par deux Seigneurs de sa Cour, nommés les *Seids* (*c*), qui l'aveuglèrent & le firent mourir en 1719.

Refi-Ed-Deredjat.

Refi-Ed-Deoulet.

REFI-ED-DEREDJAT, fils de *Refi-Elchan*, & petit-fils de Behadir-Chah, fut tiré, par les Seids, du Château de *Selimguer*, où il étoit enfermé, & mis sur le Trône à la place de Ferruh-Sier. Trois mois après, les Seids lui ôtèrent aussi la vie, & mirent à sa place son frère *Refi-Ed-Deoulet*, qui mourut peu de tems après, de mort naturelle (*d*).

Nasreddin-Muhammed-Chah.

1739.

NASREDDIN-MUHAMMED-CHAH, fils de *Djian-Chah* (*e*), & petit-fils de Behadir-Chah, fut aussi mis sur le Trône par les mêmes Seids, qui le gouvernèrent d'abord. Il se débarrassa de leur tyrannie dans la suite, mais il eut le malheur de tomber dans de plus grands maux. Ce fut en 1739, vingt-unième année de son règne, que le fameux *Thamas-Kouli-Khan*, ou *Nadir-Chah*, s'étant rendu maître de Kandahar, profita de la mollesse de ce Prince, pour entrer dans l'Inde, avec une Armée redoutable, & forçant tous les

(ou Halam, n'importe) est le même que Mohammed-Moazem, ou Muhammed-Muzem, l'aîné des fils d'Aureng-Zeb qui restoient en vie, il n'y a plus de difficultés. C'est le même qui, après neuf ans de prison, ayant été remis en liberté, fut envoyé en qualité de Viceroi à Kaboul, d'où il revint pour disputer la Couronne à ses deux plus jeunes frères; Car le troisième fils d'Aureng-Zeb, nommé *Muhammed-Ekbar*, que M. Otter ne désigne pas pour l'*aîné*, comme M. Prevost l'en accuse mal-à-propos, étoit mort en Perse depuis quelques années, & ne pouvoit par conséquent point être venu par Kaboul, au-lieu que Chah-Alem, qui y étoit à la mort de son Père, pouvoit très-bien en être de retour à Dehli, où on le suppose; sans compter qu'il paroit, par des traces de beaucoup antérieures aux recherches de M. Otter (1), que le même Chah-Alem portoit aussi le double nom qu'il lui donne; & celui qu'il lui fait prendre, après son avénement au Trône, ne doit laisser aucun doute sur cet article. R. d. E.

(*b*) Chah-Alem gouverna très-mal l'Empire; Il mourut à Dehli, après un règne de cinq années, le 28 Février 1712, âgé de soixante-huit ans quatre mois, laissant quatre fils, 1. *Muassadim* ou *Mossoddim*, nommé aussi *Jandarscha* ou *Dgihandar-Scha*. 2. *Assimdim* ou *Assimscha*. 3. *Rafiel Gadders*, ou *Rafilscha*. 4. *Chosebaista-Chadder* ou *Janscha*, qui se firent une guerre cruelle. Les trois derniers y périrent, & Muassadim l'aîné resta le Maître de l'Empire. Vaincu par *Farruchser*, fils d'Assimdim son second frère, qui le força de prendre la fuite, il fut arrêté par un de ses propres Officiers, & perdit la tête après avoir régné neuf mois. R. d. E.

(*c*) C'étoient *Saidabdullá-Kan* & *Saidbussanali-Kan*, deux de ses principaux Ministres. R. d. E.

(*d*) Suivant les Missionnaires Danois, Farruchser eut d'abord pour Successeur *Rafieldowla*, qui mourut au bout de quatre mois, de mort naturelle. Les *Saidos* mirent ensuite sur le Trône un autre Prince du sang, nommé *Rafieldarascha*, qui ne règna que six mois; & après lui un troisième Prince du sang, nommé *Chaijan*, qui ne vécut non plus que six mois, & mourut à Dehli de mort naturelle. R. d. E.

(*e*) Ce Djian-Chah, ou Dgihandar, comme il a été nommé plus haut, est le même que Muassadim ou Dgihandar-Scha, que nous avons dit l'aîné des fils de Chah-Alem, ou Behadir-Chah. R. d. E.

(1) Bernier entr'autres, le nomme toûjours *Sultan-Mazum*, & il dit que c'étoit le second fils de l'Empereur. Il parle aussi de l'aîné, qu'il appelle simplement, comme M. Otter, *Sultan-Mahmoud*. Quant à *Ekbar*, le même Voyageur ajoute, plus d'une fois, qu'il étoit le troisième. Celà est décisif à ce qu'on pense.

les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le Voyageur, qu'on ne cesse pas de citer, dans l'opinion qu'on a de sa fidélité, se trouvoit alors en Perse; & l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux. On peut lire, dans sa Relation, l'origine de Nadir-Chah & les progrès de sa fortune (*f*). Il suffira d'en détacher ici ce qui appartient à cet article.

Exploits de Thamas-Kouli-Khan, ou Nadir-Chah, dans l'Inde.

L'Ennemi des Mogols, encouragé par la foiblesse de leur résistance & par les invitations de quelques Traîtres, mena son Armée victorieuse à *Kiernal*, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Muhammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune supérieure qui avoit presque toûjours accompagné ses armes, il mit bien-tôt ce malheureux Empereur dans la nécessité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indoustan, *Nizam-ul-Mulk* (*g*), ce même Traître, qui avoit appellé Nadir-Chah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au Camp du Vainqueur avec un plein-pouvoir. L'un & l'autre souhaitoient de se voir, pour concerter l'exécution entière de leurs desseins. Ils convinrent que Muhammed-Chah auroit une entrevûe avec Nadir-Chah, qu'il lui feroit un présent de deux mille *Kiurours* (*h*), & que l'Armée Persane sortiroit des Etats du Mogol. Le cérémonial fut aussi règlé. Il portoit „ qu'on dresseroit une „ tente entre les deux Armées; que les deux Monarques s'y rendroient „ successivement, Nadir-Chah le premier, & Muhammed-Chah lorsque „ l'autre y seroit entré; qu'à l'arrivée de l'Empereur, le fils du Roi de Per„ se feroit quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir„ Chah iroit le recevoir à la porte & le meneroit jusqu'au fond de la ten„ te, où ils se placeroient en même-tems sur deux Trônes, l'un vis-à-vis „ de l'autre; qu'après quelques momens d'entretien, Muhammed-Chah re„ tourneroit à son Camp; & qu'en sortant, on lui rendroit les mêmes hon„ neurs qu'à son arrivée".

Le Grand Mogol Muhammed-Chah lui demande la paix.

Cérémonial de leur entrevûe.

Trahison qui fait rompre les premières négociations pour la paix.

Un autre Traître nommé *Seadet-Khan*, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vûe, le parti d'encherir sur sa méchanceté. Il fit insinuer au Roi que Nizam-ul-Mulk lui avoit manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence d'un Empereur des Indes, ni à la grandeur d'un Roi de Perse. Il lui promit le double, s'il vouloit marcher jusqu'à Dehli; à condition néanmoins qu'il n'écoutât plus les conseils de Nizam-ul-Mulk, qui

(*f*) Voyage d'Otter, Tom. I. pag. 298 & suivantes.

(*g*) Ce Seigneur étoit Gouverneur du Decan, & passoit pour un des plus grands hommes de l'Empire. Mais il avoit reçu, de la part des Ministres de l'Empereur, divers sujets de mécontentement, qui ne lui faisoient respirer que la vengeance. C'étoit lui qui avoit facilité l'entrée de l'Inde aux Persans. La mort du premier Ministre *Khan-Devran*, qui avoit été tué à la bataille de Kiernal, n'avoit pas satisfait toute son animosité, quoiqu'elle l'eût laissé maître absolu dans le Conseil & dans l'Armée. Muhammed, dans l'embarras de sa situation, venoit de le nommer tout à la fois *Vekil-Mutlak*, c'est-à-dire, Lieutenant-Général de l'Etat, & Généralissime de ses Troupes.

(*h*) Le Kiurour fait cent *Leuks*. Le leuk fait cent mille roupies; & la roupie vaut environ quarante-cinq sous de nôtre monnoye.

qui le trompoit, qu'il retînt l'Empereur, lorsqu'une fois il l'auroit près de lui, & qu'il se fît rendre compte du trésor. Cette proposition, qui flattoit l'avidité de Nadir-Chah, fut si bien reçue, qu'elle lui fit prendre aussitôt la résolution de ne pas observer le Traité (*i*).

Nadir-Chah donne un Festin au Grand Mogol.

Il ordonna un grand Festin. L'Empereur étant arrivé, avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on étoit convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit signe de servir, & pria Muhammed-Chah d'agréer quelques rafraîchissemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Chah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'Empereur: „ Est-il possible que vous ayiez abandonné le „ soin de vôtre Etat, au point de me laisser venir jusqu'ici? Quand vous „ apprîtes que j'étois parti de Kandahar, dans le dessein d'entrer dans l'In„ de, la prudence n'exigeoit-elle pas que quittant le séjour de vôtre Capi„ tale, vous marchassiez en personne jusqu'à Lahor, & que vous envoyas„ siez quelqu'un de vos Généraux avec une Armée jusqu'à Kaboul, pour „ me disputer les passages? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir „ que vous ayiez eu l'imprudence de vous engager dans une entrevûe „ avec moi, qui suis en guerre avec vous, & que vous ne sachiez pas „ que la plus grande faute d'un Souverain est de se mettre à la discrétion „ de son Ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'avois quelque mauvais „ dessein sur vous, comment pourriez-vous vous en défendre? Mainte„ nant je connois assez vos Sujets, pour savoir que Grands & Petits, ils „ sont tous des lâches, ou même des traîtres. Mon dessein n'est pas de „ vous enlever la Couronne. Je veux seulement voir vôtre Capitale, m'y „ arrêter quelques jours, & retourner ensuite en Perse". En achevant ces derniers mots, il mit la main sur l'Alcoran, & fit serment de tenir sa parole (*k*).

Discours qu'il lui tient.

Muhammed-Chah est arrêté.

Muhammed-Chah, qui ne s'attendoit point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement: mais les dernières déclarations le jettèrent dans une consternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant, après avoir un peu refléchi sur le danger dans lequel il s'étoit jetté, il rompit le silence, pour demander la liberté de retourner dans son Camp. Nadir-Chah la lui refusa, & le mit sous la garde d'*Abdul-Baki-Krau*, un de ses principaux Officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'Armée Indienne. L'*Intimadud-Deoulet* (*l*), & tous les Omrahs passèrent la nuit dans une extrême inquiètude; ils virent arriver, le lendemain matin, un Officier Persan, avec un détachement, qui après s'être emparé du trésor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer, dans le Camp, que chacun pouvoit se retirer librement avec ses équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, sans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après, dix Cavaliers Persans vinrent enlever l'Intimadud-Deoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'Empereur, dans leur propre Camp, & le laissè-

Adresse de Nadir-Chah.

(*i*) Otter, *ubi sup.* pag. 385 & 386.
(*k*) *Ibid.* pag. 387.
(*l*) Voilà donc le veritable titre du Grand-Visir de l'Indoustan, que d'autres nomment l'*Athamadoulet*.

laissèrent avec ce Prince. Après la dispersion de l'Armée, Nadir-Chah pouvoit marcher droit à la Capitale: mais, voulant persuader au Peuple que sa marche étoit concertée avec Muhammed-Chah, il fit prendre les devants à Seadet-Khan, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce Khan partit avec deux mille chevaux Persans, commandés par un des fils de Nadir-Chah. Il commença par faire publier, à Dehli, une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite, ayant fait appeller le Gouverneur du Fort, il lui communiqua des Lettres, munies du sceau de l'Empereur, qui portoient ordre de faire préparer le quartier de *Rencben-Abad*, pour Nadir-Chah, & d'évacuer le Fort, pour y loger le détachement qui l'avoit suivi. Cet ordre parut étrange au Gouverneur; mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrèrent dans le Fort. Seadet-Khan prit le tems de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'Empereur sur les coffres, & aux portes des magasins. Ensuite il dressa un état exact des Omrahs, des Ministres, des autres Officiers, & de tous les riches Habitans de la Ville, Indiens ou Mahométans. Cette liste devoit apprendre d'abord, à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvoit exiger de l'argent à son arrivée. Seadet-Khan fit aussi marquer les Palais, qui devoient être évacués pour loger les Officiers Persans (*m*).

Précautions qu'il prend du côté de Dehli.

Dans quel ordre il marche vers cette Capitale.

CEPENDANT le Vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie & des munitions de guerre, qui s'étoient trouvées dans le Camp, envoya tout, sous une bonne escorte, à Kaboul, pour le faire transporter en Perse. Il partit ensuite de Kiernal, dans l'ordre suivant: l'Empereur, porté dans une litière, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Visir, de *Serbulend-Khan* & d'autres Omrahs, marchoit à la droite, suivi de quarante mille Persans. Une autre partie de l'Armée Persane étoit à la gauche; & Nadir-Chah faisoit l'arrière-garde avec le reste de ses Troupes. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent (*n*) au Jardin Impérial de *Chalémar*, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, l'Empereur fit son entrée dans Dehli. Lorsqu'il fut descendu au Palais, il fit publier que Nadir-Chah devoit arriver le jour suivant, avec ordre à tous les Habitans de fermer leurs maisons, & défense de se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toîts pour voir l'entrée du Roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avoit préparé. Seadet-Khan s'étoit empressé d'aller au-devant de lui jusqu'au Jardin de Chalémar, & l'avoit accompagné au Palais, où il étoit descendu. Il se flattoit d'obtenir une audience particulière, & de lui donner des avis sur la conduite qu'il devoit tenir dans la Capitale. Le Roi n'ayant paru faire aucune attention à ses empressemens, il osa s'approcher, pour se faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & menacé même d'être puni, s'il n'apportoit aussi-tôt le présent qu'il avoit promis. Un traitement si dur lui fit reconnoître d'où partoit le coup. Nizam-ul-Mulk, qui avoit feint pendant quelques jours de l'associer à sa trahison, mais

Punition d'un Traitre.

(*m*) Otter, *ubi sup.* pag. 390 & précédentes.
(*n*) Le 7 de *Zil-Hadgé*, qui répond au mois de Mars.

mais qui étoit trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du Roi, avoit déja trouvé les moyens de le perdre, en faisant soupçonner sa bonne-foi. Le malheureux Seadet-Khan épuisa toutes ses ressources ; & desespérant de l'emporter sur son Rival, il prit du poison, dont on le trouva mort le lendemain (o).

Carnage des Persans dans Dehli.

Le même jour, un bruit, répandu vers le soir, persuada aux Habitans de Dehli que Nadir-Chah étoit mort. Ils prirent tumultueusement les armes ; & leur haine les portant à faire main-basse sur tous les Persans qu'ils rencontroient dans les rues, on prétend que dans ce transport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cens. Quoique le Roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le desordre. Mais au lever du Soleil, s'étant transporté à la Mosquée de *Reucbenud-dewlet*, le spectacle d'un grand nombre de Persans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un massacre général, avec permission de piller les maisons & les boutiques. A l'instant, on vit ses Soldats répandus, le sabre à la main, dans les principaux quartiers de la Ville, tuant tout ce qui tomboit sous leurs coups, enfonçant les portes & se précipitant dans les maisons, hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Les Vieillards, les Prêtres & les Dévots, réfugiés dans les Mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran. On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui échappérent à la mort pour assouvir la brutalité du Soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'Etrangère. Ces Barbares, las enfin de répandre du sang, commencèrent le pillage. Ils s'attachèrent particulièrement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent ; & leur butin fut immense. Ils abandonnèrent le reste ; & mettant le feu aux maisons, ils réduisirent en cendre plusieurs quartiers de la Ville.

Vengeance qu'ils en tirent.

Quelques Etrangers, réfugiés dans la Capitale, s'attroupèrent pour la défense de leur vie. Les Bijoutiers, les Changeurs, les Marchands d'étoffe, se rassemblèrent près d'eux. L'Intendant des meubles de la Couronne se mit à leur tête, avec *Iman-Eddin*, Médecin de la Cour. Ils se battirent, quelque-tems, en desespérés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. L'Auteur assure qu'il périt, dans ce massacre, plus de deux cens mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échappèrent au carnage prirent heureusement la fuite (p).

Nizam-ul-Mulk & le Grand-Visir, pensant à sauver le reste de la Ville, allèrent se jetter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grace. Il donnoit ordre, en ce moment, de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les deux Omrahs furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé son courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il se laissa toucher ; & l'ordre fut donné aux Officiers de rappeller les Troupes. Les Habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, & la tranquillité fut aussi-tôt rétablie.

(o) *Ibid.* pag. 362.

(p) *Ibidem* pag. 395 & précédentes.

L'ordre est rétabli à Dehli.

Le lendemain, on obligea les Soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avoient enlevées, & les Habitans d'enterrer tous les cadavres, sous peine de mort. Ces malheureux demandoient le tems de séparer les corps des Musulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun, suivant leur religion: mais, dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le massacre, ils firent, à la hâte, les uns des fosses dans les marchés, où ils enterrèrent leurs amis pêle-mêle, les autres des buchers, où ils les brûlèrent sans distinction. On n'eut pas le tems, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avoient été tués dans des lieux fermés; & ce fut alors un spectacle horrible, de voir tirer, des maisons, les cadavres à moitié pourris. *Seid-Khan* & *Chebsurav-Khan*, l'un parent du Visir, l'autre de *Khara-Khan*, qui avoit été tué à la bataille, furent accusés, avec *Reiman*, Chef des *Tchoupdars*, ou des Huissiers de l'Empereur, d'avoir tué, dans le tumulte, un grand nombre de Persans. Nadir-Chah leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté aux yeux de Nizam-ul-Mulk & du Visir, qui avoient employé inutilement tout leur crédit pour les sauver.

Avidité de Nadir-Chah pour les richesses des Mogols.

Nadir-Chah se fit apporter d'Audih, le trésor de Seadet-Khan, qui montoit à plus de dix leuks de roupies. *Murid-Khan* fut envoyé au Bengale, pour se saisir de la caisse des impôts. Nizam-ul-Mulk & le Visir eurent ordre de remettre la caisse militaire, qui étoit d'un Kiurour de roupies, lorsqu'ils étoient sortis de la Capitale pour marcher contre les Persans. Ils furent sommés aussi de faire venir, de leurs gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient en propre, & ceux qui appartenoient à l'Empereur. Nizam-ul-Mulk eut l'adresse de se tirer de cet embarras: „ Vous sçavez, „ Seigneur, dit-il au Roi, que je vous suis dévoué, & que je vous ai „ toûjours parlé sincèrement; ainsi j'espère que vous serez disposé à me „ croire. Lorsque je partis du Dekan, j'y établis mon fils en qualité „ de Lieutenant, & je remis entre ses mains tous les biens que je possé- „ dois. Tout le monde sçait qu'il ne m'est plus soumis, & qu'il ne dépend „ pas de moi de le faire rentrer dans le devoir; vous êtes seul capable de „ le réduire, & de soumettre les Rajas du Dekan, qui sont autant de „ rebelles. Outre les trésors que mon fils a rassemblés, vous pourrez le- „ ver de fortes contributions sur ces fiers Rajas, qui ne respectent plus au- „ cune autorité. "

Nadir-Chah sentit toute l'adresse de cette réponse; mais comme Nizam-ul-Mulk lui étoit encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, & ne parla plus du trésor du Dekan. Le Visir fut traité avec moins de ménagement. On le croyoit très-riche. Le Roi, n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son Sécretaire, qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes; & loin d'écouter ses raisons, il lui fit couper une oreille. Le Visir fut exposé au Soleil, ancien genre de supplice dans les Pays chauds. Cette violence lui fit offrir un Kiurour de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses, & plusieurs éléphans. Le Sécretaire fut taxé à de grosses sommes, & remis entre les mains de Serbulend-Khan, avec ordre d'employer les tourmens pour se faire payer. Mais il se délivra de cette vexation par une mort volontaire.

NADIR-

NADIR-CHAH, n'épargnant pas même les Morts, mit garnison dans les Palais de *Muzaffer-Khan*, de *Mirklu*, & de quantité d'autres Omrahs qui avoient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un Kiurour de roupies. Comme la Ville ne cessoit pas d'être investie, les Habitans qui entreprenoient de se soustraire aux vexations par la fuite, tomboient entre les mains des Troupes Persanes, & périssoient sans pitié. Bien-tôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Plusieurs Etrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Persans au supplice de la faim, se jettèrent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prières, & leur permit d'aller chercher du bled, pour leur subsistance, du côté de *Ferid-Abad;* mais, faute de voitures, ils étoient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN. Elle s'exerce jusques sur les Morts.

ENFIN Nadir-Chah se fit ouvrir le trésor Impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché depuis plusieurs règnes. Il en tira des sommes inestimables, en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia point le Trône du Paon, évalué à neuf Kiurours; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul, sous de fidèles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades, & d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices, & les autres ouvrages de Dehli, lui firent naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les Artistes Mogols, des Architectes, des Menuisiers, des Peintres, & des Sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devoient être employés à bâtir une Ville & une Forteresse, d'après celles de Jehan-abad. En effet il marqua, dans la suite, un lieu près de *Hemedan*, pour l'emplacement de cette Ville, qui devoit porter le nom de *Nadir-Abad*. Les guerres continuelles, qui l'occupèrent après son retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet: mais, pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre, à Dehli, de la monnoye d'or & d'argent, avec laquelle il paya ses Troupes. On assura l'Auteur de ce récit, qu'il fit battre aussi de ces pièces à Surate & dans le Bengale. Mais elles n'eurent point de cours dans la Capitale; & vraisemblablement elles n'en eurent pas plus dans les deux autres Pays (*q*).

Nadir-Chah s'empare du trésor Impérial.

Il enlève les Artistes de Dehli, pour un grand projet.

Monnoye qu'il fait battre.

APRÈS avoir épuisé le trésor Impérial & toutes les richesses des Grands, Nadir-Chah fit demander, à Muhammed-Chah, une Princesse de son sang, nommée *Kiambabche*, pour *Nasrullah-Mirza* son fils, & ce Monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des loix Musulmannes; mais il ne fut point accompagné d'un festin, ni d'aucune marque de joye. Sa politique ne se bornoit point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête d'un si vaste Empire, & de l'impossibilité même à le conserver, il vouloit s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'Empereur qu'il falloit céder aux nouveaux Mariés la Province de Kaboul, avec tous les

Il marie son fils avec une Princesse Mogole.

Cession d'une partie des Etats du Mogol à Nadir-Chah.

(*q*) Quelques-unes de ces monnoyes avoient pour légende: *Sultan ber Selatini-Dgihan-Chah-Chahan-Nadir-Iran-u-Zeman;* c'est-à-dire, *le Prince des Princes du Monde, le Roi des Rois, la Merveille de la Perse & du Siècle.*

les autres Pays de l'Inde, situés au-delà de la Rivière d'Etek. Dans la nécessité de céder à la force, Muhammed, par un écrit signé de sa main & scellé de son sceau (r), abandonna ses droits sur de si belles Provinces. Nadir-Chah ne songea plus alors, qu'à grossir ses richesses par de nouvelles extorsions. Il exigea des Omrahs & de tous les Habitans de la Ville, des sommes proportionnées à leurs forces, sous le nom de présent. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la Ville, prirent les noms de ceux qui devoient payer, & les taxèrent ensemble à un Kiurour & cinquante Leuks de roupies: mais lorsqu'ils présentèrent leur liste au Roi, cette somme lui parut trop modique; & devenant furieux, il demanda sur le champ les quatre Kiurours que Seadet-Khan lui avoit promis. Les Commissaires effrayés divisèrent entr'eux les différens quartiers de la Ville, & levèrent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir, dans les tourmens, plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramassèrent trois Kiurours de roupies, dont ils déposèrent deux & demi dans le trésor de Nadir-Chah, & gardèrent le reste pour eux. Un Dervis, touché de compassion pour les malheurs du Peuple, présenta au terrible Nadir-Chah un écrit, dans ces termes: „ Si tu ès Dieu, agis en Dieu. Si tu ès Prophéte, „ conduis-nous dans la voye du salut. Si tu ès Roi, rends les Peuples heu- „ reux, & ne les détruis pas". Nadir-Chah répondit, sans s'émouvoir: „ je „ ne suis pas Dieu, pour agir en Dieu; ni Prophéte, pour montrer le che- „ min du salut; ni Roi, pour rendre les Peuples heureux. Je suis celui que „ Dieu envoye contre les Nations sur lesquelles il veut faire tomber sa ven- „ geance (s)".

Nadir-Chah part de Dehli.

Enfin, content de ses succès dans l'Inde, il se prépara sérieusement à retourner en Perse. Le 6 de Mai, il assembla au Palais tous les Omrahs, devant lesquels il déclara qu'il rétablissoit l'Empereur dans la possession libre de ses Etats. Ensuite, après avoir donné à ce Monarque plusieurs avis sur la manière de gouverner, il s'adressa aux Omrahs, du ton d'un Maître irrité: „ Je veux bien vous laisser la vie, leur dit-il, quelqu'indignes que vous en „ soyez;

(r) La datte de cet Acte est du mois *Mubarrem*, l'an de l'Hegire 1152; ce qui revient au mois d'Avril 1739. On a rapporté les noms des Pays dans l'Article Géographique: mais le préambule de l'Acte ne mérite pas moins d'attention par la singularité des motifs: „ Le „ Prince des Princes, le Roi des Rois, l'om- „ bre de Dieu sur la terre, le Protecteur de „ l'*Islam* (c'est-à-dire de la vraye foi), le „ second Alexandre, le puissant Nadir-Chah, „ que Dieu fasse règner long-tems, ayant „ envoyé ci-devant des Ambassadeurs auprès „ de moi, prosterné devant le Trône de Dieu, „ j'avois donné ordre de terminer les affaires „ pour lesquelles ils étoient venus. Le même „ dépêcha depuis, de Kandehar, [le Turc- „ man *Muhammed-Khan*, en qualité d'Ambas- „ sadeur,] pour me faire souvenir de ses de- „ mandes: mais mes Ministres l'amusèrent, & „ tâchèrent d'éluder l'exécution de mes or- „ dres. Cette mauvaise conduite de leur part „ a fait naître de l'inimitié entre nous. Elle a „ obligé Nadir-Chah d'entrer dans l'Inde a- „ vec une Armée. Mes Généraux lui ont livré „ bataille auprès de Kiernal. Il a remporté la „ victoire; ce qui a donné occasion à des „ négociations, qui ont été terminées par une „ entrevûe que j'ai eue avec lui. Ce grand Roi „ est ensuite venu avec moi jusqu'à Chah-Dgi- „ han-Abad. Je lui ai offert mes richesses, „ mes trésors & tout mon Empire: mais il n'a „ pas voulu l'accepter en entier, & se conten- „ tant d'une partie, il m'a laissé Maître, „ comme j'étois, de la Couronne & du Trône. „ En considération de cette générosité, je lui „ ai cédé, &c. *Otter*, pag. 404 & suivantes.

(s) *Ibid.* pag. 414.

„ soyez; mais si j'apprens à l'avenir que vous fomentiez dans l'Etat l'esprit „ de faction & d'indépendance, quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir le poids „ de ma colère, & je vous ferai mourir tous sans miséricorde (*t*)".

Ses adieux aux Omrahs.

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain, avec des richesses immenses, en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante & dix Kiurours de roupies; sans y comprendre le butin de ses Officiers & de ses Soldats, qu'on fait monter à dix Kiurours. L'Auteur évalue toutes ces sommes à dix-huit cens millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avoient été transportés à Kaboul. L'Armée Persane marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à *Serhind* (*v*). De-là Nadir-Chah fit ordonner à *Zekieria-Khan*, Gouverneur de la Province de Lahor, de lui apporter un Kiurour de roupies. Ce Seigneur, à qui les vexations de la Capitale avoient fait prévoir qu'il ne seroit pas épargné, tenoit des grosses sommes prêtes, & se mit aussi-tôt en chemin, avec celle qu'on lui demandoit. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens, que le Vainqueur enlevoit avec les dépouilles de leur Patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, que Nadir-Chah faisoit emmener, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces Malheureux, n'envisageant qu'un triste esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirent la fuite. D'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnèrent la mort, ou se firent Musulmans (*x*).

Dangers dont son bonheur le tire.

La difficulté, pour les Persans, étoit à se rapprocher de la Province de Kaboul. Ils n'étoient plus maîtres, ni de la Capitale, ni de la Personne de l'Empereur, dont la captivité avoit tenu toutes les parties de l'Empire dans la consternation & le respect. Ils avoient à passer le Tchenav, ou le Chenab, l'Indus, & d'autres Rivières, dans un tems où l'abondance extraordinaire des eaux ne leur permettoit pas d'y jetter des ponts. On n'a pas douté que si les Afgans, Peuples qui habitent à l'Occident de l'Indus, avoient exécuté la résolution qu'ils formèrent, d'attaquer au passage une Armée chargée de butin, Nadir-Chah n'eût été perdu sans ressource. Mais la fertilité de son esprit le tira de ce danger. Dix leuks de roupies, qu'il distribua aux Chefs de la ligue, firent évanouir tous les projets. Les eaux diminuèrent; on jetta un pont sur le Fleuve, & l'Armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, que l'Auteur met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses Troupes, un ordre de porter à son trésor tout le butin qu'elles avoient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvoit les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent: mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avoit appris que les Officiers & les Soldats avoient caché des pierreries: il les fit fouiller tour à tour, en partant; & leur bagage fut visité avec la mê-

Action extraordinaire de Nadir-Chah.

(*t*) Otter, Tome II. pag. 90.

(*v*) *Ibidem*. pag. 92. Serhind est à cent vingt miles de Dehli, & au même éloignement de Lahor, à trois journées de *Semana*, qui est une autre Ville à l'Ouest. *Firouz-Chah* y fit bâtir un Fort l'an de l'Hegire 753, & lui donna le nom de *Firouz-Abad*.

(*x*) *Ibid*. pag. 94.

même rigueur. Ainsi rien ne put échapper à ses recherches. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on découvrit, il fit distribuer à chaque Soldat cinq cens roupies, & quelque chose de plus aux Officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paroître étonnant que toute l'Armée ne se fût pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. L'Auteur observe que ce qui arrêta le soulevement, fut l'adresse qu'il avoit toûjours, de semer dans l'esprit de ses Sujets, surtout de ceux qui composoient ses Armées, une défiance mutuelle, qui les empêchoit de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songèrent à déserter: mais la crainte d'être massacrés par les Indiens, les retint, & le service n'en devint que plus exact (y).

Politique qui la fait réüssir.

Derniers obstacles qu'il surmonte.

D'AUTRES Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Chah, se lassant de partager ses richesses avec ses Ennemis, se fit jour par la force des armes: & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers détachemens, qui pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Le dernier obstacle qu'il eut à vaincre fut dans la Province de *Pekier*, dont le Gouverneur, ayant refusé de se soumettre à ses armes, ruina le Pays par lequel il devoit passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de *Zakkoum*, & saccagea, par le feu, les forêts & les campagnes; ensuite renfermant tous ses trésors dans la Forteresse d'*Emir-Kiout*, située sur la Rivière de *Hest-Nud*, il fit entrer une partie des Tribus dans celle de *Habsul-Emir*, & se fortifia lui-même dans celle de *Khuda-Abad*, avec une Armée de cinquante mille chevaux & d'autant d'infanterie, pour en défendre les approches. Mais il ne résista pas long-tems à la fortune d'un Ennemi, qui employoit l'artifice aussi heureusement que la valeur. Nadir-Chah trouva le moyen de se saisir du Gouverneur & de son fils; après quoi, passant la Rivière de Hest-Nud, il s'empara du Fort d'Emir-Kiout, & de toutes les richesses qu'on y avoit rassemblées. Pendant le chemin qui lui restoit jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à Muhammed-Chah; & toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joye, dans l'Inde, qu'il avoit repris la route de Kandahar; & l'inquiètude diminua par degrés, jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

(y) *Ibid.* pag. 94. Avant que de passer l'Indus, Nadir-Chah s'étoit rendu à *Rebnas*, Ville & Fort à l'Orient de la Rivière d'Etek, sur le bord de celle de *Suvat*, à une journée & demie au Sud de *Ferbalé*. On remarque toutes ces Places, en faveur de la Géographie. Le même motif fait observer, d'après M. Otter, que *Multan*, Ville fameuse, dont on a vû la Description dans deux articles précédens, n'est pas seulement très-considérable par elle-même, mais encore par son district qui est fort grand. Il s'étend, du côté de l'Ouest, jusqu'à la frontière de *Mekran*, & vers le Sud jusqu'à *Mansouri*. Multan est défendu par un bon Fort. On voit, aux environs, des vignes & des jardins d'une demie lieue de longueur, accompagnés de fort beaux Palais. Les femmes du Pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval. *Ibid.* Note de la pag. 99.

Nota. Nous retranchons de cette Remarque quelques circonstances qui ont déja été rapportées, & dont M. Prevost ne se souvenoit plus. R. d. E.

§. III.

§. III.

Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah.

Nizam-ul-Mulk se soutient dans l'administration.

Les détails sont précieux dans un Voyageur exact & fidèle; sur-tout ceux qui regardent un Pays, avec lequel on a peu d'autres communications. Recueillons, avec confiance, ce que M. Otter a jugé digne de la sienne. Quoique Muhammed-Chah n'eût pas pénétré toute la trahison de Nizam-ul-Mulk, il avoit de fortes raisons de se défier de sa conduite. Mais, le voyant protégé par Nadir-Chah, il se vit dans la nécessité de lui laisser l'administration. Ce Ministre actif ne négligea rien pour confirmer son pouvoir. Il s'attacha d'abord à mettre dans ses intérêts tous les Partisans du dernier Ministre, & des autres Omrahs qui avoient péri à Kiernal & dans la suite des troubles. A la vérité, ce fut aux dépens des légitimes héritiers des Morts, qu'il dépouilla de leurs biens & de leurs emplois, pour les distribuer à ses nouvelles Créatures. Cette conduite lui fit des ennemis parmi les Grands; mais elle lui assuroit la faveur populaire; &, ce qu'il se proposoit encore plus, elle servoit à dissiper le soupçon de sa perfidie. Cependant l'Empereur leva le masque de la dissimulation, lorsqu'il le vit affecter de maltraiter & d'éloigner les anciens Serviteurs de la Cour; & pour faire sentir, par un coup d'autorité, combien cette injustice lui déplaisoit, il rappella, malgré lui, *Emir-Khan* & *Isbak-Khan*. Le premier fut revêtu de la troisième dignité militaire de l'Empire, avec le Gouvernement d'*Allah-Abad*; & le second, de la qualité de Sécretaire d'Etat. Ces deux Omrahs entreprirent, de concert, d'enlever à Nizam-ul-Mulk la plûpart de ses Créatures, de le traverser dans ses entreprises & de lui causer toutes sortes de dégouts. Le grand Visir toûjours attaché à l'Empereur, & personnellement ennemi de Nizam-ul-Mulk, favorisa secrétement leurs mesures (*a*).

L'Empereur s'efforce de le perdre.

Ligue formée contre lui.

Cette nouvelle division, dont on fut bien-tôt informé dans les Provinces, y fit naître de nouveaux desordres. Un Gouverneur subalterne de celle d'Ekbar-Abad prit le nom de *Deranti-Chah*, & s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie & d'Infanterie, se rendit maître de son Canton. A son exemple, d'autres petits Gouverneurs secouèrent le joug, & s'érigèrent en autant de Souverains. Dans l'intervalle, *Azim-Ullah-Khan*, devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk, s'étoit lié d'intérêts avec Emir-Khan. Il s'offrit pour les réduire. On lui donna un corps de bonnes Troupes, & tout ce qui pouvoit assurer le succès de son expédition. Il défit & dispersa les Rebelles. Muhammed-Chah prit occasion de cet important service, pour le nommer Général de ses Armées. Son crédit augmentant de jour en jour, il se joignit aux ennemis de Nizam-ul-Mulk. Ces Omrahs engagèrent l'Empereur à sortir de la Capitale, sous prétexte d'une partie de chasse. Lorsqu'ils le virent hors de Dehli, c'est-à-dire, assez libre pour les écouter tranquillement, ils lui proposèrent de delibérer sur les moyens de se délivrer de l'oppression du Ministre. Dans ce conseil secret, on résolut d'envoyer *Seid-Mu-*

Conseil tenu hors de Dehli.

(*a*) Otter, *ubi sup.* pag. 107 & suiv.

Muhammed-Khan à Nadir-Chah, pour se plaindre de la mauvaise administration de Nizam-ul-Mulk. On convint aussi que l'Empereur écriroit à *Badgira*, pour l'engager à chasser, du Dekan, le fils de Nizam-ul-Mulk, avec promesse de le revêtir lui-même de ce Gouvernement. Emir-Khan se chargea de rappeller à la Cour tous les Seigneurs que le Ministre en avoit éloignés, sur-tout Muhammed-Khan & ses fils. Après avoir pris ces mesures, l'Empereur & les Omrahs rentrèrent sans affectation dans la Capitale (*b*).

Habileté de Nizam-ul-Mulk.

MALHEUREUSEMENT pour le succès de leurs vûes, le grand Visir étoit vivement picqué de voir croître la faveur d'Emir-Khan, & la sienne diminuer de jour en jour. Sa paresse l'empêchoit d'agir & d'écouter son ressentiment. Mais Nizam-ul-Mulk, plus actif, découvrit ses dispositions & ne manqua pas d'habileté pour les seconder. Sans pénétrer les desseins qui se formoient contre lui-même, il avoit le cœur ulceré. Non-seulement l'Empereur n'avoit pas voulu consentir à renvoyer Emir-Khan dans son Gouvernement d'Allah-Abad, & à éloigner Ishak-Khan; mais il marquoit si peu d'égard pour ses demandes, qu'il lui avoit refusé de donner à son fils *Gazi-Eddin* le commandement de l'artillerie, & à *Hafiz-Eddin* l'Office de Sécretaire d'Etat. Dans son chagrin, Nizam-ul-Mulk résolut de se lier avec le grand Visir, qui malgré la foiblesse de son autorité, conservoit une sorte de puissance par ses richesses & par le nombre de ses domestiques & de ses créatures. Il le prit en particulier; & feignant d'avoir oublié leurs anciennes divisions, il lui représenta vivement ce qu'ils avoient tous deux à craindre du Parti opposé. „ Ne vous appercevez-vous pas, lui dit-il, „ que depuis quelque-tems nous sommes ici des Serviteurs inutiles, & „ que cet état nous expose au mépris? Le seul parti qu'il y ait à pren„ dre est de nous unir étroitement; feignons de vouloir quitter la „ Cour. Le besoin qu'on a de nous fera bien-tôt renaître nôtre considé„ ration (*c*)".

Il engage le Visir à feindre de se retirer avec lui.

CETTE feinte parut dangereuse au Visir. Mais Nizam-ul-Mulk revint si souvent à la charge, en lui représentant que l'Empereur ne pouvoit se passer de leurs services, & lui promettant de le rendre maître du Conseil, s'ils en chassoient une fois les Khans Emir & Ishak, qu'il le fit consentir à présenter chacun leur Requête, pour demander la permission de se retirer. Mais ils furent extrémement surpris de se voir prendre au mot, à la sollicitation d'Emir & d'Ishak, qui excitèrent l'Empereur à profiter d'une si belle occasion de se délivrer d'eux. Dans leur indignation, ils firent sortir sur le champ, de la Capitale, tous leurs gros bagages; & ramassant dans un seul jour dix-sept mille fusils, dont ils armèrent un même nombre d'hommes, ils partirent le 6 du mois de *Zil-Kadè*, qui répond au mois de Février 1740. (*d*).

LES circonstances de leur départ effrayèrent jusqu'aux deux Khans, Auteurs de leur disgrace. Ils craignirent un dessein formé de susciter de nouveaux troubles; & leur foiblesse, autant que leur imprudence, les fit courir à l'Empereur, pour lui représenter que tout étoit à craindre de deux Ennemis si puissans, qu'on ne pouvoit trop se hâter de prévenir leur révolte, & qu'il

(*b*) Pag. 111. (*c*) Pag. 113. (*d*) Pag. 114.

qu'il falloit sur le champ les satisfaire tous deux. Muhammed-Chah, frappé de l'embarras de ses deux Favoris, & ne trouvant personne autour de lui qui eût assez de fermeté pour lui en inspirer, se rendit à leur conseil, & leur laissa la liberté d'agir en son nom. Emir-Khan se transporta aussitôt à la tente du Visir, qui étoit campé hors de la Ville. Après lui avoir représenté le chagrin que sa fuite causoit à l'Empereur, & la douleur qu'il en ressentoit lui-même, il le pressa instamment de revenir. Cette proposition ne déplut point au Visir, qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret: mais ne voulant se déterminer à rien, sans la participation de Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettoit à la décision de ce Ministre. Emir-Khan ne balança point à monter avec lui dans un *Palanki* (*e*). Ils se rendirent à la tente de Nizam-ul-Mulk, où Emir-Khan ne fit pas difficulté de se prosterner à ses pieds, & de lui demander grace pour le passé. Nizam-ul-Mulk consentit à rentrer dans Dehli, à condition qu'Emir-Khan se retireroit dans son Gouvernement. En effet, ce timide Favori, étant retourné à la Capitale, donna ordre que ses tentes & ses bagages fussent transportés de l'autre côté de la Rivière. Ensuite il se rendit auprès de l'Empereur, & l'ayant informé du succès de sa négociation, il lui demanda la permission de se retirer. Elle lui fut d'abord refusée: mais ses instances & le prétexte du bien public la lui firent obtenir. Ishak-Khan crut que le moyen de se justifier étoit de rejetter, sur Emir-Khan, la cause de tous les troubles. Quelques soumissions, accompagnées d'une promesse de fidélité qu'il fit aux deux Ministres, lui firent conserver son poste.

La foiblesse de la Cour les fait rappeller tous deux.

Nizam-ul-Mulk fait ses conditions.

Le Visir, & Gazi-Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant résister plus long-tems à l'empressement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent sur le champ pour aller faire leurs soumissions à l'Empereur. Mais Nizam-ul-Mulk feignit de persister dans le dessein de se retirer, & continua sa marche l'espace de quatre lieues, après lesquelles il s'arrêta, pour donner le tems à l'Empereur de lui faire de nouvelles instances. Sa politique ne fut pas trompée. Muhammed-Chah, malgré toute sa répugnance, se laissa déterminer à cette humiliante démarche. Le Visir même alla trouver de sa part Nizam-ul-Mulk. Il le ramena au Palais, où le Monarque, forcé de dissimuler, lui fit un bon accueil, le revêtit de ses plus riches habits, & lui rendit toute sa confiance dans un long entretien.

Adresse avec laquelle il se fait presser de revenir.

Quatre ou cinq jours après cette révolution, Nizam-ul-Mulk avertit le Visir, que l'affaire la plus pressante étoit celle du Dekan. Il lui représenta que si Badgira, dans l'espérance qu'Emir-Knan lui avoit donnée de le mettre en possession de ce Gouvernement, venoit à bout d'en chasser son fils, ce Raja ne manqueroit point de marcher droit à la Capitale, à la tête de ses *Merehais* (*f*). Là-dessus, ajoûtant qu'il ne pouvoit lui-même s'éloigner de la Cour sans danger, il proposa au Visir de partir à la tête de l'Armée. Mais la confiance étoit déja diminuée entr'eux. Le Visir s'étoit ap-

(*e*) D'autres écrivent *Paleki*; d'autres *Palanquin*.

(*f*) M. Prevost écrit toûjours *Merrbais*. Ce sont les *Marattes*, nommés autrement *Ganimes*, qui ont tant fait parler d'eux depuis. R. d. E.

apperçu que Nizam-ul-Mulk éludoit l'exécution de ses promesses. Cette proposition acheva de les diviser.

Bien-tôt les *Ganimes*, s'étant assemblés dans le Dekan au nombre de cent mille hommes, s'approchèrent de Baçaim, Ville de la dépendance des Portugais, & s'en mirent en possession. Goa même seroit tombée entre leurs mains, si l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les en éloigner. Ils donnèrent aussi de l'inquiètude aux Anglois; mais ils n'osèrent attaquer Bombay, quoiqu'ils en eussent conçu le dessein.

Guerres intestines des Mogols.

Les Rajas Badgira & *Sabou* n'eurent pas plutôt reçu l'ordre expédié par Emir-Khan, qu'oubliant leurs secrétes liaisons avec Nizam-ul-Mulk, ils se mirent en mouvement pour chasser son fils du Dekan. Ils l'assiégèrent dans Aureng-Abad; & les vivres devinrent si chers, qu'il étoit à la veille de se rendre, lorsqu'une seule lettre de son père, qui avoit repris son autorité, fit changer de face aux affaires. Il sortit de la Place, & les Merehais se retirèrent; mais ce fut pour porter leurs ravages dans d'autres Provinces de l'Empire. *Mulhardgi*, *Ratoudgi*, & d'autres Chefs de ces Brigands, partirent avec quarante mille Cavaliers, dans la résolution de lever le tribut de l'Inde. Ils s'avancèrent jusqu'aux dépendances de *Benaris*, à huit journées d'*Azim-Abad*, saccageant les Bourgs & les Villages. Ils étoient prêts à passer la Rivière de *Kiunk*, pour répandre la désolation dans les Provinces d'Allah-Abad & d'Audih (*g*), lorsqu'*Ebul-Mansour-Khan*, Gouverneur de la dernière, se mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris, pour s'opposer à leurs courses. Emir-Khan, qui s'étoit retiré à Allah-Abad, après sa disgrace volontaire, n'eut pas le courage de se joindre à Ebul-Mansour-Khan; mais un autre Khan, originaire de ce Pays, fit réparer, en diligence, les fortifications de *Ferab-Abad*. Les Chefs des Merehais ayant appris qu'Ebul-Mansour-Khan marchoit vers eux, & qu'*Ali-Verdi-Khan*, Naïb de la Province de Behar, après avoir tué *Serefraz-Khan*, Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de ses trésors, partirent de Benaris, & prirent la route d'Azim-Abad. Ensuite la mort imprévue de Badgira les obligea de rentrer dans leurs Terres.

On ne connoît point de Mémoires plus récens sur l'état intérieur de l'Empire Mogol (*h*). Mais la secheresse de cet article m'engage à le terminer par

(*g*) Audih se nomme aussi *Tchout-Pour*. C'est la Capitale des Etats du Rana [*Sanga*], qui sont situés entre le Gutcherat, le Pays de *Devlet-Abad*, & la Province de Lahour. La Ville d'Audih est située sur une montagne aride, à l'Ouest, & peu éloignée d'Egrè; à quatre journées de *Tchitour*, Ville & Canton du même Pays, à dix journées d'*Ahmed-Abad*, à la même distance au Sud de la Ville de *Takiour*, qui est à quatre journées à l'Ouest de Lahour, & à deux au Nord-Est de *Djalour*. La Ville de *Saroubi* est à dix journées au Sud d'Audih. Il pleut fort peu dans le Pays d'Audih, & la plûpart des Habitans y sont Idolâtres. *Otter*, *ubi sup.* Note de la pag. 127.

(*h*) Cependant M. Prevost avoit déja rapporté, sous l'Article de Pondichery, qui nous reste à donner, les suites de cette guerre contre les Marattes, & la mort de *Nazer-singue* (1), fils de ce même Nizam-ul-Mulk, le grand Ami de sa Nation, à qui il prodigue ici, peut-être sans y penser, les épithétes de traître & de perfide. R. d. E.

(1) Souba de Golkonde, tué dans la sanglante bataille du 16 Decembre 1750.

Description de l'Indoustan.

Avanture figulière arrivée au Vifir.

par un récit plus intéreffant. *Bedreddin-Khan*, fils aîné du Vifir, avoit difparu à la bataille de Kiernal, fans qu'on eût pû découvrir ce qu'il étoit devenu. Un Inconnu, qui lui reffembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Dervis, arriva un jour à *Perver*, à la tête d'une troupe de Mendians. Quelques domeftiques du Raja, qui connoiffoient Bedreddin, prirent ce jeune homme pour lui, & s'empreffèrent d'apprendre à leur Maître, qu'ils avoient retrouvé le fils du Vifir. Le Raja fe le fit amener, le reçut avec toute la diftinction qu'il crut devoir au rang de fon Père, & n'épargna pas les plus riches habits pour l'en revêtir. En vain le jeune Avanturier refufa ces marques d'honneur, en proteftant qu'il n'étoit pas Bedreddin. On refufa de l'en croire. Le Raja continua de le traiter avec les mêmes refpects, & le retint malgré lui, pour fe donner le tems d'apprendre au Vifir que fon fils étoit heureufement retrouvé. Cette nouvelle répandit la joye, non-feulement dans fa famille, mais dans toute la Capitale de l'Empire, où elle fut célébrée par des réjouïffances publiques. Le Vifir fit un riche préfent au Meffager, qui la lui avoit annoncée, & preffa, par fa réponfe, le retour d'un fils fi cher. Auffi-tôt le Raja fit préparer un beau palanki, porté fur un éléphant, & mit le jeune homme en marche, fous une efcorte de cinq cens Cavaliers, qui le conduifirent jufqu'à Ekbar-Abad, où ils le remirent à d'autres gardes, que le Vifir avoit envoyés au-devant de lui. Il fut mené à petites journées, pour lui épargner de la fatigue, jufqu'à *Tibet*, Bourg voifin de Dehli, où Nizam-ul-Mulk fe trouvoit alors campé. On le fit defcendre chez ce Miniftre, qui, étant ami du Vifir, embraffa fon fils & lui baifa le front. Bien-tôt le Vifir même, amené par fon impatience, lui fit les mêmes careffes, en verfant des larmes de joye. Enfuite ils s'affirent tous trois fur le même fofa, & mangèrent enfemble. On a peine à concevoir que cette familiarité ne fût pas capable de faire ouvrir les yeux au Vifir; ou du moins, que celui qu'il prenoit pour fon fils, n'aidât point alors à le détromper. Cependant on nous raconte, avec le même air de certitude, qu'ayant achevé de dîner, le Vifir fe rendit à la Capitale, y conduifit le jeune homme à fon Palais, & le fit entrer auffi-tôt dans le Harem, pour ne pas laiffer fa mère plus long-tems dans l'impatience.

Cette Dame ne penfa point à fe voiler pour fon fils. Elle le reçut à vifage découvert. Elle examina fa phifionomie & fa taille. Quoiqu'elle le trouvât parfaitement femblable à Bedreddin, elle voulut diffiper tous les doutes, en examinant un endroit de fon corps où elle lui connoiffoit une marque. Mais, ne l'ayant pas trouvée, fa confufion & fon repentir furent extrêmes. „ Ce n'eft pas mon fils, s'écria-„ t'elle. Qu'on le faffe fortir fur le champ". Alors il ne balança point à répéter qu'il n'étoit pas fils du Vifir. Il nomma fon véritable père, & fe plaignit qu'on eût refufé de le croire, avant cet éclairciffement. Ainfi le réfultat d'un examen trop exact troubla toute la joye de la Maifon. Le Vifir, confus de fa méprife, & plus encore de l'imprudence qu'il avoit eue, d'introduire un homme de cet âge dans fon Harem, voulut réparer l'une & l'autre, en l'adoptant pour fon fils. Mais toutes fes offres ne purent lui faire obtenir cette fatisfaction. Ce jeune Etranger, qui étoit un

un libertin d'honnête naiſſance, fit admirer ſon obſtination à rejetter la fortune: & ſon père, informé de ſa conduite, vint le reclamer avec des tranſports de joye (*k*).

CET événement n'eſt pas ſans exemple. Mais, quand on lui trouveroit quelque apparence romaneſque, le témoignage de M. Otter ſuffit pour lui donner de la vraiſemblance.

(*k*) Otter, *ubi ſup.* pag. 126 & précédentes.



Genéalogie des Grands Mogols.

[IL ne ſera pas inutile, de joindre à la fin de cet Article, une Liſte Genéalogique des Grands Mogols qui ont règné dans l'Indouſtan, depuis Tamerlan, qu'on regarde comme le Fondateur de cet Empire, jusqu'à nos jours. Elle ſervira de guide dans l'Hiſtoire de ces Princes, qu'on n'a pu éclaircir, par tant de Remarques, ſans la rendre un peu embaraſſante pour une partie des Lecteurs.

Liſte Genéalogique des Grands Mogols.

I. MIER-TIMOUR, ou *Timour Lenk*, communément nommé *Tamerlan*, depuis 1370, jusqu'à 1405.
Il laiſſa quatre fils;

1. *Djihan-Guir.*
2. *Sjeich-Hamar.*
3. *Miroun-Chah.*
4. *Mirzah-Charok*, ou *Mirzah-Seyed.*

II. MIROUN-CHAH, depuis 1405, ... juſqu'à 1408.

III. MIRZAH-SEYED, ſon frère, depuis 1408, . juſqu'à 1447.
Ce dernier étoit en même-tems Empereur de Tartarie & de l'Indouſtan.

IV. PIER-MOHHAMMED, fils de Djihan-Guir, depuis 1447, juſqu'à 1452.
Il règna ſeulement ſur l'Indouſtan, & fut ſuivi par ſon fils;

V. ABOU-IL-SAID, depuis 1452, ... juſqu'à 1469.
Son fils lui ſuccède;

VI. SULTAN-HAMED, ou *Sjeich-Omar-Chah*, depuis 1469, juſqu'à 1495.
Il eſt ſuivi par ſon fils (*a*);

VII.

(*a*) On a dit à tort, ci-deſſus, que Valentyn ne parle pas du genre de mort de ce Prince, qu'on fait tomber d'une terraſſe, au lieu que, ſuivant lui, c'eſt la terraſſe qui s'éboula ſous ſes pieds.

VII. Chah-Babour, depuis 1495, . . . jusqu'à 1532.
Il établit le Siège de son Empire à Dehli, en 1526, & laissa deux fils;
1. *Mirzah-Homajom*, &
2. *Mirzah-Kamoran.*

VIII. Homajom, depuis 1532, ... jusqu'à 1552.
Suivi par son fils;

IX. Ekbar, depuis 1552, ... jusqu'à 1605.
Il laissa trois fils;
1. *Sultan-Selim.*
2. *Pehari*, ou *Moraad.*
3. *Mirzah-Danijaal.*

X. Selim, après son avénement nommé *Gehan-Guir*, depuis 1605, jusqu'à 1626.
Il eut quatre fils;
1. *Chosrou*, dont le fils étoit *Boulaki.*
2. *Perwis.*
3. *Chorom*, depuis son élévation nommé *Chah-Gehan.*
4. *Sjabariar.*
Terri ajoûte un cinquième fils, qu'il nomme *Sultan-Taucht.*

XI. Chah-Gehan, depuis 1626, ... jusqu'à 1657.
Il eut quatre fils, & deux filles;
1. *Dara-Sjekoub*, ou *Secoer*; Ses enfans étoient,
   a) *Soliman-Sjekoub*, dont le fils étoit *Sepe-Sjekoub.*
   b) *Miraad-el-Molouk.*
   c) *Nour-el-Tadjou*, sa fille.
2. *Chah-Chuja*, ou *Sousa*, qui eut trois fils & deux filles;
   a) *Sultan-Banke*, ou *Bon-Sultan.*
   b) *Mirzah-Bhadour*, ou *Ballandachter.*
   c) *Mirzah-Saan*, ou *Saan-Sultan.*
   d) *Hamed-Meballe.* } ses filles.
   e) *Nour-Begum.* }
3. *Aureng-Zeb*, ou *Eurenkzib.*
4. *Moraad-ul-Beg*, ou *Moraad-Bakche.*
5. *Begum-Saheb.* } ses filles.
6. *Rauchenara-Begum.* }

Description de l'Indoustan.

XII. Aureng-Zeb, depuis 1657, ... jusqu'à 1707.
Il eut cinq fils;
1. *Mohhammed-Moazem.*
2. *Chah-Alem*, nommé aussi *Mazum*, ou *Moazem.*
3. *Ekbar.*
4. *Azem-Chah*, ou *Azem-Tarra.*
5. *Cambax.*

XIII. Chah-Alem, ou *Behadir-Chah*, depuis 1707, . jusqu'à 1712.
Il laissa quatre fils;
1. *Muassadim*, *Mossoddim*, ou *Dgihandar-Chah*, qui eut trois fils, dont l'aîné se nommoit *Assodien.*
2. *Mahmud-Azem*, *Assimdim*, ou *Assimscha*, qui eut aussi trois fils;
a) *Mahmud-Cariem.*
b) *Ferruh-Sier*, ou *Farruchser.*
c) *Hamambax.*
3. *Refiel-Chah*, ou *Rafiel-Gadders*, qui laissa deux fils.
4. *Dgihan-Chah*, ou *Chochaista-Chadder*, qui laissa aussi deux fils.

XIV. Muassadim, ou *Dgihandar-Chah*, depuis 1712, . jusqu'à 1713.
XV. Ferruh-Sier, depuis 1713, ... jusqu'à 1719.
XVI. Rafieldowla, fils de Refiel-Chah, règne quatre mois.
XVII. Rafieldarascha, ou *Chah-Gehan II*,
Suivant les Missionnaires Danois. M. Otter, le fait préceder Rafieldowla son frère. Il règna environ six mois.

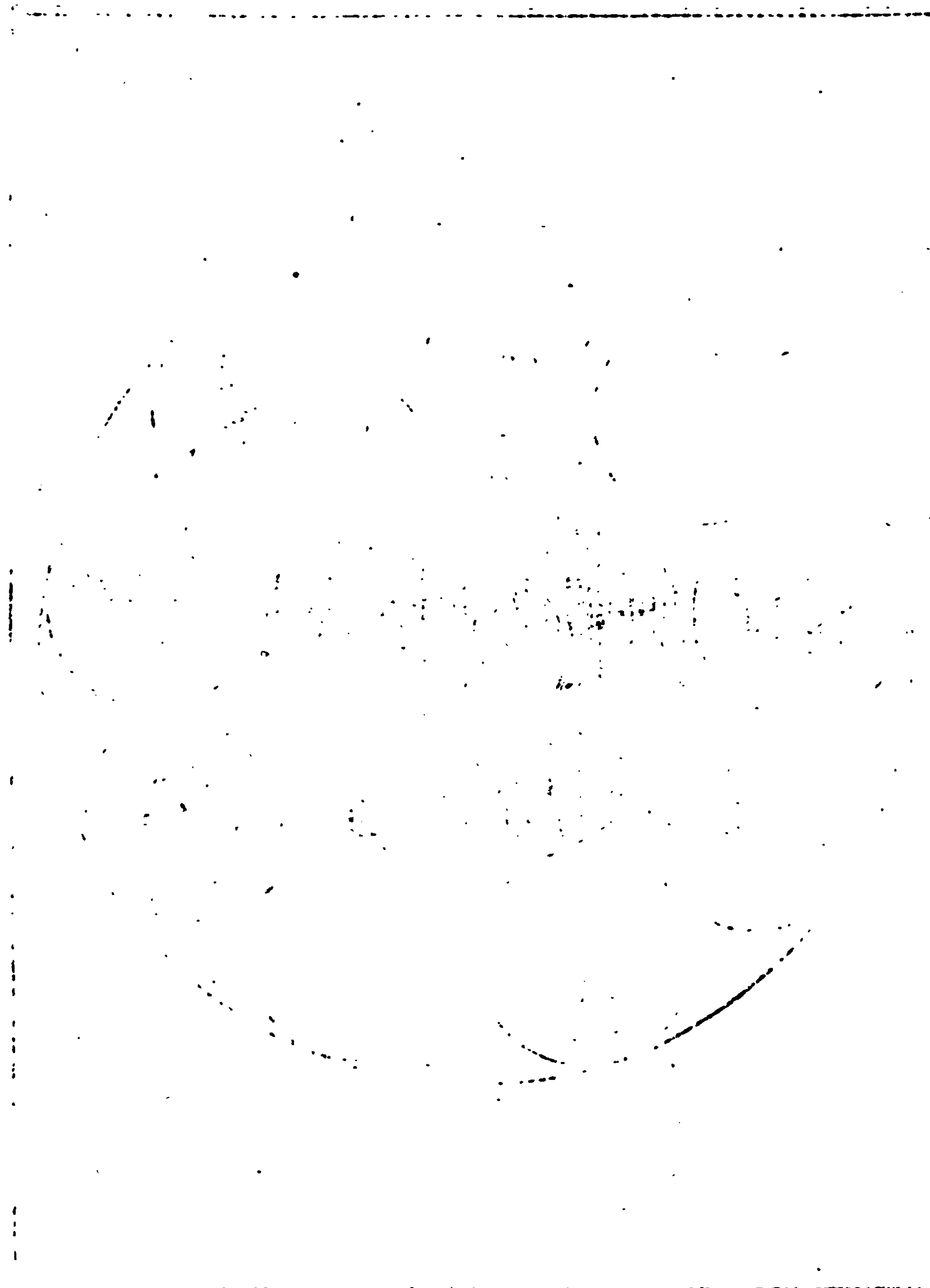
XVIII. Chaijan, *Nicossjeer*, ou *Chah-Gehan III*, règne aussi six mois, jusqu'à 1723.

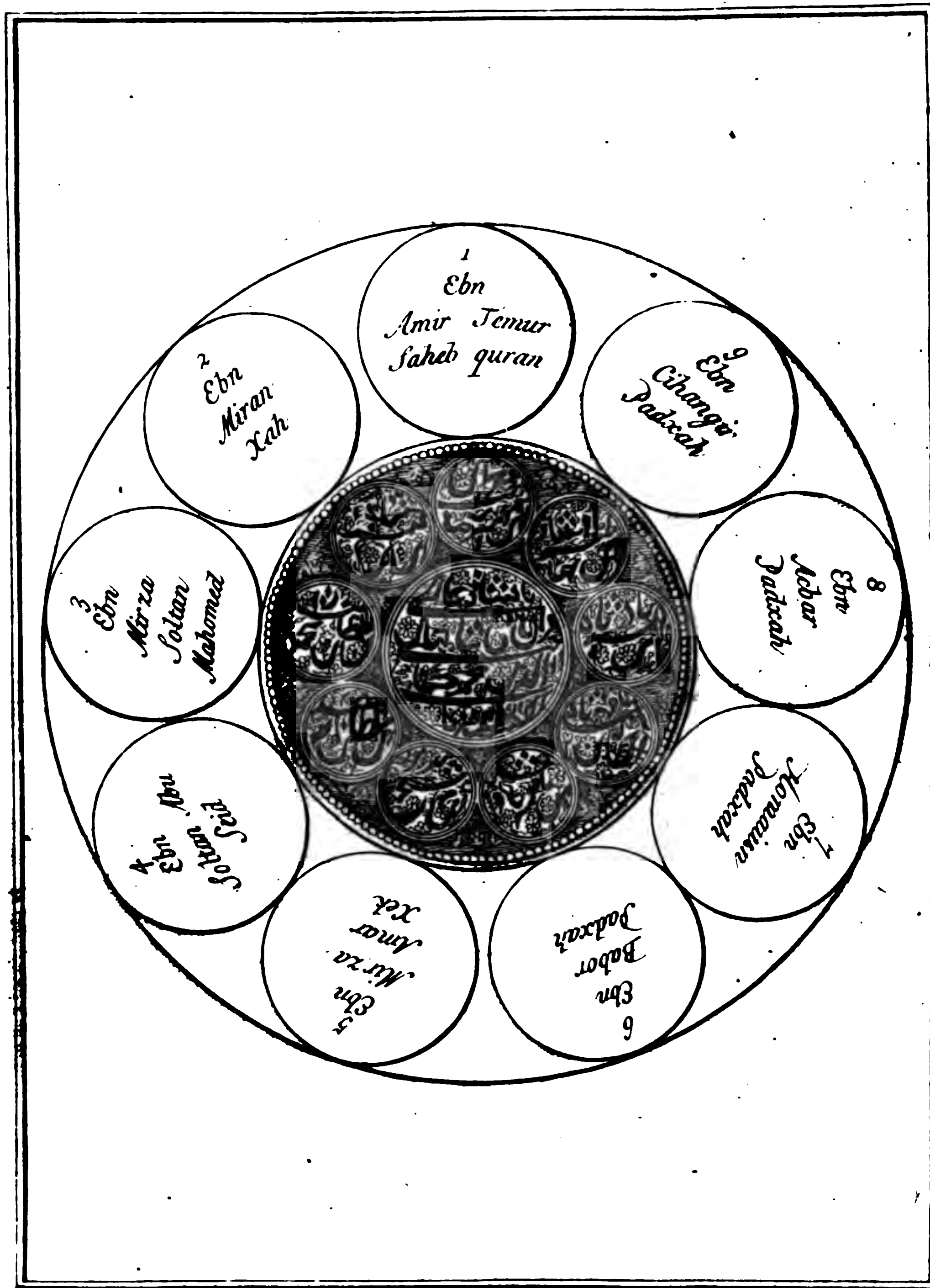
XIX. Muhammed-Chah, fils de Muassadim, ou Dgihandar-Chah, depuis 1723.

Remarques sur le Sceau de ces Princes.

On ne s'attache ici qu'aux principales différences des noms, pour éviter l'inconvénient qui nous a fait juger cette Liste très-nécessaire à la suite de l'Histoire abrégée des Grands Mogols. La Figure du Sceau de ces Empereurs, si elle étoit juste, devroit servir à prouver quelques-uns des premiers règnes; mais nous y remarquons des défauts qui demandent d'être éclaircis dans une Note (*b*).]

(*b*) Cette Figure, qui est tirée de Tavernier, se trouve jointe, dans l'Edition de Paris, à la Relation de Rhoe, mais mal-à-propos, parceque celle qu'on a de ce Voyageur Anglois ne va que jusqu'à *Gehan-Guir*, qui règnoit de son tems. C'est la raison qui nous





J. V. S. direx.

SCEAU DES GRANDS MOGOLS.
RYKS-ZEGEL DER GROOTE MOGOLS.

nous a engagé à l'en détacher, outre qu'elle paroit beaucoup mieux convenir à la fin de l'Article qui traite de la succession des Empereurs Mogols, où nous la citons en preuve.

A la vérité M. Prevost, ou son Graveur, a eû soin d'avertir, au bas de la Figure, que tel étoit *le Sceau sous Aureng-Zeb, dont les Armes occupent le centre;* mais cette explication même, que nous avons supprimée, n'est pas juste, puisque le nom (plutôt que les *Armes*) de *Chab-Geban*, occupe le centre, dont celui d'*Aureng-Zeb* est par conséquent exclus. Tavernier nous en apprend la raison, savoir, „ que ce Prince n'avoit „ pas fait battre de ces pièces d'or & d'ar„ gent que les Grands Mogols ont coutume „ de jetter au Peuple, à leur avénement au „ Trône"; Car il est à remarquer, que Tavernier représente seulement, quoique très-mal, la forme de ces médailles; ce qui n'empêche pas que le Mogol règnant n'eût un Sceau pareil, augmenté de son nom; tel que Valentyn l'a fidèlement copié d'un Firman accordé, en 1662, au Sr. *Van Adrichem*, Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise à la Cour de ce Prince.

Dans ce Sceau, qui est bien différent de la Figure de Tavernier, *Mier-Timour* est placé en-haut; & successivement à droite, au dessous; 2. *Miroun-Chab*, 3. *Mirzab-Seyed*, 4. *Pier-Mohammed*, 5. *Abou-said*, 6. *Cheick-Omar*, & 7. *Chab-Babour*. Les quatre suivans, 8. *Homayom*, 9. *Ekbar*, 10. *Djebaan-Guier*, & 11. *Chab-Djibaan*, reprennent d'en-haut à gauche de Mier-Timour, & descendent, de manière que le dernier vient joindre le septième; & 12 *Eurang-Zeb* occupe le centre.

Sans parler de l'orthographe & de la disposition des noms, la différence notable qu'on remarque entre la Figure de Tavernier & celle de Valentyn, c'est que dans la première, on a omis le nom du troisième Grand Mogol, *Mirzab-Seyed*, ou *Mirzab-Chab*, dont la Chronique Mogole ne fait pas mention, & qu'on doit cependant mettre au rang de ces Empereurs; (Voyez ci-dessus nôtre Note (*e*) *pag.* 306.) On nous objectera peut-être, que le même nom ne se trouve pas non plus dans la Figure de Rhoe; mais nous avons lieu de croire que Tavernier l'a copiée en partie dans la sienne, vû la grande conformité qui règne dans l'orthographe des noms de l'une & de l'autre Figure. Quoiqu'il en soit, Valentyn, qui donne même le Portrait de Mirzah-Seyed, ou Mirzah-Chah, nous assure qu'il a vû plusieurs autres Cachets, & toûjours avec l'un des deux noms de ce Prince; ce qui, dit-il, ne change point la personne, parceque le mot de *Chab*, ne signifie autre chose que *Roi*, en langue Persane. C'est le même que M. Otter appelle *Chab-Roûb*, ou *Charok*, nom qu'il portoit, suivant Valentyn, avant son avénement au Trône: mais M. Otter a omis *Miroun-Chab* son Prédécesseur, & *Pier-Mohammed* son Successeur, dont la Chronique Mogole ne fait pas mention non plus, quoiqu'il soit nommé dans tous les Sceaux; & c'est ce qu'il nous importoit de prouver, pour justifier nos Notes critiques des pages 306 & 307, ci-dessus.

§. IV.

Forces & Richesses des Grands Mogols.

Le prodigieux nombre de Troupes, que ces Monarques ne cessent point d'entretenir à leur solde, en font, sans comparaison, les plus redoutables Souverains des Indes (*a*). On croit faussement, en Europe, que leurs Armées sont moins à craindre par la valeur, que par la multitude des Combattans. C'est moins le courage qui manque à cette Milice, que la science de la guerre, & l'adresse à se servir des armes. Elle seroit fort inférieure à la nôtre, par la discipline & l'habileté: mais, de ce côté même elle surpasse toutes les autres Nations Indiennes; & la plûpart ne l'égalent point

(*a*) De tous les Ecrivains qui ont recueilli ce qui appartient à l'Empire du Mogol, aucun n'ayant parlé de ses forces avec plus d'exactitude & de netteté que l'Auteur de l'Introduction à l'Histoire de l'Asie, on croit devoir employer ici quelques endroits de sa description, avec le soin de lui en faire honneur, & d'y mêler ce qu'on jugera propre à l'enrichir.

point en bravoure. Sans remonter à ces Conquérans Tartares, qui peuvent être regardés comme les Ancêtres des Mogols, il eſt certain que c'eſt par la valeur de leurs Troupes, qu'Ekbar & Aureng-Zeb ont étendu ſi loin les limites de leur Empire, & que le dernier a ſi long-tems rempli tout l'Orient de la terreur de ſon nom.

Trois Ordres de Milice Mogole.

On peut rapporter, comme à trois Ordres, toute la Milice de ce grand Empire. Le premier eſt compoſé d'une Armée toûjours ſubſiſtante, que le Grand Mogol entretient dans ſa Capitale, & qui monte la garde chaque jour devant ſon Palais; le ſecond, des Troupes qui ſont répandues dans toutes les Provinces de l'Empire; & le troiſième, des Troupes auxiliaires, que les Rajas, Vaſſaux de l'Empereur, ſont obligés de lui fournir.

L'Armée, qui campe tous les jours aux portes du Palais, dans quelque lieu que ſoit la Cour, monte au moins à cinquante mille hommes de Cavalerie; ſans compter une prodigieuſe multitude d'Infanterie, dont Dehli & Agra, les deux principales réſidences des Grands Mogols, ſont toûjours remplies. Auſſi, lorſqu'ils ſe mettent en campagne, ces deux Villes ne reſſemblent plus qu'à deux Camps déſerts, dont une groſſe Armée ſeroit ſortie. Tout ſuit la Cour; & ſi l'on excepte le quartier des Banianes, ou des gros Négocians, le reſte a l'air d'une Ville dépeuplée. Un nombre incroyable de Vivandiers, de Porte-faix, d'Eſclaves, & de petits Marchands, accompagnent les Armées, pour leur rendre les mêmes ſervices que dans les Villes. Mais toute cette Milice de garde n'eſt pas ſur le même pied. Le plus conſidérable de tous les Corps militaires eſt celui des *quatre mille Eſclaves de l'Empereur*, qui eſt diſtingué par ce nom, pour marquer ſon dévouement à ſa perſonne. Leur Chef, qui ſe nomme le *Daroga*, eſt un Officier de conſidération, auquel on confie ſouvent le commandement des Armées. Tous les Soldats, qu'on admet dans une troupe ſi relevée, ſont marqués au front. C'eſt de là qu'on tire les Manſebdars & d'autres Officiers ſubalternes, pour les faire monter par degrés juſqu'au rang d'Omrahs de guerre; titre, qui répond aſſez à celui de nos Lieutenans Généraux (*b*).

Corps des quatre mille Eſclaves.

Gardes des trois maſſes.

Les gardes de la maſſe d'or, de la maſſe d'argent, & de la maſſe de fer, compoſent auſſi trois différentes Compagnies, dont les Soldats ſont mar ués diverſement au front. Leur paye eſt plus groſſe, & leur rang plus reſpecté, ſuivant le métal dont leurs maſſes ſont revêtues. Tous ces Corps ſont remplis de Soldats d'élite, que la valeur à rendus dignes d'y être admis. Il faut néceſſairement avoir ſervi dans quelqu'une de ces troupes, & s'y être diſtingué, pour s'élever aux Dignités de l'Etat. Dans les Armées du Mogol, la naiſſance ne donne point de rang. C'eſt le mérite qui règle les prééminences; & ſouvent le fils d'un Omrah ſe voit confondu dans les derniers degrés de la Milice. Auſſi ne reconnoit-on guères d'autre Nobleſſe, parmi les Mahométans des Indes, que celle de quelques deſcendans de Mahomet, qui ſont reſpectés dans tous les lieux où l'on obſerve l'Alcoran. En

(*b*) Voyez ci-deſſus, dans l'article de Bernier, la curieuſe deſcription d'un Camp Mogol.

Dénombrement des Troupes qui sont toûjours sur pied.

En général, lorsque la Cour réside dans la Ville de Dehli, ou dans celle d'Agra, l'Empereur y entretient, même en tems de paix, près de deux cens mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y laisser ordinairement une garnison de quinze mille hommes de Cavalerie, & de trente mille d'Infanterie; règle qu'il faut observer dans le dénombrement des Troupes du Mogol, où les gens de pied sont toûjours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toûjours, dans Agra, une petite Armée sur pied: la première, c'est qu'en tout tems on y conserve le trésor de l'Empire; la seconde, qu'on y est presque toûjours en guerre avec les Paysans du District, gens intraitables & belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

La Cour fait quelquefois aussi sa résidence à Lahor; mais, lorsqu'elle est ailleurs, l'Empereur y entretient toûjours douze mille hommes de Cavalerie, & de l'Infanterie à proportion. Dans la Province d'*Asmire*, il paye constamment six mille Cavaliers de garnison; dix mille dans celle de *Guzarate*; sept mille dans celle de *Malway*; sept mille dans celle de *Patauo*; six mille dans celle de *Multan*. L'Armée, qui défendoit la Province de *Kaboul* avant l'invasion de Nadir-Chah, étoit toûjours assez nombreuse, pour arrêter les Persans du côté de Kandahar. Elle montoit ordinairement à soixante mille chevaux, que l'habileté du Roi de Perse dissipa plus que la force. Les Provinces de *Tata*, de *Bokas*, d'*Ureka* & de *Kachemire*, n'ont pas chacune plus de quatre mille chevaux. On en compte huit mille dans la Province de *Dekan*; sept mille dans celle de *Barar*; six mille dans celle de *Brampour*; cinq mille dans celle de *Baglana*; quatre mille dans celle de *Ragi-Mahol*, & six mille dans celle de *Nandé*. Depuis les conquêtes d'Aureng-Zeb, les Royaumes de *Bengale*, d'*Ugen*, de *Visapour* & de *Golkonde*, ont des garnisons beaucoup plus fortes. Le Bengale, qui touche d'un côté à la partie des Indes située au-delà du Gange, & de l'autre, au Royaume d'Arrakan, & à la Ville de Chatigam, a besoin d'un plus grand nombre de Soldats pour sa défense. On y entretient constamment une Armée de quarante mille chevaux. Ugen, quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire, se trouve enclavé au milieu des plus puissans Rajas, & n'a jamais moins de quinze mille chevaux. L'Armée, ou la garnison du Visapour, n'est pas moins forte. Celle du Royaume de Golkonde, où sont les Mines de Diamans, est de vingt mille chevaux, & celle du *Carnate*, à-peu-près du même nombre, pour tenir, dans le respect, quantité de petits Rois, qui ne sont plus que les Fermiers & les Receveurs du Grand Mogol, dans leurs propres Etats.

Observation sur cette nombreuse Milice.

Si ce grand nombre de Soldats & d'Officiers, qui ne vivent que de la solde du Prince, est capable d'assurer la tranquillité de l'Etat, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tandis que le Souverain conserve assez d'autorité sur les Vicerois & sur les Troupes, pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulevemens sont impossibles: mais aussi-tôt que les Princes du sang se révoltent contre la Cour, ils trouvent souvent, dans les Troupes de leur Souverain, de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le Trône; & l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des Gouverneurs de Provinces, fit tourner, en sa faveur, toutes les forces

ces

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

ces que Cha-Jehan son Père entretenoit pour sa défense. Cette forme de gouvernement a néanmoins beaucoup d'avantages, entre lesquels on peut compter, que les Empereurs, étant Propriétaires de toutes les Terres de l'Empire, elle sert à faire subsister, de leurs revenus, une bonne partie de ses Sujets. Les Troupes auxiliaires que les Rajas sont obligés de fournir, augmentent encore les forces de l'Indoustan; mais elles ne sont employées ordinairement que dans les guerres, & moins par nécessité que par grandeur (*c*).

Troupes auxiliaires.

DES

(*c*) Il faut se souvenir que toutes les Troupes qu'on a nommées, sont constamment sur pied; car, dans les besoins extraordinaires, chaque Province en fournit un beaucoup plus grand nombre. La Province de *Guzarate*, assure Mandelslo, peut fournir seule quatre-vingt-dix mille chevaux. Celle d'*Orixa*, quatre-vingt mille, & celle de *Debli* cent cinquante mille. *Tome I. pag.* 123. Toute cette Cavalerie, dit le même Voyageur, est distribuée en divers Régimens, dont les uns sont de quinze ou douze mille chevaux, qui ne sont donnés qu'aux fils de l'Empereur & aux premiers Seigneurs du Royaume. Les autres sont de deux, de trois ou de quatre mille chevaux; & la dignité de ceux qui les commandent est proportionnée au nombre. Mandelslo donne un détail curieux de l'Armée, que *Cha-Choram*, ou *Coronne*, alors Grand Mogol, commandoit en 1630, dans la guerre contre *Chan-Channa*. Elle étoit composée de cent quarante-quatre mille hommes, en quatre Corps de Cavalerie, sans y comprendre les éléphans, les chameaux, les mulets, & les chevaux de bagage. Le prémier étoit commandé par *Scha-Aft-Khan*, fils d'*Asaph-Khan*, & composé de treize Régimens.

	Chevaux
[Celui de son Père tout composé de Rasbouts, ...	5000]
Celui de *Scha-Aft-Khan*, . .	5000
Sadoc-Khan, ...	3000
Mirsa-Yedt-Madaffer, ...	3000
Giaser-Khan, ...	2500
Godia-Saber, ...	2000
Seid-Jaffer, ...	2100
Jafter-Khan, ...	1000
Mahmud Khan, ...	1000
Alawerdi-Khan, ...	2000
Safdel-Khan-Badari, ...	700
Mirsa-Seer-Seid, ...	500
Baaker-Khan, ...	500
On y joignit un Corps de Mansebdars, distribués en plusieurs Compagnies Franches, au nombre de	4600
(1) En tout	32900

Le second Corps, commandé par *Eradet-Khan*, étoit composé de treize Régimens.

	Chevaux
Eradet-Khan, ...	4000
Rau-Douda, ...	1000
Dorkadas, ...	1200
Kereus, ...	1200
Ram-Tchaud-Harrau, ...	1200
Mustafa-Khan, ...	1000
Jakout-Khan, ...	2000
Killosy, ...	3000
Sidi-Fakir, ...	1000
Ecka-Berkendas, ...	1000
Jogi-Rasgi, ...	7000
Teluck-Tchaud, ...	400
Jakoet-Beg, ...	400
Trois autres Seigneurs commandoient chacun deux cens chevaux, fait,	600
Aganour, *Chaboneckan*, *Babou-Khan*, *Seid-Kamel*, *Sidi-Ali*, & *Sadead-Khan*, en commandoient chacun cinq cens, fait, ...	3000
En tout	23000

Le troisième Corps, commandé par *Raja-Gedsing*, avoit les douze Régimens suivans.

	Chevaux
Raja-Gedsing, ...	3000
Raja-Bideldas, ...	3000
Oderam, ...	3000
Raja-Biemsor, ...	2000
Madozing, ...	1000
Raja-Ros-Assou, ...	1000
Badouria-Raja-Bhoozo, ...	1000
Raja-Kristensing, ...	1000
Raja-Sour, ...	1000
Raja-Chetersing, ...	500
Wanroup, ...	500
Raja-Odasing, ...	5000
Plusieurs Rajas inférieurs en commandoient, en différentes Compagnies, ...	4500
Total	26500

Le

(1) Dans l'Edition de Paris, outre les 5000 oubliés, on avoit mis deux fois 300 pour 3000, & une fois 200 pour 2000; ce qui faisoit erreur d'un Régiment, & de 12200. chevaux. R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Des Armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'Empire, procurent ordinairement de la sûreté aux frontières, & de la tranquillité au centre de l'Etat. Il n'y a point de petite Bourgade, qui n'ait au moins deux Cavaliers & quatre Fantassins. Ce sont les espions de la Cour, qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, & qui donnent occasion, par leurs rapports, à la plûpart des ordres qui passent dans les Provinces.

Armes de la Cavalerie Mogole.

Les Armes offensives des Cavaliers Mogols, sont l'arc, le carquois, chargé

Le quatrième Corps, qui demeura près de l'Empereur, à Brampour, pour la sûreté de sa personne, étoit composé de vingt-trois Régimens.

	Chevaux
Hadys & *Berken-Dasse*,	15000
Asaph-Khan,	5000
Rauratti,	4000
Vasir-Khan,	3000
Mabot-Khan,	3000
Godia-Abdul-Hossen,	3000
Aftel-Khan,	2000
Serdar-Khan,	2000
Raja-Jessing,	2000
Feddey-Khan,	2000
Jeffer,	1000
Mockly-Khan,	1000
Serif-Khan,	1000
Seid-Allem,	1000
Amiral,	1000
Raja-Ramdas,	1000
Torck-Taes-Khan,	1000
Mir-Jemla,	1000
Mirsa-Abdulac,	500
Mahmud-Khan,	500
Mirsa-Maant-Cher,	500
Ghawaes-Khan,	1000
Moried-Khan,	1000
Plusieurs Omrahs en commandoient encore, en différentes Compagnies,	10000
Total	62500

Nota. L'Armée de *Mohammed-Moazem-Bhadur-Chah* (ou *Chah-Alem*) l'aîné des fils d'Aureng-Zeb, étoit bien plus considérable. Valentyn en donne la Liste, dont nous nous contenterons de rapporter le total. Elle se montoit à 195000 hommes d'Infanterie; 170000 de Cavalerie, à la solde du Prince, sans y comprendre 4414 hommes, avec leurs chevaux, amenés par divers Rajas; outre un grand nombre de canons, qui ne sont pas tous spécifiés; 60 éléphans, 1500 chameaux, & 3000 bœufs. Cette Armée donna bataille à celle d'*Azem-Chah*, qui devoit être aussi fort nombreuse.

Mais la plus formidable que les Mogols ayent peut-être jamais eû sur pied, est celle que Thamas-Kouli-Khan mit en déroute, puisqu'au rapport d'un Missionnaire Jésuite (1) „ elle étoit composée de 400 „ mille Cavaliers, de 400 mille Mousquétaires, de 300 mille Soldats, armés de „ lances, de flèches & de zagayes; de 10 „ mille pièces de canon, de 30 mille chameaux, & de 2 mille éléphans armés en „ guerre. Le Camp étoit deffendu par de „ bons retranchemens de six lieues d'étendue, du côté le plus foible".

On ne doit pas être surpris de ce grand nombre d'Infanterie & de Cavalerie; car quand l'Empereur veut, il peut mettre en campagne une Armée, encore beaucoup plus redoutable, puisque, suivant une Liste de ce que chaque Province doit fournir, celles d'*Udessa* & de *Canduana*, sont obligées de donner chacune 500 mille hommes; *Delli*, 400 mille; *Cabul*, 360 mille; *Bengale*, 240 mille; *Gour* 200 mille; *Gualeor*, 180 mille; *Narvar*, 160 mille; *Siba*, 140 mille; *Golkonde* & *Jewal*, chacune 120 mille; *Agra* & *Sambel*, chacune 90 mille; *Jengapour*, 80 mille; *Labor*, 72 mille; *Guzerate*, *Nagracut* & *Jesselmer*, chacune 60 mille; *Decan*, 48 mille; *Malva*, *Pattana* & *Berar*, chacune 42 mille; *Visapour*, *Kakares* & *Pitan*, chacune 40 mille; *Asmere*, *Multan*, *Brampour* & *Bando*, chacune 36 mille; *Attok*, *Bankish* & *Peng-ab*, chacune 30 mille; *Tatta*, *Buckar*, *Kachemire*, *Kandish* & *Bakour*, chacune 24 mille; le tout moitié à pied, & moitié à cheval, ce qui fait deux millions, quarante mille hommes d'Infanterie, & autant de Cavalerie. *Valentyn*, Tom. IV. Part. II. pag. 279. R. d. E.

(1) *Lettres édif.* Rec. XXV. pag. 407.

gé de quarante ou cinquante fléches, le javelot ou la zagaye, qu'ils lancent avec beaucoup de justesse, le cimeterre d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour armes défensives, ils ont l'écu, espèce de petit bouclier qu'ils portent toûjours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu.

Armes de l'Infanterie.

L'INFANTERIE se sert du mousquet avec assez d'adresse. Ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc & la fléche, une picque de dix ou douze pieds, qu'ils employent au commencement du combat, en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cottes de maille, qui leur vont jusqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui se servent de casques, parceque rien ne seroit plus incommode dans les grandes chaleurs du Pays. D'ailleurs, les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connoissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arrière-garde. Ils n'ont ni front, ni file, & leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'Arsenaux, chaque Chef de troupe est obligé de fournir des armes à ses Soldats. De-là vient le mélange de leurs armes, qui souvent ne sont pas les mêmes dans chaque Corps. C'est un desordre qu'Aureng-Zeb avoit entrepris de réformer. Mais l'Arsenal particulier de l'Empereur est d'une magnificence éclatante; ses javelines, ses carquois, & sur-tout ses sabres, y sont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes. Un de ses cimeterres s'appelle *Alam Guir*, c'est-à-dire, *le Conquerant de la Terre*. Un autre *Fate-Alam*, qui signifie *le Vainqueur du Monde*. Tous les Vendredis au matin, le Grand Mogol fait sa prière dans son Arsenal, „ pour demander à Dieu, qu'avec ses sabres il puisse remporter des victoires, & faire respecter le nom de l'Eternel à ses „ ennemis".

Arsenal du Grand Mogol.

Ses Ecuries.

SES Ecuries répondent au nombre de ses Soldats. Elles sont remplies d'une multitude prodigieuse de chevaux & d'éléphans. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit, à la vérité, que vingt ou trente pour le service de sa personne. Le reste est pour la pompe, ou destiné à faire des présens. C'est l'usage des Grands Mogols, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus leger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse, d'Arabie, & sur-tout, de la Tartarie. Ceux qu'on élève aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous & sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara & de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'Empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du Prince, & le reste se vend à ceux qui par leur emploi sont obligés de monter la Cavalerie. On a fait remarquer, dans plusieurs Relations, que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parceque, dans un Pays si chaud, on ne recueille guères de fourage, que sur le bord des Rivières. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

Eléphans des Mogols.

LES Eléphans sont tout à la fois une des forces de l'Empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cens, pour lui servir de monture, sous de grands Porches bâtis exprès. Il

Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux (*d*). Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'Empereur monte a sur le dos un Trône éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de housses en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du Trône, qui porte le nom d'*Aureng-Gas*, c'est-à-dire, *Capitaine des éléphans*, a toûjours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timbales, de trompettes & de banières. Il a triple paye pour sa dépense. La Cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant: deux, qui ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouverner; deux, qui lui attachent ses chaines; deux, qui lui fournissent son vin, & l'eau qu'on lui fait boire; deux, qui portent la lance devant lui & qui font écarter le Peuple; deux, qui allument des feux d'artifice devant ses yeux, pour l'accoutumer à cette vûe; un pour ôter sa litière, & lui en fournir de nouvelle; un autre enfin, pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui versant, par intervalles, de l'eau sur le corps. Ces éléphans du Palais sont également dressés pour la chasse & pour le combat. On les accoutume au carnage, en leur faisant attaquer des lions & des tigres. Le manége qu'on leur fait faire, pour enfoncer les portes des Villes, a quelque chose de fort militaire.

Leur Artillerie.

L'Artillerie de l'Empereur est nombreuse; & la plûpart des pièces de canon, qu'il employe dans ses Armées, sont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne sçauroit douter que le canon & la poudre ne fussent connus aux Indes, long-tems avant les conquêtes de Timur-Beg. C'est une tradition du Pays, que les Chinois avoient fondu de l'artillerie, à Dehli, dans le tems qu'ils en étoient les maîtres. Chaque pièce est distinguée par son nom. Sous les Empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, presque tous les Canonniers de l'Empire étoient Européens; mais le zèle de la religion porta ce Prince à n'admettre que des Mahométans à son service. On ne voit plus guères, à cette Cour, d'autres Franguis que des Médecins ou des Orfèvres. On n'y a que trop appris à se passer de nos Canonniers, & de presque tous nos Artistes.

Revenus & richesses de l'Empire.

Une Cour si puissante & si magnifique ne peut fournir à ses dépenses, que par des revenus proportionnés. Mais, quelqu'idée qu'on ait pu prendre de son opulence, par le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, ce n'est pas le produit des terres qui fait la principale richesse du Grand Mogol. On voit, aux Indes, de grands Pays incapables de culture, & d'autres dont le fond seroit fertile, mais demeure négligé par les Habitans. On ne s'applique point, dans

(*d*) Tels que *Memunebabareck*, qui signifie, *celui qui marche gravement*. *Del-Singar*, c'est-à-dire, *terreur des Armées*, &c. Les chevaux reçoivent aussi des noms. Hawkins ne compta que trois cens éléphans pour la monture de l'Empereur. Mais il parle d'un grand nombre d'autres, que Terri fait monter à quatorze mille, & qui sont entretenus dans les Maisons des Grands, auxquels l'Empereur paye leur entretien. Ce Prince, à la vérité, donne moins que ces animaux ne dépensent; car ils coutent environ dix écus par jour, en sucre, en beurre, en graines & en cannes de sucre. On ne ménage rien pour les entretenir; s'ils étoient en mauvais état, celui qui les reçoit en garde courroit risque de perdre sa fortune. *Hawkins*, pag. 2. *Terri*, pag. 15.

Les terres font mal cultivées.

dans l'Indouſtan, à faire valoir ſon propre domaine. C'eſt un mal qui ſuit naturellement du deſpotiſme, que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'Empereur Ekbar, pour y remédier, & mettre quelque réformation dans ſes finances, ceſſa de payer en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur diſtrict, une ſomme plus ou moins forte, ſuivant que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne ſont proprement que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des Officiers ſubalternes. La difficulté conſiſte à trouver, dans les campagnes, des Laboureurs qui veuillent ſe charger du travail de la culture, toûjours ſans profit, & ſeulement pour leur nourriture. C'eſt avec violence qu'on attache les Payſans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes, & leur fuite dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuſes méthodes ſervent à dépeupler inſenſiblement les terres du Mogol, & les fait demeurer en friche.

Produit du Commerce.

Mais l'or & l'argent que le Commerce apporte dans l'Empire, ſupplée avantageuſement au défaut de la culture, & multiplie ſans ceſſe les tréſors du Souverain. S'il faut s'en rapporter à Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération, comme la plûpart des Voyageurs, l'Indouſtan eſt comme l'abîme de tous les tréſors qu'on tranſporte de l'Amérique dans le reſte du Monde. Tout l'argent du Mexique, dit-il, & tout l'or du Perou, après avoir circulé quelque-tems dans l'Europe & dans l'Aſie, aboutit enfin à l'Empire du Mogol, pour n'en plus ſortir. On ſçait, continue-t'il, qu'une partie de ces tréſors ſe tranſporte en Turquie, pour payer les marchandiſes qu'on en tire. De la Turquie ils paſſent dans la Perſe par Smyrne, pour le payement des ſoyes qu'on y va prendre. De la Perſe, ils entrent dans l'Indouſtan, par le Commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Baſſora & de Bander-Abaſſi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les Vaiſſeaux des Compagnies de Commerce. Preſque tout l'argent, que les Hollandois tirent du Japon, s'arrête ſur les terres du Mogol. On trouve ſon compte à laiſſer ſon argent dans ce Pays, pour en rapporter des marchandiſes. Il eſt vrai que l'Indouſtan tire quelque choſe de l'Europe & des autres Régions de l'Aſie. On y tranſporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muſcade & des éléphans, de l'Iſle de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perſe & de Tartarie, &c. Mais la plûpart des Marchands payent en marchandiſes, dont ils chargent aux Indes les Vaiſſeaux ſur leſquels ils ont apporté leurs effets. Ainſi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde trouve mille voyes pour entrer dans l'Indouſtan, & n'en a preſque point pour en ſortir (e).

Réflexion de Bernier.

Bernier ajoute une réflexion ſingulière. Malgré cette quantité preſqu'infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en ſort point, il eſt ſurprenant, dit-il, de n'y en pas trouver, plus qu'ailleurs, dans les mains des Particuliers. On ne peut diſconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent ſans ceſſe, les ouvrages d'orfèvre-

(e) Lettre de M. Bernier à M. Colbert, au Tome II. de ſes Mémoires.

fèvrerie, & sur-tout les dorures, n'y consument une assez grande partie des espèces: mais cette raison ne suffit pas seule. Il est vrai encore que les Indiens ont des opinions superstitieuses, qui les portent à déposer leur argent dans la terre, & à faire disparoître les trésors qu'ils ont amassés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainsi, dans l'Indoustan, au sein de la terre, dont on l'avoit tiré dans l'Amérique. Mais ce qui paroît contribuer le plus à la diminution des espèces dans l'Empire du Mogol, c'est la conduite ordinaire de la Cour. Les Empereurs amassent de grands trésors; & quoiqu'on n'ait accusé que Cha-Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer, dans des caves souterraines, une abondance d'or & d'argent, qu'ils croyent pernicieuse entre les mains du public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les trésors du Souverain, que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voye du Commerce, va fondre comme à son dernier terme. Ce qu'il en reste, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en sort guères que dans les plus pressans besoins de l'Etat; & l'on doit conclure que Nadir-Chah n'avoit pas réduit le Grand Mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit de M. Otter, il eut enlevé plus de dix-sept cens millions à ses Etats.

Revenus fixes du Grand Mogol.

L'Auteur, qu'on fait profession de suivre dans cet article, donne une liste des revenus de ce Monarque, tels qu'ils étoient en 1667, tirée des Archives de l'Empire. Elle est trop curieuse pour être supprimée. Mais il faut se souvenir qu'un kiurour vaut cent leuks, un leuk cent mille roupies, & la roupie, suivant l'évaluation de M. Otter, environ quarante-cinq sous de France. Il faut remarquer aussi que tous les Royaumes, dont l'Empire est composé, se divisent en *Sarkars*, qui signifie Provinces, & que les Sarkars se subdivisent en *Parganas*, c'est-à-dire, en Gouvernemens particuliers (*f*).

Le Royaume de Dehly a, dans son Gouvernement général, huit Sarkars & deux cens vingt Parganas, qui rendent un kiurour, vingt-cinq leuks & cinquante mille roupies.

Le Royaume d'Agra compte, dans son enceinte, quatorze Sarkars & deux cens soixante & dix-huit Parganas. Ils rendent deux kiurours, vingt-deux leuks & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Le Royaume de Lahor a cinq Sarkars & trois cens quatorze Parganas, qui rendent deux kiurours, trente-trois leuks & cinq mille roupies.

Le Royaume d'Asmire, dans ses Sarkars & ses Parganas, paye deux kiurours, trente-trois leuks & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Malway, qui contient onze Sarkars & deux cens cinquante petits Parganas, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf leuks, six mille deux cens cinquante roupies.

Bear compte huit Sarkars & deux cens quarante-cinq petits Parganas, dont l'Empereur tire un kiurour, vingt & un leuks & cinquante mille roupies. Mul-

(*f*) M. Prevost explique mal ces deux mots. *Soubah* signifie Province; *Pragna*, comme écrit Bernier, est la principale Ville, ou le Chef-lieu d'un District, où se perçoivent les revenus du Prince. *Serkar* veut dire simplement, le Bureau de la Douane. Cette liste n'est pas conforme à celle que Bernier donne; mais comme l'une & l'autre paroissent également défectueuses, nous ne nous arrêterons point à ces différences. R. d. E.

MULTAN, qui se divise en quatorze Sarkars & quatre-vingt-seize Parganas, ne donne à l'Empereur que cinquante leuks & vingt-cinq mille roupies.

KABOUL, divisé en trente-cinq Parganas, rend trente-deux leuks & sept mille deux cens cinquante roupies.

TATA paye soixante leuks & deux mille roupies. Tata donne seulement vingt-quatre leuks.

URECHA, quoiqu'on y compte onze Sarkars & un assez grand nombre de Parganas, ne paye que cinquante-sept leuks & sept mille cinq cens roupies.

KACHEMIRE, avec ses quarante-six Parganas, ne rend que trente-cinq leuks & cinq mille roupies.

ILLAVAS donne soixante & dix-sept leuks, & trente-huit mille roupies.

LE Dekan, qu'on divise en huit Sarkars & soixante-dix-neuf Parganas, paye un kiurour soixante-deux leuks & quatre-vingt mille sept cens cinquante roupies.

BARAR compte dix Sarkars & cent quatre-vingt-onze petits Parganas, qui rendent un kiurour cinquante-huit leuks & sept mille cinq cens roupies.

CANDISH rend, au Mogol, un kiurour onze leuks & cinq mille roupies.

NANDE ne paye que soixante & douze leuks.

BAGLANA, divisé en quarante-trois Paganas, donne soixante-huit leuks & quatre-vingt-cinq mille roupies.

LE Bengale rend quatre kiurours. Ugen, deux kiurours. Ragi-Mahol, un kiurour & cinquante mille roupies.

LE Visapour paye, à titre de tribut, avec une partie de la Province de Carnate, cinq kiurours.

GOLKONDE, & l'autre partie de Carnate, payent aussi cinq kiurours au même titre.

TOTAL. Trois cens quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies (*g*).

Revenus casuels.

OUTRE ces revenus fixes, qui se tirent seulement des fruits de la terre, le casuel de l'Empire est une autre source de richesses pour l'Empereur. 1°. On exige, tous les ans, un tribut par tête de tous les Indiens idolâtres. Comme la mort, les voyages & les fuites de ces anciens Habitans de l'Indoustan, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur, & les Gouverneurs profitent de ce déguisement. 2°. Toutes les marchandises, que les Négocians idolâtres font transporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans sont affranchis de ces sortes d'impôts. 3°. Le blanchissage de cette multitude infinie de toiles, qu'on fabrique aux Indes, est encore la matière d'un tribut. 4°. Le Fermier de la Mine de Diamans paye à l'Empereur une très-grosse somme. Il doit lui donner les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les Ports de Mer, particulièrement ceux de Sindi, de Baroche, de Surate & de Cambaye, sont taxés à de grosses sommes. Surate seule rend ordinairement trente leuks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoyes qu'on y fait battre. 6°. Toute la Côte de Coromandel, & les Ports situés

(*g*) L'addition donne au-delà de 25 millions moins que ce total ; ainsi le calcul n'est pas juste. L'autre liste ne porte pas encore 225 millions. R. d. E.

situés sur les bords du Gange, produisent de gros revenus. 7°. L'Empereur recueille l'héritage de tous les Sujets Mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent, lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'Armée sont souvent réduites à des pensions modiques, & que leurs enfans, s'ils sont sans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des Rajas sont assez considérables, pour tenir place entre les principaux revenus du Grand Mogol.

Emploi annuel d'une partie de ces trésors.

Ce casuel de l'Empire égale à-peu-près, ou surpasse même les immenses richesses que l'Empereur tire des seuls fonds de terre de son Domaine. On seroit étonné d'une si prodigieuse opulence (*b*), si l'on ne considéroit qu'une par-

(*b*) Joignons à cet article quelques remarques de Mandelslo, dont on a vû qu'Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le Palais d'Agra une grosse tour, dont le toît est couvert de lames d'or, qui marquent les richesses qu'elle renferme, en huit grandes voutes, remplies d'or, d'argent & de pierres précieuses. On l'assura que le Grand Mogol, qui règnoit de son tems, avoit un trésor, dont la valeur montoit à plus de quinze cens millions d'écus. Mais ce qu'il ajoûte est beaucoup plus positif. „ Je suis „ assez heureux, dit-il, pour avoir entre les „ mains l'inventaire du trésor qui fut trou„ vé après la mort de *Cha-Ekbar*, tant en „ or & en argent monnoyé, qu'en lingots & „ en barres, en or & argent travaillés, en „ pierreries, en brocards & autres étoffes, „ en porcelaines, en manuscrits, en mu„ nitions de guerre, armes, &c: inventai„ re si fidèle, que j'en dois la communica„ tion aux Lecteurs.

„ Ekbar avoit fait battre des monnoyes, „ de vingt-cinq, de cinquante, & de cent „ *Toles*, jusqu'à la valeur de six millions „ neuf cens soixante & dix mille *Massas*, „ qui font quatre-vingt-dix-sept millions „ & cinq cens quatre-vingt mille roupies. „ Il avoit fait battre cent millions de rou„ pies en une autre espèce de monnoyes, qui „ prirent de lui le nom de *Roupies d'Ekbar*, „ & deux cens trente millions de certaines „ monnoyes, qui s'appellent *Paises*, dont „ trente font une roupie; [ce qui monte à „ sept millions six cens soixante mille six cens „ soixante-six roupies, deux tiers.]

„ En diamans, rubis, émeraudes, sa„ phirs, perles, & autres pierreries, il a„ voit la valeur de soixante millions [cinq „ cens (1)] vingt mille cinq cens vingt & „ une roupies. En or façonné, savoir, en „ figures & statues d'éléphans, de cha„ meaux, de chevaux & autres ouvrages, la „ valeur de dix-neuf millions six mille sept „ cens quatre-vingt-cinq roupies. En meu„ bles & vaisselle d'or, la valeur d'onze „ millions sept cens trente-trois mille sept „ cens quatre-vingt-dix roupies, un tiers. „ En meubles & ouvrages de cuivre, cin„ quante & un mille deux cens vingt-cinq „ roupies. En porcelaine, vases de terre „ sigillée & autres, la valeur de deux mil„ lions cinq cens sept mille sept cens qua„ rante-sept roupies. En brocards, draps „ d'or & d'argent, & autres étoffes de soye „ & de coton de Perse, de Turquie, d'Eu„ rope & de Guzarate, quinze millions cinq „ cens neuf mille neuf cens soixante-dix„ neuf roupies. En draps de laine d'Euro„ pe, de Perse & de Tartarie, cinq cens „ trois mille deux cens cinquante-deux rou„ pies. En tentes, tapisseries & autres meu„ bles, neuf millions neuf cens vingt-cinq „ mille cinq cens quarante-cinq roupies. „ Vingt-quatre mille Manuscrits, ou Li„ vres écrits à la main, & si richement re„ liés, qu'ils étoient estimés six millions „ quatre cens soixante-trois mille sept cens „ [trente-une] roupies. En artillerie, „ poudre, boulets, & autres munitions de „ guerre, la valeur de huit millions cinq „ cens soixante-quinze mille neuf cens soi„ xante & onze roupies. En armes offen„ sives & défensives, comme épées, ronda„ ches, picques, arcs, flèches, &c., la „ valeur de sept millions cinq cens cinquan„ te-cinq mille cinq cens vingt-cinq rou„ pies. En selles, brides, étriers, & au„ tres harnois d'or & d'argent, deux mil„ lions cinq cens vingt-cinq mille six cens „ quarante-huit roupies. En couvertures „ de chevaux & d'éléphans, brodées d'or „ d'argent & de perles, cinq millions de „ roupies". Toutes ces sommes ensemble, ne

(1) C'est une omission de Mandelslo, R. d. E.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

partie de ces trésors sort tous les ans de ses mains & recommence à rouler sur ses terres. La moitié de l'Empire subsiste par les liberalités du Souverain, ou du moins elle est constamment à ses gages. Ontre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Paysans qui labourent pour lui sont nourris à ses fraix; & la plus grande partie des Artisans des Villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du trésor Impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de Sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect & leur attachement pour leur Maître (*i*).

ne faisant que celle de trois cens quarante-huit millions deux cens vingt-six mille [trois cens quatre-vingt-six] roupies, elles n'approchent point des richesses de l'arrière petit-fils d'Ekbar (1), que Mandelslo trouva sur le Trône: ce qui confirme que le trésor des Grands Mogols grossit tous les jours. *Mandelslo*, Tome I. pag. 119 & suivantes.

Nota. Cette liste, dont M. Prevost prétend faire honneur à Mandelslo, avoit déja paru, dans les Voyageurs Hollandois, quelques années avant la publication de son Ouvrage. *Van Twist* qui la rapporte, y en ajoûte deux autres assez curieuses. L'une est celle des Omrahs & des Mancebdars, qui, après la mort d'Ekbar, étoient restés au service de Gehan-Guir, son fils & successeur au Trône. On y compte 359 Omrahs, qui devoient entretenir 7606000 chevaux; & 7384 Mancebdars, ou Rajas, taxés à 307648 chevaux.

L'autre liste, contient une spécification des éléphans, chevaux, chameaux, dromadaires, mulets & bœufs, trouvés dans les écuries de ce Prince, au nombre de 6751 éléphans; 12000 chevaux; 6223, tant dromadaires que chameaux; & 7260 mulets ou bœufs. En tout 32234 pièces.

Observons encore, d'après Valentyn, qu'il ne faut point comprendre, dans cette succession particulière, les trésors de l'Empire, dont les revenus, sous le règne d'Ekbar, montoient déja beaucoup au-delà de deux cens millions, sans compter que toutes les richesses des Grands, appartiennent aussi au Prince, qui ne donne aux héritiers que ce qu'il lui plait. R. d. E.

(*i*) Tout ce détail est tiré de Bernier, de Carré, de Tavernier, de Thevenot, du Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise, & des Lettres édifiantes.

(1) Chah-Jehan n'étoit que le petit-fils d'Ekbar. C'est Mandelslo qui a fait cette faute. R. d. E.

§. V.

Gouvernement & Police de l'Indoustan.

Principes de l'administration.

RIEN n'est plus simple que les ressorts qui remuent ce grand Empire. Le Souverain seul en est l'ame. Comme sa Jurisdiction n'est pas plus partagée que son Domaine, toute l'autorité réside uniquement dans sa personne. Il n'y a proprement qu'un seul Maître dans l'Indoustan. Tout le reste des Habitans doit moins porter le nom de Sujets que d'Esclaves.

Office du premier Ministre & des Sécretaires d'Etat.

A la Cour, les affaires de l'Etat sont entre les mains de trois ou quatre Omrahs du premier ordre, qui les règlent sous l'autorité du Souverain. *L'Itimad-ud-Deoulet* (*a*), ou le premier Ministre, tient auprès du Mogol le même rang que le Grand Visir occupe en Turquie. Mais ce n'est souvent qu'un titre sans emploi & une dignité sans fonction. L'Empereur choisit quelquefois, pour grand Visir, un homme sans expérience, auquel il ne laisse que les appointemens de sa charge. Tantôt c'est un Prince du sang Mo-

(*a*) On suit l'orthographe de M. Otter.

Mogol, qui s'eſt aſſez bien conduit pour mériter qu'on le laiſſe vivre juſqu'à la vieilleſſe. Tantôt c'eſt le Père d'une Reine favorite, ſorti quelquefois du plus bas rang de la Milice, ou de la plus vile Populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe ſur les deux Sécretaires d'Etat. L'un raſſemble les tréſors de l'Empire, & l'autre les diſpenſe. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les Troupes & les Laboureurs; celui-là lève les revenus du Domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troiſième Officier des Finances, mais d'une moindre conſidération que les Sécretaires d'Etat, eſt chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au ſervice du Prince; commiſſion lucrative, mais odieuſe. Au reſte, on n'arrive à ces poſtes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'eſt toûjours d'entre les Officiers d'Armée que ſe tirent également, & les Miniſtres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduiſent les Troupes. Lorſqu'on a beſoin de leur entremiſe auprès du Maître, on ne les aborde jamais que les préſens à la main. Mais cet uſage vient moins de l'avarice des Omrahs que du reſpect des Cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'eſſentiel eſt de ne pas ſe préſenter, les mains vuides, devant les grands Officiers de la Cour.

Comment on ſe préſente à eux.

Ordre établi pour le Gouvernement Militaire.

SI l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de ſes Troupes, le commandement des Armées eſt confié à quelqu'un des Princes du ſang, ou à deux Généraux choiſis par le Souverain; l'un du nombre des Omrahs Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les Troupes de l'Empire ſont commandées par l'Omrah. Les Troupes auxiliaires n'obéïſſent qu'aux Rajas de leur Nation. Ekbar, ayant entrepris de règler les Armées, y établit l'ordre ſuivant, qui s'obſerve depuis ſon règne. Il voulut que tous les Officiers de ſes Troupes fuſſent payés ſous trois titres différens. Les premiers, ſous le titre de douze mois; les ſeconds, ſous le titre de ſix mois; & les troiſièmes, ſous celui de quatre. Ainſi lorſque l'Empereur donne à un *Manſebdar*, c'eſt-à-dire, à un bas Officier de l'Empire, vingt roupies par mois au premier titre, ſa paye monte par an à ſept cens cinquante roupies, car on en ajoûte toûjours dix de plus. Celui à qui l'on aſſigne par mois la même paye au ſecond titre, en reçoit par an trois cens ſoixante & quinze. Celui dont la paye n'eſt qu'au troiſième titre, n'a par an que deux cens cinquante roupies d'appointemens. Ce règlement eſt d'autant plus bizarre, que ceux qui ne ſont payés que ſur le pied de quatre mois, ne rendent pas un ſervice moins aſſidu, pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye ſur le pied de douze mois. Mais, ſuivant le génie des Orientaux, les Empereurs Mogols croyent ſe donner un air de grandeur en faiſant concevoir que l'inégalité du ſalaire vient de celle des ſervices. D'ailleurs, lorſqu'ils ordonnent la penſion d'un Manſebdar, ils ne ſe ſervent jamais du terme de roupies, mais du mot de *Dams*, qui eſt une petite monnoye, aſſez rare dans le Commerce, & dont quarante ſont une roupie. Ainſi, en honorant un Officier d'une penſion de mille roupies; „ je lui aſſigne, dit „ l'Empereur, cinquante mille Dams d'appointemens": emphaſe d'expreſſion qui n'augmente pas l'opulence, & qui revient à la manière Eſpagnole de compter par Maravedis.

Différence de la paye des Officiers.

Cette différence forme les degrés du rang.

LORSQUE la penſion d'un Officier de l'Armée, ou de la Cour, monte par mois juſqu'à mille roupies au premier titre (*b*), il quitte l'ordre des Manſebdars pour prendre la qualité d'Omrah. Ainſi ce titre de grandeur eſt tiré de la paye qu'on reçoit. On eſt obligé, alors, d'entretenir un éléphant & deux cens cinquante Cavaliers pour le ſervice du Prince. La penſion de cinquante mille roupies ne ſuffiroit pas, même aux Indes, pour l'entretien d'une ſi groſſe Compagnie; car l'Omrah eſt obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque Cavalier: mais l'Empereur y pourvoit autrement. Il aſſigne, à l'Officier, quelques terres de ſon Domaine. On lui compte la dépenſe de chaque Cavalier, à dix roupies par jour: mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omrahs, pour les faire cultiver, produiſent beaucoup au-delà de cette dépenſe.

Appointemens des premiers Omrahs.

LES appointemens de tous les Omrahs ne ſont pas égaux. Les uns ont deux *Azaris* de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq; & ceux du premier rang en reçoivent juſqu'à ſix; c'eſt-à-dire, qu'à tout prendre, la penſion annuelle des principaux peut monter juſqu'à trois millions de roupies. Auſſi leur train eſt magnifique; & la Cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites Armées. On a vû quelquefois ces Omrahs devenir redoutables au Souverain. Mais c'eſt un règlement d'Ekbar, auquel ſes inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement ſix Omrahs de la groſſe penſion, l'Itimad-ud-Deoulet, les deux Sécretaires d'Etat, le Viceroi de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des ſimples Cavaliers & du reſte de la Milice, leur paye eſt à la diſcrétion des Omrahs qui les lèvent & qui les entretiennent. L'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il eſt mal obſervé. On ſe contente de leur faire tous les mois quelque diſtribution d'argent; & ſouvent on les oblige d'accepter, en payement, les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des Omrahs ont quittés. C'eſt par ces vexations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands tréſors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du Souverain.

Adminiſtration de la Juſtice Civile.

LA Juſtice s'exerce avec beaucoup d'uniformité, dans les Etats du Grand Mogol. Les Vicerois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des Villes & des ſimples Bourgades, font précisément dans le lieu de leur Juriſdiction, ſous la dépendance de l'Empereur, ce que ce Monarque fait dans Agra ou dans Dehli; c'eſt-à-dire, que par des ſentences qu'ils prononcent ſeuls, ils décident des biens & de la vie des Sujets. Chaque Ville a néanmoins ſon *Kutual* & ſon *Cadi*, pour le jugement de certaines affaires. Mais les Particuliers ſont libres de ne pas s'adreſſer à ces Tribunaux ſubalternes; & le droit de tous les Sujets de l'Empire eſt de recourir immédiatement, ou à l'Empereur même, dans le lieu de ſa réſidence, ou aux Vicerois dans leur Capitale, ou aux Gouverneurs, dans les Villes de leur dépendance. Le Kutual fait tout à la fois les fonctions de Juge de Police & de Grand-Prevôt. Sous Aureng-Zeb, Obſervateur zèlé de l'Alcoran, le principal objet du Juge de Police étoit d'empêcher l'yvrognerie, d'exterminer les cabarets

Office du Kutual.

(*b*) C'eſt ce qui s'appelle un *Azari-Omarbeo*.

barets à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir ceux qui distilloient de l'arrack ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'Empereur des desordres domestiques de toutes les familles, des querelles, & des assemblées nocturnes. Il a, dans tous les quartiers de la Ville, un prodigieux nombre d'Espions, dont les plus redoutables sont une espèce de valets publics, qui se nomment *Alarcos*. Leur office est de balayer les maisons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour, au matin, ils entrent chez les Citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les Esclaves, & font leur rapport au Kutual. Cet Officier, en qualité de Grand-Prevôt, est responsable, sur ses appointemens, de tous les vols qui se font dans son district, à la Campagne comme à la Ville. Sa vigilance & son zèle ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des Soldats en campagne & des Emissaires déguisés dans les Villes, dont l'unique soin est de veiller au maintien de l'ordre.

Office du Cadi.

La Jurisdiction du Cadi ne s'étend guères au-delà des matières de religion, des divorces, & des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reste, il n'appartient, ni à l'un, ni à l'autre de ces deux Juges subalternes, de prononcer des sentences de mort, sans avoir fait leur rapport à l'Empereur, ou aux Vicerois des Provinces; &, suivant les statuts d'Ekbar, ces Juges suprêmes doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

Quoique diverses explications, répandues dans les articles précédens, ayent déja pu faire prendre quelqu'idée de la majestueuse forme de cette Justice Impériale, on croit devoir en rassembler ici tous les traits, d'après un Peintre exact & fidèle (c).

Description de l'Am-kas.

Après avoir décrit divers appartemens; on vient, dit-il, à l'*Am-Kas*, qui m'a semblé quelque chose de royal. C'est une grande Cour quarrée, avec des arcades qui ressemblent assez à celles de la Place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'elles sont séparées les unes des autres par une muraille; de-sorte, néanmoins, qu'il y a une petite porte, pour passer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette place, on voit un grand Divan, tout ouvert du côté de la cour, qu'on nomme *Nagar-Kanay*, parceque c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les haubois & les timbales, qui jouent ensemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces haubois, & autant de timbales donnent quelquefois tout d'un coup; & quelques haubois, tels que celui qu'on appelle *Karna*, sont longs d'une brasse & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une brasse de diamétre. Bernier raconte que, dans les premiers tems, cette musique le pénétroit, & lui causoit un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très-agréable, sur-tout la nuit, qu'il l'entendoit de loin, dans son lit & de sa

Effet de la Musique Mogole sur Bernier.

(c) Bernier.

ſa terraſſe. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majeſté. Comme elle a ſes règles & ſes meſures, & que d'excellens Maîtres, inſtruits dès leur jeuneſſe, ſçavent moderer & fléchir la rudeſſe des ſons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils en ſçavent tirer une ſimphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

A l'oppoſite de la grande porte de cette cour du Nagar-Kanay, au-delà de toute la cour, s'offre une grande & magnifique ſalle à pluſieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte des trois côtés, qui regarde ſur la cour, & dont les piliers & le plat-fond ſont peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui ſépare cette ſalle d'avec le Serrail, on a laiſſé une ouverture, ou une eſpèce de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindroit point d'en-bas avec la main. C'eſt-là qu'Aureng-Zeb ſe montroit au public, aſſis ſur ſon Trône; quelques-uns de ſes fils à ſes côtés, & pluſieurs Eunuques debout, les uns pour chaſſer les mouches avec des queues de paon; les autres pour lui faire du vent avec de grands éventails, & d'autres, pour être prêts à recevoir ſes ordres. De-là il voyoit en-bas, autour de lui, tous les Omrahs, les Rajas & les Ambaſſadeurs, debout auſſi ſur un Divan entouré d'une baluſtre d'argent, les yeux baiſſés & les mains croiſées ſur l'eſtomac. Plus loin, il voyoit les Manſebdars, ou les moindres Omrahs, debout comme les autres, & dans le même reſpect. Plus avant, dans le reſte de la ſalle & dans la cour, ſa vûe pouvoit s'étendre ſur une foule de toutes ſortes de gens. C'étoit dans ce lieu qu'il donnoit audience à tout le monde, chaque jour à midi; & delà venoit, à cette ſalle, le nom d'Am-kas, qui ſignifie *Lieu d'aſſemblée*, commun aux grands & aux petits.

Spectacles que l'Empereur ſe donne à l'Am-kas.

PENDANT une heure & demie, qui étoit la durée ordinaire de cette auguſte ſcène, l'Empereur s'amuſoit d'abord à voir paſſer devant ſes yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ſes écuries, pour juger s'ils étoient en bon état & bien traités. Il ſe faiſoit amener auſſi quelques éléphans, dont la propreté s'attiroit toûjours l'admiration de Bernier. Non-ſeulement, dit-il, leur ſale & vilain corps étoit alors bien lavé & bien net, mais il étoit peint de noir, à la reſerve de deux groſſes rayes de peinture rouge, qui deſcendant du haut de la tête, venoient ſe joindre vers la trompe. Ils avoient auſſi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendoient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une groſſe chaîne d'argent qui leur paſſoit par-deſſus le dos, & pluſieurs de ces belles queues de vaches du Tibet, qui leur pendoient aux oreilles en forme de grandes mouſtaches. Deux petits éléphans bien parés marchoient à leurs côtés, comme des eſclaves deſtinés à les ſervir. Ces grands coloſſes paroiſſoient fiers de leurs ornemens, & marchoient avec beaucoup de gravité. Lorſqu'ils arrivoient devant l'Empereur, leur guide, qui étoit aſſis ſur leurs épaules avec un crochet de fer à la main, les picquoit, leur parloit, & leur faiſoit incliner un genou, lever la trompe en l'air, & pouſſer une eſpèce d'hurlement, que le Peuple prenoit pour un *Taſlim*, c'eſt-à-dire une ſalutation libre & réfléchie. Après les éléphans, on amenoit des gazelles apprivoiſées; des nilgaux ou bœufs gris, que Bernier croit une eſpèce d'élans; des rhinoceros; des bufles de Bengale, qui ont de prodigieuſes

ſes cornes; des léopards ou des panthères apprivoiſées, dont on ſe ſert à la chaſſe des gazelles; de beaux chiens de chaſſe Usbecks, chacun avec ſa petite couverture rouge; quantité d'oiſeaux de proye, dont les uns étoient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lièvre & pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs aîles & de leurs griffes. Souvent un ou deux Omrahs faiſoient alors paſſer leur Cavalerie en revûe devant l'Empereur. Ce Monarque prenoit même plaiſir à faire quelquefois eſſayer des coutelas ſur des moutons morts, qu'on apportoit ſans entrailles, & fort proprement empacquetés. Les jeunes Omrahs s'efforçoient de faire admirer leur force & leur adreſſe, en coupant d'un ſeul coup, les quatre pieds joints enſemble, & le corps d'un mouton.

Comment il y rend la Juſtice.

Mais tous ces amuſemens n'étoient qu'autant d'intermèdes, pour des occupations plus ſérieuſes. Aureng-Zeb ſe faiſoit apporter, chaque jour, les requêtes qu'on lui montroit de loin, dans la foule du Peuple. Il ſe les faiſoit lire. Il faiſoit approcher les Parties. Il les examinoit lui-même; & quelquefois il prononçoit ſur le champ leur ſentence. Outre cette Juſtice publique, il aſſiſtoit régulièrement, une fois la ſemaine, à la Chambre, qui ſe nomme *Adalet-Kanay*, accompagné de ſes deux premiers Cadis, ou Chefs de Juſtice. D'autrefois, il avoit la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix perſonnes du Peuple, qu'un vieil Officier lui préſentoit.

Flatterie des Mogols.

Ce que Bernier trouvoit de choquant dans la grande aſſemblée de l'Am-kas, c'étoit une flatterie trop baſſe & trop fade, qu'on y voyoit règner continuellement. L'Empereur ne prononçoit pas un mot, qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fît lever les mains aux principaux Omrahs, en criant *Karamat*, c'eſt-à-dire, *Merveille*.

Goſel-Kanay.

De la ſalle de l'Am-kas, on paſſe dans un lieu plus retiré, qui ſe nomme le *Goſel-Kanay* (*d*), & dont l'entrée ne s'accorde pas ſans diſtinction. Auſſi la cour n'en eſt-elle pas ſi grande que celle de l'Am-kas: mais la ſalle eſt ſpacieuſe, peinte, enrichie de dorures, & relevée de quatre ou cinq pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, comme une grande eſtrade. C'eſt-là que l'Empereur, aſſis dans un fauteuil, & ſes Omrahs debout autour de lui, donnoit une audience plus particulière à ſes Officiers, recevoit leurs comptes, & traitoit des plus importantes affaires de l'Etat. Tous les Seigneurs étoient obligés de ſe trouver chaque jour au ſoir à cette aſſemblée, comme le matin à l'Am-kas; ſans quoi on leur retranchoit quelque choſe de leur paye. Bernier remarque, comme une diſtinction fort honorable pour les Sciences, que Danneckmend-Khan, ſon Maître, étoit diſpenſé de cette ſervitude en faveur de ſes études continuelles; à la réſerve néanmoins du Mercredi, qui étoit ſon jour de garde. Il ajoute qu'il n'étoit pas ſurprenant que tous les autres Omrahs y fuſſent aſſujettis, lorſque l'Empereur même ſe faiſoit une loi de ne jamais manquer à ces deux aſſemblées. Dans ſes plus dangereuſes maladies, il s'y faiſoit porter, du moins une fois le

Faveur accordée aux Sciences.

(*d*) C'eſt ce que Rhoe a nommé *Gouzal-kan*. Il n'eſt pas aiſé de ſe déterminer entre deux témoignages d'un poids égal, & c'eſt par cette raiſon qu'on a pris le parti de les rapporter tous deux.

le jour; & c'étoit alors qu'il y croyoit sa personne plus nécessaire, parcequ'au moindre soupçon qu'on auroit eu de sa mort, on auroit vû tout l'Empire en desordre, & les boutiques fermées dans la Ville.

Procession du Gosel-Kanay.

PENDANT qu'il étoit occupé dans cette salle, on n'en faisoit pas moins passer, devant lui, la plûpart des mêmes choses qu'il prenoit plaisir à voir dans l'Am-kas; avec cette différence que la cour étant plus petite, & l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisoit point la revûe de la Cavalerie. Mais, pour y suppléer, les Mansebdars de garde venoient passer devant l'Empereur, avec beaucoup de cérémonie. Ils étoient précédés du *Kours*, c'est-à-dire, de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons; deux autres, un animal fantastique d'horrible figure, que les Mogols nomment *Eicdeba*; d'autres, deux lions; d'autres, deux mains; d'autres, des balances, & quantité de figures aussi mistérieuses. Cette procession étoit mêlée de plusieurs *Gourze-Berdars*, ou Porte-massues, gens de bonne mine, dont on a déja dit que l'office consiste à faire règner l'ordre dans les assemblées.

Bernier voit l'Am-kas, dans une des plus brillantes fêtes.

TERMINONS cet article par une peinture de l'Am-kas, tel que le même Voyageur eut la curiosité de le voir dans une des principales fêtes de l'année, qui étoit en même-tems celle d'une réjouïssance extraordinaire pour le succès des armes de l'Empire. On ne s'arrête à cette description, que pour mettre un Lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoe.

Peinture qu'il en fait.

L'EMPEREUR étoit assis sur son Trône, dans le fond de la grande salle. Sa veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de soye. Son turban étoit de toile d'or, avec une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyoit une grande topase orientale, qui n'a rien d'égal au Monde, & qui jettoit un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendoit du cou sur l'estomac. Son Trône étoit soutenu par six gros pieds d'or massif, & parsemé de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parcequ'il ne put en approcher assez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamans y sont en très-grand nombre, & que tout le Trône est estimé quatre Kiurours, c'est-à-dire, quarante millions de roupies. C'étoit l'Ouvrage de Cha-Jehan, Père d'Aureng-Zeb, qui l'avoit fait faire pour employer une multitude de pierreries, accumulées dans son trésor, des dépouilles de plusieurs anciens Rajas, & des présens que les Omrahs sont obligés de faire à leurs Empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondoit pas à la matière. Ce qu'il y avoit de mieux imaginé, c'étoient deux paons, couverts de pierres précieuses & de perles (e), dont on attribuoit l'invention à un Orfèvre François, qui après avoir trompé plusieurs Princes de l'Europe par les *Doublets*, qu'il faisoit merveilleusement, s'étoit réfugié à la Cour du Mogol où il avoit fait sa fortune.

AU

(e) On a vû que ce Trône fut enlevé par Nadir-Chah.

Au pied du Trône, tous les Omrahs, magnifiquement vêtus, étoient rangés sur une estrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étoient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plat-fond pendoient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soye rouge, avec de grosses houpes de soye, mêlées de filets d'or. Tout le bas étoit couvert de grands tapis de soye très-riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour, on avoit dressé une tente, qu'on nomme l'*Aspek*, aussi longue & aussi large que la salle, à laquelle elle étoit jointe par le haut. Du côté de la cour, elle étoit environnée d'une grande balustre couverte de plaques d'argent, & soutenue par des piliers de différentes grosseurs, tous couverts aussi de plaques du même métal. Elle étoit rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chites, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives & des fleurs si naturelles, qu'on les auroit prises pour un parterre suspendu. Les arcades, qui environnent la cour, n'avoient pas moins d'éclat. Chaque Omrah étoit chargé des ornemens de la sienne, & s'étoit efforcé de l'emporter par la magnificence. Le troisième jour de cette superbe fête, l'Empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, & plusieurs Omrahs à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit avec de grandes marques de joye, en apprenant que, cette année, l'Empereur pésoit deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, étoit de favoriser les Marchands de soye & de brocard, qui depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avoient des magasins dont ils n'avoient pu trouver le débit.

Ancien usage de faire des présens à l'Empereur.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage, qui ne plaît point à la plûpart des Omrahs. Ils sont obligés alors de faire, à l'Empereur, des présens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols & leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or, couverts de pierreries; de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois, c'est plus simplement un nombre de ces pièces d'or qui valent une pistole & demie. Bernier raconte que pendant la fête, dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter *Jafer-Khan*, son Visir, non en qualité de Visir, mais comme son proche parent, & sous prétexte de voir un Bâtiment qu'il avoit fait depuis peu, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pièces d'or, avec quelques belles perles, & un rubis qui fut estimé quarante mille écus (*f*).

Leur richesse.

Spectacle d'une foire bizarre.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espèce de foire, qui se tient dans le *Mehalu*, ou le Serrail de l'Empereur. Les femmes des Omrahs & des grands Mansebdars sont les Marchandes. L'Empereur, les Princesses & toutes les Dames du Serrail, viennent acheter ce qu'elles ont étallé. Les marchandises sont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on

(*f*) *Ibid.* pag. 102 & suivantes.

qu'on peut raſſembler de plus précieux. Outre que ces femmes ſont les plus belles & les plus galantes de la Cour, celles qui ont des filles d'une beauté diſtinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'Empereur. Ce Monarque vient marchander tout ce qu'il achéte, ſou à ſou, comme le dernier de ſes Sujets, avec le langage des petits Marchands qui ſe plaignent de la cherté & qui conteſtent pour le prix. Les Dames ſe défendent de même; & ce badinage eſt pouſſé juſqu'aux injures. Tout ſe paye argent comptant. Quelquefois, au-lieu de roupies d'argent, les Princeſſes laiſſent couler, comme par mégarde, quelques roupies d'or en faveur des Marchandes qui leur plaiſent. Mais après avoir loué des uſages ſi galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques, d'entrer dans le Serrail. A la vérité, dit-il, ce ne ſont pas celles des Bazars, mais celles qu'on nomme *Kenchenys*, c'eſt-à-dire, *dorées & fleuries*, & qui vont danſer, aux fêtes, chez les Omrahs & les Manſebdars. La plûpart ſont belles & richement vêtues. Elles ſavent chanter & danſer parfaitement à la manière du Pays. Mais comme elles n'en ſont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus ſérieux que ſes Prédéceſſeurs, abolit l'uſage de les admettre au Serrail; &, pour en conſerver quelque reſte, il permit ſeulement qu'elles vinſſent tous les Mercredis lui faire de loin le *Salam*, ou la révérence, à l'Am-kas (*g*). Un Médecin François, nommé *Bernard*, qui s'étoit établi dans cette Cour, s'y étoit rendu ſi familier, qu'il faiſoit quelquefois la débauche avec l'Empereur. Il avoit par jour, dix écus d'appointemens; mais il gagnoit beaucoup davantage à traiter les Dames du Serrail, & les grands Omrahs, qui lui faiſoient des préſens comme à l'envi. Son malheur étoit de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre. Cette profuſion le faiſoit aimer de tout le monde, ſur-tout des Kenchenys, avec leſquelles il faiſoit beaucoup de dépenſe. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignoit des talens diſtingués aux charmes de la jeuneſſe & de la beauté. Mais ſa mère, appréhendant que la débauche ne lui fît perdre les forces néceſſaires pour les exercices de ſa profeſſion, ne la perdoit point de vûe. Bernard fut deſeſperé de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inſpira le moyen de ſe ſatisfaire. Un jour que l'Empereur le remercioit, à l'Am-kas, & lui faiſoit quelques préſens, pour la guériſon d'une femme du Serrail, il ſupplia ce Prince de lui donner la jeune Kencheny, dont il étoit amoureux, & qui étoit debout derrière l'aſſemblée pour faire le ſalam avec toute ſa troupe. Il avoua publiquement la violence de ſa paſſion, & l'obſtacle qu'il y avoit trouvé. Tous les Spectateurs rirent beaucoup, de le voir réduit à ſouffrir par les rigueurs d'une fille de cet Ordre. L'Empereur, après en avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, ſans s'embarraſſer qu'elle fût Mahométane & que le Médecin fût Chrétien. „ Qu'on la lui charge, dit-il, ſur les épaules, & qu'il l'emporte". Auſſitôt Bernard, ne s'embarraſſant pas plus des railleries de l'aſſemblée, ſe laiſſa mettre la Kencheny ſur le dos, & ſortit chargé de ſa proye (*h*).

Aureng-Zeb abolit un uſage indécent.

Hiſtoire de Bernard, Médecin François.

Comment il obtient une jeune Danſeuſe.

OBSER-

(*g*) *Ibid.* pag. 148.

(*h*) Pag. 144 & précédentes.

Observons que ce fut à Jehan-Guir, que le Médecin François en eut l'obligation; & qu'Aureng-Zeb, dans le zèle qu'il affectoit pour l'Alcoran, n'auroit jamais permis cette liaison d'une Musulmane avec un Chrétien. Bernier paroît persuadé, comme Rhoe, que le premier de ces deux Princes, malgré le penchant que d'autres lui ont attribué pour le Christianisme (*i*), mourut sans Religion, & dans le dessein d'en établir une nouvelle, qu'il faisoit composer sous sa direction (*k*).

Description de l'Indoustan.

(*i*) C'étoient les bons Pères Jésuites, dit le même Voyageur, qui avoient conçu de si belles espérances pour l'avancement du Christianisme. Il en prend occasion d'assurer, qu'après tout ce qu'il a vû & entendu dans les Indes, il est fort éloigné de s'attendre à ces grands coups d'Apôtres, qui convertissoient deux ou trois mille personnes en un seul Sermon, sachant par sa propre expérience & par d'autres témoignages, que tout ce qu'il y a de Missionnaires, aux Indes, & dans les Etats Mahométans, pourroient bien, à la vérité, par leurs instructions, accompagnées d'aumones & de libéralités, faire *quelques progrès* avec les Payens; mais qu'ils ne font pas, en dix ans, *un seul* Mahométan Chrétien; de-sorte qu'on doit se desabuser, & ne point se laisser aller trop legérement à tant de contes, ni croire la chose aussi facile qu'on nous la représente dans quelques Relations. „ Ce n'est point, „ ajoûte Bernier, que je n'approuve extrê„ mement les Missions & les bons & savans „ Missionnaires, qui sont absolument né„ cessaires pour l'honneur & la prérogative „ du Christianisme; en tant qu'ils instruisent „ doucement, sans ce zèle & cet emporte„ ment indiscret; qu'ils entretiennent chari„ tablement les divers Chrétiens du Pays, „ soit Catholiques, Grecs, Armeniens, „ Nestoriens, Jacobites ou autres; qu'ils „ sont le refuge & la consolation des pau„ vres Etrangers & Voyageurs; & que par „ leur doctrine, leurs mœurs réglées, & „ leur vie exemplaire, ils confondent l'igno„ rance, & le libertinage des Infidèles; ce „ que ne font pas toûjours quelques-uns „ d'entr'eux, qui feroient beaucoup mieux „ dans leurs Couvens, bien resserrés, que „ dans ces Pays, où ils nous viennent faire „ une momerie de nôtre Religion; & lesquels „ par leur ignorance, par leurs déréglemens, „ & par l'abus de leur caractère, se rendent „ eux-mêmes la pierre d'achopement de la „ Foi Chrétienne". *Bernier*, Tom. II. pag. 83 & suiv. Edition de Hollande. R. d. E.

(*k*) Pag. 151. Voyez, ci-dessus, la fin du Journal de Rhoe.

§. VI.

Religion, Figure, Habits, Mœurs & Usages des Peuples de l'Indoustan.

Dans un si grand nombre de Provinces, qui formoient autrefois différens Royaumes, dont chacun devoit avoir ses propres Loix & ses Usages, on conçoit que malgré la ressemblance du Gouvernement, qui introduit presque toûjours celle de la Police & de la Religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un espace de quelques siècles, qui se sont écoulés depuis la Conquête des Mogols, n'a pû mettre encore une parfaite uniformité entre tant de Peuples. Ainsi, la description de tous les points, sur lesquels ils diffèrent, seroit une entreprise impossible. Mais les Voyageurs les plus exacts ont jetté quelque jour dans ce cahos, en divisant les Sujets du Grand Mogol en Mahométans, qu'ils appellent *Maures*, & en Payens, ou Gentils, de différentes Sectes. Cette division paroît d'autant plus propre à faire connoître les uns & les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du Monde, c'est la Religion qui règle ordinairement les Usages.

Division générale des Peuples de l'Indoustan.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Le Mahométisme est la Religion dominante.

L'EMPEREUR, les Princes & tous les Seigneurs de l'Indoustan professent le Mahométisme. Les Gouverneurs, les Commandans, & les Kutuals des Provinces, des Villes & des Bourgs, doivent être de la même Religion. Ainsi, c'est entre les mains des Mahométans, ou des Maures, que réside toute l'autorité, non-seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi les Finances & le Commerce. Ils travaillent tous, avec beaucoup de zèle, au progrès de leurs opinions. On sçait que le Mahométisme est divisé en quatre Sectes; celles d'*Abubeker*, d'*Ali*, d'*Omar* & d'*Otman*. Les Mogols sont attachés à celle d'Ali, qui leur est commune avec les Persans; avec cette seule différence, que dans l'explication de l'Alcoran, ils suivent les sentimens de *Hembili* & de *Maleki*, au-lieu que les Persans s'attachent à l'explication d'Ali & de *Tzafer-Saduck*; opposés les uns & les autres aux Turcs, qui suivent celle de *Hanife* (*a*).

Fêtes Mogoles.

LA plûpart des Fêtes Mogoles sont celles des Persans. Ils célèbrent fort solemnellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la Lune de Mars. Elle dure neuf jours, sous le nom de *Nourou* (*b*), & se passe en festins. Le jour de la naissance de l'Empereur est une autre solemnité, pour laquelle il se fait des dépenses extraordinaires à la Cour. On en célèbre une, au mois de Juin, en mémoire du Sacrifice d'Abraham, & l'on y méle aussi celle d'Ismael (*c*). L'usage est d'y sacrifier quantité de boucs, que les Dévots mangent ensuite avec beaucoup de réjouissances & de cérémonies. Ils ont encore la Fête des deux Frères, *Hassan* & *Hossein*, fils d'Ali, qui étant allés, par zèle de Religion, vers la Côte de Coromandel, y furent massacrés par les Banians & d'autres Gentils, le dixième jour de la nouvelle Lune de Juillet. Ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession, dans les rues, deux cercueils, avec des trophées d'arcs, de fléches, de sabres & de turbans. Les Maures suivent à pied, en chantant des cantiques funèbres. Quelques-uns dansent & sautent autour des cercueils. D'autres escriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur force, & font un bruit effrayant. D'autres se font volontairement des playes, avec des couteaux, dans la chair du visage & des bras, ou se la percent avec des poinçons, qui font couler leur sang le long des joues & sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux, qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion, par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des Villes. Vers le soir, on voit dans la grande place du *Meidan*, ou du Marché, des figures de paille, ou de papier, ou d'autre substance légère, qui représentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des Spectateurs leur tirent des fléches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent, au milieu des acclamations du Peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la

(*a*) Mandelslo, Tome I. pag. 155.

(*b*) Voyez, ci-dessus, l'explication de ce mot, dans la Relation de Thomas Rhoe.

(*c*) Ils prétendent, pour relever leur origine, que c'est Ismael, & non Isac, qu'Abraham eut ordre d'offrir en sacrifice. R. d. E.

la haine des Maures, & leur inspire tant d'ardeur pour la vengeance, que les Banians & les autres Idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs maisons. Ceux qui oseroient paroître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeroient au risque d'être massacrés, ou de se voir tirer des fléches. Les Mogols célèbrent aussi la Féte de Pâques, au mois de Septembre; & celle de la *Confrairie*, le 25 de Novembre, où ils se pardonnent tout le mal qu'ils se sont fait mutuellement.

Mosquées de l'Indoustan.

Les Mosquées de l'Indoustan sont assez basses; mais la plûpart sont bâties sur des éminences, qui les font paroître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre & de chaux, quarrées par le bas, & plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles & de chambres. On y voit des tombes de pierres, & sur-tout, des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec des lanternes, pendant le *Ramadan*, qui est leur Carême, parceque ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques-unes on a creusé de grands & larges fossés, remplis d'eau. Ceux qui sont sans fossés, ou sans rivières, ont de grandes citernes à l'entrée, où les fidèles se lavent le visage, les pieds & les mains. On n'y voit point de statues, ni de peintures.

Chaque Ville a plusieurs petites Mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande, qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les Samedis après-midi & les jours de fête. Au-lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le Peuple, & tient, en criant, le visage tourné vers le Soleil. La chaire du Prédicateur est placée du côté de l'Orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les Docteurs, qui portent le nom de *Mullahs*, s'y mettent pour faire les prières & pour lire quelque passage de l'Alcoran, dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Abubeker, d'Otman & d'Omar (*d*).

Grande Mosquée de Dehli.

On a vû, dans le Journal de Tavernier, la description de la grande Mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne fait pas une figure moins brillante, dans la Relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la Ville, sur un rocher qu'on a fort bien applani pour la bâtir, & pour l'entourer d'une belle place, à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la Mosquée; c'est-à-dire, une au frontispice, une autre derrière, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierres, qui règnent autour de l'Édifice, à l'exception du derrière, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce Bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de

(*d*) Voyages de Gautier Schouten, au Tom. VII. du Recueil de la Compagnie Hollandoise, pag. 100 & précédentes.

de marbre, & les grandes portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc, qui lui donnent une grace singulière. Sur le derrière de la Mosquée s'élèvent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc; & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'Edifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du Pays; & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce Temple ne soit pas dans les règles d'une exacte Architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu & les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croiroit tout le reste de marbre rouge; quoiqu'il ne soit que de pierres très-faciles à tailler, & qui s'altèrent même avec le tems.

Faste avec lequel l'Empereur s'y rend tous les Vendredis.

C'EST à cette Mosquée que l'Empereur se rend le Vendredi, qui est le Dimanche des Mahométans, pour y faire sa prière. Avant qu'il sorte du Palais, les rues, par lesquelles il doit passer, ne manquent pas d'être arrosées, pour diminuer la chaleur & la poussière. Deux ou trois cens Mousquétaires sont en haye pour l'attendre; & d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un grand fourreau d'écarlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six Cavaliers, bien montés, doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte de lui faire de la poussière, pour écarter le Peuple. Après ces préparatifs, le Monarque sort du Palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré; ou dans un Trône éclatant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'Omrahs, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en palekis. Cette marche avoit, aux yeux de Bernier, un air de grandeur, qu'il trouvoit digne de la Majesté Impériale (e).

Revenus des Mosquées & des Mullahs.

LES revenus des Mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loyer des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les Mullahs n'ont pas de revenu fixe: ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidèles, avec le logement pour eux & pour leur famille, dans les maisons qui sont autour des Mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, & de l'instruction de la jeunesse, à laquelle ils apprennent à lire & écrire. Quelques-uns passent pour sçavans; d'autres vivent avec beaucoup d'austérité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent perpétuellement au mariage; d'autres se renferment dans la solitude, & passent les jours & les nuits dans la méditation ou la prière. Le Ramadan, ou le Carême des Mogols, dure trente jours, & commence à la nouvelle Lune de Février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après

Offices des Prêtres.

(e) Bernier, Tom. III. pag. 127 & précédentes.

qu'après le coucher du Soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur Religion. Ils croyent les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plûpart ne toucheroient point aux alimens qui sont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec & les confitures. Leur Loi les oblige de faire cinq fois la prière, dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête baissée jusqu'à terre, & les mains jointes. L'arrivée d'un Etranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier dans sa présence; & lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

Caractère général des Mogols.

En général, les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manières polies, & la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceste, l'yvrognerie, & toutes sortes de querelles. Mais ils admettent la poligamie; & la plûpart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en public de l'usage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maisons, de boire de l'arrack & d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Leur figure & leur habillement.

Ils sont moins blancs que bazanés; la plûpart sont d'assez haute taille, robustes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les Parties Orientales de l'Empire, les hommes portent de longues robbes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, & se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veste d'étoffe de soye à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps & qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plûpart d'étoffes rouges rayées, & larges par le haut, mais se retrécissant par le bas: elles sont froncées sur les jambes, & descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert, par ses plis, à leur échauffer les jambes. Au centre de l'Empire & vers l'Occident, ils sont vêtus à la Persane, avec cette différence, que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robbe sous le bras gauche, au-lieu que les Persans la passent sous le bras droit; & que les premiers nouent leur ceinture sur le devant, laissent pendre les bouts, au-lieu que les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

Ils ont des *Seripous*, qui sont une espèce de larges souliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hyver comme en été, leurs pieds sont nuds dans cette chaussure. Ils la portent, comme nous portons nos mules, c'est-à-dire sans aucune attache; pour les prendre plus promptement, lorsqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité, en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de souiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête rase & couverte d'un turban (*f*), dont la forme ressemble à

(*f*) Ils prononcent *Tulbant* ou *Toulbant*.

à celui des Turcs; d'une fine toile de coton blanc, avec des rayes d'or ou de soye. Ils sçavent tous le tourner & se l'attacher autour de la tête, quoiqu'il soit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment *Commerbant*, sont ordinairement de soye rouge, avec des rayes d'or ou blanches, & de grosses houpes qui leur pendent sur la hanche droite. Après la première ceinture, ils en ont une autre, qui est de coton blanc, mais plus petite, & roulée autour du corps, avec un beau *Syimder* [ou poignard] au côté gauche, entre cette ceinture & la robbe, dont la poignée est souvent ornée d'or, d'agathe, de cristal, ou d'ambre. Le fourreau n'est pas moins riche à proportion. Lorsqu'ils sortent, & qu'ils craignent la pluye ou le vent, ils prennent par-dessus leurs habits, une écharpe d'étoffe de soye, qu'ils se passent par-dessus les épaules, & qu'ils se mettent autour du cou pour servir de manteau. Les Seigneurs, & tous ceux qui fréquentent la Cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens & les gens de métier sont vêtus modestement. Les Mullahs portent le blanc, depuis la tête jusqu'aux pieds (*g*).

Habillemens des femmes.

LES femmes & les filles Mahométanes ont ordinairement, autour du corps, un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, & qui est assez large pour leur pendre jusques sur les pieds. Elles portent, sous cette toile, une sorte de caleçons d'étoffe légère. Dans l'intérieur de leurs maisons, la plûpart sont nues par le haut jusqu'à la ceinture, & demeurent aussi tête & pieds nuds. Mais, lorsqu'elles sortent, ou qu'elles paroissent seulement à leur porte, elles se couvrent les épaules d'un habillement, par-dessus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtemens, étant assez larges, & n'étant point attachés ni serrés, voltigent sur leurs bras. Les femmes riches, ou de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'yvoire, de verre, ou de lacque doré & d'un fort beau travail. Quelquefois elles en ont les bras garnis jusqu'au dessous du coude: mais ces riches ornemens paroissent les embarrasser, & n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des Etrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plûpart se passent, dans le bas du nez, des bagues d'or garnies de petites perles, & se percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté sur le sein. Elles ont au cou de riches colliers, ou d'autres ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laissent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, sont ordinairement noirs, & se nouent en boucles sur le dos.

LES femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux Etrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs palanquins, elles se couvrent d'un voile de soye. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité, que d'un sentiment de pudeur & de modestie; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage op-

(*g*) Schouten, *ubi sup.* pag. 186 & suivantes.

opposé, de bassesse vile & populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connoître que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point, sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité (*b*).

Maisons des Mogols.

Les maisons des Maures sont grandes & spacieuses, & distribuées en divers appartemens, qui ont plusieurs chambres & leur salle. La plûpart ont des toîts plats & des terrasses, où l'on se rend le soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs, & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans s'accorder le plaisir de se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever, dans leurs jardins, des tombeaux en pyramide, & d'autres ouvrages d'une Architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célèbre Maison de campagne du Grand Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Dehli, & qui se nomme *Chab-Limar*, finit par cette observation: „ C'est véritablement une belle & Royale Maison: mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un Saint Germain, ou d'un Versailles. Ce n'en est pas seulement l'ombre. Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Dehli, il se trouve des Saint Clouds, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, &c., ou qu'on y voye même de ces moindres maisons de simples Gentilshommes, de Bourgeois & de Marchands, qui sont en si grand nombre autour de Paris. Les Sujets ne pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, une maxime si dure supprime nécessairement cette sorte de luxe (*i*)".

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile, mêlées ensemble, & séchées au Soleil. On les enduit d'un mélange de chaux & de fiente de vache, qui les préserve des insectes; & par-dessus encore, d'une autre composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne un lustre & un agrément singulier. Cependant on a déja fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre; & que, suivant la proximité des carrières, plusieurs Villes en sont bâties presqu'entièrement. Les maisons du Peuple ne sont que d'argile & de paille. Elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache. Elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures, qui servent de fenêtres, sont même sans vîtres; & les portes, sans serrures & sans verroux; ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très-rare (*k*).

Magnificence des personnes riches.

Les appartemens des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très-fines, en précieuses étoffes, en dorures & en meubles recherchés, parmi lesquels on voit de la vaisselle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier, qui donne ordinairement

(*b*) *Ibid.* pag. 188.
(*i*) Bernier, *ubi sup.* pag. 138.
(*k*) Schouten, pag. 190 & suiv.

ment ſur le jardin; elles y mangent enſemble. Cette dépenſe eſt incroyable pour le mari, ſur-tout dans les conditions élevées; car chaque femme a ſes Domeſtiques & ſes Eſclaves du même ſexe, avec toutes les commodités qu'elle déſire. D'ailleurs les Grands & toutes les perſonnes riches entretiennent un grand train d'Officiers, de Gardes, d'Eunuques, de Valets, d'Eſclaves, & ne ſont pas moins attentifs à ſe faire bien ſervir au-dedans, qu'à ſe diſtinguer au-dehors par l'éclat de leur cortège. Chaque Domeſtique eſt borné à ſon office. Les Eunuques gardent les femmes, avec des ſoins qui ne leur laiſſent pas d'autre attention. On voit, au ſervice des principaux Seigneurs, une eſpèce de Coureurs, qui portent deux ſonnettes ſur la poitrine, pour être excités, par le bruit, à courir plus vîte, & qui font régulièrement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des Coupeurs de bois, des Charctiers & des Cameliers pour la proviſion d'eau, des Porteurs de palanquins, & d'autres ſortes de Valets pour divers uſages.

Leurs femmes & leurs domeſtiques.

Voitures les plus communes.

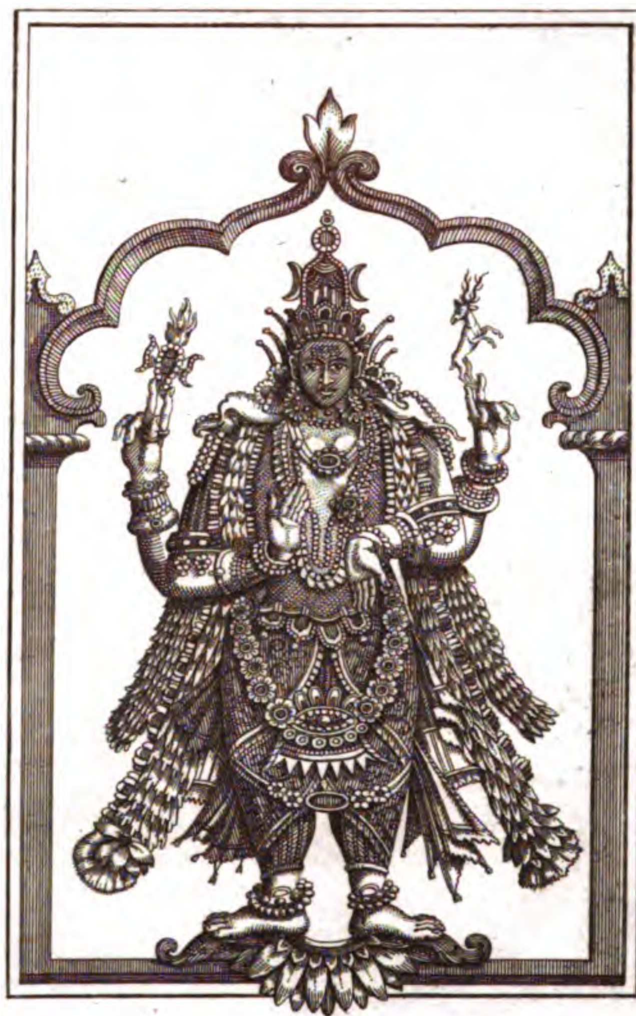
Entre pluſieurs ſortes de voitures, quelques-uns ont des caroſſes à l'Indienne, qui ſont tirés par des bœufs: mais les plus communes ſont diverſes ſortes de palanquins, dont la plûpart ſont ſi commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec ſon pavillon, ou des rideaux qui ſe rétrouſſent comme ceux de nos lits-d'ange. Une longue pièce de bambou, courbée avec art, paſſe d'un bout à l'autre de cette litière, & ſoutient toute la machine dans une ſituation ſi ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y eſt aſſis ou couché. On y mange & l'on y boit, dans le cours des plus longs Voyages. On y peut même avoir, avec ſoi, quelques amis; & la plûpart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes: mais ils apportent de grands ſoins, pour les dérober à la vûe des Paſſans. Ces agréables voitures ſont portées par ſix ou huit hommes, ſuivant la longueur du Voyage, & les airs de grandeur que le Maître cherche à ſe donner. Ils vont pieds nuds, par des chemins d'une argile dure, qui devient fort gliſſante pendant la pluye. Ils marchent au travers des broſſailles & des épines, ſans aucune marque de ſenſibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au palanquin. Ordinairement, il n'y a que deux Porteurs par devant, & deux par derrière, qui marchent ſur une même ligne. Les autres ſuivent, pour être toûjours prêts à ſuccéder au fardeau. On met, avec eux, autour de la litière, des Joueurs d'inſtrumens, des Gardes, des Cuiſiniers, & d'autres Valets, dont les uns portent des tambours & des flutes, les autres, des armes, des banderolles, des vivres, des tentes, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la commodité du Voyage. Cette méthode épargne les fraix des animaux, dont la nourriture eſt toûjours difficile, & d'une grande dépenſe, ſans compter que rien n'eſt à meilleur marché que les Porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq ſous. Quelques-uns même ne gagnent que deux ſous par jour. On ſe perſuadera aiſément qu'ils ne mettent leurs ſervices qu'à ce prix, ſi l'on conſidère que dans toutes les Parties de l'Indouſtan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau; & que, s'élevant rarement au-deſſus de leur condition, ils apprennent le mé-

Comment elles ſont portées.



COCHES MOGOLS TIRÉS PAR DES BŒUFS.

MOGOLSCHE KOETSEN DOOR OSSEN GETROKKEN.



ISUREN.

J. v. Schley direx.



WISCHTNU.

J. v. Schley direx.



BIRUMA OU BRAMA.

J. V. Schley direx.

métier de leurs pères, avec l'habitude de la soumission & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang supérieur.

Festins.

Les Seigneurs, & les riches Commerçans, sont magnifiques dans leurs festins. C'est une grande partie de leur dépense. Le Maître de la Maison se place, avec ses Convives, sur des tapis, où le Maître d'Hôtel présente à chacun, des mets fort bien apprêtés, avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des sièges & des bancs, sur lesquels on peut s'asseoir : mais ils se mettent plus volontiers sur des nattes fines & sur des tapis de Perse, en croisant leurs jambes sous eux. Les plus riches Négocians ont chez eux des fauteuils, pour les offrir aux Marchands Européens (*l*).

Education des enfans.

Dans les conditions honnêtes, on envoye les enfans aux Ecoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, & sur-tout, à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent aussi les principes des autres Sciences, auxquelles ils sont destinés, telles que la Philosophie, la Rhétorique, la Médecine, la Poësie, l'Astronomie & la Physique. Les Mosquées servent d'Ecoles, & les Mullahs de Maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élèvent leurs enfans pour la servitude, ou pour la profession des armes, ou pour quelque métier dans lequel ils les croyent capables de réussir (*m*).

Mariage.

Ils les fiancent dès l'âge de six à huit ans: mais le mariage ne se consomme qu'à l'âge indiqué par la Nature, ou suivant l'ordre du père & de la mère. Aussi-tôt que la fille reçoit cette liberté, on la mène, avec beaucoup de cérémonie, au Gange, ou sur le bord de quelqu'autre Rivière. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouïssances sont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propositions du mariage, une famille négocie long-tems. Après la conclusion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques soirées. On lui porte, sur la tête, plusieurs parasols. Il est accompagné de ses amis, & d'une suite nombreuse de ses propres domestiques. Ce cortège est environné d'une multitude d'instrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit, parmi eux, des Danseurs, & tout ce qui peut servir à donner plus d'éclat à la Fête. Une foule de Peuple suit ordinairement cette cavalcade. On passe dans toutes les grandes rues; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le Marié se place sur un tapis, où ses parens le conduisent. Un Mullah tire son livre & prononce hautement les formules de Religion, sous les yeux d'un Magistrat, qui sert de témoin. Le Marié jure devant les Spèctateurs, que s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue; après quoi le Prêtre achève, & leur donne sa bénédiction.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de bétel, ou d'autres mets délicats : mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, & ceux qui en boivent sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets le plus commun, & le plus estimé, est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs sémences aromatiques, & mêlée d'opium, qui les

(*l*) *Ibid.* pag. 191.

(*m*) *Ibid.* pag. 178.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite, & les fait dormir.

Divorce.

Le divorce n'est pas moins libre que la poligamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; mais en donnant, à celles qui lui déplaisent, le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toûjours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement, pour dot, que leurs vêtemens & leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance passent dans la maison de leur mari, avec leurs femmes de chambre & leurs esclaves. L'adultère les expose à la mort. Un homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux, avec leurs sabres. Mais une femme, qui voit son mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au Juge, & demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmène ses filles, & les garçons demeurent au mari. Les riches Particuliers, sur-tout les Marchands, établissent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les différens lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maison prête, & toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent, par leurs caresses, de les y attirer plus souvent. Ils les font garder par des Eunuques & des Esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens (n).

Punition de l'adultère.

Femmes d'un même homme établies en différens lieux.

Les

(n) *Ibid.* pag. 184 & précédentes. Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands desordres jusques dans le Serrail de l'Empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. „ On vit, dit-il, Aureng-Zeb „ un peu dégouté de Rauchenara-Begum, „ sa Favorite (1), parcequ'elle fut accu- „ sée d'avoir fait entrer, à diverses fois, „ dans le Serrail, deux hommes, qui furent „ découverts & menés devant lui. Voici de „ quelle façon une vieille Mestice de Por- „ tugais, qui avoit été long-tems Esclave „ dans le Serrail, & qui avoit la liberté d'y „ entrer & d'en sortir, me raconta la chose. „ Elle me dit que Rauchenara-Begum, après „ avoir épuisé les forces d'un jeune homme, „ pendant quelques jours qu'elle l'avoit te- „ nu caché, le donna à quelques-unes de „ ses femmes, pour le conduire pendant la „ nuit au travers de quelques Jardins, & le „ faire sauver; mais soit qu'elles eussent été „ découvertes, ou qu'elles craignissent de „ l'être, elles s'enfuirent, & le laissèrent „ errant parmi ces Jardins, sans qu'il sçût de „ quel côté tourner. Enfin, ayant été ren- „ contré & mené devant Aureng Zeb, ce „ Prince l'interrogea beaucoup, & n'en put „ presque tirer d'autre réponse, sinon qu'il „ étoit entré par-dessus les murailles. On „ s'attendoit qu'il le feroit traiter avec la „ cruauté que Chah Jehan, son Père, avoit „ eue dans les mêmes occasions: mais il „ commanda simplement qu'on le fît sortir „ par où il étoit entré. Les Eunuques allè- „ rent peut-être au delà de cet ordre; car „ ils le jettèrent du haut des murailles en „ bas. Pour ce qui est du second, cette „ même femme dit qu'il fut trouvé errant „ dans les Jardins comme le premier, & „ qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la „ porte, Aureng Zeb commanda aussi sim- „ plement qu'on le fît sortir par la porte; „ se réservant néanmoins de faire un grand „ & exemplaire châtiment sur les Eunu- „ ques, parceque c'étoit une chose qui non- „ seulement regardoit son honneur, mais „ aussi

(1) C'étoit sa propre sœur, & Bernier ne dit nulle part qu'elle fut sa Favorite; mais elle avoit toûjours été dans son parti, comme Begum-Saheb dans celui de Dara l'aîné de ses frères. Voyez la figure de ces deux Princesses, ci-dessus, *pag.* 188.

Les devoirs qu'on rend aux Morts, sont accompagnés de tant de modestie & de décence, qu'un Voyageur Hollandois reproche [à quelques Chrétiens, & entr'autres] à sa Nation, d'en avoir beaucoup moins (*o*). Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voisins poussent de grands cris. Ensuite on lave le corps. On l'ensevelit dans une toile blanche, qu'on coud soigneusement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par deux ou trois Prêtres, qui tournent plusieurs fois autour du corps, en prononçant quelques prières. Huit ou dix hommes, vêtus de blanc, le mettent dans la bière, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis, vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Le tombeau est ordinairement un petit caveau de maçonnerie, où l'on pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le Midi, & le visage vers l'Occident. On le couvre de planches, & l'on jette de la terre par-dessus. Ensuite toutes les personnes de l'assemblée vont se laver les mains, dans un lieu préparé pour cet usage. Les Prêtres & les Assistans reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le visage tourné vers le Ciel, & font une courte prière: après quoi chacun reprend son rang, pour suivre les parens jusqu'à la maison du deuil. Là, sans perdre la gravité qui convient à cette triste scène, l'assemblée se sépare & chacun se retire d'un air sérieux.

Description de l'Indoustan. Enterremens & devoirs funèbres.

Ces usages, qui sont communs à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beaucoup de ressemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine, & la différence du climat (*p*). Mais on ne trou-

Observation.

„ aussi la sûreté de sa personne. *Bernier*, Tom. II. pag. 34 & suivantes.

Citons un autre trait du même Voyageur. „ En ce même-tems, dit-il, on vit arriver „ un accident bien funeste, qui fit grand „ bruit dans Dehli, principalement dans le „ Serrail, & qui desabusa quantité de per„ sonnes, qui avoient peine à croire, com„ me moi, que les Eunuques, quoique cou„ pés tout raz, devinssent amoureux com„ me les autres hommes. *Didar-Khan*, un „ des premiers Eunuques du Serrail, & qui „ avoit fait bâtir une maison où il venoit „ souvent coucher & se divertir, devint a„ moureux d'une très belle femme [sœur] „ d'un de ses voisins, qui étoit un Ecrivain „ Gentil. Ces amourettes durèrent assez „ long-tems sans que personne y trouvât „ beaucoup à redire, parcequ'enfin c'étoit „ un Eunuque, qui a droit d'entrer par-tout: „ mais cette familiarité devint si grande & si „ extraordinaire, que les voisins se doutè„ rent de quelque chose, & raillèrent l'E„ crivain. Une nuit qu'il trouva les deux „ Amans couchés ensemble, il poignarda „ l'Eunuque, & laissa la femme pour mor„ te. Tout le Serrail, Femmes & Eunu„ ques, se liguèrent contre lui pour le faire „ mourir; mais Aureng-Zeb se mocqua de „ toutes leurs brigues, & se contenta de lui „ faire embrasser le Mahométisme". *Ibidem*. pag. 31.

(*o*) Schouten, *ubi sup.* pag. 204.

(*p*) Quand on les distingue, observe Mandelslo, en *Patans*, en *Mogols*, ou *Mogolliers*, & en *Indoustans*, qui sont subdivisés en plusieurs *Castes*, ou Tribus, comme celles de *Sayedt*, de *Seegh* & de *Leeth*, il faut avouer que si l'on trouve quelques différences dans leur caractère & dans leurs usages, ils les ont apportées du Pays dont ils sont sortis, & qu'elles n'ont rien de commun avec leur Religion. Les Patans sont d'origine libre, de ces espèces de Montagnards, dont on a parlé plusieurs fois; gens orgueilleux, insolens, cruels, livrés au brigandage, qui méprisent ceux qu'ils voyent moins téméraires qu'eux à risquer leur vie sans nécessité. Les Mogols, ou Mogollies, qui sont proprement les anciens Conquérans, sortis de la Tartarie, sont d'un caractère doux, sage, civil, obligeant. Les Indoustans, ou les *Indous*, sont les anciens Habitans du Pays. On les reconnoît à leur con-

trouve pas la même conformité dans les Sectes idolâtres, qui composent encore la plus grande partie des Sujets du Grand Mogol. Les Voyageurs en distinguent un grand nombre, dont les opinions & le culte feront le sujet d'un autre Article. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux usages civils, les principales observations doivent tomber sur les Banians, qui, faisant, sans comparaison, le plus grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une Nation, dont les Mahométans sont le premier.

Caractère général des Banians.

SUIVANT le témoignage de tous les Voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux & plus modestes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, & de meilleure foi pour les Etrangers (q), que les Banians. Il n'y en a point aussi, de plus ingénieux, de plus habiles, & même de plus sçavans. On voit, parmi eux, des gens éclairés dans toutes sortes de professions; surtout, des Banquiers, des Jouailliers, des Ecrivains, des Courtiers très-adroits, & de profonds Arithméticiens. On y voit de gros Marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soye, & de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles, & leurs magasins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien qui aît eu vie; de-sorte qu'il n'y faut chercher, ni viande, ni poisson. Les Banians sçavent mieux l'Arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns font un gros Commerce sur Mer, & possèdent d'immenses richesses. Aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartemens commodes & bien meublés, & des bassins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soyent soûmis aux Maures, dans tout ce qui regarde l'ordre de la Société; à l'exception du culte religieux, sur lequel aucun Empereur Mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achétent cette liberté par de gros tributs, qu'ils envoyent à la Cour par leurs Prêtres, qui sont les Bramines. Elle en est quitte pour quelques vestes, ou quelque vieil éléphant, dont elle fait présent à leurs Députés (r). Ils payent aussi de grosses sommes aux Gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fausses accusations, ou que sous quelque prétexte on ne confisque leurs biens (s). Le Peuple de cette Secte est composé de toutes sortes d'Artisans, qui vivent du travail de leurs mains; mais sur-tout d'un grand nombre de Tisserands, dont les Villes & les Champs sont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs Manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courte-pointes, & toutes sortes d'ouvrages

Tribut qu'ils payent aux Empereurs Mogols.

couleur, qui est beaucoup plus noire que celle des deux autres Nations qu'on vient de nommer. Ce sont des gens rustiques & avares, qui ont moins d'esprit que les Patans & les Mogols. Dans la Province d'Haja-Khan, on trouve certains Peuples, nommés *Blotious*, qui sont courageux & robustes comme les Patans. La plûpart sont Voituriers, & se mêlent de louer des chameaux. Ils entreprennent de conduire les *Caffilas*, ou les Caravanes; ce qu'ils font avec tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'exposer au moindre reproche. *Mandelslo*, Tom. I. pag. 197.

(q) C'est le témoignage de Schouten, *pag.* 204. Mandelslo dit, au contraire, qu'il faut être sur ses gardes avec eux, *pag.* 159.

(r) Bernier, Tome III. pag. 9.

(s) Schouten, *ubi sup.* pag. 205.

vrages de coton ou de soye, avec la même industrie dans les deux sexes, & la même ardeur pour le travail.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Leur manière de se vêtir.

LES riches Banians sont vêtus à-peu-près comme les Maures; mais la plûpart ne portent que des étoffes blanches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Leurs robbes sont d'une fine toile de coton, dont ils se font aussi des turbans. C'est par cette partie néanmoins qu'on les distingue, car leurs turbans sont moins grands que ceux des Maures. On les reconnoît aussi à leurs hautes-chausses, qui sont plus courtes. D'ailleurs, ils ne se font point raser la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur usage est aussi de se faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mêlange d'eau & de bois de sandal, dans lequel ils broyent quatre ou cinq grains de riz. C'est de leurs Bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque Pagode (t).

LEURS femmes ne se couvrent point le visage, comme celles des Mahométans; mais elles parent aussi leur tête de pendans & de colliers. Les plus riches sont vêtues d'une toile de coton, si fine, qu'elle en est transparente, & qui leur descend jusqu'au milieu des jambes. Elles mettent, par-dessus, une sorte de veste, qu'elles serrent d'un cordon au-dessus des reins. Comme le haut de cet habillement est fort lâche, on les voit nûes depuis le sein jusqu'à la ceinture. Pendant l'été, elles ne portent que des sabots, ou des souliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroyes: mais, l'hyver, elles ont des souliers de velours, ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en sont fort bas, parcequ'elles se déchaussent à toute heure, pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers sont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre sexe vont nuds, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans (v).

Agrémens des femmes Banianes.

LA plûpart des femmes Banianes ont le tour du visage bien fait, & beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs & lustrés forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, & sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont comme les Mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez & dans les oreilles. Elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de lacque, d'yvoire, de verre, ou d'étain. Comme l'usage du bétel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. „ Fi!, disoient-elles à Mandelslo; vous avez les dents blanches, com„ me les chiens & les singes (x)".

Habits des Bramines.

LES Bramines sont distingués des autres Banians, par leur coeffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entièrement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper; & par trois filets de petite ficelle, qu'ils portent sur la peau, & qui leur descend en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profession, quand il seroit question de la vie (y). L'É-

(t) Mandelslo, Tome I. pag. 158.
(v) Schouten, pag. 216. Mandelslo, pag. 159.
(x) Mandelslo, pag. 158.
(y) *Ibid.* pag. 165.

Education & mariages des Banians.

L'ÉDUCATION des enfans de cette nombreuse Secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprennent, de bonne heure, l'Arithmétique & l'Art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les pousser dans la profession de leurs pères. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-dessus de dix; après quoi les parens leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la Nature. Ainsi l'on voit souvent parmi eux de jeunes mères, de dix ou douze ans. Une fille, qui n'est pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des noces sont différentes dans chaque Canton, & même dans chaque Ville. Mais tous les pères s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent, ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché, avec beaucoup d'appareil, dans les principales rues de la Ville ou du Bourg, les deux familles se placent sur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux Amans; tandis qu'un Bramine prononce quelques mots, qui font comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le Bramine leur lit quelques formules dans un Livre Le festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soyent les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit, & quelque vaisselle. Si la Nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, & même une troisième femme: mais la première conserve toûjours son rang & ses privilèges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent guères en user sans donner quelque atteinte à leur propre réputation.

Autres usages des Banians.

LES Banians sont d'une extrême propreté dans leurs maisons. Ils couvrent le pavé, de nattes fort bien travaillées, sur lesquelles ils s'asseyent comme les Maures, c'est-à-dire, les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre & du lait, avec toutes sortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, & ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs Cantons, ils ont des Hôpitaux pour les bêtes languissantes de viéillesse ou de maladie. Ils rachétent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer, pendant la nuit, du feu, ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des ames, leur donne de l'horreur pour la guerre, & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi les Empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire. Mais cette exemption les rend aussi méprisables que leur Idolâtrie, aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en Esclaves: ce qui n'empêche point que le Souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs Héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mère jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'au tems de leur mariage (z).

(z) Schouten, pag. 208 & 209.

§. VII.

§. VII.

Sectes Idolâtres des Indes.

Multitude de Sectes Idolâtres.

QUELQUES Voyageurs (*a*) ont fait le compte des Sectes Idolâtres, qui sont autant de branches des Banians, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les Mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point l'Idolâtre Indien, qui laisse passer le jour sans se laver. La plûpart n'ont pas de soin plus pressant, dès le plus grand matin, avant le lever du Soleil. Ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille, que le Bramine leur distribue, pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénediction & qu'il prêche ses opinions à ceux qui se purifient. Les Habitans des bords du Gange se croyent les plus heureux, parcequ'ils attachent une idée particulière de sainteté aux eaux de ce Fleuve. Non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y soyent jettées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le tems des Eclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvoit à Dehli, pendant la fameuse Eclipse de 1666: „ Il monta, dit-il, sur la terrasse de sa „ maison, qui étoit située sur les bords du Gemna. De-là, il vit les deux „ côtés de ce Fleuve, dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui „ étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour se plonger „ & se laver dans le moment où l'Eclipse alloit commencer. Les petits „ garçons & les petites filles étoient nûs comme la main. Les hommes „ l'étoient aussi, excepté qu'ils avoient une espèce d'écharpe, bridée à „ l'entour des cuisses. Les femmes mariées, & les filles qui ne passoient pas six ou sept ans, étoient couvertes d'un simple drap. Les per„ sonnes de condition, tels que les Rajas, Princes Souverains Gentils, qui „ sont ordinairement à la Cour & au service de l'Empereur, les *Serrafs*, ou „ Changeurs, les Banquiers, les Jouailliers, & tous les riches Marchands „ avoient traversé l'eau avec leurs familles. Ils avoient dressé leurs ten„ tes, sur l'autre bord, & planté, dans la Rivière, des *Kanates*, qui sont „ une espèce de paravents, pour observer leurs cérémonies, & se laver „ tranquillement, sans être exposés à la vûe de personne. Aussi-tôt que „ le Soleil eut commencé à s'éclipser, ils poussèrent un grand cri; & se „ plongeant dans l'eau, où ils demeurèrent cachés assez long-tems, ils se „ relevèrent, pour y demeurer debout, les yeux & les mains levés vers le „ Soleil, prononçant leurs prières avec beaucoup de dévotion, prenant par „ intervalles de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, inclinant la „ tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant ainsi leurs „ plongemens, leurs prières & leurs contorsions jusqu'à la fin de l'Eclipse. „ Alors chacun ne pensa qu'à se retirer, en jettant des pièces d'argent fort „ loin dans la Rivière, & distribuant des aumônes aux Bramines, qui se „ pré-

Leurs purifications.

Superstitions à l'occasion d'une Eclipse.

(*a*) Mandelslo, Abraham Rogers, Gautier Schoeten, &c.

„ présentoient en grand nombre. L'Auteur observa qu'en sortant de la Rivière, ils prirent tous des habits nouveaux, qui les attendoient sur le sable, & que les plus dévots laissèrent leurs anciens habits pour les Bramines. Cette Eclipse, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le Gange, & dans tous les autres Fleuves des Indes; mais sur-tout dans l'eau du *Tanaiser*, ou plus de cent cinquante mille personnes se rassemblèrent de toutes les Régions voisines, parceque ce jour-là son eau passe pour la plus sainte (*b*)".

Les quatre-vingt-trois Sectes de Banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres: celles des *Ceurawaths*, des *Samaraths*, des *Bisnaux*, & des *Gougis*.

Secte des Ceurawaths.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs Bramines se couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes sortes d'insectes. Ils ne s'asseyent point, sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nuds, avec un bàton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres Sectes. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes; & s'ils la font bouillir, c'est dans quelque maison voisine. Leur habit est une pièce de toile, qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs Pagodes sont quarrées dans leur forme, avec un toît plat, &, vers la partie Orientale, une ouverture, sous laquelle sont les Chapelles de leurs Idoles, bâties en forme pyramidale, avec des degrés qui contiennent plusieurs figures de bois, de pierre & de papier, représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'Août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères. Mandelslo confirme, avec certitude, ce qu'on a déja rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces Idolâtres qui passent un mois, ou six semaines, sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer, qui soûtient leurs forces. Les Ceurawaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux, qui font profession de cette Secte, peuvent être admis à la Prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septième année: c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère, & qu'ils s'engagent à la chasteté, par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux Epoux a le pouvoir de se faire Prêtre, & d'obliger, par cette résolution, l'autre au célibat, pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zèle est rare. Dans les dogmes de cette Secte, la Divinité n'est point un Etre infini, qui préside

Prêtrise accordée aux femmes.

(*b*) Bernier, Tom. III. pag. 8. de l'Article des Gentils de l'Inde.

fide aux événemens. Tout ce qui arrive, dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un Saint, qu'ils nomment *Tiel-Tenckser*. Ils n'admettent ni Enfer, ni Paradis; ce qui n'empêche point qu'ils ne croyent l'ame immortelle: mais ils s'imaginent qu'en sortant du corps, elle entre dans un autre, d'homme, ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toûjours une femelle, qui la remet au Monde, pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire, ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'ils avoient le malheur de les toucher, ils seroient obligés de se purifier par une pénitence publique.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN. Leur Doctrine.

LA seconde Secte, ou Caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Tailleurs, les Cordonniers, les Fourbisseurs, &c. Elle admet aussi des Soldats, qui sont les Rasbouts, des Ecrivains & des Officiers. C'est, par conséquent, la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait, de commun avec la première, de ne pas souffrir qu'on tue les animaux, ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens. Elle croit l'Univers créé par une première Cause, qui gouverne & conserve tout, avec un pouvoir immuable & sans bornes. Son nom est *Permiser*, & *Vistnum*. Elle lui donne trois Substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des ames, qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'appelle *Buffiuna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les loix de Dieu, qui sont comprises en quatre Livres. Il prend soin aussi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troisième se nomme *Mais*, & son pouvoir s'étend sur les Morts. Il sert comme de Sécretaire à Vistnum, pour examiner les bonnes & les mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidèle à son Maître, qui, après les avoir pesées, envoye l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames, qui sont envoyées dans le corps des vaches, sont les plus heureuses, parceque cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent d'être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont, pour demeure, le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un bouc, d'un âne, d'un porc, d'un serpent, ou de quelqu'autre bête immonde, sont fort à plaindre; parcequ'elles passent de-là dans d'autres corps de bêtes moins féroces, où elles achèvent d'expier leurs crimes. Enfin, Mais présente les ames purifiées à Vistnum, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs (*c*).

Secte des Samaraths.

LES Samaraths brûlent les corps des Morts, à la réserve de ceux des enfans au-dessous de l'âge de trois ans: mais ils observent de faire les obséques sur le bord d'une Rivière, ou de quelque ruisseau d'eau vive. Ils y portent même leurs Malades, lorsqu'ils sont à l'extrêmité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de Secte, dont les femmes se sacrifient

Usages des Samaraths.

(*c*) Comme on ne parle point ici de la figure de ces Divinités, nous avons cru devoir donner au-moins celle des trois principales, qui peut tenir lieu d'une description excessivément ennuyante. Il ne faut pas s'arrêter à la diversité des noms. Elle est encore plus grande dans les attributs. Ce sont autant de fables monstrueuses, sur lesquelles les Commentaires ne finiroient jamais. R. d. E.

fient si gayement à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage, pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la Terre. Un autre de leurs plus saints usages, est de faire présenter à leur enfant, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux signes est pour engager Bussiuna à graver sa loi dans l'esprit de l'enfant; & l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession, à l'exemple des Rasbouts.

Secte des Bisnaux.

La troisiéme Secte, qui est celle des Bisnaux, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes. Ses Temples portent le nom particulier d'*Agoges*. La principale dévotion des Bisnaux consiste à chanter des Hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent *Ram-Ram*. Leur chant est accompagné de danses, de musique, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs Idoles. Ils représentent Ram-Ram & sa femme, sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Samaraths, avec cette différence, que leur Dieu n'a point de Lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre & de lait, avec ce qu'ils nomment l'*Atschia*, qui est une composition de gingembre, de mangues, de citrons, d'ail, & de graine de moutarde, confite au sel. Ce sont leurs femmes, ou leurs Prêtres qui font cuire leurs alimens. Au-lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parcequ'il s'y rencontre des vers, qui pourroient périr par le feu, ils employent de la fiente de vache, séchée au Soleil, & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits quarreaux, comme les tourbes. La plûpart des Banians Bisnaux exercent le Commerce, par commission ou pour leur propre compte. Ils y sont fort entendus. Leurs manières étant fort douces, & leur conversation agréable, les Chrétiens & les Mahométans choisissent, parmi eux, leurs Interprêtes & leurs Courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent de garder un veuvage perpétuel, quand le mari seroit mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas long-tems que le second frère étoit obligé, parmi eux, d'épouser la veuve de son aîné: mais cet usage a fait place à la loi, qui condamne toutes les veuves au célibat.

Ram-Ram, Divinité fameuse.

En se baignant, suivant l'usage commun de toutes les Sectes Banianes, les Bisnaux doivent se plonger, se vautrer, & nager dans l'eau; après quoi, ils se font frotter, par un Bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant; & pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz, ou de légumes. Les plus riches ont, dans leurs maisons, des bassins d'eau pure, qu'ils y amènent à grands fraix, & ne vont aux Rivières que dans les occasions solemnelles, telles que leurs grandes Fêtes, les Pélerinages & les Eclipses.

Secte des Gougis & des Fakirs.

La Secte des Gougis, qui comprend les *Fakirs* (*d*), c'est-à-dire, les Moines

(*d*) On cite toûjours volontiers le témoignage oculaire d'un Voyageur tel que Bernier. „ Entre une infinité, dit-il, & une „ très-grande diversité de Fakirs, de Pau„ vres,



J. V. Schley direx.

DIFFERENTES SORTES DE FAKIRS.

VERSCHEIDE SOORTEN VAN FAKIRS.

nes Banians, les Hermites, les Missionnaires, & tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, font profession de reconnoître un Dieu Créateur & Conservateur de toutes choses, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du Peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger, qui ne soit cuit, ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Ils ne peuvent rien posseder en propre. Les plus austères ne se marient point, & ne toucheroient pas même une femme. Ils méprisent les biens & les plaisirs de la vie. Le travail n'a pas

„ vres, de Derviches, de Religieux ou *Santons* Gentils des Indes, il y en a grand „ nombre qui ont une espèce de Couvens, „ où il y a des Supérieurs, & qui font une „ sorte de vœux de chasteté, de pauvreté & „ d'obéissance. Ils mènent une vie si étrange, que je ne sçais si on pourra le croire. „ Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle *Jauguis* (ou Gongis), comme qui „ diroit, *unis avec Dieu*. On en voit quantité tout nuds, ou couchés jour & nuit sur „ la cendre, assez ordinairement sous quelques-uns de ces grands arbres, qui sont „ sur les bords des *Talabs*, ou réservoirs, „ ou bien dans des galleries qui sont autour „ de leurs *Deutas*, ou Temples d'Idoles. Il „ y en a, dont les cheveux leur tombent „ jusqu'à mi-jambes, & qui sont entortillés „ par branches, comme ce grand poil de „ nos barbets. De ceux-là, j'en ai vû, en „ plusieurs endroits, qui tenoient un bras, „ & quelquefois les deux, élevés & tendus „ perpétuellement par-dessus leurs têtes, & „ qui avoient au bout des doigts les ongles „ entortillées, plus longues, suivant la mesure que j'en ai prise, que la moitié de mon „ petit doigt. Leurs bras étoient petits & „ maigres, comme ceux des Ethiques, parceque dans cette posture forcée ils ne prenoient point assez de nourriture; & leurs „ nerfs s'étant retirés, & les jointures remplies & séchées, ils ne pouvoient les abbaisser pour prendre quoique ce soit. Aussi ont-ils de jeunes Novices, qui les servent avec le plus grand respect. Il n'y a „ point de Megère dont la figure approche „ de la leur. J'ai souvent rencontré à la „ Campagne, principalement dans les Terres „ des Rajas, des bandes de ces Fakirs tout „ nuds, qui me faisoient horreur. Les uns „ tenoient leurs bras élevés, dans la posture que je viens de dire. Les autres avoient „ leurs cheveux épars, ou bien ils les avoient liés & entortillés autour de la tête. „ D'autres avoient à la main des massues, „ & d'autres une peau de tigre, séche & „ roide, sur leurs épaules. Je les voyois „ passer effrontément au travers d'une grande Bourgade; j'admirois comment les hommes & les femmes les regardoient sans s'émouvoir, & comment les femmes leur portoient dévotement l'aumône. J'ai vû assez long-tems à Dehli, un fameux Fakir, „ nommé *Sormet*, qui alloit ainsi nud par les „ rues, & qui aima mieux enfin se laisser couper le cou, que de se vêtir, quelques „ menaces & quelques promesses que lui pût „ faire Aureng-Zeb. J'en ai vû plusieurs, „ qui par dévotion faisoient de longs pélerinages, non-seulement nuds, mais chargés de grosses chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphans; „ d'autres qui par un vœu particulier se tenoient sept ou huit jours debout sur leurs „ jambes, qui devenoient fort enflées, s'appuyant seulement quelques heures de la nuit „ sur une corde tendue; d'autres qui se tenoient des heures entières sur leurs mains, „ sans branler, la tête en bas & les pieds „ haut, & dans d'autres postures si contraintes & si difficiles, que nous n'avons pas „ de Bateleurs qui puissent les imiter, &c.". Bernier explique, en Philosophe, tant d'effets surprenans, & les attribue moins à l'imposture qu'à la force de la superstition. Tavernier ne s'étend pas moins sur le même sujet; mais on a fait remarquer qu'il est accusé d'avoir emprunté ses lumières d'autrui. Il paroît néanmoins ne les devoir qu'à lui-même sur les plus célèbres pélerinages des Indiens, dont il avoit vû la plûpart, & qu'il rapporte fort au long. *Bernier, Tome III, Article de la Religion des Gentils. Tavernier, Tome II.* Mais personne n'a mieux traité le même sujet qu'Abraham *Roger*, Henri *Lor*, & les Peres *Kirker* & *Roa*, Jésuites Allemands.

pas plus d'attraits pour eux. Ils passent leur vie à courir les chemins & les bois, où la plûpart vivent d'herbes vertes & de fruits sauvages. D'autres se logent dans des masures ou dans des grottes, & choisissent toûjours les plus sales. D'autres, plus saints encore, vont nuds, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de se montrer, dans cet état, au milieu des grand chemins & des Villes. Ils ne se font jamais raser la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus que leur chevelure. Aussi paroissent-ils couverts de poil, comme autant de Sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes, sous un Chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects & de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; & l'opinion qu'on a de leur sainteté porte toutes les autres Sectes Banianes, à leur offrir des vivres. Enfin, d'autres se livrant à la mortification, exercent, en effet, d'incroyables austérités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute, que souvent les Pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gougis; afin qu'étant exercés à la patience, ils soyent capables de suivre une profession si sainte & si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voyes (*e*).

Rasbouts.

QUELQUES Voyageurs mettent les Rasbouts (*f*) au nombre des Sectes Banianes, parcequ'ils croyent aussi la transmigration des ames, & qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au-lieu que tous les autres Banians ont l'humeur douce, & qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les Rasbouts sont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair. Ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Leur intrépidité.

LE Grand Mogol, & la plûpart des autres Princes Indiens, les employent dans leurs Armées, parceque, méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandelslo raconte que cinq Rasbouts, étant un jour entrés dans la maison d'un Paysan, pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au Village, & s'approcha bien-tôt de la maison où ils s'étoient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamais ils n'avoient tourné le dos au péril; qu'ils étoient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer de s'arrêter à leur vûe. En effet ils s'obstinèrent à se laisser brûler, plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un, qui prit le parti de se retirer [entrainant un de ses Camarades]: mais il ne put se consoler de n'avoir pas suivi l'exemple des autres (*g*).

LES Rasbouts n'épargnent que les bêtes, sur-tout les oiseaux, qu'ils nourrissent même avec soin, parcequ'ils croyent que leurs ames sont particulièrement destinées à passer dans ces petits corps, & qu'ils espèrent alors, pour eux-mêmes, autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les Banians, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves se font brûler aussi, avec le corps de leurs maris; à moins que dans le contrat de mariage, elles n'ayent stipulé qu'on ne puisse les y forcer. Cette

(*e*) *Ubi sup.* pag. 230.

(*f*) D'autres les nomment *Ragipouts*, *Rasbouts*, *Rasboutes*, &c. Ils sont répandus dans les Provinces, sans autre raison, pour se marier entr'eux, que celle de leurs opinions.

(*g*) *Ubi sup.* pag. 178.

te précaution ne le deshonore point, lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Description de l'Indoustan.

Au-reste cette variété d'opinions & d'usages, qui forme tant de Sectes différentes entre les Banians, n'empêche point qu'ils n'ayent quatre Livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur Religion, & pour lesquels ils ont le même respect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particulièrement à tout ce qui regarde leurs sciences & leurs opinions, nous donne des éclaircissemens curieux sur ces deux points.

Collèges & Sciences des Gentils Indiens.

Benarés, Ville située sur le Gange, dans un Pays très-riche & très-agréable, est l'Ecole générale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes. C'est le lieu où les Bramines, & tous ceux qui aspirent à la qualité de Sçavans, se rendent pour communiquer leurs lumières, ou pour en recevoir. Ils n'ont point de Collèges & de Classes subordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de ressemblance avec l'ancienne manière d'enseigner. Les Maîtres sont dispersés, par la Ville, dans leurs maisons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les riches Marchands leur permettent de se retirer. Les uns ont quatre Disciples, d'autres six ou sept; & les plus célèbres, douze ou quinze au plus, qui employent dix & douze années, à recevoir leurs instructions. Cette étude est très-lente, parceque la plûpart des Indiens sont naturellement paresseux; défaut qui leur vient de la chaleur du Pays, & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient sans contention, en mangeant leur *Kichery*, c'est-à-dire un mêlange de légumes, que les riches Marchands leur font apprêter.

Origine des quatre Livres qu'ils nomment Beths.

Leur première étude est sur le *Hanscrit*, qui est une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est sçue que des *Pendets*, ou des Sçavans. C'est de cette langue que le Père Kirker a publié l'Alphabet, tel qu'il l'avoit reçu du Père Roa. Son nom signifie *Langue pure*; & croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministère de Brahma, leur a communiqué les quatre Livres, qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de Sainte & de Divine. Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecks, ou centaines de mille ans. „ Je voudrois caution, dit Bernier, de cette „ étrange antiquité. Mais il ajoute qu'on ne peut nier qu'elle ne soit très- „ ancienne, puisque leurs Livres de Religion, qui l'est, sans doute, „ beaucoup, ne sont écrits que dans cette langue, & que, de plus, elle „ a ses Auteurs de Philosophie & de Médecine, en vers, quelques autres „ Poësies, & quantité d'autres Livres, dont il vit une grande salle toute „ remplie à Benarés ".

Ordre de leurs études.

Lorsqu'ils ont appris le Hanscrit, travail difficile, parcequ'ils n'ont point de bonne Grammaire, ils commencent ordinairement à lire le *Purance*, qui est une interprétation, & comme un abregé des Beths, parceque les Beths sont fort gros, du moins, si ce sont ceux qu'on fit voir à Bernier. Ils sont même si rares, que Daneckmend-Khan, son Maître, ne put trouver l'occasion de les acheter, avec quelque soin qu'il les eût fait chercher. On ne

les tient pas moins sécrets, dans la crainte que les Mahométans ne s'en saisissent, & ne les fassent brûler, comme ils ont fait plusieurs fois. Après le Purance, quelques-uns se jettent dans la Philosophie. Entre leurs Philosophes, ils en comptent six principaux, qui sont autant de différentes Sectes. De-là naissent quantité de différends & de jalousies, par la préférence que chacun donne à la sienne, parcequ'il la croit, non-seulement meilleure, mais plus conforme aux Beths. D'une de ces six Sectes, qui se nomme *Bauté*, sortent douze autres Sectes différentes. Cependant elle est moins commune que les cinq autres. Ses Sectateurs sont haïs & méprisés. Ils passent pour des Athées, dont les usages ne sont pas moins extraordinaires que leurs opinions.

Leur Philosophie.

Premiers principes.

Les Traités de Philosophie Indienne s'accordent sur les premiers principes des choses. Les uns établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance & leur dureté, que par leur petitesse. D'autres veulent que tout soit composé de matière & de forme; d'autres que tout le soit des quatre élémens & du néant. Quelques-uns regardent la lumière & les ténèbres, comme les premiers principes. Plusieurs admettent, pour principe, la privation, ou plutôt les privations, qu'ils distinguent du néant. Enfin, d'autres prétendent que tout est composé d'accidens. Ce qu'ils disent, pour appuyer leurs systêmes, est obscur & mal conçu; mais Bernier, qui n'avoit pû lire leurs Livres, & qui trouvoit, d'ailleurs, les Pendets fort ignorans, étoit porté à juger que la faute venoit d'eux plutôt que de leurs Auteurs (*b*). Au-reste, ils s'accordent tous à penser que leurs principes sont éternels. Une production du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'esprit, non plus qu'à la plûpart des anciens Philosophes. Il n'y a qu'un seul de leurs Auteurs, qui semble en avoir eu quelque idée.

Médecine.

Dans la Médecine, ils ont quantité de petits Livres, qui ne contiennent guères que des méthodes & des recettes. Le plus ancien & le principal est écrit en vers. Leur pratique est fort différente de la nôtre. Ils se fondent sur ces principes; qu'un Malade, qui a la fièvre, n'a pas besoin de nourriture; que le principal remède des maladies est l'abstinence; qu'on ne peut donner rien de pire, à un Malade, que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, telle que la crainte d'un transport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie considérable, telle que la poitrine, le foye ou les reins. Bernier, quoique Médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique; mais il en vérifia le succès. Il ajoute qu'elle n'est pas particulière aux Médecins Gentils; que les Médecins Mogols & Mahométans, qui suivent Avicenne & Averroës, y sont fort attachés, sur-tout à l'égard des bouillons de viande; que les Mogols, à la vérité, sont un peu plus prodigues de sang que les Gentils, & que dans les maladies, qu'on vient de nommer, ils saignent ordinairement une ou deux fois, mais, „ ce n'est pas de ces peti-
„ tes

(*b*) *Ubi sup.* pag. 102 & suivantes.

„ tes saignées, qu'il appelle de nouvelle invention; *ce sont de ces saignées* „ *copieuses des Anciens*, de dix-huit & vingt onces de sang, qui vont sou- „ vent jusqu'à la défaillance, mais qui ne manquent guères aussi d'é- „ trangler, suivant le langage de Galien, les maladies dans leur ori- „ gine (*i*)".

Anatomie.

Dans l'Anatomie; on peut dire absolument que les Indiens Gentils n'y entendent rien. La raison en est simple: ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes, ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avoient comptées.

Astronomie.

A l'égard de l'Astronomie, ils ont leurs Tables, suivant lesquelles ils prévoyent les Eclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des Astronômes de l'Europe, ils y parviennent à-peu-près. Mais ils ne laissent pas de joindre, à leurs lumières, de ridicules fables. Ce sont des monstres qui se saisissent alors du Soleil & de la Lune, & qui l'infectent. Ils prétendent, avec autant d'obstination dans leur ignorance, que la Lune est de quatre cens mille cosses au-dessus du Soleil, c'est-à-dire, plus de cinquante mille lieues; qu'elle est lumineuse d'elle-même, & que c'est d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui s'assemble & se range principalement dans le cerveau, descendant de-là, comme d'une source dans tous les membres, pour servir à leurs fonctions. Ils veulent que le Soleil, la Lune, & généralement tous les Astres, soyent des Deutas, ou des Temples; que la nuit arrive lorsque le Soleil est derrière le sommet d'une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la Terre, à laquelle ils donnent plusieurs mille lieues de hauteur, & la figure d'un pain de sucre renversé; de-sorte que le jour ne luise, chez eux, que lorsque le Soleil revient du derrière de cette montagne.

Géographie.

Leurs idées de Géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croyent que la Terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans, dont chacune est entourée de sa Mer; que de ces Mers, une est de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, &c; qu'après une Terre vient une Mer, & une Terre après une Mer; & que chaque étage a différentes perfections, jusqu'au premier qui les contient toutes.

Réflexion de Bernier sur les anciens Brachmanes.

Si toutes ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses sciences des anciens Brachmanes des Indes, on s'est bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Il auroit eu peine, dit-il, à se le persuader, s'il n'avoit vû que la Religion des Indes est d'un tems immémorial; qu'elle s'est conservée dans la langue Hanscrit, qui ne peut être que très-ancienne, puisqu'on ignore son origine, & que c'est une langue morte, qui n'est connue que des Sçavans & qui a ses Poësies; que tous les Livres de science ne sont écrits que dans cette langue; enfin que peu de monumens ont autant de marques d'une très-grande antiquité (*k*). L'Au-

(*i*) *Ibidem.* pag. 108.

(*k*) *Ibid.* 114. Il n'y a rien à conclure de la Chronologie Indienne, qui ne fait pas le Monde éternel, mais qui le fait si vieux, dit Bernier, que tout habiles Arithméticiens que sont les Bramines, ils ne peuvent nombrer leurs calculs. *Ibid.* pag. 122.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Visite que Bernier rend au grand Pendet de Benarés.

Portrait de ce Docteur.

L'AUTEUR, qu'on cite avec complaisance, raconte qu'en descendant le Gange & passant par Benarés, il alla trouver un Chef des Pendets, qui fait sa demeure ordinaire dans cette Ville. C'étoit un Bramine, si renommé par son savoir, que Chah-Jehan, par estime pour son mérite, autant que pour faire plaisir aux Rajas, lui avoit accordé une pension annuelle de deux mille roupies. Il étoit de belle taille, & d'une fort agréable phisionomie. Son habillement consistoit dans une espèce d'écharpe blanche de soye, qui étoit liée autour de sa ceinture & qui lui pendoit jusqu'au milieu des jambes; avec une autre écharpe, de soye rouge, assez large, qu'il portoit sur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avoit vû plusieurs fois à Dehli, devant l'Empereur, dans l'assemblée de tous les Omrahs, & marchant par les rues, tantôt à pied, & tantôt en paleki. Il l'avoit même entretenu plusieurs fois chez Daneckmend-Khan, à qui ce Docteur Indien faisoit sa cour, dans l'espérance de faire rétablir sa pension, qu'Aureng-Zeb lui avoit ôtée, pour marquer son attachement au Mahométisme.

Civilités des Pendets.

„ Lorsqu'il me vit à Benarés, dit Bernier, il me fit cent caresses, & me „ donna une collation dans la Bibliothéque de son Université, avec les six „ plus fameux Pendets de la Ville. Me trouvant en si bonne compagnie, „ je les priai tous de me dire leurs sentimens sur l'adoration de leurs Ido- „ les, parceque me disposant à quitter les Indes, j'étois extrêmement „ scandalisé de ce côté-là, & que ce culte me paroissoit indigne de „ leurs lumières & de leur philosophie. Voici la réponse de cette noble „ assemblée.

Explications qu'ils donnent à Bernier.

„ NOUS avons véritablement, me dirent-ils, dans nos Deutas ou nos „ Temples, quantité de statues diverses, comme celles de *Brahma*, *Mehahdeu*, *Genich* & *Gavani*, qui sont des principales; & beaucoup d'autres „ moins parfaites, auxquelles nous rendons de grands honneurs, nous „ prosternant devant elles & leur présentant des fleurs, du riz, des hui- „ les parfumées, du safran, & d'autres offrandes, avec un grand nom- „ bre de cérémonies. Cependant nous ne croyons point que ces statues „ soyent ou Brahma même, ou les autres, mais seulement leurs images & „ leurs représentations; & nous ne leur rendons ces honneurs, que par „ rapport à ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos Deutas, parce- „ qu'il est nécessaire, à ceux qui font la prière, d'avoir quelque chose, de- „ vant les yeux, qui arrête l'esprit. Quand nous prions, ce n'est pas la „ statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au- „ reste, nous reconnoissons que c'est Dieu, qui est le Maître absolu & le „ seul Tout-puissant.

Leurs idées sur les Deutas.

„ VOILÀ, reprend Bernier, sans y rien ajouter ni diminuer, l'explica- „ tion qu'ils me donnèrent. Je les poussai ensuite sur la nature de leurs „ Deutas (*l*), dont je voulois être éclairci: mais je n'en pûs rien tirer que „ de confus; qu'il y en avoit de trois sortes, de bons, de mauvais, & d'in- „ différens, c'est-à-dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais; que quelques- „ uns vouloient qu'ils fussent de feu; que d'autres les croyoient faits de lu- „ mière;

(*l*) Ce mot signifie tout à la fois & les Temples & les objets du Culte, comme celui de *Pagode*.

„ mière; que plusieurs prétendoient qu'ils étoient *Biapek*, terme que je ne „ pus me faire expliquer nettement, excepté qu'ils me disoient que Dieu „ est Biapek, que nôtre ame est Biapek, & que ce qui est Biapek est incor„ruptible, & ne dépend ni des tems ni des lieux: que suivant d'autres, „ les Deutas n'étoient que des portions de la Divinité, & que d'autres en„core les prenoient pour certaines espèces de Divinités, séparées & dis„persées dans le Monde".

Bernier continue: „ Je les mis encore sur la nature du *Lengue-cherire*, „ admis par quelques-uns de leurs meilleurs Auteurs: mais je n'en pus tirer „ que ce que j'avois depuis long-tems entendu d'un autre Pendet; savoir, „ que les semences des animaux, des plantes & des arbres ne se forment „ point de nouveau; qu'elles sont toutes, dès la première naissance du Mon„de, dispersées par-tout, mêlées dans toutes choses, & qu'actuellement, „ comme en puissance, elles ne sont que des plantes, des arbres & des ani„maux mêmes, entiers & parfaits, mais si petits qu'on ne peut distinguer „ leurs parties; sinon, lorsque se trouvant dans un lieu convenable, elles „ se nourrissent, s'étendent & grossissent, en-sorte que les semences d'un „ pommier & d'un poirier sont un Lengue-cherire, un petit pommier & „ un petit poirier parfait, avec toutes ses parties essentielles; comme cel„les d'un cheval, d'un éléphant & d'un homme, sont un Lengue-cherire, „ un petit cheval, un petit éléphant, & un petit homme, auxquels il ne „ manque que l'ame & la nourriture pour les faire paroître ce qu'ils sont „ en effet (*m*)".

Quoi-

(*m*) Bernier, *ubi sup.* pag. 126 & précédentes. Il ajoute que la Doctrine de l'ame universelle avoit fait depuis quelques années beaucoup de progrès dans les Indes, parceque quelques Pendets en avoient infecté l'esprit de Darah & de Sujah, les deux premiers fils de Chah-Jehan: mais que cette Doctrine faisoit une sorte de cabale, comme fait, en Perse, celle des Soufys & de la plûpart des Persans lettrés; qu'elle se trouve expliquée en vers Persiens, fort relevés & fort emphatiques, dans leur *Goul-tchen-raz*, ou *Parterre des mystères*; que si l'on pénétroit bien dans Platon & dans Aristote, peut-être trouveroit-t'on qu'ils ont donné dans cette idée; que c'est celle de *Flud*, refutée par Gassendi, & celle enfin où se perdent la plûpart de nos Chimistes: mais que les Cabalistes Indiens portent cette chimère plus loin que tous les autres; qu'ils prétendent que Dieu, ou l'Etre souverain, qu'ils nomment *Acbar*, & qu'ils croyent immuable, a non-seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'Univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la manière des causes efficientes, mais à la façon d'une araignée, qui produit une toile, qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La création n'est donc, suivant ces Docteurs, qu'une extraction & une extension que Dieu fait, de sa propre substance, par ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, comme la destruction n'est qu'une reprise de cette divine substance & de ces divins rets dans lui-même: de-sorte que le dernier jour du Monde, qu'ils appellent *Maperlé*, ou *Pralea*, dans lequel ils croyent que tout doit être détruit, ne sera qu'une reprise générale de tous les rets que Dieu aura tirés de lui-même. Ils en concluent qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos sens; que tout ce Monde n'est qu'une espèce de songe & une pure illusion, parceque tout ce qui paroît à nos yeux n'est qu'une seule & même chose, qui est Dieu même; comme tous les nombres, dix, vingt, cent, mille, &c., ne sont qu'une même unité, répetée plusieurs fois. Bernier, qui avoit pris beaucoup de peine à recueillir toutes ces opinions, qu'il appelle un fatras fabuleux, demande s'il n'a pas droit de s'écrier; „ misérable fruit que je retire de „ tant de Voyages & de réflexions!". *Ubi sup.* pag. 135 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Daneckmend prend un Pendet à ses gages.

QUOIQUE Bernier ne sçut pas le Hanscrit, ou la langue des Sçavans, il eût une précieuse occasion de connoître les Livres composés dans cette langue. Daneckmend-Khan, son Agah, prit à ses gages un des plus fameux Pendets de toutes les Indes. Quand j'étois las, dit-il, d'expliquer à mon Agah les dernières découvertes d'Harvey & de Pecquet, sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes, que je lui traduisois en langue Persane, le Pendet étoit nôtre ressource. Nous apprîmes de lui, que Dieu, qu'il nommoit toûjours *Achar*, c'est-à-dire, *immobile* ou *immuable*, a donné, aux Indiens, quatre Livres qu'ils appellent *Beths*; nom qui signifie *Science*, parcequ'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences sont comprises. Le premier se nomme *Atherbabed*; le second, *Zagerbed*; le troisième, *Rekbed*, & le quatrième, *Samabed*. Suivant la Doctrine de ces Livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus; la première, de *Bramines*, ou gens de Loi; la seconde, de *Quetterys*, qui sont les gens de guerre; la troisième, de *Bescué*, ou des Marchands, qu'on appelle proprement Banians; & la quatrième de *Seydra*, qui sont les Artisans & les Laboureurs. Ces Tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres; c'est-à-dire, qu'un Bramine, par exemple, ne peut se marier avec une femme Quettery.

Lumières que Bernier tire de lui.

ILS conviennent tous dans une Doctrine, qui revient à celle des Pythagoriciens, sur la Métempsicose, & qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde Tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache & de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés, qu'ils doivent passer un Fleuve dans l'autre vie, en se tenant à la queue d'un de ces animaux (*n*).

LA Doctrine des Beths oblige ses Sectateurs à faire la prière tous les jours, trois fois pour le moins, le matin, à midi, & le soir, le visage tourné vers l'Orient. Ils doivent se laver trois fois tout le corps, ou du moins une

(*n*) Leurs anciens Législateurs avoient peut-être vû ces Bergers d'Égypte, qui, pour traverser le Nil, tiennent de la main gauche la queue d'un bufle, ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton, pour le conduire; ou plutôt, suivant Bernier, ils peuvent avoir inspiré ce respect pour la vache, parceque c'est d'elle que les Indiens tirent le lait & le beurre, qui font une bonne partie de leur subsistance, & qu'elle est le fondement du labourage, & par conséquent de la vie. Il ajoute qu'il n'en est pas des Indes comme de l'Europe. La terre, séchée l'espace de huit mois par des chaleurs excessives, n'y peut pas nourrir une si grande quantité de bestiaux. Si l'on y en tuoit la moitié de ce qu'on tue en France & en Angleterre, le Pays en seroit bientôt dépourvû, & demeureroit sans culture. Les Bramines firent valoir la disette du bétail, pour obtenir de Jehan-Guir qu'on n'en tueroit point pendant un certain nombre d'années; & du tems de l'Auteur, ils présentèrent une requête à Aureng-Zeb, avec l'offre d'une somme considérable, pour l'engager à la même défense. Ils représentoient que depuis cinquante ou soixante ans plusieurs terres demeuroient incultes, parceque les bœufs & les vaches étoient devenus trop chers. L'Auteur ajoute que les Législateurs peuvent avoir considéré aussi que la chair de vache & de bœuf n'a pas grand goût dans les Indes, & n'y est guères saine, si ce n'est pendant le froid très-court de l'hyver; ou que peut-être ils ont voulu détourner les hommes de la cruauté avec laquelle ils se traitoient les uns les autres, en leur inspirant de l'humanité pour les animaux mêmes. *Bernier, ubi supra*, pag. 77 & précédentes.

une fois avant le manger, & dans une eau courante plutôt que dans toute autre. Peut-être les Législateurs n'ont-ils pensé qu'à leur faire prendre une habitude fort utile, dans un Pays où le bain ne convient pas moins à la santé qu'à la propreté.

Les Beths enseignent que Dieu ayant résolu de créer le Monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet Ouvrage, mais qu'il créa trois Etres tres-parfaits. Le premier, nommé *Brahma*, qui signifie, *pénétrant en toutes choses*; le second, sous le nom de *Beschen*, qui veut dire, *existant en toutes choses*; & le troisième, sous celui de *Mehahdeu*, c'est-à-dire, *grand Seigneur* (o): que par le ministère de Brahma, il créa le Monde; que par Beschen, il le conserve; & qu'il le détruira par Mehahdeu: que Brahma fut chargé de publier les quatre Beths, & que c'est par cette raison qu'il est quelquefois représenté avec quatre têtes. Quelques Missionnaires Européens ont cru reconnoître, dans ces trois Etres, une idée corrompue du Mystère de la Trinité (p).

On a cru que ce petit nombre de recherches, tirées d'un Voyageur tel que Bernier, satisferoit plus un Lecteur judicieux que toutes les fables populaires qui se trouvent rassemblées dans la plûpart des Relations. Figurons-nous que de plusieurs Indiens arrivés en Europe, l'un aussi discret qu'habile & pénétrant, ne cherchât des informations que parmi nos Sçavans les plus éclairés, tandis que les autres, quoiqu'en grand nombre, recevroient toutes les lumières qui leur viendroient de leurs premiers Correspondans, & prêteroient l'oreille au hasard de ceux qui les connoîtroient.

Autres Sectes d'Idolâtres.

Mais les Banians, dans leurs différentes Sectes, ne sont pas les seuls Idolâtres de l'Empire. On trouve particulièrement, dans la Province de Guzarate, une sorte de Payens, qui se nomment *Parsis*, dont la plûpart sont des Persans, des Provinces de Fars & de Khorasan, qui abandonnèrent leur Patrie dès le septième siècle, pour se dérober à la persécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la Religion de Mahomet, en

(o) Ces deux derniers sont nommés *Bussuna* & *Mais*, par d'autres Voyageurs. Voyez ci-dessus, R. d. E.

(p) Le Pere Roa, Jésuite Allemand, qui s'étoit appliqué à l'étude du Hanscrit, pendant son séjour dans Agra, soutenoit que non-seulement on trouve dans les Livres des Banians, un Dieu en trois personnes, mais que la seconde personne de leur Trinité s'est incarnée neuf fois. Leurs traditions portent que la dixième incarnation se fera, pour délivrer le Monde de l'esclavage des Mahométans. C'est ce que le Père Kirker a publié, dans sa *Chine illustrée*, d'après le Père Roa même, qui lui avoit communiqué ses lumières à Rome. Elles ont été confirmées par un Père Carme de Chiras, qui lui en avoit dérobé une partie par adresse, lorsqu'il retournoit en Europe, par la Perse. Mais Bernier, qui avoit lû le Père Kirker, ne convient pas que le mot d'*incarnation* soit expressément usité. Seulement, dit-il, il avoit entendu quelques Pendets qui expliquoient ainsi la chose: Dieu avoit autrefois paru en diverses figures corporelles, où il avoit fait toutes les merveilles qu'ils racontent. D'autres prétendoient que c'étoit l'ame de certains grands hommes, tels que nous dirions les Héros, qui avoit passé dans ces corps, & que ces Héros étoient ainsi devenus *Deutas*; ou, pour parler comme nos anciens Idolâtres, qu'ils étoient devenus une espèce de Divinités puissantes, comme des *Numina*, des *Genii*, des *Demones*; ou, si l'on veut, comme des Esprits & des Fées. Il ne paroît pas, dit-il, que le mot de Deuta puisse avoir une autre signification. *Bernier, ubi suprà*, pag. 91 & précédentes.

Parsis, Idolâtres originaires de Perse.

en Perse, par la force des armes, le Roi qui occupoit alors le Trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au Port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes, fidèles à leur ancienne Religion, & prit terre à Cambaye. Non-seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le Pays, où cette faveur attira d'autres Persans, qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

Respect qu'ils ont pour le feu.

Les Parsis n'ont rien de si sacré que le feu, parceque rien, disent-ils, ne représente si bien la Divinité. Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindroient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'employeroient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur maison seroit exposée à périr par les flammes. Ils employent alors de la terre pour l'étouffer. Le plus grand malheur qu'ils croyent avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs maisons, qu'ils soyent obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des *Guebres* (q) & des anciens Habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnoissent un Dieu, Conservateur de l'Univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, auquel ils donnent sept Ministres, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une administration dépendante, dont ils sont obligés de lui rendre compte. Au-dessous de ces premiers Ministres, ils en comptent vingt-six autres, dont chacun exerce différentes fonctions, pour l'utilité des hommes & pour le Gouvernement de l'Univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui signifie *Seigneurs*; & quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités, parcequ'ils sont persuadés que Dieu ne refuse rien à leur intercession. Leur respect est extrême pour leurs Docteurs. Ils leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs familles. On ne leur connoît point de Mosquées, ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils consacrent à cet usage une chambre de leurs maisons, dans laquelle ils font leurs prières, assis, & sans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce Culte, à l'exception du premier & du vingtième de la Lune, qu'ils chomment religieusement. Tous leurs mois sont de trente jours; ce qui n'empêche pas que leur année ne soit composée de trois cens soixante-cinq jours, parcequ'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point leurs Prêtres à l'habit, qui leur est commun, non-seulement avec tous les autres Parsis, mais avec tous les Habitans du Pays. L'unique distinction de ces Idolâtres est un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils se font une ceinture qui leur passe deux ou trois fois autour du corps, & qui se noue en deux nœuds sur le dos. Cette marque de leur profession leur paroît si nécessaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils se trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre, de chez le Prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes, depuis l'âge de douze ans (r).

Leurs opinions religieuses.

Leur Culte.

Leur habillement.

LA

(q) Les Guebres sont les mêmes que les Parsis. Tavernier les nomme *Gaures*. R. d. E.
(r) Mandelslo, Tom. I. pag. 184 & précédentes.

Leur habitation & leurs usages.

La plûpart des Parsis habitent le long des Côtes maritimes, & trouvent paisiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terry qu'ils tirent des palmiers, parcequ'il leur est permis de boire du vin. Ils se mêlent aussi du Commerce, de Banque, & de toutes sortes de Professions, à la réserve des Métiers de Maréchal, de Forgeron & de Serrurier, parceque c'est pour eux un péché irrémissible d'éteindre le feu. Leurs maisons sont petites, sombres, & mal meublées. Dans les Villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'ayent point de Magistrats particuliers, ils choisissent, entr'eux, deux des plus considérables de la Nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres Juges. Leurs enfans se marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la maison paternelle, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier. Si l'on excepte l'avarice, & les tromperies du Commerce, vice d'autant plus surprenant, dans les Parsis, qu'ils ont une extrême aversion pour le larcin, ils sont généralement de meilleur naturel que les Mahométans (s). Leurs mœurs sont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes sortes de desordres, que celles des autres Nations de l'Inde.

Cérémonies des Parsis pour leurs Morts.

Lorsqu'un Parsis est à l'extrêmité de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une pièce d'étoffe, & le couchent sur une grille de fer, en forme de civière, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toûjours à quelque distance de la Ville. Ces Cimetières sont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troisième pour les enfans. Chaque fosse a, sur son ouverture, des barres, qui forment une autre espèce de grille, sur laquelle on place le corps, pour y servir de pâture aux oiseaux de proye, jusqu'à-ce que les os tombent d'eux-mêmes dans la fosse. Les parens & les amis l'accompagnent avec des cris & des gémissemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cens pas de la sépulture, pour attendre qu'il soit couché sur la grille. Six semaines après, on porte, au Cimetière, la terre sur laquelle le Mort a rendu l'ame, comme une chose souillée, que personne ne voudroit avoir touchée. Elle sert à couvrir les restes du corps & à remplir la fosse. L'horreur des Parsis va si loin pour les cadavres, que s'il leur arrive de toucher seulement aux os d'une bête morte, ils sont obligés de jetter leurs habits, de se nettoyer le corps, & de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes & leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croyent particulièrement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, sont condamnés sans ressource aux punitions de l'autre vie (t). Leur loi défend de manger les animaux: mais cette défense n'est pas si sévère, que dans la nécessité ils ne mangent de la chair de mouton, de chèvre & de cerf, de la volaille & du poisson. Cependant ils s'interdisent si rigoureusement la chair de

Leur horreur pour les cadavres.

Autres usages.

(s) *Ibid.* pag. 186.

(t) *Ibid.* pag. 185.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

de bœuf & de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeroient mieux manger leur père & leur mère (v). Quoique le terry, ou le vin de palmier, leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, & sur-tout de s'enyvrer. L'yvrognerie est un si grand crime, dans leur Secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence; & ceux qui refusent de s'y soumettre sont bannis de leur communion.

Figure des Parsis.

La taille des Parsis n'est pas des plus hautes: mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens; & leurs femmes sont incomparablement plus blanches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, & d'autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent, au sommet de la tête, une tresse de la grosseur d'un pouce (x).

Deux autres Sectes. Les Indous.

On distingue, dans l'Indoustan, deux autres Sectes de Payens, dont les uns sont *Indous*, & tirent leur origine de la Province de Multan. Ils ne sont point Banians, puisqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, & que, dans leurs assemblées de Religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. La plûpart suivent la profession des armes, & sont employés, par le Grand Mogol, à la garde de ses meilleures Places.

Les Gentives.

La seconde Secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale (y), d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces Idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des Banians, & sont aussi moins considérés. La plûpart ont l'ame basse & servile. Ils sont d'une ignorance & d'une simplicité aussi surprenante, dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la Religion, dont ils se reposent sur leurs Prêtres. Ils croyent que, dans l'origine des choses, il n'y avoit qu'un seul Dieu, qui s'en est associé d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions. Ils reconnoissent l'immortalité & la transmigration des ames; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultère; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun deshonneur, & qu'ils ont des familles, nommées *Bagavares*, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement (z).

Les

(v) *Ibid.* pag. 186.

(x) *Ibidem.*

(y) Ou plutôt du *Baghenal*, qu'on appelle communément le Royaume de Golkonde. *Mandelslo*, *ubi suprà*, pag. 187. R. d. E.

(z) Leur simplicité va plus loin encore. Dans la Ville de *Jagannat*, dit Bernier, située sur le Golfe de Bengale, on voit un fameux Temple de l'Idole de même nom, où il se fait tous les ans une Fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une superbe machine de bois, remplie de figures extravagantes, à plusieurs têtes gigantesques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & posée sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent, & font rouler. Au centre est placée l'Idole Jagannat, richement parée, qu'on transporte d'un Temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des Misérables, dont l'aveuglement va jusqu'à

Description de l'Indoustan. Leurs occupations.

Les Gentives du Bengale sont Laboureurs ou Tisserands. On trouve des Bourgs & Villages uniquement peuplés de cette Secte; & dans les Villes ils occupent plusieurs grands quartiers. C'est de leurs Manufactures que sortent les plus fines toiles de coton, & les plus belles étoffes de soye. „ C'est un spectacle fort amusant, raconte Schouten, de voir leurs femmes & leurs filles, tout-à-fait noires, & presque nues, travailler avec „ une adresse admirable à leurs métiers, & s'occuper à faire blanchir les „ toiles, en accompagnant, de chansons, le travail & le mouvement de „ leurs mains & de leurs pieds. Les hommes me paroissoient plus lâches „ & plus paresseux. Ils se faisoient aider par leurs femmes dans les plus „ pénibles exercices, tels que de cultiver la terre, & de moissonner. Elles „ s'en acquittoient mieux qu'eux. Après avoir travaillé avec beaucoup „ d'ardeur, elles alloient encore faire le ménage, pendant que leurs maris „ se reposoient. J'ai vû cent fois les femmes Gentives, travailler à la „ terre avec leurs petits enfans à leur cou, ou à la mammelle (*a*)".

Sectes des Theers.

On trouve, dans l'Indoustan, une autre sorte de Sectaires, qui ne sont ni Payens, ni Mahométans, & qui portent le nom de *Theers*. On ne leur connoît point de Religion. Ils forment une Société, qui ne sert, dans tous les lieux, qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égouts, & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduisent aussi les criminels au supplice; & quelquefois ils sont chargés de l'exécution. Aussi passent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens, qui les auroient touchés, se croiroient obligés de se purifier depuis la tête jusqu'aux pieds; & cette horreur, que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le surnom d'*Alchores*. On ne souffre point qu'ils demeurent au centre des Villes. Ils sont obligés de se retirer à l'extrêmité des Fauxbourgs, & de s'éloigner du commerce des Habitans (*b*).

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde se nomment Bramines.

Schouten, après avoir observé que la différence des Sectes idolâtres n'empêche point que les Prêtres de chaque Religion ne portent le nom de

qu'à se jetter le ventre à terre sous ces larges & pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion que Jagannat les fera renaître grands & heureux. Ce n'est point contes, ni fables, ajoute Bernier. Les Bramines passent à des fourberies & des vilainies si infâmes, que je ne les aurois pû croire, si je ne m'en étois pleinement assuré. Ces fourbes prennent une jeune fille, des plus belles qui se trouvent entr'eux, pour être l'épouse de Jagannat. Ils la laissent la nuit dans le Temple, où ils l'ont transportée en grande cérémonie avec l'Idole, lui promettent que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de demander au Dieu si l'année sera fertile, quelles processions, quelles fêtes, quelles prières & quelles aumônes il désire qu'on fasse pour celà. Cependant un de ces Imposteurs entre, la nuit, par une petite porte de derrière, jouït de la fille, & lui fait croire tout ce qu'il juge à propos. Le lendemain, qu'on la transporte de ce Temple dans un autre, à côté de Jagannat, son époux, les Bramines lui font dire, au Peuple, tout ce qu'elle croit avoir appris. (*Bernier, ubi suprà*, pag. 27 & précédentes.) Il a vû, dit-il encore, des femmes renommées pour leur beauté & pour leur sagesse, refuser des présens considérables des Mahométans, des Chrétiens, & des Gentils étrangers, & les dédaigner, parcequ'elles se croyoient honorées d'être dédiées à leurs Divinités. *Ibid.* pag. 18.

(*a*) Schouten, *ubi suprà*, pag. 211 & suivantes.

(*b*) Mandelslo, pag. 187.

de *Bramines*, ou *Brachmanes* (*c*), relève néanmoins les Bramines des Banians fort au-dessus de tous les autres. Ils sont, dit-il, plus polis, plus graves & plus intelligens. On a déja remarqué qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes, qui leur passent par-dessus les épaules, & qu'ils ne quittent jamais. Quoique le reste de leur habillement soit libre, la plûpart sont nuds, depuis les reins jusqu'en haut, & n'ont qu'un morceau de toile qui leur sert de ceinture, & qui leur pend jusqu'aux pieds. Ceux du Bengale ne sortent jamais de leurs maisons, sans une grande robbe de quelqu'étoffe de coton. Leur tête est couverte d'un autre morceau de toile, ou d'étoffe, qui fait quatre ou cinq tours, & qui couvre leurs cheveux. Ils ne les coupent jamais. Une tresse, dans laquelle ils les réunissent, sert à les soutenir derrière la tête. Ils ont les oreilles longues & pendantes, ornées de bagues d'or, & d'autres bijoux. Leurs femmes sont fort hautaines. Elles se parfument le corps d'un mêlange de bois de sandal, de riz & de drogues odoriférantes. Leur robbe est une toile transparente, comme celles des autres femmes. Outre l'ancienneté de la Caste, ou de la Tribu des Bramines, il s'en trouve un grand nombre qui se disent descendus de race royale, & qui en conservent l'orgueil. Tous les Voyageurs conviennent qu'ils sont dans une haute estime auprès des Rois Idolâtres, & qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés.

Usages communs dans l'Empire Mogol.

Chasse.

On ne fera point un Article particulier de quelques usages que les Voyageurs ont recueillis, & qui paroissent communs à toutes les Provinces de l'Empire. Mandelslo remarque que tous les Mogols se plaisent fort à la chasse; & que leurs levriers sont un peu plus petits que les nôtres. Ils apprivoisent des tigres & des léopards, qui leur tiennent lieu de chiens, & qui prennent les bêtes fauves d'un seul saut, mais qui ne les poursuivent jamais. Ils ont une méthode fort simple pour la chasse de l'oiseau de Rivière: c'est d'y employer un canard domestique, qu'ils remplissent de foin. Dans cet état, ils le font nager, par le mouvement qu'ils lui donnent, en le suivant entre deux eaux, & le mêlent insensiblement avec les autres, qu'ils prennent par les pieds, de dessous l'eau; sans leur causer le moindre effroi. Leur adresse est extrême à tirer de l'arc. Ils tuent les oiseaux au vol. Leurs arcs sont de corne de bufle, & leurs fléches d'une canne fort légère.

Jeu.

Ils aiment, avec passion, le jeu des échecs, celui d'une espèce de cartes, qui les expose quelquefois à la perte de leur fortune. La musique, quoique mal exercée par leurs instrumens, est un goût commun à tous les états. Ils ne se ressemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'Astrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaire importante, sans avoir consulté le *Minatzim*, ou l'Astrologue.

Aristote & Avicenne sont respectés des Mogols.

Outre leurs Ouvrages de Religion, & leurs propres Traités de Philosophie, ils ont ceux d'Aristote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont aussi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils respectent beaucoup, parce

(*c*) Schouten, *ubi suprà*, pag. 214 & précédentes. Nos François de Pondichery les nomment *Brames*.

cequ'il étoit natif de Samarcande, sous la domination de Tamerlan. Leur manière d'écrire n'est pas sans force & sans éloquence. Ils conservent, dans leurs archives, tout ce qui arrive de remarquable à la Cour & dans les Provinces; & la plûpart de ceux qui participent aux affaires laissent des Mémoires, qui pourroient servir à composer une bonne Histoire de l'Empire. Leur langue, quoique distinguée en plusieurs dialectes, n'est pas difficile pour les Etrangers. Ils écrivent, comme nous, de la gauche à la droite. Mais, entre les personnes de distinction, il y en a peu qui ne parlent la langue Persane, & même l'Arabe.

Leurs Médecins & leurs Chirurgiens.

Leurs maladies les plus communes, sont la dissenterie, & la fièvre chaude. Ils ne manquent point de Médecins; mais ils n'ont pas d'autres Chirurgiens que les Barbiers, qui sont en très-grand nombre, & dont les lumières se bornent à la saignée, & à l'application des ventouses.

Climat de l'Indoustan.

On n'entreprendra point de représenter les différentes qualités du climat, dans un Pays de cette étendue (*d*). En général, l'hyver commence, dans l'Indoustan, vers la fin du mois de Juin, & dure jusqu'au mois de Septembre. Les pluyes, de cette saison, n'y sont pas si continuelles que dans les Pays plus Orientaux. Elles n'y tombent que par intervalles, sur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du Nord y règne pendant six mois, & celui du Midi succède avec la même constance. Les mois les plus chauds de l'année sont ceux d'Avril, de May & de Juin, pendant lesquels la chaleur seroit insupportable, si les vents, qui s'élèvent avec assez de régularité, ne rafraîchissoient l'air. Mais ils sont d'ailleurs très-incommodes, par une horrible quantité de poussière, qui ôte la vûe du Soleil (*e*).

Dans tout le Pays qui est entre Surate & Agra, les pluyes commencent & finissent avec des tempêtes effrayantes. Cependant le tonnerre y tombe rarement; ce que Terri attribue à la subtilité de l'air. Pendant ces trois mois, il pleut chaque jour; & quelquefois la pluye dure sans interruption. Aussi-tôt qu'elle est passée, l'air devient si clair & si serein, que, pendant les neuf autres mois, il paroît extraordinaire d'y voir le moindre nuage. Mais, à la fin de cette belle & longue saison, la terre est entr'ouverte de toutes parts, & ressemble à ces déserts de sable qui ne cessent jamais d'être stériles. A peine a-t'il plû cinq ou six jours, qu'elle se couvre de verdure. „ Je n'ai pas vû, dit le même Voyageur, de terres, dans „ tout l'Indoustan, où le bled ne vienne beaucoup plus épais & plus fort „ qu'en Angleterre. On le sème au mois de May & au commencement de „ Juin. La récolte se fait dans le cours des mois de Novembre & de Dé- „ cembre, qui sont les plus temperés (*f*)".

Observations de Bernier.

Bernier observa, pendant un long séjour, que jamais il ne pleut tout-à-

(*d*) Depuis le vingtième degré de latitude (1), jusqu'au quarante-troisième du Nord. C'est Terri, qui lui donne cette étendue. Voyez ci-dessus la Descrip. Géographique.

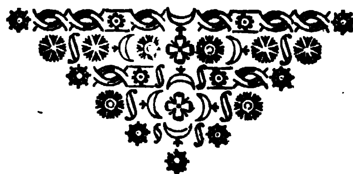
(*e*) Mandelslo, pag. 200 & précédentes.

(*f*) Edouard Terri, *ubi supra*, pag. 12.

(1) M. Prevost avoit mis ici, depuis le vingtième degré de latitude *du Sud*. Quelle erreur! R. d. E.

à-fait à Dehli, qu'après qu'on a vû passer, pendant plusieurs jours, quantité de nues vers l'Occident. Il donne ses conjectures sur la cause de ces phénomènes: mais on ne s'arrête ici qu'aux faits, qu'on doit croire certains sur ses observations. „ A la fin des pluyes, qui arrive ordinairement „ vers le mois d'Octobre, la Mer, dit-il, prend son cours vers le Midi, „ & le vent froid du Nord s'élève. Ce vent souffle quatre ou cinq mois, „ sans intermission & sans tempête, avec la même égalité, pour sa force „ & pour sa route; si ce n'est qu'il change ou cesse quelque jour, par ha- „ zard: mais il recommence aussi-tôt. Il se passe, ensuite, environ deux „ mois, pendant lesquels les autres vents règnent sans règle. Après ces „ deux mois, qu'on appelle l'*entre-deux de saisons*, & que les Hollandois „ n'ont pas mal nommé, le *vent douteux*, la Mer retourne sur ses pas, du Midi „ au Nord, & le vent du Midi s'élève, pour règner, à son tour, pendant „ quatre ou cinq mois, comme le courant des flots. Deux mois de tems „ incertain, qui se passent ensuite, font un autre entre-deux de saison. „ Dans ces intervalles, la navigation est également dangereuse & difficile; „ au-lieu que, pendant les deux saisons, elle est agréable & sans danger, „ excepté vers la fin de la saison du vent du Sud. De ce double entre- „ deux, celui qui suit le vent est incomparablement plus dangereux que „ l'autre. Aussi ce vent, dans la saison même, est-il ordinairement plus „ impétueux & plus inégal que celui du Nord. Mais ce qui parut enco- „ re plus étrange à Bernier, c'est que vers la fin du vent du Sud, & pen- „ dant les pluyes, quoique le calme règne en haute Mer, les tempêtes & „ les coups de vent sont continuels proche des Côtes, jusqu'à la distance „ de quinze ou vingt lieues. Un Vaisseau de l'Europe, qui veut appro- „ cher alors de la Côte des Indes, pour aborder, par exemple, à Surate, „ évite rarement de se briser, s'il ne prend son tems avec beaucoup de jus- „ tesse, pour arriver immédiatement après les pluyes (*g*)".

(*g*) Bernier, Tome IV, pag. 232 & précédentes. A l'occasion des inondations qui arrivent après les pluyes, il observe encore, que dans les Pays où coule l'Indus, il se passe quelquefois des années sans pluye; & que l'Indus ne laisse pas de grossir alors, & de s'enfler assez pour arroser les terres. *Ibid.* pag. 2.



Descrip-



Description de la Côte de Malabar.

Description du Malabar. Introduction.

IL doit paroître assez surprenant, qu'à l'occasion d'un si grand nombre de Voyages, qui ont présenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne se soyent attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractère & les usages des Habitans. Mille singularités, qui distinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverses observations de Schouten, de Dellon, & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent suppléer à ce deffaut.

Etendue de la Côte de Malabar.

On a remarqué plusieurs fois que toute l'étendue de terre, qui est entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de *Côte de Malabar*. Cependant, pour suivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont *Dely*, qui est situé sous le douzième degré au Nord de la Ligne. C'est seulement dans cet espace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de *Malabares* ou *Malavares* (*a*). Dans ce dernier sens, la longueur de la Côte est d'environ deux cens lieues (*b*). Elle est divisée en plusieurs Royaumes indépendans, dont le plus puissant est le *Samorin*, ou le Roi de Calecut, quoique celui de Cananor les précede tous, & jouïsse d'une considération singulière, qu'il doit à certains motifs de Religion. Il est distingué par le nom de *Colitri*, qui n'est proprement qu'un titre.

Jugement sur la beauté du Pays.

Ajoutons à cette idée générale du Malabar, le jugement d'un Voyageur qui en avoit parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder, „ comme le plus beau Pays des Indes Orientales en-deçà du Gan„ ge". Ce n'est pas, dit-il, que l'Asie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aspect est charmant; mais, à ses yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, plusieurs Villes considérables, telles que *Cananor*, *Calecut*, *Cranganor*, *Cochin*, *Porca*, *Calicoulang*, *Coylang*, &c. On y découvre des allées, ou plutôt des bois de cocotiers, de palmiers, & d'autres arbres. Les cocotiers, qui sont toûjours verds & chargés de fruits, s'avancent jusqu'au bord du rivage, où, pendant la marée, les brisans vont arroser leurs racines, sans que les cocos reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ce ne sont pas les bois seuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles campagnes de riz, des prairies, des pâturages, de grandes rivières, de gros ruisseaux, & des torrens

(*a*) En langage du Pays, la Côte de Malabar s'appelle *Malejalam*, qui signifie *Montagne riche en Diamans*. Selon toute apparence les Portugais ont corrompu ce nom en celui de Malabar, qui est devenu ensuite commun aux deux Côtes de la Presqu'Isle, dont les Habitans étoient anciennement connus sous celui de *Tamules*, ou de *Pandies*. R. d. E.

(*b*) Il s'en faut plus de la moitié que la Côte ne soit si longue dans ce dernier sens; Car la distance du Cap de Comorin au Mont Dely étant seulement de trois degrés & demi, ne fait pas cent lieues communes de France. R. d. E.

Description du Malabar.

rens d'eau pure. De Calecut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, jusqu'à Coylang, par des eaux internes; il est vrai, qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands étangs, des viviers & des bassins pour toutes sortes d'usages. Elles nourrissent une extrême quantité de poisson. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'est pas moins ornée, parceque la gelée, la neige, & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe & les fleurs.

Ordre des Etats qui composent cette Côte.

Les Royaumes de Cananor & de Calecut, continue le même Ecrivain, sont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plûpart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de *Mangalor*. Calecut, Siège de l'Empire des Samorins, commence proche de la Rivière de *Bergera*, au Nord (c) du Royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est de trente à quarante lieues, sur vingt de largeur. Cranganor est entre Calecut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue: mais depuis que les Hollandois sont en possession de sa Capitale, ils l'ont assez fortifiée pour la rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le Royaume de Cochin commence à la Rivière de Cranganor, & finit à cinq ou six lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui est sa Capitale. Il renferme, dans sa dépendance, l'Isle de *Vaipin*. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Porca, ou *Percatti*, & plus loin, dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle considération. Porca finit au Sud du Royaume de Calicoulang, qui finit de même au Sud de celui de Coylang (d), & Coylang s'étend au Sud jusqu'au Cap de Comorin, partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deçà du Gange. L'État de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de soin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; surquoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour laquelle il semble que les Portugais eussent travaillé pendant plus d'un siècle, en faisant bâtir quantité de belles Villes, qui sont passées entre ses mains, & qui sont aujourd'hui le fondement de sa puissance. Les hautes montagnes de *Balagate*, qu'on découvre de plusieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de séparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laisse l'une au Nord, & l'autre au Sud (e) (f).

Bonheur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales.

Description particulière de ses Etablissemens.

[La Côte de Malabar commence proprement à *Mangalor* (g), dernière Place du Royaume de Canara, qui est séparé de celui de Cananor, par une muraille d'environ vingt lieues, dont une extrêmité touche à la Mer, & l'au-

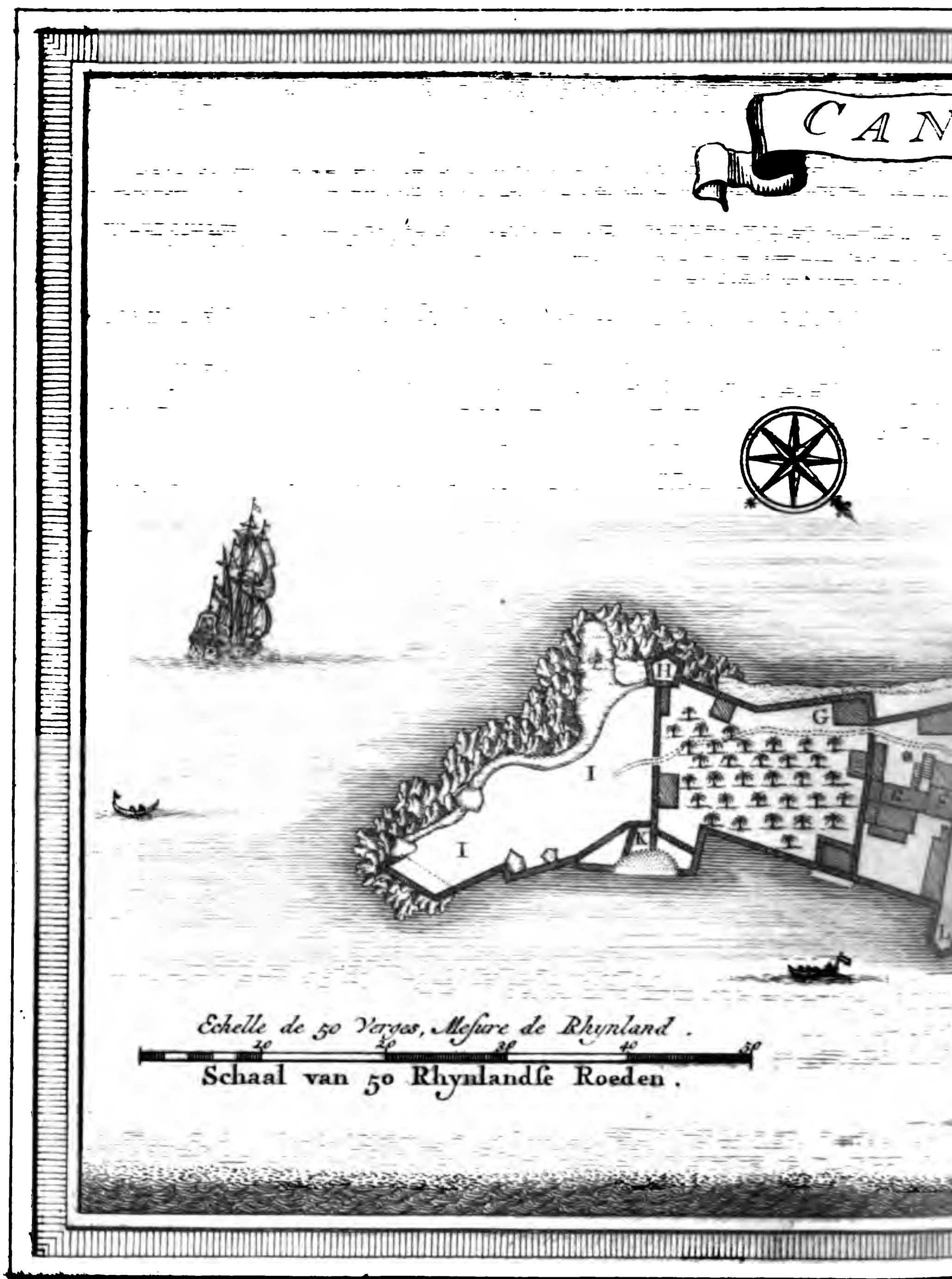
(c) C'est au Sud. R. d. E.

(d) La situation de ces Royaumes est renversée. Il faut lire *au Nord*, & non *au Sud*; Car Porca est au Nord de Calicoulang, qui est de même au Nord de Coylang. R. d. E.

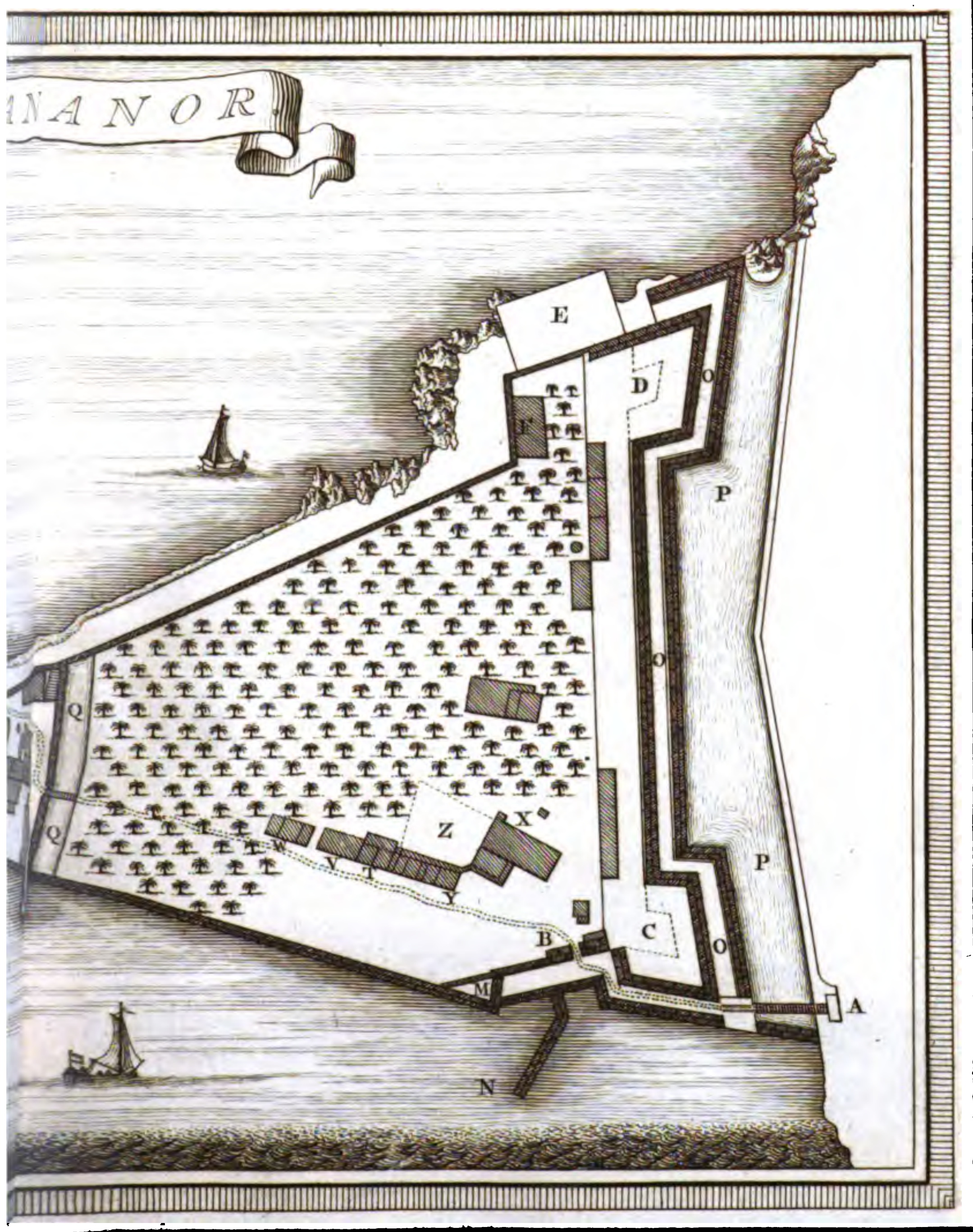
(e) On doit lire, *l'une à l'Ouest & l'autre à l'Est*. Ces deux derniers articles ont été détachés de la fin de l'Histoire Naturelle. Il a paru plus convenable de les placer ici. Nous allons y ajouter quelques éclaircissemens. R. d. E.

(f) Gautier Schouten, Tom. I. pag. 451 & précédentes.

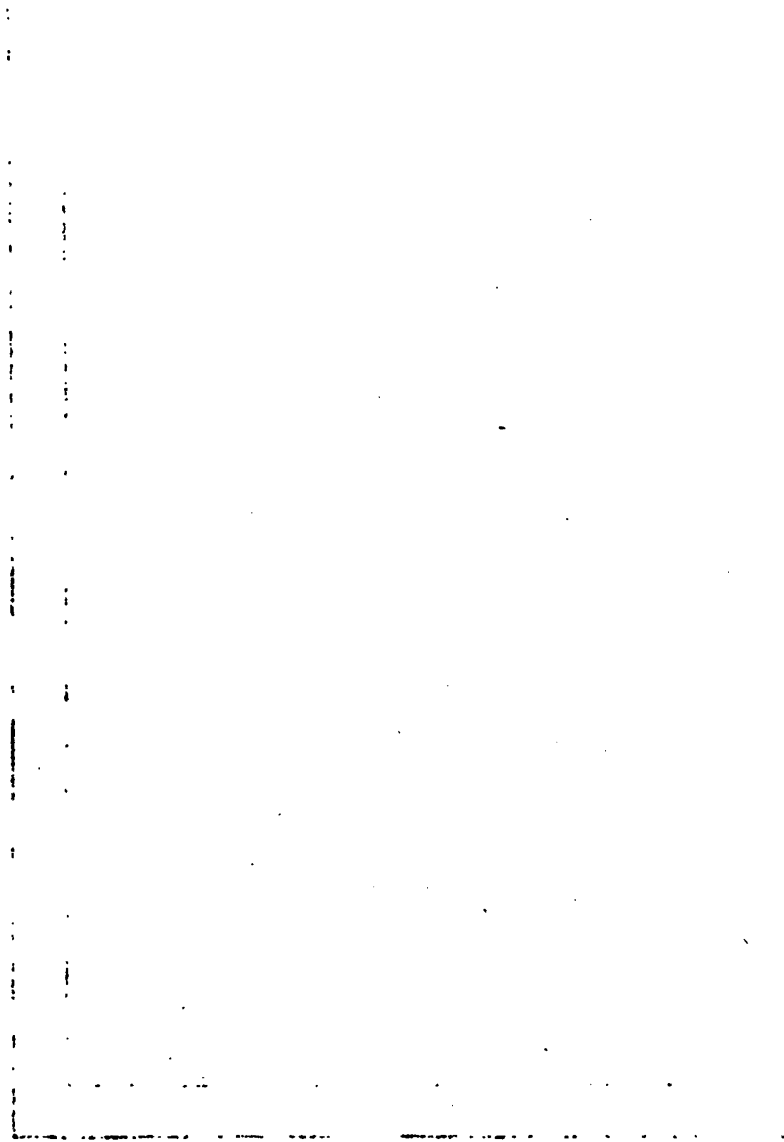
(g) A douze degrés trente minutes de latitude du Nord.


CAN
H
G
I
I
K
Echelle de 50 Verges, Mesure de Rhynland.
Schaal van 50 Rhynlandse Roeden.
J. v. Schley direx.

C A N A



N O O R.





J. V. Schley direx.

l'autre à la fameuse montagne de Gate. Les Hollandois y ont un Fort, & une Loge à *Barsalor*, qui en est à dix-huit lieues vers le Nord. Ces deux petites Bourgades ne méritent plus aucune considération; mais elles sont situées dans un terroir abondant en riz, sur-tout la première. DESCRIPTION DU MALABAR.

Cananor.

CANANOR (*h*), qui est à dix ou douze lieues au Sud de Mangalor, offre une grande Ville ouverte, mais fort peuplée. On y voit plusieurs Mosquées & quelques Pagodes de Gentils. Les maisons en sont assez bien bâties. Les Portugais y ont conservé, pendant plus d'un siècle & demi, le premier Fort qu'ils ayent eû aux Indes; ils le perdirent en 1664; & depuis ce tems, les Hollandois, qui le prirent, ayant fait un nouveau Traité avec le Roi de Cananor, pour la sureté & l'avantage de la Compagnie, sont demeurés en quelque sorte les Maîtres du Commerce de cette Partie du Malabar, qui n'a pas moins de vingt-cinq lieues de Côtes. Leur Forteresse est munie de bons bastions & de fossés très-profonds. Elle est plus de la moitié dans l'eau, mais sans aucun danger de la part des Vaisseaux, qui n'en peuvent point approcher, à cause des rochers dont elle est environnée (*i*). La Baye est au Sud de la Ville, où les Malabares ont un autre Fort sur le rivage.

LE district de Cananor s'étend assez loin, au Nord, au Sud & à l'Est de cette Ville. Le Roi tient sa Cour à trois ou quatre miles de *Balipatnam* (*k*), dont on a fait ailleurs la description, ainsi que des autres lieux où les Anglois & les François s'étoient établis (*l*). La puissance de ce Prince est aujourd'hui fort diminuée. Il est Souverain de quelques-unes des Isles Maldives. Son Royaume sur le Continent commence au Mont Dely, & finit à la Rivière de Bergera.

Calecut.

CALECUT, ou *Calicout* (*m*), située à cinq miles au Sud de cette Rivière, est, comme on l'a dit, la Capitale des Etats du Samorin, Ville anciennement fort célèbre, où les Portugais abordèrent la première fois qu'ils vin-

(*h*) A onze degrés cinquante-huit minutes de latitude, suivant le P. *Noël*.

(*i*) Quoiqu'on ait déja donné une Vûe de Cananor, d'après l'Edition de Paris, celà ne nous empêche pas d'en joindre ici une autre, qui paroitra assez différente de la première. Elle accompagne le Plan de la Forteresse, levé par ordre du Sr. Adam *Van der Duyn*, Commandant de la Côte de Malabar, en 1709. Voici l'explication des Renvois de cette Figure.

A. Porte par où l'on entre.
B. Chemin à travers la Forteresse.
C. Bastion de Hollande.
D. - - - - de Zelande.
E. Traverse en dehors du Bastion.
F. Batterie Overyssel.
G. Flanc le long de la Courtine.
H. Bastion de Gueldre.
I. Batterie à fleur d'eau.
K. Bastion de Groningue, ruiné.
L. - - - - d'Utrecht.
M. - - - - de Frise.
N. Le Mole où les Bâtimens arrivent.
O. Fausse-Braye.
P. Fossé du Fort extérieur.
Q. Fossé intérieur.
R. Maison du Chef de Comptoir.
S. Grande Tour où l'on tient la poudre dans la saison des pluyes.
T. Logement des Officiers.
V. Magazin.
W. Hôpital.
X. Magazin pour le Commerce de la Compagnie.
Y. Magazin au poivre.
Z. Loge pour toutes sortes d'instrumens, ustenciles, &c.

(*k*) A onze degrés quarante minutes de latitude.

(*l*) Voyez ci-dessus le Voyage de Dellon, & l'Etablissement de Tilcery, qu'ils ont abandonné depuis.

(*m*) A onze degrés dix-sept minutes, suivant le P. Noël.

DESCRIPTION DU MALABAR.

vinrent aux Indes. Ils y avoient fait bâtir une Forteresse qu'ils rasèrent eux-mêmes, en 1525. Les Hollandois y tiennent ordinairement un Comptoir pour leur Commerce. C'est aujourd'hui très-peu de chose, & à peine y trouve-t'on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites. Cependant la Ville est encore assez belle pour une Place Indienne. On y voit quelques beaux Edifices, dont le Palais du Roi est le principal, quoique ce Prince fasse sa résidence à *Panane*, Bourg ou Village à huit miles plus loin vers le Sud. Le petit Royaume de *Tanor*, qui tire son nom de sa Capitale (*n*), est enclavé dans ses Etats. La Mer gagne tous les jours du terrain sur cette Côte. On donne au Pays de Calecut le nom de *Malleami* parmi les Indiens.

Tanor.

Cranganor.

CRANGANOR, Capitale du Royaume de ce nom (*o*), à cinq miles au Sud de Panane, & environ la même distance de Cochin, se divise en deux parties; l'une occupée par les Hollandois, & l'autre par les Malabares. La Forteresse forme la première. On en donne ici le Plan, dont on renvoye les explications dans une Note (*p*). Les Hollandois la prirent d'assaut sur les Portugais en 1662. Elle est située sur une pointe de terre qui s'avance dans la Mer, à quatre miles en remontant la Rivière de Cranganor, dont l'entrée est deffendue par un petit Fort nommé *Palipot*. La Ville, ou le Cranganor des Malabares, est bien peu de chose. Ce petit Etat n'a pas plus de trois ou quatre lieues de tour. Son Souverain relève du Samorin.

Cochin.

COCHIN, autre Royaume, qui commence où finit celui de Cranganor, a aussi comme deux Capitales, qu'on distingue de même que celles de Cranganor. La Cochin des Portugais fut prise au mois de Janvier 1667, par la Flotte Hollandoise. Cette célèbre Forteresse, dont on donne aussi le Plan, est

(*n*) Le même Jésuite la met à onze degrés quatre minutes. C'est une Bourgade pleine de Chrétiens. Elle est à quatre lieues de Calecut.

(*o*) A dix degrés trente minutes de latitude.

(*p*) Renvois du Plan de Cranganor.

A. Porte du Fort extérieur.
B. Porte du Fort intérieur.
C. Bastion Amsterdam.
D. - - - - Rotterdam.
E. - - - - Middelbourg.
F. Batterie Ryswyck.
G. - - - - Westwout.
H. - - - - Hoorn.
I. - - - - Overyssel.
K. Magazin à poudre.
L & M. Logement des Officiers.
N. Sécretairerie.
O. Magazin au riz.
P. Le Poids.
Q. Chambre des Munitions.
R. Deux Puits d'eau douce.
S. Fausse-Braye.
T. La Berme plantée d'épines au bas.
V. Le Fossé.
W. La Berme de l'autre côté.

OUVRAGES EXTÉRIEURS.

N°. I. *Le premier Pagger, ou Fortin.*

a. Maison de la Compagnie.
b. Logement des Officiers.
c. Corps de Garde.
d. Porte & passage pour aller au Jardin de la Compagnie.
e. Porte qui mène au Pagger extérieur.

N°. II. *Le Pagger extérieur.*

Entièrement ruiné.

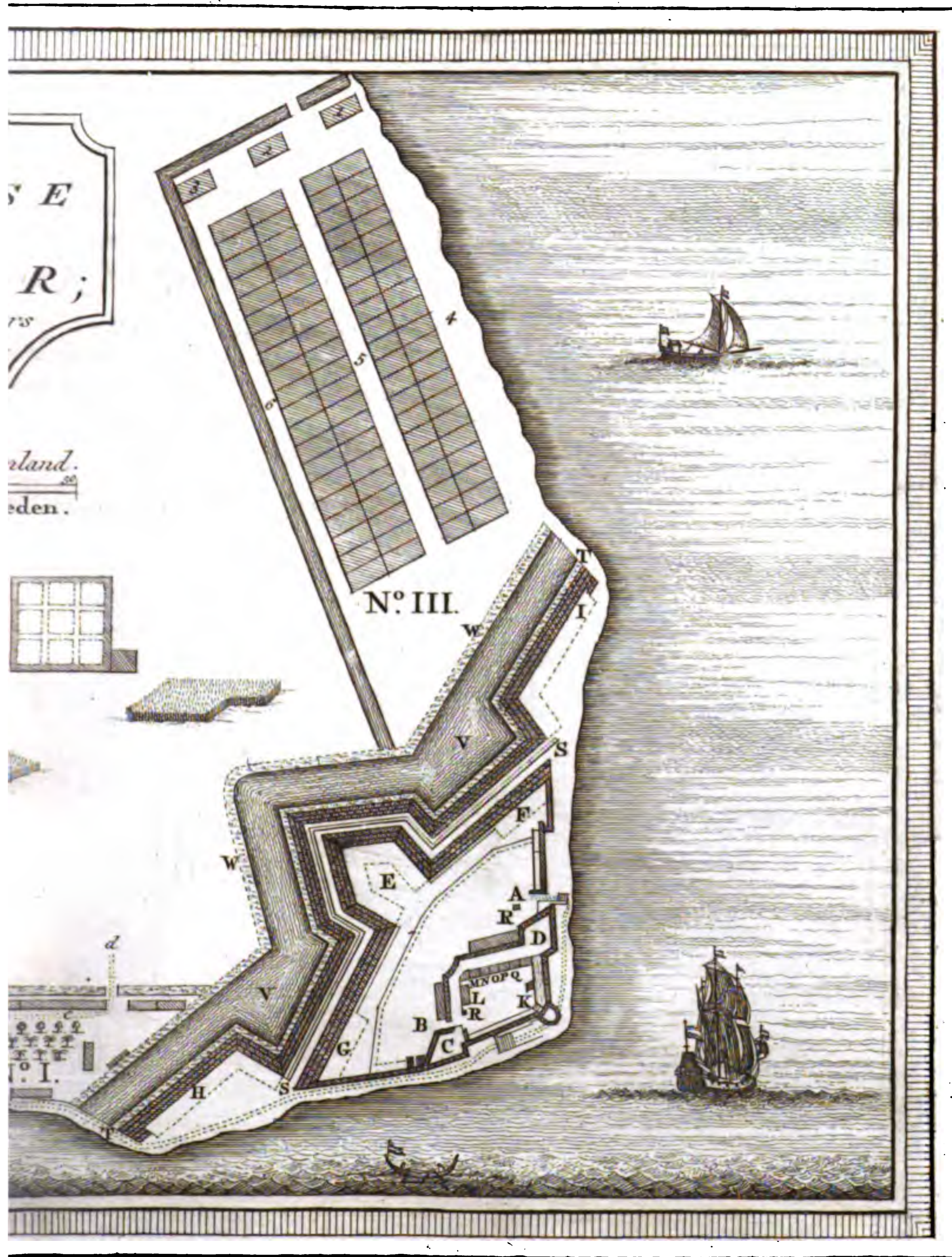
N°. III. *Projet du nouveau Fort.*

1. 2. 3. Trois Sarams.
4. 5. 6. Trois Rues, & entre-deux les emplacémens pour quatre-vingt maisons, avec leurs fonds.

C'est encore le Sr. Van der Duyn qui a fourni ce Plan, tel que nous le donnons.



GRONDTEKENING VAN DE
Met de Buyten-Werken, en 't Project van



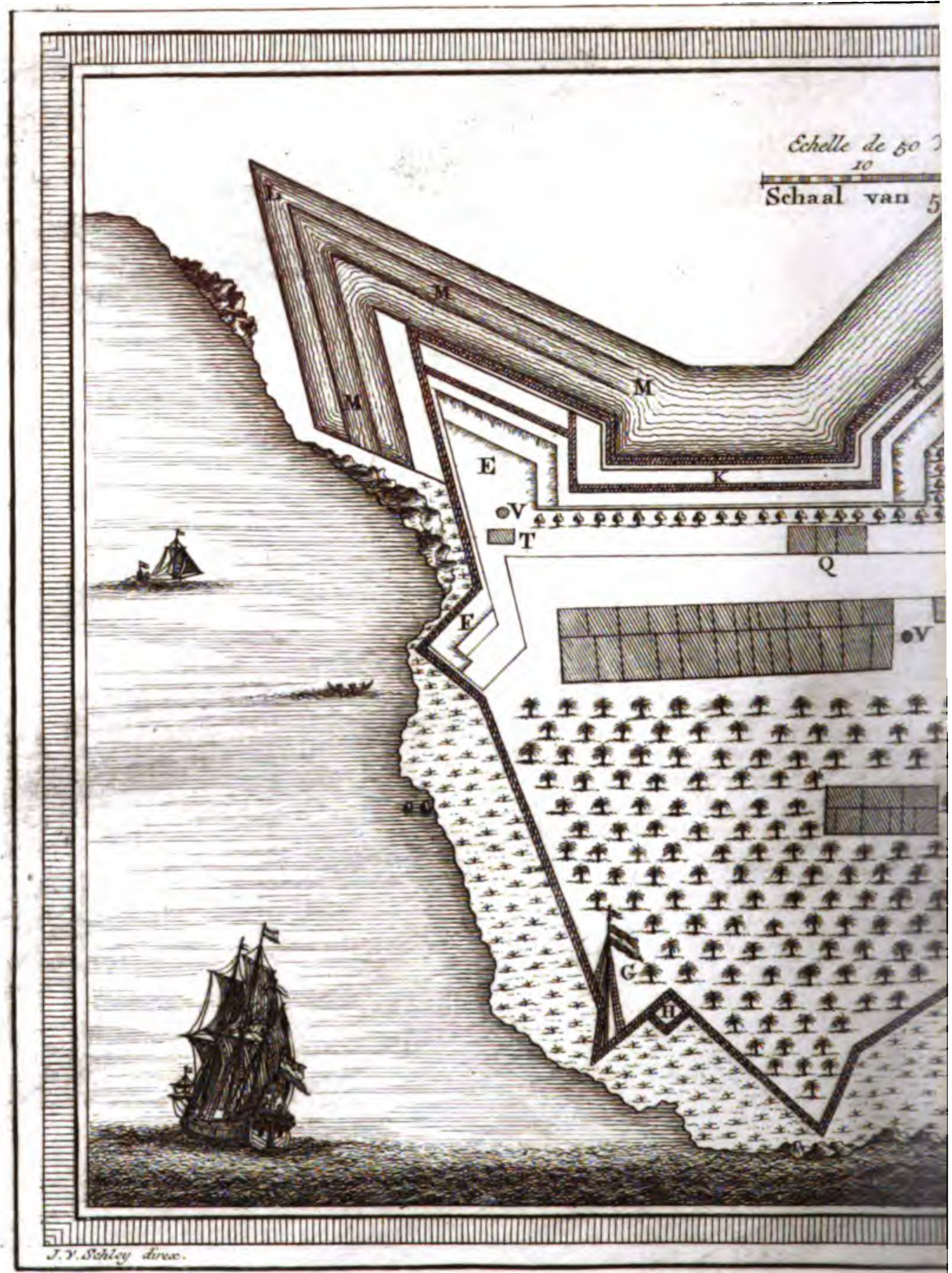
ᵀORTRESSE CRANGANOR,
een nieuwe Schans, Gedaan in 't Jaar 1709.



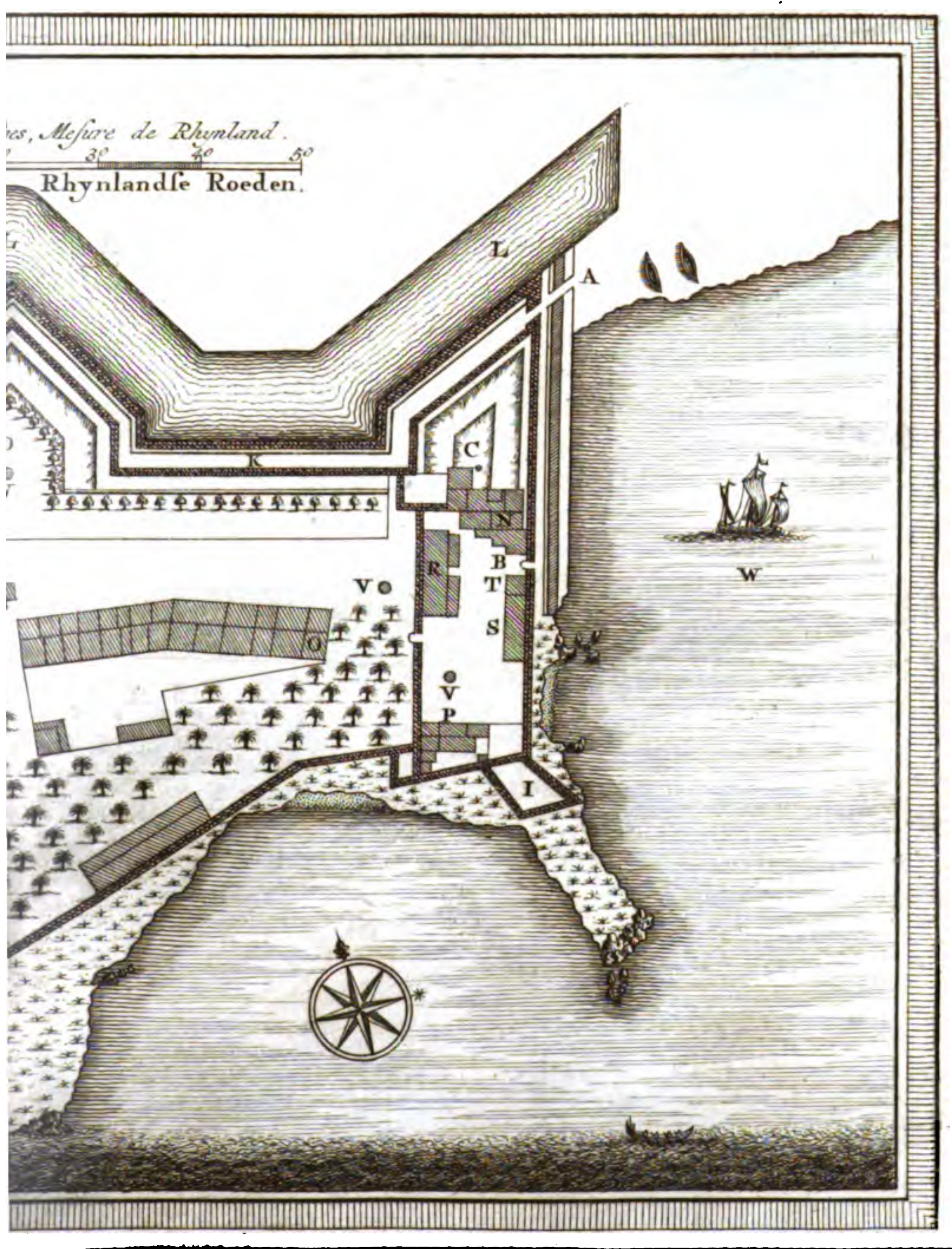
VILLE DE COCHIN.



DE STAD COETSIJEN.



PLAN DE LA FORTERESSE DE COYLAN.



GRONDTÉKENING
DER FORTRESSE COYLAN.

est située dans une grande Isle, au Sud de celle de *Vaipin*, ou *Baipin*, à cinq ou six lieues de Cranganor (*q*). Elle est defendue d'un côté par la Mer, & de l'autre par une grande Rivière. Les Hollandois l'ont ruinée en partie, & ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Après Goa c'est la meilleure Place de toute la Côte occidentale de l'Inde. La largeur de la Ville n'est pas proportionnée à sa longueur. Elle borde la Rivière environ une bonne demie lieue. Les maisons y sont belles, & les rues larges. Les Hollandois y tiennent leur principal Comptoir, dont dépendent tous les autres de cette Côte. La Cochin des Malabares, où le Roi fait sa résidence, est située plus avant dans les terres, sur le bord d'une grande Rivière. Ce Pays est extrêmement peuplé, ce qui n'empêche pas que les vivres n'y soyent à très-vil prix à cause de leur abondance; mais l'air de Cochin est plus mal-sain que celui du reste de la Côte, parceque les terres en sont fort basses & marécageuses.

Description du Malabar.

Porca.

PORCA, ou *Percatti*, vient après. Son Bourg principal n'a rien de particulier que le Palais du Roi, qui mérite d'être vû. Les Hollandois & les Anglois y ont leurs Comptoirs, pour le Commerce du poivre.

Calicoulang & Carnapoli.

LES premiers en ont aussi un à *Calicoulang*, & un autre à *Carnapoli*; Bourg qui donne son nom à un petit Etat qu'on trouve sur cette Côte. Les Bourgs de Porca & Calicoulang sont situés dans deux Isles, à quatre miles l'un de l'autre (*r*).

Coylan.

COYLAN, ou *Coulang*, est le dernier Royaume de cette Côte. Il a environ quinze lieues de longueur. Sa Ville Capitale, dont il tire son nom, est située sur le Continent, près d'une belle Rivière qui coule au Nord. Son district s'étend depuis Calicoulang jusqu'au Cap de Comorin, qui est à la même hauteur (*s*). Les Hollandois en ont fait une bonne Forteresse, dont on donne ici le Plan (*t*). Il y a aussi un Coylan Malabare, Bourg ouvert, où l'on ne voit rien de remarquable, si ce n'est le Palais du Roi, & une assez belle Pagode. Le Pays est fort peuplé, & rempli de Villages.]

LES autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop souvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement: mais le but, qu'on se propose, est de faire observer, qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on n'y rencontre guères que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes Loix & les mêmes Usages.

(*q*) A dix degrés quelques minutes de latitude; mais suivant le P. Noël, seulement neuf degrés cinquante-huit minutes.

(*r*) Porca est à environ dix degrés, & Calicoulang à neuf degrés de latitude.

(*s*) A huit degrés & demi de latitude.

(*t*) Renvois du Plan de Coylan.

A. Entrée, ou Barrière extérieure.
B. Porte de la Forteresse.
C. Bastion Madure.
D. - - - - Ceylon.
E. - - - - Malabar.
F. Batterie à fleur d'eau.
G. Verge de Pavillon.
H. Redoute.
I. Batterie à fleur d'eau, du côté de la Baye.
K. Fausse-Braye fermée, sous les Bastions.
L. Le Fossé.
M. Canal au milieu du fossé sous le Bastion Malabar.
N. Logement du Chef de Comptoir.
O. - - - - - des Officiers.
P. - - - - - du Teneur de Livres.
Q. Cabinet de plaisance du Chef de Compt.
R. & S. Magazins de la Compagnie.
T. Corps de Garde.
V. Divers Puits.
W. La Baye.

§. I.

§. I.

Mœurs & Usages du Malabar.

Habitans. Leur figure & leur habillement.

LES Habitans originaires sont noirs, ou fort bruns; mais la plûpart ont la taille belle. Ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes est à-peu-près le même. Les deux Sexes se ceignent d'une pièce de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reste du corps nud, sans en excepter la tête & les pieds: mais quelques-uns se servent d'un mouchoir de soye pour attacher leurs cheveux, après les avoir divisés par des tresses & des nœuds.

DANS les autres Pays de l'Inde, les personnes riches, sur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de soye & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce sont les femmes des plus basses Tribus, qui employent les étoffes précieuses à se vêtir; & celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses, ne se couvrent jamais que de belle toile de coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de bufle; mais il n'est permis de porter des brasselets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendans-d'oreilles d'or, qui pésent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier séche & roulée. Cette feuille, tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, & rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture desquelles on passeroit aisément le poing.

Ornemens & longueur de leurs oreilles.

LES Malabares Gentils se font raser la barbe. Quelques-uns ont des moustaches, quoique la plûpart n'en conservent point. Leurs maisons sont bâties de terre, & couvertes de feuilles de cocotier. La pierre n'est employée qu'à la construction des Pagodes & des Maisons Royales. Dans leurs Campagnes, qui paroissent ne former qu'un grand Village, parcequ'on y rencontre de toutes parts des maisons dispersées, chacun a son enclos & son puits, sur-tout s'il est à quelque distance des Rivières. Il ne leur est pas permis, soit pour se laver, soit pour boire, d'employer l'eau d'un Voisin, qui n'est pas de la même Tribu.

Distinction entre les Mahométans & les Gentils.

ON distingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui sont en fort grand nombre, se croyent originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres sont venus s'établir sur cette Côte. Tout le Commerce du Pays est entre leurs mains; parceque les Gentils, & sur-tout les *Naïres*, qui composent leur Noblesse, se croiroient avilis par cet exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long cours.

Aussi

Aussi les Mahométans Malabares sont-ils presque tous riches. Ils passent pour les plus méchans & les plus infidèles de tous les hommes. Ils font leur demeure dans les grosses Bourgades, où ils ne souffrent pas d'Habitans, qui ne soyent de leur Secte. On donne, à ces Bourgs, le nom de *Basar*, ou de Marché, parcequ'ils ne sont peuplés que de Marchands. Les plus considérables sont situés près de la Mer, ou sur le bord des Rivières, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne se bornent point aux méthodes ordinaires qui conduisent à la fortune. La plûpart sont Corsaires. Ils courent la Mer avec des Galiotes & des Galères, qu'ils nomment *Paros*. Leurs brigandages s'étendent sur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté opposé, jusques dans le Sein Persique & dans la Mer-rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs Prisonniers sont traités avec la dernière barbarie. Quoique leurs Bâtimens soyent presque toûjours montés de cinq à six cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens, s'ils ne les croyent foibles, ou s'ils ne les voyent fort petits. Ils sont plus subtils que braves. La moindre résistance les met en fuite. Mais, ils sont insolens & cruels dans la victoire; & lorsqu'ils sont en Mer, ils ne font aucune distinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Basars. Les Princes, sous l'autorité desquels ils sont établis, ferment les yeux sur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux; mais ils les punissent aussi rigoureusement que le moindre de leurs Sujets, lorsqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les distingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laissent croître; à l'usage qu'ils ont de se couper les cheveux; & plus sûrement encore à leurs habits, qui sont des vestes & des turbans; au-lieu que les Gentils sont presque nuds.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Les Mahométans s'enrichissent par le Commerce & la Piraterie.

Si les Prisonniers, qu'ils font sur Mer, sont Malabares, soit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'esclavage, s'ils sont Gentils d'une autre Contrée. S'ils sont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abrégent bien-tôt la vie de ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à leur sort, & qui se hâte de les racheter. Lorsqu'un Corsaire met pour la première fois une Galère à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses Esclaves Chrétiens; & l'arrosant de leur sang, il en espère plus de bonheur dans ses courses. S'il n'a pas de victimes qu'il puisse encore immoler, il attend, pour cet exécrable sacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais sont la première Nation de l'Europe, qui aît formé des Etablissemens aux Indes, c'est aussi celle qui a le plus souvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les Gouverneurs de Goa en ont pris occasion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galiotes, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux, dont on peut se saisir, sont conduits à Goa, & condamnés à ramer sur les Galères, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne sont pas plus sensibles au malheur de leurs amis, qui sont Es-

Leur cruauté pour leurs Prisonniers.

Comment les Portugais se vangent d'eux.

claves des Portugais, qu'à la misère des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Ces Mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur Secte. L'exercice de leur culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs Basars. Ils y ont peu de Mosquées, & la plûpart sont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la religion & de l'humanité les touchent moins, que la passion de s'enrichir par des voyes indignes de l'un & de l'autre.

Division de Tribus, entre les Gentils du Malabar.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-seulement parcequ'*ils* sont les Habitans originaires, mais parceque leur nombre excède beaucoup celui des Mahométans, on les divise en plusieurs Tribus, dont la première & la plus éminente est celle des Princes. Les *Nambouris*, ou Grands-Prêtres forment la seconde; les *Bramines*, la troisiéme; & les *Nabers* ou Naïres, qui sont les Nobles du Pays, composent la quatrième. La Tribu des *Tives*, qui est la cinquième, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le tary, & à distiller l'eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'est par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permission du Prince. Les *Mainats*, sixième Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les Parties du Malabar. Les *Chetes*, qui sont les Tisserands, composent aussi une Tribu particulière; & Dellon assure qu'il en est de même de presque tous les métiers. Les *Maucouas* sont la plus nombreuse. Leur unique exercice est la Pêche. Ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages sont bâtis. On les estime indignes de porter les armes; & dans le plus grand besoin de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La dernière, & la plus vile de toutes les Tribus du Malabar, est celle des *Pouliats* (*a*). Cette malheureuse espèce d'hommes est regardée, de toutes les autres, comme la plus méprisable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maison stable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des hutes de feuilles de palmier. Leur unique fonction, dans la société, est de garder les bestiaux & les terres. On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Les purifications sont indispensables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

Tribu des Pouliats, vile & impure.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres peuvent se fréquenter, vivre ensemble & se toucher; mais personne de ces quatre Tribus ne peut prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, sans contracter une tache qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure & deshonorée sans retour, lorsqu'elle épouse un homme d'une Tribu inférieure à la sienne. Elle peut s'allier dans une Tribu supérieure. Mais ces Loix regardent particulièrement les Pouliats. Si quelqu'un, des quatre premières Tribus, rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique, il

A quels outrages ils sont livrés.

(*a*) *Parres*, *Parreas*, ou *Parreïers*. R. d. E.

il jette un cri, d'aussi loin qu'il peut le voir; & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de flèche ou de mousquet; pourvû que le terroir ne soit pas privilégié, c'est-à-dire, consacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît si méprisable, qu'un Naïre, qui veut éprouver ses armes, tire indifféremment sur le premier Pouliat qu'il rencontre, sans distinction d'âge & de sexe. Jamais ce meurtre n'est recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminué le nombre; & peut-être seroient-ils tous exterminés depuis long-tems, si le besoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile. L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelassées, leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs fort sales. On leur voit manger toutes sortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des bœufs & des vaches; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces animaux sont en vénération. Aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent: encore faut-il qu'ils le posent de fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils ayent disparu. On le lave, pour le présenter aux Dieux; & celui qui va le prendre, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut aussi que leur requête soit présentée d'assez loin; & la réponse se fait à la même distance. Souvent, sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés, sous peine de la vie, à payer de grosses amendes; & pour éviter la mort, ils apportent fidèlement la taxe qu'on leur impose. Les Voyageurs expliquent comment des Malheureux, qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possédent rien, & qui n'exercent aucune profession dans laquelle ils puissent s'enrichir, se trouvent en état de satisfaire à ces impositions. C'est une passion commune à tous les Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amassé, & d'ajoûter chaque jour quelque chose à leur trésor, sans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, sans en avoir donné connoissance à leurs Héritiers, dans l'espoir de retrouver ces richesses & de pouvoir s'en servir, lorsque, suivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oisiveté, employent la meilleure partie de leur tems à la recherche de ces trésors cachés; & le bonheur qu'ils ont souvent d'y réussir, les fait accuser de sortilège. L'usage qu'ils font de cet argent est pour satisfaire l'insatiable avidité de leurs Princes, qui menacent continuellement leur vie.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Comment on reçoit leurs offrandes & leurs requêtes.

D'où ils tirent de quoi payer les taxes.

LES Naïres, ou les Nobles du Malabar, ne sont pas moins distingués par leur adresse & leur civilité, que par leur naissance. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & leur Tribu est la plus nombreuse de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profession du Commerce, la plûpart ont fort peu de bien; mais ils n'en sont pas moins respectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager, en qualité de Gardes, au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs de Provinces & de Villes, qui en ont toûjours un grand nombre

Naïres & leur distinction.

 bre

DESCRIPTION DU MALABAR.

bre à leur folde. Ils s'attachent même à d'autres Naïres, plus riches & plus puiffans, auxquels ils fervent d'efcorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de refpect, pour marquer l'égalité de la naiffance.

Quel fervice ils rendent aux Etrangers.

LES Etrangers, qui réfident ou qui paffent dans le Pays, font obligés de prendre des Naïres pour les garder: mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne confultent là-deffus que leurs facultés, ou le defir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'eft, d'ailleurs, une néceffité indifpenfable de fe faire accompagner de quelques Naïres, lorfqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette précaution, le vol & l'infulte font les moindres dangers auxquels on s'expofe, de la part d'une Tribu, qui doit fa fubfiftance à cet ufage. L'affaffinat même eft une violence affez ordinaire; & comme on prend foin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, fur leur négligence ou leur avarice; d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naïres, lorfqu'on employe volontairement leurs fervices. Ils fe louent jufqu'à la frontière de l'Etat, dont ils font Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naïres de l'Etat voifin, à la conduite defquels ils abandonnent le Voyageur qui s'eft mis fous leur protection. Leur zèle va fi loin, que s'ils font attaqués dans la route, ils périffent tous jufqu'au dernier, plutôt que de furvivre à ceux, dont ils ont entrepris la défenfe. Ils n'abufent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou, fi l'on rapporte quelques exemples de trahifon, ils font comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été fuivis. Ce n'eft pas à la juftice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur fervent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pièces de leurs propres mains, avec des circonftances, dont le récit fait frémir.

Leur fidélité à les défendre.

Les enfans de cet Ordre font refpectés des Voleurs.

DELLON obferve qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, eft plus en fûreté fous l'efcorte d'un enfant Naïre, que fous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parceque les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un refpect inviolable pour la foibleffe & l'enfance (*b*). Les jeunes Naïres, que leur âge ne rend point affez forts pour foutenir & pour manier des armes, portent une petite maffue de bois, d'un demi pied de longueur. Il eft furprenant, ajoûte Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger fous la garde d'un de ces enfans, que fous celle de vingt Naïres bien armés, tout le monde préfère le plaifir de paroître avec une fuite nombreufe, à la certitude d'être à couvert de toutes fortes d'infultes, fous une efcorte qui flatte moins la vanité (*c*).

Paye des Naïres.

UN Naïre, qui fert de Garde, reçoit ordinairement quatre *Tares* par jour. En Campagne, fa paye eft de huit tares. C'eft une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à-peu-près, deux liards, & dont feize valent un *Fanon*, petite Monnoye d'or de la valeur de huit fols. Les Rois Malabares ne

(*b*) *Ubi suprà*, pag. 256.

(*c*) *Ibidem*.

ne fabriquent point d'autres espèces: mais ils laissent un cours libre, dans leurs Etats, à toutes les Monnoyes étrangères d'or & d'argent.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Alliances & Mariages.

RIEN n'approche de la délicatesse & des scrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les mariages. On a déja remarqué qu'un homme peut indifféremment se marier, ou prendre une Maîtresse, dans sa Tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne. Mais s'il est convaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu supérieure, les deux Coupables sont vendus pour l'esclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, est de la Tribu des Nambouris, & le galant de celle des Bramines, on se contente de les vendre. Si l'homme est d'une Tribu plus basse, il est condamné à mourir; & la femme est remise entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Etranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premières Tribus, l'emportent ordinairement sur les autres, par la beauté & les agrémens, il se présente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui sont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (d).

A quelle occasion les femmes sont vendues.

LE même Ecrivain, qui avoit fait un long séjour au Malabar, observe, comme une circonstance extrêmement singulière, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le

Droit cruel de la Tribu d'une femme coupable.

(d) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilcery, un Vaisseau Portugais se perdit dans le Port de Cananor. On en sauva toutes les marchandises; mais le Bâtiment fut brisé. Le Capitaine, obligé de faire quelque séjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir souvent à Tilcery, qui n'est qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut averti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit surpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il se hâta de se rendre au Bourg, & trouvant cette jeune personne fort jolie, il convint de prix & l'acheta. Il revint aussi-tôt avec elle, parcequ'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous deux, pour adoucir le chagrin qu'ils ressentoient, l'un de la perte de son Vaisseau, & l'autre de celle de sa liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne sur son avanture, par nôtre Interprête; elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de sa mère, qu'elle avoit perdue dans son enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de son âge & de sa Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit plû, lui avoit aussi paru fort aimable. Il l'avoit suivie long-tems; il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit passer; enfin, il lui avoit inspiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir plusieurs fois, elle s'étoit laissée persuader de l'introduire chez son Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & surpris ensemble dès la première fois; qu'il en avoit coûté la vie à son Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince, qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans son Palais, les transports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la vendre au premier Chrétien qui s'étoit présenté pour l'acheter. Elle interrompit souvent son discours, par des soupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du sort de son cher Tive, que de l'éloignement de sa famille & de la perte de sa liberté: Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capitaine Portugais, qui sentoit pour elle plus que de la pitié, craignit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananor, où il la fit instruire & bâtiser, & où je l'ai vûe plusieurs fois depuis. *Dellon*, Tom. I. pag. 263 & suivantes.

le lieu où le crime s'est commis, & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qu'ils rencontrent de la Tribu du Séducteur (e). Les Naïres exercent ce droit barbare sur les Tives & les Chétes; ceux-ci sur les Maucouas, & les Maucouas sur la misérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de sang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice. Dans cet intervalle, chacun a le tems & la liberté d'abandonner son Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

L'homicide est un crime plus leger que le larcin au Malabar.

On en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances; & dans ces occasions mêmes, c'est moins la justice que le ressentiment des familles, qui règle ordinairement la vengeance. Il n'en est pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent jusqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il est puni avec tant de sévérité, que souvent le vol de quelques grappes de poivre conduit au supplice (f). On ne connoît point, au Malabar, l'usage des Prisons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde jusqu'à la décision de leur procès, qui dépend du Prince, Juge souverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accusation est douteuse, & le nombre des Témoins insuffisant, on reçoit le serment de l'Accusé (g), dans cette forme: il est conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accusé, d'une feuille de bananier, sur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laisser jusqu'à-ce qu'il aît perdu sa rougeur, c'est-à-dire, l'espace d'environ trois minutes. Alors, l'Accusé le jette à terre, & présente sa main aux Blanchisseurs du Roi, qui se tiennent prêts, avec une serviette mouillée dans une espèce d'eau de riz, que les Indiens nomment *Cange*, & dont ils l'enveloppent. Ils lient ensuite la serviette, avec des cordons, dont le Prince scelle lui-même les nœuds, de son cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après lesquels on découvre en public la main du Prisonnier. Lorsqu'elle se trouve saine & sans aucune apparence de brûlure, il est renvoyé absous; mais s'il y reste la moindre impression du feu, on le conduit sur le champ au supplice. C'est par la bouche du Prince, que l'arrêt est prononcé. L'exécution ne se diffère jamais. Si le crime est digne de mort, on fait sortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Nahers de la Garde, se faisant honneur d'exécuter l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorsque le crime

Formalités singulières du serment.

Sentence de mort & son exécution.

(e) Le même, pag. 264.

(f) Le genre de mort qu'on leur fait subir est d'être empallés, & de porter eux-mêmes l'instrument de leur supplice, sur le lieu de l'exécution. R. d. E.

(g) La voye de l'ordalie, anciennement en usage chez quelques Peuples de l'Europe, n'est pas un serment; mais une épreuve. Les Malabares ont aussi recours à la voye du serment, qui est d'un grand poids parmi eux. Le plus ordinaire est de jurer par la privation de quelque sens, ou de quelque membre, dont ils prient leurs Dieux de les châtier, si ce qu'ils affirment n'est pas véritable. R. d. E.

me est assez noir pour dégrader le Coupable de sa Tribu, ses parens s'empressent eux-mêmes de lui donner la mort, pour laver, dans son sang, la honte dont il couvre sa famille. Le supplice commun est de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en pièces à coups de sabre, pour attacher leurs membres à plusieurs troncs d'arbres (*b*).

DESCRIPTION DU MALABAR.

Tribu Royale.

CHAQUE Royaume du Malabar, a plusieurs familles de Princes, qui composent ensemble la Tribu Royale, distinguée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes est déclaré son Successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette Tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la Royauté. Jamais aussi, par conséquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême, pense, après son couronnement, à se procurer un Lieutenant-Général, sur lequel il puisse se reposer des soins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge, qui donne le premier rang après lui, est ordinairement mise à l'enchère; mais il a droit de choisir, entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les lettres, les passeports, & tous les ordres de la Cour. Aussi-tôt que le Roi se croit sûr de sa fidélité, il lui abandonne entièrement l'Administration publique, pour se retirer dans un de ses Palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse & tranquille. Le nouveau Gouverneur fait son premier soin, de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur; & jouissant, en effet, du pouvoir suprême, il reçoit les impôts, il distribue les graces & les récompenses, il fait, à son gré, la paix ou la guerre; & quoique son devoir l'oblige d'en conférer avec son Maître, il se dispense souvent de cette servitude, sur-tout lorsque la vieillesse du Souverain augmente l'aversion qu'une vie molle lui inspire naturellement pour les affaires.

A qui la Couronne appartient.

Lieutenant-Général, & son autorité.

CEPENDANT, à quelque décrépitude que le Roi soit parvenu, jamais un Lieutenant-Général n'ose pousser l'indépendance jusqu'à s'asseoir devant lui; ni prendre la liberté de faire entrer, dans son Palais, un seul de ses propres Gardes; ni lui parler, sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche; ce qui passe, au Malabar, pour la marque du plus profond respect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'exposeroit à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité; parceque le Roi se réserve toûjours le pouvoir de casser ses Lieutenans-Généraux, sans être obligé de les rembourser de leur finance. Mais ces violentes extrêmités sont presque sans exemple. Il est rare, dans les Pays Orientaux, qu'un Sujet oublie son devoir jusqu'à s'écarter du respect qu'il doit à son Maître.

Ce qu'il doit au Souverain.

ON donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calecut. Lorsque ces Monarques sortent de leur Palais, ils sont portés sur un éléphant, ou dans un palanquin. Ils ne paroissent jamais en public, sans porter sur la tête une Couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'élève en pointe (*i*). C'est de la main de son Lieutenant-Général, que

Faste des Rois du Malabar.

(*b*) *Ibid.* pag. 267.

(*i*) Dans l'Inde il n'y a que le Grand Mogol, qui ait le droit de porter la Couronne Royale. Les Rois Malabares n'ont qu'un

DESCRIPTION DU MALABAR.

que chaque Monarque reçoit cette Couronne. Elle ne sert qu'à lui. Après sa mort, elle est déposée dans le trésor de la Pagode Royale; & le Roi qui succède en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Faste des Grands.

Les Souverains du Malabar se font toûjours accompagner d'une nombreuse Garde de Naïres, avec quantité de trompettes, de tambours & d'autres instrumens (*k*). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux, qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent se retirer. Tous les Princes, qui se font voir hors de leurs Palais, sans être à la suite du Roi, sont escortés aussi d'un grand nombre de Gardes, de Joueurs d'instrumens, & d'Officiers qui les précédent, pour éloigner les personnes des Tribus inférieures. Les Princesses jouissent du même privilège. Si le Lieutenant-Général de l'Etat n'est pas Prince, il peut avoir des Naïres pour sa Garde; mais il n'a pas de Trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de se retirer.

Ordre de la naissance, d'une Tribu à l'autre.

Les Princes, qui ont ici tant de supériorité sur les autres Tribus, dans l'Ordre politique, sont inférieurs, dans l'Ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne sont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Observons, pour éclaircir toutes ces différences, qu'une des coutumes les plus sacrées, est celle qui exclut les enfans de la succession de leurs pères, parcequ'ils n'en tirent pas leur Noblesse, & qu'ils la tirent seulement de leurs mères, à la Tribu desquelles ils appartiennent toûjours. On marie ordinairement les Princesses avec des Nambouris ou des Bramines; & les enfans, qui sortent de ces mariages, sont Princes & capables de succéder à la Couronne: mais, comme il n'y a pas toûjours assez de Princesses pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouser aussi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans sont de la Tribu de leur mère. Les Princes n'épousent point des Princesses. Ils prennent leurs femmes, dans la Tribu des Naïres; d'où il arrive que leurs enfans sont Naïres, & ne sont pas Princes. Les Naïres se marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui est la plus nombreuse; & leurs enfans sont Naïres. Cependant ils ont la liberté de se choisir des femmes dans les Tribus, qui suivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chétes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mère, & n'ont aucun droit à la Noblesse. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui est immédiatement au-dessous; mais il n'est jamais permis aux femmes de se mesallier, & l'infraction de cette loi leur coûte la vie ou la liberté.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités

qu'un *Mandiri-Mundus*, c'est-à-dire *Turban de Seigneur*, & le Sceau Royal appellé *Sieca*, qu'ils portent sur la poitrine. Il est vrai qu'on leur donne le titre de *Raja*, qui signifie Roi, mais c'est un terme de flatterie. R. d. E.

(*k*) Voyez les Figures du premier Tome de ce Recueil.

tés & leurs careſſes, à ſe contenter d'un ſeul mari: mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer pluſieurs, pourvû qu'ils ſoyent tous, ou de ſa Tribu, ou d'une Tribu ſupérieure. C'eſt une loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de maris qu'elles en veulent choiſir, par oppoſition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de maris ne produit aucun deſordre. S'ils ſont d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une viſite, à leur femme commune, laiſſe ſes armes à la porte de la maiſon, pendant tout le tems qu'il s'y arrête; & ce ſignal en éloigne les autres. Ceux, à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laiſſent d'autres marques à la porte, qui n'aſſurent pas moins leur tranquillité.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Une femme peut avoir, pluſieurs maris.

Comment leurs droits s'accordent.

Au-reste, les promeſſes, qui ſont l'unique lien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils ſe plaiſent mutuellement. Auſſi-tôt que leur amour ſe rallentit, ou qu'il naît entr'eux quelqu'autre raiſon de dégoût, ils ſe ſéparent ſans querelles & ſans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale eſt une pièce de toile blanche, dont le mari fait préſent à ſa femme, & qu'elle employe pour ſe couvrir. Il n'eſt pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'eſt pas rare d'y voir durer l'amour auſſi long-tems que la vie, ou de ne le voir finir que par des raiſons aſſez fortes pour juſtifier l'inconſtance.

Facilité du divorce.

Quoique les femmes ayent ſouvent pluſieurs maris, la plûpart des hommes n'ont qu'une ſeule femme. Celles qui ſe voyent ſans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroit certain que c'eſt de ce droit des femmes, qu'eſt venu l'uſage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs mères. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorſqu'ils n'ont aucune règle pour diſtinguer leurs pères? C'eſt apparemment la même raiſon qui fait paſſer l'héritage aux neveux du côté des ſœurs, c'eſt-à-dire, aux deſcendans des femmes; parcequ'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne ſoyent du véritable ſang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre ſi ſûr, pour exclure les Etrangers de leur ſucceſſion, que ſans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins ſoigneux d'enfermer leurs femmes, ils obſervent l'uſage de faire paſſer les biens aux neveux maternels.

Ordre de l'héritage.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent juſqu'à douze ans, & rien n'eſt plus commun que de les voir mères à dix. La plûpart ſont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles ſont propres, & généralement d'une figure agréable. La loi, qui leur permet d'avoir pluſieurs maris, les met à couvert du cruel uſage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à ſe faire brûler vives, avec le mari qu'elles ont perdu.

Tems du mariage pour les filles.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Vie simple des Malabares.

Les personnes riches du Malabar, entre lesquelles on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'affectent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'employent que des paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumière. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons, parceque le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger de se chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz, qu'ils recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes: mais leurs mets ont peu de délicatesse; & leurs lits ne sont que des planches, dont ils forment une sorte d'estrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort simples. Les uns & les autres n'ont qu'une pièce de bois pour chevet.

Leurs Pagodes ou leurs Temples.

Mais leurs Pagodes, ou leurs Temples, sont d'une magnificence surprenante. La plûpart sont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toûjours, à l'entrée, des bassins d'une grandeur proportionnée à la richesse du Temple, où ceux, qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par se purifier. Les plus célèbres de ces Edifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui passent pour des lieux si sacrés, que c'est un crime irrémissible d'y avoir répandu du sang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puisse être, n'évite point la mort; ou s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui substitue son plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre sans cesse aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent & des pierreries. Les Bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour, aux Pauvres du voisinage & aux Passans étrangers, quantité de riz & d'autres sécours, sans égard pour leur Religion; avec cette seule différence que les Pauvres Gentils des Tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y séjourner, au-lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Religion du Pays.

La Religion des Malabares Gentils ne diffère de celle des Banians, que par quelques usages; mais leurs Idoles sont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne représentent rien de connu dans le Monde, & qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs animaux, auxquels ils rendent un culte religieux. Mais ils adorent particulièrement le Soleil & la Lune. Leurs réjouissances, au renouvellement de la Lune, & leurs allarmes, au tems des Eclipses, leur sont communes avec tous les Orientaux, & presqu'avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumière & la chaleur du Soleil sont encore plus

plus néceſſaires, leur frayeur eſt beaucoup plus vive pendant les Eclipſes de cet Aſtre. Ils ne ceſſent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris ſa ſplendeur ordinaire.

Description du Malabar.

Reſpect égal pour les Dieux & les Rois.

Ils ſaluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes geſtes & les mêmes cérémonies; & leur reſpect va ſi loin pour leur Prince, qu'à quelque diſtance qu'ils ſoyent de ſa perſonne, ils n'oſent jamais s'aſſeoir dans un lieu où ſes regards peuvent tomber. Les jeunes Naïres obſervent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, ſans ſe relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Fêtes & Cérémonies.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le tems par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui ſe préparent à ces ſolemnités, par des jeunes très-auſtères. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voiſins d'une Pagode s'y rendent tumultueuſement, pour accompagner les Idoles, qu'on promène dans les Villages de la dépendance du Temple, ſur des éléphans magnifiquement ornés. Une troupe de Naïres les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur ſervent à chaſſer les mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des inſtrumens, mêlés aux acclamations du Peuple; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un ſabre à deux tranchans, dont la poignée eſt garnie de pluſieurs ſonnettes, court devant le cortège, avec toutes les agitations d'un furieux, en ſe donnant, par intervalles, des coups de ſabre ſur la tête & ſur le corps. On voit couler abondamment le ſang de ſes bleſſures. Mais, outre les cérémonies ſanglantes, les Malabares en ont de ſi contraires à la pudeur, que les Voyageurs modeſtes s'en interdiſent le récit (l). On brûle, après leur mort, les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïres; & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inférieures (m).

Adreſſe des Malabares, dans l'exercice des armes.

Les Malabares, à qui la loi permet de porter les armes, s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. A peine les enfans ont la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs, & des fléches proportionnées, avec leſquelles ils font la guerre aux oiſeaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils ſont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la ſubſiſtance & l'inſtruction ſont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il ſe ſert. Leurs mouſquets ſont néanmoins fort legers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuyent la croſſe du fuſil contre leur joue, ſans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils ſe ſervent auſſi de ſabres & de lances. Mais rien n'eſt comparable à l'adreſſe, avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vû tirer ſouvent deux fléches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la ſeconde le bois de la première. La

(l) Nommons au moins l'Idole de ce culte obſcène. On l'appelle *Lingam*. Sa figure repréſente l'union des principes de la génération. Elle eſt placée dans l'intérieur des Pagodes, & même juſques dans les Marchés. Ceux qui l'adorent portent ſon image pendue au cou, & ils aimeroient mieux perdre la vie, que de ſe la laiſſer ôter. R. d. E.

(m) Voyez dans la Deſcription de l'Indouſtan, tout ce qui appartient au fond de leur Religion.

Description du Malabar.

La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds; & leurs fléches sont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, sur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites; mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mousquet, ils ont, au côté gauche, un petit coutelas, sans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui est soûtenu par un crochet de fer. Cette arme ne s'employe que dans les combats serrés, où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes sont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Exercices Académiques de la jeune Noblesse.

Dans les Académies, la jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choisissent leurs plus habiles Ecoliers, & les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en champ clos pendant un tems limité. Mais ces divertissemens dégenèrent presque toûjours en véritables combats, & finissent par une effusion de sang, qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes Champions.

Comment se terminent les grandes querelles.

Quoique les Naïres soyent naturellement braves, & qu'ils portent toûjours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentimens particuliers. La plûpart de leurs différends se terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings. Lorsqu'il s'éléve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puissans, & que l'honneur de leur famille y est intéressé, chacun des deux Adversaires choisit un, ou plusieurs de ses Vassaux, dans une Tribu inférieure. Ils sont abondamment nourris, pendant quelques semaines. On leur apprend à manier les armes. Aussi-tôt qu'on les croit bien instruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit se terminer. Le Prince s'y rend avec toute sa Cour. Les deux Adversaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vassaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cause. Alors, les deux Naïres se reconcilient tranquillement, avec peu de regret du sang qui s'est versé pour eux, & dans l'orgueilleuse idée que leur propre sang est trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces misérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il est assez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont survêcu à leurs Ennemis, jouissent peu de leur victoire, parcequ'ils ne sortent d'un combat si desespéré qu'avec des blessures mortelles.

En général, les Malabares sont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colère; s'ils se vengent, c'est toûjours par les voyes de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poison, qu'à-peine sçavent-ils de quoi il peut être composé; quoique ce détestable usage soit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

Dans

Description du Malabar.

Guerres des Malabares.

Dans leurs guerres, ils ne connoissent aucun ordre. On ne leur voit observer ni rangs, ni marches régulières, ni la moindre apparence de discipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénétrent chez leurs Ennemis, c'est pour se venger par quelques ravages; & lorsqu'ils font la paix, ils se restituent mutuellement toutes leurs conquêtes, à l'exception du butin (n).

(n) Gautier Schouten, Dellon, Pyrard, Baldæus, &c.

§. II.

Histoire Naturelle du Malabar.

Propriétés de l'air & du terroir.

L'AIR est fort sain sur toute la Côte de Malabar. On y trouve abondamment du gibier de toutes les espèces. La Mer voisine est fort poissonneuse, & le poisson en est excellent. L'Asie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes. Les fruits & les plantes y sont d'une excellence & d'une variété singulières. Cependant le poivre du Malabar est moins estimé que celui de quelques Etats voisins, quoiqu'il en produise beaucoup plus. On n'y trouve du cardamome que dans le Royaume de Cananor, sur une montagne éloignée de la Mer d'environ six à sept lieues. Le profit en est grand pour les Propriétaires, non-seulement parcequ'il n'en croît point ailleurs (a), mais parcequ'il demande moins de culture que le poivre. On est dispensé de le semer, & même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui se sont multipliées pendant les pluyes, & que le Soleil desséche après l'hyver. Leurs cendres brûlées disposent la terre à produire le cardamome. Il se transporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perse, en Arabie, en Turquie, & jusqu'en Europe, où il ne s'employe guères néanmoins que pour les usages de la Médecine: mais la plûpart des Peuples de l'Asie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y entre du cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, jusqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Seul endroit où croît le cardamome.

Canelle inférieure à celle de Ceylan.

Il se trouve de la canelle dans le Pays de Malabar; mais elle est si peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle n'est guères employée que pour la teinture. *On passe sur les arbres, qui sont communs à toutes les Parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les cocotiers soyent en si grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'est l'occasion de donner une description exacte de cet admirable ouvrage de la Nature.

Description du cocotier Malabare.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga* (b), au cocotier & à son fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre est de trente à quarante

(a) C'est une erreur. Voyez ci-dessus nôtre Note (a), *pag.* 255. R. d. E.
(b) Ou plutôt *Tena-Marangols*, suivant les Missionnaires Danois. R. d. E.

DESCRIPTION DU MALABAR.

quarante pieds. Il eſt d'une groſſeur médiocre, fort droit, & ſans autres branches que dix ou douze feuilles, qui ſortent du tronc vers le ſommet. Ces feuilles ſont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles ſont diviſées, comme celles du palmier, qui porte les dattes. On les employe, ſéches & treſſées, pour couvrir les maiſons. Elles réſiſtent, pendant pluſieurs années, à l'air & à la pluye. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très-belles nattes, qui ſe tranſportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui eſt comme la tige de la feuille, & qui n'eſt pas moins gros que la jambe, ſert à brûler. On voit, aux cocotiers, un nombre de feuilles preſque toûjours égal, parcequ'il en ſuccede continuellement de nouvelles aux anciennes.

Forme & qualités de l'arbre.

Le bois de l'arbre eſt ſpongieux, & ſe diviſe en une infinité de filamens; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des Maiſons & des Vaiſſeaux que dans ſa vieilleſſe, lorſqu'il devient plus ſolide. Ses racines ſont en fort grand nombre & très-déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le cocotier n'en réſiſte pas moins à la violence des orages; ſans doute parceque n'ayant point de branches, il donne moins de priſe à l'effort du vent. Au ſommet, on trouve, entre les feuilles, une ſorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du choux-fleur, par la figure & le goût, mais qui a quelque choſe de plus agréable. Un ſeul de ces germes ſuffit pour raſſaſier ſix perſonnes. Cependant on en fait peu d'uſage, parceque l'arbre meurt auſſi-tôt qu'il eſt cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaiſir d'en manger, font toûjours couper le tronc. Entre ce choux & les feuilles, il ſort pluſieurs bourgeons fort tendres, à-peu-près de la groſſeur du bras. En coupant leur extrêmité, on en fait diſtiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très-agréable, qu'on recueille, avec ſoin, dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les Tives, dont la Tribu s'applique particuliérement à l'Agriculture, montent chaque jour, ſoir & matin, au ſommet des cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vaſe, dans lequel ils renverſent ce qui a diſtillé depuis le ſoir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indouſtan, le nom de *Tary* ou *Soury*. C'eſt la ſeule qu'on recueille réguliérement ſur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enyvre de même; & Dellon, qui joignoit les lumières de la Médecine au diſcernement commun, la croit plus utile (c). Dans ſa fraîcheur, elle eſt douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle eſt dans ſa perfection du ſoir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'eſpace de vingt-quatre heures, elle eſt tout-à-fait aigre. En la diſtillant dans ſa plus grande force, on en fait d'aſſez bonne eau-de-vie, qui devient même très-violente, lorſqu'elle a paſſé trois fois par l'alambic. Si le tary frais eſt jetté dans une poële, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaiſſit en conſiſtance de miel. S'il bout un peu plus long-tems, il acquiert la ſolidité du ſucre, & même à-peu-près ſa blancheur; mais il n'a jamais la délicateſſe de celui des cannes. C'eſt de ce ſucre que le Peuple fait toutes

Tary, ou Soury, liqueur du cocotier.

(c) Dellon, *Ubi ſuprà*, pag. 177.

tes ses confitures. Les Portugais l'appellent *Jagre*, de *Jagara*, qui est le nom Malabare.

DESCRIPTION DU MALABAR.

Cocos, qui en font le fruit.

Les cocotiers, dont on fait distiller le tary, par l'incision des bourgeons, ne portent aucun fruit ; parceque c'est de cette liqueur que le fruit se forme & se nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des cocos, poussent, de chacun de leurs bourgeons, une sorte de grappe, composée de dix, douze, ou quinze cocos au plus. La superficie de leur première écorce est d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, saine & rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre, & tire sur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à mesure que les cocos meurissent, une portion de cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crême. Les Malabares donnent, aux cocos à demi-murs, le nom d'*Elexir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans leur parfaite maturité, il n'y reste que très-peu d'eau ; & le goût en devient moins agréable, à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide & aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuisiniers Indiens en expriment le suc, dans leurs sauces les plus délicates. On la presse dans des moulins, pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieillissant, elle acquiert le goût de l'huile de noix ; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

Eau, huile, & chair des cocos.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des cocos est, à-peu-près, celle de la téte humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent ; mais, on en est peu tenté, parcequ'étant sans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La première écorce des cocos est fort polie, & toûjours verte ; quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la première pellicule de cette écorce, ce qui reste est épais de trois doigts. On le divise en filamens, qui servent à faire toutes sortes de cordages, & même des cables pour les plus gros Vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille fort dure, & de l'épaisseur d'un pouce. C'est cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des tasses, des cuillières, des poires à poudre, & d'autres petits ouvrages. Le reste se brûle, pour en faire du charbon, qui sert aux forges des Artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair, il reste un marc, dont le Peuple nourrit les pourceaux & la volaille, & dont quantité de Pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

Admirables propriétés du cocotiers.

Dellon conclut que l'éloge du cocotier, n'est point exagéré, lorsqu'on le représente comme la plus utile & la plus merveilleuse de toutes les productions de la Nature. On fait, de son tronc, des maisons commodes, dont le toît est couvert de ses feuilles, & dont les meubles, ou les ustenciles sont composés de son bois & de ses coquilles. On en fait des

DESCRIPTION DU MALABAR.

des Barques, avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles se font de ses filamens les plus déliés, dont on fabrique aussi diverses sortes d'étoffes. Un Bâtiment, qui se trouve ainsi composé d'une partie de l'arbre, peut être chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes & de charbon, qui soyent tirés des autres parties.

Quelques arbres particuliers au Malabar.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes, qui ont fourni la matière d'un Ouvrage connu sous le titre de *Jardin du Malabar*. Schouten & Dellon vantent beaucoup une espèce d'arbre, plus particulière à cette Contrée, qu'aux autres Pays des Indes *(d)*, qui est de la hauteur de nos plus grands noyers, & dont la feuille ressemble assez à celle du laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très-agréable; & de son tronc, il distille une gomme, qui sert à calfater les Vaisseaux. Mais ce qu'il a de plus singulier, dans une si grande espèce, c'est que ses branches, comme celles du paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abbaissent enfin vers la terre, & qu'à-peine y ont-elles touché, qu'elles y prennent racine. Avec le tems elles deviennent si grosses, qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoûte que si l'on n'avoit soin d'en couper une partie, pour les empêcher de s'étendre, un seul arbre couvriroit, par degrés, les plus vastes Campagnes, & formeroit une épaisse forêt.

Plantes singulières.

La Côte de Malabar produit toutes sortes de légumes. On y trouve particulièrement une sorte de fèves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les cosses sont longues d'environ un pied & demi. Elles sont moins délicates que les nôtres; mais elles croissent en fort peu de tems. La plante pousse de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un très-bel ombrage. On cultive, avec soin, dans le même Pays, une autre plante fort curieuse, dont les feuilles ressemblent à la pimpernelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du jasmin double: mais au-lieu d'être blanches, elles sont d'un très-vif & très-beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaisir de la vûe. La plante croît si vîte & s'étend si fort, qu'en peu de tems, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un Jardin, lorsqu'elles sont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat est merveilleusement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouissent le matin, au lever du Soleil; & conservant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Astre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroitre le lendemain. Cette plante continue de fleurir ainsi, sans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ses propriétés, c'est qu'il suffit de l'avoir semée une fois; parcequ'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & se renouvellent d'elles-mêmes. Aussi les Jardiniers

(*d*) Dellon, *ubi suprà*, pag. 197. Schouten, pag. 438 & suiv. C'est l'*Arvore de Raiz*, ou l'Arbre de Racines, déja assez connu par plusieurs Relations précédentes. R. d. E.

diniers n'y apportent-ils pas d'autre soin que de les arroser dans les tems secs.

DESCRIPTION DU MALABAR.

AVEC tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage & n'ont pas la même curiosité pour les fleurs, que les Peuples sujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au-lieu de se frotter d'essences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'employent que de l'huile de cocos.

Animaux remarquables.

ENTRE plusieurs animaux remarquables, les perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuse, autant que par la variété de leurs espèces. Dellon assure qu'il avoit souvent eu le plaisir d'en voir prendre jusqu'à deux cens d'un coup de filet (*e*). Les paons y sont aussi en très-grand nombre. Mais la chasse en est plus difficile; & cette raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles servent, dans toute l'Asie, à faire des parasols, des éventails & des chasse-mouches, dont le manche est orné, pour les personnes riches, d'or, d'argent & de pierreries. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de hiboux (*f*) (*g*), dont toute la Côte est infestée. Ces oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe. Ils se perchent, pendant le jour, sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieurs milliers. Le Malabar ne produit point d'éléphans, mais on y en amène du dehors (*h*), & les Princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoyent des éléphans dans leurs terres. Ces animaux, qu'on prend soin d'irriter, abbatent les maisons & les arbres, ravagent les jardins, ruinent les campagnes, & forcent les plus obstinés à rentrer dans la soumission.

Trois sortes de tigres.

DE toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar est celle, où les tigres sont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois sortes, qui diffèrent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre espèce ne sont pas plus grands que nos plus gros chats. Dellon eut la curiosité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au Comptoir François de Tilcery. Il refusoit tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne assez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la première, & son Maître en reçut une blessure considérable à la main. La seconde fois, il disparut entièrement; mais il ne laissa point de se tenir caché long-tems aux environs du Comptoir, où il faisoit une guerre cruelle à la volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adresse de répandre une partie du riz qu'on lui présentoit, aussi loin qu'il le pouvoit dans sa situation. Cette amorce attiroit les poules & les cannes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant dessus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes.

LES

(*e*) *Ibidem.* pag. 200.

(*f*) C'est vraisemblablement une erreur de nom, au-lieu de chauves-souris; du moins, si l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

(*g*) Il n'est point parlé de ces hiboux dans la Relation de Dellon, du moins de l'Edition de Paris. R. d. E.

(*h*) Cependant les Missionnaires Danois assurent que le Malabar produit des éléphans; & Dellon même dit simplement qu'ils y ont été apportés du dehors. R. d. E.

Description du Malabar.

Les tigres de la seconde espèce sont les plus communs. Leur grandeur excede rarement celle d'un mouton. Ils causent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la soif du sang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les bestiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereuse chasse, par différens degrés de récompense. Celui qui a délivré le Pays d'un tigre, dans un combat singulier, sans autres armes que l'épée ou la fléche, reçoit un brasselet d'or, qui passe pour une marque d'honneur aussi distinguée que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mousquet, ou qui ont employé le secours d'autrui, ne sont recompensés que par une somme d'argent.

Le tigre de la troisième espèce est celui que les Portugais nomment *Tigre royal*. Il est de la grandeur d'un cheval, & par conséquent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'espèce en est moins nombreuse. Dellon, qui ne vit pas, sans frayeur, la peau d'un de ces redoutables monstres, rend témoignage qu'on en auroit pû couvrir un lit quarré de six pieds. Ils sont plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorsqu'on rencontre un tigre, si l'on est armé d'un fusil ou d'un pistolet, le parti le plus sage est de tirer en l'air, à moins qu'on ne se croye sûr de le tuer ou de l'abbattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au-lieu que s'il est seulement blessé, la douleur de sa playe le rend plus terrible. On assure aussi que la vûe du feu écarte les tigres.

Jakals ou Adive.

L'Animal que les Indiens nomment *Jakar*, ou *Jakals*, & les Portugais *Adive*, est un autre fleau du Malabar. Il ressembleroit au chien par la figure, s'il n'avoit la queue du renard, & le museau du loup. Les adives se dérobent à la lumière, & ne sortent guères de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri est plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de différens âges, qui se plaignent, ou qui pleurent ensemble. Ils font la guerre à toutes sortes de volaille, & ne sont pas moins ennemis des chiens, qui aboyent beaucoup à leur approche. Ils attaquent les enfans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils soyent d'un naturel si féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il est impossible de les apprivoiser. Il est souvent arrivé que des adives, entrant dans une maison ouverte & sans défense, ont enlevé des enfans au berceau, ou dans les bras d'une mère effrayée. Tous les Malabares sont persuadés, par de longues observations, que la Nature a mis une singulière intelligence entre le tigre & l'adive. Un tigre, qui cherche sa proye, se sert du secours d'un adive, qui marche devant lui, pour attirer, par ses cris, les chiens ou les enfans hors des maisons. On reconnoît aisément, si l'adive est accompagné d'un tigre, parcequ'alors on n'en entend crier qu'un; au-lieu que si plusieurs se font entendre à la fois, les Malabares ne se croyent pas menacés du plus cruel de leurs ennemis, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'est quelquefois occupé à chercher des adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanières, il y faisoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduisoit de la paille où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. „ J'ai trouvé, dit-il, dans „ plu-

Son intelligence avec le tigre.

„ plusieurs de ces tanières, qui étoient capables de contenir vingt person- „ nes, jusqu'à trente adives suffoqués (*i*)".

Les bufles sauvages, sont en beaucoup plus grand nombre, au Malabar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'usage, & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux Etrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des souliers, des bottes, des rondaches, des outres, & une sorte de grandes cruches, garnies intérieurement d'ozier, dans lesquelles on conserve & l'on transporte toutes les denrées molles ou liquides.

Civette du Malabar.

La civette du Malabar est un petit animal, qui ressemble au chat, mais qui a le museau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes sont aussi beaucoup moins dangereuses. [Ses jambes sont courtes & sans jointures; ce qui fait que ne pouvant se coucher par terre pour se reposer, elle s'accroche à une branche d'arbre.] On tire, d'une ouverture que le mâle & la femelle ont sous la queue, une espèce de graisse, que les Européens nomment *Civette*, & dont il se fait un Commerce fort considérable dans le Royaume de Calecut. Les singes, dont le nombre & la variété sont incroyables au Malabar, y passent pour des animaux divins, auxquels on élève des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y causent, ce seroit un crime capital d'en tuer un, sur les Terres d'un Prince Gentil. Dellon parle de plusieurs fêtes, instituées à leur honneur, qui se célèbrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies (*k*).

Couleuvres & autres serpens.

Ce Voyageur avoit douté, dit-il, de ce qu'il avoit entendu raconter, & de ce qu'il avoit lû sur les couleuvres du Malabar; mais il s'en convainquit par ses yeux, & la présence du spectacle augmenta son étonnement. On en distingue plusieurs espèces, qui diffèrent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Les unes sont vertes, & de la grosseur du doigt, mais de cinq à six pieds de longueur. Elles sont d'autant plus dangereuses, que se cachant dans les buissons, entre les feuilles, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, si l'on ne fait beaucoup de bruit: au contraire, elles s'élancent sur les Passans, dont elles attaquent presque toûjours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente, l'usage, dans les chemins étroits, est de se faire précéder d'un Esclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter. Un Indien Chrétien, que Dellon avoit connu, allant un jour, du Bourg de Balliepatan, à la Pagode du même lieu, accompagné d'un Malabare, qui le précédoit, vit un de ces dangereux reptiles, qui s'élança sur son Guide, & qui se glissant par une narine, sortit aussi-tôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Payen tomba sans connoissance, & ne fut pas long-tems sans expirer. Une autre espèce, que les Indiens nomment *Nalle Bambou*, c'est-à-dire, *bonne couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *Cobra Capello*, parcequ'elle a la tête environnée d'une peau large, qui forme une espèce de chapeau. Son corps est émaillé de

Avanture d'un Malabare, qu'un serpent tue par le nez.

(*i*) *Ibidem*, pag. 224. (*k*) *Ibidem*, pag. 228.

DESCRIPTION DU MALABAR.

de couleurs très-vives, qui en rendent la vûe aussi agréable, que ses blessures sont dangereuses. Cependant, elles ne sont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier (*l*). Les diverses représentations de ces cruels animaux font le plus bel ornement des Pagodes. On leur adresse des prières & des offrandes. Un Malabare, qui trouve une couleuvre dans sa maison, la supplie d'abord de sortir. Si ses prières sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui présentant du lait, ou quelqu'autre aliment. S'obstine-t'elle à demeurer?, on appelle les Bramines, qui lui représentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare, & les adorations qu'il a rendues à toute l'espèce. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Sécretaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces serpens à chapeau, qui étoit de la grosseur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remèdes ordinaires; & ceux qui l'accompagnoient, se contentèrent de le ramener à la Ville, où le serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeller sur le champ les Bramines, qui représentèrent à l'animal combien la vie d'un Officier si fidèle, étoit importante à l'Etat. Aux prières, on joignit les menaces. On lui déclara que si le Malade périssoit, elle seroit brûlée vive dans le même bucher. Mais elle fut inexorable, & le Sécretaire mourut de la force du poison. Le Prince fut extrêmement sensible à cette perte. Cependant, ayant fait réflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute secrette, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vase où la couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuses, & quantité de profondes révérences.

Comment les serpens sont honorés des Malabares.

Une piété bizarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les forêts, ou sur les chemins, pour la subsistance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raisonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'anciennement la vûe des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les maisons, en leur fournissant de quoi se nourrir au milieu des champs & des bois.

La loi que les Idolâtres s'imposent, de ne tuer aucune couleuvre (*m*), est peu respectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Etrangers, qui s'arrêtent au Malabar, font main-basse sur ces odieux reptiles; & c'est rendre sans doute un important service aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement blessé, jusques dans les lits, si l'on négligeoit de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite. On trouve encore une espèce de serpens fort extraordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaller un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parceque leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guères que dans les lieux inhabités.

Serpent d'une monstrueuse grandeur.

Del-

(*l*) Les Malabares ont des remèdes spécifiques contre la morsure des serpens. R. d. E.

(*m*) La plûpart des Voyageurs leur donnent ce nom, & d'autres les nomment serpens, en général.

Dellon en vit plusieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes, ou sur le rivage de la Mer. A quelque distance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abbattus & desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage (*n*), & qui confirme ce qu'on a lû dans d'autres Relations sur la voracité de quelques serpens des Indes.

Description du Malabar.

Ce qu'ils sont capables d'avaller.

Schouten donne, à ces monstres affamés, le nom de *Polpogs*. „ Ils „ ont, dit-il, la tête affreuse, & presque semblable à celle du sanglier. „ Leur gueule & leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac, lorsqu'ils voyent „ une grosse pièce à dévorer. Leur avidité doit être extrême, car ils s'é„ tranglent ordinairement, lorsqu'ils dévorent un homme, ou quelque ani„ mal; on prétend, d'ailleurs, que l'espèce n'en est pas venimeuse. Il est „ vrai, que nos Soldats, pressés de la faim, en ayant quelquefois trouvé, „ qui venoient de crever pour avoir avallé une trop grosse pièce, telle „ qu'un veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avoient dévorée, „ l'ont fait cuire, & l'ont mangée, sans qu'il leur en soit arrivé le moin„ dre mal (*o*).

Le même Écrivain en décrit une espèce, que les Hollandois ont nommés *Preneurs de rats*, parcequ'ils vivent effectivement de rats & de souris, comme les chats, & qu'ils se nichent dans les toits des maisons. Loin de nuire aux hommes, ils passent sur le corps & le visage de ceux qui dorment, sans leur causer aucune incommodité. Ils descendent dans les chambres d'une maison, comme pour les visiter; & souvent ils se placent sur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, sans y jetter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux insectes qui s'y retirent (*p*).

Serpens qui servent de chats dans les maisons.

(*n*) „ Pendant la récolte du riz, quel„ ques Chrétiens qui avoient été Gentils, „ étant allés travailler à la terre, un jeune „ enfant, qu'ils avoient laissé seul & mala„ de à la maison, en sortit pour s'aller cou„ cher, à quelques pas de la porte, sur des „ feuilles de palmier, où il s'endormit jus„ qu'au soir. Ses parens, qui revinrent fa„ tigués du travail, le virent dans cet état; „ mais ne pensant qu'à préparer leur nour„ riture, ils attendirent qu'elle fût prête, „ pour aller l'éveiller. Bien-tôt ils lui en„ tendirent pousser des cris à demi étouf„ fés, qu'ils attribuèrent à son indisposition. „ Cependant, comme il continuoit de se „ plaindre, quelqu'un sortit, & vit, en s'ap„ prochant, qu'une de ces grosses couleu„ vres avoit commencé à l'avaller. L'em„ barras du père & de la mère fut aussi grand „ que leur douleur. On n'osoit irriter la „ couleuvre, de peur qu'avec ses dents elle „ ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle „ n'achevât de l'engloutir. Enfin, de plu„ sieurs expédiens, on préféra celui de la „ couper par le milieu du corps; ce que le „ plus adroit & le plus hardi exécuta fort „ heureusement d'un seul coup de sabre. „ Mais comme elle ne mourut pas d'abord, „ quoique séparée en deux; elle serra, de „ ses dents, le corps tendre de l'enfant, & „ l'infecta tellement de son venin, qu'il ex„ pira peu de momens après.

„ Un soir, ajoûte Dellon, après avoir „ soupé, nous entendîmes un adive qui crioit „ seul, proche de nôtre Maison, & d'une „ manière si extraordinaire, que tout le „ bruit de nos chiens ne le fit point écarter. „ Nous fîmes sortir nos gens, avec leurs „ armes, par précaution contre les tigres. „ Ils trouvèrent qu'une couleuvre avalloit „ l'adive, qu'elle avoit apparemment trou„ vé endormi. Ils la tuèrent & l'adive aussi „ Elle n'avoit pas plus de dix pieds de long". *Ubi suprà*, pag. 241.

(*o*) Tom. I. pag. 483.

(*p*) *Ibidem.*

Nota. Cet Article de la Description du Malabar a été détaché du Tome XI. de l'Edition de Paris. R. d. E.

Descrip-

Description de Golkonde.

Description du Royaume de Golkonde.

REPRENONS un article, d'où l'enchaînement de quelques autres sujets nous a trop éloignés. Methold & Tavernier semblent répéter avec complaisance qu'ils ont fait un long séjour dans le Royaume de Golkonde, & qu'ils y ont tourné leur attention sur tout ce qui s'attire la curiosité d'un Etranger. C'est de leurs observations réunies que cette description sera composée.

Golfe de Bengale, & ses principaux Royaumes.

LE Golfe de Bengale qui s'étend depuis le Cap de Comorin, sous le huitième degré de latitude du Nord, jusqu'à *Chatigam*, qu'on place au vingtdeuxième degré, contient dans cette étendue environ mille lieues (*a*) de Côte. Son ouverture est de neuf cens lieues; & le Cap de *Sincapur*, qui est sous le premier degré de latitude australe, le ferme de l'autre côté. La Côte du Golfe offre plusieurs Royaumes, dont les plus célèbres sont ceux de Bisnagar, de Golkonde, de Bengale, d'Arakan, & de Pegu. Elle est coupée de plusieurs petites Rivières, dont le nom est obscurci par le voisinage du Gange, un des plus grands & des plus fameux Fleuves du Monde (*b*).

Bisnagar.

BISNAGAR, le premier, le plus ancien & le plus considérable de tous ces Etats, s'est divisé, avec le tems, entre les Princes voisins, & plusieurs *Naikes*, ou Gouverneurs de Provinces, qui ont profité des guerres civiles, pour s'y établir par les armes (*c*). C'est dans une des divisions de ce grand Royaume qu'est située la fameuse Ville de *Saint-Thomé* (*d*).

Golkonde & sa Capitale.

CELUI de Golkonde, qui le suit au Nord-Est, prend son nom de la Ville de Golkonde, qui en est la Capitale, & que les Persans & les Mogols nomment *Hidraband* (*e*). On ne trouve, dans aucun Voyageur, l'exacte mesure de son étendue; & les Itinéraires de Tavernier ne peuvent donner là-dessus que des lumières d'autant plus imparfaites, que diverses révolutions y ont apporté beaucoup de changemens (*f*). Mais, en général, le Royaume de Golkonde est un Pays dont on vante la fertilité. Il produit abondamment du riz & du bled, toutes sortes de bestiaux & de volailles, & les autres nécessités de la vie. On y voit quantité d'Etangs, qui sont rem-

Qualités du Pays.

(*a*) L'Auteur entend des lieues Angloises, qui sont de cinq mille quatre cens cinquante-quatre pieds (1).

(*b*) Sa source étoit encore inconnue du tems de l'Auteur. On sçait aujourd'hui qu'il la prend dans les montagnes qui bordent le petit Tibet, au Sud-Est, à quatre-vingtseize degrés de longitude, & trente cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord. Il se jette par deux embouchures dans le Golfe de Bengale. (2).

(*c*) De-là vient que ces Parties ont pris différens noms, tels que *Carnate*, *Narsingue*, *Chandegri*, &c.

(*d*) A treize degrés dix minutes de latitude du Nord.

(*e*) Ou plutôt *Hayder-abad*. R. d. E.

(*f*) Voyez la dernière, à la fin de cet Article.

(1) A ce compte ce ne seroit que sept cens soixante-dix lieues pareilles, pour quatorze degrés de latitude. R. d. E.

(2) C'est-à-dire apparemment deux principales; car il y en a plusieurs autres. R. d. E.

remplis de bon poisson, sur-tout d'une espèce d'éperlans fort délicats, qui n'ont qu'une arrête au milieu du corps. La Nature a contribué plus que l'Art à former ces Etangs, dont Tavernier admire également la multitude & la forme. La plûpart, dit-il, sont dans des lieux un peu élevés, où l'on n'a besoin que de faire une chaussée du côté de la plaine, pour retenir l'eau. Ces chaussées ont quelquefois une demie-lieue de long. Après la saison des pluyes, on ouvre de tems en tems les écluses, pour laisser couler l'eau dans la campagne, où étant reçue dans divers petits canaux, elle sert à la fécondité des terres (*g*).

DESCRIPTION DE GOLKONDE.

Son climat & ses saisons.

Le climat est fort sain. Les Habitans divisent leurs années en trois saisons. Mars, Avril, Mai & Juin sont l'été; car, dans cet espace, non-seulement l'approche du Soleil cause beaucoup de chaleur, mais le vent, qui sembleroit devoir la temperer, l'augmente à l'excès. Il y souffle ordinairement, vers le milieu de Mai, un vent d'Ouest qui échauffe plus l'air que le Soleil même. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaises & des tables est si ardent qu'on n'y sauroit toucher, & qu'on est obligé de jetter continuellement de l'eau sur le plancher & sur les meubles. Mais cette ardeur excessive ne dure que six ou sept jours, & seulement depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. Il s'élève ensuite un vent frais, qui la tempère agréablement. Ceux qui ont la témérité de voyager, pendant ces extrêmes chaleurs, sont quelquefois étouffés dans leurs palanquins (*h*). Elles dureroient pendant tous les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, si les pluyes continuelles, qui tombent alors en abondance, ne rafraîchissoient l'air, & n'apportoient aux Habitans le même avantage que les Egyptiens reçoivent du Nil. Leurs terres étant préparées par cette inondation, ils y sément leur riz & leurs autres grains, sans espérer d'autre pluye avant la même saison de l'année suivante. Ils comptent leur hyver aux mois de Décembre, de Janvier & de Février: mais l'air ne laisse pas d'être alors aussi chaud, qu'il l'est au mois de Mai dans les Provinces Septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toûjours verds, & toûjours chargés de fruits murs. On y fait deux moissons de riz. Il se trouve même des terres qu'on sème trois fois (*i*).

Figure & Religion des Habitans.

Les Habitans de Golkonde sont presque tous de belle taille, bien proportionnés, & plus blancs de visage qu'on ne pourroit se l'imaginer d'un climat si chaud. Il n'y a que les Paysans qui soyent un peu bazanés (*k*). Leur Religion est un mélange d'Idolâtrie & de Mahométisme. Ceux qui sont attachés à la secte de Mahomet, ont adopté la doctrine des Persans. Les Idolâtres suivent celle des Bramines (*l*).

Bagnagar, véritable nom de la Capitale de Golkonde.

Quoique l'usage fasse donner à présent le nom de Golkonde à la Capitale du Royaume, elle se nomme proprement *Bagnagar*. Golkonde est une Forteresse qui en est éloignée d'environ deux lieues, où le Roi fait sa ré-

(*g*) Tavernier, *ubi suprà*. Tom. II. pag. 85.
(*h*) Methold, dans Thevenot, pag. 3.
(*i*) Methold, *ubi suprà*.
(*k*) Tavernier, pag. 90.
(*l*) Tavernier, pag. 86.

DESCRIPTION DE GOLKONDE.

résidence ordinaire, & qui n'a pas moins de deux lieues de circuit. La Ville de Bagnagar fut commencée par le bisayeul du Monarque, qui occupoit le Trône pendant le Voyage de Tavernier, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimoit passionnément, & qui se nommoit *Nagar*. Ce n'étoit auparavant qu'une Maison de plaisance, où l'on entretenoit de fort beaux Jardins pour le Roi. En y jettant les fondemens d'une grande Ville, il lui fit prendre le nom de sa femme; car *Bag-nagar*, signifie *le Jardin de Nagar*. Elle est à dix-sept degrés d'élévation, moins deux minutes. Le Pays qui l'environne est plat. On y rencontre, à peu de distance, quantité de grandes roches, qui ressemblent à celles de la Forêt de Fontainebleau. Une grande Rivière baigne les murs, du côté du Sud-Ouest, & va se jetter proche de Mazulipatan, dans le Golfe de Bengale. On la passe, à Bagnagar, sur un grand Pont de pierre, dont la beauté ne le cède guères à celle du Pont-neuf de Paris. La Ville est bien bâtie, & de la grandeur d'Orléans. On y voit plusieurs belles & grandes rues, mais qui n'étant pas mieux pavées que toutes les Villes de Perse & des Indes, sont fort incommodes en été, par le sable & la poussière dont elles sont remplies (*m*).

Origine & Description de cette Ville.

AVANT que d'arriver au Pont, on trouve un grand Fauxbourg, nommé *Erengabad*, long d'une lieue, qui n'est habité que par des Marchands & des Ouvriers. La Ville n'a guères d'autres Habitans que des Personnes de qualité, des Officiers de la Maison du Roi, des gens de Justice, & des gens de Guerre. Mais, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre ou cinq heures du soir, les Marchands & les Courtiers du Fauxbourg ont la liberté d'y venir négocier avec les Marchands Etrangers. On voit, dans Erengabad, deux ou trois belles Mosquées, qui servent comme de Caravanseras aux Voyageurs. Les lieux voisins offrent plusieurs Pagodes. C'est par le même Fauxbourg qu'on se rend de la Ville à la Forteresse de Golkonde (*n*).

APRÈS avoir passé le Pont, on entre dans une grande rue, qui mène au Palais du Roi, & qui présente à main droite les Maisons de quelques Seigneurs, avec quatre ou cinq beaux Caravanseras à deux étages. Cette rue est terminée par une grande Place, sur laquelle règne une des faces du Palais, & au milieu s'avance un Balcon, d'où le Roi donne audience au Peuple. La grande porte du Palais donne sur une autre Place. Elle fait l'entrée

(*m*) Le même, *ibidem*.

(*n*) Methold, pag. 87. Ajoûtons, pour donner plus de vraisemblance au récit de Tavernier, que ce Voyageur judicieux, qui avoit vû cette Ville assez près de son origine, rend témoignage que le nouveau Palais surpassoit en magnificence tous les autres Palais des Indes. Il a, dit-il, douze miles de circuit. Il est tout bâti de pierre; & dans plusieurs endroits, où nous n'employons ici que le fer, comme aux barreaux des fenêtres, c'est de l'or massif. On tient ce Prince pour le plus riche des Indes, en éléphans & en pierreries. Il tire son origine des Persans, & a retenu leur Religion, qui diffère tellement de celle des Turcs, qu'un nommé *Mêene*, qui se vantoit d'être de la race de Mahomet, me disoit qu'il prieroit plutôt Dieu pour un Chrétien que pour un *Sunny*, c'est-à-dire, pour un Mahométan hérétique. Ce Prince & tous ses Prédécesseurs ont gardé le titre de *Cotub-cha*. *Cotub*, en Arabe, signifie *essieu*; comme s'ils étoient l'appui & le soutien de Mahomet. *Methold*, *ubi suprà*, pag. 3.

l'entrée d'une vaste cour, entourée de portiques, qui servent de retraite à la Garde Royale. De cette cour, on passe dans une autre, dont Tavernier parle avec beaucoup d'admiration. „ Elle est environnée, dit-il, de beaux „ appartemens dont le toît est en terrasses, sur lesquelles, comme sur cel- „ les du quartier du Palais où l'on tient les éléphans, il y a de beaux jar- „ dins, & de si gros arbres, qu'on s'étonne que les voutes puissent porter „ ce fardeau". — **Description de Golkonde.**

Dans un autre endroit de la Ville, on voit une Pagode, commencée depuis cinquante ans & demeurée imparfaite, qui sera la plus grande de toutes les Indes, s'il arrive jamais qu'elle soit achevée. On admire, surtout, la grandeur des pierres. Celle de la niche, qui est l'endroit où doit se faire la prière, est une roche entière, d'une si prodigieuse grosseur, que cinq ou six cens hommes ont employé cinq ans à la tirer de la carrière, & qu'il a fallu quatorze cens bœufs pour la traîner jusqu'à l'Edifice. Une guerre du Roi de Golkonde & du Mogol a fait suspendre ce bel Ouvrage, qui auroit passé, suivant Tavernier, pour le plus merveilleux Monument de toute l'Asie. — **Edifice merveilleux.**

De l'autre côté de la Ville, sur le chemin qui conduit à Masulipatan, on trouve deux grands Etangs, chacun d'une lieue de tour, sur lesquels on entretient constamment quelques Barques fort ornées, pour les promenades du Roi. Les bords offrent plusieurs belles maisons, qui appartiennent aux principaux Seigneurs de la Cour. A trois lieues de Bagnagar, on rencontre une très-belle Mosquée, qui contient les Tombeaux des Rois de Golkonde, & dans laquelle on distribue, chaque jour après-midi, du pain & du pilau à tous les Pauvres qui se présentent. Aux jours de fête, ces Tombeaux, qu'on couvre de riches tapis, forment un spectacle magnifique (*o*). — **Etangs & Tombeaux des Rois de Golkonde.**

Le Roi de Golkonde, comme la plûpart des autres Rois des Indes, est Maître absolu de toutes les terres de son Empire. Elles sont divisées en Gouvernemens, que les Gouverneurs tiennent à ferme de la Cour, & qu'ils afferment eux-mêmes à des Particuliers, par d'autres subdivisions qui continuent ainsi jusqu'au plus bas Ordre du Peuple. Celui qui ne se trouve point en état de payer sa ferme n'a pas d'autre ressource que d'abandonner le Pays. Alors, sa femme & tous ses parens deviennent comptables de la dette. Les Gouverneurs & les grands Fermiers qui manquent au payement, sont punis à coups de canne. Methold vit expirer, sous les coups, un Gouverneur de Masulipatan. Tous les ans, au mois de Juillet, on expose les Gouvernemens en vente; & comme ils se donnent au plus offrant, il n'y a pas de violences & d'exactions que ces Officiers n'exercent pendant la durée de leur bail (*p*). — **Leur Gouvernement & leurs forces.**

On compte, dans le Pays, soixante & six Places fortes, dont la plûpart sont situées sur des rochers d'un très-difficile accès. Methold en avoit vû trois: *Cundapoli*, *Cundavera*, & *Bellum-Cunda* (*q*). Un jour qu'il avoit eu l'occasion de rendre visite au Gouverneur de Cundapoli, sa curiosité lui fit sou- — **Places fortes du Pays.**

(*o*) Tavernier, pag. 87.
(*p*) Methold, pag. 4.
(*q*) Dans la langue du Pays, *Cunda* signifie une *Montagne*.

DESCRIPTION DE GOLKONDE.

souhaiter de voir le Château. Le Gouverneur lui dit qu'avec la qualité de Commandant dans la Province, il n'avoit pas lui-même le droit d'y entrer sans un ordre du Prince, qui ne s'obtenoit qu'avec beaucoup de peine. Il ajoûta que cette Forteresse étoit composée de soixante Forts, qui se commandoient mutuellement, & qui enfermoient des campagnes d'une grande étendue, où le riz & les arbres fruitiers étoient soigneusement cultivés. Methold observa cette Place dans l'éloignement. Elle lui parut située sur un rocher, que sa forme rend inaccessible, à l'exception d'un chemin étroit par lequel on y peut monter. Elle est d'ailleurs enfermée d'un mur très-épais & flanquée de quelques bastions. Ceux qui l'ont bâtie ont tiré parti fort habilement de sa situation. Elle ne peut être minée. Elle commande tous les lieux voisins. C'est une retraite que la Nature & l'Art semblent avoir formée de concert, pour la sureté d'un Prince malheureux, après la perte d'une bataille (r).

Division du Peuple de Golkonde, en quarante-quatre Tribus.

Le Peuple de Golkonde est divisé en quarante-quatre Tribus, & cette division sert à règler les rangs & les prérogatives. La première Tribu est celle des Bramines, qui sont les Prêtres du Pays & les Docteurs de la Religion dominante. Ils entendent si bien l'Arithmétique, que les Mahométans mêmes les employent pour leurs comptes. Leur méthode est d'écrire, avec une pointe de fer, sur des feuilles de palmites. Ils tiennent par tradition, de leurs ancêtres, les secrets de la Médecine & de l'Astrologie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres Tribus (s). Methold vérifia, par diverses expériences, qu'ils n'entendent pas mal le calcul des Tems, & la prédiction des Eclipses. C'est par l'exercice continuel de ces connoissances, qu'ils ont si bien établi leur réputation dans toutes les Indes, qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés. Mais rien n'a tant servi à la relever, que l'honneur qu'ils ont eu de donner deux Rois de leur race; l'un à Calecut, & l'autre à la Cochinchine (t). Après eux, la Tribu des *Famgams* tient le second rang. C'est un autre Ordre de Prêtres, qui observent les cérémonies des Bramines, mais qui ne prennent point d'autre nourriture que du beurre, du lait, & toutes sortes d'herbages, à l'exception des oignons, auxquels ils ne touchent jamais, parcequ'il s'y trouve certaines veines, qui paroissent avoir quelque ressemblance avec du sang.

Les *Comitis*, qui composent la troisième Tribu, sont des Marchands, dont le principal Commerce est de rassembler les toiles de coton, qu'ils revendent en gros, & de changer les monnoyes. Leur habileté va si loin dans les changes, qu'à la seule vûe d'une pièce d'or, ils parient d'en connoître la valeur à un grain près. La Tribu de *Campo-Varo*, qui suit immédiatement, est composée des Laboureurs & des Soldats. C'est la plus nombreuse. Elle ne rejette l'usage d'aucune sorte de viande, à l'exception des bœufs & des vaches. Mais elle regarde comme un si grand excès d'inhumanité, de tuer des animaux, dont l'homme reçoit tant de service, que le

(r) Methold, pag. 4.

(s) Voyez ce qui concerne les Bramines, dans l'Article de la Religion commune des Indes.

(t) Methold, pag. 5.

le plus indigent de cet Ordre n'en vendroit pas un, pour la plus grosse somme, aux Etrangers qui les mangent; quoiqu'entr'eux ils se les vendent pour quatre francs ou cent sous. La Tribu suivante est celle des femmes de débauche, dont on distingue deux sortes; l'une, de celles qui ne se prostituent qu'aux hommes d'une Tribu supérieure; l'autre, des femmes communes, qui ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infâme profession de leurs ancêtres, qui leur ont acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de leur Tribu, qui ont assez d'agrémens pour n'être pas rebutées de l'autre Sexe, sont élevées dans l'unique vûe de plaire. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même Tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles, des filles assez belles pour réparer la disgrace de leurs mères (v).

Les Orfèvres, les Charpentiers, les Massons, les Marchands en détail, les Peintres, les Selliers, les Barbiers, les Porteurs de palanquins, en un mot, toutes les professions qui servent aux usages de la Société, sont autant de Tribus, qui ne s'allient jamais entr'elles, & qui n'ont pas d'autre relation avec les autres que celle de l'intérêt & des besoins mutuels. La dernière est celle des *Piriaves*. Cette malheureuse espèce de Citoyens n'est reçue dans aucune autre Tribu. Elle n'a pas même la permission de demeurer dans les Villes. Le plus vil Artisan d'une Tribu supérieure, qui auroit touché par hazard un Piriave, seroit obligé de se laver aussi-tôt. Leur fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales, & d'emballer les marchandises (x). Malgré cette odieuse différence, toutes les Tribus ont la même Religion, & les mêmes Temples; car le Mahométisme n'a guères trou-

(v) On fait apprendre, aux plus jolies, le chant, la danse, & tout ce qui peut leur rendre le corps souple. Elles font des postures qu'on croiroit impossibles. „ J'ai „ vû, dit l'Auteur, une fille de huit ans le„ ver une de ses jambes aussi droit, par-des„ sus la tête, que j'aurois pû lever mon „ bras, quoiqu'elle fût debout & soutenue „ seulement sur l'autre. Je leur ai vû met„ tre les plantes des pieds sur leur tête ". *Metbold*, pag. 6. Tavernier dit: „ Il y a „ tant de femmes publiques, dans la Capi„ tale, dans ses Fauxbourgs & dans la For„ teresse, qu'on en compte ordinairement „ plus de vingt mille sur les Rôles du *Dero„ ga*. Elles ne payent point de tribut: „ mais elles sont obligées, tous les Ven„ dredis, de venir en certain nombre, avec „ leur Intendante & leur Musique, se pré„ senter dans la Place devant le Balcon du „ Roi. Si ce Prince s'y trouve, elles dan„ sent en sa présence; & s'il n'y est pas, „ un Eunuque vient leur faire signe de la „ main qu'elles peuvent se retirer. Le soir, „ à la fraîcheur, on les voit devant les por„ tes de leurs maisons, qui sont de petites „ hutes; & quand la nuit vient, elles met„ tent pour signal, à la porte, une chandel„ le ou une lampe allumée. C'est alors qu'on „ ouvre aussi toutes les boutiques où l'on „ vend le tari, boisson tirée d'un arbre, & qui „ est aussi douce que nos vins nouveaux. On „ l'apporte de cinq ou six lieues, dans des „ outres, sur des chevaux qui en portent un „ de chaque côté, & qui vont le grand trot. „ Le Roi tire, de l'impôt qu'il met sur le „ tari, un revenu considérable; & c'est „ principalement dans cette vûe qu'il per„ met tant de femmes publiques, parcequ'el„ les en occasionnent une grande consom„ mation. Ces femmes ont tant de souples„ se, que lorsque le Roi, qui règne présen„ tement, voulut aller voir la Ville de Ma„ sulipatan, neuf d'entr'elles représentèrent „ admirablement bien la figure d'un élé„ phant, quatre faisant les quatre pattes, „ quatre autres le corps, & une la trompe; „ & le Roi, monté dessus, dans une manière „ de Trône, fit de la sorte son entrée dans „ la Ville ". *Ubi sup.* pag. 90.

(x) On a vû quelque chose d'approchant dans la Description de l'Isle de Ceylan, au Tome XI.

DESCRIPTION DE GOLKONDE.

Etrange superstition.

trouvé de faveur qu'à la Cour. Ces Temples, ou ces Pagodes, sont ordinairement fort obscurs, & n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes, qui demeurent toûjours ouvertes. Chacun y choisit son Idole. Ils servent aussi de retraite à ceux qui voyagent. Methold fut obligé de se loger un jour dans le Temple de la petite Verole, dont l'Idole principale représentoit une grande femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Le Fondateur de cet Edifice lui raconta, que cette maladie s'étant répandue dans sa famille, il avoit fait vœu de lui bâtir un Temple, & qu'elle avoit cessé aussi-tôt. Les plus devots, s'ils sont moins riches, lui font un autre vœu. L'Auteur fut témoin du zèle avec lequel il s'exécute. On fait, à l'Adorateur, deux ouvertures, avec un couteau, dans les chairs des épaules, & l'on y passe les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un essieu, qui est porté par deux roues de fer; de-sorte que la solive a son mouvement libre. D'une main, l'Adorateur tient un poignard; de l'autre, une épée. On l'élève en l'air; & dans cet état, on lui fait faire un quart de lieue de chemin, par le mouvement des roues. Pendant cette procession, il fait mille différens gestes avec ses armes. Methold, qui en vit accrocher successivement quatorze à la solive, s'étonna que la pesanteur du corps ne fit pas rompre la peau par laquelle il est attaché. Cette douleur n'arrache aucune marque d'impatience à ceux qui la souffrent. On met un appareil sur leurs playes. Ils retournent chez eux dans un triste état, mais consolés par le respect & l'admiration des Spectateurs (y).

Mariages, & triste condition des femmes veuves,

Le droit de marier les enfans appartient aux pères & aux mères, qui leur choisissent toûjours un parti dans la même Tribu, & le plus souvent dans la même famille; car ils n'ont aucun égard aux degrés de parenté. Ils ne donnent rien aux filles en les mariant. Le mari est même obligé de faire quelque présent au père. On marie les garçons dès l'âge de cinq ans, & les filles à l'âge de trois; mais on suit les loix de la Nature, pour la consommation. Elle est fort avancée, dans un climat si chaud, & Methold a vû des filles devenir mères avant l'âge de douze ans. La cérémonie du mariage consiste à promener les deux époux, dans un palanquin, par les rues & les places publiques. A leur retour, un Bramine étend un drap, sous lequel il fait passer une jambe au mari, pour presser de son pied nud celui de la jeune épouse, qui est dans le même état. Si le mari meurt avant sa femme, la veuve n'a jamais la liberté de se remarier; sans excepter celles dont le mariage n'a pas été consommé. Leur condition devient fort malheureuse. Elles demeurent renfermées dans la maison de leur père, dont elles n'obtiennent jamais la permission de sortir, assujetties aux ouvrages les plus fatiguans, privées de toutes sortes d'ornemens & de plaisirs. Enfin cette contrainte est si pénible, que la plûpart prennent la fuite, pour mener une vie plus libre: mais elles sont obligées de s'éloigner de leur famille, dans la crainte d'être empoisonnées par leurs parens, qui se font un honneur de cette vengeance (z).

Education des Enfans.

La Circoncision, suivant les termes de l'Auteur, est aussi inconnue, à Gol-

(y) Methold, pag. 7 & 8.

(z) Methold, pag. 8.

Golkonde, que le Baptême. A la naiſſance des enfans, on ne fait pas d'autre cérémonie que de leur donner un nom, qui eſt pris ordinairement de leur Tribu, ou de quelque qualité qu'on découvre ſur leur corps. Les femmes de cette Contrée ne connoiſſent preſque point les douleurs de l'enfantement. La plûpart ſe lavent deux ou trois jours après leur délivrance, & quelques-unes dès le premier jour. L'éducation des enfans ne leur cauſe pas plus de peine. Elles les laiſſent nuds juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans, rampant ou ſe roulant ſur la terre; & le ſoin qu'elles ont ſeulement de les laver les tient toûjours fort nets. Les enfans des perſonnes riches ſont élevés avec plus de ſoin, mais ſans habits, à l'exception des jours de fête. En ſortant de l'enfance, les hommes portent une pièce de coton blanc, qui leur pend de la ceinture aux genoux; & ſur les épaules, une eſpèce de manteau, qui les couvre juſqu'au milieu du corps. Ils relèvent leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître comme les femmes. Ils portent le turban, avec des anneaux aux oreilles, de petites perles & des chaînes d'argent au cou (*a*). Leur caractère eſt doux & civil. Tous les Artiſans de chaque Ville travaillent pour le même ſalaire. Le Maréchal & l'Orfèvre ne gagnent que cinq ou ſix ſous par jour, quoique l'un faſſe des fers pour les chevaux, & l'autre des chaînes d'or ou d'argent. Les Etrangers ſont fort bien ſervis, dans leurs maiſons, par des domeſtiques du Pays, qui ne demandent pour gages qu'environ cinquante ſous par mois, ſans qu'on ſoit obligé de les nourrir. Ceux mêmes qui portent les palanquins n'aſpirent point à de plus grands profits, quoiqu'ils ſoyent chargés de diverſes corvées pour les Gouverneurs. Methold attribue ce deſintéreſſement à la ſobriété naturelle de ces Peuples, autant qu'à l'abondance des vivres (*b*).

Description de Golkonde.

Habits & figure.

L'usage leur laiſſe indifféremment la liberté de brûler leurs Morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns, dans la rivière la plus voiſine. Les autres ſont enſevelis les jambes croiſées, c'eſt-à-dire, dans la poſture où ils s'aſſeyent ordinairement. Si l'on en croit la tradition du Pays, les femmes étoient autrefois ſi livrées à la débauche, qu'elles empoiſonnoient leurs maris, pour s'y abandonner plus librement. Ce deſordre, répandu dans toutes les conditions, ne put être arrêté que par de rigoureuſes loix, qui obligeoient une veuve de ſe brûler avec ſon mari, ſur le ſeul fondement qu'elle pouvoit avoir procuré ſa mort, par l'avantage qu'elle trouvoit à lui ſurvivre. Cet uſage ſubſiſte encore dans quelques autres Pays des Indes. Mais, du tems de Methold, on en avoit adouci la rigueur à Golkonde. La loi n'ôtoit aux veuves que la liberté de ſe remarier; en leur laiſſant néanmoins celle de ſe brûler, par un ſimple mouvement de tendreſſe, & dans l'eſpérance de rejoindre l'objet de leur action (*c*). Ce motif

Origine de l'uſage qui faiſoit brûler les femmes.

(*a*) Methold ne dit pas, comme Tavernier, qu'ils ſoyent blancs. Ils ne ſont pas tout-à-fait noirs, dit-il, mais olivâtres, & quelques-uns plus blancs que les autres; la plûpart bien faits & robuſtes. *Ibidem.*

(*b*) *Ibidem.*

(*c*) Le même, pag. 9. Il fut témoin deux fois de ce ſpectacle. „ La femme d'un Tiſſerand, âgée de vingt ans, ſe para de ce „ qu'elle avoit de plus riche, & ſe fit ac„ com-

motif n'a souvent que trop de force, sur-tout dans de jeunes femmes, qui se voyent condamnées, pour le reste de leur vie, aux horreurs du veuvage. On peut même conclure du récit de Methold, non-seulement que les femmes sont élevées dans des préjugés favorables à l'ancien usage, mais que toute la Nation n'est pas fâchée qu'il se perpétue.

Noblesse & Milice.

On trouve peu de lumières, dans les Voyageurs, sur la Noblesse de Golkonde. Tavernier raconte que ce sont les plus grands Seigneurs qui montent la garde alternativement tous les Lundis, & qu'ils ne sont relevés que le huitième jour. Quelques-uns commandent jusqu'à cinq ou six mille chevaux. Ils campent sous des tentes, autour de la demeure du Roi. Lorsqu'ils entrent en exercice, ils se rendent simplement, de chez eux, au quartier d'assemblée: mais lorsqu'ils en sortent, ils viennent passer le Pont en fort bel ordre; & suivant la grande rue, ils se rendent dans la Place du Palais, devant le Balcon Royal. Cette marche commence par dix ou douze éléphans, suivant la qualité de l'Officier, les uns avec leurs Châteaux, qui ressemblent à la cage d'un carosse, d'autres chargés seulement de l'homme qui les gouverne, & d'un autre qui porte l'enseigne. Ensuite les chameaux suivent deux à deux, & leur nombre monte quelquefois à trente ou quarante; chacun avec sa selle, sur laquelle on attache une petite coulevrine, qu'un homme vétu de peau, depuis la tête jusqu'aux pieds, & placé sur la croupe de l'animal, avec la méche allumée en main, tourne adroitement de tous côtés devant le Balcon. On voit paroître, après les chameaux, tous les palanquins du Seigneur, autour desquels ses Domestiques marchent à pied. Ils sont suivis des chevaux de main. Enfin le Maître de cet équipage s'avance à cheval, précedé de dix ou douze Courtisanes qui

„ compagner de ses parens & de ses amis. „ Elle se reposa quelque-tems sur le bord „ de la fosse où elle devoit être brûlée, „ entretenant d'un air fort tranquille ceux „ qui venoient prendre congé d'elle. Elle „ mangeoit des feuilles de bétel. Elle ac„ compagnoit, des mouvemens de son „ corps, la cadence de la musique, qui fai„ soit partie de cette triste fête. Nous en „ fûmes avertis dans la Ville, & nous cou„ rûmes en diligence, pour y arriver à tems. „ Les Spectateurs s'imaginèrent, en nous „ voyant accourir, que le Gouverneur nous „ envoyoit, pour empêcher la jeune fem„ me de se brûler. Ils pressèrent l'exécu„ tion; & lorsque nous arrivâmes, ils jet„ toient déja de la terre sur son corps; car „ chacun des parens tient un panier plein „ de terre, qu'ils jettent tous en même„ tems. Nous remarquâmes qu'un d'entr'eux „ s'approcha de la fosse, & qu'il appella la „ femme par son nom. Il voulut nous fai„ re croire qu'elle avoit répondu, & qu'el„ le lui avoit dit qu'elle étoit fort contente „ de son fort. On éleva sur cette fosse un „ peu de terre, & toute l'assemblée donna „ de grandes marques de joye.

„ L'autre femme que je vis brûler étoit „ de la Tribu de Campo-Varo. Après s'être „ préparée comme la précédente, elle chan„ toit, en s'approchant du bucher, *Bema-Narina*, qui est le nom d'une de leurs „ Idoles, & se jetta d'elle-même dans la „ fosse. Ses parens & ses amis l'eurent „ plutôt couverte de terre, que le feu ne „ l'eut brûlée.

„ Un autre jour, que le Kutual, ou le Ma„ gistrat de la Police, étoit chez moi, la „ femme d'un Orfèvre vint lui demander „ la permission de se brûler avec son mari. „ Il répondit qu'il examineroit sa demande; „ & s'efforçant d'avance de lui ôter cette „ pensée, il lui offrit de prendre soin d'elle. „ Mais elle rejetta ses offres, en disant que „ s'il pouvoit lui refuser cette permission, il „ ne pouvoit l'empêcher de choisir un autre „ genre de mort. En effet, elle se pendit, „ peu de jours après". *Ibidem.*

qui l'attendent au bout du Pont, & qui dansent & sautent devant lui jusqu'à la Place. La Cavalerie & l'Infanterie ferment le cortège. Ce spectacle a quelque chose de si pompeux, que l'Auteur ayant son logement dans la grande rue, pendant trois & quatre mois de séjour à Bagnagar, ne manquoit point, chaque semaine, de s'en procurer la vûe (*d*).

DESCRIPTION DE GOLKONDE.

Les Soldats du Pays n'ont, pour habillement, que trois ou quatre aunes de toile, dont ils se couvrent le devant & le derrière du corps. Ils portent les cheveux longs, & relevés sur la tête par un gros nœud, comme ceux des femmes; avec un morceau de toile à trois pointes, dont l'une vient sur le milieu de la tête, & les deux autres se lient sur le chignon du cou. Au lieu du cimeterre, à la Persane, ils ont une large épée, dont ils frappent de pointe & de taille, & qui leur pend d'un ceinturon. Les canons de leurs mousquets sont plus forts que les nôtres. Le fer en est meilleur & plus net. La Cavalerie est armée de l'arc & des fléches, de la rondache & du marteau d'armes, avec le pot en tête & la jaque de maille, qui pend par derrière depuis le pot jusqu'à l'épaule (*e*).

Habits & armes des Soldats.

Le Roi paroît ordinairement sur son Balcon, d'où il passe comme en revûe les Troupes qui descendent la garde. Quelquefois il prend le même jour pour rendre la Justice au Peuple, & tous ceux que la curiosité ou l'intérêt conduit à cette audience, se tiennent debout vis-à-vis du Balcon. Entre le Peuple & le mur du Palais, on plante, en terre, trois rangs de bâtons, de la longueur d'une demie-picque, au bout desquels on attache des cordes qui croisent l'une sur l'autre. C'est une sorte de barrière, qu'il n'est permis à personne de passer, sans être appellé. Elle tient toute la longueur de la Place; & vis-à-vis du Balcon, il reste une ouverture pour le passage. Alors deux hommes, qui tiennent chacun par un bout, une corde tendue à cette ouverture, ne font que la baisser, pour admettre ceux qu'on appelle. Un Sécretaire d'Etat, qui se tient dans la Place, au-dessous du Balcon, reçoit les requêtes. Lorsqu'il en a reçu cinq ou six, il les met dans un sac, qu'un Eunuque, placé sur le Balcon auprès du Roi, fait descendre avec une corde, & qu'il tire aussi-tôt pour les présenter à ce Monarque (*f*).

(*d*) Tavernier, *ubi sup.* pag. 88 & 89. (*e*) *Ibidem.* (*f*) *Ibidem.*

§. I.

Origine du Royaume de Golkonde, & sa dernière Révolution.

ORIGINE DU ROYAUME DE GOLKONDE. TAVERNIER.

Le Roi de Golkonde, qui règnoit vers le milieu du siècle précédent, se nommoit *Abdoul Cotub-cha* (*a*) (*b*). Tavernier s'informa soigneusement de son origine. Sous le règne d'*Akbar*, Roi de l'Indoustan, & Père de

(*a*) On a fait remarquer que *Cotub-cha* est un titre commun à tous les Rois de Golkonde.

(*b*) Le premier Roi Mahométan, qui conquit ce Royaume sur les Gentils, se faisoit appeller *Barra Melk*, ou le *grand Roi*; le second se nommoit Sultan *Ibrahim*; le troisième, Sultan *Muhammed Kolly*; le quatrième,

ORIGINE DU ROYAUME DE GOLKONDE. TAVERNIER.

de *Gehan-Guir* (*c*), les Mogols n'étendoient leur domination, du côté du Midi, que jusqu'à *Narbeder*, où la Rivière, qui passe dans cette Ville, & qui venant du Sud va se jetter dans le Gange, séparoit leurs terres de celles du Raja de *Narsingue*, qui alloient jusqu'au Cap de Comorin. C'étoit ce Raja & ses Prédécesseurs qui avoient soûtenu constamment la guerre contre les Mogols, depuis les Conquêtes du fameux *Tamerlan* (*d*). Ils étoient si puissans, que le dernier Raja, qui résistoit aux forces d'Akbar, entretenoit quatre Armées formidables, commandées par quatre autres Rajas, ses Vassaux, dont le plus considérable avoit son quartier dans les terres qui composent aujourd'hui le Royaume de Golkonde. Le second tenoit le sien dans le Pays de Visapour; le troisième, dans la Province de Doltabat; & le quatrième dans celle de Brampour. Le dernier Raja de Narsingue étant mort sans enfans, ces quatre Généraux se cantonnèrent dans les Pays qu'ils occupoient. Ensuite, joignant leurs forces contre le Mogol, ils remportèrent une victoire signalée, après laquelle ils ne trouvèrent point d'obstacle à prendre les honneurs souverains, chacun dans leurs Gouvernemens (*e*). Gehan-Guir, fils d'Akbar, conquit les terres du nouveau Roi de Brampour; *Cha-Gehan*, fils de Gehan-Guir, celles du Roi de Doltabat; & *Aureng-Zeb*, fils de Cha-Gehan, une partie du Visapour. Mais le Roi de Golkonde acheta la paix sous les deux premiers de ces trois règnes, en payant aux Mogols un tribut annuel de deux cens mille Pagodes (*f*).

[„ ABDOUL, qui descendoit de lui (*g*), n'eut pour enfans que trois „ fil-

me, Sultan *Muhammed*; le cinquième, Sultan *Muhammed Abdulla*. Sultan *Abdulla Kotb-cha* étoit le sixième, & non le septième, comme le dit Thevenot, qui se trompe également, à quelques autres égards. Quoique Methold, & de plus anciens Voyageurs, assurent, que *Kotb-cha* est un titre commun à tous les Rois de Golkonde, cependant Havart prétend qu'il avoit été donné à celui-ci par le Grand Mogol. R. d. E.

(*c*) Voyez ci-dessus l'Article de l'Indoustan.

(*d*) Voyez ci-dessus, au Tome IX, ce qui regarde ce Conquérant, qui est nommé par les Orientaux, *Timur-beg* & *Temurleng*.

(*e*) Il paroit que Tavernier & quelques autres se sont trompés, en rapportant au tems d'Ekbar, une Révolution qui doit avoir précédé de plusieurs années la fondation de l'Empire des Mogols dans l'Indoustan, sous Sultan *Babour*, en 1526. Sans doute ils auront confondu les événemens de deux différentes époques, comme a fait le P. Catrou, à l'égard du dernier Roi de Guzarate. (Voyez ci-dessus nôtre Note (*r*), pag. 308.) Car autrement, d'où viendroit cette succession de cinq Rois Mahométans, qui ont règné, de Père en Fils, à Golkonde, jusqu'à Muhammed Abdulla, qu'Ekbar rendit tributaire, si ce même Muhammed Abdulla, Père de Sultan Abdulla Kotb-cha, (que Thevenot compte pour le septième Roi depuis l'usurpation) eût été un des quatre Généraux Mahométans du dernier Raja de Narsingue? Comme on peut donner des preuves de la succession de ces Rois Mahométans de Golkonde (1), & de l'hommage du cinquième, sous Ekbar, il s'ensuit que la Révolution, dont parle Tavernier, doit être de beaucoup antérieure. Thevenot la fait remonter au tems d'*Homajum*, Père d'Ekbar; mais celà ne suffit pas encore. R. d. E.

(*f*) Tavernier, *ubi sup.* pag. 90. & suiv.

(*g*) Tavernier ne dit pas qu'Abdoul *descendoit* de ce Roi de Golkonde, puisque c'étoit Abdoul lui-même. A la vérité on a remarqué que Muhammed Abdulla son Père, étoit déja tributaire d'Ekbar; mais son fils le fut encore davantage de Gehan-Guir & de Cha-Gehan, dont il avoit été contemporain, n'étant mort qu'en 1672, après un règne de plus de cinquante ans. Voyez ci-dessus la Description de l'Indoustan. R. d. E.

(1) Voyez entr'autres ci-dessus, *pag.* 416, où il est parlé du bisayeul du dernier de ces Princes.

„ filles, dont il maria l'aînée au grand Check de la Mecque (*b*) (*i*); la „ seconde, à Sultan *Mahmud* (*k*), fils aîné d'Aureng-Zeb, pour se délivrer „ de la guerre (*l*), que ce Prince avoit portée jusqu'aux portes de sa Ca- „ pitale; & la troisiéme, à un Prince de sa Maison, nommé *Mirza-Abdul-* „ *Cosing*, qui en eut deux enfans (*m*) (*n*)".]

ORIGINE DU ROYAUME DE GOLKONDE. TAVERNIER.

Erreur de Tavernier, rectifiée par Daniel Sheldon.

On a pris soin de séparer les six lignes précédentes, pour faire observer que l'Auteur ayant quitté alors le Royaume de Golkonde, & n'écrivant que sur des témoignages incertains, trompe ses Lecteurs, comme il avoit été trompé lui-même (*o*), dans l'idée qu'il donne de la famille & de la succession d'Abdoul. Daniel *Sheldon*, célèbre Anglois, qui a voyagé depuis dans les mêmes Contrées, fait un récit fort différent du mariage des trois Princesses de Golkonde. Il y joint l'histoire de la succession au Trône, avec de curieuses circonstances dont il paroît avoir été témoin, & qui lui font mériter un rang dans ce Recueil, quoique ses remarques n'ayent pas été publiées sous son nom (*p*). Le

(*b*) L'histoire de ce mariage demande une Note, d'après Tavernier. Le Check étant arrivé à Golkonde, en habit de Faquir, se tint quelques mois à la porte du Palais, sans daigner répondre aux Officiers de la Cour, qui lui demandoient quel étoit son dessein. Enfin le premier Médecin de la Cour, qui parloit fort bien l'Arabe, l'ayant reconnu homme d'esprit, prit le parti de le mener au Roi; & ce Prince, fort satisfait de sa figure & de ses discours, voulut sçavoir ce qui l'avoit amené. Le Check lui déclara qu'il étoit venu pour épouser l'aînée de ses filles. Cette proposition surprit le Roi, & fut même regardée comme une marque de folie, qui fit rire toute la Cour. Cependant l'opiniâtreté du Check, qui alloit jusqu'à menacer le Royaume des plus grands malheurs, si la Princesse ne lui étoit pas accordée, fit prendre le parti de le mettre en prison, où il demeura long-tems. Il fut renvoyé à la fin dans son Pays, sur un Vaisseau de Masulipatan, qui portoit des Pélerins à la Mecque (1). Mais il revint à Golkonde, deux ans après, & sa constance lui fit obtenir la Princesse. Il devint Premier Ministre du Royaume, qu'il gouverna fort habilement, & qu'il défendit même avec beaucoup de courage contre l'Armée d'Aureng-Zeb. Ce fut lui qui engagea le Roi, son beau-père, à déclarer la guerre aux Portugais, pour délivrer de l'Inquisition de Goa, le Père Ephraïm de Nevers, Missionnaire Capucin, comme on l'a vû dans une Note du Voyage de Tavernier à Golkonde.

(*i*) Tavernier dit à un des Parens du grand Check de la Mecque. *Havart*, qui avoit connu personnellement toute la Famille Royale, le nomme *Mierza Ahmed*, & la Princesse aînée son Epouse, *Barre-Sabbini-Sabib*; mais il ne fait pas la moindre mention de toute cette histoire du Check de la Mecque, ou d'un de ses Parens. Seulement il prétend que ce Mierza Ahmed étoit fils d'un *Mullab*, ou Prêtre Arabe. R. d. E.

(*k*) Voilà donc ce Sultan Mahmud qui manquoit dans la Description de l'Indoustan, & qui a pensé tout embrouiller la succession des Empereurs Mogols. (Voyez nôtre Note (*a*), pag. 314). Havart donne le nom d'*Ullia Begum* à la seconde Princesse de Golkonde, qu'il eut en mariage. Mais nous avons des *Mémoires manuscrits*, du Comptoir Hollandois de Masulipatnam, qui la disent l'aînée, ce que Sheldon confirme. Ces Mémoires portent de plus, que la seconde Princesse fut mariée à un Prince Mogol, nommé *Badda Miersa*, apparemment le même que Mierza Ahmed, à qui Havart fait épouser la Princesse aînée, avec plus de vraisemblance. R. d. E.

(*l*) Cette guerre lui fut suscitée par le même Mirgimola, dont on a lû plusieurs fois le nom dans les Voyages précédens, & qui après avoir été son Général & son Premier Ministre, passa dans le parti d'Aureng-Zeb. *Tavernier*, *ubi suprà*.

(*m*) *Ibidem*.

(*n*) C'est le même que Havart nomme *Miersa Abou-il-Hassan*, sans beaucoup de différence dans l'Orthographe. Il le fait descendre, en ligne collatérale, de Sultan Ibrahim, le second Roi de cette Race. R. d. E.

(*o*) Pas tant que M. Prevost se l'imagine. Voyez nos trois Notes précédentes. R. d. E.

(*p*) Elles se trouvent dans le Voyage d'Ovington,

(1) Ou plutôt à *Mokka*, d'où l'on se rend par terre à la Mecque, R. d. E.

DERNIERE RÉVOLUTION DE GOLKONDE. SHELDON.

Le Roi de Golkonde, Successeur d'Abdoul Cotub-cha, est fils d'un Arabe d'illustre extraction, qui ne jouissant point, dans son Païs, d'une fortune égale à sa naissance, étoit venu chercher de l'emploi à la Cour de Golkonde. Abdoul, lui reconnoissant du mérite, l'avoit élevé par degrés aux premières dignités de l'Etat. Mais, quoique satisfait de ses services, il avoit usé, après sa mort, du droit qui rend les Rois de Golkonde héritiers de toute la Noblesse du Royaume; & s'étant saisi de tous ses biens, il avoit négligé son fils, qui se trouva réduit à la paye militaire, c'est-à-dire, à douze ou quinze pagodes d'appointemens par mois.

Abdoul (q) n'avoit pas d'autres enfans que trois filles, dont il avoit marié la première à Sultan Mahmud, fils aîné du Grand Mogol Aureng-Zeb (r). La seconde avoit épousé un Arabe de grande considération, nommé *Mera-Mahmud* (s) (t). La troisième étoit encore fille; mais elle étoit recherchée par un Arabe de haute naissance, nommé *Siud-Sultan* (v). Le Roi qui se voyoit dans un âge avancé, las d'ailleurs des factions qui se formoient sans cesse à sa Cour, parcequ'il avoit toûjours préféré le plaisir aux soins du Gouvernement, résolut de se donner un Successeur. Il ne vouloit pas de Sultan Mahmud (x), qui l'avoit forcé, par une guerre cruelle, à lui donner sa fille, dans l'espérance d'unir par ce mariage le Royaume de Golkonde à l'Empire du Mogol. Son inclination ne le portoit pas non plus pour son second Gendre, Mera-Mahmud (y): il haïssoit son humeur & celle de sa femme. Sa troisième fille étoit aimable. Il résolut de lui donner un Mari, dont l'adresse & le courage fussent capables de dissiper toutes les intrigues de la Cour, & qui lui devant son élévation, sçut se contenir dans la dépendance. Il crut l'avoir trouvé dans l'Arabe (z), qui recherchoit cette Princesse. Mais ce jeune homme, voyant sa recherche approuvée, se laissa éblouïr par la grandeur à laquelle on lui permettoit d'aspirer. Au-lieu de ménager les Ministres, pour les attacher à ses intérêts, il eut l'imprudence de les traiter avec tant de fierté, qu'ils résolu-

vington, à qui Sheldon les avoit communiquées, sous le titre de *History of a late Revolution in the Kingdom of Golkonda*, pag. 525 & suiv. Ovington est déja connu dans ce Recueil, par la Relation de ses propres Voyages; & Sheldon par la Description d'Arrakan [& de Pegu.]

(q) Ovington, qui le nomme continuellement *Cotub-sha*, paroît avoir ignoré que c'est un nom de dignité, qui ne distingue point Abdoul (1).

(r) Ceci est d'accord avec nos Mémoires manuscrits; quoique Havart dise le contraire. Voyez nos Notes (*i*) & (*k*), ci-dessus. R. d. E.

(s) Cet Arabe étoit apparemment le Check dont Tavernier raconte l'histoire. Mais il lui fait épouser mal-à-propos l'aînée des Princesses.

(t) Ou Badda Miersa, suivant nos Mémoires, qui le disent aussi Prince du sang Mogol; & Mierza Ahmed, selon Havart; mais, on a déja remarqué qu'il lui fait épouser l'aînée des Princesses; en quoi nous avons lieu de croire qu'il a raison. R. d. E.

(v) Tavernier l'appelle *Sejed*, & le donne aussi pour Check.

(x) Le Grand Mogol Aureng-Zeb le tenoit en prison, pour s'être jetté dans le parti de ses ennemis. R. d. E.

(y) Sans doute parcequ'il étoit aussi du sang Mogol, ce qui confirme en quelque façon nos Mémoires. R. d. E.

(z) Nos Mémoires disent que c'étoit un Mogol, comme les deux premiers. R. d. E.

(1) On a remarqué que, suivant Havart, ce titre lui avoit été conferé par le Grand Mogol; ainsi il le distingueroit de ses Prédécesseurs, à qui les Auteurs Hollandois ne le donnent pas non plus, quoique ces Princes ayent pû l'avoir pris d'eux-mêmes. R. d. E.

Dernière Révolution de Golkondé. Sheldon.

folurent de traverser son mariage. Les principaux Conseillers du Roi étoient *Moso-Kaune*, *Mir-Zapher*, & *Moussouke* (a). Mera-Mahmud, son second Gendre, avoit peu de part au Gouvernement: mais ne pouvant supporter l'insolence du nouveau Favori, il se joignit à ses Ennemis pour le perdre. Ces vieux Courtisans, qui connoissoient parfaitement l'esprit du Roi, représentèrent Siud-Sultan, comme un ambitieux, qui n'étoit propre qu'à faire naître de nouveaux troubles. Abdoul, plein d'aversion pour tout ce qui pouvoit lui causer de l'embarras, abandonna facilement un homme si dangereux. Les Ministres lui conseillèrent, en même-tems, de chercher pour la Princesse un Mari sans biens & sans établissement, mais de haute naissance, bien fait, d'une humeur agréable, & plus porté au plaisir qu'aux affaires. Ils lui firent jetter les yeux sur le jeune Arabe (b), dont il avoit aimé le père. Après l'avoir rempli de cette idée, Mir-Zapher fit appeller ce jeune homme, & l'entretint quelque-tems dans un lieu où le Roi s'étoit caché, pour le voir & l'entendre sans être vû lui-même. Il lui parla de la grandeur & des services de son père. Il lui témoigna le chagrin qu'il avoit de voir le fils d'un si grand homme, dans un état indigne de sa naissance. Il lui fit espérer des emplois honorables. Enfin, lorsqu'il eut laissé assez de tems au Roi pour le considérer, il le congédia (c).

Après son départ, le Roi n'en parut pas aussi satisfait que Mir-Zapher l'avoit espéré. Il ne lui trouva pas la figure aussi belle qu'il le désiroit pour sa fille (d). Mir-Zapher lui répondit, qu'à la vérité ses malheurs l'avoient un peu défiguré; que c'étoit l'effet naturel du chagrin qui le dévoroit; mais qu'en lui donnant de quoi mener une vie convenable à son éducation, il reprendroit bien-tôt tous les agrémens qu'il avoit eus dans sa première jeunesse. Abdoul résolut d'en faire l'épreuve. Il donna ordre au Ministre de lui faire compter tout l'argent qu'il désireroit, sans lui en découvrir la source. Quelques Banquiers furent chargés de lui porter de grosses sommes, & reçurent défense, sous peine de la vie, de lui faire connoître d'où venoit cette profusion de bienfaits. Ils lui rendirent d'abord quelques visites, sous des prétextes qu'ils firent naître aisément. Ensuite, un peu de familiarité leur fit prendre occasion de sa tristesse pour lui faire des offres. Ils lui présentèrent, pour essai, trois mille pagodes, qui reviennent à quinze cens livres sterling. Il ne desavoua pas ses besoins: mais considérant que ceux qui lui offroient cette somme étoient capables de lui faire payer bien cher l'argent qu'ils vouloient lui prêter, & craignant de tomber dans une situation encore plus fâcheuse, par la difficulté qu'il auroit à le rendre, il les remercia de leurs généreuses intentions. Les Banquiers avoient ordre de rendre compte à la Cour, de leurs propositions & de ses réponses. On leur commanda de renouveller leurs instances. Elles l'emportèrent à la fin sur

(a) Ils sont nommés *Mosacban*, *Seydmoucbiaffer*, & *Hajademia*, dans nos Mémoires. R. d. E.

(b) Nos Mémoires, d'accord avec Tavernier & Havart, le font Cousin du Roi, à la Cour duquel il se trouvoit déguisé en Fakir. Son nom étoit *Tane Sabeb*; & quoique Tavernier lui donne celui de Mirza Abdul-Cosing, ou Abou-il-Hassan, suivant d'autres, on doit remarquer qu'il le porta depuis. Voyez ci-dessous. R. d. E.

(c) Sheldon dans Ovington, pag. 533.

(d) *Ibidem.*

Dernière Révolution de Golkonde. Sheldon.

sur les objections. Siud (*e*) reçut d'eux une somme considérable, pour laquelle ils refusèrent de prendre aucune obligation; ce qui lui causa d'autant plus d'étonnement, qu'ils le prièrent de ne pas épargner leur bourse, & de lui demander de nouvelles sommes lorsqu'il auroit employé la première.

Comme il aimoit naturellement le faste, la magnificence & les commodités de la vie, il se donna aussi-tôt une belle maison, des domestiques, un palanquin, des chevaux, & toutes les distinctions de la grandeur & de l'opulence. Mir-Zapher avoit les yeux ouverts sur sa personne & sur sa conduite. Le changement qu'il y apperçut répondant bien-tôt à ses espérances, il le fit voir une seconde fois au Roi, qui conçut pour lui la plus vive affection, & qui résolut enfin de le choisir pour son Gendre.

Un jour, au soir, il donna ordre au Sécretaire d'Etat, de l'emmener à la Cour. Siud (*f*) étoit à se réjouir avec quelques Amis, lorsqu'on vint l'avertir qu'il y avoit à sa porte quelques grands Officiers de la Cour, accompagnés d'une Garde à cheval. Il fit aussi-tôt sortir ses Amis & les Danseuses, par une porte dérobée, pour aller recevoir le Sécretaire & les Omrahs. Son trouble éclatoit sur son visage. Il se croyoit au moment de sa perte. Cependant il rappella son courage; & sans attendre que le Sécretaire se fût expliqué, il lui représenta que s'il n'avoit pas eu le bonheur de servir le Roi, comme son père, dont il réconnoissoit que les services avoient été bien récompensés, il étoit fort éloigné d'avoir jamais offensé ce Prince; que si son crime étoit de vivre avec une magnificence, dont on ignoroit la source, il n'avoit rien commis d'injuste pour fournir à cette dépense, & qu'il étoit prêt à confesser d'où lui venoit sa fortune. Le Sécretaire, qui avoit ordre d'observer exactement ses discours & ses actions, lui laissa la liberté de parler. Ensuite prenant une robbe fort riche, qu'il avoit apportée, il l'en revêtit avec les Omrahs, sans rompre ce respectueux silence (*g*). Après cette cérémonie, ils lui firent une profonde révérence, en l'assurant que leur commission n'avoit rien qui dût lui causer de l'effroi, & qu'il alloit être élevé au plus grand honneur auquel un Sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval richement équipé; & sans avoir eu le tems de se réconnoître, il fut conduit à la Cour, où le Roi lui fit épouser sur le champ

(*e*) Comment M. Prevost n'a-t'il pas senti cette contradiction? Il ne s'agit plus ici de Siud, qui étoit disgracié, mais de Tane Saheb, dont nous parlons dans nôtre Note précédente. R. d. E.

(*f*) C'est Tane Saheb. R. d. E.

(*g*) Au-lieu de toute cette histoire, nos Mémoires rapportent simplement, que le Roi ayant fait mourir tous les Princes de sa Maison, Tane Saheb, son Cousin, s'étoit échappé de ses mains, en prenant l'habit de Fakir, à la faveur duquel il n'avoit été réconnu de personne. La Mère du Roi étoit seule dans le secret de ce déguisement. Elle le découvrit à son Fils, pour faire rompre le mariage de la troisième Princesse. Le Roi, charmé de pouvoir frustrer l'espérance des Princes Mogols, qu'il n'aimoit pas, résolut de donner la Princesse à Tane Saheb, & de le nommer en même-tems son Successeur à la Couronne. Ce jeune Prince, allarmé de se voir trahi, croyoit qu'on alloit le conduire au supplice, tandis que la fortune lui réservoit une si brillante destinée.

Tavernier au contraire, dit que ce Cousin du Roi, Mirza-Abdul-Cosing, comme il le nomme, auroit pû obtenir d'abord la Princesse, sans aucune difficulté, si ses débauches ne l'eussent fait tomber dans le mépris; mais il ajoûte qu'il s'étoit corrigé depuis son mariage. R. d. E.

champ la Princesse sa fille. Cette affaire fut conduite avec tant de secret, que Mera-Mahmud n'en fut informé qu'après la publication du mariage. Son desespoir lui fit abandonner le Royaume, pour se retirer à la Cour de Delly, où il fut bien reçu de son Beau-frère, qui lui fit obtenir d'Aureng-Zeb une pension convenable à son rang (*h*) (*i*).

Dernière Révolution de Golkonde. Sheldon.

Le Roi de Golkonde sentit croître, de jour en jour, son affection pour ce nouveau Gendre. Cependant, il prit le parti de ne lui donner aucune part à l'administration (*k*); & ne lui procurant même aucune occasion de s'enrichir, il ordonna seulement que ses dépenses les plus excessives fussent payées, sans qu'il eut jamais besoin de toucher lui-même aucune somme. Siud (*l*), qui avoit l'esprit pénétrant, conçut bien-tôt le dessein du Roi, & consentit, avec aussi peu d'ambition que d'avarice, à se laisser conduire. Cette politique lui attacha les Omrahs & les Gouverneurs, en leur persuadant que s'il succédoit à la Couronne, ils seroient tout-puissans sous un Roi si tranquille. Elle confirma aussi l'affection du Roi, qui le regarda comme un présent du Ciel pour le bonheur de sa vieillesse. Il continua de règner, l'espace d'onze ou douze ans, pendant lesquels Siud eut de sa femme un fils & deux filles. Enfin, lorsqu'il se crut proche de la mort, il assembla tous les Omrahs; & nommant pour son Successeur, Sultan *Abdalla-Housan* (*m*) (*n*), il leur fit jurer à tous, sur l'Alcoran, qu'ils exécuteroient sa dernière volonté.

A peine fut-il au tombeau, que sa seconde fille, femme de Mera-Mahmud (*o*), soûtenue par un parti qu'elle s'étoit formé secrétement, s'empara du Palais, au nom d'un fils que son Mari avoit eu d'une première femme. Mais, étant elle-même sans enfans, son entreprise trouva peu de faveur parmi la Noblesse, qui étoit dévouée au nouveau Roi, par son inclination & par ses sermens. Les Mogols, occupés de leurs propres guerres, ne firent aucun mouvement pour s'opposer à la succession de Golkonde. Ainsi l'heureux Siud se vit porté sur le Trône par les vœux communs de la Nation,

(*h*) *Ibid.* pag. 540.

(*i*) Cette dernière circonstance ne se trouve point dans nos Mémoires; mais il paroit que Mera-Mahmud, l'autre Gendre du Roi, qui ne sortit pas de Golkonde, est mis ici par erreur pour Siud-Sultan, qui devoit épouser la Princesse, & lequel fut en effet obligé de sortir sur le champ du Royaume, à cause de ses emportemens. C'est ainsi que M. Prevost donne mal-à-propos le nom de Siud à son Rival Tane Saheb. Au reste on a vû que le fils aîné d'Aureng-Zeb n'étoit pas en état de servir personne auprès de son Père. R. d. E.

(*k*) Le Roi lui donna le Gouvernement d'une riche Province, avec un revenu de cent mille pagodes. R. d. E.

(*l*) Lisez Tane Saheb, de même que par tout ci-dessous. R. d. E.

(*m*) C'est-à-dire qu'il fit prendre ce nom à Siud.

(*n*) Ou Abou-il-Hassan, comme Tane Saheb, & non Siud, s'appelloit depuis. Le Roi l'avoit d'abord nommé *Nane Miersa*, suivant nos Mémoires. R. d. E.

(*o*) Ce Prince, disent nos Mémoires, ayant voulu s'emparer du Trône, se vit abandonné de tout le monde & mis en prison. On croit que le nouveau Roi le fit empoisonner deux ou trois ans après, quoiqu'il lui eut pardonné en apparence. Sa femme, dont on craignoit toûjours quelque parti, ne lui survécut pas long-tems. Havart assista à ses funérailles, & fut témoin des larmes que la perte de cette vertueuse Princesse faisoit répandre au Peuple. Elle ne laissa point d'enfans, „ parceque, dit cet Auteur, il y avoit des raisons de politique „ contraires ". Mais son Mari en eût cinquante-deux de plusieurs autres femmes. R. d. E.

DERNIERE RÉVOLUTION DE GOLKONDE. SHELDON.

tion, & fut bien-tôt couronné paisiblement sous le nom qu'il avoit reçu de son Beau-père (*p*) (*q*).

APRÈS cette cérémonie, son premier soin fut de récompenser ceux qui avoient contribué à son élévation. Quoiqu'il eût remarqué, depuis long-tems, que Moso-Kaune & Mir-Zapher se conduisoient fort mal dans leurs emplois, il avoit tant d'obligation à leurs services, que pour son propre honneur, il étoit obligé, non-seulement de les conserver à la Cour, mais de leur faire même de nouvelles graces; sans compter qu'il ne croyoit point encore son pouvoir assez établi pour les dépouiller de leur autorité. Le même crédit, qui l'avoit fait Roi, pouvoit en élever un autre à sa place. Dans cet embarras, il prit le parti, pour diminuer l'excès de leur puissance, de faire entr'eux un partage égal de la faveur & de l'administration. Ils se haïssoient mortellement; & la jalousie ne pouvant manquer de leur faire chercher les moyens de se détruire, il y avoit beaucoup d'apparence que cette aversion mutuelle les rendroit moins redoutables, & donneroit peut-être, quelque jour, l'occasion de les abbatre tous deux. Moso-Kaune, qui étoit homme de guerre, fut créé Général des Armées; & Mir-Zapher, plus propre au Cabinet, fut revêtu de l'importante Charge de *Duan*, qui renferme celles de Chancelier & de Trésorier (*r*).

TOUS ceux qui avoient suivi le Roi, furent récompensés avec la même noblesse. Alors, ce Prince feignit d'abandonner les affaires pour se livrer au plaisir. Mais il n'en prenoit pas moins connoissance de tout ce qui se passoit dans l'Etat. Souvent, il se tenoit renfermé pour méditer & pour écrire. On a sçu depuis, que dans cette solitude, il examinoit les abus publics, & qu'il cherchoit les moyens d'y remédier. Il se formoit les règles qui devoient lui servir un jour à gouverner. Pendant ce tems-là, ses deux Ministres se disputoient le mérite de lui fournir les plus belles femmes, les plus agréables danseuses, & les meilleurs instrumens. Ils ne s'accordoient que dans le dessein d'entretenir sa molesse. Mais ce qu'il avoit prévu ne tarda point à se vérifier. Ces deux hommes ne pouvant souffrir d'égalité, s'efforcèrent bien-tôt de se renverser mutuellement par des accusations. Le Duan, chargé du payement des Troupes, ayant reçu de grandes plaintes contre le Général, qui retenoit l'argent destiné à cet usage, en informa le Roi (*s*). Ce Prince feignit également de ne le pas croire,

(*p*) Quoique Tavernier aît suivi de mauvais Mémoires, on réconnoit, dans son récit, quelques traces, qui confirment celui de Sheldon.

(*q*) Tavernier n'a pû pousser ses Mémoires si loin que Sheldon, puisqu'il n'étoit plus à Golkonde, lorsque ce Prince fut appellé à la Couronne; mais l'idée qu'il donne de la famille & de la succession d'Abdoul, s'accorde assez avec nos remarques; au-lieu que le Siud heureux & malheureux de M. Prevost, est incompatible avec soi-même. R. d. E.

(*r*) Le Roi, suivant nos Mémoires, se servit du ministère d'un Favori, nommé *Madona*, Créature de Seyd-Mouchiaffer, pour abbatre ces deux Seigneurs. Madona, & son frère *Akena*, devinrent encore plus puissans dans la suite. R. d. E.

(*s*) C'étoit Madona, qui avoit réveillé la jalousie du Duan, son ancien Maître, en l'assurant que le Général ne cherchoit que sa ruine. Nos Mémoires rapportent différemment le piège qu'il tendit à ce dernier pour le perdre: Mais nous cesserons ici de relever le Texte par des Notes. Ces détails seront mieux placés dans un Supplément à la fin de cet Article. R. d. E.

re, & de ne pas s'en embarrasser. Le Duan, pour ne lui laisser aucun doute, fit arrêter le Banquier du Général, qui avoit entre ses mains tous les comptes de l'Armée. Moso-Kaune en fut si picqué, que se faisant suivre de quelques Soldats, il se rendit chez le Duan, dans la résolution de le mettre en pièces. Mais ce dangereux adversaire n'étoit jamais sans quelques Braves, qu'il s'étoit attachés par ses libéralités. Ils le défendirent avec tant de courage, que le Roi informé sur le champ de cet attentat, eut le tems d'envoyer aux deux partis l'ordre absolu de se séparer. Le Général, dans l'emportement de sa fureur, s'oublia jusqu'à refuser d'obéir. Cependant quelques amis plus modérés, lui persuadèrent enfin de se retirer. Aussi-tôt le Duan porta ses plaintes au Roi, qui, loin d'entrer dans ses ressentimens, l'appaisa par un langage flatteur, & lui promit de le réconcilier avec son Ennemi. En effet, il fit dire au Général qu'il souhaitoit leur réconciliation. Mais cet esprit impétueux prit feu d'abord, & ne se rendit aux volontés du Roi, qu'après avoir accablé le Duan de reproches & d'injures. Quelque-tems après, il reçut ordre de se rendre au Palais. Dans le trouble de sa conscience, qui lui reprochoit sa témérité, il balança long-tems à donner cette marque de soumission. Cependant quelques personnes, qu'il croyoit de ses amis, lui ayant représenté que la patience du Roi pour ses premières violences, étoit une preuve que ce Prince avoit plus d'affection pour lui que pour le Duan, il prit le parti d'obéir; mais à peine fut-il entré dans la Cour du Palais, qu'il fut arrêté par la Garde & jetté dans une étroite prison. Son Procès fut instruit avec toutes les formalités de la Justice. Les chefs d'accusation étoient d'avoir méprisé les ordres du Roi; d'avoir attaqué à main armée, & dans le lieu de sa résidence, un de ses principaux Ministres; d'avoir détourné les deniers de l'Etat, & refusé aux Ambassadeurs du Grand Mogol des sommes considérables que le Roi s'étoit engagé à payer fidèlement. Au-lieu de la mort, qu'il méritoit pour tant de crimes, sa sentence fut réduite à la confiscation de ses biens. On trouva, dans ses coffres, cinq cens mille pagodes, qui font environ deux cens mille livres sterling. Après cet exemple de justice, le Roi fit la revûe de ses Troupes, paya ce qui leur étoit dû, & donna le Commandement des Armées à Moso-Kaune (t).

Le Duan ressentit une joye extrême de la disgrace du Général. Mais se croyant en possession de toute la faveur, il se rendit bien-tôt coupable de tant d'exactions & de tirannies, qu'il se fit détester de tous les Ordres du Royaume. On annonça une audience solemnelle au *Durbar*, c'est-à-dire, au Bàlcon d'où les Rois de Golkonde se font voir à leurs Peuples. Tous les Grands s'y étant rendus, le Monarque, après avoir jetté les yeux autour de lui, fit signe au Duan de s'approcher, & lui tint d'abord un langage si obligeant, qu'il fit croire à tout le monde que son intention étoit de l'élever à quelque nouvelle dignité. Il lui remit devant les yeux l'amitié qu'il

(t) Voilà encore une furieuse contradiction. Moso-Kaune, ou Mosachan, étoit le nom du Général disgracié, qui fut remplacé par un autre, comme on le verra ci-dessous. R. d. E.

Derniere Révolution de Golkonde. Sheldon.

qu'il avoit toûjours eue pour lui, & la confiance qui l'avoit porté à lui confier l'administration de son Royaume, avec un pouvoir si peu borné, qu'il ne s'étoit réservé que le titre de Roi. Mais il prit alors un air plus sérieux, pour ajoûter qu'il s'étoit malheureusement trompé dans l'opinion qu'il avoit eue de lui, puisqu'il ne s'étoit servi de cette autorité, que pour deshonorer son Maître, & pour opprimer l'Etat. Ensuite, animant son discours, il lui représenta vivement toutes ses prévarications. La vie d'un Ministre si coupable ne méritoit pas d'être épargnée. Cependant, ajoûta-t'il, en considération de ses anciens services, non-seulement il lui faisoit grace de la vie, mais il lui accordoit le Gouvernement d'une Province, à condition qu'il s'y retirât sur le champ, sous peine de perdre l'un & l'autre, & qu'il ne se mêlât plus d'autres affaires que de celles de son emploi. Il le congédia aussi-tôt; & loin de lui faire aucun mal, ou de permettre qu'il fût insulté, il ordonna qu'on lui rendît tous les respects qui appartenoient à son rang.

Abdalla-Housan sortit alors de sa retraite, comme s'il eut commencé de ce jour à règner. Il congédia les femmes & les danseuses qu'il avoit reçues de la main de ses Ministres. Il se livra uniquement aux affaires; & se faisant voir souvent au Durbar, il donnoit à ses Peuples, pendant le séjour que Sheldon fit dans ses Etats, l'espérance de vivre heureux sous son règne (v).

(v) Sheldon, *ubi sup.* pag. 552 & précédentes.

§. II.

Supplément.

[*Supplément à la dernière Révolution de Golkonde.*

L'Article qu'on vient de lire rempliroit mal son titre, sans le Supplément que nous y ajoutons, parceque la Révolution, dont Sheldon parle, n'est pas la dernière, ni même la plus remarquable. Mais avant que de continuer cette Histoire, il paroit nécessaire de reprendre les choses à l'époque de la disgrace des deux grands Officiers de Golkonde, qui est rapportée fort différemment dans nos Mémoires manuscrits.

Disgrace des deux principaux Officiers de Golkonde.

Le Roi, las de porter un vain titre, dont ses deux Ministres partageoient également l'autorité sans jalousie, cherchoit depuis long-tems l'occasion de les diviser, pour avoir ensuite plus de facilité à les perdre l'un après l'autre. Ce Prince s'en ouvrit au rusé Madona, qui étoit passé du service du Premier Ministre à celui du Monarque. Il lui promit, par serment, de l'élever au poste de son ancien Maître, s'il trouvoit moyen de le délivrer des siens. Quelques fausses confidences que Madona eut l'adresse de faire paroître sincères aux deux Ministres, produisirent bien-tôt entr'eux une froideur, qui ne servit qu'à confirmer de plus en plus leurs soupçons. Lorsque Madona crut n'avoir plus rien à craindre de leur intelligence, il inspira au Roi de demander à Mosachan, cent mille pagodes, pour bâtir un nouveau Palais, persuadé que ce Ministre les refuseroit, comme une chose inutile, &

Derniere Révolution de Golkonde. Supplément.

& qu'il ne manqueroit pas de donner prise sur lui, par son imprudence ordinaire. On avoit eu soin de faire tenir, derrière le rideau, la Belle-sœur du Roi, Badda Sahebnie, pour lui annoncer sa disgrace, au premier mot qui lui échapperoit contre le respect du Monarque. Cette Princesse, qui s'étoit vûe dépossedée du Trône, par la faction des deux principaux Ministres, ne respiroit encore que la vengeance, & travailloit de concert avec le Roi & Madona à leur ruïne. L'événement répondit à leur attente, & Mosachan ayant refusé les cent mille pagodes, que le Roi vouloit à toute force, s'emporta jusqu'à reprocher à ce Prince son ingratitude envers de fidèles Serviteurs, qui, de misérable Fakir qu'il étoit auparavant, l'avoient élevé sur le Trône. Enfin il ajouta, que le Roi ne devoit pas être si prodigue, dans un Pays où il n'avoit apporté que son corps pour toutes richesses. A peine eut-il proferé ces mots, en présence de Seydmouchiaffer & de Madona, que Badda Sahebnie faisant entendre sa voix, de derrière la tapisserie, l'accabla d'injures, & commanda à quelques Gardes de se saisir de sa personne. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus de promptitude. Le grand embarras étoit de congédier une escorte de trois à quatre mille Cavaliers, qui attendoient leur Chef devant la porte du Palais, toûjours prêts à voler à son secours. Quoique Madona eût pourvû à cet inconvenient, en faisant avancer, à certaine distance, un autre Corps de Cavalerie aux ordres de Seydmouchiaffer, cependant pour épargner au Roi un spectacle tragique, dont ce Prince avoit horreur, il voulut premièrement tenter les voyes de la douceur, & se présentant aux Troupes, il leur fit une harangue, l'accompagnant si à propos de promesses & de menaces, soûtenues par l'approche de cinq ou six mille hommes, qu'il parvint à appaiser ces Troupes émues, & à les renvoyer tranquillement dans leurs Quartiers. Le Roi nomma aussi-tôt un autre Chef à la place de Mosachan, qui fut jetté dans une étroite prison, où il vécut misérablement pendant plusieurs années.

Les services importans dont Seydmouchiaffer croyoit avoir l'obligation au zèle de Madona, lui ayant fait accorder toute sa confiance, rien n'étoit plus facile à ce dernier que de le dépouiller aussi d'une autorité qu'il lui laissoit exercer toute entière, tant sur ses Troupes, que dans le maniement des affaires de son département. Madona trouvoit des prétextes pour éloigner peu à peu les plus fidèles Serviteurs de son ancien Maître; il s'attachoit les autres par ses largesses; En un mot, le Ministre n'avoit plus aucun pouvoir dans le tems même qu'il s'en défioit le moins. Un jour que Madona étoit appellé à la Cour, il se fit accompagner des Troupes de Seydmouchiaffer, au nombre de cinq ou six mille hommes de Cavalerie, & paroissant devant le Roi, à la tête de ce Corps, „ Sire, lui dit-il, je vous amène „ ici les Troupes de celui dont Vôtre Majesté craignoit tant la puissance, „ Que souhaite-t'elle de plus qu'on fasse pour son service?" *Qu'on mette Seydmouchiaffer auprès de Mosachan*, répondit le Roi; & aussi-tôt les ordres furent donnés pour l'arrêter, sans que personne offrit la moindre résistance.

Elévation de Madona & d'Akena son frère.

Le Roi, pour récompenser le zèle de Madona, l'éleva à la dignité de Prince, & le fit son Premier Ministre. *Mous-Kumea* avoit succedé à Mosachan, & le Gouvernement des Provinces, qui faisoit partie de l'administration de Seydmouchiaffer, venoit d'être donné à *Mahomet Ibrahim*, qui réü-

DERNIÈRE RÉVOLUTION DE GOLKONDE. SUPPLÉMENT.

nit peu de tems après la Charge de Mous Kuinea à la sienne; Mais Madona n'étant pas plus content de lui, fit tomber, entre les mains d'Akena son propre frère, le Gouvernement des Provinces Méridionales de Golkonde, les meilleures du Royaume, & Mahomet Ibrahim ne conserva que celles du Nord, situées sur la frontière des Etats du Grand Mogol. On nous dépeint Akena d'un caractère aussi odieux que celui de Madona étoit aimable; Mais les grandes qualités de l'un effaçoient les grands deffauts de l'autre. Madona étoit un profond Politique, un excellent Financier, qui joignoit à des talens supérieurs, la phisionomie la plus revenante, avec toute l'humilité & la modestie convenable aux Bramines, dont il tiroit son origine. Le Roi, livré aux plaisirs de son Serrail, & sans inquiétude de la part de son Ministre, qui étant Gentil & Bramine ne pouvoit aspirer à la Couronne, lui abandonna le soin de gouverner despotiquement ses Etats. C'est ainsi que ces deux frères, qu'on honoroit du titre d'*Altesses*, se virent portés, par degrés, au faîte des Grandeurs qui suivent immédiatement la Royauté, ou plutôt qui la composent toute entière, au simple nom près. Ils jouïrent constamment de ces honneurs l'espace de quatorze années; Mais leur chute fut encore plus funeste que leur élévation n'avoit été éclatante.

Prise de Golkonde par l'Armée Mogole.

VERS la fin du mois d'Octobre 1685, l'Armée du Grand Mogol Aureng-Zeb, qui marchoit contre Golkonde, y répandit une si grande consternation, que dans leur première fureur, les Peuples revoltés commirent de grands desordres, & firent main basse sur tous les Bramines qui leur tombèrent entre les mains. Le Roi s'étoit retiré la veille, dans le Château de Golkonde, avec ses femmes, ses deux Ministres & plusieurs Seigneurs de la Cour, qui croyoient y trouver un azyle assuré contre les Ennemis du dedans & du dehors. La Ville fut prise deux jours après, par les Troupes Mogoles, qui mirent tout à feu & à sang dans les Quartiers des Gentils, pillèrent & brulèrent les magnifiques Palais de Madona & d'Akena, de même qu'une superbe Pagode que ce dernier avoit fait bâtir à des fraix immenses; & quantité d'autres Edifices considérables.

Massacre des deux Administrateurs.

CES ravages, qui continuèrent plusieurs jours de suite, dépeuplèrent la Ville d'Habitans, & jettèrent la terreur dans le Château, où les cris unanimes des femmes du Serrail & de la multitude, tant au dedans qu'au dehors, forcèrent le Roi, de leur abandonner Madona & Akena, les deux malheureux objets de leur haine, qu'ils regardoient comme les seuls Auteurs de leur infortune; dans l'espérance que les Mogols, irrités contr'eux, se contenteroient de cette victime, & cesseroient les hostilités. Les deux frères furent cruellement massacrés par les Esclaves du Palais, leurs corps dépouillés nuds & trainés dans les rues avec les dernières indignités. Après avoir été suspendus par les pieds pendant vingt-quatre heures au devant du Palais, on présenta leurs têtes à Cha-Alem, fils du Grand Mogol, qui les fit porter en triomphe sur des lances, dans toute la Ville. Celle de Madona fut envoyée à Aureng-Zeb, & l'on donna celle d'Akena à un éléphant, qui la jetta plusieurs fois en l'air & l'écrasa enfin sous ses pieds, au milieu de l'Armée. La tête de son frère eût le même sort, & celui de leurs cadavres fut d'être exposés à la voirie, pour servir de pâture aux oiseaux & aux animaux des champs. Havart, qui avoit souvent vû

ces

ces deux frères, dans leur plus grande gloire, prétend que leurs corps furent brulés & les cendres jettées au vent, pour qu'il ne restât rien de leur mémoire. Telle fut la fin de ces deux puissans hommes, dont il compare le sort à celui de deux frères, fort connus de toute l'Europe, qui périrent si misérablement en 1672.

DERNIERE RÉVOLUTION DE GOLKONDE. SUPPLÉMENT.

Derniers éclaircissemens sur le sort de Mosachan & de Seydmouchiaffer.

CET Auteur nous apprend encore, que Mosachan mourut dans sa maison, comme un Citoyen oublié de tout le monde; mais que Seydmouchiaffer fut tiré de sa prison, par l'Ambassadeur du Grand Mogol, & envoyé dans l'Indoustan, où il avoit été élevé en dignité, & où il étoit mort, puissamment riche, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans. Suivant nos Mémoires, le premier, dont les fils étoient en grande considération à la Cour de Golkonde, obtint sa liberté du Roi, après la mort de Madona & de son frère. Quant à Seydmouchiaffer, ils disent simplement, qu'ayant trouvé le moyen de s'évader, il s'étoit retiré auprès du Grand Mogol, au service duquel il avoit fini ses jours, quelque-tems avant la Révolution qui fut si funeste à l'Auteur de sa disgrace.

Remarques sur une Lettre du Roi.

ON trouve dans ces Mémoires, la traduction d'une longue Lettre, que le Roi de Golkonde écrivit au Gouverneur Général de la Province de Carnatica, pour lui donner part de ces grands événemens. Il est assez singulier d'y voir Madona & Akena peints des plus noires couleurs; Mais ce qui doit paroître fort surprenant, c'est l'aveu que le Roi y fait, de s'être engagé, par serment, envers ces deux Favoris, de ne jamais rien faire sans leur consentement; serment qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'enfreindre, malgré les fâcheuses suites qui en étoient résultées pour son Royaume; comme si un Prince n'étoit pas toûjours en droit de rétracter sa parole, dès qu'un Sujet en abuse, contre ses intentions. On doit croire que le Roi n'avoit pas de meilleure raison pour excuser sa conduite.

Désertion du Général de Golkonde, & soumission du Roi.

L'ARMÉE Mogole étoit composée de quinze mille hommes, & celle de Golkonde du double; mais Mahomet Ibrahim, qui la commandoit, s'étant jetté du côté des Ennemis, pour se vanger de quelques mécontentemens particuliers, sa trahison mit le Roi dans la nécessité de subir la loi du Vainqueur, & d'en passer par toutes les conditions qui lui furent imposées. Le tribut de dix-huit cens mille pagodes, que le Roi devoit au Grand Mogol, n'avoit pas été payé depuis quelques années. On exigea qu'il fut doublé à l'avenir, & que tous les arrérages seroient satisfaits par termes. Après cette dure Convention, Cha-Alem, qui manquoit de vivres dans Golkonde, en partit, le premier de Novembre, emportant des trésors immenses.

Nouveaux Ministres Bramines.

LE Roi de Golkonde, dont les desastres ne pouvoient encore vaincre son funeste attachement pour les Bramines, se choisit de nouveaux Ministres de cette odieuse race. Le premier, nommé *Piespatwenkaty*, ne dirigea pas mieux les affaires. L'année suivante, *Wissanna*, frère aîné de Madona, fut revêtu de toutes les dignités qu'avoit possedées ce dernier, dont le fils reçut aussi de grandes faveurs du Prince. A la vérité les Bramines, qui s'étoient enrichis sous l'administration de leurs Protecteurs, fournissoient des sommes considérables. Mais l'avidité d'Aureng-Zeb, épuisoit toutes les ressources sans se satisfaire. En un mot, il ne lui falloit pas

moins

Dernière Révolution de Golkonde. Supplément.

moins que le Royaume; & la facilité qu'il prévoyoit à cette conquête, par la perfidie des principaux Officiers de Golkonde, flattoit trop son espérance pour borner ses vûes ambitieuses (a).

Conquête de Golkonde.

Peu de tems après, c'est-à-dire, au commencement de Février 1687. l'Armée du Grand Mogol, victorieuse du Royaume de Visapour, reparut devant Golkonde. Le Roi, résolu de se deffendre jusqu'à la dernière extrémité, repoussa plusieurs fois les Ennemis, avec beaucoup de perte; mais son malheureux sort voulut que ses principaux Colonels l'abandonnassent pour joindre l'Armée Mogole. Enfin *Hosseinbeck*, Général de ses Troupes, suivit ce perfide exemple, après avoir excité, dans la Forteresse, une sédition, dont Aureng-Zeb profita fort à propos & se rendit Maître de la Place sans la moindre résistance. On étoit au deuxième d'Octobre. Les Troupes Mogoles marchant droit au Palais, trouvèrent le Roi dans une attitude qui marquoit sa surprise. Après avoir pillé ses trésors, qui étoient immenses, sur-tout en diamans & en pierres précieuses, il fut conduit sous une méchante tente, jusqu'au lendemain, qu'on le mit sur un éléphant, pour lui faire faire le tour de l'Armée, où il se vit exposé aux plus grandes avanies de la part des Soldats. Quatre jours après, ce malheureux Prince, fut contraint de ramper de sa tente, jusqu'aux pieds d'Aureng-Zeb; de manger de la poussière, & de demander pardon, dans les termes les plus humilians. Le Grand Mogol lui promit la vie; mais il le fit transporter dans une Forteresse éloignée, où il devoit bien-tôt trouver la mort qu'Aureng-Zeb avoit coutume de faire boire à ses Prisonniers d'illustre naissance. La comparaison du sort de ce Roi avec celui de Crœsus, ne peut que rendre sensible la vérité de cette sentence, qui convient si fort à tous les hommes; *Nemo felix ante obitum*.

Deux Voyages du Roi à Masulipatnam.

Les Hollandois vantent, comme une distinction singulière, pour leur Nation, l'honneur qu'ils ont eû de posseder deux fois ce Prince, à Masulipatnam; la première fois en 1676, & la seconde en 1678. C'est de Havart que nous emprunterons ici les principales circonstances du premier Voyage.

Privilèges qu'il accorde aux Hollandois.

Les présens que les Hollandois firent au Roi, aux Dames du Serrail, à l'Administrateur Madona, & aux autres Grands, se montèrent à la somme de soixante-six mille florins. En échange, ils obtinrent du Roi, la propriété du Bourg de *Palicol*, & plusieurs privilèges très-considérables. Ce Prince leur remit entr'autres les fermes de divers Ports, pour la somme de trente-quatre mille cinq cens florins par année, dont ils ont joui pendant les huit dernières années de son règne; outre la diminution de la moitié des fraix qu'ils payoient auparavant, pour le transport de leurs marchandises, par

(a) Valentyn insère, mal à propos, en cet endroit, l'histoire de la trahison d'un des Sécretaires d'Etat de Golkonde, qui entretenoit correspondance avec le Grand Mogol, & qui ayant été convaincu de son crime, fut mis à mort, par ordre du Roi son Maître; Ce fait, qui est tiré de Havart, doit être rapporté sous le règne précédent. (Voyez Havart, Part. II. pag. 238.) L'erreur ne mérite peut-être d'être relevée, que pour prévenir le reproche qu'on pourroit nous faire d'avoir omis une circonstance assez curieuse, si c'étoit ici sa place.

par terre, à Golkonde, & quelques autres exemptions. Le Roi fit aussi quantité de beaux présens aux Officiers du Comptoir Hollandois. Leurs femmes & leurs filles en reçurent aussi de magnifiques des Dames du Serrail, qui avoient souhaité de les voir; & ce fut à leur demande que le Roi pria les Chefs de permettre qu'elles vinssent leur rendre visite. On le refusa d'abord modestement, sous divers prétextes; mais sur de nouvelles instances, auxquelles le Roi joignit sa parole, qu'il ne leur seroit fait que toutes sortes d'honneurs & de caresses, ces Dames acceptèrent enfin la partie, & se rendirent dans leur plus riche parure au Palais. Le Roi, qui étoit assis sur un superbe Trône, laissa passer devant lui toutes les Dames dont l'âge lui paroissoit respectable, les saluant fort poliment; mais il fit approcher les jeunes Demoiselles, les mit sur ses genoux, & après leur avoir donné à chacune un baiser, il leur permit de suivre les autres. Les Dames du Serrail leur firent une reception des plus gracieuses (*b*). On leur servit une somptueuse collation, à l'issue de laquelle les Dames du Serrail leur distribuèrent divers présens, dont les moindres étoient de la valeur de trente ducats. En sortant, elles furent obligées de repasser devant le Roi, qui les fit conduire, par une infinité de flambeaux, jusqu'à la Loge, sous les acclamations d'une foule immense de Spectateurs. Les Matelots d'un Vaisseau Hollandois, qui avoient diverti le Roi, par leurs danses, leurs sauts & leurs grimpemens, reçurent deux cens ducats; & beaucoup d'autres personnes eurent lieu de se louer de la générosité de ce Prince. On assura les Hollandois, qu'il avoit destiné deux mille ducats par jour pour ce Voyage; mais que cette somme ne suffisant pas, les Grands de sa suite étoient obligés de suppléer à l'excédent de la dépense.

DERNIERE RÉVOLUTION DE GOLKONDE. SUPPLÉMENT. Visite des Dames Hollandoises.

L'ACCUEIL qu'il avoit reçu des Hollandois l'engagea à leur venir faire une autre visite, deux ans après; mais il les prévint qu'il n'accepteroit point de présens, & qu'il n'en donneroit pas non plus, puisque son dessein n'étoit que de se divertir sur Mer. Nous avons un Journal manuscrit de ce dernier Voyage, qui contient près de vingt-quatre feuilles d'écriture fort menue; mais à l'exception des particularités que Havart a recueillies lui-même, le reste mérite peu l'attention des Lecteurs.

Second Voyage.

CE fut le 25 Décembre 1678, que le Roi, accompagné de ses principaux Courtisans, se rendit à l'Eglise des Hollandois. On y avoit élevé un Trône, couvert de drap d'or & de velours, sur lequel il s'assit, vis-à-vis de la chaire, la pipe à la bouche, fumant du tabac, à la manière de Perse, c'est-à-dire à travers d'un *Gorregor*, ou d'une bouteille pleine d'eau, qui lui fut présentée sur un plat d'or. Son habillement étoit une robbe de drap d'or, qui lui descendoit jusqu'aux pieds. On passe sur l'énumération des diamans, des perles, des rubis, des saphirs, des éméraudes & autres pierres précieuses, dont tout son corps étoit moins orné que couvert, & qui éblouïs-

Apparition du Roi dans l'Eglise Hollandoise.

(*b*) Parmi ces Dames du Serrail, nos Mémoires ajoûtent, qu'il s'en trouvoit deux d'une grande blancheur, qui voyant les Hollandoises ne purent retenir leurs larmes. Elles dirent qu'étant encore fort jeunes, elles avoient porté les mêmes habits dans leur Pays. On les croyoit enfans de François, prises par les Corsaires de la Méditerannée, & vendues à Mocka, d'où elles avoient été envoyées au Roi, qui témoignoit avoir peu d'inclination pour elles; ce qui augmentoit leurs chagrins.

éblouïssoient la vûe. Le Consolateur des Malades, faisant l'office de Prédicateur, lut un Sermon que Havart expliquoit au Roi, en Langue Persanne. Le Lecteur s'arrêtoit par intervalles pour lui en laisser le tems. Quelquefois le Roi témoignoit approuver le discours; quelquefois aussi il lui prenoit envie d'en rire. Mais le plus souvent il s'amusoit à parler avec ses Grands, sans prêter beaucoup d'attention à ce que Havart se tuoit de lui faire comprendre. Quand on en fut à la fin de la prière, au mot *Amen*, le Prince repéta le même mot à haute voix, & demanda au Lecteur, dans quelle signification il s'étoit servi de ce terme?, ce que Havart lui expliqua encore. Après le service Divin, le Roi souhaita de voir le *Livre de la Loi des Hollandois*, comme il appelloit la Bible. Le Lecteur lui apporta les Livres Saints. En approchant, le Roi se leva & les salua avec le même respect qu'il avoit coutume de saluer l'Alcoran. Il voulut sçavoir quels Ecrits y étoient contenus. On lui nomma les principaux Livres de l'Ancien Testament. Il demanda si les quatre Livres de la Loi de *Nabi Isa*, ou du *Prophète Jesus*, s'y trouvoient compris?; & l'ayant appris, il fit de nouveau une profonde révérence, retourna s'asseoir sur son Trône & reprit sa pipe. Lorsque tout le monde fut sorti, à l'exception des Officiers & Dames du Comptoir Hollandois, le Roi souhaita qu'on fit venir les filles qui avoient dansé devant lui la veille, pour lui donner le même divertissement dans l'Eglise. Malgré la répugnance qu'on eut à le satisfaire, dans un lieu consacré au culte religieux, il fallut s'y résoudre, pour ne point mécontenter ce Prince (*c*). Il voulut ensuite voir manger les Hollandois, à leur manière. On se hâta de faire apporter les mets qui se trouvèrent préparés. La table fut couverte dans l'Eglise. On but debout la santé du Roi, à quoi il parut fort sensible. Durant le repas, ce Prince s'informa encore de plusieurs choses qui regardoient le culte des Chrétiens, & entr'autres des dix Commandemens. Le Consolateur des Malades en fit d'abord la lecture, & Havart servoit toûjours d'Interprête. Au septième Commandement, le Roi ne put s'empêcher de rire, disant, „ que c'étoit bien triste, qu'un homme fut réduit à se contenter d'une seule femme". Mais il approuva l'explication qu'on lui donna, que ce Commandement regardoit principalement l'adultère. Le Roi s'étant fait conduire ensuite dans la Loge, en visita jusqu'aux moindres appartemens, & se retira extrêmement satisfait de toutes les attentions qu'on lui avoit marquées. Les Hollandois ont beaucoup perdu à ce Prince, & si ses heureuses dispositions n'eussent été bornées par l'autorité de l'Administrateur, ils en auroient pû retirer des avantages bien plus considérables (*d*).]

(*c*) C'est peut-être à dessein que Havart ne parle point de cette danse. Mais le fait est rapporté dans le Journal tenu au Comptoir Hollandois.

(*d*) Les Hollandois furent obligés de payer une somme considérable au Grand Mogol, pour le rachat de leurs privilèges. Ce fut Mahomet Ibrahim, ce même Traître dont on a tant parlé ci-dessus, qui obtint la Vice-royauté de Golkonde; mais il ne conserva pas ce poste longtems.



Relations du Carnate par quelques Missionnaires Jésuites.

RELATION DU CARNATE.

Introduction.

DE tous les Pays qui sont soûmis à la Domination du Grand Mogol, le *Carnate* est presque le seul, dont on ne trouve aucune Description particulière dans les Voyageurs, quoique sa situation, entre la Côte de Coromandel & celle de Malabar, le fasse souvent nommer dans les Relations de la Presqu'Isle de l'Inde. Comme on ne peut attribuer ce silence qu'à la difficulté d'y pénétrer, ou du moins, à la rareté des occasions; les moindres éclaircissemens en doivent être plus précieux. Quelques Lettres du Recueil des Jésuites (*a*), qui contiennent les entreprises & les courses de plusieurs Missionnaires, nous apprennent l'existence & les noms de plusieurs Villes ignorées des Géographes. Ce n'est pas la premiere fois que j'aye puisé dans une source si respectable: mais ce que j'emprunte ici, demande quelques explications préliminaires, qui seront autant de nouvelles richesses pour ce Recueil.

Dispersion des Jésuites après la Révolution de Siam.

APRÈS la ruine des Missions de Siam (*b*), la plûpart des Missionnaires se retirèrent dans l'Etablissement François de Pondichery, où le Père Tachard, brûlant du même zèle, qui l'avoit déja conduit trois fois aux Indes, se rendit pour trouver de nouvelles occasions de l'exercer. Les grands progrès que les Jésuites Portugais avoient fait vers le Sud (*c*), où ils avoient formé une Eglise Chrétienne d'environ deux cens mille ames, lui firent juger, qu'avec la même ardeur pour la conversion des Indiens, situés au Nord de Pondichery, il pouvoit se promettre les mêmes fruits. Il commença par s'établir dans cette Ville; mais en ayant été presqu'aussitôt chassé par les Hollandois, qui s'en rendirent maîtres, en 1693, il vit ses espérances retardées jusqu'à la paix de Ryswick, qui fit rentrer les François dans leurs possessions. Tous les obstacles furent levés par ce changement. Le Père Tachard se hâta de retourner à Pondichery, où il trouva l'exécution de ses desseins Apostoliques heureusement commencée, par une Mission qui venoit de se former dans le Royaume de Carnate, à trente ou quarante lieues de Pondichery, vers le Nord-Ouest.

Le Père Tachard pense à porter la Foi dans le Carnate.

Cette entreprise est commencée par le Père Mauduit.

LE Père Mauduit, après s'être employé long-tems dans celle du Maduré, où il avoit appris la langue & les usages du Pays, étoit passé à *Carouvepondi*, où il cultivoit une centaine de Chrétiens, qu'il y avoit déja batisés. Ce

(*a*) Elles sont au nombre de trois, celle du Père *Tachard*, une du Père *Bouchet*, & la troisième du Père *Mauduit*, aux Tomes VI & XI des Lettres édifiantes. On apprend, dans l'Epître Dédicatoire du Tome XI, que deux de ces trois Missionnaires virent couronner leur zèle par une mort digne de leur vocation. Le Père Tachard mourut d'une maladie contagieuse, au Bengale, dans l'exercice de ses travaux. Le Père Mauduit fut trouvé mort, avec le Père *Courbeville*, dans une cabane du Carnate, empoisonnés par les Infidèles.

(*b*) Voyez les Relations du Tome précédent.

(*c*) Au *Maduré*, qui fait la Pointe de la Presqu'Isle de l'Inde.

Etablissemens de Tarcolan, de Carouvepondi, & de Ponganour.

Ce Missionnaire avoit fait plusieurs Voyages & diverses découvertes dans les Pays voisins, sur-tout vers le Nord-Ouest. Dans ces courses, il jetta les fondemens de deux autres Eglises; l'une à *Tarcolan*, autrefois le centre de l'Idolâtrie, dans le Carnate, & l'autre à *Ponganour*, grande Ville & fort peuplée, d'où l'on compte environ cinquante lieues jusqu'à Pondichery. D'un autre côté le Père Bouchet, qui étoit passé dans la Province de Malabar, après la Révolution de Siam, & qui avoit formé ensuite une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens, dans *Aour*, à quatre lieues de *Tiricherapaly*, Capitale du Maduré, reçut ordre de se consacrer aussi à la nouvelle Mission du Carnate. Il se fit accompagner d'un autre Missionnaire, nommé le Père de *la Fontaine*. Ainsi, dès le mois de Mars de l'année 1702, ils se trouvèrent trois du même Ordre. Le Père Bouchet, revêtu de la qualité de Superieur, s'établit à Tarcolan; & laissant le Père Mauduit dans son Eglise de Carouvepondi, il envoya le Père de la Fontaine à Ponganour, où l'on parle la langue *Talanque*, aussi différente de la Malabare que l'Espagnol l'est du François.

Trois Jésuites prennent l'habit & les usages des Bramines.

Dans une assemblée que les trois Missionnaires tinrent à Carouvepondi, ils résolurent entr'eux de prendre l'habit & la manière de vivre des *Sanias* Brames, qui sont une Secte Indienne de Religieux Pénitens. C'étoit prendre un engagement fort difficile. Outre l'abstinence de chair, de poisson & d'œufs, les Sanias Brames ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils doivent se laver, tous les jours au matin, dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencer ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Ils sont obligés d'avoir un Brame pour Cuisinier, parcequ'ils ne peuvent, sans deshonneur, manger la moindre chose qui ait été préparée par des personnes d'une Caste inferieure. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude. Un Sanias ne sort jamais, s'il n'y est forcé par les besoins d'autrui. „ Je passe, dit le Père Tachard, sur d'autres loix également gênantes, qu'un *Missionnaire Sanias* „ doit garder inviolablement, lorsqu'il veut retirer quelque fruit de ses travaux pour la conversion des Indiens".

Description de Tarcolan.

Tarcolan étoit une Ville considérable, pendant que les Rois de Golkonde en étoient les Maîtres. Il n'y avoit pas plus de trente ans qu'ils l'étoient encore. Mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur & de ses richesses, depuis que les Mogols l'ont jointe à leurs Conquêtes. Suivant les fabuleuses traditions des Gentils, elle étoit anciennement si belle, que les Dieux du Pays y tenoient leurs assemblées, lorsqu'il leur plaisoit de descendre sur la Terre. Les Mogols, la trouvant presque déserte, par la fuite des Habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs Vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presqu'entièrement les magnifiques Pagodes des Gentils. Ils n'ont épargné que la principale, dont ils ont fait une Forteresse. Mais l'étendue des terres, que le Grand Mogol a subjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des Garnisons Mahométanes dans toutes les Villes dont il s'est saisi, il a confié la garde de Tarcolan, & d'un grand nombre d'autres Places, à des Gentils, qui ne le servent pas moins fidèlement.

Pour récompenser les services de ses Omrahs, il leur donne, comme en

en Souveraineté pendant leur vie, des Provinces entières, à la seule condition d'entretenir, dans ses Armées, un certain nombre de Cavaliers. Mais, à cette distance de la Cour, & dans ce haut degré d'autorité, il a trouvé le moyen de les retenir dans la soumission, en établissant, près d'eux, des Surveillans, qui portent le nom de *Divans*; Office, qui répond à celui de nos Intendans de Province. La fonction de ces Officiers, qui sont indépendans des Gouverneurs ou des Omrahs, est de lever les tributs de l'Empereur, & d'arrêter les injustices que les Omrahs exercent ordinairement sur les Peuples conquis. Le Gouverneur général de la Province de *Cangibouran*, dont la Ville de Tarcolan est dépendante, se nommoit *Daourkan*. C'étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé par son mérite, & par les services importans qu'il avoit rendus à l'Empire. Il avoit établi, dans cette grande Ville, cinq Gouverneurs particuliers, sous le titre de *Cramani*. Le premier de ces cinq Officiers, qui avoit, dans le voisinage, un *Topo*, c'est-à-dire, un Bois de haute futaye, prit des sentimens si favorables pour le Père Bouchet, qu'il lui fit présent de ce lieu pour y bâtir une Eglise & une Maison.

RELATION DU CARNATE.

Province de Cangibouran.

Le Cramani de Tarcolan donne une terre au Père Bouchet.

AUSSI-TÔT que le Missionnaire eut paru dans sa nouvelle demeure, le bruit se répandit qu'un fameux Sanias étoit venu s'établir près de Tarcolan. Le Cramani, son Bienfaicteur, fut le premier qui lui rendit une visite; & le Père Bouchet, qui savoit parfaitement la langue & les usages du Pays, le reçut avec une politesse & des témoignages de désintéressement, qui augmentèrent beaucoup sa réputation. Le Père Tachard en peint les progrès. „ Il faut connoître, dit-il, la curiosité naturelle des Indiens, pour „ n'avoir pas de peine à croire ce que ce Missionnaire m'écrit, de la foule „ du Peuple, qui venoit continuellement à son Hermitage. Il m'assure que „ le tems lui manquoit pour réciter son Breviaire, pour faire ses prières, „ & pour prendre le seul petit repas auquel il s'étoit réduit chaque jour. „ Ces fréquentes visites furent plusieurs fois interrompues par la jalousie „ des Bramines. Ils publioient, par leurs Emissaires, que le Sanias du Topo étoit de la Caste abominable des Pranguis, qui habitent les Côtes de „ l'Inde; qu'il buvoit du vin en secret; qu'il mangeoit de la viande avec „ ses Disciples, & qu'il commettoit toutes sortes de crimes. Ces calomnies, joint à la couleur du Sanias, rallentirent l'ardeur des Peuples. Mais „ le Cramani ayant examiné, pendant quatre ou cinq mois, la vie pénitente, l'exactitude & la bonne-foi du Père Bouchet, embrassa l'Evangile, „ & devint un fervent Chrétien".

Effets de ce présent.

UN autre incident, qui servit beaucoup à confondre les Ennemis de la foi, fut la visite d'un fameux Bramine, Intendant de Daourkan. On distingue, dans cette race d'Indiens, différens degrés de Noblesse. L'Intendant étoit du premier. Il traita le Missionnaire avec beaucoup de civilité; & dans un long entretien, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Etre suprême, qui méritât nos adorations. Ensuite un Rajapout, nommé *Sek*, que Daourkan avoit fait son Lieutenant Général, ayant reçu ordre de se rendre à *Vélour*, dernière Place des Marates, qui étoit assiégée par les Mogols, passa par Tarcolan & voulut voir aussi le Sanias Chrétien. Comme les visites des Grands ne se font qu'avec beaucoup de pompe, Sek se rendit à l'Hermitage

Velour, dernière Place des Marates.

RELATION DU CARNATE.

mitage au son des instrumens militaires, escorté d'un Corps d'Infanterie & de Cavalerie. Il assura le Père de sa protection. Il lui offrit des terres; &, ce qui fit encore plus d'honneur au Christianisme, il ne le quitta qu'après s'être recommandé à ses prières. On s'afflige ici de ne pas trouver d'autres lumières sur le progrès d'une si belle Mission (d). La Lettre du Père Bouchet ne contient que les mêmes événemens, dans un plus long détail (e); & celle du Père Tachard n'y ajoute qu'une courte exposition des travaux du Père de la Fontaine, à Ponganour.

Course du Père Mauduit dans le Royaume de Carnate.

MAIS la Relation du Père Mauduit, sans nous apprendre mieux les suites de ce premier succès, offre les noms d'un grand nombre de lieux qui ne sont connus que par son témoignage, & qui peuvent enrichir la partie géographique de ce Recueil. On doit lui reprocher seulement d'avoir négligé les distances.

Cangivaron, Capitale du Pays.

Ayenkolam.

CE fut le 3 de Septembre, 1701, qu'il partit de Carouvepondi, lieu de sa résidence, à deux ou trois lieues de *Cangivaron*, Capitale du Royaume de Carnate. Il arriva d'assez bonne heure à *Ayenkolam*, qui étoit autrefois une Ville considérable, & qui n'est aujourd'hui qu'un gros Bourg: mais il alla coucher plus loin, dans une grande Pagode, dédiée à un singe, auquel les Indiens rendent les honneurs divins. Comme ce Pays n'a point d'Hôtelleries, ni de Caravanseras, on se retire ordinairement dans les Temples, pour y passer la nuit. Le lendemain, il se rendit à *Alcatile*, grande Ville fort peuplée, mais sale & mal bâtie, comme la plûpart des Villes des Indes. Il y coucha, dans la maison d'un Bramine, qui adoroit le Demon sous la figure d'une Idole, nommée *Poulear*. La vûe de cette Idole enflamma son zèle. Il la renversa; & par une indifférence, dont il n'explique pas la cause, le Bramine n'en parut point offensé. La plûpart des Habitans d'Alcatile sont *Linganistes*, c'est-à-dire, que par respect pour une espèce de Priape, la plus infâme de leurs Divinités, ils portent au cou une figure fort obscène, qu'ils nomment *Lingan*. Le Missionnaire vit un Docteur de cette Secte, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Il le trouva occupé à lire un Livre, où le Seigneur du Ciel & de la Terre étoit nommé; & dans leur entretien, il eut la satisfaction de l'entendre parler de la Religion Chrétienne avec éloge: mais lorsqu'il lui demanda son secours, pour faire connoître & respecter l'Etre Souverain, il en reçut cette réponse: „ Vôtre „ travail seroit inutile. L'esprit des Indiens est trop borné. Ils ne sont pas „ capables d'une connoissance si sublime". Le Missionnaire répliqua: „ Quoique les perfections infinies de cet Etre suprême soyent incompré- „ hensibles, il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est né- „ cessaire pour le salut. Il en est de Dieu comme de la Mer: quoiqu'on „ n'en voye point toute l'étendue, & qu'on n'en connoisse pas la profon- „ deur, on ne laisse pas de la connoître assez pour faire des Voyages d'un „ fort

Alcatile.

Entretien du Père Mauduit avec un Bramine.

(d) Malgré l'édification que M. Prevost veut donner aux autres, il paroit ici qu'il n'en cherche pas beaucoup pour lui-même, dans les Lettres des Missionnaires Jésuites, puisque s'il en avoit fait la lecture, il auroit pu y trouver encore bien des éclaircissemens. Nous y suppléerons à la fin de son Article. R. d. E.

(e) Elle contient au contraire précisément les suites que M. Prevost demande. R. d. E.

„ fort long cours, & pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller". Cette comparaison plût au Docteur, mais elle ne put lui faire embrasser la Doctrine qu'il estimoit. Un gros Lingan qu'il portoit au cou, dit le Père Mauduit, étoit comme le sceau de sa réprobation. RELATION DU CARNATE.

APRÈS avoir passé quelques jours à Alcatile, le Missionnaire se disposoit à continuer son Voyage vers l'Ouest. On lui dit que les Mogols & les Marates se faisoient une guerre cruelle, & que tous les chemins étoient fermés. Cette crainte ne l'empêcha point de partir pour Velour, qui est à l'Ouest d'Alcatile. Il arriva dans cette Ville avec ses Catéchistes. Il prit son logement chez un Bramine: ce qui lui attira beaucoup de considération & le fit passer pour un Sanias du premier Ordre. Le *Durey*, c'est-à-dire, le Gouverneur, lui rendit visite, acccompagné d'un grand nombre de personnes de distinction. La Forteresse de Velour est une des plus considérables du Pays; & les Officiers de ce poste important étoient alors en mauvaise intelligence avec les principaux Bramines de la Ville. Le Gouverneur, attribuant, au prétendu Sanias, une grande connoissance de l'avenir, lui demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bien-tôt? Il répondit adroitement que la paix étoit absolument nécessaire, & que s'ils vouloient suivre ses conseils, ils ne tarderoient point à se réconcilier. Cette réponse satisfit le Gouverneur; & les Bramines, y ayant fait réflexion, conclurent une paix solide avec les Officiers. Velour.

EN effet, elle étoit d'autant plus indispensable, que les Mogols ravageoient tout le Pays, & poussoient leurs courses jusqu'aux portes de Velour. Le Père Mauduit n'espérant aucun succès pour la Religion dans ce trouble, continua son Voyage à l'Ouest, après avoir batisé quelques Parias, qu'il trouva suffisamment instruits. Cette Contrée lui parut belle & fort bien peuplée. Il vit, sur sa route, plusieurs petites Villes, entre lesquelles il nomme *Palliconde*, dont il admira la situation. Les Rajas *Putres*, qui sont Seigneurs de ces Villes, le reçurent fort civilement. C'est une Caste de Princes, venus du Nord, qui se sont établis dans le Pays, & qui s'y maintiennent sous la protection des Mogols, dont ils ont embrassé les intérêts. Le Missionnaire passa, de-là, par la petite Ville de *Kuriyetam*; & deux jours après, il arriva aux portes d'*Erudurgam*. C'est une Ville située sous cette longue chaîne de montagnes, qui coupent, presque d'une extrémité à l'autre, la grande Presqu'Isle de l'Inde, en deçà du Gange. On arrêta le Père Mauduit, à l'entrée de cette Ville, parceque le fameux *Ram-Raja*, qui a fait tant de conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les Villes & les Forteresses, sous un habit de Sanias, tel que le Missionnaire le portoit. Cependant, lorsqu'il eut assuré les Officiers, que son unique dessein étoit de faire connoître le véritable Dieu, on lui permit d'entrer; & dans l'espace d'un seul jour, qu'il passa dans la Ville, il fit une liaison assez étroite avec un Docteur Mahométan, pour regretter beaucoup de n'avoir pû l'attacher à la Foi Chrétienne. C'étoit un homme d'un mérite distingué, qui parloit la langue Tamule avec autant d'élégance que de facilité, & qui joignoit du sçavoir à beaucoup d'esprit & de probité. Pallicondé. Kuriyetam. Erudurgam.

LE Père Mauduit trouva d'extrêmes difficultés à continuer son Voyage. Il falloit traverser des montagnes presqu'inaccessibles. Les Catéchistes,

 qu'il

RELATION DU CARNATE.

qu'il faisoit marcher devant, en paroissoient effrayés. Ils lui représentèrent que les Princes, dans les Etats desquels il alloit tomber au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & que la prudence ne permettoit pas de pénétrer, au mépris du danger, dans un Pays peu connu. Les Indiens sont naturellement timides. Sans s'arrêter à leurs imaginations, le Père Mauduit prit le chemin de *Peddu-Naiaken-Durgam*. Quoique la distance, d'Erudurgam à cette Ville, ne soit que d'une demie journée, il marcha deux jours entiers par des bois & d'affreuses montagnes, incertain de sa route & véritablement égaré. La protection du Ciel lui fit trouver, enfin, quelques Indiens, qui consentirent à lui servir de guides. Il passa heureusement tous ces lieux terribles, où les tigres & d'autres betes féroces, ne lui avoient pas causé moins d'inquiétude que la faim & la fatigue. Après s'être délassé, il traversa un gros Bourg, qu'il fut surpris de trouver désert. La crainte des Maures, qui couroient la campagne, avoit fait prendre la fuite aux Habitans. Ce ne fut pas sans avoir partagé leur épouvante, qu'il arriva devant les murs de Peddu-Naiaken-Durgam.

Peddu-Naiaken-Durgam.

CETTE Ville est petite; mais elle étoit alors si peuplée, par les Habitans des lieux voisins, qui s'y étoient refugiés, qu'il n'y trouva qu'une mauvaise cabane, pour y passer la nuit. Il se présenta le lendemain à la porte de la Forteresse, dans l'intention de saluer le Prince. Il fut arrêté. Cependant quelques Bramines, après lui avoir fait diverses questions, le conduisirent, par quantité de détours, dans l'appartement du Paléagaren. Il y trouva, dit-il, un fort bon homme, qui le reçut honnêtement; quoique, pour se concilier son affection, il ne lui eût présenté que quelques fruits du Pays, & un peu de jais, que les Indiens, à la vérité, croyent fort précieux. Ce Prince étoit assis. Il avoit, devant lui, une petite estrade, où il invita le Missionnaire à s'asseoir. Un motif de civilité, qui ne permettoit pas au Père Mauduit de prendre une place plus élevée que la sienne, lui fit étendre à terre, sa peau de tigre, sur laquelle s'étant assis à la manière du Pays, il exposa le sujet de son Voyage, en ces termes: „ Je n'ai „ quitté ma Patrie, Seigneur, & je ne me suis rendu ici, avec des peines „ & des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténè- „ bres où ils vivent depuis si long-tems, en adorant des divinités qui sont „ l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un Souverain Seigneur de „ toutes choses, qui a créé le Ciel & la Terre. C'est ce Souverain Maî- „ tre de l'Univers, que tous les hommes doivent connoître, & à qui ils „ doivent être soumis. C'est sa Loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent ê- „ tre éternellement heureux, & c'est cette Loi sainte, dont je viens in- „ struire vos Peuples. S'ils l'embrassent, & s'ils la gardent fidèlement, „ on ne verra plus, parmi eux, ni troubles ni divisions, ni violence, ni „ injustice. La charité, la douceur, la piété, la justice, & toutes les au- „ tres vertus seront la règle de leur conduite. Soûmis & fidèles au Prince, „ qui les gouverne, ils rendront ce qu'ils doivent au Souverain Seigneur, „ & parviendront ainsi à la souveraine félicité (*f*)". Ensuite, le Père Mauduit

Harangue du Père Mauduit à un Prince Indien.

(*f*) Lettres édifiantes, Tome VI. pages 40 & 41. Ceux qui trouveront autant de noblesse & de véritable grandeur que moi, dans un simple Religieux, qui paroît devant une

duit expliqua, au Prince, les principaux attributs de Dieu; & lui ayant fait prendre une haute idée de la Morale Chrétienne, il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec un logement commode pour sa demeure, & des ordres aux Officiers de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance. RELATION DU CARNATE.

Visite qu'il reçoit des Bramenatis.

Il partit le lendemain. Lorsqu'on a passé les montagnes, on n'entend plus, dans tout le Pays, d'autre langue que la Talanque ou Canaréenne. Cependant le Missionnaire trouva, près de Peddu-Naiaken-Durgam, un gros Bourg rempli de Tamulers, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Mogols. Il y reçut la visite de plusieurs *Bramenatis*; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Bramines. Entre plusieurs questions, elles lui demandèrent, si leurs maris, qui avoient entrepris de longs Voyages, reviendroient heureusement. Il leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux Docteurs, mais pour leur enseigner le chemin du Ciel. Elles l'écoutèrent avec attention. Ensuite, l'ayant salué civilement, elles se retirèrent sans répliquer. Quelques autres personnes, de moindre qualité, furent plus dociles à ses instructions.

Bairepalli.

Il arriva le soir à *Bairepalli*, où il ne trouva qu'un seul Habitant, qui avoit vû prendre la fuite à tous les autres, sans être effrayé de l'approche des Maures. Le lendemain il se rendit à *Tailur*, petite Ville de la dépendance d'un autre Paléagaren. La Forteresse en est assez bonne. Il continua son chemin vers *Sapour*, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. C'étoit autrefois une Ville fort peuplée, dont le tems a fait un Village. De-là, il se rendit à *Coralam*, autre Ville, qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais qui ne laisse pas d'être encore fort grande & fort peuplée. Il y trouva, dans plusieurs Habitans, beaucoup de disposition à goûter les vérités de la Foi. Mais, tandis qu'il s'employoit à la conversion d'un Bramine, un Maure, qui avoit voyagé, & qui avoit passé trois ans à Goa, le regarda fort attentivement, & s'écria, tout d'un coup, qu'il étoit un Pranguis; nom de mépris que les Infidèles donnent aux Européens. Ce fut un coup de foudre pour le Missionnaire. Il ne douta point que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous ses desseins. Un des principaux Habitans lui avoit offert une maison, pour y faire librement ses exercices, & plusieurs autres lui avoient promis de se faire instruire. Mais l'idée, qu'il étoit un Pranguis, changea tout-à-fait leurs inclinations; Ce fatal contre-tems, & de fâcheuses craintes, lui firent prendre la résolution de partir. Il se trouvoit alors au milieu des terres, c'est-à-dire également éloigné de la Côte de Coromandel & de celle de Malabar. Ses désirs le portoient à continuer sa marche du côté de l'Ouest; mais le danger d'être réconnu pour Pranguis, & l'approche de la saison des pluyes, l'obligèrent de prendre au Nord, dans l'espérance de trouver, chez quelque Paleagaren, ce qu'il ne devoit plus espérer parmi les Maures.

Tailur. Sapour. Coralam. Contre-tems qui arrêtent le Père Mauduit.

Sonna-Kallu.

Il quitta Coralam; & le lendemain, il s'arrêta dans une Ville, qui se nom-

une Cour Idolâtre, assis sur sa peau de tigre, & qui lui tient ce langage, ne se plaindront pas de ce détail.

Relation du Carnate.

nomme *Sonna-Kallu*, entourée de montagnes qui lui servent de défense. De-là, il se rendit à *Ramasa-Mutteram*, Ville assez considérable; d'où il prit le chemin de *Ponganour*, Capitale de tout ce Pays (*g*). C'est une Ville fort grande & fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Il s'y présenta d'abord à l'*Alvadar*, c'est-à-dire, au Premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue, pendant la minorité du Roi. Les civilités, qu'il reçut de ce Seigneur, l'excitèrent à lui demander la liberté d'entrer dans la Forteresse, où le jeune Roi se tenoit presque toûjours enfermé avec la Reine sa Mère.

Ramasa-Mutteram.

Ponganour, Capitale du Pays.

Mais l'Alvadar, l'ayant remis à d'autres tems, ce délai l'obligea de s'arrêter plus long-tems, à Ponganour, qu'il ne l'auroit desiré. Il annonça la Loi Chrétienne au milieu de cette grande Ville; & quoique la plûpart des Habitans, qui sont Linganistes, marquassent peu d'attention pour ses discours, il eut la satisfaction d'enrôler quelques ames sous les Enseignes du Christianisme. Un jour, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il reçut de l'Alvadar, la permission de bâtir une Eglise au vrai Dieu, dans l'endroit de la Ville qu'il voudroit choisir. Son principal dessein étoit de voir le Roi & la Reine sa Mère, dans l'espérance de convertir cette Princesse, dont on lui parloit avec de grands éloges. Tous ses efforts ne purent lui faire obtenir cet honneur. Un Tamuler l'assura, que la crainte de l'Alvadar étoit qu'il ne fît quelques reproches au Roi, sur le Lingan qu'on lui faisoit porter. Mais il demeura persuadé, dit-il, que, s'il avoit pû faire quelques présens à la Cour, on n'auroit pas fait difficulté de l'introduire. Ce fut apparemment sa pauvreté, qui l'empêcha aussi de bâtir une Eglise à Ponganour. Un jour, qu'il se disposoit à batiser trois Catéchumènes, dix ou douze Tamulers entrèrent dans sa chambre, chacun avec les instrumens qui servent à bâtir. Il les crut envoyés pour mettre la main à l'œuvre. Mais leur ayant demandé fort ardemment s'ils venoient dans ce dessein; „ nous le souhaiterions, répondirent-ils, & nous contribuerions de toutes „ nos forces à une si sainte entreprise; mais nous ne pouvons vous offrir „ que nos bras". Il les pria de conserver cette bonne volonté pour d'autres circonstances.

Le Père Mauduit obtient la permission d'y bâtir une Eglise.

Sa pauvreté nuit à ses desseins.

Il fait observer que le but de son Voyage, n'étant que de reconnoître le Pays, & de s'instruire de tout ce qui pouvoit servir à l'établissement de la Foi, il ne s'arrêtoit, dans chaque lieu, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour recueillir ces connoissances.

Objet de son Voyage.

En quittant Ponganour, il s'étoit proposé d'aller à *Terapadi*, fameuse Pagode, du côté du Nord, où les Gentils se rendent de toutes les Parties de l'Inde, & portent des présens considérables à l'Idole. Mais il fit réflexion que, dans la foule des Pélerins, il pourroit se rencontrer quelqu'un qui le fît passer pour Pranguis, & qui portât, par cet odieux reproche, un coup irréparable à la Mission. Il prit le parti de revenir à Tailur (*h*), par de longs

Terapadi, fameuse Pagode.

(*g*) Il ne nomme pas les Pays (1).

(*h*) Le Père Mauduit se félicite, comme d'un des plus heureux événemens de sa vie, d'avoir rencontré en chemin une femme, âgée de près de cent ans, qui ouvrit tout d'un coup l'oreille à ses pieuses leçons, & qui dans la

(1) C'est la Capitale de la Province du même nom. R. d. E.

longs & pénibles détours, qui lui firent éviter la rencontre des Maures. Dans son retour à Carouvepondi, il revit Peddu-Naiaken-Durgam, Velour, Alcatile, & d'autres Villes, dans quelques-unes desquelles il laissa un ou deux Catéchistes. Son Voyage avoit duré deux mois. Il s'applaudit d'en avoir tiré deux fruits: l'un, de connoître les lieux où les Missionnaires pouvoient espérer de s'établir; l'autre, d'avoir vérifié, par son expérience, que rien n'a plus de force, pour attirer les Infidèles au Christianisme, qu'une vie austère & pénitente dans ceux qui les instruisent. Un Missionnaire de Carnate & de Maduré, doit renoncer à l'usage du vin, de la chair, du poisson, des œufs; & toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau. Le lait n'est point interdit; mais on doit en user rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, qui est celui des Sanias; parceque tous ces Peuples ont pour maxime, que celui, qui entreprend de les rendre meilleurs, ou plus sages, doit mener une vie plus parfaite que le commun des hommes, & conforme à ses instructions (*i*).

RELATION DU CARNATE.

Retour du Père Mauduit à Carouvepondi.

Qualités qu'il demande dans les Missionnaires de Carnate & de Maduré.

la crainte de ne pas vivre assez pour se transporter dans une Eglise Chrétienne, le pressa de la batiser sur le champ avec l'eau d'un Etang voisin. Il la satisfit, en admirant les Mystères de la Providence. *Pag.* 57 & suiv.

(*i*) Pag. 65 & 66. Voyez la Description de Siam.

Nota. Voyez y aussi nôtre Remarque, pour ne point repéter ici la critique des mêmes choses. Ajoûtons seulement, qu'aujourd'hui les Missionnaires, en celà plus prudens que leurs Prédecesseurs, qui pour avoir voulu imiter la frugalité des Malabares, sont morts jeunes, affectent bien, en public, la même sobriété; mais ils se dédommagent dans le particulier, & se nourrissent en secret de poulets & de poissons. *Hist. de la Mission Danoise*, Tom. I. pag. 222. R. d. E.

[*Supplément aux Relations du Carnate.*

SUPPLÉMENT.

UNE de nos Remarques précédentes contient déja l'introduction à cet Article. Il ne s'agit que de reprendre le récit dont nous y avons promis la suite. Le Père Bouchet étoit trop agréablement établi dans son Topo, pour y rester long-tems tranquille. Les Gentils de la Ville de Tarcolan, Capitale du Royaume de Carnate (*a*), ne pouvant souffrir les progrès d'une nouvelle Religion dans leur Pays, commencèrent dès l'année suivante 1703, à former des complots pour la détruire. Le moyen dont ils s'avisèrent fut de déferer le Père Bouchet à *Sexsaeb* (*b*) Gouverneur de toute la Province, & d'exciter son avidité, en lui persuadant que ce Missionnaire sçavoit faire de l'or & possedoit des richesses immenses (*c*). D'autres accusations n'auroient été d'aucun poids auprès d'un Mahométan qui se mocquoit lui-meme des superstitions Payennes. Mais les trésors qu'on lui promettoit, flattoient trop son avarice pour résister à ces représentations. Ses Gardes vinrent, sous différens prétextes, épier le Missionnaire, qu'ils ne perdirent plus de

Persécution contre les Chrétiens de Tarcolan.

1703.

(*a*) Les Pères Tachard & Mauduit donnent ce titre à Cangivaron.

(*b*) Il est nommé *Sek*, ci-dessus.

(*c*) Le Père *de la Lane*, qui avoit été trois ans à Tarcolan, dit que le Père Bouchet avoit orné une petite Image de quelques pierres fausses, qu'on crut être fines; ce qui lui attira cette disgrace. (Rec. X. pag. 6.) Le P. Bouchet ne s'en vante pas. Mais en ce cas il eut mérité son sort. Car pourquoi vouloir faire honte aux Idoles des Gentils?

Relation du Carnate. Supplément. 1703.

de vûe jusqu'au jour qu'il fut pris. Le Capitaine de ces Gardes, en l'arrêtant, lui apprit que Sexsaeb étoit mécontent de sa conduite, sur quelques rapports qui lui avoient été faits; & en même-tems il ordonna aux Soldats de dépouiller les Chrétiens & les Catéchistes.

Le Père Bouchet est mis en prison avec eux.

QUAND le Père Bouchet vit qu'on se mettoit en devoir d'exécuter les ordres de cet Officier, il lui représenta, qu'il étoit facile aux Chrétiens de se justifier des accusations qu'on pouvoit avoir inventées à leur charge; ajoutant, que si l'on usoit de violence, il en porteroit ses plaintes à Daourkan, Lieutenant Général du Grand Mogol, qui les avoit reçus dans ses Etats. Le Capitaine, qui étoit Rajapout, ne lui fit point d'autre réponse, si ce n'est qu'il devoit obéir à ses ordres. Un des Catéchistes, qui voulut lui opposer quelque résistance, fut maltraité de coups par les Soldats. On enleva aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient, & on les traina à l'Eglise pour y être enfermés. Le Père fut pillé à son tour, tandis qu'il récitoit tranquillement son Bréviaire. Ensuite les Soldats se saisirent de lui, & le conduisirent en prison, au milieu des huées d'une foule immense de Spectateurs, qui l'accabloient d'invectives. Il se trouva, dans la Forteresse, avec vingt-trois de ses Néophytes, parmi lesquels il comptoit trois Brames. Leur misère étoit extrême. Dès le second jour de leur détention, le Père Bouchet fut menacé des plus cruels supplices, s'il ne déclaroit où il avoit caché ses trésors. Les Officiers du Gouverneur voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner auprès de lui, s'addressèrent aux femmes des Chrétiens, pour tâcher d'en tirer quelques lumières. Cette tentative ne leur réussissant pas mieux, ils commencèrent le même jour à faire mettre les fers aux pieds de quelques Chrétiens.

On veut, à force de tourmens, leur faire déclarer leurs prétendus trésors.

CEPENDANT le Rajapout porta à Sexsaeb l'argent qu'on leur avoit pris. Un des Gardes de la Ville, qui l'accompagnoit, raconta aux Prisonniers, que ce Gouverneur, à la vûe d'une si mince somme, n'avoit pû s'empêcher de faire éclater son ressentiment contre les Délateurs, dans des termes qui devoient leur faire craindre le même orage qu'ils s'étoient efforcés d'attirer sur les Chrétiens. La voye des tourmens flattoit encore leur espérance. Quatre Catéchistes souffrirent la torture avec constance. Le Missionnaire fut tiré à son tour de la prison, & conduit dans la place publique. En y arrivant, il vit ses Catéchistes étendus par terre; ils avoient les pieds violemment pressés entre de grosses pièces de bois attachées avec des cordes. Leurs Bourreaux faisoient rougir au feu de grandes tenailles, pour leur donner un autre genre de tourment encore plus rigoureux. Les Brames & les Rajapouts étoient assis sur un lieu élevé. On fit tenir le Missionnaire debout en leur présence. Le plus ancien des Brames, après lui avoit fait de vifs reproches, lui montrant les tenailles ardentes; „ Regarde, lui dit-„ il, les instrumens de ton supplice, si tu ne nous indiques tes trésors. C'est „ de l'argent qu'il nous faut, autrement tes Disciples vont être tourmentés „ de nouveau, en ta présence, & ensuite on te tourmentera toi-même". Comme le Père Bouchet ne répondoit plus rien, le Brame ordonna de battre les Catéchistes à grands coups de fouet. Quand on fut las de les frapper, il fit avancer le Missionnaire, qui crut qu'on alloit le livrer aux tourmens; mais il fut bien surpris, lorsque s'étant approché du Brame, il lui comman-

da simplement de le suivre, avec deux autres Brames & un Rajapout, dans une maison voisine. C'étoit pour lui exposer leur embarras, & le conjurer de leur donner quelque argent, pour les tirer, eux & lui, d'un si mauvais pas. Enfin ces Brames lui dirent tant de choses touchantes, & leurs paroles étoient si bien étudiées, que quoiqu'il fut accoutumé depuis longtems à leurs artifices, ils lui persuadèrent que rien ne pourroit plus le sauver du supplice; mais le Capitaine ayant appris qu'il persistoit à assurer qu'il n'avoit nulle ressource, se contenta de le faire reconduire en prison avec ses Catéchistes.

La constance des Prisonniers adoucit leurs ennemis.

On rendit compte à Sexsaeb de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchainèrent contre les Auteurs de la persécution qui avoit été suscitée aux Chrétiens; d'autres, au contraire, lui écrivirent que si on les délivroit de prison, il falloit absolument les chasser du Pays. Les menaces recommencèrent comme auparavant, de la part de ceux-ci, & ils ne cessoient de dire au Père, que son supplice n'étoit que differé pour peu de tems. Il se trouvoit si foible qu'il ne pouvoit presque plus se soûtenir. Le Capitaine de la Forteresse, craignant pour sa vie, vint le presser d'accepter quelque nourriture solide, & de prendre l'air dans son jardin; ce qu'il refusa, sous prétexte qu'il lui siéroit mal de profiter de cette offre, tandis que ses Disciples étoient dans les fers: Le Capitaine les leur ôta le lendemain, pour engager le Père à manger des mets qu'il lui présentoit avec tant d'instances.

Le Gouverneur les fait remettre en liberté.

La nouvelle de sa détention étant parvenue aux Missionnaires du Maduré, le Père *Martin* en partit sur le champ pour se rendre au Palais de Sexsaeb, sans crainte de s'exposer lui-même à une rude prison dans de pareilles conjonctures. La fermeté avec laquelle il parla à ce Gouverneur, le surprit autant que sa modestie pouvoit lui plaire. Après une demie heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda l'élargissement des Prisonniers, qui étoient enfermés depuis un mois. Le Père Martin se mit aussi-tôt en chemin pour Tarcolan, avec une Lettre qui contenoit les ordres de Sexsaeb. Le Capitaine Rajapout étoit absent; mais à son retour, le même soir, il mit en liberté les Chrétiens, & conduisit le Père Bouchet avec honneur jusqu'à son Eglise (*d*).

Etat des autres Missions du Carnate.

Le Père de la Fontaine.

Ces derniers événemens sont confirmés dans une seconde Lettre du Père Tachard (*e*), qui nous apprend encore quelques circonstances de la Mission des Pères Mauduit & de la Fontaine. Ce dernier, comme on l'a vû, étoit à Ponganour, où, sous la protection du Prince Mineur, & de la Princesse Régente, son Ayeule (*f*), ses premiers travaux avoient été

(*d*) Lettre du Père Bouchet, au Rec. XI. des Lettres édif., pag. 1—à 72.

(*e*) En date du 30 Sept. 1703. Remarquez que la première, dont M. Prevost a donné l'extrait, n'est que du 4 Fevrier; Ainsi celle du P. Bouchet, qui est confirmée par la seconde, ne peut pas contenir les mêmes événemens que la première, comme cet Abbé l'a cru; fondé apparemment sur ce que les Lettres en question ne font point rangées dans l'ordre de leurs dates; Mais il suffit de les lire pour se convaincre du contraire. *Rec VI. pag.* 229. *Rec. V. pag.* 239. & *Rec. XI. pag.* 1re.

(*f*) Suivant le Père Mauduit, c'étoit l'Alvadar, ou Premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue. Le jeune Prince se tenoit presque toûjours enfermé dans la Forteresse avec la Princesse sa Mère, & non

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1703.

été suivis d'un bonheur si extraordinaire, que selon l'expression du Père Tachard, „ on pourroit bien-tôt l'appeller l'*Apôtre des Brames*, en ayant „ plus bâtisé lui seul en huit mois, que tous les Missionnaires du Maduré „ en dix ans (*g*)". Mais il eut aussi sa part aux opprobres. Les Brames de Ponganour, jaloux de ses progrès, résolurent de le faire chasser de son hermitage. Dans cette vûe, ils engagèrent des Néophytes de leur Caste, à l'accuser de quelque crime imaginaire. Après bien des humiliations, la persécution avoit cessé, & la considération du Missionnaire n'en étoit devenue que plus grande (*h*).

Le Père Mauduit.

LE Père Mauduit, après son retour à Carouvepondi, fut mis en prison, d'où il écrivoit au Père Tachard, „ qu'il avoit été dépouillé, battu, baffoué & meurtri jusqu'à la mort, avec ses bons Catéchistes (*i*)".

1709.

EN 1709, le Père Mauduit étoit Supérieur de cette Mission. „ Depuis qu'il y est, dit le Père de *la Lane*, les Brames & les Maures „ ne l'ont guères laissé en repos; ils l'ont souvent emprisonné & bat- „ tu d'une manière cruelle; ils l'ont insulté dans ses Voyages; ils lui „ ont enlevé ses petits meubles, & pillé plusieurs fois son Eglise: Mais „ son courage, & son intrépidité l'ont mis au dessus de toutes ces épreu- „ ves. Il a bâtisé & bâtise encore tous les jours un grand nombre d'In- „ fidèles.

Le Père de la Fontaine s'avance à l'Ouest.

„ LE Père de la Fontaine, ajoûte le même Missionnaire, a travaillé „ dans le commencement avec beaucoup de succès, & a conferé le batême „ à un grand nombre d'Idolâtres; mais dans la suite, la jalousie des Bra- „ mes lui suscita bien des embarras, dont il s'est tiré par sa patience & sa „ sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'Ouest, où la „ foi commence à faire de grands progrès.

Il y est joint par le Père le Gac.

„ LE Père *le Gac*, Missionnaire du Maduré, est allé joindre le Père de „ la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Maures le „ mirent en prison, où il eût beaucoup à souffrir pendant un mois. Il en „ a toûjours été persécuté depuis; mais sa fermeté & son zèle lui ont fait „ surmonter toutes ces difficultés, & je ne doute point qu'il ne fasse de „ grands fruits dans cette nouvelle Mission.

Le Père Petit.

„ ENFIN, le Père *Petit*, se trouve dans un poste un peu moins exposé „ à la fureur des Infidèles. Cependant il ne laisse pas d'éprouver de tems „ en

non son Ayeule. Il leur donne aussi les titres de Roi & de Reine. (Voyez ci-dessus, *pag* 446.) Le Père Mauduit devoit être sans doute mieux informé que le Père Tachard, qui n'avoit pas été, comme lui, sur les lieux; Mais il ne faut point se former une trop grande idée de ses Rois & de ses Reines, ni même des Princes, des Princesses, des Cours & des Palais, dont les Missionnaires parlent si souvent dans leurs Lettres, apparemment parcequ'ils manquent d'autres termes. On peut les apprécier, en général, sur le trait suivant d'un de ces Pères. „ De tous les Princes du Carnate, „ dit le P. *le Caron*, je n'en connois pas un „ seul qui soit de la première Caste. Quelques-uns même sont d'une Caste fort „ obscure. De-là vient qu'il y a des Prin- „ ces, dont les Cuisiniers se croiroient des- „ honorés, s'ils mangeoient avec les Prin- „ ces qu'ils servent, & leurs parens les „ chasseroient de leurs Castes". *Lettres édif.*, Rec. XVI. pag. 136.

(*g*) Ire. Lettre du P. Tachard, 4 Fev. 1703. Rec. VI. pag. 248.

(*h*) IIde. Lettre du même, 30 Sept. 1703. Rec. V. pag. 242.

(*i*) *Ibid.* pag. 244.

„ en tems des contradictions de leur part. Son Eglise est, de tout le „ Carnate, celle qui a le plus de Chrétiens (*k*)".

Relation du Carnate. Supplément. 1709.

Le Père de la Lane remplace le Père Bouchet à Tarcolan.

Dans cette Lettre, ni dans une autre précédente, qui ne contient aucun éclaircissement historique, le Père de la Lane ne parle pas du Père Bouchet (*l*), quoiqu'il eut passé trois ans dans sa Mission de Tarcolan, où il dit avoir été aussi en bute à la malice des Gentils, & aux vexations des Maures, dont le Camp n'étoit qu'à une demie journée de son Eglise, située auprès de la Ville. Il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eut été battu cruellement à coups de fouet, & chassé de son Eglise (*m*). Le récit de son avanture peut faire prendre une idée des embarras que les Missionnaires s'attirent le plus souvent par leur propre faute.

Avanture qui lui arrive.

Un jeune Brame orphelin s'étant jetté entre les bras du Père de la Lane, pour trouver sa subsistance, les Brames de Tarcolan s'addressèrent au Gouverneur de la Province, pour lui demander justice contre le Missionnaire, qu'ils accusoient d'avoir enlevé l'enfant avec violence. Aussi-tôt le Gouverneur le fit saisir par ses Gardes, qui après l'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, le conduisirent en sa présence. On le condamna d'abord au fouet, sans vouloir l'entendre. Un Gentil, touché de compassion, sollicita vivement sa grace & l'obtint du Gouverneur, qui s'étoit flatté de tirer quelque argent du Missionnaire; mais celui-ci n'ayant rien à lui offrir, il le renvoya, sans pousser plus loin les choses. L'enfant fut rendu aux Brames, qui pour le purifier le firent jeuner trois jours, le frottèrent à plusieurs reprises avec de la fiente de vache, & le lavèrent cent neuf fois; après quoi, l'ayant revêtu d'un nouveau cordon, qui est la marque distinctive de leur Caste (*n*), ils le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie (*o*).

Mission du Père Barbier à l'entrée du Carnate. 1711.

L'ordre du tems & le rapport des circonstances placent ici la Lettre du Père *Barbier*, qui étoit entré, au mois de Mars 1711, dans le Carnate. Cette Lettre s'addresse au Père Petit, que le Père Barbier avoit remplacé dans le gouvernement de la Mission de *Pinneypundi* (*p*), dont le premier étoit regardé comme le Fondateur. Il avoit fait construire une Eglise à *Adichenelour*; mais son Successeur lui marquoit qu'elle venoit d'être entièrement ruinée.

(*k*) Lettre du P. de la Lane, 30 Janv. 1709. *ubi sup*. Rec. X. pag. 43 & suiv. Il ne nomme pas cette Eglise; mais on apprend, par une Lettre du P. *Barbier*, que c'étoit celle de *Pinneypundi*; & que le P. *Petit*, qu'il y remplaça, en partit l'année suivante 1710., pour retourner en France.

(*l*) Il étoit repassé en France, d'où il revint dans la suite au Carnate, comme on le verra ci-dessous. Le P. de la Lane dit expressément qu'il n'y avoit alors que les quatre Missionnaires nommés dans sa Lettre, & qu'il faisoit le cinquième.

(*m*) Ce bon Père auroit parlé plus juste, s'il eut dit qu'il n'avoit pas tenu à lui que ces disgraces ne lui fussent arrivées.

(*n*) Nous employons à dessein cette expression générale. On se rappellera ici les fameuses disputes que le cordon des Brames a fait naître, pour sçavoir si son usage est purement civil, ou superstitieux. Les Jésuites soutiennent le premier, & leurs Adversaires le second. Ils ont tous raison; car le cordon est en effet un signe de Noblesse, mais d'une Noblesse qui prétend être sortie du Dieu Brumma, dont les Missionnaires, déguisés en *Sanias*, se font nécessairement passer pour les Descendans, dans l'esprit des Idolâtres. Il est étonnant qu'on ait pu disputer si long-tems, & avec tant d'opiniatreté, sur une chose si claire.

(*o*) Lettres du P. de la Lane, 1705 & 1709. *ubi sup*. Rec. X. pag. 397, 26 & suiv.

(*p*) Au Sud de Carouvepondi, sur la frontière du Royaume de *Gingi*.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1711.

née. Quelques acquisitions qu'il avoit eû le bonheur de faire à Dieu, presque dans le même-tems, l'avoient bien dedommagé, dit-il, de la peine que lui causoit cette catastrophe. Cependant la conversion d'un Vieillard, Chef d'une grande famille, qui mourut bien-tôt après, muni de tous ses Sacremens, manqua aussi de lui être fatale. Les enfans du deffunt, quoique Gentils, vouloient faire enterrer leur père; mais ses autres parens, qui étoient fort accredités dans la Bourgade, prétendoient que le corps fut brûlé, suivant la coutume de leur Caste. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bien-tôt à la connoissance du Raja d'*Aneycoulam* (q), à la Cour duquel les Chrétiens avoient de puissans ennemis. Néanmoins la réponse du Raja fut favorable au Missionnaire, qui entreprit, quelque-tems après, un Voyage à l'Ouest, pour visiter la Chrétienté de *Courtempettey*, & repassant par le Sud, recueillir les débris de l'Eglise que le Père Petit y avoit bâtie.

Tournée qu'il fait dans le Pays.

CETTE tournée lui parut être de près de quatre-vingt lieues, prenant depuis Pinneypundi jusqu'à *Chingama*, d'où passant au Sud, par Adichenelour, & par les Habitations qui bordent la Rivière de *Ponarou*, on revient par l'Est de *Gingi*. A son arrivée à Courtempettey, on lui fit le récit des outrages & des insultes que le Père Mauduit avoit essuyés, quelques années auparavant, lorsqu'il fut arrêté à Chingama. Le Père *Laynez*, alors Evêque de Saint Thomé, Fondateur de cette Mission (r), & le Père Petit, y avoient éprouvé un sort encore plus rude. On menaçoit le Père Barbier d'une destinée toute pareille (s); mais son séjour fut plus tranquille qu'il ne s'y étoit attendu, sur-tout après la conversion d'un fameux Gentil, dont les parens avoient été fort irrités.

EN partant de Courtempettey, le Missionnaire prit sa route vers *Tandarey*, où il dressa un Oratoire sur les ruines d'une Chapelle qui fut bâtie autrefois par le Père Jean *de Britto*, martyrisé dans le Royaume de Marava. Le Père Barbier se proposoit de relever cette Eglise, dès qu'il en auroit les facultés. Mais il ne paroit pas qu'il exécuta ce dessein, puisqu'on verra dans la suite, que le Père Bouchet y en bâtit une.

Ce qu'il voit à Tirounamaley.

A son passage par *Tirounamaley*, il fut frappé de la magnificence des édifices & des portiques que la superstition a consacrés aux Idoles, & à une mul-

(q) Ce lieu est apparemment le même que celui qui est nommé, par d'autres, *Ayencoulam*, ou *Ayenkolam*, Bourg situé à l'Ouest de Carouvepondi. Voyez ci-dessus, *pag.* 442.

(r) Elle est sur la frontière du Maissour.

(s) Il ajoûte; „ mais Dieu ne prodigue „ pas ces sortes de faveurs à tout le monde. „ Il faut les mériter, &c. " Un moment après il semble remercier Dieu de ce que l'orage qui le menaçoit n'eût pas de suite. Cependant sa constance étoit tout-à-fait extraordinaire. „ Il faut, dit-il, que les „ épines, dont ces prairies sont toutes semées, soyent bien longues & bien aiguës, „ pour ne pas ceder à la fermeté & à l'assurance avec laquelle je les foule. Il est „ vrai que la vûe des lieux consacrés par „ les souffrances des anciens Missionnaires, „ a bien dequoi encourager leurs Successeurs, & en particulier le souvenir de vôtre prison, dans l'endroit même où je passois alors, a beaucoup contribué à me „ soûtenir dans ce Voyage". Saintes Gasconades!, que nous n'aurions garde de tenir pour suspectes, si le Missionnaire ne les eût démenties lui-même. La fin de sa Lettre en peut faire juger sans partialité.

multitude prodigieuse de singes qu'on y nourrit & qu'on y revère. Il y vit encore, avec douleur, sept ou huit monumens, que l'impiété venoit d'élever à l'honneur des femmes que l'on avoit obligées de se bruler vives, après la mort de leurs maris. Au sortir de Tandarey, le voisinage de Gingi & d'autres grandes Villes, lui firent garder plus de ménagemens pour secourir les Chrétiens, sans s'exposer à être découvert (t). „ Je n'eus „ plus, dit-il, d'autre demeure que les bois; encore étois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les Infidèles, que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite (v) ".

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1711.

1714.

Retour du Père Bouchet, qui s'établit à Tanderei.

EN 1714., le Père Bouchet, de retour au Carnate, écrivoit que les Pères Mauduit & de Courbeville, peu de tems avant leur mort, arrivée de la façon qu'on l'a rapporté, dans une Note de l'Article précédent, avoient élevé une Eglise à *Paroupour*, lieu situé au Nord-Ouest de Tarcolan, & qui fut presque entièrement ruinée par les Guerres. C'est ce qui détermina le Père Bouchet à en bâtir une autre, au Sud-Ouest de Cangibouran, dans une Bourgade appellée *Tanderei* (x). Quoique cette Bourgade ne soit qu'à vingt lieues de Pondicheri, il dût traverser deux déserts affreux pour s'y rendre. Le Brame, que ce Père avoit amené à Paris, dans son dernier Voyage, lui servoit de Catéchiste. A leur arrivée à Tanderei, ils furent presque inondés des pluyes qui tombèrent en abondance. Leur plus grand embarras, pendant six semaines de séjour, fut de se deffendre des tigres. Ils étoient obligés de tenir toute la nuit de grands feux allumés pour écarter ces dangereux animaux. L'Eglise de Tanderei ne subsista pas longtems. Les pluyes continuelles, qui survinrent ensuite, détrempèrent ses murs de terre, & elle s'étoit enfin écroulée. Le Père de la Lane (y) s'occupoit alors de la construction d'une nouvelle Eglise, à quatre ou cinq lieues de la première (z).

Etat des Missions au Nord-Ouest.

1709.

Tumulte excité par les Dasseris, contre les Chrétiens de Chinnaballabaram.

DEPUIS ce tems, il n'est presque plus question, dans les Lettres des Jésuites, que de leurs Missions au Nord-Ouest, qui se sont étendues fort avant dans les terres. Le Père le Gac, qui s'y trouvoit, avec le Père de la Fontaine, nous en fournit les premiers détails (a). Ils remontent à l'année 1709, dans le cours de laquelle, cette Mission naissante, établie depuis deux ans, à *Chinnaballabaram*, avoit essuyé un des plus violens orages, de la part des *Dasseris* (b), qui se confiant sur leur puissance, & sur la foiblesse

(t) Le bon Missionnaire ne se croyoit apparemment pas encore digne des *faveurs* qu'il tâchoit d'éviter ici, après les avoir recherchées inutilement ailleurs.

(v) Lettre du P. Barbier, 1 Dec. 1711, *ubi sup.* Rec. XI. pag. 232— à 252.

(x) Ou *Tandarey*, suivant le P. Barbier, qui s'étoit proposé d'y bâtir une Eglise, parcequ'il trouvoit le lieu fort commode. Voyez ci-dessus l'Extrait de sa Lettre.

(y) Il étoit entré, quelques années auparavant, dans la Mission du P. Bouchet. Voyez ci-dessus.

(z) Lettre du P. Bouchet, 2 Oct. 1714, *ubi sup.* pag. 325 & suiv.

(a) Dans une Lettre du 10 Janv. 1709. Quoiqu'antérieure à la précédente, on la range ici, pour ne point interrompre une narration suivie des mêmes événemens & des mêmes lieux.

(b) Les Dasseris composent une Secte particulière d'Adorateurs de Vitchnou, & ce sont les plus grands ennemis des Chrétiens.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1709.

blesse du Prince, résolurent enfin d'éclater, après avoir vû évanouïr toutes leurs trames secrétes. Ces furieux, s'étant assemblés en grand nombre, avec quelques Soldats du Palais, le jour du nouvel an, devant l'Eglise des Chrétiens, demandèrent fièrement à parler au Missionnaire. Le Père de la Fontaine parut aussi-tôt en leur présence, avec cet air affable qui lui étoit si naturel, & leur addressa quelques exhortations, auxquelles les Disciples des *Gouroux Vitchnouvistes* (*c*), ne répondirent que par des menaces; mais ils en restèrent-là pour cette fois.

Le Prince veut faire sortir les Missionnaires de la Ville.

Le lendemain matin on apprit que les Dasseris s'attroupoient de nouveau, en plus grand nombre, dans les places de la Ville: Les cris menaçans que poussoient ces séditieux, le bruit de leurs tambours & de leurs trompettes, dont l'air retentissoit de toutes parts, obligèrent le Prince, à envoyer, aux Missionnaires, deux Brames, pour leur donner avis de cette emeute, & les sommer de sortir au plutôt de la Ville; sans quoi il lui seroit impossible d'appaiser une populace soûlevée uniquement contre eux. Le Père de la Fontaine répondit, qu'il respectoit les moindres volontés du Prince; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne pas rendre, aux Chrétiens, la justice qui leur étoit dûe.

Nouveaux efforts des Dasseris.

Un moment après, les Dasseris, suivis d'une foule immense de Peuple, vinrent assaillir l'Eglise des Missionnaires. La cour & une grande place vis-à-vis, ne pouvant en contenir la multitude, plusieurs grimpèrent sur les murailles & sur les maisons voisines, pour être témoins de la ruine des Chrétiens. Les Dasseris armés crioient de toutes leurs forces, que s'ils refusoient de sortir du Pays, il n'y avoit qu'à les livrer entre leurs mains. La populace mutinée y joignoit les injures les plus atroces. Tout le monde paroissoit acharné à leur perte, & de tant de personnes, il n'y en avoit pas une qui leur portât compassion, ou qui osât s'intéresser pour eux.

On protège les Missionnaires contre leurs ennemis.

Enfin ils alloient être sacrifiés à la fureur de leurs Ennemis, lorsque le Beaupère du Prince, qui tenoit après lui le premier rang dans le Royaume, & qui avoit la direction de la police, envoya des Soldats pour appaiser ce desordre, & dissiper les séditieux. A l'approche de la nuit, ils se retirèrent en corps dans la Forteresse, & là, pour intimider le Prince, ils se présentèrent aux principaux Officiers, l'épée à la main, menaçant de se tuer euxmêmes (*d*), si l'on ne chassoit au plutôt les Chrétiens de la Ville & de la Forteresse.

Ils refusent d'abandonner leur Eglise.

Quoique le soûlevement fut général, que le Beaupère du Prince fut du nombre des Dasseris, & que le Prince lui-même fut fort attaché au culte de ses fausses Divinités, cependant les ordres se donnoient & on veilloit sous main à la seureté des Chrétiens. Ce n'est pas qu'on quittât le dessein de les chasser de la Ville. Au contraire, ils reçurent coup sur coup plusieurs avis

(*c*) Ce sont les Prêtres de cette fausse Divinité des Indiens.

(*d*) C'est une des menaces ordinaires aux Religieux Gentils, qui l'exécutent bien aussi quelquefois, quoique fort rarement; mais les Peuples, dans la crainte de s'attirer la colère de leurs Dieux, si un pareil malheur arrivoit par leur faute, ne manquent presque jamais de les satisfaire.

vis du Prince, qui leur conseilloit d'en sortir, du moins jusqu'à-ce que la sédition fut appaisée, parcequ'il ne se croyoit plus le maître de contenir la Populace. Les Missionnaires firent remercier le Prince de cette attention; mais ils ne jugèrent pas à propos de déferer à ses conseils, attendu que leur retraite leur ôtoit pour jamais l'espérance du retour, & celle de s'avancer un jour vers le Nord, puisqu'on eût pris de-là occasion de les chasser pareillement de *Devandapallé*, où ils avoient aussi déja une Eglise. On sçavoit d'ailleurs que les Prêtres Gentils de *Chillacatta* (e), petite Ville éloignée de Chinnaballabaram d'environ trois lieues, avoient formé le dessein d'expulser entièrement les Chrétiens du Pays, & de détruire leurs Temples. Ces considérations & beaucoup d'autres, déterminèrent les Missionnaires à souffrir plutôt toute sorte de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on leur proposoit; Ainsi ils firent réponse, à ceux qui vinrent de la part du Prince, qu'ils étoient dans la résolution de n'abandonner leur Eglise qu'avec la vie.

Relation du Carnate. Supplément. 1709.

Cependant le tumulte qui continuoit à croître, leur faisoit craindre à tout moment de se voir livrés aux Dasseris, ou chassés honteusement & par force de la Ville. Mais plusieurs des principaux Habitans, que la seule curiosité avoit d'abord attirés près de l'Eglise, furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eûrent avec le Père de la Fontaine, qu'en le quittant ils lui donnèrent parole de s'employer en faveur des Chrétiens. Bien-tôt on cessa de les inquiéter, & le calme paroissoit rétabli dans les esprits, lorsque les Prêtres Gentils firent publier, dans toute la Ville, une défense de donner du feu, ou de laisser puiser de l'eau, à ceux qui viendroient à l'Eglise: & par-là les nouveaux Chrétiens étoient chassés de leurs Castes; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les professions les plus nécessaires à la vie. Enfin, par cette espèce d'excommunication ils étoient déclarés infâmes & obligés de sortir de la Ville. Les Disciples des Gouroux couroient dans toutes les maisons pour jetter l'épouvante parmi les Chrétiens. L'orage n'étoit pas encore cessé, au moment que le Père le Gac finissoit sa Lettre (f). Une autre Relation de ce Père nous apprend, que la Mission de Devandapallé, où il étoit destiné, essuya à son tour un petit orage, qui lui fut aussi suscité par les Dasseris de la même Ville. Cette persécution commença vers la fin d'Août 1710, & ne fut interrompue, au bout de deux mois, que par un ordre du Prince, qui permettoit aux Chrétiens le libre exercice de leur Religion (g). Mais trois ans après, ils en éprouvèrent une plus rude, dont on rapportera incessamment les circonstances.

Les principaux de la Ville s'intéressent pour eux.

Triste revers qu'éprouvent leurs Disciples.

Autre orage contre les Chrétiens de Devandapallé.

1710.

Dans cet intervalle, le Père *Dacunha*, Missionnaire Portugais du Maissour, fut la victime de la fureur des Dasseris, qui devenoit générale contre les Chrétiens de tout le Pays. L'ancienne Eglise, que ce Missionnaire avoit sur les terres du Roi de *Cagonti*, ayant été brûlée par les Maures, il venoit d'en faire construire une nouvelle, où pendant qu'il célébroit sa première Messe,

Mission établie sur les terres du Roi de Cagonti.

(e) On ne trouve point cette Ville dans la Carte de M. d'Anville. C'est peut-être *Cotta-Cotta*.

(f) Lettre du P. le Gac, 10 Janv. 1709. Rec. X. pag. 253—à 267.

(g) Autre Lettre du même, 1 Dec. 1714. Rec. XIV. pag. 228 & suiv.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1710.

Messe, qui fut aussi la dernière, on vit arriver une troupe de Dasseris, avec des bannières, des timbales & des haut-bois. Le Magistrat de la Bourgade, qui avoit permis l'ouverture de l'Eglise, fit partir aussi-tôt un Exprès pour informer la Cour de ce qui se passoit, & en rapporter des ordres. Il étoit addressé au *Delaway*, ou Général des Troupes du Royaume, qui, peu de tems auparavant, avoit fait, au Père Dacunha, une reception des plus gracieuses, & l'avoit assuré de sa protection. Mais les Dasseris n'attendirent pas sa réponse pour entrer dans l'Eglise. Ils coururent d'abord au Père, qui fut roué de coups, & traîné devant le Gourou, Chef de la Religion dans ces quartiers. Celui-ci étoit assis sur un tapis, & faisoit paroitre autant d'orgueil & de colère, que le Missionnaire montroit d'humilité & de constance. Après beaucoup de questions sur sa Religion & sur celle des Gentils, le Gourou prit à témoin les Magistrats de la Bourgade, des blasphêmes que le Père Dacunha avoit proferés, suivant lui, contre leur Divinité principale. On l'eut sans doute fait mourir sur le champ, si quelques Gentils, touchés de son état, n'eussent conjuré le Gourou, de lui épargner un reste de vie, qui ne devoit pas être de longue durée. On le fit partir le même soir, sous l'escorte de quelques Gardes, qui avoient ordre de ne point le quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Père voyant qu'il ne pouvoit plus différer, & que l'Exprès qu'on avoit envoyé à la Cour ne revenoit pas, jetta un tendre regard sur son Eglise, dit adieu à ses Chrétiens, qui fondoient en larmes, & partit à pied, pour aller coucher à une autre Bourgade, où il avoit aussi des Néophytes. Ce fut-là que ses douleurs se firent sentir plus vivement; il s'en trouva si accablé, que ne pouvant plus se soûtenir, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinagati*, lieu de sa résidence ordinaire. Il y expira dix-huit jours après, entre les bras du Père de *Sant Jago*, Auteur de la Relation de sa mort, & son Successeur dans cette Mission. On lui avoit donné, dit-il, plus de deux cens coups de bâtons, ou d'épées; de-sorte qu'il étoit surprenant, que ce Père eut pû survivre tant de jours à ses blessures.

Le Père Dacunha y est maltraité par les Dasseris.

Il meurt de ses blessures.

Punition de ses Persécuteurs.

Le Delaway fut si touché de la mort du Père Dacunha, qu'il fit emprisonner le Gourou, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On assura le Père de Sant Jago, qu'il s'étoit tiré de la prison par l'intercession de quelques Brames favoris du Prince, après avoir payé soixante pagodes; mais que poursuivi par la justice Divine, il avoit trouvé sa maison en deuil pour la mort de son fils, qui venoit de se tuer en tombant dans un puits. A l'égard des Dasseris, complices de l'assassinat du Père Dacunha, on les condamna à des amendes applicables à la guerison des Chrétiens, qui avoient partagé l'infortune de leur Missionnaire; mais soit que ces amendes n'eussent pas été levées, soit qu'on les eut employées à un autre usage, les Chrétiens n'en ressentirent aucun soulagement. „ Le Delaway, ajoûte le Père de Sant Jago, leur a fait encore „ annoncer, qu'un autre frère du deffunt viendroit prendre sa place à Caganti, & que non-seulement il lui en donnoit la permission, mais de „ plus qu'il prenoit la chose à cœur. Le Père supérieur pourra y faire un „ tour, & je crois qu'il sera bien reçu des Seigneurs du Pays & d'une

„ grande

„ grande partie du Peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un Mission-„ naire (*b*)". Ce Supérieur fit, en effet, quelque-tems après, dans ces quartiers, un Voyage dont on trouvera les circonstances dans la Relation suivante du Père le Gac, qui confirme aussi la catastrophe du Père Emanuel Dacunha, „ lequel, dit-il, fut si maltraité des Dasseris, à deux journées & „ demie de Chinnaballabaram (*i*), qu'il mourut peu de jours après de ses „ blessures". Il ajoûte que l'Archevêque de Cranganor venoit de faire les informations d'une si glorieuse mort (*k*).

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1713.

Nouvelle sédition des Dasseris à Devandapallé.

Le Père le Gac, qui étoit parti de Devandapallé, au commencement du mois de Mai 1713, pour *Chruchnabouram*, à trois journées de-là vers le Nord, y reçut avis d'un nouveau tumulte que les Dasseris avoient excité dans la première de ces deux Villes. Il se hâta d'y retourner, pour fortifier ses Néophytes, dont la constance avoit déja mérité ses éloges. En arrivant à Ponganour, il y reçut des lettres du Père *Platel*, Supérieur de la Mission de Maissour, qui étoit à *Cotta-Cotta*, Ville de la dépendance des Maures, à trois lieues de Devandapallé, & qui lui donnoit avis de ce qui se passoit dans cette Mission. Le Père le Gac se rendit aussi-tôt auprès de lui pour le remercier de ses peines, & le consulter sur la conduite qu'on devoit tenir dans des circonstances si critiques. Il sçut de la bouche de ce Supérieur, que depuis plus de six mois, les Dasseris de Maissour, tâchoient d'exciter un orage dans sa Mission; qu'ils avoient écrit des lettres circulaires à tous ceux de leur Secte; qu'ils s'étoient attroupés à Cotta-Cotta; & que le Gouverneur Maure, informé de leurs desseins, avoit invité le Père à venir disputer avec eux; mais que pas un Dasseri n'ayant osé paroitre, le Gouverneur, outré de cette conduite, avoit ordonné que si ces Payens s'assembloient encore, on chatiât les plus mutins de la troupe. Sur cet ordre, ils s'étoient retirés à Devandapallé, où ils espéroient plus de succès de la foiblesse du Gouvernement. Ces furieux y avoient commis toutes sortes de desordres, tant dans l'Eglise que dans les Habitations des Chrétiens. Ceux-ci coururent au Palais pour demander justice d'une pareille violence. On les y fit attendre jusqu'au soir, exposés aux railleries & aux insultes des Dasseris; Enfin, le Prince leur fit dire qu'ils pouvoient se retirer, & qu'il examineroit leur affaire. Le lendemain les Dasseris, que le silence du Prince sembloit en quelque façon autoriser, recommencèrent leurs outrages, & se rendirent maîtres de l'Eglise, dont ils chassèrent une famille Chrétienne de Brames, qui y demeuroit, & y établirent des familles de leur Secte.

Les Chrétiens sont exposés à leur haine.

Retour du Père le Gac dans cette Ville.

Le Père le Gac brûloit d'impatience de se rendre auprès de ses Néophytes; mais les Gardes avoient deffense de ne laisser entrer aucun Missionnaire

(*b*) Lettre du P. de Sant Jago, 8 Août 1711. Rec. X. pag. 98—à 118.

(*i*) Ce sont ces rapports qui nous engagent à placer ici la Relation du P. de Sant Jago, quoiqu'elle appartienne proprement à l'Histoire des Missions de Maissour; mais outre la liaison des faits, on doit remarquer encore, que la Carte de M. d'Anville, dressée sur celles des Jésuites, place Cagonti & Capinagati dans le Carnate, en changeant un peu les noms. C'est *Cangondi* & *Capiganati*, suivant ce Géographe.

(*k*) Lettre du P. le Gac, 1. Dec. 1714. *ubi sup.* pag. 290.

Relation du Carnate. Supplément. 1713.

re dans la Ville. Cependant il trouva moyen de s'y introduire la nuit, sans être reconnu. Le matin il parut sur une éminence à l'entrée de la Forteresse, où les Dasseris, bien-tôt avertis de son arrivée, le traitèrent avec les dernières indignités. Il porta ses plaintes aux Ministres du Prince, offrant même de debattre la cause des Chrétiens contre les Dasseris, qui n'eurent garde d'accepter le défi. Après avoir passé deux jours & une nuit dans le même lieu, exposé aux injures de l'air, sans autre nourriture que quelques poignées de riz sec, le Missionnaire fut obligé de se retirer, pour faire place à une procession de Gentils, dont on vouloit le forcer d'honorer l'Idole.

Ordre aux Chrétiens de se retirer ailleurs.

Un ancien Brame, qui avoit du crédit auprès du Prince, s'en servit en faveur du Missionnaire; mais un autre Brame plus puissant s'étant déclaré hautement contre les Chrétiens, il n'y eut plus personne qui osât s'intéresser pour eux. Dès lors les Dasseris se crurent en droit de tout entreprendre. Le Prince règnant étoit encore fort jeune, & son Beau-père, qui commandoit ses Troupes, n'aimoit pas les Chrétiens. Ce fut par son ordre qu'on en arrêta quelques-uns, tandis que les Dasseris, accompagnés des Archers de la Ville, parcoururent de nouveau les maisons des autres, & leur ordonnèrent, de la part du Prince, de renoncer à la foi, ou de sortir de la Ville. Cet ordre fut encore accompagné de plusieurs mauvais traitemens. Mais les Dasseris épargnoient au moins la vie des nouveaux Chrétiens, & ne cherchoient qu'à les mettre dans la nécessité de rentrer dans le Paganisme, ou d'abandonner la Ville.

Protection que leur accorde le Nabab d'Arcate.

Comme le Père le Gac ne gagnoit rien auprès du Prince, il écrivit au Supérieur de Maissour, qui étoit encore à Cotta-Cotta, pour le prier d'aller une seconde fois à l'Armée de Maissour, dont il connoissoit les principaux Chefs, afin d'y ménager de la protection. Il le fit; mais pendant huit jours qu'il resta au Camp, il ne put rien obtenir. D'un autre côté, le Père de la Fontaine, Supérieur de la Mission du Carnate, & chargé du soin de la Chrétienté que gouvernoient les Pères Mauduit & de Courbeville, morts depuis peu, crut que le meilleur moyen d'arrêter le cours de cette persécution, étoit de s'addresser au Nabab d'*Arcadou* (*l*), & de solliciter des Lettres de recommandation pour le Prince de Devandapallé. Il eut recours à un François, nommé *M. de St. Hilaire* (*m*), que son habileté dans la Médecine avoit mis en grande réputation auprès du Neveu (*n*) du Nabab. Il obtint les Lettres de recommandation, qu'il porta aussi-tôt luimême à Devandapallé, d'où le Père le Gac avoit été obligé de sortir deux jours auparavant. Son zèle le conduisit auprès de quelques Chrétiens qui s'étoient retirés dans des cavernes. Il y fit rencontre du Père Platel, qui, au retour de l'Armée de Maissour, s'étoit rendu en ce lieu, dans les mêmes vûes

(*l*) Ou d'*Arcate*. C'étoit le Viceroi qui commandoit dans ce Pays pour le Grand Mogol.

(*m*) Gentil-homme Gascon, à qui son zèle pour la Religion avoit mérité d'être fait Chevalier de l'Ordre de Christ, par le Viceroi de Portugal, au nom du Roi son Maître. C'est le Père de *Bourzes*, qui nous fournit cette circonstance. *Lettres édif.* Rec. XIV. pag. 470.

(*n*) Suivant le même Père de Bourzes, il se nommoit *Baker saibu*, & étoit Gouverneur de la forte Place de Velour dans le Carnate.

vûes de consoler & de fortifier ces Néophytes. Le Père de la Fontaine y vint peu après. La Lettre du Nabab, qu'il avoit remis au Prince de Devandapallé, n'ayant produit aucun effet, les trois Missionnaires dépêchèrent sur le champ un Exprès à M. de St. Hilaire, pour lui en demander une seconde, qui eût encore le sort de la première; Ainsi il n'y eut pas d'autre parti à prendre pour les Missionnaires, que de permettre aux Chrétiens de se retirer dans quelqu'autre Ville.

Relation du Carnate. Supplément. 1713.

Elle ne produit aucun effet.

Cependant comme la perte de la Mission de Devandapallé pouvoit avoir des suites plus fâcheuses, on n'en jugea pas moins nécessaire de tenter les derniers efforts pour rétablir les choses. Le Père de la Fontaine retourna à Velour, auprès de M. de St. Hilaire, dont il obtint de nouvelles Lettres, que le Missionnaire porta au Nabab, qui s'avançoit avec son Armée contre le Maissour. Il la trouva campée aux portes de Devandapallé, & ce fut-là qu'il présenta ses Lettres. Le Nabab lui fit un accueil distingué. Au bout de deux jours, il lui annonça qu'il pouvoit retourner dans son Eglise de Devandapallé, & il ordonna qu'on l'y conduisit sur un de ses éléphans. Ce fut ainsi que le Missionnaire entra dans la Ville, au son des instrumens, & accompagné de quelques *Chofdars*, ou Huissiers du Nabab. Les Dasseris, qui ne purent voir son triomphe qu'avec depit, cherchèrent de leur côté de la protection dans l'Armée du Nabab, auprès d'un Brame en credit, qui là-dessus fit prier le Père de la Fontaine de l'aller trouver au Camp. Après diverses questions, il lui déclara, que s'il enseignoit desormais sa nouvelle Loi aux Indiens, il lui feroit couper le nez & les oreilles. Cette deffense, qui fut bien-tôt publiée par les Dasseris, empêcha le Prince de Devandapallé de recevoir les Chrétiens dans la Ville. On recourut encore au Nabab; mais il fit entendre qu'il n'en avoit déja que trop fait, & qu'il ne vouloit plus être importuné sur cette affaire. Un Colonel Maure suppléa au refus de son Chef, en ordonnant à l'Envoyé de Devandapallé, d'écrire au Prince, que le Nabab & les principaux de l'Armée, vouloient qu'on fit justice aux Chrétiens. La réponse du Prince de Devandapallé, fut qu'il avoit donné leurs maisons, & qu'il ne pouvoit plus les reprendre; mais qu'il leur permettoit d'en bâtir de nouvelles. Ce fut ainsi que les Missionnaires rentrèrent en possession de leur Eglise.

On obtient de nouvelles recommandations plus efficaces.

Opposition des Dasseris.

Les Chrétiens recouvrent leur Eglise.

Dans le même-tems, l'Armée de Maissour leva le Siège de devant la Ville de Chinnaballabaram, où, comme on l'a vû, les Chrétiens avoient aussi une Eglise, que le Père de la Fontaine fut obligé de faire démolir, à l'approche des Ennemis. Quoique cette Ville ne fut entourée que d'un fossé & d'un rempart de terre, l'Armée ennemie, composée de cent mille hommes, y fut arrêtée neuf mois, sans pouvoir la prendre. Les tranchées des Assiégeans consistoient en des parapets de terre & de bois, plantés en forme de pilotis, à l'epreuve du canon. On ne se sert dans ce Pays que de canons de fer, & de boulets de pierre d'une grosseur énorme. On en voit qui ont jusqu'à deux coudées de circonference & même plus. Après neuf mois de Siège, les tranchées n'avoient été poussées qu'à la portée du pistolet de la contrescarpe: ce qui suppose un travail extrêmement pénible. Les Assiégeans avoient fait une sappe pour attacher le Mineur; mais la mine fut éventée.

Levée du Siège de Chinnaballabaram.

Relation du Carnate. Supplément. 1713.

Peste, dont le Père de la Fontaine est attaqué.

La peste suivit de près la levée de ce Siège, & répandit la désolation dans la Ville. Le Père de la Fontaine, qui y étoit de retour, ne s'occupoit plus que du soulagement des Chrétiens. Il fut attaqué lui-même du mal contagieux. Le Père le Gac vola à son secours. Leur état étoit des plus tristes; logés avec trois de leurs Catéchistes malades, sous un méchant appentis, qui ne les garantissoit pas des injures de l'air. M. de St. Hilaire, dont le zèle pour les Missionnaires ne se ralentissoit jamais, se hâta d'envoyer, au Père de la Fontaine, des rafraîchissemens & des remèdes convenables à son état. Il fit partir en même-tems son palanquin, avec douze Porteurs pour le transporter près des Côtes, où le changement d'air lui fit bien-tôt retrouver ses forces.

Il en réchappe.

Voyage du Père le Gac à Chruchnabouram.

Le Père le Gac, après s'être arrêté quelque-tems à Chinnaballabaram, en partit pour aller visiter la nouvelle Église de Chruchnabouram. Il fut attaqué sur sa route, par six Cavaliers Marates, qui dépouillèrent d'abord cinq de ses Catéchistes. Le Missionnaire reçut, dans l'estomac, un coup de hampe, qui ne lui fit qu'une legère blessure. Mais les Brigands le mirent bien-tôt dans le même état que ses Compagnons. L'approche de la nuit les obligea de se retirer dans un Village voisin, où un Brame fut le seul qui eût la charité de leur offrir quelque assistance; encore ne consistoit-elle qu'en une poignée de grosse cassonade & autant de farine, pour en faire leur repas. Le Père le Gac resta deux mois à Chruchnabouram, dont l'Eglise, qui étoit la meilleure de cette Mission, fut peu après réduite en cendres, & rebâtie ensuite par les soins du Père de la Fontaine.

Il est dépouillé par des Brigands.

Autre malheur.

Continuation des mouvemens à Devandapallé.

Depuis le rétablissement des Chrétiens à Devandapallé, les Dasseris n'avoient point cessé de faire de nouveaux efforts, pour les en chasser une seconde fois. Mais sur la fin du mois d'Octobre de cette année, ils firent une tentative encore plus éclatante que la première. C'est le tems où les Gentils de ces Quartiers vont à *Tiroupati*, le plus célèbre Pélérinage qu'il y aît aux Indes, & où les Peuples accourent de plus de soixante lieues à la ronde (*o*). Les Dasseris arrêtèrent ceux de leur Secte qui passoient par cette Ville, afin d'exciter une sédition générale: Ils sollicitèrent l'appui des principaux Marchands & des Chefs des Troupes. Enfin, ils n'attendoient plus que l'arrivée d'un fameux Dasseri, pour faire main basse sur les Chrétiens. Ce Heros de leur Secte arriva avec sa troupe, & fut conduit en pompe au Palais. Le Prince donnoit, ce jour-là, un repas aux Dasseris, en l'honneur de Vitchnou; coutume qu'il observoit régulièrement deux fois cha-

(*o*) Voyez ci-dessus, *pag.* 446., où M. Prevost, contre son original, avoit écrit *Terassadi*, pour *Terapadi*, ou plutôt Tiroupati. Dans la Carte de l'Indoustan de M. Bellin, on distingue *Teressadi* & *Tirupatti*; sans compter encore *Tripeti*, beaucoup plus au Nord-Ouest, & qui doit être cette célèbre Pagode. Nous ne sçavons lequel des deux, de l'Historien ou du Géographe, a fourni à l'autre le premier de ces noms, qui ne se trouve ni dans les Lettres, ni dans les Cartes des Missionnaires Jésuites. Nous ne déciderons pourtant point si c'est une faute de M. Bellin, qui peut avoir, pour Teressadi, des Garants que nous ignorons; mais au moins M. Prevost avoit à parler de Terapadi, & non de Terassadi, supposé que ce soyent deux lieux différens, comme l'a cru M. Bellin, qui n'est d'ailleurs pas infaillible; témoin le Fort François de Karikal, qu'il avoit placé au Nord de Tranquebar, c'est-à-dire sens dessus dessous. Cette erreur a été corrigée dans nôtre Edition de la même Carte.

chaque mois, le 11 & le 27 de la Lune. Ces Mutins refusèrent de manger, si on ne leur promettoit de chasser les Chrétiens de la Ville. La réponse du Prince ne fut pas favorable; mais ils n'en mangèrent pas moins, & bornèrent, pour cette fois, leur ressentiment à de simples menaces.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1714.

Menaces des Dasseris.

Le calme paroissoit renaître, lorsque les Dasseris, qui ne s'étoient tenus tranquilles que pour mieux concerter leurs mesures, s'assemblèrent pour célébrer une de leurs principales fêtes. Leur Chef les conduisant par toute la Ville, ne cessoit de crier qu'il falloit absolument raser l'Eglise des Chrétiens. Ils se rendirent au Palais, & menacèrent le Prince d'une révolte générale, s'il ne leur accordoit leur demande. On leur répondit, que les Chrétiens avoient été rétablis par ordre du Nabab, qui pourroit être offensé si on les insultoit; mais qu'on chercheroit le moyen de satisfaire les Mécontens, pourvû qu'ils prissent patience encore quelques jours.

Le Nabab accorde aux Chrétiens l'étendart du Mogol.

Ces nouveaux troubles firent juger, au Père de la Fontaine, qu'il falloit recourir au Nabab, pour le prier de soûtenir son Ouvrage. Il convint avec M. de St. Hilaire, que le meilleur parti étoit de demander l'étendart du Mogol, pour mettre leur Eglise hors d'insulte. Ce n'étoit pas une chose facile à obtenir; cependant la patience & l'activité de M. de St. Hilaire, triomphèrent des obstacles. L'étendart fut accordé, avec une Patente honorable, par laquelle le Nabab déclaroit, „ qu'il permettoit aux *Saniassis* „ *Romains*, de l'arborer dans la cour de leurs Eglises de Devandapallé & „ de Ballabaram (p)". Deux Cavaliers furent chargés d'accompagner le Missionnaire, pour porter l'étendart au Prince, qui après bien des délibérations, leur fit enfin dire qu'ils pouvoient le placer où ils jugeroient à propos.

Fureur de leurs ennemis.

Ce dernier triomphe augmenta la fureur des Dasseris; Ils s'attroupèrent, & cherchèrent à soulever la Milice & le Peuple. Leur Chef, voyant ses efforts inutiles, conduisit sa troupe à la Pagode de la Ville, qui est dans la Forteresse; Il déclara qu'il n'en sortiroit point qu'on ne lui eût donné satisfaction, avec menaces, au cas de refus, d'assembler, dans peu de jours, plus de dix mille hommes, au moyen desquels il ravageroit le Pays. L'exécution de ces menaces n'étant pas sans exemple (q), on tâcha d'appaiser le Chef, qui n'en devint que plus intraitable. Enfin, il fallut lui promettre que dans deux jours on chasseroit les deux plus considérables familles de Chrétiens, qui avoient renoncé à sa Secte, & on lui tint parole. Bien-tôt ces Mutins demandèrent le bannissement de six autres familles, qui étoient le soûtien de cette Chrétienté naissante. Soit qu'ils l'eussent véritablement obtenu, ou qu'ils se prévalussent du nom & de l'autorité du Prince, ils eurent le pouvoir d'envoyer des Soldats chez tous les Chrétiens; après quoi ils ne gardèrent plus de mesures, & maltraitoient de coups ceux qu'ils rencontroient dans les rues. La persécution devint générale. Les Dasseris, suivis de Soldats, ne quittoient point ces Infortunés qu'ils ne les eussent conduits hors des portes de la Ville.

On leur donne satisfaction.

Les Chrétiens sont chassés de la Ville.

Le

(p) C'est la même Ville que Chinnaballabaram. Voyez ci-dessous.

(q) Voyez ci-dessus, pag. 454.

Relation du Carnate. Supplément. 1714.

Le Père de la Fontaine se plaignit hautement, au Prince, du mépris qu'on faisoit de la protection du Nabab, & protesta qu'il alloit déchirer, en leur présence, l'étendart qui lui avoit été donné, si l'on n'arrêtoit pas la fureur des Dasseris. Ces paroles firent impression. On parla d'accommodement. Après bien des allées & des venues, un Brame, favori du Prince, vint annoncer au Père, qui s'obstinoit à ne vouloir pas quitter le Palais, qu'on alloit faire entrer les Chrétiens dans la Ville. A sa demande cet ordre fut immédiatement exécuté, au grand chagrin des Dasseris, qui ne se rebutèrent cependant pas encore. On les vit le lendemain en beaucoup plus grand nombre, marcher en armes vers la Forteresse, criant comme des furieux, & protestant qu'ils ne seroient pas contens, qu'ils n'eussent vû couler le sang des Prêtres de la nouvelle Loi. Ils en vinrent jusqu'à empêcher qu'on ne fit, dans la Pagode du Prince, les sacrifices accoutumés, tandis qu'on ne cessoit d'inquiéter les Chrétiens, qui manquoient de tout dans la Ville, parcequ'ils n'avoient plus la liberté d'y travailler pour pourvoir à leur subsistance.

Ils y rentrent peu après.

On ne cesse de les inquiéter.

Les ordres du Prince, en leur faveur, étant si mal exécutés, les Pères de la Fontaine & le Gac, crurent devoir lui renouveller leurs instances. Ils se rendirent, dans ce dessein, à la Forteresse; mais ils furent arrêtés à la première porte, & repoussés rudement par les Gardes. La nuit les contraignit de se retirer à l'entrée d'une Pagode voisine, où ils essuyèrent toutes sortes d'avanies de la part de quelques Dasseris, qui étoient instruits de leur démarche infructueuse. Le lendemain, trois des plus sçavans Brames de la Ville leur furent envoyés par le Ministre du Prince. La dispute de controverse qu'ils entamèrent, avec les Missionnaires, mérite d'autant moins d'être rapportée, que ces Brames étoient de trois Sectes différentes, & par conséquent peu d'accord entr'eux sur leurs principaux dogmes. Ils partirent assez contens des réponses des Missionnaires, qui restèrent encore trois jours à l'entrée du Temple. Le quatrième jour, trois autres Brames des plus distingués, vinrent, à ce qu'ils disoient, de la part du Prince, pour les assurer qu'il leur donneroit audience, & qu'il termineroit cette affaire à leur satisfaction. Ils conduisirent les Pères à leur Eglise, où ils leur réïtérèrent les mêmes assurances; Mais quelque instance qu'ils firent dans la suite, il leur fut impossible d'aborder le Prince, ni de mettre fin à ces vexations. Les Chrétiens n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer ailleurs. C'est ainsi que se passèrent les années 1713 & 1714.

Les Missionnaires veulent en vain se plaindre au Prince.

Dispute qu'ils ont avec trois Brames.

Les Chrétiens sont de nouveau chassés.

On craignoit, avec raison, que ces troubles ne se communiquassent à Ballabaram, Ville bien plus considérable que Devandapallé, & qui n'en est qu'à quatre lieues. Lorsque le Père de la Fontaine y bâtit une Eglise, environ sept ans auparavant, les Dasseris éclatèrent, & l'on fut sur le point d'en chasser les Chrétiens. L'ordre en fut intimé aux Missionnaires, de la part du Prince; mais l'exécution ne s'ensuivit pas. Malgré les efforts des Dasseris de Devandapallé, il arriva au contraire, que dans le tems même que cette Chrétienté étoit le plus vivement persécutée, celle de Ballabaram faisoit des progrès étonnans. Un grand nombre de familles y avoient depuis reçu le Batême, & entr'autres plusieurs d'une des premières Castes par-

Progrès de l'Eglise de Ballabaram.

Relation du Carnate. Supplément. 1714.

parmi les *Choutres*, qui eſt celle du Prince (*r*). Ces converſions ſont d'autant plus ſingulières, que ceux de cette Caſte ont un attachement incroyable pour leurs Idoles (*s*).

Etat de celle de Chruchnabouram.

On trouve, dans deux autres Lettres du Père le Gac, la ſuite des progrès de la nouvelle Egliſe de Chruchnabouram, & des travaux de ce Miſſionnaire. Quoiqu'il aît la modeſtie de ne pas ſe nommer, on découvre néanmoins, par d'autres récits, qu'il parle de lui-même. Il avoit pénétré encore plus avant vers le Nord-Oueſt, à l'occaſion de la converſion éclatante du Chef d'un gros Village, de la Caſte des *Rettis*, dont le Pays eſt éloigné de Chruchnabouram d'environ douze lieues (*t*).

Pays de l'Andevarou, gouverné par un Prince ſévère.

Tout ce Pays, qu'on appelle l'*Andevarou*, étoit gouverné par un Prince, nommé *Praſappia Naidou*, qui avoit la réputation d'être également éclairé & inflexible.

Exemples de ſa rigueur.

Deux exemples de ſévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il viſitoit une de ſes Fortereſſes, des Mécontens formèrent le deſſein de l'y renfermer le reſte de ſes jours, & de ſubſtituer ſon frère dans le Gouvernement. Le Prince, averti du complot, partit plutôt qu'on ne s'y attendoit, pour retourner à *Anantapouram*, ſa Ville Capitale, & rompit ainſi les meſures des Conjurés, qui furent tous mis à mort, à la reſerve de ſon frère.

Une autre fois qu'il étoit en Voyage, ſes Porteurs le croyant endormi dans ſon palanquin, s'échappèrent en des diſcours peu reſpectueux pour ſa perſonne. Il diſſimula juſqu'à ſon retour. Quelques jours après, il aſſembla les principaux de ſa Cour, & leur demanda quel châtiment méritoient des ſerviteurs qui avoient parlé de leur Maître avec mépris. Tous répondirent qu'ils étoient dignes de mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une juſtice ſi rigide n'eſt pas ordinaire aux Indes, où communément

(*r*) Ces détails ne conviennent qu'à Chinnaballabaram, dont le Siège eſt rapporté, par le même Miſſionnaire, ſous les deux noms différens; de-ſorte que c'eſt une même Ville.

(*s*) Lettre du P. le Gac, 1. Dec. 1714. Rec. XIV. pag. 128— à 320. Cependant peu s'en fallut, ſuivant le P. le Caron, que ces Idoles ne perdiſſent entièrement leur crédit, quelques années après. „ Dans la Ville de „ Ballabaram, dit-il, où nous avons une „ Egliſe (en 1720), le Prince règnant fait „ porter continuellement un de ſes Dieux „ ſur un palanquin, précedé d'un cheval & „ d'un éléphant, richement caparaçonnés, „ dont il lui a fait préſent. Le bruit de „ quantité d'inſtrumens attire une foule in- „ croyable d'Infidèles, qui viennent adorer „ l'Idole. Par intervalles un Héraut fait „ faire ſilence, & il récite les louanges de „ la Divinité.

„ L'année dernière, la Princeſſe règnante ſe trouva fort mal. Le Prince, ſon Ma- „ ri, eut recours à toutes les Idoles, & leur „ fit faire des ſacrifices, pour obtenir ſa gué- „ riſon; & afin de les fléchir, il fit appli- „ quer, avec un fer rouge, ſur les deux é- „ paules de cette Princeſſe, la figure d'une „ de ſes principales Divinités. La douleur „ abrégea ſans doute ſes jours; car elle „ mourut après cette cruelle opération. Le „ Prince en fut ſi irrité contre ſes Dieux, „ qu'il ceſſa entièrement de faire des fêtes „ en leur honneur. Sa colère s'eſt enfin a- „ doucie, & le mois dernier il commença „ une nouvelle fête plus magnifique que „ toutes les autres". (*Lettres édif.* Rec. XVI. pag. 127 & 128.) On penſe apparemment au Carnate comme par-tout ailleurs, où la foi des prodiges eſt établie. Ce n'eſt jamais la faute de l'Idole, ſi elle n'accorde pas ce qu'on lui demande. Il y a toûjours quelqu'autre cauſe ſecréte qui empêche le miracle. Voyez en un exemple remarquable, ci-deſſus, *pag.* 412.

(*t*) *Darmavaram*, Ville conſidérable, eſt dans ces environs.

ment les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil, ou de quelque amende pécuniaire.

On tâche en vain de l'exciter contre les Chrétiens.

CE fut à ce Prince redoutable, qu'un fameux Gourou présenta requête contre les nouveaux Chrétiens Rettis: Mais ne pouvant point obtenir d'audience, il saisit le moment que le Prince alloit à la promenade, & paroissant devant son palanquin, le corps tout couvert de cendres, & l'épée nue à la main, il se mit à déclamer de toutes ses forces contre les Missionnaires. Le Prince l'écouta assez froidement, & lui fit dire que les Saniassis Romains ne demeuroient pas dans ses terres; mais dans le Pays de Balbaram, & que c'étoit-là qu'il devoit porter ses plaintes.

Incursion des Marates. Charité des nouveaux Chrétiens.

CES mouvemens du Gourou, qui ne laissèrent pas d'inquiéter les nouveaux Chrétiens, furent suivis d'une incursion des Marates; qui ravagèrent leur Pays. Dans cette dure nécessité, les Rettis convertis, s'assistèrent mutuellement les uns les autres, & ceux qui avoient perdu leurs biens, retrouvèrent des secours dans la charité de leurs frères. Des effets si convenables au Christianisme, ne pouvant qu'augmenter leur attachement à ce nouveau culte, ils sollicitèrent vivement le Missionnaire de Chruchnabouram, pour avoir une Eglise au milieu d'eux. La difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince; & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Père se hazarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste, pour lui présenter, de sa part, des raisins, qui sont extrêmement rares dans l'Inde. Le Prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le Père, & il lui fit dire qu'il seroit charmé de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, & le Missionnaire ne songea plus qu'à se rendre dans le Pays de l'Andevarou.

Le Missionnaire demande une Eglise pour eux.

Le Prince souhaite de voir ce Père.

Accueil distingué qu'il en reçoit. Description du Palais.

LE Prince, informé de son arrivée, lui envoya son Premier Ministre, pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais, à la clarté des flambeaux & au son des instrumens. Le Prince étoit dans sa grande salle d'audience, qui offroit une espèce de théatre, élevé de trois à quatre pieds, dont le toit, en plate-forme, étoit soûtenu par de hautes colomnes, & le parterre, vaste & à découvert, embelli de deux jets-d'eau, l'un au bas du théatre, & l'autre à soixante pieds plus loin, au milieu d'une belle allée d'arbres. Le théatre étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le Prince étoit assis, appuyé contre un grand coussin en broderie. Il avoit, à son côté, un poignard & une épée, dont les poignées étoient d'agathe, garnies d'or. Ses Parens & ses principaux Officiers l'environnoient. Les Brames occupoient le fond de la salle, & le parterre étoit rempli de Soldats & de Bas-Officiers.

Succès de cette audience.

AUSSI-TÔT que le Prince apperçut le Missionnaire, il se leva, & après l'avoir salué, il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le Père refusa cet honneur, & se plaça deux ou trois pas au dessous. Les Catéchistes, qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du Prince, une sphère, une mappemonde & d'autres curiosités de cette nature. Ensuite le Père ayant fait tomber l'entretien sur la Religion Chrétienne, le Prince, qui l'écouta attentivément, suggera aux Brames, de questionner à leur tour le Missionnaire, sur ce qu'il pensoit de leur culte. La véhémence avec laquelle il déclama contre les ridicules Divinités des Payens, exci-

ta dans l'assemblée un murmure confus, qui obligea le Prince de rompre son silence, pour prier le Père de ne pas pousser plus loin sur cet article. On lui fit plusieurs autres questions, dont les réponses n'embarrassèrent pas moins les Brames. Le Prince augmenta leur trouble, en décidant, à l'avantage du Missionnaire, une dispute qui avoit duré plus d'une heure. Le lendemain elle recommença & finit encore de même. Le Prince y seconda le Père. Il le pressa de venir s'établir dans sa Capitale; mais le Missionnaire se borna à lui demander la permission de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, Village qui n'en est qu'à deux lieues, & où il avoit plusieurs Disciples. Le Prince promit de fournir tout le bois nécessaire, sans épargner même les arbres de son Jardin de plaisance.

Confusion des Brames.

Le Prince veut faire bâtir une Eglise aux Chrétiens.

Ce monument, qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit pas manquer d'irriter les ennemis du Christianisme. Aussi les Dasseris s'assemblèrent-ils bien-tôt, en grand nombre, à *Cloumourou*, Village à une demie lieue de celui de Madigoubba, où ils méditoient d'aller mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'Eglise. Mais les Brames de ce dernier Village leur persuadèrent de différer jusqu'à la réponse du Prince, qu'on avoit informé de leurs griefs. Des Soldats Maures, dépêchés de sa part aux Dasseris, leur ordonnèrent de se rendre à la Capitale, pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y accoururent en foule, tant de la Ville que des Villages. Le Prince fit dire aux Dasseris qu'ils devoient envoyer leurs plus célèbres Docteurs, pour défendre leur cause contre le Saniassi Romain, & qu'il prononceroit lui-même entr'eux. Le Missionnaire ayant appris ces nouvelles, partit sur le champ pour Anantapouram, où le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime & d'amitié, encore plus grandes que la première fois. Il fit aussi-tôt appeller les Brames, & engagea la dispute, dans laquelle il voulut que le Missionnaire lui laissât presque tout l'honneur de la victoire sur les Brames.

Chagrin & mouvemens des Dasseris.

Ils sont mandés à la Cour, où le Père dispute avec eux.

Après l'audience, le Père, dans la vûe de prévenir le Prince sur les oppositions qu'on formoit de toutes parts contre le Christianisme, jugea à propos de lui montrer la Patente que M. de St. Hilaire avoit obtenue, du Nabab d'Arcate, quelques années auparavant, dans une occasion à-peu-près pareille. Le Prince, en finissant la lecture de cette Patente, assura le Missionnaire, qu'il pouvoit compter sur la même protection dans ses Etats. Il réïtera ses ordres pour pousser la construction de la nouvelle Eglise, & ajouta, en congédiant le Père, qu'il vouloit assister à la première fête qui s'y célébreroit.

Nouvelles assurances de protection que le Prince lui donne.

Dans ces entrefaites le Père reçut, à Madigoubba, deux Députés d'un Prince Maure, Gouverneur de *Manimadougou*, petite Ville qui en est éloignée de dix-huit à vingt lieues. Ce Gouverneur étoit homme d'esprit & curieux. Ayant appris qu'un Saniassi Romain enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaita de le voir & de l'entretenir. C'est ce que contenoit sa Lettre, qui étoit écrite sur du papier, semé de fleurs d'argent. Mais le Père, qui sçavoit que ce Voyage n'aboutiroit à rien, ne crut pas devoir l'entreprendre. La femme du Nabab de *Chirpi*, qui l'invita peu de jours après, fut plus heureuse que le Prince Maure. A la vérité elle joignit à ses instances, la

Invitation que lui fait un Gouverneur Maure.

Avanture de ce Père avec la femme d'un autre Gouverneur.

la permission de bâtir une Église dans l'étendue de son Gouvernement, lui laissant le choix de Chirpi, Colalam, ou Cotta-Cotta, qui sont de grandes Villes fort peuplées; mais elle le prioit de venir lui-même en personne. Le Père s'étant rendu à Cotta-Cotta, fut aussi-tôt conduit dans l'appartement de la Princesse Maure, dont le Mari étoit absent, & le Fils aîné détenu à la Cour du Mogol, jusqu'à-ce que son Père eut satisfait à une dette considérable. Cette bonne Dame venoit d'être cruellement la dupe de quelques Faquirs, qui se vantant de posseder le sécret de faire de l'or, avoient trouvé le moyen de lui voler toutes ses pierreries. La perte étoit grande, & la crainte du retour du Nabab causoit à la Dame de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissée persuader que le Missionnaire avoit le véritable sécret de faire de l'or, elle le conjura, avec larmes, de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. Son expérience passée ne pouvoit encore la guérir de son entêtement, sur le sécret imaginaire de la pierre philosophale. Le Père eut beau dire qu'il n'entendoit rien dans cette Alchymie; elle le pressoit encore davantage. Enfin, sans un de ses Fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, le Missionnaire n'auroit pas obtenu si aisément la permission de se retirer.

Le Prince d'Anantapouram est prié d'assister à une fête des Chrétiens.

Il y envoye un de ses Parens.

De retour à Madigoubba, après cette plaisante avanture, le Père se disposa à célébrer la fête de Pâques dans sa nouvelle Eglise. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, il lui envoya ses Catéchistes, pour le prier de vouloir honorer l'assemblée de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'une indisposition l'empêchoit de sortir de son Palais; mais il fit venir un de ses Parens, & il lui ordonna d'assister de sa part à la fête, avec une nombreuse escorte de Soldats, auxquels il joignit encore ses Artificiers & ses Musiciens. Les Dasseris avoient formé le dessein de mettre le feu à l'Eglise; mais ils n'osérent paroître, & la fête se passa dans le meilleur ordre.

Second Voyage du Missionnaire à la Cour.

Sa dispute avec les Brames.

Quelque tems après, le Missionnaire alla remercier le Prince, qui lui témoigna, d'une manière obligeante, combien il étoit fâché de n'avoir pû assister à la fête. On ne parloit alors, à la Cour, que du fameux sacrifice appellé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pû résister aux sollicitations des Brames. La dépense qu'il fit pour ce sacrifice, monta à plus d'onze mille livres. Le Père en prit occasion pour interroger les Brames sur l'avantage qu'ils pouvoient espérer d'un tel sacrifice. L'absurdité de leurs réponses lui fournit assez d'argumens pour les combattre. La fureur se peignoit sur leur visage, tandis que le Prince, attentif à ce qui se disoit de part & d'autre, sembloit ne prendre aucun parti; mais il se divertissoit en sécret de l'embarras des Brames. Ce fut la dernière dispute que le Missionnaire eut avec eux, & jusqu'aux Pâques suivantes, il ne se passa plus rien de particulier, si ce n'est quelques allarmes causées de tems en tems par les Dasseris.

1715.

Le Prince se rend à l'Eglise des Chrétiens.

On ne pouvoit guères se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Quoiqu'il eût alors la fièvre, il y vint avec un nombreux cortège, & assista à toutes les cérémonies. Ce Prince avoit un abcès qui lui causoit de vives douleurs. Il se l'étoit ouvert lui-même, mais avec si

peu

peu d'adresse, que la playe paroissoit incurable aux Médecins Indiens. Le Père lui envoya un peu de baume dont il se sentit bien-tôt soulagé. Il en témoigna sa réconnoissance au Missionnaire, qui s'étoit rendu, par son ordre, à la Cour, où on le retint pendant plusieurs jours. Le Prince étoit campé sous des tentes hors de la Ville, sur un petit côteau, auprès d'un mausolée qu'il faisoit construire depuis sa maladie. Cependant l'inquiétude, pour la mort prochaine du Prince, avoit déja fait place à la joye que causoit sa convalescence, lorsqu'un événement aussi imprévu qu'extraordinaire, termina tout-à-coup sa vie, quatre jours après le départ du Missionnaire.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1715.

Le Missionnaire le guérit d'une maladie desespérée.

Vers la minuit, après que les Officiers se furent retirés, & qu'on eût posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta, dans la tente du Prince, qu'une Concubine, & un jeune garçon, dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant son sabre lui en déchargea un coup qui porta sur la joue. Le Prince voulut crier; mais un second coup lui coupa la gorge. Au bruit qui se fit, les Gardes entrèrent dans la tente, & trouvant le Prince qui nageoit dans son sang, ils saisirent la Concubine, parcequ'ils virent qu'elle prenoit la fuite. Loin de se déconcerter, elle dit fièrement au Général des Troupes, qui mettoit la main sur elle; „ Est-ce „ donc ainsi que vous faites la garde? On vient d'égorger le Prince; vous „ en répondrez".

Ce Prince est égorgé par une de ses femmes.

Cette femme étoit une de ces Danseuses Indiennes, que le Prince avoit achetée de ses Parens. Comme sa première femme étoit stérile, il épousa celle-ci, dont il eut quatre enfans. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles & de diamans. Il lui avoit accordé le titre & les honneurs de seconde femme, & il lui donnoit toute sa confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du Prince lui avoit fait espérer de recouvrer bien-tôt sa liberté. Cette espérance s'étant évanouïe, par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte & l'amour du libertinage la portèrent à ce noir attentat, dont elle ne fut punie que par une prison perpétuelle, sans doute, plus rude pour elle que le dernier supplice.

La mort de ce Prince fut un coup sensible pour le Missionnaire & pour les nouveaux Chrétiens. On craignoit que les Brames & les Dasseris ne profitassent de cette conjoncture, pour susciter quelque nouvel orage. Mais les premières démarches du Successeur, frère du Prince deffunt, dissipèrent bien-tôt ces inquiétudes. Comme il revenoit de l'Armée du Nabab de *Cadapa*, & qu'il passoit auprès de Chruchnabouram, il fit demander si le Saniassi Romain y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée, dans la Peuplade, à un Prince étranger, répondirent faussement qu'il étoit à Ballabaram. Le Père, qui en eût avis, alla dès le lendemain saluer le Prince, qui s'étoit arrêté à une de ses Forteresses peu éloignée. Le Prince fut fort sensible à cette marque d'attention, & il assura le Missionnaire, que tant lui que les Chrétiens, pouvoient compter sur son affection, comme ils a-

Son Successeur dissipe les craintes des Chrétiens.

Entrevûe qu'il a avec le Missionnaire.

 voient

Relation du Carnate. Supplément. 1715.

Il lui fait une réception favorable.

voient compté sur celle de son frère. Un mois après, ayant appris que le Père étoit de retour à Madigoubba, il vint le voir avec toute sa Cour, où il invita le Missionnaire de se rendre. L'accueil qu'on y fit au Père fut des plus gracieux. Après les civilités ordinaires, le Prince, qui étoit allé à sa rencontre jusques dans la rue, le conduisit droit à l'appartement de la Princesse. Une fièvre continuë, accompagnée de plusieurs accidens, avoit presque réduit cette Dame à l'extrémité. On avoit épuisé vainement toute sorte de remèdes. Le Missionnaire lui donna de la thériaque & quelques pastilles cordiales, dont l'effet fut si heureux, qu'en peu de jours la Princesse se trouva parfaitement rétablie. Ce succès fut, pour les Chrétiens, un nouveau gage de la protection du Prince; Mais on verra dans la suite qu'ils n'en jouïrent pas long-tems.

Le Père s'assûre de sa protection, en guérissant la Princesse.

1718.

Accueil distingué que le Prince de Tatimini fait au Père de la Fontaine.

La considération de la Mission de Chruchnabouram, étoit encore beaucoup augmentée, depuis la réception honorable que le Prince de *Tatimini* (v), avoit fait, en 1718, au Père de la Fontaine, Supérieur général des Missions du Carnate. Ce Prince, qui dans un âge encore tendre, montroit une grande pénétration d'esprit, avoit souhaité de voir le Missionnaire. Il l'écouta avec autant d'attention que de plaisir, & pendant les trois jours qu'il le retint à Tatimini, il lui donna des marques de bonté & même de respect, qui surprirent toute sa Cour. Mais le Père de la Fontaine n'eut pas la satisfaction de recueillir d'autres fruits de cette visite, étant mort la même année, extrêmement regrétté des François & des Malabares, qui le regardoient comme le Fondateur de la Mission du Carnate, sur-tout de celle de Chruchnabouram, située au-delà des montagnes.

Mort de ce Missionnaire.

Son éloge.

„ Les Eglises qu'il a fondées, dans ce Pays, dit le Père le Gac, seront des „ monumens durables de son zèle. Madame la Vicomtesse d'*Harnoncourt* „ sa Mère, lui faisoit tenir chaque année une aumône considérable, qui „ le mettoit en état de fournir à ces fraix. Il est difficile de montrer plus „ de courage, plus d'activité & plus de tranquillité d'ame, qu'il en a fait „ paroître dans diverses persécutions. Dans celle de Ballabaram, sa dou„ceur charma tellement les Soldats envoyés pour le prendre, qu'ils fu„rent tout-à-coup changés en d'autres hommes, & que se jettant à ses „ pieds, ils lui demandèrent pardon des indignités qu'ils avoient exercées „ à son égard. Dans une autre persécution, où l'on avoit soulevé tou„te la Ville contre les Missionnaires & les Chrétiens, un seul entretien „ qu'il eût avec le Chef des Troupes, le convainquit des vérités de „ la Religion, & sur le rapport qu'il en fit au Prince, il y eut dé„fense d'inquiéter les nouveaux Fidèles. On ne sauroit exprimer a„vec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Eglise de De„vandapallé qui nous avoit été enlevée. Depuis qu'il fut nommé Su„périeur général, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prévenus, sans „ perdre de vûe cette Mission (de Chruchnabouram), qui *étoit* le „ prin-

(v) Sa résidence est à quatre ou cinq lieues au Nord de Chruchnabouram.

„ principal objet de ses soins. Il espéroit l'affermir davantage, & il „ portoit ses vûes encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus la Foi „ Chrétienne (x)".

Relation du Carnate. Supplément. 1719.

Le Père *le Caron*, qui étoit entré dans cette Mission, en 1719, eut occasion, la même année, d'annoncer l'Evangile dans les Etats d'un Prince, dont il ne nous apprend pas le nom, & qui vint le trouver à Chruchnabouram avec un grand cortège. C'étoit un Vieillard âgé de soixante-cinq ans. Il assista à l'Eglise, & fut si content de ses entretiens particuliers avec le Missionnaire, qu'il lui promit d'embrasser le Christianisme. Après qu'il se fut retiré, le Père le Caron lui envoya un Catéchiste, avec des Livres de piété, qu'il se fit lire durant quelques jours, sans se déclarer. Les Brames, qui traversent les Missionnaires dans presque toutes les Cours, où ils sont en possession des premières charges, avoient persuadé au Prince que le Père étoit le plus grand Magicien qui fut aux Indes. Ils lui firent si fort craindre son pouvoir, que six ou sept jours après sa visite, le Père le Caron lui ayant fait présenter un panier de raisins, auquel il avoit appliqué quelques cachets, le crédule Prince n'osa y toucher, malgré l'envie qui le portoit à goûter de ce fruit; Mais ayant fait ôter les cachets par un des Catéchistes du Missionnaire, il mangea des raisins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertés de cet expédient. Un autre Prince, à qui le Père avoit aussi envoyé un Catéchiste, avec un Livre de la Religion, en écoutoit attentivément la lecture, lorsqu'un Brame Astrologue, pour l'interrompre, ouvrant tout-à-coup son Livre d'Astrologie, lui dit avec une espèce d'enthousiasme; „ Prince, selon le cours présent des étoiles, il ne vous est „ plus permis de rester ici; retirez-vous au plutôt". Le Prince obéït, & congédia son Lecteur.

Vaines espérances que donnent deux autres Princes.

Tel fut le succès des premières dispositions de deux Princes puissans (y), dont on s'étoit formé les plus belles espérances. Le Missionnaire se bornant à parler de lui-même, raconte que l'année suivante, un parti considérable de Maures étoient venus pour l'enlever dans l'Eglise de Chruchnabouram, ayant deux Brames à leur tête, qui étoient apparemment les Auteurs de cette entreprise. Cependant comme ils craignoient quelque résistance, après avoir investi la maison, sans rien communiquer de leur dessein, ils s'addressèrent au Prince, tributaire du Seigneur Maure qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garnison de la Forte-

Tentative d'un parti de Maures pour enlever le Père le Caron.

1720.

(x) Deux Lettres du P. le Gac, l'une de Chruchnabouram, le 20 Dec. 1718, & l'autre de Ballabaram, le 21 Janv. 1722. Rec. XVI. pag. 153-- à 299. On croira, peut-être, que nous anticipons les faits contenus dans ces deux Lettres; que nous envoyons le Père le Gac à Anantapouram, quoiqu'il ne s'en vante pas; & qu'enfin nous ajoutons, à la seconde Lettre, les circonstances du Voyage du Père de la Fontaine à Tatimini, & de la mort de ce Missionnaire, qui se trouvent rapportées au commencement & à la fin de la première Lettre. Mais ce que nous en avons fait est fondé sur de très-bonnes raisons, qu'il seroit trop long de déduire. Il suffit de prévenir l'objection pour ne plus la craindre. Ceux qui voudront faire attention aux rapports qu'on découvre, tant dans les deux Lettres originales que dans celles de quelques autres Missionnaires, ne nous accuseront pas d'avoir mal à propos renversé l'ordre des événemens.

(y) Suivant le Père *du Halde*, un des Editeurs des Lettres édifiantes.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1720.

tereſſe pour tenir les Chrétiens en reſpect. Le Prince, qui affectionnoit le Miſſionnaire, s'en excuſa, ſur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hoſtilité ſur les terres d'un Prince voiſin, avec qui il étoit en paix. Là-deſſus les Maures réſolurent d'enlever le Père, ſans éclat, à la faveur des tenèbres; Mais le Commandant de la Fortereſſe, inſtruit de leur complot, alla trouver le Père le Caron, pour lui en donner avis & lui conſeiller en même-tems de ſe refugier dans la Fortereſſe. Le Miſſionnaire ſuivit ſon conſeil, & ſortit par une iſſue inconnue aux Maures, qui voyant leur coup manqué, ſe retirèrent dans leur Camp, hors de la Ville. Le même ſoir ils lui envoyèrent un Exprès, pour l'inviter à s'y rendre, ſous prétexte que leur Commandant ſouhaitoit avec paſſion de le voir & de l'entendre; Mais, ſur ſon refus ils décampèrent le lendemain matin. Le Père le Caron, embarraſſé d'expliquer cette avanture, ſuppoſe que les Brames avoient perſuadé aux Maures qu'il ſçavoit faire de l'or, & poſſédoit de grandes richeſſes. Depuis peu la même accuſation avoit été fatale à un autre Miſſionnaire, que les Maures retinrent deux ans entiers dans une rude priſon, & qu'ils appliquèrent deux fois à la torture. (z).

Suite de l'Hiſtoire de la Miſſion du Carnate.

Ses grands progrès.

QUELQUES Extraits des Lettres des Miſſionnaires, rangées dans l'ordre de leurs dates, feront connoître l'état des Miſſions du Carnate pendant les années ſuivantes. Le Père Barbier, qui après avoir fait un aſſez long ſéjour au Bengale & à Pondichery, étoit de retour à Pinneypundi, en 1720, écrit que l'année précedente, un de leurs Miſſionnaires & ſes Catéchiſtes avoient bâtiſé trois cens vingt-huit Adultes & huit cens quarante-huit Enfans (a).

1723.

Travaux du Père Aubert.

Conſidération dont il jouït dans le Pays.

TROIS ans aprés, le Père Barbier, qui deſſervoit encore la même Egliſe, peint les ſuccès de la Miſſion du Carnate en ces termes. „ Le Père *Aubert*, qui ſeul cultive, maintient & augmente, depuis quelque-tems, les „ Chrétientés répandues en deça des montagnes du *Canavay*, dans un ter-„ ritoire d'environ ſoixante lieues, a adminiſtré cette année, (*1723*) les „ Sacremens à environ trois mille Chrétiens, & bâtiſé plus de deux cens „ Adultes; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que la famine, qui af-„ flige cette Contrée depuis trois ans, a obligé la plûpart des Habitans à „ ſe retirer dans d'autres Provinces. Ce Père, par ſes charités, & par les „ meſures qu'il ſçait prendre pour accrediter la Religion, s'eſt attiré „ une eſtime générale. Les Princes & les Gouverneurs reçoivent avec „ diſtinction les viſites qu'il leur fait faire par ſes Catéchiſtes, & viennent „ le viſiter eux-mêmes. Le Gouverneur de Cangivaron eſt venu tout ré-„ cemment à *Vayaour*, & s'eſt trouvé honoré de paſſer la nuit dans la pau-„ vre cabane du Miſſionnaire. Pluſieurs Cramanis, ou Chefs de Peupla-„ de,

(z) Lettre du P. le Caron, Rec. XVI. pag. 121-- à 162. On apprend par l'Epitre Dedicatoire du même Tome, que le Père le Caron mourut bien-tôt après, d'un mal contagieux, dont il fut attaqué à Ponganour, avec un Brame ſon Catéchiſte, le même qui avoit ſuivi quelques années auparavant le P. Bouchet en Europe. On ne ſçait quelle raiſon peut avoir empêché l'Auteur de cette Epitre, de parler auſſi de la mort du P. de la Fontaine, qui eſt rapportée dans le même Volume.

(a) Lettre du P. Barbier, 7 Janv. 1720. pag. 400.

„ de, se font actuellement instruire. Le Chef de ceux de *Cavepondi* (*b*) a „ déja reçu le Batême. Les Gentils même, par une bizarrerie difficile à „ comprendre, mais qui pourra faciliter leur conversion, sollicitent le Mis„ sionnaire de faire une fête magnifique, & ils prétendent fournir à tous „ les fraix. Les Chrétiens, qui ont assisté à celle de Noël, m'ont dit „ que j'aurois été charmé de l'empressement de ces Payens à orner les „ rues, à allumer des lampes, & à donner d'autres marques de réjouïssan„ ces, dans tous les endroits où la procession devoit passer (*c*)". Ce fut vers ce tems-là, ajoûte le Missionnaire, que le Cramani de *Vailatour*, qui s'étoit trouvé gueri d'une dangereuse maladie, en entrant dans l'Eglise de Carvepondy, pensoit sérieusement à se faire Chrétien, lorsque des Brames vinrent lui dire qu'il falloit faire un sacrifice pour l'anniversaire de la mort de son Père. „ Il rejetta d'abord la proposition; mais le respect hu„ main l'emporta sur les premières impressions de la Grace" (*d*) (*e*).

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1723.

Particularités de sa Mission.

Un nouveau Missionnaire, nommé le Père *du Cros*, qui étoit sur le point de passer au Carnate, en donnoit, en 1725, les avis suivans. „ Plus on s'é„ loigne des Côtes, plus on trouve de Chrétiens. Dans la seule Mission „ du Carnate, que les Jésuites François ont fondée, & qu'ils cultivent seuls „ depuis environ trente ans, on a déja élevé onze Temples. De la pre„ mière Eglise, qui est à Pinneypundi, jusqu'à la dernière, il y a plus de „ cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille Chrétiens, partie Chou„ tres, partie Parias, & cette Chrétienté n'est desservie que par quatre „ Missionnaires. Encore n'y en a-t'il maintenant que trois; car le Père „ Aubert, qui résidoit à l'entrée de la Mission, vient de nous rejoindre, à „ Pondichery, pour se rétablir d'une maladie qui l'a mis à deux doigts de „ la mort. Les Pères *Gargan* & *du Champ* demeurent à l'extrémité, & le „ Père le Gac, qui est Supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, „ pour voir, animer, règler tout (*f*). Les Brames, comme dans le reste „ de l'Inde, sont nos plus cruels ennemis, & nous ne pourrions résister à „ leur fureur, si nous n'étions protegés par le Viceroi du Carnate & par „ le Grand Mogol même (*g*)".

Etat du Christianisme au Carnate. 1725.

On a l'obligation au Père *Calmette*, de plusieurs éclaircissemens, & de quantité de remarques curieuses, dont on sentira d'autant mieux le prix, à la suite des détails précedens. Ce Missionnaire, qui étoit à Ballabaram, en

Nouveaux éclaircissemens sur ces Missions.

(*b*) C'est peut-être une faute pour *Carvepondy*, comme le même Missionnaire écrit plus bas. Le nom de Carouvepondy, qui est sans doute le même, a souvent paru dans les Relations précedentes.

(*c*) Les Indiens, qui aiment le faste & les spectacles, regardoient apparemment ces fêtes & ces processions comme autant de farces nouvelles pour eux; ainsi la bizarrerie de leur curiosité n'est pas fort difficile à comprendre, & leurs réjouïssances sont encore moins édifiantes.

(*d*) C'est ce qui devoit paroître beaucoup plus difficile à comprendre, si le miracle eût été bien autentique. Celui que le Missionnaire rapporte ensuite, de la vision d'un autre Gentil, qui se préparoit alors à recevoir le Batême, semble être cité fort à propos; pour décider de ces sortes de prodiges.

(*e*) Lettre du P. Barbier, Rec. XVIII. pag. 418 & suiv.

(*f*) Le P. Bouchet, dont il a souvent été fait mention ci-dessus, se trouvoit alors, depuis douze ou treize ans, à *Arian-Coupan*, à une petite lieue de Pondichery, où les Missionnaires Jésuites ont une belle Eglise.

(*g*) Recueil XVIII. pag. 30 & suiv.

Relation du Carnate. Supplément. 1730.

Ville de Ballabaram.

en 1730, donne d'abord une idée claire & distincte de cette Ville. „ Ballabaram, dit-il, est la Capitale de la Province de ce nom. Sa situation „ est par les treize degrés vingt-trois minutes de latitude septentrionale „ observée, & de quatre-vingt-seize degrés de longitude estimée. La Ville, „ déja considérable par elle-même, l'est encore plus par le Siège qu'elle soûtint, il y a vingt ans, contre toutes les forces du Roi de Maissour, & „ par la défaite d'une Armée de cent mille hommes, qui termina leur différend. C'est sous le Prince qui soûtint ce Siège, que nous avons fait „ cet établissement (*b*)".

Succession du Prince.

Après sa mort, le Missionnaire ajoute, qu'on sollicita vivement son Successeur de détruire l'Eglise des Chrétiens. Il calma l'orage par sa réponse: „ A Dieu ne plaise, dit-il, que j'éteigne la lampe que mon Père a „ allumée". Le frère a succedé à celui-ci, au préjudice du fils, ce qui est assez ordinaire dans l'Inde. Son Etat est plus florissant que jamais. Il y compte plusieurs Places fortes, & entretient une Armée de vingt mille hommes.

Dernière persécution contre les Chrétiens.

Cette Ville a donné plus d'une scène en matière de persécutions. Le Père Calmette ne faisoit qu'entrer dans la Mission, lorsque la dernière s'étoit élevée à l'occasion suivante. Le Père Supérieur bâtissoit une nouvelle Eglise, parceque l'ancienne n'étoit plus assez vaste. Le Prince avoit permis de couper le bois dans ses forêts, & l'ouvrage s'avançoit à force; mais bien-tôt la jalousie des Prêtres Gentils, inspira les Ministres, ameuta les Peuples, soufla l'esprit de sédition parmi les Troupes, fit changer la fermeté du Prince, & dispersa dans peu de jours le troupeau qui étoit confié aux soins des Missionnaires. Trois choses arrivées coup sur coup, préparèrent à cet événement & allumèrent l'incendie.

Première cause.

Un homme aigri contre son beau-père, par un procès qui ne réüssissoit pas à son gré, le défera au Gourou du Prince comme Chrétien, & ajoûta, que ceux qui étoient venus porter cette Religion dans l'*Inde*, n'étoient que des Pranguis (*i*), qui traitoient de Demons les Dieux du Pays. Le Gourou, qui voyoit diminuer chaque jour son tribut, avec le nombre de ses Disciples, saisit aussi-tôt cette occasion de ruiner le Christianisme. Les Dasseris, Sectaires de Vitchnou comme lui, secondant ses vûes, alloient au son de leurs instrumens, irriter la populace, & s'assembloient eux-mêmes tumultuairement pour intimider les esprits. Mais ils ne pouvoient encore rien faire sans l'Armée. Elle étoit déja ébranlée, lorsqu'un second événement la détermina.

Seconde cause.

Un Soldat, qui paroissoit hors de son bon sens, vint un soir, au tems de

(*b*) On voit ici que les noms de Ballabaram & de Chinnaballabaram sont donnés indifféremment à la même Ville.

(*i*) On a parlé plusieurs fois du mépris que les Indiens ont pour les Pranguis. Le Missionnaire remarque que c'est le nom quils donnèrent d'abord aux Portugais, & successivément à tous les Européens. Quelques-uns font venir ce mot de *Para-angui*, qui signifie, dans la Langue du Pays, *Habit étranger*. Mais il paroit plus vraisemblable que c'est le mot *Frangui*, que les Indiens, qui n'ont point la lettre *F*, prononcent à l'ordinaire par un *P*; & que ce mot *Pranguí* n'est autre chose que le nom qu'on donne aux Européens à Constantinople, & qu'apparemment ce sont les Maures qui l'ont introduit aux Indes.

de la prière, dans l'Eglise où le Père du Champ & quelques Chrétiens étoient assemblés. Il avoit le poignard à la main, dont il donna contre les murailles, & s'avançant vers l'Autel, frappa à coups redoublés sur la balustre. On le fit retirer. Le Missionnaire, qui ne s'étoit apperçu de rien, étant tourné vers l'Autel, le trouva au premier détour près de la porte. Le poignard, qui brilloit dans les tenèbres, attira les Domestiques & les Chrétiens, qui chassèrent ce forcené de l'Eglise, & le suivirent jusques dans la Ville. Le Soldat se retournant blessa légèrement le Catéchiste à l'épaule. Celui-ci en porta ses plaintes, sans consulter le Missionnaire. Le Soldat fut chassé du service; mais l'Armée, aigrie déja par le Gourou du Prince, se crut offensée dans la personne du Soldat, & tout parut s'unir contre les Chrétiens. On insinua, au Prince, que l'Eglise qu'ils bâtissoient étoit une Forteresse. Il lui fut facile de vérifier le contraire, & de se convaincre de l'obéïssance des Missionnaires à ses ordres, pour la construction de cet Edifice. Leurs ennemis n'ayant pu venir à bout de détruire l'Eglise, crurent y réüssir en attaquant le Missionnaire; & c'est ici la troisième cause de la persécution.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1730.

Troisième cause.

UN Gentil, qui feignoit des dispositions pour le Christianisme, étant venu voir le Missionnaire, laissa tomber adroitement son petit sac dans la chambre. Le Père, qui s'en apperçut, le lui remit entre les mains. Un autre jour cet homme trouva l'occasion de cacher secrétement sa bourse entre le toit & la muraille. Peu de jours après, il prend le Catéchiste à partie, lui redemande son sac, avec trente pièces d'or qui étoient dedans. Le Catéchiste, se doutant de la fourberie, lui répondit, que n'ayant confié sa bourse à personne, il n'en devoit demander compte qu'à lui-même. Là-dessus le Gentil se mit à se plaindre, & fit retentir toute la Ville de ses cris. L'affaire fut portée au Palais, où l'on croyoit trop bien connoitre le desintéressement des Missionnaires pour les juger capables d'un pareil larcin. Le Calomniateur desesperé de voir son stratagème inutile, se jette & se roule par terre, en présence du Prince, comme s'il étoit tombé dans une espèce de délire. En même-tems son père déclare que le Missionnaire a ensorcelé son fils par des oranges qu'il lui a données. Un des Princes qui étoit présent, découvrit l'artifice, & témoigna hautement en faveur des Pères. Il avoit mangé lui-même, disoit-il, des fruits de leur jardin, & il se portoit cependant à merveille.

Mouvemens des Dasseris.

PLUS on trouvoit de tranquillité au Palais, plus la rumeur augmentoit dans la Ville. Le nombre des Dasseris croissoit de jour en jour, par l'arrivée de ceux que le bruit du tumulte, & les lettres du Gourou appelloient à la poursuite de la cause commune. Les Pères du Champ & du Cros, qui étoient alors dans l'Eglise, apprenoient à tout moment qu'on étoit sur le point de la détruire; Les Soldats paroissoient par troupes, & les Dasseris armés s'avançoient en grand nombre. Ils furent arrêtés à la porte de la Ville, par ordre du Prince, à qui ces mouvemens déplaisoient d'autant plus, qu'on n'ignoroit pas, qu'un Missionnaire du Maduré, avoit été, quelques années auparavant, si maltraité dans une émeute des Dasseris, qu'il mourut peu de jours après de ses blessures (*k*).

CE-

(*k*) C'est le P. Dacunha. Voyez ci-dessus.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1730.

CEPENDANT le Prince parut enfin se rendre, & fit prier les Missionnaires de se retirer. Le Père du Champ répondit qu'il ne le pouvoit, ni pour l'honneur des Pères, puisqu'ils étoient accusés, ni pour celui du Prince, à qui l'émeute du Peuple & de l'Armée faisoit violence; mais on n'en pressa pas moins les Missionnaires de sortir de la Ville.

Etat déplorable des Chrétiens.

L'ORAGE tomba bien-tôt sur les Chrétiens, qui furent déclarés infâmes & déchus de leur Caste. On fit deffense à tous les Ouvriers & Artisans de travailler pour eux; on jetta de la bouë dans leurs maisons, & on n'oublia rien pour les couvrir d'opprobres. Ce que la Capitale venoit de faire, les Villes du second ordre & les Villages le firent à son exemple. L'épreuve étoit rude pour des Indiens convertis; car sans parler de la Caste, dont ils sont extrêmement jaloux, la famine désoloit le Pays; de-sorte que c'étoit les condamner à mourir lentement de misère. Cependant leur constance paroissoit augmenter avec leurs besoins. Le *Mathan*, ou le lieu de la résidence que le Père Supérieur bâtissoit alors à *Vencatiguiry*, Capitale de la Principauté de ce nom, en recueillit plusieurs. Quantité d'autres cherchèrent de l'emploi, chez les Princes voisins, & le reste s'est dispersé en différens Pays.

Arrivée du Père Supérieur.

SUR ces entrefaites, le Père Supérieur, qui se pressoit de finir l'Eglise de Vencatiguiry, arriva pour soulager les Missionnaires. Il voulut rester seul dans la Ville, & envoya les deux autres Pères pour prendre soin des Eglises externes. Quoique les attroupemens ne fussent plus les mêmes, & que le feu parût amorti, on ne parloit encore que de venir massacrer le Missionnaire. Les meubles de l'Eglise, les livres & les autres effets avoient été la plûpart transportés ailleurs, & on se préparoit à tout événement; Mais peu après, le calme succedant à l'orage, l'Eglise s'affermit plus que jamais. Une maladie populaire, qui affligea ensuite la Ville, fut regardée comme une punition de la persécution faite aux Chrétiens. La disette générale, qui dura près de trois ans, & divers autres événemens malheureux, persuadèrent encore davantage que le Ciel étoit irrité, & vengeoit sa cause.

Le calme succede à l'orage.

UNE persécution, qui s'étoit élevée dans le Maduré, obligea bien-tôt le Père Calmette de se rendre à Velour, pour solliciter la protection du Nabab en faveur des Pères de cette Mission, qui l'en avoient prié par lettres. Il y rencontra le Père Aubert, Missionnaire de Carvepondy, qu'une autre persécution, concernant son Eglise, avoit amené dans les mêmes vûes. Comme personne, dans la Mission, n'avoit autant d'accès que lui, auprès des Seigneurs Maures, le Père Calmette lui remit l'affaire du Maduré, pour laquelle il oublia le sujet qui l'avoit conduit en cette Ville, & ne pensa à son Eglise particulière, que lorsqu'il eut obtenu les Lettres dont la Mission du Sud avoit besoin.

Persécution contre l'Eglise de Carvepondy.

CARVEPONDY est la première Eglise que les Fondateurs de la Mission du Carnate ont batie. Sa situation, dans un territoire dépendant des Brames, quoique sujet au Nabab, l'exposoit plus que toute autre Eglise aux persécutions de ces Religieux Gentils. Ils n'avoient cessé, depuis trente ans, d'inquiéter les Missionnaires, & bien qu'ils en eussent été punis quelque-

fois

fois par les Maures, Seigneurs de cette Contrée, ils n'avoient jamais perdu de vûe le dessein de ruiner l'Eglise des Chrétiens.

Cette dernière année, un *Reddi*, Créature du Gouverneur d'*Outremalour*, ayant eû en Chef le Village de Carvepondy, étoit venu insulter le Missionnaire, à qui il avoit demandé de quelle autorité il occupoit ce terrain. Le Père lui fit voir la Patente du grand Nabab, ou Viceroi du Carnate, que celui-ci rejetta avec mépris. Comme le Reddi étoit soûtenu, il ne tarda pas d'éclater contre les Chrétiens. Il envoya ses gens pour cueillir les fruits du jardin des Missionnaires, & fit deffense aux Chrétiens de sortir de la résidence, avec menace que s'il en trouvoit quelqu'un dehors, il lui feroit couper les pieds & les mains; après quoi, fermant la porte de l'enclos, il y apposa le sceau, selon l'usage du Pays. Le Missionnaire ne laissa pas d'ouvrir la porte. Il se retira au Village le plus voisin, où il avoit des Disciples, dans l'intention de continuer sa route le lendemain vers Arcate, ou Velour, pour y chercher un appui contre ces vexations. A peine fut-il dans le Village, qu'il vit arriver le Père *Vicary*, Missionnaire de Pinneypundi, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit. C'étoit une rencontre heureuse dans l'absence du Missionnaire, dont le Reddi auroit pû se prévaloir pour exécuter ses mauvais desseins contre sa Maison. Il fut si déconcerté de l'arrivée de l'un, & du départ de l'autre, qu'il jugea à propos de demeurer tranquille jusqu'à l'arrivée de la première lettre. Le Père Aubert, pour n'offenser personne, crut devoir s'addresser d'abord au Gouverneur de Carvepondy, qui étoit à Arcate.

La Lettre qu'il en obtint, ne fit qu'aigrir davantage le Reddi, à qui le Gouverneur Maure d'Outremalour n'avoit procuré le Village que dans la vûe de se l'approprier; de-sorte que le Reddi, se sentant appuyé, affecta de mépriser les ordres de son Gouverneur immédiat. Le Père Vicary eut donc de nouvelles bourasques à essuyer. Le Reddi renouvella les premières deffenses, à celà près qu'il n'osa plus mettre le scellé à la porte. Le Missionnaire informa aussi-tôt le Père Aubert du succès qu'avoient eu ses premières démarches. Celui-ci ayant obtenu du Nabab *Bakerhalikan*, une Lettre, avec deux Députés pour le Gouverneur d'Outremalour, l'affaire changea de Tribunal, & le Protecteur du Reddi devenoit ainsi juge & partie. Aussi ne fit-il que lier la playe sans y apporter aucun remède. C'étoit le même Gouverneur qui avoit autrefois tenu le Père Mauduit en prison durant quarante jours.

Le Nabab accorde sa protection au Missionnaire.

Le Nabab, instruit de ce qui se passoit, prit le parti de renvoyer le Père Aubert à son Eglise, dans un de ses palanquins, avec une escorte de Soldats, & une Sauve-garde, qui devoit rester continuellement auprès de sa personne. L'arrivée du Missionnaire déplut fort au Gouverneur d'Outremalour, qui se joignit au Reddi pour perdre les Chrétiens. Comme le Nabab de Velour dépendoit de celui d'Arcate, dont la dignité répond à celle de Viceroi du Carnate, il se flatta de le surprendre ou de le gagner par des offres d'argent. Il promettoit même de lui donner trois mille pièces d'or, s'il livroit le Missionnaire à leur discrétion. Le Reddi, de son côté, parcouroit les Villages voisins, & en assembloit les Chefs. „ Je „ vais, leur disoit-il, détruire l'Eglise & la Maison du Missionnaire. Les

Relation du Carnate. Supplément. 1730.

„ Maures feront du bruit ; mais on les appaisera aisément avec de l'argent.
„ Il ne s'agit que de trouver l'amende, & nous sommes sûrs du succès". Les Chefs des Villages refusèrent d'entrer dans une affaire si odieuse, & les Missionnaires eurent lieu d'être contens du train qu'elle prenoit à Arcate.

Dosthalikan, Neveu & Successeur designé du Viceroi, renvoya l'affaire au Nabab son Oncle, en disant que pour lui, s'il devoit juger le Reddi, il lui feroit couper la tête. Le Nabab avoit été prévenu par M. *Pereyra*, son Médecin, & par *Chittijorou*, Ministre & Favori du Viceroi, qui venoit de donner aux Missionnaires un terrain pour bâtir une Eglise dans la Ville d'Arcate. Comme il se trouva présent, il appuya fortement leurs intérêts ; de-sorte que le Gouverneur d'Outremalour, qui étoit dans l'antichambre, ne gagna rien à son audience. Il n'eut d'autre accusation à porter contre les Pères, sinon qu'ils faisoient par tout des Disciples.
„ Aimez-vous mieux, lui répondit le Viceroi, servir le Diable que le Dieu
„ des Chrétiens, qui après tout est le vôtre & le mien. Depuis trente ans,
„ ajouta-t'il, que les Sanias sont dans le Pays, on n'a reçu aucune plainte
„ légitime de leur conduite. Vivez en paix avec eux, & que je n'entende
„ plus parler de cette affaire". Le Gouverneur d'Outremalour fut à peine revenu chez lui, qu'il reçut une corbeille de fruits, de la part du Missionnaire ; il prit occasion de ce présent, pour se reconcilier avec lui, & c'est ainsi que se termina l'affaire.

Pareille faveur qu'il fait aux Chrétiens de Pouchpaguiry.

Il n'y avoit pas long-tems que le Viceroi avoit donné aux Missionnaires, une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de Chrétiens persécutés pour la Religion ; avec cette différence, qu'il s'intéressa pour eux, à la simple prière des Chrétiens, sans attendre que les Pères lui en portassent leurs plaintes. La chose s'étoit passée à *Ariendel*, Village du District de *Pouchpaguiry* (*l*) dont le Père Calmette, qui gouvernoit alors cette Eglise, se trouvoit éloigné de deux journées. A son retour il en apprit les circonstances, qui offrent plusieurs traits singuliers assez curieux.

C'étoit à l'occasion d'une fête d'Idole, dans laquelle, entr'autres cérémonies remarquables, on marie la Déesse avec un jeune Parias, qui doit lui attacher pour cet effet un brasselet. La cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'Idole. Si on lui en demande la raison, il répond qu'*il bat sa femme*, & que personne n'y peut trouver à redire. Il y a, dans chaque Village, un homme de service, appellé *Totti*, qui est chargé des impositions publiques, & entr'autres de celle qu'on lève pour cette fête, dans les lieux où l'Idole est honorée. Ils sont quelquefois deux, & alors ils partagent ensemble & le service & les droits qu'ils perçoivent dans le Village. C'est à la faveur de cette société que le Chef de la famille dont on parle, se dispensoit, depuis plusieurs années, de tout acte public mêlé de superstition, laissant à son Confrère Gentil le soin de ces cérémonies. L'année dernière le Gentil se brouilla avec cette famille, & lorsqu'il fut question de faire la fête, il déclara que ce n'étoit pas son tour, & qu'on n'avoit

(*l*) Ce lieu est situé, suivant la Carte des Jésuites, au Sud-Ouest de Velour.

voit qu'à s'addresser à son associé. Son but étoit de brouiller la famille Chrétienne, ou avec le Village, ou avec les autres Chrétiens. Ceux qui composoient cette famille ne balancèrent point sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme le Chef du Village disputoit avec eux pour les engager, de gré ou de force, à faire la fonction de mettre le brasselet à l'Idole, ils répondirent constamment qu'ils ne reconnoissoient pas leurs fausses Divinités.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1730.

LA dispute s'échauffoit par le concours des Voisins, & par la fermeté des Prosélytes, lorsque le Brame, Intendant de ce Canton, passa dans son palanquin. Il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement & de leurs contestations. A peine lui eut-on répondu que ces Indiens refusoient de donner le brasselet à l'Idole, & qu'ils parloient de leurs Divinités avec le dernier mépris, que transporté de colère, il jetta un bâton ferré à la tête de l'un d'eux, qui heureusement évita le coup; après quoi il les fit saisir & mettre aux fers. Deux de ces Prosélytes, qui s'étoient échappés, coururent en donner avis aux Missionnaires.

LES Chrétiens de la Caste des Parias, qui sont à Arcate, furent informés d'abord de ce qui se passoit, & ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères. Comme la plûpart avoient soin des éléphans & des chevaux de l'Armée, & qu'ils appartenoient ainsi en quelque sorte au Nabab, ils trouvèrent moyen de lui faire parler par un des principaux Seigneurs de sa Cour. La réponse du Viceroi fut des plus favorables pour les Chrétiens. Le Brame d'Ariendel eut ordre de venir rendre compte de sa conduite, après qu'il auroit remis en liberté les deux frères Chrétiens, qu'il tenoit étroitement resserrés, les pieds enclavés dans l'ouverture d'une grosse poutre. Durant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés nuit & jour, sans pouvoir se remuer de leur place. On avoit déja chassé leur famille de la maison, enlevé leurs bestiaux & mis le sceau à la porte. Le Brame étoit si irrité contre ses Prisonniers, qu'il ne parloit que de leur faire couper la tête. Quoique la chose passât son pouvoir, ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servoit principalement pour engager les Chrétiens à adorer les Dieux du Pays; mais leur constance n'en fut point ébranlée. Le Père Aubert, Missionnaire de Carvepondi, traitoit, par le moyen d'un Catéchiste, avec le Gouverneur de *Tirouvatourou*, auquel le Brame d'Ariendel étoit subordonné, lorsque les ordres vinrent de la Capitale, qui firent entièrement cesser cette persécution (*m*).

EN 1733, le même Père Calmette écrivoit, que la Mission du Carnate s'étendoit déja jusqu'à deux cens lieues, depuis Pondichery jusqu'à *Bouccapouram*, à la hauteur de Masulipatnam, le dernier établissement des Jésuites. Il y avoit seize Eglises dans les terres de ce Royaume, à l'usage des Missionnaires, outre les deux de Pondichery & d'Arian-Coupan, où le Père Vicary se trouvoit alors.

1733. Etat des Missions du Carnate.

QUEL-

(*m*) Lettre du P. *Calmette*, à Ballabaram, le 28 Sept. 1730. Rec. XXI. pag. 6 à 52.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1733.

QUELQUES unes, nouvellement fondées, entr'autres celle de Boucca-pouram, faisoient espérer de grands succès par leurs commencemens. „ Nous „ avons, dit-il, des Missionnaires, qui comptent dans leur District près de „ dix mille Disciples ". Outre ces seize Eglises, il y en avoit encore plusieurs autres, auxquelles les Chrétiens donnoient ce nom, & qui leur servoient, dans les Villes, pour y tenir leurs assemblées & recevoir l'instruction d'un Catéchiste. Le Père Calmette venoit de permettre à quelques Chrétiens du District de Vencatiguiry, où il faisoit sa résidence, de bâtir une pareille Chapelle. „ C'est ce qui se pratique sur-tout, ajoûte-t'il, „ dans la Caste des Parias, la plus vile & en même-tems celle qui a fourni le plus de Prosélytes (*n*). Le Gouverneur Mahométan de Velour „ s'en est fait une Compagnie de Soldats, où il ne veut que des Chrétiens (*o*)".

Particularités touchant celle de Chruchnabouram.

EN supprimant de la dernière Lettre du Père Calmette, les avantures particulières, entremêlées de prodiges, dont elle est presque toute composée, le reste offre peu de lumières pour l'Histoire & la Géographie du Nord de cette Contrée. Cependant on ne négligera pas le moindre éclaircissement qui puisse appartenir à ces deux objets. La conversion d'un de ses Catéchistes, nommé *Paul*, fournit au Missionnaire l'occasion de parler d'un Beau-père du Prince de *Cotta-Cotta*, qui étoit venu visiter l'Eglise de Chruchnabouram, éloignée de trois lieues de sa résidence (*p*). Sa fille, nommée *Vabalamma*, qui l'accompagnoit, quoiqu'âgée seulement de huit ans, conçut tant d'inclination pour le Christianisme, que dans la suite, ne pouvant sortir du Palais pour aller trouver les Missionnaires, elle prit le parti de convertir quelqu'un des Domestiques du Prince son Père, & ce fut sur Paul qu'elle jetta les yeux. Celui-ci ayant reçu le Batême, fit part de ses instructions à la Princesse. Mais il se vit bien-tôt réduit à chercher son salut dans la fuite. Il se retira auprès du Père Calmette, qui le fit son Catéchiste. La Princesse mourut, après bien des disgraces, sans que ni son Père, ni son Epoux eussent voulu lui accorder la permission d'embrasser le Christianisme. „ Cependant, ajoûte le Père Calmette, l'odeur de ses vertus fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours. Quelques Dames du Palais, ses parentes, ont reçu depuis le Batême avec leurs enfans, & le Prince même a paru souhaiter qu'*on bâtit* „ une Eglise dans la Ville où il fait sa résidence". Le Catéchiste Paul, qui avoit eû la confiance de cette Princesse, après avoir élevé une nouvelle Chré-

(*n*) Ceci prouve la distinction que les Jésuites mettent entre cette Caste & les autres. Ces Missionnaires, favorisant la fausse idée des Indiens, à l'égard des Parias, les abandonnent aux soins de leurs Catéchistes, & se gardent bien d'avoir la moindre communication avec eux.

(*o*) Autre Lettre du même, Vencatiguiry, le 24 Janv. 1733. Rec. XXI. pag. 450 & suiv. Ce Missionnaire dit dans la précédente, que le Gouverneur de Velour avoit témoigné, à des Européens, que s'il n'étoit pas Mahométan, il se feroit Chrétien, & qu'il approuvoit tout ce que cette Religion enseigne, *au culte des Images près*. Rec. XXI. pag. 43.

(*p*) Cette Ville est au Sud-Ouest de Chruchnabouram. Il y en a une autre, du même nom, au Sud-Est de Devandapallé, dont on a souvent parlé ci-dessus. *Cotta*, signifie *Forteresse*.

Chrétienté à *Vavelipadou*, au Nord de Ponganour, vint demeurer dans l'Eglise de *Ballapouram* (*q*), où le Père Calmette se trouvoit en 1736.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1736.

CE Missionnaire s'étend fort au long sur les circonstances d'une rude persécution que les Dasseris avoient excitée, environ huit ans auparavant, contre les Chrétiens de cette Contrée. La conversion d'un des Chefs de ces Dasseris, & les outrages qu'elle lui attira, de la part des autres, sont des faits particuliers, qui ne nous arréteront pas. On remarquera seulement, que dans le plus fort de ces troubles, *Bairé Gavoudou*, Oncle du Prince (*r*), étant malade, fit appeller le Missionnaire, à qui il envoya des Officiers de sa Maison & des Soldats, pour l'accompagner par honneur. La visite que le Père lui rendit se passa avec toute la bienséance convenable, & le Prince paroissoit entièrement résolu d'embrasser le Christianisme, lorsque sa mort fit évanouïr, trois jours après, de si belles espérances. Mais le principal avantage que le Missionnaire retira de sa visite, fut que les Dasseris n'osèrent pousser plus loin leurs mauvais desseins contre les Chrétiens.

Remarques sur la Mission de Ballabaram.

LE Père Calmette passant ensuite à des détails plus intéressans sur l'état des Missions du Sud, remonte d'abord aux premières traces de celle de Vencatiguiry, Capitale de la Principauté de ce nom, où les Jésuites François avoient bâti, sept ou huit ans auparavant, une assez belle Eglise. Le Père Gargan, qui avoit entrepris cet Edifice, trouva matière à exercer sa patience, par les délais, les variations, les froideurs & les rebuts qu'il eût à essuyer du côté du Palais. Mais il vint à bout de tout par sa douceur & par sa persévérance.

Origine de celle de Vencatiguiry.

UN jour que le Prince sortoit, pour aller à la promenade, le Père l'attendit à son retour, & lui présenta sa requête. Il en fut reçu fort froidement comme à l'ordinaire; mais le Missionnaire, qui avoit pris le parti de ne pas le quitter qu'il n'en eût reçu une réponse positive, marcha toûjours à ses côtés. Enfin, après avoir passé beaucoup de tems à visiter ses écuries, le Prince entra dans la salle d'audience, où il fit asseoir honorablement le Missionnaire, & lui fit faire diverses questions par un Brame. La concession du terrain demandé fut le fruit de cette conversation, & des Officiers furent envoyés, à l'heure même, pour marquer l'emplacement de l'Eglise.

A peine eût-on commencé l'Edifice, que le Prince rendit visite au Missionnaire, qui logeoit alors sous une misérable cabane faite de feuillages. Dès ce jour même, le Prince prit de l'affection pour le Père, & pour la nouvelle Eglise, qui étoit son ouvrage. Il s'y rendoit deux ou trois fois par mois, & prenoit plaisir à se faire instruire de la Religion Chrétienne. On avoit tout à espérer de sa pénétration & de sa droiture. Mais ce furent ces qualités mêmes qui abrégèrent ses jours; car quelque-tems après il fut empoisonné par des Brames, dont il éclairoit de trop près la conduite. Ce

Mort violente du Prince, Protecteur des Chrétiens.

(*q*) C'est encore la même Ville que Chinnaballabaram & Ballabaram, qui, vingt-cinq ans auparavant, dit le P. Calmette, avoit été assiégée par l'Armée de Maissour. Il parle d'une Ville voisine, qu'il nomme *Gouribanda*. C'est apparemment *Goudi-banda*, suivant la Carte de M. d'Anville, qui la place au Nord-Ouest de la première.

(*r*) L'Auteur ne dit pas si c'étoit le Prince de Ballabaram, ou quelqu'autre.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1736.

Siège de Vencatiguiry par les Maures.

Ce Prince, dont on vantoit les lumières & l'expérience, gouvernoit absolument ce petit Etat, quoique son frère en fut alors le véritable Seigneur, comme il l'étoit encore du tems du Père Calmette.

PENDANT trois ou quatre ans, cette nouvelle Chrétienté devint florissante sous la protection de ces deux Princes. Mais les Maures ayant formé ensuite le Siège de Vencatiguiry, le Prince, qui se vit attaqué du côté où étoit l'Eglise, envoya un détachement pour en abbatre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou*, Beau-frère du Prince, & *Rangapa Naioudou*, Frère du Prince de *Cangondy*, que des divisions de famille avoient obligé de se retirer à Vencatiguiry, voulurent être de ce détachement, afin de satisfaire la haine secréte qu'ils portoient au Christianisme. Ils allèrent bien au-delà des ordres du Prince; car ils abbatirent les toits de l'Eglise & de la Maison, renversèrent une partie des murs, pillèrent ce qui étoit à leur bienséance, & brulèrent tout le reste.

Destruction de l'Eglise des Chrétiens.

Prise de la Ville.

LA Ville ne tarda pas d'éprouver le même sort de la part des Maures, & le Prince ne pût conserver sa Citadelle qu'en payant un tribut excessif. Quand l'Armée ennemie se fut retirée, le Missionnaire sollicita souvent, & toûjours en vain, le rétablissement de son Eglise. Enfin, on lui proposa un autre terrain auprès de la Citadelle. Mais il ne jugea pas à propos d'accepter un emplacement qui l'exposoit trop à la vûe des remparts. Ainsi il fallut attendre un tems plus favorable. Au bout de deux ans, le Missionnaire ayant fait présenter au Prince, un type d'Eclipse, obtint la permission de bâtir son Eglise dans l'emplacement où étoit la première, avant sa destruction. Peu de jours après, le Prince vint rendre visite au Père, dans son Eglise ruinée. Il avoit à sa suite un grand nombre d'Officiers & de Brames. Ces derniers ne manquent jamais de donner lieu à quelques disputes de controverse. Le Prince les écoutoit volontiers, & ne se lassoit point de faire des questions intéressantes sur la Religion Chrétienne.

Le Missionnaire obtient la permission de rebâtir son Eglise.

Faveur qu'il reçoit du Prince de Drongam.

LE Missionnaire, dans la disette du bois néçessaire pour rélever son Eglise, fit demander au Prince de *Drongam*, des Etats duquel Vencatiguiry est un démembrement, la permission d'en couper dans ses forêts. Ce Prince, qui, pour le distinguer des Cadets, dont Vencatiguiry fait la portion héréditaire, est appellé le *grand Prince*, reçut avec bonté les Envoyés du Missionnaire, & leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite, en détail, de la Doctrine Chrétienne, & le Père Calmette remarque, que c'est la première fois qu'elle a été annoncée à cette Cour, où l'on continuoit de leur témoigner une affection toute particulière.

Sort funeste de deux Chefs, ennemis des Chrétiens.

LES deux Chefs, qui avoient saccagé l'ancienne Eglise de Vencatiguiry, eurent un sort funeste, que le Missionnaire veut faire regarder comme l'effet de la vengeance Divine; & dont le récit peut au moins se rapporter à l'Histoire de ce Pays. Gopala Naioudou s'aveugla jusqu'au point de conspirer contre son Prince. Il fit faire secrétement des fers pour l'enchainer, aussitôt qu'il l'auroit en sa puissance. Le Prince, informé de ses menées sourdes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il préparoit à un autre. Il trouva cependant le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice; mais toute sa famille fut emprisonnée & ses biens confisqués. Ses Con-

Confidens eurent part au châtiment; Un de leurs Chefs, qui avoit ſuivi le fugitif, fut maſſacré par lui-même; les autres furent condamnés à une groſſe amende, & après l'avoir payée, ils s'exilèrent d'eux-mêmes.

Relation du Carnate. Supplément. 1736.

Prise de Cadapa-Nattam, par le Prince de Ponganour.

Rangapa Naiadou, frère du Roi de Cangondi, étoit auprès d'un de ſes parens à *Cadapa-Nattam*, Citadelle des Maures, limitrophe de Vencatiguiry, lorſque le Prince de Ponganour, qui étoit toûjours en guerre avec ſes voiſins, après avoir pillé pluſieurs Bourgades, & ſurpris une Citadelle du Nabab de Colalam, vint tomber ſur Cadapa-Nattam, qui dépend du Nabab d'Arcate, le plus puiſſant de ces quartiers de l'Inde. Le Prince de Ponganour vouloit tirer vengeance d'un Maratte, qui étoit au ſervice du Prince ſon Père, & qui, après avoir livré aux Maures, la principale Fortereſſe de ſon Etat, s'étoit retiré dans cette Citadelle. Les Troupes de Ponganour furent d'abord repouſſées avec perte; mais elles revinrent à la charge, avec tant de furie, qu'elles prirent la Ville cette même nuit, & le lendemain la Citadelle.

Cruauté de ce Prince.

Les Priſonniers de conſidération, parmi leſquels ſe trouva Rangapa Naioudou, furent conduits à *Gandougallou*, Place frontière où le Prince étoit reſté. Le Maratte, qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fière, & répondit en termes fort arrogans. Le Prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du cadavre, en lui inſultant, & le foulant aux pieds. On fit avancer enſuite Gopala Naioudou, qui n'ayant jamais eû de démêlé avec le Prince de Ponganour, avoit d'abord obtenu ſa grace; mais il en fut exclus enſuite, ſans qu'on en ſache les raiſons. Le Gouverneur de Cadapa-Nattam, qui avoit été bleſſé dans l'action, fut amené à ſon tour, avec ſon fils âgé ſeulement de dix ans. Il conjura le Prince de ſe contenter de ſa mort & d'épargner ſon enfant. Mais le Prince fut inexorable, & le fils fut maſſacré aux yeux de ſon père. Trente-ſept perſonnes diſtinguées, par leur naiſſance ou par leurs emplois, périrent de la ſorte. Le malheureux Gouverneur fut décapité le dernier, parcequ'on voulut le rendre témoin de cette tragique ſcène. Le Prince de Ponganour fit apporter toutes ces têtes, ſur leſquelles, en ſe mocquant, il jetta des fleurs, comme par manière de ſacrifice. Le lendemain il les fit tranſporter à ſa Capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux deffenſes de l'éléphant qu'il montoit, tandis que ceux qui le précedoient, par un jeu également cruel, jettoient les autres têtes en l'air, & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent expoſées tout le jour devant la ſalle des Gardes, & on les ſuſpendit le lendemain, près de la Ville, entre deux colomnes.

Il éprouve à ſon tour les revers de la fortune.

Il en couta cher au Prince, pour s'être ainſi livré aux mouvemens de ſa colère. L'Armée des Maures promptement aſſemblée, & les Princes tributaires réünis, ayant formé un Corps d'Armée conſidérable, entrèrent dans le Pays de Ponganour. Le Prince perdit courage. Au deſeſpoir de ne trouver de ſalut que dans la fuite, il fit ténailler celui dont les conſeils l'avoient précipité dans le malheur; après quoi il ne ſongea qu'à gagner au plus vîte ſa principale Fortereſſe dans les montagnes. Mais ne s'y croyant pas encore en ſûreté, il ſe rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos ſur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1736.

qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quelque-tems, & le mit ensuite aux fers, où il étoit encore en 1736.

Destruction de Ponganour & de l'Eglise des Chrétiens.

CEPENDANT la Ville de Ponganour fut prise après quelques jours de résistance. Le Palais du Prince fut détruit, la Ville brûlée & les murs renversés. Les Chrétiens eurent part à la désolation commune, & leur Eglise ne fut pas épargnée. Les Maures, après avoir mis la Principauté sur la tête d'un Enfant du Prince, établirent le Brame *Sommapa* pour Général de l'Etat, donnèrent la paix à tout le Pays, & se retirèrent.

Ils sont rétablis dans cette Ville.

LE Missionnaire n'ayant pû, durant ces troubles, visiter la Chrétienté de Ponganour, profita des premiers momens de calme pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un Chrétien, la plus propre à servir d'Eglise, & il fit proposer une entrevûe au Brame Administrateur. Celui-ci fit l'honneur au Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On parla d'abord de Sciences, & ensuite de Religion. A la fin de cet entretien, le Père demanda un terrain dans l'enceinte de la Ville, pour y bâtir une Maison, & le Brame le lui accorda. Cette Maison fut bien-tôt construite, & ne tarda pas à enfanter de nouveaux Chrétiens.

Particularités relatives aux Missions du Nord.

La fin de cette Lettre contient un Supplément curieux, aux Relations du Père le Gac, dont elle sert à éclaircir plusieurs circonstances. La nouvelle Chrétienté de Bouccapouram, s'étoit fort accrue depuis deux ans. On y comptoit entr'autres, la famille des *Reddis Tammavarou*, principaux fondateurs de l'Eglise de Madiggouba. Cette famille, dont le Chef avoit été bâtisé par le Père le Gac, plusieurs années auparavant, s'étoit augmentée depuis ce téms-là, jusqu'à près de deux cens personnes, & possedoit de grandes richesses. Les Reddis Tammavarou demeuroient autrefois à *Alamourou*, qui est de la dépendance d'Anantapouram. On les déféra aux Marattes comme puissamment riches. *Madou Raioudou*, Brame Maratte, qui étoit à la tête d'un Camp volant, alla assiéger la Ville. Les Reddis, qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du Prince, dont le Gouvernement étoit foible, prirent le parti de se défendre; & faisant des Habitans autant de Soldats, ils soûtinrent le Siège pendant trois mois. Durant ce tems, il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur Armée. Cependant le Chef des Reddis Chrétiens se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les besoins de la Citadelle.

Lâcheté du Prince envers les Reddis Chrétiens.

LE Prince lui donna des armes, en récompense de sa bravoure, & le fit conduire en triomphe par la Ville sur son éléphant; mais au-lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, & le força de lui faire un billet de six mille pistoles.

Ils sortent de ses Etats.

AUSSI-TÔT que le Reddi fut de retour à Alamourou, il assembla ses frères, & après leur avoir rapporté la criante & honteuse vexation que leurs richesses leur avoient attirée, de la part de leur propre Prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le Pays, & de retourner à Bouccapouram, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile. La multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, & plus que tout celà, un grand nombre de petits enfans, rendoient la marche périlleuse & embarrassante. Ils prirent le tems de la nuit, pour se dérober à la vigilance de leur Ennemi, & leur marche fut des plus heureuses. QUEL-

On veut en vain les retenir dans le Pays.

QUELQUE tems après leur départ, le Prince d'Anantapouram en étant informé, leur envoya des Députés pour les engager à rester dans ses Etats; mais cette négociation ayant été inutile, il en envoya d'autres avec une Compagnie de Soldats pour appuyer la négociation. Cette seconde Députation arriva trop tard, & les Reddis n'étoient plus sur les Terres du Prince. Ils avoient fait vœu, en partant d'Alomourou, que s'ils obtenoient un établissement, dans le lieu où ils se retiroient, ils y bâtiroient une Eglise à leurs frais. Ils continuèrent paisiblement leur route, qui étoit de quatre-vingt lieues, & cette nombreuse famille arriva à Bouccapouram sans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une ferme du Domaine, & leur accorda ensuite d'autres Villages, dont le plus considérable est voisin de l'Eglise d'*Aricatla*, petite Ville, où l'on compte cinq à six mille Habitans (*s*).

Ils s'établissent à Bouccapouram, où ils bâtissent une Eglise.

Fondation d'une autre Eglise à Aricatla.

CETTE nouvelle Eglise, qui est à une journée de celle de Bouccapouram, est l'ouvrage d'un Indien converti, qui obtint, avec beaucoup de peine, du Gouverneur, la permission de former cet établissement, & son agrément pour y faire venir un Missionnaire. Le Père Gargan, qui fut appellé, se rendit à Aricatla, pour conférer avec le Gouverneur. Les Brames, qui l'avoient déja ébranlé, firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire; Aussi le Père Gargan le trouva-t'il tout-à-fait changé, & aux marques d'estime près, il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Père, voyant l'inutilité de ses raisons & de ses démarches, demanda au Gouvèrneur, pourquoi il l'avoit fait appeller, & s'il étoit permis à un homme de son rang, de se jouer d'un Missionnaire, qui venoit, dans son Pays, en qualité d'Ambassadeur de l'Etre suprême. „ Ce grand Dieu, ajoûta-t'il, nous „ ordonne de secouer la poussière de nos souliers contre ceux qui refusent „ de nous recevoir"; & se mettant en devoir d'exécuter cet ordre, le Gouverneur effrayé s'arrêta, & donna son consentement de bonne grace. Il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame *Ramanna*, le principal Auteur de cette opposition, qu'il se chargea de présider à la construction de l'Eglise.

CES deux Eglises étant proche l'une de l'autre, s'entre-soûtiennent pour l'accroissement de la foi. Celle de Bouccapouram eut bien-tôt plus de deux cens Chrétiens; & par l'arrivée des Reddis, venus de Madiggouba, celle d'Aricatla se trouve une Eglise toute formée (*t*).

Détails sur les Missions du Sud.

Atipakam.

REVENONS d'une extrémité du Carnate à l'autre, pour recueillir plusieurs détails intéressans que le Père *Saignes* nous offre. Ce Missionnaire, qui étoit à *Atipakam*, en 1736, fait d'abord la description des lieux où se trouvoient ses Eglises. „ Je ne suis éloigné, dit-il, que de trois lieues de

(*s*) On ne trouve point cette Ville dans la Carte de M. d'Anville. Celle de Bouccapouram, qui en est voisine, y paroit, sous le nom de *Bancapouram*, au Nord-Ouest de *Bisnagar*, ou *Chandegri*, autrefois Capitale du Royaume de Narsingue, à la hauteur de quinze degrés quarante minutes.

(*t*) Lettre du P. Calmette, Ballapouram, 17 Sept. 1735. pag. 105— à 195. En 1737, ce Missionnaire se trouvoit à Vencatigoiry, d'où il écrit, que depuis le mois d'Août de l'année dernière, la famine, qui duroit encore, avoit désolé tout ce Pays, & causé une grande mortalité; mais sa consolation étoit d'avoir conferé le Batême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, la plûpart enfans

Relation du Carnate. Supplément. 1736.

Citadelle de Carnate.

„ de la montagne fur laquelle eft fituée la fameufe Citadelle nommée *Carnata*, qui a donné fon nom à tout le Pays (*v*). Mon Eglife eft bâtie au „ pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres defcendoient „ autrefois en grand nombre & dévoroient quantité d'hommes & d'animaux. Mais depuis qu'on y a élevé une Eglife au vrai Dieu, on ne „ les y voit plus paroître, & c'eft une remarque que les Infidèles mêmes „ ont faite (*x*).

Arear, grande Ville & réfidence du Viceroi du Mogol.

„ J'ai une feconde Eglife à *Arear* (*y*), où l'on compte plus de quatre „ mille Chrétiens. C'eft une grande Ville Maure, à laquelle on donne „ neuf lieues de circuit; mais elle n'eft pas peuplée à proportion de fa „ grandeur. Le Nabab y fait fon féjour ordinaire. C'eft le Viceroi de „ ce Pays pour l'Empereur Mogol. Ces fortes de Vicerois font plus puiffans que le commun de nos Vicerois en Europe.

Fortereffe de Velour.

„ J'ai foin d'une troifième Eglife à *Velour*, autre Ville Maure également „ confidérable, & la demeure d'un Nabab différent de celui d'Arear. On „ y voit une forte Citadelle à double enceinte, avec de larges foffés toûjours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le „ paffage aux ennemis. J'y en ai vû d'une groffeur énorme. Les Criminels qu'on leur jette, font à l'inftant mis en pièces, & dévorés par ces „ cruels animaux. Ce font les anciens Rois Marattes, qui ont conftruit cette Citadelle. Elle eft encore recommandable par un fuperbe Pagode, „ qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

Eglife au Nord de cette Ville.

„ A une journée de Velour, tirant vers le Nord, j'ai une autre Eglife, „ bâtie dans une forêt, toute compofée de ces arbres merveilleux, dont les „ Indiens retirent tant de fervices. C'eft ce qui a beaucoup contribué à peupler cette forêt, où l'on voit un grand nombre de petites Habitations. „ Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eûs peine à fuffire à toutes les vifites „ qu'on me rendit; & plufieurs de ces Indiens, que mes difcours avoient „ édifiés, me promirent de venir, dans la fuite, écouter mes inftructions. „ Après deux jours de repos, je commençai mes courfes accoutumées „ dans les Villages.

Prince Timmanaiken, tributaire du Nabab de Velour.

„ Le Prince, nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel eft mon Eglife (*z*), eft tout-à-fait contraire à la Loi Chrétienne. Cependant j'ai „ jufques dans fa Cour, trois familles de Catéchumènes, qui ne craignent point de s'attirer fa difgrace. Mais ce Prince, encore plus „ politique qu'ennemi de la Religion, étant tributaire du Nabab de Velour,

fans prêts d'expirer. Les autres Miffionnaires en avoient pareillement bâtifé un grand nombre chacun dans fon diftrict. Cette dernière Lettre du P. Calmette ne contient pas d'autres éclairciffemens hiftoriques. *Rec. XXIV. pag.* 443 & 444.

(*v*) Cette remarque intéreffante paroit être échappée à Mrs. d'Anville & Bellin, dont les Cartes n'offrent point de Place particulière appellée *Carnate*; à moins qu'on ne veuille chercher ce nom fur la Côte Occidentale, dans le Royaume de *Canara*, où ils le donnent l'un & l'autre à un Bourg fitué au Nord de Mangalor, & qui doit être plutôt *Canara*, fuivant les Cartes Hollandoifes.

(*x*) A mefure qu'un Pays fe peuple d'hommes, il fe dépeuple d'animaux féroces. Les Infidèles font trop philofophes fur ce point, pour y fuppofer quelque caufe furnaturelle.

(*y*) C'eft Arcate, lieu de la réfidence du grand Nabab, ou Viceroi de tout le Carnate.

(*z*) C'eft apparemment celle d'Atipakam, d'où le P. *Saignes* date fa Lettre, & qui eft fituée dans les Terres du *Chila-naiken*, au Sud-Oueft de Gingi.

„ lour, n'ignore pas que ce Nabab m'honore de sa protection. Un de „ mes Catéchistes, ayant été maltraité, sans raison, par un Brame, Intendant du Prince, je crus devoir l'en informer & lui en demander justice. „ Le Prince répondit, que le Brame, mécontent de son service, s'étoit retiré hors de ses Etats; Mais sur la menace que je lui fis de m'addresser „ au Nabab de Velour, il m'envoya un Exprès pour me dire qu'il feroit „ revenir son Intendant, & que j'eusse à lui envoyer le Catéchiste, avec „ promesse qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un & l'autre en „ sa présence. Le Prince, reconnoissant le tort de l'Officier, lui ordonna de „ faire excuse au Catéchiste. Le surlendemain j'envoyai remercier le „ Prince, & lui fis demander en même-tems la permission de prêcher librement dans ses Etats. Elle me fut accordée, & durant les huit jours „ que cette affaire traîna à *Toumande* (a), où réside le Prince, la Loi de „ Dieu fut plus annoncée aux Grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente „ ans dans cette Cour".

Effets de la protection de ce Nabab.

Le Missionnaire, dont on abrége le récit, en conservant ses propres termes, s'étend beaucoup sur les effets de cette protection du Nabab de Velour, dans la personne duquel, la Religion persécutée trouvoit toûjours un appui contre la fureur des Princes Gentils. Sa garde étoit composée d'une Compagnie de vingt-cinq Chrétiens, & il y en avoit un grand nombre dans son Armée.

Audience qu'il donne au Père Saignes.

Ce Seigneur Musulman avoit envoyé, depuis peu, au Père Saignes, deux Officiers Brames, pour le prier de venir administrer les derniers Sacremens à un de ses Médecins. A son arrivée à Velour, le Nabab lui fit présenter le *Battiam*, ou la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de riz, une demie mesure d'une sorte de pois du Pays, du beurre, & quatre pièces de monnoye de cuivre, de la valeur d'un sol, pour acheter du poivre, du sel & du bois. C'est la manière la plus honorable & la plus polie, dont les Grands reçoivent les Etrangers. Le Missionnaire fut traité de même pendant les quinze jours que ce Viceroi le fit rester à Velour, pour terminer, selon les règles de la Loi Chrétienne, quelques différends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Après quoi il lui fit dire qu'il vouloit le voir avant son départ, & qu'il l'enverroit chercher.

Le lendemain matin, un Officier de la Chambre & un Ecuyer, lui amenèrent un cheval, magnifiquement caparaçonné, sur lequel le Missionnaire monta pour se rendre à la Cour, suivi de ces deux Officiers & de quatre de ses Disciples. Arrivé à la première porte, il y fut reçu par deux autres Officiers de la Garde, & six Soldats, qui après lui avoir fait traverser une grande cour, le remirent, à une seconde porte, entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci le conduisirent, par une autre grande cour, dans une longue gallerie, où le Nabab étoit assis sur une estrade couverte d'un riche tapis. Toute sa Cour étoit debout sur les deux aîles de l'estrade. Un Huissier, tenant une baguette d'argent à la main, précedoit le Missionnaire, & le mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab lui ayant fait signe de monter, se leva, l'embrassa, & le prenant par la main, le fit asseoir

(a) Ce lieu n'est pas marqué dans la Carte de M. d'Anville.

Relation du Carnate. Supplément. 1736.

asseoir auprès de lui, & reçut, avec bonté, quelques bagatelles que le Père lui présenta, pour se conformer à la coutume des Indes. Le Viceroi lui fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs & les usages de l'Europe. Il parut satisfait de ses réponses; mais ce qui lui fit sur-tout plaisir, c'est que le Missionnaire lui parloit en langue Maure. Cependant l'heure de l'audience publique approchant, le Nabab le congedia, après lui avoir présenté le bétel, que les Grands donnent à ceux qu'ils honorent de leur estime.

Description du célèbre Temple de Tirounamaley.

Dans un Voyage que le Père Saignes fit à Courtempetti, où il avoit une Eglise, il passa par *Tirounamaley*, qui signifie la *Sainte Montagne*, une des plus anciennes & des plus fameuses Villes de cette Peninsule. L'idée générale qu'on a pris de la magnificence de ses édifices, dans la Relation du Père Barbier (*b*), doit en avoir fait souhaiter une description plus particulière. Le Père Saignes, qui eut la curiosité de voir ce Temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles, le compare à une Citadelle, de forme quarrée, qui seroit environnée de fossés & d'une forte muraille de pierre de taille, dans un circuit d'environ un quart de lieue. Chacun de ses angles est flanqué d'une tour quarrée, d'une hauteur prodigieuse. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux; elles sont terminées en tombeau, soûtenu aux quatre coins par autant de taureaux, & surmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour est une vaste salle, où l'on conserve les chars des Dieux, & plusieurs autres meubles du Temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'Orient, sur laquelle est une cinquième tour, plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au sommet. La perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la toûr s'élève, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la *Tour de Vitchnou*, parcequ'on y a représenté les neuf métamorphoses de cette fausse Divinité des Indiens (*c*).

La salle, qui est sous cette tour, sert de Corps de garde à des Soldats, préposés pour empêcher le desordre. Quand il se présente des Etrangers de considération, on leur fait l'honneur de leur donner un Soldat & un Gardien du Temple, qui les conduit par-tout. En entrant dans cette vaste enceinte, qui est toute pavée de pierre de taille, on voit d'abord la façade du Temple, qui a soixante pieds de hauteur, & qui est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre. Sur les corniches, on a placé, de distance en distance, des statues des Dieux. La longueur du Temple est d'environ cent cinquante pieds sur soixante de largeur. La voûte est soûtenue de deux rangs de piliers, chargés des histoires de *Bruma*. Les murailles sont couvertes de peintures à l'huile, qui représentent des sacrifices, & des danses fort obscènes. Le fond du Temple est rempli par six colonnes, sur chacune desquelles est placée une Déesse, tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir, entre les colonnes, une statue de *Routren*, d'une taille gigantesque, qui est debout, tenant de la main droite un

(*b*) Voyez ci-dessus, *pag.* 452.

(*c*) Ces neuf métamorphoses sont, 1°. en Poisson, 2°. en Tortue, 3°. en Cochon, 4°. en Homme-Lion, 5°. en Brame, 6°. 7°. & 8°. en un Roi, nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure; & 9°. en un Heros, nommé *Chrisnen*.

un ſabre nud, ayant des yeux étincellans, & un air terrible; auſſi l'appelle-t'on le *Dieu deſtructeur*. Un taureau furieux, qui eſt ſa monture ordinaire, eſt placé en dehors, à l'entrée du Temple, ſur un piédeſtal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce taureau, qui eſt de grandeur naturelle, eſt fait d'une ſeule pierre noire, auſſi polie que le marbre. C'étoit au gout du Miſſionnaire, qui en fut ſurpris, la figure la plus régulière, & la plus hardie, qu'il eut vû dans ce Temple. Tout le reſte lui parut peu naturel, gêné & ſans vie.

RELATION DU CARNATE. SUPPLÉMENT. 1736.

En ſortant du Temple, on trouve, du côté du Sud, une belle eſplanade, au bout de laquelle ſe voit un fort grand étang, plus long que large. On y deſcend par de grandes rampes. C'eſt-là que les Brames, avant la prière & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent ſe laver & ſe purifier. A l'Oueſt du Temple, on trouve une eſpèce de petite Chapelle, où l'on a ſix marches à monter: mais auparavant il faut ſe laver les pieds, dans un baſſin toûjours plein d'eau, qui eſt au bas de cet eſcalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la Chapelle, voyant que le Miſſionnaire ſe diſpenſoit de cette cérémonie, y rentra au plus vîte, & en ferma la porte. Celui qui accompagnoit le Père Saignes, voulut lui faire quitter ſa chauſſure de bois, pour marcher nuds pieds comme les autres; & le Père Saignes, ſans nous dire s'il eût cette complaiſance, le laiſſe deviner, en ajoûtant, que la coutume du Pays ne permet pas d'être chauſſé dans la maiſon même d'un Particulier un peu conſidérable.

On le fit tourner enſuite ſur la droite au Nord. Une place élevée, de la longueur de l'étang, qui eſt au Midi, fait un point de vûe admirable. C'eſt une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colomnes; chacune d'une ſeule pierre haute de vingt pieds. Elles ſont toutes ouvragées, & repréſentent des combats de Dieux avec des Géants, & divers jeux de Dieux & de Déeſſes. Le travail en eſt immenſe. C'eſt-là que les Pélerins, qui viennent de toute l'Inde viſiter ce Temple célèbre, ſe retirent en partie durant la nuit. Derrière cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un Corps de Logis qui règne juſqu'à la muraille de l'Eſt. C'eſt-là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniaſſis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Muſiciens, de Chanteuſes & de Danſeuſes, filles fort au deſſous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant, par honneur, *Filles du Temple*, ou *Filles des Dieux*. Il leur étoit arrivé, l'année dernière, une aſſez plaiſante hiſtoire, que le Miſſionnaire raconte avec trop de naïveté pour rien changer à ſes termes.

Plaiſante avanture arrivée aux filles de ce Temple.

Le Gouverneur Maure de cette Ville fit dire à ces filles, qu'il avoit une fête à donner tel jour qu'il leur marqua; qu'il ſouhaitoit qu'elles s'y trouvaſſent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinſſent avec tous leurs atours; & que s'il étoit content d'elles, il ſçauroit bien leur en témoigner ſa réconnoiſſance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits & leurs parures les plus ſuperbes; chaînes d'or, colliers, pendans-d'oreilles, bagues, braſſelets de diamans & de perles, & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieux, rien ne fut oublié.

QUAND

Relation du Carnate. Supplément. 1736.

Le Gouverneur-Maure les débarrasse de leurs ornemens.

QUAND le festin fut fini, & qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, & qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présens, le Gouverneur les invita à entrer dans une autre salle, où il passa aussi lui-même avec quatre de ses Officiers, & ferma la porte. Il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté. „ Vous avez bien dansé, Mesdames, leur dit-il; mais vous danserez encore mieux & plus légèrement, lorsque vous serez déchargées de tout ce poids d'ornemens inutiles. Mettez, chacune à vôtre rang, tout ce vain attirail sur cette table". Et s'addressant à la première; „ Vous, Madame, qui êtes la plus ancienne, commencez la première". Elle obeït, puis on lui ouvrit la porte, & on la fit sortir. On en fit autant à toutes les autres; après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au Temple. Il est à remarquer, que les Maures, qui regardent les Gentils comme leurs Esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens, quand ils en trouvent l'occasion. L'Alcoran leur donne ce pouvoir, dans les Pays qu'ils ont conquis sur les Idolâtres.

Courses & souffrances du Missionnaire.

APRÈS avoir satisfait sa curiosité à Tirounamaley, le Missionnaire se rendit à Courtempetti, où il s'arrêta quatre mois, pendant lesquels il fit encore une tournée à Velour, mais en sécret, „ parceque, dit-il, quoique le Nabab nous protège, nous n'entrons guères dans cette Ville que la nuit, & avec précaution (*d*)". Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, incommodèrent si fort le Père Saignes, que ses Supérieurs jugèrent à propos de le rappeller à Pondichery pour quelque-tems. Il fait la peinture de ses souffrances. „ Durant ces chaleurs extraordinaires, qui ont désolé le Pays, j'ai changé, dit-il, jusqu'à trois fois de peau; elle tomboit par lambeaux, à-peu-près comme elle tombe aux vieux serpens; & ce qui me faisoit le plus de peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit, n'étoit pas plus noire que la première; & la couleur blanche n'est pas favorable en ce Pays, à cause de l'idée de Prangui que ces Peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous croyions heureux, & elle nous paroissoit excellente. Une fois la nuit nous surprit dans un bois, sans avoir pû rien prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher sous un arbre, après avoir allumé du feu pour écarter les tigres, les ours & les autres bêtes féroces. Malheureusement le feu s'éteignit pendant nôtre sommeil, & nous fûmes réveillés par les cris affreux d'un tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fîmes, & le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignèrent; mais il ne nous fut pas possible de fermer les yeux le reste de la nuit".

Dangers qu'il évite.

UNE autre incommodité vient de la part des serpens, qu'on trouve en quantité dans ce Pays. Un jour que le Père Saignes s'étoit endormi sous un arbre, il fut réveillé par les cris extraordinaires d'un oiseau qui se battoit avec

(*d*) Dans un autre endroit, ce Missionnaire, qui écrivoit à une Dame, la prie, „ de demander pour lui, au Seigneur, qu'on ne s'en tint point à de vaines menaces, comme celles qu'on lui avoit fait quelquefois, de lui arracher la langue, de lui couper les pieds & fendre la tête en deux". Pourquoi donc se cacher, dans un lieu même où on les protège?

avec un ferpent fur cet arbre. Le ferpent mis en fuite, defcend & s'élance fur le Miffionnaire, qui ayant fait un mouvement, en fe levant, l'empêcha de l'atteindre. Il étoit long de quatre pieds & parfaitement verd. Cette forte de ferpent fe tient ordinairement fur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des Paffans, fur lefquels il fe jette (e). Le Père Saignes avoit toûjours douté qu'il y eut des ferpens à deux têtes; mais il eut l'occafion de s'en convaincre par fes propres yeux, en examinant une couleuvre qui avoit été tuée dans fa chambre, & qui fe défendoit des deux extrêmités du corps. Ce ferpent avoit en effet deux têtes, dont les morfures font également mortelles. De la première, qui eft la mieux formée, il mord; & la feconde, qui n'a point de dents comme la première, eft armée d'un aiguillon dont il pique. Le plus gros ferpent qu'il eût encore vû, c'étoit celui qu'on nourriffoit dans un Pagode de Gentils. Il étoit auffi gros que le corps d'un homme, & long à proportion. On lui offroit, fur un petit tertre fait exprès, des agneaux, de la volaille, des œufs & autres chofes femblables qu'il dévoroit à l'inftant. Après s'être bien repû de ces offrandes, il fe retiroit dans le bois voifin qui lui étoit confacré. „ Auffi-tôt „ qu'il m'apperçut, dit le Miffionnaire, il fe dreffa de la hauteur de deux „ coudées, & toûjours les yeux attachés fur moi, il enfla fon col, & pouf- „ fa d'affreux fifflemens. Je fis le figne de la croix, *& me retirai bien vite* (f)".

Serpent verd.

Couleuvre à deux têtes.

Gros ferpent adoré dans un Pagode.

L'extrême mifère, qui depuis deux ans étoit générale dans tout le Carnate, avoit enlevé un grand nombre d'anciens Chrétiens. Pendant ces deux années, il n'étoit pas tombé une feule goutte de pluye. Les Puits, les Etangs, plufieurs Rivières même, avoient été à fec, & tous les grains brûlés dans les campagnes. Rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre Peuple, que de paffer un & deux jours fans manger. Des familles entières, abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois, pour fe nourrir de fruits fauvages, de feuilles, d'herbes & de racines. Ceux qui avoient des enfans, les vendoient pour une mefure de riz; d'autres qui ne trouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoifonnoient pour abréger leurs fouffrances. Un père de famille vint trouver un jour le Miffionnaire, „ nous mourons de faim, lui dit-il; donnez- „ nous dequoi manger, ou je vais empoifonner ma femme, mes cinq en- „ fans, & enfuite je m'empoifonnerai moi-même". Dans des occafions femblables, les charitables Pères facrifioient jufqu'à leurs propres befoins. Le fruit qu'ils retiroient de leurs libéralités, étoit de donner le Batême à une infinité d'enfans de parens idolâtres.

Sécherefſe & famine qui défole le Pays.

Arear eft une grande Ville, où la famine faifoit le plus de ravages, & c'étoit auffi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluye. Le Nabab, en habit de Fakir, ou de Pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de plufieurs Seigneurs de fa Cour, tous dans le même équipage, fe rendit en grande pompe à la Mofquée, pour

Pénitences extraordinaires des Maures & des Gentils.

(e) Voyez ci-deffus, *pag.* 411.

(f) Le Miffionnaire femble être intérieurement perfuadé de la néceffité qu'il y a d'ajouter toûjours un fecond moyen au premier, pour le rendre efficace.

Relation du Carnate. Supplément. 1736.

pour obtenir de la pluye au nom de Mahomet. Ses vœux furent inutiles, & la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque-tems après, un fameux Pénitent Gentil, que les Infidèles regardoient comme un homme à miracles, se déchiqueta tout le corps avec un couteau, en présence du Peuple, en promettant une pluye abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Quatre mois après, un Chef des Fakirs se fit enterrer jusqu'au col, bien résolu de ne pas sortir de sa fosse que la pluye ne fut venue. Il passa ainsi deux jours & deux nuits, ne cessant de crier de toutes ses forces au Prophête, qu'il y alloit de sa gloire s'il n'accordoit pas de la pluye. Enfin, perdant patience, il se fit déterrer le troisième jour, sans qu'il fut tombé une seule goutte de pluye, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance (g).

Incursion des Marattes.

Ces calamités publiques furent suivies, peu de tems après, d'une irruption des Marattes, qui vinrent fondre à main armée sur toutes les terres de la Peninsule de l'Inde. Les circonstances de cette guerre fameuse sont rapportées dans une autre Lettre du même Missionnaire (h); mais comme elles forment une partie essentielle de l'Article de Pondichery, que nous avons détaché du Tome IX. de l'Edition de Paris, pour le faire reparoître, dans le Volume suivant, augmenté de nouveaux détails intéressans; c'est ici que nous bornerons les Relations du Carnate, dont l'Histoire devient inséparable de celle des Contrées Méridionales qui nous restent à décrire, ainsi que toute la Côte Orientale de la Presqu'Isle, entre le Cap de Comorin & le Gange.

Remarques géographiques touchant le Carnate.

Quelques remarques géographiques, qui n'étoient pas nécessairement liées avec les détails précedens, termineront cet Article. La Mission du Carnate, dit le Père de la Lane, commence à la hauteur de Pondichery, & n'a point d'autres limites, du côté du Nord, que l'Empire du Mogol. Du côté de l'Ouest, elle est bornée par une partie du Maissour. Ainsi par la Mission du Carnate, on ne doit pas entendre seulement le Royaume qui porte ce nom. Elle renferme encore beaucoup de Provinces & de différens Royaumes, qui sont contenus dans une étendue de Pays fort vaste; de-sorte qu'elle comprend, du Sud au Nord, plus de trois cens lieues dans sa longueur, & environ quarante lieues, de l'Est à l'Ouest, dans sa moindre largeur, & dans les endroits où elle est bornée par le Maissour: Car par-tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la Mer, des deux côtés de la Presqu'Isle.

Gouvernement de ses divers Etats.

Les principaux Etats de cette grande Mission, sont les Royaumes de Carnate, de Visapour, de Bisnagar (i), de Canara (k) & de Golkonde. On ne parle point d'un grand nombre de plus petits Etats, dont quelques-uns ont déja été nommés, & qui appartiennent à des Princes, ou Seigneurs particuliers, pour la plûpart tributaires du Grand Mogol. A cette condition, on leur a laissé la conduite de leurs Provinces; mais ils sont dans une telle dépendance, que sur un simple soupçon, on les dépouille souvent de leur

(g) Lettre du P. Saignes, 3 Juin 1736. Rec. XXIV. pag. 185— à 265.

(h) Du 18 Janv. 1741. Rec. XXVI. pag. 257.

(i) Ou *Bijanagaram*, suivant le Missionnaire.

(k) C'est le nom sous lequel le Pays est le plus connu; Le Père de la Lane lui donne celui d'*Ikkeri*, qui est le nom de la Capitale des Etats d'un petit Prince, située à l'Orient du Canara propre & des montagnes de Gate, par le quatorzième degré de latitude septentrionale, suivant la Carte de M. d'Anville.

leur Souveraineté; de-sorte qu'on peut dire qu'ils sont moins les Maîtres de leurs Etats, que les Fermiers des Maures, Officiers du Mogol, qui gouvernent le Pays, sous le titre de Nababs ou Vicerois.

Misère des Peuples.

Le Pays est fort peuplé, & on y voit un grand nombre de Villes & de Villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Maures ne fouloient pas les Peuples par leurs continuelles exactions. Les Indiens sont fort misérables, & ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi, ou le Prince de chaque Etat, a le domaine absolu & la propriété des terres. Ses Officiers obligent les Habitans d'une Ville à cultiver une certaine étendue de terrain qu'ils leur marquent. Au tems de la moisson, ces Officiers vont faire couper les grains, & les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du Prince & se retirent. Quand ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, & quelquefois moins, au pauvre Laboureur. Ils les vendent ensuite au Peuple, au prix qu'il leur plaît, sans que personne ose se plaindre (*l*). C'est, dit le Père le Caron, un crime aux Particuliers d'avoir de l'argent: Ceux qui en ont l'enterrent avec soin; autrement on trouve mille prétextes pour le leur enlever. Les Princes n'exercent ces vexations sur leurs Peuples, que parceque les Maures lèvent, sur ces Princes, des impôts exorbitans, qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le Pays seroit mis au pillage (*m*).

Concussions des Officiers Maures.

Le grand éloignement de la Cour Mogole, qui est d'environ cinq cens lieues de Pondichery, contribue beaucoup à la manière dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoye, dans ces terres, un Officier, qui a le titre de Gouverneur & de Général de l'Armée. Celui-ci nomme les Sous-Gouverneurs ou Lieutenans, pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de tems, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres leur succèdent qui ne sont pas moins avides. Aussi ne peut-on guères être plus misérable que le sont les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Maures, ou les Officiers Gentils qui servent les Rois ou Princes particuliers; Encore arrive-t'il souvent qu'on les recherche, & qu'on les force, à grands coups de *Chabouc* (*n*), de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions; de-sorte qu'après leur Magistrature ils se trouvent d'ordinaire aussi gueux qu'auparavant.

Venalité de la justice.

Ces Gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalités. Celui qui offre le plus d'argent, gagne presque toûjours sa cause; & par ce moyen les Criminels échapent souvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément, c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Maures prennent des deux côtés, sans donner satisfaction ni à l'une ni à l'autre.

Etat des Gentils & leur haine contre les Chrétiens.

Quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens, sous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon la coûtume de leurs Castes, ils peuvent tenir leurs assemblées, & souvent elles ne se tiennent que

(*l*) Lettre du P. de la Lane, Rec. X. pag. 3 & suiv.

(*m*) Lettre du P. le Caron, Rec. XVI. pag. 134. On a vû ci-dessus, dans une Note, l'idée que le même Missionnaire donne de ces Princes.

(*n*) Gros fouet de courroyes, dont les coups sont extrêmement sensibles.

Relation du Carnate. Supplément. 1736.

que pour rechercher & pour chasser ceux qui se sont faits Chrétiens. Leur haine est favorisée par les Maures. Ils en sont toûjours écoutés quand ils parlent contre les Missionnaires. Ils leur persuadent aisément qu'ils sont riches, & sur ces faux rapports les Gouverneurs les font arrêter, & les retiennent long-tems dans d'étroites prisons. On en a vû plusieurs exemples dans nos précedens extraits.

Villes du Carnate.

Les Villes, quoique grandes & fort peuplées, n'ont rien de la beauté ni de la magnificence de celles d'Europe; les maisons n'étant pour la plûpart que de terre, peu élevées & couvertes de paille (o). *Cangivaron*, ou *Cangibouram* (p), car on lui donne indifféremment ces deux noms, est la Capitale du Carnate (q). C'étoit autrefois, dit le Père Bouchet, une Ville célèbre, qui renfermoit dans ses murs plus de trois cens mille Habitans, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes Tours, des Pagodes, des Salles publiques & de fort beaux Etangs. Les Indiens assurent qu'on gardoit autrefois, dans une grande tour à Cangiboutam, des lames de cuivre qui contenoient ce qui regardoit en particulier chacune des Castes, & l'ordre que les Castes différentes devoient observer entr'elles. Les Maures ayant presque entièrement ruiné cette grande & fameuse Ville, on n'a pû découvrir ce qu'étoient dévenues ces lames. Avant ce tems, s'il s'élevoit, parmi les Indiens, quelque dispute sur la Caste, ils alloient à Cangibouram, pour plaider leur cause devant les Brames dépositaires de ces loix; & encore aujourd'hui, que cette Ville commence à se rétablir, il y a dix ou douze Brames qu'on consulte souvent, & dont on suit les décisions. S'ils n'ont pas lû ces sortes de loix, du moins ils sont mieux instruits que d'autres de la tradition (r).

Cangibouram, sa Capitale.

Loix gravées sur des lames de cuivre.

Observation sur ces extraits.

On n'emprunte, des Relations du Carnate, que ce qui peut servir à jetter du jour sur la Géographie & l'Histoire de cette Contrée, indépendamment des observations qui lui sont communes avec les autres Parties de la Presqu'Isle de l'Inde; & nous osons assurer, que par rapport à ces deux objets, nous n'en avons pas omis la moindre circonstance; de-sorte qu'on trouvera ici, de suite, le précis de quantité de détails qui sont répandus de côté & d'autre dans une vingtaine de Volumes.]

(o) Lettre du P. de la Lane, Rec. X. pag. 8 & suiv.

(p) *Bouram*, signifie *Ville*.

(q) On a remarqué ci-dessus, *pag.* 447, que le P. Bouchet fait *Tarcolan*, Capitale du Royaume de Carnate; mais c'est peut-être une faute d'impression, puisque le même Missionnaire donne ici ce titre à Cangibouram, qui est située au Nord de la Rivière de Sadraspatnam. Voyez la Carte de M. Bellin, qui s'accorde avec la première des Jésuites. La seconde, dressée par M. d'Anville, quoique plus détaillée, n'offre point ce nom; Mais elle donne le titre de Capitale à *Chettam pettou*, qu'elle place au Nord-Ouest de Gingi; ce qui fait une grande différence. Tarcolan est aussi une grande Ville, située au Nord de Cangibouram, à la hauteur de *Madras* & de Saint Thomé, par le treizième degré de latitude septentrionale. Quoique les Lettres des Missionnaires Jésuites passent avec justice pour très-correctes, une vilaine faute d'impression y a mis cette Ville au troisième. *Rec. X. pag.* 397.

Au-reste, il est nécessaire d'avertir, que dans toutes ces remarques, nous n'avons point eû en vûe les belles Cartes ultérieures de M. d'Anville, sur-tout la dernière en deux feuilles, parce qu'on y viendra dans la suite.

(r) Lettres du P. Bouchet, Rec. XV. pag. 75. & Rec. XIV. pag. 332.

Monnoyes,



Monnoyes, ou diverſes ſortes de Pièces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui paſſent pour Monnoyes dans toute l'Aſie.

MONNOYES DE L'ASIE.

QUOIQU'ON n'aît pas négligé cet important Article, dans toutes les Relations où les Voyageurs l'ont traité, il n'y a perſonne qui n'en trouve ici volontiers toutes les parties raſſemblées ſous un même titre. Mais les variations, qui ſont arrivées par degrés dans nos propres Monnoyes, obligent néceſſairement de faire obſerver quel étoit en France le prix de l'or & de l'argent vers la fin du dernier ſiècle; c'eſt-à-dire, dans le tems où les lumières qu'on emprunte, ont été publiées. C'eſt un terme de comparaiſon, d'après lequel il ſera facile de réduire toutes les Monnoyes des Indes à la valeur que les nôtres ont aujourd'hui.

Le Marc d'or, en 1679, & pendant quelques années ſuivantes, qui ſont celles des principales Relations de ce Volume, valoit en France quatre cens trente-ſept livres neuf ſous huit deniers; & celui d'argent, vingt-neuf livres ſix ſous onze deniers. Le Louïs d'or valoit onze livres dix ſous, & l'Ecu d'or ſix livres. Le Louïs d'argent, ou l'Ecu, étoit de ſoixante ſous. La proportion de l'argent fin, à l'or fin, étoit de quinze & un quart à un; c'eſt-à-dire, qu'il falloit quinze marcs & un quart d'argent fin, pour payer un marc d'or fin (*a*).

Monnoyes d'Arabie.

L'ORDRE qui paroît le plus naturel, eſt de commencer par l'Arabie. C'eſt dans cette Région qu'on fabrique particulièrement l'eſpèce de Monnoye, qui ſe nomme *Larin*, & qui eſt une des plus anciennes de l'Aſie. Quoique, depuis Bagdad juſqu'aux Iſles de Ceylan, de Celebes & de Borneo, tout le Commerce ſe faſſe par larins, ſur-tout le long du Golfe Perſique, les larins, ſuivant Tavernier, ne ſont proprement Monnoye courante que dans les trois Arabies, & à Balſora. Leur titre eſt celui de nos écus. Cinq larins, ou dix demis-larins, valent nôtre écu. Cependant il s'en faut environ huit ſous qu'ils ne le pèſent. C'eſt ce que les *Emirs*, ou les Princes d'Arabie, prennent pour leur fabrique, ou leur profit, au paſſage des Marchands qui ſe rendent en Perſe ou aux Indes. Ils viennent attendre les Caravanes, pour prendre leurs droits, & faire changer, en larins, les écus, les piaſtres, ou les ducats d'or: tyrannie d'autant plus fâcheuſe pour les Marchands, que l'adreſſe & la violence ne peuvent les ſauver. Si les Emirs voyent qu'on ne leur propoſe rien à changer, ils ne prennent point leurs autres droits; & feignant que le tems leur manque, pour faire les comptes, ils entreprennent des parties de chaſſe, qui durent quinze & vingt jours, pendant leſquelles de malheureux Etrangers languiſſent & mangent leurs proviſions, ſans aucune reſſource pour en trouver d'autres: & ſi la Caravane vouloit paſſer, ſans payer les droits, elle ſeroit taillée en pièces, elle perdroit ſes chameaux & toutes ſes marchandiſes; ce qui n'eſt pas ſans exemple. Tavernier raconte que, dans un de ſes Voyages, il fut

Larins & Demis-larins.

(*a*) *Le Blanc*, Traité hiſtorique des Monnoyes, pag. 392 & 417.

Monnoyes de l'Asie.

fut arrêté par un de ces Princes, l'espace de vingt & un jours; après lesquels il se trouva fort heureux d'en être quitte, en lui donnant tout ce qu'il demandoit. Si les larins avoient le poids des Monnoyes pour lesquelles on les prend, un Marchand n'auroit à se plaindre que d'une cérémonie fort incommode; mais, ensuite, étant obligé, lorsqu'il arrive aux Indes, de porter ses larins à la Monnoye (*b*), il perd nécessairement huit sous sur chaque écu; c'est-à-dire, quatorze & demi pour cent.

Monnoyes de l'Indoustan. Roupies d'or & d'argent.

TOUT l'or & l'argent, qui entre sur les Terres du Grand Mogol, est rafiné au dernier titre, avant que d'être battu en Monnoye de l'Empire, qui porte le nom de *Roupie*. La roupie d'or pèse deux gros, un quart & onze grains, & vaut, dans le Pays, quatorze roupies d'argent. Ainsi la roupie d'or revient à vingt-une livres de France, & l'once d'or à cinquante-huit livres quatre deniers. Cet or est de la finesse de celui que nous estimons cinquante-quatre livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou en ducats d'or de l'Europe, on a toûjours sept & un quart pour cent de profit, si l'on peut éviter de payer les droits aux Douanes. La demie-roupie d'or revient à dix livres dix sous, & le quart à cinq livres cinq sous. Anciennement la forme des roupies étoit quarrée. Elle est ronde aujourd'hui. Quoique la roupie d'argent se compte à trente sous, elle ne pèse que trois gros; & nos pièces de trente sous pèsent trois gros & demi, quatre grains; mais la roupie est de meilleur argent. En un mot, ceux qui entendent le Commerce, & qui portent d'ici de l'or ou de l'argent, sur les Terres du Grand Mogol, ont toûjours sept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes; car, en payant les droits, ce profit s'y trouve employé. Il y a des demies-roupies d'argent, qui reviennent à quinze sols; des quarts, à sept sous & demi; & des huitièmes, à trois sous neuf deniers.

Pièces de cuivre.

LES Monnoyes de cuivre de l'Indoustan, ont différens noms, & valent plus ou moins, suivant la quantité de cuivre qu'on apporte à la Monnoye. Ordinairement, la plus grande vaut deux sous de nôtre Monnoye; celle qui suit, un sou; & celle d'après, qu'on nomme *Pecha*, six deniers.

Pechas.

Coquilles.

LES *Koris*, ou les Coquilles, sont en usage aussi dans l'Indoustan. Comme elles viennent des Maldives, plus on est proche de la Mer, plus on en donne pour le pecha; & le nombre ordinaire est de cinquante à soixante.

Mamoudis.

LES *Mamoudis* & les demis-mamoudis, qui sont des pièces d'argent, n'ont cours que dans la Province de Guzarate. Cinq mamoudis passent pour un écu. Les koris ne sont pas reçus dans cette Province: mais on y reçoit une sorte de petites *Amandes*, qui viennent des environs d'Ormus & des Déserts du Royaume de *Lar*. Quarante valent le pecha; & quelquefois quarante-quatre, suivant la quantité de ces amandes qu'on apporte dans le Pays. Les arbres, dont elles sont le fruit, n'en produisant pas toûjours la même quantité, cette Monnoye hausse ou baisse à proportion; & les Changeurs y trouvent leur compte. Les amandes sont dans leurs coquilles. Il n'est pas

Amandes.

à

(*b*) C'est ce qu'on a vû dans toutes les Relations.

à craindre que les enfans les cassent pour manger le noyau; car il est plus amer que la coloquinte (*c*).

Monnoyes de l'Asie.

Diverses Monnoyes des Tributaires du Mogol.

Pays de Matou-cha.

Entre les Princes tributaires du Grand Mogol, on en compte plusieurs qui ont le droit de faire battre Monnoye. Le Pays, ou le Royaume de *Matou-cha*, qui est au Nord d'Agra, & renfermé dans de hautes montagnes, jouit de ce privilège. Son principal Commerce, avec ses voisins, consiste en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fournissent la plus grande partie de l'Indoustan, d'où il tire du sel en échange. Ce sel, que la Nature a refusé aux Peuples de Matou-cha, leur coute fort cher; parceque du lieu dont il leur vient, qui est sur la Côte des Indes, vers Baçaïm, il y a quatre mois de chemin. Il se transporte sur des bœufs, qui rapportent aussi le cuivre. Matou-cha produit d'excellent bled, de bon raisin, d'admirables fruits, toutes sortes de bestiaux, du lapis & des grenats: mais les Habitans, qui sont tous idolâtres, regrettent amérement d'être sans sel & sans riz; deux marchandises précieuses à leur Religion. La principale Monnoye de Matou-cha est d'argent, au même titre que la roupie, & ne pèse qu'un gros, & dix-neuf grains. La différence, dans le cours, est de six & demi pour cent. Plus on avance vers le Nord, plus l'or & l'argent deviennent chers. Les pièces de cuivre du même Pays (*d*) n'ont que la valeur du pecha, quoiqu'elles soyent de la moitié plus pésantes; [mais le cuivre n'en est pas si bon.]

Parta Jajoumola.

Le Raja de *Parta Jajoumola* est un des plus grands Princes qui soyent au-delà du Gange. Ses terres sont droit au Nord de Patna, & touchent à celles du Roi de *Boutan*. Tous les ans, il est obligé d'envoyer un Ambassadeur au Gouverneur de Patna, avec un présent de vingt éléphans, que ce Gouverneur fait au Grand Mogol. Ses principales richesses consistent en éléphans, en musc & en rhubarbe; & manquant de sel, il lève un impôt considérable sur celui qui se consume dans son domaine, ou qui passe plus loin. Tout ce sel vient des terres du Grand Mogol & se transporte depuis la Côte maritime, jusqu'à cinquante, & même à cinquante-cinq degrés du Nord. On en charge plus de quinze cens mille bœufs; & chaque charge, sortant des salines, paye une roupie, au Mogol, pour passer librement par toutes ses terres. Cette nécessité seule a forcé le Raja de se soûmettre au tribut. Sa Monnoye, qui est une espèce de roupie, passe pour une des plus belles des Indes (*e*).

Monnoyes d'Ugen.

Le Raja d'*Ugen*, Pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, fait battre une Monnoye d'argent, qui n'a de cours que sur ses terres, & qu'on rejette même sur celles du Grand Mogol. Elle passe pour un quart de roupie; mais l'argent en est bas. On fabrique aussi, dans les terres de ce Prince, des pechas de cuivre de six deniers, qui ont cours dans les

(*c*) Voyez la Planche Ire., qui représente la figure de toutes ces Monnoyes. Dans l'Edition de Paris, le quart de roupie d'or étoit marqué pour la demie-roupie d'argent. R. d. E.

(*d*) Planche II. N°. 1., est la Monnoye d'argent; & N°. 2., la Monnoye de cuivre de Matou-cha. R. d. E.

(*e*) Même Planche, Nos. 3 & 4. R. d. E.

MONNOYES DE L'ASIE.

les Etats du Mogol jusqu'aux Portes d'Agra. Les koris y sont la plus petite Monnoye (*f*).

Monnoyes de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de Velouche.

On peut s'en rapporter hardiment au témoignage de Tavernier, sur ces espèces d'or qu'on nomme *Pagodes*, & qui n'ont proprement cours que dans les terres de Golkonde, de Visapour, de Carnate & de *Velouche* (ou plutôt *Velour*). Son principal Commerce l'ayant conduit plusieurs fois aux Mines de Diamans, il s'étoit vû dans la nécessité d'approfondir parfaitement la valeur d'une Monnoye, dont il faisoit un usage continuel. Toutes les pagodes, dit-il, quoique de figures différentes, ont la même valeur dans ces différens Pays, & doivent être du poids de nôtre demie pistole; mais l'or est à plus bas titre. Cependant, quoique l'once ne vaille pas plus de quarante-deux à quarante-trois livres, elle ne laisse pas de passer pour quatre roupies (*g*). Aussi lui parut-il que c'étoit la meilleure Monnoye qu'on pût porter aux Mines. Il distingue les vieilles pagodes, des nouvelles.

Différence des vieilles pagodes & des nouvelles.

Les premières sont du tems que les Rajas étoient Maîtres de Golkonde, & n'ont qu'une petite marque d'un côté (*h*). Elles sont de même poids que les nouvelles; mais, quoiqu'elles ne soyent pas de meilleur or, elles sont quelquefois plus estimées de vingt à vingt-cinq pour cent. La raison qu'il en apporte, c'est que les *Cherafs*, c'est-à-dire les Changeurs, qui sont tous idolâtres, ont la superstition de croire que si cette Monnoye étoit refondue, le Pays seroit menacé de quelque desastre; & dans cette crainte, ils donnent au Roi de Golkonde, en certaines années, jusqu'à vingt mille pagodes, pour obtenir qu'il ne la fasse pas refondre. Mais ces vieilles pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golkonde. Tavernier croit au fond que l'intérêt des Cherafs y a plus de part que leur superstition.

Profit des Cherafs ou des Changeurs.

Dans tout ce Royaume, on ne parle, dit-il, que de vieilles pagodes pour le Commerce: non qu'il ne soit également permis de faire les payemens en pagodes neuves, ou en roupies; mais ceux qui reçoivent des pagodes neuves, ou des roupies, trouvent toûjours le moyen de gagner un quart, ou un demi, & quelquefois un pour cent, sous prétexte que ces nouvelles Monnoyes sont de Visapour, ou de Carnate, ou de Velouche, ou des Anglois & des Hollandois. D'un autre côté, si le payement se fait en vieilles pagodes, le Cheraf est encore plus sûr de quelque profit, parcequ'en payant l'intérêt ordinaire, pour l'argent qui lui reste entre les mains (*i*), il a mille moyens de le faire valoir à son avantage (*k*).

On

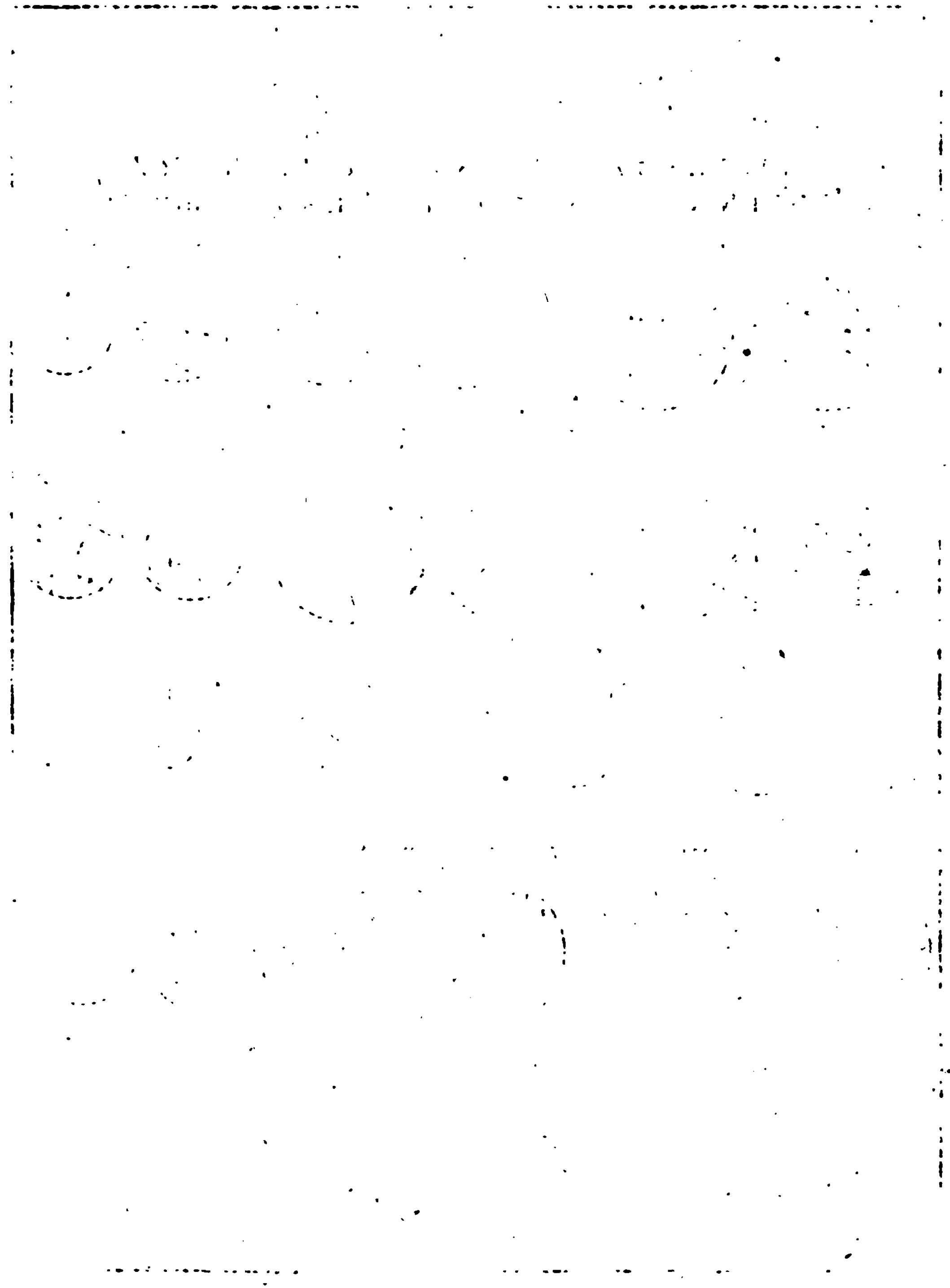
(*f*) Même Planche, Nos. 5 & 6. R. d. E.

(*g*) C'est la pagode, qui passe pour quatre roupies, & non l'once, comme M. Prevost semble ici le comprendre. R. d. E.

(*h*) Même Planche II. N°. 1. Ce sont ces vieilles pagodes des Rajas; 2., celles du Roi de Golkonde; 3 & 4., du Roi de Visapour; 5 & 6., du Raja de Carnate; 7 & 8., du Raja de Velouche. Nos. 9. 10. 11 & 12, ce sont des demies-pagodes de ces Rois & de ces Rajas. R. d. E.

(*i*) Il ne se fait point de payement considérable, sans un Cheraf, qui le reçoit, & qui garde la somme entre ses mains, si les Vendeurs n'en ont pas besoin sur le champ; en leur payant l'intérêt sur le pied de huit pour cent par an [& quelquefois jusqu'à douze], ne gardât-il l'argent que deux jours. Il arrive de-là que les Cherafs ont toûjours la plus grande partie de l'argent du Royaume, & que malgré l'intérêt qu'ils en payent, ils y font de très-grands profits. *Tavernier*, pag. 10.

(*k*) Le détail de ces moyens est instructif.

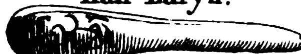


Monnoye d'Arabie. || Arabische Munt.

Larin.
Laryn.



Demi Larin.
Half Laryn.

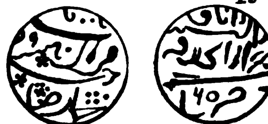


Monnoyes des Etats du Grand Mogol.
Munten van de Staaten des Grooten Mogols.

Roupie d'Or.
Goude Ropy.



Demie Roupie d'Or.
Goude Halve Ropy.



¼ de Roupie d'Or.
¼ Goude Ropy.



Roupie d'Argent.
Zilvere Ropy.



Roupie d'Argent.
Zilvere Ropy.



Demie Roupie d'Argent.
Zilvere Halve Ropy.



¼ de Roupie d'Argent.
¼ Zilvere Ropy.



⅛ de Roupie d'Argent.
⅛ Zilvere Ropy.



Quatre Pechas de Cuivre.
Vier Koopere Pechas Stuk.



Deux Pechas de Cuivre.
Twee Koopere Pecha's Stuk.



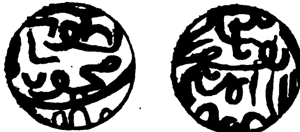
Un Pecha de Cuivre.
Een Koopere Pecha.



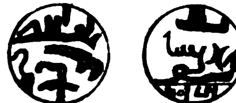
Coris ou Coquilles.
Corys of Schelpen.



Mamoudi d'Argent.
Zilvere Mamoedi.



Demi Mamoudi.
Halve Mamoedi.



Amande.
Amandel.



J. V. S. direx.

N.° I.

MONNOYES DE L'ASIE.

ON verra, dans la Figure, une autre Monnoye de Commerce, qui est en usage dans les mêmes Pays, & qui se nomme *Fanos* (l). Elle est d'or, & de différens titres. Il y en a de six pour un écu, & d'autres de dix à quinze, entre lesquelles il s'en trouve de fort bas aloi. C'est la Monnoye qui règne sur la Côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin jusqu'au Bengale; avec les pechas de cuivre, & les koris, qui servent de petite Monnoye.

Histoire des roupies qui portent les douze Signes du Zodiaque.

QUOIQUE Tavernier ne doive être consulté qu'avec précaution, dans tout ce qu'il rapporte d'historique, on ne peut rejetter absolument l'histoire des roupies qui représentent les douze Signes du Zodiaque, telle qu'on la trouve au Tome II. de ses Voyages, pag. 24. On ne changera rien à ses termes.

„ SUL-

tif. Premièrement, le Cheraf examine toutes les vieilles pagodes; & les ayant regardées l'une après l'autre, il en fait cinq ou six parts. Il dit des unes qu'elles sont plus usées que d'autres, parcequ'elles ont passé par plus de mains; Aux autres, c'est un déchet de demi pour cent, ou d'un quart, &c., parcequ'elles ont été *forées*. C'est une chose merveilleuse que ce forage. Comme les pagodes sont fort épaisses & qu'on ne peut les rogner, ceux qui cherchent un profit illégitime, se servent d'un foret, pour les percer par le bord, jusqu'à la moitié, ou plus, & tirent quelquefois de l'or d'une pièce jusqu'à la valeur de deux ou trois sous. Avec beaucoup de précaution pour n'être pas pris sûr le fait, ils préfèrent ce métier à tout autre, parcequ'il y a peu d'Artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sous par jour. Après avoir tiré le foret, ils frappent sur les trous avec un petit marteau, & les savent si bien fermer, qu'il faut avoir une expérience extrême pour découvrir la fraude. C'est par cette raison qu'on ne reçoit jamais de payement, sans faire voir les espèces au Cheraf; & quand il ne regarderoit que deux ou trois pièces, le moindre salaire, pour sa peine, est de deux liards ou d'un sou. 2°. Lorsqu'il se fait un payement considérable, le Cheraf met les pagodes, par cinquante ou par cent, dans de petits sacs auxquels il applique son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des pagodes qu'il contient. La somme est livrée dans cet état à celui qui reçoit le payement. Quand celui-ci veut l'employer, il n'ouvre point les sacs pour la donner à celui qu'il paye. On fait appeller le même Changeur qui a cacheté les sacs, & qui, reconnoissant son cachet entier, répond que les espèces sont bonnes. Elles passent ainsi des années entières, sans que les sacs soyent ouverts. Mais chaque fois qu'ils changent de mains, on envoye chercher les mêmes Cherafs, qui tirent toûjours quelque chose pour cent de leur visite. Cependant il est plus ordinaire, dans les intervalles, de leur laisser la somme entre les mains pour en tirer d'eux l'intérêt. 3°. Voici comment ils la font valoir à leur profit: c'est l'usage du Pays que les gens de guerre y soyent payés tous les mois; mais la plûpart n'attendent pas que le mois soit fini & viennent prendre leur argent chez les Cherafs, qui en font le décompte à dix-huit & vingt pour cent; joint qu'ils les payent en pagodes auxquelles il y a quelque chose de manque. S'il y a quelque gros diamant à vendre, ou quelque beau rubis, ils ne l'ignorent pas long-tems, & bien-tôt ils trouvent le moyen de l'avoir en gage. Les Marchands, qui arrivent du Pegu & des autres lieux, doivent ordinairement quelque chose; & comme les Loix obligent de payer dans la quinzaine, du jour que le Marchand est sorti du Vaisseau, il met en gage ce qu'il a de plus précieux, pour satisfaire ceux qui ont contribué aux fraix du Vaisseau, ou qui lui ont prêté de l'argent pour ses emplétes. Ensuite il vend ses autres marchandises, pour payer le Cheraf, auquel il a fait des emprunts à son arrivée. Ceux qui travaillent aux Mines de diamans, & les Marchands qui les afferment, ont peu de belles pierres qu'ils ne vendent à ces Changeurs, parcequ'ils sont sûrs d'y trouver de l'argent comptant. Souvent ils les leur donnent en gage, jusqu'à-ce qu'ils ayent trouvé des Marchands pour les acheter. *Ibidem*.

(l) Même Planche II. Nos. 13. 14. 15. 16 & 17. R. d. E.

MONNOYES DE L'ASIE.

„ SULTAN *Selim*, dit-il, nommé *Jehan-Guir*, neuvième (*m*) Empereur des „ Mogols, avoit une vive tendresse pour une de ses femmes, qui en étoit „ digne aussi par son rare mérite (*n*). Elle avoit beaucoup d'esprit. El- „ le étoit belle, libérale, & si adroite à ménager l'humeur du Souverain, „ que non-seulement il ne pouvoit vivre sans elle, mais qu'elle étoit en „ possession de tout obtenir de lui. Elle avoit deux noms: celui de *Nour-* „ *Gehan-Begum*, qui signifie *Princesse*, *lumière du Monde*; & c'étoit le nom „ qui étoit sur son cachet: l'autre étoit *Nour-Mahal*, qui signifie, *lumière du* „ *Serrail*. Elle fut toûjours grande Ennemie des deux fils du Roi, particuliè- „ rement du second, appellé alors Sultan *Kourom*, ou *Corone* (*o*), & qui de- „ puis étant monté sur le Trône, se fit nommer *Cha-Jehan*. Il s'opposoit à „ tous les desseins de cette Princesse, qui de son côté gouvernoit si bien l'esprit „ du Roi, qu'elle le portoit à se tenir la plus grande partie de l'année en „ campagne, soulevant, sous main, contre lui, quelques Rajas des frontiè- „ res, pour l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner de ses fils. Dans les „ vûes de son ambition, elle crut ne pouvoir éterniser plus sûrement sa „ mémoire, qu'en faisant fabriquer, en son nom, quantité de Monnoye, „ dont la marque fût différente de celle qui est en usage dans l'Indoustan. „ Elle n'auroit jamais réussi dans son dessein, si le Prince Kourom eût été „ à la Cour; mais elle prit le tems que le Roi avoit fait crever les yeux à „ Sultan *Kosrou* (*p*) (*q*), son fils aîné, après l'avoir pris les armes à la „ main dans l'intention de le chasser du Trône. Kourom ayant été envo- „ yé avec une puissante Armée contre le Roi de Visapour qui remuoit, „ Nour-Mahal, qui se vit délivrée de ceux qui pouvoient la traverser dans „ ses desseins, prit cette occasion pour redoubler ses flatteries auprès de „ Jehan-Guir. Un jour que le vin l'avoit rendu fort gai, & qu'il avoit pris „ beaucoup de plaisir à la voir danser, il lui avoua qu'il l'aimoit plus que „ toutes ses autres femmes, & que sans elle il seroit mort de chagrin, après „ l'audace criminelle de son fils, qui avoit voulu le détrôner. S'il est vrai, „ lui

(*m*) C'étoit le dixième. R. d. E.

(*n*) Les Auteurs rapportent fort différemment l'origine & l'élévation de cette Princesse. L'opinion la plus reçue est qu'elle étoit fille d'un des principaux Seigneurs de la Cour, nommé *Ethamandaulet*, ou *Etimon-Doulet*, qui ayant suivi le parti du malheureux Sultan Cosrou contre Selim, ou Gehan-Guir son Père, ne racheta sa vie qu'en payant une somme de deux mille leks de roupies. Sa fille, nommée *Meer-Metsia*, veuve de *Cheeraf-Chan*, alloit souvent chez la Sultane *Rockia*, Mère du Mogol, qui ne pouvoit se passer d'elle. Le Mogol la rencontra un jour dans son Serrail, où la Sultane l'avoit fait entrer avec sa fille, qui n'étoit âgée que de cinq ou six ans. Ce Monarque lui leva son voile, & lui dit qu'il vouloit être le Père de sa fille. Sa passion devint si forte pour Meer-Metsia, que peu de tems après il la fit demander en mariage à Ethamandaulet son Père, & la prit pour femme, avec les solemnités ordinaires, changeant son nom de Meer-Metsia, en celui de *Nour-Mahal*, dont la signification est connue. Ethamandaulet, de prisonnier qu'il étoit, fut fait Premier Ministre, & les principales charges de la Cour tombèrent entre les mains d'*Asaph-Chan* son fils, & de ses autres parens. R. d. E.

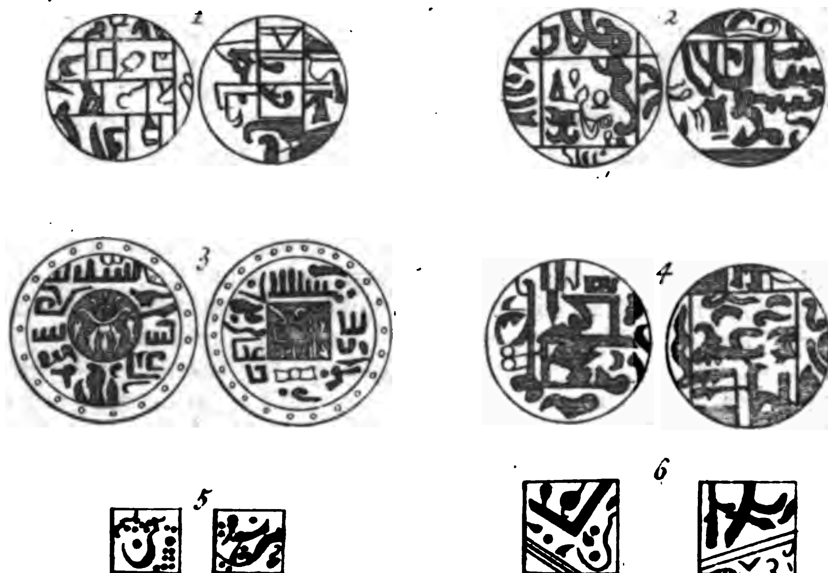
(*o*) C'étoit le troisième. R. d. E.

(*p*) D'autres le nomment *Corensroe*.

(*q*) C'est un fait dont Thomas Rhoe ne dit pas le mot, quoiqu'il eût même parlé à ce Prince. D'autres prétendent que Gehan-Guir son Père, pour l'aveugler, lui fit distiller, dans les yeux, du jus d'*Atek*, qui n'eût pas l'effet de lui faire perdre entièrement la vûe. R. d. E.

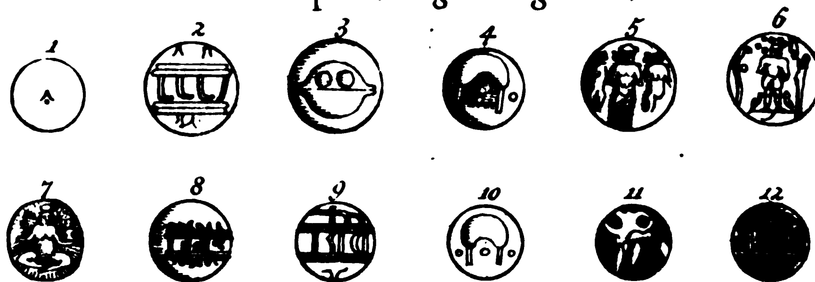
Monnoyes d'un Roi et de deux Rajas, tous trois Tributaires du Grand Mogol.

Munten van eenen Koning en van twee Radjas, alle drie aan den Grooten Mogol cynsbaar



Espèces d'Or qu'on nomme Pagodes.

Goude Specien Pagooden genaamt.



Fanos — **Fanums.**



J. v. S. direx.

„ lui dit-elle, que je vous sois si chère, vous m'accorderez ce que je dési-
„ re depuis long-tems avec la plus vive passion, qui est de pouvoir règner
„ souverainement l'espace de vingt-quatre heures. Cette demande surprit
„ fort le Roi, & le rendit triste pendant quelques jours. Cependant l'a-
„ droite Nour-Mahal s'efforçoit de le réjouïr par de nouveaux plaisirs, &
„ feignoit de ne pas s'apperçevoir de son chagrin. Enfin, le cinquième
„ jour de la demande, ne pouvant résister à sa passion, il lui dit qu'il al-
„ loit se retirer pour vingt-quatre heures, & que dans cet intervalle elle
„ pouvoit monter sur le Trône, pour commander souverainement. En
„ même-tems, il fit venir, en sa présence, tous les Grands qui se trou-
„ voient à la Cour, auxquels il donna ordre d'obéir à Nour-Mahal comme
„ à lui-même. Il y avoit long-tems qu'elle avoit fait ses préparatifs, en
„ amassant, en sécret, quantité d'or & d'argent dans toutes les Villes où
„ l'on bat Monnoye, & faisant fabriquer tous les coins. C'est assurément
„ une chose surprenante, qu'une femme aît sçu conduire si adroitement un
„ si grand dessein, qu'elle aît pû faire graver vingt-quatre coins, & tenir
„ prêts, tant en or qu'en argent, plus de deux millions dans toutes les Vil-
„ les, sans que jamais, ni le Roi, ni les Grands en ayent rien découvert.
„ Il n'y avoit que les seuls Maîtres des Monnoyes qui eussent part à son
„ sécret. Elle avoit sçu les gagner par des bienfaits & de grandes espéran-
„ ces, se tenant comme assurée d'obtenir un jour sa demande, & jugeant
„ que si tout n'étoit prêt, elle ne pourroit exécuter son dessein dans vingt-
„ quatre heures. Le jour étant donc venu qu'elle s'assit sur le Trône, el-
„ le envoya promptement des Couriers par toutes les Villes du Royaume,
„ avec ordre de battre des roupies, tant d'or que d'argent, jusqu'à la som-
„ me qu'elle avoit amassée. Il faut remarquer que toutes les Monnoyes
„ de l'Indoustan n'ont que des caractères du Pays, des deux côtés de la
„ pièce; mais cette Princesse fit mettre, de chaque côté des siennes, un
„ des douze Signes du Zodiaque; ce qui est contre la loi de Mahomet,
„ qui défend toutes sortes de représentations d'hommes & d'animaux. El-
„ le eut ce respect pour le Roi, qu'au revers des pièces, elle fit mettre,
„ en lettres Arabes, le nom de Jehan-Guir avec le sien, & celui de la Vil-
„ le où les roupies avoient été battues. Quand le Roi & les Grands sçu-
„ rent la chose, ils furent extrêmement étonnés, mais particulièrement
„ Sultan Kourom, ennemi mortel de Nour-Mahal. Quelques gens du Pays
„ m'ont assuré qu'il en perdit d'abord l'esprit, & qu'il eut de la peine à
„ revenir d'une si grande surprise. Mais la chose fut si promptement exé-
„ cutée, sur-tout dans le lieu où elle étoit alors, que deux heures après
„ qu'elle fut sur le Trône, elle fit jetter au Peuple quantité de ces pièces
„ d'or & d'argent, qui pendant le règne de Jehan-Guir ont toûjours eu
„ cours & passé pour des roupies. Lorsque Sultan Kourom, qui prit le
„ nom de Cha-Jehan, eut succedé à son Père, il fit défense, sous peine
„ de la vie, d'employer de ces roupies. Il fut ordonné à tous ceux qui en
„ avoient, tant d'or que d'argent, de les porter à la Monnoye, pour en
„ recevoir la valeur & y être fondues. De-là vient qu'à présent elles
„ sont fort rares, particulièrement celles d'or, & entr'autres deux ou trois

 „ que

MONNOYES DE L'ASIE.

„ que l'on ne trouve que mal-aisément, ayant payé pour une jusqu'à cent „ écus (*r*)".

Monnoyes des Portugais aux Indes Orientales.

La Monnoye d'or, que les Portugais font battre à Goa, est de meilleur titre que celui de nos Louïs, & pése un grain de plus que nôtre demie-pistole. Ils affectent de la tenir fort haute (*s*), afin qu'elle ne sorte point du Pays. On l'appelle *Saint-Thomé* (*t*). Autrefois, lorsqu'ils avoient le Commerce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Mosambique, qu'ils ont encore, on admiroit la quantité de cette Monnoye d'or, qu'ils faisoient battre, & celle des ouvrages d'or qui se fabriquoient dans toutes leurs Villes; mais sur-tout de ces ouvrages de filigrane, qu'ils envoyoient aux Pays étrangers, & jusqu'aux Indes Occidentales, par la voye des Philippines. Mais, depuis que Mosambique est presque le seul Pays qui fournisse de l'or à Goa, ils craignent qu'il n'en sorte en espèces mêmes. Outre les Monnoyes étrangères, ils ont d'ailleurs des pièces d'argent, qu'ils nomment *Pardos*, & qui passent pour la valeur de vingt-sept sous de France. Les petites Monnoyes de cuivre & d'étain sont aussi fort communes à Goa, & s'enfilent comme celles du Tonquin & du Japon.

Monnoye Angloise aux Indes.

Les Anglois ont fait battre assez long-tems, dans leur Fort de Madras, des pagodes d'or, comme celles des Rois & des Rajas du Pays. Elles étoient de même poids, de même titre, & de même valeur. Ils [ne faisoient auparavant point battre de Monnoye d'argent ni de cuivre (*v*),] parcequ'ils trouvoient plus de profit à porter, dans leurs Comptoirs, de l'or d'Angleterre. Mais, après le mariage de Charles II, avec une Princesse de Portugal, qui lui donna le Fort de Bombay pour une partie de son Douaire, ils prirent le parti de faire battre, dans ce Fort, de la Monnoye d'argent, de cuivre & d'étain. A la vérité, cette Monnoye n'a jamais eu de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des terres du Grand Mogol & des autres Puissances des Indes. Elle ne passe qu'entre les Anglois du Fort même, & jusqu'à deux ou trois lieues dans les Terres, ou dans les Villages de la Côte. Les Paysans, qui leur apportent leurs denrées, reçoivent vo-

(*r*) Voyez la Planche III. Valentyn avoit vû, avec étonnement, toutes ces roupies, en or & en argent, dans le magnifique Cabinet de Médailles antiques, Grecques, Romaines & autres, de M. Jacob *de Wilde* à Amsterdam. Il est rare de trouver une seule de ces pièces d'or; combien plus difficile n'est-il pas de les rassembler toutes, avec celles d'argent, parfaitement bien conservées? M. *Camper*, de Leide, en avoit douze d'or & six d'argent. M. *Van den Burg*, Avocat à la Haye, possédoit aussi douze des premières, de même que M. *Dieriks*, autrefois Directeur à Surate, & M. Otto *Luca*, fameux Négociant à Hambourg. Ce sont-là presque les seules roupies d'or & d'argent de cette Princesse, qui fussent connues alors en Europe, quoiqu'il puisse vraisemblablement s'y en trouver encore beaucoup d'autres. *Les Curieux qui en ont, & ceux qui auront occasion de s'en procurer quelques-unes, liront* cette Note avec plaisir. R. d. E.

(*s*) Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le Saint-Thomé valoit quatre roupies d'argent, ou six francs de nôtre Monnoye.

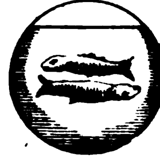
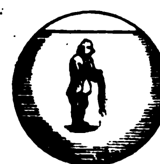
(*t*) Voyez la figure de cette Monnoye, au bas de la même Planche III. R. d. E.

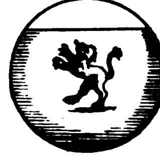
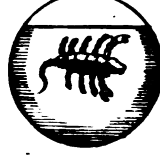
(*v*) Au-lieu des mots qu'on renferme *ici* entre deux crochets, l'Edition de Paris porte, qu'*ils avoient d'abord négligé cette ressource;* ce qui veut dire précisément le contraire. R. d. E.

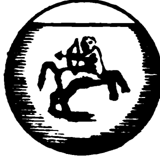
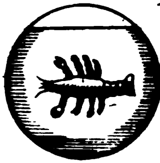
Monnoyes qui représentent les douze Signes du Zodiaque.

Munten vertoonende de twaalf Tekens van den Zonnekring.




Revers de toutes ces pièces portant les noms du Roi, de la Reine, et de la Ville où elles ont été battues.

Weerzyde van alle deeze Stukken, inhoudende de Naamen van den Koning, van de Koningin, en van de Stad daar die geslaagen zyn.




Monnoyes d'Or, d'Argent et de Cuivre, que les Portugais font battre aux Indes Orientales.

Goude, Zilvere en Kopere Munten, die de Portugeezen in Oost-Indien doen slaan.

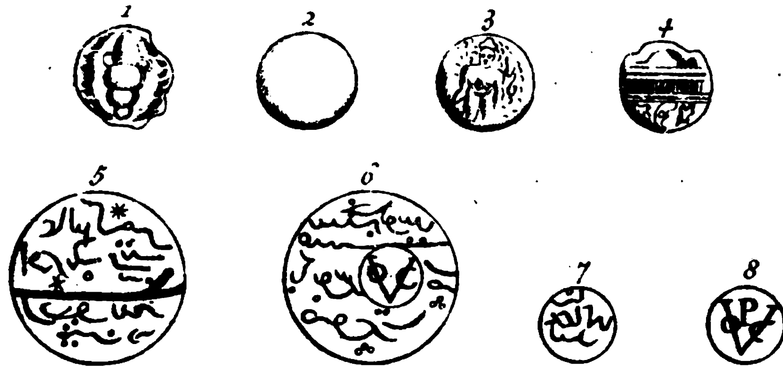




G.V.S. direx.

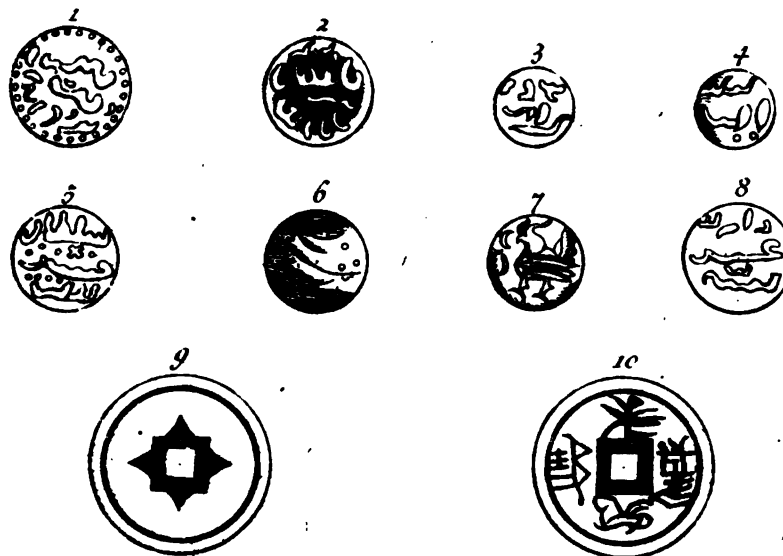
Monnoyes que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes.

Munten die de Engelschen en de Hollanders in Indien doen slaan.



Monnoyes d'Or et d'Etain du Roi d'Achem, avec celles d'Or du Roi de Macassar ou de Celébes, et celles d'Argent et de Cuivre du Roi de Camboye.

Goude en Tinne Munten van den Koning van Achem, nevens de Goude van den Koning van Makassar of Celebes, en de Zilvere en Kopere Munten van den Koning van Cambodia.



J. V. S. direx.

volontiers cette Monnoye; parceque, dans un Pays misérable & sans Commerce, ils n'en voyent pas beaucoup d'autre.

MONNOYES DE L'ASIE.

Monnoye Hollandoise.

PALIACATE est un Fort des Hollandois, sur la Côte de Coromandel, où l'on fabrique aussi des pagodes du même poids que les autres, mais un peu meilleures, pour le titre, que celles des Princes du Pays & des Anglois. La différence, à leur avantage, est de deux ou trois pour cent. On frappe aussi, à Paliacate, des roupies d'argent, qui ont le poids des roupies du Grand Mogol, & qui portent, d'un côté, la marque de la Compagnie Hollandoise. Mais les Indiens n'en jugent pas comme des pagodes d'or du même lieu; c'est-à-dire qu'ils en font moins de cas que des roupies communes, & que dans le Commerce elles perdent un demi pour cent, quoique l'argent n'en soit pas inférieur. Les Hollandois font battre encore, à Paliacate, une petite Monnoye de cuivre, dont ils payent ordinairement leurs Soldats. Tavernier observe qu'ils ont eu raison d'aspirer au privilège de faire battre Monnoye. Comme ils ne rapportent, du Japon, que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macassar, que de l'or en poudre, & de la Chine, que de l'or en pain ou en masse, ils ont reconnu qu'en vendant toutes ces richesses aux Cherafs, ils perdoient cinq ou six pour cent, soit par la mauvaise foi de ces Changeurs, ou par celle des Chefs de leurs propres Comptoirs. Le profit, qui passoit à ces infidèles Agens, demeure présentement à la Compagnie (x).

Monnoye d'Achem.

DANS l'Isle de Sumatra, le Roi d'Achem fait battre une Monnoye d'or, dont le titre est meilleur que celui de nos Louïs. L'once en vaudroit bien cinquante francs. Ces pièces pèsent dix grains, & reviennent à seize sous huit deniers de nôtre Monnoye. La petite Monnoye du même Royaume est d'étain, & pèse huit grains. En mettant cet étain, qui est fort bon, à seize sous la livre, il faudroit soixante & quinze de ces pièces pour faire un de nos sous.

Monnoye de Macassar.

LA Monnoye d'or du Roi de Macassar, dans l'Isle de Celebes, pèse douze grains, & les Hollandois la prennent pour un florin de leur Monnoye. L'or en est fort bon.

Monnoye de Camboye, de Bantam & des Moluques.

CELLE du Roi de Camboye est d'argent. Elle pèse trente-deux grains. Ce Prince n'en fait jamais battre de plus haute; & quoiqu'il aît quantité d'or dans ses Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en Monnoye. Mais il fait battre aussi une Monnoye de cuivre, qui sert apparemment de modèle au Roi de Bantam, & aux Rois des Moluques; car ils n'en ont que de la même forme & de la même matière (y). A l'égard des Monnoyes d'argent, ils laissent un cours libre,

(x) Voyez, pour ces deux articles, la Planche IV. Nos. 1 & 2., représentent les pagodes d'or des Anglois; 3 & 4, celles des Hollandois; 5 & 6, leurs roupies; & 7 & 8, leur petite Monnoye de cuivre. R. d. E.

(y) Voyez, pour ces trois derniers articles, la partie inférieure de la même Planche IV. Nos. 1 & 2, représentent la Monnoye d'or du Roi d'Achem; 3 & 4, sa petite Monnoye d'étain; 5 & 6, celle d'or du Roi de Macassar; 7 & 8, celle d'argent du Roi de Camboye; & 9 & 10, celle de cuivre du même Prince. R. d. E.

MONNOYES DE L'ASIE.

Monnoye de Batavia.

libre, dans leurs Etats, à celles qui viennent des Pays étrangers, sans jamais les faire fondre. Dans Bantam, dans Batavia, & toute l'Isle de Java, dans plusieurs lieux des Moluques, on ne voit que des piastres d'Espagne, des richedales d'Allemagne, & des écus de France. Mais, dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite Monnoye, des escalins, des double-sous, & des sous.

Monnoye de Queda & Pera.

DANS le Royaume de Queda & Pera, on ne bat que de la Monnoye d'étain. Plusieurs mines de ce métal, qu'on y a trouvées en divers tems, ont causé beaucoup de tort aux Anglois; car l'Angleterre en fournissoit autrefois une partie de l'Asie. Il s'y en consume beaucoup, sur-tout dans les Etats du Grand Mogol, & plus encore dans l'Arabie & la Perse, où toute la vaisselle est de cuivre, & demande d'être étamée tous les mois. Mais les Hollandois, & d'autres Marchands, l'achétent à présent du Roi de Queda, & le transportent dans toutes les Parties de l'Orient. S'il entre quelques Monnoyes d'or ou d'argent dans le Royaume de Queda & Pera, elles demeurent entre les mains du Roi & des Grands. Le Peuple ne voit que des pièces d'étain & des koris. Les plus grandes pièces sont du poids d'une once & demie, & valent, dans le Pays, deux de nos sous; quoiqu'au prix où l'étain est en Europe, elles n'y puissent valoir qu'un sou trois deniers. Les bords en sont épais, mais le dedans est aussi mince que du papier. La petite pièce vaut quatre deniers, & répond à la valeur de cinquante koris (z).

Monnoyes d'Asem, de Tipoura, d'Arrakan, & du Pegu.

TOUTES les Monnoyes d'argent des Royaumes d'Asem, de Tipoura, d'Arrakan & du Pegu, sont au même titre que nos écus, en les mettant à trois livres dix sous l'once, comme ils y étoient du tems de l'Auteur. Celle d'Asem pèse trois gros quatre grains. Celle de Tipoura pèse deux gros & demi, vingt-deux grains. Elle porte d'un côté cette inscription, *Aragari*, qui signifie *Dieu* en langue du Pays (a); & de l'autre, *Chatermani*, *Roi de Tipoura*. Ce Royaume, qui est d'ailleurs peu connu des Européens, commence à deux journées de Daca, au Nord-Ouest. La Monnoye du Roi d'Arrakan pèse deux gros & demi, quinze grains. Dans ce Pays, l'or se négocie sans être Monnoye; mais il est à très-bas titre, & ne passe point quatorze carats. Le poids de la Monnoye d'argent du Pegu est de deux gros & demi, douze grains. On fait battre aussi, dans cet *Etat*, de petites pièces d'or, qui ne pèsent que sept grains, & dont quinze passent pour la valeur d'une piastre. L'or en est fort bas. Ces pièces se nomment *Fanos*. Asem en a de même nom & de même poids, mais à plus bas titre encore. Pour la valeur d'une piastre, il en faut vingt-deux (b).

ON

(z) Planche V. Nos. 1 & 2, les grandes pièces; 3 & 4, les petites; & 5 & 6, les coquilles, qui sont déja représentées sur la Planche première. R. d. E.

(a) On doute si cette explication est juste. L'Auteur dit, qu'en langue du Pays, le Roi s'appelle *Dieu-Ara-gari*; inscription que porte d'un côté sa Monnoye. R. d. E.

(b) Voyez la partie inférieure de la même Planche V., dont les Nos. 1 & 2. représentent la Monnoye d'argent du Roi d'Asem. 3 & 4, celle du Roi de Tipoura; 5 & 6, celle du Roi d'Arrakan; 7 & 8, celle du Roi de Pegu; 9 & 10, ses *Fanos* d'or; & 11 & 12, ceux du Roi d'Asem. R. d. E.

Monnoyes du Roi de Cheda et Pera.

Munten van den Koning van Cheda en Pera.



Monnoyes d'Or et d'Argent des Rois d'Aſem, de Tipoura, d'Arakan et du Pegu.

Goude en Zilvere **Munten van de Koningen van Aſem, Tipoera, Arakan en Pegu.**



J.V.S. direx.

Nº V.

Monnoye de Siam.

On bat à Siam une Monnoye d'or, qui pèse dix grains plus que nôtre demie-pistole. L'or en est au même titre. Si les Marchands, qui vont négocier dans cette Contrée, en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils n'y trouvent point de marchandises qu'ils puissent acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit, sur ces deux métaux. Les Siamois ont une Monnoye d'argent, qui se nomme *Tical*, de la grosseur d'une bonne noisette, applatie, en demi rond, des quatre côtés, dont trois sont fendus, comme un fer à cheval, & deux portent quelques caractères du Pays. Tout l'Orient n'a point de Monnoye d'une si étrange fabrique (*c*). Elle pèse trois gros & demi, & vingt-cinq grains. Le titre en est le même, que celui de nôtre argent à trois livres dix sous l'once. La Monnoye de cuivre de Siam doit avoir, avec celle d'argent, une proportion connue, puisqu'on en donne régulièrement deux cens pièces pour une d'argent (*d*). On s'y sert aussi, pour la plus basse Monnoye, de ces coquilles de Mer qui viennent des Maldives.

Monnoye de la Chine & du Tonquin.

On a remarqué dans les Descriptions de la Chine & du Tonquin, qu'il ne s'y bat aucune Monnoye d'or ni d'argent; que la petite Monnoye est de cuivre; & qu'on n'employe dans le Commerce, que des masses ou des lingots d'or, dont chacun a son poids. Ces morceaux d'or sont nommés par les Hollandois, *Goude-Schuyten*, c'est-à-dire *Batteaux d'or*; parcequ'ils ont à-peu-près la forme d'un Batteau. Les autres Nations les appellent *Pains d'or*. On n'en voit que de deux différentes grosseurs. L'or en est à tel titre, que l'once en France ne vaudroit que quarante-deux livres. Le grand morceau revient à douze cens florins de Monnoye Hollandoise, & de la nôtre, à treize cens cinquante livres. L'autre morceau, qui pèse la moitié moins, est d'une valeur proportionnée.

A l'égard des pains ou des morceaux d'argent, on en distingue de plusieurs grosseurs & de divers poids, dont la valeur par conséquent varie, suivant cette différence. Dans les grands payemens, on employe des lingots qui valent jusqu'à cent francs; mais on voit aussi de petits morceaux d'argent qui ne sont pas de la valeur d'un sol. Ceux qui achétent quelque chose, ont toûjours des instrumens prêts, pour couper d'un gros morceau, ce qui manque à leur somme. Au-reste, lorsque les Chinois transportent leurs pains ou leurs batteaux d'or dans les Pays étrangers, il n'y a point de Marchand qui les reçoive, sans les faire couper par le milieu. Tout le monde se défie de cette Nation, sur-tout les Hollandois, qui ont souvent trouvé, au milieu de ces pains d'or, un tiers de cuivre ou d'argent. Les Chi-

(*c*) Leur figure, dit plus nettement la Loubere, est celle d'un petit cilindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin, qui est double sur chaque pièce, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois mêmes puissent expliquer. Voyez ci-dessus la Description de Siam, au Tome XII.

(*d*) La Monnoye d'or de Siam est un petit quarré-long, avec quelques marques confuses sans aucune forme, des deux côtés. On n'en donne point ici la figure. Celle du tical se trouve au Tom. XII., & la Monnoye de cuivre est peu différente de celles qu'on voit au bas des Planches IV & VI., sous les Nos. 9 & 10. R. d. E.

MONNOYES DE L'ASIE.

Chinois sont si rusés, qu'il y a peu d'Etrangers qu'ils ne trompent. Ils n'ont pas moins d'habileté à se défendre des ruses d'autrui. On ne les voit jamais sans leur poids, qui est une espèce de petite Romaine, d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils pèsent tout l'or & l'argent qu'ils reçoivent.

La petite Monnoye de la Chine & du Tonquin est de cuivre. Ce sont de petites pièces rondes, qui s'enfilent par un trou qu'elles ont au milieu, & dont on met ensemble douze, vingt-cinq, cinquante, ou cent, pour s'épargner la peine de les compter, lorsque le nombre est au-dessus de douze (*e*).

Lingots du Japon.

Ce qu'on nomme les *Lingots* ou les barres du Japon, est une sorte de Monnoye d'argent très-informe, & dont la variété n'est pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus gros sont de sept onces, qui reviennent à vingt-quatre livres dix sous de France; & les moindres, d'environ un gros & demi (*f*).

Monnoyes du Japon.

Tout l'or que les Japonois convertissent en Monnoye, est au même titre, & supérieur, de quelque chose, à nos Louïs. Il est au titre de l'or que nous payons cinquante francs l'once. Les plus grandes pièces pèsent une once six gros, & reviennent à quatre-vingt-sept livres dix sous. Le poids des moindres est le tiers des grandes; c'est-à-dire demie once quarante-huit grains, & revient à dix-neuf livres trois sous quatre deniers. Toutes ces pièces portent différentes marques, dont on donne la f[illegible]e. Les pièces d'argent sont de même poids entr'elles, quoiqu'elles soyent marquées aussi différemment. Chacune pèse quatre grains moins que nos pièces de trente sous; quoique dans le Commerce, elles ayent cours pour la même valeur (*g*). L'argent est au même titre que celui de nos Monnoyes; ce qui n'empêche pas que sur les terres du Grand Mogol, où les Hollandois apportent également les Monnoyes d'argent, & les barres ou les lingots du Japon, on ne leur donne toûjours que deux & jusqu'à trois pour cent, plus qu'on ne leur donneroit des écus de France, des richedales, & des piastres (*h*).

§. II.

(*e*) Voyez, pour ces trois articles, la Planche VI. N°. 1., est le grand morceau d'or; 2, le petit; 3, un d'argent. Le N°. 4, représente la forme de la Monnoye de cuivre. R. d. E.

(*f*) La partie inférieure de la même Planche VI., offre depuis N°. 1. jusqu'à 8, différentes sortes de ces lingots, dont il seroit assez inutile de marquer la valeur, qui est proportionnée au poids.

Les Nos. 9 & 10, de cette Planche, représentent les deux côtés de la Monnoye de cuivre du Japon. Elle s'enfile, comme au Tonquin, en différent nombre, jusqu'à six cens, qui font la valeur d'une *Telle*, ou d'un *Tael* d'argent. C'est la manière de compter du Japon. Les Hollandois évaluent une telle à trois florins & demi de leur Monnoye; ce qui revient à quatre livres, cinq sous de celle de France. R. d. E.

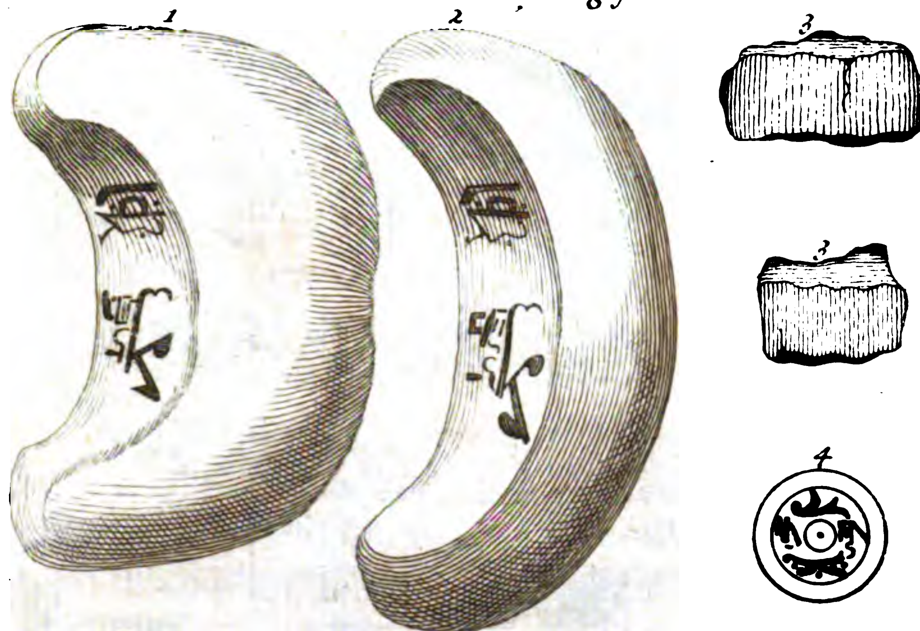
(*g*) Planche VII. N°. 1., est *la plus grande* pièce d'or; 2 & 3, sont les deux moindres pièces; 4, représente la marque du revers de ces trois pièces d'or; 5 & 6, deux pièces d'argent; & 7, le revers de ces deux pièces. R. d. E.

(*h*) Kæmpfer s'exprime autrement sur ces Monnoyes du Japon. Il n'y a, dit-il, dans tout l'Empire, qu'un poids & qu'une mesure. Autrefois la *Casie*, petite Monnoye qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers, varioit beaucoup pour le poids; chaque Province ayant le sien: mais, peu de tems après la réunion de tout le Japon, sous les *Cubosamas*, l'Empereur fit refondre toutes les différentes Monnoyes & fabriquer une

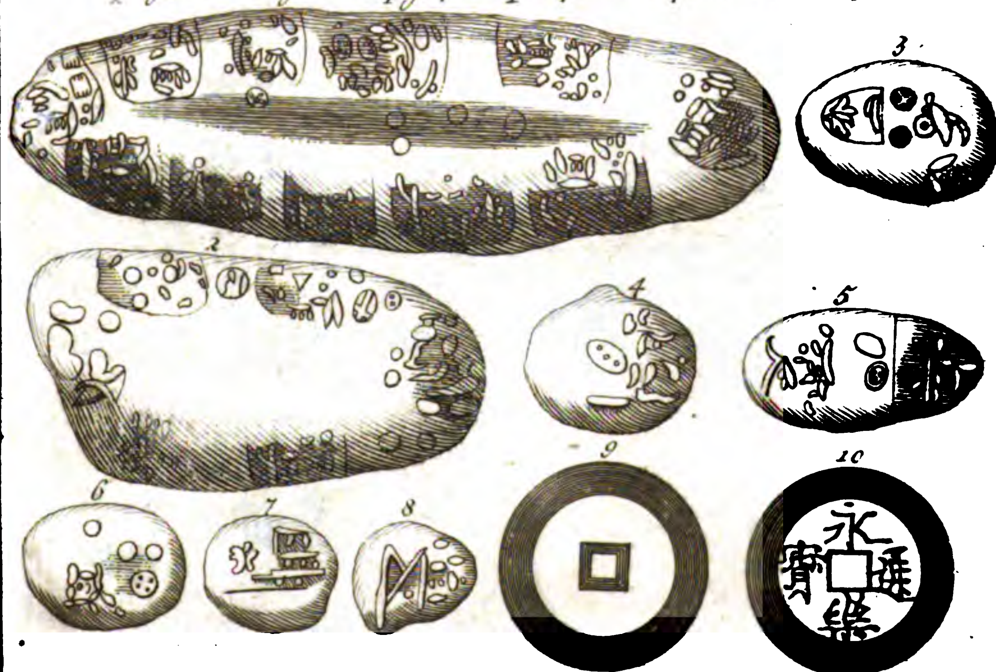
casie

Monnoyes de la Chine et du Royaume de Tunquin.

Munten van China en van 't Koningryk Tonkin.



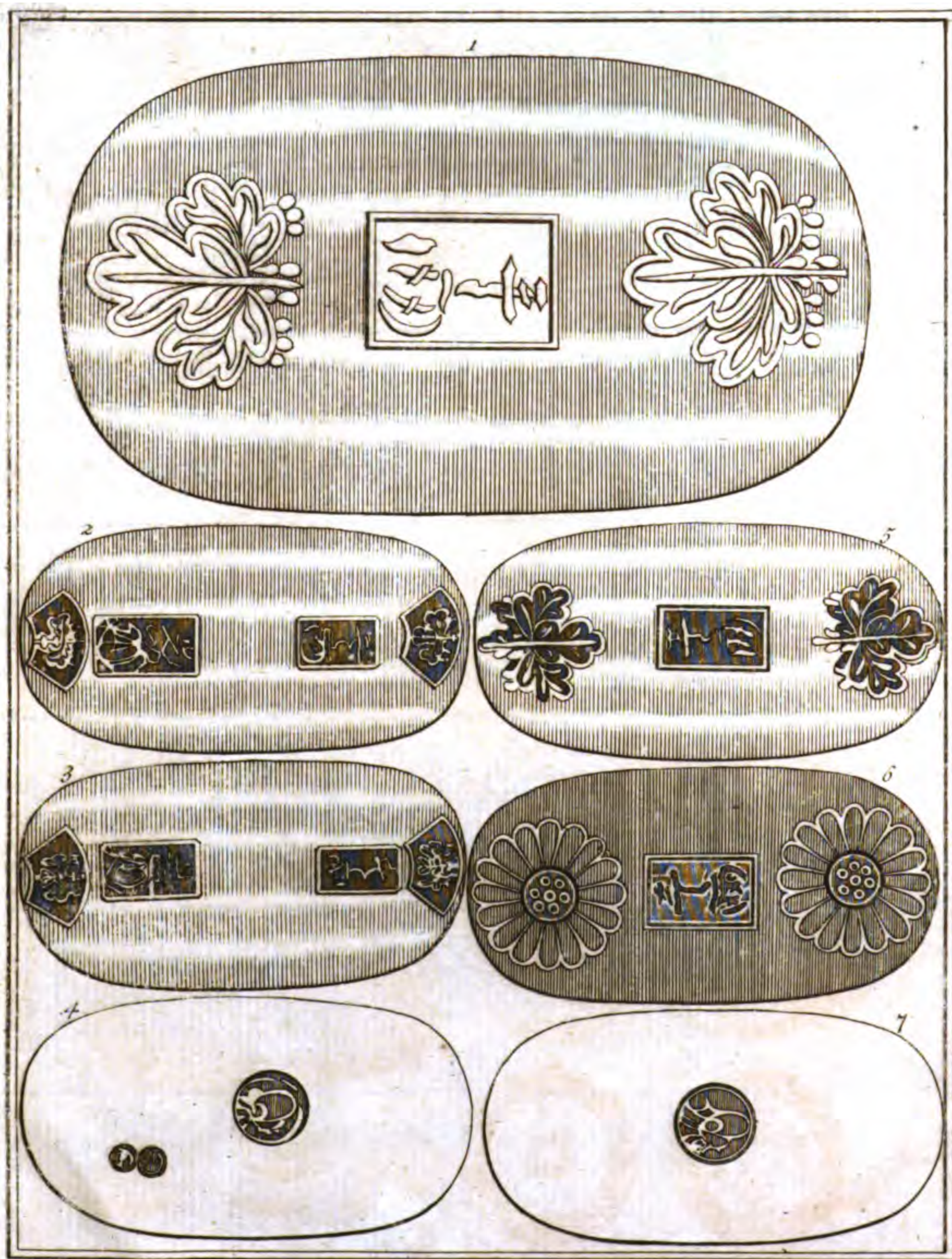
Lingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye.



J. V. S. direx.

No. VI.

x Iapansche Zilvere Staaven die voor Munt dienen.



Monnoyes d'Or et d'Argent du Japon. **Nº VII.**

Iapansche Goude en Zilvere Munten.

cafle de cuivre qui court par-tout. Il acheta même une partie des anciennes, plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a aussi trois Monnoyes d'or, dont la plus haute, nommée *Cobang*, est du poids de six réaux, qui font quarante *Siumemes*, ou taels; & le tael est de cinquante-sept sous de France. Les deux autres sont fort petites. Il en faut dix de l'une, pour faire le poids de six réaux & demi, & autant de pièces de l'autre ne font que cinq huitièmes d'une réale, ou un tael, & la seizième partie d'un tael. L'alliage de l'argent est le même que celui de nos écus: les pièces sont en forme de bâton, ou de lingots, qu'on pèse, & dont on prend autant qu'il faut pour faire la valeur de trente taels. On les enveloppe ensemble dans un sac, & l'on compte les sacs, sans les dépaqueter. Il y a encore une petite Monnoye d'argent, nommée *Maas*, qui n'a pas de poids fixe, & qui pèse depuis un *Schelling* jusqu'à dix. *Voyage de Kampfer au Japon.*

MONNOYES DE L'ASIE.

§. II.

D'où l'Asie tire l'or & l'argent.

OR ET ARGENT DE L'ASIE.

IL n'est pas question des voyes du Commerce, qui font passer aux Indes une grande partie des richesses de l'Europe. On cherche, dans les Relations des Voyageurs, ce que l'Asie tire de son propre sein. L'opinion commune est que, de toutes les parties de cette vaste Région, le Japon est celle qui fournit la plus grande quantité d'or. Quelques-uns croyent qu'on y en porte une partie considérable, de l'Isle Formosa. Mais les Hollandois, qui ont eu, pendant quelque-tems, un Etablissement dans cette Isle, n'ont pû découvrir quel étoit le Commerce, du côté où l'on suppose qu'il y a de l'or.

IL en vient aussi de la Chine, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte. Comme ils n'ont point de Mines d'argent, prix pour prix, ils le préfèrent à l'or; d'autant plus que l'or de la Chine est presqu'au plus bas titre de tout l'or de l'Asie.

L'ISLE Celebes, ou de Macassar, produit aussi de l'or, qui se tire des Rivières, où il roule avec le sable.

DANS l'Isle de Sumatra, l'on trouve, après la saison des pluyes, & lorsque les torrens sont écoulés, des veines d'or dans des cailloux de diverses grosseurs, que les eaux ont entraînés des montagnes qui regardent le Nord-Est. A l'Ouest de la même Isle, les Paysans apportent quantité d'or aux Européens qui vont y charger du poivre. Mais c'est un or fort bas, au-dessous même de l'or de la Chine (*a*).

VERS les montagnes du Tibet, qui sont l'ancien Caucase, dans les Terres d'un Raja, au-delà du Royaume de Kachemire, on connoît trois montagnes, proches l'une de l'autre, dont l'une produit d'excellent or, une autre des grenats, & la troisième du lapis.

IL vient de l'or du Royaume de Tipra, mais presqu'aussi bas de titre que celui de la Chine.

MENDEZ PINTO raconte, qu'entre les Royaumes de Camboye & de Champa, une Rivière, qui se décharge dans la Mer, à neuf degrés de latitude

(*a*) Voyez le Voyage de Beaulieu, au Tome XII. R. d. E.

Or et Argent de l'Asie.

titude du Nord, vient d'un Lac nommé *Binator*, à deux cens cinquante lieues dans les terres; que ce Lac est environné de hautes montagnes, au pied desquelles on trouve, sur le bord de l'eau, trente-huit Villages; que près d'un des plus grands, qui se nomme *Chincaleu*, la Nature a placé une Mine d'or très-riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt-deux millions de nôtre Monnoye; qu'elle faisoit le sujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naissance y donnoit les mêmes droits; que l'un d'eux, nommé *Raja-Hitau*, avoit sous terre, dans la cour de sa maison, six cens bahars d'or en poudre; enfin, que près d'un autre de ces Villages, nommé *Buaquirim*, on tiroit, d'une carrière, quantité de diamans fins, plus précieux, dit-il, que ceux de *Lave* & de *Tajampure* (*b*).

A l'égard de l'argent, on n'en connoît guères d'autres Mines, dans toute l'Asie, que celles du Japon, dont toutes les Relations vantent l'abondance. Cependant le Voyageur, dont on vient d'employer le témoignage, parle de celles qui se trouvent en abondance sur les bords du Lac de *Chiamnay*, d'où l'on transporte, dit-il, l'argent, le cuivre, l'étain & le plomb, sur des éléphans, aux Royaumes de *Sornau*, que les Européens nomment *Siam*, de *Passiloca*, *Savadi*, *Tangu*, *Bim*, *Calaminbam*, & dans d'autres Provinces, éloignées des Côtes maritimes de deux ou trois mois de chemin. Il ajoute, que ces Pays montagneux sont divisés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux, ils reçoivent volontiers de l'or, des diamans & des rubis (*c*).

Mais, si l'Asie n'est pas plus féconde en or, elle en tire beaucoup en poudre & en lingots, pour l'échange des toiles qu'elle fait passer en Afrique. Toute la Côte Orientale ne cesse pas de lui en fournir. Il ne faut pas s'imaginer que les Portugais soyent jamais parvenus à faire entrer exclusivement les richesses de ce grand Pays dans leurs coffres.

A la vérité, le Gouverneur de Mozambique a sous lui les Commandans de *Sofala* & de *Chepon-Goura*, deux des plus abondantes sources de l'or. Le premier de ces deux petits Gouvernemens est sur la Rivière de *Sena*, à soixante lieues de son embouchure; & l'autre est dix lieues plus haut. Depuis l'embouchure de la Rivière jusqu'à ces deux Places, on rencontre quantité d'Habitations de Nègres, dont chacune est commandée par un Portugais. Ces Commandans, depuis long-tems Maîtres du Pays, y vivent en Seigneurs, & se font quelquefois la guerre entr'eux. Quelques-uns ont jusqu'à cinq mille Caffres dans leur dépendance; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soyent fort soûmis au Gouverneur de Mozambique, qui leur fournit des toiles & d'autres marchandises. Un Gouverneur de Mozambique, qui part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, emporte quantité de marchandises; sur-tout des toiles teintes en noir. Ses Correspondans de Goa lui envoyent aussi, tous les ans, deux Vaisseaux bien chargés, dont il fait passer les effets du côté de Sofala & de Chepon-Goura.

(*b*) Voyages de Mendez Pinto, au Tome XII. de ce Recueil.
(*c*) *Ibidem*.

Goura. C'est par toutes ces voyes, que les Portugais sont en possession de recueillir une partie des richesses de l'Afrique.

OR ET ARGENT DE L'ASIE.

Commerce des Indiens avec l'Afrique.

MAIS quantité de Peuples, dont nous connoissons à peine les noms, anciennement prévenus contre la Nation Portugaise, aiment mieux tirer directement leurs toiles des Indiens; sur-tout ceux qui sont liés avec eux, par la profession du Mahométisme. Les uns portent leur or jusques dans les Ports de l'Abissinie, qui regardent la Mer rouge; d'autres, sur les Côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont la Domination s'étend jusqu'aux Confins de l'Abissinie, prend l'une ou l'autre de ces deux voyes, & se dispense, autant qu'il peut, de contribuer à l'aggrandissement des Portugais. C'est de ses Etats que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique. On n'a besoin, pour le tirer de la terre, que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans plusieurs Cantons, que leur sécheresse rend déserts, il se trouve, sur la surface de la terre, des morceaux d'or de toutes sortes de formes, jusqu'au poids de deux onces. Tavernier raconte que, pendant son sejour à Surate, il y vit arriver un Ambassadeur du Monarque des Abissins, avec lequel il eut quelque relation. Ce Ministre, dont il avoit obtenu l'amitié, en lui donnant une paire de pistolets garnis d'argent, l'invita un jour à dîner, avec un autre François, nommé d'*Ardiliere*, & leur fit voir les présens dont il étoit chargé pour le Grand Mogol. C'étoit quatorze beaux chevaux, reste de trente qu'il avoit amenés, & dont il avoit perdu seize en passant la Mer; quantité de jeunes Esclaves de l'un & de l'autre sexe; enfin, ce qui méritoit beaucoup plus d'admiration, un arbre d'or, haut de deux pieds quatre pouces, & gros de cinq ou six pouces par la tige. Ce précieux Ouvrage de la Nature avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de presqu'un demi pied de long, & de la grosseur du pouce. D'autres étoient plus petites. L'Auteur, qui donne son témoignage pour oculaire, ajoute: „ qu'à divers endroits des grosses branches on voyoit „ quelque chose de raboteux, qui ressembloit, en quelque sorte, à des „ bourgeons. Les racines de l'arbre étoient petites & courtes. La plus „ longue n'avoit pas plus de quatre ou cinq pouces (*d*)".

Arbre d'or, avec ses racines & ses branches.

LES Peuples de la Côte Orientale d'Afrique, sçachant dans quelle Saison les Bâtimens des Indes arrivent dans cette Mer, s'approchent du rivage pour se pourvoir de toiles & d'autres marchandises. Ils apportent l'or qu'ils ont recueilli; ou s'ils en manquent une année, ils s'obligent de payer l'année d'après, & les Marchands ne font pas difficulté de se fier à cette promesse. Sans cette confiance, le Commerce finiroit bien-tôt, avec les Portugais comme avec les Indiens. C'est aux mêmes conditions, que les Peuples d'Ethiopie portent tous les ans de l'or au Grand-Caire. On apprend des Indiens, comme des Portugais, que les Nègres du Monomotapa vivent peu; ce qu'on attribue aux mauvaises eaux de leur Pays. Dès l'âge de vingt-cinq ans, ils commencent à se ressentir de l'hydropisie; & la plûpart se croyent fort heureux, lorsqu'ils passent quarante ans. La Province, où la Rivière de Sena prend

Ce que les Indiens racontent du Monomotapa.

(*d*) Tavernier, Tom. II. pag. 355.

Or et Argent de l'Asie.

prend sa source, se nomme *Mankaran*, & commence environ cent lieues au-dessus de Chepon-Goura. Ses Peuples trouvent quantité d'or en poudre, dans plusieurs Rivières qui viennent se joindre à la Sena; mais cet or est plus bas que l'autre. Le Pays est fort sain, & l'on y vit aussi long-tems qu'en Europe. Dans certaines années, on voit venir, sur la Côte, des Caffres de beaucoup plus loin, & du voisinage même du Cap de Bonne-Espérance. Ceux qui se sont informés de leur Pays, nous apprennent seulement qu'il se nomme *Sabia*; qu'ils vivent sous la Domination d'un Roi, & qu'ils employent ordinairement quatre ou cinq mois pour se rendre à la Côte. L'or, qu'ils apportent, est excellent, & par morceaux, comme celui de Monomotapa. Ils le trouvent, disent-ils, sur de hautes montagnes, dont ils ouvrent seulement la terre à dix ou douze pieds (*e*). On ne les voit jamais arriver, sans une quantité considérable de belles dents d'éléphans. Ces animaux sont en si grand nombre dans leurs campagnes, que toutes les palissades des Forteresses & des Parcs n'y sont composées que de leurs dents. Leur chair est la nourriture commune des Habitans. Mais les eaux du Pays sont si mauvaises, que la plûpart de ces Caffres ont les jambes enflées, & qu'ils admirent eux-mêmes ceux qui peuvent se garantir de cette disgrace (*f*).

(*e*) Voyez les Relations d'Afrique, aux Tomes III. & IV. de ce Recueil.

(*f*) Voyages de Tavernier, Tom. II. pag. 356 & précédentes.

Fin de la Treizième Partie.



TABLE

TABLE

DES

TITRES ET PARAGRAPHES

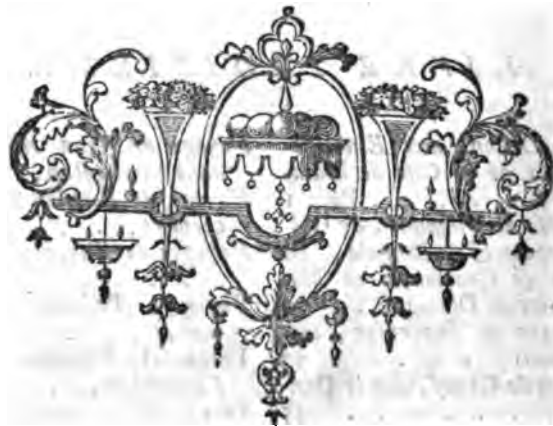
CONTENUS DANS CE VOLUME.

VOYAGES DANS LA PRESQU'ISLE EN DEÇA DU GANGE.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK *à la Haye.*



AVIS

AVIS AU RELIEUR,

POUR

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

DU

TREIZIÈME VOLUME.

(*a*) Ce Plan a rapport à la pag. 56.

Nota. L'Astérisque est pour marquer les nouvelles Cartes & Figures qui ne se trouvent point dans l'Edition de Paris.

Ce

Ce Treizième Volume contient.

	Flor.	Sols.	
65 Feuilles y compris le Titre Rouge, à 1 sol, *font*	3 -	5 -	0
31 Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols, *font*	4 -	13 -	0
1 Vignette, ...	0 -	2 -	0
	8 -	0 -	0
Et pour le *Grand Papier*.	12 -	0 -	0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront:

Pour le *Petit Papier* que	6 -	14 -	0
Pour le *Grand Papier* que	10 -	0 -	0

Moyennant qu'ils retirent ce Volume avant le 1 de Juin 1756.

FAUTES À CORRIGER.

Pag. 2. *Nota*, ligne dernière, après *Thevenot*, ajoutez, *Neveu du.*
Pag. 48. Note (*k*), lisez, *C'est une petite Isle, différente de celle qu'on nomme*, &c.
Pag. 163. Note (*d*), *Ou*, lisez, *On*.
Pag. 167. Note (*o*), 1727, lisez, 1627.
Pag. 200. Note (*t*) *Dentas*, lisez, *Deutas*.
Pag. 362. Après la Note (1), ajoutez, *R. d. E.*

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.



